

Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

+ *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.

+ *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.

+ *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.

+ *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via `http://books.google.com`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

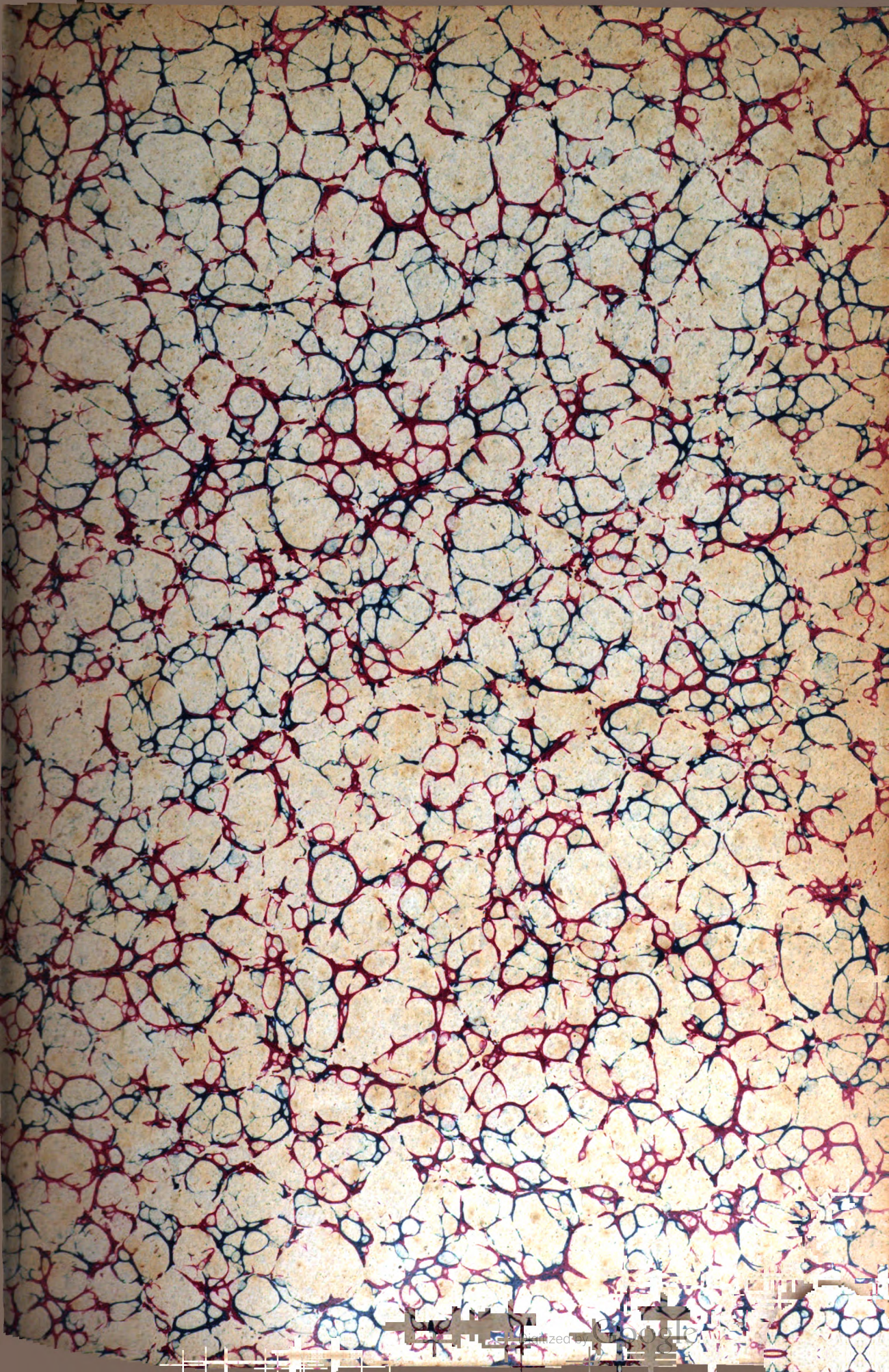
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

96 RUE DES PEIGNES 96
IMPRIMERIE
LITHOGRAPHIE
J. DE MARVEN
BEECKMAN
RELIURE
FOURNITURES DE BUREAUX
ANVERS

KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK
0346 93

Digitized by Google


Digitized by Google

3709

Digitized by Google

549 F30

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCUSSIONS

DU

CONGRÈS NATIONAL

DE BELGIQUE,

1830—1831.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCUSSIONS

DU

CONGRÈS NATIONAL

DE BELGIQUE,

1830—1831

MISES EN ORDRE ET PUBLIÉES

PAR

LE CHEVALIER ÉMILE HUYTTENS,

GREFFIER DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS,

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION ET SUIVIES DE PLUSIEURS ACTES RELATIFS AU GOUVERNEMENT PROVISOIRE ET AU CONGRÈS, DES PROJETS DE DÉCRETS, DES RAPPORTS, DES DOCUMENTS DIPLOMATIQUES IMPRIMÉS PAR ORDRE DE L'ASSEMBLÉE, ET DE PIÈCES INÉDITES.

—

TOME TROISIÈME.

29 MARS — 21 JUILLET 1831.

BRUXELLES,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET Cie.

—

1844

Digitized by Google

NATIONALE BIBLIOTHEEK

Digitized by Google

CONGRÈS NATIONAL.

SÉANCE

DU MARDI 29 MARS 1831.

(Première séance depuis l'ajournement de l'assemblée (1).)

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à deux heures. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : Messieurs, avant la lecture du procès-verbal, je dois consulter l'assemblée pour savoir si le bureau, tel qu'il est composé, peut servir de bureau provisoire, et présider à la formation du bureau définitif; ou s'il ne faudrait pas nommer un président d'âge. (I., 31 mars.)

DE TOUTES PARTS : Non! non! (I., 31 mars.)

M. LE PRÉSIDENT : Si telle est l'opinion de l'assemblée, on va donner lecture du procès-verbal. (I., 31 mars.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, lit le procès-verbal de la dernière séance; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit plusieurs lettres, par lesquelles MM. de Tiecken de Terhove, Collet, Van Hoobrouck de Mooreghem, Jean Goethals et Thienpont, s'excusent de ne pouvoir se rendre au congrès, les uns sont retenus par leurs affaires, les autres par des raisons de santé; tous s'empresseront d'assister aux séances de l'assemblée aussitôt que cela leur sera possible. (I., 31 mars.)

Pris pour notification. (P. V.)

Renouvellement du bureau du congrès national.

M. LE PRÉSIDENT : L'ordre du jour est le renouvellement du bureau. Je vais tirer au sort deux bureaux de scrutateurs.

Le sort désigne pour le

Premier bureau : MM. Goffint, d'Hanis van Cannart, le comte de Quarré et Serruys.

Deuxième bureau : MM. d'Elhoungne, Gendebien (père), le baron de Meer de Moorsel et le baron Frédéric de Sécus. (I., 31 mars., et P. V.)

M. *Destouvelles*, premier vice-président, remplace M. de Gerlache au fauteuil.

Nomination du président.

Conformément au règlement, on procède d'abord à l'élection du président.

Le dépouillement du scrutin présente le résultat suivant :

(1) Le 6 mars 1831, le congrès national s'était ajourné jusqu'au 15 avril. Dans l'intervalle, de graves événements survenus à l'intérieur engagèrent le gouvernement à réunir l'assemblée avant cette époque; le congrès fut convoqué pour le 29 mars.

Digitized by Google

Nombre des votants : 101.

M. de Gerlache a obtenu	75 suffrages.
M. Destouvelles,	18 »
M. Raikem,	4 »
M. Gendebien,	3 »
M. Hennequin,	1 »

M. de Gerlache est proclamé président du congrès national; il remonte au fauteuil.

(I., 31 mars., et P. V.)

Nomination des vice-présidents et des secrétaires.

On procède au scrutin pour la nomination des vice-présidents et des secrétaires.

Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :

1° *Pour la nomination des vice-présidents.*

M. Destouvelles a obtenu	71 suffrages.
M. Raikem,	70 »
M. Van Meenen,	15 »
M. Seron,	11 »

En conséquence MM. Destouvelles et Raikem sont proclamés vice-présidents du congrès national. (P. V.)

2° *Pour la nomination des secrétaires.*

M. Henri de Brouckere a obtenu	99 suffrages.
M. le vicomte Charles Vilain XIIII,	98 »
M. Liedts,	95 »
M. Nothomb,	93 »

En conséquence, MM. Henri de Brouckere, le vicomte Charles Vilain XIIII, Liedts et Nothomb sont proclamés secrétaires du congrès national. (P. V.)

M. DE GERLACHE, président : Nous voilà actuellement constitués; c'est pour la seconde fois que votre confiance m'appelle à présider vos délibérations, j'ose donc compter sur votre bienveillance; dans les circonstances graves où nous nous trouvons, c'est dans l'union que nous devons voir le salut de la patrie : c'est le vœu que nous formons tous en commun; quant à moi, la main sur le cœur, j'ose affirmer que jamais mes paroles, soit dans ma vie privée, soit dans ma carrière publique, n'ont démenti ces sentiments.

(E., 31 mars.)

M. LE PRÉSIDENT : Avant de procéder au tirage des sections, j'ai à annoncer à l'assemblée que le gouvernement lui fera demain une communication importante, et je lui demanderai à quelle heure elle veut se réunir. (J. B., 31 mars.)

Il est décidé que le congrès s'assemblera demain à une heure. (J. B., 31 mars.)

Renouvellement des sections.

On procède, par la voie du sort, à la formation des sections pour le mois de mars; elles sont composées comme suit :

PREMIÈRE SECTION.

MM. d'Hanis van Cannart, le baron Van Volden de Lombeke, Peeters, Werbrouck-Pieters, Barthélemy, le remplaçant de M. de Langhe à Ypres (1), Baugniet, de Ville, Roels, l'abbé Van Crombrugghe, de Lehaye, Lecocq, Van Hoobrouck de Mooreghem, Helias d'Huddeghem, Speelman-Rooman, le baron d'Huart, Jacques, Marlet, Teuwens, Van der Belen.

DEUXIÈME SECTION.

MM. Joos, Le Grelle, le baron Beyts, Cols, Devaux, Annez de Zillebeecke, Constantin Rodenbach, Serruys, Vandorpe, Jean-Baptiste Gendebien, Fransman, d'Hanens-Peers, de Behr, Vergauwen-Goethals, l'abbé Verduyn, Davignon, Leclercq, d'Omalius, le chevalier de Theux de Meylandt, Zoude (de Namur).

TROISIÈME SECTION.

MM. Bosmans, Lefebvre, Geudens, Buylaert, le comte de Robiano, de Coninck, l'abbé Dehaerne, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, Rouppe, l'abbé Corten, Alexandre Gendebien, Collet, de Waha, Deleeuw, Wannaar, Allard, le baron de Stockhem, le comte d'Ansembourg, Destouvelles, le vicomte Charles Vilain XIIII.

QUATRIÈME SECTION.

MM. de Nef, Ooms, Buyse-Verscheure, Barbanson, Goethals-Bisschoff, Maclagan, Bischoff, Blomme, de Decker, Eugène de Smet, l'abbé Joseph de Smet, Trentesaux, le marquis d'Yve de Bavay, l'abbé Van de Kerckhove, Lardinois, Lebeau, de Selys Longchamps, Dams, le baron de Liedel de Well, Isidore Fallon.

CINQUIÈME SECTION.

MM. Jottrand, Vandenhove, le remplaçant de

(1) M. Struye-Provoost.

Digitized by Google

M. le comte de Celles à Bruxelles (1), Dehemptinne, Beaucarne, Camille de Smet, Liedts, le baron Frédéric de Sécus, de Gerlache, Bredart, le vicomte de Bousies de Rouveroy, Dumont, le comte Duval de Beaulieu, de Sebille, Charles de Brouckere, le comte Félix de Mérode, Roeser, de Robaulx, Seron, de Tiecken de Terhove.

SIXIÈME SECTION.

MM. Henri Cogels, Albert Cogels, Domis, d'Elhoungne, Claes (de Louvain), Demelin, Coppieters, le comte d'Arschot, le baron de Pélichy van Huerne, Morel-Danheel, le comte Werner de Mérode, Nalinne, Pirmez, Le Bègue, Du Bus, de Thier, Defacqz, de Labeville, Nothomb, de Schiervel.

SEPTIÈME SECTION.

MM. Meeus, le remplaçant de M. Peemans à Louvain (2), Du Bois, Van de Weyer, Van Meenen, Le Bon, le baron de Viron, le baron Osy, Mulle, de Roo, l'abbé Wallaert, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, le baron de Sécus (père), Van Snick, Cauvin, Claus, Fendius, Gelders, Hennequin, Simons.

HUITIÈME SECTION.

MM. Claes (d'Anvers), de Man, de Muelenaere, Jean Goethals, Alexandre Rodenbach, l'abbé Andries, Goffint, Surmont de Volsberghe, Thienpont, le baron de Terbecq, Charles Rogier, Raikem, Gendebien (père), Berger, le baron de Coppin, le vicomte Desmanet de Biesme, Henry, Masbourg, Thonus, Thorn.

NEUVIÈME SECTION.

MM. l'abbé Boucqueau de Villeraie, Nopener, Béthune, l'abbé Verbeke, le baron de Meer de Moorsel, Delwarde, Louis Coppens, François Lehon, Gustave de Jonghe, David, Verwilghen, Destriveaux, Forgeur, Fleussu, Blargnies, le baron de Leuze, Olislagers de Sipernau, le remplaçant de M. le baron Surlet de Chokier à Hasselt (3), Pirson, Zoude (de Saint-Hubert).

DIXIÈME SECTION.

MM. l'abbé de Foere, le baron Joseph d'Hooghvorst, Huysman d'Annecroix, l'abbé Pollin, le comte de Bergeyck, Charles Coppens, Charles Le Hon, de Rouillé, le marquis de Rodes, Vander Looy, Van Innis, Hippolyte Vilain XIIII, Frison, Henri de Brouckere, François, d'Martigny, le comte de Renesse, le comte de Quarré, le baron de Woelmont, Watlet. (P. V.)

La séance est levée à trois heures. (P. V.)

(1) M. Marcq.
(2) M. Deswert.
(3) M. Jaminé.

Digitized by Google

SÉANCE

DU MERCREDI 30 MARS 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

Les tribunes sont occupées par un public nombreux.

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture des lettres suivantes :

M. le comte de Celles annonce que des affaires de famille l'obligent de prolonger encore, pendant deux mois, son séjour à Paris et offre sa démission.

M. Claus, échevin de Mons, donne également sa démission. Les nombreuses occupations que lui imposent ses fonctions ne lui permettent pas de s'absenter.

M. Peemans donne sa démission parce que la promulgation de la constitution annule, selon lui, le mandat du congrès.

MM. Huysman d'Annecroix et Zoude (de Namur) donnent aussi leur démission, sans expliquer les motifs de leur démarche. (J. F., et I., 1er avril, et P. V.)

M. LE PRÉSIDENT invite les commissions de vérification des pouvoirs que la chose concerne à faire le plus tôt possible leur rapport sur l'élection des suppléants appelés à remplacer les démissionnaires. (P. V.)

Composition du nouveau ministère.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne communication, de la part du régent, des arrêtés relatifs à la nomination des nouveaux ministres et à la suppression du ministère de la sûreté publique (1). (J. F., 1er avril, et P. V.)

(1) Voyez ces arrêtés aux *Pièces justificatives*, nos 38 à 43.

Pris pour notification. (P. V.)

M. VAN SNICK s'afflige du grand nombre de démissions données, et fait des vœux pour que l'exemple de ce qu'il appelle une défection n'ait pas d'imitateurs, dans les circonstances critiques où se trouve le pays. Il demande que le congrès en témoigne son regret et son improbation. (I., 1er avril.)

M. FORGEUR témoigne son étonnement sur l'intempestivité de la proposition de M. Van Snick. Des choses plus sérieuses, dit-il, vont nous occuper avant tout. Les ministres qui viennent de quitter les affaires doivent nous expliquer les raisons qui les ont engagés à se retirer. Ceux qui les remplacent ont à nous développer leur système, leur plan de conduite. Voilà ce dont il faut d'abord nous occuper. Je demande l'ordre du jour. (J. F., 1er avril.)

M. VAN SNICK explique sa pensée, qu'il prétend ne pas avoir été comprise. (C., 1er avril.)

M. GENDEBIEN, qui avait demandé la parole, y renonce. (J. F., 1er avril.)

L'ordre du jour sur la proposition de M. Van Snick est adopté. (J. F., 1er avril.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Quatre distillateurs de Bruges prient le congrès de diminuer l'impôt établi par la loi du 26 août 1822, afin de pouvoir soutenir la concurrence avec le genièvre hollandais et français.

MM. Spinette et Roulez, à Mons, proposent quelques changements à la loi du 8 janvier 1817 sur la milice nationale.

M. Verposten, à Gheluveld, se plaint de ce que l'arrêté portant abolition des *leges* est éludé par l'administration des douanes.

M. Alexis Quittelier, de Quevaucamps, milicien de la classe de 1830, demande l'autorisation de se faire remplacer.

Treize habitants de Rebaix prient le congrès

Digitized by Google

de prohiber le défrichement progressif des bois domaniaux.

L'administration communale de Hautes-Wiheries annonce au congrès qu'elle ne veut d'autre récompense pour prix de sa gestion que l'estime de ses administrés.

M. de Bosman, médecin à Sittard, demande que tous les chirurgiens soient obligés de subir les examens pour le doctorat en médecine.

M. Lehaux, notaire à Capelle, demande que les notaires des 2e et 3e classes puissent instrumenter dans tout le ressort de la province où ils résident.

Les notaires du canton de Gembloux font la même demande.

Un tanneur de Dixmude prie le congrès de prohiber l'exportation des cuirs verts et salés, ainsi que des écorces de chêne.

Même demande de la part de cinq tanneurs de Courtrai.

Un habitant de Martelange demande le retrait de l'arrêté du 23 janvier 1822 relatif à l'adjudication de la taxe des barrières.

La veuve Roland, à Bruxelles, ne recevant plus la pension que lui doit la Société de Rotterdam, s'adresse au congrès pour obtenir un secours pécuniaire.

M. François présente au congrès un projet de décret pour réprimer les abus de la presse.

Quatre habitants de Verviers prient le congrès de décider la question de savoir devant quel tribunal doivent être continuées les causes qui se rattachent au tribunal récemment établi à Verviers et qui ont été commencées à Liége.

M. Haumont, à Leefdael, présente au congrès différents projets de décret, tendant à envoyer un secours pécuniaire aux Polonais.

L'administration communale et un grand nombre d'habitants de Beernem prient le congrès d'ordonner que les passages avec des bacs dans le canal de Bruges à Gand, soient publiquement affermés.

M. Janssens, de Gand, demande le retrait du décret du 18 novembre. (J. F., 1er avril, et P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : M. le ministre de l'intérieur a la parole. (*Profond silence.*) (I., 1er avril.)

Programme du nouveau ministère (1).

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, monte à la tribune et lit le discours suivant :

Messieurs, depuis que le gouvernement a eu l'honneur de vous convoquer, M. le régent a appelé de nouveaux ministres à la direction des affaires du pays.

L'administration nouvelle ne veut pas paraître devant le congrès sans vous donner, messieurs, quelques explications sur ses intentions et ses vues. Ces explications, nous aurions désiré de pouvoir les rendre complètes et détaillées; mais vous savez depuis combien peu de temps le ministère est composé.

Loin que les ministres aient pu méditer les détails de leur administration, à peine ont-ils eu le temps de s'occuper des questions les plus générales et les plus importantes du gouvernement.

Peut-être, par cette raison, l'administration nouvelle aurait-elle pu demander quelque délai pour se présenter devant vous, et vous inviter à une nouvelle prorogation de quelques jours; mais le gouvernement est trop jaloux de votre appui, pour ne pas se féliciter de vous voir déjà réunis près de lui. Le ministère sait trop que c'est des élus de la nation que le pouvoir doit attendre sa force morale pour ne pas s'empresser, messieurs, de vous demander aussitôt votre concours et votre confiance.

Une pensée unique a présidé à la composition du ministère: c'est celle aussi, nous n'en doutons pas, qui va également guider le congrès. Vous verrez comme nous, messieurs, qu'au point où nous en sommes parvenus, il n'y a plus pour la Belgique qu'un seul besoin, une seule question, devant laquelle toutes les autres doivent s'effacer : c'est d'arriver à un état définitif; c'est d'atteindre, par une marche ferme et prompte, le terme et le but de notre courageuse révolution, sans dévier un seul instant de la ligne d'honneur et de gloire qu'elle s'est tracée. Oui, messieurs, donner une garantie définitive à toutes les conséquences de la révolution belge, aux libertés que vous avez proclamées, à l'intégrité du territoire, tel que la constitution l'a déterminé, à l'indépendance et à la dignité du peuple belge, et surtout à l'exclusion d'une famille que la nation et ses élus ont à jamais repoussée, et dont le retour parmi nous ne pourrait plus amener que le déshonneur, la ruine, une interminable guerre civile et la perspective sans cesse imminente d'une révolution nouvelle plus sanglante que la première : tel est le but vers lequel nous croyons que tous nos efforts doivent se diriger; et nous espérons que, soutenus par vous, ils ne manqueront ni d'activité ni d'énergie.

La Belgique n'est point isolée en Europe, nous le savons; mais nous savons aussi ce que peut au-

(1) Le deuxième et dernier ministère du régent.

Digitized by Google

jourd'hui une nation courageuse qui a pour elle le bon droit et la sympathie des peuples.

Nous ne demanderons pas mieux aux puissances que de pouvoir conserver une position également amie et impartiale entre celles qui nous donneront le même appui; mais décidés, pour nos relations extérieures, à n'accepter l'influence d'aucun joug humiliant, nous sommes résolus aussi à n'être dupes d'aucune fausse amitié.

Depuis quelque temps, des écrivains qui ne repousseraient ni l'asservissement, ni la ruine, ni l'opprobre du pays, ont cru sans doute que pour être téméraires ils étaient forts, et que pour être généreuse et calme la révolution était faible. Le pouvoir leur a rendu un mauvais service par son extrême respect pour la libre manifestation de la pensée. Nous avons déploré les désordres récents (1) que cette licence a provoqués et que les efforts de la garde civique n'ont pas entièrement prévenus. Nous espérons que l'activité et la fermeté des citoyens armés pour le maintien de l'ordre public, sauront désormais opposer un insurmontable obstacle au retour de ces désordres. Sous ce rapport, le gouvernement ne négligera aucun de ses devoirs.

Malgré des actes coupables sur lesquels nous gémissons tous et que nous sentons la nécessité de prévenir, les derniers jours qui viennent de s'écouler ont montré combien sont vaines les espérances de nos ennemis; ils connaissaient mal les dispositions du peuple et celles de notre armée aussi brave qu'incorruptible, toujours prête à verser son sang pour l'honneur et la liberté de la patrie, et à désavouer des hommes indignes de figurer dans ses rangs.

Des reproches se sont élevés contre la lenteur de la justice dans la poursuite des crimes contraires à la paix publique, qui lui ont été dénoncés. Le gouvernement s'efforcera autant que le permet le respect qu'il doit à l'indépendance du pouvoir judiciaire, d'obtenir que prompte et impartiale justice soit faite des accusations soumises aux tribunaux.

Le cri de guerre qu'une patriotique impatience fait entendre de toutes parts vous fait également comprendre combien vous pouvez compter sur l'énergie et la bravoure du peuple belge. La nation entière comprend que la Belgique peut se sauver par elle-même. Ce sentiment, vous l'avez déjà prouvé, est aussi le vôtre; vous ne refuserez pas au besoin les sacrifices dont le pays a compris la nécessité. A ce sujet, messieurs, vous apprendrez

(1) Les pillages de Gand, de Bruxelles et de Liége. A la suite des soulèvements populaires qui avaient eu lieu dans la capitale, le gouvernement fit publier les deux proclamations suivantes :

« HABITANTS DE BRUXELLES !

» Vous avez jusqu'aujourd'hui, et au milieu des circonstances les plus difficiles, mérité le titre de peuple le plus sage et le plus raisonnable de l'Europe.

» Ne cessez pas de vous montrer dignes de vous-mêmes.

» Ne souillez point notre glorieuse révolution, pure de toute tache.

» Il y a des traîtres! s'écrie-t-on; eh bien, *ils seront punis* promptement! mais ce n'est point à vous que la justice a confié son glaive.

» Respect aux lois, aux personnes, aux propriétés.

» Bruxellois! le régent a juré de garantir notre indépendance, de maintenir l'exclusion de la maison d'Orange : il tiendra son serment.

» Mais au premier rang des obligations qui lui sont imposées, il place et il placera toujours la conservation de l'ordre.

» *Point d'orangisme*, mais aussi point d'émeutes, point d'excès.

» Bruxelles, le 27 mars 1831.

» *Le ministre de l'intérieur*,

» E. De Sauvage. »

(É., 31 mars.)

» LE RÉGENT AUX HABITANTS DE BRUXELLES.

» Des hommes indignes du nom belge, de celui de citoyens, se sont livrés à des excès honteux pendant la journée d'hier et la nuit dernière.

» La garde civique a employé en vain les moyens de persuasion pour arrêter le désordre ; on a été sourd à sa voix.

» Le moment est donc arrivé d'ordonner l'emploi de la force publique, pour arrêter le mal dans son principe et préserver la patrie et la ville de Bruxelles des plus grands malheurs.

» Il n'en sera cependant fait usage qu'après avoir épuisé tous les moyens de douceur et de persuasion.

» Mais malheur à ceux qui, après les sommations légales qui leur seront faites par les magistrats, se refuseront d'obéir!

» Et vous, citoyens de Bruxelles, sachez que l'union, qui est le plus fort lien de la liberté et de la sûreté, n'est pas une chose sur laquelle vous ayez à délibérer, elle est pour vous d'une nécessité pressante, inexorable.

» Qu'avez-vous à craindre si vous êtes unis? La loi vous arme pour votre défense: elle dit à tous ceux que menace le crime : *Protégez-vous les uns les autres*. Soyez hommes, et tout rentrera soudain dans l'ordre ; soyez hommes, vous dis-je, et au lieu de vous répandre en lamentations, tendez à vos frères égarés une main en même temps que vous poserez l'autre sur la garde de votre épée.

» Bruxelles, 28 mars 1831.

» E. Surlet de Chokier.

» Par le régent :

» E. De Sauvage. »

(I., 29 mars.)

Digitized by Google

avec intérêt que notre situation financière est aussi rassurante que le permettent les circonstances, grâce au bon esprit et au patriotisme des citoyens.

Nous ne savons, messieurs, si la guerre avec la Hollande peut encore être évitée ou différée. Si elle peut l'être, ce ne sera assurément que par notre attitude ferme et imposante à l'égard de nos ennemis et par une décision prompte du sort définitif du pays, telle que nous la voulons tous et que nous avons le droit de la vouloir.

Il nous serait permis de vous dire, messieurs, que depuis peu de jours le gouvernement a acquis quelque espoir que l'horizon n'est pas loin de s'éclaircir pour la Belgique; mais nous savons que ce qu'il faut aujourd'hui à la nation, à vous et à nous, ce ne sont pas de vagues espérances, mais des faits positifs et irréfragables.

Vous jugez sans doute, messieurs, qu'il est impossible aux ministres de vous entretenir dès aujourd'hui des diverses mesures que peuvent nécessiter leurs administrations. Toutefois, messieurs, le ministre des finances aura l'honneur de vous soumettre celles que commande la situation de nos affaires. Le gouvernement prie d'ailleurs le congrès de vouloir s'occuper de quelques projets qui déjà lui avaient été soumis avant sa prorogation.

Les intentions que j'ai l'honneur de vous exposer expriment la pensée unanime du conseil des ministres. Chez tous les bons citoyens les diverses nuances d'opinion se confondent pour arriver à un but commun. A cet égard, messieurs, nous l'espérons, l'accord patriotique qui existe dans le conseil ne sera que l'image de celui qui préside à vos délibérations.

Nous vous promettons activité, fermeté, dévouement; nous espérons de vous appui et bienveillance; nous l'attendons aussi de tous les bons citoyens; ils comprendront que, dans les circonstances où nous nous trouvons, ce n'est pas en s'efforçant d'affaiblir la force morale d'un pouvoir national qu'on peut servir son pays.

(I., 1er avril, et A. C.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN (ancien ministre de la justice) : Messieurs, un de nos collègues a pensé que l'ancien ministère devait s'expliquer sur la marche de son administration, je trouve cette demande juste; pour ce qui me concerne, mes actes sont publics et patents, je les livre à la critique du public et de l'assemblée; je suis prêt à répondre de chacun d'eux, et je ne reculerai pas devant la responsabilité la plus large. Je saisirai cette occasion pour répondre aux reproches indirects qui m'ont été adressés par M. le ministre de l'intérieur, dans ce qu'il a appelé négligence de la part de la justice. Il doit m'être permis de m'étonner de ce reproche; aucune plainte, ni publique ni particulière n'est venue jusqu'à moi pendant mon administration. Si l'on a entendu faire allusion à la procédure qui s'instruit à Gand (1), je déclare que de pareils reproches seraient mal fondés. On peut interpeller mon successeur au ministère de la justice; qu'il prenne lui-même connaissance des faits, et il dira que les magistrats chargés de l'instruction de cette affaire y ont mis autant de vigueur que de zèle. Le juge d'instruction a passé plusieurs nuits à s'occuper de mettre la procédure en état, et loin qu'il ait mérité quelque reproche, je déclare qu'il était impossible de faire mieux ni plus vite. (I., 1er avril.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : L'honorable préopinant m'a fort mal compris s'il a cru que j'avais taxé la justice de négligence. J'ai dit seulement qu'on s'était plaint de la lenteur des formes de la justice: c'est un fait que j'ai constaté, et qui ne peut tomber à la charge de personne. (I., 1er avril.)

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des affaires étrangères) : Messieurs, un honorable membre s'est étonné de la retraite soudaine du ministère dont je faisais partie; un autre membre a manifesté le désir... (I., 1er avril.)

M. VAN SNICK : Je n'ai pas dit cela : je n'ai parlé que des membres du congrès qui avaient donné leur démission. (*Bruit.*) (I., 1er avril.)

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des affaires étrangères) : J'avais peut-être mal compris notre honorable collègue : dans tous les cas, il est certain que M. Forgeur a exprimé le désir que l'ancien ministère donnât des explications sur la marche suivie pendant son administration. Je me plais à reconnaître que c'est pour nous un devoir impérieux. Aussi j'ai l'honneur d'annoncer au congrès que je déposerai sur le bureau un rapport qui justifiera, en l'expliquant, la marche du ministère, celle même du gouvernement provisoire et de nos relations extérieures (2). Pour le moment, je n'ai rien de plus à dire; seulement, après l'exposé qui vient de nous être fait par le nouveau ministre de l'intérieur, je me permettrai une observation. Il

(1) Échauffourée d'Ernest Grégoire. (Voir tome II, page 463, en note.)

(2) Le rapport dont parle l'honorable membre a été présenté à M. le régent le 15 mars 1831, et déposé dans la séance du congrès national du 31 mars. Nous le reproduisons aux *Pièces justificatives*, no 192.

Digitized by Google

nous a dit qu'une seule pensée avait présidé à la formation du nouveau ministère; que cette pensée était d'assurer promptement le succès de notre révolution et l'indépendance de la Belgique. Je suis surpris de voir qu'il y ait eu unanimité dans le conseil sur ce dernier point, car je dois à la vérité de dire, et je le dois comme ancien ministre, comme membre du congrès et comme citoyen, je dois, dis-je, à la vérité de déclarer que la dislocation du ministère est due à cette pensée jetée dans le cabinet par un ministre qui en faisait partie, et qui est encore au pouvoir, qu'il ne pouvait y avoir de salut pour la Belgique sans la réunion à la France. (*Vif mouvement.*) Comment se fait-il qu'il y ait unanimité sur ce point lorsqu'il y a huit jours, un membre du ministère a exprimé une opinion toute contraire? Alors de deux choses l'une : ou de nouveaux faits se sont passés depuis huit jours, ou le ministre auquel je fais allusion aurait une mobilité de sentiments et d'opinions dont il serait permis de s'étonner. Dans les deux cas, je serais bien aise que le ministère nous donnât quelques explications à ce sujet. (*Agitation.*)

(L., 1er avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : ministre des finances : Messieurs, je ne pensais pas que des faits qui se sont passés dans le cabinet dussent être révélés à cette tribune. C'est de moi que le préopinant a voulu parler, mais, je dois le dire, il a complétement dénaturé les faits; voici ce qui s'est passé : Quatre jours avant de donner ma démission au régent, arrivant dans son cabinet avec quelques-uns de mes collègues, nous fûmes interpellés sur la situation des affaires; appelé à répondre le premier, je dis qu'il me semblait qu'il y avait conspiration flagrante pour ramener parmi nous le prince d'Orange; j'ai ajouté que plutôt que de souffrir cette humiliation, il vaudrait mieux faire un appel à la France. Un autre de nos collègues prit la parole après moi, il émit une opinion différente; je n'ai pas besoin de dire laquelle; mais je dirai que nous nous retirâmes ensemble et qu'il me dit en sortant qu'il voyait en partie la chose comme moi. Des lettres qui ont été depuis publiées par les journaux me dispensent d'entrer dans de plus grands détails; je dis au surplus au régent que, ne trouvant pas de moyens pour sortir promptement de la crise où nous nous trouvions, je donnais ma démission, faisant des vœux pour qu'on me donnât un successeur plus habile. J'avais encore d'autres raisons pour donner ma démission, et puisqu'on m'y contraint, je dirai que je ne pouvais pas rester au cabinet avec l'honorable préopinant. (*Mouvement et sensations diverses.*) Mais, messieurs, quand on m'inculpe, il doit m'être permis...

(L., 1er avril.)

M. DE ROBAULX : Je demande la parole pour un rappel à l'ordre. Nous sommes ici pour nous occuper des intérêts du pays, et non pour entendre débattre de misérables questions personnelles; je demande qu'il soit passé à l'ordre du jour et que les explications qui n'ont rapport qu'à des questions de personnes n'aillent pas plus loin. (*Appuyé! appuyé!*)

(L., 1er avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : J'apprécie la justesse des observations de l'honorable M. de Robaulx, mais je les trouve un peu tardives. Ce n'est pas lorsqu'on a écouté l'attaque en silence que l'on peut refuser d'entendre la défense. Lorsque M. Van de Weyer a soulevé la question de personnes, si, par le besoin que nous avons tous de rester unis pour l'intérêt du pays, il avait porté l'assemblée à demander que cette discussion n'eût pas lieu, j'aurais appuyé la motion de toutes mes forces; maintenant il est trop tard, le droit de défense est sacré, et puisque l'attaque a été écoutée, je demande que le ministre attaqué ait le droit de se défendre. (*Appuyé! appuyé!*)

(L., 1er avril.)

M. FORGEUR : Messieurs, je crois que ma conduite parlementaire, depuis que j'ai l'honneur de siéger au congrès, ne permettra à personne de douter de mes sentiments, lorsque j'ai émis le vœu d'entendre le ministère sortant nous donner des explications. Ce ne sont pas des questions de personnes que je désirais voir discuter. J'étais préoccupé d'intérêts plus graves; je voulais savoir quelle avait été la conduite du ministère pendant la prorogation du congrès; je voulais savoir aussi la marche que se proposait de suivre celui qui lui a succédé, afin de savoir sur qui nous devions nous appuyer dans les circonstances périlleuses où nous nous trouvons. Voilà, messieurs, quelle a été ma pensée; je n'ai vu, en émettant ce vœu, que l'intérêt de mon pays et celui de la révolution qui aurait bien pu mourir de sa belle mort, si l'énergie populaire n'avait suppléé à ce qui manquait de force au gouvernement. (*Agitation.*) Je vote du reste pour que M. le ministre des finances soit entendu.

(L., 1er avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Je n'insisterai pas davantage sur les détails personnels, ni sur des faits qui justifieraient pleinement ma conduite s'il en était besoin. Je dirai seulement que j'ai offert au régent de rester au ministère des finances et d'y travailler en sous-ordre; je l'ai prié de me remplacer par un administrateur plus éclairé, à qui j'étais

Digitized by Google

prêt à obéir et à l'aider de mes conseils. Ce ne sont pas là des propositions d'un homme sans patriotisme et qui aime le pouvoir. Les offres que j'ai faites, je les renouvelle aujourd'hui; car je ne tiens pas le moins du monde à conserver le portefeuille; ce n'est aucunement dans mes goûts : j'ai été trop longtemps de l'opposition pour aimer le pouvoir. (I., supp., 1er avril.)

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des affaires étrangères) : Je suis surpris qu'on ait pu considérer la question que j'ai soulevée comme une question de personnes. Je déclare pour moi que je n'ai vu qu'une question de choses. Il s'agissait de l'indépendance de la Belgique. Il y a huit jours le préopinant en désespérait, aujourd'hui il est, messieurs, avec ses nouveaux collègues pour en assurer le maintien ; il en résulte que l'honorable membre a trouvé pour cela d'autres moyens que ceux qu'il connaissait il y a huit jours. Toujours est-il qu'il ne s'agissait pas d'une question de personnes, mais de l'existence de la Belgique comme État indépendant, et j'ai dû demander des explications. (I., supp., 1er avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Il faudrait d'abord s'entendre sur la définition des mots avant de discuter sur les choses. Et moi aussi je veux autant que qui que ce soit, et je crois l'avoir assez prouvé, l'indépendance de mon pays. Mais je ne veux pas son indépendance à tout prix; je n'en voudrais pas avec le roi déchu; je n'en voudrais pas avec une restauration qui nous rendrait la fable et la risée de l'Europe; et si nous ne devions l'espérer qu'avec cette odieuse combinaison, ah! je n'hésiterais pas à préférer mille fois la réunion à la France. Or il me semble qu'un ministre accablé de travail, pressé de s'expliquer sur la situation du pays, alors qu'il voyait de toute part conspirer ouvertement pour appuyer le retour du prince d'Orange, a pu parler de faire un appel à la France, sans être un ennemi de l'indépendance nationale. Je le déclare donc, nous la voulons tous cette indépendance; mais mille fois plutôt la réunion à la France que d'acquérir l'indépendance au prix d'une restauration.

(I., supp., 1er avril.)

M. JOTTRAND : J'admets qu'il ne faut pas de l'indépendance à tout prix, mais je ne pense pas que ce ne soit que par un seul moyen que nous puissions la conserver. Il en est un auquel il faut avant tout songer, c'est la guerre avec la Hollande. (*Marques d'assentiment.*) Il faut que le ministère adopte une marche ferme à l'intérieur, qu'il dirige avec dignité les relations extérieures et qu'il ose dire, non pas. Nous voulons de l'indépendance à tout prix; mais, Nous en voulons, même au prix d'une guerre avec la Hollande. (*Bravos dans l'assemblée et dans les tribunes, agitation prolongée.*) (I., supp., 1er avril.)

Proposition ayant pour objet la nomination d'une commission des finances.

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Messieurs, dans les premiers jours du mois de mars, je proposais au congrès deux moyens de subvenir aux besoins de l'État : l'un ne fut pas approuvé par vous; l'autre n'a pu encore se réaliser. Cependant des offres m'avaient été faites, et si elles n'ont pas été tenues, c'est à cause de la dépréciation des fonds publics. Du 1er au 7 mars, les fonds français ont fléchi de 90 à 83, et depuis cette époque le gouvernement français a parlé de faire un emprunt de 200 millions. Dans ces circonstances, je viens vous proposer de nommer une commission d'enquête pour constater l'état de nos finances et pour juger, si la nation est obligée de s'imposer de nouveaux sacrifices, des meilleurs moyens à prendre pour cela. Je ferai à cette commission toutes les communications relatives à la négociation de l'emprunt. Mon but n'est point d'éviter par là la publicité; car on sentira aisément que divulguer les négociations commencées, ce serait en amener la rupture. Je n'ai pas cru devoir accepter les conditions qui m'ont été faites; mais la commission que vous nommerez pourrait en penser autrement : je demande donc qu'elle soit nommée afin qu'elle se mette immédiatement en rapport avec moi.

(I., supp., 1er avril.)

M. DE ROBAULX : Je crois devoir m'opposer à la proposition insolite de M. le ministre des finances. On vient toujours nous faire des propositions dont on ne peut prévoir ni le but ni la fin : je voudrais qu'avant de nous faire de semblables demandes, le ministère nous expliquât franchement la marche qu'il se propose de suivre : je voudrais qu'il nous fît part des mesures qu'il a prises, après trois jours de dévastation sur toute la surface de la Belgique, pour punir les auteurs de pareils désordres et pour en empêcher le retour. Il y a eu une conspiration flagrante pour opérer une contre-révolution; des hommes ont été jetés dans les fers, pourquoi n'a-t-on pas fait connaître le résultat des enquêtes? J'avais demandé des améliorations dans les administrations diverses; plusieurs autres membres l'avaient demandé comme moi, on a été sourd à nos prières. Est-il étonnant que des conspirations se trament sous

Digitized by Google

des administrations à la tête desquelles sont des agents de l'ancien gouvernement? (*Bravo! bravo!*)

(L., supp., 1er avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Silence! messieurs. Il me semble que l'orateur n'est pas dans la question. Il ne s'agit pas maintenant de la proposition que vous avez déposée sur le bureau et qui est relative aux émeutes (1); quand elle sera en discussion, les réflexions auxquelles vous vous livrez seront à leur place, mais maintenant il ne s'agit que de la proposition de M. le ministre des finances. (L., supp., 1er avril.)

M. DE ROBAULX : C'est aussi sur la proposition de M. le ministre que je parle; et je dis qu'avant d'accorder ma confiance au ministère et d'appuyer les demandes qu'il peut faire, je suis en droit d'exiger qu'il nous fasse connaître ses actes et ce qu'il entend faire pour le salut du pays. Je suis, ce me semble, tout à fait dans la question. Si le congrès pense autrement...

(L., supp., 1er avril.)

DE TOUTES PARTS : Parlez! parlez!

(L., supp., 1er avril.)

M. DE ROBAULX : On dit que les contributions ne rentrent pas : mais est-ce étonnant lorsqu'on voit des percepteurs engager les contribuables à ne pas payer dans la crainte d'être exposés à payer deux fois? Ces faits sont-ils vrais, oui ou non? (*Oui! oui!*) Si l'emprunt n'a pas réussi, que le ministre avoue qu'il avait mal pris ses mesures, ou que les événements ont été plus forts que ses prévisions; qu'il trouve en lui des moyens de suppléer à cette opération et qu'il nous propose d'autres moyens : mais je ne veux pas qu'une commission soit nommée, car elle prendrait sur elle une partie de la responsabilité qui doit peser tout entière sur le ministre. (L., supp., 1er avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Les journaux m'avaient révélé deux faits de la nature de ceux dont vient de parler le préopinant : l'un était à la charge d'un percepteur de la Flandre occidentale; j'écrivis aussitôt au gouverneur de la province, qui m'écrivit pour le démentir. L'autre se serait passé à Bruxelles; le contrôleur et un inspecteur des contributions furent chargés de prendre des renseignements : on alla jusque chez les journalistes qui avaient avancé le fait; il ne fut nullement justifié.

(L., supp., 1er avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH affirme que presque tous les percepteurs de la Flandre occidentale sont orangistes; il demande qu'une enquête soit faite à cet égard. L'honorable membre insiste aussi pour que la guerre soit reprise avec vigueur contre la Hollande; il pense que c'est un meilleur moyen d'en finir que de songer à se jeter dans les bras de la France. (L., supp., 1er avril.)

M. EUGÈNE DE SMET : Comment peut-on dire que les gouverneurs des provinces n'ont point reçu de plaintes contre les employés subalternes de l'administration des finances, et particulièrement contre les percepteurs des contributions, qui, au lieu d'accélérer la rentrée des contributions, ont souvent le *patriotisme orangiste* de dire aux contribuables : *Ne payez point si vite, vous risquez de payer deux fois sous peu!* Ces faits sont patents, et il me semble bien étrange que M. le ministre des finances ignore que son administration est remplie d'*inspecteurs*, *contrôleurs* et *percepteurs orangistes*, et je me tromperais fort s'il n'y en avait pas même dans ses propres bureaux..... (J. F., 1er avril.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : J'applaudis à la proposition de M. le ministre des finances, et je voterai pour la nomination d'une commission chargée de faire une enquête sur notre état financier; mais loin de moi d'appuyer la négociation de l'emprunt. L'emprunt n'a été voté que d'urgence et parce qu'il était nécessaire d'assurer le service au moment où le congrès allait se séparer. Mais aujourd'hui que nous voilà réunis de nouveau, nous pouvons examiner avec maturité les projets qui pourraient nous être présentés sur d'autres voies et moyens. J'appuierai pour ma part le projet d'une contribution extraordinaire. (L. supp., 1er avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je pense que la proposition ne peut pas être prise en considération. Rien de mieux, s'il le juge utile, que M. le ministre des finances s'entoure de financiers éclairés qui l'aideront de leurs conseils, mais qu'il nomme lui-même cette commission et qu'elle agisse officieusement avec lui; mais nommer une commission prise au sein du congrès, c'est ce qui me paraît impraticable, car cette commission partagerait nécessairement la responsabilité du ministre, et c'est ce qu'il faut éviter.

(L. supp., 1er avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, il me semble qu'on a mal interprété la proposition du gouvernement : le ministre ne vient pas réclamer la confiance du congrès pour conclure l'emprunt, il en est déjà dépositaire. Le gouvernement a été autorisé à contracter un emprunt : nanti de cette autorisation, il peut le négocier. Déjà il a pu le contracter; il n'a pas cru

(1) Voyez cette proposition, page 13.

Digitized by Google

devoir le faire aux conditions qui lui étaient offertes. Cependant les circonstances sont telles, qu'il serait possible que quelques membres crussent devoir procurer à l'État des ressources à tout prix; il n'est donc rien de plus constitutionnel que de mettre le congrès à même de juger ces conditions. C'est un hommage rendu à la puissance du congrès, et c'est en même temps lui fournir l'occasion de prouver sa sollicitude pour le bien de la nation. Mais, a-t-on dit, avant d'adopter les propositions ministérielles, il faudrait savoir si le ministère mérite notre confiance, et, à cette occasion, on a parlé de la conspiration qui vient d'être déjouée. Mais il me semble que l'origine de la conspiration n'est pas d'hier. Avant d'éclater, il faut qu'une conspiration soit conçue, qu'elle s'organise, qu'elle prépare les moyens d'exécution; tout cela demande du temps, et, s'il y a eu réellement conspiration, elle a pris naissance sous l'ancien ministère, et non sous celui-ci. Nous, qui ne sommes au pouvoir que d'hier, nous n'avons pu suivre les fils de cette conspiration; nous arrivons comme vous, et ce n'est qu'en arrivant que nous avons su ce qui se passait. Déjà cependant, et lorsque le ministère n'existe que depuis deux jours des arrestations ont eu lieu, et bonne et prompte justice sera faite. Mais le pouvoir ne peut pas méconnaître l'indépendance des tribunaux, ni éviter les lenteurs et les formalités tutélaires de la justice. Quant aux épurations à faire dans les administrations, avant d'y procéder, nous avons besoin de connaître le personnel, d'avoir des renseignements précis, car on ne doit pas agir légèrement lorsqu'il s'agit de destituer des employés, pères de famille, qui peut-être, par des explications personnelles, feraient tomber les accusations dont ils sont l'objet, en prouvant qu'elles sont dictées par la passion : A ce propos, je dirai un seul mot des épurations à faire dans la magistrature dont a parlé l'un des préopinants. La magistrature ne peut-être épurée que par une loi. Si vous croyez l'épuration nécessaire, commencez par nous accorder cette loi. Jusque-là, nous nous en tiendrons à ce qui est, car, avant tout, nous devons observer la constitution. On a dit que les contributions ne rentraient pas. Un fonctionnaire qui est au-dessus de moi m'assure le contraire. Au reste, nous pouvons dire d'ores et déjà que les services pour le mois prochain sont assurés : à moins qu'il n'arrive des événements extraordinaires, rien ne sera donc en souffrance; il faut donc assurer les services pour l'avenir, et c'est dans ce but qu'on vous a fait la proposition. Quant à moi, je n'insisterai pas davantage pour qu'elle soit adoptée. Si le congrès pense qu'il suffit au ministre de s'entourer des lumières officieuses de quelques financiers, le ministre verra ce qu'il a à faire; mais en proposant de nommer une commission dans votre sein, le gouvernement n'a pas eu en vue d'éluder la responsabilité, et, je le déclare, jamais il ne la répudiera. (I. supp., 1er avril.)

M. VAN SNICK appuie la proposition de M. le ministre des finances. (C., 1er avril.)

M. VAN DE WEYER reproduit contre la proposition l'argument déjà avancé par plusieurs préopinants, qu'une commission assumerait sur elle la responsabilité de l'emprunt, alors que le ministre déclare qu'il n'a pas voulu en accepter les conditions. (I. supp., 1er avril.)

M. DE ROBAULX : Aux raisons déduites par le préopinant, j'ajouterai que, puisqu'on ne veut que s'éclairer, on n'a pas besoin d'une décision du congrès : prenez qui vous voudrez pour former votre commission consultative, et vous serez ainsi beaucoup moins restreint dans votre choix. Si nous nommions une commission pour cet objet aujourd'hui, demain on en demanderait une autre, et, en définitive, nous aurions des ministres salariés et c'est nous qui ferions la besogne. (*On rit.*) On n'a pas voulu contracter un emprunt qu'on trouve onéreux, et voilà qu'on veut se créer des appuis factices, auxquels je ne donnerai jamais le mien. Je vote contre la proposition. (I. supp., 1er avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Je n'ai pas prétendu rejeter sur personne la responsabilité qui pèse sur moi seul et que j'accepte tout entière. J'ai dit que je désirais qu'une commission connût les démarches que j'ai faites pour négocier l'emprunt, et les offres qui m'ont été faites. Je ne peux pas faire connaître ces conditions au congrès : ce serait sans doute le moyen de faire manquer l'opération; il n'y aurait aucun inconvénient, au contraire, à ce qu'une commission en eût connaissance.

(I. supp., 1er avril.)

M. JOTTRAND : Il n'y a pas deux congrès ici. Ou le ministre est capable de négocier l'emprunt et de subvenir aux besoins du trésor, ou il ne l'est pas. Dans le premier cas, il n'a pas besoin d'une commission; dans le second cas, s'il y a hésitation, incertitude, que le ministre se retire. La commission que l'on demande ne me paraît qu'un congrès au petit pied, qui réglerait en définitive des choses qui ne sont pas de sa compétence ou qui ne doivent être réglées que par le congrès en entier. (I. supp., 1er avril.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Si la commission que l'on propose a pour but de

Digitized by Google

diminuer la responsabilité du ministre, je m'opposerai à la nomination; mais si j'ai bien compris l'état de la question, le ministre, n'ayant pu réaliser l'emprunt, demande de nouveaux moyens pour assurer les besoins du trésor. Mais avant d'accorder de nouveaux moyens, on demandera pourquoi les ressources votées n'ont pas été réalisées. Le ministre pense que, s'il le disait, la publicité empêcherait l'opération. Le ministre préférerait pouvoir dire : Une commission prise dans votre sein pense de telle ou telle manière sur l'emprunt projeté. Je ne vois rien que de naturel dans ce vœu. J'appuie donc la proposition parce que c'est le seul moyen d'arriver au but sans craindre les inconvénients de la publicité.

(I. supp., 1er avril.)

M. DEVAUX : Je m'étonne que les députés qui se sont prononcés le plus énergiquement pour la guerre et qui sans doute la croient nécessaire, soient précisément ceux qui s'opposent le plus vivement à une mesure qui peut seule nous mettre à même de la faire. On vous propose de nommer une commission. Est-ce pour décliner la responsabilité? Non, mais pour s'éclairer sur les moyens les meilleurs et les plus prompts de nous mettre sur un pied respectable. Les circonstances sont pressantes. Assez de temps a été perdu; le moyen qu'on vous propose a pour but d'éviter d'en perdre davantage. J'approuve donc l'adoption de la proposition. (I. supp., 1er avril.)

M. FORGEUR : Messieurs, de quoi s'agit-il? de la nomination d'une commission pour voir si le ministre a eu raison de ne pas conclure l'emprunt. Ce n'est pas ainsi, ce me semble, que le congrès doit procéder. La commission ne sera-t-elle que consultative? mais dans ce cas, pour moi, la véritable, la seule commission à consulter, c'est le conseil des ministres. Si l'emprunt est reconnu par ce conseil ne pouvoir être contracté, que le ministre propose d'autres voies et moyens. Pour ma part je m'y attendais; et lorsque j'ai vu que nous étions convoqués avant le temps, je pensais qu'on nous proposerait de voter une contribution extraordinaire, garantie sur les domaines de l'État, la mobilisation de la garde civique et d'autres mesures semblables pour amener à une conclusion définitive. Rien de cela, nous sommes ici, nous dissertons sur des propositions oiseuses. S'agit-il au contraire de charger une commission de proposer des mesures financières? Jamais le congrès ne devrait prendre l'initiative pour cela. Une commission tendrait à décharger le ministre de sa responsabilité. D'un autre côté l'hésitation que l'on a montrée est un discrédit complet jeté sur l'emprunt, il ne peut plus en être question. Mieux vaut cent fois un emprunt forcé; et rapportez-vous-en au patriotisme des contribuables pour le remplir. Vous avez besoin d'argent, demandez-en et ne nous faites pas gaspiller un temps précieux, en soumettant à nos discussions des mesures qui ne peuvent nous mener à rien. Voilà, messieurs, comment je conçois la marche du gouvernement et par quels moyens nous sauverons une révolution qui ne peut être mise à fin qu'à force d'énergie. (*Très-bien.*) (I. supp., 1er avril.)

M. JOTTRAND : Si le ministère n'a pas osé prendre sur lui de contracter l'emprunt, personne ici n'osera proposer de le conclure. La commission perdra donc son temps et nous fera perdre le nôtre.

Ceci me fait craindre que le nouveau ministère ne soit aussi irrésolu que le précédent, car jusqu'ici... Je m'arrête. (*On rit.*) Je demande que le ministère fasse l'emprunt s'il croit devoir le faire, et dans le cas contraire, qu'il nous propose sans délai d'autres voies et moyens. (I. supp., 1er avril.)

M. DE ROBAULX : D'après ce que le ministère nous a fait pressentir, il est aisé de voir que nos fonds sont en baisse; je saisis cette occasion pour rappeler au ministre des affaires étrangères qu'il est essentiel que le congrès sache où en sont les négociations diplomatiques avec les puissances. Plusieurs courriers sont arrivés ces jours derniers, nous devons savoir les nouvelles qu'ils ont apportées; en attendant je demande la clôture de la discussion. (I. supp., 1er avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Quand un gouvernement a besoin d'argent, il faut le dire franchement : qu'il nous en demande pour faire la guerre à la Hollande, et nous nous empresserons de le voter. A ce sujet je rappellerai au ministre des finances que les contributions de 1829 et de 1830 ne sont pas encore rentrées intégralement, et qu'il doit prendre des mesures pour contraindre les retardataires. (I. supp., 1er avril.)

M. DEVAUX : Il faut commencer par rendre au nouveau ministère la justice qui lui est due. Ce n'est pas lui qui a convoqué le congrès, et M. Forgeur a eu tort de s'étonner qu'il n'ait pas soumis des projets de décret, dès le premier jour. Mais le pouvait-il lorsqu'il n'est formé que depuis deux jours, et qu'il n'a pas encore pu se réunir une seule fois? La proposition a pour but d'abréger les lenteurs des formes ordinaires, le ministère a fait tout ce qu'il a pu jusqu'ici; on ne peut sans injustice lui adresser le moindre reproche. (I., supp., 1er avril.)

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des

Digitized by Google

affaires étrangères) : Le congrès, dit-on, a été convoqué par l'ancien ministère. Cela est vrai, mais pourquoi ? précisément pour proposer des moyens financiers. Il s'est écoulé quinze jours depuis la convocation. Nous voilà réunis, qu'on propose donc ces moyens, et qu'on ne compte pas sur une commission pour les préparer.

(I., supp., 1er avril.)

M. FORGEUR revient sur la nécessité de prendre des mesures énergiques. (C., 1er avril.)

La clôture de la discussion est mise aux voix et prononcée. (I. supp. 1er avril.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de la proposition de M. le ministre des finances; elle est conçue en ces termes :

« Je propose la nomination d'une commission chargée d'examiner les propositions d'emprunt et les démarches faites sur ce point, et d'éclairer le gouvernement sur les propositions à faire pour subvenir aux besoins extraordinaires. »

(I., supp., 1er avril, et A.)

M. JOTTRAND demande la division, et propose que l'on vote à part sur la dernière partie de la proposition. (C., 1er avril.)

La division est rejetée. (P. V.)

La proposition de M. le ministre des finances est mise aux voix; dix à douze membres seulement se lèvent *pour*, en conséquence elle est rejetée. (*Sensation.*) (C., 1er avril. et P. V.)

Proposition tendant à nommer une commission d'enquête.

M. LE PRÉSIDENT lit une proposition ainsi conçue :

« Le congrès national décrète :

» Une commission de cinq membres, prise dans le sein du congrès, est chargée de faire une enquête sur les causes des mouvements populaires qui ont eu lieu récemment, et de proposer au congrès les mesures législatives propres à détruire ces causes, à ramener la confiance, et ainsi assurer le maintien de l'ordre public.

« De Robaulx. »

(I., supp., 1er avril, et P. V.)

Cette proposition est appuyée. (C., 1er avril.)

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. de Robaulx pour développer sa proposition.

(C., 1er avril.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, il existe un plan de conspiration contre le pays; tout le prouve. A quoi l'attribuer? d'abord à la faiblesse et l'inaction du gouvernement, ensuite au défaut d'épuration dans les administrations civiles et militaires, deux vices que j'avais signalés depuis longtemps.

La faiblesse du gouvernement était poussée si loin que les hommes de la faction ennemie ne cachaient plus leurs opinions antirévolutionnaires. La patience et la tranquillité du peuple ont fait croire qu'il était abattu; il s'est relevé avec énergie parce qu'il s'est cru abandonné ou trahi par ceux qu'il avait mis à sa tête.

De là les émeutes, et avec les émeutes les pillages, dont le gouvernement, à sa honte, demeure spectateur passif.

Il faut éviter le retour de pareilles scènes.

Il faut que le congrès s'assure de la manière dont nos hauts fonctionnaires ont rempli leur devoir. Il faut qu'il recherche les causes du mécontentement et qu'il les fasse disparaître. Nous ne pouvons rester indifférents à de pareilles scènes. Une enquête est nécessaire.

Mon intention n'est d'accuser personne; mais en corrigeant les abus, évitons le renouvellement de si déplorables calamités.

La Belgique est en révolution. Il ne faut pas que ses destinées soient confiées à des administrateurs contre-révolutionnaires qui conspirent contre elles.

Les volontaires à peu près seuls ont fait la révolution. Eux seuls ont combattu au Parc, à Berchem, à Anvers, et sur la frontière où ils sont encore.

Au moment du combat ils étaient fêtés. On ne leur épargnait pas les promesses. Mais quand un gouvernement régulier s'est établi, tout a été oublié. Les intrigants, les *hommes du lendemain* ont envahi tous les emplois militaires; les grades se donnaient sans discernement aux oisifs pendant que les volontaires combattaient.

Les officiers sortant des rangs ennemis avaient la préférence sur les patriotes, sans distinction de capacité. On accordait les grades supérieurs par pure faveur à des incapables, à des inconnus qui nous trahissent à présent. Et pendant qu'on distribuait ainsi les grades, les volontaires manquant de vêtements en hiver, souvent sans armes ni munitions, étaient aux avant-postes.

J'ai réclamé pour eux; on m'a donné des démentis ; et pourtant c'était la vérité que je disais. Aujourd'hui encore la deuxième brigade manque de cartouches.

Les officiers supérieurs sont accusés de trahison : on ne sait qui les protége; ils sont arrêtés, et sans jugement public on les met en liberté.

A peine les combats sont-ils suspendus par un armistice malheureux, intempestif, de suite les

Digitized by Google

volontaires sont abreuvés de dégoûts. On les disloque ; pas de grades pour eux, car il faut les forcer à se retirer après avoir tout sacrifié.

On leur enlève tour à tour leurs chefs que l'on emprisonne sous de frivoles prétextes, et que l'on met ensuite en liberté sans commandement ni indemnité.

Ils avaient un général investi de leur confiance, on cherche à le déconsidérer. On lui impute des faits de bigamie, c'est faux. On dit qu'il a passé à l'ennemi, c'est un infâme mensonge. Deux fois on veut lui enlever son commandement, et on lui rend justice.

Enfin, on l'appelle à Bruxelles. On veut encore l'accuser ; il paraît devant ses juges et toutes ces vagues accusations tombent. Il répond à tout cela par ses succès et par l'attachement de ses soldats. Son crime est d'être incorruptible, d'être resté fidèle à la cause nationale. Et cependant sa brigade est dispersée, et le terrain est abandonné à Dibbets.

En résultat, les hommes fidèles à la révolution ont été dédaignés et rebutés partout. Et des traîtres ont été comblés d'honneurs : témoin les officiers supérieurs aujourd'hui accusés.

Le département de la guerre est celui qui réclame les hommes les plus dévoués ; et qu'y trouverais-je, si je voulais descendre dans les détails ?

Il faut une épuration sévère ; j'ai la fermeté de le dire, il faut une révision à des grades. La constitution ne s'y oppose pas.

Le gouvernement a été sourd à toutes les réclamations, il faut bien que nous lui donnions l'impulsion. Et encore il ne corrigera rien, parce qu'il faudrait pour que mes demandes eussent un heureux résultat que la réforme commençât par ses bureaux.

Si je passe au département de la justice, je trouve les parquets encore remplis d'hommes dévoués à l'ancien ordre de choses. En vérité, il semblerait qu'on a si peu de confiance dans la révolution, que par crainte de vexations dans le cas du retour de la famille déchue, on souscrit par avance en faveur du petit nombre de ceux que la révolution a destitués.

Passons aux finances. Tout y est encore sur pied, aussi admirez le zèle qu'on apporte dans le recouvrement des deniers. On va jusqu'à dire que dans certaines provinces des receveurs empêchent les contribuables de payer, ils leur conseillent d'attendre pour qu'ils ne s'exposent pas à payer deux fois.

Dans ce département, il semblerait qu'on a conservé les employés supérieurs tout exprès pour entraver la marche des affaires. Quant aux hommes de la révolution, ils seront commis de troisième ou quatrième classe. C'est M. de Brouckere qui le leur promet par son nouveau règlement, *quand ils auront les connaissances requises.* Les autres, les commis d'un ordre supérieur, doivent pour être nommés, avoir été employés pendant deux ans. Il fallait être plus clair, et dire qu'on exigeait que les employés sortissent de l'école hollandaise. (*Hilarité.*)

Si je voulais rassembler tous les faits qui se sont passés jusqu'aujourd'hui, je mettrais sous vos yeux une perspective effrayante.

Il faut mettre un terme à ce malheureux état de choses, donner satisfaction à la nation et rétablir sa confiance.

C'est à ses mandataires qu'elle a confié ce soin ; et je demande que nous lui donnions cette satisfaction. (E., 2 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : La proposition sera-t-elle renvoyée aux sections ? (J., B. 1er avril.)

M. DE ROBAULX : Je m'oppose à ce renvoi ; elle est urgente puisqu'elle tend à préserver la patrie d'un danger imminent. (J. B. 1er avril.)

M. VAN SNICK combat la proposition. (I., supp., 1er avril.)

M. DEMELIN croit qu'elle entraverait la marche du gouvernement. (C., 1er avril.)

M. DE ROBAULX répond qu'une commission d'enquête n'entrave en rien la marche du gouvernement. (C., 1er avril.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) : Sans préjudice à la nomination de cette commission, je crois que la justice doit s'occuper des émeutes de ces jours derniers. Il y a eu des crimes commis. Qu'on cherche les instigateurs de ces mouvements ; qu'on découvre et qu'on punisse ceux qui ont organisé dans Bruxelles un système de terreur. Que la tranquillité renaisse, et que chacun soit tranquille chez soi, n'ayant à craindre, ni pour sa personne, ni pour ses propriétés. (I., supp., 1er avril.)

M. DE ROBAULX répond que son intention n'est pas d'empêcher le cours de la justice ; que la loi agisse contre les coupables de quelque genre qu'ils soient, c'est ce qu'il demande avec tous les bons citoyens. (C., 1er avril.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) réplique qu'il n'a pas entendu interpréter les intentions de M. de Robaulx. (C., 1er avril.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Il me semble qu'il y a un moyen très-simple, très-prompt et très-légal, de savoir qui a provoqué les désordres. Appelons dans le sein du congrès l'administrateur de la sûreté publique. (*Rumeurs. Non ! non !*) Il nous dira pourquoi la garde civique

Digitized by Google

a dû se laisser insulter, et voir de sang-froid le pillage et les dévastations ; pourquoi elle s'est laissé assaillir à coups de pierre sans faire usage de ses armes, dès lors inutiles. (I., supp. 1er avril.)

M. DE ROBAULX : L'honorable M. Duval de Beaulieu est dans l'erreur ; je demande simplement qu'il soit nommé une commission pour rechercher les causes des troubles, et non pour proposer des mesures répressives ou préventives. Ce qu'il y aura à faire ne pourra être déterminé qu'après l'enquête. (E., 1er avril.)

La proposition de M. le comte Duval de Beaulieu n'a pas de suite. (I., supp. 1er avril.)

M. VAN SNICK demande la division de la proposition de M. de Robaulx et présente un amendement en ces termes :

« La commission dont M. de Robaulx provoque la nomination sera chargée d'abord de proposer au congrès des mesures législatives propres à prévenir le retour des excès qui ont eu lieu ces jours derniers. » (E., 1er avril.)

Cette proposition n'est pas appuyée. (I., supp. 1er avril.)

On met aux voix la proposition de M. de Robaulx ; elle est adoptée. (P. V.)

Commission.

L'assemblée décide que les membres de la commission d'enquête seront nommés par scrutin de liste, et à la majorité relative. (P. V.)

On tire au sort les quatre bureaux de scrutateurs, pour le dépouillement des bulletins ; ils sont composés comme suit :

Premier bureau : MM. Buylaert, François, Marlet et Hennequin.

Deuxième bureau : MM. de Robaulx, le comte de Quarré, Du Bois et Van Innis.

Troisième bureau : MM. Demelin, Masbourg, Helias d'Huddeghem, le baron Joseph d'Hooghvorst.

Quatrième bureau : MM. Jottrand, le comte Duval de Beaulieu, de Labeville, Eugène de Smet. (P. V.)

Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :

M. de Robaulx a obtenu	76	suffrages.
M. Raikem,	58	»
M. Jottrand,	45	»
M. le comte Duval de Beaulieu,	40	»
M. Van Meenen,	32	»

Ces députés, ayant obtenu la majorité relative, sont nommés membres de la commission d'enquête. (P. V.)

Interpellations diplomatiques.

M. DE ROBAULX : J'avais annoncé tantôt l'intention d'adresser quelques interpellations à M. le ministre des affaires étrangères ; je le prierai donc de vouloir nous fixer sur notre situation diplomatique, et de nous dire où nous en sommes avec les puissances étrangères. (I., supp. 1er avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, les communications diplomatiques sont importantes et toujours délicates, et ce n'est pas légèrement qu'on doit se hasarder à les faire ; il m'est impossible de mettre aujourd'hui le congrès au courant de ce qui se passe, car je n'y suis pas moi-même. J'ai été installé hier seulement par mon prédécesseur ; les archives du ministère sont extrêmement nombreuses, il faut que je les aie étudiées dans leur ensemble, car souvent une pièce en explique une autre, avant de pouvoir me faire une idée juste du point où nous en sommes. Hier j'ai travaillé jusqu'à minuit et j'avoue que je ne suis pas encore fixé ; cependant, sans me dissimuler la gravité des circonstances où nous sommes placés, je crois que nous ne devons pas perdre l'espoir de voir les négociations se terminer favorablement. J'étudierai avec soin les affaires extérieures et les négociations entamées ; je les soumettrai au conseil des ministres et je me ferai un devoir de communiquer au congrès tout ce qui pourra être rendu public sans compromettre le sort des négociations. (I., supp., 1er avril.)

M. DE ROBAULX : Je ne puis être satisfait de cette réponse, à mon avis très-déplacée. Je conçois que le ministre ne puisse pas répondre sur ce qu'il ne connaît pas, mais il me paraît que l'ancien ministre aurait pu le fixer sur ce qui se passe actuellement. Il me semble que si nous savions seulement ce qui a été fait depuis quinze jours, nous pourrions être satisfaits. Des courriers sont arrivés ou partis ces jours derniers ; nous avons le plus grand intérêt à savoir les nouvelles dont ils étaient porteurs. Puisque le ministre ne peut pas s'expliquer aujourd'hui, je demande s'il le pourra demain. (I., supp., 1er avril.)

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des affaires étrangères) : Je regrette de ne pouvoir partager l'opinion du préopinant, mais je pense que la réponse de M. Lebeau est ce qu'elle devait être. Des courriers ont été expédiés ces jours derniers avec des instructions à nos envoyés ; il faut attendre leur retour et les réponses qui auraient été faites. Lorsqu'elles seront arrivées, je crois qu'il faudra encore qu'un temps moral s'écoule, avant

Digitized by Google

que le ministre des affaires étrangères puisse s'expliquer, car il faut qu'il pèse mûrement ce qu'il doit rendre public, et il y aurait danger à faire un exposé incomplet de ce qui se passe.

(I., supp., 1er avril.)

M. VAN SNICK : Je conçois qu'en général on doive être circonspect en fait de communications diplomatiques. Mais en nous séparant, on nous avait annoncé qu'un chargé de pouvoir serait envoyé à La Haye, pour entamer des négociations avec le roi Guillaume. Il me semble qu'on pourrait nous dire si en effet des ouvertures lui ont été faites, et quelle a été la réponse du roi. S'il entend traiter amiablement, ou s'il veut que nos différends soient vidés par le sort des armes.

(I., supp., 1er avril.)

M. FORGEUR : Je conçois que le ministre ne puisse pas donner connaissance au congrès des négociations commencées; mais il en est autrement de celles qui sont terminées. Si j'ai bien compris M. Van de Weyer, il a promis de déposer un rapport sur son administration. Je demanderai l'impression de ce rapport et sa distribution.

(I., supp., 1er avril.)

M. VAN DE WEYER : Le rapport et les pièces à l'appui seront déposés demain (1).

(I., supp., 1er avril.)

M. DE ROBAULX : Je demande que les explications aient lieu samedi. (I., supp., 1er avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je ne peux pas m'engager à donner des explications dans un aussi bref délai; mais je m'engage sur l'honneur à donner satisfaction à l'assemblée et à répondre aux interpellations de M. de Robaulx aussitôt qu'il me sera possible. Le congrès doit compter sur ma promesse, et il ne voudra pas me dépopulariser dès mon entrée dans la carrière, en me forçant à une résistance qui serait légitime de ma part, mais qui pourrait être mal interprétée.

(I., supp., 1er avril.)

M. DE ROBAULX : Du reste, si M. le ministre oubliait sa promesse, je me charge de la lui rappeler. (*Hilarité générale.*) (I., supp., 1er avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : M. de Robaulx fera comme il voudra en usant d'un droit que personne ne songe à lui contester. Cependant, je dirai qu'avant d'exiger des explications, il faudrait fixer le jour où on les demandera, et préciser, comme cela se pratique au parlement d'Angleterre et en France, les points sur lesquels on veut interpeller le ministre, afin qu'il puisse préparer sa réponse. (I., supp., 1er avril.)

M. DE ROBAULX : Sans vouloir reconnaître pour autorité ce qui se passe au parlement d'Angleterre ni ce qui se fait en France, parce que nous sommes quelque chose par nous-mêmes, j'ai l'honneur d'annoncer à M. Lebeau que samedi prochain je lui demanderai quels sont nos rapports avec les puissances, et spécialement avec la Hollande. Je lui demanderai quelles sont les variations auxquelles nous avons été soumis depuis quinze jours; et ceci doit déjà lui faire pressentir que mes interpellations porteront principalement sur les protocoles dont on a parlé dernièrement; car vous savez qu'on nous *protocolifie* comme à plaisir. (*Rire général.*) Par conséquent M. le ministre aura à répondre sur les questions relatives aux limites, et sur celles relatives au Limbourg et au Luxembourg. (I., supp., 1er avril.)

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des affaires étrangères) : Je puis satisfaire à l'instant le préopinant et dire que les bruits qui ont couru ici et en France sur de prétendus protocoles sont entièrement faux. Il n'existe aucun protocole ni de la fin de février, ni du mois de mars. Du reste, j'appuie la proposition de M. Lebeau et je reconnais qu'il faut un délai de deux fois vingt-quatre heures au moins pour demander les explications diplomatiques. C'est un usage suivi en France et en Angleterre et qu'il faut désirer de voir s'établir ici. Je suis fâché seulement qu'on n'y ait pas songé pendant mon administration. (*Hilarité générale.*)

(I., supp., 1er avril.)

Projet de décret relatif aux opérations de la commission d'enquête.

MM. RAIKEM et **JOTTRAND** présentent un projet de décret concernant les dispositions organiques de la commission d'enquête nommée dans la séance de ce jour (2).

L'assemblée ordonne l'impression et la distribution de ce projet et le renvoi à l'examen des sections. (P. V.)

La séance est levée à quatre heures et demie.

(P. V.)

(1) Nous le donnons aux *Pièces justificatives*, n° 192.

(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 299.

Digitized by Google

SÉANCE

DU JEUDI 31 MARS 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre par laquelle M. Leclercq donne sa démission. (I., 2 avril.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT invite la commission de vérification des pouvoirs compétente à faire son rapport sur l'élection du suppléant qui doit être appelé à remplacer le démissionnaire. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse d'une pétition de seize habitants de Louvain qui demandent que les arrêtés du 21 octobre et du 7 novembre 1830 soient rapportés, au moins en ce qui concerne l'avoine. (I., 2 avril, et P. V.)

Cette pièce est renvoyée à la commission des pétitions. (P. V.)

Projets de décret concernant un emprunt forcé de 12,000,000 de florins et une retenue sur les traitements des fonctionnaires de l'État.

M. LE PRÉSIDENT : M. le ministre des finances a la parole. (*Vif mouvement de curiosité, suivi d'un profond silence.*) (I., 2 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, présente deux projets de décret, l'un concernant un emprunt forcé de 12,000,000 de florins (1), l'autre tendant à opérer une retenue sur les traitements et salaires des fonctionnaires et sur les pensions à charge du trésor, ou de la caisse de retraite (2). (P. V.)

L'impression et la distribution en sont ordonnées; l'assemblée les renvoie à l'examen des sections. (P. V.)

Projet de décret sur la mobilisation du premier ban de la garde civique.

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, monte à la tribune; il présente un projet de décret sur la mobilisation du premier ban de la garde civique (3). (J. F., 2 avril, et P. V.)

L'assemblée en ordonne l'impression et la distribution et le renvoi à l'examen des sections. (P. V.)

Projets de décrets divers.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de six projets de décrets présentés par plusieurs membres du congrès; ils ont pour objet :

Le premier, une déclaration de guerre à faire au roi de Hollande si, dans le délai d'un mois, il n'a renoncé à ses prétentions sur la rive gauche de l'Escaut, le Limbourg et le grand-duché de Luxembourg (4).

Le deuxième, la mobilisation du premier ban de la garde civique (5).

Le troisième, un emprunt forcé de 12,000,000 de florins (6).

Le quatrième, des mesures répressives pour assurer l'exécution du décret sur l'exclusion des Nassau (7).

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 285.
(2) Voir *Pièces justificatives*, no 302.
(3) Voir *Pièces justificatives*, no 230.
(4) Voir *Pièces justificatives*, no 304, A.
(5) Voir *Pièces justificatives*, no 232.
(6) Voir *Pièces justificatives*, no 288.
(7) Voir *Pièces justificatives*, no 304, B.

Digitized by Google

Le cinquième, des poursuites judiciaires contre les auteurs et instigateurs des scènes de pillage ou de dévastation (1).

Le sixième, la dissolution du congrès national (2). (I., 2 avril, et P. V.)

Ces six projets de décret seront imprimés et distribués, et renvoyés à l'examen des sections. (P.V.)

Rapport sur la situation des relations extérieures au 15 mars 1831.

M. VAN DE WEYER, (ancien ministre des affaires étrangères) : Messieurs, le rapport dont je vais avoir l'honneur de vous donner lecture est celui qui a été soumis à M. le régent immédiatement après mon entrée en fonctions de ministre des affaires étrangères. J'ai obtenu de M. le régent l'autorisation d'en donner connaissance au congrès; il est appuyé sur des pièces justificatives qui seront, ainsi que je l'ai promis, déposées sur le bureau.

(L'orateur lit ce rapport : il comprend tous les actes du gouvernement provisoire, et spécialement du comité diplomatique, jusqu'à la nomination du régent) (3). (I., 2 avril.)

PLUSIEURS VOIX : L'impression! (I., 2 avril.)

M. DE ROBAULX : Je demande l'impression du rapport et des pièces. (I., 2 avril.)

QUELQUES VOIX : Non! non! (I., 2 avril.)

M. VAN DE WEYER : L'impression du rapport serait insignifiante sans les pièces. (I., 2 avril.)

M. CHARLES ROGIER : Ce sera beaucoup trop volumineux. (I., 2 avril.)

M. DE ROBAULX : Je demande que, fût-ce même un volume, toutes les pièces soient imprimées. Nous avons besoin de connaître à fond les négociations qui ont eu lieu, il est important que nous ayons toutes les pièces sous les yeux. On a fait en impressions des dépenses bien moins utiles. (I., 2 avril.)

M. CHARLES ROGIER : Cette impression entraînera beaucoup de frais, et ne formera en quelque sorte qu'un double emploi; car les pièces les plus importantes ont été imprimées. Il ne faut pas faire ainsi des dépenses inutiles, alors qu'on ne cesse de répéter que nous avons tant besoin d'économies. (I., 2 avril.)

M. DE ROBAULX : Si on voulait des économies, il faudrait d'abord supprimer la police. (*Bruit.*) (I., 2 avril.)

M. CHARLES ROGIER : Je demande à répondre à un fait personnel. (I., 2 avril.)

M. DE ROBAULX : Ce n'est pas un fait personnel, cela ne regarde que le gouvernement. (*Agitation.*) (I., 2 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Rogier a la parole pour un fait personnel. (I., 2 avril.)

M. CHARLES ROGIER : Le reproche qui vient d'être fait au gouvernement est d'autant plus déplacé que depuis quatre jours le ministre de la police est supprimé, et que l'administration de la police est réunie à l'intérieur pour n'en former qu'une division. Si je me suis chargé pour quelque temps, temps qui sera très-court, je l'espère, de l'administration de la police, je ne pense pas qu'aucun reproche d'ambition puisse m'être adressé. (*Voix nombreuses :* Non! non!) Si l'on ne peut m'accuser d'ambition, je ne sais sur quoi tomberait le reproche. Serait-ce sur la dépense? On a parlé, il y a quelque temps, du traitement de l'administrateur qui recevait 36,000 florins; aujourd'hui il n'en est plus ainsi : l'administrateur n'est plus qu'un simple chef de division aux appointements de 4000 florins. (I., 2 avril.)

M. JOTTRAND : En voilà assez! (I., 2 avril.)

PLUSIEURS VOIX : Assez! assez! (I., 2 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Les moments, messieurs, sont trop graves pour jeter des personnalités au milieu de nos discussions. (J. F., 2 avril.)

M. DE ROBAULX : Je dois répondre que ce n'est pas un fait personnel que j'ai reproché au préopinant. Mon reproche ne pouvait concerner que le gouvernement, qui ayant besoin d'économies devrait commencer par supprimer l'administration de la police, qui est complétement inutile. (I., 2 avril.)

M. DEVAUX : Je demande la parole pour dire deux mots en réponse à une interpellation faite à un de mes honorables amis, interpellation qui, par sa brusquerie et par son inconvenance, m'a extrêmement étonné. Si l'honorable citoyen qu'on attaque a accepté des fonctions difficiles dans un moment comme celui-ci, je puis affirmer que c'est par pur dévouement. Ce dévouement, personne n'en peut douter. Il s'est montré dans des circonstances périlleuses. (*De toutes parts :* Oui! oui!) Au moment du danger, à Mons, à Anvers, à Bruxelles, l'honorable M. Rogier a prouvé ce que la patrie était en droit d'attendre de lui, et je ne conçois pas qu'on ose attaquer ou jeter des soupçons sur sa conduite! (*Bien! très-bien! Marques générales d'assentiment.*) (I., 2 avril.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 304, C.
(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 304, D.

(3) Voir *Pièces justificatives*, n° 192.

Digitized by Google

M. VAN DE WEYER fait observer que l'impression du rapport et des pièces à l'appui formera un volume assez intéressant pour trouver place dans les bibliothèques, et que, sous ce rapport, il serait facile de trouver un libraire qui se chargerait de les faire imprimer sans frais. (L., 1 avril.)

L'assemblée ordonne l'impression du rapport et de toutes les pièces à l'appui. (P. V.)

Rapport sur le projet de décret concernant les opérations de la commission d'enquête.

M. RAIKEM fait le rapport de la section centrale sur le projet de décret relatif aux opérations de la commission d'enquête; il en propose l'adoption avec de légères modifications (1). (L., 2 avril, et P. V.)

Au moment de passer à la discussion du projet modifié, M. *Flousse* demande l'impression du rapport, et propose de remettre la discussion à demain. (E., 2 avril.)

M. JOTTRAND : Il n'y aura pas de séance publique demain. (*Bruits confus.*) (E., 2 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Quel jour fixera-t-on pour cette décision? (E., 2 avril.)

DE TOUTES PARTS : Demain, demain. (*Plusieurs membres parlent à la fois.*) (E., 2 avril.)

M. LE PRÉSIDENT, élevant la voix : A quel jour? (*Demain, demain.*) (E., 2 avril.)

L'assemblée ordonne l'impression et la distribution du rapport de M. Raikem. (P. V.)

M. FORGEUR expose clairement l'ordre que la discussion doit suivre. (E., 2 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Si l'assemblée le désire, les projets présentés aujourd'hui seront imprimés et distribués, puis à un jour fixé on les discutera en sections. (E., 2 avril.)

M. JOTTRAND : Après-demain. (*Non! demain.*) (E., 2 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : On pourrait se réunir en sections à sept heures du soir. (E., 2 avril.)

M. D'ELHOUNGNE présente quelques observations. (E., 2 avril.)

M. JOTTRAND : Il y a urgence, ou il n'y a pas urgence. (E., 2 avril.)

Une discussion s'établit; MM. *Van Meenen* et *Jottrand* y prennent part. (E., 2 avril.)

L'assemblée décide qu'elle s'occupera demain en sections des divers projets de lois du ministre des finances, et du ministre de l'intérieur. (E., 2 avril.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

SÉANCE

DU SAMEDI 2 AVRIL 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Bureaux des sections.

UN DES SECRÉTAIRES fait connaître la formation des bureaux des sections pour le mois de mars; ils sont composés comme suit :

Première section : MM. Marlet, président; Lecocq, vice-président; l'abbé Van Crombrugghe, secrétaire.

Deuxième section : MM. Serruys, président; le baron Beyts, vice-président; de Behr, secrétaire.

Troisième section : MM. Destouvelles, prési-

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 300.

Digitized by Google

dent; Alexandre Gendebien, vice-président; l'abbé Dehaerne, secrétaire.

Quatrième section : MM. Trentesaux, président; l'abbé Joseph de Smet, vice-président; Eugène de Smet, secrétaire.

Cinquième section : MM. le comte Duval de Beaulieu, président; Dumont, vice-président; Jottrand, secrétaire.

Sixième section : MM. Albert Cogels, président; Du Bus, vice-président; Le Bègue, secrétaire.

Septième section : MM. le baron de Sécus (père), président; Van Meenen, vice-président; Van Snick, secrétaire.

Huitième section : MM. Raikem, président; Gendebien (père), vice-président; Henry, secrétaire.

Neuvième section : MM. Destriveaux, président; Blargnies, vice-président; Delwarde, secrétaire.

Dixième section : MM. François, président; le marquis de Rodes, vice-président; Henri de Brouckere, secrétaire. (P. V.)

Commission.

Les membres de la commission des pétitions pour le mois de mars sont : MM. Helias d'Huddeghem, de Behr, Lefebvre, Isidore Fallon, Liedts, d'Elhoungne, Van de Weyer, Masbourg, Delwarde, Frison. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. Allard demande un congé de dix jours. (I., 4 avril.)

Ce congé est accordé. (P. V.)

M. Hennequin envoie sa démission motivée sur ce qu'il vient d'être nommé gouverneur de la province de Limbourg. (E., 4 avril.)

Pris pour notification. (I., 4 avril.)

M. LE PRÉSIDENT invite la commission de vérification des pouvoirs compétente à faire son rapport sur l'élection du suppléant appelé à remplacer le démissionnaire. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

M. de Veughele, à Audenarde, demande le payement de son traitement pendant les mois de juillet, d'août et septembre 1830, comme gardien de la maison d'arrêt à Audenarde.

M. Clercq, distillateur à Overpelt, présente des observations concernant le décret du 4 mars dernier, sur les distilleries.

M^me^ la veuve Picard, éditeur propriétaire du journal *le Patriote*, prie le congrès d'adopter des dispositions propres à obliger le gouvernement à déployer la force et la fermeté convenables pour réprimer les pillages.

M. Mathieux, à Namur, présente au congrès différents moyens de parvenir à des économies.

Un grand nombre d'habitants de Leupeghem prient le congrès d'insister auprès du gouvernement français afin d'obtenir une diminution de droits d'entrée sur les toiles.

M. Auguste Latruwe, détenu à la maison de correction de Saint-Bernard, se plaint de la conduite inhumaine du commandant de cette maison.

Plusieurs habitants des hameaux de *Tertre* et *la Haine*, commune de Baudour, demandent que ces hameaux réunis soient érigés en commune.

Le comte de Rangraff demande itérativement la révision de son jugement d'interdiction. (I., 4 avril, et P. V.)

Ces pétitions sont renvoyées à la commission. (P. V.)

Rapport de commissions de vérification des pouvoirs.

M. FORGEUR, au nom de la commission chargée de la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par le Hainaut, propose l'admission de M. de Bousies, en remplacement de M. Claus, député démissionnaire du district de Mons. (I., 4 avril, et P. V.)

Cette admission est prononcée. (P. V.)

M. de Bousies entre dans la salle. (I., 4 avril.)

M. COPPIETERS, rapporteur d'une autre commission de vérification des pouvoirs, propose l'admission de MM. Huysman de Neufcour et Engler, en remplacement de MM. Huysman d'Annecroix et le comte de Celles, qui ont donné leur démission de députés du district de Bruxelles; et celle de M. Vandenbosch, en remplacement de M. Peemans, député démissionnaire du district de Louvain. (I., 4 avril.)

Ces conclusions sont adoptées. (P. V.)

Interpellation.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une proposition de M. Louis Coppens, tendant à demander à M. le ministre de la guerre des explications sur les accusations graves portées contre des officiers supérieurs de l'armée, accusations rendues publiques, et qu'il est de l'honneur de l'armée de voir éclaircies. (E., et I., 4 avril.)

M. LOUIS COPPENS développe sa proposi-

Digitized by Google

tion en peu de mots; elle est appuyée. (E., 4 avril.)

M. D'HANE, ministre de la guerre: Messieurs, aux premiers indices d'une conspiration qui devait éclater à Anvers, des ordres furent envoyés à la gendarmerie d'arrêter les officiers supérieurs accusés; l'un de ces officiers s'est évadé par l'indiscrétion de l'officier porteur de l'ordre d'arrestation; l'autre s'est constitué prisonnier à Bruxelles, où des ordres d'arrestation avaient été donnés, et où toutes les portes de la ville étaient gardées pour empêcher son évasion. Quant au régiment de lanciers, les officiers se sont accusés réciproquement, et l'accusation a été renvoyée à la haute cour militaire. Cependant j'ai fait partir pour Malines les deux escadrons qui étaient à Bruxelles; ils peuvent être utiles dans la première de ces villes, ils ne le seraient plus ici, où il y a aujourd'hui assez de troupes pour le maintien de l'ordre.

(I., 4 avril.)

M. LE PRÉSIDENT: L'ordre du jour est la discussion du projet de loi sur la mobilisation du premier ban de la garde civique. (J. B., 4 et 5 avril.)

M. FORGEUR demande si, avant la discussion, la section centrale ne doit pas faire son rapport.

(E., 4 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN se dispose à donner lecture de ce rapport. (E., 4 avril.)

M. SURMONT DE VOLSBERGHE rappelle que des interpellations ont été adressées au ministre des relations extérieures; il avait demandé quelque délai; samedi fut le jour indiqué. L'orateur désire avant tout savoir où nous en sommes de notre politique extérieure, pour juger de l'urgence plus ou moins grande qu'il y a d'accorder au gouvernement les mesures qu'il demande. (E., 4 avril.)

M. VAN MEENEN parle dans le même sens.

(E., 4 avril.)

M. DE ROBAULX: Le premier j'ai témoigné le désir d'avoir des réponses catégoriques sur les questions que j'ai adressées à M. le ministre des affaires étrangères. Je lui ai communiqué ces questions avant la séance; il se propose d'y répondre, je crois, lorsque l'ordre du jour l'appellera.

(E., 4 avril.)

M. JOTTRAND pense que si le ministre n'est pas encore prêt à répondre aujourd'hui, l'assemblée doit commencer à discuter le décret à l'ordre du jour, parce qu'il est instant de mettre le pays sur le pied de guerre. (E., 4 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Je suis prêt à répondre aux interpellations de M. de Robaulx. (E., 4 avril.)

L'assemblée décide qu'on entendra d'abord les explications diplomatiques. (C., 4 avril.)

M. DESTOUVELLES prie M. le ministre de la guerre de ne pas se retirer, ayant des interpellations à lui adresser. (E., 4 avril.)

Explications diplomatiques.

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: M. de Robaulx a eu la complaisance de me communiquer les questions qu'il me ferait; il serait convenable qu'il en donnât lecture.

(J. B., 4 et 5 avril.)

M. DE ROBAULX: Messieurs, j'ai cru qu'il était nécessaire, avant de voter les impôts extraordinaires et les autres mesures proposées par le ministère, dans les circonstances graves où nous nous trouvons placés, de savoir quel est l'état de nos relations avec les puissances étrangères. J'ai cru que les questions qui pourront être adressées à M. le ministre des affaires étrangères, et les réponses qu'il sera à même d'y faire pourraient exercer une grande influence sur l'adoption ou le rejet des projets qui vont être discutés. Trois semaines se sont écoulées depuis que le congrès s'est ajourné. Il doit s'être fait dans cet intervalle des communications importantes. Il est impossible que nos relations extérieures n'en aient pas subi quelques modifications. Des courriers ont été échangés, nous devons être jaloux d'apprendre si notre politique n'a pas été soumise à quelques variations. Je me propose donc d'adresser quelques questions au ministre des affaires étrangères; j'en aurais fait davantage si je ne savais que quelques autres membres se proposent d'en faire de leur côté. Je demanderai :

1° A-t-il été fait entre le gouvernement de la Belgique et la conférence de Londres des communications nouvelles sur les questions du territoire et de la dette?

2° Quelles sont les puissances qui veulent nous soumettre au joug des protocoles et celles qui ne les considèrent que comme des propositions?

3° M. d'Arschot, notre envoyé à Londres, a-t-il été reçu officiellement par la cour d'Angleterre?

4° L'Angleterre doit-elle bloquer l'Escaut?

5° A-t-on fait notifier à la Hollande un *ultimatum* pour lui déclarer que la guerre recommencera si la citadelle d'Anvers et Maestricht ne sont pas évacués? (I., 4 avril.)

M. FORGEUR: Lorsque l'honorable M. de Robaulx m'a communiqué, ainsi qu'à quelques autres de nos collègues, les questions qu'il vient d'énoncer, nous l'avons prié d'en ajouter une sixième, celle de savoir si l'ancien ministère s'était occupé du choix du chef de l'État. Je fais

Digitized by Google

cette question, pour que M. le ministre puisse y répondre en même temps que sur les autres.

(L., 4 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, monte à la tribune. (*Profond silence.*) Messieurs, je commencerai par rendre hommage au procédé loyal de M. de Robaulx, qui a bien voulu me communiquer d'avance les questions qu'il se proposait de me faire. Étranger encore au véritable sens des négociations entamées, dont je n'ai pu prendre qu'une connaissance rapide et superficielle, entrant à peine dans une carrière hérissée de difficultés, l'honorable M. de Robaulx a voulu, ce dont je le remercie, les diminuer plutôt que les augmenter, et je dois dire qu'il a presque fait à son insu de l'anglomanie, en se conformant aux usages suivis en Angleterre, usages que j'avais moi-même invoqués.

Messieurs, vous n'avez pas oublié le rapport qui vous a été fait par mon prédécesseur; vous savez à quelle époque il remonte et à quelle époque il s'arrête. Le rapport s'arrête à la nomination du régent; il en résulte qu'il y a là une lacune qu'il n'est pas en mon pouvoir de remplir. L'honorable M. Van de Weyer a cru qu'il lui incombait de vous dire la marche suivie dans nos négociations diplomatiques depuis la révolution. Je l'engage à remplir la lacune qui existe du 24 février au 28 mars, époque à laquelle le portefeuille est passé dans mes mains. Vous remarquerez, messieurs, que les premières interpellations m'ont été adressées le 29 ou plutôt le 30 mars; c'est la veille seulement que mon installation avait eu lieu; j'avais à peine eu le temps de prendre connaissance du personnel : dès lors j'ai dû me livrer à l'inspection des archives pour pouvoir répondre. Je remarque en outre, et je ne dis pas ceci dans l'intention d'en faire un reproche à M. Van de Weyer, que son rapport, qui devrait faire partie des archives des affaires étrangères, n'y est pas déposé en double; que dès lors il m'est impossible de juger la manière dont les négociations ont été conduites. Si M. Van de Weyer a cru devoir s'arrêter au 24 février, c'est que, depuis, nos relations sont d'une nature très-délicate, et si, dans sa perspicacité bien connue de tous, il n'a pas cru devoir vous les faire connaître, il doit m'être permis d'imiter sa circonspection.

Dans les recherches auxquelles j'ai dû me livrer, j'ai découvert peu de faits nouveaux et dont vous n'ayez pas eu déjà connaissance. Je dirai cependant, sans prétendre porter une accusation contre qui que ce soit, que j'ai trouvé des documents officiels qui embarrassent nécessairement la marche que je me propose de suivre. (*Vif mouvement d'intérêt.*) Tout se tient en diplomatie; de là la nécessité de compter pour beaucoup ce qui précède, lorsqu'on veut préjuger la suite; aussi voudra-t-on bien me permettre de prendre acte des faits consommés, afin qu'on ne puisse pas m'imputer tout à fait ceux qui en seront la suite. (*Mouvement.*)

J'aborde les questions qui m'ont été adressées par M. de Robaulx, et j'y répondrai aussi bien que peut me le permettre le peu de temps que j'ai eu pour me fixer sur la réponse à faire. Mais d'abord je dois relever une erreur accréditée dans le congrès et dans la nation. On a cru généralement que la violation du principe de non-intervention ne remontait qu'au protocole du 20 décembre, où, en reconnaissant notre indépendance, on prenait deux réserves que nous ne fûmes jamais disposés à admettre (1). Par la première, la conférence s'arroge le droit de reconstituer la Belgique d'après les bases posées dans les traités de 1814 et 1815. La deuxième réserve est relative au Luxembourg, qu'elle ne veut pas reconnaître comme partie intégrante de la Belgique. J'ai regret de dire que ce protocole, n'ayant pas été retourné, semble avoir sanctionné pour nous le principe d'intervention. A la vérité, je dois dire qu'il donna lieu à une sorte de protestation consignée dans une note du 3 janvier, laquelle note fut restituée par les commissaires de la conférence. Messieurs, il y avait là évidemment intervention de la part des puissances. Aussi a-t-on fait signifier une espèce de protestation qui n'a pas eu accueil auprès de la conférence. Mais vous allez voir que le droit d'intervention n'a pas seulement été consacré dans le protocole du 20 décembre, il est encore en termes formels dans celui du 17 novembre (2), et vous allez vous en convaincre. Après avoir posé, dans ce dernier protocole, les conditions de l'armistice accepté par nous, il est dit que l'armistice est de notre part un engagement pris envers les cinq grandes puissances. Vous voyez, messieurs, que de ce protocole résulte explicitement le droit d'intervention, car dire que lorsque nous nous engageons envers la Hollande à observer les conditions de l'armistice, nous nous engageons aussi envers les puissances médiatrices, c'est comme si les puissances nous disaient : « Vous exécuterez les conditions de l'armistice, ou nous vous y forcerons par la voie des armes. » Ce protocole, du

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 141.

(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 117.

Digitized by Google

17 novembre, n'a pas été non plus restitué, et vous savez qu'en diplomatie (grâce à la conférence et à ses nombreux protocoles, le congrès a fait un cours complet de diplomatie), vous savez, dis-je, que restituer est en diplomatie l'équivalent de refuser. La restitution équivaut à un refus. Au contraire, quand on se borne à une protestation, il n'y a pas, à beaucoup près, ce qui résulte d'une restitution. Il faut mettre, dans ces circonstances, beaucoup de choses sur le compte de l'inexpérience et sur la multitude des travaux dont le gouvernement provisoire était accablé.

Voici les termes de la protestation contre le protocole du 17 novembre :

« Dans le protocole de la conférence tenue à » Londres, le 17 novembre 1830, au Foreign » Office, les plénipotentiaires des cours d'Autri- » che, de France, de la Grande-Bretagne, de » Prusse et de Russie, après avoir déclaré qu'ils » acceptent la réponse du gouvernement provisoire » de la Belgique aux propositions d'armistice dont » les bases avaient été indiquées par MM. Cart- » wright et Bresson, émettent l'opinion que cet » armistice convenu constitue un engagement pris » envers les cinq puissances par le gouvernement » belge.

» Le gouvernement provisoire de la Belgique n'a » pu considérer l'intervention des cinq puissances » que comme une démarche amicale de médiateurs » animés d'un esprit de concorde et de paix, qui » offrent leurs bons offices aux parties belligé- » rantes et cherchent à concilier les différends, de » l'aveu et du libre consentement de leurs alliés » ou voisins engagés dans une guerre. Mais, en » s'empressant d'accueillir des propositions qui » tendaient à faire cesser les hostilités et à fixer » les limites derrière lesquelles doivent se retirer » les troupes belges et hollandaises, le gouverne- » ment belge n'a pas entendu s'obliger envers les » puissances par un engagement dont aucune cir- » constance ne pût le délier. Il a voulu répondre » aux intentions conciliatrices des cinq puissances, » arrêter l'effusion du sang et se montrer disposé à » l'adoption de toutes les mesures que réclament » la justice et l'humanité : il n'a point supposé » que ces dispositions pacifiques dussent être en- » visagées dans le sens que semble leur donner le » protocole.

» Au surplus, le gouvernement belge croit de- » voir demander quelle signification précise atta- » chent les plénipotentiaires à l'engagement que » constituerait de sa part envers les cinq puis- » sances l'armistice convenu. »

Il n'y a pas un principe, pas un sentiment déposé dans cette protestation qui ne soit avoué par vous tous et qui ne soit digne de la nation. Mais était-ce assez clair? Non : il fallait restituer le protocole du 17 novembre, ou déclarer qu'on ne l'accepterait qu'après que la clause que j'ai signalée en aurait été retranchée. Il fallait absolument une restitution ou une déclaration portant que l'honneur national ne permettait pas de l'accepter si l'on n'en biffait cette clause. C'est ce qui ne fut pas fait, aussi vous allez voir comment on n'a pas tardé à en abuser à notre égard.

« Le gouvernement provisoire de la Belgique, » disait-on dans une note verbale du 6 décembre, » a demandé quelle signification précise les plé- » potentiaires des cinq puissances attachent à l'ar- » ticle 2 du protocole du 17 novembre 1830.

» Cet article dit que *l'armistice, étant convenu* » *de part et d'autre, constitue un engagement* » *pris envers les cinq puissances.*

» Le gouvernement belge a parfaitement com- » pris, et il l'a exprimé dans la note à laquelle on » répond, la nature de la démarche des puissances, » qu'il qualifie de *démarche amicale de média-* » *teurs animés d'un esprit de concorde et de paix.*

» C'est précisément parce que tel est l'esprit de » leur démarche, et afin que l'effet en soit sûr et » placé hors d'atteinte, que les cinq puissances » ont jugé utile de rendre l'armistice indéfini, et » de le considérer comme un engagement pris » envers elles-mêmes, et à l'exécution duquel il » leur appartient désormais de veiller. Le but des » cinq puissances est d'éteindre tout sentiment » d'inimitié entre les deux populations que divise » en ce moment une lutte déplorable, et non d'en » faire prévoir le retour.

» Cet engagement porte spécialement sur l'ar- » mistice, et il n'est pas douteux qu'il n'écarte » avec bien plus de certitude toute possibilité du » renouvellement des hostilités; car celle des deux » parties qui le romprait se placerait en opposi- » tion ouverte avec les intentions salutaires qui » ont dicté les démarches faites par les cinq puis- » sances pour arrêter l'effusion du sang.

» On doit faire observer, en outre, que s'il ne » devait pas résulter de l'armistice une sécurité » complète sous la garantie des puissances, les » plénipotentiaires n'auraient pu songer à propo- » poser l'évacuation de la citadelle d'Anvers par » exemple, évacuation qui, dans le cas d'une re- » prise d'hostilités, aurait changé si essentielle- » ment la position de l'une des deux parties.

» On ajoutera que le protocole du 17 novem- » bre a reçu de la cour de La Haye une adhésion » pleine et entière. »

Digitized by Google

J'ai trouvé que, dans l'acceptation de cette note, il y a eu de notre part un excès de confiance. Non-seulement on ne restitue pas le protocole du 17 novembre, non-seulement on ne restitue pas celui du 20 décembre, mais encore on reçoit, sans la retourner, cette note du 6 décembre. Or, il me semble que la restitution était encore ici d'une nécessité évidente. Les faits ainsi posés, il faut en subir les conséquences inévitables. Les germes de l'usurpation étant ainsi déposés dans les premiers actes de notre diplomatie, ils porteront leur fruit; il faudra bien que la marche des négociations ultérieures en soit entravée, car il faudra nécessairement tenir compte des faits accomplis. (*Sensation.*)

J'arrive au protocole du 9 janvier (1), par lequel a été ordonnée l'ouverture de l'Escaut, à condition de la levée du blocus de Maestricht de notre part, à peine de nous y voir contraints par la force. Vous vous rappelez, messieurs, quel fut l'étonnement du congrès en entendant les termes de ce protocole. C'est dans une séance du soir que nous fut communiqué ce protocole, contre lequel M. de Robaulx s'éleva avec son énergie habituelle. (*On rit.*) La réponse du comité diplomatique fut digne à la fois et conforme aux sentiments de l'honneur et de l'indépendance du peuple belge; mais une réponse n'est encore rien; il fallait retourner le protocole. Vous allez bientôt voir ce protocole porter de nouveaux fruits. Le germe des usurpations de la conférence a été déposé dans le protocole du 17 novembre (ceci n'est pas un système de critique de ma part, mais j'ai besoin d'établir les antécédents par lesquels nous sommes liés). Si nous étions restés dans ces errements, et je m'empresse de dire que nous en sommes sortis, nous aurions aliéné le droit de guerre; mais la protestation du congrès au protocole du 20 janvier (2), cette volonté supérieure à celle du gouvernement provisoire, a fait poser les bases d'une diplomatie nouvelle qui permettra d'effacer les traces de la première. Grâce à cette protestation, un nouveau système de diplomatie est posé. Un protocole du 27 janvier vint fixer le partage de la dette, lorsque celui du 20 janvier avait tracé les limites. Fort de la protestation du congrès national, le comité diplomatique restitue avec empressement ce protocole (3). Vous savez l'effet qu'a produit cette restitution. Un protocole postérieur qui ne nous a pas été communiqué, qui n'a pas même été communiqué au comité diplomatique, et qui n'a été inséré que dans un seul journal, *le Temps*, porte que, quant à la dette, la conférence n'a entendu faire que des propositions (4). Voilà l'effet produit par votre protestation. La même marche tracée par le congrès a été suivie postérieurement. Le protocole du 17 février, relatif à l'exclusion du duc de Nemours et du duc de Leuchtenberg au trône de la Belgique, a été renvoyé (5). Dans un autre protocole, comme je viens de le dire, on a dit que, quant à la dette, on n'avait fait que des propositions; de plus, ce protocole a trouvé de l'opposition dans le cabinet français, qui ne l'a pas approuvé. Je me trompe peut-être, car j'avoue que je suis bien neuf dans la partie; en tout cas, je m'empresserai de reconnaître mes erreurs, si on a la bonté de les relever. Depuis cette époque, nous n'avons plus reçu de notes de la conférence de Londres. La carrière des protocoles a expiré le 17 février dernier. (*Hilarité générale.*) On a parlé d'un protocole du 28 mars relatif aux limites, et au Limbourg et au Luxembourg. Les journaux seuls en ont parlé vaguement. Je ne le connais pas, et je n'ai ici que mon opinion personnelle. S'il m'est permis de l'exprimer, je dirai que je n'y crois pas, et, s'il existe, je crois qu'il restera dans les cartons de la conférence; que s'il était communiqué, il serait retourné aussitôt, j'en atteste l'honneur de mon pays et les sentiments qui m'animent. (*Bravo! bravo! Interruption.*)

On a demandé si l'Escaut devait être bloqué par une flotte anglaise. Je n'ai reçu à cet égard aucune communication, ni officielle, ni officieuse. Je ne garantis pas l'éventualité du fait, mais je n'y crois pas.

Quant à nos relations extérieures, elles sont sur un pied parfait avec la France; le nouveau ministère français nous donne les meilleures assurances de sa sympathie pour la cause belge; il reconnaît que septembre est l'enfant glorieux de juillet. Vous savez au reste que notre envoyé a été reçu officiellement. Déjà mon prédécesseur avait cherché à nouer des relations avec une puissance dont les institutions reposent sur les mêmes bases que les nôtres et que les institutions françaises. Nous avons un envoyé à Londres; il a déjà eu plusieurs conférences extraofficielles avec lord Palmerston. J'ignore aujourd'hui s'il aura été reçu officiellement. Il ne m'est rien arrivé à cet égard, et si jusqu'ici rien ne prouve qu'il ait été reçu,

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 151.
(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 157.
(3) Voir *Pièces justificatives*, n° 171.
(4) L'orateur parle ici du protocole n° 19, du 19 février 1831; nous le donnons aux *Pièces justificatives*, n° 179.
(5) Voir *Pièces justificatives*, n° 175.

Digitized by Google

rien ne prouve non plus qu'il ne le sera pas plus tard; mais déjà je lui ai adressé des instructions, et s'il n'était pas traité conformément à l'honneur et à l'indépendance du pays, il serait rappelé immédiatement. (*Approbation.*)

Les instructions que j'ai données sont de suivre les négociations dont mon prédécesseur a jeté les bases; bases qui, je me plais à le dire, me semblent constituer un système de politique impartial et digne tout à la fois; si j'amène ces négociations à une heureuse fin, les bases, je le reconnais, en auront été posées par mon prédécesseur. Quant à nos négociations avec la Hollande, il n'y a rien de fait. Je n'ai trouvé dans les archives aucune trace de négociations. Je n'ai pas non plus trouvé des traces d'un *ultimatum* qui aurait été notifié à cette puissance. Je crois qu'il est de mon devoir d'établir des relations avec la Hollande; mais nous devons distinguer entre la Hollande et son gouvernement; vous devez sentir que les négociations seront hérissées de difficultés, et de difficultés presque insurmontables; et, si nous réussissons, ce ne sera qu'après des longueurs et des retards, faciles à expliquer dans la position où nous sommes avec ce gouvernement, qui aujourd'hui même, dans son aveuglement inconcevable, nous traite de rebelles. Souvenez-vous, messieurs, que la Hollande, après avoir secoué un joug odieux, fut quarante ans sans relations avec l'Espagne. La Hollande cependant a besoin de relations avec la Belgique, et je sais que déjà on a essayé de nouer des relations commerciales entre les deux pays, et ce n'est pas de la part de la Belgique que les ouvertures ont été faites, mais de la part du commerce hollandais. Ce n'est que le gouvernement hollandais qui s'y oppose.

Je me résume, et je reprends une à une les questions qui m'ont été adressées.

1° A-t-il été fait entre la Belgique et la conférence de Londres des communications nouvelles sur les questions du territoire ou de la dette? Aucune.

2° Quelles sont les puissances qui veulent nous soumettre au joug des protocoles, et celles qui ne les considèrent que comme des propositions? La France, à coup sûr; j'ignore si les autres puissances persistent dans le système d'intervention qui résulte des protocoles; cependant, je l'ai fait remarquer, la politique de la conférence paraît avoir subi des modifications depuis la restitution des derniers.

3° Notre envoyé à Londres a-t-il été reçu? Je l'ignore; j'ai déjà dit que je l'espérais. En Angleterre, l'étiquette peut retarder la réception; du reste, s'il s'élevait des difficultés, je ferais ce que l'honneur de mon pays me prescrirait.

4° L'Angleterre doit-elle bloquer l'Escaut? Je n'en ai aucune connaissance; rien n'a été communiqué à cet égard ni à mon prédécesseur, ni à moi.

5° A-t-on fait notifier un *ultimatum* à la Hollande? Je n'ai trouvé aucune trace d'une pareille démarche. Quant au choix du chef de l'État, je dois dire qu'on s'en occupe activement, et je n'ai pas besoin de dire que nous ne reconnaîtrons aux puissances étrangères, sur ce point, que le droit de conseil.

On nous a accusés d'être anglomanes. Nous ne sommes ni anglomanes, ni gallomanes; mais le ministère est belge, il n'est que belge, et le jour où il ne pourra plus être belge, il se retirera. (*Bien! très-bien!*) On a dit que nous étions un ministère du juste milieu. Pour ma part, messieurs, je le déclare, par mon âge, par mes antécédents, par mon caractère, je suis homme du mouvement. Je veux la liberté et les progrès en tout, et je ne reculerai devant aucune des conséquences de mes principes. Je crois aujourd'hui que le rôle de la diplomatie belge doit être court et très-court. Je crois qu'il n'est pas impossible encore de conserver la paix, et je crois qu'aussi longtemps que le ministère conservera cet espoir, il est de son devoir de ne rien faire qui amène une rupture, car si la guerre n'est pas inévitable, elle est brutale et insensée; elle ne peut être légitime et glorieuse que lorsqu'il y a nécessité de la faire. Mais si on voulait nous abuser plus longtemps, et profiter de notre longanimité pour nous affaiblir et nous diviser, alors, messieurs, nous nous empresserions de faire la guerre. Notre brave garde civique serait à l'instant prête à marcher à l'ennemi. Nos forteresses sont déjà sur un pied formidable de défense; nous les renforcerions encore. La guerre donc, si elle est nécessaire. Je viendrai mêler ma voix à la vôtre le jour où cette nécessité me sera démontrée, et si alors je différais d'opinion avec mes collègues, je me retirerais et je la demanderais de mon banc comme député.

(*Les bravos et les applaudissements de l'assemblée et des tribunes accueillent la fin de ce discours qui a été écouté dans un religieux silence.*)

(C., 4 avril, et A .C.)

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des affaires étrangères) : L'espèce d'analyse qui vient de vous être faite contient, sur certains faits, des inexactitudes, dues sans doute à la précipitation du travail de M. le ministre; il est de mon devoir de les rectifier; mais avant, je dois remercier

Digitized by Google

M. le ministre de ce qu'il a bien voulu dire des instructions que j'avais laissées en quittant le pouvoir. Mes remercîments sont d'autant plus sincères, que le ministre vous a dit qu'il était belge, qu'il se montrerait toujours belge, qu'il suivrait mes instructions; ce qui prouve que le précédent ministère n'a pas cessé d'être belge.

Pour suivre avec avantage l'exposé que vous venez d'entendre, je dois suivre l'ordre dans lequel M. le ministre vous l'a présenté. Je me permettrai de lui faire observer, que c'est par erreur, et sans doute toujours à cause de la précipitation, qu'il existait une lacune dans le rapport que j'ai eu l'honneur de vous faire hier, parce qu'il ne contenait pas la relation de ce qui s'est passé du moment de la cessation du comité diplomatique jusqu'à la fin du dernier ministère. S'il avait voulu prendre la peine d'être présent à la lecture de ce rapport, il aurait évité cette erreur. Il avait lui-même détruit cette objection en parlant des instructions qu'il se propose de suivre.

Ces instructions tendent, 1° à l'exécution de l'armistice ou la guerre; 2° à l'élection du chef de l'État; 3° et aux négociations avec la Hollande.

(E., 4 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je reconnais en effet que je m'étais trompé et que la lacune n'existe pas. (E., 4 avril.)

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des affaires étrangères) : En répondant aux questions posées par M. de Robaulx, M. le ministre a dit qu'il n'avait rien trouvé relativement aux négociations avec la Hollande. (E., 4 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : C'est une erreur de ma part, il y a eu des notes présentées : j'ai voulu seulement dire qu'il n'y avait point eu d'envoyés à La Haye. (E., 4 avril.)

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des affaires étrangères) ; Je me suis adressé, non pas à la Hollande, puisque nous sommes toujours restés en état d'hostilités, et qu'en prenant l'initiative j'aurais cru manquer à l'honneur national ; mais j'ai demandé la médiation de la France et de l'Angleterre, pour jeter les bases des négociations.

On vous a dit que le ministère des affaires étrangères était lié par les antécédents; on a demandé pourquoi le comité diplomatique n'a pas repoussé la médiation de la conférence de Londres, dès qu'elle a manifesté des vues d'intervention.

M. le ministre a essayé de démontrer que le protocole du 17 novembre contenait une intervention explicite, puis il est passé à une dissertation subtile sur les protestations et les restitutions. Il vous a dit qu'il était neuf dans la matière; nous sommes tous neufs, et chacun de nous a besoin d'expérience.

La restitution d'une pièce est un acte de courtoisie en diplomatie; par la restitution, on dit : Les termes de vos propositions ne me conviennent pas, veuillez les changer, les modifier. Quand vous protestez, au contraire, vous faites preuve d'énergie, on vous écoute. Que le ministre lise l'histoire du congrès de Vienne, publiée par le plus ancien diplomate, qu'il le lise, il y verra que les puissances employaient ce moyen; il y verra les protestations continues du roi de Saxe. Le congrès lui-même, quand il a fait de la diplomatie, n'a pas dit; Le protocole du 20 décembre ne nous convient pas, il sera renvoyé à ceux qui nous l'ont présenté; il a protesté, et nous savons que cette manière d'agir a produit mille fois plus d'effet qu'un renvoi dédaigneux.

Je passe à l'examen du protocole du 17 novembre: sur la clause énonçant les engagements envers les cinq puissances, le comité diplomatique s'est empressé de demander des explications, les notes à cet égard vous sont connues; le comité a déclaré qu'il ne voulait s'engager en rien ; depuis il a toujours protesté.

Nous ne sommes donc point liés envers les cinq puissances; un armistice, une suspension d'armes n'est jamais chose définitive, ce n'est que provisoire; il est vrai de dire que le nôtre existe depuis trop longtemps.

L'armistice aurait reçu une exécution pleine et entière, nous ne serions pas engagés davantage. Les obligations vis-à-vis de la conférence, nous pouvions les rompre chaque fois que la Hollande ne les respectait pas. Mais, a ajouté le ministre, l'intervention était reconnue par la note sur l'article 2 du protocole du 17 novembre ; pour toute réponse je renverrai à l'article 6.

Je pense qu'il est inutile de revenir sur la protestation ou restitution du protocole du 20 décembre: ce que le comité diplomatique a fait dans cette circonstance a été hautement approuvé par le congrès. Et c'est à partir de cette époque que le langage de la conférence a changé; les commissaires envoyés à Londres ont protesté, les notes qu'ils ont remises à la conférence ont été acceptées, elles portaient sur les limites, la liberté de l'Escaut, la reprise des hostilités en cas d'inexécution de la part de la Hollande. Ils ont de plus déclaré qu'ils ne considéraient les protocoles que comme de simples propositions. (E., 4 avril.)

M. DE ROBAULX : Quelles étaient les puissances qui considéraient les protocoles comme de simples propositions? (E., 4 avril.)

Digitized by Google

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des affaires étrangères) : Le cabinet français l'a seul déclaré. (E., 4 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Tous les cabinets n'y voient que des propositions. (E., 4 avril.)

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des affaires étrangères) ; Le cabinet français n'admet tous les protocoles, sans exception, que comme de simples propositions que les parties sont libres de refuser; il en a fait la déclaration officielle en énonçant que la conférence de Londres n'avait mission que pour une médiation officieuse; la déclaration du gouvernement français a été communiquée au congrès le 3 février, et depuis répétée aux tribunes par M. le comte Sébastiani. (E., 4 avril.)

M. DE ROBAULX : En quel état sont nos relations avec la France et l'Angleterre ? (E., 4 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Elles sont établies officiellement avec le cabinet français. (E., 4 avril.)

M. VAN DE WEYER (ancien ministre des affaires étrangères) : Avant l'établissement du comité diplomatique, nous étions en relations quasi officielles avec l'Angleterre, les commissaires étaient reçus par la cour de Londres. Depuis le renvoi du protocole, nos envoyés ne sont plus reçus officiellement.

Je terminerai en vous assurant que toutes propositions portant atteinte à l'indépendance de la Belgique, à l'honneur national, eussent été repoussées avec une indignation tout aussi chaleureuse que celle que l'on vous a fait entendre à cette tribune: le comité diplomatique, le ministère précédent n'a pas dévié de ces principes. (*Bravos.*) (E., 4 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je pourrais peut-être répondre à ce qu'a dit le préopinant, mais j'aime mieux attribuer mes erreurs à mon inexpérience que d'entretenir l'assemblée, qui a autre chose à faire, de questions que l'on pourrait considérer comme des questions d'amour-propre. (L., 4 avril.)

M. VAN DE WEYER : Je crois avoir prouvé, par la modération de mes paroles, que je n'étais guidé que par un profond amour de mon pays, et que je n'ai pas tenu à relever des erreurs pour satisfaire mon amour-propre. (*Bien ! bien !*) (L., 4 avril.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT ne pense pas que la nation ait pu être liée par le protocole du 17 novembre; car le congrès national seul, à cette époque, pouvait lier la nation en le souscrivant. Nul autre pouvoir n'a pu lui donner la force d'un engagement pour la nation. (L., 4 avril.)

M. DE ROBAULX : Tout en reconnaissant la franchise que le ministre a apportée dans ses déclarations, je ne puis être d'accord avec lui sur les conséquences de ses réponses.

Il vous a dit qu'il ne penchait ni à l'anglomanie, ni à la gallomanie; des deux, moi je préférerais la dernière. Si le ministre était possédé d'anglomanie sans le savoir, je demanderais qu'il le reconnût avec franchise et bonne foi, il ne faut pas de surprise.

J'appelle votre attention sur la distinction subtile, selon moi, que le ministre a voulu établir entre les antécédents qui lui ont été laissés et la conduite qu'il se propose de suivre. Je ne conçois pas cette manière de fractionner une administration. Comment pourra-t-il le faire, quand il reconnaît que les principes posés par son prédécesseur sont ceux qu'il adoptera? Remarquez-le, il y a contradiction dans le raisonnement du ministre. S'il est vrai, comme il le dit, qu'il est neuf, je dois faire le même aveu ; aussi, je vous dirai sans détour que j'ignorais que quand une ou plusieurs puissances avaient remis des notes ou protocoles portant atteinte à l'indépendance d'une nation, il fallait la restituer plutôt que de protester, la restitution étant le moyen le plus efficace.

Je ne pense pas que pour de semblables arguties, on puisse perdre ce que l'on a gagné par tant de combats. La Belgique n'a pas consenti à se soumettre à la conférence que la restitution n'ait pas été faite, par impéritie, ou que les actes aient été reçus, par imprudence. Le congrès ne peut connaître de telles intrigues; que le gouvernement suive la marche tracée par le congrès.

On me niait précédemment que les protocoles continssent des principes d'intervention, aujourd'hui on avoue que j'avais raison ; on revient à reconnaître qu'il fallait, dans le temps, protester comme je le demandais.

J'admettrais encore que les protocoles fussent acceptés, le pays ne pourrait en souffrir, car ce n'est pas la nation qui aurait agi, et en France, vous voyez le gouvernement même démentir ce que fait M. Talleyrand.

On nous parle de combinaisons, on nous avoue qu'il existe des négociations d'après les bases posées par le ministère précédent; si nous posions des questions à cet égard, on nous a fait entendre qu'il serait impossible de nous répondre, à moins de courir la chance de voir rompre les négocia-

Digitized by Google

tions. Ce serait nous faire croire qu'il y a des secrets, des mystères. Que l'on soit sans crainte, ils sont peut-être connus de tout le monde. Je ne redoute pas que le ministère soit anglomane, mais bien qu'il soit par trop anglais. On dit que nos ministres sont préoccupés du mariage du candidat à la royauté. Il me semble qu'avant de savoir qui nous mettrons sur le trône, il serait bon de savoir si nous aurons de la place pour le trône. Selon moi, il faut nous assurer de l'indépendance, de l'intégrité du territoire avant tout.

La question de l'armistice est une des plus importantes. Il avait été annoncé que trois fois l'*ultimatum* avait été envoyé à la Hollande. S'il en est ainsi, qu'attend-on pour faire la guerre? Aussi c'est à mon grand étonnement que je viens d'entendre le ministre déclarer qu'il n'avait trouvé aucune trace... (E., 5 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Il y a eu deux sommations; la troisième déclaration a été remise à lord Ponsonby et à M. Bresson. (E., 5 avril.)

M. DE ROBAULX : C'est autant de mises en demeure. Il est clairement démontré que le roi Guillaume est atteint d'une maladie incurable, l'entêtement. Qu'il sache que jamais, non jamais, nous n'abandonnerons nos frères les Luxembourgeois aux avanies de son gouvernement. La guerre! la guerre de suite! si on ne nous accorde tout ce qui nous est dû. (*Applaudissements prolongés.*)

La suspension d'armes ou l'armistice, ainsi que vous voudrez l'appeler, n'est qu'une déception.

Les Hollandais ne tiennent aucun compte de ces conventions; ils viennent de s'emparer d'un de nos forts (celui de Calloo); il faut que nous soyons parfaitement éclairés sur cette question.

Prenez une détermination digne de la révolution, nous vous voterons des fonds; la nation est prête à se lever en masse contre quiconque oserait nous menacer. Faites donc entendre le cri de guerre pour répondre à sa juste impatience. (*Bravos aux tribunes et dans l'enceinte.*) (E., 5 avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Messieurs les ministres des affaires étrangères présent et passé viennent de nous prouver, avec beaucoup d'éloquence, que nous avons été protocolisés depuis six mois par la conférence de Londres. Afin que l'Europe sache le cas que le peuple belge fait des protocoles fabriqués au Foreign Office par les grands fabricants, je demande que si on nous en adresse encore qui ne soient pas conformes à l'honneur et à la dignité de la nation, M. le ministre des relations extérieures les renvoie à son collègue de la guerre pour en fabriquer des cartouches. (*Hilarité générale et prolongée.*) (I., 5 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Nous n'entendons en aucune manière être liés par les errements de l'ancien ministère; mais il n'en est pas moins vrai que les cinq puissances peuvent penser qu'il leur a été laissé un droit d'intervenir par la non-restitution des protocoles; s'il en était autrement, ils auraient biffé des protocoles suivants ce qui était hostile et propre à allumer une guerre générale. Un *ultimatum* a été notifié à la Hollande, mais le temps n'y est pas fixé. Le conseil est unanimement d'avis qu'il y a quelque espoir d'éviter la guerre; mais, je le répète, le rôle de notre diplomatie sera très-court. On a parlé de la prise du fort Calloo; on s'est trompé : c'est du fort Sainte-Marie que les Hollandais se sont emparés. Un quart d'heure après que la notification nous en a été faite, nous avons signifié aux Hollandais que s'ils ne rentraient pas dans les limites de la suspension d'armes, nous les y ferions rentrer par le canon. (J. B., 4 et 5 avril.)

L'assemblée se déclare satisfaite des explications. (I., 4 avril.)

M. DESTOUVELLES : Comme il s'agit de mobiliser la garde civique, je demanderai au ministre de la guerre si la milice de 1830 est armée, et si celle de 1831 est appelée. (J. B., 4 et 5 avril.)

M. D'HANE, ministre de la guerre : Les armes ont été expédiées pour les lieux où se trouvent les miliciens de la classe de 1830; celles qui seront nécessaires pour la classe de 1831 sont dans les magasins de l'État. (I., 4 avril.)

M. DESTOUVELLES : J'ai demandé si la classe de 1831 avait été appelée. (I., 4 avril.)

M. D'HANE, ministre de la guerre, semble ne pas saisir la question. (I., 4 avril.)

M. LE BARON DE COPPIN répond à M. Destouvelles que les opérations ne sont pas encore terminées. (I., 4 avril.)

M. LE COMTE DE QUARRÉ : Je demanderai à M. le ministre de la guerre s'il y a assez d'armes pour armer le premier ban de la garde civique. (I., 4 avril.)

M. D'HANE, ministre de la guerre : Les armes ne manqueront pas, quand même le premier ban de la garde civique serait doublé. (I., 4 avril.)

M. WATLET rappelle qu'il avait, lors de la prorogation du congrès, demandé qu'on envoyât quelques troupes dans le Luxembourg pour prouver aux habitants qu'on ne les abandonnait pas, et pour les défendre, le cas échéant, contre les Hollandais et les Prussiens; il demande si on a

Digitized by Google

songé à satisfaire à cette demande. (I., 4 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Il y a quinze jours que des ordres sont donnés pour envoyer des troupes dans le Luxembourg; elles sont dans les environs et elles y entreront quand il sera nécessaire. (I., 4 avril.)

Rapport sur le projet de décret relatif à la mobilisation du premier ban de la garde civique.

M. ALEXANDRE GENDEBIEN fait le rapport de la section centrale sur le projet de décret relatif à la mobilisation du premier ban de la garde civique; il en propose l'adoption avec des changements (1). (I., 4 avril.)

MM. HENRI DE BROUCKERE, LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, et **DEVAUX**, trouvent que le projet, ayant subi des changements, ne peut être discuté de suite. (J. B., 4 et 5 avril.)

MM. ALEXANDRE GENDEBIEN, rapporteur, **FORGEUR** et **VAN DE WEYER**, soutiennent le contraire. (J. B., 4 et 5 avril.)

MM. DE ROBAULX et **FLEUSSU** demandent que l'on discute le projet sur l'enquête, qui avait été mis à l'ordre du jour. (J. B., 4 et 5 avril.)

L'assemblée, consultée par le président, décide que le rapport de M. Gendebien sera imprimé et distribué pour être mis en discussion à la séance du 4 avril, et qu'on s'occupera immédiatement de la discussion du projet de décret relatif aux opérations de la commission d'enquête nommée à la séance du 30 mars. (P. V.)

Discussion du projet de décret relatif aux opérations de la commission d'enquête.

M. HENRI DE BROUCKERE, se livrant à la discussion générale du projet, dit qu'il a applaudi à la sagesse de la proposition de M. de Robaulx, sur les causes des troubles que nous déplorons tous; mais; ajoute-t il, ce qui vous est présenté comme mise à exécution de votre décision, n'en est pas le corollaire, ne peut obtenir l'assentiment du congrès; le droit d'enquête est chose précieuse, mais il faut se garder d'en abuser.

Les deux premiers articles sont insignifiants, les dispositions suivantes tendent à enlever la plupart des attributions des juges d'instruction. Les pillages, les crimes qui en sont la suite, les dévastations, sont prévus par l'article 431 du Code pénal; si les juges d'instruction négligeaient leurs devoirs, ce serait au ministre de la justice à les leur rappeler. Il y aurait de graves inconvénients à abandonner à une commission le droit d'entendre des témoins; elle ne pourrait user des formes protectrices des articles 71 et suivants du Code d'instruction criminelle: elle ne pourrait, par exemple, recevoir le serment; dans les auditions, témoins et prévenus seraient confondus; quelle foi avoir dans des dépositions qui n'auraient pas été faites légalement. Quels résultats prétendrait-on tirer de l'instruction? Admettant que la justice agisse de son côté, il peut arriver que les mêmes faits donnent lieu à un arrêt et à un décret opposés. Je voterai donc contre le projet, parce que, selon moi, on ne peut trop restreindre le pouvoir de la commission. (E., 5 avril.)

M. VAN SNICK : On vient de nous dire qu'il ne fallait pas abuser du droit d'enquête; cela est vrai, mais nous ne pouvons rester indifférents, insensibles, en présence de l'Europe, sur les malheurs des jours derniers, et quoi qu'on dise, le congrès se doit de pouvoir approfondir les causes de ces malheurs. Pour cela la marche de la justice ne sera point entravée. (E., 5 avril.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) appuie le projet et déplore les scènes désastreuses qui ont affligé le Hainaut, Bruxelles, Anvers, Liége, etc. Les coupables doivent être livrés à la justice. La nation demande que les causes de ces grands maux soient mises au jour. (E., 5 avril.)

M. CAMILLE DE SMET : En deux mots, je répondrai au préopinant : Les désordres ont eu lieu partout où la trahison avait levé la tête. Voilà la véritable, la seule cause. (E., 5 avril.)

M. FORGEUR : L'enquête prouvera l'impunité trop longue dont ont joui les partisans de la dynastie déchue; ensuite si le peuple s'est livré par un mouvement spontané aux pillages, à la dévastation; si l'incurie, l'inertie des autorités ne sont pas entrées pour beaucoup dans ces désordres; si par exemple le commandant de la garde civique de Liége a négligé tous moyens répressifs, et si la garde sous les armes, et sous les ordres de son chef, n'est pas restée impassible devant les dévastateurs.

Tous ces faits sont de la plus haute importance, il faut les approfondir.

Plus d'orangisme, tel est le vœu unanime de la nation. Mais a-t-on pensé que, pour retremper la révolution, il était nécessaire de la rendre criminelle? Jusqu'ici elle s'est montrée généreuse, elle est restée pure et sans tache; il faut enlever toutes les souillures que des hommes pervers auraient pu lui imprimer. On parle des fonc-

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 231.

Digitized by Google

tionnaires de l'ancien gouvernement, de listes de proscription. Repoussons avec force de semblables moyens. Si nous sommes vainqueurs aujourd'hui, rappelons-nous que nous pouvons être vaincus demain. Dans les premiers jours de la révolution, il y a eu des pillages, mais c'était pour se procurer des armes, pour conquérir la liberté. Maintenant la révolution est accomplie, sachons jouir de ses bienfaits. (*Bravos.*) (E., 5 avril.)

M. HENRI DE BROUCKERE déclare qu'il ne s'oppose pas à ce qu'il y ait une enquête, mais seulement il désirerait que l'on n'empiétât pas sur le pouvoir judiciaire. (E., 5 avril.)

M. DE ROBAULX : La question est de la plus haute gravité et jusqu'à présent, le congrès n'a pas eu occasion de traiter un sujet d'une aussi grande importance; si vous voulez qu'une commission atteigne son but, il ne faut lui refuser aucun des moyens nécessaires. Si elle se bornait à faire un rapport sur de simples renseignements qui lui seraient fournis par les autorités, elle serait réduite à opérer d'après des résultats qui proviennent de délations intéressées; s'il en était ainsi, je donnerais ma démission. On se récrie contre l'amalgame des pouvoirs, les empiétements sur l'autorité judiciaire. Si vous ne donnez pas à la commission le même pouvoir accordé à un simple juge d'instruction, que pourra-t-elle faire ? Il lui faut des moyens coercitifs; il s'agit d'affaires d'opinions, les citoyens qu'il sera nécessaire d'entendre auront de l'effroi, ils se refuseront à témoigner.

(E., 5 avril.)

M. FORGEUR interpelle M. le ministre de la justice sur les rapports qui ont pu lui être faits, les diligences qu'il a pu provoquer; il faut que force reste à la loi. (E., 5 avril.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Les autorités m'ont adressé des rapports, j'ai donné ordre de continuer. (E., 5 avril.)

M. FORGEUR : Il est indispensable de diriger les poursuites. (E., 5 avril.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Les faits sont arrivés successivement. J'ai successivement répondu aux rapports qui m'ont été adressés. Quant à la commission d'enquête, il ne s'agit que de rechercher les causes qui ont pu amener les désordres; c'est une question d'ordre général dont le congrès peut s'occuper. Je la regarde comme une enquête sur les choses, qui ne peut avoir aucun effet sur les personnes. En demandant aux témoins si un tel est coupable, on empiète sur le pouvoir judiciaire, mais je ne vois pas que la commission ne puisse pas ordonner aux témoins de comparaître. (J. B., 4 et 5 avril.)

M. VAN MEENEN critique le projet, et, d'accord avec M. Raikem, demande lecture de la proposition de M. de Robaulx. (E., 5 avril.)

UN DES SECRÉTAIRES lit cette proposition ; elle est ainsi conçue :

« Une commission de cinq membres, prise dans le sein du congrès, est chargée de faire une enquête sur les causes des mouvements populaires qui ont eu lieu récemment, et de proposer au congrès les mesures législatives propres à détruire ces causes, à ramener la confiance, et ainsi assurer le maintien de l'ordre public. »

(E., 5 avril, et A.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII fait observer que cette proposition n'a pas reçu la forme d'un décret et est restée comme résolution. (E., 5 avril.)

Il s'élève à ce sujet une discussion dans laquelle sont entendus MM. *Raikem*, *le baron Beyts*, *Devaux*, *Henri de Brouckere*, *Van Meenen*, *de Robaulx* et *Jottrand*. (E., 5 avril.)

On passe à la discussion des articles.

(J. B., 4 et 5 avril.)

« Art. 1er. La commission nommée en vertu » du décret du 30 mars 1831 commencera de » suite ses opérations.

» Elle tiendra ses séances dans le palais na» tional. » (A. C.)

Cet article est adopté avec la substitution des mots : *du décret du 30 mars*, à ceux-ci : *de la résolution prise dans la séance du 30 mars 1831*. (P. V.)

« Art. 2. Il sera mis à sa disposition les em» ployés qu'elle demandera, et qui seront détachés » des ministères où il sera possible de le faire » sans entraver le service. » — Adopté.

(A. C., et P. V.)

M. VAN MEENEN propose la suppression des articles 3, 4, 5, 6 et 7, et présente pour les remplacer la disposition suivante :

« La commission se fera donner par tous les fonctionnaires militaires et civils, tant de l'ordre administratif que judiciaire, tous les renseignements et toutes communications d'actes et pièces qu'elle jugera nécessaires; et tous les fonctionnaires sont tenus de déférer à sa réquisition. »

(E., 5 avril, P. V. et A.)

Cette disposition est adoptée; elle forme un article 3 (*nouveau*) du décret; la suppression des articles 3, 4, 5, 6 et 7 est rejetée. (P. V.)

« Art. 3. La commission pourra faire compa» raître devant elle, ou devant l'un de ses mem» bres, les personnes qu'elle voudra faire inter» roger.

Digitized by Google

» A cet effet, elle les fera citer par un agent de » la force publique. » (A. C.)

M. CHARLES ROGIER propose le paragraphe additionnel suivant :

» Les indemnités ordinaires payées aux témoins dans les procédures criminelles seront accordées aux personnes citées qui les exigeront. » (P. V. et A.)

Ce paragraphe est adopté ainsi que l'article. (P. V.)

« Art. 4. La commission pourra déléguer un ou » plusieurs de ses membres, pour se rendre dans » les lieux qu'elle leur indiquera, à l'effet de » procéder aux interrogatoires.

» Elle pourra également déléguer, pour le » même objet, des fonctionnaires de l'ordre judi- » ciaire. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 5. La commission et ses délégués dres- » seront procès-verbal de leurs opérations. Les » procès-verbaux des délégués seront envoyés à la » commission. » — Adopté. (A. C. et P. V.

« Art. 6. Toute personne citée sera tenue de » comparaître; sinon elle pourra y être contrainte » par les voies déterminées par l'article 80 du » Code d'instruction criminelle.

» Les dispositions de cet article seront appli- » quées aux personnes non comparantes, par les » tribunaux correctionnels, sur la réquisition du » ministère public, et d'après le certificat de non- » comparution délivré par le président de la com- » mission, ou le membre qui le remplacera. » — Adopté. (A. C. et P. V.)

« Art. 7. Le présent décret, ainsi que celui » qui a établi la commission, seront exécutoires » le 2 avril prochain; et sa force obligatoire ces- » sera après le mois expiré. » (A. C.)

M. DESTOUVELLES : Si le congrès déclare sa mission accomplie avant le mois expiré, la commission cessera ses fonctions. Je crois que nous touchons au terme de notre pouvoir et qu'il est plus que temps de faire un appel à l'opinion publique. (J. B. 4 et 5 avril.)

M. FORGEUR : On pourrait ajouter : *Si le congrès n'est dissous auparavant.* (J. B., 4 et 5 avril.)

Cette addition est adoptée. (P. V.)

L'article amendé est ensuite rédigé de la manière suivante :

« Le présent décret sera exécutoire le 4 avril » courant, et sa force obligatoire cessera après le » mois expiré, si le congrès n'est dissous aupara- » vant. » (P. V.)

On passe à l'appel nominal sur l'ensemble du décret; 110 membres répondent à l'appel : 100 votent *pour*, 10 *contre*; en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre* : MM. Claes (de Louvain), Henri de Brouckere, le vicomte Desmanet de Biesme, Charles Rogier, Van Meenen, Barbanson, Nothomb, Fleussu, Trentesaux, Destriveaux. (E., 5 avril.)

La séance est levée à cinq heures et demie. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU LUNDI 4 AVRIL 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à une heure et demie. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture d'une lettre de M. Simons informant le congrès qu'une indisposition l'empêche d'assister aux séances de l'assemblée. (E., 6 avril.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. Huysman de Neufcour écrit que ses fréquentes absences de Bruxelles ne lui permettent pas d'accepter les fonctions de membre du congrès. (P. V.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. Werbrouck-Pieters donne sa démission. L'honorable membre regarde son mandat comme expiré; il n'oserait se permettre de siéger au congrès. (*Hilarité générale et prolongée.*) (I., 6 avril.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT invite les commissions de vérification des pouvoirs compétentes à faire leur rapport sur l'élection des suppléants appelés à remplacer MM. Huysman de Neufcour et Werbrouck-Pieters. (P. V.)

M. le baron Osy, obligé de se rendre à Paris, demande un congé de quinze jours. (E., 6 avril.)

Ce congé est accordé. (P. V.)

UN DES SECRÉTAIRES présente l'analyse des pièces suivantes :

M. Trappeniers expose que la cause des troubles de Bruxelles est, selon lui, la lenteur que la justice met à poursuivre les conspirateurs orangistes.

M. Louis Glorieux présente des réflexions sur l'association patriotique.

M. Roelens, huissier à Poperinghe, fait hommage au trésor d'une somme de 76 francs qui lui est due.

Les héritiers naturels de M. Mathieu, prêtre à Mons, réclament contre son testament.

MM. Aubrebez, Maurice Beaujot frères, et Namèche-Pierret demandent une diminution sur le montant de leur patente de batelier. (J. F., 6 avril, et P. V.)

Discussion du projet de décret sur la mobilisation du premier ban de la garde civique.

L'ordre du jour appelle la discussion du projet de décret sur la mobilisation du premier ban de la garde civique (1). (I., 6 avril.)

Le préambule du projet est ainsi conçu :

« Considérant qu'il est urgent de mobiliser le » premier ban de la garde civique, conformément » aux lois existantes;

» Vu les art. 44 et 47 du décret du 31 décem» bre 1830 (*Bulletin officiel*, n° 47), contenant » institution de la garde civique, et le décret du » 18 janvier 1831 (*Bulletin officiel*, n° 7), concer» nant l'organisation du premier ban. » (A. C.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose de rédiger le considérant en ces termes :

« Considérant que, dans les présentes circon» stances, il peut devenir urgent de mobiliser le » premier ban de la garde civique, etc. »

L'honorable membre fait sentir la différence des deux rédactions : par celle du projet, on forcerait le gouvernement à mobiliser la garde civique immédiatement; par l'autre, au contraire, on lui donnerait l'autorisation de le faire, et on le laisserait juge du moment où la mobilisation de-

(1) Le projet de décret et le rapport se trouvent aux *Pièces justificatives*, nos 230 et 231.

Digitized by Google

vrait être faite. L'espoir de conserver la paix n'étant pas encore entièrement évanoui, la mobilisation peut n'être pas indispensable dans le moment; il faut laisser au pouvoir exécutif, à qui appartient le droit de paix et de guerre, le soin de juger de l'opportunité de cette mesure, tout en lui fournissant les moyens de faire la guerre le cas échéant. (I., 6 avril, et A.)

M. DE ROBAULX fait remarquer qu'en prenant une décision sur ce considérant, le congrès préjugera la rédaction de l'article 1er, parce qu'en adoptant le changement demandé, on se trouvera lié sur les dispositions ultérieures. (E., 6 avril.)

M. CHARLES ROGIER : Messieurs, il me semble qu'il y a moyen de tomber d'accord sur le considérant, c'est de le supprimer. (*Bien! appuyé!*) (E., 6 avril.)

M. HENRI DE BROUCKERE partage l'opinion de M. de Robaulx, et consent à présenter son amendement après la discussion de l'article 1er du projet. (E., 6 avril, et P. V.)

La discussion s'ouvre sur le projet de la section centrale. (I., 6 avril.)

« Art. 1er. Le premier ban de la garde civique » est mobilisé; il sera organisé dans le plus bref » délai. » (I., 6 avril, et A. C.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose d'adopter la rédaction du projet ministériel, dont voici les termes :

« Le gouvernement est autorisé à mobiliser le » premier ban de la garde civique. » (I., 6 avril, et P. V.)

M. JOTTRAND : J'appuie la proposition de M. de Brouckere, et je crois qu'il serait impossible d'adopter l'article de la section centrale, car déjà le premier ban est organisé d'après le décret rendu le 18 janvier dernier; il est donc superflu de dire aujourd'hui qu'il sera organisé. D'un autre côté, il ne faut pas contraindre le gouvernement à mobiliser le premier ban, car cette mobilisation peut n'être pas nécessaire, et elle ne le sera pas si nous conservons la paix. La guerre est imminente, je le sais, mais elle n'est pas indispensable. Tout ce que nous devons faire, c'est de mettre le gouvernement à même de faire la guerre avec succès, en mettant à sa disposition tous les moyens nécessaires. (I., 6 avril.)

M. LE BARON BEYTS : Soit que nous ayons la guerre, soit que nous ne l'ayons pas, j'appuie l'amendement de M. de Brouckere, parce qu'il tend à laisser le gouvernement libre de mobiliser tout le premier ban, ou seulement une fraction quelconque de ce ban. (E., 6 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN, rapporteur, soutient la rédaction de la section centrale, et trouve logique, lorsque tout le monde reconnaît l'urgence de la mobilisation, de l'ordonner immédiatement; il y aurait inconséquence, lorsque le ministère trouve qu'il y a urgence, à lui laisser seulement la faculté de mobiliser la garde civique, au lieu de lui enjoindre de le faire sans retard. (I., 6 avril.)

M. CLAES (de Louvain) : Je désire faire remarquer à l'assemblée que l'inconséquence signalée par la section centrale est peu fondée. Ordonnez que le premier ban de la garde civique sera mobilisé; la mobilisation ne sera ensuite qu'un acte d'administration. Si, après avoir demandé la mobilisation, le ministre ne mobilise pas la garde civique, ce sera lui, et non pas le congrès, qui aura été inconséquent et qui aura mal jugé l'urgence. Pour nous, il suffit que nous mettions à sa disposition les moyens de faire la guerre. (I., 6 avril.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT pense qu'il faut donner au gouvernement la faculté de mobiliser tout ou partie de la garde civique. Un point capital, sur lequel l'honorable membre appelle l'attention du gouvernement, c'est la nomination des officiers destinés à commander à l'élite de la nation. (I., 6 avril.)

M. LE BARON BEYTS présente la rédaction suivante :

« Le gouvernement est autorisé à mobiliser, en tout ou en partie, le premier ban de la garde civique. » (P. V.)

M. DESTOUVELLES propose un amendement conçu en ces termes :

« La mobilisation n'aura lieu qu'après la mise en activité de la milice de 1831, et pour autant que les forces de l'armée active ne suffiraient pas pour la défense de l'État. »

La milice, dit l'honorable membre, est la première force de l'État par son âge et par ses obligations; la mobilisation est pour les cas extraordinaires, c'est une forme inusitée de faire une levée. La milice seule doit être chargée de l'honorable fardeau de défendre la patrie, tandis que les citoyens de l'âge de vingt-cinq à trente ans ont déjà rempli ce devoir; c'est à cet âge qu'ils forment des établissements, qu'ils prennent des compagnes; il ne faut pas que le gouvernement vienne, sans but, les troubler dans ces positions.

La garde civique est un corps de réserve, il faut laisser le gouvernement libre de pouvoir disposer de cette force précieuse. Il me semble que nous ne pourrions, sans excès de pouvoir, l'obliger impérativement à en faire usage. Il suffit de se reporter à l'article 66 de la constitution. (E., 6 avril.)

Digitized by Google

M. HENRI DE BROUCKERE combat les amendements de MM. Beyts et Destouvelles, comme inutiles : le premier, parce qu'il est bien certain que, si le gouvernement a la faculté de mobiliser toute la garde civique, il peut n'en mobiliser qu'une partie; qui peut le plus, peut le moins. Quant à l'amendement de M. Destouvelles, il est aussi superflu, car il est évident que la milice de 1831 doit marcher avant tout, et nous avons entendu dire, à la dernière séance, que si elle n'était pas encore mise en activité, c'est que les opérations n'étaient pas terminées. (I., 6 avril.)

M. VAN DE WEYER : Je demande la parole pour que le ministère veuille bien nous donner des explications sur les charges qui résulteraient de la mobilisation de la garde civique; c'est un point important à savoir. Les uns pensent, en effet, que la solde sera due à la garde civique au moment de la mobilisation; les autres seulement au moment de sa mise en activité. Je prie M. le ministre de l'intérieur de vouloir bien m'expliquer la contradiction qui existe entre les articles 50 et 66 de la loi sur la garde civique. Par le premier il est dit : « Quand les gardes sont requis pour un service » militaire, ils en ont les avantages et les droits; » ils reçoivent la solde et les prestations en nature » comme les troupes de l'armée, depuis le moment » de leur mise en activité jusqu'à l'époque de leur » rentrée dans les communes. » D'après cet article, la solde n'est due qu'à compter de la mise en activité. Or, voici maintenant ce que porte l'article 66 : « Aussitôt qu'une partie de la garde est » mobilisée, elle est assimilée à l'armée, jouit de » la solde et est administrée militairement. » La contradiction me semble manifeste. (I., 6 avril.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Je crois en effet qu'une contradiction existe entre les articles 50 et 66, mais il ne m'appartient pas de l'expliquer; il me semble que c'est plutôt au congrès qu'à moi de le faire. Quant aux frais qu'entraînera la mobilisation, ils seront énormes, mais je ne saurais les fixer. Pour ce qui est des autres frais, ils seront très-éventuels, car, en lisant tous les documents qui y sont relatifs, je n'ai pu m'assurer encore de quelle force sera le premier ban; selon toutes les présomptions, il s'élèvera à quatre-vingt-dix mille hommes. Est-ce sur des données positives que repose ce nombre? je ne saurais le dire. Quant à la contradiction signalée par le préopinant, si elle existe, ce n'est pas à moi, je le répète, qu'il appartient de l'expliquer. (I., 6 avril.)

M. VAN DE WEYER : C'est pour prouver qu'il fallait un article supplémentaire à la loi, que j'ai prié M. le ministre de dire si, comme moi, il trouvait une contradiction entre ces articles. Du reste on peut proposer un article pour expliquer l'époque à laquelle la solde sera due. (I., 6 avril.)

M. DESTOUVELLES relit les articles et n'y voit pas de contradiction, parce qu'il pense que, par le mot *mobilisation*, on a voulu dire *mise en activité*. Revenant à son amendement, l'honorable membre y persiste, fût-il superflu, parce qu'il ne faut pas que la garde civique marche avant la milice de 1831. (I., 6 avril.)

M. VAN SNICK, en analysant la véritable valeur des mots, fait voir que *mobiliser*, dans l'esprit de la loi, n'a pas voulu dire autre chose que mettre en activité de service. (E., 6 avril.)

M. LE BARON BEYTS : Les deux articles disent pour moi la même chose. Par *mobilisation* on ne peut entendre que la *mise en activité;* sans cela, *mobilisation* signifierait *organisation*. Or cela ne peut s'entendre dans ce dernier sens, car la garde civique est organisée depuis le 18 janvier, en vertu du décret rendu ce jour-là. La mobilisation étant donc la même chose que la mise en activité, la solde est due du jour de la mobilisation.

L'honorable membre combat ensuite l'amendement de M. Destouvelles, et soutient qu'il faut donner au gouvernement la faculté de mobiliser la garde civique, indépendamment du devoir qui lui est imposé d'appeler la milice de 1831, ce qui est de toute justice. (I., 6 avril.)

M. HENRI DE BROUCKERE trouve au contraire une différence entre mobiliser et mettre en activité, et il s'appuie sur les articles 4, 5 et 6 du décret du 18 janvier qui établit cette différence d'une manière précise. (E., 6 avril.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT trouve qu'il n'y a pas contradiction. (E., 6 avril.)

M. JOTTRAND parle aussi sur la prétendue contradiction des articles 50 et 66. (I., 6 avril.)

M. VAN DE WEYER propose l'amendement suivant :

« Le premier ban de la garde civique ne jouira de la solde qu'à compter du jour de sa mise en activité et non de sa mobilisation. Elle n'est en activité que du jour où elle quitte la commune. »

Cet amendement, dit l'honorable membre, n'est que le développement du § 1[er] de l'article 50. Il y a contradiction avec l'article 66; mais c'est précisément pour détruire cette contradiction que je propose mon amendement. (E., 6 avril.)

M. DE ROUILLÉ fait remarquer que la garde

Digitized by Google

civique peut faire un service d'activité sans sortir de sa commune, par exemple lorsqu'elle est chargée du service d'une place forte. (L., 6 avril.)

M. DEVAUX pense que le but qu'on se propose est atteint en laissant au gouvernement toute latitude pour l'époque de la mobilisation.

(E., 6 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN, rapporteur, appuie l'amendement de M. Beyts; il démontre qu'il faut que le gouvernement ait la faculté de mobiliser tout ou partie de la garde civique, parce que si la mobilisation devient nécessaire dans les provinces menacées, elle pourrait être complétement inutile dans celles qui ne le seraient pas.

(L., 6 avril.)

M. DE ROBAULX demande la parole pour une motion d'ordre. Les difficultés que nous rencontrons proviennent de ce que nous attachons les détails à la question du fond.

Décidons d'abord le principe : la mobilisation. Vous pourrez ensuite faire un article 2, par lequel la solde ne commencera, si vous le voulez, que du moment où la garde nationale aura quitté la commune. S'il y a contradiction, qu'importe! une loi peut déroger à une autre.

J'arrive au fond.

Quelques-uns de nos collègues nous ont présenté un projet qui a pour but la reprise des hostilités. Je n'examine pas ici si le congrès a le droit de paix ou de guerre. Nos collègues l'ont jugé ainsi, et cela me suffit pour dire que nous aurons à nous en occuper.

Si alors nous trouvons que les hostilités doivent être reprises, que nous sommes dans une position telle (ce que je crois), que la guerre est inévitable et qu'il faut la commencer de suite, alors la conséquence de ce premier vote sera de donner des fonds pour former l'armée. Cette armée, suivant moi, devra se composer d'abord de la milice et ensuite des volontaires.

Si vous croyez que la guerre n'est pas absolument inévitable, c'est votre pensée à vous, messieurs les ministres, quelle nécessité voyez-vous d'appeler la garde civique?

Mais, en cas même de grande probabilité, il me semble qu'il faut d'abord songer à la milice, ensuite aux volontaires, pour ne recourir à la mobilisation du premier ban, qui est une sorte de levée en masse, que si la patrie est en danger.

Si nous pouvons, comme je le crois, avoir des bras volontaires, évitons d'avoir recours à des concitoyens dont beaucoup ont une autre carrière que celle des armes.

Dans mon opinion, ordonner la levée du premier ban, c'est déclarer la patrie en danger. Je crois la guerre avec la Hollande inévitable; elle devrait être commencée, mais il nous suffit pour la soutenir avec avantage de recourir aux volontaires.

On nous oblige à des emprunts forcés, c'est assez : qu'on ne nous demande pas d'autres sacrifices, surtout quand on nous dit qu'on espère encore la paix. (E., 7 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je pense que la rédaction du conseil des ministres, modifiée par M. Beyts, si l'on veut, réunit toutes les conditions désirées. Je m'oppose à l'amendement de M. Van de Weyer, qui suppose qu'il n'y a service militaire que du moment où l'on quitte ses foyers. On peut cependant, même dans l'intérieur de la ville, en habituant les hommes aux exercices, leur faire perdre leur industrie.

Quant au fond, je trouve que M. de Robaulx présente dans un moment comme trop belliqueux, un ministère qu'il trouve ensuite trop pacifique.

Je ne vois aucun inconvénient, au surplus, à laisser au gouvernement toute latitude; je vous promets qu'il ne mobilisera la garde civique qu'en cas de besoin, et qu'il agira en tout avec économie. (E., 6 avril.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Je dois m'opposer à l'amendement de M. Destouvelles; car le nombre des miliciens est de beaucoup inférieur à celui des gardes du premier ban. L'amendement de M. Beyts aura l'avantage de permettre au gouvernement de n'appeler qu'une partie des gardes. (J. B., 6 avril.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de l'amendement de M. Destouvelles :

« La mobilisation n'aura lieu qu'après la mise en activité de la milice de 1831, et pour autant que les forces de l'armée active ne suffiraient pas pour la défense de l'État. » (L., 6 avril, et A.)

Cet amendement est mis aux voix et rejeté.

(P. V.)

On donne lecture de l'amendement de M. le baron Beyts; en voici les termes :

« Le gouvernement est autorisé à mobiliser, en tout ou en partie, le premier ban de la garde civique. » (L., 6 avril, et P. V.)

M. DE ROBAULX : Je demande si le gouvernement, dans le cas où il jugera à propos de ne mobiliser qu'une partie du premier ban, pourra appeler à son gré tels ou tels individus pour marcher, plutôt que tels ou tels autres. (L., 6 avril.)

M. LE BARON BEYTS : Il n'y a que le gouvernement qui sera compétent pour cela.

(L., 6 avril.)

Digitized by Google

M. DE ROBAULX : Si c'est ainsi qu'on l'entend, je m'oppose à cet amendement, car je ne veux pas laisser au gouvernement la faculté de faire marcher tels individus, tandis qu'il en dispensera tels autres. Il faut qu'il y ait une règle établie et ne rien livrer à l'arbitraire dans une matière aussi importante. Je veux qu'on dise, par exemple : Si le gouvernement ne mobilise qu'une partie de la garde civique, les plus jeunes partiront; ou établir telle autre règle que l'on voudra, et à laquelle le gouvernement devra se conformer. (I., 6 avril.)

M. LE BARON BEYTS : Il n'y a pas un mot dans mon article qui implique que le gouvernement aura le droit de choisir tel ou tel individu, plutôt que tel ou tel autre. Mais je veux qu'il puisse dire: J'ai besoin de tout le premier ban de la ville de Mons; et que le premier ban de la ville de Mons soit obligé de partir. (I., 6 avril.)

Après une courte réplique de M. *de Robaulx*, la rédaction proposée par M. le baron Beyts est mise aux voix et adoptée. (I., 6 avril, et P. V.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de l'amendement de M. Van de Weyer. (I., 6 avril.)

M. VAN DE WEYER : D'après les explications qui ont eu lieu, je retire mon amendement. (I., 6 avril)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN, rapporteur, propose et développe une disposition additionnelle, ainsi conçue :

« Si le gouvernement trouve à propos de ne mobiliser qu'une partie du premier ban, le sort désignera ceux qui feront partie du contingent mobilisé. » (I., 6 avril, et A.)

M. VAN DE WEYER : C'est le moyen de désorganiser la garde civique. En effet, si vous tirez au sort pour savoir quels seront les individus qui partiront, vous désorganisez les compagnies; si vous tirez au sort les compagnies, vous désorganisez les bataillons. (I., 6 avril.)

Après de courtes observations de M. *Henri de Brouckere* et de M. *Charles de Brouckere*, ministre des finances, l'amendement de M. Alexandre Gendebien est mis aux voix et rejeté. (I., 6 avril, et P. V.)

M. DE LEHAYE présente la disposition suivante :

« Si le gouvernement ne demande qu'une partie, il sera décidé, par la voie du sort, quelles sont les compagnies qui seront mises en activité. » (A.)

Cet amendement est rejeté. (P. V.)

Le considérant proposé par M. Henri de Brouckere est adopté. (P. V.)

On passe à l'article 2, ainsi conçu :

« Art. 2. Il sera composé de préférence de volontaires de tout âge, pourvu qu'ils soient propres au service militaire. Ces volontaires entreront en déduction du contingent, et seront en tous points soumis aux obligations qui incombent au premier ban. » (I., 6 avril, et P. V.)

Cet article est adopté sans discussion. (P. V.)

« Art. 3. Les volontaires admis à la formation du premier ban dispenseront du service les gardes dont le terme est près d'expirer, en commençant par le plus âgé. » (A. C.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose de substituer les mots : *à faire partie*, à ceux-ci : *à la formation*, et d'ajouter un 2e paragraphe ainsi conçu :

« Ces volontaires devront se présenter au plus tard dans les dix jours qui suivront l'arrêté qui ordonnera la mobilisation. » (A.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Cet article empêcherait la mobilisation de la garde civique. Il faut que les volontaires se présentent dès l'organisation. (I., 6 avril.)

M. VAN DE WEYER : Le gouvernement demande que le premier ban soit organisé..... (I., 6 avril.)

M. JOTTRAND : Il l'est. L'erreur vient de ce que la section centrale a supposé que le premier ban n'était pas organisé; mais il l'est d'après le décret du 18 janvier. (I., 6 avril.)

M. CHARLES ROGIER : La loi admet le remplacement pour de l'argent; en tout état de choses, il faut aussi permettre aux volontaires de se présenter quand ils voudront. (I., 6 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN, rapporteur: M. Jottrand part d'un fait qui n'existe pas, car il est certain que le premier ban n'est pas organisé. (I., 6 avril.)

M. DESTOUVELLES : L'organisation légale existe pour nous, car nous avons décrété l'organisation. (I., 6 avril.)

M. VAN DE WEYER : Alors il y aurait contradiction légale avec l'article 2 que nous venons d'adopter; car si le premier ban est déjà organisé, nous n'avions pas besoin de dire comment et de quels individus il serait formé de préférence. (I., 6 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN, rapporteur : En fait, il n'y a pas d'organisation. (I., 6 avril.)

M. DE ROUILLÉ : Dans les provinces, on a donné jusqu'au 15 avril pour l'organisation. (I., 6 avril.)

M. CLAES (de Louvain) : Le décret du 18 janvier règle le mode d'organisation, il faut rejeter le projet. (I., 6 avril.)

Digitized by Google

M. JOTTRAND : Je demande s'il faut défaire le décret du 18 janvier. (I., 6 avril.)

M. LE PRÉSIDENT relit l'article additionnel de M. de Brouckere. (I., 6 avril.)

M. CHARLES ROGIER le combat. (I., 6 avril.)

M. CLAES (de Louvain) : Si la contradiction signalée par M. Van de Weyer est évidente, comme je le crois, il n'y a qu'à rejeter le projet. (*Agitation.*) (I., 6 avril.)

M. DEVAUX : Toute la difficulté est dans ceci : Les compagnies sont-elles organisées, oui ou non? si elles sont formées, l'amendement est inutile. Si elles ne sont pas formées, on pourrait dire :

« Les volontaires, pour être admis, doivent s'être présentés avant la formation des compagnies. » (I., 6 avril, et A.)

M. JOTTRAND combat l'amendement de M. de Brouckere. (I., 6 avril.)

Après quelques observations présentées par MM. *Rodenbach*, *de Robaulx* et *Alexandre Gendebien*, rapporteur, l'amendement de M. Henri de Brouckere est mis aux voix et rejeté. (I., 6 avril.)

Celui de M. Devaux est adopté; il formera le 2e paragraphe de l'art. 3, qui est également adopté. (P. V.)

« Art. 4. Le service du premier ban mobilisé » ne pourra se prolonger au delà du 31 décembre » prochain, à moins qu'une disposition législative » en dispose autrement. » (A. C.)

Cet article est adopté avec le remplacement des mots : *en dispose*, par ceux de : *n'en décide*. (P. V.)

M. DE ROUILLÉ propose l'article additionnel suivant :

« Les officiers de la garde civique par suite d'élection faite conformément à l'art. 25 de la loi du 31 décembre 1830, qui par leur âge et leur situation sont du premier ban, y conservent leurs grades et seront répartis dans les compagnies par la voie du sort; les majors prendront rang de capitaine. » (A.)

Cet amendement n'est pas appuyé. (P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 106 membres répondent à l'appel : 80 votent *pour*, 26 *contre;* en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre :* MM. le vicomte Charles Vilain XIIII, l'abbé Joseph de Smet, Bredart, Buylaert, Morel-Danheel, de Decker, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Camille de Smet, l'abbé Dehaerne, Beaucarne, Alexandre Rodenbach, de Nef, Frison, l'abbé Verduyn, le baron Van Volden de Lombeke, Olislagers de Sipernau, le comte de Bergeyck, Masbourg, Isidore Fallon, de Labeville, Surmont de Volsberghe, de Robaulx, Le Bègue, Destouvelles, le comte Félix de Mérode, Mulle. (I., 6 avril.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

SÉANCE

DU MARDI 5 AVRIL 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre par laquelle M. de Ville annonce qu'il ne pourra se rendre au congrès qu'à la fin de la semaine, parce qu'il est obligé de présider le conseil de milice et de régler quelques autres affaires administratives. (I., 7 avril.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. A. Gallois fait hommage au congrès d'une note statistique sur la Pologne; M. Jobard, du

Digitized by Google

dernier numéro de *l'Industriel*, ou *la Revue des Revues*. (E., 7 avril.)

Dépôt à la bibliothèque. (P. V.)

Les notaires du canton de Fontaine-l'Évêque demandent à pouvoir instrumenter dans toute la province.

M. Mellinet, général commandant en chef de l'artillerie bruxelloise, demande des lettres de naturalisation. (P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

Motion d'ordre.

M. DE ROBAULX : Je demande la parole pour faire une motion d'ordre. Messieurs, vous vous apercevez que tous ceux qui sont habitués à assister aux séances du congrès et qui s'y rendent exactement sont victimes de leur zèle, car la plupart des membres n'arrivent qu'après l'heure fixée. Je demande au bureau, et je supplie le congrès d'ordonner que l'appel nominal soit fait tous les jours à l'heure indiquée pour la séance. Aujourd'hui, par exemple, la séance était indiquée pour onze heures, et il est une heure et demie; en sorte que nous sommes ici à nous promener depuis deux heures. Je demande donc que l'appel nominal soit fait tous les jours à l'heure de la réunion. (*Appuyé! appuyé!*) (L., 7 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Il est certain qu'on se rend aux séances toujours beaucoup trop tard. L'assemblée paraît d'accord de faire cesser cet abus, en conséquence l'appel nominal sera fait tous les jours à l'heure fixée pour l'ouverture des séances. (L., 7 avril, et P. V.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME : Il y a beaucoup de membres qui n'ont pas paru aux séances depuis deux ou trois mois; je demande que leurs noms soient publiés afin qu'on connaisse ceux qui ne remplissent pas leurs devoirs. (L., 7 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : On fera l'appel de tous les membres du congrès; ceux qui n'y répondront pas, qu'ils soient à Bruxelles ou non, seront notés. (L., 7 avril.)

Rapports de commissions de vérification des pouvoirs.

M. COPPIETERS, rapporteur de la commission chargée de la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par la province de Brabant, propose l'admission de M. Hagemans, suppléant de Bruxelles, en remplacement de M. Huysman de Neufcour, non acceptant. (E., 7 avril.)

Cette admission est prononcée. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE : La députation du Limbourg demeure incomplète par l'élection de M. Surlet de Chokier à la régence, et la démission de M. Hennequin. Il n'est présenté aucun remplaçant, par le motif sans doute que M. de Muelenaere, rapporteur du bureau de la vérification, est lui-même absent depuis trois mois au moins. Il devient urgent de pourvoir au complétement de la représentation, et je prierais M. le président d'engager les membres formant le bureau à nommer un autre rapporteur. (E., 7 avril.)

M. LE PRÉSIDENT fait cette invitation. (E., 7 avril.)

M. JOTTRAND pense que l'on pourrait de suite entendre ce rapport; l'un des suppléants du Limbourg étant à Bruxelles pourrait se rendre au congrès. (E., 7 avril.)

M. DU BUS, rapporteur de la commission chargée de vérifier les pouvoirs des députés élus dans la province de Namur, propose l'admission de M. le baron d'Haultepenne en remplacement de M. Charles Zoude. (L., 7 avril.)

Ces conclusions sont adoptées. (P. V.)

Rapport sur le projet d'emprunt forcé de 12,000,000 de florins.

M. LECOCQ fait le rapport de la section centrale chargée d'examiner le projet d'emprunt forcé de 12,000,000 de florins (1).

Ce rapport sera imprimé et distribué. (P. V.)

Discussion du projet de décret relatif à la retenue sur les traitements des fonctionnaires de l'État.

M. LE PRÉSIDENT : L'ordre du jour est la discussion du décret relatif à la retenue à opérer sur les traitements, salaires et pensions à la charge de l'État (2). (E., 7 avril.)

M. D'ELHOUNGNE, rapporteur, fait observer que l'imprimeur a omis dans le projet de la section centrale, la dernière disposition de l'article 1er; elle était ainsi conçue :

« Les officiers d'un grade inférieur à celui de » capitaine d'infanterie, seront exempts de cette

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 289.

(2) Voyez aux *Pièces justificatives*, nos 302 et 303, le projet de décret du gouvernement et le rapport de la section centrale.

Digitized by Google

» retenue; pour tous les autres elle sera réduite à » moitié. » (P. V.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, demande la parole sur l'ensemble des dispositions présentées par la section centrale. La section, dit-il, a admis un autre système que celui présenté par le gouvernement: je ne vois pas qu'il soit utile d'opérer des réductions sur les traitements et salaires, sans distinction; elles ont déjà été effectuées sur tous les fonctionnaires de mon ministère. Les tarifs des receveurs, par exemple, ont subi des diminutions très-fortes. Les recettes de 40,000 florins et plus ont été fixées à deux tiers moins que sous l'ancien tarif. Et je pourrais citer tel receveur des douanes ou des contributions directes, qui, pour le recouvrement de 400,000 florins ne reçoit plus pour salaires que 1500 florins.

Les contrôleurs ne touchent plus que 1000 ou 1200 florins, au lieu de 1500 à 2000 qu'ils avaient. Il existait trois directeurs généraux, qui avaient chacun 4000 florins, actuellement il n'en reste qu'un seul qui fait le même travail, et qui cependant ne touche que 4000 florins. En un mot toute mon administration a été réduite à la plus sévère économie, il y a même parcimonie dans quelques points.

M. le ministre relève trois autres erreurs qu'il croit remarquer dans le rapport : 1° sur l'armée qui est portée au pied de guerre, et dont les traitements sont égaux au pied de paix de l'ancien gouvernement; il fait valoir que tous les officiers obligés à des déplacements continuels et des changements d'uniformes, ne pourraient supporter une réduction; 2° Les salaires des conservateurs des hypothèques et des greffiers peuvent facilement être atteints, parce que les premiers sont obligés d'arrêter chaque jour leurs registres de recettes, et tous les mois les greffiers soldent leurs états avec les receveurs d'enregistrement; 3° Enfin les contrôleurs ne reçoivent plus que de minimes traitements.

On ne peut sans inconvénients, ajoute-t-il, réduire les traitements des gouverneurs de provinces; ils étaient portés à 9000 florins, et par arrêté de M. le régent d'une date récente, ils ont été fixés à 7000. Si on défalquait encore la retenue fixée par la section centrale, ces premiers fonctionnaires de l'État seraient forcés de changer leur manière de vivre, ils ne pourraient satisfaire aux loyers énormes qu'ils sont obligés de payer.

Je proposerai donc, comme amendement, en remplacement de l'article de la section centrale :

« Il sera fait une retenue,

» Sur les 500 premiers florins, rien,
» Sur les 500 suivants de 4 pour cent,
» Sur le deuxième mille, 6 »
» Sur le troisième mille, 12 »
» Sur le quatrième mille, 20 »
» Sur le cinquième mille, 30 »
» Sur chaque mille suivant, 40 »

Ce qui donnerait pour termes moyens : 2 pour cent sur les 1000 premiers florins; 4 pour cent sur 2000; 7 pour cent sur 3000; 10 pour cent sur 4000; 14 pour cent sur 5000; 18 pour cent sur 6000; 21 pour cent sur 7000, et 27 pour cent sur 10,000. (E., 7 avril.)

M. D'ELHOUNGNE, rapporteur, présente quelques observations tendantes à justifier le rapport de la section centrale. (E., 7 avril.)

M. HENRI DE BROUCKERE conteste l'assertion avancée que les officiers de l'armée sont moins rétribués que les autres fonctionnaires de l'État. Il établit des comparaisons entre les divers grades de l'armée depuis celui de sous-lieutenant jusqu'à celui de capitaine, et la hiérarchie judiciaire depuis la place de substitut d'un tribunal de première instance, jusqu'à celle de conseiller d'une cour supérieure. (E., 7 avril.)

La clôture de la discussion générale est prononcée. (I., 7 avril.)

La discussion est ouverte sur l'article 1er du projet de la section centrale, dont voici les termes :

« Art. 1er. A dater du 1er avril 1831 jusqu'à la » fin de l'année, on fera, au profit de l'État, une » retenue sur les remises, traitements et salaires » ainsi que sur toutes les pensions à la charge du » trésor, d'après le tarif suivant, savoir :

» Sur les premiers 500 florins, rien,
» Sur les 500 florins suivants, 5 pour cent,
» Sur le deuxième millier de fl., 10 »
» Sur le troisième millier, 20 »
» Sur le quatrième, 30 »
» Sur le cinquième, 40 »

» Sur la portion qui excède les 5000 florins, » 50 pour cent.

» Les officiers d'un grade inférieur à celui de » capitaine d'infanterie seront exempts de cette » retenue; pour tous les grades supérieurs, elle » sera réduite à la moitié. » (A. C.)

M. VAN MEENEN propose d'ajouter aux mots : *à la charge du trésor*, les mots : *des caisses provinciales, communales, ou des établissements publics quelconques.* Vous appelez, dit-il, toutes les professions à concourir aux besoins actuels; pour-

Digitized by Google

quoi vous borneriez-vous à celles qui dépendent du trésor de l'État ? (J. B., 7 avril, et A.)

M. HENRI DE BROUCKERE prie M. d'Elhoungne de donner quelques explications sur certains motifs du rapport. (E., 7 avril.)

M. JOTTRAND : Il ne nous appartient pas de faire des réductions sur les traitements des employés des communes et des provinces. Nous ne pouvons pas plus nous en occuper que des traitements qu'alloue l'archevêque de Malines à des prêtres pour remplir certaines fonctions dans les églises. (J. B., 7 avril.)

M. VAN MEENEN défend son amendement. (E., 7 avril.)

L'amendement de M. Van Meenen est mis aux voix et rejeté. (P. V.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, propose d'ajouter à l'article 1er, qu'il sera aussi fait des retenues sur les pensions à la charge de la caisse de retraite. Cette caisse, dit-il, est restée en Hollande, et en attendant que la liquidation ait eu lieu, c'est le trésor qui fournit en grande partie les fonds nécessaires à l'acquittement des pensions. (J. B., 7 avril.)

M. FORGEUR : La réduction que M. le ministre des finances vient de proposer sur les pensions à la charge de la caisse de retraite doit être rejetée pour le même motif. Cette caisse a été formée par les employés eux-mêmes, qui se sont privés d'une partie de leurs traitements pour assurer une existence à leurs veuves et enfants. Ce fond est une propriété privée à laquelle nous ne pouvons toucher. (J. B., 7 avril.)

M. VAN DE WEYER : Cette caisse est une véritable caisse d'épargne qui a constamment été respectée sous tous les gouvernements. Y toucher, c'est porter atteinte à un véritable droit acquis. (J. B., 7 avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : J'appuie de toutes mes forces l'opinion de mon honorable collègue M. Forgeur. Avant d'accabler les contribuables d'un emprunt forcé de 12 millions, il est de toute justice que les hommes en place salariés par l'État fassent les premiers sacrifices.

Lorsque le commerce, l'industrie et toute la nation souffrent, nous devons être avares de l'argent du peuple. (J. F., 7 avril.

M. VAN SNICK appuie l'amendement de M. le ministre des finances. (I., 7 avril.)

M. DEVAUX : Je concevrais le scrupule de l'honorable M. Van de Weyer, si la taxe portait sur les pensions de retraite uniquement, mais quand on atteint tous les autres propriétaires par les contributions, je ne vois pas pourquoi on épargnerait ceux-ci; si on avait converti leur fonds en propriété immobilière, cette propriété serait imposée. (J. B., 7 avril.)

L'amendement de M. Charles de Brouckere est mis aux voix et rejeté. (P. V.)

La première partie de l'article 1er est adoptée. (P. V.)

M. JOTTRAND demande que l'on délibère sur le projet de réduction progressive présenté par M. le ministre des finances. (J. B., 7 avril.)

On met aux voix successivement les divers paragraphes du projet de réduction proposé par M. le ministre des finances; ils sont adoptés dans les termes suivants :

« Sur les premiers 500 florins, rien,
» Sur les 500 florins suivants, 4 pour cent,
» Sur le 2me millier de flor., 6 »
» Sur le troisième, 12 »
» Sur le quatrième, 20 »
» Sur le cinquième, 30 »
» Sur chaque millier suivant, 40 »

(P. V.)

M. FRISON présente l'amendement suivant au 2e paragraphe de l'article :

« Les traitements dont jouissent les officiers jusqu'au grade de capitaine inclusivement, sont exempts de cette retenue. » (A.)

M. FRANÇOIS propose aussi un amendement sur le deuxième paragraphe de l'article 1er. D'après cet amendement, la retenue sur le traitement des officiers serait de la moitié de ce qu'elle est dans le tableau adopté pour tous les grades au-dessus de celui de capitaine. (I., 7 avril.)

M. DEVAUX propose un amendement dont voici les termes :

« La solde des militaires en activité de service ne subira néanmoins aucune retenue. »

Faire des retenues, dit l'honorable membre, serait impolitique et injuste. Dans un moment où l'on répand l'or pour corrompre l'armée, vous ne pouvez pas imposer ceux qui sont restés fidèles. Les militaires exposent tous les jours leur vie pour la patrie, c'est un sacrifice qui ne peut être assez récompensé. (*Appuyé !*) (J. B., 7 avril et A.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE : Nos officiers reçoivent des appointements plus forts que partout ailleurs; je ne vois pas pourquoi on ne leur ferait pas subir une réduction de traitement. (J. B., 7 avril.)

M. CHARLES ROGIER : Il n'est pas d'officier qui n'ait eu une augmentation de grade. Une réduction de traitement ne peut exciter un mécontentement tel, que la trahison s'ensuivrait. Je suis

Digitized by Google

persuadé que plusieurs d'entre eux la subiront avec plaisir. (J. B., 7 avril.)

L'amendement de M. Devaux est mis aux voix et adopté; il formera la dernière disposition de l'article 1er. (P. V.)

L'article 1er est ensuite mis aux voix dans son ensemble et adopté. (P. V.)

L'article 2, proposé par la section centrale, est supprimé, sur la demande de M. le ministre des finances. (P. V.)

« Article 3. Les remises, traitements et pen-» sions au profit de célibataires, veufs ou mariés » sans enfants, seront en outre sujets à une retenue » supplémentaire de 2 pour cent, quand ces sa-» laires ou pensions n'excéderont pas 1000 florins, » et de 5 pour cent, quand ils seront supérieurs » à cette limite. » (A. C.)

On met d'abord aux voix la question de savoir si les célibataires veufs ou mariés sans enfants seront soumis à une réduction plus forte que les autres. (P. V.)

Ce principe est adopté. (P. V.)

M. LE BARON BEYTS demande que les premiers 500 florins soient exempts de toute retenue. (I., 7 avril.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

On adopte pareillement la retenue de 2 pour cent pour les traitements qui n'excéderont pas 1000 florins. (P. V.)

M. FORGEUR demande que la retenue des traitements au-dessus de 1000 florins ne soit que de 3 pour cent, au lieu de 5, comme le porte le projet. L'honorable membre déclare, du reste, qu'il votera contre le décret, parce qu'il le considère comme inconstitutionnel, attendu qu'il établit une distinction entre les célibataires et ceux qui ne le sont pas, lorsqu'en matière d'impôts il ne saurait y avoir de privilége. (I., 7 avril.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Presque tous les impôts sont établis sur des catégories, tel est l'impôt foncier, qui pèse uniquement sur les propriétaires. (J. B., 7 avril.)

M. VAN DE WEYER : Ce n'est point un impôt, c'est une retenue. (J. B., 7 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Si vous rejetez cette distinction, vous devez rejeter toute la loi, car la charge qu'elle établit incombe à une catégorie, les fonctionnaires. Le gouvernement a toujours le droit de réduire les salaires. Dans la garde civique on exempte les hommes mariés. (J. B., 7 avril.)

L'amendement de M. Forgeur est rejeté. (P. V.)

L'article 3, devenu article 2, est adopté en ces termes : « Les remises, traitements, salaires et » pensions au profit de célibataires, veufs ou » mariés sans enfants, seront en outre sujets à » une retenue supplémentaire, réglée de la ma-» nière suivante :

» Sur les premiers 500 florins, rien,
» Sur les 500 florins suivants, 2 pour cent,
» Sur le 2e millier de fl. et suiv., 5 »

(P. V.)

M. DEVAUX demande si la liste civile du régent sera sujette à la retenue. (*Non ! non !*) (I., 7 avril.)

M. DE ROBAULX : On peut ajouter une disposition à cet égard. (*Non ! non !*) (I., 7 avril.)

PLUSIEURS VOIX : Il en sera fait mention au procès-verbal. (E., 7 avril, et P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret : 112 membres répondent à l'appel : 109 votent *pour*, 3 *contre*; en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre* : MM. Speelman-Rooman, le comte Félix de Mérode, Forgeur. (I., 7 avril.)

Projet de décret ayant pour objet d'accorder un supplément de traitement aux membres des cours supérieures de justice de Bruxelles et de Liége.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture d'une proposition déposée sur le bureau par M. Alexandre Gendebien, relative à un supplément de traitement à accorder aux membres des cours supérieures de justice de Bruxelles et de Liége (1). (I., 7 avril.)

La proposition est renvoyée aux sections, elle sera imprimée et distribuée. (P. V.)

Nouveau projet d'emprunt forcé.

Il est donné lecture d'un projet d'emprunt forcé présenté par M. Speelman-Rooman (2). Le congrès en ordonne l'impression et la distribution. (P. V.)

M. DESTOUVELLES : Le rapport de la section centrale sur l'emprunt est trop volumineux pour être étudié et discuté demain. (J. B., 7 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Il y aura séance publique après-demain, à dix heures. (J. B., 7 avril.)

Il est quatre heures; la séance est levée. (P. V.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 306.

(2) Voir *Pièces justificatives*, no 290.

Digitized by Google

SÉANCE

DU JEUDI 7 AVRIL 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (L., 9 avril, et P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. le baron d'Haultepenne informe le congrès qu'il n'accepte pas les fonctions de député, auxquelles il a été appelé par suite de la démission de M. Zoude (de Namur). (P. V.)

M. PIRSON écrit de Paris une lettre de trois pages pour demander un congé de dix jours. (*Hilarité générale.* De toutes parts : *La lecture! la lecture!*) (J. F., 9 avril.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture de cette lettre : M. Pirson annonce qu'il est allé conduire son fils en pension à Paris; il présente, en même temps, quelques considérations générales sur la politique de la France et de l'Angleterre, et spécialement sur la question de la guerre. (J. F., 9 avril.)

Le congé demandé par M. Pirson est accordé. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre de M. Le Grelle, bourgmestre d'Anvers, qui demande un congé de quinze jours. Ce congé lui est nécessaire après les événements qui se sont passés, et dans l'état où se trouve la ville d'Anvers. (C., 9 avril.)

M. DE ROBAULX : Si M. Le Grelle croit ne pouvoir pas quitter la ville d'Anvers, c'est que ses fonctions sont incompatibles dans le moment avec celles de membre du congrès; il n'a dès lors qu'à donner sa démission : car le congrès ne peut pas ainsi permettre l'absence de ses membres, dont le nombre est réduit au point que, pour peu que cela continue, nous ne serons plus en nombre pour délibérer. Le motif que la présence d'un membre est nécessaire à la tête de l'administration qui lui est confiée ne suffit pas pour légitimer son absence ici : car c'est à l'aide de semblables motifs que MM. de Muelenaere et Thorn sont absents depuis plusieurs mois. (L., 9 avril.)

M. FORGEUR : Si nous devons nous montrer sévères pour accorder des congés, je ne crois pas que ce soit le cas avec M. Le Grelle. Sa présence peut être en effet bien nécessaire à Anvers, et son assiduité au congrès jusqu'ici vous prouve qu'il faut de puissants motifs pour l'empêcher de s'y rendre. Quoique la ville d'Anvers soit en état de siége et à ce titre soumise au pouvoir militaire, on sent aisément qu'il peut exister, qu'il doit même exister des rapports entre l'administration militaire et l'administration civile. Dans cette position, je le répète, M. Le Grelle peut être fort utile à Anvers; mais d'un jour à l'autre, les circonstances peuvent changer, et je ne crois pas que le congrès doive, ni qu'il puisse exiger la démission de l'honorable membre. J'approuve du reste les observations faites par le préopinant en ce qui touche MM. de Muelenaere et Thorn. (L., 9 avril.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : J'ajouterai à ce qui vient d'être dit une considération, c'est que nous nous montrons très-sévères pour ceux qui nous demandent des congés, tandis qu'il y a beaucoup d'absents qui ne demandent pas de congé, qui se taisent et qui ne donnent signe de vie, ni de mort. Je pense qu'il serait bien plus convenable de se plaindre de l'absence de ces derniers que de refuser des congés quand les motifs en sont aussi légitimes que celui que donne M. Le Grelle. (L., 9 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : J'ai demandé à la dernière séance que le bureau écrivît aux membres absents. Je réitère cette demande aujourd'hui; que le bureau les somme de se rendre à leur poste, en leur signifiant qu'une absence plus prolongée les fera considérer comme démissionnaires. (L., 9 avril.)

Digitized by Google

M. FORGEUR : Je crois, messieurs, que la seule punition à infliger aux membres absents, c'est la publicité. Nous n'avons pas le droit de les considérer comme démissionnaires, car il n'appartient pas au congrès de leur enlever un mandat qu'il ne leur a pas donné (*Assentiment.*)

(I., 9 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Si nous ne prenons pas des mesures pressantes pour faire rentrer les membres absents, nous qui sommes où le devoir nous prescrit d'être, nous consumerons ici notre temps sans profit pour le pays. Je ne dis pas qu'il faille les démissionner, mais il est indispensable de les mettre en demeure et de les forcer à se prononcer, afin que nous sachions s'ils conservent leur mandat oui ou non. (*Appuyé.*)

(I., 9 avril.)

M. LE BARON DE LEUZE est d'avis d'accorder le congé demandé. (I., 9 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Je crois que la mesure la plus efficace à prendre est la publicité.

(I., 9 avril.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME : Il faut que le congrès exprime son mécontentement de voir si peu de zèle dans les circonstances où nous nous trouvons. (I., 9 avril.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII : On pourrait exprimer le blâme au procès-verbal.

(I., 9 avril.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Il me semble que ce que nous voulions faire est fait par cette discussion même. Insérer le blâme au procès-verbal, me semble une mesure ridicule; c'est vouloir traiter les hommes comme des écoliers. (*Bruit.*) (I., 9 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Nous nous écartons beaucoup de la question. Revenons au congé demandé: cette discussion nous fait perdre notre temps.

(I., 9 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Il me semble qu'il n'y a rien de ridicule à vouloir que le pays soit dignement représenté et à exiger que chacun remplisse le mandat qui lui est confié, ou qu'il déclare ne pas pouvoir l'accepter. (*Aux voix! aux voix!*) (I., 9 avril.)

Un congé de huit jours est accordé à M. Le Grelle. (P. V.)

M. Pollin annonce qu'il se rendra à la séance lundi. (P. V.)

Pris pour notification. (P. V.)

MM. de Schiervel et de Renesse font connaître qu'ils se rendront au congrès sous peu de jours. (P. V.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. Engler informe l'assemblée qu'une affaire pressante l'appelant à Paris, il est dans l'impossibilité d'accepter le mandat de représentant au congrès. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : La liste des suppléants pour le Brabant méridional est épuisée. (*Agitation prolongée.*) (I., 9 avril.)

UN DES SECRÉTAIRES présente l'analyse des pétitions suivantes :

Le percepteur de la commune de Braine-Lalleud présente des observations sur le projet de décret relatif à l'emprunt de 12 millions.

MM. Nicolas Poncelet et Joseph Wauty, bateliers à Neffe, demandent la restitution des droits de patente perçus depuis 1827 sur les bateaux dits *Sambroises.*

Les notaires du canton de Wellin demandent l'autorisation d'instrumenter dans toute la province. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT annonce que l'ordre du jour est la discussion du projet de décret sur l'emprunt de 12,000,000 de florins. (E., 9 avril.)

M. VAN SNICK : Le rapport n'a pas été distribué à tous les membres. (E., 9 avril.)

Motion d'ordre.

M. DE ROBAULX : Avant de passer à la discussion en question, et puisqu'il s'agit d'un vote de fonds, ma conscience se refuserait à y prendre part si avant nous n'étions éclairés sur les bruits sinistres qui circulent depuis hier. Vous le savez, l'indépendance de la patrie est mise en doute. Je demande donc que les ministres soient appelés au congrès, pour qu'ils nous donnent des explications claires et précises sur le système qu'ils se proposent de suivre dans des circonstances aussi graves. Je demande que M. le ministre des relations extérieures nous communique les dépêches diplomatiques qu'il a dû recevoir, et nous fasse connaître l'opinion du cabinet français. Il est indispensable que tous les ministres assistent à la discussion qui va s'ouvrir, afin qu'ils puissent répondre tout de suite aux questions qui leur seront adressées.

(E., 9 avril.)

DE TOUTES PARTS : Appuyé! appuyé!

(E., 9 avril.)

M. DEVAUX, ministre d'État : M. le ministre des affaires étrangères est absent, sans doute parce qu'il ne savait pas l'heure fixée pour l'ouverture de la séance. Ensuite on concevra facilement que dans ce moment, des occupations sérieuses doivent le retenir dans son cabinet; je ne doute pas qu'en

Digitized by Google

le faisant prévenir, il ne s'empresse de se rendre à la séance. (E., 9 avril.)

M. RODENBACH : Il faut que nous sachions comment le ministère accueille les protocoles avant de lui donner notre confiance. On ne vote pas ainsi 12,000,000 de florins sans savoir ce qu'on en fera. (I., 9 avril.)

M. LE PRÉSIDENT annonce qu'il vient d'envoyer un huissier à M. le ministre des affaires extérieures. (E., 9 avril.)

PLUSIEURS MEMBRES : Il faut aussi en envoyer aux ministres des finances et de la guerre. (E., 9 avril.)

La séance est suspendue un instant ; MM. les ministres des affaires étrangères, des finances et de la guerre entrent successivement. Celui de l'intérieur sort. (E., 9 avril.)

Interpellations.

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. de Robaulx, pour une question préalable. (*Non, non, vous vous trompez.*) (E., 9 avril.)

M. DE ROBAULX : Je ne fais pas de question préalable ; ce que j'ai à dire touche au contraire au fond de la discussion que nous allons entamer et ne peut en être séparé.

Avant de nous occuper de frapper un emprunt ou une contribution extraordinaire, la nation belge doit savoir quelle destination sera donnée aux fonds qui nous sont demandés. Pour cela, les ministres doivent annoncer ce qu'ils ont arrêté sur nos destinées, le plan qu'ils se proposent de suivre.

A l'avance, je dois le dire, nous ne pouvons plus aujourd'hui nous croire satisfaits par la réponse banale : Quand on veut la paix, il faut se préparer à la guerre. Laissons ces phrases sentencieuses, pour arriver au positif.

Il y a quelques jours, le ministre des relations extérieures nous disait à cette tribune qu'il ne désespérait pas du maintien de la paix. Ses illusions doivent être dissipées ; la guerre doit, si je ne me trompe, lui paraître plus qu'imminente, car je la considère comme commencée entre les peuples et les despotes.

Depuis quelque temps, les ministres français quittant le masque dont ils s'étaient couverts, laissaient percer le système de leurres et de duplicités qu'ils avaient adopté vis-à-vis de nous. N'en doutez pas un instant, depuis le premier pas de la diplomatie française dans nos affaires, jusqu'à ce jour, tout n'a été qu'une infâme tromperie, une continuité de déloyautés, indigne de la nation française.

Grâce à l'éloquence énergique de MM. Lamarque et Mauguin, ces véritables représentants de la révolution de juillet, le ministère de Louis-Philippe nous est montré à nu ; ses odieux projets nous sont connus ; le complot de la Sainte-Alliance, reconstituée par Louis-Philippe et ses ministres, n'est plus un mystère.

M. Sébastiani, a dit, à la tribune, que la France avait adhéré aux protocoles de la conférence de Londres, et cherchant à justifier sa hideuse conduite, il a ajouté que la Belgique formerait un État indépendant, *moins le Luxembourg*. La France s'est engagée à l'exécution de ces conventions.

Est-ce bien le même ministre, celui qui au nom d'une grande nation ose tenir un tel langage, qui nous faisait notifier officiellement par son envoyé, au mois de février dernier : « Le gouvernement » français n'a point adhéré aux dispositions du » protocole du 27 janvier. Dans la question des » dettes comme dans celle de la fixation de l'é- » tendue et des limites des territoires belge et » hollandais, il a toujours entendu que le con- » cours et le consentement libres des deux États » étaient nécessaires (1). » C'était un leurre ; par ce moyen, on voulait appuyer une candidature qu'à l'avance on était décidé à refuser.

Vous le voyez, le ministère de Louis-Philippe a voulu temporiser ; il voulait notre perte, notre honte, mais il n'osait l'avouer. Le moment n'était pas arrivé où il pourrait nous imposer son système de déception, de mauvaise foi. Il a fallu les interpellations pressantes de deux amis de la liberté des peuples, pour l'amener à nous présenter un joug humiliant.

« Le protocole du 20 janvier, a dit M. Sébastiani, doit être la règle de conduite du ministère franfrançais. »

Plus de doute, le gouvernement de Louis-Philippe a pactisé avec la Sainte-Alliance. Louis-Philippe lui-même est entré dans la conspiration flagrante contre les libertés. Il consent à joindre ses forces à celles des autres despotes, pour violer le territoire belge.

Nous ne pouvons, sans manquer à notre mandat, sans trahir la nation, sans anéantir l'article 1^er^ de la constitution et réprouver notre glorieuse révolution, nous soumettre à une atrocité semblable. Le gouvernement français nous abandonne, nous

(1) Nous reproduisons, aux *Pièces justificatives*, n° 172, le texte de la lettre de M. le comte Sébastiani, dont M. de Robaulx cite un passage.

Digitized by Google

délaisse, c'est la conséquence d'un *plan machiavélique* qu'il a toujours suivi contre nous.

Réduits à nous-mêmes, nous n'avons plus de mesures à garder avec un tel gouvernement.

Rappelez-vous les concessions qu'il nous a arrachées par duperie. Il s'agissait de nous constituer en république : le cabinet de Louis-Philippe nous dépêche un agent occulte; par ses manœuvres, un grand nombre d'entre nous sacrifient à la tranquillité de la France leur opinion en faveur de cette forme de gouvernement, parce que, nous disait-on, si vous adoptez la république, en France elle a aussi beaucoup de partisans; plus tard, la contagion pourra gagner, et vous amènerez le renversement du trône, du seul pays qui se montre véritablement notre ami, notre allié. Vous décrétâtes la monarchie pour complaire à l'opinion de ceux qui se déclarent aujourd'hui nos ennemis.

Plus tard, beaucoup de membres étaient contraires à tout ce qui pouvait nous rapprocher de la France, et nous mettre plus ou moins indirectement sous l'influence de son gouvernement; ils voyaient juste. Eh bien! encore pour la tranquillité de la France, on les amena à sacrifier leurs votes, qu'ils destinaient à un autre candidat, pour appeler le duc de Nemours.

Vous connaissez trop bien la suite de cette duperie, le langage fallacieux qui accompagna le refus, pour que je vous le rappelle.

Usons de nos ressources, elles sont immenses. Par un manifeste, invoquons la sympathie des peuples, faisons un appel aux nations; la France, cette France grande et généreuse, que je distingue de son gouvernement machiavélique, est notre amie; elle nous répondra, n'en doutez pas; notre cause est la sienne. C'est sur les champs de bataille que la liberté doit triompher ou être anéantie, et non dans les repaires de la diplomatie.

Plaçons-nous à la hauteur d'hommes libres et indépendants, alors, la Pologne, l'Italie reprendront courage en voyant une nation, leur devancière en révolution, imiter leurs nobles exemples.

Puisque les rois absolus (ici je ne fais aucune distinction) nous déclarent la guerre, acceptons-la, et montrons-leur que nous sommes dignes de la cause sacrée que nous défendons. Nous aurons tous les peuples pour nous, tous ne forment qu'un vœu, c'est d'en finir avec le despotisme, sous quelque masque qu'il se cache.

Les nations sont prêtes. La guerre générale aura lieu, malgré les utopies déshonorantes des diplomates.

Par un protocole, acte de nulle valeur en face de la liberté armée, on veut nous enlever le Luxembourg, sous le vain prétexte qu'il appartient à la confédération germanique; si nous ne repoussons énergiquement une prétention aussi injuste, demain, par un nouveau prétexte, on nous présentera le joug humiliant de la restauration, ou, nous y soumettant par parties, on finira par nous démembrer. Sachons résister à l'alliance des tyrans, formons de suite l'un des anneaux de l'alliance des peuples... Guerre, guerre à mort, à tout ce qui est contre la liberté!

Notre constitution comprend le Luxembourg dans le territoire belge. Le régent a prêté le serment de maintenir l'intégrité de ce territoire. (L'orateur lit les termes du serment.) Dans sa proclamation aux habitants de cette province, il a renouvelé ce serment à la face de l'Europe; il disait : « Luxembourgeois, vous êtes depuis plus de » trois siècles Belges comme nous, et vous vous » êtes montrés dignes de ce nom. Restez unis et » fermes. Au nom de la Belgique, acceptez l'assu» rance que vos frères ne vous abandonneront *ja*» *mais* (1). »

(1) Nous donnons ci-après le texte de cette proclamation, qui fut revêtue de la signature du régent et contre-signée par tous les ministres *.

« PROCLAMATION DU RÉGENT DE LA BELGIQUE.

» *Aux habitants de la province de Luxembourg.*

» Concitoyens,

» J'ai juré de maintenir l'indépendance et l'intégrité du territoire de la Belgique.

» Je serai fidèle à mon serment.

» Ne vous laissez, ni séduire par les promesses, ni effrayer par les menaces.

» Le congrès a protesté contre les actes de la conférence de Londres, qu'une grande puissance ne considère elle-même que comme des propositions. La nation, qui a su vaincre les armées hollandaises, maintiendra la protestation de ses représentants. Nous avons commencé notre révolution malgré les traités de 1815; nous la finirons malgré les protocoles de Londres.

» Luxembourgeois! vous êtes depuis plus de trois siècles Belges comme nous, et vous vous êtes montrés dignes de ce nom.

» Depuis le règne de Philippe le Bon, vos efforts comme les nôtres ont eu pour but une nationalité commune.

» En 1815, vous avez eu, pour la première fois, des rapports particuliers avec l'Allemagne, mais vous avez continué à vivre sous les mêmes institutions que le reste de la Belgique.

» Dans le Grand-Duché, comme dans les autres provinces belges, le roi Guillaume a brisé le pacte social qui l'unissait aux Belges, et les a déliés de leurs engagements en violant les siens.

» La guerre a prononcé entre lui et nous; et l'auto-

* MM. Goblet, Charles de Brouckere, Ticlemans, Sylvain Van de Weyer, Alexandre Gendebien.

Digitized by Google

Je demande aux ministres ce qu'ils ont fait pour remplir cette promesse sacrée et soutenir un langage aussi énergique. Ce n'est pas avec quatre ou six bataillons appelés pour protester qu'il faut combattre; quittons ces voies timides. La nation entière exige de son gouvernement l'exécution d'engagements solennels; elle se montrera toujours quand il s'agira de repousser les empiétements des étrangers.

Je demande qu'il soit fait un appel aux volontaires, pour se porter à la défense du Luxembourg, point actuellement menacé. Les raisons astucieuses avancées par la diplomatie ne doivent point nous arrêter; quand un peuple entier secoue le joug de ses tyrans, on ne peut consulter les titres qu'aurait pu créer l'usurpation, tout contrat est brisé, et la nation entière reprend ses droits; elle devient elle-même; laisser à des tiers le droit de la fractionner, de la diviser et de la parquer à leurs caprices, ce serait, je le répète, reconstituer la Sainte-Alliance.

Que les ministres, dans ces graves circonstances, se pénètrent bien de la tâche qui leur est imposée; qu'ils sachent que, s'ils reculent devant leurs devoirs, les Belges, plus forts que leur gouvernement, feront eux-mêmes leurs affaires; ils ne souffriront jamais que leur honneur soit terni, leur gloire humiliée.

Le ministre des affaires étrangères disait à cette tribune, il y a quelques jours, qu'il donnerait sa démission plutôt que de consentir à aucune atteinte à notre indépendance, à l'intégrité du territoire; je lui rappelle sa promesse, j'en prends acte.

Si le ministère ne sentait pas la position où le placent les circonstances, s'il hésitait à prendre un parti digne de la nation, une effrayante responsabilité l'attend.

Le gouvernement français trahit la cause des peuples. Il sera frappé de l'anathème des peuples. Louis-Philippe, oubliant qu'il a été hissé sur le pavois par la volonté nationale, déchire le sein de sa mère; il rompt avec toutes les révolutions, il s'en déclare l'ennemi. Que les révolutions lui prouvent que si les rois passent, les peuples restent. Les exemples ne manquent pas; on sait de nos jours quels sont les moyens à employer pour briser un trône qui renie son origine et veut exercer la violence. Les antipathies franchissent facilement les frontières, les nations comprennent que l'injustice qui atteint l'une d'elles menace toutes les autres.

Soyez-en convaincus, messieurs, le moment n'est pas éloigné où les hommes stationnaires subiront le juste châtiment de leur système timide et avilissant. Ils se sont mis à genoux devant les rois; les peuples n'ont pu sans indignation voir une telle humilité, ils en ont frémi. Le jour de la vengeance approche. En attendant nous combattrons seuls s'il le faut; les nations témoins de notre courage ne nous laisseront pas succomber.

Que l'on fasse un appel aux signataires de l'association de l'indépendance nationale; ils ont promis de combattre. Faites marcher l'armée régulière, ranimez l'ardeur de nos braves volontaires, mettez-les en présence de nos ennemis quels qu'ils soient; leur dévouement éprouvé nous est un sûr garant de leurs succès; nous avons encore la garde civique, animée du patriotisme le plus pur: ordonnez une levée en masse enfin. La Belgique n'aurait-elle pas autant de braves que cette héroïque Pologne? Et si M. Sébastiani trouvait cette terre de valeur trop éloignée pour lui porter secours, la garde nationale et l'armée française savent que la Belgique touche à leur patrie; pour sceller notre fraternité, elles ne manqueront pas de nous tendre leurs bras protecteurs, en dépit du froid égoïsme de ceux qui pensent être à leur tête.

Trop longtemps notre gouvernement s'est fié aux paroles fallacieuses des cabinets européens,

rité légitime est celle que la volonté nationale a fondée.

» Vous n'êtes pas étrangers à nos combats, à nos victoires; vous vous êtes spontanément associés à la révolution belge, et les noms de vos volontaires sont inscrits dans l'histoire de nos journées.

» Vous jouissez déjà, autant que les circonstances ont pu le permettre, des bienfaits de la révolution.

» Les impôts les plus odieux sont abolis.

» Vous avez vous-mêmes renouvelé vos autorités communales, et vous êtes administrés par les hommes de votre choix.

» Vos députés ont concouru à donner à la Belgique la constitution qui la régit.

» Vous n'avez pas oublié les vexations dont vous avez été victimes pendant quinze ans. Craignez le retour de la fiscalité hollandaise, qui a ruiné votre industrie et votre agriculture!

» Les hommes qui vous parlent d'ordre légal, et qui suscitent parmi vous la guerre civile, sont les agents, les complices du gouvernement déchu; ils ont vécu de tous les abus, et ils les regrettent.

» Réduite à elle-même, séparée de la Belgique, de la France et de la Prusse, cernée de toutes parts de lignes de douanes, votre province, en se constituant à part, deviendrait le pays le plus malheureux de la terre.

» Luxembourgeois! restez unis et fermes. Au nom de la Belgique, acceptez l'assurance que vos frères ne vous abandonneront jamais.

» Bruxelles, le 10 mars 1831. »

(J., 12 mars.)

Digitized by Google

aujourd'hui cette fausse sécurité nous abandonne; c'est le gouvernement français et sa politique honteuse qui nous réduit à n'avoir recours qu'à nous et à notre désespoir.

La conduite de Louis-Philippe, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, confirme l'opinion que j'avais de lui; il réalise de sinistres prévisions. Souverain populaire, il veut donner le baptême de la légitimité à sa couronne; pour cela, il sacrifiera tout. Mais qu'il se rappelle qu'aux yeux des rois, il est né bâtard. Au dedans, il a perdu la confiance et l'amour de la nation: consultez la France, elle vous répondra que toutes ses espérances sont déçues. Au dehors, sa politique étroite et servile est toute d'intérêt personnel; elle porte à l'exaspération toutes les nations trompées par son avénement. Qu'a-t-il fait pour la cause des peuples? L'Italie et la Pologne sont sacrifiées au maintien de la ligue des têtes couronnées, la liberté est immolée partout, même en France, à la conservation d'un quasi-droit divin.

Le ministère français vous l'a dit, il a consenti à ce que la Pologne soit écrasée, il a consenti à ce que les patriotes italiens soient égorgés par les soldats de l'Autriche, et il consent à nous donner des fers. Le gouvernement de Louis-Philippe est d'une mauvaise foi insigne, il est évidemment lié par des traités secrets, il ne vise qu'à l'assujettissement de tous les peuples. L'âme de ses perfides combinaisons est son représentant à la conférence de Londres.

Nous marchons à une nouvelle révolution; elle sera due au système suivi par le système actuel du ministère français; elle sera plus terrible que celle commencée en 1789, parce que celle de 1830 a été trahie par ses enfants, comme la première l'a été par les hommes à courte vue de la France. Que Louis-Philippe y prenne garde, il joue gros jeu. Par la conduite et les intrigues de ceux auxquels il accorde sa confiance, il va livrer l'Europe au hasard de nouvelles commotions, la livrer à l'anarchie: les jours sanglants de 92 et 93 pourront renaître; ce n'est pas que j'approuverais de semblables choses, car avant tout je déteste l'anarchie.

Ministres belges, vous avez nos destinées entre vos mains, montrez-vous dignes de votre mission: voulez-vous nos fonds, nos bras? dites-le! la loi suprême de la nécessité vous le commande; vigueur, énergie, audace même, ne négligez rien, nous vous soutiendrons dans la défense de l'indépendance du territoire. Ceux-là auront ma confiance qui sauront tout employer pour laisser sans tache l'honneur national.

Expliquez-vous, c'est de votre déclaration que dépendra mon vote sur les lois financières.

Je demande au ministre des relations extérieures:

1° S'il a connaissance de l'adhésion donnée par le gouvernement français au protocole du 20 janvier, qui consacre l'intervention directe dans la question des limites, et qui nous enlève le Luxembourg?

2° Le ministère est-il sincèrement décidé à faire la guerre à qui que ce soit pour maintenir l'intégrité du territoire, et a-t-il pris ou va-t-il prendre des mesures à cet effet?

(*Ce discours, prononcé avec verve, a excité les plus vives émotions et a été interrompu à plusieurs reprises par des applaudissements et des bravos.*)

(E., 9 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, monte à la tribune. (*Vif mouvement d'intérêt suivi d'un silence profond.*)

Messieurs, nous n'avions pas attendu l'arrivée des dépêches dont je vais vous faire connaître la substance, pour vous dire que nous devions nous préparer à la guerre. Mais en vous disant que la guerre était imminente, nous vous avons demandé de l'argent et des bras, comme mandataires de la nation, et si nous avons ajouté que la paix était encore possible, je le répète, nous n'avons pas attendu pour nous préparer à la guerre que les dépêches nous fussent arrivées, et il me semble que l'honorable membre qui a voulu insinuer des doutes sur les intentions du ministère avait plus de confiance que nous dans la paix, puisqu'il a refusé de voter la mobilisation du premier ban de la garde civique. Trêve donc de doutes et de soupçons sur un ministère qui est et qui sera toujours belge, et dont le patriotisme est un sûr garant qu'il ne prendra jamais que des mesures dignes de vous et de la nation. (*Bravo! bravo!*)

Vous vous rappelez, messieurs, que lorsque nous nous occupions du choix du chef de l'État, il nous a été distribué, il nous a été communiqué une lettre de M. le ministre des affaires étrangères de France, dont je dois vous rappeler les termes:

« Paris, ce 1er février 1831.

» Monsieur,

» Si, comme je l'espère, vous n'avez pas encore communiqué au gouvernement belge le protocole du 27 du mois de janvier, vous vous opposerez à cette communication, parce que le gouvernement du roi n'a point adhéré à ses dispositions. Dans la question des dettes, comme

Digitized by Google

» dans celle de la fixation de l'étendue et des » limites des territoires belge et hollandais, nous » avons toujours entendu que le concours et le » consentement libres des deux États étaient né- » cessaires.

» La conférence de Londres est une médiation, » et l'intention du gouvernement du roi est qu'elle » ne perde jamais ce caractère.

» Agréez, monsieur, l'assurance de ma consi- » dération distinguée.

» HORACE SÉBASTIANI. »

Cette lettre, messieurs, est arrivée à la suite du protocole du 20 janvier, qui nous fut communiqué par un seul des commissaires près la conférence de Londres, et contre lequel vous aviez fait une protestation énergique. A la suite de cette communication intervint le protocole du 27 janvier, qui réglait la dette, tandis que celui du 20 réglait les limites. Vous vous rappelez, messieurs, que c'est moi qui demandai l'impression de cette lettre, en disant qu'il fallait qu'elle restât comme un monument contre le ministre qui l'avait souscrite, s'il venait à renier ses œuvres, prévision qui vient se réaliser aujourd'hui. (*Sensation pénible, agitation.*)

Je dois dire cependant que dans les dépêches que nous avons reçues, il n'y a rien d'officiel. Ces dépêches ne contiennent que des communications verbales faites à notre envoyé près la cour de France, desquelles il résulterait que le gouvernement français aurait adhéré au protocole du 20 janvier, et cependant la lettre de M. Sébastiani à M. Bresson fait partie des archives du ministère des affaires étrangères. Elle a reçu, par la communication et l'impression que vous en avez ordonnée, le caractère officiel; dès lors le ministre des affaires étrangères de France doit nous répondre, non pas par des communications verbales, mais par des communications officielles. Vous sentirez que quoique l'adhésion au protocole du 20 janvier soit en date du 2 avril, n'en ayant eu connaissance que pour ce qui en a été dit à notre envoyé, il m'est impossible de dire l'étendue de cette adhésion. Est-elle générale? Est-elle partielle! Est-elle pure et simple? Est-elle entière? Est-elle restrictive? Je l'ignore, et il m'est d'autant plus impossible d'affirmer quelque chose à cet égard, que, quoique l'adhésion soit du 2, dans la séance du 4, M. Sébastiani a tenu un langage qui ne se concilie pas avec ce que nous dit notre envoyé. Dans la séance du 4, il ne dit pas un mot du Limbourg, il ne parle que du Luxembourg, encore dit-il à cet égard qu'il doit s'imposer quelque réserve à cause des négociations entamées. Si je me trompe, je prie ceux de mes collègues qui ont lu la séance du 4 de relever mon erreur. Quant aux autres questions, l'adhésion du gouvernement français serait pure et entière. Si je consulte la note de notre envoyé, l'adhésion n'affecterait en rien les questions du Luxembourg: voici du reste la réponse qui a été faite à un envoyé de France près la conférence de Londres, qui avait mission d'obtenir des modifications au protocole du 20 janvier :

« RELATION POLITIQUE DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG TELLE QU'ELLE RESSORT DES TRAITÉS.

» Les relations politiques du grand-duché de » Luxembourg, son étendue et ses limites, ont été » fixées par l'acte du congrès de Vienne. Aucun » changement n'y a été apporté par des traités » subséquents.

» En vertu de l'article 67 de l'acte du congrès » de Vienne, le grand-duché de Luxembourg » forme un des États de la confédération germa- » nique.

» Servant de compensation aux pays que la » maison de Nassau-Orange possédait en Alle- » magne, le Grand-Duché a été déclaré reversible » à la branche de Nassau-Biberich, celle d'Orange » venant à s'éteindre. (Voir l'article 71 de l'acte » du congrès de Vienne.)

» Propriété de la maison de Nassau, et non du » roi des Pays-Bas, le Grand-Duché n'a pu faire » partie du royaume des Pays-Bas.

» Le roi ne pouvait et ne peut en disposer.

» Il ne pouvait prendre à l'égard de ce pays » que des mesures administratives, et encore, » qu'autant que cela pouvait se faire sans préju- » dice aux droits de souveraineté et de reversibi- » lité, et aux relations du Grand-Duché avec la » confédération germanique, dont il ne cesse de » faire partie.

» La faculté réservée au roi par le traité de » Vienne de 1815, de faire, relativement à la suc- » cession dans le Grand-Duché, tel arrangement de » famille entre les princes ses fils que S. M. jugera » conforme aux intérêts de sa monarchie et à ses » intentions paternelles, ne peut déroger en rien » aux rapports politiques de ce pays avec la mai- » son de Nassau et la confédération germanique.

» L'intervention de la confédération germani- » que dans les affaires du grand-duché de Luxem- » bourg ne saurait être considérée, comme le » gouvernement français l'a reconnu lui-même,

Digitized by Google

» comme une intervention dans les affaires intérieures d'un pays étranger.

» Elle ressort des articles 2 et 11 de l'acte fondamental de la confédération, basé sur des principes de paix et de sécurité mutuelle, ainsi que des articles 6, 18, 25, 26 et 36 de l'acte complémentaire du 8 juin 1820. Le cas d'intervention est prévu et précité.

» La confédération forme un ensemble reconnu comme tel par toutes les puissances, ayant incontestablement le droit, ainsi que tout État indépendant, de prendre dans l'étendue de ses limites telles mesures qu'elle peut juger convenables pour le maintien de l'ordre, et pour le rétablir là où il a été troublé. »

C'est, messieurs, à la suite de cette réponse que l'adhésion du cabinet français a été donnée au protocole du 20 janvier. Mais, pour qu'il ne reste aucun doute, des courriers vont être expédiés, avec ordre de rapporter une réponse catégorique.

Il résulte de ces dépêches, qu'au moins le cabinet français et le cabinet anglais sont d'accord sur un point, savoir: que la cause du prince d'Orange est entièrement perdue en Belgique, et que, quant aux négociations relatives au choix définitif du chef de l'État, les deux cabinets marcheront d'accord. Nous protestons du reste, comme nous l'avons déjà fait, que nous ne reconnaîtrons à personne sur ce point que le droit de conseil.

Quoi qu'il en soit, messieurs, nous ne voulons pas entretenir le pays dans une sécurité trompeuse. Nous croyons que la guerre est imminente. Toutes les mesures seront prises pour mettre le Luxembourg en état de défense; il est de l'intérêt et de l'honneur de la Belgique de ne pas se séparer de cette province; et la Belgique serait digne de retomber sous le joug si elle pouvait prêter la main à ce lâche et honteux abandon. (*Bravo! bravo!*) Les Luxembourgeois sont nos frères. (*Oui! oui!*) Le roi Guillaume les a considérés comme Belges pendant quinze ans. Pendant quinze ans leurs belles forêts ont grossi le trésor belge. Comme nous, les Luxembourgeois ont subi le joug honteux et humiliant de la Hollande, et c'est là qu'ils ont puisé le droit de faire comme nous leur révolution. Messieurs, nous vous avons demandé des bras, il faut les armer; pour cela nous avons besoin de fonds, vous nous en accorderez. Je ne peux vous dire quel plan de défense sera adopté dans la guerre qui se prépare : vous sentez qu'un plan, mûrement examiné dans le conseil, ne saurait être divulgué sans profit pour nos ennemis; mais soyez assurés que, dans toutes les mesures que nous adopterons, nous serons fidèles à l'honneur national et entièrement dévoués à son indépendance. La devise du ministère est : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* (*Bravo! bravo!*)

(C., 9 avril.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, il doit m'être permis de répondre à ce qu'a dit M. Lebeau, touchant les doutes que j'aurais élevés contre les intentions du ministère. Je ne prétends pas faire ici amende honorable; ce que j'avance est le résultat de ma conviction, et je ne me rétracte jamais; mais je crois que dans cette circonstance M. le ministre s'est trompé. Je ne me suis livré à aucune insinuation contre le ministère, j'ai dit seulement que je voulais qu'il m'expliquât sa marche avant de lui voter des fonds. Ce que j'ai dit, je le répète. Nous sommes ici attaqués dans notre indépendance. Les puissances veulent démembrer la Belgique. Ministres belges, je vous demande de vous joindre à l'élan national pour défendre notre indépendance et notre territoire: alors je voterai des fonds. On nous a dit, messieurs, que ce qui nous a été communiqué n'était pas officiel, que ce n'était que le résultat de communications verbales.

(C., 9 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Pas même de communications verbales.

(C., 9 avril.)

M. DE ROBAULX : C'est le résultat de conversations verbales. (*On rit.*) Eh bien, si les communications ne sont pas officielles, il n'en est pas moins vrai que nous devons croire à leur contenu; il est évident que, d'après les paroles de M. Sébastiani à la tribune, l'adhésion au protocole ne peut plus faire la matière d'un doute; cette adhésion a servi de base aux raisonnements du ministre. Eh bien, messieurs, puisque nous sommes abandonnés même par la France, ne comptons plus sur elle. Les communications diplomatiques sont peu de chose pour moi; je ne suis pas d'avis, pour prendre un parti, d'attendre des communications officielles. Aujourd'hui tout est démasqué : Louis-Philippe trahit la révolution. Mais la France est là; elle est grande, généreuse, elle connaît son intérêt, elle nous soutiendra. Envoyons des troupes dans le Luxembourg, c'est là que doivent être concentrés tous nos moyens de défense. Nous ne craignons pas d'être attaqués d'un autre côté, la Hollande n'oserait. Vingt-quatre mille hommes de la confédération germanique menacent le Grand-Duché: envoyons-y dix mille hommes, ils suffiront pour le défendre. Confiant dans la parole du ministre, qui, je le pense, est l'expression des vues du ministère entier, je voterai des fonds; mais que le ministère n'oublie pas qu'il faut agir aujourd'hui

Digitized by Google

avec vigueur, avec énergie, avec audace même, si nous voulons triompher. (C., 9 avril.)

M. VAN DE WEYER : Je dois relever une erreur qui est échappée à M. le ministre des affaires étrangères relativement à la lettre de M. Sébastiani. Cette lettre, a-t-il dit, a été communiquée semi-officiellement. Je ne sais ce que c'est qu'une communication semi-officielle, mais le congrès se souviendra que lecture de cette lettre lui a été donnée, et qu'il en a ordonné l'impression ; du reste, elle n'aurait pas été imprimée qu'elle n'en aurait pas moins fait partie des archives du ministère. (I., 9 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères; J'ai dit ce qui s'est passé réellement à la séance du 3 février. On nous a d'abord communiqué semi-officiellement la lettre de M. Sébastiani, nous en avons demandé lecture, et le congrès en a ordonné l'impression, (I., 9 avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je demanderai au ministre de la guerre si les mesures sont prises pour la défense de la Belgique, et si un appel a été fait aux volontaires pour la défense du Luxembourg? (I., 9 avril.)

M. VAN DE WEYER trouve la question dangereuse. Le ministère a dans ses mains les moyens d'exécution, il ne doit pas faire connaître d'avance les plans qu'il se propose d'exécuter. (I., 9 avril.)

M. DESTOUVELLES : Nous avons des relations avec le cabinet français, et pour le moment je me garderai bien de prendre la défense du gouvernement de ce pays; mais nos relations ne se bornent pas à la France. Je demanderai si notre envoyé à Londres a été reçu ? (I., 9 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Dans la dernière séance j'ai dit que je l'ignorais, et j'ai expliqué les causes qui pouvaient occasionner le retard. J'ai expédié un courrier à Londres, j'attends la réponse; le congrès peut être bien convaincu qu'il ne me convient pas de laisser notre envoyé dans une position qui ne me conviendrait pas à moi-même, et si la réponse n'est pas telle que nous devons l'attendre, M. d'Arschot sera rappelé. (I., 9 avril.)

M. DESTOUVELLES : Quoique n'ayant pas été reçu officiellement, M. d'Arschot peut avoir reçu de lord Palmerston des communications officieuses. Je demande, s'il en existe, qu'on nous les fasse connaître. (I., 9 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Je ne puis rien dire des communications officieuses qui ont été faites à notre envoyé par le cabinet anglais, parce que ces communications ont trait à des négociations que la publicité pouvait faire avorter. (*Appuyé !*) (I., 9 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : J'avais demandé la parole pour répondre à la question de M. Alexandre Rodenbach. Il y a quatre semaines, le conseil des ministres prit une résolution pour envoyer des troupes dans le Luxembourg; la dissolution du ministère a empêché de mettre cette résolution à exécution. (I., 9 avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je demande pourquoi on ne l'a pas exécutée sur-le-champ? (I., 9 avril.)

M. VAN DE WEYER répète qu'aujourd'hui toute explication à cet égard serait dangereuse. Le ministre de la guerre prendra sous sa responsabilité les mesures nécessaires pour la défense du pays. Le congrès ne doit pas en demander davantage. (I., 9 avril.)

M. DE ROBAULX : J'admets que le ministère ne puisse pas s'expliquer sur toutes les mesures qu'il se propose de prendre; mais il en est certaines sur lesquelles il le pourrait sans inconvénient. Par exemple, il pourrait nous dire si son intention est de faire un appel aux volontaires, qui seront certainement nos meilleurs soldats. (I., 9 avril.)

La clôture de cette discussion préliminaire est mise aux voix et prononcée. (I., 9 avril.)

Discussion du projet d'emprunt forcé de 12,000,000 *de florins.*

L'ordre du jour appelle la discussion du projet de décret sur un emprunt de 12,000,000 de florins (1). (I., 9 avril.)

M. JOTTRAND : Puisque nous sommes tous d'accord sur la nécessité de l'emprunt, il n'est pas besoin de dire aux ministres quels risques ils courraient si les fonds n'étaient pas employés d'après la volonté avouée de l'assemblée. Il faut qu'ils se rappellent qu'il n'est pas voté pour autre chose que la guerre. La France nous est hostile, elle continue à marcher dans le système déplorable du ministère Sébastiani, et emploie toutes ses forces pour rétablir le système de 1815, après avoir fait un appel indirect aux peuples. Obligés de lui résister comme aux autres cabinets, il faut que nous organisions une force de résistance, non pour repousser l'invasion, car je ne crois pas que la Sainte-Alliance se soit mise en mesure pour le faire. Elle continuera son système machiavélique

(1) Voyez ce projet aux *Pièces justificatives*, n° 289.
Le projet du gouvernement et son exposé des motifs se trouvent aux *Pièces justificatives*, n° 287.

Digitized by Google

pendant quelque temps et ne nous attaquera pas, si nous nous mettons en mesure. S'il en était autrement, elle nous traiterait comme les Polonais et les Italiens. Que le ministère se rappelle qu'on pourrait, non l'accuser d'incapacité, mais de trahison, s'il ne prend pas des mesures de défense. Il a devant les yeux la punition récente des ministres de Charles X, qui n'ont pas perdu leur pays, mais qui ont tenté seulement de le perdre.

(J. B., 9 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, trouve que la leçon est prématurée, et prie le congrès d'être convaincu que le ministère est assez pénétré de la gravité des circonstances pour savoir ce qu'il doit faire. (I., 9 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Plusieurs membres du congrès m'ont demandé des explications sur les recettes et les dépenses; je suis bien aise d'avoir cette occasion de déclarer que tous les députés peuvent tous les jours venir à mon ministère consulter les états de recette, les dépenses et la nature des dépenses : il n'y aura jamais aucun secret.

Je dépose sur le bureau un état d'après lequel la recette totale du 1er octobre au 31 décembre a été d'environ 6 millions 800 mille florins, et la dépense de 4 millions 150 mille florins. Du 1er janvier au 2 avril, la recette 9 millions 700 mille florins, et la dépense 10 millions 260 mille florins. D'où il résulte que le 2 avril, nous avions en caisse plus de 2 millions de florins. Maintenant nous allons nous occuper d'établir un budget pour le deuxième semestre.

(E., 9 avril.)

M. D'ELHOUNGNE demande pourquoi, lors du premier projet d'emprunt, le ministère se contentait de 7 millions de florins, si les domaines avaient étaient vendus, et qu'aujourd'hui il en demande douze. (I., 9 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, répond qu'en cas de vente des domaines il se serait contenté de 7 millions, parce que les domaines ne valaient pas davantage, et, dit-il, nous ne pouvions pas vendre plus que nous n'avions. (I., 9 avril.)

On passe à la discussion de l'art. 1er, ainsi conçu :

« Art. 1. Il sera levé un emprunt de 12 millions » de florins pour subvenir aux besoins extraor- » dinaires de l'État. » (I., 9 avril, et A. C.)

M. ALEXANDRE RODENBACH propose de dire : *Pour subvenir aux besoins extraordinaires de la guerre.* (A.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Il est certain que l'emprunt est demandé pour subvenir au besoin de la guerre, cependant une petite partie devra être employée à autre chose, parce que les rentrées ne montent pas à l'estimation présumée. (J. B., 9 avril.)

M. D'ELHOUNGNE : Du moment qu'il est employé aux besoins extraordinaires, le congrès doit être satisfait. (J. B., 9 avril.)

L'amendement de M. Alexandre Rodenbach est mis aux voix et rejeté. (P. V.)

L'article 1er est adopté. (P. V.)

« Art. 2. Les domaines, les contributions et » tous autres revenus de l'État présents et futurs » sont affectés à la garantie de l'emprunt. »

(A. C.)

M. JOTTRAND propose la suppression de l'article; il est certain, dit-il, que tout emprunt a ses garanties. Ce ne sont que les pays qui ont un petit crédit, comme l'Espagne, qui font cette mention. (J. B. 9 avril.)

L'article est supprimé. (P. V.)

« Art. 3. L'emprunt est remboursable au 1er jan- » vier 1833, ou plus tôt si les circonstances le » permettent. » — Adopté. (A. C. et P. V.)

« Art. 4. Tout propriétaire ou usufruitier con- » tribuera dans l'emprunt à concurrence d'une » somme égale à la contribution foncière qui re- » pose sur les biens dont il a la pleine propriété » ou l'usufruit pour l'exercice courant, sauf dé- » duction des centimes additionnels perçus au » profit des communes et des provinces. » (A. C.)

Il s'élève une discussion pour savoir si l'usufruitier sera admis à se faire rembourser par le propriétaire le montant de la cote d'emprunt qu'il aura payé. (I., 9 avril.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose d'ajouter au mot : *usufruitier*, les mots : *ce dernier sans préjudice à la disposition du paragraphe 3 de l'article 609 du Code civil.* (A.)

QUELQUES MEMBRES font observer qu'il faut laisser ces questions, si elles s'élèvent, à la décision des tribunaux. (I., 9 avril.)

L'amendement de M. Henri de Brouckere est rejeté. (P. V.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, propose un amendement conçu en ces termes :

« Les recouvrements se feront à charge du propriétaire aussi longtemps qu'il n'aura pas fait connaître l'usufruitier. » (A.)

Cet amendement est adopté; il forme le § 3 de l'art. 4 du décret. (P. V.)

M. VAN MEENEN propose la disposition additionnelle suivante :

Digitized by Google

« Il est bien entendu que cette charge porte sur le propriétaire seul et aucunement sur le locataire, nonobstant toute clause ou disposition contraire d'un acte antérieur quelconque (1). » (A.)

Cet amendement est rejeté. (P. V.)

M. CAMILLE DE SMET présente cette disposition :

« Les cotes de 15 florins sont exemptées. »

(A.)

Cet amendement est rejeté. (P. V.)

M. D'HANIS VAN CANNART propose une disposition additionnelle ainsi conçue :

« Cependant le propriétaire ou usufruitier ne contribuera pas dans l'emprunt à raison des propriétés détruites ou submergées par suite de la guerre. » (I., 9 avril, et A.)

Cette proposition est adoptée et forme le § 2 de l'art. 4 du décret. (P. V.)

L'ensemble de l'article 4 est ensuite adopté.

(P. V.)

« Art. 5. Le recouvrement de la première portion » de l'emprunt qui a pour base l'impôt foncier, se » fera sur les rôles de la contribution foncière de » l'exercice courant : moitié est exigible le 1er mai, » l'autre moitié le 1er juillet prochain. » (A. C.)

Cet article, après la suppression du mot *première*, est adopté avec la disposition additionnelle suivante, proposée par M. Meeûs :

« Les obligations dans l'emprunt patriotique » du 22 octobre 1830, seront reçues comme espè- » ces en payement de l'emprunt, avec déduction » d'intérêts au prorata du temps non encore » écoulé. » (P. V., et A.)

« Art. 6. Un contingent égal au principal de la » contribution personnelle de 1830 sera assigné » à chaque commune. Ce contingent sera réparti » entre les deux tiers des habitants et contribua- » bles les plus aisés, d'après leur fortune pré- » sumée. » (A. C.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU présente un paragraphe additionnel ainsi conçu :

« A l'égard des contribuables qui auraient des habitations en divers lieux, la répartition d'après la fortune présumée ne pourra s'opérer qu'au lieu de leur domicile principal. » (A.)

M. DE ROUILLÉ propose l'addition suivante :

« Pour la répartition et les réclamations à faire, on suivra les formes prescrites pour la confection des rôles de cotisation personnelle dans les communes. » (A.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, propose un amendement conçu en ces termes :

« Un contingent égal au principal de la contribution personnelle de 1830 sera assigné à chaque commune. Ce contingent sera réparti d'après la fortune présumée entre les habitants les plus aisés en nombre égal aux deux tiers des contribuables portés au rôle. » (A.)

M. HELIAS D'HUDDEGHEM propose de suivre pour base les cotes de la contribution personnelle de 1830, et demande que la somme qui sera due par le tiers des contribuables que la loi exempte du payement soit répartie au marc le franc des cotes primitives des deux autres tiers. (A.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) propose de dire : *au marc le franc* de leurs contributions personnelles. (A.)

M. ISIDORE FALLON présente un amendement ainsi conçu :

« Un contingent égal au principal de la contribution personnelle de 1830 sera assigné à chaque commune, et réparti au marc le franc de leurs cotes respectives, parmi les deux tiers des contribuables les plus imposés au rôle de cette contribution.

(A.)

Cette disposition ayant d'abord été mise aux voix, est adoptée et fait tomber les autres amendements. (P. V.)

L'article 7 du projet se trouve supprimé par la nouvelle rédaction de l'article 6. (P. V.)

« Art. 8. Les cotes de répartition sont exigibles » le 1er juin prochain. Les rôles seront arrêtés par » l'administration communale, déclarée responsa-

(1) *L'Émancipation* du 8 mai 1831 a publié une lettre de M. *Van Snick*, dans laquelle cet honorable membre fait connaître l'opinion qu'il a émise sur l'amendement de M. Van Meenen ; à défaut du compte rendu de la discussion, nous donnons ici un extrait de cette lettre :

« Dans la discussion à laquelle donna lieu le projet d'emprunt, un honorable membre, M. Van Meenen, si j'ai bon souvenir, présenta une disposition additionnelle qui avait pour objet de faire déclarer par le congrès « que le pro- » priétaire n'aurait aucun recours contre son fermier pour » le refournissement de la somme par lui avancée au trésor » en exécution de la présente loi. »

» Je crus, et d'autres collègues comme moi, crurent devoir s'opposer à l'adoption de cet article : il nous parut que c'était là statuer sur des intérêts conventionnels, placés hors de la sphère d'action du congrès ; que nous nous exposerions en accueillant cette proposition, dictée d'ailleurs par une louable sollicitude, à enlever aux propriétaires des droits qui pouvaient leur être acquis et garantis par leurs contrats ; que *la loi* des contrats et tous leurs effets devaient être sacrés pour le congrès ; qu'il ne pouvait y être porté la moindre atteinte par quelque autorité que ce fût sans l'intervention et le consentement des parties.

» L'assemblée se rendit à ces observations, et la proposition de M. Van Meenen fut rejetée. »

Digitized by Google

» ble de la prompte exécution de ce travail ; elle l'a-
» dressera avant le 1er mai aux receveurs des con-
» tributions directes chargés du recouvrement de
» l'emprunt. » (A. C.)

M. ISIDORE FALLON propose de commencer l'article en ces termes :

« Cette seconde portion de l'emprunt sera exigible le 1er juin prochain. »

Il demande aussi que l'expiration du délai pour adresser le travail aux receveurs soit fixé au 10 mai. (E., 9 avril, et A.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, propose de dire : « Les rôles seront arrêtés *et rendus exécutoires* par l'administration communale. » (I., 9 avril.)

L'article amendé par MM. Isidore Fallon et le ministre des finances est adopté. (P. V.)

« Art. 9. Les receveurs adresseront aux prêteurs » des avertissements du montant de leur cote, et » ce sans frais. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 10. A chaque payement les receveurs dé-
» livreront, sous le nom des prêteurs, des récépissés
» provisoires de sommes égales à celles qui auront
» été versées.

» Les récépissés provisoires sont considérés
» comme effets au porteur.

» Le prêteur peut, en soldant ses cotes, exiger du
» receveur la division de la somme totale en deux
» récépissés. » (A. C.)

M. ISIDORE FALLON demande la suppression du dernier paragraphe. (E., 9 avril.)

Cette suppression est ordonnée. (P. V.)

L'article ainsi amendé est adopté. (P. V.)

On passe aux art. 11 et 12, dont voici les termes :

« Art. 11. Les récépissés provisoires seront
» échangés, du 1er août prochain au 31 décembre,
» par les agents que désignera le pouvoir exécutif,
» contre des obligations du trésor de 500, de 100
» et de 25 florins chacune.

» Les communes sont autorisées à réunir les
» récépissés provisoires des porteurs qui le dé-
» sireraient ainsi, pour procéder à un seul et
» même échange au nom de la commune, laquelle
» sera alors chargée d'en compter avec les inté-
» ressés ; elle pourra délivrer à cet effet des bons
» au porteur.

» Les obligations du trésor sont soumises au
» visa de la cour des comptes ; elles sont aussi con-
» sidérées comme effets au porteur.

» Les obligations du trésor porteront intérêt
» à 5 pour cent à partir du 1er juillet prochain.

» Art. 12. Les agents chargés des échanges sont
» autorisés à recevoir, en espèces, le supplément
» nécessaire pour compléter le montant d'une
» obligation. » (E., 9 avril, et A. C.)

Après une longue discussion sur ces articles et sur deux amendements présentés par MM. *d'Elhoungne* et *Isidore Fallon*, l'assemblée en ordonne le renvoi à la section centrale pour être examinés de nouveau. (P. V.)

MM. *Forgeur*, *Meeûs* et *Isidore Fallon* sont adjoints aux membres de la section centrale. (P. V.)

« Art. 13. Le payement de la première portion
» de l'emprunt, qui a pour base l'imposition fon-
» cière, doit s'effectuer aux époques désignées,
» quelles que soient les réclamations que les in-
» téressés se croiraient en droit de former contre
» l'assiette de la contribution foncière ; mais en
» cas de décision favorable, ils obtiendront le
» remboursement de la somme payée en trop. »
(A. C.)

M. FRANSMAN propose l'amendement suivant :

« Le payement de l'emprunt doit s'effectuer aux époques désignées, quelles que soient les réclamations que les intéressés se croiraient en droit de former contre l'assiette de cet emprunt ; mais en cas de décision favorable, ils obtiendront le remboursement de la somme payée indûment. »
(P. V., et A.)

Cet amendement est adopté et par suite l'article 14 est supprimé. (P. V.)

« Art. 15. Pour les frais de perception, les ver-
» sements seront considérés comme supplément
» de contribution. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 16. Les priviléges du trésor public, pour
» le recouvrement de l'emprunt, sont les mêmes
» qu'en matière de contribution directe ; ils s'é-
» tendent sur tous les biens meubles et immeu-
» bles des contribuables, sauf les objets déclarés
» insaisissables par les lois existantes, et sauf en-
» core les droits antérieurement acquis à des tiers.

» Les poursuites s'exerceront d'office, à la di-
» ligence des receveurs, sans autorisation préala-
» ble, en commençant par une contrainte qui sera
» décernée contre les retardataires, cinq jours
» après l'expiration de chaque terme : au besoin
» la force publique pourra être requise, confor-
» mément à l'art. 19 de l'arrêté du 16 thermidor
» an VIII. » (A. C.)

M. ISIDORE FALLON demande la suppression de la deuxième partie du § 1er, à partir de ces mots : *ils s'étendent*, etc. (A.)

Cette suppression est ordonnée, et l'article ainsi amendé est adopté avec la substitution des mots : *la contrainte*, à ceux de : *une contrainte*, qui se

Digitized by Google

trouvent dans le second paragraphe. (P. V.)

« Art. 17. Chacun pourra participer audit em-» prunt en offrant des souscriptions volontaires » aux répartiteurs communaux.

» L'import de ces souscriptions sera d'abord » déduit de la somme à répartir.

» Les noms des prêteurs volontaires seront » portés en tête des rôles, avec une mention spé-» ciale. » (A. C.)

M. FORGEUR propose la suppression de cet article. (E., 9 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, demande de pouvoir proposer à la séance de demain une disposition qui remplacerait l'article 17. (P. V.)

L'ajournement est prononcé. (P. V.)

M. ISIDORE FALLON présente un article additionnel tendant à indiquer le lieu où les obligations du trésor seront remboursées. (E., 9 avril, et P. V.)

L'assemblée en ordonne le renvoi à la section centrale, vu sa connexité avec l'article 11. (P. V.)

Rapports de commissions de vérification des pouvoirs.

MM. DE SMET et DU BUS, rapporteurs de commissions de vérification des pouvoirs, proposent l'admission de MM. Jaminé et Louis Claes, en remplacement de MM. le baron Surlet de Chokier et Hennequin, députés démissionnaires, le premier du district de Hasselt, le second du district de Maestricht; et celle de M. Benjamin Mary, en remplacement de M. le baron d'Haultepenne, qui n'a point accepté le mandat de député du district de Namur. (P. V.)

Ces trois suppléants sont proclamés membres du congrès. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : Les articles ajournés du projet de décret sur l'emprunt seront discutés demain. L'appel nominal des membres se fera à midi un quart. (J. B., 9 avril.)

M. FORGEUR : Nous avions présenté plusieurs projets. Les ministres nous ont donné depuis des explications suffisantes. Il ne nous reste donc plus à nous occuper de celui sur la guerre avec la Hollande ni de celui sur la mobilisation de la garde civique, qui a été remplacé par l'adoption d'un autre. Après la discussion des articles ajournés, nous pourrions discuter la proposition sur la dissolution du congrès, ou celle sur la répression des délits. (J. B., 9 avril.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

SÉANCE

DU VENDREDI 8 AVRIL 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à midi. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, fait l'appel nominal. Quand il prononce le nom de M. *Fendius*, les cris : *A Luxembourg avec Saxe-Weimar!* se font entendre. (E., 10 avril.)

M. le baron de Pélichy van Huerne annonce qu'une indisposition l'a empêché jusqu'à ce jour de se rendre au congrès : il sera prochainement à son poste. (C., 10 avril.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

M. CLAES (de Louvain) : J'ai remarqué que dans l'appel nominal, on a prononcé le nom de M. Fendius, qui est au nombre des absents; le bruit a couru que M. Fendius est passé dans les rangs de nos ennemis, en allant se soumettre au duc de Saxe-Weimar à Luxembourg (1). J'ignore

(1) Dans une lettre datée d'Eich près Luxembourg, le 10

Digitized by Google

si le fait est vrai, mais il me semble qu'il est de l'honneur du congrès de prendre des renseignements, pour savoir si en effet un de ses membres s'est rendu coupable d'une pareille défection. (L., 10 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Claes devrait faire une proposition à ce sujet. (L., 10 avril.)

M. FORGEUR : L'honorable membre n'a fait qu'une observation, et c'est, je crois, tout ce qu'il pouvait faire. En effet, avant de faire une proposition quelconque, il faudrait, ce me semble, constater le fait, et le bureau pourrait s'en charger en écrivant pour prendre des renseignements dans le Luxembourg. (L., 10 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Le plus court sera d'écrire à M. Thorn, gouverneur de la province. (*Appuyé!*) (L., 10 avril.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. Masbourg demande un congé de huit jours. (P. V.)

Ce congé est accordé. (P. V.)

M. le baron de Liedel de Well annonce que sous peu de jours il se rendra au sein du congrès. (L., 10 avril.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture d'un message de M. le ministre de la justice, en date du 4 mars, contenant plusieurs requêtes pour obtenir la naturalisation; les unes sont accompagnées de renseignements, les autres n'en contiennent aucun. (C., 10 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Désire-t-on qu'une commission soit nommée pour examiner ces titres et pour correspondre avec les pétitionnaires? (J. B., 10 avril.)

M. DESTOUVELLES demande que ce soit au ministre de la justice à faire l'instruction préalable, sans préjudice de nommer une commission qui prendrait elle-même des renseignements, si elle n'était pas satisfaite des premiers. (C., 10 avril.)

MM. DE ROBAULX et **VAN SNICK** soutiennent que la naturalisation ne pouvant être accordée que par une loi, c'est au corps législatif seul qu'il appartient de prendre les renseignements nécessaires. (L., 10 avril.)

M. DEFACQZ demande qu'une commission soit nommée au moins pour examiner les requêtes accompagnées de renseignements. (C., 10 avril.)

Commission.

Le congrès décide qu'une commission de cinq membres sera nommée par M. le président, pour examiner toutes les demandes en naturalisation, s'entourer des renseignements nécessaires et faire son rapport au congrès. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT compose la commission de MM. Destouvelles, de Labeville, Barbanson, Le Bègue, et de Behr. (P. V.)

Rapport sur divers projets de décret présentés dans la séance du 31 mars 1831.

M. RAIKEM fait le rapport de la section centrale sur quatre des projets de décret présentés dans la séance du 31 mars, et qui ont pour objet :

Le 1er, une déclaration de guerre à faire au roi de Hollande si, dans le délai d'un mois, il n'a renoncé à ses prétentions sur la rive gauche de l'Escaut, le Limbourg et le grand-duché de Luxembourg;

Le 2me, des mesures répresives pour assurer l'exécution du décret sur l'exclusion des Nassau;

Le 3me, des poursuites judiciaires contre les auteurs ou instigateurs des scènes de pillage ou de dévastation;

Le 4me, la dissolution du congrès (1).

L'assemblée ordonne l'impression et la distribution de ce rapport. (P. V.)

Sur la proposition de M. *Le Bègue*, on décide que le règlement d'ordre de la chambre des comptes sera discuté demain sans avoir passé par les sections. Le président de cette cour sera invité à assister à la séance. (P. V.)

Projet de décret concernant les droits d'entrée sur le poisson.

M. SERRUYS propose de modifier les droits

avril 1831, et adressée à *l'Émancipation* (voyez le numéro du 25 avril), M. *Fendius* a déclaré qu'il était faux qu'il se fût rendu à Luxembourg pour reconnaître l'autorité du duc de Saxe-Weimar. « La preuve en est, a-t-il ajouté, que je n'ai » pas quitté un instant mon poste à Eich, près Luxembourg, » où j'ai constamment rempli, et où je remplis encore dans » ce moment, les fonctions de juge de paix; que, comme » tel, j'ai prêté, le 5 avril courant, le serment prescrit » au régent; et que même, dans une lettre que j'ai écrite à » M. le président du congrès le 9 du même mois, je lui » ai annoncé ma prochaine arrivée à Bruxelles, en m'excu- » sant de ce que des affaires importantes m'ont empêché de » le faire plus tôt. »

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 305.

Digitized by Google

d'entrée perçus sur le poisson provenant de pêche étrangère (1).

Le congrès renvoie cette proposition à l'examen d'une commission spéciale. (P. V.)

Commission.

M. LE PRÉSIDENT, chargé par l'assemblé de former la commission qui doit s'occuper de la proposition de M. Serruys, nomme membres de cette commission : MM. Serruys, d'Hanis van Cannart, Coppieters, Albert Cogels et le baron Beyts. (P. V.)

Suite de la discussion du projet d'emprunt forcé de 12,000,000 de florins.

L'ordre du jour appelle la discussion des articles du projet de décret concernant l'emprunt de 12 millions de florins, qui ont été renvoyés à la section centrale. (I., 10 avril.)

M. LECOCQ, rapporteur de la section centrale chargée d'examiner ces articles et les amendements qui s'y rapportent, présente les dispositions suivantes :

« Art. 11. Les récépissés provisoires seront » échangés du 1er août prochain au 31 décembre, » par les agents que désignera le pouvoir exécutif, » contre des obligations du trésor de 500, de 100, » de 50 de 25 et de 10 florins chacune.

» Les communes sont autorisées à réunir les » récépissés provisoires des porteurs qui le dési- » reraient ainsi, pour procéder à un seul et même » échange au nom de la commune, laquelle sera » alors chargée d'en compter avec les intéressés ; » elle pourra délivrer à cet effet des bons au por- » teur.

» Les obligations du trésor sont soumises au » visa de la cour des comptes; elles sont aussi » considérées comme effets au porteur.

» Les obligations du trésor porteront intérêt à 5 pour cent à partir du 1er juillet prochain.

» Art. 12. Les agents chargés des échanges » sont autorisés à recevoir en espèces le sup- » plément nécessaire pour compléter le mon- » tant d'une obligation. Si les intéressés le préfè- » rent, il leur sera délivré de nouveaux récépissés » pour compléter le montant de ceux qui seront » convertis en obligations. Ces récépissés devront, » comme les autres, être convertis en obligations » avant le 31 décembre prochain. » (P. V.)

La discussion s'ouvre de suite sur les articles proposés par la section centrale. (J. B., 10 avril.)

L'assemblée adopte une addition au § 2 de l'article 10 déjà voté ; cette addition est ainsi conçue :

« Ils indiquent les cotes respectives qu'ils re- » présentent, et ne pourront valoir que pour le » montant réel de ces cotes ; ils seront échangés » dans l'arrondissement où ils ont été délivrés. » (P. V.)

« Art. 11. Les récépissés provisoires seront » échangés du 1er août prochain au 31 décembre, » par les agents que désignera le pouvoir exécutif, » contre des obligations du trésor de 500, de 100, » de 50, de 25 et de 10 florins chacune.

» Les communes sont autorisées à réunir les » récépissés provisoires des porteurs, qui le dési- » reraient ainsi, pour procéder à un seul et même » échange au nom de la commune, laquelle sera » alors chargée d'en compter avec les intéressés; » elle pourra délivrer à cet effet des bons au por- » teur.

» Les obligations du trésor sont soumises au » visa de la cour des comptes ; elles sont aussi » considérées comme effets au porteur.

» Les obligations du trésor porteront intérêt à » 5 pour cent, à partir du 1er juillet prochain. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 12. Les agents chargés des échanges sont » autorisés à recevoir, en espèces, le supplément » nécessaire pour compléter le montant d'une » obligation. Si les intéressés le préfèrent, il leur » sera délivré de nouveaux récépissés pour com- » pléter le montant de ceux qui seront convertis » en obligations. Ces récépissés devront, comme » les autres, être convertis en obligations avant » le 31 décembre prochain. » — Adopté. (P. V.)

On revient à l'article 16 du projet, qui a été adopté hier en ces termes :

« Art. 16. Les priviléges du trésor public, pour » le recouvrement de l'emprunt, sont les mêmes » qu'en matière de contribution directe.

» Les poursuites s'exerceront d'office, à la di- » ligence des receveurs, sans autorisation préa- » lable, en commençant par la contrainte, qui sera » décernée contre les retardataires cinq jours » après l'expiration de chaque terme : au besoin, » la force publique pourra être requise, confor- » mément à l'art. 19 de l'arrêté du 16 thermidor » an VIII. » (J. B., 10 avril, et P. V.)

M. MARLET propose d'ajouter à cet article ce qui suit :

« A défaut des propriétaires, les locataires pourront être contraints au payement de l'emprunt;

(1) Voyez sa proposition aux *Pièces justificatives*, no 272.

Digitized by Google

ils seront subrogés aux droits du trésor pour le remboursement des sommes qu'ils auront avancées. »

Cette disposition, dit l'honorable membre, évitera la lenteur que doit éprouver la perception. Beaucoup de fonds appartiennent à des absents, à des étrangers. (J. B., 10 avril, et A.)

M. ISIDORE FALLON : Les lois existantes y ont assez pourvu. Si la proposition était adoptée, un locataire dont le bail est près d'expirer devrait payer l'emprunt comme celui dont le bail a un terme éloigné. (J. B., 10 avril.)

M. DELWARDE : La contribution foncière repose entièrement sur le fonds. C'est le propriétaire seul qui peut être attaqué. (J. B., 10 avril.)

La proposition de M. Marlet est retirée. (P. V.)

L'assemblée adopte les deux articles suivants proposés en remplacement de l'art. 17 du projet :

« Art. 17. Il est loisible à chacun, jusqu'au » 1er juillet prochain, de participer à l'emprunt » par des souscriptions volontaires de 500, 100, » 50, 25 et 10 florins.

» Le montant de ces souscriptions sera versé » chez les receveurs de contributions directes des » chefs-lieux d'arrondissement contre récépissés.

» Ces récépissés seront convertis en obligations » de la manière indiquée à l'article 11.

» Les administrations et établissements publics » sont autorisés à participer à l'emprunt.

» Art. 18 *nouveau*. Le gouvernement est autorisé à faire racheter successivement les obligations du présent emprunt lorsque l'état du trésor » le permettra. » (P. V.)

« Art. 18. Le décret du 5 mars dernier est » rapporté. » (A. C.)

Cet article est remplacé par la disposition suivante :

« Les art. 1 et 2 du décret du 5 mars dernier » sont rapportés. » (P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 117 membres répondent à l'appel : 112 votent *pour*, 5 *contre;* en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre* : MM. Speelman-Rooman, Du Bus, Buylaert, Surmont de Volsberghe, Annez de Zillebeecke. (I., 10 avril.)

M. LE MARQUIS DE RODES : Messieurs, je demande la permission au congrès de lui présenter brièvement, ainsi qu'au ministre des finances, quelques observations au sujet de l'emprunt de douze millions, somme égale à la contribution foncière.

Cet emprunt est voté, et je vois avec un grand plaisir qu'il a été voté à la presque unanimité. Il en sera toujours ainsi quand il s'agit d'honneur et de patrie dans les mesures qui nous sont présentées par nos ministres.

Remarquez, je vous prie, messieurs, que les députés des deux Flandres ont voté presque tous pour l'emprunt, malgré la grandeur et l'énormité des charges qui pèsent particulièrement sur ces provinces, par la raison qu'elles payent le double de la contribution foncière des autres provinces. Ainsi, messieurs, les Flandres vont payer au taux de 20 pour cent du revenu, tandis qu'une province contiguë (le Hainaut) payera à peine au taux de 10 pour cent. Et, certes, vous conviendrez tous avec moi que c'est un triste privilége de payer le double des autres. (*On rit.*)

Je voulais aussi faire observer que, dans l'avance que le congrès a décrété de payer par anticipation la contribution foncière de cette année, ainsi que dans cet emprunt, les Flandres ont toujours le sort d'avoir le double de sacrifices à faire.

Je n'ai pris la parole que pour appeler l'attention de l'assemblée sur cette inégalité révoltante, dont les Flandres se plaignent depuis si longtemps, et qui est peut-être inconnue à plusieurs membres du congrès.

On m'assure que le ministre des finances vient d'ordonner que les travaux du cadastre soient repris, je crois, à dater du 15 de ce mois, et le motif pour lequel je prends la parole, comme député de la Flandre, est de l'exciter à faire poursuivre les évaluations avec toute l'activité possible.

Je désire qu'il puisse me donner l'espoir que les chambres législatives, qui se composeront peut-être de plusieurs membres de cette assemblée, pourront procéder, dès l'année prochaine, à la péréquation de la contribution foncière, d'après la statistique qui leur sera présentée des cantons cadastrés, pour que toute la Belgique ne paye, en 1833, que d'après une base proportionnelle égale.

Et, comme l'a dit fort bien notre honorable collégue M. Forgeur, à propos d'autres questions, qu'il n'y ait plus, en Belgique, de catégories ni de priviléges, et j'y ajoute, *surtout en matière d'impôts;* j'espère que le congrès voudra bien apprécier les sentiments qui m'ont guidé en ne lui présentant ces observations qu'après l'adoption des projets de loi financiers. (J. B., 10 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, reconnaît que les députés des Flandres, et notamment ceux de la Flandre occidentale, ont toujours réclamé contre la surcharge dont vient de se plaindre le préopinant. Il promet

Digitized by Google

de faire travailler sans relâche au cadastre, mais il ne peut pas répondre que les opérations soient terminées aussitôt que le désirerait le préopinant, parce qu'il faut une paix profonde pour les travaux du cadastre. (C., 10 avril.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

SÉANCE

DU SAMEDI 9 AVRIL 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à midi et demi. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. Du Bois annonce qu'une indisposition subite l'a forcé de retourner chez lui: il sollicite un congé de quelques jours. — Accordé. (C., 11 avril, et P. V.)

M. Jean-Baptiste Gendebien demande, pour affaires, un congé de dix jours. (C., 11 avril.)

Ce congé est également accordé. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Trois habitants de Bruxelles demandent que le concierge et le portier du palais de l'ex-prince héréditaire soient révoqués comme n'étant pas Belges.

Cinq tanneurs d'Alost demandent que l'exportation des écorces du chêne soit prohibée.

Les notaires des cantons d'Andenne, de Beauraing et de Florennes demandent de pouvoir instrumenter dans toute la province.

M. Nerond, à Bruxelles, renouvelle sa demande en naturalisation. (C., 11 avril, et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées aux commissions spéciales. (P. V.)

Projet de décret accordant au département de la guerre un crédit supplémentaire de 6,000,000 *de florins.*

M. LE PRÉSIDENT : M. le ministre des finances a la parole pour une communication du gouvernement. (*Mouvement d'intérêt.*) (C., 11 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Messieurs, vous nous avez accordé dans la séance d'hier un emprunt de 12 millions de florins. Nous venons vous demander aujourd'hui d'autoriser l'emploi d'une partie de cette somme. Nous en avons besoin pour mettre à exécution les divers projets que nous avons arrêtés; nos mesures sont déjà prises pour enrégimenter tous les gardes forestiers. On sent de quelle utilité seront ces corps par la connaissance que chacun des individus qui les composeront a des localités. Nous avons de plus ordonné la formation d'un corps de volontaires jusqu'à concurrence de 8,000 hommes (*très-bien*); enfin, la mobilisation du premier ban de la garde civique, qui occasionnera une dépense d'au moins 4 millions de florins. En conséquence nous avons l'honneur de vous proposer le décret suivant :

« AU NOM DU PEUPLE BELGE,

» Le congrès national

» Décrète :

» Il est accordé au ministre de la guerre un » crédit supplémentaire de 6 millions de florins » pour subvenir aux besoins extraordinaires du » second trimestre de 1831.

» Charge le pouvoir exécutif de l'exécution du » présent décret. » (11 avril, et A. C.)

M. LE PRÉSIDENT : Veut-on discuter le projet tout de suite? (C., 11 avril.)

DES VOIX : Oui! oui! Non! non! (*Agitation.*) (C., 11 avril.)

Digitized by Google

M. DE RODAULX : Quelque désir que nous ayons d'accorder au ministère les moyens d'exécuter ses projets, nous ne pouvons pas le faire sans examen. Je crois que nous pouvons très-bien ajourner le projet jusqu'à lundi. (C., 11 avril.)

M. TRENTESAUX : Je demande le renvoi du projet en sections, suivant la forme ordinaire. (*Appuyé.*) (C., 11 avril.)

Le congrès décide que le projet sera imprimé et renvoyé aux sections. Les sections l'examineront demain à onze heures, et il sera discuté à une heure en séance publique. (I., 11 avril, et P. V.)

Discussion du projet de règlement d'ordre pour la cour des comptes.

L'ordre du jour appelle la discussion du projet de règlement d'ordre pour la cour des comptes (1). (I., 11 avril.)

M. *Théophile Fallon*, président de cette cour, est introduit. (I., 11 avril.)

CHAPITRE 1er. — *Des assemblées générales, des sections et du président.*

« Art. 1er. Les membres de la cour des comptes » s'occupent tous les jours (les dimanches et fêtes » exceptés), soit en assemblée générale, soit en » sections, du travail qui leur est déféré par le » décret du 30 décembre 1830.

» Ils prennent rang d'après l'ordre de leur nomination. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 2. La cour des comptes est divisée en » deux sections, composée chacune de trois conseillers. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 3. Le contrôle de tous états, renseignements, éclaircissements relatifs à la recette des » deniers de l'État que la cour a le droit de se » faire fournir en vertu du 4e paragraphe de l'article 3 du décret du 30 décembre dernier, entre » dans les attributions de la première section, » laquelle est également chargée de l'examen et » de la liquidation des comptes de l'administration » générale et de tous comptables envers le trésor : » ces comptes sont ensuite clos et arrêtés en assemblée générale de la cour sur le rapport de » cette section. » (A. C.)

M. MERUS présente un amendement. (E., 11 avril.)

M. LE BARON BEYTS est entendu sur cet amendement. (E., 11 avril.)

(1) Voyez ce projet aux *Pièces justificatives*, no 221.

M. THÉOPHILE FALLON, président de la cour des comptes, fait valoir l'impossibilité qu'il y aurait de suivre l'exécution de l'amendement, puisqu'à chaque heure, à chaque instant, à chaque minute, la cour doit autoriser des crédits. Il cite pour exemple ce qui est arrivé hier : le ministre de la guerre a demandé un crédit de 100,000 florins pour achats d'armes; vous comprendrez facilement, dit-il, qu'une demande de cette nature n'est susceptible d'aucun retard, et les formalités sollicitées en entraîneraient infailliblement. (E., 11 avril.)

La discussion de l'amendement est ajournée à l'article 5. (P. V.)

L'article 3 est ensuite adopté avec le changement de rédaction suivant :

« Le contrôle de tous états, *l'examen de tous* » renseignements *et* éclaircissements, etc. » (P. V.)

« Art. 4. Les attributions de la seconde section » consistent dans la surveillance de la tenue du » double du grand-livre de la dette publique et du » registre des pensions; dans le contrôle des dépenses et dans le visa et l'enregistrement des » demandes de payements qui seront signées par » un membre de la cour et contre-signées par le » greffier.

» Dans le cas où ces pièces présentent quelques » difficultés, la section en fait son rapport à l'assemblée générale pour y être statué ainsi qu'il » appartient. » (A. C.)

Cet article est adopté avec la substitution des mots : *par un membre de cette section*, à ceux de : *par un membre de la cour*. (P. V.)

« Art. 5. Lorsque, dans certains cas, il sera » adressé à la cour une *demande de crédit* pour » une dépense à faire, au lieu d'une *demande de* » *payement* pour une dépense faite, la seconde » section en fera son rapport à la cour, qui en délibérera, et, s'il y a lieu d'accorder les fonds, réglera le délai dans lequel il devra être justifié » de leur application. » (A. C.)

MM. FRANÇOIS et **MERUS** proposent des changements à cet article. (E., 11 avril.)

M. THÉOPHILE FALLON, président de la cour des comptes, s'y oppose. (E., 11 avril.)

M. LE BARON BEYTS demande la suppression totale de l'article. (E., 11 avril.)

M. THÉOPHILE FALLON, président de la cour des comptes, le justifie et pense qu'il doit être maintenu. (E., 11 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, parle contre l'article. (E., 11 avril.)

MM. *Barthélemy, Destouvelles, Jottrand, Charles de Brouckere* et *Théophile Fallon*, sont ensuite entendus. (E., 11 avril.)

Digitized by Google

M. DESTOUVELLES propose de modifier l'article en ces termes :

« Lorsque, dans certains cas, il sera adressé à la cour des demandes de payement sur des crédits ouverts pour une dépense à faire, la seconde section réglera le délai dans lequel il devra être justifié de leur application. » (P. V.)

Cette rédaction est adoptée. (P. V.)

« Art. 6. Les demandes et ordonnances de payement, ainsi que les comptes soumis à la vérification de la cour, devront lui être présentés dans la forme et d'après les modèles qu'elle jugera à propos de prescrire, sur les propositions que ses sections du contrôle et de la comptabilité sont tenues de lui faire à cet égard. » (A. C.)

M. FRANÇOIS demande la suppression de cet article. (P. V.)

La suppression est mise aux voix et prononcée. (P. V.)

« Art. 7. Le président a le droit de nommer des commissions spéciales pour faire rapport sur des affaires qui ne rentrent point directement dans les attributions de la section du contrôle ni de celle de la comptabilité. » (A. C.)

Cet article est adopté. (P. V.)

« Art. 8. Le président nomme les conseillers qui forment les sections, de même que leurs présidents respectifs; il peut, lorsqu'il le juge convenable, les présider lui-même.

» Il a le droit de les changer en tout ou en partie tous les trois mois, et il peut, en cas de besoin, adjoindre momentanément un membre d'une section à une autre. » (A. C.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose de rédiger le § 1er en ces termes :

« Le président nomme pour la première fois les conseillers qui forment les sections : il peut, lorsqu'il le juge convenable, les présider lui-même.

» Le conseiller le premier en rang dans chaque section est président de droit. » (A.)

Cette rédaction est adoptée. (P. V.)

M. FRANÇOIS demande de remplacer le § 2 de l'article par les dispositions suivantes :

« Il sera fait tous les six mois un roulement d'une section à l'autre, de manière que chaque année chacun des conseillers soit appelé à siéger dans les deux sections.

» Le président peut, en cas de besoin, adjoindre momentanément un membre d'une section à une autre. » (P. V., et A.)

Ces deux paragraphes sont adoptés, ainsi que l'ensemble de l'article 8 amendé. (P. V.)

« Art. 9. La cour des comptes tient régulièrement deux séances par semaine, en assemblée générale. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 10. Le président a la faculté de convoquer des assemblées générales extraordinaires, suivant que l'exige l'expédition des affaires.

» Il est également autorisé à prendre, dans l'intervalle d'une séance à l'autre, les mesures nécessaires pour l'expédition des affaires courantes et urgentes, sauf à en donner communication à la cour, dans sa première assemblée générale; à cet effet il habitera le local de la cour des comptes. » (A. C.)

M. FRANÇOIS propose au 2e paragraphe un amendement ainsi conçu :

« Il est également autorisé à prendre, dans l'intervalle d'une séance à l'autre, les mesures nécessaires pour l'instruction des affaires urgentes, à charge d'en donner communication à la cour dans sa première assemblée générale. » (A.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT demande de remplacer le 2e paragraphe par la disposition suivante :

« Il est autorisé à prendre dans l'intervalle d'une séance à l'autre les mesures nécessaires pour l'expédition des affaires courantes et urgentes qui ne présentent aucune difficulté, à la charge d'en donner communication à la cour dans sa première assemblée générale.

» Il pourra habiter provisoirement le local de la cour des comptes, néanmoins le trésor ne sera tenu à aucune dépense de ce chef. » (A.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose de dire à la fin du 2e paragraphe :

« Il pourra habiter le local de la cour des comptes, si ce local le permet. » (A.)

L'article est adopté après la suppression du 2e paragraphe. (P. V.)

« Art. 11. La cour ne peut délibérer ni prendre de résolution en assemblée générale, à moins que la majorité de ses membres ne soit présente. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 12. Dans le cas où un ou plusieurs membres ne croient pas devoir donner leur assentiment aux résolutions de la majorité, ils ont la faculté de faire insérer dans le procès-verbal leur opinion particulière motivée. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 13. La cour des comptes ne prendra pas de vacance; mais dans le cas où ses membres ou le greffier devraient nécessairement s'absenter, le président pourra leur accorder un congé de huit jours. Si ce terme n'était pas suffisant, et qu'il consterait à la cour que l'absence devrait être prolongée, celle-ci pourrait, à la majorité

Digitized by Google

» des deux tiers de voix, accorder une prolonga-
» tion de congé, pour autant que l'absence de
» celui qui le demande ne ferait pas manquer le
» service. » (A. C.)

Cet article est adopté avec la substitution des mots : *et s'il constait à la cour que l'absence dût être prolongée,* à ceux de : *et qu'il consterait à la cour que l'absence devrait être prolongée.* (P. V.)

« Art. 14. En cas de vacature, soit par le décès
» ou la démission d'un des membres ou du gref-
» fier de la cour, le président en donnera con-
» naissance à la chambre des représentants. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

CHAPITRE II. — *Tenue et police des assemblées.*

« Art. 15. Le président a la police et la surveil-
» lance générale de la cour; il porte à la connais-
» sance de l'assemblée toutes les lettres, péti-
» tions et autres pièces adressées à la cour ou à
» lui-même en sa qualité de président. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 16. Le président forme l'ordre du jour,
» met les objets en délibération et ferme les dis-
» cussions lorsqu'il les trouve suffisamment éclai-
» rées. Il prononce les décisions d'après la majo-
» rité; et dans le cas où les voix sont partagées,
» celle du président est prépondérante. » (A. C.)

M. HENRI DE BROUCKERE demande de substituer les mots : *lorsque l'assemblée les trouve,* aux mots : *lorsqu'il les trouve.* (A.)

M. JOTTRAND propose d'ajouter après les mots : *sont partagées,* ceux-ci : *et qu'il y a impossibilité de vider ce partage.* (P. V.)

Cette addition est adoptée.

M. CHARLES DE BROUCKERE présente la disposition additionnelle suivante :

« Cependant, lorsque la cour statue en vertu de l'article 8 du décret du 30 décembre 1830, le partage emporte acquittement. » (P. V.)

Cette disposition est adoptée. (P. V.)

L'article 16 amendé est ensuite adopté avec le changement de rédaction demandé par M. Henri de Brouckere. (P. V.)

« Art. 17. Les conseillers ont le droit de faire
» individuellement des propositions à la cour; ils
» doivent les rédiger par écrit et les remettre au
» moins vingt-quatre heures d'avance au prési-
» dent, afin qu'il puisse les comprendre dans l'or-
» dre du jour.

» Toute proposition d'urgence peut être faite
» séance tenante; mais avant d'en délibérer, la
» cour juge s'il y a urgence. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 18. Nul ne peut prendre la parole dans
» les discussions et les délibérations de la cour,
» sans l'avoir obtenue du président. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 19. Le président, en cas d'empêchement,
» sera remplacé dans ses fonctions par le premier
» en rang des autres membres de la cour. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

CHAPITRE III. — *Du ministère public.*

« Art. 20. Le plus jeune des conseillers qui,
» aux termes de l'article 9 du décret du 30 décem-
» bre 1830, remplit les fonctions du ministère
» public, fait dresser un état général de tous ceux
» qui doivent faire parvenir leurs comptes à la
» cour. Il s'assure s'ils sont exacts à les présenter
» dans le délai prescrit, et requiert contre ceux en
» retard l'application des peines. » (A. C.)

Cet article est adopté avec le remplacement des mots : *ceux en retard,* par ceux-ci : *les retardataires.* (P. V.)

« Art. 21. Toutes les demandes en mainlevée,
» réduction, translation et radiation des opposi-
» tions et inscriptions hypothécaires, sont com-
» muniquées au conseiller faisant fonctions de
» ministère public, avant d'y être statuée. » (A. C.)

Cet article est adopté avec la substitution des mots : *avant qu'il y soit statué,* à ceux de : *avant d'y être statué.* (P. V.)

« Art. 22. En cas d'empêchement du plus jeune
» des conseillers, les fonctions du ministère pu-
» blic seront momentanément remplies par le
» moins âgé des autres conseillers. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

CHAPITRE IV. — *Du greffier.*

« Art. 23. Les fonctions du greffier l'obligent,
» entre autres :

» 1° A assister aux assemblées générales, tenir
» note de ce qui y est traité et en dresser procès-
» verbal;

» 2° A contre-signer toutes les dépêches de la
» cour et en faire soigner l'expédition;

3° A contre-signer également les visa des de-
» mandes de payements et de crédits, les arrêts,
» jugements et autres décisions de la cour;

» 4° A veiller à ce que les archives soient tenues
» en bon ordre;

» 5° A surveiller le travail des bureaux, la con-
» duite et l'exactitude des employés, et à signaler
» au président leur zèle, leur aptitude, ainsi que
» leur négligence ou leur incapacité. » (A. C.)

Digitized by Google

Cet article est adopté, sauf la suppression, dans le n° 3°, des mots : *et de crédits*, et du mot *jugements*. (P. V.)

« Art. 24. Le greffier remet tous les mois, au » président de la cour, un état analytique des » affaires arriérées. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 25. Il est chargé de veiller à la conservation des minutes des arrêts et jugements, d'en » faire faire les expéditions, et de la garde des » pièces qui lui sont confiées, ainsi que de tous » les papiers du greffe. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 26. Le greffier tiendra la main à ce que » l'indicateur général soit tenu régulièrement, et » que les demandes de payements et les comptes » déposés par les comptables soient enregistrés, » par ordre de date et de numéro, du jour qu'ils » sont présentés. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 27. Après que les arrêts ou jugements » définitifs sur chaque compte seront rendus, et » les minutes signées, le compte et les pièces seront remis par le rapporteur au greffier de la » cour, qui fera mention des arrêts sur la minute du » compte, et déposera le tout aux archives. » (A. C.)

Cet article est adopté avec la suppression des mots : *ou jugements*. (P. V.)

« Art. 28. La cour ne permettra aucun déplacement de pièces déposées dans ses archives, » que d'après la réquisition du juge ; elle pourra » en accorder la communication ou des expédi- » tions et extraits. (A. C.)

M. FRANÇOIS propose l'addition suivante :

« Ces communications, expéditions ou extraits devront être donnés ou délivrés à toute réquisition des parties intéressées. » (A.)

Cette addition est adoptée ainsi que l'article. (P. V.)

« Art. 29. Le greffier signera et délivrera les certificats collationnés et extraits de tous les actes » émanant du greffe, des archives et dépôts. » (A. C.)

M. FRANÇOIS propose d'ajouter :

« Il sera donné à tout membre des deux chambres qui le demandera, communication, sans déplacement, tant du grand-livre de la dette publique, du registre des pensions à charge de l'État, de toutes les décisions prises par la cour, que de toutes les pièces comptables et autres quelconques reposant en ses archives. » (A.)

Cette disposition est adoptée. (P. V.)

« Art. 30. Les expéditions exécutoires des ar- » rêts de la cour seront rédigées ainsi qu'il suit :

» N.... (*le prénom du roi*) roi des Belges, à tous présents et à venir salut.

» La cour des comptes a rendu l'arrêt suivant :

(*Ici copie de l'arrêt.*)

» Mandons et ordonnons, etc., etc.

» En foi de quoi le présent arrêt a été signé par » le président de la cour et par le greffier. » (A. C.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose de remplacer cet article par la disposition suivante :

« Les expéditions des arrêts rendus par la cour des comptes seront intitulées et terminées de la même manière que les arrêts et les jugements des cours et des tribunaux. » (A.)

Cette disposition est adoptée. (P. V.)

« Art. 31. Le greffier portera en marge des mi- » nutes des arrêts, les noms de tous les conseil- » lers présents à la séance. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 32. En cas d'empêchement du greffier, » il sera remplacé dans ses fonctions par l'employé » que la cour, ou, au besoin, le président com- » mettra. » (A. C.)

M. MEEUS propose de dire :

« En cas d'empêchement du greffier, il sera remplacé dans ses fonctions par un des conseillers que la cour désignera à cet effet. » (A.)

L'article ainsi amendé, est adopté (P. V.)

M. FRANÇOIS présente un article *supplémentaire* ainsi conçu :

« Le compte des dépenses de la cour sera présenté tous les ans aux chambres. » (P. V.)

Cet article supplémentaire est adopté. (P. V.)

On passe au vote par appel nominal sur l'ensemble du règlement ; 103 membres répondent à l'appel : 99 votent *pour*, 4 *contre* ; en conséquence le règlement est approuvé. (P. V.)

Ont voté *contre* : MM. le chevalier de Theux de Meylandt, de Robaulx, Raikem, Eugène de Smet. (E., 11 avril.)

M. NOTHOMB, secrétaire, fait remarquer que quinze membres qui avaient répondu à l'appel nominal au commencement de la séance, n'ont pas répondu au dernier appel. (L., 11 avril.)

M. CHARLES ROGIER propose de faire publier leurs noms. (*Appuyé ! appuyé !*) (L., 11 avril.)

Le congrès décide que les noms de ces membres seront publiés ; ce sont : MM. Thonus, Teuwens, l'abbé Van Crombrugghe, le baron Frédéric de Sécus, l'abbé Verduyn, Claes (d'Anvers), Verwilghen, le vicomte Desmanet de Biesme, Nopener, Rouppe, Destriveaux, Fleussu, Dams, Barbanson, Albert Cogels. (L., 11 avril, et P. V.)

Proposition relative à l'admission au service belge d'officiers supérieurs étrangers.

M. LE PRÉSIDENT : Messieurs, veuillez gar-

Digitized by Google

der vos places pour entendre la lecture d'une proposition importante. (C., 11 avril.)

M. NOTHOMB, secrétaire : Voici une proposition qui a été signée par vingt membres de l'assemblée :

« AU NOM DU PEUPLE BELGE,

» Le congrès national,

» Vu l'article 6 de la constitution ainsi conçu : » Les Belges sont égaux devant la loi, seuls ils sont » admissibles aux emplois civils et militaires, sauf » les exceptions qui peuvent être établies par *une* » *loi* pour des cas particuliers; »

» Attendu que, dans les graves circonstances où se trouve la Belgique, la défense du territoire peut exiger que des emplois militaires soient par exception conférés à des étrangers; que le gouvernement doit être mis à même d'accueillir les offres que pourraient lui faire des étrangers connus par leur amour de la liberté et leurs talents militaires,

Décrète :

Art. 1er. Le gouvernement est autorisé jusqu'à la paix à employer des officiers supérieurs étrangers, et à leur confier des commandements dans l'armée belge, autant que les besoins de la guerre l'exigent et que leurs talents les recommandent.

» Art. 2. Les officiers supérieurs étrangers qui seront employés ou auxquels il sera confié des commandements, prêteront, avant d'entrer en activité, le serment suivant :

« *Je jure fidélité au régent de la Belgique; je* » *jure de défendre l'indépendance, la constitu-* » *tion et les lois du peuple belge.* »

» Charge le pouvoir exécutif de l'exécution du présent décret.

» Bruxelles, 9 avril 1831.

» NOTHOMB, A. DE ROBAULX, L. JOTTRAND, » EUG. DE SMET, M. WANNAAR, A. LEFEB- » VRE, DU BUS (aîné), L. BEAUCARNE, » A. RODENBACH, DEMELIN, D. DEHAERNE, » J. PIRMEZ, DE MEER DE MOORSEL, » H. FRANÇOIS, E. D'HUART, L. MULLE, » ALEX. GENDEBIEN, JULES FRISON, L. BRE- » DART, F. J. LARDINOIS. »

(I., 11 avril, et A. C.)

Le congrès ordonne l'impression et la distribution de ce projet. (C., 11 avril.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

SÉANCE

DU DIMANCHE 10 AVRIL 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. LE BARON JOSEPH D'HOOGHVORST : Je demande la permission d'observer que dans la séance d'avant-hier j'ai été porté au nombre des absents, tandis que j'étais présent. Je désire que mon observation soit insérée au procès-verbal, et j'y tiens d'autant plus que depuis l'ouverture du congrès je n'ai pas manqué une seule de ses séances. (C., 12 avril.)

L'observation sera insérée au procès-verbal. (C., 12 avril.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre de M. le vicomte de Bousies de Rouveroy, qui demande un congé de quelques jours. (P. V.)

Un congé de huit jours lui est accordé. (P. V.)

M. d'Hanis van Cannart s'excuse d'avoir été obligé de se rendre à Anvers pour une affaire importante, et de ne pouvoir assister à la séance d'aujourd'hui : il sera de retour dans un très-bref délai. (C., 12 avril.)

Digitized by Google

Pris pour notification. (P. V.)

M. Destriveaux demande un congé d'un mois, afin de continuer le cours de droit criminel qu'il enseigne à l'université de Liége, et qui ne peut plus souffrir d'interruption. (E., 12 avril.)

Ce congé est accordé. (P. V.)

M. le marquis d'Yve de Bavay, devant s'absenter de Bruxelles et ne voulant pas priver sa province d'un de ses représentants, donne sa démission. (E., 12 avril.)

M. David se voit forcé, par des raisons indépendantes de sa volonté, de donner sa démission. (E., 12 avril.)

M. LE PRÉSIDENT invite les commissions de vérification des pouvoirs compétentes, à faire leur rapport sur l'élection des suppléants qui doivent être appelés à remplacer M. le marquis d'Yve de Bavay et M. David. (P. V.)

Rapport sur la proposition concernant les droits d'entrée sur le poisson.

M. SERRUYS fait le rapport de la commission chargée d'examiner sa proposition concernant les droits d'entrée sur le poisson provenant de pêche étrangère (1).

L'assemblée en ordonne l'impression et la distribution. (P. V.)

Rapport sur le projet de décret accordant au département de la guerre un crédit supplémentaire de 6,000,000 *de florins.*

M. FRANÇOIS fait, au nom de la section centrale, un rapport sur le projet de décret relatif au crédit supplémentaire de 6,000,000 de florins, demandé pour le ministère de la guerre. La section centrale a été unanime pour l'adoption du projet. (I., 12 avril, et P. V.)

Discussion du projet de décret.

L'assemblée décide de passer immédiatement à la discussion du projet de décret. (I. 12 avril.)

« Article unique. — Il est accordé au ministre » de la guerre un crédit supplémentaire de » 6,000,000 de florins pour subvenir aux besoins » extraordinaires du second trimestre de 1831. » (A. C.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : J'applaudis au projet du gouvernement de mobiliser les gardes forestiers; il me semble qu'on pourrait également mobiliser les gardes champêtres (*rires et rumeurs*); cela nous produirait de suite deux mille hommes. On pourrait aussi faire marcher la moitié de la gendarmerie dont la totalité s'élève à onze cent. Cette moitié pourrait être fort utile, tandis que l'autre moitié suffirait pour le maintien de l'ordre en Belgique, surtout avec le secours du deuxième et du troisième ban de la garde civique. (I., 12 avril.)

M. L'ABBÉ ANDRIES : Messieurs, je crois que le moment est venu d'appeler l'attention du ministère sur la Flandre hollandaise, partie importante qui a été malheureusement trop négligée jusqu'aujourd'hui.

Rappelez-vous, messieurs, que nos couleurs nationales ont flotté dans toutes les villes du pays de Cadzand, à l'Écluse, Ardenbourg, Yzendycke, au Sas de Gand et à Hulst.

Il n'y avait qu'à Oostbourg qu'on semblait faire quelque résistance, et cette résistance était provoquée par les faibles moyens qu'on déployait pour l'occupation du pays, et par la lenteur incroyable avec laquelle on s'en servait.

MM. Pontécoulant et Grégoire arrivent chacun avec une proclamation et se croient tous deux chefs de l'expédition. On marche sur Oostbourg sans ordre et sans plan, avec une *arrière-garde* composée de tous les pillards et vagabonds des villages voisins, attirés par les paroles de Grégoire, qui avait promis de livrer Oostbourg au pillage. Quelques coups de canon ont suffi pour dissiper cette troupe, et j'ose en féliciter ma patrie; car la victoire eût rempli le pays de désolation et de crimes.

Depuis lors, le drapeau national a disparu. J'espère qu'il y sera replanté bientôt; mais qu'on se rappelle bien que les habitants de la rive gauche de l'Escaut sont nos frères, et que la justice et la politique exigent impérieusement que nos troupes y entrent en amies et y observent une discipline très-sévère. (*Appuyé! appuyé!*) (I., 12 avril.)

M. DE ROBAULX : Hier M. le ministre nous a parlé dans son rapport de 600,000 florins qui seraient appliqués à l'organisation des volontaires. Je lui demanderai si dans le crédit on devra spécialiser les 600,000 florins, de manière à ce que cette somme ne puisse pas être dépassée. S'il en était ainsi, comme je trouve la somme insuffisante, je déclare que je voterais contre le projet. (I., 12 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : J'ai dit hier que l'organisation des volontaires pourrait occasionner dès l'abord une dépense de 600,000 florins, mais ce n'est pas à

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 273.

Digitized by Google

dire que le ministre ne puisse affecter de plus fortes sommes à cette organisation. Il n'y a sous ce rapport aucune spécialité. Dans mon rapport, j'ai parlé des dépenses que pourraient occasionner et l'organisation des volontaires et la mobilisation du premier ban de la garde civique. Nous avons trouvé qu'il fallait actuellement une somme d'environ 5 millions et 100,000 florins, nous avons demandé 6 millions; il restera donc 900,000 florins sans emploi momentané, mais dont il est bon de pouvoir disposer pour les dépenses imprévues. (I., 12 avril.)

M. DE ROBAULX : Il suffit que cela ne donne pas lieu à un transfert d'une dépense à une autre, et que le ministre de la guerre puisse disposer des 6,000,000 de florins comme l'exigera le besoin du service. (I., 12 avril.)

M. NOTHOMB regrette que le ministre de la guerre ne soit pas présent; il lui aurait demandé des explications sur l'arrêté qui a paru aujourd'hui dans les journaux, et qui ordonne l'organisation de huit bataillons de volontaires. L'honorable membre est étonné qu'on n'ait pas organisé un bataillon dans le Luxembourg; il demande des explications sur la réserve faite à ce sujet dans l'arrêté. (I., 12 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN demande s'il est bien nécessaire d'enrégimenter tous les gardes forestiers. Il trouve cette mesure dangereuse si elle est générale; à la bonne heure si l'on se contentait d'enrégimenter ceux du Luxembourg. (I., 12 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Je vais répondre aux deux préopinants. Si on n'a pas songé à organiser dans le Luxembourg un corps de volontaires, c'est qu'il n'y a dans le Grand-Duché aucune localité propre à cette organisation. Le Grand-Duché est d'ailleurs le point menacé, ce n'est pas là que l'organisation pourrait se faire tranquillement. Nous avons mieux aimé faire cette organisation à Namur, d'où, lorsque les circonstances l'exigeront, les volontaires seront bientôt rendus dans le Grand-Duché. Quant aux gardes forestiers, notre intention ne fut jamais d'en ordonner la levée en masse, mais d'enrégimenter principalement ceux du Grand-Duché, qui, par la connaissance qu'ils ont des localités, pourront être d'une grande utilité. (I., 12 avril.)

M. NOTHOMB : Le gouvernement aurait pu, ce me semble, caserner les volontaires qui auraient été organisés dans le Luxembourg, dans l'abbaye de Saint-Hubert; cette abbaye appartient au domaine, et elle est située à vingt lieues de Luxembourg. J'indique ce local à M. le ministre de la guerre, comme tout à fait propre à cet usage. (I., 12 avril.)

M. CHARLES ROGIER : On a organisé déjà un bataillon à Arlon. (J. B., 12 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN demande que M. le ministre veuille bien prendre en considération les observations faites par M. Nothomb. (E., 12 avril.)

Personne ne demandant plus la parole, la discussion générale est close. (E., 12 avril.)

On vote par appel nominal sur l'article unique du projet; il est adopté à l'unanimité de 105 voix. (P. V.)

Motion d'ordre.

M. LE BARON BEYTS : Messieurs, nous venons de voter de quoi faire la guerre à nos ennemis; c'est très-bien, mais cela ne suffit pas. Il faudrait encore prendre garde de ne pas nous laisser couper les vivres par lui, ni lui donner les moyens de faire la guerre à nos dépens. Or, c'est ce que nous faisons, grâce à l'émission des *los-renten*, sur lesquels M. d'Elhoungne appela, il y a quelque temps, l'attention du congrès. Si on avait pris alors les mesures nécessaires contre la négociation de ces obligations, il n'y en aurait pas aujourd'hui le quart de ce qu'il y a en Belgique. Les Hollandais les font échanger chez nous; ils peuvent, à l'aide de nouvelles émissions, se procurer des sommes énormes, 100 millions peut-être, et nous faire la guerre avec notre argent : c'est ce qu'il faudrait empêcher. Déjà, sur la proposition de M. d'Elhoungne, une commission fut nommée pour examiner ce qu'il convenait de faire; je demande que cette commission fasse son rapport le plus tôt possible, et que le congrès ne se sépare pas sans avoir pris des mesures pour faire cesser cet abus. (I., 12 avril.)

M. JOTTRAND : J'étais membre de la commission nommée sur la proposition de M. d'Elhoungne, la veille précisément du jour où fut prorogé le congrès. Aujourd'hui il serait impossible de réunir la commission, car de tous les membres qui en faisaient partie, il ne reste que M. d'Elhoungne et moi; MM. Seron, Le Grelle et Osy sont absents. (I., 12 avril.)

M. D'ELHOUNGNE : Quand je fis ma proposition, je sentais que le succès de la mesure dépendait de la célérité qu'on mettrait à l'adopter. Maintenant je pense que le mal est consommé, et que toutes les mesures que l'on pourrait prendre seraient inutiles. (C., 12 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre

Digitized by Google

des finances : Une commission ayant été nommée, je désire qu'elle soit complétée, et j'espère lui prouver que la mesure, si mesure il y a, à prendre, sera tout aussi efficace qu'elle aurait pu l'être dès le principe. (*Marques de satisfaction.*) (I., 12 avril.)

La commission est invitée à faire son rapport le plus tôt possible; elle est complétée par la désignation de MM. Meeûs et le baron Beyts, en remplacement de MM. Le Grelle et le baron Osy. M. Seron en reste membre ; il doit être de retour demain. (I., 12 avril., et P. V.)

Rapport sur le projet de décret relatif à l'admission au service belge d'officiers supérieurs étrangers.

M. JOTTRAND fait un rapport sur le projet de décret proposé par M. Nothomb et d'autres députés et relatif à l'admission d'officiers supérieurs étrangers dans l'armée belge (1).

M. LE PRÉSIDENT : Discutera-t-on le projet de suite? (*Oui! oui! L'impression! l'impression!*) (J. B., 12 avril.)

Le congrès décide que la discussion sera ouverte immédiatement. (I., 12 avril.)

M. VAN DE WEYER : Il est impossible de discuter ce projet en l'absence de M. le ministre de la guerre; je demande qu'il lui soit envoyé un message pour qu'il se rende au sein du congrès. (*Appuyé.*) (I., 12 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : On va l'envoyer chercher. (J. B., 12 avril.)

M. LE BÈGUE est appelé à faire rapport sur la proposition présentée par M. Gendebien, dans une séance précédente. Il déclare que la commission n'est pas prête. (E., 12 avril.)

Rapport d'une commission de vérification des pouvoirs.

M. FLEUSSU, rapporteur de la commission chargée de la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par la province de Hainaut, propose l'admission de M. le comte Gustave de Bocarmé en remplacement de M. le marquis d'Yve de Bavay, député démissionnaire du district de Soignies. (I., 12 avril.)

Cette admission est prononcée. (P. V.)

Discussion du projet de décret sur l'admission au service belge d'officiers supérieurs étrangers.

La discussion est ouverte sur le projet de décret concernant les officiers étrangers, modifié par la section centrale. (E., 12 avril.)

M. DEMELIN : Messieurs, il faut prendre garde, en adoptant le projet qui vous est présenté, de ne pas blesser l'amour-propre, et de ne pas exciter la jalousie des officiers supérieurs de notre armée. Il me semble que la section centrale a donné trop de latitude au gouvernement, et qu'il suffirait de l'autoriser à choisir un général en chef qui eût un nom européen, lequel pourrait être accompagné de son aide de camp. (I., 12 avril.)

M. VAN DE WEYER : J'ai demandé la parole pour rappeler que j'ai témoigné le désir de ne discuter le projet qu'en présence de M. le ministre de la guerre. Nous devons savoir s'il a été consulté sur ce projet. Nous devons savoir de sa bouche si, sur vingt-quatre généraux que nous avons en Belgique, il n'en est aucun capable de commander en chef. (*Murmures.*) Messieurs, il ne faut pas confier légèrement à un chef étranger le commandement de notre armée. (*Nouveaux murmures.*) Un seul fait historique suffira pour en prouver le danger. Notre première révolution a été sans effet, parce que nous fûmes trahis par deux généraux étrangers qui commandaient notre armée. (C., 12 avril.)

M. DE ROBAULX : Je demande la parole. (I., 12 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : D'autres l'ont demandée avant vous. (I., 12 avril.)

M. DE ROBAULX : On nous prête d'autres intentions que celles que nous avons. (*Bruit.*) (I., 12 avril.)

M. JOTTRAND, rapporteur : L'opinion de la section centrale n'a pas été comprise. Je ne pense pas que son intention ni celle du congrès soit de forcer le gouvernement à employer des généraux étrangers, mais je pense qu'on a voulu qu'il eût la faculté de le faire s'il le juge convenable. Lorsque le gouvernement croira devoir user de cette faculté, il consultera le ministre de la guerre; ce sera sans doute sur le rapport de ce ministre que la mesure sera prise; tout cela vous prouve que les explications du ministre de la guerre en ce moment sont complétement inutiles. (C., 12 avril.)

M. VAN DE WEYER : Mais en discutant le projet, nous préjugerons la question. (I., 12 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je ne prétends pas contester à la chambre le droit d'appeler un ministre dans son sein et de lui adresser des interpellations, mais je déclare d'avance que si j'étais ministre de la guerre et que je fusse consulté sur le projet, je ne répondrais

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 309.

Digitized by Google

pas. (*Mouvement.*) Eh quoi ! lorsque des soupçons ont plané sur divers officiers généraux de notre armée, lorsque la police est sur la trace de ramifications d'un complot de trahison dont l'existence ne peut être révoquée en doute, vous voulez qu'il descende de la tribune, de la bouche du ministre de la guerre lui-même, des paroles qui peuvent jeter la désorganisation dans l'armée? Voilà, messieurs, une inconséquence que je ne conçois pas, et je conjure le congrès, si M. le ministre de la guerre vient et qu'il lui soit fait des interpellations, de lui défendre de répondre. (I., 12 avril.)

M. VAN DE WEYER : M. le ministre des affaires étrangères, avant de s'élever avec tant de véhémence contre mes interpellations, aurait dû attendre de les connaître. (I., 12 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Vous les avez énoncées. (I., 12 avril.)

M. VAN DE WEYER : J'aurais demandé à M. le ministre de la guerre, s'il eût été présent, s'il y avait lieu de discuter sur un pareil projet, et je crois qu'il aurait pu répondre à cette question sans danger. Du reste, on se rappellera que, lorsque on a voulu adresser à ce ministre des questions dangereuses, c'est précisément moi qui me suis opposé à ce qu'il y répondît. Eh bien, je pense aujourd'hui qu'il n'y a aucun danger à lui demander son avis. (I., 12 avril.)

M. DEVAUX : Les termes dans lesquels la question a été posée par le préopinant sont les mêmes que ceux dans lesquels il l'avait énoncée d'abord; tout le monde sent qu'il serait impossible d'y répondre sans danger. D'un autre côté le ministre ne pourrait donner son avis sur l'opportunité ou l'inopportunité du projet sans empiéter sur les prérogatives de l'assemblée. (I., 12 avril.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, comme signataire de la proposition, je crois devoir expliquer dans quelle intention elle a été faite. Dans ce moment, nous membres du congrès, nous ne connaissons pas assez le personnel de l'armée, pour savoir s'il y a dans son sein un général capable de commander en chef. Voyant la guerre imminente, nous avons pensé qu'il serait peut-être utile d'appeler à commander nos troupes, un talent supérieur, un général qui eût un nom européen; on sent de quelle influence pourrait être, soit sur l'armée, soit sur l'ennemi, une grande renommée militaire : or, en effet, la constitution ne laissant pas au gouvernement le droit de prendre un général à l'étranger, nous avons pensé qu'il fallait lui aplanir cette difficulté. Certes, cette mesure peut être utile, et l'armée belge elle-même applaudirait, j'en suis certain, au choix d'un général qui eût acquis une haute réputation dans les armées et à l'école de Napoléon. Notre intention n'a donc pas été de contester à nos généraux leurs talents militaires, mais de donner au gouvernement le moyen de faire la guerre avec succès. (*Adhésions nombreuses.*) (I., 12 avril.)

M. NOTHOMB : Nous avons voulu accorder au gouvernement une faculté dont il usera s'il le trouve convenable. Nous le laisserons juge de l'opportunité de la mesure, et maître de l'exécuter; nous n'avons eu d'autre intention que d'aplanir les difficultés que présentait la constitution. Si l'article 6 de la constitution eût été obligatoire en septembre dernier, le gouvernement provisoire, dont M. Van de Weyer a été membre, n'eût pas pu confier de commandement à Van Halen, à Mellinet, à Niellon. (I., 12 avril.)

M. DESTOUVELLES : La question qu'on se propose d'adresser à M. le ministre de la guerre est non-seulement délicate, mais encore d'une nature telle, qu'il ne pourrait y répondre sans blesser les convenances. On ne veut pas forcer le gouvernement à prendre un général étranger, mais seulement l'autoriser à choisir une ou plusieurs illustrations militaires, si l'intérêt du pays le commande. Si l'autorisation est accordée, quand le moment sera venu, le gouvernement l'examinera en conseil, et il en usera s'il le trouve convenable. Mais ce n'est pas en congrès que nous devons examiner les capacités militaires, et c'est ce qui arriverait si on faisait au ministre la question qu'on a énoncée. Je le répète, il ne pourrait y répondre sans blesser les convenances et sans manquer, en quelque sorte, à ce qu'il doit à ses frères d'armes. Je m'oppose donc à toute interpellation. (*Voix nombreuses :* Appuyé ! appuyé!) (I., 12 avril.)

M. CHARLES ROGIER : Je ne m'oppose pas à ce que M. le ministre de la guerre soit entendu; mais je ne crois pas que nous ayons besoin de le consulter pour apprécier l'opportunité du projet. Nous avons besoin d'un commandant en chef, je le dis sans hésiter, et j'en ai pour garant le suffrage de plusieurs officiers généraux de notre armée, qui ne rougiraient certainement pas de servir sous un ancien compagnon d'armes, et qui se verraient au contraire avec plaisir conduire à la victoire par un homme d'une grande réputation militaire, pris dans les rangs de l'armée française, et même de l'armée anglaise.

L'orateur entre dans la discussion du fond. (I., 12 avril.)

M. LE PRÉSIDENT fait observer à M. Rogier qu'il ne s'agit maintenant que de savoir si le

Digitized by Google

ministre de la guerre sera entendu. Il annonce au surplus qu'on n'a pas trouvé le ministre chez lui. (I., 12 avril.)

Le congrès décide qu'il sera passé outre à la discussion. (I., 12 avril.)

M. CHARLES ROGIER présente un amendement pour que le gouvernement soit autorisé à enrôler des officiers étrangers d'artillerie d'un rang inférieur, dont le congrès pourrait limiter le nombre. Il demande aussi qu'un sort soit alloué à ces officiers, et qu'ils puissent compter sur la conservation de leurs grades après la paix, en se faisant naturaliser Belges. (C., 12 avril.)

M. JOTTRAND, rapporteur : Puisque la discussion générale est ouverte sur le projet de décret, je crois qu'il est bon de profiter de l'occasion qui nous est offerte d'expliquer à ceux de nos concitoyens qui servent la patrie dans les rangs de notre armée, comment nous, qui les représentons avec tout le pays dans cette assemblée, nous comprenons le décret que nous nous proposons de voter.

D'abord, il ne nous est pas prouvé que le gouvernement aura besoin d'user de la faculté que nous voulons lui accorder. Peut-être, dans la guerre toute patriotique, toute nationale que la politique injuste de nos voisins semble vouloir nous forcer à soutenir, peut-être verrons-nous sortir des rangs de notre armée des Skrzynecki, des Dwernicki. Notre cause est aussi belle que celle des Polonais; notre nation a le même enthousiasme que ce peuple qui vient de cueillir les plus glorieuses palmes sur les plus beaux champs de bataille, les champs de bataille ouverts pour la défense de l'indépendance nationale.

Mais si, par suite de la déplorable position d'ilotes politiques dans laquelle le sort et les iniques traités de 1815 nous ont tenus si longtemps; si par suite de cet exécrable machiavélisme employé par le gouvernement hollandais, et qui lui faisait exclure les Belges des hauts emplois militaires dans l'armée des Pays-Bas, nos frères qui composent aujourd'hui notre jeune armée sentaient eux-mêmes la nécessité d'admettre dans leurs rangs des officiers expérimentés appelés de chez nos voisins, que les soldats belges ne se croient pas humiliés de cette nécessité.

En d'autres temps (et ces temps reviendront encore si notre indépendance se consolide), les Belges prêtaient aussi des généraux illustres aux autres nations.

Aux Français qui songeraient à faire sonner trop haut leur supériorité militaire, à laquelle il pourrait se faire que nous eussions recours, nos braves officiers pourraient répondre qu'il fut un temps où le Belge d'Egmont battait leurs phalanges à Gravelines, à Saint-Quentin, à la tête des Espagnols. Ils pourraient rappeler encore le nom de ce brave sire de Lannoy auquel François Ier rendit son épée à Pavie. Et sans remonter si haut dans notre histoire, nos soldats ne pourront-ils pas rappeler les noms illustres des Mercy, des Tilly, des Beaulieu, des Clairfayt, pour prouver que la position particulière où la Belgique s'est trouvée pendant le dernier quart de siècle est une position d'exception?

Oui, nous le répétons afin qu'on le retienne chez nous et dans toute l'Europe, si la Belgique avait besoin de l'aide d'officiers étrangers pour servir la cause nationale, elle n'entendrait les appeler qu'avec l'espoir, la certitude de pouvoir rendre un jour à ses voisins, dans toutes les causes justes qu'ils auraient à défendre, les mêmes services qu'elle en réclamerait aujourd'hui.

(I., 12 avril.)

M. DESTOUVELLES : Je crois qu'il serait nécessaire d'expliquer le motif pour lequel on donne une plus grande latitude à l'autorisation. Je propose le considérant suivant :

« Attendu que la plupart des officiers d'artillerie nommés sous l'ancien gouvernement appartenaient aux provinces septentrionales, et que cette arme exige de longues études et des connaissances qui ne peuvent s'acquérir que dans les écoles. »

(J. B., 12 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, s'oppose à la rédaction de l'amendement de M. Destouvelles, qui permettrait de croire que, s'il n'y a pas assez d'officiers d'artillerie dans l'armée belge, c'est pour cause d'incapacité. L'orateur explique que s'il manque des officiers dans cette arme, c'est parce que, sous le gouvernement du roi Guillaume, les Hollandais seuls étaient admis à l'école militaire. Sur cent Belges qui se présentaient, à peine en recevait-on trois ou quatre, et les examinateurs sont convenus qu'ils avaient leurs ordres à cet égard. Du reste, toutes les fois que des Belges étaient admis, ils obtenaient les premiers numéros dans l'école. (I., 12 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN ajoute que, ne connaissant pas la langue hollandaise, presque tous les Belges étaient privés d'entrer dans l'artillerie. (I., 12 avril.)

M. HENRI DE BROUCKERE se prononce pour la rédaction primitive du projet.

(J. B., 12 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Nous avions assez d'officiers dans l'arme

Digitized by Google

du génie; mais, dégoûtés des traitements qu'ils essuyaient dans l'armée hollandaise, ils ont donné leur démission et se sont mis dans les ponts et chaussées. Cette administration vient d'être jointe au génie. Les cadres des officiers du génie sont complets, et il y a assez d'aspirants pour quatre ans. La seule arme où il manque des officiers, c'est l'artillerie. (J. B., 12 avril.)

M. DESTOUVELLES renonce à son amendement. (I., 12 avril.)

M. VAN SNICK : Ne pas limiter l'autorisation à un certain nombre d'individualités, c'est agir contre l'article 6 de la constitution; car les *cas particuliers* dont il parle, doivent s'entendre d'individualités. (J. B., 12 avril.)

M. DE ROBAULX : S'il en est ainsi, ni l'un ni l'autre projet n'est admissible. Nous avons pensé que par *cas particuliers*, il fallait entendre des circonstances telles que celle où nous nous trouvons. (J. B., 12 avril.)

M. DEVAUX soutient la constitutionnalité du décret. Il démontre que les expressions qui se trouvent dans l'article 6 de la constitution: « Sauf » les exceptions qui peuvent être établies par une » loi pour des cas particuliers, » suffisent pour autoriser le congrès à adopter le décret qu'on lui propose : l'honorable membre soutient que, par les mots *cas particuliers*, il ne faut pas entendre des cas individuels, mais des circonstances particulières. Or, la Belgique se trouve dans des circonstances toutes particulières. On peut donc, en suivant la lettre de la constitution, adopter le projet en discussion. Du reste, dit en terminant l'orateur, quelque décision que vous preniez, la nécessité peut aller plus loin que vous. Messieurs, si pendant la guerre un général ennemi passait dans nos rangs et venait prêter son bras à la cause de la liberté, faudrait-il que notre général le repoussât par respect pour la constitution ?...

(I., 12 avril.)

M. HENRI DE BROUCKERE persiste à donner la préférence au projet de loi primitif sur celui de la section centrale. (E., 12 avril.)

M. VAN DE WEYER : Je viens ajouter quelques observations à celles qui vous ont été présentées par M. Van Snick, pour vous prouver l'inconstitutionnalité du projet. (I., 12 avril.)

M. VAN SNICK : Mais j'ai soutenu le contraire. (*Hilarité générale.*) (I., 12 avril.)

M. VAN DE WEYER : J'avais donc mal compris. Quoi qu'il en soit, je soutiens que le projet est inconstitutionnel, et les partisans du système contraire sont obligés de changer les termes de l'article 6 pour le soutenir, et traduire les mots *cas particuliers* par les mots *circonstances particulières*. Il est évident que l'article 6 n'a eu en vue que des cas individuels, et c'est une mesure générale qu'on vous propose d'adopter. On parle toujours de renommées militaires qu'il faut pouvoir recueillir; mais, messieurs, attendez donc qu'il s'en présente (*murmures*), alors vous trouverez dans la constitution l'autorisation de faire pour ces renommées ce que vous devrez. Pour moi, comme Belge, comme citoyen, je m'opposerai de toutes mes forces à l'adoption d'un projet qui viole la constitution. (I., 12 avril.)

M. DEMELIN reproduit sa demande tendant à n'autoriser le gouvernement qu'à choisir un général en chef. (I., 12 avril.)

M. VAN SNICK reproduit les arguments qu'il a déjà fait valoir en faveur du projet, pour prouver à M. Van de Weyer qu'il s'était trompé en prétendant qu'il avait attaqué le projet.

(I., 12 avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Les braves volontaires belges, ennemis de l'oppression et enthousiastes de la gloire, ont reçu le baptême du feu dans les glorieuses journées de Bruxelles, de Walhem, Berchem, Lierre et Anvers. Les valeureux chefs qui les ont conduits à la victoire ne sont pas en assez grand nombre, attendu que notre armée dépassera bientôt cent mille hommes. Pour une armée aussi forte, il faut un général en chef qui, par de grands talents militaires, ait acquis une réputation européenne. Il n'est pas moins urgent d'avoir quelques officiers d'artillerie. L'injustice de notre ex-gouvernement est cause de ce que nous manquons d'officiers dans cette arme, qui dans la stratégie moderne aide puissamment à la victoire.

(J. F., 12 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, il ne faut rien moins que la persistance de M. Van de Weyer pour que je prenne la parole, et pour me permettre d'abuser de la patience de l'assemblée. L'honorable membre veut absolument que les mots *circonstances particulières* signifient autre chose que *cas particuliers*. Pour ma part, je lui serais très-obligé de m'en marquer la différence. Selon moi, ces expressions sont synonymes, et pour y voir une différence, il faudrait qu'au lieu du mot *particulier* on eût dit *personnel*. Lorsque l'article 6 de la constitution a été discuté, l'objection a été faite, et on a cité pour y répondre, non pas des individus, mais des catégories, et on a fait sentir tout le ridicule qu'il y aurait à demander une loi pour placer un maître d'anglais, un maître d'espagnol ou d'italien. On veut, pour que vous autorisiez le gouver-

Digitized by Google

nement à nommer un général étranger, que ce général se présente; mais on ne songe pas que le choix de ce général peut être l'objet d'une négociation secrète, et qu'il pourrait y avoir danger de la discuter publiquement. Mais maintenant je suppose qu'un généralissime succombe, faudra-t-il assembler aussitôt le congrès et attendre la lenteur de ses délibérations pour lui donner un remplaçant? Voilà cependant à quelle absurdité nous conduirait une orthodoxie dont je suis édifié, mais que je ne saurais partager (*on rit*). Songez, messieurs, qu'il ne s'agit pas aujourd'hui de faire une guerre d'équilibre, une guerre d'intérêts commerciaux; il s'agit d'une guerre de principes, et si nous avons besoin d'un grand général, lorsqu'un ami de la liberté se présentera, acceptons-le, qu'il vienne de la France, de l'Angleterre, ou de l'Allemagne, s'il peut en venir de ce pays-là. (*On rit.*) Ne nous montrons pas si difficiles. Sachons nous plier aux circonstances. Eh! messieurs, lorsque les Américains combattaient pour leur liberté, ont-ils repoussé de leurs rangs l'illustre Lafayette? ont-ils repoussé les Rochambeau, les Ségur et tant d'autres noms illustres? Lorsque Byron, lorsque Fabvier se sont présentés aux Grecs, le sénat de la Grèce, par une susceptibilité nationale ridicule, a-t-il refusé le secours de leurs bras? Messieurs, tous les amis de la liberté sont nos frères, accueillons-les quand ils viennent verser leur sang pour la plus noble des causes. (*Bravo! bravo!*) (I., 12 avril.)

M. DE ROUILLÉ : Je ne puis penser que notre brave armée soit réduite à l'humiliante situation de devoir chercher à l'étranger des officiers supérieurs (ce qui s'entend de tous grades au-dessus du capitaine); je me demande d'où nous vient cette défiance dans les talents militaires des nôtres? L'armée, telle qu'elle est maintenant composée, est certes bien en état de faire la guerre avec succès aux Hollandais; je ne vois donc pas la nécessité d'admettre à présent dans ses rangs des officiers anglais, prussiens, ou français, qui pourraient appartenir à une nation avec laquelle nous serions en guerre plus tard; si cette guerre doit éclater entre les grandes puissances, alors, mais seulement alors, celle de ces puissances dont nous serons alliés et avec laquelle nous combattrons, nous donnera des généraux pour diriger les grandes opérations militaires; mais avant cette époque, je pense que nos soldats, qui se glorifient avec raison du nom de Belge qu'ils veulent conserver, ne verraient pas sans un vif sentiment de déplaisir des officiers étrangers venir les commander.

Cette mesure me semble inutile, dangereuse, ouvrant la porte à l'intrigue étrangère, pouvant nuire à la discipline; elle blesse justement l'orgueil national. Je voterai contre. (J. B., 12 avril.)

M. RAIKEM : Il me semble que les mots *cas particuliers* doivent s'entendre ici des grades et du nombre d'officiers à admettre; mais appeler généralement les étrangers à tous les emplois supérieurs dans l'armée, ce n'est pas un cas particulier, c'est une généralité. (J. B., 12 avril.)

La discussion générale est close. (E., 12 avril.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture des considérants; en voici les termes :

« Vu l'article 6 de la constitution ainsi conçu : » *Les Belges sont égaux devant la loi, seuls ils* » *sont admissibles aux emplois civils et mili-* » *taires, sauf les exceptions qui peuvent être* » *établies par* une loi *pour des cas particuliers;*

» Attendu que dans les graves circonstances » où se trouve la Belgique, la défense du territoire peut exiger que des emplois militaires » soient par exception conférés à des étrangers; » que le gouvernement doit être mis à même d'accueillir les offres que pourraient lui faire des » étrangers connus par leur amour de la liberté » et leurs talents militaires. » (E., 12 avril, et P. V.)

M. CHARLES ROGIER propose une modification. (E., 12 avril.)

Elle est rejetée. (E., 12 avril.)

Les considérants sont adoptés. (P. V.)

« Art. 1er. Le gouvernement est autorisé à em- » ployer jusqu'à la paix des officiers supérieurs » étrangers, et à leur confier des commandants » dans l'armée belge, autant que les besoins de la » guerre l'exigent et que leurs talents les recommandent. » (E., 12 avril., et P. V.)

M. FLEUSSU tient à connaître les individus auxquels le gouvernement destine les grades supérieurs. En adoptant l'article 6 de la constitution, le congrès n'a pas voulu laisser au gouvernement la possibilité d'introduire dans les emplois les étrangers que bon lui semblerait. Le projet lui paraît inconstitutionnel; il votera contre. (E., 12 avril.)

M. DESTOUVELLES : Je demande que le projet soit renvoyé à la section centrale pour qu'elle présente une nouvelle rédaction, après s'être concertée avec le ministre de la guerre.

L'honorable membre, développant sa pensée, exprime le désir qu'on fasse en sorte de concilier la nouvelle rédaction avec les termes de la constitution. (E., 12 avril., et A.)

Cette proposition est mise aux voix; l'épreuve et la contre-épreuve sont douteuses; on procède à

Digitized by Google

l'appel nominal : 102 membres répondent à l'appel : 61 votent *pour*, 41 *contre;* en conséquence la proposition de M. Destouvelles est adoptée.

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

SÉANCE

DU LUNDI 11 AVRIL 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à midi. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre conçue en ces termes :

« Eich, près Luxembourg.

» M. le président, des affaires particulières m'ont empêché jusqu'à ce jour de me rendre au congrès dont j'ai l'honneur de faire partie; j'espère pouvoir y être rendu à la fin de la semaine prochaine. (*Ah! ah! ah!*)

» J'ai l'honneur, etc.

» FENDIUS. »

(I., 13 avril.)

Pris pour notification. (P. V.)

LE MÊME SECRÉTAIRE donne ensuite lecture d'une lettre de M. Vandenbosch, qui déclare ne pouvoir accepter les fonctions de député au congrès. (I., 13 avril.)

M. de Waha envoie sa démission, motivée sur ce qu'il croit le mandat du congrès expiré par suite de la promulgation de la constitution.

(*La lecture de cette lettre excite quelques rumeurs.*) (I., 13 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Il y en a encore une autre plus forte. (*Écoutez! écoutez!*) (I., 13 avril.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une longue lettre de M. d'Omalius, dans laquelle ce député soutient que le mandat du congrès est expiré, et qu'il ne peut se perpétuer sans être accusé d'envahir tous les pouvoirs. Cette conduite, dit la lettre, est réprouvée par la voix publique. M. d'Omalius, en conséquence, donne sa démission.

(*Cette lettre excite à plusieurs reprises les murmures de l'assemblée.*) (I., 13 avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je demande l'ordre du jour sur cette lettre inconvenante, et injurieuse au congrès. (I., 13 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Il n'y a pas à délibérer, puisqu'il ne s'agit que d'accepter une démission. (I., 13 avril.)

M. l'abbé Verbecke écrit pour donner sa démission. (I., 13 avril.)

M. Mary, admis dans une des dernières séances, déclare qu'il ne peut accepter les fonctions de membre du congrès. (C., 13 avril.)

M. LE PRÉSIDENT invite les commissions de vérification des pouvoirs compétentes à faire leur rapport sur l'élection des suppléants appelés à remplacer les députés démissionnaires. (P. V.)

M. Collet sollicite une prolongation de congé, pour cause de maladie; en cas de refus, il se verrait forcé de donner sa démission. (I., 13 avril.)

La prolongation de congé est accordée. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Plusieurs habitants de Baude réclament contre la gestion de leur bourgmestre.

M. Pierret demande que le gouvernement mette en adjudication les coupes de bois qui n'ont pas été vendues cette année comme à l'ordinaire.

M. Louyet transmet au congrès un essai sur

Digitized by Google

le rétablissement en Belgique du système décimal.

Les membres de la commission de la société des sciences naturelles de Liége demandent le rapport de l'arrêté du 29 mars 1817.

(I., 13 avril, et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

Nouveau rapport sur le projet de décret relatif à l'admission au service belge d'officiers étrangers.

M. RAIKEM fait un rapport sur le projet de décret renvoyé à la section centrale dans la séance d'hier, et qui est relatif à l'admission d'officiers étrangers dans l'armée belge. M. le rapporteur annonce que la section ayant consulté M. le ministre de la guerre, celui-ci a déclaré qu'il croyait d'une bonne politique de donner au gouvernement la faculté d'appeler au commandement de l'armée un homme d'une grande renommée militaire; le nom seul d'un général, ajoute-t-il, peut quelquefois assurer la victoire, il ne faut donc pas négliger un tel moyen de succès. Questionné sur le nombre d'officiers du génie ou d'artillerie dont la Belgique pourrait avoir besoin, le ministre a répondu que le cadre des officiers du génie était complet, mais qu'il nous manquerait des officiers d'artillerie. Vous savez, messieurs, qu'il faut en attribuer la cause à la politique machiavélique du gouvernement hollandais.

Ici M. le rapporteur rappelle les explications données à ce sujet par M. Charles de Brouckere dans la séance d'hier; après quoi, examinant la constitutionnalité du projet en soi, il déclare qu'en fixant le nombre et en spécialisant l'emploi des officiers étrangers à appeler dans l'armée, la section centrale a cru rester dans les termes de la constitution. M. le rapporteur propose en conséquence l'adoption d'un projet en deux articles : par le premier le congrès autoriserait le gouvernement à employer jusqu'à la paix un général en chef et trois officiers supérieurs étrangers, et dans l'arme de l'artillerie, un colonel, trois chefs de bataillon, douze capitaines et vingt lieutenants et sous-lieutenants (1). (I., 13 avril.)

Projet de décret fixant les traitements des membres de la haute cour militaire.

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture d'un projet de décret présenté par M. Barthélemy, ministre de la justice, tendant à fixer les traitements des membres de la haute cour militaire (2).

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, expose en peu de mots les motifs du projet.

(I., 13 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Le projet sera imprimé, distribué et examiné en sections. (P. V.)

Discussion du nouveau rapport sur le projet de décret concernant l'admission au service belge d'officiers étrangers.

L'ordre du jour est la discussion du rapport fait par M. Raikem. (I., 13 avril.)

M. ISIDORE FALLON prononce un discours dans lequel il s'attache à prouver que le décret, tel qu'il avait été présenté d'abord, n'était pas constitutionnel. Il examine, pour le prouver, et lit en entier la discussion qui eut lieu sur l'article 6 de la constitution. Enfin, arrivant à la nouvelle rédaction proposée par la section centrale, il l'approuve et déclare qu'il votera en faveur du projet.

(C., 13 avril.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME : Je doute que les inconvénients qu'il y a à appeler des chefs étrangers ne se fassent pas bientôt sentir. Le ministre a été en erreur quand il nous a dit que l'Amérique avait reçu des chefs étrangers. Quand ils se sont présentés, ils sont entrés dans les rangs comme simples volontaires et ils ont acquis leurs talents et leurs titres dans la guerre de l'Indépendance. Il me répugne de donner à penser dans l'armée qu'aucun de ses chefs n'a été reconnu capable d'être mis à sa tête. La guerre de notre révolution n'a-t-elle pas déjà produit les Niellon et les Mellinet. Quand la première révolution a commencé, la France n'avait d'autres officiers généraux que des nobles, et les Kléber et les Desaix ont battu des généraux formés à l'école du grand Frédéric. C'est seulement en Angleterre ou en France que nous chercherons un chef. En Angleterre, nous adresserons-nous à Wellington? (*Hilarité.*) En France, nous trouverons quelques anciens généraux ou des généraux de division qui n'ont jamais combattu. Je crains d'ailleurs beaucoup les chefs étrangers. La fortune de Bernadotte est un antécédent bien séduisant. (J. B., 13 avril.)

M. JOTTRAND pense que l'on doit accorder au gouvernement la faculté réclamée pour les cas imprévus. Il pourra se présenter un Lafayette moderne, qui consentira à défendre les libertés du

(1) Voyez ce projet aux *Pièces justificatives*, n° 310.

(2) Voyez ce projet aux *Pièces justificatives*, n° 311.

Digitized by Google

monde, en servant dans nos rangs. Les généraux Mellinet et Niellon, qui sont étrangers, ont rendu d'éminents services à notre révolution, dans les journées de Bruxelles, à Berchem, et mille autres endroits, en chassant les Hollandais; les hostilités reprenant et devant amener une conflagration générale, il ne faut pas que le gouvernement, à cause de la constitution, prive la Belgique des bras et des capacités secourables qui pourraient lui être offerts. La nation belge peut se suffire à elle-même, je le sais; peut-être dans nos rangs avons-nous des Hoche et des Desaix, qui n'attendent que l'occasion pour se faire connaître. Mais, il serait plus qu'imprudent de rejeter une mesure que les circonstances peuvent rendre salutaire. Je voterai pour le projet. (E., 13 avril.)

M. LE COMTE DE ROBIANO prononce un discours contre le projet. Il croit qu'il ne peut tendre qu'à appeler des intrigants étrangers, sans mérite et sans réputation. L'orateur pense aussi que le décret violerait la constitution.

(L., 13 avril.)

M. VAN DE WEYER : Que le congrès y songe bien, il s'agit aujourd'hui de déroger à la constitution, pour accorder un pouvoir exorbitant; laisser au gouvernement toute latitude pour choisir un commandant en chef de nos armées et d'autres officiers supérieurs, parmi des étrangers, est, selon moi, une mesure qui demande la plus grande réserve, la plus sage circonspection.

Appeler un homme inconnu, sans à l'avance avoir jeté les yeux ou fait connaître des spécialités d'après lesquelles on pourrait juger des antécédents, serait se livrer aux caprices de l'intrigue, et souvent de la médiocrité. Laisser au gouvernement la faculté de prendre ces chefs et officiers parmi ceux qui pourront se présenter ou ceux qu'il peut avoir l'intention de choisir, c'est courir la chance de compromettre la cause de la révolution. Chercher un homme inconnu, dont la réputation serait européenne, serait selon moi chercher un X. (*On rit.*)

Que l'on sache que le commandant en chef de nos armées tiendra le sort de la Belgique entre ses mains; qu'il pourra disposer de nous et de notre honneur national comme bon lui semblera. Appréciant ces graves conséquences, je ne puis abandonner à la merci du gouvernement une des dispositions fondamentales de notre constitution.

Hier, quand la proposition vous a été présentée, si le ministère avait décliné devant moi cinq ou six noms, offrant des garanties à la cause de la liberté, et des talents éprouvés, j'aurais vu jusqu'à quel point il me serait permis d'accorder une confiance à l'un ou plusieurs d'entre eux.

Mais je ne puis donner au gouvernement le pouvoir de créer une dictature, car le commandant en chef de nos armées, je le répète, aura le droit de disposer entièrement de nous. Décréter ce choix en faveur d'un homme qui nous est inconnu, et qui l'est peut-être au ministère, je n'assumerai jamais une telle responsabilité.

On vous a dit : Vous avez accordé 12 millions de florins au gouvernement pour le mettre à même de faire la guerre, et si vous avez eu assez de confiance en lui pour lui voter de l'argent, vous devez nécessairement en avoir assez aussi pour lui donner les moyens d'user, dans l'intérêt de la patrie, du crédit que vous lui avez ouvert. Autre chose est d'accorder des subsides, et d'autoriser un gouvernement à déroger à la constitution, en lui livrant des droits illimités, incertains et peut-être dangereux. J'ai eu assez de confiance pour voter l'emprunt de 12 millions de florins, mais je me refuse en toute conscience, à souscrire au projet qui vous est présenté.

On parle d'illustrations militaires, de réputations universelles, d'amis, de défenseurs de la liberté. Ceux que l'on veut désigner, depuis quinze ans n'ont pas eu l'occasion de se montrer sur les champs de bataille; savez-vous s'ils ont conservé cette même aptitude, ces mêmes capacités qu'ils possédaient quand ils se couvrirent de gloire.

Eh! messieurs, parmi ceux qui furent ou qui se donnèrent dans le temps comme les apôtres les plus ardents de la liberté, combien n'en comptons-nous pas parmi les plus vils apôtres et soutiens de l'odieux système de 1814 et 1815! Il en est qui ont coopéré à la honte de la France.

N'en avons-nous pas vu qui, après avoir combattu en Portugal la liberté, servi en Grèce pour la liberté, trahir cette cause sacrée. Ils ont vendu leur conscience à la Sainte-Alliance, et sont aujourd'hui les séides du despotisme. Craignons que, sous de fausses apparences, il ne s'offre à nous, et que le gouvernement accepte, un ou plusieurs de ces hommes odieux.

Du sein de la guerre surgiront des talents : les grandes gloires de l'empire français sortirent des derniers rangs de l'armée.

La Belgique n'est pas stérile en valeur, en capacités et en courage. L'amour de l'indépendance et de la patrie donneront une noble émulation à tous nos braves, qui, déjà plus d'une fois, ont prouvé à nos ennemis qu'ils savaient vaincre ou mourir.

Dans notre armée, telle qu'elle est composée

Digitized by Google

actuellement, nous avons pu distinguer des chefs habiles et dignes en tout de se mettre à la hauteur de la cause que nous défendons; de même que, dans cette assemblée, des talents nouveaux et jusqu'ici inconnus ont trouvé l'occasion de briller. Laissons aux hasards de la guerre le soin de nous désigner ceux qui seront dignes de conduire nos phalanges à la victoire. (*Nombreux applaudissements.*) (E., 13 avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : J'applaudis de tout mon pouvoir au projet de la section centrale, et je le trouve très-constitutionnel. Il nous faut un général en chef et trois officiers supérieurs; pour une armée qui pourra s'élever à cent mille hommes, ce n'est pas trop. Il nous faut aussi des officiers d'artillerie, puisque M. le ministre de la guerre lui-même convient que nous en manquons. La latitude que le projet donne au gouvernement n'est pas trop grande. Si je ne croyais pas nuire aux officiers belges, je demanderais qu'elle fût plus grande encore. Il ne doit pas y avoir de lignes de douanes pour les héros qui défendent la liberté. (*Bravo!*) (L., 13 avril.)

M. JOTTRAND : Les paroles brillantes que nous venons d'entendre n'ont en rien détruit les motifs du projet en discussion; l'honorable préopinant (M. Van de Weyer) vous a dit qu'il ne pouvait appuyer la proposition parce qu'il craint que le gouvernement ne discerne pas assez les capacités, qu'il n'abuse de la faculté que nous lui laisserions; mais, messieurs, d'après le changement de rédaction que vous venez d'entendre, il y a une limitation, de laquelle il deviendra impossible de sortir. — L'orateur passe en revue d'autres arguments de M. Van de Weyer. (E., 13 avril.)

M. DEVAUX, ministre d'État : Si déjà le congrès n'était convaincu que la proposition n'a rien d'inconstitutionnel, la nouvelle rédaction aurait aplani toutes les difficultés. La section centrale s'est conformée, bien que je ne partage pas cet argument, à la distinction établie hier, par l'honorable préopinant auquel je réponds (M. Van de Weyer), entre les cas particuliers et les circonstances particulières. Elle a voulu satisfaire à des susceptibilités tout à fait étranges. Le paragraphe qui vous est présenté rentre absolument dans les termes de la discussion élevée hier. D'après cela j'avais lieu de penser qu'aujourd'hui il n'y aurait nulle difficulté à accorder la mesure réclamée; il en est autrement, je vous avouerai que ceci a lieu de me surprendre, puisqu'au nombre des adversaires du projet, je vois quelques-uns de ceux qui l'ont provoqué.

Je dirai que le gouvernement n'a pas demandé le décret, il l'a seulement appuyé. Si le décret est rejeté, la position est changée pour le ministère; vous pouvez décider s'il y aura *utilité grande d'appeler des étrangers*, mais non s'il y aura *nécessité grande*. Le rejet prononcé, il devient impossible au gouvernement de faire ce que la nécessité pourrait exiger.

Singularité de l'opposition! l'honorable député auquel je réponds a été membre du gouvernement provisoire et depuis membre du ministère précédent : des étrangers ont obtenu ou ont été maintenus dans des places, des emplois, sous ces administrations. (E., 13 avril.)

M. VAN DE WEYER : Ils avaient des droits acquis. (E., 13 avril.)

M. DEVAUX, ministre d'État : Il n'y a pas de droits acquis contre la constitution. Je ne vois pas quelle raison on pourrait donner pour s'opposer à ce que le ministère actuel ne puisse faire ce que les précédents ont fait.

On vous a témoigné des craintes, sur l'abus que le gouvernement pourrait faire de la faculté qu'il n'a point sollicitée. Je vais y répondre; mais avant, je crois devoir détruire des insinuations perfides, parties non de cette enceinte, sur l'hypothèse que le ministère pourrait faire des choix qui humiliassent l'armée. Le ministère sait ce qu'il doit au pays, il ne trompera point son attente, il maintiendra l'honneur national, sa devise est : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Il connaît l'étendue de ses devoirs, il saura les respecter dans cette circonstance comme dans tant d'autres. Il n'ira donc pas chercher des chefs qui seraient les ennemis des libertés. Il fera des choix pour électriser l'armée, et non pour blesser son orgueil.

Ce ne sont pas des auxiliaires qu'il nous faut, la Belgique doit se suffire, ce sont quelques officiers. Voyez la Russie, pays éminemment militaire, ses armées sont commandées par des étrangers.

L'honorable député vous a dit qu'une foule d'intrigants viendraient solliciter les emplois à conférer à des étrangers, et que nous courrions le risque de nous livrer à des médiocrités ou à des ennemis de notre révolution. Le ministère est là pour nous préserver d'un tel abus, il est responsable de ses actes.

Il vous a parlé ensuite du pouvoir d'un général en chef, il vous a dit que c'était une véritable dictature. Un étranger général en chef n'aura jamais un tel pouvoir, et on oublie que nous vivons sous un gouvernement représentatif; que le ministre de la guerre sera toujours au-dessus de celui qui commandera nos armées, et qu'il est responsable.

Songez à l'influence morale du rejet, à la posi-

Digitized by Google

tion du gouvernement; songez que vous commettriez une haute imprudence, en repoussant le projet tel que la section centrale vous l'a présenté.

(E., 15 avril.)

M. DE ROBAULX : Des doutes se sont élevés sur les intentions qui ont dirigé les signataires de la proposition que nous discutons. J'en suis un, et quoique je me considère à l'abri des soupçons, je suis bien aise de dire, pour écarter toute arrière-pensée, qu'en signant j'avais en vue une spécialité, un général dont le nom est européen et qui a donné des gages à la révolution de juillet. (*Quelques voix* : Lamarque.)

Et néanmoins, si, par suite de la discussion, le projet m'était démontré inconstitutionnel, je n'hésiterais pas à retirer ma signature.

A ce sujet je dois dire que lors de la discussion de l'article 6 de la constitution, j'avais demandé par un amendement que, lorsqu'il serait question de la nomination d'un étranger à une place, la législature eût seule le droit de le faire et sur une présentation nominative.

Un amendement conçu dans des termes plus larges a été présenté par notre collègue M. Raikem; il a été adopté; et j'ai considéré que l'esprit de cette dernière rédaction ne s'opposait pas à la proposition que j'ai signée.

Telle est ma position quant à la constitutionnalité.

Reste l'opportunité de la mesure. Comme il est possible que nous n'ayons pas tous confiance dans le gouvernement, une déclaration franche du ministère pourrait lever bien des difficultés et peut-être faire taire des insinuations facheuses.

En révolution, des éléments homogènes sont nécessaires, et certes nous n'avons pas entendu qu'on choisirait un homme contre-révolutionnaire, par exemple, pour appuyer notre révolution.

Que le ministre s'explique donc, je me contenterai de sa déclaration, et si plus tard il agissait dans un sens contraire, je l'accuserais de trahison. Je lui demande de dire qu'il ne nommera qu'un homme ayant donné des gages à la révolution de juillet.

Je crois nécessaire que M. Lebeau explique quelques paroles prononcées par lui hier et qui peuvent offrir un double sens.

On dit qu'il est dangereux de nommer des généraux étrangers. Mais quels hommes ont donné plus de garanties à notre révolution que les généraux Mellinet et Niellon? Ils ont acquis leur naturalisation sur le champ de bataille. Nous pouvons nous fier à eux.

Je saisis cette occasion de témoigner mon regret que la brigade de Mellinet soit veuve de son général. Je témoigne mon regret que l'officier prétendûment organisateur, qu'on lui a substitué, désorganise nos volontaires. Je puis dire que des officiers sont poursuivis, chassés dès qu'ils témoignent le moindre regret pour leur ancien chef. J'appelle la sollicitude du ministre de la guerre sur le mal que je lui signale. (E., 15 avril.)

M. VAN DE WEYER : Je n'ai que deux mots à dire. Mes observations ne proviennent pas précisément de la crainte que le ministère puisse abuser de la loi que nous discutons; mais lui-même n'est-il pas exposé à être trompé. Il devrait, suivant moi, repousser la latitude immense que le projet lui donne; car sa responsabilité est en proportion de cette latitude. Il devrait, je le répète, se renfermer dans un certain nombre de noms pour lesquels il nous demanderait autorisation.

On a trouvé étonnant que j'aie soulevé cette difficulté, moi qui, membre du gouvernement provisoire, ai contribué à des nominations d'étrangers; moi qui, ministre sous le régent, n'ai pas enlevé aux étrangers leurs grades.

Mais on oublie donc que ces étrangers étaient précisément dans des cas particuliers; on oublie qu'au risque de leur vie ils nous avaient donné des gages. Ces étrangers ont conquis leurs épaulettes dans les glorieuses journées de notre révolution.

(E., 15 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je suis, je le déclare, convaincu maintenant de l'inconstitutionnalité du projet présenté. Hier, quand j'entendais M. Lebeau répondre par des paroles si amères à mon honorable ami M. Van de Weyer, je croyais qu'il avait étudié à fond l'esprit de l'article 6 de la constitution, à la discussion duquel il a coopéré. A cette époque j'étais absent. Mais en relisant les journaux, mon étonnement a été bien grand de voir qu'alors M. Lebeau avait une opinion précisément opposée à celle qu'il émet aujourd'hui. Or, voici ce qu'il disait lors de la discussion de l'article 6 de la constitution : « Il y a des hommes cosmopolites, appartenant à la civilisation tout entière, et non à telle ou telle nation. Les repousserions-nous par notre loi s'ils ne voulaient pas perdre leur qualité primitive? ce serait un mauvais calcul, etc. » Je suis étonné de voir tant de versatilité chez un homme dont les paroles sont quelquefois si âcres. Convaincu de l'inconstitutionnalité du projet, je ne peux lui donner mon vote.

Et mille raisons viennent encore me confirmer dans cette résolution.

C'est le sort de la patrie que nous allons confier à un homme encore inconnu pour nous, tandis qu'au contraire nous devrions connaître ses

Digitized by Google

antécédents et sa carrière politique. Fût-ce le premier général du monde, je le redouterais, précisément à cause de ses talents, s'il n'avait donné des gages à la révolution.

Dois-je répondre au reproche qu'on a adressé à l'ancien ministère d'avoir conservé leurs grades aux officiers étrangers?

Le principe de non-rétroactivité est reconnu par tous. Une constitution pourrait, j'en conviens, avoir cet effet, mais seulement dans des cas déterminés. (E., et I., 13 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Messieurs, il se passe dans cette discussion une chose assez étrange. Un projet est présenté par vingt membres de cette assemblée; le ministère y est étranger; cependant il prend la défense du projet, et deux auteurs de ce projet le renient. C'est, comme on le voit, un des incidents les plus bizarres de nos débats législatifs. (C., 13 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN interrompt l'orateur. (C., 13 avril.)

M. LEBEAU : Je vous prie, monsieur, de ne pas m'interrompre, j'ai le droit d'être entendu; vous me répondrez si vous croyez que ce que j'ai dit s'adresse à vous.

L'honorable membre poursuit en ces termes: Un projet a été élaboré par vingt membres, il a été mûri avec soin, car il n'est pas probable qu'on propose un tel projet à la légère, et qu'on n'use pas de l'initiative donnée à tous les membres du corps législatif, sans savoir ce qu'on fait.

(C., 13 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN interrompt encore l'orateur. (C., 13 avril.)

M. LEBEAU : Je vous prie, encore un coup, de ne pas m'interrompre. M. le président a la police de l'audience, et non pas vous. Lorsqu'on a présenté ce projet, on l'a cru constitutionnel, et l'on vient, alors qu'on est membre du congrès, alors qu'on a été le collaborateur de la constitution, alors qu'on a été ministre, on vient nous dire qu'on reconnaît pour inconstitutionnel, ce qu'hier on trouvait très-constitutionnel! Je n'attaque pas ici les intentions, mais lorsque je vois une conversion si subite, il m'est permis de suspecter la solidité de la seconde opinion qu'on vient émettre. (*On rit.*) Le ministre a soutenu le projet, vous dit-on, et pour le mettre en contradiction avec lui-même, on exhume la discussion qui a eu lieu sur l'article 6 de la constitution; et au milieu de vingt arguments, on en cite un dont je m'applaudis d'avoir fait usage, puisqu'il est resté si bien gravé dans la mémoire de l'honorable membre; mais il fallait aller jusqu'au bout, et on aurait vu qu'éclairé par la discussion, j'ai appuyé l'amendement de M. Raikem, qui est diamétralement opposé à l'opinion que j'avais d'abord soutenue. C'est pour repousser une nationalité étroite et mesquine, que j'ai parlé dans la discussion de l'article 6. On n'est pas très-heureux en rappelant ce qui s'est passé alors pour combattre l'opinion que je soutiens aujourd'hui.

Messieurs, on a en quelque sorte sommé le ministère d'expliquer ses intentions par rapport au projet du décret; mais il me semble que c'est nous qui devrions demander des explications aux auteurs de la proposition. On nous demande pourquoi nous n'avons pas désigné les généraux sur qui nous aurions jeté les yeux; mais pourquoi les auteurs de la proposition ne les ont-ils pas eux-mêmes désignés? Ils ne l'ont pas fait par une réserve que j'approuve. Il faut n'exclure personne à l'avance par une désignation; et qu'on ne nous accuse pas d'avoir la pensée de songer à une nation plutôt qu'à une autre. Pense-t-on que si Robert Wilson se présentait dans un moment de crise, nous dussions le repousser? Non sans doute; et cependant ce nom, je l'affirme sur l'honneur, ne s'était pas une seule fois offert à ma pensée. C'est pour vous dire, messieurs, qu'il est impossible d'exclure qui que ce soit. Qu'on se rassure d'ailleurs: si vous approuvez le décret, nous ne confierons pas le commandement au duc de Wellington, pas plus qu'à Diebitsch. (*On rit.*) Le ministère ne veut pas se suicider en suicidant la nation; s'il use de la faculté que vous lui accorderez, il choisira un général qu'il pourra présenter à nos amis comme à nos ennemis. (*Bien! très-bien!*) (C., 13 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Messieurs, au lieu de répondre à l'observation que j'avais faite et qui me paraissait juste, M. Lebeau s'est permis de qualifier à sa manière... (*Violents murmures, interruptions.*) (I., 13 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Jusqu'ici il n'y a pas eu de personnalités, mais si la discussion commence sur ce ton, il y en aura. Messieurs, il ne faut pas ainsi s'occuper de questions personnelles, nous ne devons tous voir que l'intérêt du pays.

(I., 13 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : On m'accuse de légèreté et de changer d'opinion du jour au lendemain; il doit m'être permis de répondre.

(I., 13 avril.)

M. LEBEAU : Je n'ai pas mis de nom propre en avant. (J. B., 13 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Le projet de décret a été signé il y a deux jours. La séance

Digitized by Google

d'hier a été consacrée à la discussion. Si les scrupules que j'ai manifestés me sont venus, ce n'est qu'après la discussion; je croirais manquer à mon devoir si j'arrivais ici avec une opinion arrêtée. Sans doute j'arrive avec une opinion formée, mais cette opinion doit se modifier par la discussion. Du reste, par ce que nous a dit le préopinant lui-même, c'est à lui plutôt qu'il faudrait faire le reproche de changer d'opinion d'un instant à l'autre, car il vient de dire qu'il avait appuyé l'amendement de M. Raikem, diamétralement opposé au système qu'il avait d'abord soutenu. (I., 13 avril.)

M. RAIKEM, rapporteur, demande la parole. (E., 13 avril.)

M. TRENTESAUX demande la clôture de la discussion générale. (*Bruit, agitation.*) (J. B., 13 avril.)

Une discussion assez vive s'élève. (E., 13 avril.)

M. DE ROBAULX parle contre la clôture. (E., 13 avril.)

On consent à entendre M. Raikem. (E.. 13 avril.)

M. RAIKEM, rapporteur: Messieurs, on sent aisément que c'est une question bien grave que celle de la constitutionnalité ou de l'inconstitutionnalité du décret; il serait assez singulier que la section centrale, après avoir délibéré une deuxième fois sur le projet, vous eût fait une proposition inconstitutionnelle; c'est donc pour vous prouver qu'il n'en est pas ainsi que je m'apprête à dire quelques mots sur la question de principe. Nous ne devons pas chercher à éluder l'article 6 de la constitution par des arguments captieux. Si les circonstances exigeaient une dérogation à la constitution, il faudrait le dire franchement, et non chercher à y déroger d'une manière indirecte.

Après ce début, M. le rapporteur retrace tous les incidents de la discussion qui eut lieu à propos de l'article 6; il en conclut que la commission s'est scrupuleusement conformée à la constitution en désignant les emplois auxquels il fallait nommer. (I., 13 avril.)

La clôture est réclamée de nouveau; elle est mise aux voix et prononcée. (I., 13 avril.)

M. LE PRÉSIDENT lit les considérants du projet;

« Vu l'art. 6 de la constitution ainsi conçu :

» *Les Belges sont égaux devant la loi; seuls ils* » *sont admissibles aux emplois civils et militai-* » *res, sauf les exceptions qui peuvent être éta-* » *blies par une loi pour des cas particuliers;*

» Considérant que, dans les circonstances graves » où se trouve la Belgique, la défense du terri- » toire peut exiger que des emplois militaires » soient, par exception, conférés à des étrangers; » que, par suite du système du gouvernement » déchu, les Belges étaient en général écartés des » emplois d'officiers d'artillerie; que le gouverne- » ment actuel doit être mis à même d'accueillir » les offres que pourraient lui faire des étrangers » connus par leur amour pour la liberté et leurs » talents militaires; mais que la constitution fait » un devoir au pouvoir législatif de déterminer, » d'une manière particulière, les emplois mili- » taires que le gouvernement pourra conférer à » des étrangers. » (I., 13 avril, et A.)

Ces considérants sont adoptés. (P. V.)

« Art. 1er. Le gouvernement est autorisé à em- » ployer jusqu'à la paix les officiers étrangers dont » la désignation suit, savoir :

» 1° Un général en chef et trois officiers supé- » rieurs;

» 2° Dans l'artillerie : un colonel, trois chefs de » bataillon, douze capitaines et vingt lieutenants » et sous-lieutenants. » (A.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, propose de retrancher les mots *en chef*. (I., 13 avril.)

Cet amendement est appuyé. (I., 13 avril.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice: Le congrès a certainement le droit d'autoriser le ministère à nommer un généralissime. Mais moi, membre de ce ministère, et sentant tout le danger d'une pareille nomination, je repousse une latitude à l'usage de laquelle je suis résolu de m'opposer.

Comme citoyen, comme membre du congrès, comme membre du ministère, je repousse de toutes mes forces une latitude que je regarde comme effrayante. (E., 13 avril.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU: Les considérations que vient de faire valoir M. Barthélemy sont celles que je voulais faire valoir moi-même. Un chef étranger sera une espèce de mercenaire. (*Violents murmures. Les cris* Non! non! *éclatent de toutes parts.*) Non! non! mais, messieurs, vous vantez sans cesse ceux qui se sont distingués dans les journées de septembre, et aujourd'hui on les emprisonne comme accusés de trahison. (I., 13 avril.)

M. DE ROUILLÉ demande des explications. Si on emploie dans le décret le mot de *général*, tout court, il en résultera qu'on pourra appeler quatre généraux de brigade. (E., 13 avril.)

M. TRENTESAUX: Il faut apprécier les motifs mis en avant par M. Barthélemy. Le mot de *général en chef* n'emporte pas l'idée de *généralissime*. La constitution de la république française

Digitized by Google

excluait tout généralissime. Elle avait cependant quatorze armées et quatorze généraux en chef.

(E., 13 avril.)

M. CHARLES ROGIER : Si M. le ministre de la justice recule devant la nomination d'un général en chef, que ce soit un étranger ou un indigène, le danger étant à peu près le même, il se retirera du ministère. Il faut à la Belgique un général en chef. On a dit que ce serait créer une espèce de dictature en faveur d'un étranger; eh! messieurs, nous nous sommes trouvés plusieurs mois en position d'avoir un dictateur, alors que l'action du gouvernement ne se faisait sentir nulle part, alors que vingt chefs différents commandaient à la fois; personne ne s'est avisé de demander ou de s'arroger la dictature, parce qu'on savait bien que le pays qui venait de secouer le joug du despotisme serait peu disposé à retomber sous un nouveau joug. Je dois profiter de l'occasion pour répondre à ces scrupules vraiment étroits qui accueillent tout ce qui vient de l'étranger. Songeons, messieurs, que nous ne sommes que quatre millions d'individus; si nous nous montrons si difficiles dans l'admission des hautes capacités, quel spectacle donnerons-nous à l'Europe? Où adresse-t-on aux hommes d'une haute capacité, aux savants, aux littérateurs, cette interpellation : Où es-tu né? Sont-ce des scrupules raisonnables que ceux qui vous feraient repousser une arme parce qu'elle viendrait d'une fabrique étrangère? Et devriez-vous renoncer à monter des chevaux allemands parce qu'ils ne seraient pas indigènes? (*On rit.*) Tous les hommes qui veulent la liberté sont compatriotes; il me semble d'ailleurs qu'il y aurait ingratitude à montrer tant de défiance contre les étrangers après les services qu'ils nous ont rendus pendant la révolution, alors qu'il n'y avait pas encore de Belgique. Si dans les journées de septembre, au lieu de leurs bras on leur avait demandé un certificat d'origine, où en serions-nous aujourd'hui? On veut que le ministère prenne des mesures énergiques, qu'il se prépare à la guerre; mais il lui manque des officiers, il le déclare, et s'il veut en prendre à l'étranger, on lui dit : Halte-là! nous ne voulons pas que vous alliez chercher ailleurs ce que vous ne pouvez trouver en Belgique. On a parlé des hommes de septembre qui sont emprisonnés et accusés de trahison : de tous ceux qui sont accusés de trahison et qui ont combattu en septembre, j'en connais un, messieurs; le reste m'est tout à fait inconnu. (*Mouvement.*) (I., 13 avril.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Je dois dire à MM. Rogier et Trentesaux que nous ne pouvons guère avoir plus d'une armée. Ne parlons donc pas des quatorze armées de la république française. J'ai pour moi l'expérience d'une autre révolution dans laquelle nous avons été trahis parce que nous avions confié le commandement de notre armée à un général étranger.

Membre du conseil comme je le suis, je déclare que je préférerai me retirer plutôt que de faire un tel choix. (E., 13 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : C'est dans l'intention du gouvernement lui-même et pour diminuer sa responsabilité que je demande la suppression des mots : *en chef*. (E., 13 avril.)

M. TRENTESAUX pense qu'il faudra plus d'une armée pour défendre en même temps le Luxembourg, les Flandres et la Meuse.

(E., 13 avril.)

M. DE ROBAULX : Je veux répondre à une opinion qu'on a émise. A quoi sert, m'a-t-on dit, la déclaration que vous demandez à un ministère qui peut changer? Je pense messieurs, qu'au moyen des explications dont nous faisons précéder la loi, si un ministère prétendait plus tard en user dans un sens contraire, nous serions en droit de l'attaquer; car les ministres doivent prendre les lois avec l'intention que nous leur avons donnée.

(E., 13 avril.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE s'oppose à ce qu'on puisse ôter au ministère la faculté de choisir un officier supérieur partout où il voudra. (E., 13 avril.)

Quelques membres de l'assemblée prennent encore la parole. (E., 13 avril.)

L'amendement proposé par M. Barthélemy est mis aux voix et rejeté. (P. V.)

La première partie du n° 1° de l'article 1er proposé par la section centrale est mise aux voix et adoptée. (P. V.)

On passe à la seconde partie qui autorise la nomination de trois officiers supérieurs.

(E., 13 avril.)

M. DE ROUILLÉ demande ce qu'on entend par *trois officiers supérieurs*. (I., 13 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Vous avez donné la faculté de nommer un général en chef, maintenant il y a trois officiers supérieurs, parce qu'il faut bien que ce général en chef ait un chef d'état-major, sur qui il puisse compter, et deux aides de camp.

(I., 13 avril.)

M. DE ROUILLÉ : Qu'on le mette dans le décret. (I., 13 avril.)

L'amendement de M. de Rouillé est mis aux voix et rejeté. (I., 13 avril.)

M. DE ROUILLÉ propose d'ajouter à la dis-

Digitized by Google

position les mots : *au-dessous du grade de général.* (A.)

M. HENRI DE BROUCKERE demande la question préalable. (I., 13 avril.)

Elle est mise aux voix et adoptée; l'assemblée adopte ensuite la deuxième partie du n° 1°. (P. V.)

On donne lecture du n° 2° :

« Dans l'artillerie : un colonel, trois chefs de » bataillon, douze capitaines, vingt lieutenants » et sous-lieutenants. » (E., 13 avril, et A.)

M. CHARLES ROGIER propose un amendement ainsi conçu :

« Le gouvernement est autorisé à admettre dans l'arme de l'artillerie des officiers étrangers, dans la proportion d'un quart au plus du nombre des officiers belges. » (A.)

M. FRANÇOIS dit que la première rédaction de la section centrale a été adoptée après avoir entendu le ministre de la guerre sur les besoins éventuels et probables de l'armée. L'amendement de M. Rogier empêcherait d'y satisfaire. (E., 13 avril.)

L'amendement de M. Charles Rogier est mis aux voix et rejeté, ainsi que des amendements à l'art. 1er présentés par MM. Nothomb et le baron Beyts. (P. V.)

On met successivement aux voix les diverses dispositions du second paragraphe : elles sont toutes adoptées. (P. V.)

L'art. 1er est adopté dans son ensemble, tel qu'il a été proposé par la section centrale. (P. V.)

« Art. 2. Les officiers nommés en vertu de » l'article 1er prêteront, avant d'entrer en fonc- » tions, le serment suivant :

» *Je jure fidélité au régent de la Belgique; je* » *jure de défendre l'indépendance, la constitu-* » *tion et les lois du peuple belge.* » (E., 13 avril, et A.)

M. DEVAUX propose de dire : « Je jure de défendre l'indépendance du peuple belge, et d'obéir à sa constitution et à ses lois, » au lieu de : « Je jure de défendre l'indépendance, la constitution et les lois, etc. » (E., 13 avril.)

L'article est adopté avec ce changement de rédaction. (P. V.)

M. CHARLES ROGIER présente une disposition additionnelle conçue en ces termes :

« Ces officiers pourront, à la paix, demeurer au service de la Belgique, s'ils obtiennent à raison de leurs services des lettres de naturalisation. » (A.)

Cette disposition est adoptée et forme l'art. 3 du décret. (P. V.)

M. VAN MEENEN fait remarquer que, dans le serment exigé par l'article 2, il n'est question que de l'indépendance, et nullement de l'intégrité du territoire; il demande qu'on ajoute les mots : *l'intégrité du territoire*, à ces mots : *je jure de défendre.* (E., 13 avril, et P. V.)

Cette addition est adoptée. (P. V.)

M. DEVAUX propose un article additionnel ainsi conçu :

« Le gouvernement est *autorisé* à maintenir dans l'armée les militaires étrangers qui en font déjà partie. » (I., 13 avril.)

Cet amendement est appuyé. (I., 13 avril.)

MM. ALEXANDRE GENDEBIEN et **VAN DE WEYER** soutiennent que cette disposition affaiblirait les droits incontestables qu'ont ces officiers à la conservation de leurs grades. (I., 12 avril.)

M. DE ROBAULX repousse cet article comme reconnaissant à ces officiers moins de droits qu'ils n'en ont déjà, tous les grades et emplois conférés avant la constitution ayant été maintenus par cette constitution. (E., 13 avril.)

M. NOTHOMB propose la rédaction suivante :

« L'article 124 de la constitution est applicable aux étrangers auxquels le gouvernement provisoire a conféré des grades dans l'armée; ils sont maintenus et admissibles à des grades supérieurs de la même manière que les Belges. » (P. V.)

Cette rédaction est adoptée; elle forme l'article 4 du décret. (P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 122 membres répondent à l'appel : 80 votent *pour*, 42 *contre;* en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *pour* : MM. Gendebien (père), Morel-Danheel, Annez de Zillebeecke, Frison, Thienpont, Liedts, Van Innis, l'abbé Dehaerne, Devaux, Buylaert, le baron Beyts, Beaucarne, Ooms, de Selys Longchamps, Pirmez, le chevalier de Theux de Meylandt, Fransman, Cols, Van Snick, Geudens, Claes (de Louvain), Du Bus, Allard, Alexandre Rodenbach, Henri de Brouckere, Dumont, Delwarde, Vander Belen, Mulle, de Coninck, Eugène de Smet, Jottrand, Vandorpe, Baugniet, Roeser, l'abbé Andries, Trentesaux, Serruys, Marlet, Isidore Fallon, Dams, Barbanson, d'Elhoungne, de Roo, de Nef, Goethals-Bischoff, Coppieters, Zoude (de Saint-Hubert), le marquis de Rodes, Coppens, l'abbé Van Crombrugghe, de Sebille, Cauvin, Henry, le comte Werner de Mérode, de Ville, Van Meenen, le comte Félix de Mérode, le baron d'Huart, Lecocq, de Gerlache, le comte de Quarré, François, Charles Rogier, l'abbé Verduyn, Nothomb, le vi-

Digitized by Google

comte Charles Vilain XIIII, Vergauwen-Goethals, de Bousies, Lefebvre, Destouvelles, l'abbé Joseph de Smet, Nalinne, le baron de Meer de Moorsel, Charles de Brouckere, Lebeau, Blargnies, Wannaar, Lardinois, le baron de Coppin.

Ont voté *contre* : MM. Helias d'Huddeghem, Demelin, le vicomte Desmanet de Biesme, Defacqz, Van de Weyer, le baron de Leuze, Bredart, Fleussu, le baron de Woelmont, Hippolyte Vilain XIIII, Domis, Le Bègue, de Rouillé, le baron Joseph d'Hooghvorst, le baron Frédéric de Sécus, le baron de Stockhem, Speelman-Rooman, de Labeville, Alexandre Gendebien, Nopener, le comte Duval de Beaulieu, l'abbé de Foere, le baron Van Volden de Lombeke, le baron de Viron, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Gustave de Jonghe, Joos, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, de Robaulx, le comte de Bergeyck, Seron, le baron de Pélichy van Huerne, de Behr, Thonus, Watlet, Raikem, le baron de Sécus (père), Vandenhove, l'abbé Boucqueau de Villeraie, le comte de Robiano, Meeûs, Maclagan. (I., et E., 13 avril.)

M. DE ROUILLÉ demande qu'il soit inséré au procès-verbal qu'il a voté contre le décret. (P. V.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

SÉANCE

DU MARDI 12 AVRIL 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à midi. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire donne lecture du procès-verbal ; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

UN DES SECRÉTAIRES présente l'analyse des pétitions suivantes :

Le général Mellinet se plaint de l'arrêté du 30 mars dernier, et demande que la première brigade soit réunie sur un point sous les ordres du même chef.

Les notaires du canton de Rochefort demandent l'autorisation d'instrumenter dans toute la province où ils résident.

M. de Bray s'élève contre l'admission d'officiers étrangers dans l'armée belge.

M. Dropsy, ancien employé de douanes, demande que sa pension sur les fonds de la caisse de retraite soit fixée.

Cinq tanneurs de Poperinghe demandent que l'exportation des cuirs verts et salés ainsi que des écorces de chêne soit prohibée.

Les bourgmestres, assesseurs et conseillers communaux du canton de Jodoigne demandent que le chef-lieu de leur district soit transféré à Wavre. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre par laquelle M. Louis Claes, admis dans une des dernières séances comme membre du congrès pour la province du Limbourg, déclare qu'il ne peut accepter. (I., 14 avril.)

M. LE PRÉSIDENT invite la commission de vérification des pouvoirs compétente à faire son rapport sur l'élection du suppléant qui doit remplacer M. Claes. (P. V.)

Rapport sur la proposition concernant les bons du syndicat dits LOS-RENTEN (1).

M. JOTTRAND fait le rapport de la commission spéciale chargée d'examiner la proposition de

(1) Cette proposition a été présentée dans la séance du 4 mars. Voir tome II, page 658.

Digitized by Google

M. d'Elhoungne, relative aux rentes remboursables connues sous le nom de *los-renten;* il déclare que la commission s'en est occupée avec soin, et qu'elle a été unanimement d'avis d'adopter les conclusions suivantes :

« La commission, ayant mûrement examiné la » proposition de M. d'Elhoungne, et après deux » heures de délibération, a été d'avis à l'unanimité » de proposer l'ordre du jour.

» Son motif est le respect religieux que tout le » monde et les nations, plus encore que les indivi- » dus, doivent à la foi du contrat.

» Bruxelles, 12 avril 1831.

» Baron Beyts, Seron, d'Elhoungne, Ferd. Meeus, L. Jottrand. »

Le rapporteur ajoute que la commission dont il est l'organe espère que le congrès appréciera facilement les motifs pour lesquels les conclusions ont été rédigées aussi brièvement. (I., 14 avril, et A.)

M. de Robaulx : Je demande l'impression du rapport. (*Non! non!*) Quels que soient les motifs de la commission pour nous proposer l'ordre du jour, il faut pouvoir les apprécier. Elle a sans doute eu d'autres motifs que ceux qu'elle nous a fait connaître. (I., 14 avril.)

M. Jottrand, rapporteur : Elle a cru qu'il fallait s'en tenir à la foi des contrats, et la Belgique, comme toutes les autres nations, est intéressée à les respecter. (I., 14 avril.)

M. Van de Weyer : On peut toujours ordonner l'impression du rapport. (I., 14 avril.)

M. Van Snick demande, si quelque chose s'oppose à ce qu'on connaisse les motifs de l'ordre du jour, que le congrès examine en comité général les questions que peut présenter la proposition de M. d'Elhoungne. (*Assentiment.*) (I., 14 avril.)

M. de Robaulx appuie la proposition de M. Van Snick, parce que, quoique peu partisan des comités généraux, il sent que dans ce cas il pourrait être nécessaire de délibérer secrètement. (I., 14 avril.)

On met aux voix l'impression du rapport; elle est rejetée. (*Agitation.*) (I., 14 avril.)

M. le baron Beyts : Après avoir tourné et retourné la question pendant deux heures, nous nous sommes convaincus qu'il était impossible d'adopter la proposition sans violer les droits acquis. Que vous faut-il davantage? (*Nouvelle agitation; mouvement d'incertitude.*) (I., 14 avril.)

M. Charles de Brouckere, ministre des finances : Messieurs, il y a un moyen de prévenir toute discussion. Si chacun des membres de cette chambre individuellement veut que je lui donne des éclaircissements sur les *los-renten*, je suis prêt à le faire. Après qu'ils auront conféré avec moi, s'ils croient devoir faire une proposition à l'assemblée, ils pourront le faire; si je parviens, comme je l'espère, à lever leurs scrupules, tout sera terminé sans discussion. (I., 14 avril.)

M. de Robaulx déclare que pour sa part il sera satisfait de ce moyen, mais il ne sait pas si tous les autres membres le seront comme lui. Il insiste pour un comité général. (I., 14 avril.)

M. Van de Weyer : La proposition de M. le ministre satisfait à tout; on sait que rien n'est moins secret que ce qui se passe en comité secret; nous évitons, en adoptant la proposition de M. le ministre des finances, une discussion qui serait inexactement reproduite par les journaux. (*Appuyé, appuyé.*) (I., 14 avril.)

M. le président : Il paraît que l'assemblée est disposée à accueillir la proposition de M. le ministre des finances; nous allons donc passer à l'ordre du jour. (I., 14 avril.)

Discussion du projet de décret relatif à une déclaration de guerre à faire au roi de Hollande.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le projet de décret relatif à une sommation à faire au roi de Hollande, par le régent, pour lui notifier que si, dans le délai d'un mois, il n'a pas renoncé à ses prétentions sur la rive gauche de l'Escaut, le Limbourg et le grand-duché de Luxembourg, il y sera contraint par la force des armes (1).

(I., 14 avril.)

La section centrale a proposé l'ordre du jour sur ce projet de décret. (A. C.)

M. Defacqz : Le rapporteur de la section centrale nous a parlé des prérogatives du régent dans les motifs d'après lesquels il a proposé l'ordre du jour. Je reconnais ces prérogatives; elles doivent être respectées, et c'est à nous à donner l'exemple. Cependant ces prérogatives toutes-puissantes devant la législature ordinaire, n'ont pas, suivant moi, la même force devant le pouvoir constituant. Et d'un autre côté se présente cette question : Quel serait le devoir du législateur (en présence des prérogatives constitutionnelles qui refuseraient d'agir) si une occupation se prolongeait de manière à pouvoir être envisagée comme une cession déguisée? Mais nous avons mieux à faire que discuter des théories.

(1) Le projet de décret et le rapport se trouvent aux *Pièces justificatives*, nos 304 [A] et 305.

Digitized by Google

Si nous avons foi dans les promesses du gouvernement, il va rendre à la révolution son essor comprimé par les intrigues étrangères; il va affranchir les parties de notre territoire encore occupées. Pour l'exécution nous lui prêterons notre appui. Dès lors le projet présenté par quelques-uns de mes collègues et moi, devient moins urgent, et j'adhère, mais seulement dans ce sens, aux conclusions de la section centrale.

(E., 14 avril.)

M. JOTTRAND : Comme le préopinant, et quoique signataire avec lui de la proposition sur laquelle la section centrale conclut à l'ordre du jour, je viens appuyer ces conclusions. Mais je saisirai l'occasion qui s'offre de suggérer au ministère quelques idées relativement à notre position avec la Hollande. Le gouvernement de ce pays vient d'exposer, par l'organe de M. Verstolk, les difficultés au milieu desquelles il se trouve. Mais il ne dissimule pas l'espoir qui lui reste encore de remettre ses affaires à l'aide des protocoles, lorsque les circonstances seront devenues plus favorables.

C'est un avertissement pour nous, messieurs, de ne plus attendre trop longtemps l'arrangement définitif de nos différends avec le roi Guillaume. Ce qu'il appelle des circonstances défavorables sont pour nous des circonstances très-favorables. Nous avons des droits à faire valoir, n'hésitons pas à les réclamer par tous les moyens qui sont en notre pouvoir. Nous avons la conscience de l'équité de nos réclamations, n'attendons plus qu'on ait encore le loisir de les rendre illusoires, ou du moins déterminons, à ceux qui ont voulu se charger d'arranger à l'amiable notre querelle avec le roi Guillaume, un délai très-court, passé lequel nous la terminerons seuls.

Si mes observations ne donnent lieu à aucune résolution de notre ministère, j'espère du moins qu'elles le porteront à réfléchir sur le changement qu'apportent les dernières nouvelles de Pologne dans la situation de l'Europe. (I., 14 avril.)

Personne ne demandant plus la parole, les conclusions de la section centrale sont mises aux voix et adoptées. (P. V.)

Discussion du projet de décret relatif à des mesures répressives pour assurer l'exécution du décret sur l'exclusion des Nassau.

Le second objet à l'ordre du jour est la discussion du décret sur les mesures répressives à prendre pour assurer l'exécution du décret qui prononce l'exclusion perpétuelle de la dynastie des Nassau (1).

La section centrale a conclu à la nomination d'une commission qui serait chargée de rédiger un projet de loi pour la répression des abus de la presse.

(I., 14 avril et A. C.)

M. DE ROBAULX pense que si le congrès veut s'occuper des lois organiques qui sont la conséquence des principes posés par la révolution, il y en a d'autres plus pressantes que celles sur la presse, notamment le jury ; l'organisation définitive du pouvoir judiciaire et dix autres. Je m'oppose, dit-il, à une commission qui n'aurait d'autre but que la répression de la presse. J'aimerais mieux nous voir nous déclarer en permanence et nous occuper de tout ce qui reste encore à faire.

(E., et J. F., 14 avril.)

M. LE BÈGUE trouvant que le vœu de la constitution est que le jury connaisse des délits de la presse, pense que la commission devrait s'occuper préalablement de l'organisation du jury. (E., 14 avril.)

M. NOTHOMB pense qu'il est urgent d'avoir une loi répressive des délits de la presse. Il cite l'exemple du régent, qui a été insulté par quelques journaux salariés. C'est peut-être, dit-il, à l'absence de cette loi que nous devons les derniers troubles. Le peuple, veut-il remplir les fonctions de la cour d'assises? (*Murmures.*) Je demande que l'action sage de la loi soit substituée aux vengeances populaires. (E., 14 avril.)

M. DE ROBAULX : Le vœu de la constitution est que l'institution du jury soit appliquée non-seulement aux délits de la presse, mais aux délits de toute nature.

Si aujourd'hui on pense que faute de l'organisation du jury on ne peut réprimer la presse, je pourrais dire que, par la même raison, on ne peut appliquer la peine de mort. Mais votre intention a été de laisser tout en état, jusqu'à ce qu'un ensemble de lois organiques mît en vigueur les principes établis par la constitution.

Quant au régent, si quelques journaux stipendiés l'ont offensé, l'opinion en a fait justice; notre respect pour lui est sa principale garantie ; notre reconnaissance pour le sacrifice qu'il fait de son temps et de ses habitudes est sa récompense.

(E., 14 avril.)

M. VAN SNICK pense que les lois antérieures sur la presse ne sont plus applicables.

(E., 14 avril.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Il est impos-

(1) Voir le projet de décret et le rapport, *Pièces justificatives*, nos 504 [B] et 505.

Digitized by Google

sible que nous nous occupions de la presse avant d'avoir organiser le jury, qu'exige la constitution.

J'aurais compris que nous pussions rigoureusement établir des peines contre la presse en ce qui concerne la famille déchue, parce que là il y a trahison flagrante. Mais rendre une loi générale sur la presse avant l'organisation du jury, serait manquer à notre devoir. Je m'oppose donc à une commission qui n'aurait mandat que pour une loi sur les délits de la presse. (E., 14 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, pense qu'une loi sur la presse doit être précédée de l'organisation du jury, non pas une organisation définitive, si cela ne se peut, mais au moins provisoire.

Un des reproches qu'on adresse à l'institution impériale du jury, c'est le pouvoir laissé à l'autorité de former les listes. Pour y remédier, je serais disposé à adopter l'avis de M. de Robaulx, c'est-à-dire de laisser ce choix aux états députés.

Le gouvernement ne pense pas à sévir contre la presse sans l'intermédiaire du jury.

Restent donc les lois du code impérial contre la calomnie. Mais si le gouvernement répudie les armes léguées par le gouvernement hollandais, je pense que les fonctionnaires se respectent trop pour faire usage de lois qui imposent à leurs adversaires la condition inique de justifier par des actes authentiques les faits avancés.

Il faut qu'un fonctionnaire public ne puisse que se défendre à armes égales contre celui qui croit devoir attaquer ses actes.

Je pense parler ici dans l'intérêt des fonctionnaires comme dans celui des écrivains.

(E., 14 avril.)

MM. LE BARON DE SÉCUS (père), **DE ROBAULX, DESTOUVELLES** et **VAN DE WEYER**, prennent part à la discussion. (J. F., 14 avril.)

M. LE BÈGUE : L'abolition du jury était l'un des principaux griefs que nous a infligés le gouvernement déchu. Nous avons fait justice de cette spoliation en rendant à la nation la garantie judiciaire qu'elle réclamait. La constitution établit le jury en toutes matières criminelles et pour délits politiques et de la presse. Restreindrons-nous aujourd'hui le bienfait et reculerons-nous devant les conséquences du principe? Non, messieurs; si la constitution doit être suivie, elle doit l'être à la lettre. (*Aux voix!*) (J. F., 14 avril.)

Après un long débat, la proposition de la section centrale est modifiée de la manière suivante : « ..... Nommer une commission qui sera chargée de rédiger un projet de décret sur la presse et sur le rétablissement du jury, avec les modifications convenables. » (J. F., 14 avril.)

L'assemblée adopte les conclusions de la section centrale, ainsi amendées. (P. V.)

Commission.

M. LE PRÉSIDENT : De combien de membres l'assemblée désire-t-elle que cette commission soit composée? (E., 14 avril.)

DE TOUTES PARTS : De sept membres. (E., 14 avril.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) : Je demande que nous abandonnions le choix de la commission à notre président, à condition qu'il consente à la présider.— (*Appuyé.*) (E., 14 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Je promets d'assister aux réunions. Je nomme comme membres de cette commission : MM. le baron de Sécus (père), Raikem, Blargnies, Le Bègue, Van Meenen, Defacqz et de Behr. (E., 14 avril, et P. V.)

Discussion du projet de décret relatif à des poursuites judiciaires contre les auteurs ou instigateurs des pillages.

La discussion s'ouvre sur un troisième projet de décret relatif à des poursuites judiciaires contre les auteurs ou instigateurs des scènes de pillage ou de dévastation (1). (E., 14 avril.)

La section centrale a proposé l'ordre du jour. (A. C.)

Ces conclusions sont adoptées. (P. V.)

Discussion du projet de décret sur la dissolution du congrès national.

On passe à la discussion du projet de décret relatif à la dissolution du congrès et à la convocation des chambres (2). (L., 14 avril.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture d'une contre-proposition de M. Nothomb et de quelques autres députés, tendant à écarter la dissolution du congrès (3).

Une discussion s'élève pour savoir si cette nouvelle proposition sera renvoyée en sections. (E., 14 avril.)

(1) Ce projet et le rapport se trouvent aux *Pièces justificatives*, nos 304 [C] et 305.

(2) Voyez ce projet et le rapport, *Pièces justificatives*, nos 304 [D] et 305.

(3) Voir *Pièces justificatives*, no 28.

Digitized by Google

M. NOTHOMB fait remarquer que ce n'est qu'un amendement à la proposition. (E., 14 avril.)

Après un léger débat pour savoir à quel projet restera la priorité, la discussion est ouverte sur cette question générale : *Le congrès doit-il se dissoudre?* (I., 14 avril.)

M. L'ABBÉ DEHAERNE : Messieurs, si le congrès national avait rempli sa mission, je serais le premier à en demander la dissolution. J'apprécie aussi bien que personne le sacrifice que chaque membre de cette assemblée fait à la patrie en continuant d'exercer des fonctions qui deviennent de jour en jour plus pénibles; mais quelle que soit la charge que nous nous sommes imposée, quelque épineuse qu'elle puisse devenir, si longtemps qu'elle paraisse devoir durer encore, j'ai une trop bonne opinion de cette assemblée pour ne pas supposer qu'elle supportera volontiers ce pesant fardeau, plutôt que de s'attirer le reproche de ne pas avoir rempli son mandat ou de ne pas avoir écarté, par tous les moyens possibles, les obstacles qui pourraient s'opposer à l'exécution de ce mandat. Or, messieurs, c'est l'inconvénient que je trouve dans la mesure qui est soumise à votre délibération : si vous dissolvez le congrès, à mon avis vous ne remplissez pas votre mandat; si vous convoquez les chambres, en vous réservant le pouvoir constituant seul, vous vous exposez à rencontrer des obstacles insurmontables à l'exécution de votre mandat.

Notre tâche n'a pas été remplie, messieurs; le jour où nous avons voté par acclamation la constitution belge, nous avions un autre objet à remplir; nous avions à couronner notre œuvre par le choix d'un chef de l'État. Il est vrai que ce choix a été fait, et qu'il n'a pas dépendu du congrès national, lorsque le duc de Nemours fut proclamé roi des Belges, que l'acceptation de la part de la France ne vînt mettre un terme à nos travaux. Si le cabinet français nous a perfidement joués, nous n'en avons pas moins prouvé à la nation que nous voulions nous constituer définitivement par le choix d'un chef. La nation a jugé ses mandataires, messieurs; et elle n'a pas perdu l'espoir qu'en triomphant de toutes les ruses de la diplomatie, en ayant confiance dans nous-mêmes, en ayant foi dans nos propres forces, nous parviendrons enfin par le choix d'un chef tout national, tout belge, soit héréditaire, soit électif, à nous constituer et à remplir ainsi entièrement la mission qu'elle nous a confiée.

Et qu'on ne dise pas que nous sommes déjà constitués et qu'il ne s'agit plus que d'appliquer l'article 85 de la constitution pour passer de la régence à un ordre de choses définitif. Non, messieurs, il n'en est pas ainsi. La constitution est notre œuvre, et la nation ne nous a pas chargés de faire un règlement d'après lequel d'autres mandataires que nous devraient élire le premier chef de l'État; la nation nous a confié à nous le soin de lui choisir un chef; elle nous a remis ce mandat en mains propres : c'est à nous à le remplir.

Je crois avoir prouvé, messieurs, que le congrès n'a pas le droit de se dissoudre; il me reste encore à prouver combien il serait dangereux de convoquer les chambres et de nous dessaisir du pouvoir législatif en leur faveur, tout en nous réservant le pouvoir constituant.

Il me paraît impossible, messieurs, qu'il y ait une parfaite conformité de vues entre deux corps, l'un constituant, l'autre législatif; car en mettant à part tout esprit de corps, toute jalousie qui serait peut-être peu à redouter de la part de mandataires belges, il est de toute impossibilité que deux corps soient animés du même esprit et aient en tout les mêmes vues et les mêmes intentions. De là, messieurs, il doit résulter nécessairement une opposition plus ou moins prononcée et des chocs plus ou moins rudes. Messieurs, vous comprendrez tous combien une telle opposition, un tel conflit pourraient devenir dangereux dans les circonstances actuelles; vous sentirez que la législature pourrait tellement entraver le congrès dans sa marche, qu'il lui deviendrait impossible de clore la révolution.

Et pour ne citer ici qu'un seul cas, supposons que nous nous trouvions dans une telle position, que la guerre serait indispensable pour pouvoir nous constituer, supposition qui n'est que trop fondée et qui même, selon moi, n'en est plus une, puisque la nécessité de la guerre est un fait que personne ne peut plus révoquer en doute. Cependant il serait possible que les chambres ne partageassent pas cette opinion, il serait possible que la chambre des représentants la partageant, le sénat, soit par crainte, soit par antipathie pour telle ou telle combinaison, fût d'une opinion contraire; alors, messieurs, qu'arriverait-il? la législature refuserait les subsides pour la guerre, le territoire serait envahi et la combinaison échouerait immanquablement. Le congrès se trouverait dans l'impossibilité d'atteindre son but et de remplir son mandat. Voilà les obstacles que nous rencontrerions dans nos opérations, voilà le dangereux pas où nous nous trouverions engagés. Avons-nous le droit, messieurs, de nous placer dans une position aussi critique? Je ne le pense pas, et il me suffit que le cas que je suppose et qui n'est pas le seul qui pourrait se présenter; il me suffit, dis-je, que ce cas soit

Digitized by Google

possible, pour que je recule devant la responsabilité d'adopter la mesure qu'on nous propose.

J'entends dire, messieurs, que puisqu'il n'y a pas de combinaison pour le chef de l'État, à l'ordre du jour, le congrès doit se dissoudre, ou du moins s'ajourner, jusqu'à ce que la diplomatie veuille bien nous proposer un candidat de son choix. On semble même déjà apercevoir de loin en loin quelques signes précurseurs qui annoncent l'arrivée de ce libérateur. On ne sait pas encore au juste par quel vent il doit nous être amené, ni de quel pays il doit nous arriver, si c'est de l'Allemagne ou de l'Angleterre; mais enfin il viendra, ce sauveur promis par les diplomates. Si l'on recule le moment de son arrivée, ce n'est que pour nous laisser mieux apprécier tout le prix d'une combinaison qui demande tant de temps et tant de peine. Il n'en est pas moins certain qu'on l'attend, ce libérateur, avec autant de confiance que les juifs attendent leur Messie. Mais comme il pourrait se faire attendre encore assez longtemps, et que le congrès, en restant assemblé, pourrait, par son indiscrétion, déranger le plan des puissances, il vaut mieux qu'il se sépare jusqu'à ce que tout soit prêt, et qu'il puisse venir voter librement pour le candidat national imposé par les grandes puissances. Voilà le langage qu'on nous tient, voilà les arguments qu'on apporte pour dissoudre le congrès national.

On dit aussi que c'est par lassitude que le congrès se sépare: ce motif, messieurs, serait peu patriotique, aussi je crois qu'aucun de vous ne le partage, et si je crois devoir y répondre, c'est moins pour le réfuter vis-à-vis de vous que pour dissiper des préventions défavorables qui pourraient prendre quelque consistance dans le public. Quoi! messieurs, vous seriez fatigués de servir la cause du peuple, cause à laquelle nous devons être tous prêts à nous sacrifier! et cela au moment où la révolution prend un nouvel essor, au moment où l'esprit public se retrempe, au moment où tous les citoyens sentent le besoin de s'unir pour la défense de la patrie et de l'honneur national, s'associent pour organiser partout des centres de résistance au despotisme, au moment où de toutes parts on court aux armes pour la défense de nos foyers, où la Belgique entière semble se couvrir d'une cuirasse et s'armer d'une épée pour terrasser ses nombreux ennemis qui menacent de l'assaillir de tous côtés; ce serait dans une conjoncture aussi grave et aussi féconde en avenir que le congrès dirait à la nation: Nous nous sommes occupés assez longtemps de votre sort; que d'autres s'en chargent maintenant; nous ne pouvons pas rester éternellement rassemblés! Ce langage n'est pas patriotique, messieurs, il n'est pas le vôtre; nous le repoussons de toutes nos forces. (J. F., 14 avril.)

M. ISIDORE FALLON : Messieurs, la discussion que provoque le projet de décret qui est en délibération, ne paraît pas présenter des difficultés bien sérieuses à résoudre.

Le congrès est-il encore dans les limites du mandat qu'il a reçu de la nation?

En tout cas, convient-il d'en fixer les bornes à un terme rapproché?

Telles sont les deux questions sur lesquelles je vais présenter quelques considérations qui me paraissent de nature à appeler l'attention de mes honorables collègues.

Le congrès tient son mandat de l'arrêté du gouvernement provisoire du 4 octobre 1830.

C'est là et exclusivement là que l'on peut prendre la mesure de son étendue.

A l'époque où cet arrêté a été porté, la séparation de la Belgique de la Hollande était un fait accompli.

La nation belge avait ressaisi la souveraineté dont elle avait été dépouillée despotiquement par les traités de 1814.

Le gouvernement provisoire, qui avait dirigé la conquête et que la conquête avait proclamé, était le seul organe de la volonté nationale.

Son action, appuyée de l'assentiment général, fut dès lors celle de la nation même.

Il réunissait ainsi tous les pouvoirs. Le congrès même en a fait acte solennel de reconnaissance en recevant le dépôt de ces pouvoirs dans sa séance du 12 novembre, sans aucune protestation ni réserve.

Cet arrêté du 4 octobre 1830, constitutif du congrès, doit donc être religieusement observé, et c'est au congrès surtout qu'il appartient de lui donner le premier l'exemple de la soumission.

Or, interrogeons cet arrêté dans ses motifs et dans son dispositif, et nous verrons que les limites du mandat qu'il renferme y sont clairement tracées.

Le motif, et le seul motif, qu'il énonce, c'est qu'il importe de fixer l'état de la Belgique.

Le moyen, et le seul moyen, dont il autorise l'action, c'est la convocation d'un congrès chargé d'examiner le projet de constitution belge, de le modifier en ce qu'il jugera convenir, et de le rendre, comme constitution définitive, exécutoire dans toute la Belgique.

Ainsi il est évident que, dans l'esprit comme dans les termes de son mandat, le congrès national doit cesser ses fonctions du moment que la

Digitized by Google

constitution est décrétée et peut être mise en action dans toutes ses parties.

Si donc, aujourd'hui, la nouvelle constitution belge peut recevoir son exécution, il y aurait, dans le fait de la prolongation du congrès, d'un côté négligence dans l'exécution du mandat, et de l'autre, usurpation de pouvoir.

Or, voyons si quelque chose empêche la mise en action de la constitution dans toutes ses parties.

Dans cet examen, je ne m'arrêterai pas à ce qu'on appelle des raisons de circonstance, des raisons d'État, parce que la raison d'État, pour moi, n'est que trop souvent l'excuse de la tyrannie et du despotisme, et parce que semblable raison, d'ailleurs, n'est qu'un moyen usé d'éluder la question, et non de la résoudre.

J'examine l'assemblage de tous les ressorts de notre nouvelle machine politique, et je n'en aperçois aucun auquel le mouvement ne puisse être imprimé dans un bref délai.

Tout peut agir sur-le-champ; les chambres seules restent à élire, et déjà le gouvernement a ordonné, comme il devait le faire, les travaux préparatoires à leur formation.

Sans doute, si aucune autre disposition n'intervient, les élections ne pourront avoir lieu avant le deuxième mardi du mois de juin, terme fixé par la loi électorale.

Sans doute, si entre-temps le congrès se dissout, le gouvernement peut se trouver dans la nécessité de réclamer l'assistance de la représentation nationale, et je conviens qu'il faut faire en sorte qu'elle puisse être debout au premier appel du besoin.

Mais il est encore facile de satisfaire sur ce point aux exigences des circonstances.

Rien n'empêche de décréter une loi transitoire, qui rapprochera le terme de la première formation des chambres.

Les listes électorales seront faites le 15 de ce mois, et en abrégeant les délais de l'affiche et de l'apurement des listes, les colléges pourraient être convoqués dans les premiers jours de mai.

Rien donc ne s'oppose à donner au gouvernement le moyen de s'entourer de la représentation nationale, aussitôt que les circonstances pourraient l'exiger.

Mais il est une autre objection qui paraît fixer plus directement l'attention.

Le chef de l'État reste à élire.

Par son décret du 24 février, le congrès s'est réservé le droit de le nommer, en se réservant en même temps les pouvoirs législatif et constituant.

Par cet acte, dit-on, le congrès est lié; il y a chose jugée.

Cette objection, qui paraît imposante par là même qu'elle s'arme d'un acte du congrès qui semble avoir tranché la question, est cependant d'une réfutation facile.

Pour la repousser avec succès, je n'ai pas besoin de m'arrêter à l'exception de chose jugée, parce que l'on sait que, dans les questions politiques on ne s'arrête pas à des fins de non-recevoir.

D'ailleurs, s'il y avait réellement chose jugée, je ne craindrais pas d'en appeler à l'instant au congrès lui-même.

Je n'ai pas besoin non plus, ainsi que l'ont fait quelques-uns de nos collègues en se retirant, d'examiner si cet acte du congrès était bien dans les limites de son mandat.

Il me suffit de prouver que ce que le congrès a cru pouvoir et devoir faire, alors que le nouveau gouvernement était au berceau, il peut et il doit le défaire aujourd'hui que le nouveau gouvernement est constitué.

Alors un ministère était à créer; alors le terme possible de la convocation de la nouvelle législature était éloigné: la loi de son organisation, la loi électorale n'était pas décrétée, et cette loi appartenait au pouvoir constituant; alors il y avait nécessité urgente de fournir aux besoins de l'État par un emprunt, et, en l'absence de la nouvelle législature, le congrès seul pouvait y pourvoir.

Alors donc, la constitution ne pouvait pas encore exercer son action dans toutes les parties; alors donc, en nommant un régent, le congrès n'avait pas encore accompli son mandat.

Ainsi se justifie parfaitement la réserve qu'il fit des pouvoirs législatif et constituant.

Quant à la réserve qu'il fit en même temps du droit de nommer le chef de l'État, elle n'avait pas besoin d'être énoncée; elle était de droit, parce que ce droit était nécessairement dans les attributions du corps constituant; parce que, tant que le congrès n'avait pas épuisé ses pouvoirs par l'achèvement de la constitution et de la loi organique des chambres, le choix du chef de l'État était inhérent à son mandat.

Mais remarquons bien que ce droit d'élire le chef de l'État n'appartient au congrès que comme accessoire, et nullement comme partie principale de son mandat.

Ce mandat est dans l'arrêté du 4 octobre 1830.

Le congrès n'en a pas reçu d'autre, et ce mandat ne dit pas un mot de l'élection du chef de l'État.

Il est tout à fait spécial, et le congrès, tel que

Digitized by Google

les élections populaires l'ont composé sous la foi de cet arrêté, n'a reçu d'autre pouvoir que de former la constitution de l'État et de la rendre exécutoire.

Ainsi l'élection du chef de l'État ne pouvait lui appartenir que comme accessoire de son mandat; que pour autant qu'il fût possible d'y procéder avant l'achèvement complet et la mise à exécution de la constitution, qui était l'objet principal et unique de sa mission.

Aujourd'hui ce mandat est accompli, puisque la constitution peut être mise à exécution dans toutes ses parties, et même en ce qui concerne l'élection du chef de l'État.

En effet, la vacance du trône est prévue par la constitution, et il est pourvu au mode d'élection sans distinction d'une première nomination ni d'une nomination subséquente; le premier choix du chef de l'État par la nouvelle législature est même formellement prévu par l'article 133 de la constitution, de manière que l'action du congrès, dans cette partie de la mise à exécution de la constitution, n'est nullement nécessaire.

Dans un pareil état de choses, prenons garde, en réservant plus longtemps au congrès cet acte important à la consolidation de notre indépendance et à l'affermissement de nos institutions, qu'on puisse un jour l'attaquer d'inconstitutionnalité ou d'usurpation de pouvoir.

Évitons soigneusement que l'on puisse plus tard soulever une question qui pourrait non-seulement troubler la paix intérieure, mais ébranler l'État jusque dans ses fondements.

Je conçois que tant et aussi longtemps qu'il ne peut être procédé à cette élection par le mode que détermine la constitution, le congrès pouvait y suppléer, et je conçois également qu'il ne peut laisser le gouvernement, pour aucun temps, sans un pouvoir législatif.

Mais je ne comprends pas qu'il puisse, sans abuser de son mandat, différer plus longtemps de prendre les mesures nécessaires pour que la constitution puisse recevoir son exécution en cette partie comme en toute autre.

Hâtons-nous donc, pour éviter toute prévention d'usurpation de pouvoir ou de négligence, de fixer l'époque de la dissolution du congrès, en prenant en même temps des mesures transitoires pour la formation de la représentation nationale constitutionnelle.

J'ai déjà dit que toute la discussion devait se concentrer dans la question de savoir si nous étions arrivés au point où la constitution pouvait recevoir son exécution dans toutes ses parties, et qu'en conséquence ce n'était pas à des considérations d'État toujours plus ou moins arbitraires qu'il fallait s'arrêter.

Si cependant l'assemblée croit pouvoir se diriger par des considérations de cette nature, il n'en manquera pas de bien puissantes à l'appui du système que je défends.

Aujourd'hui un besoin, et un besoin impérieux, se fait sentir, c'est de sortir du provisoire, c'est d'asseoir définitivement notre glorieuse révolution, c'est de donner au gouvernement tous les moyens d'agir avec fermeté et énergie.

Or, nous sommes encore dans le provisoire, et je crois avoir déjà prouvé que nous le perpétuions sans nécessité.

Nous sommes encore dans le provisoire, et je le prouve également.

La régence telle que l'a établie le congrès n'est pas la régence constitutionnelle, c'est une substitution du provisoire, c'est un provisoire d'un autre genre et sous une autre forme.

Le régent constitutionnel doit être investi de la royauté; il est le premier pouvoir de l'État; il exerce le pouvoir législatif concurremment avec les chambres, et il a droit de les dissoudre; il a le droit de faire la guerre ou la paix.

Le régent actuel a été nommé en exécution de la constitution, et ce n'est certainement pas un régent transitoire que l'on a voulu faire.

Et cependant il n'est point entouré des prestiges de la royauté; il ne peut participer à l'exercice du pouvoir législatif; il ne peut ajourner ni dissoudre le congrès; quelle que soit sa conviction sur l'utilité ou le désavantage des actes de cette assemblée, il ne peut y surseoir, il doit servilement les faire exécuter, et l'on est allé jusqu'au point de lui contester l'initiative du droit de guerre ou de paix.

Soumis ainsi à l'omnipotence du congrès, il ne jouit d'aucune indépendance, et du jour au lendemain, le pouvoir qui lui a été confié peut lui être retiré.

Il est en un mot le simple agent du congrès, et, dans la réalité, c'est le congrès et non lui qui gouverne.

D'un autre côté, tant que le congrès reste debout, il peut changer nos institutions et les remplacer par toute autre combinaison, la raison d'État est toujours là pour cela; on sait que les majorités sont flottantes; on sait que, depuis la publication de notre constitution, le personnel du congrès est considérablement changé et se réduit tous les jours; la section centrale nous apprend qu'une voix, dans son sein, conçoit la possibilité de devoir

Digitized by Google

changer de système et de proclamer la république, et c'est ainsi que le terme de notre révolution reste en question, et que la situation définitive de l'État reste un problème.

Cependant, tant que nous resterons dans ce nouveau provisoire, on ne paralysera pas les effets pernicieux de certaines espérances qui travaillent sourdement.

Cependant, tant que nous resterons dans ce provisoire, le régent ne sera pas entouré de la force morale nécessaire au succès de son action, ni de cette indépendance qui crée et développe la fermeté et l'énergie.

Il faut enfin qu'il puisse gouverner en vertu de la constitution, et non par la volonté seule du congrès.

Quand on verra ainsi le pouvoir royal dans les mains du régent, quand on le verra entouré des deux grands corps de l'État, les craintes de toute nouvelle convulsion politique se dissiperont et la confiance renaîtra, parce que l'on s'apercevra que l'on est arrivé au but de la révolution, et que l'on est gouverné enfin comme on a voulu et comme on veut définitivement l'être.

D'après ces considérations, je voterai pour la dissolution du congrès au terme le plus rapproché que possible, et pour les mesures à prendre afin que la convocation des chambres puisse avoir lieu à la même époque.

Je demande, en conséquence, la priorité en faveur du projet de décret présenté par nos honorables collègues, MM. Defacqz, Frison et autres, sauf toutefois les amendements dont il me paraît susceptible. (E.. 14 avril.)

M. NOTHOMB : Nous sommes réunis depuis cinq mois; notre carrière législative et constituante n'est pas la plus longue que puisse citer l'histoire. La constituante a siégé vingt-huit mois, la législative onze mois et demie, et la convention trente-sept mois; et pour vous donner une idée de l'assiduité des membres de ces fameuses assemblées et de l'immensité de leurs travaux, je vous rappellerai que la constituante a rendu plus de deux mille, la législative plus de quinze cents, et la convention environ douze mille décrets. (*On rit.*) Nous ne sommes pas dans des circonstances moins graves; les cabinets se sont aussi coalisés contre nous, et les protocoles de Londres valent bien le manifeste de Brunswick.

La question de dissolution se présente sous deux aspects : par rapport au droit, et par rapport aux circonstances.

En droit, le congrès peut-il se dissoudre? Pour soutenir la négative, l'orateur qui descend de la tribune s'est attaché à la lettre de l'arrêté du 4 octobre, pour lequel le gouvernement provisoire a convoqué le congrès; l'honorable orateur, interprétant cet arrêté dans le sens le plus restreint, a soutenu que la seule mission du congrès est d'examiner et d'adopter le projet de constitution, et que hors de là il est sans attributions. Cette opinion n'est pas nouvelle, c'est celle du membre du gouvernement provisoire (M. de Potter) qui ne s'est pas joint à ses collègues pour déposer ses pouvoirs à l'ouverture de la session; lui aussi a prétendu que notre mission est limitée à l'examen de la constitution, et dans cette opinion le gouvernement provisoire devait exister en même temps que cette assemblée, et même lui survivre pour l'exercice de tous les autres pouvoirs. Vous avez fait justice de ce système, et l'honorable préopinant, qui n'a que tardivement pris place dans cette enceinte, semble ignorer ce précédent parlementaire. L'arrêté du 4 octobre doit être entendu dans un sens plus large; il ne limite pas nos attributions; on a cru utile d'énoncer la principale.

Nos concitoyens nous ont investis de la plénitude des pouvoirs sociaux; ils nous ont revêtus de la puissance constituante, ils nous ont dit de fonder la nationalité de la Belgique; ils nous ont, en un mot, confié la révolution tout entière de septembre. Reportez vos regards sur la carrière que nous avons parcourue, voyez les événements qui se préparent, qui nous pressent et nous menacent; et dites si, au point où en sont les choses, notre mission est accomplie. La révolution est-elle close, alors que de toutes parts on se demande avec anxiété: Comment finirons-nous la révolution? La nationalité de la Belgique est-elle fondée, alors qu'on nous conteste un tiers de notre territoire, un tiers de nos concitoyens, un tiers de la patrie? Le sort de la Belgique est-il fixé parce que nous avons ajouté une constitution à la longue liste des constitutions qu'a engendrées le XIX^e^ siècle?

Je vous ai parlé de l'assemblée constituante. Vous connaissez la grande faute que tous les historiens et que tous les publicistes lui reprochent. En se retirant prématurément et en déclarant ses membres non rééligibles, elle laissa la France devant le parti royaliste et le parti démagogique. Ne commettons pas la même faute. Les cabinets applaudiraient à notre dissolution; c'est en vain qu'ils nient maintenant l'indépendance du peuple belge; la Belgique n'est pas sans organe légal, et les protocoles ne restent pas sans protestation. Il y aurait un interrègne entre la dissolution et la réunion des chambres, et la diplomatie profiterait de cet interrègne qui nous deviendrait fatal.

Digitized by Google

Messieurs, il arrive quelquefois que la lassitude vient affaiblir les ressorts des âmes les plus puissantes et les plus actives, que de sinistres pressentiments viennent détruire les plus belles illusions de la vie..... Gardons-nous de céder à cette lassitude, à ces pressentiments. Restons; remplissons notre mission. Ce n'est pas la veille du combat qu'il faut choisir pour déserter le poste. Réservons-nous de prononcer notre dissolution le lendemain du jour où la nouvelle Sainte-Alliance aura prononcé la sienne. (I., 14 avril.)

M. FLEUSSU se prononce aussi contre la dissolution, et dit que des difficultés insurmontables viendront paralyser les opérations électorales, notamment à Maestricht, à Anvers et dans tout le Grand-Duché. (E., 14 avril.)

M. CHARLES ROGIER : Messieurs, ce n'est pas le moment pour le congrès de prévoir une époque, même éloignée de plusieurs mois, où il devra se dissoudre, c'est-à-dire laisser là son ouvrage, sans avoir la certitude qu'à cette époque il sera consolidé.

Et cet ouvrage, messieurs, mérite bien que ceux qui l'ont si heureusement commencé ne l'abandonnent pas; car c'est la révolution elle-même, la révolution régularisée, c'est le salut de la Belgique, le bouclier de ce qu'il y a de plus cher pour la nation comme pour les individus : l'honneur et l'indépendance.

Le congrès, sorti du peuple, a été, comme lui, dans sa sphère plus élevée, audacieux et réfléchi, fort et calme, mais inflexible contre ses oppresseurs. Qu'il continue son rôle. Le peuple se dispose à reprendre le sien, et, grâce à Dieu, le succès n'abandonnera pas sa cause. Il a prouvé, et ailleurs encore il vient d'être démontré, ce que peut contre le nombre l'énergie de cœurs braves et déterminés. Le congrès marchera comme lui et soutiendra son ardeur. Quels motifs de se dissoudre? Qu'attendre d'un renouvellement de députés? Quels autres citoyens continueraient mieux le rôle du congrès? Quelles chances, si favorables qu'elles soient, pourraient amener sur nos bancs une émanation plus vraie du peuple, une plus fidèle image de son excellent et vigoureux caractère, de plus fermes soutiens de l'indépendance, de l'honneur du pays? Les hommes nouveaux qui viendront pourront être animés de bons sentiments; mais l'œuvre du congrès sera-t-elle continuée, défendue aussi énergiquement que par ceux qui peuvent se glorifier d'en être les premiers auteurs, qui y ont attaché leurs noms, et compromis leur honneur, peut-être même leur existence?

Tout le monde comprend, dans les circonstances actuelles, la nécessité d'un pouvoir fort, central, rapide; soyons une espèce de convention; avec un pouvoir régulier et respecté, ayons son énergie, son activité, sa fierté nationale... Ses crimes, messieurs, ce n'est pas de vous qu'on les redoutera.

Mais quelques-uns se découragent; des affaires privées ont été négligées : je le crois; mais qui ne souffre pas? qui ne fait pas de sacrifices? D'autres ont donné leur sang, ils sont prêts encore à le verser. Que vous demandent-ils en reconnaissance? du temps.

Messieurs, on peut considérer la révolution d'un œil différent, on peut apprécier avec une confiance ou une fierté inégales tout ce qu'il y a de beau, tout ce qu'il y a d'avenir dans ce trait magnifique de la vie du peuple belge; mais enfin, c'est un fait accompli, un fait devant lequel nul ne peut reculer. L'honneur du nom belge, l'existence de beaucoup de familles, le sort des meilleurs citoyens, s'y trouvent attachés.

Eh! messieurs, une révolution comme la nôtre, une révolution terrible qui, rejetant loin d'elle peuple et roi qui nous opprimaient, a rompu tous les traités, mis en émoi tous les cabinets, remis en question toute la politique européenne; une révolution pareille ne peut être l'ouvrage d'un jour.

Ayons donc patience, courage, espoir. Si l'enfantement a été pénible, douloureux, ne voyez-vous pas dans l'avenir l'œuvre grandir, se fortifier, devenir votre orgueil et votre gloire? Les événements se pressent d'ailleurs avec tant de rapidité, et, disons-le, messieurs, avec tant de bonheur, que la révolution pourra être close à une époque rapprochée; mais agissons comme si sa fin n'était pas prochaine; sachons montrer, avec une confiante résignation devant les faits accomplis, une nouvelle persistance dans l'accomplissement de nos devoirs.

Si les députés qui n'habitent pas Bruxelles voient leurs intérêts privés trop compromis par la prolongation de leur mandat, je demande s'il ne conviendrait pas de leur appliquer l'article 52 de la constitution. (I., 14 avril.)

M. HELIAS D'HUDDEGHEM : La mission du congrès est de constituer définitivement l'État; cette mission n'est pas accomplie. Le régent ne peut être regardé que comme un chef provisoire du pouvoir exécutif. Le congrès ne pourrait, sans se mettre en contradiction avec lui-même, prononcer la dissolution; il s'est réservé, par décret du 24 février dernier, le droit de nommer le chef de l'État. Il a décidé en même temps qu'il continuerait à exercer exclusivement les pouvoirs législatif et

Digitized by Google

constituant. — L'orateur démontre ensuite qu'il serait dangereux d'ordonner des élections générales dans un moment où le pays est livré à des agitations continuelles et où des tentatives criminelles ont exaspéré les esprits. L'opinion contraire, ajoute l'honorable membre, a trouvé les premiers partisans parmi les ennemis de l'ordre de choses actuel, qui espéraient peut-être, par ce moyen, voir accomplir leurs espérances et réaliser le rêve d'une restauration. Une lettre d'un ex-député au congrès national, qui énonçait cette opinion, fut accueillie par le *Journal d'Anvers;* et dans le numéro même qui contenait la lettre, j'ai lu avec dégoût la phrase suivante: « L'espérance des hommes de bien et des véritables patriotes est dans l'anéantissement *des résultats de la révolution.* »

Je répondrai à ceux qui se plaignent de ce que le congrès a déjà duré cinq à six mois, et de la difficulté qu'on rencontre à réunir ses membres, que le congrès des États-Unis d'Amérique a duré pendant plusieurs années. Réuni à Philadelphie au mois de septembre 1774, il n'a mis la dernière main à l'acte de la confédération que le 4 juillet 1776. La difficulté de réunir toujours les représentants s'est aussi fait sentir en Amérique; tantôt l'assemblée s'ajournait, parce qu'il n'y avait pas assez de représentants, d'autres fois il fallait écrire pour compléter le nombre des députés.

(J. F., 14 avril.)

M. LARDINOIS : Messieurs, la proposition de dissoudre le congrès est, à mon avis, une des questions les plus graves qui aient été présentées à nos débats jusqu'à ce jour, et je considère la décision que vous allez prendre comme pouvant produire une influence extrême sur l'issue de notre révolution. Dans cette circonstance, nous devons donc, messieurs, envisager uniquement l'intérêt du pays et faire taire notre lassitude, ainsi que toutes autres considérations personnelles; car pénétrons-nous bien que quelques pas rétrogrades peuvent faire périr la révolution dans son berceau.

La première demande qu'on doit s'adresser est celle de savoir si nous avons rempli l'objet de notre mandat pour avoir décrété et promulgué la constitution? Je répondrai que le principal but de nos travaux est atteint, mais que notre mandat entraîne encore l'obligation de choisir le chef de l'État, et vouloir se dépouiller de ce droit, ce serait forfaire aux engagements que nous avons pris vis-à-vis de nos commettants.

Notre mission ne peut donc être parfaite que par la nomination du chef de l'État, c'est-à-dire lorsque nous aurons constitué définitivement l'État. Cet acte, qui doit couronner nos travaux, est encore éloigné; ce n'est pas au moment où nous sommes menacés d'une guerre que nous devons soulever les passions, faire renaître les divisions; au contraire, lorsque la patrie est en danger, il faut chercher à cimenter l'union entre tous les citoyens afin de la sauver.

Cette union est d'autant plus nécessaire, messieurs, que nous n'avons plus un seul gouvernement pour ami. Le cabinet français nous abandonne, il trahit la cause des peuples, car il consent que les geôliers de la confédération germanique s'établissent dans notre pays! Nous ne le permettrons pas; l'honneur et l'intérêt de nos frères nous le défendent. Si jamais le sol de la Belgique est foulé par l'ennemi, nous pousserons un cri de guerre, dût-il allumer la torche capable d'incendier l'Europe?

Le congrès national est la première émanation de la révolution; tant qu'il existera, il servira de fanal de ralliement aux bons citoyens. Je crois qu'il y aurait du danger à le dissoudre dans des circonstances où les intrigues, tant intérieures qu'extérieures, vont surgir pour faire naître des dissensions parmi nous, afin que notre révolution, dégénérée, nous fasse jouir des avantages que les Autrichiens ont procurés aux Modénais et aux États romains.

Si j'opine contre la dissolution du congrès, ce n'est pas, messieurs, pour prolonger nos débats parlementaires, ni pour nous consumer lentement et nous éteindre dans un marasme politique; mais plutôt pour surveiller la diplomatie et prêter notre appui au ministère; il en a besoin : les derniers événements qui ont affligé la Belgique n'ont montré que trop sa faiblesse. L'embarras des finances rompt l'énergie des gouvernements; c'est pourquoi, dans la rigueur de nos devoirs, nous avons voté un subside extraordinaire de 12,000,000 de florins. En compensation de ses sacrifices pécuniaires, la nation espère, entre autres, messieurs, que les ministres sauront prévenir les émeutes et qu'ils s'armeront de la loi pour punir les traîtres et les pillards.

Je crois que nous ne sommes pas réduits à déclarer que la multitude en furie fait dans certains cas l'office des cours d'assises. Si une pareille maxime était suivie, si la violence remplaçait la loi, je dirais alors que la révolution serait devenue une grande calamité qu'il faudrait étouffer.

Lorsque la guerre sera déclarée, la nation entière peut devenir une armée. Alors, messieurs, pouvons-nous résilier notre mandat et abandonner le poste qui nous a été confié, quand même il serait

Digitized by Google

désormais environné de périls? Je ne le pense pas : nous sommes les sentinelles avancées de la révolution, et si les ennemis de la patrie ne sont pas surveillés par nous, tout le corps social court risque d'être compromis; et si cela arrive, on voudra nous imposer de nouveau les fers que nous avons brisés.

Le congrès national ayant été appelé à fonder, je crois que sa mission doit durer jusqu'à la nomination du chef de l'État; je ne puis donc consentir à anticiper sa dissolution, d'autant plus que les circonstances critiques dans lesquelles nous nous trouvons ne le permettent pas. (E., 14 avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Messieurs, l'honorable M. Fallon nous a dit que l'arrêté du gouvernement provisoire en vertu duquel fut convoqué le congrès porte formellement et explicitement que le congrès ne devra s'occuper que de la constitution. Je demanderai à notre honorable collègue, qui a été admis après la promulgation de la constitution, ce qu'il est venu faire? (*Hilarité générale et prolongée.*) Je m'oppose de toutes mes forces aux dispositions proposées par la section centrale. Dissoudre le congrès serait un acte dangereux et impolitique.

Notre révolution sera-t-elle finie, notre commerce prospérera-t-il, la Belgique sera-t-elle un pays de Cocagne, lorsque nous aurons une nouvelle chambre et un sénat où il y aura peut-être un grand nombre de personnes contraires à l'ordre de choses actuel? Personne ne disconviendra que le congrès a rendu d'éminents services et peut encore en rendre au pays. Malgré quelques défauts, nous avons assuré à la Belgique la constitution la plus libérale de l'Europe; mais la mission du congrès n'est point accomplie; le décret du 24 février porte expressément que le congrès national se réserve le droit de nommer le chef de l'État. Je ne vois pas la nécessité de dissoudre le congrès; il faut tout simplement le proroger; d'ailleurs ce n'est pas dans un moment de trouble, d'irritation et de discorde qu'on peut provoquer des élections générales.

Je le répète, la révolution n'est pas achevée; les protocoles spoliateurs nous forcent à consolider notre gouvernement, comme les héroïques Polonais, à coups de canon et de sabre. (I., 14 avril.)

M. ISIDORE FALLON : Je demande la parole sur un fait personnel. Notre honorable collègue, M. Rodenbach, ne m'a pas compris. Je n'ai pas demandé la dissolution immédiate du congrès, mais que cette dissolution fût effectuée à l'époque la plus rapprochée, où les chambres pourraient être constitutionnellement assemblées. Quant à la question qui m'a été adressée pour savoir ce que j'étais venu faire, je réponds que le congrès avait et a encore, dans mon opinion, le droit de continuer ses travaux jusqu'à la convocation des chambres. (I., 14 avril.)

M. DEVAUX : Messieurs, tout le monde paraît ici d'accord sur la question de la dissolution du congrès, puisque tous les orateurs, moins un seul, ont parlé contre. Je ne dirai donc que peu de chose sur cette question, et je me bornerai à quelques observations pour lever les scrupules de l'honorable M. Fallon. Je lui ferai remarquer d'abord que si, dans l'arrêté du 4 octobre, on n'a pas parlé du choix du chef de l'État, c'est parce qu'à cette époque on ne savait pas quelle serait la forme du gouvernement qui serait adoptée pour la Belgique, et qu'il n'appartenait pas au gouvernement provisoire de décider si nous aurions une république ou une monarchie.

L'orateur réfute ainsi une à une les diverses objections qui ont été faites pour soutenir la nécessité de la dissolution; il signale les obstacles qui s'opposeraient à ce qu'on fît des élections générales dans l'état où est le pays. Lorsque le Luxembourg est menacé, dit-il, et lorsque Maestricht est encore au pouvoir des Hollandais, quand on parviendrait à procéder aux élections, les chambres répondraient-elles aujourd'hui aux besoins du pays? *Ne serait-il pas à craindre que certaines opinions dangereuses n'y prévalussent, ou du moins qu'elles y créassent une opposition que l'on ne pourrait vaincre* (1)? car il est douteux que le

(1) M. Devaux a réclamé contre cette phrase, qu'on lit aussi dans *l'Indépendant* du 14 avril ; nous reproduisons ci-après la lettre qu'il a écrite à ce sujet aux rédacteurs du *Courrier* :

« Bruxelles, 13 avril.

» Messieurs,

» Dans le compte rendu de la séance d'hier, vous me faites exprimer la crainte que les élections nouvelles ne fassent prévaloir des opinions dangereuses. C'est une erreur que je vous prie de rectifier : je n'ai rien dit de semblable. J'ai particulièrement insisté sur la difficulté qu'il y aurait de donner au pouvoir l'activité et l'unité nécessaires en temps de révolution, si le pouvoir législatif du congrès était fractionné en deux corps, dont les nuances d'opinions doivent nécessairement être différentes, puisqu'ils se composent d'éléments divers, et que cette différence même est le but de l'institution des deux chambres. J'ai dit qu'on oubliait une chose très-importante, c'est que la révolution n'est pas encore close, que la constitution a été faite, non pas pour régir la révolution, mais pour régir le pays quand il sera définitivement constitué; en mettant en vigueur une partie de la loi constitutionnelle, le congrès a fait à cet égard tout ce qu'il pouvait faire. J'ai tâché de montrer encore que dans un

Digitized by Google

régent ait le droit de dissoudre les chambres. L'orateur déclare qu'il s'est efforcé de faire décréter qu'il y aurait un sénat; mais il croyait que, quand les chambres seraient convoquées, la révolution serait déjà terminée; sans cela il aurait voté pour une chambre unique, parce qu'il vaut mieux, lorsqu'il s'agit d'adopter des mesures vigoureuses pour faire triompher la révolution, que le pouvoir soit concentré dans une seule chambre. Il annonce que le gouvernement ne demande pour marcher avec succès que de s'appuyer sur la force morale du congrès; le gouvernement préférera donc l'ajournement à la dissolution. L'orateur termine par ces mots: Souvenez-vous, messieurs, que c'est parce que quelques scrupules, honorables sans doute, empêchèrent l'assemblée nationale de prolonger son mandat, que la révolution française a péri. (*Sensation.— Aux voix! aux voix!*) (C., 14 avril.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT parle contre la dissolution. (I., 14 avril.)

Après un débat, la question est posée en ces termes :

« Le congrès fixera-t-il dès aujourd'hui l'époque de sa dissolution ? » (E., 14 avril, et P. V.)

Cette question est mise aux voix et résolue négativement. (P. V.)

Cinq membres seulement s'étaient levés pour l'affirmative, savoir : MM. Claes (de Louvain), Maclagan, le comte de Bergeyck, Domis, et le baron de Viron. (E., 14 avril.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT propose de substituer aux conclusions de la section centrale la résolution suivante :

« Le congrès se séparera immédiatement après avoir délibéré sur les projets à l'ordre du jour; sauf le cas d'urgence qui pourrait survenir, le congrès s'ajournera indéfiniment jusqu'à la convocation que pourra faire son président ou le régent. » (I., 14 avril.)

MM. HENRI DE BROUCKERE, LE BARON DE SÉCUS (père), **LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU** et **VAN SNICK**, combattent cette proposition d'ajournement. (E., 14 avril.)

La proposition est adoptée. (C., 14 avril.)

L'assemblée arrête qu'elle décidera à la prochaine séance quels sont les objets dont elle s'occupera encore avant son ajournement. (P. V.)

Elle charge le bureau de lui faire connaître au commencement de la séance de demain, les divers projets qui ont été présentés. (I., 14 avril.)

Projet de décret sur la présidence des cours d'assises.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit un projet de décret proposé par MM. Le Bègue et Wannaar, tendant à attribuer la présidence des cours d'assises aux présidents des tribunaux de première instance, dans les villes où ne siége pas une cour supérieure, et non aux et conseillers de ces cours, comme cela s'est pratiqué jusqu'à ce jour (1).

Ce projet sera au nombre de ceux que le bureau devra présenter demain. (I., 14 avril, et P. V.)

M. JOTTRAND demande qu'il soit accordé à la commission d'enquête, instituée par le décret du 2 ce mois, une prolongation de pouvoirs d'un mois, à partir du 1er mai prochain. (A.)

Il n'est pris aucune décision sur cette proposition. (P. V.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

moment où le gouvernement s'efforçait de hâter la solution définitive du sort du pays, conférer le soin de cette solution à des chambres nouvelles dont, au dehors du pays surtout, les dispositions pourraient paraître incertaines tant que leur réunion n'aurait pas eu lieu, ce serait entraver aujourd'hui toute espèce de négociation et considérablement prolonger le provisoire dont nous voulons sortir.

» D'après un autre journal, j'aurais invité le congrès à s'ajourner; cela est diamétralement contraire à mes intentions et à ce que j'ai dit.

» Agréez, etc.

» PAUL DEVAUX. »

(C., 15 avril.)

(1) Voyez ce projet aux *Pièces justificatives*, n° 313.

Digitized by Google

SÉANCE

DU MERCREDI 13 AVRIL 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à midi. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

M. Ghnemca, à Andeless, département de l'Eure, demande que le prince Gustave de Suède (dit *Gustavesohn*) soit élu roi de la Belgique.

Cinq habitants de Gand s'élèvent contre l'admission d'officiers étrangers dans l'armée belge.

Trois habitants d'Eecloo protestent contre la même mesure. (C., 15 avril, et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. RAIKEM propose de proroger jusqu'au 4 juin prochain, la force obligatoire du décret du 2 avril, sur la commission d'enquête (1). (P. V.)

Cette proposition est adoptée par assis et levé. (P. V.)

Révision des projets de décrets arriérés.

M. LE PRÉSIDENT annonce qu'il va énumérer les diverses propositions et projets de décrets déposés sur le bureau, afin que le congrès, conformément à sa décision d'hier, fixe ceux qui peuvent être considérés comme urgents, et en conséquence s'en occupe avant l'ajournement. (J. F., 15 avril.)

M. VAN DE WEYER : Messieurs, je me suis aperçu qu'il y a une lacune dans la liste des projets entre lesquels nous devons choisir ceux que nous discuterons avant de nous ajourner : nous devions proclamer un manifeste. (*Hilarité.*) Messieurs, si, après avoir pris une résolution, le congrès la laisse sans exécution, c'est un précédent très-dangereux. Nous avons décrété qu'il serait publié un manifeste; une commission a été chargée de le rédiger; il faut que ce décret soit exécuté. Je demande que la commission nous fasse son rapport. (I., 15 avril.)

M. L'ABBÉ BOUCQUEAU DE VILLERAIE : Messieurs, la commission du manifeste a joué de malheur (*on rit*); plusieurs des membres qui en faisaient partie se sont retirés du congrès, ils ne paraissaient pas trop disposés à publier un manifeste; d'autres ont été envoyés en mission, en sorte que nous n'avons jamais pu nous réunir. Cependant le président de la commission avait rédigé un projet de manifeste; il l'avait soumis à M. Forgeur, qui devait l'examiner, y faire des changements et le rendre le lundi suivant. M. Forgeur ne le garda que six semaines, et au bout de ce temps il le renvoya en disant que diverses occupations l'avaient empêché de l'examiner et que le temps de sa publication était passé; voilà où ce projet en est resté. Aujourd'hui, si le congrès le désire, je représenterai le projet que j'avais rédigé; bon ou mauvais, ou médiocre, on le verra tel qu'il est, et le congrès décidera ce qu'il jugera convenable. (C., 15 avril.)

M. VAN DE WEYER : Messieurs, la question est plus importante qu'on ne paraît le croire. Nous avions annoncé un manifeste, nous ne l'avons pas publié; des journaux étrangers en tirent des inductions contre notre révolution. Ils nous accusent de manquer d'éléments pour la justifier. C'est une accusation sans fondement, je le sais, mais il importe qu'on cesse de la reproduire à l'étranger. Je demande donc que le projet de manifeste rédigé par le préopinant soit déposé, et que le

(1) Voyez le texte de cette proposition aux *Pièces justificatives*, nº 301.

Digitized by Google

congrès y statue avant de se séparer. (*Appuyé.*) (I., 15 avril.)

M. L'ABBÉ BOUCQUEAU DE VILLERAIE : Si le congrès le veut, j'irai chez moi chercher le projet. (I., 15 avril.)

M. CHARLES ROGIER : Messieurs, je crois aujourd'hui la publication d'un manifeste tout à fait inutile, et les observations de l'honorable préopinant me touchent peu. Si quelques journaux étrangers nous accusent de ne pouvoir justifier notre révolution, je crois que tous les bons esprits en Europe ont su en apprécier la légitimité. Tout le monde connaît nos griefs, on les connaissait avant la révolution. Depuis plus de six mois qu'elle est opérée, ils ont été produits à la tribune de manière à ce que personne ne puisse les ignorer, et certes, on ne supposera pas que deux cents députés ont expulsé une famille de rois et renversé un trône, sans avoir un appui dans la nation. Aujourd'hui donc la publication d'un manifeste serait insignifiante et sans but, elle serait en même temps intempestive, car on pourrait se demander pourquoi ce manifeste, après six mois de révolution ; nous aurions l'air de l'avoir publié dans la crainte d'une restauration. Avons-nous besoin de dire à l'Europe les motifs qui nous ont fait secouer un joug odieux? on les connaît. Avez-vous besoin de lui apprendre que nous persistons dans notre ouvrage? Eh ! messieurs, nos débats de tous les jours le prouvent assez, et les plus incrédules seront convertis lorsqu'ils verront notre opiniâtreté à nous défendre contre un peuple, et contre plusieurs, s'il le faut. (I., 15 avril.)

M. VAN MEENEN : S'il s'agissait de décider aujourd'hui pour la première fois qu'il sera ou non publié un manifeste, je partagerais l'avis du préopinant; mais il y a cinq mois que cette résolution a été décrétée, il ne s'agit aujourd'hui que de la mettre à exécution. Je pense qu'il y a lieu de publier un manifeste. (I., 15 avril.)

M. VAN DE WEYER : Je crois que notre manifeste doit être fait, et qu'il doit rester comme monument historique. (C., 15 avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Messieurs, toute l'Europe connaît le roi Guillaume, le prince Frédéric et le prince d'Orange; il me semble que nous n'avons pas besoin d'autre manifeste. (*Hilarité générale.*) (I., 15 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Je vais soumettre à l'assemblée la question de savoir s'il y aura, oui ou non, un manifeste. (*Réclamations de toutes parts :* Ce n'est pas cela, il s'agit de l'urgence.) (E., 15 avril.)

La discussion continue. (E., 15 avril.)

M. LE PRÉSIDENT dit qu'il reconnaît l'exactitude des explications données par M. Charles Rogier. (*Réclamations.*) (E., 15 avril.)

M. VAN SNICK : Le manifeste aura plus de force si nous le rédigeons actuellement que nous sommes calmes. (E., 15 avril.)

M. VAN DE WEYER pense qu'il suffit de poser ainsi la question : La résolution du congrès sera-t-elle maintenue? (E., 15 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : La décision par laquelle le congrès a déclaré qu'un manifeste serait publié, est-elle maintenue? (C., 15 avril.)

La presque totalité des membres se lève pour l'affirmative. (C., 15 avril.)

L'assemblée invite la commission chargée de rédiger un manifeste, à s'occuper sans délai de la rédaction de cette pièce. (P. V.)

Commission.

La commission du manifeste, incomplète par la démission ou par l'absence de plusieurs membres, est reconstituée par la désignation de nouveaux membres. Elle se compose de MM. Lecocq, Trentesaux, Du Bus, Hippolyte Vilain XIIII, de Gerlache, Van de Weyer, l'abbé Van Crombrugghe et l'abbé Boucqueau de Villeraie. (C., 15 avril.)

Suite de la révision des projets de décrets arriérés.

Le congrès examine ensuite quels sont les objets sur lesquels il lui reste à délibérer avant l'ajournement; en voici le relevé :

1° Le projet de décret sur l'étendue de la mission du congrès, et sur le mode de compléter l'assemblée.

2° Le projet de décret relatif au traitement à accorder aux membres de la haute cour militaire.

3° Le projet de décret relatif aux droits d'entrée sur le poisson de mer.

4° Le projet de décret sur le sel.

5° Le projet de décret sur le transit.

6° Le projet de décret sur les distilleries.

7° Le projet de décret sur la responsabilité ministérielle.

8° Le rapport sur la loi de la presse et du jury.

9° Le projet de décret sur un supplément de traitement à accorder aux membres des cours supérieures de justice de Bruxelles et de Liége.

10° Le projet de décret qui attribue la présidence des cours d'assises aux présidents des tribunaux de première instance dans les villes où ne siége pas une cour supérieure.

11° Le projet de décret sur la création d'un conseil des mines.

Digitized by Google

12° Le projet de décret sur les appointements à accorder aux officiers de l'état-major de la garde civique.

13° Le projet de décret relatif aux droits d'entrée sur les vins et vinaigres de France.

14° Le projet de manifeste.

15° Les demandes de naturalisation.

16° Enfin, les pétitions. (I., 15 avril.)

Ces projets donnent lieu à des discussions assez vives. MM. *de Lehaye*, *Speelman-Rooman*, le marquis *de Rodes* et *Thienpont*, insistent fortement pour la discussion immédiate du projet de loi sur le sel. Ils prouvent que des mesures exceptionnelles existent pour les Flandres; le congrès ne peut sans injustice tolérer plus longtemps ces abus.

(J. F., 15 avril.)

M. WANNAAR : Il y a toujours urgence quand l'on peut faire des économies. Réparer une injustice est toujours d'une urgence extrême; faire payer trop par l'État, et plus qu'on ne doit, est une injustice, aussi bien que lorsque l'on fait payer trop par un seul individu.

Toute économie est d'une *nécessité urgente* en temps de guerre; alors nous ne pouvons trop ménager les ressources.

Toutes les mesures d'économie éviteront à notre ministère un *aveu* de la ruine du trésor; n'ambitionnons point ce triste avantage dont sont déjà gratifiés nos ennemis du Nord.

En effet, un seul trait de plume donne à l'État plus de 51,000 florins par an; d'un côté, nous ne devons pas accorder l'augmentation de traitements demandée pour les conseillers des cours d'appel par un de nos honorables collègues; cette augmentation coûterait par an près de 37,000 florins. D'un autre côté, en décrétant la suppression des présidents des assises, nous obtenons la suppression d'une dépense de plus 14,000 florins, par conséquent plus de 51,000 florins. Ce projet ne demande pas un quart d'heure de discussion, pourquoi ne pas l'adopter?

Indépendamment de cette forte et facile économie, l'intérêt des justiciables en exige l'adoption. L'absence obligée et continuelle de quatre et cinq conseillers dans chaque cour retarde les affaires litigieuses; c'est une perte pour les plaideurs, quelquefois leur ruine. Avant notre révolution de septembre, il y avait déjà plus de douze à quatorze cents causes en retard devant la seule cour de Bruxelles. Ne sont-ce pas là de nouveaux motifs d'extrême urgence?

D'ailleurs nous devons bien profiter le plus tôt possible des améliorations que notre indépendance nous permet aujourd'hui de faire. Dira-t-on que la révolution n'obtient pas encore tous ses résultats, dont la sanction n'exige ni discussion, ni perte de temps?

Tous les abus devraient s'évanouir incessamment; justice distributive pour chacun.

Car, messieurs, c'est surtout par intérêt pour mes commettants, qui sont Flamands, que je sollicite avec instance la mesure proposée : toutes les économies doivent particulièrement profiter aux deux Flandres, qui sont surtaxées de plus d'un tiers; cette injustice pèse d'autant plus sur ses habitants, qu'ils constituent plus du tiers de toute la population de la Belgique; que, d'un autre côté, nous n'avons aucune réparation, aucun avantage qui puisse en quelque sorte contre-balancer les inégalités sur un point; ces inégalités, qui sont des injustices, sont générales. Les deux Flandres n'ont aucunement à la cour d'appel leurs conseillers en proportion de leur population, de leurs richesses, de leurs contestations judiciaires; tous les emplois civils leur sont véritablement interdits. Les exemples malheureusement sont trop nombreux; je n'abuserai pas, messieurs, de votre attention.

Au ministère de l'intérieur seul, il y a près de cinquante à soixante employés; eh bien, au lieu de vingt qui devraient appartenir aux deux Flandres, le croiriez-vous, messieurs, il y en a *trois!* au lieu d'un tiers d'employés, nous avons obtenu avec peine une trentième partie! (*Interruption prolongée.*)

Ces abus ne sont pas les seuls; de six chefs de division, il a y *trois* Français.

Je pense que sous ce rapport la violation de la constitution est flagrante et manifeste.

Au ministère de la guerre, excepté le ministre, il n'y a, assure-t-on, aucun Flamand.

Aux affaires étrangères, la plupart de ceux qui y étaient sont renvoyés définitivement, ou en *congé illimité* avec privation de leurs appointements.

Enfin l'on a certifié que des habitants de ces provinces ont obtenu de l'emploi, mais que, chose bizarre! ce sont ceux que de hauts fonctionnaires, connus pour leur patriotisme, ont cru devoir renvoyer.

Indépendamment de ces griefs, beaucoup d'employés que l'on place dans ces provinces, déplaisent aux citoyens amis de leurs pays.

Je vote pour l'urgence.

Étant sur le point de nous dissoudre momentanément, j'ai dû saisir, à la hâte, une occasion de dire la vérité aux gouvernants : ma conscience en qualité de député, me prescrivait ce devoir. (E., 15 avril.)

Digitized by Google

Sont déclarés assez urgents pour être discutés avant l'ajournement du congrès :

1° Le projet de décret sur le mode de compléter le congrès.

2° Celui sur la fixation des traitements des membres de la haute cour militaire.

3° Celui relatif aux droits d'entrée sur le poisson.

4° Celui sur le sel. (P. V.)

Sont rangés dans la classe des projets qui ne présentent pas le même caractère d'urgence, ceux :

1° Sur le transit.

2° Sur les distilleries.

3° Sur la responsabilité ministérielle.

4° Sur les délits de presse et l'organisation du jury (1).

5° Sur les appointements des membres des cours supérieures de justice.

6° Sur le remplacement des présidents des cours d'assises par les présidents des tribunaux de première instance.

7° Sur la création d'un conseil des mines.

8° Sur les appointements des officiers du grand état-major de la garde civique.

9° Sur les droits d'entrée des eaux-de-vie et vins. (P. V.)

On décide en outre qu'on ne s'occupera qu'après l'ajournement, du manifeste, des demandes en naturalisation, et des pétitions. (P. V.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU fait observer que le congrès s'est peut-être un peu hâté, en déclarant la non-urgence de toutes les pétitions. Il y en a qui peuvent être d'un intérêt très-pressant pour des citoyens; il est de notre devoir de ne pas les laisser en arrière. Il faudrait au moins que la commission fît un examen rapide et

(1) Nous reproduisons ici le discours que M. *Seron* s'était proposé de prononcer sur le rétablissement du jury :

« La discussion entamée hier à l'occasion d'une proposition de loi pénale relative aux partisans de la restauration, m'a fait faire quelques réflexions que, peut-être, il n'est pas inutile de vous soumettre.

» L'acte constitutionnel a rétabli la procédure par jurés, non-seulement pour les délits de la presse, mais encore pour toutes les affaires criminelles. On a donc pu entendre avec quelque étonnement des orateurs vous proposer de n'appliquer, du moins quant à présent, cette procédure qu'aux seuls délits de la presse; car, d'une part, les garanties sont utiles dans tous les temps, et d'un autre côté, si les écrivains prévenus de délits qui n'entraînent qu'un emprisonnement de quelques mois, ont le droit de réclamer celle du jury, il est juste aussi et bien plus nécessaire de l'accorder à l'homme menacé d'une condamnation à la peine de mort ou à celle plus terrible, suivant moi, des travaux forcés à perpétuité.

» Mais faut-il rétablir le jury de Bonaparte tel qu'on le trouve dans la loi du 17 novembre 1808, et laisser subsister son Code pénal de 1810 ?

» Messieurs, avant que ces deux lois semi-barbares eussent reçu l'être, il en existait d'autres publiées dans la Belgique en nivôse an IV de la république française. Je veux parler du Code des délits et des peines du 3 brumaire an IV, et du Code pénal du 25 septembre 1791, dans lesquels on a puisé tout ce que renferment de bon les deux Codes qui les ont remplacés. Ces lois, ouvrage des deux assemblées nationales, amies de la liberté, seraient encore en vigueur à l'heure qu'il est, si le despotisme n'avait trouvé conforme à ses intérêts d'en mutiler, d'en altérer certaines dispositions et d'en remplacer d'autres, par des conceptions dignes du XIIIe siècle.

» La loi de brumaire an IV appelait aux fonctions de juré tous les citoyens de trente ans accomplis, qui réunissaient les conditions requises pour être électeur; elle voulait que les administrations départementales formassent les listes des citoyens propres à remplir ces honorables et graves fonctions; elle voulait, dans les délibérations du jury de jugement, que, sur douze voix, trois en faveur de l'accusé fussent suffisantes pour le renvoyer absous; elle ne connaissait pas cette institution contraire à la nature des choses, par laquelle les juges sont appelés à faire partie d'un jury bâtard; elle renfermait ceux-ci dans le véritable cercle de leurs attributions; ils n'avaient charge que d'appliquer la loi. Pourquoi ne rétabliriez-vous pas ces sages dispositions ?

» La même loi maintenait la question intentionnelle et le jury d'accusation de l'assemblée constituante. Pourquoi ne rétabliriez-vous pas cette question intentionnelle? Pourquoi ne feriez-vous pas revivre ce jury d'accusation composé de huit citoyens qui rendaient leurs décisions à la simple majorité des voix, parce qu'une simple accusation n'est pas une condamnation définitive; qui mettaient en liberté les prévenus dans une foule de cas où aujourd'hui on les envoie pourrir durant six mois dans la prison du tribunal criminel en attendant les assises, comme si ce n'était rien de priver l'homme de la liberté quand *il est prévenu*, c'est-à-dire quand rien ne prouve qu'il est coupable, et qu'au contraire il est présumé innocent!

Quant au Code pénal de 1791, on n'y trouvait rien d'atroce: les peines n'étaient pas à perpétuité; il n'ordonnait ni de martyriser le patient en lui coupant le poing, ni de flétrir à jamais, par un fer chaud, l'homme destiné à rentrer dans le sein de la société, à s'amender et à renaître peut-être un jour à l'honneur.

En rendant la vie à ces institutions sublimes que le despotisme a tuées, vous marcherez, messieurs, avec l'esprit du siècle, vous rendrez hommage aux lumières, vous honorerez votre philanthropie.

Je demande qu'il soit nommé une commission qui sera chargée non de créer un Code d'instruction criminelle et un Code pénal, mais de mettre le Code des délits et des peines de brumaire an IV, et le Code pénal de 1791, en harmonie avec l'organisation actuelle des tribunaux, car nous ne sommes pas assez vains de nous croire capables de faire mieux que l'assemblée constituante.

C'est, au reste, une erreur de croire que notre mission doive se renfermer dans les limites qu'a semblé vouloir lui tracer le gouvernement provisoire; car du moment même de notre nomination, nous nous sommes trouvés investis du pouvoir constituant. Or, si le congrès a le pouvoir constituant, il a, à plus forte raison, le pouvoir législatif, et je dis qu'il est de notre devoir d'en user pour faire disparaître autant qu'il est en nous les abus, pour assurer le triomphe des principes, et, par le triomphe des principes, le succès de la révolution et le règne de la véritable liberté.

(E., 15 avril.)

Digitized by Google

nous présentât, avant que nous ne soyons séparés, celles qu'on peut ranger dans cette première catégorie. (E., 15 avril.)

Le congrès décide qu'un tirage sera fait des pétitions les plus urgentes, et que l'assemblée en entendra le rapport. (I., 15 avril, et P. V.)

Rapport d'une commission de vérification des pouvoirs.

M. LE BARON DE PÉLICHY VAN HUERNE, rapporteur de la commission chargée de la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par la Flandre occidentale, propose l'admission de M. Léonard Rosseeuw, en remplacement de M. l'abbé Verbeke, député démissionnaire du district de Courtrai. (I., 15 avril.)

Ces conclusions sont adoptées. (P. V.)

Discussion du projet de décret relatif aux droits d'entrée sur le poisson.

La discussion est ouverte sur le projet de décret relatif à la fixation des droits d'entrée sur le poisson (1). (I., 15 avril.)

M. SERRUYS, rapporteur, prononce un discours en faveur du projet. (I., 15 avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Messieurs, je ne suis ni piscivore ni ichthyophage, mais je ne saurais approuver le projet présenté par le préopinant. Ce projet tend à favoriser les ports d'Ostende et de Nieuport, les seuls où il y ait des pêcheurs, car les pêcheurs d'Anvers vont acheter leur poisson aux Hollandais. Lorsque le poisson ne nous viendra que d'Ostende et de Nieuport, les villes de Bruxelles, de Liége et de Louvain n'auront plus de poisson, car le prix en sera trop élevé pour qu'il trouve des acheteurs; je propose de réduire de 25 pour cent le tarif présenté par M. Serruys. (I., 15 avril, et A.)

M. D'HANIS VAN CANNART pense que M. Rodenbach se trompe sur le but du projet de décret, qui tend à rendre la fraude impossible. Jusqu'ici on avait taxé le poisson suivant sa valeur présumée; le plus souvent il était gâté avant que le droit pût être fixé; cet abus cessera en le taxant au poids; d'un autre côté le projet encouragera les pêcheurs d'Ostende et de Nieuport, qui sont la pépinière de nos marins, à tel point que les sept huitièmes des navires qui sont aujourd'hui à Anvers ont des capitaines de Nieuport et d'Ostende. (I., 15 avril.)

M. JOTTRAND demande la suppression des premier et quatrième *considérants* (2) comme contraires aux véritables principes d'économie politique. Il ne donnera son assentiment au projet que pour autant qu'une augmentation de droits sur le poisson étranger ne résulterait pas du changement proposé dans le mode de perception. L'orateur se prononce fortement contre toute guerre de tarif, soit qu'on la dirige contre les Hollandais, soit qu'on la dirige contre d'autres voisins; ce n'est point pour maintenir ou renouveler le système des prohibitions ou des prétendus droits protecteurs que les Belges sont entrés dans la carrière des réformes sociales avec l'intention d'y marcher en avant des autres peuples. (C., 15 avril.)

M. LE BARON BEYTS combat le projet, quoiqu'il ait fait partie de la commission. Il croit que son adoption priverait de poissons pendant une partie de l'année, les villes de Bruxelles, de Liége, de Louvain et autres. (I., 15 avril.)

M. L'ABBÉ DE FOERE parle en faveur du projet. (I., 15 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Je crois que le tarif est outré pour le poisson commun. Il faudrait, pour établir le droit de 10 florins, supposer que le poisson vaut 50 cents la livre à l'arrivée, et il ne les vaut pas même au marché. J'appuierai l'amendement proposé par M. Rodenbach. (I., 15 avril.)

M. JOTTRAND demande de nouveau la suppression des premier et dernier *considérants* du projet, comme inutiles, et comme conçus dans un système peu en harmonie avec les idées qui doivent aujourd'hui présider aux tarifs des douanes. (C., 15 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances appuie la suppression, non-seulement des premier et quatrième *considérants*, mais encore celle du second (3). (I., 15 avril.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 275.

(2) Ces *considérants* sont ainsi conçus :

1er. « Considérant que le tarif du 26 août 1822 prohibe » l'entrée des *harengs*, des *morues* et de tous autres *pois-* » *sons de mer*, soit *frais*, *encaqués* ou *salés*, provenant de » pêche étrangère, et que cette prohibition est maintenue » en Hollande ;

4me. » Considérant, d'un autre côté, qu'il est juste d'ac- » corder en faveur de la pêche nationale la protection qu'elle » réclame et qui est propre à faire renaître son ancienne » prospérité, en soumettant les poissons provenant de pêches » étrangères à des droits d'entrée suffisants pour assurer à » ceux de la pêche nationale la préférence sur nos marchés, » mais de manière cependant que le prix n'en devienne pas » trop élevé pour la classe moins aisée du peuple. »

(A. C.)

(3) Le deuxième *considérant* est conçu en ces termes :

« Considérant que l'arrêté du 7 novembre 1830 précité a » levé cette prohibition, en permettant par le tarif y joint » l'entrée en Belgique de tous *poissons de mer ou de rivière*,

Digitized by Google

Cette suppression est mise aux voix et prononcée. (P. V.)

Le troisième *considérant* est adopté; il est ainsi conçu :

« Considérant que les droits assis sur la valeur » des poissons peuvent être éludés impunément; » que la perception au poids ou suivant le nombre » n'offre pas ce danger, et que ce dernier mode » de perception est conséquemment à préférer dans » l'intérêt du trésor. » (P. V.)

On passe aux dispositions du projet; elles sont ainsi conçues :

« § 1er. Le droit d'entrée de *dix pour cent à la* » *valeur*, auquel le *poisson de mer ou de rivière,* » *frais ou salé*, les *harengs*, les *morues*, les *an-* » *chois* et les *saumons, salés, fumés ou séchés*, » provenant de pêches étrangères, sont imposés » par le tarif du 7 novembre 1830, est remplacé » par des droits d'entrée *au poids ou au nombre,* » fixés ainsi qu'il suit, savoir :

» § 2. Tous poissons de mer frais, » fins, tels que *turbots*, *barbues*, » *cabillauds*, *soles*, *églefins*, *merlans*, » *éperlans*, *ellebots*, par 100 livres » (kilo), à dix florins. 10 florins.

» § 3. Les *raies*, les *flottes*, les » *plies*, les *esturgeons*, et toutes au- » tres espèces de poissons de mer, » frais, communs, par 100 livres » (kilo), à cinq florins. 5 «

» § 4. Les *morues* et *harengs* en » saumure ou au sel sec, par tonne » ordinaire à poisson, du poids d'en- » viron 150 à 160 livres (kilo), brut » à huit florins. 8 «

» § 5. Les demies, les quarts et les » huitièmes de tonnes en proportion.

» § 6. Les *harengs*, *saurets*, fumés » ou séchés, et les *harengs* frais, » braillés (*gestoorden harings*), ainsi » que les *plies séchées*, le mille, à » cinq florins. 5 «

» § 7. Les *saumons* et autres pois- » sons d'eau douce, et les anchois » secs, frais, salés, fumés ou séchés, » les cent livres, à quatre florins. 4 «

» § 8. Il n'est rien changé au droit » d'entrée auquel le *stokfisch*, les » *écrevisses* et les *huîtres* sont sou- » mis par le tarif précité du 26 août 1822. » (A. C., et P. V.)

» *frais ou salés*, des *morues*, *harengs*, *anchois*, *saumons* » *salés*, *fumés ou séchés*, moyennant un droit de 10 pour » cent de la valeur. »

(A. C.

Ces dispositions sont adoptées avec une réduction de droits de 25 pour cent proposée par M. *Alexandre Rodenbach*; par suite,

Au § 2, les 10 florins sont remplacés par 7 50 florins.
Au § 3, » 5 » » 3 75 «
Au § 4, » 8 » » 6 00 «
Au § 6, » 5 » » 3 75 «
Au § 7, » 4 » » 3 00 «

(P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 109 membres répondent à l'appel : 104 votent *pour*, 5 *contre*; en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Rapport d'une commission de vérification des pouvoirs.

M. RAIKEM, rapporteur de la commission chargée de la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par la province de Liége, propose l'admission de M. Drèze, en remplacement de M. David, député démissionnaire du district de Verviers. (I., 15 avril.)

Cette admission est prononcée. (P. V.)

Commission.

Le projet de décret sur le sel est renvoyé à l'examen d'une commission composée de MM. Jottrand, Thienpont, Speelman-Rooman, Serruys, d'Elhoungne. (P. V.)

L'assemblée passe à l'examen de la proposition de M. Nothomb et autres députés, sur l'étendue de la mission du congrès, et le remplacement des députés démissionnaires. (E., 15 avril.)

Quelques membres font remarquer que la question est assez grave, pour que l'examen préparatoire en soit renvoyé à une commission spéciale. (E., 15 avril.)

Commission.

M. LE PRÉSIDENT, chargé de composer la commission à laquelle sera renvoyé le projet de décret de M. Nothomb et de ses collègues, nomme MM. Nothomb, de Robaulx, Claes (de Louvain), le baron Beyts, et l'abbé Van Crombrugghe. (P. V.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU JEUDI 14 AVRIL 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à onze heures. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Proposition ayant pour objet des explications sur les préparatifs de défense faits dans le Luxembourg.

M. LE BARON D'HUART demande la parole pour exposer à l'assemblée la nécessité qu'il y a d'obtenir du ministre de la guerre des renseignements sur les préparatifs de défense faits dans le Luxembourg.

Toutes les lettres, dit l'honorable membre, que les députés de cette province ont reçues jusqu'aujourd'hui, depuis leur retour ici, s'accordent à dire, ainsi que les voyageurs, qu'il n'y est arrivé aucun renfort de troupes. Ainsi, tous les moyens de défense militaire se bornent à l'ancien bataillon luxembourgeois, actuellement enrégimenté, et fort d'environ cinq cents hommes, et à une compagnie de cent grenadiers, avec quatre ou cinq pièces de rempart, servies par une vingtaine d'artilleurs.

D'après les promesses faites par le ministre de la guerre, il y a plus de huit jours, il peut paraître étrange que les divers bataillons auxquels il doit avoir donné l'ordre de se rendre dans le Luxembourg n'y soient point encore arrivés, et vous jugerez peut-être convenable, messieurs, de lui demander des explications à ce sujet.

Je dois vous faire observer que, si l'on veut tirer parti de l'excellent esprit et de l'enthousiasme des Luxembourgeois, il faut leur prouver tout de suite, par des démonstrations positives, qu'ils seront soutenus. Il ne suffit pas de dire constamment que l'on enverra des troupes; que les ordres sont donnés: ce sont des faits qu'il faut. Ainsi que l'a dit M. de Robaulx, dans une de vos précédentes séances, ce n'est pas un simulacre de défense qu'il convient d'établir dans le Luxembourg, ce n'est pas un bataillon ou deux qui y sont nécessaires, mais des forces suffisantes pour repousser l'ennemi, et non pour lui céder le terrain au premier choc. Je le répète, les Luxembourgeois sont bien déterminés à se défendre, mais qu'on leur en donne les moyens en leur envoyant suffisamment d'armes et de munitions, qu'on leur montre enfin des soldats belges autour desquels ils puissent se rallier.

Au moment de retourner dans leurs foyers, les députés du Luxembourg sont intéressés à connaître les dispositions du gouvernement; il leur importe, afin de justifier le vote qu'ils viennent de donner à un emprunt de douze millions, qu'ils puissent dire d'une manière certaine, à leurs concitoyens, qu'on ne les abandonnera pas et qu'ils seront fortement soutenus. J'insiste donc pour que le ministre de la guerre soit immédiatement entendu par le congrès. (C., 16 avril.)

DE TOUTES PARTS: Appuyé! appuyé! (E., 16 avril.)

M. LE PRÉSIDENT: Un message sera envoyé à M. le ministre de la guerre. (C., 16 avril.)

Projet de décret accordant au département de l'intérieur un crédit supplémentaire de 300,000 *florins.*

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, monte à la tribune. Il donne lecture des motifs d'un décret portant demande d'un crédit de 300,000 florins pour l'achèvement du canal de Charleroy à Bruxelles (1). (P. V.)

QUELQUES MEMBRES demandent le renvoi de la discussion à demain. (E., 16 avril.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, nº 314.

Digitized by Google

M. FRISON fait remarquer que ce décret ne supporte aucun retard. (E., 16 avril.)

Discussion du projet de décret.

Le congrès décide qu'il discutera ce projet sans désemparer. (I., 16 avril.)

Personne ne demande la parole sur l'ensemble du projet; la discussion s'ouvre sur l'article 1er, ainsi conçu :

« Art. 1er. Une somme de 300,000 florins est » mise à la disposition du ministre de l'intérieur » pour la continuation des travaux du canal de » Bruxelles à Charleroy. » (I., 16 avril, et A.)

Cet article est adopté sans discussion. (P. V.)

« Art. 2. Cette somme sera portée au budget » des six premiers mois de l'exercice 1831. » (A.)

M. DE ROBAULX demande que cette somme soit portée au budget général. (I., 16 avril.)

M. JOTTRAND propose un amendement ainsi conçu :

« Cette somme sera prise dans le produit des 12 millions votés pour les besoins extraordinaires de l'État, et considérée comme besoin extraordinaire du deuxième trimestre de 1831. » (A.)

Cet amendement donne lieu à une discussion assez animée à laquelle prennent part MM. *Charles de Brouckere*, ministre des finances, *de Robaulx*, *d'Hanis Van Cannart*, *Henri de Brouckere*, *Trentesaux* et *François*. (I., 16 avril.)

L'amendement de M. Jottrand est mis aux voix et rejeté. (P. V.)

M. VAN DE WEYER demande l'impression de l'exposé de M. le ministre de l'intérieur, afin que, lors de la discussion du budget général, il soit bien constaté que le crédit alloué a eu la destination pour laquelle il est demandé. (I., 16 avril.)

Cette impression est ordonnée. (P. V.)

L'article 2 est adopté. (P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; il est adopté par 116 voix contre 5. (P. V.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE annonce qu'il a l'intention d'adresser une question à M. le ministre des finances. (E., 16 avril.)

M. le ministre des finances est absent. Un huissier va le chercher. (E., 16 avril.)

M. le ministre de la guerre est introduit. (I., 16 avril.)

Interpellations sur les préparatifs de défense faits dans le Luxembourg.

M. LE PRÉSIDENT : M. d'Huart a la parole pour adresser ses interpellations à M. le ministre de la guerre. (I., 16 avril.)

M. LE BARON D'HUART : Je prierai M. le ministre de la guerre de répondre aux questions suivantes :

1° D'où vient que les troupes qui devaient se rendre dans le grand-duché de Luxembourg n'y sont pas encore arrivées?

2° Les députés du Luxembourg peuvent-ils donner l'assurance à leurs concitoyens qu'ils seront défendus contre toute invasion par des forces imposantes?

3° Enfin a-t-on envoyé dans le Grand-Duché des armes et des munitions suffisantes?

(I., 16 avril.)

M. D'HANE, ministre de la guerre : Messieurs, la réponse aux questions qui viennent de m'être adressées est facile. Les troupes qui devaient se rendre dans le Luxembourg sont en marche ; si elles n'y sont pas encore arrivées, c'est qu'il a fallu un temps moral pour s'y rendre; dans peu de jours elles y seront. Quant à la défense du Grand-Duché, nos mesures sont prises, et je puis annoncer que la défense sera forte et telle qu'elle doit être. Pour ce qui est des armes, nos mesures sont prises aussi, nous en attendons de Liége et d'ailleurs; les ordres sont donnés pour les diriger vers le Grand-Duché. (I., 16 avril.)

M. LE BARON D'HUART déclare qu'il est entièrement satisfait des explications de M. le ministre. (P. V.)

Interpellations à propos de l'organisation de la première brigade de l'armée.

M. CHARLES ROGIER : Dans une des dernières séances, on a dirigé contre M. le ministre de la guerre une accusation assez grave; il n'était pas à la séance, il ne put y répondre. Je voudrais lui demander, pour le mettre à même de répondre sur ce point, s'il est vrai que le colonel Vandenbroeck, envoyé par lui pour organiser la première brigade, a été pour cette brigade non pas un organisateur, mais un désorganisateur; et comme on a parlé de certains officiers qui avaient été emprisonnés, je demanderai à M. le ministre si le major Schavaye ne s'était pas conduit de manière à justifier les mesures qui ont été prises contre lui. J'ai devers moi des faits qui prouvent que le colonel

Digitized by Google

Vandenbroeck a très-bien fait son devoir; mais depuis il pourrait s'être passé des choses telles, que les accusations dont il est l'objet fussent justifiées : je désire que M. le ministre s'explique à cet égard. (I., 16 avril.)

M. DE ROBAULX : Je demande la parole pour un fait personnel. Je n'ai accusé personne d'une manière formelle et positive. Je me suis plaint, il est vrai, dans une des dernières séances, qu'au lieu d'organiser la première brigade, celui qui a été envoyé pour cela, la désorganisait; mais j'en appelle à la mémoire de l'assemblée, j'ai dit que cela se passait ainsi, s'il faut en croire, voilà mes propres expressions, les rapports que je reçois à cet égard; je n'affirmais donc pas. J'ai ensuite exprimé mon étonnement de ce que les officiers avaient été arrêtés, et de ce qu'ils étaient en prison depuis quinze jours, sans savoir pourquoi. Voilà ce que j'ai dit; du reste, j'appuie la demande de M. Rogier, et je serai bien aise que M. le ministre y réponde de manière à me prouver que j'avais été trompé. Il restera toujours un fait, c'est que selon les rapports que j'ai reçus, plusieurs officiers ont été jetés en prison, et qu'ils y sont sans savoir de quoi ils sont accusés; pourquoi ne les juge-t-on pas? Que M. le ministre nous réponde. (I., 16 avril.)

M. VAN DE WEYER : Je demande la parole pour une motion d'ordre. Nous allons intervertir tous les principes, si, au lieu de nous occuper d'intérêts généraux, nous allons nous occuper de questions personnelles. Si des officiers ont à se plaindre, attendons qu'ils s'adressent à nous, nous leur ferons rendre justice. Si on désorganise une brigade, attendons que des plaintes nous soient adressées. Jusque-là nous n'avons que faire de nous occuper de semblables discussions. Les questions personnelles ne nous regardent pas. Je demande que les interpellations adressées au ministre de la guerre ne soient suivies d'aucun effet. (*Voix nombreuses :* Appuyé! appuyé !) (C., 16 avril.)

M. CHARLES ROGIER : Je regrette que M. Van de Weyer n'ait pas fait cette observation lors de l'accusation qu'on s'est permise. Je persiste à demander que M. le ministre donne des explications. (I., 16 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Messieurs, je dirai un mot de ce qui se passe relativement à la première brigade. Depuis plus de cinq semaines, il a été porté à la connaissance du gouvernement qu'une proclamation avait été distribuée aux soldats, dans laquelle on leur disait qu'ils ne devaient pas obéir au gouvernement, mais qu'ils ne devaient recevoir des ordres que d'une personne que l'on désignait. Plusieurs capitaines de ce corps sont venus nous dire qu'on était allé jusqu'à exiger d'eux un serment. Quant à la première brigade elle-même, elle est devenue le régiment numéro tel; du reste, je dois dire, et ce fait est à la connaissance de tous les députés du Limbourg, que la conduite de cette brigade a été fort onéreuse au pays : on frappait des réquisitions arbitraires sur le pays, et l'on abusait les paysans de la manière la plus indigne. Je ne dis pas que ce fussent les chefs militaires eux-mêmes, mais d'autres personnes qui agissaient en dessous. Nous avons pris des mesures, et il le fallait bien, pour faire cesser ces abus. (I., 16 avril.)

L'assemblée, consultée, décide que M. le ministre de la guerre ne répondra pas aux interpellations de M. Rogier. (I., 16 avril.)

Interpellations sur le payement d'une pension.

M. LE PRÉSIDENT : M. Félix de Mérode a la parole pour adresser une question à M. le ministre des finances. (I., 16 avril.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE : Avant que l'ordre du jour soit entamé, je demande la permission d'adresser une question à M. le ministre des finances, ou, à son défaut, à quelqu'un de ses collègues ici présents.

Est-il vrai que M. l'ancien archevêque de Pradt ait réclamé du gouvernement belge la pension que lui payait le roi Guillaume comme démissionnaire complaisant du titre provisoire d'archevêque de Malines, qui lui avait été donné par Napoléon? Je dis, messieurs, du titre provisoire d'archevêque, car les droits à l'administration du diocèse ne pouvaient être conférés que d'accord avec le Saint-Siége, et jamais M. de Pradt n'a été pourvu des bulles nécessaires à cet effet (1).

S'il était vrai, comme le bruit m'en est parvenu, que M. de Pradt sollicite en ce moment le payement de la sinécure accordée à nos dépens par le roi déchu, je m'oppose à ce que le trésor belge continue à supporter des frais qui ne sont point motivés.

Déjà, aux yeux de M. l'archevêque de Pradt, bien que nous n'ayons pas encore, à l'instar des

(1) Nous tenons de M. de Mérode lui-même, dit le *Courrier* du 16 avril, qu'il a commis ici une erreur involontaire. Les bulles d'archevêque de Malines ont été expédiées, dans le temps, à Paris pour M. de Pradt; mais elles n'ont jamais été connues ni envoyées dans le diocèse.

Digitized by Google

Parisiens civilisés, abattu la croix du sommet de la cathédrale de Malines, ni démoli le palais qu'il y a habité quelques instants, nous passons pour des barbares! Il ne se contente pas de le penser en secret, il l'écrit et signe dans les journaux, par des initiales connues de chacun, des articles où nous sommes travestis en espèce de horde tartare chez laquelle on ne respecte ni personnes ni propriétés. Eh bien, messieurs, que les Belges et leur gouvernement soient ou non tels que les dépeint le prélat publiciste, qu'ils évitent au moins d'être dupes; après les avoir livrés au mépris de la France et de l'Europe, monseigneur les grugerait en se moquant d'eux.

J'espère que M. le ministre des finances s'abstiendra de lui procurer cette dernière satisfaction, et je le prie de nous en donner l'assurance.

(C., 16 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Messieurs, il est très-vrai que M. l'abbé de Pradt a demandé le payement de la pension qu'il dit être à la charge du gouvernement belge. Sa demande est accompagnée d'un arrêté de l'ex-roi qui porte que, vu la renonciation de monseigneur l'archevêque à l'archevêché de Malines, il lui est alloué, à dater du 1er janvier 1814, une somme de 12,000 francs par an. (*Oh! oh!*) qui ne sera passible d'aucune retenue pour impôt extraordinaire, emprunt, etc. (*Rires et murmures.*) Voilà le fait. Quant à mon intention, elle est de liquider la pension de M. de Pradt, comme de tous les autres pensionnés pour les six derniers mois de 1830; et comme le livre des pensions doit être revisé, la pension de M. de Pradt ne suivra qu'autant qu'elle serait autorisée. On sent que ce n'est pas à moi de supprimer une pension qui se trouve sur le grand-livre.

(L., 16 avril.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Messieurs, M. l'archevêque de Pradt a vendu son archevêché au roi Guillaume (*hilarité*); il paraît, messieurs, que cette vente est une espèce de simonie. S'il en est ainsi, je demande qu'il ne soit rien payé à M. l'archevêque. (L., 16 avril.)

Rapport sur le projet de décret fixant les traitements des membres de la haute cour militaire.

M. FRANÇOIS fait le rapport de la section centrale sur le projet de décret fixant les traitements des membres de la haute cour militaire (1).

(L., 16 avril.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 312.

Discussion du projet de décret.

La discussion s'ouvre immédiatement sur le projet de décret; les considérants proposés par la section centrale sont adoptés : ils sont ainsi conçus :

« Vu les arrêtés du gouvernement provisoire, » en date des 27 octobre 1830 et 6 janvier dernier, relatifs à l'établissement d'une haute cour » militaire pour la Belgique;

» Considérant que ces arrêtés n'ont rien statué » à l'égard des traitements des membres de ladite » cour, dont, aux termes de l'article 102 de la » constitution, la fixation appartient à la loi. »

(L., 16 avril, et P. V.)

« Art. 1er. Les traitements des membres de la » haute cour militaire sont fixés comme suit :

» Le président,	4,000	florins.
» Les conseillers (six à 3,500 florins),	21,000	»
» L'auditeur général,	4,000	»
» Le substitut de l'auditeur général,	1,750	»
» Le greffier,	2,500	»
» Le commis greffier,	1,000	»
» Un commis au greffe,	600	»

» Ces traitements ne sont alloués que pour les » deux premiers trimestres de la présente année, et » ils sont soumis aux retenues décrétées le 5 de ce » mois. » (L., 16 avril.)

M. L'ABBÉ BOUCQUEAU DE VILLERAIE s'étonne de voir une si grande disproportion entre le traitement proposé pour les membres de la cour militaire, et ceux des juges civils, même les plus élevés dans la hiérarchie judiciaire. Il propose de fixer les traitements ainsi qu'il suit :

» Le président,	3,000	florins.
» Chaque conseiller,	2,300	»
» L'auditeur général,	2,500	»
» Le substitut,	1,500	»
» Le greffier,	2,000	»
» Le commis greffier,	900	»
» Un commis au greffe,	500	»

(E., 16 avril, et A.)

M. WANNAAR propose de fixer les traitements de la manière suivante :

» Président,	3,000	florins.
» Conseiller,	2,500	»
» Auditeur général,	3,000	»
» Substitut,	1,750	»
» Greffier,	2,500	»
» Commis greffier,	1,000	»

Il demande, en outre, la suppression de la place de commis au greffe, et propose la disposition ci-après :

Digitized by Google

« Si la pension dont jouissaient les membres de la haute cour militaire avant leur nomination, était supérieure ou égale aux appointements des membres de cette cour, ils obtiendront un supplément d'un cinquième des appointements fixés par le présent décret. » (A.)

M. JOTTRAND propose de fixer à 3,000 florins le traitement du président. (A.)

M. BLARGNIES : Je dois combattre les réductions que voudraient introduire mes honorables collègues. Lorsque le comité de la justice, dont je faisais alors partie, sentant la nécessité de l'institution d'une cour militaire, en présenta le projet au gouvernement provisoire, qui l'approuva, l'intention du comité était que le traitement des membres de la cour fût le même que celui fixé pour les mêmes fonctions sous le gouvernement précédent. Les membres de la cour ont donc dû y compter.

Il faut partir de ce principe, que tous les membres des corps judiciaires doivent être bien rétribués, si vous voulez voir vos tribunaux se peupler de sujets distingués, si vous voulez les investir de considération et assurer leur indépendance.

Plusieurs fois, dans cette assemblée, j'ai entendu émettre l'avis d'une augmentation de traitement pour les tribunaux et les cours d'appel. Il faut ranger sur la même ligne les conseillers de la cour militaire. Nous serions en contradiction avec notre propre opinion si nous apportions ici une petitesse peu convenable.

Je ferai remarquer encore que les fonctions auxquelles sont appelés les membres de la haute cour exigent des études, des connaissances étendues, des connaissances tout aussi importantes que celles qui sont requises pour les autres juridictions.

Enfin, les membres de la cour militaire ne recevront le traitement dont il est question que pendant un certain laps de temps. Ils y ont compté, et je ne pense pas que ce soit le cas de changer la fixation provisoire.

J'appuie les conclusions de la section centrale. (E., 16 avril.)

M. DESTOUVELES appuie les raisons données par M. Blargnies. (E., 16 avril.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT parle dans le même sens (L., 16 avril.)

MM. DE ROBAULX et **L'ABBÉ ANDRIES** parlent dans un sens contraire. (L., 16 avril.)

M. VAN SNICK s'étonne que l'on fasse valoir, en faveur de la fixation élevée des traitements, la raison que les membres de la cour ont pu y compter. Il remarque avec raison que tout le monde, fonctionnaires comme magistrats, a dû s'attendre à des économies. (E., 16 avril.)

M. HENRI DE BROUCKERE fait observer qu'on demande une allocation pour six conseillers, tandis qu'il n'y en a réellement que cinq. (E., 16 avril.)

Une explication a lieu entre le ministre des finances et quelques députés, de laquelle il résulte qu'il n'y a réellement que cinq conseillers. (E., 16 avril.)

M. TRENTESAUX propose de rédiger en ces termes le 1er paragraphe de l'article 1er :

« Les traitements des membres de la haute cour militaire pour le premier semestre de 1831 sont fixés comme suit. » (P. V.)

Cette rédaction est adoptée. (P. V.)

On met aux voix la réduction proposée par M. l'abbé Boucqueau de Villeraie sur le traitement du président de la haute cour militaire. (E., 16 avril.)

Cette réduction est rejetée. (E., 16 avril.)

On met aux voix la fixation proposée par la section centrale. L'épreuve est suivie d'une contre-épreuve. (E., 16 avril.)

M. LE PRÉSIDENT déclare la fixation de la section centrale adoptée. (*Vives réclamations.*) (E., 16 avril.)

On procède à l'appel nominal. La disposition qui fixe le traitement du président à 4,000 florins par an est adoptée par 61 voix contre 59. (E., 16 avril, et P. V.)

Le traitement des conseillers est fixé par le projet de la section centrale à 3,500 florins par an. (E., 16 avril.)

M. L'ABBÉ BOUCQUEAU DE VILLERAIE demande de le fixer à 2,300 florins. (E., 16 avril.)

Cet amendement est rejeté. (E., 16 avril.)

M. WANNAAR propose 2,500 florins. (E., 16 avril.)

Cet amendement est également rejeté. (E., 16 avril.)

L'assemblée adopte l'amendement de M. Jottrand, qui les fixe à 3,000 florins par an. (P. V.)

Les dispositions suivantes de l'article 1er sont successivement adoptées :

« A l'auditeur général,	4,000	florins	par an.
» Au substitut de l'auditeur général,	1,750	»	»
» Au greffier,	2,500	»	»
» Au commis greffier,	1,000	»	»
» Au commis au greffe,	600	»	»

(P. V.)

M. VAN DE WEYER prie M. le ministre des finances d'expliquer si les membres de la haute cour militaire seront considérés comme apparte-

Digitized by Google

nant à l'ordre militaire ou à l'ordre civil, et par conséquent si leurs traitements seront sujets à retenue. (E., 16 avril.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : La réponse est dans les termes du décret qui ordonne la retenue; il n'affranchit que les militaires en activité de service. Les membres de la haute cour ne seront donc pas exempts de la retenue. (E., 16 avril.)

L'assemblée ne juge pas à propos d'en faire l'objet d'une disposition spéciale. (E., 16 avril.)

Le paragraphe final de l'article 1er est rejeté; on y substitue le paragraphe suivant qui est proposé par M. *l'abbé Boucqueau de Villeraie :*

« Les membres de la haute cour militaire qui, » lors de leur entrée en fonctions, jouissent d'une » pension ou y ont droit, auront le choix de jouir » du traitement ci-dessus alloué, ou du montant » de leur pension, plus une indemnité de 250 flo- » rins pour les six mois. » (P. V., et A.)

Des amendements à l'art. 1er avaient aussi été proposés par MM. *Henri de Brouckere, Gendebien* et *Charles de Brouckere;* ils ont été rejetés. (P. V.)

L'article 2 est ensuite adopté sans réclamation; il est ainsi conçu :

« Art. 2. Il est alloué à ladite cour pour me- » nues dépenses pendant ces six mois, et à charge » d'en rendre compte, une somme de 1000 florins » destinée à payer tous frais quelconques de bu- » reau, et à salarier les concierges, huissiers et » tous autres gens de service. » — Adopté. (E., 16 avril, et P. V.)

« Art. 3. Les officiers pensionnés, appelés à des » fonctions à ladite cour, ne pourront, en aucun » cas, cumuler leur pension avec le traitement » attaché à leur place. » (E., 16 avril.)

Cet article est supprimé. (P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; il est adopté par 93 voix contre 29. (P. V.)

Ont voté *contre :* MM. Thienpont, Speelman-Rooman, l'abbé Van de Kerckhove, Du Bus, Defacqz, le baron de Terbecq, Beaucarne, Alexandre Rodenbach, Pirmez, Bredart, le vicomte Desmanet de Biesme, d'Martigny, de Labeville, l'abbé de Foere, Le Bègue, Van Snick, d'Elhoungne, l'abbé Andries, Blomme, Demelin, de Lehaye, Joos, Wannaar, Seron, le baron de Stockhem, le baron de Liedel de Well, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Fransman, Albert Cogels. (J. F., 16 avril.)

Deux projets restent à l'ordre du jour, celui sur le sel et celui sur la prorogation du congrès. (E., 16 avril.)

M. D'ELHOUNGNE, rapporteur du projet sur le sel, annonce que la commission ayant à conférer avec le ministre des finances, son rapport ne sera prêt que demain. (E., 16 avril.)

On passe à l'autre projet. (E., 16 avril.)

Rapport sur le projet de décret relatif à l'étendue de la mission du congrès et à de nouvelles élections.

M. CLAES (de Louvain) fait, au nom de la commission désignée *ad hoc*, un rapport sur le projet de décret relatif à l'étendue de la mission du congrès et au mode de compléter l'assemblée. Il rappelle que M. Forgeur et autres avaient proposé de dissoudre le congrès le 25 avril, et de convoquer les chambres pour le 1er mai; que la section centrale avait proposé au contraire de ne convoquer les chambres que le 1er août, et de ne dissoudre le congrès que ce jour-là; enfin qu'une contre-proposition, faite par M. Nothomb et autres, tendait à proroger indéfiniment l'existence du congrès, et à fixer au 6 mai les élections partielles pour le remplacement des membres du congrès démissionnaires. La commission, dit M. le rapporteur, a considéré que l'existence indéfinie du congrès n'est pas possible en présence d'une loi électorale qui fixe les élections au mois de juin, et la réunion des chambres au mois de novembre; car il faudrait, ou que le congrès prolongeât son existence même pendant la réunion du corps législatif, ou qu'il empêchât le corps législatif de se réunir, ce qui ne serait possible qu'en suspendant l'exécution de la constitution, suspension qui est interdite par la constitution elle-même : ces considérations, mises en présence de la décision prise avant-hier par le congrès, et par laquelle il a déclaré ne pas vouloir fixer l'époque de sa dissolution, ont déterminé la commission à vous proposer de passer à l'ordre du jour. (I., 16 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : L'assemblée veut-elle délibérer immédiatement? (*Oui! oui!*) (I., 16 avril.)

M. NOTHOMB fait remarquer que le rapport soulève des questions extrêmement délicates et qui méritent le plus sérieux examen. Il se contente de signaler, entre autres, celle de savoir si le congrès suspendra les opérations électorales. L'orateur pense qu'il conviendrait de renvoyer la discussion à demain. (I., 16 avril.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT ne voit pas d'inconvénient à ce qu'on ouvre la discussion dans cette séance, sauf à renvoyer la suite à demain, si l'assemblée ne se trouvait pas assez éclairée. (I., 16 avril.)

Digitized by Google

L'assemblée décide qu'elle passera immédiatement à la discussion du projet. (E., 16 avril.)

Discussion du projet de décret (1).

M. DEVAUX : Messieurs, j'ignore si la commission chargée de l'examen de la proposition était composée de quatre ou de six opposants à votre décision d'avant-hier; mais le rapporteur de la commission était de ces opposants, et son rapport ressemble, d'un bout à l'autre, à un plaidoyer contre votre décision. Deux arguments vous sont présentés pour motiver l'ordre du jour que l'on propose. Le premier c'est que vous ne pouvez, sans violer la constitution, suspendre les élections et la réunion des chambres. Mais a-t-on oublié que nous n'avons pas mis toute la constitution en vigueur? A-t-on oublié que le congrès s'est réservé, par son décret du 24 février, le pouvoir législatif tant que les chambres n'existeraient pas légalement? On vous dit que la loi électorale fixe les élections au mois de juin et la réunion des chambres au mois de novembre. C'est vrai : mais qu'est-ce que la loi électorale? c'est une loi qui organise une institution, mais cette institution n'existe pas encore. En vous réservant le pouvoir législatif vous avez paralysé toute la partie de la constitution relative aux élections et la loi électorale elle-même. Il ne faudra donc pas suspendre la constitution en cette partie, car la constitution n'est pas encore exécutoire sur ce point. Il ne s'élève donc plus qu'une question, celle de savoir s'il faut des élections partielles ou générales. Il ne peut y avoir de difficulté à cet égard. Nous n'avons besoin que de compléter le congrès, il ne s'agit donc que de faire des élections là où il y a des districts sans représentants, et en suivant le mode tracé par le gouvernement provisoire. (I., 16 avril.)

M. CLAES (de Louvain), rapporteur : Messieurs, l'honorable préopinant a dit que mon rapport semblait être un plaidoyer en faveur de la dissolution, et de la dissolution immédiate, du congrès. Je conviens que je suis partisan de la dissolution immédiate, mais je n'en ai pas moins été dans mon rapport l'écho fidèle de ce qui s'est passé dans la commission. (I., 16 avril.)

M. DE ROBAULX explique comment, en sa qualité de membre de la commission, il a voté pour l'ordre du jour sur la proposition en discussion. Il a pensé qu'il n'y avait pas nécessité à ce que dès à présent, le congrès déclarât que la convocation des chambres en novembre devait être ajournée, et par suite l'exécution de la loi électorale suspendue. J'ai voté, dit-il, pour que le congrès continuât à exister indéfiniment, sauf à se dissoudre quand les circonstances le permettraient. (L'honorable membre lit le procès-verbal. M. *Claes* (de Louvain) veut l'interrompre; M. *le président* maintient la parole à l'orateur.) (E., 16 avril.)

M. LE BARON BEYTS, autre membre de la commission, parle dans le même sens que M. de Robaulx. (E., 16 avril.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Le congrès désire terminer ses travaux aussitôt possible. Y a-t-il lieu de laisser faire les élections au mois de juin? Le congrès s'est réservé le pouvoir constituant et législatif; il y a incompatibilité avec la convocation des chambres en novembre : votre pouvoir doit durer jusqu'à ce que votre mandat soit terminé. La constitution n'est pas encore en vigueur. Nous ne savons pas encore quand la réunion législative pourra avoir lieu. La loi électorale dit que « les réunions ordinaires pour les élections auront lieu, etc. » Remarquez bien le mot *ordinaire*. Cela s'entend lorsque la constitution sera en activité, mais nullement des élections dans les circonstances actuelles. Je ne puis adopter les conclusions de la section centrale. Quant à la nomination de nouveaux députés au congrès pour remplacer les lacunes dans les députations, je pense que la nouvelle loi électorale ne peut nous servir. Il faut encore recourir au décret du gouvernement provisoire. (E., 16 avril.)

M. FRANÇOIS ne s'oppose pas à des élections partielles. Mais je voudrais, dit-il, que le congrès adoptât à l'égard de ceux de ses membres qui n'assistent pas aux séances, des mesures de blâme assez sévères pour qu'ils soient obligés, ou d'être présents, ou de donner leur démission. Je connais tel de nos collègues qui ne vient à aucune de nos séances, et qui cependant ne donne pas sa démission, sous prétexte qu'il n'y a pas de suppléant pour le remplacer. Il faut faire cesser cet état de choses. (E., 16 avril.)

M. NOTHOMB : Dans le sein de la commission, j'ai soutenu seul une opinion qui paraît destinée à devenir celle de la grande majorité de cette assemblée; MM. Claes, de Robaulx et Beyts ont exactement rendu compte de ce qui s'est passé, et je me plais à leur rendre cette justice; seulement ils ont oublié un de mes arguments que je crois à l'abri de toute réfutation. Vous voulez, leur ai-je dit, que les élections se fassent au mois de juin; eh bien, que ferez-vous si le régent convoque immédiatement les chambres, par exemple pour le 24 juin? Il en a le droit, car la constitu-

(1) Ce projet se trouve aux *Pièces justificatives*, n° 28.

Digitized by Google

tion le lui donne; et vous voulez entrer dès à présent dans le système constitutionnel. Vous lui déniez le droit de convoquer les chambres; à quoi bon les élections? Pour réunir les chambres au mois de novembre, il n'est pas nécessaire de faire les élections au mois de juin. Reconnaissez donc avec moi que notre position est exceptionnelle, qu'elle est définie par le décret du 24 février dernier. En vain me direz-vous qu'on ne peut suspendre la constitution, cette raison ne me touche pas; on ne suspend que ce qui existe, or toutes les dispositions relatives aux deux chambres ne sont pas encore en vigueur; vous l'avez déclaré par votre décret du 24 février, rendu avant la promulgation de la constitution, et qui domine celle-ci. Ce décret, vous l'avez ratifié dans votre séance d'avant-hier; un des motifs qu'on a fait valoir contre la dissolution, c'est qu'il est impossible de faire des élections générales au mois de juin prochain; en effet, comment réunirez-vous les électeurs de la ville de Maestricht, que le roi Guillaume vient de déclarer partie intégrante de la Hollande; comment procédera-t-on aux élections dans le grand-duché de Luxembourg, qui va être couvert de troupes? Il est à supposer que la majeure partie de la population se portera sur les points attaqués, et tel qui devrait être à Bruxelles ou à Gand comme électeur, sera dans le Luxembourg comme volontaire ou comme garde civique du premier ban. La commission dont j'ai fait partie s'est mise en opposition et avec votre décret du 24 février et avec votre décision d'avant-hier. Elle veut que vous fixiez l'époque de votre dissolution, et vous avez décidé le contraire; elle veut que le pouvoir législatif passe aux chambres, et vous vous êtes réservé le pouvoir législatif; elle veut des élections au mois de juin, et vous avez déclaré les élections générales impossibles dans les circonstances présentes. Il faut tirer le pays de l'incertitude: il faut décider d'une manière formelle s'il y aura ou non des élections; la commission, en proposant l'ordre du jour, ne décide rien et laisse tout le monde dans le doute. Je m'oppose à l'ordre du jour, et j'appuierai toute proposition contraire.

(C., 16 avril.)

M. LE BARON BEYTS : Quant au droit d'élire le chef de l'État, vous vous l'êtes expressément réservé. La commission a pensé que c'était au moyen de la loi électorale que le décret du 24 février devait s'expliquer, et que par conséquent il fallait interpréter le décret du 24 février dans ce sens, que le congrès retenait le pouvoir législatif jusqu'à la réunion des chambres.

(J. B., 16 avril.)

M. JOTTRAND : Le rapport dit que les listes électorales sont formées, que le 15 avril elles seront arrêtées, et on en a voulu tirer la conséquence que les électeurs étaient entrés dans la jouissance de leurs droits. Tous les ans c'est la même chose. On a fait confectionner les listes parce qu'il fallait une institution légale d'électeurs qui éliront à une époque quelconque. (J. B., 16 avril.)

M. DE RODAULX : Le congrès a commis une faute et amené l'embarras dans lequel il se trouve, en portant le décret où il se réserve l'élection du chef de l'État, et s'attribuant les pouvoirs législatif et constituant; on a voulu en même temps l'exécution de la loi fondamentale dans toutes ses parties. L'orateur pense que le congrès est omnipotent, et que pour empêcher les élections, qui doivent avoir lieu le 4 juin, il faut par un acte spécial suspendre l'exécution de la loi électorale.

(E., 16 avril.)

M. DEVAUX : Il ne s'agit pas du décret du 24 novembre, mais de savoir si les élections conviennent dans ce moment-ci. On a parlé de l'omnipotence du pouvoir électoral, ce pouvoir doit céder devant le pouvoir législatif dont il émane.

(J. B., 16 avril.)

M. HENRI DE BROUCKERE est entendu.

(I., 16 avril.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT présente un projet de décret ainsi conçu :

« Art. 1er. A partir du 16 avril, la session du » congrès est prorogée sans ajournement fixe.

» Art. 2. Le président actuel de l'assemblée a » le droit de convoquer le congrès.

» Le gouvernement a le même droit.

» Art. 3. Il sera procédé à de nouvelles élec- » tions, conformément aux arrêtés des 10, 12 » et 16 octobre, dans tous les districts où il y a » des places de député vacantes et où la liste des » suppléants est épuisée. Ces élections se feront le » 10 mai 1831.

» Art 4. La réunion des électeurs pour la no- » mination des membres de la chambre des re- » présentants et du sénat, aura lieu à une époque » à déterminer ultérieurement par le congrès. »

(A.)

L'assemblée accorde la priorité à ce projet, qui donne lieu à une assez longue discussion.

(I., 16 avril, et P. V.)

Les articles 1 et 2 sont ensuite adoptés. (P. V.)

Deux amendements proposés par MM. *Nothomb* et le chevalier *de Theux de Meylandt*, remplacent l'article 3; ils sont conçus en ces termes :

« A chaque place de député qui est ou qui de-

Digitized by Google

» viendra vacante, il sera nommé un député et un » suppléant.

» Les élections auront lieu conformément aux » arrêtés des 10, 12 et 16 octobre 1830.

» Elles se feront aux jours indiqués par le gou- » vernement et dans le plus bref délai, d'après » les listes qui ont été arrêtées pour l'élection du » congrès. » (P. V.)

» Art. 4. La réunion des électeurs pour la » nomination des membres de la chambre des re- » présentants et du sénat aura lieu à une époque » à déterminer ultérieurement par le congrès. » — Adopté. (P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 117 membres répondent à l'appel : 110 votent *pour*, 7 *contre;* en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre :* MM. Claes (de Louvain), le comte de Bergeyck, Domis, Alexandre Gendebien, le baron de Liedel de Well, Coppieters, le baron Beyts. (J. F., 16 avril.)

Rapports de commissions de vérification des pouvoirs.

M. L'ABBÉ ANDRIES, rapporteur de la commission chargée de la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par la province d'Anvers, propose l'admission de M. Jacobs, en remplacement de M. Werbrouck-Pieters, député démissionnaire du district d'Anvers.

(L., 16 avril.)

Ces conclusions sont adoptées. (P. V.)

M. FLEUSSU, au nom de la commission de vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par la province de Liége, propose l'admission de MM. Fabry, Doreye et de Wandre-de Macar, en remplacement de MM. Leclercq, d'Omalius-Thierry et de Waha, députés démissionnaires du district de Liége. (L., 16 avril.)

Ces admissions sont prononcées. (P. V.)

M. VAN DE WEYER expose à l'assemblée que la commission des pétitions, chargée d'en faire un triage, n'a pas eu assez de temps pour faire cette opération, attendu le grand nombre de pétitions arriérées. Il n'y en a pas moins de sept ou huit cents. L'honorable membre propose de nommer une commission permanente en l'absence du congrès, pour en faire le dépouillement, et rapport sur leur contenu, lors de la prochaine réunion de l'assemblée. (L., 16 avril, et P. V.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

Commission.

M. LE PRÉSIDENT, sur la demande de l'assemblée, nomme la commission chargée de faire le dépouillement des pétitions; elle est composée de MM. Van de Weyer, le baron Joseph d'Hoogvorst, le comte Werner de Mérode, Meeûs, Trentesaux et Lefebvre. (P. V.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je vous proposerai, d'accord avec la commission, de ne discuter son projet sur le sel qu'à la réunion prochaine du congrès. Ce projet présente un système tout nouveau qui exige un examen approfondi.

(J. B., 16 avril.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

Interpellations diplomatiques.

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Au moment où nous allons nous séparer, je crois que la nation entière doit désirer avoir quelques renseignements sur nos relations extérieures. Je désirerais donc savoir si M. Lebeau, qui nous a annoncé que plusieurs courriers avaient été expédiés, n'a pas reçu depuis quelque nouvelle qui puisse nous être communiquée sans nuire aux négociations. (J. B., 16 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je n'ai encore reçu aucune réponse officielle, aux dépêches que j'ai expédiées, pour avoir des réponses catégoriques sur les décisions de la conférence de Londres; mais j'ai reçu ce matin, par occasion, une dépêche de M. Charles Le Hon, m'annonçant qu'il avait une invitation de se rendre au ministère, pour recevoir une réponse définitive du cabinet français.

Je me suis sérieusement occupé de la position de M. d'Arschot, à Londres, et comme je l'ai annoncé à cette tribune, je lui ai mandé que s'il n'était promptement reçu officiellement, il eût à revenir; il m'a fait connaître que le 17 il aurait une réponse; si elle n'est officielle, pour la conservation de l'honneur national, si sa réception comme représentant la Belgique indépendante n'est pas sur le même pied que celle des agents des autres nations, il reviendra.

Je dois ajouter que je suis informé de bonne source que le cabinet français interpose une médiation très-active, très-amicale, dans tout ce qui nous concerne près de la conférence de Londres. Nous possédons la protection puissante de la France, et si elle a donné son adhésion aux protocoles, elle ne l'a fait que pour se ménager des

Digitized by Google

négociations ultérieures, qui détruiront les bruits sinistres qui avaient été répandus. Soyez convaincus, comme je le suis moi-même, que tout espoir n'est pas perdu pour l'entière garantie de nos droits, de notre indépendance; la France n'a pas souscrit sans esprit de retour; appuyons-nous avec confiance sur cette nation grande et généreuse, évitons tout ce qui pourrait nous séparer d'elle; la sympathie de la nation et de son gouvernement nous est irrévocablement acquise, sachons-leur une vive reconnaissance, et témoignons-la par une semblable affection. (*Sensation prolongée.*)

Je ne quitterai point cette tribune sans vous signaler l'effet d'une sortie peu favorable au gouvernement français, échappée à l'un de nos collègues, qui, dans cette occasion, employa l'énergie que nous lui connaissons. Il oublia les formes parlementaires et alla trop loin contre des personnes que l'on ne peut attaquer à la tribune. Ce n'est pas le cabinet français qui m'a fait connaître qu'il avait été blessé d'un tel langage, mais cela part de plus haut. Je crois devoir déclarer, au nom du ministère, qu'il n'a jamais entendu s'associer à la sortie en question et en partager les principes. (*Sensations diverses.*) (E., 16 avril.)

M. DE ROBAULX : Je remercie M. le ministre d'avoir bien voulu me donner une leçon; mais en même temps je le prie de recevoir mes félicitations de sa facilité à recevoir celles qui lui viennent d'au delà de la frontière. Je ne sais s'il est bien parlementaire de venir ici, sous l'influence de la polémique d'une nation voisine, critiquer les opinions comme les paroles que nous prononçons à cette tribune. M. le ministre nous dit qu'il n'accorde pas son approbation à l'opinion de conviction que j'ai professée; qui vous la demande, cette approbation? Cette déclaration inusitée, insolite, a lieu de me surprendre; elle est en contradiction avec tous les principes représentatifs, à la saine doctrine de discussion; responsable de mes actions comme représentant de la nation, je n'en dois compte à qui que ce soit; je ne connais d'autre justice, d'autre censure que celle du congrès; hors de cette enceinte comme dans cette enceinte, je ne veux nulle protection, je récuse tout patronage.

Qu'il me soit permis, à mon tour, de rappeler à M. le ministre que le silence qu'il garda, à la séance où je prononçai mon discours, était une véritable approbation; mais, je le répète, je puis m'en passer; me l'offrirait-il, je la lui refuserais.

Un journal français (les *Débats*) lui a fait une espèce de mercuriale: je conviens que M. le ministre a été très-impressionnable, puisque cette remontrance a porté si promptement ses fruits; le publiciste français lui sera reconnaissant d'avoir mis un aussi grand empressement à s'y soumettre. (E., 16 avril.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE : Il a bien fait. (E., 16 avril.)

M. DE ROBAULX à M. de Mérode: Sans doute, d'après vous, le ministre fait bien de prouver son obéissance. Quant à moi, n'ayant de confiance que dans les actes et non dans de vaines paroles, qui seront peut-être révoquées d'un instant à l'autre, je persisterai dans mes opinions. Le champ de la réfutation était ouvert aux ministres comme aux membres de cette assemblée, pourquoi n'ont-ils pas usé de ce droit? (*Mouvements divers.*) (E., 16 avril.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : J'ai puisé l'opinion que viens d'émettre dans une autre source que dans le journal français qu'on a cité, et qui, du reste, n'a fait qu'user d'un droit que lui donne la liberté de la presse. Quoi qu'il en soit, les paroles que j'ai dû relever aujourd'hui n'en sont pas moins hors des convenances parlementaires. Moi-même, je l'avoue, je cédai peut-être un peu trop au premier mouvement que me causa une adhésion aussi inattendue. N'oublions pas cependant, messieurs, que nous avons besoin de l'amitié de la France. N'allons donc pas nous aliéner son gouvernement et méconnaître les usages parlementaires.

Le ministère peut être changé d'un moment à l'autre, et le système modifié. Ne nommons donc jamais le roi dans nos débats, car nos attaques ne doivent jamais avoir pour but celui qui reste, lorsque tout peut changer autour de lui. Ce sont des usages parlementaires mis partout en pratique et je désire qu'on ne sorte jamais de ces règles. (*Marques générales d'assentiment.*) (I., 16 avril.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire : Le rapport de M. Van de Weyer (1), avez les pièces à l'appui, sera distribué aux membres ce soir. (J. B., 16 avril.)

M. LE PRÉSIDENT : Comme il ne reste plus rien à l'ordre du jour, vous pouvez, messieurs, anticiper sur le congé. (E., 16 avril.)

La séance est levée à six heures. (P. V.)

(*L'assemblée est prorogée sans ajournement fixe.*)

(1) Rapport à M. le régent sur la situation des relations extérieures de la Belgique au 15 mars 1831. Voir *Pièces justificatives*, n° 192.

Digitized by Google

SÉANCE

DU MERCREDI 18 MAI 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

Les tribunes publiques et réservées sont remplies de spectateurs. (I. 20 mai.)

La séance est ouverte à midi et demi. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la séance du 14 avril; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. NOTHOMB, secrétaire, lit trois lettres par lesquelles MM. Dehemptinne, Hagemans et Fabry donnent leur démission. (E., 20 mai.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. Roels, député de la Flandre occidentale, annonce que sa santé rétablie lui permettra bientôt de venir prendre part aux travaux du congrès. (*Murmures.*) (I., 20 mai.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Il n'est pas encore venu une seule fois. (I., 20 mai.)

M. NOTHOMB, secrétaire : Voici une lettre en date du 7 novembre dernier et qui n'est parvenue au bureau que le 13 mai; elle est de M. de Lamine, député de Liége, qui déclare ne pouvoir pas accepter les fonctions de membre du congrès. (I., 20 mai.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. Dams demande un congé. (P. V.)

Un congé de dix jours lui est accordé. (P. V.)

Le bureau fait connaître à l'assemblée que MM. Marcq et le baron Verseyden de Varick ont été récemment élus députés par le district de Bruxelles, et M. Brabant par le district de Namur. (E., 20 mai.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée pour savoir si elle veut passer tout de suite à la vérification des pouvoirs des nouveaux députés réunis dans la salle voisine, afin qu'ils puissent immédiatement voter pour le renouvellement du bureau. (E., 20 mai.)

Cette proposition est adoptée. (E., 20 mai.)

Les commissions chargées de la vérification des pouvoirs se retirent pour préparer leur rapport. La séance est suspendue pendant un quart d'heure. (E., 20 mai.)

Les commissions ayant terminé leur travail rentrent dans la salle. (P. V.)

Rapports de commissions de vérification des pouvoirs.

MM. PIRSON, DE MAN et **LE BARON DE TERBECQ** proposent successivement l'admission de M. le comte d'Oultremont, dernier suppléant du district de Liége, et celle de MM. Brabant, Marcq et le baron Verseyden de Varick, nouvellement élus, le premier par le district de Namur, les deux autres par le district de Bruxelles. (P. V.)

Ces admissions sont prononcées. (P. V.)

L'assemblée charge son bureau d'informer M. le ministre de l'intérieur qu'il reste une place de député vacante pour le district de Liége. (P. V.)

Renouvellement du bureau du congrès national.

L'ordre du jour est le renouvellement du bureau. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT tire au sort quatre bureaux de scrutateurs pour le dépouillement des bulletins; ils sont composés comme suit :

Premier bureau : MM. le marquis de Rodes, le baron de Meer de Moorsel, Blomme, Morel-Danheel.

Deuxième bureau : MM. Beaucarne, Henri Cogels, Meeûs, le comte Werner de Mérode.

Troisième bureau : MM. Van Meenen, Cauvin, Demelin, le comte de Robiano.

Quatrième bureau : MM. Louis Coppens, Bischoff, de Man, Jaminé. (P. V.)

Un huissier fait courir l'urne. M. Destouvelles, premier vice-président, remplace M. de Gerlache au fauteuil.

Digitized by Google

Nomination du président.

Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :

Nombre des votants : 142.

M. de Gerlache a obtenu	80	suffrages.
M. Gendebien,	33	»
M. Raikem,	21	»
M. Destouvelles,	2	»

(P. V.)

M. DESTOUVELLES, vice-président : M. de Gerlache, ayant réuni la majorité absolue des suffrages, est proclamé président du congrès national. (P. V.)

Nomination des vice-présidents et des secrétaires.

On procède ensuite par un seul scrutin à l'élection des deux vice-présidents et des quatre secrétaires.

Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

Pour la vice-présidence,

M. Raikem a obtenu	126	suffrages.
M. Destouvelles,	75	»
M. Gendebien,	47	»
M. Van Meenen,	16	»

En conséquence MM. Raikem et Destouvelles sont proclamés vice-présidents du congrès national. (P. V.)

Pour les fonctions de secrétaires,

M. le vicomte Charles Vilain XIIII a obtenu	133	suffrages.
M. Liedts,	111	»
M. Henri de Brouckere,	110	»
M. Nothomb,	108	»

En conséquence ils sont proclamés secrétaires du congrès national. (P. V.)

M. Destouvelles cède le fauteuil à M. *de Gerlache.* (C., 20 mai.)

M. DE GERLACHE : Messieurs, appelé pour la troisième fois à l'honneur de présider cette auguste assemblée, j'éprouve de nouveau le besoin de réclamer la bienveillance de mes dignes et excellents collègues. Je ne puis attribuer qu'à une prévention favorable et à une sorte de respect pour vos propres antécédents, votre persévérance dans vos premiers choix, tandis qu'il s'est révélé parmi vous, dans le cours de cette session même, tant de patriotisme et de talents. La gravité des circonstances augmente encore, je l'avoue, mes appréhensions; j'aime trop mon pays pour n'être pas ému de son avenir. Vous avez commencé par lui donner la constitution la plus libérale qui fut jamais; vous songiez à achever cette grande œuvre par des institutions qui doivent en consolider les bienfaits, lorsque la nécessité de fixer au plus tôt le sort de l'État par le choix de son chef a subitement saisi et préoccupé tous les esprits. Si nous sommes assez heureux, messieurs, pour nous constituer définitivement et promptement, aucun de nous ne regrettera les sacrifices qu'il a faits au pays; s'il est besoin de persévérance et de nouveaux sacrifices encore pour ne pas perdre tout à coup le fruit d'une si longue attente, vous donnerez à vos mandants cette nouvelle preuve de sagesse et de courage. Mais si tout l'espoir dans lequel on nous avait entretenus jusqu'à ce moment s'évanouit, vous saurez prendre avec calme et fermeté le parti qui convient à votre dignité, à l'honneur et à l'intérêt de la nation. Chacun de vous prouvera qu'il est prêt à se sacrifier pour la patrie, mais qu'il ne sacrifie point la patrie à des opinions et encore moins à des passions. Là seulement est le devoir; là est aussi la gloire et la solide popularité, qu'il ne dépend de personne de donner ni de ravir. Mais n'oubliez pas, je vous en conjure, ce que vous avez déjà fait pour le pays! Il tient de vous une charte qui n'est point un mensonge, mais une réalité.

Oui, nous voulons être libres, mais non pas à la manière de ceux de nos voisins chez lesquels il n'y a de liberté, de tolérance, de justice même que pour le parti qui est au pouvoir. J'en conclus que la Belgique ne peut devenir l'accessoire d'un autre pays, sans un affreux suicide. Mais, messieurs, pour atteindre le but, il ne suffit pas d'être déjà libres, il faut que la loi soit respectée et que l'autorité soit forte. Vous seconderez donc de tous vos efforts ce gouvernement qui vous doit l'existence, et qui ne peut opérer le bien si son action n'est appuyée.

C'est l'union qui nous a fait ce que nous sommes : la désunion seule peut nous perdre : tout ce qui tend à nous désunir n'est point Belge, soyez-en certains, messieurs! Vous pardonnerez ce peu de paroles, je l'espère, à un homme qui n'a rien de commun avec le pouvoir, qui considère le droit de le censurer comme la première de nos prérogatives constitutionnelles, mais qui pense qu'on doit proportionner la vivacité de cette censure à la force de ceux qu'on attaque.

Toutes les âmes pures et généreuses me com-

Digitized by Google

prendront. La nation et l'Europe nous contemplent; nous avons à nous venger de beaucoup de calomnies récentes, et au dedans et au dehors. Vous y répondrez par vos actes, mes chers collègues, plus encore que par vos paroles. En implorant vos conseils et votre assistance, sans lesquels je ne puis rien, j'ai cru devoir vous faire connaître, sans nul détour, les sentiments qui m'animent, et qui n'influeront en rien sur l'impartialité et sur l'abnégation d'opinions qui convient à un président dans toute discussion entamée. Mais dans ce mandat une idée me domine : nous avons besoin plus que jamais de nous entendre et entre nous, et avec le gouvernement, et avec la nation. (*Applaudissements nombreux et répétés.*) (L., 20 mai.)

Mémoire sur les mesures prises dans le département de la guerre.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre de M. d'Hane, ministre de la guerre, annonçant au congrès qu'il a donné sa démission à M. le régent, mais qu'en se retirant il a cru devoir rendre compte des mesures qu'il a prises dans le département qui lui a été confié ; il a adressé un rapport circonstancié au congrès (1). Si quelques membres avaient des éclaircissements à lui demander, il déclare qu'il est prêt à les donner par écrit. (L., 20 mai.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT annonce que deux exemplaires du rapport sont déposés sur le bureau. (J. F., 20 mai.)

PLUSIEURS MEMBRES demandent que ce mémoire leur soit distribué. (J. F., 20 mai.)

UN DES SECRÉTAIRES dit qu'on priera le ministre d'en donner un plus grand nombre d'exemplaires. (J. F., 20 mai.)

Renouvellement des sections.

On procède par la voie du sort à la formation des sections pour le mois de mai ; elles sont composées comme suit :

PREMIÈRE SECTION.

MM. Claes (d'Anvers), le comte de Robiano, le baron de Viron, Maclagan, Mulle, Constantin Rodenbach, Davignon, de Gerlache, Doreye, le baron de Liedel de Well, le comte Félix de Mérode, de Schiervel, de Tiecken de Terhove, le vicomte Charles Vilain XIIII, le baron de Woelmont, Marlet, Simons, le baron de Coppin, le comte de Quarré, Du Bus.

DEUXIÈME SECTION.

MM. Jacobs, Demelin, Buylaert, le comte Duval de Beaulieu, le baron de Leuze, Lecocq, Charles Le Hon, Trentesaux, Charles Rogier, de Thier, Zoude (de Saint-Hubert), le vicomte Desmanet de Biesme, Henry, Seron, Brabant, Rosseeuw, Jaminé, Lebeau, de Selys Longchamps, de Wandre.

TROISIÈME SECTION.

MM. Buyse-Verscheure, Béthune, de Coninck, l'abbé Wallaert, Beaucarne, Gendebien (père), Jean-Baptiste Gendebien, François Lehon, Pirmez, de Rouillé, le baron de Sécus (père), Van Snick, Deleeuw, Jacques, d'Martigny, Masbourg, Thorn, de Labeville, le baron Verseyden de Varick, le comte de Bocarmé.

QUATRIÈME SECTION.

MM. l'abbé Boucqueau de Villeraie, Henri Cogels, Domis, Du Bois, Ooms, le baron Beyts, l'abbé Corten, le baron Joseph d'Hooghvorst, Meeûs, Vandenhove, Van de Weyer, l'abbé de Foere, Roels, Blomme, Speelman-Rooman, Surmont de Volsberghe, Dumont, Goffint, François, Raikem.

CINQUIÈME SECTION.

MM. Bosmans, Albert Cogels, Geudens, Joos, Baugniet, Claes (de Louvain), Van Meenen, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, Vandorpe, Delwarde, Le Bègue, Thienpont, le baron de Terbecq, l'abbé Van de Kerckhove, Cauvin, de Sebille, Defacqz, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Collet, Cruts.

SIXIÈME SECTION.

MM. Le Grelle, le baron Osy, Jottrand, De Man, de Muelenaere, Vergauwen-Goethals, Verwilghen, Van Innis, Philippe de Bousies, Alexandre Gendebien, de Behr, Lardinois, le baron de Stockhem, le comte d'Ansembourg, Olislagers de Sipernau, le comte de Renesse, Berger, le baron d'Huart, de Robaulx, Fendius.

(1) Nous donnons ce mémoire aux *Pièces justificatives*, n° 215.

Digitized by Google

SEPTIÈME SECTION.

MM. d'Hanis Van Cannart, Le Bon, de Nef, Peeters, Barbanson, Cols, Rouppe, le remplaçant de M. Dehemptinne à Nivelles (1), Nopener, Vander Belen, Coppieters, l'abbé Dehaerne, Jean Goethals, de Lehaye, Hippolyte Vilain XIIII, le vicomte de Bousies de Rouveroy, Destriveaux, Henri de Brouckere, Gelders, Nothomb.

HUITIÈME SECTION.

MM. le comte d'Arschot, Barthélemy, de Ville, Lefebvre, d'Elhoungne, le baron Van Volden de Lombeke, le comte de Bergeyck, Louis Coppens, Van Hoobrouck de Mooreghem, Gustave de Jonghe, l'abbé Verduyn, Allard, Blargnies, le baron Frédéric de Sécus, le comte d'Oultremont, Teuwens, le chevalier de Theux de Meylandt, Isidore Fallon, Fransman, le remplaçant de M. Peemans à Louvain (2).

NEUVIÈME SECTION.

MM. Devaux, Goethals-Bisschoff, Bischoff, Morel-Danheel, l'abbé Pollin, Alexandre Rodenbach, Charles Coppens, l'abbé Van Crombrugghe, l'abbé Joseph de Smet, Liedts, le marquis de Rodes, Forgeur, Fleussu, Charles de Brouckere, Destouvelles, Roeser, Watlet, Pirson, Marcq, Struye-Provoost.

DIXIÈME SECTION.

MM. Le baron de Pélichy Van Huerne, de Roo, Serruys, l'abbé Andries, Annez de Zillebeecke, Camille de Smet, de Decker, Eugène de Smet, le baron de Meer de Moorsel, d'Hanens-Peers, Helias d'Huddeghem, Van der Looy, Wannaar, Bredart, Frison, le comte Werner de Mérode, Nalinne, Drèze, Dams, Thonus.

Rapport sur l'état des relations extérieures de la Belgique.

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, fait un rapport sur l'état des relations extérieures de la Belgique (3). (*La lecture de ce rapport a été écoutée dans un profond silence.*) (I., 20 mai.)

L'assemblée ordonne l'impression et la distribution du rapport et des pièces à l'appui. (P. V.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, sur l'interpellation de quelques membres qui témoignent leur surprise de ce que le rapport ne rend pas compte de la négociation entamée auprès du prince de Saxe-Cobourg, fait remarquer de nouveau que la mission de Londres, étant tout officieuse et confidentielle, ne pouvait faire le sujet d'un rapport. Il déclare qu'en comité général il donnera au congrès tous les renseignements désirables. (I., 20 mai.)

M. DE ROBAULX : Je demanderai à M. le ministre des affaires étrangères s'il n'y a pas d'autres pièces diplomatiques à nous faire connaître que celles qui sont jointes au rapport. (I., 20 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Il n'y en a pas d'autres, si ce n'est ma correspondance. (I., 20 mai.)

M. DE ROBAULX : Cette correspondance sera-t-elle communiquée ? (I., 20 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: En comité général j'en ferai connaître ce que je croirai nécessaire. (I., 20 mai.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je demande que le comité général ait lieu après-demain ; le peuple veut une solution prompte. (I., 20 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Rien n'empêche que le comité général ait lieu après-demain, quoique alors la négociation ne soit pas terminée; nous ne devons en effet attendre une solution ou une réponse définitive que la semaine prochaine. (I., 20 mai.)

M. DESTOUVELLES pense qu'il conviendrait d'attendre le retour de M. Hippolyte Vilain XIIII, qui est encore à Londres. (*Agitation.*) (I., 20 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Si avant le comité général quelques membres veulent avoir des renseignements, M. de Mérode et moi, qui avons fait partie de la mission de Londres, nous sommes prêts à leur en donner officieusement. (I., 20 mai.)

L'assemblée décide qu'il sera tenu après-demain un comité général. (P. V.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

(1) M. Berthels.
(2) M. Deswert.

(3) Voir *Pièces justificatives*, nº 193.

Digitized by Google

SÉANCE

DU JEUDI 19 MAI 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à midi et demi. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre par laquelle M. Isidore Fallon, député de Namur, demande un congé de trois semaines pour suivre une affaire importante, et donne sa démission en cas de refus. (J. B., 21 mai.)

Le congé est refusé. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT observe que ce refus, équivalant à une démission, l'assemblée pourrait accorder un congé à l'honorable M. Fallon, afin de lui laisser le temps de se décider sur sa proposition conditionnelle. (E., 21 mai.)

M. DE ROBAULX : Le congrès a décidé qu'il ne serait accordé aucun congé, mais n'a pu entendre donner une démission, qui dépend du titulaire seul, auquel il reste cinq jours, d'après le règlement, pour prendre une détermination. (E., 21 mai.)

M. Vandorpe, député de la Flandre occidentale, donne sa démission. (P. V.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

M. Antoine Zegers, à Eindhoven, demande des lettres de naturalisation.

M. Gilbert, instituteur à Bruxelles, présente des observations sur l'administration générale des affaires de la Belgique.

L'administration communale de Charneux demande l'abolition de l'impôt sur le sel.

M. de Kerchove, d'Anvers, assure que le prince de Salm-Salm accepterait si le congrès l'appelait au trône de la Belgique.

M. Flameng, à Gand, demande que l'emprunt des 12 millions soit uniquement imposé à la classe aisée de la société.

La veuve de Philippe de Boever, à Gand, demande que la pension dont jouissait son mari lui soit continuée.

Des cultivateurs de la commune d'Ougrée demandent une disposition interprétative du § 8 de l'art. 7 du décret du 6 mars dernier sur les barrières.

M. Caymackx, à Verlée, rappelle au congrès qu'aucun rapport n'a été fait jusqu'à ce jour de sa pétition du 21 décembre dernier.

M. Adolphe Raikem, à Grivegnée, présente un projet de décret ayant pour objet d'ordonner aux curés de lire au prône, tous les dimanches, quelques articles du Code pénal.

M. Bourcier donne au congrès quelques renseignements relatifs à sa demande en naturalisation.

M. Leroy, sergent-major dans la légion belge-parisienne, demande des lettres de naturalisation. (J. B., 21 mai, et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

Rapport d'une commission de vérification des pouvoirs.

M. LE BARON DE TERBECQ, rapporteur de la commission chargée de la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par le Brabant, propose l'admission de M. Deswert en remplace-

Digitized by Google

ment de M. Peemans, député de Louvain, démissionnaire. (I., 21 mai.)

Cette admission est prononcée. (P. V.)

Projets de décret sur les délits politiques et de presse, et sur l'organisation judiciaire.

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, présente deux projets de décret : l'un sur les délits politiques et de presse; l'autre sur l'organisation judiciaire (1).

Ces projets seront imprimés et distribués. Le congrès en ordonne le renvoi aux sections. (P. V.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT adresse une interpellation à M. le ministre, qui s'empresse d'y répondre. (E., 21 mai.)

Il s'élève un débat sur les projets arriérés. (E., 21 mai.)

M. LE PRÉSIDENT cite plusieurs projets de décret dont la discussion a été ajournée. (J. B., 21 mai.)

M. VAN DE WEYER dit qu'à l'égard des pétitions, le travail est distribué entre différents membres, qui seront bientôt à même de présenter leurs rapports. Quant au manifeste, toutes les pièces sont prêtes, et trois rédactions sont sur le point d'être achevées; elles seront soumises avant peu au congrès. L'honorable membre signale une lacune fâcheuse dans les projets qui viennent d'être énumérés; elle est relative à une loi sur *les récompenses nationales*, loi trop retardée, puisque les communes qui ont montré le plus grand enthousiasme à marcher au secours de Bruxelles sont désappointées d'un tel retard; elles n'ont pas encore reçu les drapeaux d'honneur qui leur ont été promis, les blessés de septembre attendent encore ce que la patrie leur doit pour leur noble dévouement. Il est surprenant que M. le ministre de l'intérieur n'ait pas encore déposé un projet. (E., 21 mai.)

DE TOUTES PARTS : Appuyé ! appuyé ! (E., 21 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Il vous sera présenté demain. Je l'avais préparé depuis longtemps et je comptais le présenter le lendemain du jour où le congrès s'est séparé. (J. B., 21 mai.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, nous avons entendu hier un rapport de M. le ministre des affaires étrangères, on nous a distribué aujourd'hui celui de M. le ministre de la guerre; je demanderai à M. le ministre de l'intérieur s'il doit aussi nous faire un rapport sur les affaires de son département. (I., 21 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Je n'ai pas préparé de rapport, par une raison toute simple : c'est que mon département embrasse un si grand nombre de choses, que pour faire connaître au congrès tous les détails qui peuvent être intéressants, il faudrait se livrer à un long travail. (I., 21 mai.)

M. DE ROBAULX : Si c'est parce qu'il y a beaucoup de choses intéressantes à savoir que vous refusez de nous les communiquer... (I., 21 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Je ne refuse pas, car si le congrès désire que je fasse un rapport (*voix nombreuses : Non ! non !*), je m'empresserai de le préparer. (*Non ! non ! Agitation.*) (I., 21 mai.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, il est cependant bien des choses qu'il serait nécessaire de faire connaître au congrès. Je n'en citerai qu'une seule : la garde civique, par exemple. Où en est son organisation et son armement? Vous sentez que dans l'état où nous nous trouvons, lorsque la guerre est imminente, il est très-essentiel d'être fixé sur ces points. Si le ministre n'a pas préparé de rapport à cet égard, il me semble que nous devrions le prier d'en faire un. (I., 21 mai.)

M. VAN DE WEYER : J'ai demandé la parole pour appuyer l'observation que vient de faire l'honorable M. de Robaulx. Je me proposais moi-même d'adresser quelques questions à M. le ministre de l'intérieur touchant la garde civique. Certains conflits qui existent entre les gouverneurs des provinces et les états-majors de la garde paralysent son organisation. Il règne sur plusieurs points essentiels une grande incertitude. Je demanderai donc à M. le ministre si, conformément à la loi, les chefs de légions ont été nommés, si les gardes civiques sont organisées dans toutes les communes; quel est le nombre d'hommes qui sont armés et équipés; quel est l'état matériel de l'artillerie et de la cavalerie de la garde civique. En ma qualité d'officier d'état-major, je dois déclarer que la plus grande confusion règne sur tous les points de l'organisation, et que la cause principale de cette confusion vient de l'obligation où l'on est de correspondre tantôt avec les gouverneurs de provinces, tantôt avec le ministre, et de ne pas trouver toujours ces autorités d'accord. Je désire donc que M. le ministre réponde aux questions que je viens de poser. S'il le désire, je les mettrai par écrit, il pourra les examiner avant d'y répondre, car je ne demande pas que la réponse ait lieu incontinent. (I., 21 mai.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 315.

Digitized by Google

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Si l'honorable préopinant veut bien mettre ses questions par écrit, je me ferai un devoir d'y répondre. (I., 21 mai.)

M. VAN DE WEYER : Je vais les écrire. Je prie du reste l'assemblée de croire que je ne suis pas guidé par un esprit d'hostilité (*rumeurs*), mais par le seul intérêt de la chose publique. (I., 21 mai.)

Le comité général de demain, dans lequel M. Lebeau, ministre des affaires étrangères, donnera communication des pièces et renseignements sur l'élection future du prince de Saxe-Cobourg, est fixé à midi. (E., 21 mai.)

Projet de décret sur l'organisation municipale.

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, monte à la tribune et présente un projet de loi sur l'organisation municipale (1).

L'assemblée en ordonne l'impression et la distribution ; elle le renvoie à l'examen des sections. (P. V.)

M. PIRSON : Messieurs, il me semble que le projet dont vous venez d'entendre la lecture n'est pas tellement urgent qu'on n'en pût ajourner la discussion au moins pendant quelque temps ; un projet plus urgent et qui aurait dû être présenté avant celui-là, c'est celui qui doit régler l'organisation des conseils provinciaux. L'organisation actuelle est due à un ordre de choses qui n'existe plus. Ces conseils ont été nommés sous l'ancien gouvernement, ils ont été nommés en vertu de lois abrogées pour jamais ; ils ont été nommés en vertu de lois qui consacraient une inégalité choquante, par la distinction des ordres des villes et des campagnes. Ces conseils sont composés en général d'hommes hostiles au nouvel ordre de choses ; il me semble donc qu'on aurait dû commencer par l'organisation provinciale. Je demande qu'un projet de loi nous soit présenté à ce sujet, afin qu'il soit discuté avant ou au moins en même temps que celui qui vient de nous être présenté. (*Marques générales d'assentiment.*) (I., 21 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, reconnaît la justesse des observations présentées par M. Pirson. Il déclare qu'il a déjà préparé un projet d'organisation provinciale, et qu'il espère pouvoir le présenter dans cinq ou six jours. (I., 21 mai.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : J'approuve tout à fait la proposition de l'honorable M. Pirson. Lorsque des lois rendues par le congrès sont adressées aux conseils provinciaux, plusieurs commissaires de district m'ont affirmé que leur exécution était presque toujours entravée par les membres de ces conseils, qui ne sont composés que d'orangistes. (*Rires et rumeurs. Bravos dans les tribunes.*) (I., 21 mai.)

M. GENDEBIEN fait observer que puisqu'on a reconnu qu'on ne pouvait s'occuper demain dans les sections, et sitôt après leur distribution, des projets présentés par M. le ministre de la justice, on pourrait examiner un des projets qui depuis longtemps sont en retard. (E., 21 mai.)

M. VAN SNICK est entendu à ce sujet. (E., 21 mai.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Il est parvenu à ma connaissance que dans les communes de plusieurs provinces, les états provinciaux ont voulu supprimer les traitements alloués à des instituteurs. Je demande à M. le ministre de l'intérieur une explication sur ce point. (E., 21 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Il est très-vrai que j'ai reçu une plainte ou deux de la nature de celles dont vient de parler le préopinant. J'ai répondu que les députations n'avaient plus le droit de forcer les communes à s'imposer. Toutes les fois que de semblables plaintes me seront adressées, elles recevront le même accueil. (I., 21 mai.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Le conseil provincial des Flandres a violé la liberté d'enseignement. La constitution est décrétée à peine, et on la viole déjà. (*Agitation prolongée.*) (I., 21 mai.)

UN MEMBRE : Aux observations faites par le préopinant, j'ajouterai que l'on envoie dans les communes, pour inspecter l'instruction primaire, les mêmes inspecteurs que sous l'ancien gouvernement. Nous nous sommes battus pour la liberté d'enseignement et contre ces inspecteurs ; je déclare, en ma qualité de bourgmestre, que s'ils viennent dans ma commune, ils n'y seront pas reçus. (*Nouvelle agitation.*) (I., 21 mai.)

Projet de décret relatif à l'impôt sur le sel.

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, présente un projet de décret relatif à l'impôt sur le sel (2).

L'assemblée ordonne l'impression et la distribution du projet, et le renvoie à l'examen des sections. (P. V.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 317.

(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 258.

Digitized by Google

M. DE BROUCKERE, ministre des finances : Je ne quitterai pas la tribune, sans vous entretenir un moment des distilleries. Depuis longtemps, on désirait que le gouvernement soumît au congrès un projet de loi sur les distilleries. Je m'en suis occupé; j'ai profité de l'intervalle des deux sessions pour réunir à Bruxelles un distillateur de chaque arrondissement du royaume. D'accord avec l'administration financière, ces messieurs ont adopté, à l'unanimité, un projet qui vous sera soumis dès le moment que j'aurai pu réunir les matériaux nécessaires pour vous le présenter, et je suis heureux de pouvoir espérer que nous aurons une loi fiscale qui satisfera la grande majorité des imposables. (E., 21 mai.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT demande à M. le ministre à quelle époque il se propose de présenter le budget.

(I., 21 mai.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances : Il ne dépend pas de moi de fixer l'époque à laquelle je pourrai présenter le budget général. Celui de mon département est prêt, celui de la justice l'est également. Il en reste encore trois, qui doivent m'être remis, et qui ne le sont pas encore. On m'a promis celui des affaires étrangères pour ce soir. Quand j'aurai reçu ces divers budgets, il faudra encore que je les examine, pour me préparer à les soutenir. Cela demandera quelque temps. Cependant, comme le budget de chaque département ne forme qu'un chapitre distinct et séparé du budget général, si le congrès le désire, je lui soumettrai le budget de mon département. (I., 21 mai.)

DE TOUTES PARTS : Appuyé! appuyé!

(I., 21 mai.)

Interpellations sur l'occupation de la lunette Saint-Laurent par les troupes de la citadelle d'Anvers.

M. LE BARON OSY : Je désire faire une question au ministère. Nous avons appris que M. le régent a envoyé à Anvers MM. le général Belliard et Abercrombie, pour forcer les Hollandais à rendre le fort (1) dont ils s'étaient emparés. Je désirerais savoir si le fort a été rendu et si les Hollandais avaient le droit de s'en emparer.

(I., 21 mai.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre de la guerre *ad interim* : Messieurs, vous savez qu'en vertu de la convention signée en novembre dernier, nous devions nous tenir à trois cents mètres du glacis de la citadelle, depuis et compris le quai *Saint-Laurent*. La lunette dont s'est emparé le général Chassé est celle qui porte le nom de Saint-Laurent et qui est en avant de la citadelle. Depuis quelque temps l'ennemi fait sur ce point des travaux de défense; mais, de notre côté nous ne sommes pas restés oisifs, et des travaux d'attaque ont été faits activement et sans relâche. Le général commandant la citadelle a déclaré au général Belliard qu'il consentait à évacuer la lunette Saint-Laurent et à n'y laisser qu'une garde de police, si de notre côté nous voulions suspendre nos travaux. Quant à la lettre écrite par Chassé au général Belliard, elle a été communiquée, et sans doute en ce moment les journaux l'ont publiée. (*Oui! oui!*) (2) Elle explique parfaitement le fait, et elle suffit pour vous prouver de quel côté est le bon droit. (I., 21 mai.)

M. VAN DE WEYER : C'est pour soutenir la question faite par M. Osy que j'ai demandé la parole, dans ce sens que si la Belgique doit reprendre les hostilités, il importe qu'aujourd'hui, si le gouvernement fait cesser les travaux, la nation sache que le gouvernement n'agit ainsi que par esprit de justice, et pour laisser entièrement le bon droit de son côté. On sait l'agitation qui règne dans les esprits, il importe qu'on sache partout que si la Belgique est capable de faire la guerre avec force, avec énergie, elle veut aussi la faire avec justice. (I., 21 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je demanderai à M. Charles Rogier, qui a été sur les lieux et qui est l'un des signataires de la convention conclue en octobre avec le commandant de la citadelle, s'il ne pourrait pas nous donner des éclaircissements sur le fait dont il est question, et si les prétentions du général Chassé ne sont pas dans les termes de la convention, et conformes au sens que M. Charles Rogier y attache?

(I., 21 mai.)

M. CHARLES ROGIER : De retour à Bruxelles depuis hier au soir seulement, je ne suis pas au courant de la question. Ce matin j'ai eu à peine le temps de parcourir les journaux, en sorte que je ne pourrais émettre une opinion; j'examinerai la question avec soin, et demain, si on le désire, je ferai part de mon opinion au congrès.

(I., 21 mai.)

M. VAN DE WEYER : Il importe cependant

(1) La lunette Saint-Laurent.

(2) Nous la reproduisons aux *Pièces justificatives*, N° 208; nous y publions aussi, sous le n° 207, la lettre à laquelle répond le général Chassé.

Digitized by Google

que nous ayons à cet égard des éclaircissements le plus tôt possible. (I., 24 mai.)

M. D'HANISVAN CANNART : J'appuie très-fort l'opinion de M. Van de Weyer. On sait la fermentation qui a été la suite de la prise de la lunette Saint-Laurent, et le courage et l'ardeur qu'ont montrés nos volontaires. Il est à craindre, si on ne donne pas des explications promptes, que cette ardeur n'augmente encore, et qu'on ne puisse empêcher les volontaires de se jeter sur la lunette; alors nous nous trouverions décidément en guerre avec la Hollande. Si l'on suspend les travaux, il est donc bien essentiel de faire connaître à nos troupes, par un ordre du jour, les causes de cette suspension. Des idées de trahison circulent dans les rangs de l'armée : ces soupçons sont injustes, je le crois, mais enfin ils existent; il faut avoir soin de ne pas leur donner un nouvel aliment par une démarche qui peut être utile, mais qu'il faut bien expliquer. (*Appuyé!*) (I., 21 mai.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre de la guerre *ad interim* : Des ordres supérieurs et partis d'en haut ont ordonné la cessation des travaux (1). (I., 21 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Pour bien saisir le point de la difficulté, il ne faut pas perdre de vue que l'état de nos positions, à l'égard de la citadelle et réciproquement, est réglé par un traité particulier, et non par le traité du mois de novembre, réglant les conditions de l'armistice. Il faut donc, pour se bien fixer, combiner le traité du mois d'octobre avec les clauses du traité du mois de novembre. (I., 21 mai.)

MM. DE ROBAULX et **JOTTRAND** demandent la parole, elle est accordée à M. de Robaulx. (E., 21 mai.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, il me semble que nous examinons la question sur un terrain très-rétréci. Je ne crois pas que nous puissions être en guerre par la citadelle d'Anvers, et que nous ne le soyons pas par Maestricht et par les polders. Et ici il ne s'agit pas d'examiner les clauses d'un armistice qui n'existe pas, car la Hollande n'a jamais envoyé les commissaires voulus par le traité du mois de novembre, et dans le fait il n'existe qu'une suspension d'armes que nous pouvons rompre quand il nous plaira; or, messieurs, les Hollandais l'ont rompue pour leur part bon nombre de fois, non-seulement à Anvers et à Maestricht, mais encore en inondant les polders, inondations qui ont occasionné des pertes immenses aux propriétaires de ces polders dont quelques-uns siégent dans cette assemblée. Il ne faut pas, parce que Chassé n'aura voulu que faire des travaux de défense pour répondre aux travaux que nous faisions de notre côté, s'empresser de nous reconnaître dans notre tort, et renoncer à nos travaux parce qu'il offre de renoncer aux siens. Il faut, si l'on veut être en paix avec nous, que la Hollande fasse des réparations plus complètes, qu'elle cesse ses usurpations et ses voies de fait, non-seulement pour ce qui a rapport à la lunette, mais encore quant aux polders et aux autres infractions qu'elle s'est permises. Si elle refuse, je demande non-seulement qu'on ne cesse pas les travaux devant Anvers, mais encore que les hostilités recommencent à l'instant sur toute la ligne et que nous marchions sur Maestricht. (*La tribune publique accueille ces paroles par des bravos et des applaudissements prolongés.*) (C., 21 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : J'avertis les spectateurs que les signes d'approbation et d'improbation sont défendus. Je rappelle les spectateurs au silence et au respect qu'ils doivent à l'assemblée. (I., 21 mai.)

M. JOTTRAND : C'est pour appuyer les observations faites par M. d'Hanis que j'avais demandé la parole, mais comme le préopinant a porté la question sur un autre terrain, je lui répondrai quelques mots, et en même temps je répondrai à un de messieurs les ministres qui a parlé d'ordres venus d'en haut pour faire cesser les travaux. Je ne doute pas, si nous devions faire la guerre, que nous ne dussions reprendre les hostilités tant du côté de Maestricht que du côté d'Anvers, mais je ferai observer au préopinant, qu'avant de déclarer la guerre, le congrès doit s'occuper de communications importantes à propos d'une négociation qui mettrait fin à tout débat, et qu'il faut nécessairement ne rien entreprendre avant quelques jours encore; c'est un court répit, qui doit être dans les vœux du congrès et dans ceux de la nation. Mais si l'on cesse momentanément les travaux, je crois devoir faire observer au ministère, qui parle d'ordres venus d'en haut, qu'il ne suffit pas que les ordres viennent d'en haut, mais qu'il faut encore que ces ordres soient donnés à propos; sans cela, nous en avons l'expérience, des ordres venus d'en haut gâtent souvent les choses au lieu de les arranger. Je n'en citerai pour exemple que ce qui s'est passé à Gand. Là aussi des ordres étaient venus d'en haut, et l'on sait quel en a été le triste résultat. (*Sensation.*) Il faut donc, si des

(1) Un ordre du jour aux troupes stationnées dans la province d'Anvers, avait été publié par le régent ; nous le donnons aux *Pièces justificatives*, nº 210.

Digitized by Google

ordres sont donnés, qu'ils le soient convenablement et à propos; il faut surtout les faire comprendre au public et à la nation. Si vous faites cesser les travaux à Anvers pour conserver le calme dans cette ville, il faut s'expliquer au public et catégoriquement, afin que tout le monde comprenne vos ordres et s'y soumette. En agir autrement, c'est risquer le salut de l'État et celui de l'Europe. (*Assentiment général.*) (L., 21 mai.)

M. DEVAUX, ministre d'État : Je répondrai quelques mots aux deux discours que vous venez d'entendre. Je crains que le premier préopinant ne soit dupe d'une influence à laquelle le public semble céder depuis quelque temps. Je le demande, messieurs, au moment où nos affaires sont près de se conclure par une combinaison qui fixerait à jamais le sort de la Belgique, qui doit désirer la guerre? Qui? la Hollande, les orangistes, les partisans de la réunion à la France. Il faut que le congrès, il faut que la nation, il faut que l'Europe l'apprennent : de l'argent a été distribué en même temps à Gand, à Bruxelles, à Anvers. Il a été distribué par ceux que je viens de signaler; ces hommes désirent la guerre, car la guerre détruirait notre espoir en comblant les vœux de nos ennemis. Qu'on lise les journaux hollandais, on y verra dans quel état d'irritation est la Hollande contre les grandes puissances. C'est que, depuis quelques jours, les grandes puissances s'occupent de nous, et abandonnent la Hollande. Ce serait une haute imprudence que de provoquer la guerre, aujourd'hui que nous touchons à un dénoûment heureux. Il ne peut y avoir que des hommes imprudents et coupables (non que je veuille regarder le préopinant comme tel, car je pense qu'il agit sous l'influence dont il est la dupe) qui, par des hostilités prématurées, s'exposent à compromettre la Belgique aux yeux des puissances. Nous ne demandons que quelques jours de calme pour arriver à une fin : quelle ne serait pas la responsabilité de ceux qui, en poussant à la guerre, nous jetteraient dans de nouveaux malheurs! J'adjure tous les membres de l'assemblée d'user de leur influence pour empêcher pendant quelques jours encore la reprise des hostilités. Conservons vis-à-vis de nos ennemis une attitude imposante sans doute, mais calme. (*Bravo!*) (L., 21 et 23 mai, et E., 21 mai.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : La question dont il s'agit et très-simple, il faut être juste envers tout le monde, même envers nos ennemis. Donnons l'exemple de la justice et observons jusqu'au bout les traités, pour que le bon droit soit sans cesse de notre côté. (L., 21 mai.)

M. DE ROBAULX : Ne pensez pas, messieurs, que je me croie touché des reproches adressés par M. le ministre d'État qui vient de parler, contre ceux qu'il traite d'orangistes et de réunionistes. Je suis au-dessus de pareilles imputations. Il y a aujourd'hui une espèce de polémique déplorable qui a pris naissance dans les journaux, et par suite de laquelle chaque parti se jette à la tête les qualifications odieuses d'orangistes et de réunionistes, etc. C'est ainsi que, dans le temps, on se traitait d'aristocrate, d'anarchiste ou de républicain. Aujourd'hui si vous ne voulez pas de tel prince pour roi des Belges, Orangiste! vous dit-on (*on rit*); vous voulez la guerre, vous êtes dupe des orangistes. Car je suis dupe aujourd'hui, on me fait cette grâce. Eh bien, messieurs, je le déclare, dussé-je être encore appelé dupe, je me prononcerai pour la guerre, parce que je crois que nous n'avons pas d'autre moyen d'en finir, et que par la guerre nous mettrons fin à des négociations honteuses. Les négociations ont toujours mal tourné pour nous; je désire qu'il n'en soit pas ainsi de cette dernière, mais je ne l'espère pas. Il y a dans tout cela un fait positif et incontestable, c'est que la nation souffre, elle est fatiguée du long provisoire qu'ont entraîné les négociations. Qu'on dise que la nation est orangiste, si l'on veut, je le serai comme elle. (*Bravos et applaudissements dans la tribune publique.*) (L., 21 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Si on se permet de nouvelles marques d'approbation ou d'improbation, je ferai évacuer les tribunes. (L., 21 mai.)

M. TRENTESAUX : L'incident qui nous occupe a une grande connexité avec les communications qui seront faites demain en comité général. Je demande que la discussion actuelle soit jointe à celle qui aura nécessairement lieu demain, et qu'il soit passé aujourd'hui à l'ordre du jour. (L., 21 mai.)

L'assemblée, consultée par M. le président, passe à l'ordre du jour. (L., 21 mai.)

M. VAN DE WEYER : J'adhère pleinement à la décision de l'assemblée, mais je demande que les ordres donnés pour la cessation des travaux à Anvers reçoivent la plus grande publicité. (*Appuyé.*) (L., 21 mai.)

Il n'y a plus rien à l'ordre du jour. (L., 21 mai.)

La séance est levée à trois heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU SAMEDI 21 MAI 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à deux heures. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Le comte de Pfaffenhofen, à Paris, demande le payement de la pension dont jouissaient les anciens tréfonciers de Liége.

M. Joseph Lassalle, né à Liége, aujourd'hui habitant de New-York, témoigne aux membres du congrès sa reconnaissance pour les services qu'ils ont rendus à sa patrie, et leur fait hommage d'un grand aigle américain, emblème de la force par l'union.

Soixante et dix-huit voituriers de Gosselies et des environs demandent la suppression des bascules sur la route de Charleroy à Bruxelles.

Les notaires du canton de Ciney demandent à pouvoir instrumenter dans toute leur province.

Même demande des notaires du canton de Gedinne, et de l'arrondissement d'Ypres.

M. Corneille de Leuze, huissier au tribunal de Mons, demande des lettres de naturalisation.

M. Van Hoorebeeck, à Mariakerke, demande qu'on prohibe la sortie du lin et des étoupes et l'entrée du fil et des toiles.

Les président et membres de la chambre de commerce de Bruges demandent que le port de Bruges soit assimilé à celui d'Anvers, tant pour l'importation que pour l'exportation du sel.

M. Diepenbeek, à Bruxelles, demande que la pension d'attente qui lui a été allouée en 1828 lui soit continuée.

M. Partiti, mécanicien à Paris, se disant l'inventeur d'une arme nouvelle propre à arrêter les chevaux qui viendraient sur un bataillon carré, s'engage à faire connaître son secret aux Belges, moyennant une indemnité de 5,000 francs.

Dix-neuf habitants de Gand réclament contre les nominations faites par le ministre des finances.

M. Jean-Jacques de Visscher, à Anvers, se plaint d'une violation de domicile commise le 9 avril dernier par un agent de police.

La commission administrative des hospices civils de Courtrai prie le congrès de faire liquider à charge de l'État diverses créances reconnues en sa faveur par le gouvernement autrichien.

Trois habitants d'Ostende demandent une interprétation de l'art. 10 du décret du 18 janvier sur l'organisation du premier ban de la garde civique.

M. J. B. Hoornaert, à Waereghem, demande une loi nouvelle sur le sel.

M. Pierre de Moor, à Ixelles, propose de faire nommer les commissaires de police par des élections directes du peuple.

M. Auguste de Schryver, à Gand, demande pour son beau-père la perception de Melsen.

M. Jean Dewaet, à Auderghem-Watermael, demande l'annulation d'une décision du gouvernement qui maintient les élections de cette commune.

Quarante-deux habitants de Clermont exposent les dommages qu'ils éprouvent par suite de l'impôt sur le sel et sur le fromage.

M. Ardhuin, à Bruxelles, se plaint des nominations faites par le ministère.

L'administration communale d'Elsloo prie le congrès de dispenser leur commune de prendre part à l'emprunt des douze millions, parce que la fermeture de la Meuse, et le long séjour des volontaires, l'a réduite à la misère.

Trois cent cinquante habitants de Spa deman-

Digitized by Google

dent que le congrès élise pour roi des Belges le prince de Saxe-Cobourg.

Trois à quatre cents signatures d'une pétition, sans désignation de lieu, font la même demande.

(I., 23 mai, et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

Motion d'ordre.

M. PIRSON, ayant demandé la parole pour une motion d'ordre, s'exprime ainsi :

Je demande au congrès la permission de lui soumettre, mardi au plus tard, une proposition tendant à ce que nos conditions de paix et d'acceptation d'un roi soient précisées, et portées par toutes voies publiques et particulières ouvertes à la connaissance des gouvernements et des peuples; ou la guerre entre les Hollandais et nous; n'entendant aucunement nous immiscer dans les affaires intérieures des peuples voisins, ni nous soustraire aux obligations voulues par les traités et le bon voisinage. (I., 23 mai.)

Rapports de commissions de vérification des pouvoirs.

Sur les conclusions de MM. le baron *de Pélichy Van Huerne*, l'abbé *Andries* et *Coppieters*, rapporteurs des commissions de vérification des pouvoirs compétentes, MM. Vercruysse-Bruneel, Cruts et Berthels sont proclamés membres du congrès national en remplacement de MM. Vandorpe, Hennequin et Dehemptinne, députés démissionnaires, le premier du district de Courtrai; le deuxième, de celui de Maestricht; le troisième, de celui de Nivelles. (P. V.)

Proposition sur la fin des travaux législatifs.

M. LE PRÉSIDENT : Il y a plusieurs objets à l'ordre du jour, mais, avant de les aborder, je crois devoir vous donner connaissance d'une proposition que M. Lardinois a déposée sur le bureau; elle est ainsi conçue :

« Attendu que l'objet principal de notre mandat est de constituer l'État;

» Attendu que le pouvoir législatif ne peut nous être attribué que pour les lois reconnues urgentes;

» Attendu que, pour faire de bonnes lois, il faut avoir le temps de les méditer et de les discuter avec calme et sagesse;

» Le soussigné a l'honneur de proposer au congrès national de borner ses discussions législatives aux lois sur le *sel*, les *distilleries* et le *budjet*.

» Bruxelles, le 21 mai 1831.

» F. J. LARDINOIS. »

(I., 23 mai, et P. V.)

Cette proposition est appuyée. (I., 23 mai.)

M. LARDINOIS la développe: Messieurs, dans cette longue série de lois qui vous ont été énumérées pour être soumises à vos délibérations, il en est peu qui ne puissent être ajournées et renvoyées aux discussions de la prochaine législature. Tout nous engage à prendre ce parti. Depuis sept mois le congrès est occupé de travaux pénibles et difficiles; il ne faut pas se dissimuler qu'il y a lassitude parmi nous, et que beaucoup de membres ne peuvent abandonner plus longtemps le soin de leurs affaires personnelles. Nous avons fait de grands sacrifices à la chose publique, et je suis certain que la nation reconnaîtra que cette auguste assemblée s'est distinguée par son patriotisme et son désintéressement.

Notre mandat avait pour objet de constituer l'État; nous avons décrété une constitution qui maintenant nous régit, et notre mission sera complète aussitôt que nous aurons choisi le chef du gouvernement. Voilà, messieurs, le dernier acte dont nous devons hâter l'accomplissement et qui doit couronner nos travaux constitutifs.

Le pouvoir législatif ne faisant pas essentiellement partie de nos devoirs, nous ne pouvons nous attribuer que la création des lois d'urgence et de nécessité; et encore nous devons user de ce droit avec réserve et discrétion. Ce n'est pas dans les révolutions que les bonnes lois se font, parce que les esprits sont trop préoccupés des événements qui se succèdent, et que le législateur se trouvant dans une agitation continuelle, il ne lui est pas toujours permis de faire taire ses passions. Je crois donc qu'il faut renvoyer à la législature la majeure partie des lois qui nous sont proposées; elles seront alors discutées par la froide raison, avec calme et sagesse, parce qu'à cette époque il faut espérer que nous jouirons de l'état de paix. Cette condition est nécessaire, je le répète, pour avoir des lois claires, précises, et éviter l'obscurité et l'incohérence qui règnent, par exemple, dans celle sur la garde civique; à tel point que c'est une torture pour ceux qui sont chargés de l'appliquer et de la faire exécuter.

Je propose au congrès national de borner nos travaux législatifs aux lois financières sur le sel, les distilleries et le budget. Ces trois lois peuvent nous occuper plus d'un mois, et dans l'intervalle nous aurons probablement à traiter des questions

Digitized by Google

d'une autre gravité, comme celles du choix du chef de l'État, de la guerre, et, que sait-on ? peut-être celle de république, si une diplomatie perfide ne nous laisse pas d'autre moyen de sortir d'un provisoire qui nous dévore. (E., 23 mai.)

M. LECOCQ monte à la tribune pour appuyer la proposition de M. Lardinois; dès la première phrase de son discours, il est interrompu par des réclamations générales. (I., 23 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE fait observer que la discussion n'est pas ouverte sur la proposition; il en demande le renvoi en sections, conformément au règlement. (I., 23 mai.)

Ce renvoi est ordonné. (P. V.)

M. LECOCQ descend de la tribune. (E., 23 mai.)

Budget du département des finances pour 1831.

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, est appelé à la tribune; il développe les motifs du projet de budget du département des finances pour 1831, dont il fait la présentation (1). (I., 23 mai.)

Le congrès ordonne l'impression et la distribution du rapport, du projet et des pièces à l'appui, et le renvoi aux sections. (P. V.)

Projet de décret sur les récompenses nationales.

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, monte à la tribune, et présente un projet de décret concernant les récompenses nationales (2). (I., 23 mai.)

Ce projet sera imprimé et distribué; il est renvoyé à l'examen des sections. (P. V.)

Projets de décret sur la liberté individuelle et sur l'établissement du jury.

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, présente deux projets de décret; l'un sur la liberté individuelle, et l'autre sur l'établissement du jury (3). (P. V.)

Plusieurs membres en demandent l'impression et le renvoi aux sections. (I., 23 mai.)

M. LARDINOIS : Je m'oppose à l'impression. Si la proposition que j'ai faite est adoptée, il sera inutile d'imprimer les projets qui nous tombent ici comme par enchantement, et ce seront des frais épargnés pour autant. Je demande donc que toute impression soit suspendue jusqu'après la discussion de ma proposition. Je demande en outre que cette proposition soit déclarée urgente, et qu'elle soit l'objet du premier rapport dont s'occupera l'assemblée. (I., 23 mai.)

Après un débat auquel prennent part MM. *Charles Rogier, de Robaulx, Lebeau, Alexandre Gendebien, Henri de Brouckere, Barthélemy, Pirson* et *Van Snick*, et dans lequel presque tous ces membres appuient l'impression comme devant avoir lieu tôt ou tard, et comme utile d'ailleurs pour appeler sur ces projets importants les lumières de la presse, des cours, des tribunaux et des barreaux de la Belgique, le second projet est renvoyé à la commission nommée dans le mois d'avril, pour s'occuper d'une loi sur l'organisation du jury.

L'assemblée ordonne en outre que ce projet sera imprimé avec les observations de cette commission; elle ne prend aucune résolution sur le projet concernant la liberté individuelle.

(I., 23 mai, et P. V.)

La séance est levée à quatre heures et demie.

(P. V.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 243.

(2) Voir *Pièces justificatives*, no 320.

(3) Il nous a été impossible de nous procurer ces projets; ils n'ont point été imprimés et ne se trouvent pas aux archives du congrès national; la minute même n'en a pas été conservée.

Digitized by Google

SÉANCE

DU LUNDI 23 MAI 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à midi et demi. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre de M. de Bousies, par laquelle l'honorable membre demande un congé de douze jours pour affaires de famille. (I., 25 mai.)

Ce congé est accordé. (P. V.)

M. Olislagers de Sipernau annonce qu'une indisposition l'a empêché de se rendre au congrès: il s'y rendra dès qu'il sera rétabli. (I., 25 mai.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. le ministre de la justice envoie plusieurs demandes en naturalisation; elles sont renvoyées à la commission spéciale. (P. V.)

Sur la proposition de M. *Destouvelles*, l'assemblée décide qu'elle entendra jeudi le rapport de cette commission. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes:

M. Samuel Willeumier, commis au gouvernement provincial à Namur, sollicite des lettres de naturalisation.

Même demande de M. Jean-Adrien Van Westrenem, à Hoogstraeten.

Vingt-cinq fabricants de bonneterie, à Tournay, demandent que l'entrée de la bonneterie étrangère soit prohibée.

M. Pierre Michiels, à Bruxelles, fait des observations sur le projet de loi relatif à l'organisation municipale.

MM. Louis Maineux et Jean Lorson prient le congrès de nommer M. le régent pour roi de la Belgique.

M. Willems, à Desselghem, demande une nouvelle loi sur le sel.

Les sociétés charbonnières de l'arrondissement de Mons demandent l'abolition du droit de balance établi sur les houilles à la sortie de ce royaume.

M. Pierre de Moor, notaire à Ixelles, envoie au congrès une notice historique sur chacune des villes que l'ex-roi prétend distraire du territoire de la Belgique.

Les propriétaires des maisons incendiées par les troupes hollandaises demandent un à-compte sur l'indemnité qui leur est due.

M. Charles Foblant, à Bruxelles, ancien officier de cavalerie, demande à entrer dans les troupes belges.

M. De Bray, à Bruxelles, se plaint de dilapidations qui se commettent, dit-il, dans les ouvrages qu'on exécute aux boulevards.

M. de Millecamps, à Bruxelles, se plaint de la lenteur qu'on met à juger Ernest Grégoire.

Les tenants de barrières de Schendelbeke demandent une remise sur leur prix de bail.

M. Liebrecht, cultivateur à Tieghem, demande une indemnité pour les pertes qu'il a essuyées en 1815. (I., 25 mai, et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

Communication diplomatique.

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Messieurs, je vais avoir l'honneur de vous donner connaissance d'une note qui m'a été transmise ce matin par M. le général Belliard:

« Le général Belliard est heureux de pouvoir » annoncer à M. le ministre des relations extérieures de la Belgique, qu'il reçoit avis de son » gouvernement que les propositions remises par » lord Ponsonby ont été accueillies par la conférence de Londres, qui va ouvrir une négociation » pour faire obtenir à la Belgique la cession du

Digitized by Google

» duché de Luxembourg, moyennant une indem-
» nité.

» La Belgique verra sans doute dans cette réso-
» lution de la conférence une nouvelle preuve des
» dispositions bienveillantes des grandes puis-
» sances à son égard, et elle s'empressera sans
» doute d'y répondre en faisant connaître promp-
» tement, et d'une manière nette et conciliante,
» ses intentions relativement à l'indemnité, au
» moyen de laquelle elle doit désirer de s'assurer
» la possession du Luxembourg.

» Le général Belliard saisit avec empresse-
» ment cette occasion d'assurer M. le ministre des
» relations extérieures de sa haute considéra-
» tion.

» Bruxelles, 23 mai 1831. »

Lord Ponsonby n'étant pas encore de retour, il est à supposer que ce n'est qu'à son retour en cette ville que je pourrai vous soumettre les conditions qui nous sont proposées pour les autres parties de territoire.

Je dois vous donner pareillement connaissance d'une autre lettre que j'ai reçue :

« Le soussigné a l'honneur d'informer le mi-
» nistre des affaires étrangères que des ordres
» ayant été donnés pour admettre dans les ports
» britanniques les bâtiments sous pavillon belge,
» il devient nécessaire que le gouvernement de
» S. M. B. soit mis en possession d'une description
» authentique de ce pavillon.

» Le soussigné a donc l'honneur de prier le mi-
» nistre des affaires étrangères de vouloir bien
» lui fournir la description du pavillon ci-dessus
» mentionné, afin qu'il puisse la transmettre à son
» gouvernement sans perte de temps.

» Le soussigné saisit cette occasion pour offrir
» au ministre, etc.

» Bruxelles, le 22 mai 1831.

» RALPH ABERCROMBIE. »

(I., 25 mai, et A. C.)

M. DE ROBAULX : Je demande une seconde lecture de la première note, je ne l'ai pas bien comprise. (I., 25 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Le préopinant peut en prendre connaissance au bureau; je ne dois pas faire une seconde lecture parce que le préopinant seul n'aura pas entendu la première. (I., 25 mai.)

M. DE ROBAULX : Je ne croyais pas avoir provoqué une réponse aussi âpre (*rumeurs*) ; ma demande n'avait rien d'hostile contre M. le ministre. (*Non ! non !*) (I., 25 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je me rends très-volontiers aux vœux de l'assemblée :

(M. le ministre des affaires étrangères monte à la tribune, il y fait une seconde lecture de la pièce.) (I., 25 mai.)

M. DE ROBAULX : Comme il s'agit de propositions qui auraient été remises de la part de lord Ponsonby, et qu'il paraît que c'est lord Ponsonby qui fait maintenant nos affaires auprès de la conférence de Londres, je voudrais savoir si ces propositions sont faites de la part de la Belgique, et si on voudrait nous faire acheter aujourd'hui ce que nous avons déclaré nous appartenir ; ou bien si ces propositions nous sont faites, à nous, de la part de la conférence. (I., 25 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je n'ai pu ni dû charger lord Ponsonby de faire des propositions tendant à céder une partie quelconque du territoire. S'il a fait des propositions de ce genre, il n'a pu le faire que d'une manière officieuse. (I., 25 mai.)

M. PIRSON trouve quelque connexité entre la communication qui vient d'être faite à l'assemblée et la proposition qu'il avait annoncé devoir faire mardi. Il déclare qu'il est prêt à faire sa proposition aujourd'hui même, si le congrès le désire. (I., 25 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Il y a d'autres propositions à l'ordre du jour. (J. B., 25 mai.)

M. PIRSON : Je ne tiens pas à ce que ma proposition soit discutée aujourd'hui. (J. B., 25 mai.)

Cet incident n'a pas de suite. (I., 25 mai.)

On demande l'impression des pièces communiquées. (I., 25 mai.)

M. DE ROBAULX : J'ai appris par MM. les diplomates que lorsqu'on reçoit une pièce diplomatique, on est censé en approuver le contenu. Si cela est, je m'oppose à l'impression, ou tout au moins, si la pièce est imprimée, je demande qu'il soit déclaré que le congrès n'entend point par là donner son approbation aux principes qui y sont posés. (I., 25 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Je ne pense pas que l'impression ait jamais été regardée comme une preuve d'adhésion. (J. B., 25 mai.)

M. VAN DE WEYER : Je ferai observer au préopinant que nous ne recevons pas la pièce, mais que nous en recevons communication par M. le ministre des affaires étrangères, et l'impression ne nous lie pas plus que n'a pu nous lier l'impression de tous les autres protocoles. (I., 25 mai.)

L'impression est ordonnée. (P. V.)

M. LE GRELLE : Messieurs, tous les membres

Digitized by Google

de l'assemblée reçoivent avec une grande satisfaction les deux communications qui viennent de nous être faites. L'horizon s'éclaircit enfin pour la Belgique, et il nous est permis d'espérer de voir dans peu le dernier terme de nos maux ; mais au moment d'entrer dans le port, prenons garde de nous laisser entraîner à de nouveaux malheurs, et cherchons à calmer une agitation funeste qui se manifeste sur quelques points de notre pays. Les ordres du régent ne sont pas exécutés partout comme ils devraient l'être, si nous en croyons les nouvelles qui viennent d'arriver. Prenons garde que cette insubordination n'entraîne la reprise des hostilités. Je demande que le congrès proteste d'avance contre de pareils actes, et contre une guerre qui serait commencée sans lui et contre lui. (I., 25 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Si vous faites une proposition, il faut la déposer. (I., 26 mai.)

M. LE GRELLE : Je ne fais pas de proposition, c'est un simple vœu que j'émets. (I., 25 mai.)

M. PIRSON : Il faut, comme l'a très-bien dit le préopinant, que les ordres de M. le régent soient partout reconnus et exécutés, car il n'est pas seulement l'homme du congrès, mais celui de la nation. Mais ce n'est pas une raison pour ralentir les préparatifs de guerre, et il ne faut pas se laisser endormir par les belles paroles de la diplomatie. Nous avons été ses dupes assez longtemps. Je demande que M. le ministre de l'intérieur nous fasse un rapport sur la garde civique ; qu'il nous dise quels sont les chefs qui ont été nommés pour la commander. Je demande aussi qu'une commission d'enquête soit nommée pour vérifier si les armes achetées par le gouvernement sont en bon état; on dit que celles qui nous sont venues d'Angleterre sont des armes de rebut dont la France n'a pas voulu. (I., 25 mai.)

M. DE ROBAULX : Je crois que tout le monde est d'accord ici que la guerre ne doit pas commencer par des émeutes (*rumeurs*) et sur un seul point; tout le monde est d'accord aussi que les ordres du régent et du gouvernement doivent être exécutés. Je ne veux pas de la guerre à tout prix; mais si elle devient nécessaire, il faudra bien s'y résoudre : alors nous expliquerons à l'Europe que nous y avons été forcés par la diplomatie ; nous dirons que nous ne faisons pas la guerre pour faire des conquêtes, mais pour conserver ce que nous avons conquis une fois ; tout le monde désavouerait la guerre aujourd'hui, si elle n'émanait de la volonté de la représentation nationale et du gouvernement. (I., 25 mai.)

M. LE GRELLE : Le préopinant a très-bien compris mon idée; si M. le régent a donné des ordres de suspendre les travaux, il faut que le gouvernement tienne à leur exécution. (E., 25 mai.)

M. VAN MEENEN : Il me semble qu'aussi longtemps que le ministère ne viendra pas se plaindre à nous que les ordres du gouvernement ne sont pas exécutés, nous n'avons pas à nous en occuper, car de pareils faits ne sont pas censés exister pour nous. (I., 25 mai.)

M. VAN DE WEYER : J'ajouterai que quant au désaveu qu'on nous demande et par lequel nous blâmerions toute hostilité commencée sans ordre du gouvernement, l'attitude calme et ferme du congrès au moment où des négociations importantes sont entamées et lorsqu'on nous en promet bientôt la fin, est un sûr garant pour la nation que la guerre ne se fera que lorsque les négociations dont je viens de parler seront épuisées. (I., 25 mai.)

Rapport sur la proposition concernant la fin des travaux législatifs.

M. LE PRÉSIDENT : L'ordre du jour appelle la discussion sur la proposition de M. Lardinois. (J. B., 25 mai.)

M. RAIKEM fait le rapport de la section centrale, sur cette proposition, qui tend à ce que le congrès ne s'occupe que des lois sur le sel, sur les distilleries et sur le budget (1). (I., 25 mai.)

Discussion de la proposition.

M. LARDINOIS : Messieurs, aux considérations que j'ai eu l'honneur de vous présenter, lors du développement de ma proposition, j'ajouterai qu'un des motifs déterminants qui doit nous engager à borner le cours de nos discussions législatives est la haine que nous portons à tout ce qui se rattache au système de l'ancien gouvernement ; ce qui fait que nous sommes un peu trop enclins à promener la faux sur les institutions et les lois qui en ont émané. Il doit nous suffire d'avoir détruit par notre constitution l'ancien colosse des abus, et d'avoir imprimé un mouvement irrésistible à la liberté, pour que le despotisme ait perdu à jamais son trône dans notre pays ; nous ne devons pas désormais changer nos lois avec une rapidité prodigieuse, et nous exposer à créer des institutions qui ne seraient qu'un tissu d'erreurs. Consultons avant tout, messieurs, l'expérience de

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 319.

Digitized by Google

l'histoire ! rappelons-nous que ce fut une grande faute à l'assemblée constituante d'avoir voulu déployer en même temps le génie de la création et de l'organisation. Elle était dès lors sans frein et sans limite, et dans cette confusion de pouvoirs, elle porta une foule de décrets qui furent la cause d'une infinité de malheurs dont la France eut longtemps à gémir.

Au milieu des orages d'une révolution, les lois ne peuvent se faire avec cet esprit d'ensemble, de rapports de mode, qui distingue une bonne législation. Dans les circonstances actuelles, nous n'avons pas assez de temps pour méditer sur les projets qui nous sont soumis, et surtout pas assez de calme pour juger constamment les choses telles qu'elles sont : cette tranquillité est réservée à la législature qui sera chargée d'organiser et de consolider ce que nous avons établi.

En comparaison du temps que nous croyons avoir à parcourir avant notre dissolution, le nombre des projets de lois présentés et à présenter est en quantités presque incommensurables. Vous sentez-vous disposés, messieurs, à embrasser tout ce travail ? Ou plutôt vous est-il possible de le faire avec la maturité et la perfection qu'exige la science législative ? Une loi sur la responsabilité ministérielle a fait reculer plus d'un publiciste, et je pense qu'on ne résoudra pas encore de sitôt cette grande question.

Qui décidera que la loi sur la liberté de la presse doit être faite d'après ces principes larges consacrés par notre révolution, ou avec des dispositions restrictives pour arrêter le débordement de certains journaux, dont les uns causent les émeutes et les autres y provoquent ? La loi sur l'organisation judiciaire n'est-elle pas assez importante pour être soumise, avant discussion, aux lumières des cours de justice du royaume ? Les lois municipales et provinciales ne doivent-elles pas être pesées, mûries, éclairées de l'expérience avant de prononcer sur des institutions qui doivent avoir une influence si grande et si directe sur les affaires publiques ? Je borne là mes questions; j'aurais pu encore vous parler, messieurs, des autres projets de lois, tels que celui du transit, qui ne peut être séparé de la loi sur les douanes ; mais je pense que mes remarques suffiront pour vous déterminer à admettre ma proposition telle que la commission centrale l'a modifiée, et ne nous occuper que des lois très-urgentes, abandonnant les autres à la prochaine législature. D'ailleurs vous n'avez pas l'intention de vous perpétuer en congrès. Si, il y a peu de temps, nous avons rejeté la dissolution, c'était à cause de la situation critique du pays, et pour ne pas abandonner le ministre aux exigences ou aux captations de fausse popularité.

La nation veut sortir de la perplexité dans laquelle elle se trouve ; les ministres doivent avoir bientôt des propositions à faire pour nous conduire à un état stable et définitif. Dans le cas contraire, nous devrons prendre l'initiative ; s'il n'y a pas moyen d'une prompte paix, déclarer la guerre, et dissiper ainsi les ténèbres de la diplomatie, pour connaître nos amis et nos ennemis.

J'ai vu avec plaisir l'empressement du ministre des finances à présenter son budget; j'espère que les autres ministres l'imiteront, et que les sections seront bientôt saisies de leur examen. Il nous faudra beaucoup de temps pour compulser toutes ces pièces et vérifier les dépenses énormes qui ont été faites. Je suis d'avis que cette seule loi nous tiendra plus de quinze jours, à moins qu'on ne veuille encore voter un budget de confiance.

Je me résume, et je dis que depuis sept mois nous nous consumons en provisoire; que nous sommes trop agités pour faire de bonnes lois organiques; que nous ne devons pas empiéter inutilement sur la puissance législative, et qu'il est important de s'occuper des questions qui peuvent nous faire parvenir à un état définitif.

(E., 25 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Messieurs, je conviens, avec l'auteur de la proposition, que le premier objet de notre mandat est de constituer l'État : aussi, si lorsque nous pouvons nous occuper de cet objet, nous allions nous en détourner pour nous occuper d'autre chose, je crois que nous manquerions essentiellement à notre mandat. Mais dire que le pouvoir législatif ne nous appartient pas, c'est avancer une chose tout à fait inexacte. Il suffit, pour le reconnaître, d'examiner le décret du 24 février dernier, dans lequel le congrès s'est réservé le pouvoir législatif dans toute sa plénitude (1). Mais quand il n'aurait pas fait cette réserve, le congrès pourrait-il déclarer qu'il ne votera que sur tel ou tel projet? Non, parce qu'il y aurait de sa part imprudence et légèreté. Dans les projets qui pourraient nous être présentés, il pourrait s'en trouver tel dont l'urgence serait incontestable; pourquoi irions-nous par avance nous lier les mains, nous interdire le droit de l'examiner? Je rejetterai donc la proposition. Je la rejetterai encore par un autre motif. Son auteur propose de borner nos discussions aux lois sur le sel, les distilleries et le budget; mais parmi les projets présentés, il y en a qui sont

(1) Voyez ce décret aux *Pièces justificatives*, n° 101.

Digitized by Google

aussi urgents que les lois financières; je me bornerai à citer la loi sur le jury, dont on attend l'organisation avec impatience; je citerai encore la loi sur les récompenses nationales, qui ne doit pas être renvoyée à la législature suivante, mais qui entre expressément dans les attributions du congrès.

L'orateur combat pareillement la proposition de la section centrale; il la regarde comme inutile en ce que le congrès a déjà déclaré en novembre qu'il ne s'occuperait que de projets et de propositions dont l'urgence aurait été reconnue. En terminant, l'orateur propose de faire un tableau de tous les projets, en commençant par le plus urgent, et d'examiner ces divers projets tant que le congrès se trouvera réuni, puisque dans les circonstances graves où se trouve la nation, la réunion du congrès est indispensable. Enfin il vote pour qu'il soit passé à l'ordre du jour. (L., 25 mai.)

M. LECOCQ : Sans examiner jusqu'à quel point les articles 135, 136 et 139 de la constitution, combinés entre eux et avec la disposition de l'article 2 du décret du 24 février 1831, peuvent s'opposer, en droit, à l'examen de toute autre question que celle du choix du chef de l'État, j'estime que cette question doit être mise en première ligne.

La nation est palpitante d'impatience, d'inquiétude: elle veut que la question du choix du chef de l'État soit pour nous une idée fixe; elle veut peut-être que là soit tout notre travail : l'intérêt du pays, disons le salut public, le commande ainsi.

D'ailleurs, je le demande, quel autre objet peut maintenant captiver nos esprits? Sans cesse distraits par la gravité de la question culminante, nous ne saurions apporter dans l'examen des questions secondaires le calme, la réflexion, l'étude nécessaires pour faire de bonnes lois.

D'après ces considérations, j'adopte la proposition de M. Lardinois, mais avec les modifications proposées par la section centrale, dont je faisais partie, ce qui me paraît tout concilier.

(L., 25 mai.)

M. VAN SNICK demande qu'au mot *urgence* qui se trouve dans l'article 1er du projet de la section centrale, il soit ajouté celui d'*importance*, afin, dit-il, que le congrès se réserve de voter les lois provinciale et municipale, qu'il doit avoir à cœur de donner à la nation, et qui ne sont que des corollaires de la constitution. (L., 25 mai.)

M. RAIKEM, rapporteur : Je m'oppose à l'amendement de M. Van Snick. Ce serait faire injure au congrès que de croire qu'il aurait déclaré l'urgence sur des objets qui n'auraient aucune importance. (*Rire général.*) (L., 25 mai.)

M. LE BARON BEYTS soutient que l'État ne sera définitivement constitué que lorsque les lois municipale et provinciale auront été rendues et lorsque le jury aura été organisé ainsi que la cour de cassation. Toutes ces matières sont donc urgentes sans qu'il soit besoin de le déclarer. Il en est de même de toutes les matières indiquées dans l'article 139 de la constitution; car sans cela la constitution ne serait qu'une vaine théorie. Je demande donc, si la proposition de la section centrale est admise, que l'on ajoute à l'article 2 la disposition suivante :

« Sans préjudice à l'article 139 de la constitution, qui désigne plusieurs matières sur lesquelles il doit être pourvu dans le plus court délai possible. »

(L., 25 mai, et A.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, appuie les observations de M. Beyts, et croit que le congrès doit s'occuper des lois qu'il lui a présentées sur le jury, la presse et l'organisation judiciaire. Il rappelle au congrès que la loi fondamentale des Pays-Bas promettait une organisation judiciaire, que le pays a vainement attendue pendant quinze ans. (L., 25 mai.)

M. DE ROBAULX parle en faveur de la rédaction de la section centrale. (E., 25 mai.)

La clôture de la discussion est mise aux voix et prononcée. (E., 25 mai.)

M. VAN DE WEYER demande la question préalable. (E., 25 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE demande qu'il soit passé à l'ordre du jour. (E., 25 mai.)

M. DE ROBAULX parle sur la position de la question. (E., 25 mai.)

L'ordre du jour est mis aux voix; après deux épreuves, le bureau déclare qu'il y a doute. (*L'appel nominal !*) (E., 25 mai.)

M. DEVAUX prend la parole pour faire des observations sur la position de la question. (E., 25 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE invoque le règlement, d'après lequel on ne peut prendre la parole entre deux épreuves, et se livre à quelques observations. (E., 25 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Vous en appelez au règlement, et cependant vous ne vous y êtes pas conformé. (E., 25 mai.)

M. DESTOUVELLES : Je demande la permission à M. le président d'appuyer la proposition de M. de Brouckere; M. Devaux a parlé quand il ne devait plus obtenir la parole; il devient nécessaire de vider la question qu'il a soulevée. (E., 25 mai.)

Digitized by Google

On procède au vote par appel nominal; 134 membres répondent à l'appel : 81 votent *contre* l'ordre du jour, 53 *pour;* en conséquence l'ordre du jour est rejeté. (P. V.)

On passe à la discussion des articles du projet de la section centrale :

« Le congrès national décrète :

» Art. 1er. Il y a urgence de s'occuper de tout » ce qui peut être relatif au choix du chef de » l'État. » (E., 25 mai, et A.)

M. HENRI DE BROUCKERE regarde cet article comme une mystification. (E., 25 mai.)

M. TRENTESAUX dit que l'on veut faire déclarer au congrès que deux et deux font quatre. (E., 25 mai.)

MM. CHARLES ROGIER et RAIKEM, rapporteur, sont entendus. (E., 25 mai.)

L'art. 1er est adopté. (P. V.)

» Art. 2. Que, pour le surplus, il ne s'occupera » de toute autre proposition qu'autant que l'ur- » gence en aura été reconnue et déclarée par le » congrès. » (A.)

M. LE BARON BEYTS propose d'ajouter :

» Sans préjudice à l'article 139 de la constitution, qui désigne plusieurs matières sur lesquelles il doit être pourvu dans le plus court délai possible. » (P. V.)

L'article est adopté avec cette addition. (P. V.)

« Art. 3. Que l'urgence d'une proposition sera » discutée en séance publique, sans renvoi préa- » lable aux sections, et que le renvoi aux sections » n'aura lieu que sur la proposition même et » après que l'urgence en aura été déclarée. » — Adopté. (A., et P. V.)

M. FRANÇOIS propose un quatrième article qui est rejeté. (P. V.)

Avant de passer à l'appel nominal, M. *Nothomb* fait observer que la proposition avait pour but de rétrécir le champ des discussions, et que l'amendement de M. Beyts lui a donné au contraire une grande extension. L'orateur prie le congrès de bien peser les termes de la résolution, contre laquelle il déclare voter. (I., 25 mai.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 135 membres répondent à l'appel : 58 votent *pour;* 77 *contre;* en conséquence le décret n'est pas adopté. (*Sensation. Rire général.*) (I., 25 mai, et P. V.)

Rapport sur le projet de décret ayant pour objet d'accorder un supplément de traitement aux membres des cours supérieures de justice de Bruxelles et de Liége.

M. FRANÇOIS fait le rapport de la section centrale sur le projet de décret relatif à un supplément de traitement à accorder aux membres des cours supérieures de justice de Bruxelles et de Liége (1).

MM. LE BÈGUE et **LE BARON BEYTS** prennent la parole. (E., 25 mai.)

L'impression et la distribution du rapport sont ordonnées. (P. V.)

M. VAN DE WEYER : J'ai une proposition à faire. Le bureau ne peut disposer des objets dont il est fait hommage au congrès. Un aigle a été donné au congrès par M. Lassalle : je demande qu'au lieu d'en ordonner le dépôt aux archives (*on rit*), cet intéressant oiseau soit déposé au Musée et livré à la curiosité des amateurs d'histoire naturelle. (I., 25 mai.)

Cette proposition est mise aux voix et adoptée. (P. V.)

La séance est levée à trois heures. (P. V.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 307.

Digitized by Google

SÉANCE

DU MARDI 24 MAI 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE secrétaire, donne lecture du procès-verbal ; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

L'administration communale de Geulle demande un délai de quatre mois pour le payement de la quote-part de cette commune dans l'emprunt des 12 millions.

M. Gérard-Henri Veltkamp, employé au gouvernement provincial du Limbourg, demande des lettres de naturalisation.

Deux cent cinquante officiers, sous-officiers et soldats du 6e bataillon de la garde civique de Bruxelles supplient le congrès d'élire le prince Léopold de Saxe-Cobourg roi des Belges.

M. Claude Denambruide, entrepreneur de travaux publics à Bruxelles, demande une place d'ingénieur au corps des ponts et chaussées.

M. Philibert, à Lauton (France), ancien officier des armées de France, demande à entrer dans les armées belges.

M. Welter, à Bruxelles, se plaint de l'administration de la justice.

M. François Drion, à Lodelinsart, présente au congrès un projet de loi sur les mines.

M. Vandepoele, commandant du corps des pompiers à Gand, se plaint de ce que le ministère lui refuse le supplément de solde que deux membres du gouvernement provisoire lui ont promis. (P. V.)

M. CHARLES COPPENS : Je demande qu'il soit donné lecture de cette dernière pétition. (I., 26 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, en donne lecture :

Le pétitionnaire rappelle les preuves de dévouement qu'il a données pour sauver sa patrie de l'anarchie, en octobre et février derniers, et entre dans des détails à cet égard. Il rappelle également que lorsque MM. Vanderlinden et Van de Weyer furent appelés à Gand, il fut promu au grade de colonel honoraire d'infanterie en présence de la garnison, du corps d'officiers et des généraux Goblet et Nypels. Il se plaint de ce que le gouvernement actuel n'admette pas qu'il ait droit à la solde par la raison qu'il n'est que colonel honoraire. (J. B., 26 mai.)

Cette pétition est, ainsi que les autres, renvoyée à l'examen de la commission. (P. V.)

M. PIRSON veut parler sur cette pétition. (J. B., 26 mai.)

M. DESTOUVELLES : Il faut attendre le rapport de la commission. (J. B., 26 mai.)

Proposition sur les moyens de terminer le différend entre la Belgique et la Hollande.

L'ordre du jour est la proposition de M. Pirson. (I., 26 mai.)

M. PIRSON : Messieurs, ma proposition contient beaucoup de choses : je n'ai pas la prétention de croire... (I., 26 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Lisez d'abord votre proposition : si elle est appuyée, vous la développerez après. (I., 26 mai.)

M. PIRSON lit sa proposition : elle est ainsi conçue :

« Le congrès national arrête qu'une commission de neuf membres sera nommée et chargée de lui

Digitized by Google

proposer dans le plus bref délai possible les moyens de faire évacuer les troupes hollandaises du territoire de la Belgique, y compris la rive gauche de l'Escaut, soit par l'influence des plénipotentiaires de Londres, soit par la guerre contre le roi de Hollande, guerre qui ne pourra être retardée plus de vingt-cinq jours; déclarant le congrès qu'aussitôt cette évacuation opérée, la plus grande déférence qu'il puisse marquer aux plénipotentiaires qui auront procuré ce résultat, c'est de s'en rapporter à eux pour le choix d'un roi de la Belgique, qui sera reçu et bien accueilli des Belges : à condition, bien entendu, d'accepter la constitution et de promettre de la faire observer. La famille de Nassau reste seule exclue.

» Aussitôt l'évacuation, des commissaires belges et hollandais se réuniront à Aix-la-Chapelle et décideront ce que chaque partie devra supporter dans toutes les dettes considérées communes, en prenant pour base soit l'état de population de 1830, soit le prorata des contributions directes de ladite année. Les domaines vendus de part et d'autre seront également pris en considération, et si le prince Frédéric est en possession de domaines représentant ses droits éventuels sur le Luxembourg, la valeur de ces domaines sera à charge de la Belgique.

» Les plénipotentiaires de Londres seront invités à prononcer sur la question de la libre navigation de l'Escaut et du Rhin, question qui intéresse gravement l'Allemagne, la Prusse, la Belgique et l'Angleterre.

» Si, pour obtenir l'évacuation désirée, la Belgique doit encore recourir aux armes, toutes questions de territoire et d'intérêt seront subordonnées aux chances de la guerre et de la victoire, le congrès, en cas de guerre, n'entendant nullement se lier ou s'engager par la présente déclaration envers qui que ce soit. Le pouvoir exécutif est chargé de presser avec la plus grande activité les préparatifs de guerre.

» Une commission d'enquête prise dans le sein du congrès sera chargée de prendre des renseignements positifs sur la quantité et la qualité des armes, et de proposer des poursuites contre tous ceux qui auraient abusé de la confiance du régent.

» Les motifs de la reprise des hostilités avec les Hollandais, si reprise il y a, et les conditions qui pourront les faire cesser à tout instant, seront déterminés par le congrès, adressés aux gouvernements et publiés par la presse, et des exemplaires seront répandus dans tout le voisinage. »

(I., 26 mai.)

Cette proposition est appuyée. (I., 26 mai.)

M. PIRSON : Ma proposition contient beaucoup de choses, je n'ai pas la prétention de croire qu'elles puissent être toutes adoptées. Il pourrait se faire même que quelques-unes ne méritassent point d'être appuyées. Lorsque je vous en aurai fait connaître les motifs, je vous demanderai la permission de vous dire quelques mots pour vous faire remarquer les choses qui peuvent être scindées.

Vous entendez le langage d'un homme tout à fait indépendant. Je ne connais ni lord Ponsonby (*on rit*), ni le général Belliard, je n'ai jamais vu M. Bresson (*on rit plus fort*); je n'ai jamais mis le pied dans le cabinet, ni dans les bureaux d'aucun de nos ministres. Je ne suis d'aucune coterie, ni d'aucune association, tout en applaudissant au patriotisme dont plusieurs sociétés font preuve.

Messieurs, pardonnez-moi ce petit préliminaire, il n'amènera pas, j'espère, deux heures et demie de discussion. Ce n'est ici qu'une petite vanité d'indépendance de ma part; il n'en serait pas de même d'une petite coquetterie de parole qu'aurait, par exemple, un diplomate qui, brûlant de faire des confidences connues de tout le monde (*nouveau rire*), tournerait et retournerait sous toutes les formes le manteau du secret, comme on voit une jolie chanteuse de société (*hilarité générale, interruption*), s'excuser de toutes manières pour chanter un air qu'elle serait bien fâchée qu'on ne lui demandât pas. (*Nouvelle hilarité.*)

La diplomatie nous a si bien enlacés dans ses filets, qu'un grand effort est nécessaire pour nous dégager. Je n'ai pas besoin de vous dire par quelle fatalité notre essor patriotique a été arrêté.

Après les excès des journées de septembre, commis à Bruxelles par une soldatesque effrénée, la barbarie de Guillaume exercée sur Anvers, et dont les effets avaient été calculés d'avance, a fait horreur et a produit des impressions favorables à l'acceptation d'un armistice dont la proposition nous est venue de la part des cinq grandes puissances.

Toute l'Europe saura (ici quand je parle de l'Europe, c'est aux peuples que je m'adresse et non aux rois; ceux-ci se rient de l'embarras dans lequel leurs protocoles nous ont mis); je dis donc : Toute l'Europe saura que si nous avons été dupes, c'est parce que nous avons montré trop de modération, trop de bonne foi, trop d'humanité.

Que les peuples soient avertis qu'en révolution il ne faut point de diplomates, mais bien des guerriers dévoués pour arriver au but.

Nous nous sommes arrêtés, messieurs; mais si nous avons perdu les avantages du premier moment, nous en avons acquis d'autres. Notre cause

Digitized by Google

s'est éclaircie, elle a été discutée dans tous les sens et en tout pays. Nous avons organisé une armée régulière, une garde civique nombreuse, des légions de volontaires et de tirailleurs, des batteries de canons, enfin nous sommes en mesure, non-seulement pour la défense, mais même pour l'attaque. Quand je dis pour l'attaque, ce n'est pas que nous ayons des projets de conquête, car si nous sortons des limites que nous nous sommes tracées par notre loi fondamentale, c'est que peut-être en bloquant les garnisons qui occupent encore une partie de notre territoire, nous croirons nécessaire de faire une guerre d'invasion en Hollande pour obtenir, plutôt que par des siéges réguliers, la restitution des deux forteresses qui nous manquent. Si nous sommes obligés de prendre ce parti, n'avons-nous pas la moitié de notre population sans ouvrage et bientôt sans ressource, qui s'élancera avec ardeur sur un pays où elle trouvera des indemnités (*rumeurs*); mais que dis-je, messieurs? je me laisse presque emporter par la passion, je parle de lancer une population entière contre une autre, et j'oublie que ces deux populations sont victimes de l'avarice et de l'entêtement d'un seul homme; que les Hollandais comme les Belges ne veulent plus d'une union qui avait été formée sans leur consentement mutuel et sans consulter leurs intérêts réciproques; ils étaient trop divergents, ces intérêts, pour qu'ils pussent s'accorder. Nous ne pouvions rester en société plus longtemps, mais nous pouvons redevenir leurs voisins et rétablir des relations volontaires de commerce. Belges et Hollandais, entendons-nous.

J'en reviens aux premiers débuts de notre jeune diplomatie, qui trouve son excuse dans ce que je viens de dire. Les démarches qu'elle a faites vers un côté unique, pour trouver un moyen de nous constituer définitivement, n'ont point réussi : elle a été trompée par des promesses perfides d'intérêt et d'affection; ceux avec qui l'on croyait sympathiser ont tout fait pour nous créer des embarras, et pour nous diviser; ils ont soldé, même dans leurs journaux, les calomnies les plus infâmes et les plus absurdes contre nous; ils nous ont représentés comme des fanatiques, des anarchistes et presque des brigands.

Souvenez-vous, messieurs, de ce que je vous disais dans la discussion sur la forme de notre gouvernement : « Aussi longtemps que la grande con» spiration des rois contre la liberté des peuples » existera, je ne consentirai point à lui donner un » seul homme de renfort. » Messieurs, vous avez assez de confiance en ma loyauté, j'espère, pour croire que je n'entreprendrai jamais rien contre la forme du gouvernement déterminée par la majorité du congrès et de la nation; mais je ne peux me dispenser de vous faire remarquer que le gouvernement de Louis-Philippe, de ce roi de fraîche date, créé par la volonté du peuple français, a, lui tout seul, fait plus que tous les rois de l'Europe pour la conservation de la Sainte-Alliance, en trompant, dispersant et désarmant les constitutionnels espagnols et italiens, en se maintenant dans une force d'inertie purement expectante, en laissant partout comprimer la liberté; il ne manquerait plus, pour achever son rôle et compléter à la fois deux parodies à jamais déshonorantes pour la France, la guerre et la restauration en Espagne, et le partage de la Pologne; il ne manquerait plus, dis-je, pour compléter son rôle, que de venir, avec des copartageants, morceler notre malheureux pays; mais alors nos soldats sympathiseraient avec les siens, et Dieu seul sait ce qu'il en adviendrait!

Messieurs, les machinations du gouvernement français absolvent encore notre jeune diplomatie : à celle-ci en a succédé une autre, elle a dirigé ses démarches d'un autre côté; je ne crois pas que la combinaison qu'elle a entamée réussisse, si nous ne prenons pas des mesures énergiques. Quoi qu'il en soit, je suis bien aise qu'elle l'ait tentée. Cette démarche prouvera notre impartialité; et puis, s'il n'arrive pas de catastrophes en Angleterre, on peut bien espérer de ce côté autant d'appui pour la liberté que du côté de la France. Le roi d'Angleterre s'élève au-dessus de l'aristocratie de son pays, le roi de France joue sa couronne, sa fortune, sa famille, et peut-être sa tête pour la reconstituer... *(A l'ordre! à l'ordre! L'agitation de l'assemblée est bientôt à son comble. Un grand nombre de membres demandent avec vivacité le rappel à l'ordre.)* (C., 26 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Pirson, il y a au moins inconvenance à parler ainsi d'un souverain avec lequel nous ne sommes pas en guerre. (L., 26 mai.)

M. PIRSON se dispose à continuer, mais de nouveaux cris *A l'ordre! à l'ordre!* se font entendre. (L., 26 mai.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, au milieu du bruit : On ne peut laisser passer un pareil langage en présence du représentant du roi de France, le seul qui nous ait reconnus.

(Les cris *A l'ordre! à l'ordre!* se font entendre de nouveau.) (L., 26 mai.)

MM. DESTOUVELLES, VAN DE WEYER, JOTTRAND, CLAES et plusieurs autres deman-

Digitized by Google

dent la parole; les cris *A l'ordre!* redoublent. (I., 26 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Je dois consulter l'assemblée pour savoir si elle décide le rappel à l'ordre. (*Oui! oui!*) J'ai fait, vous l'avez entendu, une observation à l'orateur. (*A l'ordre! à l'ordre!*) (I., 26 mai.)

M. DE ROBAULX : Je demande la parole. Avant de prononcer le rappel à l'ordre, l'orateur a le droit de donner des explications, et il doit être entendu. (I., 26 mai.)

M. PIRSON : J'ai dit et je répète que j'ai parlé du gouvernement de Louis-Philippe que j'ai le droit de censurer.... (*A l'ordre! Agitation croissante.*) (I., 26 mai.)

M. TRENTESAUX : Quoique j'entende assez difficilement, il me semble avoir entendu que l'orateur a dit que Louis-Philippe jouait sa tête.... (I., 26 mai.)

M. PIRSON : Je ne changerai pas un mot de ce que j'ai dit, parce que c'est écrit. Je vais répéter ma phrase. (*Non! non! Tumulte nouveau et plus fort.*) (I., 26 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Pirson a la parole pour répéter sa phrase. (I., 26 mai.)

M. PIRSON : J'ai dit : Le roi d'Angleterre s'élève au-dessus de l'aristocratie de son pays, le roi de France joue sa couronne, sa fortune, sa famille, et peut-être sa tête pour la reconstituer.... (I., 26 mai.)

VOIX NOMBREUSES : A l'ordre! à l'ordre! (*Le tumulte va croissant.*) (I., 26 mai.)

M. PIRSON continue de parler au milieu du bruit; il déclare que son intention n'a pas été d'insulter Louis-Philippe, mais qu'il a le droit de faire connaître ses prévisions, d'après la marche du gouvernement français. (I., 26 mai.)

M. DESTOUVELLES : Messieurs, que le roi d'Angleterre prenne une noble attitude en s'élevant au-dessus de l'aristocratie anglaise, que tous ses efforts tendent à amener une réforme parlementaire, après laquelle soupirent tous les vrais amis de la liberté, c'est à quoi nous applaudissons tous : mais à côté des éloges prodigués à ce propos au roi d'Angleterre, pourquoi des injures contre le roi de France, le seul précisément qui ait reconnu la Belgique, et défendu son indépendance? Pourquoi ces sorties injustes contre un gouvernement qui tous les jours nous donne des preuves signalées de sa sollicitude? (*Oh! oh! Murmures et réclamations générales, interruption prolongée*). Messieurs, permis à ceux qui ne partagent pas mon opinion de la combattre quand j'aurai fini, je les écouterai avec plaisir et sans les interrompre par des murmures; car, selon moi, les murmures sont de mauvais arguments, et je ne veux en employer que de convenables. Je demande pourquoi ces injures, et ici c'est dans l'intérêt du congrès que je parle, et dans l'intérêt sacré du peuple. Quoi! on ne craint pas de dire que Louis-Philippe joue sa famille et sa tête! Sa tête, messieurs! ah! le temps est passé où il était donné aux hommes de voir une tête de roi tomber sur l'échafaud (*sensation*), et sans doute de semblables catastrophes ne se reproduiront jamais. S'il est permis de censurer un gouvernement, du moins respectons cette tête royale (*nouveau mouvement*); je ne penche, messieurs, ni pour la France, ni pour l'Angleterre, je ne veux que le bonheur de mon pays; pour l'assurer, nous avons besoin des puissances étrangères, et nous devons respecter les têtes couronnées, plutôt que de les aigrir contre nous. (I., 26 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, les paroles de l'honorable M. Pirson sont sans doute le résultat d'un écart de zèle mal entendu. L'accueil qu'elles ont reçu me prouvent qu'elles n'ont point trouvé d'écho dans cette assemblée. Comme député, comme ministre, je proteste hautement contre de semblables paroles. (I., 26 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Vous avez entendu les explications de M. Pirson. Il déclare qu'il n'a pas voulu insulter Louis-Philippe. Nous connaissons tous le caractère franc et loyal de l'orateur; nous pouvons croire par conséquent à la sincérité de ses explications. Il me semble que nous pouvons laisser là cet incident et entendre la suite de son discours. (*Assentiment.*) (I., 26 mai.)

M. PIRSON poursuivant son discours :

Placés au milieu de tous les conflits politiques, des débats entre l'aristocratie et la démocratie, entre un libéralisme rétréci et la vraie liberté religieuse, débats que la Belgique ne partage pas, mais qui cependant influent sur le plus ou moins de sympathie que des voisins ont pour elle, placés entre toutes les jalousies de territoire et de limites, il n'est pas étonnant que les Belges éprouvent mille difficultés pour se constituer définitivement.

Quand je dis se constituer définitivement, ce serait quant à présent sortir d'un provisoire particulier et local pour rentrer dans le provisoire général de l'Europe; car si les rois cèdent aux exigences de l'aristocratie, s'ils persistent à vouloir comprimer la liberté et l'égalité, il y aura bientôt de nouvelles révolutions : alors elles seront terribles; les masses comprimées rompront les digues, et le torrent furieux brisera tout sur son passage.

Gardez-vous, messieurs, de considérer mes pré-

Digitized by Google

visions comme des désirs : je frémis d'horreur quand je pense à tous les maux que des imprudents semblent amonceler à plaisir sur leurs têtes et sur les nôtres. Quoi qu'il arrive, puisque nous ne pouvons rien sur les affaires générales, tâchons au moins de sortir honorablement du provisoire qui nous est particulier, et ne nous rendons pas *pieds et poings liés*.

Pour satisfaire l'orgueil et la vanité de la conférence de Londres, il faudrait, dit-on, accepter pour la forme le protocole du 20 janvier. Ensuite on pourrait obtenir des adoucissements ou changements favorables, payer par exemple 200,000 fl. de rente au prince Frédéric en récompense du sac des villes de Bruxelles et d'Anvers, au moyen de quoi le Luxembourg nous serait adjugé, bien entendu avec garnison prussienne à Luxembourg; la province du Limbourg pourrrait aussi nous être accordée encore moyennant garnison prussienne à Maestricht. On ne parle point du territoire hollandais sur la rive gauche de l'Escaut, parce que, dit-on, il est clair que ce territoire appartient de droit à la Hollande. La France se contenterait soi-disant de Bouillon. J'ai peine à croire que le gouvernement de Louis-Philippe voulût se donner aux yeux de la nation française le ridicule d'une part aussi minime.

S'il nous fallait absolument, très-absolument subir garnison prussienne à Luxembourg et à Maestricht, ayant perdu de cette manière tout moyen de résistance contre une invasion du côté de l'Allemagne, n'ayant plus d'existence neutre et indépendante assurée, ne pouvant plus nous soutenir que par la jalousie et la rivalité des puissances voisines, je voudrais que, par opposition à la Prusse, notre frontière du midi fût sous la sauvegarde de la France. Dans ce système elle aurait aussi garnison dans deux de nos forteresses, les autres seraient rasées. (*On rit.*) Dans cette hypothèse, nous pourrions nous passer d'armée; une bonne garde civique suffirait, nous donnerions l'exemple du désarmement général, nouveau mensonge politique.

Messieurs, ne serait-ce point là ce que j'ai appelé à mon début, nous livrer pieds et poings liés? J'en jure par nos volontaires, par notre armée régulière, par notre garde civique, par tous les Belges, cela ne sera point, et le jour que vous aurez fixé pour le signal du combat, si ce signal doit être donné, il nous arrivera de nombreux auxiliaires : partout il y a des amis de la liberté et de l'égalité, qui arriveront avec des armées, et bientôt ils partageront avec nous les tonnes d'or du roi Guillaume. (*Rumeurs.*)

Enfin, notre cause n'est-elle pas celle de Dieu même, qui veut être adoré librement et dans l'intimité de notre foi? Et ne sait-on pas que celui qui voulait nous dépouiller voulait aussi torturer nos consciences? Le Dieu des Polonais est le Dieu des Belges; il nous aidera!

Il y a dans la Belgique quelques partisans de la paix à tout prix; car quelqu'un m'a engagé à consentir au protocole du 20 janvier, avec promesse qu'il y serait fait des modifications importantes, aussitôt que nous aurions montré cette déférence envers la conférence de Londres. Ces modifications, messieurs, vous venez de les entendre, garnison prussienne à Luxembourg et à Maestricht, rente annuelle et perpétuelle de 200,000 florins pour le prince Frédéric. Je crois même qu'il préférerait le remboursement du capital. La Flandre zélandaise resterait à la Hollande. A ces conditions nous pourrions de suite avoir un roi; on pense que le prince de Saxe-Cobourg accepterait.

Je ne sais si notre ministère abonde dans ce sens, je ne sais s'il veut nous conduire pieds et poings liés, comme je le disais tout à l'heure, pour faire amende honorable à la Sainte-Alliance; si tel n'est pas son projet, pourquoi ce peu d'activité pour organiser la garde civique? Il y a des lacunes et des imperfections nombreuses dans la loi sur cette institution, pourquoi ne pas nous mettre à même de la compléter ? pourquoi cette vacature prolongée du ministère de la guerre dans un moment que j'appellerai suprême, puisque notre indépendance nationale est dans le plus grand danger?

Vous avez lu et entendu comme moi, messieurs, ces menaces d'invasion qui nous arrivent de toutes parts, si nous n'acceptons pas de suite les protocoles de Londres; jusqu'au mince rejeton de Casimir Périer qui nous menace de l'abandon de la France; il a donc déjà obtenu pour lui et son père une sauvegarde de la Prusse, ou peut-être déjà évacue-t-il sa caisse à Londres; car si la Sainte-Alliance arrive chez nous, elle tentera d'aller jusqu'à Paris; mais soyons tranquilles, messieurs, ceux qui voudraient nous faire peur ont plus peur que nous; ils tiennent à leurs écus, et nous à notre honneur.

Ne croyez pas à l'invasion, messieurs, s'il est vrai que les gouvernements voisins ne veuillent pas la guerre entre eux. Mais si cette guerre est résolue, nous ne l'empêcherons pas non plus. Ainsi, restons fermes à notre poste avancé, la grande garde n'est pas loin de nous, et ce n'est point le propriétaire d'Anzin qui la commandera.

Digitized by Google

Nous avons été dupes de la conférence une première fois; un grand acte de barbarie lui a fourni l'occasion de se présenter sous les auspices de l'humanité, et tout n'était que déception. Aujourd'hui, d'une part, elle fait insérer des menaces dans les journaux, des affidés les répètent, et, d'autre part, elle nous enjôle afin que nous l'aidions à comprimer l'impatience de nos soldats. Elle nous demande ce que nous pensons des indemnités ou rachats au moyen desquels la question du Luxembourg pourrait s'arranger. Elle nous demande de bien désigner les couleurs de notre pavillon, pour nous faire croire à une prompte reconnaissance : tactique, ruse de diplomates, messieurs! (*Rire.*) Si la conférence était aussi pressée que nous d'en finir, ne nous parlerait-elle pas du Limbourg, de la rive gauche de l'Escaut, de l'évacuation d'Anvers et de Maestricht, toutes questions qu'elle connaît aussi bien que nous? Eh bien, qu'elle nous donne des *apaisements* sur tous ces points, et puis nous serons justes et loyaux sur la question d'indemnité du Luxembourg et de la dette, et raisonnables sur les convenances réciproques des limites du côté de Venloo.

Expliquons-nous donc nettement sur tous les points. Que la conférence s'explique à son tour, et si nous parvenons à nous accorder, qu'elle nous donne un roi de suite. Voilà je crois l'acte de la plus grande déférence que nous puissions faire; si elle n'en est point satisfaite, faisons la guerre à la Hollande; advienne que pourra, le sort des armes décidera sur le tout.

Il nous conviendrait beaucoup de fixer un terme. Cette fixation pourrait contribuer à empêcher quelques excès d'impatience de nos soldats; mais d'un autre côté elle pourrait être considérée comme une impertinence : vous jugerez quel est à cet égard le parti le plus convenable à prendre. Mais ne craignez point de paraître trop grands et trop fiers lorsque vous parlez au nom de la liberté.

(C., 26 mai.)

QUELQUES VOIX : L'impression et le renvoi aux sections. (I., 26 mai.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Je demande l'ordre du jour sur la proposition ou plutôt la question préalable. La nomination d'une commission et le renvoi en sections seraient une adhésion à des principes que sans doute vous désavouerez tous et pour l'honneur de notre tribune et pour le respect que nous nous devons à nous-mêmes. (*Appuyé! appuyé!*) (I., 26 mai.)

M. DE ROBAULX : Il ne s'agit pas ici des développements dont M. Pirson a fait suivre la lecture de sa proposition; il s'agit du fond qui ne peut être confondu avec les motifs que l'auteur de la proposition a cru devoir invoquer pour l'appuyer. Ce n'est pas ainsi, messieurs, qu'on doit escamoter une discussion qui doit être si grave, si importante. Eh quoi! les questions relatives à la paix et à la guerre, à l'intégrité du territoire, les questions les plus vitales pour l'existence et l'honneur du pays vous sont soumises, et vous les écarteriez par un dédaigneux ordre du jour! Ce n'est pas avec cette légèreté que nous devons traiter les intérêts qui touchent le plus près aux affaires de notre pays. (*Bravos et acclamations dans l'assemblée et dans les tribunes.*) Je ne demande pas que la proposition soit discutée instantanément, mais je demande aussi qu'on ne la détruise pas par l'adoption de l'ordre du jour, d'autant plus que cette décision pourra toujours être prise, lorsque les sections auront examiné le projet de décret qui vous est soumis. J'appuie donc le renvoi aux sections. (E., 26 janv.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : J'abonde tout à fait dans le sens du préopinant pour ce qui est de l'importance de la question; aussi c'est moins sur le fond que sur la forme que je demande la question préalable. Pour preuve de ce que je dis, si le préopinant veut s'emparer de la proposition et la présenter sous des termes convenables, je suis prêt à l'appuyer; mais non-seulement les développements ont été présentés dans des formes que je ne saurais approuver; mais le texte lui-même de la proposition contient des termes inconvenants. C'est pour que la proposition soit dégagée de tout outrage inconvenant et pour que la discussion puisse avoir lieu librement et à l'abri de toute influence semblable à celle qui vient de se manifester pendant le discours du préopinant, que je demande la question préalable sur celle qui vient de nous être présentée.

(I., 26 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Je pense que dans la proposition il n'y a rien d'inconvenant. Si inconvenance il y a, ce n'est que dans l'exposé des motifs, et il me semble qu'il suffit de séparer les motifs de la proposition elle-même, et de ne renvoyer que celle-ci aux sections, pour satisfaire à toutes les exigences. (I., 26 mai.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, sur la demande de quelques membres, donne lecture de la proposition. (I., 26 mai.)

M. JAMINÉ : Si la proposition se bornait à fixer un délai pour terminer les négociations, je l'appuierais de toutes mes forces; mais telle qu'elle est, je ne peux que demander la question préalable. Je ferai à cet égard une observation qui n'a

Digitized by Google

pas encore été faite: c'est que la proposition, telle qu'elle est, attaque directement la constitution, en conférant aux plénipotentiaires de Londres le droit de donner un roi à la Belgique, tandis que ce droit n'appartient qu'au congrès national.

(I., 26 mai.)

M. VAN DE WEYER : J'avais demandé la parole pour prouver l'inconstitutionnalité de la proposition par les motifs que vient de faire valoir le préopinant. D'une autre part, nous qui avons protesté contre toute intervention des puissances dans nos affaires, nous irions consacrer par le renvoi aux sections une intervention précisément lorsqu'il s'agit du plus pur et du plus sacré de nos droits, celui de nous choisir un roi.

(I., 26 mai.)

M. DE ROBAULX à M. Pirson : Retranchez cette partie de votre proposition. (I., 26 mai.)

M. PIRSON : Je retire la proposition de laisser aux plénipotentiaires le droit de nous choisir un roi. (I., 26 mai.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII fait observer que la proposition n'est pas rédigée en forme de décret, ainsi que le prescrit une précédente décision du congrès. (I., 26 mai.)

M. PIRSON s'empresse de la rédiger en forme de décret (1). (E., 26 mai.)

M. DESTOUVELLES veut qu'on mette la question préalable aux voix. (I., 26 mai.)

MM. DE ROBAULX et **VAN MEENEN** s'y opposent. (I., 26 mai.)

Plus de dix membres se lèvent pour le renvoi aux sections; ce renvoi est ordonné, ainsi que l'impression. (P. V.)

(1) Voyez aux *Pièces justificatives*, n° 205, la proposition ainsi formulée.

(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 323.

Projet de décret sur l'organisation de la cour de cassation.

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, présente un projet de décret sur l'organisation de la cour de cassation (2).

L'assemblée en ordonne l'impression et la distribution, et le renvoi aux sections. (P. V.)

Budget du département de la justice pour l'exercice de 1831.

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, présente le budget de son département, pour l'exercice de 1831 (3).

L'assemblée en ordonne l'impression, la distribution et le renvoi à l'examen des sections.

(P. V.)

Rapport sur le projet de décret relatif aux récompenses nationales.

M. RAIKEM fait, au nom de la section centrale, un rapport sur le projet de décret relatif aux récompenses nationales; il donne lecture du projet adopté par la section centrale, qui diffère en beaucoup de points de celui présenté par le ministre (4). (I., 26 mai.)

L'assemblée en ordonne l'impression et la distribution. (P. V.)

La séance est levée à trois heures. (P. V.)

(3) Voir *Pièces justificatives*, n° 244.

(4) Voyez ce projet aux *Pièces justificatives*, n° 321.

Digitized by Google

SÉANCE

DU MERCREDI 25 MAI 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre de M. Goffint, député du Hainaut, qui donne sa démission. (I., 27 mai.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Douze habitants de Ninove se plaignent des poursuites illégales intentées contre eux par le receveur des contributions.

Dix-huit négociants de Bruxelles demandent la libre sortie des avoines.

M. Dirkx, à Bruxelles, ayant une communication importante à faire au congrès, demande qu'une commission soit nommée pour l'entendre.

M. Hoornaert, à Waereghem, fait des observations concernant la loi de 1822 sur le sel.

Trente-six officiers, sous-officiers et chasseurs de la compagnie dite de Chasteler demandent que le prince de Saxe-Cobourg soit élu roi des Belges.

Une centaine d'officiers, sous-officiers et soldats de la garde civique de Bruxelles font la même demande.

M. de Valanthiennes, major, rappelle au congrès sa demande en naturalisation.

M. Diepenbeeck, à Bruxelles, se plaint d'une interprétation donnée par le gouvernement à la loi sur la milice.

M. Trico, à Bruxelles, demande un emploi, soit au ministère des finances, soit au ministère de l'intérieur.

Trente-huit négociants des environs de Charleroy se plaignent de la lenteur que mettent les entrepreneurs du canal de Charleroy à Bruxelles, à faire achever les travaux. (I., 27 mai et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions, à l'exception de la demande de M. Hoornaert, qui est renvoyée à la section centrale chargée de l'examen de la loi sur le sel. (P. V.)

M. FRISON : Le congrès, dans sa précédente session, a décrété que 300,000 florins seraient alloués aux entrepreneurs du canal de Charleroy, afin de les aider à achever leurs travaux; il paraît, d'après la pétition qui vous est adressée et qui est signée par les exploitants notables de l'arrondissement, que l'on pousse les travaux avec bien peu d'activité.

Je demande que le congrès charge le ministre de l'intérieur de s'assurer du fait par une enquête ou tout autre moyen, et de prendre les mesures nécessaires afin que ces 300,000 florins ne reçoivent point d'autre destination que celle qui leur est assignée, c'est-à-dire l'achèvement prompt du canal, qui, d'après le dire même du directeur, pouvait être terminé endéans trois mois, ce qui certes n'aura point lieu si l'on n'emploie pas un plus grand nombre d'ouvriers aux terrassements qui seuls restent à terminer.

Vous sentirez, messieurs, toute la justice de ma demande et la nécessité de prendre la décision que je réclame; car, si l'on doit attendre le rapport de la commission des pétitions sur celle-ci, autant vaudrait renvoyer les pétitionnaires aux calendes grecques. (E., 27 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, déclare qu'il ne peut parler actuellement sur les indications données par le préopinant; demain il fournira les explications nécessaires sur la question du canal. (E., 27 mai.)

M. FRISON déclare être satisfait de ce que vient d'annoncer M. le ministre. (E., 27 mai.)

Digitized by Google

Propositions sur la mise à l'ordre du jour de la question du choix du chef de l'État ; sur l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg ; sur des négociations préalables à cette élection ; et sur l'évacuation des ennemis, du territoire de la Belgique.

M. LE PRÉSIDENT : Quatre propositions ont été remises sur le bureau ; je vais vous donner lecture de la première : elle est de M. Lecocq, qui s'est entendu avec M. Constantin Rodenbach, qui déjà avait déposé une proposition analogue.

« AU NOM DU PEUPLE BELGE.

» Attendu qu'il est urgent de procéder au choix du chef de l'État, et qu'il convient de mettre tous les membres du congrès à même de prendre part à cette élection,

» Le congrès décrète que la question du choix du chef de l'État sera portée à l'ordre du jour du premier juin prochain. »

Cette proposition est signée par MM :

Lecocq, le baron de Sécus (père), le baron Frédéric de Sécus, Vilain XIIII, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Blomme, de Gerlache, de Rouillé, Liedts, Henri de Brouckere, Le Bon, Peeters, Buyse-Verscheure, de Decker, Baugniet, le baron de Woelmont, le baron de Terbecq, l'abbé de Foere, Coppieters, Bosmans, Le Bègue, de Coninck, de Nef, Allard, l'abbé Pollin, Raikem, de Tiecken de Terhove, le comte d'Arschot, Gelders, d'Hanis van Cannart, Rouppe, Barbanson, le baron Verseyden de Varick, le baron de Leuze, Jacobs, Van der Belen, de Ville, Berger, le baron Osy, Verwilghen, le comte de Bocarmé, le marquis de Rodes, l'abbé Van Crombrugghe, Lefebvre, Van Innis, Gendebien (père), le baron Joseph d'Hooghvorst, Thienpont, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Louis Coppens, Zoude (de Saint-Hubert), Cauvin, d'Martigny, Jaminé, le baron de Stockhem, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, Le Grelle, Dumont, Van Hoobrouck de Mooreghem, Bischoff. (I., 27 mai, et A. C.)

M. DE ROBAULX : S'il y a une majorité toute formée, il est inutile de délibérer. (I., 27 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Je ferai observer à M. de Robaulx qu'il ne s'agit pas maintenant de délibérer, ce n'est ici qu'une simple proposition ; je ne sais à quoi tend l'observation de l'honorable membre. (I., 27 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE : De ce qu'une proposition est signée par un grand nombre de membres, il ne s'ensuit pas que son adoption soit certaine et qu'il ne faille pas délibérer ; rien ne peut dispenser de la discussion. (I., 27 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Rodenbach a la parole pour développer sa proposition. (I., 27 mai.)

M. CONSTANTIN RODENBACH : M. le président, avant que je prenne la parole pour développer ma proposition, ne convient-il pas de la faire accueillir par l'assemblée? (*Explosion d'hilarité*). L'assemblée ne m'a pas compris ; ma proposition n'a pas été lue. (I, 27 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Lecocq m'a dit que vous vous étiez entendus, et que votre proposition était en tout conforme à la sienne. (I., 27 mai.)

M. CONSTANTIN RODENBACH : Ma proposition est déposée depuis hier matin. Je demande la priorité pour ma proposition sur toutes les autres. (I., 27 mai.)

Il est donné lecture de cette proposition ; elle est ainsi conçue :

« J'ai l'honneur de demander au congrès que la discussion sur le choix du chef de l'État soit fixée au 1er juin prochain.

» C. Rodenbach. »

(E., 27 mai.)

Cette proposition est appuyée. (E., 27 mai.)

M. LECOCQ fait observer que les deux propositions tendent au même but, et déclare ne pas vouloir contester la prétention de M. Rodenbach ; il lui cède volontiers l'honneur du développement. (J. B., 27 mai.)

M. CLAES (de Louvain) : Je demande qu'avant tout développement, il soit donné lecture de toutes les propositions qui ont été déposées sur le bureau. Peut-être, après en avoir pris connaissance, l'assemblée donnera-t-elle la priorité à celle de M. Blargnies sur toutes les autres. (I., 27 mai.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de trois propositions, dont la première, qui est signée par M. Pirson (1), rentre dans celles de MM. Lecocq et Rodenbach.

La seconde est ainsi conçue :

« Les députés soussignés proposent le prince Léopold de Saxe-Cobourg pour roi de la Belgique. »

Suivent les signatures de 95 députés (2), MM :

L'abbé Boucqueau de Villeraie, le comte

(1) Le texte de cette proposition n'a été ni publié, ni conservé.

(2) Dix-sept autres députés sont venus ajouter leur signa-

Digitized by Google

d'Arschot, Gelders, Lecocq, Constantin Rodenbach, Barbanson, Zoude (de Saint-Hubert), Verwilghen, Van der Belen, Lefebvre, le baron Verseyden de Varick, l'abbé Joseph de Smet, Jacobs, d'Hanis van Cannart, le baron de Leuze, de Ville, Cauvin, le baron Osy, Rouppe, Van Hoobrouck de Mooreghem, Marcq, Goethals-Bisschoff, Berger, le comte de Bocarmé, le baron de Coppin, François, de Tiecken de Terhove, Van Innis, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Louis Coppens, Du Bois, Jaminé, le baron de Stockhem, le baron de Sécus (père), le baron Frédéric de Sécus, Marlet, Hippolyte Vilain XIIII, le comte de Quarré, le vicomte Desmanet de Biesme, d'Hanens-Peers, le comte Werner de Mérode, Nothomb, Fendius, Van de Weyer, le comte d'Oultremont, Blomme, Henri de Brouckere, de Gerlache, Le Bègue, Le Bon, de Coninck, Baugniet, le marquis de Rodes, Peeters, de Behr, Gendebien (père), Gustave de Jonghe, le baron Joseph d'Hooghvorst, Thienpont, Jean Goethals, Simons, Béthune, Demelin, le comte Félix de Mérode, Delwarde, Raikem, le vicomte Charles Vilain XIIII, Meeus, le baron de Pélichy van Huerne, Roels, Dumont, le baron de Viron, Cols, de Decker, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, Destouvelles, de Nef, Thorn, l'abbé Wallaert, Geudens, l'abbé Pollin, de Man, Claes (d'Anvers), Vandenhove, Allard, Le Grelle, Serruys, Joos, le baron de Woelmont, l'abbé de Foere, le baron d'Huart, le baron de Terbecq, Coppieters, Bosmans, Du Bus.

La troisième proposition est conçue en ces ces termes :

« AU NOM DU PEUPLE BELGE,

» Le congrès national

» Décrète :

» Avant de procéder à la nomination du prince de Saxe-Cobourg, le congrès fera dans le plus bref délai connaître à la conférence de Londres et au prince lui-même l'indemnité qu'il croirait pouvoir offrir pour le Luxembourg et les arrangements auxquels il croirait pouvoir consentir quant au Limbourg et à la Flandre zélandaise.

» Blargnies,
» P. Claes (de Louvain),
» D'Elhoungne. »

M. le président donne ensuite lecture de la proposition suivante :

« AU NOM DU PEUPLE BELGE,

» Le congrès national,

» Considérant que la constitution déclare que les provinces d'Anvers, de la Flandre orientale (y compris la rive gauche de l'Escaut), et de Limbourg, font partie de la Belgique;

» Considérant que, malgré l'évidence du droit que la Belgique indépendante a sur les provinces ci-dessus, les troupes hollandaises n'en persistent pas moins à en occuper des parties, et à les empêcher de jouir du régime constitutionnel belge;

» Considérant que la suspension d'armes, si souvent rompue par les Hollandais, n'a point produit l'effet qu'on en entendait, puisque le gouvernement hollandais se montre sourd à toutes propositions d'arrangement compatibles avec l'honneur et l'indépendance de la Belgique;

» Considérant que, si la Belgique doit à sa propre dignité, et à des motifs d'ordre supérieur de reprendre les hostilités contre la Hollande, elle doit aussi à la paix des puissances voisines de déclarer qu'elle ne veut faire aucune conquête et qu'elle se contentera de chasser les ennemis de son territoire;

» Considérant que toutes négociations ultérieures sont désormais impossibles, si au préalable l'indépendance de la Belgique et l'intégrité de son territoire, conformément à la constitution, ne sont de fait assurées,

» Décrète :

» Le pouvoir exécutif est chargé de prendre *immédiatement* des mesures, même *par la force, pour établir les lois et autorités belges dans toutes les parties du territoire de la Belgique actuellement occupées par les ennemis.*

» Charge le pouvoir exécutif de l'exécution du présent décret.

» A. de Robaulx. »

Enfin il lit une dernière proposition par laquelle M. Helias d'Huddeghem demande que le rapport sur les demandes de naturalisation soit ajourné jusqu'après l'élection du chef de l'État.

(I., 27 mai, et A. C.)

ture à cette proposition, aussitôt qu'elle fut imprimée; ce sont MM. le chevalier *de Theux de Meylandt*, *Mulle*, *Lebeau*, *Devaux*, le comte *d'Ansembourg*, le baron *Beyts*, *Barthélemy*, *Bischoff*, l'abbé *Andries*, *Morel-Danheel*, le vicomte *de Bousies de Rouveroy*, *Isidore Fallon*, *Pirson*, *Berthels*, *Nopener*, *Olislagers de Sipernau*, *d'Marligny*.

Digitized by Google

M. LE PRÉSIDENT : M. Constantin Rodenbach a la parole pour développer sa proposition. (I., 27 mai.)

M. CONSTANTIN RODENBACH : Messieurs, c'est pour la troisième fois que la question importante du choix du chef de l'État me fait monter à cette tribune. Je pressais naguère sa solution, alors que je croyais qu'elle était utile et glorieuse pour la Belgique. Aujourd'hui des motifs non moins puissants m'engagent à rappeler votre attention sur l'objet principal du mandat dont nous sommes investis. Il serait inutile, messieurs, de vous entretenir de la nécessité de clore notre révolution, vous en êtes trop intimement convaincus pour que j'insiste sur ce point. Après d'indignes déceptions diplomatiques, tous les intérêts nous commandent d'accomplir les vœux de la nation, qui s'irrite, s'aigrit du trop long provisoire. Il me semble que nous ne devrions pas être réunis en ce moment pour voter des lois sur le sel, sur les distilleries. Pourquoi ne pas remettre ces objets à une époque plus calme, à la prochaine législature? Si quelques-uns de nous ont provoqué la convocation du congrès, c'est pour abréger la vive angoisse de la nation, pour élire un roi, pour décider la paix ou la guerre. Voilà les points que nous devons décider sans délai, voilà ce que le pays attend de nous, voilà ce que nous ne pouvons retarder d'un seul jour, sans trahir l'espoir de ceux qui nous ont envoyés. Les chances de guerre qui se multiplient autour de nous sont un motif de plus pour hâter le choix que je vous propose. Une fois le signal donné, nous ne resterons pas les seuls dans la lice : le moindre prétexte peut entraîner une intervention que personne aujourd'hui ne peut prévoir.

Je suis persuadé que du moment que les Français auront mis le pied en Belgique, notre existence politique aura cessé. Si avant que la lutte s'engage, nous élisons le chef de l'État, nous triompherons ou nous périrons avec lui. Mais du moins nous aurons protesté contre une réunion quelconque, qui serait pour nous le dernier, le plus grand malheur.

Je sais qu'infiniment restreints dans notre choix, nos suffrages ne peuvent se porter aujourd'hui que sur un seul prince. Je sais que ce n'est pas sur lui que sont tombés les vœux de la majorité de la nation, lorsqu'il était possible de faire un choix. Moi-même j'appuyais alors le candidat du peuple et de l'armée, qui, par la conduite machiavélique du cabinet français, nous a été ravi sans retour. Je sais que quelques personnes semblent craindre pour notre pays une influence tout anglaise. Si je partageais cette crainte, ma voix ne s'élèverait pas aujourd'hui en faveur d'un prince que les circonstances semblent pousser au trône de la Belgique. Si je me suis jadis opposé avec force contre tout ce qui tendrait à une réunion à la France, je suis moins disposé encore à sacrifier l'indépendance du pays à l'Angleterre.

Mais avec la constitution que vous avez votée, messieurs, avec des chambres électives, un gouvernement tout belge, pouvons-nous craindre de devenir colonie anglaise? cela n'est pas possible; nous ne le voulons pas, nous ne le permettrons pas.

Le prince de Saxe-Cobourg n'a avec l'Angleterre aucun lien direct. Lorsqu'il sera roi des Belges, il pensera, il agira comme tel. Un souverain n'est d'ailleurs tout-puissant que lorsqu'il s'identifie avec la nation. Sa propre dignité, les vœux du peuple seront les voix prépondérantes, les seules qu'il pourra écouter.

En ce qui touche la différence de religion, je ne crois pas que les catholiques aient rien à redouter. On ne pourrait, sans violer la constitution, attenter aux franchises religieuses; quand la loi est violée, le pacte est rompu. La liberté ne peut périr en Belgique. La liberté religieuse surtout est assise sur des bases trop profondes, son association est trop compacte pour craindre quelque danger. Je dirai aux catholiques que le clergé belge est trop instruit, trop éclairé pour ne pas sentir sa force et sa puissance. S'il sait se garantir de toute protection, de tout privilége, s'il conserve sa devise glorieuse, *Liberté en tout et pour tous*, il restera comme un modèle d'union, de justice et de patriotisme. Je dirai aux républicains... (I., 27 mai.).

PLUSIEURS VOIX : A la question! à la question! (I., 27 mai.)

M. DE LEHAYE : Je ferai observer que ce n'est pas la question; il ne s'agit pas de discuter maintenant le mérite de la candidature du prince de Saxe-Cobourg, mais seulement de fixer le jour de l'élection. (I., 27 mai.)

M. DE ROBAULX : L'orateur est dans la question, il a le droit d'être entendu. (I., 27 mai.)

M. CONSTANTIN RODENBACH reprend en ces termes : Je dirai aux républicains qu'ils ont mauvaise grâce à vouloir revenir sur les décisions du congrès, expression fidèle des vœux du pays, qui ne veut pas de république. A ceux qui veulent la guerre immédiate, je leur dirai que c'est un sûr moyen d'amener la réunion à la France que de forcer celle-ci à intervenir *en notre faveur* pour anéantir notre indépendance.

Qui pourrait dire l'agitation de l'armée, l'ar-

Digitized by Google

deur des chefs, l'impatience des soldats prêts à accuser d'orangisme et de trahison tout ce qui s'oppose à la reprise des hostilités! Je crois que la guerre est indispensable, qu'elle aura lieu inévitablement. Mais si la force des armes doit décider de notre sort, avant que nous ayons donné un chef à l'État, nous serons unis à la France. Il faut à tout prix éviter ce triste résultat. Je dirai encore qu'il vaut mieux élire le chef de l'État, avant que les puissances se soient prononcées définitivement sur les questions territoriales et sur la dette; que le prince, négociant au nom du peuple belge, ayant en même temps sa dignité et la nôtre à maintenir, sera plus à même d'obtenir par son crédit des conditions favorables, en traitant d'égal à égal avec les puissances; que nous ne pouvons le faire, n'étant ni constitués, ni reconnus. J'ajouterai que notre nationalité et notre constitution, qui est la plus libérale de l'Europe, sont sauvées par la combinaison nouvelle; que le peuple impatient, voulant une fin quelconque, croit voir dans l'élection du prince de Saxe-Cobourg un gage de paix et de prospérité que nous ne pouvons plus tarder de saisir sans compromettre sans retour les intérêts de la patrie.

C'est, messieurs, par toutes ces considérations d'intérêt public que je propose l'élection du prince de Saxe-Cobourg. La réflexion seule, non l'enthousiasme, m'a guidé et guide en ce moment la majorité de la nation. J'ai évité avec soin de réveiller les passions et de parler leur langage, persuadé que tout ce qui se ressent de l'esprit de parti tend à compromettre les destinées de la Belgique. Espérons que le prince de Saxe-Cobourg, que la prudence et la sagesse offrent à notre choix, saura réaliser l'espoir que son avénement fait naître! Espérons que ce prince, dont on nous a fait un portrait flatteur, saura se concilier l'affection et la reconnaissance d'un peuple qui l'appelle aujourd'hui comme une planche de salut pour conserver son indépendance, le plus bel héritage que nous puissions léguer à nos descendants.

Convaincu, messieurs, que je ne serai pas plus initié dans les secrets politiques de la conférence de Londres dans quinze jours qu'en ce moment, je déclare hautement que je suis prêt à donner dès à présent mon vote au prince de Saxe-Cobourg.

(L., 27 mai.)

M. VAN DE WEYER : Messieurs, la proposition de choisir le prince de Saxe-Cobourg pour chef de l'État est faite par un grand nombre de députés. Ces messieurs ont eu l'obligeance de me choisir pour en développer les motifs, parce que depuis longtemps cette combinaison s'était présentée à mon esprit. Aujourd'hui que force est de nous constituer définitivement, c'est un devoir pour chaque député de concourir à l'acte solennel qui doit enfin, après huit mois de souffrances, couronner l'œuvre de notre régénération politique. Si nous pouvions consulter les électeurs de qui nous tenons notre mandat, je suis persuadé qu'ils nous diraient de terminer immédiatement le grand acte. Tout nous en fait un devoir : les intérêts de notre industrie, de notre commerce, et l'état de souffrance où depuis longtemps se trouve la Belgique. Car, messieurs, ne nous le dissimulons pas, le provisoire qui nous lasse tant finira par nous anéantir; il a entretenu jusqu'à ce jour les espérances coupables des ennemis de notre révolution; en se prolongeant il leur donnerait de nouvelles forces, et compromettrait ainsi notre belle révolution. Jusqu'ici elle est demeurée pure et sans tache; car, messieurs, le peuple belge a été admirable autant par son courage pour renverser la tyrannie, que par sa patience à supporter les maux qu'a entraînés la secousse terrible dont nous avons tant de peine à nous remettre. Mais aujourd'hui la souffrance ne peut plus se prolonger, il faut y mettre un terme, il faut rendre le bonheur au pays; pour cela il faut y ramener le calme et la confiance, qui ne peuvent guère s'accommoder d'un provisoire, mais qui renaîtront d'eux-mêmes le jour où le pays sera définitivement constitué.

Depuis longtemps le candidat que je propose aujourd'hui avait été désigné à vos suffrages par les officiers de la garde civique; pendant quelque temps des préventions injustes ont empêché de donner suite à cette combinaison, on y revient aujourd'hui, et je crois que nous devons nous en féliciter. Cette candidature n'est pas hostile aux institutions du pays. Le prince de Saxe-Cobourg a vécu dans un pays qui vit dès longtemps sous un régime constitutionnel, il sait en apprécier les avantages et il a sous les yeux l'exemple du roi d'Angleterre, qui vient de se placer à la tête du mouvement libéral pour doter la nation d'une réforme longtemps désirée. Quelques personnes cependant ont redouté que la candidature du prince n'entraînât des modifications à la constitution. Messieurs, je ne pense pas qu'aucun de nous, malgré l'amour bien naturel que chacun sent pour ses œuvres, je ne pense pas, dis-je, qu'aucun de nous songe avoir fait une œuvre parfaite et sans reproche en votant la constitution, et si quelques légers changements étaient nécessaires, je pense que personne n'hésiterait à les consentir. Loin de moi, messieurs, loin de nous de vouloir modifier les principes fondamentaux de notre pacte social.

Digitized by Google

Les principes éternels de justice et d'équité, et les droits imprescriptibles du peuple qui ont leur base dans la constitution, il n'est donné à personne de les renverser.

Les craintes manifestées pour nos intérêts commerciaux ne sont pas mieux fondées. Il ne faut pas oublier que, d'après notre constitution, ce n'est pas au gouvernement seul qu'il appartient de conclure des traités de commerce. C'est à la nation, c'est à la législature qu'il est donné de les ratifier ou de les rejeter, en sorte que si le prince souscrivait des traités nuisibles aux vrais intérêts du pays, il serait bientôt arrêté par la législature dans sa marche antinationale. Du moment donc que nos institutions sont à l'abri de toute atteinte, et que nos intérêts commerciaux et industriels sont garantis par cette combinaison, toute hésitation doit cesser, et nous devons nous féliciter du miracle qui s'opère en notre faveur; car, messieurs, c'est un miracle que d'avoir conservé dans le peuple, à travers tant d'agitation, ce respect pour les propriétés et pour les personnes dont il a donné tant de preuves : et à ce propos je dois, de cette tribune, repousser les calomnies que certains journaux ont répandues sur le peuple belge. C'est un miracle que nous puissions, après huit mois, parler sans crainte et librement à cette tribune et couronner par l'élection d'un chef notre glorieuse insurrection.

Peut-être, messieurs, existe-t-il dans quelques esprits des doutes sur l'acceptation du prince; à cet égard nous sommes convaincus qu'on ne peut nous communiquer de documents officiels qui prouvent que le prince acceptera la couronne s'il est élu : mais en avons-nous besoin? non, sans doute. Nous pouvons nous baser, pour former notre conviction sur ce point important, sur l'intérêt des puissances, qui doivent désirer de voir la Belgique constituée définitivement, et en possession de son indépendance, afin d'éviter une guerre générale. Eh bien! messieurs, nous n'en pouvons douter, les puissances veulent que la Belgique soit indépendante, car elles savent que si son indépendance était attaquée, il s'ensuivrait une conflagration générale qui bouleverserait l'Europe : cela, messieurs, doit nous être un sûr garant de l'acceptation du prince de Saxe-Cobourg; je ne veux pas parler ici de ce qui s'est passé en comité secret, et qui a jeté une lumière nouvelle sur la question. Mais, messieurs, en remettant l'élection au 1er juin, et à supposer que l'acceptation ne suivît pas, nous n'aurions rien compromis; au contraire, nous aurions donné aux puissances une preuve de plus, une garantie nouvelle, de notre ferme volonté de rester Belges, et de ne pas perdre notre indépendance par notre réunion à une puissance étrangère. Si le prince refusait, nous aurions le droit de dire aux puissances : Voyez dans quelle position vous nous avez placés; nous avons épuisé toutes les combinaisons possibles, pour vous prouver que nous voulions rester indépendants, et pour ne pas entamer des hostilités qui peuvent mettre l'Europe en feu; c'est sur vous seuls que tombera la responsabilité d'une guerre à laquelle vous nous avez forcés malgré nous. Telles sont, messieurs, les considérations qui ont porté mes collègues et moi à vous proposer la candidature du prince de Saxe-Cobourg, comme la seule combinaison propre à consolider la révolution et l'avenir de notre patrie. (I., 27 mai.)

M. DEVAUX, ministre d'État : Je demande la permission de faire une observation pour relever une erreur due sans doute à une distraction du préopinant, lorsqu'il a dit que le prince de Saxe-Cobourg mettait pour condition à son acceptation que la constitution fût modifiée..... (I., 27 mai.)

M. VAN DE WEYER : J'aurai sans doute bien mal expliqué ma pensée. J'en demande pardon à l'assemblée; je suis un des signataires de la proposition, et je déclare que si j'avais pensé que le prince eût mis pour condition à son acceptation que la constitution serait modifiée, je bifferais à l'instant ma signature. (I., 27 mai.)

M. DEVAUX, ministre d'État : Je dois déclarer que, dans les rapports qui ont existé entre le prince de Saxe-Cobourg et les commissaires belges, il n'a pas été question une seule fois de modifier la constitution. A la vérité nous étions tous d'accord que la constitution n'était pas une œuvre parfaite, puisqu'elle est une œuvre humaine, mais en même temps nous avons dit que si des modifications devaient y être apportées, ce ne seraient que celles que l'expérience seule aurait fait juger nécessaires. (I., 27 mai.)

M. LE PRÉSIDENT donne de nouveau lecture de la proposition de MM. Blargnies, Claes (de Louvain) et d'Elhoungne. (E., 27 mai.)

M. BLARGNIES la développe en ces termes :

Messieurs, je suis beaucoup moins confiant que les orateurs que vous venez d'entendre. Je me rappelle le jour, et il n'est pas loin de nous, où le ministère a dit : Le rôle de la diplomatie doit être *court, et très-court*. Qu'a-t-on fait depuis ce moment? On s'est engagé plus qu'on ne l'avait jamais fait dans les voies diplomatiques.

Avant de déterminer le système que nous devons suivre pour arriver à notre but, examinons quels sont les grands besoins du pays.

Digitized by Google

Le premier est de se constituer, mais de se constituer promptement; et cependant nous ne pouvons, ce me semble, élire un roi qu'en arrivant en même temps à la solution des questions du Luxembourg, de Maestricht et de la Flandre zélandaise.

La question du Luxembourg est loin d'être résolue. Car, à mes yeux du moins, la note que l'on a fait circuler parmi nous, adressée par le général Belliard à notre ministre des affaires étrangères, n'a en aucune manière changé l'état de la question. Permettez-moi d'en rappeler le texte:

« Le général Belliard est heureux de pouvoir » annoncer à M. le ministre des relations exté» rieures de la Belgique qu'il reçoit avis de son » gouvernement que les propositions remises par » lord Ponsonby ont été accueillies par la confé» rence de Londres, qui va ouvrir une négocia» tion pour faire obtenir à la Belgique la cession » du duché de Luxembourg, moyennant une in» demnité (1). »

Vous le voyez, des négociations vont être ouvertes, mais non pas encore pour fixer l'indemnité moyennant laquelle nous pourrons traiter du Luxembourg; nous n'en sommes pas encore là: des négociations vont être ouvertes pour que nous obtenions le droit de racheter le Luxembourg, s'il y a lieu.

Si de cette première question nous passons à celle de Maestricht, là rien, absolument rien, n'est fait.

Faudra-t-il donc que nous laissions la Belgique, déjà ouverte aux Prussiens par Luxembourg, faudra-t-il que nous la laissions également ouverte aux Allemands par Maestricht? En d'autres termes, devons-nous livrer notre pays aux puissances, pour qu'elles puissent, quand bon leur semblera, y vider leurs différends?

Quels avantages avions-nous au moins le droit d'attendre de l'élection du prince de Saxe-Cobourg? La solution de ces deux grandes difficultés.

On le sentait si bien d'abord, et le prince lui-même en était si convaincu, qu'il n'y a pas longtemps qu'on nous disait qu'avant de procéder à l'élection il convenait de terminer les questions de territoire.

Il est si vrai que telle était la pensée du gouvernement, qu'il paraît que lord Ponsonby s'était chargé de résoudre ces grandes difficultés. Et l'on attendait tout de lui, si ma mémoire est fidèle, pour lundi, terme de rigueur.

(1) Nous donnons cette note en entier aux *Pièces justificatives*, nº 186.

C'est sur sa parole qu'on s'appuyait, messieurs, la dernière fois qu'on nous a dit: *Le rôle de la diplomatie doit être court, très-court.*

Mais lord Ponsonby n'est pas revenu. Mais on ne sait quand lord Ponsonby reviendra. On ne peut rien nous dire sur les questions si graves que j'ai seulement signalées tout à l'heure, et cependant on nous insinue que, sans s'inquiéter de la solution des difficultés, il faudrait élire de suite, et que le prince Léopold acceptera *quand même.*

C'est à quoi je m'oppose de toutes mes forces.

D'abord je devais croire, et dans ma bonne foi j'ai cru, que le prince n'accepterait que s'il était élu à une forte majorité, et s'il pouvait nous apporter *en dot* la solution des questions de territoire.

Or, aujourd'hui rien ne nous dit que ces questions aient seulement fait un pas; et plusieurs de mes collègues me disent que le prince acceptera son élection à une majorité telle quelle.

Ce pas rétrograde justifie ma défiance.

J'appelle, messieurs, toute votre attention sur une réflexion qui me frappe: si nous élisons le prince Léopold, remarquez-le, nous ne sommes pas constitués, notre territoire n'est pas défini.

Une fois l'élection consommée, notre mandat expire, nous nous retirons. Eh bien, alors, messieurs, toute transaction sur notre territoire devient possible. J'en puise la preuve dans l'article 68 de la constitution, qui permet au chef de l'État de consentir à toute cession ou échange de territoire, *avec l'assentiment des chambres.*

Le congrès, serait-il le grand, serait-il le seul obstacle aux projets des puissances alliées? c'est ce qu'on n'a pas osé avouer. N'aurait-on pas un désir secret de se débarrasser de nous, dans l'espérance d'avoir meilleur marché d'une prochaine législature? (*Mouvement. Sensation profonde.*) Messieurs, voilà peut-être pourquoi on veut *élire* et *accepter quand même,* avant la solution des seules difficultés que présente notre situation. Allons plus loin.

Si vous élisez, vous aurez un roi qui acceptera, dit-on, qui viendra; mais si les négociations sur les questions de territoire durent deux, trois mois, et si elles finissent à notre désavantage, dans quelle position sera le prince à l'égard de la Belgique? Il ne sera plus regardé, n'en doutez pas, par tous les Belges, que comme un moyen de spoliation.

Et dans cette hypothèse, que personne n'osera certainement me contester, que nous aura-t-il apporté?

Digitized by Google

RIEN, et nous, nous lui aurons donné un trône, et nous aurons excité la méfiance, peut-être le mécontentement de nos voisins. (*Nouveau mouvement.*)

Et cependant, les circonstances sont graves, impérieuses; le pays est agité, *le rôle de la diplomatie doit être* COURT et TRÈS-COURT!

Il faut sortir du cercle de fer qui nous serre et nous blesse de toutes parts.

Appelons à notre aide le bon sens, la bonne foi, l'énergie.

Voyons bien notre position. Nous sommes, dit-on, une cause de perturbation, de guerre en Europe; on ne veut pas que cet état de choses dure plus longtemps; on veut de la paix à tout prix.

Eh bien, indiquons franchement aux puissances comment nous pouvons concourir au maintien de la paix.

Pénétré de toutes ces vérités, j'estime qu'il devrait paraître convenable au congrès :

1° De discuter le plus tôt possible, et avant toute élection, la question de l'indemnité à offrir pour le Luxembourg; 2° de discuter également à quels arrangements nous croyons pouvoir nous soumettre pour terminer les discussions sur Maestricht et la Flandre zélandaise.

Nous ferons connaître nos résolutions à la conférence et au prince, et nous dirons que si dans tel délai ces propositions sont acceptées, nous élirons le prince de Saxe-Cobourg.

Nos conditions seront raisonnables, dignes et proposées de bonne foi. L'Europe saura quels efforts nous aurons tentés pour le maintien de la paix; nous ferons ainsi cesser les accusations qu'on nous adresse d'être cause de guerre, et nous aurons mis un terme aux lenteurs qui, vu l'état du pays, m'effrayent.

En agissant ainsi, messieurs, nous aurons cette consolation, quoi qu'il arrive, de n'avoir consulté que l'intérêt réel et permanent du pays. J'estime, moi, que ce doit être là notre seule boussole, et qu'il ne faut pas tout sacrifier aux convenances momentanées des cabinets anglais et français; et quand je parle ainsi, j'ai la raison pour moi, vous en conviendrez. Écoutez-moi. La politique actuelle de la France et de l'Angleterre est celle de deux gouvernements représentatifs, c'est-à-dire la politique des deux ministères.

Or, messieurs, qu'y a-t-il de moins stable que la politique d'un ministère, qu'un ministère lui-même?

Que les élections anglaises ou françaises amènent des nécessités de changement dans les systèmes politiques, et nous voyons l'un des deux ministères, les deux peut-être, renversés. Alors adieu transactions, indemnités, combinaisons fondées sur d'autres bases que l'intérêt belge, les besoins réciproques et la sympathie des peuples.

Défions-nous donc des influences étrangères et ne voyons que le bien de notre pays. Offrons et demandons un état de choses tel qu'il puisse donner des chances d'avenir durable et heureux à la Belgique. Repoussons tout état qui ne nous ferait sortir du mauvais pas où nous sommes que dans l'intérêt d'une politique étrangère, essentiellement variable; tout état que, peut-être, un jour on nous reprocherait, que nous nous reprocherions nous-mêmes d'avoir concouru à fonder en Belgique.

Par ces motifs, je demande que les bases de notre transaction sur les difficultés relatives au Luxembourg, au Limbourg et à la Flandre zélandaise soient posées avant que nous ne nous occupions de l'élection d'un roi. (E., 27 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, mon intention n'est pas d'aborder en ce moment une question qui serait évidemment prématurée et sur laquelle la discussion ne peut être ouverte qu'après le rapport de la section centrale: mais je dois relever une erreur fâcheuse qui s'est répandue et que semble partager le préopinant. Il est inexact que le prince ait dit qu'une majorité telle quelle suffirait pour le déci der à accepter la couronne. Il a au contraire toujours posé pour condition à son acceptation d'être élu par une majorité telle qu'il fût évident qu'elle représentât l'opinion du pays. L'opinion contraire est une erreur accréditée par les journaux. Sur ce point l'opinion du prince a toujours été et est encore la même. Je le répète, il a toujours déclaré qu'il ne céderait qu'à une majorité telle, qu'elle représenterait non un parti, mais la nation tout entière. (I., 27 mai.)

M. BLARGNIES déclare qu'en alléguant le fait relevé par M. le ministre, il ne s'est rendu que l'écho de ses collègues qui le lui avaient fait connaître. (E., 27 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : La proposition de M. Blargnies sera imprimée, distribuée et renvoyée aux sections, aussi bien que celle de MM. Lecocq et Rodenbach. (P. V.)

M. JOTTRAND : Je demande la priorité pour la proposition de M. Blargnies. (I., 27 mai.)

M. LE BÈGUE : Je demande que toutes soient renvoyées aux sections. (I., 27 mai.)

M. JOTTRAND : Je demande que dans les sections on donne la priorité à la proposition de M. Blargnies. (I., 27 mai.)

M. VAN DE WEYER : Je demande que les

Digitized by Google

propositions soient déclarées connexes et traitées simultanément. (L., 27 mai.)

M. JOTTRAND : Je me réunis à la proposition de M. Van de Weyer. (L., 27 mai.)

M. DE ROBAULX : Je demande que toutes les propositions qui ont été faites soient renvoyées aux sections, qui feront justice de celles qui ne devront pas être discutées immédiatement. (L., 27 mai.)

Cette proposition est adoptée. (L., 27 mai.)

M. LE PRÉSIDENT donne une nouvelle lecture de la proposition de M. de Robaulx, qui a la parole pour la développer. (L., et E., 27 mai.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, les propositions dont vous venez d'entendre les développements m'ont fait pressentir, comme de coutume, que je me trouverai encore dans la minorité, mais du moins la nation jugera des efforts de cette minorité pour le triomphe du bien public; elle jugera les votes non pas en les comptant, mais en les pesant.

Lors de la dernière réunion du congrès, vous avez témoigné des intentions énergiques, j'allais dire guerrières, intentions qui se sont effacées aujourd'hui. En effet, lorsque le ministère est arrivé au pouvoir, vous vous êtes occupés de propositions qui respiraient un caractère d'hostilité: c'est qu'alors on comprenait la crise et qu'on voulait en sortir; c'est que le ministère comprenait la position et l'attitude qu'il devait garder. Rappelons-nous les premiers actes de l'administration actuelle. Le gouvernement proposa un emprunt de douze millions de florins, dans le but de faire les préparatifs d'une guerre qui paraissait alors imminente. L'emprunt fut voté, non pas sans doute pour continuer la diplomatie, ni pour payer les courriers qui se croisaient sur les routes de Londres, de Paris et de l'Allemagne. J'éprouve, ici, messieurs, en me livrant à la critique de la conduite politique des ministres, le besoin de déclarer que je n'attaque que les choses et non les personnes, que surtout je ne poursuis pas les places, car, je le déclare, malgré le désir que quelques folliculaires m'ont prêté, je n'ai jamais songé à faire la guerre aux hommes du pouvoir pour les remplacer ensuite.

Vous avez donc voté un emprunt de douze millions de florins.

Vous avez réclamé la prompte organisation de la garde civique, en pensant que si la diplomatie ne terminait son rôle, il faudrait prendre un parti, dans la crainte, ce qui est toujours un fâcheux excès, que le peuple ne se mêlât lui-même de terminer ses affaires.

Vous avez rendu un mémorable décret qui permettait au gouvernement de placer à la tête de vos troupes un général en chef appartenant à une nation étrangère, et cette décision ne pouvait être, et n'a été réellement rendue qu'en vue d'une guerre qu'on regardait alors comme inévitable, et comme utile à nos intérêts.

Rappelons enfin, messieurs, que le ministère reconnaissait qu'il était nécessaire que la position de la Belgique se dessinât nettement, qu'on suivît le cours des événements qui se précipitaient, pour ne pas être débordé par eux, et qu'il fallait qu'on touchât promptement aux termes des voies diplomatiques. Qu'a-t-on fait cependant?

On a doublé, triplé le nombre des personnages que la diplomatie employait. Excusez-moi si j'insiste aussi souvent sur les fausses démarches dans lesquelles les diplomates nous ont engagés, et acceptez pour excuse l'antipathie que je leur ai vouée. (*On rit.*) Ainsi, nous avons multiplié les négociations, et des refus ont accueilli nos envoyés, en Allemagne comme à Londres; comme à Londres, d'où revenait un de nos ambassadeurs qui n'avait pas été reçu, lorsque le ministère y renvoya cinq à six membres du congrès, non plus, à la vérité, pour nous représenter près de la cour d'Angleterre, mais pour sonder les intentions d'un prince à l'occasion d'une candidature dont il pouvait devenir l'objet. Loin de moi la pensée de vouloir laisser percer le secret du comité général; mais en dehors de ce comité, je puis avoir encore l'opinion que j'ai toujours eue, c'est que cette candidature est une mystification. Mon avis peut être erroné; laissons au temps le soin d'apprendre pour quelle opinion sera le triomphe. Seulement, si l'on ne veut pas que je parle de ce qui nous a été dit en comité général, qu'on ne prétende pas alors que le prince de Saxe-Cobourg veut telle ou telle majorité; si l'on veut ce secret, au moins je voudrais que le ministre ne vînt pas dire ici le contraire de ce qui s'est passé.

En un mot, des tentatives ont été faites; il est possible qu'elles aient tendu vers un but utile, mais elles ont été infructueuses. C'est le fait que je constate. Aujourd'hui, au lieu d'avoir une diplomatie belge, qui agisse dans l'intérêt de la Belgique, nous en sommes réduits à avoir pour arbitres des membres de la conférence de Londres; ce sont eux qui plaident pour nous. D'abord nous ne sommes pas reconnus. (E., 27 mai.)

M. CLAES (de Louvain) : M. Le Hon est à Paris. (L., 27 mai.)

M. DE ROBAULX : D'abord, M. Le Hon est à Bruxelles. (*Rires universels.*) Je ne conteste pas

Digitized by Google

que M. Le Hon ne soit l'envoyé de la Belgique près la cour de France... (E., 27 mai.)

M. CLAES (de Louvain) : Il a été reçu. (I., 27 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Messieurs, on ne peut pas ainsi interrompre l'orateur. (E., 27 mai.)

M. DE ROBAULX au président : Que voulez-vous? c'est une conversation. L'orateur continue en ces termes : Dans les questions importantes qui se traitent en France et à Londres, nous ne sommes représentés que par les agents de la conférence... Je le prouve. (M. *Le Hon demande la parole.*) Je le prouve... Une note a été communiquée par M. le général Belliard; elle annonce que son gouvernement a pris l'initiative dans les nouvelles propositions soumises à la conférence de Londres par ce même agent qui, longtemps, a soutenu les prétentions d'un prince que nous avions à jamais exclu, c'est lui qui interpose aujourd'hui ses bons offices; j'élevais donc tout à l'heure une plainte fondée, et bien que je ne conteste pas la réception de M. Le Hon comme notre ambassadeur, que c'est la France qui a pris récemment encore une initiative évidente; or, remarquez-le bien, messieurs, le gouvernement français, que je ne veux pas confondre avec la nation française, et quelle que soit la bienveillance qu'il nous témoigne, aime encore mieux, comme vous le pensez, ses intérêts que les nôtres; il a commencé par adhérer au protocole du 20 janvier, et aujourd'hui, tout en voulant bien réclamer pour nous la cession du Luxembourg, moyennant une indemnité, il nous cache un piége; il veut nous faire reconnaître en principe que le Luxembourg ne nous appartient pas. Je me résume sur ce dernier point, et je dis que nos intérêts sont mal confiés à des personnes qui ne sont, je le répète, que les agents des puissances étrangères; et je voudrais que des Belges, et que des Belges seuls, fussent toujours chargés de nos négociations.

Je ne sais pourquoi, messieurs, la question de la rive gauche de l'Escaut n'arrive jamais que subsidiairement dans nos discussions, et pourquoi nos négociateurs attachent si peu d'intérêt à ce point en litige; on négocie maintenant pour le Luxembourg; et ce premier objet de négociation durera l'espace de quelques semaines, et croyez-le, c'est très-modeste pour la diplomatie. Malgré le désir que vous avez de satisfaire à la juste impatience du peuple, on ne négociera que plus tard sur la question du Limbourg, que peut-être aussi nous devrons racheter, et ce sera seulement alors que l'on s'occupera de la rive gauche de l'Escaut, de cette partie de la Flandre zélandaise qui est dans la Flandre orientale la clef de la Belgique pour arriver à la mer; et, je vous le demande, quelle sera notre position quand nous devrons faire dix-huit lieues au milieu des rives hollandaises? L'Escaut ne pourra-t-il pas être fermé pour notre navigation? La rive gauche de l'Escaut nous appartient, et j'en appelle à vos souvenirs sur les renseignements que dans le comité général M. Beyts nous a donnés à cet égard, et qu'il a promis de nous donner écrits.

Si un juste sentiment d'attachement pour nos concitoyens nous fait un point d'honneur de ne pas abandonner nos frères du Luxembourg, nous devons trouver que nos intérêts matériels et que notre commerce ne nous permettent pas de répudier l'examen de la question relative à la Flandre zélandaise.

Les retards que la marche des affaires a éprouvés ont impatienté les esprits : des soupçons de trahison, qui sont au reste loin de ma pensée, ont pris naissance de cette impatience, précisément parce que le peuple fatigué impute à crime ce qui n'est qu'une erreur.

Et voyez, messieurs : à l'intérieur, nous avons été témoins de conspirations non jugées ou jugées tardivement, de querelles toujours prêtes à éclater entre les bourgeois et les militaires, querelles qui ne prennent leur source que dans la défiance qui existe; et les preuves trop nombreuses d'insubordination ont-elles eu une autre cause que cette même défiance? non, messieurs. Il y a plus, c'est encore cette défiance, c'est l'incertitude de la marche du gouvernement qui nous a conduits à voir la résistance organisée contre le pouvoir qui s'est absorbé dans sa propre faiblesse. J'en ai pour garant l'affaire de Gand; c'est cette incertitude qui a réveillé l'énergie de plusieurs provinces qui se sont émancipées. Convenons donc que le gouvernement doit s'engager dans une autre voie, que le congrès doit lui imprimer un mouvement plus actif et plus progressif. La garde civique n'a point de chefs; on fait faire des lances pour armer des paysans qui ne voudront jamais s'exposer en campagne, avec une perche au bras, à recevoir des coups de fusils; enfin nous ne sommes pas dans la position qui nous conviendrait, placés que nous sommes au point de nous trouver d'un moment à l'autre en face de l'ennemi.

Le ministère a éprouvé quelques échecs, ces échecs ont pu amener cette acrimonie qui se répand aujourd'hui en accusations d'orangisme, de réunionisme contre tous ceux qui discutent, presque contre moi-même, messieurs, qui, je l'espère, n'ai pas besoin de me justifier à vos yeux de sembla-

Digitized by Google

bles reproches; et si on m'a placé dans la catégorie des dupes, nous verrons dans l'avenir, messieurs, dans quels rangs ces dupes se trouveront.

Le protocole du 17 avril (1) nous prouve de nouveau l'existence de la Sainte-Alliance, dont l'invention n'a pas eu pour but de favoriser les révolutions, mais de punir tôt ou tard les révolutionnaires et les révoltés.

Voyez comme procède la conférence de Londres, que nous devons accepter comme la représentation fidèle de la Sainte-Alliance : elle veut morceler notre territoire; elle veut que nous achetions le Luxembourg; et, si nous devinons bien sa pensée, ce serait une garnison prussienne qu'elle jetterait dans Maestricht, après nous avoir forcés d'acheter le territoire du Limbourg.

Je voudrais, aussi bien pour calmer l'inquiétude publique que pour marcher vers l'accomplissement de notre révolution, que le congrès blamât énergiquement l'apathie du ministère, tout en se rappelant qu'il convient d'allier la modération à l'énergie et de placer le bon droit de notre côté. Pourquoi la Belgique ne déclarerait-elle pas qu'elle ne veut pas donner tête baissée contre toutes les puissances; qu'elle ne veut point une guerre générale; qu'elle se défend de toute idée de conquête et d'invasion; mais que seulement les Belges entendent chasser des points qu'ils occupent, ces Hollandais, qui dans Anvers, par exemple, semblent nous dicter de l'intérieur de la citadelle les déférences que nous devons avoir pour la Sainte-Conférence? Conduisons-nous de manière à respecter la paix des puissances, et à ne pas être pour l'Europe une cause de perturbation. D'ailleurs, n'avons-nous pas fait d'immenses sacrifices pour cette paix générale? n'avons-nous pas renoncé à la victoire que nous promettait le zèle des volontaires, quand trois fois ils ont été retenus? n'avons-nous pas consenti une suspension d'armes ruineuse pour nous? n'avons-nous pas, sous l'influence de la diplomatie, temporisé assez et trop longtemps? Il est temps que la confiance publique renaisse pour l'administration; mais il faut que l'administration la mérite, et que, pour étouffer tous reproches, elle efface le passé par d'énergiques résolutions pour l'avenir; que, par l'attitude imposante que le ministère fera prendre à la nation, l'armée soit convaincue que la patrie compte sur son appui et que son organisation n'est point un leurre pour le pays; il est temps que nous nous expliquions nettement sur ce point : que nous ne participerons à aucune négociation si préalablement notre indépendance et l'intégrité de notre territoire ne sont reconnues. Voilà le seul moyen de forcer la diplomatie à plus de franchise à notre égard, et de faire cesser des plaintes qui blessent ceux qu'elles attaquent, mais qui n'en sont pas moins fondées.

Nous sommes moins avancés qu'en décembre; nous marchons en arrière; nos questions vitales n'ont pas été débattues. Il faut prendre une attitude ferme et énergique, attitude que la nation peut se créer et garder, sans provoquer une guerre générale; car je demande seulement que les Hollandais soient repoussés, que l'attaque cesse après leur expulsion hors du territoire; et en exprimant cette opinion, je crois être, messieurs, l'interprète de l'opinion du pays. (E., 27 mai.)

M. CHARLES LE HON : Messieurs, je ne viens pas vous demander la permission de discuter toutes les assertions renfermées dans le discours que vous venez d'entendre; mais il est un fait que, quoique député, et n'étant ici qu'en cette qualité, je ne peux laisser passer sans y répondre. On a dit que la Belgique n'était représentée à Londres et à Paris que par des étrangers. Ce langage n'est pas exact, et en outre il est pénible à entendre. La France a reçu votre envoyé, et l'a traité à l'égal des envoyés des puissances les plus prépondérantes de l'Europe : des négociations ont été ouvertes avec lui, et je dois dire que c'est peut-être à l'impression faite chez les autres puissances par cette réception solennelle de votre envoyé, que la Belgique devra son indépendance : si l'on en a jugé ainsi à l'étranger, on s'étonnera sans doute qu'on en juge chez nous d'une manière si opposée. Pour moi, messieurs, je ne peux laisser passer une telle assertion, et je dirai que la Belgique est représentée à Paris par un Belge qui se glorifie de l'être. Quant aux soins que votre envoyé a dû prendre pour la défense des droits, de l'indépendance et de la dignité de la nation, les archives du ministère des affaires étrangères en font foi.

(I., 27 mai.)

M. DE ROBAULX : Je croyais que M. Le Hon serait satisfait des explications que j'avais données dans mon discours; puisqu'il en est autrement, qu'il me soit permis de donner un mot d'explication. J'ai dit et je répète que nous ne sommes pas représentés à la conférence de Londres, et que nos intérêts y sont confiés à des étrangers. Je ne conteste pas, du reste, je le répète, que notre ambassadeur n'ait été reçu à Paris; mais la France, en prenant l'initiative pour le

(1) L'orateur veut parler du protocole n° 22 du 17 avril, le deuxième de ce jour ; nous le donnons aux *Pièces justificatives*, n° 182.

Digitized by Google

Luxembourg, traite pour elle et non pour nous, ou tout au moins elle intervient dans nos affaires quand nous nous sommes élevés contre toute intervention. (I., 27 mai.)

M. VAN DE WEYER : Il n'est pas vrai de dire que parce que la conférence de Londres traite de nos affaires, il y ait intervention de sa part. Il est certain que la conférence, ayant réglé notre situation par des protocoles, peut aujourd'hui, si elle le veut, modifier ces protocoles. Si l'on veut jeter les yeux sur les négociations, on verra que ni le gouvernement provisoire, ni le comité diplomatique, ni le ministère des affaires étrangères, n'ont reconnu aux puissances le droit d'intervention. Si maintenant la France prend l'initiative pour la question du Luxembourg, ce n'est pas à titre d'intervention, mais à titre de médiation officieuse et amicale. (I., 27 mai.)

M. LE BARON BEYTS : Messieurs, je demande la permission de dire deux mots. La France, dit-on, interpose sa médiation officieuse et amicale dans la question du Luxembourg. Comment le sait-on ? Nous savons seulement qu'elle va ouvrir des négociations pour nous faire obtenir le Grand-Duché. Je demanderai à M. Van de Weyer s'il connaît les propositions faites par la France à cet égard. Et n'est-il pas terrible pour nous d'être obligés de remercier les gens sans savoir de quoi nous devons les remercier. (*Hilarité.*) Je suis du parti de ceux qui veulent que les questions du territoire soient résolues avant l'élection du prince. Et moi aussi je suis pour le prince de Saxe-Cobourg, s'il doit accepter. Mais je veux avant tout que la rive gauche de l'Escaut, le Limbourg et le Luxembourg nous soient assurés. Si nous devons faire des sacrifices pour les obtenir, voyons quels ils sont et si nous pouvons les faire. Surtout prenons l'initiative de la proposition quant à ce, avant l'élection du souverain, car après il sera trop tard. (I., 27 mai.)

La proposition de M. de Robaulx sera imprimée, distribuée et renvoyée aux sections. (P. V.)

Proposition concernant la loi sur le jury.

M. RAIKEM présente une proposition tendant à faire déclarer que, soit avant, soit après l'élection du souverain, le congrès s'occupera de la loi du jury, et ne se dissoudra pas sans avoir rendu cette loi (1). (I., 27 mai.)

M. PIRSON, qui a fait une proposition dans le même but, demande que la sienne soit réunie à celle de M. Raikem. (E., 27 mai.)

L'assemblée ordonne l'impression et la distribution de la proposition de M. Raikem, et la renvoie à l'examen des sections. (P. V.)

M. HELIAS D'HUDDEGHEM développe sa proposition relative aux demandes en naturalisation. (I., 27 mai.)

Après un débat, le congrès décide que le rapport sur les demandes de naturalisation sera entendu demain. (I., 27 mai.)

M. LE PRÉSIDENT nomme M. Lefebvre questeur en remplacement de M. Huysman d'Annecroix. (P. V.)

M. LE BARON BEYTS demande que la commission des pétitions fasse son rapport sur les demandes en élargissement. (J. B., 27 mai.)

M. VAN DE WEYER a déposé une série de questions relatives à la garde civique; il demande que le ministre de l'intérieur soit invité à y répondre. (E., 27 mai.)

M. le ministre de l'intérieur étant absent, l'assemblée décide qu'il sera invité à répondre à ces questions dans la séance de demain. (P. V.)

Discussion du projet de décret ayant pour objet d'accorder un supplément de traitement aux membres des cours supérieures de justice de Bruxelles et de Liége.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le projet de décret relatif au supplément de traitement à accorder aux membres des cours supérieures de justice de Bruxelles et de Liége (1). (I., 27 mai.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de l'article unique du projet de la section centrale; il est ainsi conçu :

« L'indemnité annuelle, accordée aux mem» bres des cours de justice, et s'élevant :

» *Pour Bruxelles*, à cinq cents florins, pour » les présidents de chambre, conseillers, avocats » généraux et greffier en chef; et à trois cents flo» rins, pour les substituts, commis greffiers et » archiviste ;

» *Pour Liége*, à quatre cents florins, pour les » présidents de chambre, conseillers, avocats gé» néraux et greffier en chef; et à deux cents cin» quante florins, pour les substituts et commis » greffiers,

» Sera payée à compter du 1er janvier dernier

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 324.

(1) Le projet de décret et le rapport se trouvent aux *Pièces justificatives*, nos 306 et 307.

Digitized by Google

» et par trimestre, d'après le même mode que » le traitement ordinaire.

» Elle ne fera partie du traitement que pour » être soumise à la retenue décrétée le 5 avril » dernier.

» Elle cessera de plein droit à dater de l'époque » à laquelle la cour de cassation sera installée. »

(J. F., 27 mai., et A. C.)

MM. *Jottrand*, *Alexandre Rodenbach*, et *Van Snick* parlent contre le projet. (I., 27 mai.)

MM. *Alexandre Gendebien*, *Van Meenen* et *Blargnies* parlent dans un sens opposé. (I., 27 mai.)

On procède au vote par appel nominal sur l'article unique; 147 membres répondent à l'appel : 51 votent *pour*, 96 *contre;* en conséquence le décret est rejeté. (P. V.)

Se sont abstenus de voter : MM. de Gerlache, de Behr, Claes et Henri de Brouckere. (P. V.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

SÉANCE

DU JEUDI 26 MAI 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

UN DES SECRÉTAIRES donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Un grand nombre de membres de la garde civique de Bruxelles demandent que le congrès élise le prince de Saxe-Cobourg pour roi des Belges.

M. Ardhuin, à Bruxelles, demande des lettres de naturalisation.

Même demande de M. Dejean, à Liége.

La régence de Saint-Nicolas demande l'établissement en cette ville d'un tribunal de première instance.

M. Corné demande à être réintégré dans sa recette, qui lui a été retirée par le gouvernement provisoire.

Plusieurs habitants de Bernes se plaignent de ce que les passages d'eau ont été accordés à un individu sans adjudication préalable pour ce qui concerne leur commune. (C., 28 mai., et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées aux commissions spéciales. (P. V.)

Communication du gouvernement.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture d'une lettre du secrétaire du conseil des ministres, annonçant, de la part de M. le régent, l'entrée en fonctions du nouveau ministre de la guerre, M. le général baron de Failly. (P. V.)

Explications. — Interpellations.

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, monte à la tribune et répond en ces termes aux questions de M. Van de Weyer sur l'organisation de la garde civique (1) :

L'organisation de la garde civique est-elle complète? L'interprétation de la loi a présenté de grandes difficultés, ce qui a considérablement retardé les opérations : j'ai cependant entretenu souvent les gouverneurs de la nécessité d'agir avec promptitude.

Quel est le nombre des légions? La loi laisse indécise la question de savoir si dans une ville, chef-lieu de justice de paix, d'où ressortissent plu-

(1) Ces explications ont été demandées par M. Van de Weyer dans la séance du 19 mai, voir page 114.

Digitized by Google

sieurs communes rurales, les gardes du canton doivent être organisés en un corps, ou s'il faut faire un corps séparé des gardes des communes rurales; d'après la première supposition, qui paraît la plus conforme à la loi, il y aurait deux cent quarante-cinq corps, d'après la seconde deux cent quatre-vingt-sept. Il serait à désirer que le congrès décidât cette question.

Les chefs de légions ont-ils été nommés? Les nominations ont été retardées par les difficultés que présente l'exécution de la loi. Il y a des communes où l'on a refusé de procéder à leur nomination. Elles n'ont donc pas eu lieu dans toutes les provinces et jusqu'ici il n'y a eu que cinquante-neuf chefs de légion nommés. Cependant tout porte à croire qu'elles seront faites incessamment.

Quel est le nombre des gardes? Je ne pourrais préciser ce nombre; cependant, d'après des calculs statistiques, il doit s'élever à 600,000 hommes. Je pourrai donner sous peu des détails positifs à cet égard.

Quel est le nombre des gardes habillés? Je ne pourrai en rendre compte qu'au fur et à mesure que les bataillons seront habillés. Les gardes qui s'équipent à leurs frais le sont déjà. L'épuisement des caisses communales retarde l'habillement des autres.

Quel est le nombre des gardes armés? Quant au nombre de ceux qui ont reçu des armes de l'État, il ne serait pas prudent d'en parler ici. Je donnerai en particulier des renseignements aux députés qui en désirent. Quant à ceux qui ont des armes en propre, je crois que le nombre en est considérable; dans le Luxembourg, on a déclaré trois mille fusils de chasse.

Quels sont les cantons où des corps de cavalerie ont été organisés? D'après la loi, cette organisation ne peut avoir lieu que dans les communes de 2,500 âmes et au-dessus. Il se forme des corps de cavalerie à Mons, Bruges et Tournay. Des demandes m'ont été adressées pour qu'il fût porté un changement dans l'uniforme, la blouse étant un vêtement gênant pour la cavalerie. Je me suis borné à répondre que je ne pouvais y apporter des améliorations, la loi adoptant généralement la blouse, sans faire exception pour l'uniforme de la cavalerie.

Combien y a-t-il de corps d'artillerie, des pièces ont-elles été mises à leur disposition? J'ai écrit à ce sujet aux gouverneurs, et il m'a été répondu qu'il se formait des corps d'artillerie à Mons, Bruges et Menin, et qu'on s'en occupait à Bruxelles, Namur et Gand.

L'expérience a-t-elle prouvé qu'il y avait lieu à modifier la législation sur la garde civique? Oui, un projet de loi vous sera présenté demain. Je m'occupe à recueillir les éléments nécessaires à une révision générale.

Quel est le mode d'inspection générale qui a été établi? Aucune allocation n'a été faite au budget du ministère de l'intérieur pour y pourvoir. Cet oubli est cause que l'inspection n'a pas eu lieu jusqu'ici. (J. B., 28 mai.)

M. VAN DE WEYER : Il y a une lacune dans les réponses du ministre de l'intérieur: il n'a pas parlé des attributions du grand état-major, qui ne sont pas déterminées, ce qui fait qu'il ne peut répondre à aucune des nombreuses demandes qui lui ont été adressées. (J. B., 28 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Il y a six jours que des observations m'ont été remises à ce sujet. Je dois recevoir demain un rapport sur la matière.

(J. B., 28 mai.)

M. VAN DE WEYER: Il y a six semaines que ces observations ont été remises au ministère.

(J. B., 28 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur: Je n'en ai eu aucune connaissance, aucune communication officielle ne m'a été faite.

(J. B., 28 mai.)

M. VAN DE WEYER : Je prie le ministre de s'enquérir de la cause de ce retard pour savoir s'il n'est pas le résultat d'une influence étrangère. Je ferai encore une observation. Le gouvernement provisoire avait mis à la disposition de la garde civique une somme de 89,000 florins dont 30,000 seulement ont été dépensés. Dans plusieurs villes, des officiers supérieurs ont fait des avances considérables. Les retards qu'éprouve le remboursement les décourage complétement. Je demande qu'on les fasse rentrer promptement dans leurs déboursés. (J. B., 28 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur: Il y a encore peu de jours que j'en ai eu connaissance; un à-compte de 15,000 florins a déjà été payé. Le reste le sera au fur et à mesure que les demandes me seront adressées.

(J. B., 28 mai.)

M. DE ROBAULX exprime le désir que, dans le nouveau projet de loi sur la garde civique, une disposition soit introduite pour interpréter l'article 10 de la loi précédente, qui a donné lieu à des interprétations différentes. (E., 28 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, répond que le désir de M. de Robaulx sera rempli; qu'il connaissait déjà les

Digitized by Google

difficultés auxquelles cet article a donné lieu. (E., 28 mai.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Il y a beaucoup de localités que je pourrais citer, où le premier ban manque de fusils, tandis qu'ailleurs, le second et même le troisième ban en sont pourvus. Mille volontaires à Courtrai demandent à marcher, mais ils sont sans armes. Je voudrais qu'on pût leur donner les fusils des second et troisième bans, ceux-ci n'en pouvant faire un aussi bon usage. (E., 28 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, trouve la proposition assez importante pour être l'objet d'un examen sérieux. (E., 28 mai.)

M. CHARLES COPPENS se plaint de ce qu'à Gand les artilleurs ne peuvent plus s'exercer, depuis qu'on leur a refusé l'entrée de la citadelle, ce qui ne peut se justifier, puisque Gand n'est pas une ville fortifiée et ne doit pas être mise sur pied de guerre. (E., 28 mai.)

M. FRISON : Je prie M. le ministre de répondre aux questions que je lui ai adressées relativement au canal de Charleroy. (E., 28 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Voici les renseignements que j'ai pris dans mes bureaux : les 300,000 florins que le congrès a votés sont employés à la continuation des travaux entre la Genette et Bruxelles. Il en coûterait un million pour rendre le canal navigable cette année. Les 300,000 florins étaient dépensés en partie par les entrepreneurs à l'époque où ils vous ont été demandés. Cette somme, d'ailleurs insuffisante pour donner aux travaux l'activité désirable, n'est qu'un à-compte sur le million qui, aux termes du contrat passé entre le syndicat d'amortissement et les entrepreneurs, devait leur être payé en 1830. Il reste donc à leur payer 700,000 florins, au moyen desquels ils seront à même de fournir le montant des entreprises, et de faire les frais nécessaires à l'achèvement des travaux. Il sera fait au budget des allocations au moyen desquelles les travaux seront achevés cette année. Je puis déposer comme renseignement un état des ouvriers, dressé sur les lieux, qui porte le nombre de ceux qu'on a employés au moyen des 300,000 florins, d'une part à 1229, d'autre part à 1801. (J. B., 28 mai.)

M. CLAES (de Louvain) : Je voudrais que le ministre de l'intérieur fît faire, par l'administrateur de l'instruction publique, un rapport sur l'état de l'enseignement. Il est utile que nous sachions quels changements ont été apportés au système universitaire, et quels nouveaux changements on se propose d'y apporter. (E., 28 mai.)

M. CHARLES ROGIER : Des plaintes ont été faites contre les inspecteurs d'écoles ; je demande qu'il en soit parlé dans le rapport sur l'instruction publique. (J. B., 28 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Cela en fera nécessairement partie. Depuis que les plaintes ont été faites, j'ai arrêté des nominations qui avaient été préparées ; aucune nomination ne se fait plus que sur présentation. A l'occasion du rapport, je consulterai le congrès pour savoir si le règlement actuel doit être exécuté jusqu'à ce qu'un autre décret ait été porté. (J. B., 28 mai.)

M. VAN DE WEYER : La constitution renferme des dispositions positives à cet égard ; elle a consacré la liberté de l'enseignement. Si les inspections se font contre le gré des autorités communales, elles doivent être suspendues. (J. B., 28 mai.)

M. CAMILLE DE SMET fait remarquer que les inspecteurs n'ont plus de droit que sur les écoles du gouvernement. — Cette observation est généralement appuyée. (E., 28 mai.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN demande où en est l'organisation du corps du génie, quels ont été les motifs de séparer de nouveau le génie militaire du génie civil? (J. B., 28 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Je suis entré au ministère à la fin de mars ; la fusion des deux génies avait eu lieu auparavant. On m'a dit alors que le génie n'avait fait de travaux que sur le papier. Je me suis informé de ce qui pouvait en être la cause à plusieurs personnes qui ont des connaissances spéciales sur la matière. Les renseignements qu'elles m'ont fournis n'ont pas été favorables à la fusion. On l'avait inutilement essayée en France. Il existait cependant de fortes raisons en sa faveur, par exemple le besoin d'hommes instruits. J'ai consulté à ce sujet le ministre de la guerre d'alors, et il m'a été dit que les ingénieurs civils comptaient rester dans leurs provinces. J'ai trouvé qu'on pouvait les y employer aux travaux des places fortes. Vous savez aussi qu'un grand nombre d'étudiants en sciences de nos universités se sont présentés aux examens. Je ne sais à quoi attribuer qu'ils n'aient pas été admis, mais je suis convaincu qu'ils sont en assez grand nombre pour fournir des officiers au génie militaire. La fusion du génie militaire avec le génie civil présente encore l'inconvénient d'instituer un corps mixte, dépendant en partie du ministre de la guerre, en partie du ministre de l'intérieur. Les membres des états provinciaux se

Digitized by Google

sont plaints avec raison de l'institution du génie civil; il tenait à un système de centralisation dont vous ne voulez plus. Il fallait chercher à rendre aux provinces une autorité qu'on n'aurait pas dû leur enlever. Comme j'ai maintenant des opinions arrêtées sur cet objet, j'ai voulu le laisser en arrière, afin que le congrès prît lui-même des mesures. Voilà pourquoi j'ai demandé le rapport de l'arrêté au régent. Je ne me suis donc pas opposé à l'organisation du génie militaire. (B., 26 mai.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : M. Goblet nous a appris, dans son rapport du mois de novembre dernier, qu'il n'y avait que huit Belges dans tout le corps du génie militaire sous l'ancien régime. Or, je demande s'il est possible de reformer le corps du génie avec huit officiers, tandis que le roi des Pays-Bas en avait cent quarante-quatre. On ne peut pas improviser les officiers dans cette arme comme dans l'infanterie; il faut des hommes instruits et expérimentés; nous avions cette bonne fortune dans le génie civil, plusieurs élèves de l'école polytechnique qui ont fait campagne avec les armées françaises y étaient employés. Au moyen de la fusion des deux administrations, le corps du génie militaire aurait été complété. Je ne conçois pas comment on serait assez imprudent pour commencer la guerre sans génie militaire. Si la fusion avait été maintenue, on aurait déjà fait des travaux de défense sur les frontières. Quant aux jeunes gens sortis des universités, ils sont sans expérience.

Plusieurs ingénieurs habiles ont consenti à aller à la frontière; pourquoi n'y ont-ils pas été envoyés? S'il est vrai que nous approchons de la paix, il n'en faut pas moins nous préparer à la guerre; on nous traite encore de rebelles. Au moyen de quelques batteries garnies de 1200 à 1500 hommes, vous vous maintiendriez sur les frontières de la Flandre hollandaise jusqu'à ce que les populations (qui, quoi qu'on en dise, sont animées du meilleur esprit) aient eu le temps d'arriver à la frontière. Il en est de même des provinces d'Anvers et de Limbourg. Si dans deux fois vingt-quatre heures il n'est pas pris de mesure sur le génie militaire, je ferai une proposition formelle. (B., 28 mai.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : J'ai exposé les motifs des mesures qui ont été prises, le congrès en jugera. Quant à la partie stratégique, je n'y entends rien. Le ministre de la guerre sait bien qu'il peut disposer des employés du génie civil. Au reste je lui en écrirai de nouveau. (J. B., 28 mai.)

M. LE COMTE D'ARSCHOT fait remarquer que les observations de l'orateur concerneraient plutôt le ministre de la guerre que le ministre de l'intérieur. (I., 28 mai.)

Cet incident n'a pas de suite. M. le ministre de l'intérieur descend de la tribune. (I., 28 mai.)

Rapport d'une commission de vérification des pouvoirs.

M. FLEUSSU, rapporteur de la commission chargée de la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par le Hainaut, propose l'admission de M. Fontaine-Spitaels en remplacement de M. Goffint, député de Mons, démissionnaire. (P. V.)

Ces conclusions sont adoptées. (P. V.)

Discussion du projet de décret sur les récompenses nationales.

M. LE PRÉSIDENT : L'ordre du jour appelle la discussion du projet de décret sur les récompenses nationales (1). (E., 28 mai.)

On donne lecture du projet de décret présenté par la section centrale (2). (E., 28 mai.)

M. FRISON : Déterminé à voter contre l'ensemble du projet sur les récompenses nationales, je désire motiver mon vote négatif en peu de mots.

Je regarde le projet comme inutile, parce que les citoyens qui ont rendu de véritables services à notre glorieuse révolution sont suffisamment récompensés par l'estime et la considération de leurs compatriotes.

Il est dangereux, parce qu'il deviendra un ferment de discorde parmi nous, dans un moment où l'union est indispensable.

Comment voulez-vous, messieurs, quelque confiance que nous puissions avoir du reste dans l'équité des hommes dont le projet nous abandonne le choix pour former les commissions provinciales, comment voulez-vous, dis-je, que l'erreur ne préside pas souvent à la distribution des étoiles d'honneur?

La publication des listes ne m'est pas une garantie suffisante, et j'y vois un bien grand mal dans les dénonciations, les accusations que cette publication va entraîner. Tel n'y verra point figurer son nom qui s'en croira digne, et ce sera le plus grand nombre, car c'est une vérité banale dont chacun de nous a pu se convaincre. N'entendons-nous pas tous les jours de ces gens qui, sans avoir

(1) Ce projet se trouve aux *Pièces justificatives*, n° 320.

(2) Voir *Pièces justificatives* n° 321.

Digitized by Google

rien fait, content leurs prouesses? d'autres qui exagèrent les services qu'ils ont eu le bonheur de rendre à leur patrie? Les uns et les autres se croient les mêmes titres à la reconnaissance publique.

Pensez-vous, messieurs, qu'un citoyen honorable voudra voir afficher son nom sur les places publiques, s'exposer à la critique, à la calomnie même, et pourquoi?..... pour un hochet!....

Si le projet se bornait aux drapeaux d'honneur à décerner aux corps de volontaires et aux villes et communes qui ont contribué d'une manière efficace au succès de la révolution, je l'adopterais avec plaisir, car je ne vois point d'inconvénient à une récompense générale. Mais tant et aussi longtemps que j'y verrai figurer cette étoile, véritable brandon de discorde, je m'y opposerai. (L., 28 mai.)

M. FRANSMAN : Messieurs, j'applaudis au principe posé dans le projet de décret sur les récompenses nationales : il est juste que la patrie se montre reconnaissante envers les citoyens et les communes qui ont fait preuve de dévouement et surtout de désintéressement, en prenant une part glorieuse au triomphe de la cause nationale, depuis le commencement de notre mémorable révolution. Mais il est différentes manières par lesquelles cette dette sacrée peut être acquittée; le mode n'en est point indifférent; il faut, avant tout, qu'il transmette efficacement à la postérité le souvenir de l'amour des Belges pour l'indépendance et de leur aversion de la tyrannie; il importe, dis-je, que les marques d'honneur que la nation veut accorder uniquement à ses véritables défenseurs, ne soient point indignement destinées à couvrir la poitrine d'un lâche, et à pouvoir devenir le prix de la servilité.

Le temps de détestable mémoire du règne d'un despote, qui pendant quinze années a abreuvé la Belgique, par un exécrable raffinement d'humiliations et d'injustices, nous a prouvé à satiété quelle est la force magique d'un ruban, et à quelles bassesses des hommes esclaves de leur ambition se sont livrés pour obtenir ce méprisable signe de la munificence royale. Nous devons éviter également que les marques d'honneur dont il s'agit en ce moment, ne deviennent un sujet de haine, de jalousie et de ces funestes rivalités dont nous voyons journellement les tristes résultats. Il est en effet difficile, et pour ainsi dire impossible, d'en faire une distribution qui ne donne point lieu à des réclamations nombreuses, à des cris : A l'injustice, et que sais-je? à des injustices mêmes, quoique involontaires. Pour ne point abuser du temps précieux du congrès, je ne lui mettrai point sous les yeux de fâcheux antécédents, dont les hommes qui furent au pouvoir ont peut-être à se repentir. Il est par trop notoire que des récompenses nationales ont été trop souvent accordées à des indignes, et que la gratitude de la patrie n'a pas toujours atteint le véritable mérite.

Pour éviter les mauvaises suites qui me paraissent devoir résulter immédiatement du projet de décret, s'il est adopté tel qu'il est conçu, et pour ne point jeter au milieu de la nation un nouveau brandon de discorde, il me paraît qu'il est sage et prudent d'en retrancher d'abord l'article 1er, qui tend à décerner des distinctions individuelles. Dans les circonstances où nous nous trouvons, l'admission d'une telle disposition pourrait produire les plus funestes résultats : car qui jugera du mérite et de l'importance de l'action à laquelle on adjugera la récompense? quelque équitable, quelque circonspecte que soit la commission qui décidera, en butte aux traits envenimés de l'envie, elle n'échappera point au reproche de partialité, et l'intrigue, stimulée par l'amour-propre, s'agitera sans cesse autour d'elle.

D'ailleurs, la vertu civique n'a pas besoin d'être excitée par un vain signe d'ostentation pour produire de hauts faits et même de l'héroïsme. La conscience d'avoir été utile à sa patrie et l'estime de ses concitoyens est la récompense la plus noble que l'on puisse obtenir. Il est des milliers de Belges qui, pendant notre glorieuse révolution, ont bien mérité de la patrie, mais comme il est impossible de les discerner tous, l'admission de quelques-uns, et de ceux surtout qui auront le plus d'adresse pour faire valoir leurs titres, comme il arrive toujours dans de pareilles occurrences, serait un outrage sanglant pour les autres, et une injustice révoltante.

Outre ces motifs, qui me font voter contre le projet de décret, il en est un autre qui me semble péremptoire pour son rejet : il établit en quelque sorte un ordre dans l'État, tandis que la constitution, par son article 76, ne permet de conférer que des ordres militaires. S'il s'agissait de créer un ordre de cette espèce, je n'hésiterais point à donner mon suffrage à une marque d'honneur en faveur des braves qui combattent sous nos drapeaux, et qui ne craignent point de verser leur sang pour la défense de la liberté, tel qu'à Rome, dans les jours de gloire, on accordait sur les champs de bataille une couronne de chêne aux citoyens qui se distinguaient contre l'ennemi par leur bravoure ou leur constance. Mais malheureusement, ce qui alors fut toujours le noble prix du courage ne fut souvent plus depuis, et de nos jours même, que celui d'une lâcheté!

Digitized by Google

Je désirerais enfin que le projet de décret soumis à notre délibération se bornât à déclarer qu'il sera décerné des drapeaux d'honneur, etc.; que le monument commencé à la place des Martyrs, et destiné à transmettre à la postérité la mémoire des victimes des journées de septembre, sera achevé le plus tôt possible, et que le gouvernement s'occupera sans délai pour accorder des pensions et des indemnités aux victimes de la révolution. Ces dernières doivent principalement faire l'objet de notre sollicitude, et je vous le dis avec douleur, messieurs, maintes fois déjà, il m'est arrivé de voir se traîner péniblement dans les rues, et, pressés par la misère, demander l'aumône, des malheureux mutilés, estropiés pendant les combats au Parc, tandis que d'autres favorisés, je ne sais par quelle bonne fortune, qui étaient invisibles au jour du danger, véritables hommes du lendemain, savourent dans l'abondance les délices des faveurs. (E., 28 mai.)

M. JOTTRAND : Il est affligeant de voir combien les enseignements de l'expérience, et les exemples d'autres temps et d'autres pays, sont négligés chez nous mêmes par la majorité de ceux qui veulent sauver le pays des embarras présents et futurs. Qu'une idée sourie un moment à quelques imaginations, qu'une passion vive de crainte ou d'espérance nous saisisse, aussitôt il se présente dans cette enceinte quelque projet législatif qui obtient d'abord, et avant toute réflexion, l'assentiment d'une majorité quelconque, mais qui ne tarde pas à échouer devant la maturité de la discussion, ou, ce qui est moins heureux, devant les insurmontables difficultés de l'exécution.

Le projet de décret qui nous est présenté, est un nouveau résultat de ce premier mouvement auquel les esprits plus généreux que réfléchis se laissent facilement entraîner. Je ne récapitulerai pas les nombreux arguments que viennent d'élever les préopinants contre son acceptation, mais je les corroborerai d'une leçon de l'expérience.

A la fin de la glorieuse révolution des États-Unis de l'Amérique septentrionale, il fut aussi créé un ordre de distinction destiné à ceux qui avaient rendu des services à la cause sacrée de l'indépendance américaine; on l'appela l'ordre de Cincinnatus. Ne tombons point dans l'étrange méprise d'un patriote de ce temps-là, qui, ayant obtenu cet ordre, s'inquiétait de savoir à quel jour de l'année arrivait la fête du patron. (*Hilarité.*)

Le nom, tout à la fois grand et simple, du citoyen qui quitta autrefois la dictature d'une puissante république pour reprendre la charrue, ne sauva pas l'ordre nouvellement fondé de la défaveur des vrais amis de la liberté et de l'égalité en Amérique. On sentit bientôt généralement qu'une pareille institution, quelque nobles et glorieuses que fussent les actions dont elle devait aider à rappeler le souvenir, était une anomalie, un non-sens dans un pays où le premier besoin du peuple était de faire disparaître tout ce qui est inutile, tout ce qui choque les simples idées d'égalité. L'ordre de Cincinnatus resta dans le discrédit et fut bientôt entièrement oublié.

Il me serait aisé de rechercher maintenant, dans le texte même du projet qui nous est soumis, des raisons qui prouveraient, même sans l'exemple de ce qui s'est passé autrefois en Amérique, que l'ordre projeté comme récompense nationale en Belgique n'atteindrait pas son but. Je ne ferai qu'une seule observation à cet égard : on propose de récompenser ceux qui ont rendu des services, non-seulement pendant la révolution, mais encore dans les circonstances qui l'ont préparée. Je vois d'ici des catégories entières de citoyens qui auront droit à la récompense, les pétitionnaires, les membres des associations constitutionnelles, les publicistes, les membres de l'opposition dans les états généraux, dans les états provinciaux, etc., etc.

Messieurs, trop de citoyens ont pris une part active à une révolution qui avait pour elle l'assentiment réfléchi de toute la nation belge, pour que l'on songe à distinguer ces citoyens au milieu de leurs compatriotes. Beaucoup de récompenses de toute nature ont été accordées à ceux qui ont cru que le mérite civique avait droit à des récompenses particulières, et qu'on pouvait s'en faire un titre pour les obtenir. Cela suffit de ce côté; quant à ceux qui n'ont pas cru devoir demander de ces récompenses, ils ont eu le droit d'être seuls juges de ce qu'il leur convenait de faire.

Je voterai contre le décret. (I., 28 mai.)

M. TRENTESAUX : Jusqu'ici les arguments qu'ont fait valoir les orateurs que nous venons d'entendre portent seulement sur la partie du projet relative à la croix d'honneur. Ils ne portent pas sur les drapeaux d'honneur à accorder aux communes. Est-ce qu'on consentirait à la division? (*Oui! oui!*) Je demande donc qu'elle soit faite.

(I., 28 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : La discussion générale est fermée, et celle sur les articles est ouverte.

(E., 28 mai.)

Il est donné lecture de l'article 1er, ainsi conçu :

« Une étoile d'honneur sera décernée à ceux qui » ont signalé leur dévouement à la cause de la ré-

Digitized by Google

» volution belge, soit par une bravoure éclatante » dans les combats, soit par d'autres services » éminents. » (J. B., 28 mai, et A. C.)

Cet article est mis aux voix et rejeté. Par suite de cette décision les articles 2 et 3, qui réglaient la forme de la décoration et qui disposaient qu'elle serait représentée sur le monument de la place des Martyrs, sont venus à tomber. (P. V.)

« Art. 4. Des drapeaux d'honneur seront décer- » nés aux corps de volontaires qui se sont portés » sur les lieux menacés par l'ennemi, et aux villes » ou communes qui ont contribué d'une manière » efficace au succès de la révolution.

» Ces drapeaux seront aux couleurs nationales. » Ils seront surmontés d'un lion belgique au bas » duquel se trouvera d'un côté, le mot *Liberté*, » et de l'autre le millésime MDCCCXXX (1830). »

(A. C.)

M. FRISON demande la suppression des mots : *aux corps de volontaires;* il déclare que des drapeaux d'honneur ne peuvent être distribués aux corps des volontaires qui n'existent plus pour la plupart, ou qui sont aujourd'hui confondus dans les rangs de notre armée, et qu'il suffit que ces drapeaux soient décernés aux villes et communes qui, au jour du danger, ont bien mérité de la patrie. (E., 28 mai.)

M. CHARLES ROGIER : Messieurs, on vient de décider que l'on retranchait ces récompenses nationales qui pouvaient être accordées aux individus isolément. Je ne pense pas cependant que, du refus des étoiles d'honneur, que le congrès paraît consacrer à l'égard de ceux qui ont pris une part remarquable à nos mémorables journées, on puisse en inférer que les drapeaux puissent être refusés aux corps de volontaires. On objecte qu'ils n'existent plus sous cette forme; non sans doute, mais dans les communes qui les ont fournis, mais dans l'armée dans laquelle ils se trouvent, ces volontaires existent. Eh bien, je voudrais qu'au jour fixé pour distribuer les drapeaux, le président du congrès, ou le pouvoir législatif, ou bien encore le chef de l'État, les remît aux corps de volontaires qui se réuniraient encore une fois avec leurs chefs primitifs. Ce serait, messieurs, une belle fête nationale; chaque corps de volontaires remporterait le drapeau dans sa commune; et là, plus tard, si le danger renaissait pour la patrie, ce gage de la reconnaissance publique suffirait pour ranimer l'énergie, et pour grossir une seconde fois les rangs de nos défenseurs.

J'appelle l'attention du congrès sur cette cérémonie qui présenterait un spectacle imposant et grandiose, qui pourrait, par exemple, avoir lieu à l'époque de l'élection du chef de l'État, que la distribution des drapeaux rapprocherait ainsi de la révolution. Les volontaires seraient satisfaits, les communes seraient récompensées par le dépôt qu'elles recevraient de ces glorieux étendards : car, chose remarquable! messieurs, on peut dire que notre révolution a été communale; que chaque commune a joué son rôle à part. Une seule, qui a refusé de s'associer tout d'abord au mouvement, en est à regretter aujourd'hui de n'avoir pas embrassé la cause commune. (E., 28 mai.)

M. DE ROUILLÉ observe que, quand bien même les corps de volontaires n'existeraient plus, la patrie aurait néanmoins payé sa dette envers eux, dès le moment où elle aurait décerné les drapeaux aux villes d'où sont sortis ces nobles défenseurs de notre cause. (E., 28 mai.)

M. DE BROUCKERE appuie la suppression demandée par M. Frison; il dit que les volontaires sont retournés chez eux ou sont disséminés dans les différents corps de l'armée, qu'en supposant même qu'on pût en rassembler quelques éléments, ces éléments eux-mêmes se dissoudraient bientôt, et que le drapeau d'honneur demeurerait alors la propriété d'un ou d'un très-petit nombre de volontaires. (E., 28 mai.)

M. PIRSON appuie également la suppression des mots *aux corps de volontaires;* il se plaît à reconnaître que la plupart des volontaires ont été placés, et qu'à Dinant, par exemple, les volontaires partis de cette ville ont fourni dix officiers à l'armée; à cette occasion, l'honorable membre exprime ses remercîments à messieurs les anciens membres du gouvernement provisoire. (E., 28 mai.)

M. CHARLES ROGIER réfute l'opinion de M. de Brouckere sous le rapport de la dissolution des corps de volontaires. Il cite, à l'appui de son assertion, qu'à Bruxelles le corps des chasseurs volontaires (de Chasteler) sont toujours prêts à donner à la Belgique une preuve nouvelle de leur patriotisme. L'orateur insiste sur la cérémonie nationale qu'il a indiquée en répondant à M. Pirson, et il déclare que si les mots *aux corps de volontaires* sont retranchés, il votera contre le projet de décret. (E., 28 mai.)

M. JOTTRAND ajoute quelques développements à ceux qu'il a déjà donnés, et déclare que tous ceux qui ont demandé des places les ont obtenues, que par conséquent ils ont été récompensés, et que ceux-là seuls qui n'ont rien sollicité ne désiraient probablement rien. (E., 28 mai.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE s'empresse de rectifier l'assertion du préopinant en ce sens qu'il est inexact de dire que des places ou

Digitized by Google

des récompenses aient été accordées à ceux qui, même les méritant, les avaient réclamées. (E., 28 mai.)

La suppression proposée par M. Frison est mise aux voix et prononcée. (P. V.)

M. LE BARON BEYTS propose de rédiger le paragraphe premier de la manière suivante :

« Des drapeaux d'honneur seront décernés aux villes et communes dont les volontaires se sont portés sur les lieux menacés par l'ennemi, ou qui ont contribué d'une manière efficace au succès de la révolution. » (P. V.)

Cette rédaction, combattue par M. Destouvelles, est mise aux voix et adoptée. (P. V.)

Le 2e paragraphe est adopté sans discussion. (P. V.)

« Art. 5. Il sera créé au chef-lieu de chaque pro» vince une commission de récompenses, nommée » par les membres du congrès députés de cette » province, sauf l'exception portée à l'article sui» vant; elle sera composée de sept membres et » chargée de former la liste des citoyens, corps » de volontaires ou communes dont les titres à » l'obtention de l'étoile ou du drapeau d'honneur » seront reconnus aux deux tiers des suffrages.

» Les listes seront publiées et affichées pen» dant quinze jours avant d'être transmises à la » commission centrale créée par l'article 7.

» Les réclamations qui seront parvenues dans » cet intervalle, à la commission provinciale, se» ront transmises par elle, avec ses observations, » à la commission centrale. » (A. C.)

Après quelques mots prononcés par M. *Charles Rogier* et sur l'observation de M. *Devaux*, que le rejet des premiers articles ayant totalement changé l'esprit de la loi, il conviendrait de la renvoyer à la section centrale pour qu'elle propose une nouvelle rédaction du projet, ce renvoi est ordonné. (I., 28 mai, et P. V.)

M. LE PRÉSIDENT annonce que l'ordre du jour de la séance de demain appellera un rapport de M. Destouvelles sur les demandes en naturalisation, et le rapport de la section centrale sur les propositions de MM. Constantin Rodenbach, Blargnies et de Robaulx. (I., 28 mai.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

SÉANCE

DU VENDREDI 27 MAI 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Les membres de la régence et plusieurs notables de Venloo demandent que le congrès ordonne l'achèvement du canal du Nord.

Plusieurs sauniers du district de Charleroy présentent des observations concernant le projet de décret sur le sel.

M. Delafontaine fait des observations sur l'état du pays.

M. Auguste Wieland, à Ostende, se plaint d'avoir été rayé du tableau des ayants droit de voter dans cette ville.

M. Alagno, lieutenant-colonel espagnol, demande un subside semblable à celui dont jouissent les réfugiés portugais.

Les habitants du hameau de Breendonck demandent la séparation de ce hameau de la commune de Puers.

M. Cluyskens, artiste vétérinaire à Weert, demande des lettres de naturalisation.

MM. Dumon-Dumortier, à Tournay, et Au-

Digitized by Google

guste Desmidt, à Fosses, font la même demande.

(L., 29 mai, et P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Je demande la parole. Messieurs, parmi les pétitions qui viennent d'être présentées, il en est une sur laquelle je dois appeler votre attention, parce qu'elle est de la plus haute importance ; je veux parler de la pétition des habitants de Venloo qui demandent l'achèvement du canal du Nord. Dans un moment où nous allons être obligés de nous occuper des questions du territoire, il est important que chacun de vous ait sur les pays contestés des renseignements précis. Beaucoup d'entre vous sont décidés, je le sais, à ne céder aucune portion de notre territoire, quelque minime qu'elle puisse être. Beaucoup d'autres, sachant bien qu'il ne faut pas sacrifier le tout à la partie, consentiront probablement à céder sur quelque point pour conserver la plus grande partie. Au jour du danger, les habitants de Venloo se sont montrés grands et généreux et véritablement Belges. La ville de Venloo est aujourd'hui réclamée par la Hollande, comme ayant fait partie des pays de généralité. Si la Hollande met à réclamer ces pays tant d'insistance, ce n'est pas qu'elle en espère de grands avantages, mais s'ils nous restent, elle prévoit que nous nous hâterons d'y faire creuser un canal pour joindre l'Escaut à la Meuse, et que la Prusse s'empressera de prolonger ce canal, pour rendre ses communications faciles avec le port d'Anvers. Ce canal, si avantageux au commerce de l'Allemagne et à l'Angleterre elle-même, porterait un coup mortel au commerce de la Hollande. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le projet de ce canal du Nord a été conçu, on y songeait déjà dès le temps de l'infante Isabelle, et, en 1627, les travaux furent commencés. Plus d'une fois ces travaux ont été repris depuis cette époque, mais jamais ils n'ont pu être achevés; il faut nous attendre à ce que la Hollande fasse, comme elle l'a toujours fait, tous ses efforts pour en empêcher l'achèvement. Espérons toutefois que ses efforts seront désormais infructueux. Je demande au congrès la permission de lire la pétition des habitants de Venloo; elle est conçue en ces termes :

« AU CONGRÈS NATIONAL.

» Les soussignés, habitants de la ville de Venloo, ont la confiance de s'adresser aux représentants de la nation, réunis en congrès, et de leur demander un grand acte d'indépendance nationale, un acte qui constaterait de nouveau à la face du monde leur inébranlable détermination de conserver intacte l'intégrité du territoire, tel que la constitution l'a fixé; un acte dont l'exécution devrait avoir la plus salutaire influence sur la prospérité du commerce et de l'industrie de la Belgique, trop longtemps en souffrance; ils leur demandent, enfin, de décréter par une loi *l'achèvement immédiat du grand canal du Nord*, qui, en allant d'Anvers à Venloo, devait joindre l'Escaut à la Meuse, et procurer ainsi au port d'Anvers un moyen de communication sûr et facile avec l'Allemagne, en même temps qu'il assurerait aux provinces de Limbourg et de Liége, une voie de communication avec Anvers, qui leur est désormais indispensable pour l'écoulement des produits de leur sol et de leur industrie, aussi bien que pour pouvoir s'approvisionner, aux plus bas prix possible, des denrées coloniales et autres marchandises, entrant par mer, nécessaires à leur consommation, ou faisant l'objet de leur commerce.

» Le gouvernement français avait ordonné la construction de ce canal en 1808, et en 1811 un tiers environ en était achevé, quand la réunion de la Hollande à la France, opérée alors, fit suspendre et bientôt définitivement abandonner ce bel ouvrage.

» Cette réunion ouvrit à Anvers la libre navigation sur le Rhin et ses embranchements qui traversent la Hollande; et dès lors la nouvelle communication à établir par le canal n'était plus indispensable.—Dès lors Anvers se trouvait placée pour le commerce avec l'Allemagne sur la même ligne que Rotterdam et Amsterdam, tandis qu'avec ce canal l'avantage qu'aurait eu cette ville, déjà si favorisée par sa position géographique, et par la commodité de son port, sur les places hollandaises, eût été telle pour le commerce avec l'Allemagne, que ces dernières y auraient été exclues de toute concurrence.

» Eh bien, si en 1808, lorsque la Hollande était un royaume dans l'entière dépendance de la France, le gouvernement de ce pays jugea nécessaire d'ouvrir au port d'Anvers et aux départements qui forment aujourd'hui la Belgique, une voie de communication avec l'Allemagne, indépendante de la Hollande, à plus forte raison, la Belgique étant à jamais séparée de ce pays, cette communication est-elle aujourd'hui indispensable.

» Dans l'hypothèse qu'une paix entre les deux pays serait incessamment conclue, que les arrangements les plus favorables pour le commerce réciproque aient été stipulés, on ne pourra jamais admettre que la Hollande permettra, ou même pourra

Digitized by Google

permettre, à sa redoutable rivale, la libre navigation sur des eaux qui traversent le cœur de son pays; elle qui a su exclure pendant seize ans de la libre navigation du Rhin sur son sol, les autres États riverains de ce fleuve, quoique ce droit leur eût été formellement reconnu par le congrès de Vienne.

» Une détermination de la part du congrès national, dans le moment actuel, d'achever le canal qui traverse justement cette partie du Limbourg que le gouvernement hollandais réclame avec tant d'opiniâtreté, prouverait au monde entier son invariable résolution de ne pas vouloir transiger avec l'honneur, et de ne céder en rien sur ce point.

» Elle tranquilliserait ces braves habitants du Limbourg, qui ont si franchement épousé la cause nationale, et ferait renaître la confiance dans le pays.

» Nous croyons inutile de nous étendre sur les avantages immenses que l'ouverture de cette communication procurerait à une grande partie de la Belgique. — Anvers verrait abrégée de deux cinquièmes la distance qui la sépare de Cologne; et cette nouvelle voie serait sûre, facile et praticable presque en tout temps. Aussi ces avantages ont été si bien sentis par la province d'Anvers, qu'en 1829 les états de cette province ont résolu de faire à leurs frais l'ouverture du canal du Nord jusqu'à Loozen, point où il rejoint celui de Maestricht à Bois-le-Duc, et ont demandé aux états du Limbourg l'autorisation nécessaire pour la partie qui traverse cette province, demande qui a été accordée, mais qui a dû rester sans effet parce que l'ex-gouvernement a constamment refusé ou trouvé moyen d'éluder la sienne, malgré les représentations les plus fortes et les offres les plus favorables, qui lui avaient été faites par la province et par la ville d'Anvers.

» Liége, qui communique avec le nouveau canal au moyen de celui de Maestricht à Bois-le-Duc, pourra se servir de cette voie, la seule réellement praticable, pour le transport de ses fers et autres objets de son industrie, destinés pour les pays d'outre-mer, et qu'elle devait sans cela transiter par la Hollande.

» La valeur des terrains arides et stériles que le canal traverse, depuis Anvers jusqu'ici, serait plus que doublée par son achèvement, et peu à peu on les verrait rendus à la culture, et la population et le bien-être de ces contrées, aujourd'hui si tristes, augmenteraient dans la même proportion.

» L'exécution immédiate de cet ouvrage serait encore un grand bienfait dans les circonstances actuelles, où la stagnation du commerce et de beaucoup de branches d'industrie ont laissé inoccupés une foule de bras. Cette mesure serait surtout salutaire pour les deux provinces que le canal traverse, et qui, par leur position particulière, ont souffert plus que les autres provinces.

» Pour la construction du canal de Maestricht à Bois-le-Duc, on a emprunté le lit, déjà ouvert en grande partie, du canal du Nord, depuis Loozen jusqu'à Nederweert. Il n'y aura donc que deux parties principales à achever, celle d'Anvers jusqu'à Loozen et celle de Nederweert jusqu'à Venloo. La première a une longueur d'environ 72,000 mètres; elle a de plus un embranchement de 8,000 mètres de longueur sur Lierre, qui ferait participer cette ville et celle de Malines, ainsi que la plus grande partie du Brabant méridional, au bienfait de cette nouvelle communication. La seconde, celle de Nederweert jusque dans la Meuse vis-à-vis de Venloo, est longue de 24,000 mètres. La longueur totale à exécuter, y compris l'embranchement sur Lierre, serait donc d'environ 104,000 mètres, et calculée d'après les devis estimatifs, faits dans le temps par les ingénieurs français, la dépense totale des travaux de terrassement n'excéderait pas un million de florins. Les travaux déjà exécutés par le gouvernement français, qu'on peut évaluer à un tiers, viendraient encore en déduction, de sorte que la dépense effective ne surpasserait pas 700,000 florins. La construction des écluses et des ponts viendra en sus, mais on pourrait l'ajourner à l'année prochaine. Du reste, le nombre d'écluses est peu considérable. L'essentiel est que les travaux de terrassement, qui occupent le plus de bras, et dont la dépense est tout en main-d'œuvre, soient exécutés immédiatement.

» Les moyens pour faire face aux dépenses d'un ouvrage, qui sera un monument de gloire nationale, en même temps qu'il doit tant contribuer au bien-être du pays, ne peuvent pas être difficiles à trouver; le congrès, dans sa sagesse, saura bien y pourvoir. Il a du reste trop pris à cœur les intérêts de la patrie pour que nous n'osions pas concevoir l'espoir qu'il prendra en sérieuse considération la demande que nous nous permettons de lui soumettre.

» Venloo, le 21 mai 1831. »

(*Suivent les signatures.*)

Il ne m'appartient pas de prendre des conclusions sur cette pétition, ni d'en faire l'objet d'une

Digitized by Google

proposition, puisqu'il faut d'abord qu'elle passe par la commission; mais je demande que, vu son importance, la commission en fasse un examen immédiat, et qu'elle nous présente son rapport demain ou après-demain. (I., 29 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Une commission a été nommée... (I., 29 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Consultez l'assemblée. (I., 29 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Je prie M. de Brouckere de ne pas m'interrompre; il a parlé sans être interrompu. (I., 29 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Je demande que ma proposition soit mise aux voix. (I., 29 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Si M. Henri de Brouckere préside ici, je l'invite à venir prendre ma place.

Vous avez parlé sans être interrompu. Vous avez même interverti l'ordre ordinaire de nos travaux en lisant la pétition et en vous livrant à ce propos à des raisonnements qui ne devaient avoir lieu que sur le rapport de la commission, et lorsque je veux consulter l'assemblée, vous voulez m'interrompre. (I., 29 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Je demande la parole pour un fait personnel. (*Violents murmures.*) J'ai le droit d'être entendu. (I., 29 mai.)

UNE VOIX : L'ordre du jour! (I., 29 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Une commission a été nommée pour examiner les pétitions, son travail est fort avancé : si l'assemblée le veut, la pétition des habitants de Venloo lui sera renvoyée.... (I., 29 mai.)

M. VAN DE WEYER fait observer que la commission a été nommée seulement pour les pétitions arriérées, et non pour celles qui ont été présentées depuis sa nomination. (I., 29 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : La pétition sera renvoyée à la commission ordinaire. (I., 29 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Je ne me contente pas de cette décision; j'ai fait une proposition, et j'ai été fort étonné du reproche que m'a fait M. le président (*murmures*) d'avoir interverti l'ordre de nos travaux; j'ai demandé la parole sur les pétitions, le congrès me l'a accordée; j'ai usé de mon droit en m'expliquant sur la pétition, j'ai demandé que le rapport nous en fût fait demain; je désire que l'assemblée soit consultée sur ma proposition. (I, 29 mai.)

M. VAN DE WEYER : Il serait impossible que la commission fît son rapport sur une pétition qu'elle ne connaît pas encore. (I., 29 mai.)

M. CLAES (de Louvain) : Je demande l'ordre du jour pur et simple, car, à coup sûr, si la question est importante, elle n'est pas urgente; ce n'est pas en effet dans un moment comme celui-ci que l'on s'occupera d'aller faire un canal. (*On rit.*) (I., 29 mai.)

M. LE COMTE D'ARSCHOT présente la même observation. (E., 29 mai.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE : M. de Brouckere a dit qu'un canal était une source de prospérité.... (E., 29 mai.)

PLUSIEURS VOIX : Ce n'est pas la question; il ne s'agit pas de discuter au fond. (E., 29 mai.)

M. DESTOUVELLES pense que, sans traiter le fond de la question, le congrès peut renvoyer la pétition à la commission, pour qu'elle en fasse le rapport prochainement ou au moins le plus tôt possible. (E., 29 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE se range à l'avis de M. Destouvelles, pour que le rapport ait lieu dans le plus bref délai. (E., 29 mai.)

La pétition est renvoyée à la commission qui est invitée à faire au plus tôt son rapport. (P. V.)

M. DE RODAULX demande que la pétition des sauniers de Charleroy soit renvoyée aux sections chargées de l'examen du projet de décret sur le sel, puisqu'on pourra y puiser des renseignements utiles. (E., 29 mai.)

Le congrès en ordonne le renvoi à la section centrale chargée d'examiner ce projet. (P. V.)

Les autres pétitions sont renvoyées aux commissions spéciales. (P. V.)

L'ordre du jour est le rapport de la commission chargée d'examiner les demandes de lettres de naturalisation. (I., 29 mai.)

Pendant que M. Destouvelles, rapporteur, va chercher les dossiers et son rapport, M. *le président* lit une proposition de M. le chevalier de Theux de Meylandt, par laquelle l'honorable membre demande que le congrès invite les ministres à présenter sans délai le complément du budget. (I., 29 mai.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

Rapport sur les demandes en naturalisation.

M. DESTOUVELLES fait un rapport sur les demandes en naturalisation. La commission n'a pas perdu de vue que, s'il ne fallait pas encombrer le pays d'étrangers inutiles ou intéressés, il ne fallait pas non plus repousser ceux qui y menaient depuis longtemps une vie honnête, ou qui, en s'y établissant par mariage ou autrement, avaient donné des garanties de leur sollicitude pour le pays. Trois pétitionnaires ont été jugés dignes de la grande naturalisation; ce sont :

Digitized by Google

1° M. Jacquin, né en France et domicilié en Belgique. Il s'est particulièrement distingué dans les journées de septembre : il fut pris par les Hollandais après avoir essuyé le feu de sept hommes; il sauva deux de ses compagnons d'armes par sa bravoure, et pansa dans la suite un grand nombre de blessés. Ces faits sont constatés par une pièce signée du chef de poste M. Fayot, de M. Vanderstegen et d'autres;

2° M. Haus, né en Allemagne, professeur en la faculté de droit à l'université de Gand. Il a toujours rempli ses fonctions avec distinction depuis le 24 décembre 1817. En 1820, il épousa une Belge, veuve avec trois enfants. (*Bruit.*)

(J. B., 29 mai.)

M. DE ROBAULX demande que le rapport seul soit lu; on pourra lire les pièces à l'appui lors de la discussion. (J. B., 29 mai.)

M. DESTOUVELLES lit trois projets de décret : le premier a pour objet l'admission de trois des pétitionnaires demandant la grande naturalisation; le second, l'admission de vingt-deux de ceux qui demandent la petite naturalisation, et le troisième, le rejet des autres demandes.

(J. B., 29 mai.)

L'assemblée ordonne l'impression du rapport, des trois projets qui y font suite, et de la liste des demandes de naturalisation (1).

Elle décide en outre que les pièces à l'appui seront déposées au greffe, à l'inspection de tous les membres. (P. V.)

Rapport sur les propositions relatives à la mise à l'ordre du jour de la question du choix du chef de l'État, à l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg, aux négociations préalables à cette élection, et à l'évacuation des ennemis du territoire de la Belgique.

L'ordre du jour appelle le rapport de la section centrale sur les quatre propositions présentées dans la séance du 25 mai. (I., 29 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Raikem, rapporteur de la section centrale.

(I., 29 mai.)

M. RAIKEM fait le rapport de la section centrale sur les propositions tendant à fixer l'élection du chef de l'État au 1er juin prochain, et à élire le prince Léopold de Saxe-Cobourg, ainsi que sur les propositions de MM. Blargnies et de Robaulx faites dans la séance du 25 mai (2). (P. V.)

Le congrès ordonne l'impression et la distribution de ce rapport. (P. V.)

Interpellation.

M. DE ROBAULX : Messieurs, comme on nous avait annoncé depuis plusieurs jours que lord Ponsonby devait arriver, et qu'il devait apporter des nouvelles que les uns attendent avec anxiété et les autres avec espérance, je voudrais savoir, maintenant que lord Ponsonby est arrivé, si M. le ministre des affaires étrangères n'aurait rien à nous apprendre qui pût influer sur la décision qui doit être prise par l'assemblée. (I., 29 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, se lève. (I., 29 mai.)

DE TOUTES PARTS : Chut! chut! (*Profond silence.*) (I., 29 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, j'ai eu hier la visite de lord Ponsonby à dix heures du soir : j'ai eu avec lui un entretien qui s'est prolongé fort avant dans la nuit. Après cet entretien, qu'il n'est pas convenable, vous le sentez très-bien, que je fasse connaître publiquement, il m'a promis pour aujourd'hui une communication officielle, que je m'empresserai de faire connaître à l'assemblée. Si votre séance s'était prolongée, comme à l'ordinaire, jusqu'à cinq heures, il est probable que j'aurais pu vous faire cette communication aujourd'hui même; dans tous les cas ce sera pour la séance de demain. (I., 29 mai.)

VOIX NOMBREUSES : Une séance ce soir! une séance ce soir! (I., 29 mai.)

D'AUTRES VOIX : Non! non! (I., 29 mai.)

M. JOTTRAND : Messieurs, je demande qu'il y ait une séance ce soir, afin qu'il s'écoule un assez long intervalle entre la communication diplomatique qu'on nous annonce, et la discussion du rapport. Rappelez-vous que lors de l'élection du duc de Nemours, ceux qui votèrent pour ce prince furent dupes d'une communication semblable, parce qu'elle fut faite séance tenante. Il s'agit ici d'une question, la plus importante que nous ayons à traiter; et, pour ma part, je pense que lorsqu'on nous accorde quinze heures au moins pour examiner les projets de loi ordinaires, il faut que nous ayons au moins le même espace de temps pour réfléchir sur la communication qui nous sera faite.

Je demande donc, ou qu'on ne discute pas demain le rapport de la section centrale, ou qu'il y

(1) Malgré toutes nos recherches, il nous a été impossible de nous procurer ces documents; nous tenons d'anciens députés que ces pièces n'ont point été imprimées.

(2) Voyez ce rapport aux *Pièces justificatives*, n° 93.

Digitized by Google

ait une séance ce soir pour entendre une communication qui peut exercer une influence fâcheuse sur la discussion. (I., 29 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je ne suis pas le maître de prendre un engagement que peut-être je ne serai pas à même de remplir : lord Ponsonby a fait un voyage fatigant, et quoiqu'il m'ait promis la communication pour aujourd'hui, il pourrait bien se faire qu'il fût dans l'impossibilité de la faire. C'est donc pour ne pas faire réunir le congrès inutilement que je proposerai d'attendre jusqu'à demain. L'honorable M. Jottrand se trompe du reste quand il dit que la communication exercerait une influence fâcheuse sur la discussion. Il faut remarquer que la discussion du chef de l'État ne doit pas avoir lieu demain ; il ne s'agira en effet demain que de fixer le jour de la discussion qui n'aura pas lieu avant le 1er juin, c'est-à-dire mercredi. Quoi qu'il en soit, je ne peux prendre l'engagement de faire la communication aujourd'hui. Cette communication sera longue. Après qu'elle me sera parvenue, il faudra la traduire ; il est possible, si elle me parvient bientôt, que j'aie pu la faire à cinq heures ; mais je le répète, elle aura lieu demain au plus tard.

(I., 29 mai.)

M. JOTTRAND : Je ferai remarquer à M. le ministre que, si je me suis trompé, c'est parce qu'il a dit que si la séance durait jusqu'à cinq heures, il aurait pu nous communiquer la note qu'il attend. Si cela lui avait été possible à cinq heures, à plus forte raison avais-je pensé qu'il le pourrait dans une séance du soir, et c'est ce que j'aurais désiré pour calmer l'anxiété dans laquelle se trouve la nation. Du reste, s'il faut attendre la communication jusqu'à demain, je demande que la discussion pour la fixation du jour de l'élection du chef de l'État n'ait lieu que vingt-quatre heures après. (*Appuyé ! appuyé !*) (I., 29 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Quel jour veut-on commencer cette discussion ? (E., 29 mai.)

PLUSIEURS VOIX : Demain ! Après-demain !

(E., 29 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Il me semble, messieurs, qu'en s'enchaînant d'avance, sans connaître les termes de la communication, à ne procéder à la discussion qu'après-demain, l'assemblée commettrait une imprudence ; et je fonde ma réflexion sur l'anxiété dont a parlé M. Jottrand. Quand le congrès aura entendu les termes de la communication, il verra si elle est de nature à influencer sa décision. Si je pensais qu'il en fût ainsi, je pense que M. Jottrand voudra bien me rendre la justice de croire que je serais le premier à demander que la discussion fût retardée. (I., 29 mai.)

M. DESTOUVELLES : Je demande que la communication de M. le ministre des affaires étrangères précède demain toute autre discussion ; après cela nous pourrons décider en connaissance de cause s'il convient ou non d'ajourner la discussion d'un rapport de la section centrale. (*Appuyé ! appuyé !*) (I., 29 mai.)

M. DE ROBAULX : Je voudrais savoir cependant si demain on discutera la question de priorité entre les diverses propositions. M. le ministre nous dit qu'il y aurait imprudence de s'enchaîner par avance à ne pas discuter demain ; je le veux bien ; mais quand j'entends dire que lord Ponsonby est arrivé hier au soir, et que malgré la fatigue, il a eu avec M. Lebeau une conférence qui s'est prolongée fort avant dans la nuit, je présume qu'aujourd'hui on doit élaborer la communication qu'on doit nous faire. Alors je crois qu'on ne peut pas nous refuser un temps convenable pour digérer une communication qu'on nous prépare depuis hier. (*Hilarité.*) Je demande qu'on décide d'ores et déjà si la discussion de priorité aura lieu demain. (I., 29 mai.)

M. D'ELHOUNGNE : J'avais demandé la parole pour faire la proposition qui vient de vous être faite par M. Destouvelles ; je me borne donc à l'appuyer, et il me semble qu'elle répond suffisamment à ce que vient de dire M. de Robaulx. Car enfin, en mettant le rapport de M. le ministre avant tout à l'ordre du jour, l'assemblée pourra très-bien décider après si elle est ou non en état d'entamer la discussion. Dans le premier cas elle l'autorisera, dans le deuxième cas elle l'ajournera.

(I., 29 mai.)

M. VAN DE WEYER : Je ferai observer à l'assemblée qu'il est probable qu'elle ordonnera l'impression du rapport de M. le ministre des affaires étrangères, et que c'est sur la pièce imprimée que nous aurons à délibérer ; il faut, sans aucun doute, avoir le temps d'y réfléchir, et je suis bien aise d'avoir entendu cette idée sortir de la bouche de M. de Robaulx, qu'il faut avoir le temps de digérer ce qu'on doit élaborer avant de nous le faire connaître ; car, en matière aussi grave, il faut agir avec réflexion, sagesse et maturité. (I., 29 mai.)

L'assemblée décide qu'à la séance de demain, samedi, et après les communications à faire par M. le ministre des affaires étrangères, on fixera le jour où les conclusions de la section centrale seront discutées. (P. V.)

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à trois heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU SAMEDI 28 MAI 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

L'affluence des spectateurs est très-grande. Les tribunes publiques et réservées ont été envahies de bonne heure; les dames surtout se sont montrées fort empressées. (I., 30 mai.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Plusieurs industriels de Bruxelles réclament contre la destitution de M. Vanonderdenwyngaerd-Cantius, directeur du musée des arts et de l'industrie. (I., 30 mai, et P. V.)

M. VAN DE WEYER demande que le rapport de cette pétition soit fait le plus tôt possible. La destitution, dit-il, dont il est question expose la ville de Bruxelles à perdre un établissement utile et une bibliothèque de douze à quinze mille volumes. (J. B., 30 mai.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, continuant l'analyse des pétitions :

M. César, greffier du juge de paix de Beauraing, fait des observations sur l'organisation des justices de paix.

L'état-major et les officiers de la garde civique de Ghistelles supplient le congrès d'élire le prince de Saxe-Cobourg.

La compagnie de volontaires de Verginal et le comité de commerce et d'industrie de Bruxelles font la même demande. (I., 30 mai, et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. FRISON : Je demanderai si le bureau a écrit à M. de Muelenaere, gouverneur de la Flandre occidentale, pour savoir s'il veut enfin venir prendre part aux travaux du congrès. (I., 30 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Le bureau se propose d'écrire à tous les membres absents (1). (I., 30 mai.)

M. FRISON : J'ai nommé M. de Muelenaere parce qu'il a plusieurs fois été question de son absence. (I., 30 mai.)

M. LE BARON DE PÉLICHY VAN HUERNE : Je peux annoncer au congrès que M. de Muelenaere se propose de venir lundi. (I., 30 mai.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Il y a cinquante membres absents; il faut écrire à ces cinquante membres qu'ils violent leur mandat. (I., 30 mai.)

M. Lebeau, ministre des affaires étrangères entre dans la salle, accompagné de M. Devaux, ministre d'État. (I., 30 mai.)

Communication diplomatique.

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. le ministre des affaires étrangères. (I., 30 mai.)

(1) Voici la circulaire qui a été adressée aux députés absents :

« Le bureau du congrès national

» Invite tous les députés qui sont encore dans leurs foyers à se rendre à leur poste. Il les prévient que le congrès a mis à l'ordre du jour du 30 mai les questions les plus graves sur la paix ou la guerre et sur l'élection du chef de l'État. Il importe que le congrès soit en nombre complet, s'il est possible. Messieurs les députés à qui il serait impossible de remplir leur mandat dans cette occasion, sont engagés à faire connaître au congrès les motifs de leur absence. Les noms des absents sans congé seront livrés à la publicité.

» Bruxelles, le 28 mai 1831.

» *Le président*,

» E. C. DE GERLACHE.

» *Les secrétaires*,

» Vicomte VILAIN XIIII,

» NOTHOMB,

» LIEDTS. »

Digitized by Google

DE TOUTES PARTS: Chut! chut! (*Profond silence.*) (L., 30 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, à la tribune: Messieurs, lord Ponsonby m'a écrit une lettre particulière, en me donnant l'autorisation de la communiquer au congrès. Si le congrès le désire, j'aurai l'honneur de lui en faire la lecture. (*Oui! oui! Chut! chut!*)

« Bruxelles, 27 mai 1831.

» Monsieur,

» Je suis arrivé ici hier soir, et je ne veux pas, même pour mieux faire, différer de vous communiquer quelques idées sur la situation de vos affaires, en tant que la conférence de Londres y est intéressée. Je me confie donc à votre indulgence, qui, je l'espère, excusera les imperfections d'une lettre écrite avec la plus grande hâte.

» La conférence trouve les limites de la Hollande fixées par des traités; et les traités constituent, en fait de limites, la loi des nations. La conférence ne peut violer cette loi; elle ne peut consentir, en conséquence, à ce que la Belgique se donne le droit de fixer les frontières d'un autre État; mais la conférence ne laisse pas que d'être disposée, autant qu'elle aura le pouvoir de le faire sans violer les principes fondamentaux de la politique européenne, à remédier aux choses qui peuvent être contraires aux intérêts de la Belgique et en même temps n'être pas préjudiciables aux intérêts des nations voisines. Agissant dans ces vues, la conférence désire que la Belgique se place dans le cercle ordinaire des États européens, reconnaissant l'obligation commune des traités, prenant part aux charges et aux bénéfices de la politique reçue entre les nations, et se constituant de manière qu'elle soit en droit de demander que tous les autres États la reconnaissent et la traitent en associée. Si la Belgique consent à se placer dans cette situation, la conférence l'aidera, par une puissante médiation, à obtenir le duché de Luxembourg par un traité et moyennant une indemnité équitable; et, par des moyens assurés, la conférence préviendra toute attaque militaire de la part de la confédération germanique pendant la négociation.

» Il faut observer que, par cette manière de procéder, la Belgique obtiendra paisiblement et pour toujours ce territoire, tandis qu'il est au moins incertain qu'elle puisse l'avoir par la guerre; et on épargnera aux habitants du Duché les calamités qui retombent sur ceux dont le pays devient le théâtre des hostilités.

» La conférence est animée d'un sentiment de bonne volonté pour la Belgique; son véritable but est la paix présente et la paix future, fondées sur la sécurité et l'indépendance de ce pays, et un arrangement définitif de tous ses intérêts.

» La conférence verrait donc avec plaisir que le congrès élût un souverain quelconque, lequel ne blessât pas personnellement les droits des autres gouvernements; et elle reconnaîtra, avec une satisfaction particulière, le prince sur qui les Belges semblent avoir surtout jeté les yeux, pourvu que le congrès lui permette de se placer lui-même dans le cercle commun des gouvernements.

» D'après quel principe de raison la Belgique pourrait-elle vouloir se placer dans une situation différente de celle où vivent toutes les autres nations? Pourquoi demanderait-elle exclusivement le privilége de dicter la loi à tous les autres peuples, sur des questions de territoire disputé, et de se soustraire à l'obligation d'observer la règle universelle, les négociations et les traités, en prétendant tout à coup recourir à la violence et à la guerre pour assurer ce qu'elle regarde comme ses droits? La Belgique est-elle assez puissante pour forcer les cinq grandes nations militaires de l'Europe à souscrire à ses vœux? Quelques personnes pensent-elles que les peuples de l'Europe puissent être excités à la résistance contre leurs gouvernements respectifs, afin de mettre la Belgique en état de détruire l'autorité des traités, seul principe qui préserve les nations d'une guerre perpétuelle? Il ne peut y avoir d'erreur plus grave et plus dangereuse qu'une pareille opinion.

» Les grandes puissances connaissent assez leurs véritables intérêts actuels, pour ne pas disputer entre elles sur la question belge, c'est-à-dire sur la question de savoir si les traités doivent être sacrés.

» Au contraire, elles agiront avec unanimité, et elles auront pour elles le concours et l'approbation des peuples.

» On excite la Belgique à recourir aux armes, et pourquoi? Pour conserver le Luxembourg. Mais elle peut le posséder en paix et avec sécurité, pour la millième partie du prix que coûterait une tentative de garder ce pays par la force des armes: n'y a-t-il pas de l'imprudence à hésiter sur le choix?

» La Belgique veut conquérir Maestricht, la rive gauche de l'Escaut, et arracher à la Hollande quelques autres parties de ses anciennes possessions. Maintenant que la politique européenne est devenue évidente, même pour les esprits les moins

Digitized by Google

éclairés, peut-on douter encore que la Belgique ne soit hors d'état d'obtenir une seule de ces choses par les armes, à moins qu'elle ne réussisse à vaincre les armées de la France (*mouvement d'incrédulité*), de la Prusse, de l'Autriche et de l'Angleterre? (*Murmures violents et interruption.*) Pas un pouce de terrain hollandais ne sera laissé à la Belgique, à moins qu'elle n'ait vaincu l'Europe, sans parler de ce qu'elle pourrait perdre de son propre territoire, si elle venait à être vaincue elle-même dans un pareil conflit. (*Interruption prolongée.*)

» Il appartient aux hommes d'État qui gouvernent les destinées des nations de calculer les chances de succès ou de défaite; c'est à eux de faire voir à leurs compatriotes s'il vaut mieux chercher à réussir dans leurs vues par de tels moyens, et en de telles circonstances, ou essayer les voies simples, inoffensives et plus efficaces que présentent les négociations, sous un prince qui soit l'ami de tous les gouvernements de l'Europe, et dont tous aient intérêt à consolider la puissance et la sécurité.

» L'hésitation qu'a montrée S. A. R. le prince Léopold dans les réponses qu'il a faites à messieurs les députés qui sondaient son opinion relativement à la souveraineté de la Belgique, montre assez la nature désintéressée des principes de S. A. R., et prouve qu'il ne voudrait point accepter une couronne qui lui serait offerte, s'il ne pouvait la porter avec honneur pour la Belgique et pour lui-même. Cependant, le prince est convaincu aujourd'hui, à son entière satisfaction, qu'il est suffisamment fondé à attendre avec confiance l'exécution équitable et prompte des mesures par lesquelles la conférence aidera à l'arrangement satisfaisant des affaires du Luxembourg; et le prince est disposé à prendre sur lui, comme souverain, le complément de cette affaire.

» Peut-il y avoir une meilleure preuve du changement qui s'est récemment opéré dans l'opinion et dans les résolutions de la conférence? Il y a une semaine, la conférence considérait la conservation de ce duché à la maison de Nassau, sinon comme nécessaire, au moins comme extrêmement désirable; et à présent, elle est disposée à une médiation, avec l'intention avouée de faire obtenir ce duché pour le souverain de la Belgique.

» L'honneur de la Belgique consiste à obtenir le Luxembourg; et non à combattre pour l'avoir et à causer la ruine des Belges par cette lutte.

» La conférence ne prétend pas intervenir en ce qui concerne les droits, l'indépendance de la Belgique ou son organisation intérieure; mais la conférence veut maintenir les droits des autres États contre toute agression, sous quelque prétexte que ce soit. Il n'y aura point de nouveau code de conquête, établi par quelque puissance à part.

» La conférence restera la protectrice des lois et de la liberté contre tous ceux qui voudraient se faire conquérants et contre ceux qui méconnaîtraient toute autre loi que leur volonté et bon plaisir. Les Belges ne sauraient regarder comme d'une sage politique de soutenir le droit de la force et de le reconnaître comme suprême et absolu, sans s'exposer en temps et lieu à voir cette doctrine tourner contre eux-mêmes.

» Qu'est-ce que l'on demande à la Belgique, pour qu'elle se trouve dans une situation tranquille et sûre? Tout ce que l'on exige d'elle est de condescendre à se montrer soumise aux mêmes devoirs politiques auxquels se soumettent les grandes monarchies. Ce que la France, l'Autriche, l'Angleterre, etc., etc, trouvent juste et honorable pour elles-mêmes peut-il blesser l'honneur belge?

» J'ai confiance dans la raison du gouvernement belge et du pays: je me flatte qu'ils considéreront avec calme et qu'ils décideront avec sagesse la grande question qui se présente pour eux, et qu'ils refuseront de se jeter imprudemment dans des difficultés, qui seraient créées sans besoin et qui pourraient amener jusqu'à l'extinction du nom belge.

» Quant à la dette, je puis vous réitérer l'assurance que la conférence n'a jamais entendu faire que des propositions.

Croyez que je suis,

» Monsieur,

» Votre très-humble,

» PONSONBY. »

(M. le ministre n'ajoute pas un mot; il descend de la tribune, au milieu de l'agitation de l'assemblée.) (T., 30 mai.)

PLUSIEURS VOIX : L'impression!

(T., 30 mai.)

L'impression et la distribution de la lettre de lord Ponsonby sont ordonnées. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : A la suite du rapport qui vous fut fait hier par M. Raikem, vous décidâtes que vous fixeriez aujourd'hui, après la communication de M. le ministre des affaires étrangères, le moment de la discussion de ce rapport. Quelqu'un demande-t-il la parole? (T., 30 mai.)

M. JOTTRAND : Messieurs, je ne vois pas d'inconvénient, à la différence de ce que je pensais hier, à ce que la discussion s'ouvre im-

Digitized by Google

médiatement. Quand j'ai proposé qu'il s'écoulât vingt-quatre heures entre la communication et la discussion, je croyais que dans la lettre de lord Ponsonby il pourrait y avoir quelque chose de douteux et qui mériterait réflexion. Mais, d'après les termes de cette lettre, il n'y a rien de douteux dans ce qu'on exige de nous. Vous aurez à opter entre le protocole du 20 janvier et le droit sacré d'insurrection, qui a constitué tous les États de l'Europe. Vous aurez à choisir entre une soumission aveugle aux volontés de la Sainte-Alliance et le droit d'insurrection en vertu duquel se sont constituées l'Amérique septentrionale, la Hollande, la Pologne, et la France elle-même. Pour moi, mon choix ne sera pas douteux, et je ne vois pas qu'il y ait d'obstacle à la discussion immédiate. (I., 30 mai.)

M. CLAES (de Louvain) : La nature de quelques points traités dans la lettre de lord Ponsonby me semble assez grave pour mériter une réflexion sérieuse. Je demande que cette discussion ne s'ouvre pas avant demain. Dans ces vingt-quatre heures, ceux qui montraient tant d'empressement pour élire le prince de Saxe-Cobourg pourront faire de nouvelles réflexions. (*On rit.*) (I., 30 mai.)

M. BLARGNIES appuie la proposition de M. Claes. (I., 30 mai.)

PLUSIEURS MEMBRES : Quand la distribution ? (E., 30 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : Demain matin. (E., 30 mai.)

UN DES SECRÉTAIRES : Ce soir la distribution aura lieu. (E., 30 mai.)

PLUSIEURS VOIX : La discussion à demain. (E., 30 mai.)

D'AUTRES : A lundi, c'est demain dimanche. (E., 30 mai.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée, qui décide que la discussion s'ouvrira lundi 30 mai. (I., 30 mai.)

Cette courte discussion a eu lieu dans une agitation continuelle de l'assemblée et des tribunes. Immédiatement après, les spectateurs se retirent en grand nombre. (I., 30 mai.)

Nouveau projet de décret sur les récompenses nationales.

M. RAIKEM présente au nom de la section centrale une nouvelle rédaction du décret sur les récompenses nationales (1). Il propose de réduire le projet à trois articles : l'article 4 adopté dans la séance d'avant-hier, qui deviendra l'article 1er, un article nouveau qui deviendra l'article 2, et dont voici les termes :

« M. le régent décernera ces drapeaux, au nom » du peuple belge, à celles des villes ou communes » qu'il reconnaîtra avoir mérité ces récompenses » nationales; »

Un article 3, qui forme l'article 8 du premier projet de la section centrale. (I., 30 mai., et P. V.)

On décide que la discussion de ce projet aura lieu immédiatement. (P. V.)

Discussion du projet.

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je désirerais motiver mon vote, qui sera négatif, sur le projet de décret des récompenses nationales. Le rejet des trois premiers articles de la loi discutée dans la séance d'avant-hier a fait une vive impression sur les braves de septembre. On a accordé des grades militaires à ceux qui ne les ont point mérités, aux intrigants du lendemain, hommes éminemment âpres à la curée, qui se sont avilis vingt fois par jour dans les antichambres pour y obtenir des épaulettes qu'ils n'auraient osé chercher sur le champ de bataille; et l'on refuse même une décoration de fer aux mutilés, dont les honorables cicatrices sont des certificats incontestables. Je demanderai si c'est à la veille d'une guerre qu'il faut jeter le découragement dans les rangs de ceux qui de leur propre mouvement courent aux armes? Personne, je pense, ne contestera qu'une marque civique multiplie les braves. Pas un seul ministre ne s'est donné la peine de défendre le projet; ils craignent sans doute que les étoiles d'honneur ne cachent les blessures des héros qui ont combattu pour notre liberté et notre indépendance ! (I., 30 mai.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je n'ai pas à répondre à ce que vient de dire le préopinant, parce que ce n'est pas moi qui ai présenté le projet, mais M. le ministre de l'intérieur; aussi serait-il peut-être à propos de le prier de se rendre dans le sein du congrès. Je remarquerai cependant que la section centrale a totalement changé le système du projet présenté par M. le ministre de l'intérieur, et c'est pour cela qu'il s'est tu dans la discussion. Je suis étonné, du reste, que le préopinant, qui était présent, n'ait pas pris la parole pour défendre le projet. (I., 30 mai.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Il est du devoir d'un ministre de défendre les projets qu'il présente. (I., 30 mai.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 332.

Digitized by Google

M. HENRI DE BROUCKERE : Ce que vient de dire M. Alexandre Rodenbach tend à blâmer une décision prise par le congrès à une immense majorité. Lorsque dans la discussion il s'est agi de savoir si on donnerait des étoiles d'honneur aux braves qui s'étaient distingués dans les journées de la révolution, personne ne s'est levé pour défendre les articles 1, 2 et 3, et quand ces articles ont été mis aux voix, ils ont été rejetés à la presque unanimité. J'ai lieu de m'étonner que M. Rodenbach revienne aujourd'hui sur cette décision. La chose est définitivement jugée, et il ne s'agit plus aujourd'hui que de discuter le nouveau projet. (I., 30 mai.)

M. DE ROBAULX : Je crois en effet que l'honorable M. Rodenbach a amené la discussion sur un terrain où elle ne devait pas être placée, et d'après ce qu'il a dit, on pourrait croire que l'assemblée, en rejetant les articles, a eu d'autres motifs que ceux dont elle fut réellement animée. Lorsque vous avez décidé qu'il ne serait pas décerné des étoiles d'honneur, vous n'avez pas voulu refuser aux braves de septembre les récompenses qu'ils ont si bien méritées, mais vous avez cru que ce projet qui vous était présenté n'atteindrait pas ce but, parce qu'il serait difficile et presque impossible de trouver les braves qui ont réellement mérité cette distinction; vous n'avez pas refusé de leur rendre la justice que nous leur rendons tous. Nous savons trop bien que dans la distribution des grades on en a donné beaucoup aux hommes du lendemain, et c'est précisément parce que vous avez pensé qu'il en serait de même en cette circonstance, que vous n'avez pas voulu adopter le projet qui vous était présenté : voilà les motifs qui ont guidé l'assemblée, car elle n'a pas voulu méconnaître les services rendus au pays. Je crois être l'interprète fidèle des intentions de l'assemblée. (*Oui! oui!*) (I., 30 mai.)

M. LE BARON BEYTS appuie les observations de M. de Robaulx, et présente un amendement au considérant du décret, qui consiste dans l'addition du mot *citoyens* au mot *communes;* il propose en même temps un article additionnel ainsi conçu :

« Dans chacune de ces communes un registre sera ouvert, où seront inscrits, par délibération du conseil communal, les noms des volontaires de la commune qui ont donné les preuves ci-dessus mentionnées de leur patriotique dévouement. »

(I., 30 mai, et A.)

M. JOTTRAND : J'avais déjà exprimé mon opinion pour le rejet du projet, attendu que les distinctions qu'il aurait exigées étaient difficiles à faire. Aujourd'hui il y a pour moi une raison de plus de voter contre, c'est pour qu'il y ait un obstacle de moins pour la Hollande à s'emparer des villes qui nous sont contestées. Cette récompense nationale sera due à des villes qui ont secoué le joug hollandais. La ville de Venloo, par exemple, a combattu contre le roi Guillaume; elle a mérité un drapeau d'honneur. Que deviendra ce drapeau si elle est destinée à retomber sous le pouvoir des Hollandais? Ceux-ci ne verraient-ils pas dans cette récompense un motif pour opprimer ceux qui l'auraient méritée? Je vote contre le projet.

(I., 30 mai.)

La clôture de la discussion sur l'ensemble est prononcée. (I., 30 mai.)

L'article 1er a déjà été adopté dans la séance du 26 mai comme art. 4. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT lit l'article additionnel proposé par M. le baron Beyts. (I., 30 mai.)

Cet article, combattu par MM. *de Robaulx* et *Van Meenen*, et défendu par MM. le baron *Beyts* et *Charles Rogier*, est enfin mis aux voix et rejeté.

(I., 30 mai.)

M. CHARLES ROGIER combat l'article 2 de la section centrale comme inconstitutionnel, en ce qu'il attribue au régent le droit de décider quelles sont les communes qui ont mérité le drapeau d'honneur. (I., 30 mai.)

M. DE ROBAULX combat pareillement cet article, et demande que les communes qui auront mérité cette récompense nationale soient désignées par une commission qui serait composée d'abord de la commission des récompenses instituée à Bruxelles, et qui est en fonctions depuis six mois; plus, de dix membres du congrès national désignés par l'assemblée. (I., 30 mai.)

M. CHARLES DE BROUCKERE demande qu'au lieu de désigner dix membres dans le sein du congrès, on se contente d'adjoindre à la commission des récompenses nationales les membres de l'ex-gouvernement provisoire. (I., 30 mai.)

MM. ALEXANDRE RODENBACH et **HENRI DE BROUCKERE** proposent d'ajourner la discussion du projet, qui ne leur semble pas assez mûri. (I., 30 mai.)

L'ajournement est mis aux voix et rejeté.

(I., 30 mai.)

M. JEAN GOETHALS sous-amende la proposition de M. de Robaulx, en ce sens qu'au lieu d'adjoindre à la commission des récompenses nationales dix membres du congrès, il ne lui en soit adjoint que neuf, pris dans chacune des provinces de la Belgique. (I., 30 mai, et A.)

Digitized by Google

Cet amendement est adopté ; celui de M. Charles de Brouckere est rejeté. (I., 30 mai.)

La proposition de M. de Robaulx, amendée par M. Jean Goethals, remplace l'article 2 du projet, qui est ainsi rédigé :

« Art. 2. La commission qui décernera ces » drapeaux sera composée des membres actuelle- » ment en fonctions de la commission des récom- » penses créée à Bruxelles, et de neuf membres » du congrès, nommés par l'assemblée et pris dans » les différentes provinces. » (P. V.)

M. VAN MEENEN propose un article additionnel ainsi conçu :

« Les drapeaux décernés par la commission seront distribués par le chef de l'État au nom du peuple belge. » (P. V.)

Cet article est adopté; il forme l'art. 3 du décret. (P. V.)

L'art. 4 (3 du projet) et le considérant du projet sont adoptés sans changement ; l'art. 4 est ainsi conçu :

« L'arrêté du gouvernement provisoire, en » date du 14 janvier dernier (*Bull. offic.*, n° 6), » est aboli. »

Le considérant est rédigé en ces termes :

« Considérant qu'il est juste de récompenser » le dévouement des communes qui se sont signa- » lées en prenant une part glorieuse au triomphe » de la cause nationale. » (P. V.)

On passe au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 144 membres répondent à l'appel : 125 votent *pour*, 19 *contre;* en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Parmi les opposants se trouvent MM. Dumont, Jottrand, Fleussu, Eugène de Smet, Alexandre Rodenbach. (E., 30 mai.)

Proposition relative à un nouveau plan de négociation après l'élection du chef de l'État.

M. NOTHOMB demande la parole et donne lecture de la proposition suivante :

« Les soussignés proposent au congrès national de porter, immédiatement après l'élection du chef de l'État, le décret suivant :

» Considérant que les provinces méridionales du ci-devant royaume des Pays-Bas, y compris le grand-duché de Luxembourg, se sont spontanément séparées des provinces septentrionales; que cette séparation est antérieure à l'existence du congrès, et qu'il est hors du pouvoir de cette assemblée d'anéantir ce fait, par la cession d'une province ou d'une partie de province ;

» Considérant qu'il n'entre pas dans les attributions du pouvoir exécutif d'ouvrir, sans l'autorisation spéciale du congrès, des négociations qui auraient pour objet d'assurer, au prix de sacrifices pécuniaires, le paisible maintien de la séparation des provinces méridionales et septentrionales;

» Considérant qu'avant de recourir aux armes, la nation belge peut, sans renier le principe de sa révolution, donner à l'Europe une nouvelle preuve du désir qu'elle a de concourir à l'affermissement de la paix générale, en se montrant disposée à entrer dans un arrangement politique qui maintiendrait la séparation sans nouvelle effusion de sang, décrète :

» Art. 1er. L'élection du chef de l'État sera considérée comme non avenue si son acceptation est subordonnée à la cession du Luxembourg ou d'une partie du Limbourg.

» Art. 2. Le gouvernement est autorisé à proposer à la conférence de Londres et au roi Guillaume de terminer, au moyen de sacrifices pécuniaires à charge de la Belgique, toutes les contestations territoriales, et à faire des offres formelles dans ce sens.

» Art. 3. Il est également autorisé à proposer que, sans préjudice à la souveraineté, il soit mis temporairement dans la forteresse de Maestricht une garnison mixte, ou une garnison étrangère quelconque, autre que hollandaise.

» Art. 4. L'arrangement qui pourra intervenir sur ces propositions sera soumis à la ratification du congrès; et dans tous les cas il sera fait, au plus tard le 20 juin, un rapport à l'assemblée sur l'état des négociations.

» NOTHOMB.
» H. DE BROUCKERE.
» Vicomte VILAIN XIIII. »

(I., 31 mai, et A. C.)

Cette proposition est appuyée par un grand nombre de membres. (I., 30 mai.)

M. LE PRÉSIDENT donne la parole à M. Nothomb pour la développer. (I., 30 mai.)

M. NOTHOMB : Messieurs, en faisant cette proposition, mes honorables collègues et moi, nous avons eu pour but de détruire une idée qui semble préoccuper et alarmer tous les esprits, savoir, que l'élection du prince de Saxe-Cobourg serait un acheminement à l'adhésion au protocole du 20 janvier. Partisans nous-mêmes de l'élection du prince, nous avons voulu détruire cette idée, car nous croyons que cette élection est un moyen de parvenir sans effusion de sang à la solution des questions de territoire.

Je crois que les pays qui sont en litige appartiennent à la Belgique ; je ne cherche pas les

Digitized by Google

motifs de mon opinion dans le *statu quo* de 1790, ni dans les traités souscrits au profit de la France en l'an III, ni dans les traités de 1814 et 1815. Pour moi, la Belgique n'est pas le produit des traités, elle est le produit du mouvement général de 1830. Selon moi, tous les pays qui se sont soulevés contre le joug de la Hollande, et qui ont déclaré vouloir faire partie de la Belgique, appartiennent à la Belgique. La révolution a brisé tous les liens antérieurs. Heureusement, toutefois, elle s'est renfermée dans les limites du territoire belge; mais, je le déclare, si le Brabant septentrional s'était soulevé comme les provinces méridionales du royaume des Pays-Bas, et si les députés de cette province étaient venus siéger au congrès, je n'hésite pas à le dire, je considérerais le Brabant septentrional comme appartenant à la Belgique, et je ne serais pas plus disposé à abandonner ces pays, que je ne le suis à abandonner nos frères du Limbourg et du Luxembourg. Aujourd'hui toute la question est là : Avez-vous admis, oui ou non, dans le sein du congrès les représentants des provinces en litige? Cette admission suffit à elle seule pour légitimer votre possession. Tel est, messieurs, le principe sur lequel je fais reposer nos droits (1). Et qu'on n'assimile pas ce principe à celui de la conquête. La conquête est le résultat de la force. Le principe que j'invoque est le résultat de la volonté libre et spontanée des peuples. Nous n'avons pas fait la conquête du Luxembourg; nous n'avons pas fait davantage celle du Limbourg : ces provinces se sont soulevées en même temps que nous; elles ont déclaré que notre cause était la leur. Voilà un titre qui vaut mille fois mieux que les titres qui reposeraient sur le droit de conquête. Je vais plus loin : j'entre pour un moment dans le système de la conférence de Londres. J'accorderai, si l'on veut, que la Hollande a possédé jusqu'en 1790 le territoire de Maestricht. Maestricht a été remis à la Hollande en 1632 comme la Belgique en 1815. Si la Belgique a eu le droit de briser son union, pourquoi encore Maestricht n'aurait-il pas le même droit? La position est la même, sauf la différence des dates, à moins qu'on n'admette une prescription résultant d'une possession plus longue, ce qui n'est pas admissible. La réunion de la Belgique, comme celle de Maestricht à la Hollande, a été effectuée par la force; il a été permis de briser par la force une union qui ne procédait pas de la volonté du peuple.

Malgré nos droits incontestables, je propose une transaction, et je la propose dans des termes tels, qu'il est bien difficile de ne pas les admettre. Nous pouvons reconnaître que la maison de Nassau a fait des sacrifices pour obtenir la cession du Luxembourg; dans aucun cas il ne peut lui être dû qu'un simple dédommagement. Je propose de dire d'un côté, aux Nassau : Vous avez perdu le Luxembourg, qui ne veut pas rester sous votre pouvoir; vous ne pouvez le récupérer par la force; nous consentons à vous dédommager. D'un autre côté, je dirai à la Hollande : Vous avez possédé Maestricht et Venloo pendant un siècle et demi; nous pourrions vous forcer à les rendre en vous faisant la guerre, nous aimons mieux entrer en composition avec vous. La base de l'indemnité à payer pour le Luxembourg est déjà déterminée; c'est celle qui a été fixée par le roi Guillaume lui-même en faveur du prince Frédéric. Quant à celle du Limbourg, elle doit être moins considérable; et si ma proposition était adoptée, j'y joindrais une liste des pays de généralité et de leur population, que M. Destouvelles a eu l'obligeance de me donner. Je crois au reste que, pour faciliter la négociation, il convient de donner la plus grande latitude au pouvoir exécutif.

Si je ne parle pas de la rive gauche de l'Escaut, c'est que ce pays se trouve dans une position toute particulière. J'ai dit en commençant que notre principe dérivait du mouvement de 1830. Or, nous n'avons ici pour nous ni le fait nouveau, ni le droit ancien. (*Vif mouvement de dénégation.*)

(C., et I., 30 mai.)

M. DE ROBAULX : Ceci est un peu fort de la part du secrétaire général du ministère des affaires étrangères! (C., et E., 30 mai.)

M. NOTHOMB : Je ne vous interromps jamais : veuillez bien ne pas m'interrompre, et attendre que j'aie achevé ma pensée. (*Bruit.*) (C., 30 mai.)

M. LE PRÉSIDENT : C'est l'opinion de M. Nothomb : je lui maintiens la parole. (C., 30 mai.)

M. NOTHOMB : Je disais que, quant à la rive gauche de l'Escaut, nous n'avions ni le fait ni le droit, d'après le principe même que nous invoquons. La rive gauche de l'Escaut, ancienne possession hollandaise, est restée immobile : elle n'a pas envoyé de députés au congrès; nous n'avons pas contracté d'engagement avec elle; elle n'est pas venue à nous. Messieurs, cette question est pour nous d'un grand intérêt, et nous devons en faire l'objet de négociations. Nous pouvons cepen-

(1) Dans la séance du 4 juillet 1831, l'orateur a déclaré que c'était exagérer les effets de l'insurrection que de les considérer indépendamment des droits territoriaux résultant pour la Hollande des anciens traités antérieurs à son union avec les provinces belges.

Digitized by Google

dant la laisser en suspens et attendre de plus favorables occasions pour négocier. Voilà, messieurs, ce que je crois qu'il convient de faire dans la position où nous nous trouvons. Il serait peut-être dangereux d'aller plus loin. Quant à ce qu'on peut dire pour prouver nos droits sur la rive gauche de l'Escaut, je le sais aussi bien que celui qui m'a interrompu. Je crois que la nature des choses indique assez que cette partie du territoire doit nous appartenir, et non à la Hollande; mais ce pays est resté en dehors du mouvement de 1830, c'est-à-dire des principes dont nous faisons notre point de départ. Toutefois, messieurs, il est dit dans l'article 2, en termes généraux, qu'il serait permis au gouvernement de traiter avec le roi Guillaume de toutes les questions du territoire. Je n'en ai excepté aucune. Voilà, messieurs, ce que j'avais à vous dire à l'appui de ma proposition.

(C., et L., 30 mai.)

M. HENRI DE BROUCKERE, l'un des signataires de la proposition, demande à présenter aussi quelques développements; il annonce qu'il sera très-court. Messieurs, dit-il, mon opinion n'a jamais varié sur l'obligation imposée au congrès de défendre jusqu'à la dernière extrémité l'intégrité du territoire tel qu'il a été fixé par la constitution. A Londres comme à Paris, j'ai fait ma profession de foi à cet égard, je ne consentirai jamais à une cession quelconque de territoire, je consentirais à tous les autres sacrifices. Je ne m'oppose pas à l'élection du prince de Saxe-Cobourg, je désirerais au contraire qu'elle fût faite incontinent, et qui plus est, je déclare que je lui donnerai ma voix; j'ai une telle confiance en ce prince, que je m'en rapporterais volontiers à lui du soin de terminer les négociations. Je n'ai donc pas voulu être hostile à sa candidature en signant la proposition, mais j'ai désiré que le prince fût informé des vœux de la nation; j'ai désiré qu'il sût que si son acceptation était soumise à une cession quelconque de territoire, l'intention du congrès est de regarder son élection comme non avenue. Tel est le motif qui m'a porté à signer la proposition. Quant à la rive gauche de l'Escaut, ce n'est pas, je crois, le moment de déduire les motifs qui m'ont fait consentir à ce qu'il n'en fût rien dit dans la proposition; je m'expliquerai plus tard s'il le faut à cet égard, et je déclarerai que j'obtempérerais volontiers à la prière de ceux qui me prouveraient qu'il est nécessaire d'en parler. (L., 30 mai.)

M. LE BARON BEYTS: Je demande la parole pour une motion d'ordre. Messieurs, il n'est pas sans inconvénient de venir présenter à l'improviste des propositions et de les développer sans qu'on ait le droit de répliquer, parce qu'il arrive souvent qu'on émet des principes dangereux qui, n'étant point combattus, peuvent plus tard servir d'antécédents fâcheux; c'est ce qui arrive dans la circonstance actuelle. Il est inouï de dire que l'insurrection constitue pour les peuples le droit de fixer les limites du territoire. C'est donner raison à la conférence de Londres, parce qu'en disant que lorsque vous vous révoltez contre une tyrannie insupportable, vous vous adjoignez tous les peuples que vous entraînez dans le mouvement, vous arrivez d'un plein saut dans les arguments de la conférence. En effet, si vous sortez de votre territoire en faisant votre insurrection, vous en sortez par la force, et par la force les puissances voisines vous feront rentrer chez vous et interviendront s'il le faut. Ceci est d'autant plus dangereux que ce principe est dans la lettre de son excellence lord Ponsonby, si tant est qu'il ait eu les pouvoirs nécessaires pour l'écrire, dans des termes plus moelleux à la vérité, mais il n'y est pas moins. (*Rire.*) Eh bien, je dis, moi, que nos droits ne reposent pas sur l'insurrection, car si, par exemple, nous avions fait insurger le duché de Berg et que nous voulussions nous l'approprier, on nous dirait: Doucement, cela ne vous regarde pas; et on nous en chasserait. (*Hilarité.*)

Je dirai, messieurs, pour que le public le sache bien, et aussi les diplomates s'il en est quelqu'un dans l'auditoire (*on rit*), et de plus notre ministre des affaires étrangères (*on rit plus fort*), que ce n'est pas sur un droit qui ressemble furieusement au droit de conquête que je fais reposer nos justes prétentions sur le Limbourg et sur la rive gauche de l'Escaut. Nos droits reposent sur des traités solennels, et qui n'ont jamais été révoqués. Outre le droit naturel, il y a encore un droit positif résultant de stipulations faites de peuple à peuple. Ce droit ne peut être rompu, ni par le droit de conquête, ni par le droit d'accroissement, ni par le droit d'accession, ni par le droit d'arrondissement, ni sous prétexte de frontières naturelles, ni enfin par aucune de ces subtilités diplomatiques que la cupidité des princes sait si bien exploiter au préjudice des peuples. Le traité par lequel Maestricht, Venloo et leurs enclaves, ainsi que la Flandre zélandaise nous appartiennent, est le traité du 27 floréal an III (16 mai 1795), conclu entre la république française et la république batave. Voici comment est conçu l'article 12 de ce traité, qui a été reconnu par toutes les puissances de l'Europe, à commencer par la Russie et à finir par le pape :

« Art. 12. Sont réservés par la république fran-

Digitized by Google

» çaise, comme une juste indemnité des villes et » pays conquis restitués par l'article précédent :

» 1° La *Flandre hollandaise*, y compris tout » le territoire qui est sur la rive gauche du Hondt;

» 2° *Maestricht, Venloo et leurs dépendances*, » ainsi que les autres enclaves et possessions des » Provinces-Unies, situées au sud de Venloo, de » l'un et de l'autre côté de la Meuse. »

Lorsque les alliés eurent la France à leur disposition, on conclut le traité de Paris, du 20 mai 1814. La France rentra dans les limites de son territoire, sans dire à qui elle cédait ses autres possessions. On ne disposa pas alors des pays dont il s'agit en faveur de la Hollande. Les provinces continuèrent à être administrées par départements, sous le gouvernement des alliés. Jusqu'au traité de Paris, aucun acte ne transférait à la Hollande ni la Flandre hollandaise ni le Limbourg. Vers le mois de juillet 1814, les Hollandais tentèrent à Maestricht une reprise de possession au nom du prince souverain des Provinces-Unies, mais les commissaires prussiens les en empêchèrent. Quant à la Flandre hollandaise, cela n'a pas eu lieu. De sorte que, lorsque les puissances nous ont dit dans le premier protocole, que nous avions à nous retirer derrière la ligne occupée par les Hollandais en 1814, le gouvernement provisoire ainsi que le roi de Hollande acceptèrent ce protocole; on n'adoptait pas la ligne de 1790. Quand les alliés seraient dix fois plus forts, le bon droit resterait encore de notre côté. Le congrès de Vienne, en stipulant la libre navigation du Rhin, s'en rapporta sur la navigation de l'Escaut à l'art. 17 du traité du 27 floréal an III.

Je répondrai à ce qu'a dit le préopinant sur la Flandre hollandaise, que Grégoire y a été envoyé au commencement de la révolution, et que, dès le 21 octobre, plusieurs municipalités y furent composées dans les formes établies par le gouvernement provisoire. On n'y a plus envoyé de troupes par la suite et les Hollandais y sont rentrés. La Flandre hollandaise a réclamé l'érection de tribunaux du gouvernement provisoire, sa demande a été retrouvée dans les cartons le 6 janvier. Le commandant des troupes envoyées dans une partie de ce pays s'est occupé à lever des contributions, ce qui a aliéné les esprits. Il faut avouer cependant que l'influence des idées religieuses divise les habitants, dont les uns sont partisans des Belges, les autres des Hollandais, parce qu'on les a abandonnés. (I., et J. B., 30 mai.)

La proposition de MM. Nothomb, Henri de Brouckere et le vicomte Charles Vilain XIIII, sera imprimée et distribuée; l'assemblée en ordonne le renvoi aux sections. (P. V.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

SÉANCE

DU LUNDI 30 MAI 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

A midi moins un quart, les tribunes sont ouvertes et aussitôt envahies. Jamais, depuis l'ouverture du congrès, même aux jours où s'agitait la question du duc de Nemours, l'affluence des spectateurs n'a été plus considérable. Un grand nombre de dames garnissent les tribunes réservées.

La séance est ouverte à une heure et demie. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

MM. Lesbroussart et Donies font des observations sur la constitution définitive du pays.

M. Verbist demande qu'après l'élection du prince de Saxe-Cobourg, on fasse connaître au prince le désir qu'aurait la Belgique de voir ses enfants élevés dans la religion catholique.

Digitized by Google

M. Michaux demande le payement de sa pension.

Plusieurs habitants de Tournay se prononcent contre l'élection du prince de Saxe-Cobourg.

L'administration communale et quatre-vingt-cinq habitants de Tubise se prononcent pour cette élection. (I., 1er juin., et P. V)

Projets de décrets.

M. LE PRÉSIDENT annonce que la parole est à M. le ministre des finances, pour une communication. (E.. 1er juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, ministre des finances, monte à la tribune et présente à l'assemblée trois projets de décret qui ont pour objet, le premier, d'exempter de tous droits d'entrée les matières d'or et d'argent et les autres meubles appartenant à des Belges rentrés dans leurs foyers par suite de la révolution; le second, un nouveau système d'impôt sur les distilleries; le troisième, d'interpréter le décret du congrès du 5 mars, relativement aux droits d'enregistrement à exiger pour la prestation du serment (1).

Messieurs, dit-il ensuite, je suis monté à cette tribune comme ministre, je vais en descendre comme député. Il paraîtra peut-être insolite qu'au moment où M. le régent vient d'accepter ma démission, je sois venu présenter des projets de loi; mais, d'une part, comme membre du congrès ayant le droit d'initiative, j'aurais eu le droit de faire cette présentation; d'autre part, ayant présidé l'assemblée des distillateurs réunis pour donner leur avis sur le projet, j'ai cru que seul je pouvais le présenter. Quant aux droits d'enregistrement à percevoir pour la prestation du serment, les lois françaises qui nous régissent encore sur ce point n'étant pas abrogées, j'ai dû les faire exécuter. On a trouvé la mesure fiscale, on s'en est plaint; mais je n'avais pas le droit de dispenser personne du payement de l'impôt. Une cour cependant a refusé de sanctionner l'interprétation que j'ai donnée à la loi, j'ai dû en référer au congrès; je ne veux pas qu'il reste sur mon administration ce que l'on pourrait regarder comme une tache.

Messieurs, pendant les cinq mois qu'a duré mon administration, je suis parvenu à faire rentrer les impôts, sans que personne ait à se plaindre ni de moi, ni de mes subordonnés. Je proteste sur l'honneur, qu'à l'exception d'une seule fois et pour une place de 600 florins, jamais je n'ai rien accordé à la faveur, ni à la protection, ni aux considérations de famille. Ma première base a toujours été, en donnant des emplois, un dévouement sans bornes à la patrie quand il se trouvait uni à la capacité. Le dévouement ne pouvait suffire quand la capacité ne l'accompagnait pas, et j'ai cru, dans une administration qui compte sept mille employés, ne pas devoir décourager ceux qui comptaient des services antérieurs à la révolution, quand d'ailleurs j'avais la preuve qu'ils remplissaient leur devoir. J'ai pu commettre quelque erreur sur les personnes, mais je déclare que ç'a été involontairement, et que je n'ai jamais eu pour but que l'intérêt de la chose publique et le bonheur de mon pays. (*Très-bien! très-bien!*) (I., 1er juin.)

L'assemblée ordonne l'impression et la distribution des projets de décret et les renvoie à l'examen des sections. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Raikem. (J. F., 1er juin.)

Rapport sur la proposition ayant pour objet un nouveau plan de négociation.

M. RAIKEM fait le rapport de la section centrale sur la proposition de MM. Nothomb, le vicomte Charles Vilain XIIII et Henri de Brouckere.

La première section a pensé qu'une négociation préalable sur le territoire deviendrait inutile si le chef de l'État était élu dans la forme du décret par lequel le duc de Nemours a été appelé au trône. La deuxième section a trouvé l'article 1er inutile, parce que la constitution suffisait pour limiter les droits du chef de l'État; elle a adopté les autres articles. La troisième trouve que le congrès devrait inviter le gouvernement à ouvrir promptement des négociations avec la Hollande, pour régler l'indemnité à donner pour le Luxembourg, et pour terminer à l'amiable au sujet du Limbourg et de la rive gauche de l'Escaut. La quatrième propose d'autres motifs, rejette l'article 1er, adopte les autres; la cinquième écarte les motifs, repousse les articles 1 et 2; la sixième fait des observations sur les motifs, rejette l'article 1er, admet le 2e, et ne veut pas de garnison étrangère dans Maestricht; la septième propose une autre rédaction; la huitième rejette l'article 1er, admet l'article 2 et supprime les autres; la neuvième considère la proposition comme inutile; la dixième la rejette.

La section centrale, après avoir mûrement discuté, adopte unanimement la proposition avec un changement de rédaction.

(1) Voir *Pièces justificatives*, nos 326, 265 et 295.

Digitized by Google

L'honorable rapporteur lit ici le projet modifié par la section centrale (1), puis il ajoute :

La section centrale a été unanime pour accorder la priorité à ce projet. (J. B., et J. F., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée, qui décide qu'elle s'occupera immédiatement de la question de priorité. (I., 1er juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Avant d'ouvrir la discussion, le congrès ne voudrait-il pas entendre le rapport de la commission sur la pétition des habitants de Venloo? (I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Elle n'est pas à l'ordre du jour; on ne peut pas interrompre la discussion de la proposition de la section centrale. (*Réclamations.*) (E., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée. (I., 1er juin.)

L'épreuve et la contre-épreuve par assis et levé présentant des doutes, on demande l'appel nominal. (I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT fait observer que le rapport sera moins long que l'appel nominal. (I., 1er juin.)

Sur cette observation, l'assemblée consent à entendre le rapport. (I., 1er juin.)

Rapport de la commission des pétitions.

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Messieurs, vous avez déjà entendu la lecture de la pétition des habitants de Venloo; vous vous rappelez qu'elle renferme le désir que, pour gage irréfragable de leur union avec la Belgique, le congrès ordonne l'achèvement du canal du Nord. Cette pétition est signée par la régence et par les habitants les plus notables de la ville de Venloo. La commission a été d'avis unanime qu'elle devait être accueillie. Toutefois le moment n'étant pas favorable pour la construction d'un canal, elle a l'honneur de vous proposer le dépôt au bureau des renseignements et le renvoi à messieurs les ministres des affaires étrangères et de l'intérieur. (I., 1er juin.)

Ces conclusions sont adoptées. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : La discussion est ouverte sur la question de priorité. (I., 1er juin.)

M. DE ROBAULX : Il ne s'agit pas d'ouvrir cette discussion; par une décision antérieure, le congrès a arrêté qu'aujourd'hui il s'occuperait de la priorité entre quatre autres questions. (E., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Mais la section centrale vient de faire une autre proposition qui doit être discutée. (E., 1er juin.)

PLUSIEURS MEMBRES : L'impression et la distribution avant. (E., 1er juin.)

M. JOTTRAND : On n'a qu'à joindre aux quatre propositions faites dans la séance du 25 celle de M. Nothomb. (I., 1er juin.)

M. PIRSON : Vous êtes extrêmement pressés d'élire le chef de l'État; il ne faut pas reculer cette élection en discutant d'abord la priorité; la discussion de toutes ces propositions provoquant un examen de la situation du pays, la question de priorité sera décidée après celle sur le fond. (*Appuyé.*) (J. B., 1er juin.)

Proposition tendant à procéder à l'élection du chef de l'État.

M. LE BARON DE PÉLICHY VAN HUERNE : M. le président, je demande que vous fassiez lecture de la proposition que j'ai eu l'honneur de vous remettre. (I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT lit cette proposition ainsi conçue :

« J'ai l'honneur de proposer au congrès de procéder à l'élection du chef de l'État aujourd'hui ou demain au plus tard. » (*Appuyé.*) (I., 1er juin., et P. V.)

M. JOTTRAND : Le renvoi aux sections! (I., 1er juin.)

M. LE BARON DE PÉLICHY VAN HUERNE : Je demande à développer ma proposition. (*Non! non! C'est inutile.*) (I., 1er juin.)

M. DE ROBAULX : Je demande le renvoi aux sections; c'est un fait exprès pour empêcher la discussion de s'ouvrir. (I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Le règlement est formel. Une proposition étant appuyée, son auteur a le droit de la développer. (*Agitation. M. de Pélichy Van Huerne monte à la tribune.*) (I., 1er juin.)

M. JOTTRAND : Je demande la parole pour une motion d'ordre. Je ne veux pas inculper les intentions de M. de Pélichy et l'accuser de vouloir retarder la discussion; mais il résulte de son insistance que si, après le développement de sa proposition, il me plaît d'en faire une autre tendant à procéder à l'élection dans une heure, j'aurai aussi le droit de la développer, et ainsi nous n'en finirons jamais. (I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Tel est le règlement. (I., 1er juin.)

M. LE BARON DE PÉLICHY VAN HUERNE : Messieurs, au point où en sont parvenues nos affaires, je pense qu'il est urgent de nous constituer

1) Nous le donnons aux *Pièces justificatives*, n° 95.

Digitized by Google

au plus tôt. L'anarchie est à nos portes ; ce que nous voyons autour de nous nous oblige à en finir. La communication de lord Ponsonby n'est pas de nature à porter la joie dans un cœur belge, mais je dois considérer l'adhésion des puissances, renforcée aujourd'hui par l'adhésion pleine et entière de la France au protocole du 20 janvier. Notre situation est empirée plus que jamais. Que convient-il de faire dans cette position? Belge avant tout, mais indépendant, l'amour de la patrie m'a conduit à cette tribune pour vous dire ma pensée. Placés entre une guerre dont le succès est incertain et l'abandon d'une partie du territoire, j'éprouve tout ce qu'il y a de cruel dans cette alternative. Mais s'il est vrai que la conférence ne puisse rien changer aux protocoles sans l'assentiment du roi de Hollande, et si sans cet assentiment nous ne devions pas espérer un pouce de terrain attribué à la Hollande par la conférence, avant de nous jeter dans les hasards d'une guerre, il serait prudent, ce me semble, d'adopter la combinaison qui nous présente les mêmes chances de succès sans effusion de sang. Élisons le prince de Saxe-Cobourg et abandonnons-lui le sort des négociations. Ce prince, s'il est dans l'intention d'accepter, se présentera aux puissances et leur dira : Je dois à mon caractère, au penchant que je nourris de donner aux Belges la plus grande somme de bonheur possible, de leur apporter des limites telles que je puisse faire respecter leur indépendance et servir en même temps à l'équilibre de l'Europe. Ce langage d'un prince influent ne restera pas sans effet, et s'il faut faire quelques sacrifices d'argent pour nous assurer les pays en litige, aucun Belge ne s'y refusera. Que si le prince n'accepte pas, l'honneur national reste intact, et notre cause en sera meilleure, car nous aurons mis tous les torts du côté des puissances.

(I., 1er juin.)

Le congrès ordonne l'impression, la distribution et le renvoi en sections de la proposition de M. le baron de Pélichy van Huerne. (P. V.)

Discussion sur la question de priorité entre les propositions faites le 27 et le 28 mai (1).

M. LE PRÉSIDENT : M. Seron a la parole sur la question de priorité. (*Chut! chut! Profond silence.*) (I., 1er juin.)

M. SERON : Messieurs, je demanderai la permission de vous présenter quelques observations sur la lettre que lord Ponsonby a écrite le 27 de ce mois à notre ministre des affaires étrangères... (I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT, interrompant l'orateur : Messieurs, voulez-vous entendre M. Seron sur la lettre de lord Ponsonby? ce n'est pas la question. (I., 1er juin..)

VOIX NOMBREUSES : C'est égal! Parlez! parlez! parlez! (I., 1er juin.)

M. SERON : Mon discours traite la question à l'ordre du jour (*parlez! parlez!*); on ne peut refuser de m'entendre: je ne dirai d'ailleurs que peu de mots; je ne dois pas être placé au rang des bavards. (*Hilarité.*) (I., 1er juin.)

DES VOIX : Parlez! parlez! (I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Seron assure que son discours est dans la question; je m'en rapporte parfaitement à lui. (I., 1er juin.)

M. SERON : Messieurs, je demande la permission de vous soumettre quelques observations sur la lettre incontestablement *officieuse* que lord Ponsonby a écrite à M. Lebeau, ministre des affaires étrangères, le 27 mai présent mois.

On y lit premièrement: « La conférence trouve » les limites de la Hollande fixées par des traités; » et les traités constituent, en fait de limites, la » loi des nations. » Si les traités constituent en fait de limites, la loi des nations, nous devons avoir le Luxembourg, le Limbourg et la Flandre hollandaise, comme l'a prouvé M. Beyts. Mais ce n'est pas ainsi que l'entend lord Ponsonby. A la vérité, il nous fait espérer que « si la Belgique se » place dans le cercle ordinaire des États euro- » péens, la conférence l'aidera, par une puissante » médiation, à obtenir le duché de Luxembourg, » par un traité et moyennant une indemnité équi- » table. » Mais il déclare nettement que nous n'aurons jamais ni Maestricht, ni la rive gauche de l'Escaut, ni aucune autre partie des anciennes possessions de la Hollande.

Pour moi, messieurs, je crois que nous n'aurons pas même le Luxembourg en le payant. En vain lord Ponsonby dit-il : « Le prince de Saxe-Co- » bourg est convaincu aujourd'hui, à son entière » satisfaction, qu'il est suffisamment fondé à at- » tendre avec confiance l'exécution équitable et » prompte des mesures par lesquelles la confé-

(1) Voir aux *Pièces justificatives*, nos 93 et 94, les conclusions du rapport de la section centrale sur les propositions relatives à la mise à l'ordre du jour de la question du choix du chef de l'État ; sur l'élection du prince Léopold ; sur des négociations préalables à cette élection ; sur l'évacuation des ennemis du territoire de la Belgique ; et la proposition de MM. Nothomb, Henri de Brouckere et le vicomte Charles Vilain XIIII.

Digitized by Google

» rence aidera à l'arrangement satisfaisant des » affaires du Luxembourg; et que le prince est » disposé à prendre sur lui, comme souverain, le » complément de cette affaire. » En vain ajoute-t-il plus bas: « Peut-il y avoir une meilleure » preuve du changement qui s'est récemment » opéré dans l'opinion et dans les résolutions de » la conférence? Il y a une semaine, la confé- » rence considérait la conservation de ce duché à » la maison de Nassau, sinon comme nécessaire, » au moins comme extrêmement désirable; et à » présent, elle est disposée à une médiation, avec » l'intention avouée de faire obtenir ce duché pour » le souverain de la Belgique. »

Il n'y a pas, messieurs, un mot de vrai dans ces assertions; elles sont toutes démenties par le vingt-deuxième protocole de la conférence de Londres (1), renfermant les instructions données à lord Ponsonby. Lisez-le, vous y verrez que la conférence exige l'exécution pleine et entière du protocole du 20 janvier, la retraite prompte de toutes les troupes belges qui peuvent être dans le grand-duché de Luxembourg, et la cessation entière de toute intervention de la part du gouvernement belge dans les affaires de ce pays.

Lord Ponsonby prétend que si la Belgique veut conquérir Maestricht, la rive gauche de l'Escaut ou quelque autre partie des anciennes possessions qu'il appelle hollandaises, elle aura contre elle la France, la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre. Je lui permets de mettre en mouvement les armées de ces trois dernières puissances; mais, pour la France, messieurs, quoi qu'on puisse dire de la marche actuelle de son gouvernement, je ne vois pas de possibilité à l'entraîner dans une guerre contre nous, et j'ose affirmer, au contraire, qu'à moins que ses armées ne soient vaincues comme elles l'ont été malheureusement à Waterloo, et qu'elle ne soit elle-même envahie, elle ne souffrira jamais que les soldats de la Sainte-Alliance mettent un pied sur votre territoire. J'ose, dis-je, l'affirmer, bien que je sache que tous les protocoles de Londres, qu'elle désavoue, aient été signés par M. le prince de Bénévent, ambassadeur français.

« Quant à la dette (observe lord Ponsonby en » finissant), je puis vous réitérer l'assurance que » la conférence n'a jamais entendu faire que des » propositions. »

Des propositions! et l'article 2 du protocole du 27 janvier porte que vous payerez seize trente-et-unièmes de la dette; et le vingt-deuxième protocole maintient cet article 2, sans aucune modification. Ce n'en est pas une en effet de charger lord Ponsonby de faire observer au gouvernement belge que, comme une portion de la dette du royaume des Pays-Bas a été supportée par le grand-duché de Luxembourg, une juste portion du fardeau doit être supportée par ce grand-duché, ce qui diminuera d'autant le fardeau à la charge de la Belgique dont on veut le séparer.

Quand le protocole n° 22 serait apocryphe, mes observations n'en subsisteraient pas moins, puisqu'elles sont fondées sur les protocoles antérieurs, que la lettre de lord Ponsonby ne peut détruire, et dont le n° 22 n'est que la répétition. Cette lettre n'est donc, d'un bout à l'autre, qu'une continuelle pétition de principes que des gens de bon sens ne peuvent prendre au sérieux.

Ne vous semble-t-il pas, messieurs, que de protocole en protocole, on veut nous conduire à la restauration, ou, ce qui serait la même chose, à l'acceptation pour roi, soit du prince d'Orange, soit de l'un de ses fils? L'envoyé d'Angleterre ne disait-il pas naguère que le prince d'Orange était le seul chef qui pût nous convenir? La Russie, l'Autriche, la Prusse pensent-elles différemment? Croyez-moi, si le prince de Saxe-Cobourg vient jamais ici, ce dont il est permis de douter, il n'y sera jamais qu'un roi de transition. Mais cette restauration, la France ne la souffrira pas, elle aurait des conséquences trop funestes pour sa liberté; et nous, messieurs, nous ne sommes pas assez lâches pour souffrir qu'une famille que nous avons chassée à si juste titre règne jamais sur notre pays.

(*Bravos prolongés dans les tribunes et dans l'assemblée.*) (I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Je rappelle le public au silence, sans cela je ferai évacuer les tribunes. (I., 1er juin.)

M. SERON continuant : Ce serait pourtant faire un pas vers ce but que de croire aux promesses de la diplomatie, à ses combinaisons, comme elle dit, à la lettre de lord Ponsonby, et d'adopter la proposition qui en est la conséquence, c'est à savoir, de nommer pour roi le prince de Saxe-Cobourg, sans que rien ait été définitivement réglé! N'entrevoyez-vous pas les suites d'un pareil acte? Une fois consommé, ne craignez-vous pas qu'on vous renvoie chacun chez vous? Et quand vous ne serez plus ici, quand l'intrigue se sera agitée en tous sens pour vous remplacer par un corps législatif, un sénat composé, si ce n'est d'orangistes, au moins d'âmes tièdes et sans énergie, et qu'elle n'aura que trop réussi dans ses *combinaisons*?... Je m'arrête, messieurs; car, après

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 182.

Digitized by Google

tout, le peuple veut la liberté : il ne souffrira pas qu'on le vende, qu'on le traite comme un vil troupeau d'esclaves. Mais je dis que le bon sens exige qu'avant de nommer un roi, vous connaissiez parfaitement toutes les conditions que le nouveau candidat veut vous imposer, et qu'il dise lui-même si les vôtres lui conviennent. C'est ici un contrat synallagmatique; avant d'y souscrire il faut savoir si les parties sont d'accord sur son contenu; agir à rebours, comme on vous le propose, ce serait se conduire inconsidérément, imprudemment et exposer le salut du pays.

On dit : Il faut en finir. Oui, messieurs, mais il faut en finir bien. Au moment de terminer notre carrière parlementaire, il ne faut pas léguer la guerre civile au peuple que nous représentons.

On dit encore : Le provisoire tue le peuple; il est la source du malaise qu'il éprouve. Je n'en crois rien, car ce malaise est l'effet momentané de l'état de fermentation dans lequel se trouve l'Europe. Un roi de plus ne le ferait pas cesser.

Enfin on dit : Il faut clore la révolution. Je le veux bien; mais Bonaparte aussi voulait clore la révolution; il croyait même y être parvenu; il se trompait grandement. Messieurs, les révolutions ne cessent qu'avec les causes qui leur ont donné naissance; la nôtre a été faite pour détruire des abus, et de quelque côté que nous nous tournions, nous les voyons debout, aussi nombreux qu'auparavant.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter : On nous presse d'élire un roi; mais qui nous presse? les rois eux-mêmes; ils ne nous donnent ni heure ni moment. Il me semble que c'est une raison pour nous de ne pas aller trop vite. Attendons que les chambres anglaises et françaises ouvrent leur session. On verra.

Je demande qu'il soit passé à l'ordre du jour sur la lettre de lord Ponsonby, et qu'il ne soit procédé à l'élection d'un chef définitif de l'État qu'après que la question de nos limites aura été vidée.

Messieurs, je suis votre très-humble... (*Hilarité générale et prolongée.*) (I., 1er juin.)

M. DEVAUX, ministre d'État : Messieurs, je n'ai pas l'intention de suivre l'orateur dans les divers points qu'il a traités, ni de discuter en ce moment la question qui s'agite. Mais quelques mots avancés par l'honorable M. Seron, sur un fait erroné, demandent quelques mots d'explication : on nous a parlé du protocole n° 22, que les journaux ont publié et dont depuis hier le public est très-occupé. Je regrette qu'en publiant ce protocole, la presse n'ait pas tout dit. Ce protocole, rapporté par le *Courier* du 25 mai, est emprunté à une lettre de Rotterdam, et il doit être daté des premiers jours du mois, ou plutôt des derniers jours d'avril. Or il résulte de la lettre de lord Ponsonby la preuve que la conférence est revenue sur le protocole n° 22, puisque aujourd'hui, contrairement à ce protocole, il est question de nous céder le Luxembourg, et non-seulement la conférence n'exigera pas l'évacuation du Grand-Duché, mais la conférence s'engage pendant les négociations à empêcher toute agression de la part de la confédération germanique. Je dois exprimer ici mon étonnement de ce qu'on insinue au peuple qu'on veut nous faire payer les dettes de la Hollande, lorsqu'il est vrai que la question est entière à cet égard, et qu'on ne nous a fait que des propositions. C'est avec douleur que je vois ces allégations répandues dans le public. Je demande dans quelle intention on les publie et on les affiche. Je le répète, la question de la dette est entière, et c'est à tort que l'on prétendrait le contraire. Je crois en avoir assez dit pour faire cesser les alarmes que l'on a répandues sur le protocole n° 22 : si on veut en savoir davantage, je dirai qu'il existe encore des protocoles sous les nos 23 et 24; j'ignore ce qu'ils contiennent et je n'ai pas intérêt à le savoir, car les protocoles ne sont que les procès-verbaux de la conférence de Londres, qui traite non-seulement les questions belges, mais encore les questions relatives au reste de l'Europe. Je cite ce fait pour prouver que l'existence du protocole n° 22 ne prouve rien contre les intentions actuelles de la conférence, manifestées par la lettre de lord Ponsonby. (I., 1er juin.)

M. DE ROBAULX : Je demande la parole pour répondre au ministre. (I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT : D'autres orateurs sont inscrits avant vous. (I., 1er juin.)

M. JOTTRAND : Le ministre a cru que tous ceux qui s'opposaient à l'élection du prince de Saxe-Cobourg appuyaient leur opinion sur les textes de tel ou tel protocole, ou sur les communications faites par M. Belliard et lord Ponsonby. Je déclare d'abord que je ne vois aucune des questions abandonnées par la Hollande, et que nous sommes toujours en présence des points litigieux du Limbourg, du Luxembourg et de la dette.

Je me place dans la position où nous étions avant les communications sur lesquelles M. le ministre d'État s'est appuyé. D'abord je demanderai au ministre en quelle qualité M. Belliard se trouve en Belgique, et je lui répondrai en même temps que M. Belliard est tout simplement M. le lieutenant général comte Auguste Belliard, pair de France, mais il n'est rien de plus. Il n'est ni accrédité par la cour de France comme envoyé auprès de M. le

Digitized by Google

régent, ni comme agent diplomatique, et je vous laisse, messieurs, à qualifier le rôle que joue ici M. Belliard, dont je n'attaque pas le caractère privé, mais qui n'est qu'un agent français, placé en dehors de la diplomatie.

Qu'est-il arrivé? Le général Belliard a reçu de son gouvernement la nouvelle que telle ou telle proposition relative à nos affaires était favorablement accueillie par la conférence de Londres; il a communiqué cette nouvelle à M. Lebeau, qui, sans réfléchir que le général était ici sans aucune mission officielle, est venu faire connaître au congrès l'opinion de M. Belliard, opinion toute personnelle, et qui, bien que consignée sur le papier, n'était suivie d'aucune signature. Il était sans doute permis de se rappeler à cette occasion les assertions qui, à l'époque de l'élection du duc de Nemours, nous vinrent de la part d'hommes qui avaient cependant un caractère plus officiel que M. Belliard : ces agents donnèrent leur parole d'honneur que tel ou tel fait se passait à Paris, et qu'ils tenaient, de la part de Louis-Philippe lui-même, une adhésion anticipée à l'élection de son fils.

Les événements nous ont détrompés, et pour l'avenir ils ont dû nous mettre en garde.

Les protocoles n'ont pas changé; ils sont tous là. La lettre de M. Belliard n'a pu déranger aucune pièce ni même aucune disposition de ces actes. Quant à lord Ponsonby, il n'est ici que l'agent de la conférence, il n'est en Belgique à aucun autre titre; il y réside parce qu'il est porteur d'un passeport pour sa résidence à Bruxelles; mais quant à son caractère officiel, nous ne lui en reconnaissons pas. On nous a dit : « J'ai reçu une lettre de lord Ponsonby, elle exprime son opinion personnelle, et je suis autorisé à vous la communiquer. » Permis, messieurs, à chacun d'interpréter cette lettre; permis de penser que l'opinion de lord Ponsonby a détruit le protocole du 20 janvier; mais cet avis n'est pas le mien.

Il m'étonne que, lorsqu'on a demandé l'impression et la distribution de cette lettre, le ministre n'ait pas insisté sur ce point qu'il était au moins peu convenable d'imprimer l'opinion politique de lord Ponsonby, en tant qu'il n'était réellement rien que lord Ponsonby.

Je le répète, je ne m'attache pas à savoir ce qu'il en est de l'existence du protocole n° 22, seulement je rappellerai au souvenir du congrès que M. Sébastiani, à l'époque où il commençait à nous jouer avec ses notes diplomatiques, expliqua à notre ministre en France que des actes authentiques dont nous invoquions la nullité à telle époque, existaient encore parce que d'autres actes authentiques ne les avaient pas révoqués. Pour moi donc, le protocole du 20 janvier me paraît n'avoir pas cessé d'exister. Quant au protocole n° 22, et auquel, comme je vous le disais, je ne veux attacher aucune importance, je ne crois pas qu'il soit apocryphe, mais je suis persuadé que ce protocole a été communiqué au roi Guillaume, accepté par lui et signé par les membres de la conférence. En outre, j'aurai l'honneur de faire observer à M. Devaux que le protocole n° 22, reproduit par les journaux anglais, a paru d'abord dans le journal d'Amsterdam. La conférence distingue, dit-on, entre les arrangements fondamentaux et irrévocables, relatifs aux limites, et les ouvertures faites par la conférence de Londres, comme série de propositions eh bien, ces mots *comme série de propositions*, qui se trouvent dans le journal hollandais, ont été retranchés dans les feuilles de Londres, qui très-probablement ont cru, par cette rédaction, entrer mieux dans les vues de la diplomatie.

Nous avons le plus grand intérêt à nous méfier des distinctions diplomatiques.

Dans le temps, on est venu nous dire aussi que la France n'adhérait pas au protocole du 20 janvier et que ce protocole n'était qu'une proposition; et plus tard il est devenu une loi, et le point de départ des négociations. Aujourd'hui, c'est le protocole relatif au partage de la dette qui n'est qu'une série de propositions; plus tard encore on nous le présentera comme une obligation; et ce sera, lorsque après nous avoir fatigués par l'incertitude, on nous aura conduits à faire de nouveaux sacrifices pour sortir d'un état de lassitude et pour prendre encore entre nous et nos ennemis des tiers pour juges. Quant à moi, je ne trouve, dans les lettres particulières de M. Belliard et de lord Ponsonby, aucune dérogation aux protocoles.

Dans cette circonstance, il s'agit donc de savoir entre autres questions à résoudre, s'il est utile d'élire maintenant le prince Léopold.

Messieurs, je commence par déclarer que je professe pour le prince de Saxe-Cobourg une profonde estime, que j'adhère à tous les éloges sincères qui m'ont été faits de son caractère. Il a montré beaucoup de prudence et de sagesse dans toutes les relations qui ont eu lieu entre nos commissaires et lui. Comme je suis convaincu que le prince Léopold peut être pour la Belgique un choix heureux, je ne voudrais pas, et cela dans l'intérêt du prince et dans le nôtre, qu'il fût actuellement élu, et cela précisément parce que je voudrais que nous l'eussions un jour. Je pense

Digitized by Google

donc qu'en remettant les votes à un temps plus éloigné, nous arriverions plus sûrement au but. J'ai parlé de mon estime pour le prince Léopold, et je la fonde sur cette déclaration que le prince a faite, qu'il ne viendrait en Belgique que dans le cas où il pourrait interposer sa médiation, et que d'ailleurs il était prêt à nous servir aussi bien comme particulier que comme roi des Belges. Et maintenant quels sont les termes possibles d'arrangement?

Messieurs, ceux qui ont compris l'existence de la Belgique telle que la révolution l'a créée ne peuvent penser à arriver par des voies amiables à des arrangements... Les puissances sont parties des principes qui ont été les bases des traités de 1815; eh bien, à moins que vous ne pensiez déraisonnablement que les cinq cours viennent à se désister aujourd'hui de ces principes constitutifs de la Sainte-Alliance, point de transaction entre eux et nous.

Voilà pour les principes. Maintenant il faut mettre d'accord ces principes avec les intérêts matériels et l'honneur national.

Les principes ne s'imposent pas : et si vous n'êtes pas convaincus qu'en adoptant ces principes nous entrerions dans la Sainte-Alliance, il s'agit donc d'invoquer maintenant et l'honneur national et les intérêts de commerce et d'industrie.

L'honneur national nous fait un devoir de ne pas abandonner ceux de nos frères qui nous ont aidés à constituer cette Belgique indépendante, que personne de nous n'est disposé à sacrifier aux exigences des cours étrangères, ou aux prétentions de la Hollande.

Quant aux intérêts matériels, l'orateur entre dans de longs détails sur le véritable but que la Hollande a voulu atteindre en concentrant ses forces sur les points qu'elle occupe aujourd'hui. Il prouve que les Hollandais ont réellement intérêt à posséder les pays que le protocole du 20 janvier leur donne dans le Limbourg; que jamais sur ce point ils n'ont transigé qu'en face de la force, et que la force de la république française a seule pu triompher de la résistance qu'ils opposent.

M. Jottrand se demande ensuite s'il est possible que les puissances aient l'intention de ruiner la Hollande, pour donner à la Belgique le prince Léopold.

Si l'on veut élire le prince de Saxe-Cobourg sans délai, mieux vaudrait, selon lui, accepter purement et simplement le protocole du 20 janvier. Pour sa part, il ne voterait jamais pour cette acceptation; mais au moins ceux qui veulent la paix à tout prix seraient conséquents avec eux-mêmes, et ils offriraient au prince un royaume dont le territoire ne serait contesté par personne.

L'orateur soutient qu'il faut faire la guerre sans délai, car plus tard il n'y aura plus moyen de la faire. Il voit avec peine que par lassitude le congrès embrasse des combinaisons qu'il aurait repoussées avec énergie il y a peu de mois, et il se pourrait bien que, dans deux ou trois mois d'ici, il se vît forcé de consentir à la restauration de la famille des Nassau. Il y a moins loin de la disposition actuelle du congrès à celle qui lui ferait accepter ce parti honteux, que de la disposition où il se trouvait alors qu'il se levait comme un seul homme au seul mot d'intervention, à celle qui lui fait accepter aujourd'hui l'intervention de la conférence. L'orateur rappelle que la révolution de 1789 avait commencé comme celle-ci, et qu'elle finit, par lassitude et en comptant sur les négociations diplomatiques, par une restauration.

De tout cela l'orateur conclut que le moyen d'avoir pour roi le prince de Saxe-Cobourg n'est pas de l'élire aujourd'hui, mais de faire la guerre, puisque c'est le seul moyen pour la Belgique de terminer les questions du territoire.

(E., et I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Nothomb. (E., 1er juin.)

M. LARDINOIS fait remarquer qu'il a été inscrit avant M. Nothomb. La parole reste néanmoins à ce dernier. (E., 1er juin.)

M. NOTHOMB : Messieurs, je ne suivrai pas le préopinant dans toutes les parties de son discours. (*A la tribune! à la tribune!*) Messieurs, je demande la permission de parler de ma place..... Je m'efforcerai de ramener la discussion dans ses véritables limites.

Avant de commencer, je déclare, pour éviter de fâcheuses préventions, que je suis d'accord avec le préopinant sur deux points. Comme lui, je n'adhérerai jamais au protocole du 20 janvier; comme lui, je crois que la guerre peut être un dernier moyen de solution pour nous; mais le temps n'est pas encore arrivé de recourir à ce moyen extrême.

Ici l'orateur rappelle le texte des propositions déposées par MM. Constantin Rodenbach, Blargnies et de Robaulx.

Par la première on propose l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg (1).

Celle de M. Blargnies est ainsi conçue :

« Avant de procéder à la nomination du prince » Léopold de Saxe-Cobourg, le congrès fera, dans » le plus bref délai, connaître à la conférence de

(1) Voyez *Pièces justificatives*, no 91.

Digitized by Google

» Londres et au prince lui-même l'indemnité qu'il » croirait pouvoir offrir pour le Luxembourg, et les » arrangements auxquels il croirait pouvoir consentir quant au Limbourg et à la Flandre zélandaise (1). »

M. de Robaulx propose de décréter que « le » pouvoir exécutif est chargé de prendre immédiatement des mesures, même par la force, pour » établir les lois et autorités belges dans toutes les » parties du territoire de la Belgique, actuellement occupées par les ennemis (2). »

L'honorable membre lit ensuite sa proposition, dont les articles sont conçus en ces termes (3) :

« Art. 1er. L'élection du chef de l'État sera con» sidérée comme non avenue si son acceptation » est subordonnée à la cession du Luxembourg ou » d'une partie du Limbourg.

» Art. 2. Le gouvernement est autorisé à pro» poser à la conférence de Londres et au roi Guil» laume de terminer, au moyen de sacrifices pé» cuniaires à charge de la Belgique, toutes les » contestations territoriales, et à faire des offres » formelles dans ce sens.

» Art. 3. Il est également autorisé à proposer » que, sans préjudice à la souveraineté, il soit mis » temporairement dans la forteresse de Maestricht » une garnison mixte, ou une garnison étrangère » quelconque, autre que hollandaise.

» Art. 4. L'arrangement qui pourra intervenir » sur ces propositions sera soumis à la ratification » du congrès; et dans tous les cas il sera fait, au » plus tard le 20 juin, un rapport à l'assemblée » sur l'état des négociations. »

Vous voyez, ajoute l'orateur, que nous voulons donner aux négociations un caractère tout nouveau. Ainsi, voulez-vous faire la guerre avec M. de Robaulx? Voulez-vous élire le prince de Saxe-Cobourg avec M. Rodenbach, mais sans conditions; ou bien voulez-vous avec moi faire des conditions? Choisissez. Mais d'abord examinez où nous sommes parvenus avec les négociations! Évidemment nous avons fait un progrès. La conférence nous a fait une concession, celle du Luxembourg, et cette concession inattendue est telle, qu'elle sera considérée en Allemagne comme une révolution. A-t-on oublié, en effet, que la question du Luxembourg intéresse une multitude d'États en Allemagne, et qu'elle se compliquait de tout le système germanique. Toutefois, messieurs, ne craignons pas qu'ils infirment la décision de la conférence à cet égard. Cette décision, la conférence avait le droit de la prendre. En novembre dernier, la conférence germanique s'est adressée aux plénipotentiaires réunis, en disant que la question du Luxembourg se trouvait liée à la question belge et qu'elle devait être résolue par la conférence. Il y a donc une première concession, et nous la devons à l'espoir seulement de l'élection du prince de Saxe-Cobourg. Croyez-vous, messieurs, que l'élection réelle n'amènera pas d'autres concessions? Le préopinant ne le croit pas. La Hollande, dit-il, ne cédera pas, elle ne peut pas céder Maestricht et Venloo; et à ce propos il nous rappelle un système que la Hollande ne peut faire revivre aujourd'hui. Jadis il fallait à la Hollande la fermeture de l'Escaut, de la Meuse, du Rhin ; aujourd'hui elle la voudrait encore, mais elle doit céder à la nouvelle politique de l'Europe, et laisser ces fleuves libres, non pas au profit des Belges seuls, mais au profit de toutes les nations. Il y a quelques mois, vous le savez, on nous disait aussi que le roi de Hollande n'ouvrirait jamais l'Escaut, et l'Escaut est ouvert depuis le 20 janvier. La Hollande ne peut céder Maestricht à cause de la Meuse dont elle a intérêt à entraver la navigation; mais possédât-elle Maestricht sans contestation, elle serait forcée de laisser la Meuse libre, non pas pour nous, mais pour tous les peuples de l'Europe. D'ailleurs, messieurs, n'oublions pas que, même d'après les protocoles qui ne peuvent vouloir nous ramener qu'au *statu quo* de 1790, Maestricht n'appartiendrait que pour moitié à la Hollande; l'autre moitié appartiendrait à la Belgique, qui représente les droits de la principauté de Liége.

Passant à ce qui concerne Venloo, le préopinant pense que la Hollande ne s'en dessaisira pas, de crainte de voir réaliser par nous la jonction de l'Escaut au Rhin, et de voir consommer sa ruine. Messieurs, la Hollande n'ignore pas que cette jonction pourrait s'effectuer d'une autre manière, le canal pourrait être dirigé vers Ruremonde ou remplacé dans la même direction par un chemin de fer (4); et cependant personne ne peut nous enlever Ruremonde. La Hollande, quant à ce projet de jonction, ne gagnerait donc encore rien à conserver Venloo; je veux Venloo, je le veux parce que cette ville s'est jointe à nous, parce que c'est une question d'honneur, et non pas précisément dans le but avoué d'opérer une jonction qui peut se faire sur un autre point, et pour laquelle

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 92.

(2) Voir *Pièces justificatives*, no 206.

(3) Nous la publions en entier aux *Pièces justificatives*, no 94.

(4) C'est, croyons-nous, la première fois que le mot de *chemin de fer* a été prononcé au congrès.

Digitized by Google

il nous faut d'ailleurs le concours de la Prusse.

Messieurs, il faut aussi considérer la position de la Hollande, lorsqu'on veut se faire une juste idée de l'espoir que je conçois de l'issue heureuse de nos négociations. La Hollande ne sera-t-elle pas forcée de son côté à nous faire des concessions? La question du grand-duché de Luxembourg, en effet, ne la concerne pas; car elle est pour le roi de Hollande seul une affaire de famille. Eh bien, la Hollande, obligée de tenir sur pied une armée en grande partie de mercenaires, sur lesquels elle ne peut compter, dépense par jour 100 mille florins; pensez-vous que l'état où cette dépense la réduit ne soit pas intolérable pour elle, et qu'elle ne soit pas pressée d'y voir mettre un terme? Elle va voter un emprunt forcé, et le temps de payer la dette approche.

(Ici l'orateur passe en revue l'état des autres puissances, et en tire la conséquence que toutes doivent désirer que la cause de la Belgique soit assurée sans effusion de sang. Il ajoute) : La question est ici. Voulez-vous la guerre immédiate avec M. de Robaulx? et ici je rends justice à l'honorable membre, il se montre conséquent avec ses principes: alors, messieurs, si vous voulez la guerre, dites-le et ayez le courage de la faire. Si vous voulez prendre la voie des négociations, acceptez tout ce qui peut les rendre avantageuses : procédez à une élection qui vous place à l'instant au rang des autres nations, choisissez un prince qui vieillit, si je puis m'exprimer ainsi, votre jeune révolution. Vous voulez des négociations avant d'avoir élu le prince, mais, messieurs, songez à ce que vous allez faire. Nous nous adressons à un prince sans qualité pour se mêler de nos affaires, à qui la conférence pourrait dire : « Vous parlez en faveur » d'un peuple en révolution, que nous n'avons » pas reconnu, qui nous est étranger et qui ne » vous a jamais fait d'appel. » A ce langage, que pourrait-on répondre? Rien, messieurs; mais il en sera tout autrement si le prince est élu par nous : alors sa médiation sera admise, elle sera puissante, j'ose l'assurer, car si l'espoir seul de son élection nous a valu la concession du Luxembourg, elle nous en vaudra certainement d'autres quand cet espoir se sera réalisé.

L'orateur termine en demandant la priorité en faveur de sa proposition. (I., 1er juin.)

M. LARDINOIS : Messieurs, lorsque la patrie est en danger, tous les amis de la liberté doivent se rallier et faire converger leurs efforts vers un même but : celui de l'indépendance.

Tel qu'un homme qui se noie et qui cherche à s'accrocher à une planche capable de le sauver, j'ai désiré, dans l'intérêt de mon pays, la réunion de la Belgique à la France; je la désire encore, mais je crois la chose impossible, sans l'accomplissement d'événements que nous ne pouvons calculer ni prévoir. Dans les circonstances actuelles, ce projet ne peut être réalisé; il faut donc y renoncer, comme à une de ces illusions que l'on n'abandonne pas sans regret et que l'on doit cependant abandonner.

Ne concluez pas de cet aveu, messieurs, que je m'associe aux déclamations que l'on fait contre la France, pour affaiblir la sympathie des deux peuples et nous placer plus facilement sous la griffe du léopard anglais : au contraire, je les repousse, et je dis que la France sera toujours notre plus ferme appui et notre allié le plus fidèle.

Nous voulons être *nous*. Voilà de quelle manière l'auteur de la proposition de l'*indépendance* s'est exprimé. Je ne rechercherai pas si ce laconisme cachait une arrière-pensée; je dirai que cette définition a toute la nudité d'une abstraction métaphysique. Ce n'est pas le mot en lui-même qu'il faut considérer, mais bien la nature et la réalité des choses. Dites-moi, messieurs, si le protocole du 20 janvier vous laisse indépendants? Où donc sera votre indépendance avec les Prussiens dans Luxembourg, les Autrichiens peut-être dans Maestricht et les Hollandais sur la rive gauche de l'Escaut? Sont-ce là les fruits de notre révolution? Trois dominations pour une, et si vous n'y consentez bien, la force, loi suprême des despotes aussi bien que des cannibales, vous y contraindra! Votre âme n'est-elle pas révoltée à tant d'outrages?... Messieurs, la liberté est incompatible avec la faiblesse. On demande que vous signiez votre honte; eh bien! ordonnez qu'on signe les passe-ports de lord Ponsonby.

Si vous remontez au principe de notre révolution, vous verrez que le mariage de la Sainte-Alliance, que nous avons rompu, a soulevé une conjuration de rois qui nous place dans une de ces circonstances rares où il s'agit de vivre libre ou mourir. Vainement vous prétendez les apitoyer sur votre sort; vainement vous croyez vous servir des instruments de la diplomatie pour arriver à des transactions dont l'honneur n'ait pas à rougir. Non! on ne peut être à la fois l'homme du prince d'Orange et de la révolution. C'est aller à contre-poil que de s'abandonner à cette duplicité. Nous ne devons rien attendre de la conférence de Londres, tant que nous remettrons nos destinées en ses mains. Secouons donc ce fatras de misères, de ruses, de subtilités diplomatiques qui s'opposent à notre émancipation. Agissons par nous-mêmes;

Digitized by Google

posons avant tout les conditions de la paix, basées sur la justice et l'honneur, et prenons une bonne fois la ferme résolution de faire valoir nos droits, même par les armes, si on nous les conteste plus longtemps. Une croisade contre nous des cinq grandes puissances est improbable. La Prusse ne voudra pas que nous allumions l'incendie dont elle est menacée dans ses provinces rhénanes; et le cabinet français se gardera bien de nous forcer à faire un appel à la France de juillet.

C'est une grande erreur en politique de ne songer qu'au présent. L'avenir doit occuper les prévisions de l'homme d'État. Vous voulez élire un roi avant de vous être prononcés sur les limites contestées de notre territoire. Je ne conçois pas, en vérité, les partisans du prince de Saxe-Cobourg. Je pense que leur zèle les aveugle, et s'ils y réfléchissaient bien, ils ne voudraient pas lui offrir un trône qui sera toujours environné de périls, tant que nous n'aurons pas fixé cette question importante à laquelle est rattachée toute notre existence politique. Nous avons en notre faveur le droit et la puissance morale, qui décuple les forces: il dépend de nous d'en terminer; mais ce n'est pas en abandonnant le pays de généralité, ni la rive gauche de l'Escaut, qui deviendrait l'entrepôt général de la contrebande, et anéantirait notre commerce; c'est plutôt en rejetant le protocole du 20 janvier, auquel on ne peut souscrire sans infamie et sans opérer une contre-révolution.

J'applaudis aux justes observations de l'honorable M. Jottrand. Peu de temps nous reste pour reconquérir nos limites, il faut en profiter. Jamais la Sainte-Alliance ne stipulera qu'à notre détriment. Il n'y a que la sublime nation polonaise qui serve notre cause, et si jamais elle succombait..... Le sort en est jeté, il faut alors que la révolution de 1830 fasse le tour de l'Europe, ou que l'Europe fonde sur la Belgique et la France pour en étouffer le principe.

Je vote contre les conclusions de la section centrale et pour la priorité de la proposition de notre honorable collègue, M. Blargnies. (E., 1er juin.)

M. PIRSON : Messieurs, l'incertitude de l'avenir est le principe de toutes les espérances et de toutes les craintes; mais quand on a été trompé une première fois dans son attente, il est difficile de se livrer à la confiance dans une circonstance analogue.

Qu'y a-t-il de changé depuis que nous avons pensé pour la première fois à élire un roi? Les mêmes causes de guerre entre la Hollande et nous existent, et les choses se sont compliquées à l'extérieur. A la vérité, il paraîtrait qu'au moyen d'un sacrifice pécuniaire on consentirait à nous *laisser en possession* de la province de Luxembourg, bien entendu avec garnison prussienne à Luxembourg comme ci-devant. Mais la Prusse demande en outre de tenir garnison à Maestricht. Le cabinet français, par son acte d'adhésion au protocole du 20 janvier, réclame le duché de Bouillon. La Flandre zélandaise, sur la rive gauche de l'Escaut, resterait à la Hollande.

Telle est notre position actuelle; telles sont les prétentions incidentes.

Voyons où tendent ces prétentions et propositions.

Question du Luxembourg : Elle ne peut être une cause de guerre avec l'Allemagne. Peu importe à celle-ci le territoire infertile de cette province; elle possède par son droit de garnison tout ce qu'il lui faut pour sa défense, la forteresse immense de Luxembourg. Mais, d'une part, on veut assurer 200,000 florins de rente au prince Frédéric, et, de l'autre, concentrer vers des intérêts plus directs de guerre l'opinion des Hollandais, qui, s'apercevant qu'on voulait les faire battre dans l'intérêt unique de leur stathouder en ce qui concerne le Luxembourg, paraissent peu disposés à donner leur argent et à verser leur sang pour des intérêts étrangers à la nation hollandaise. Voilà, messieurs, pourquoi la conférence de Londres, qui s'est toujours montrée partiale pour le roi de Hollande, ne vous parle que du Luxembourg en ce moment. Quand vous aurez consenti à donner 200,000 florins de rente, on laissera subsister les autres points en litige, et l'opinion publique de la Hollande ne sera plus partagée entre ses propres intérêts et ceux de la famille royale. Alors, qu'il y ait guerre ou non entre les deux pays, la conférence, envers laquelle vous vous seriez engagés, réclamera, fussiez-vous même victorieux, ce dont je ne doute pas, réclamera, dis-je, comme engagement envers elle les 200,000 florins de rente dont il s'agit.

Cependant je veux bien consentir à donner cette somme si l'on ne nous conteste ni le Limbourg intégralement, ni la rive gauche de l'Escaut. Il faut qu'on s'explique catégoriquement sur cet objet.

M. Beyts vous a prouvé notre droit sur toutes ces parties: d'ailleurs il est impossible que nous abandonnions la rive gauche de l'Escaut; ce serait un germe de perturbation continuelle, puisque les Hollandais pourraient à volonté inonder notre territoire, et paralyser le commerce des deux Flandres, qui ont leurs débouchés dans l'Escaut. Ce serait en vain que nous consentirions à cet abandon, les deux Flandres protesteraient et se rendraient bientôt maîtresses de cette partie. La

Digitized by Google

conférence voudrait-elle commettre les mêmes imprudences que le congrès de Vienne?

Quant au duché de Bouillon, il y avait des enclaves dans la province de Luxembourg, des parties dont la souveraineté était mixte; ces parties suivraient nécessairement le sort du Luxembourg; resterait la ville de Bouillon, qui n'a pas trois mille habitants, et environ cinquante villages, voilà le prix que M. de Talleyrand exige pour la France en faveur de son adhésion au protocole: on doit le remercier de sa modération; probablement il n'insistera pas.

Parlons des garnisons étrangères que l'on voudrait établir chez nous à Maestricht.

Je vois là un plan et des projets d'invasion qui doivent éveiller l'attention de la France autant que de la Belgique; invasion qui, si elle n'est pas prochaine, sera ajournée jusqu'à ce que les circonstances permettent de l'entreprendre; en effet, lorsque l'on voit les dispositions hostiles de l'Espagne contre la France, l'Autriche s'assurer de tous les débouchés de l'Italie vers cette même France, la Prusse et la confédération germanique vouloir prendre position chez nous à Maestricht, l'Angleterre à la veille de ressaisir toute son influence sur toute notre ligne de forteresses vers la France, lesquelles, d'après certain article secret que l'on invoquerait bientôt, seraient soumises à l'inspection de Wellington: on peut, je crois, craindre les suites d'un second Waterloo. Dans cette mémorable journée, les Belges se battaient pour la liberté et leur indépendance contre le dominateur de l'Europe. Voyez ce que sont devenues et notre liberté et notre indépendance confiées aux mains du perfide Guillaume!

On dira peut-être que le langage que je tiens aujourd'hui est contradictoire avec celui que je tenais ici le 24 de ce mois; qu'alors j'avais toute confiance dans le gouvernement anglais? Remarquez, s'il vous plaît, messieurs, que je n'ai parlé que de la nouvelle attitude que venait de prendre le roi d'Angleterre, que j'ai fait des vœux pour qu'il puisse s'y maintenir sans qu'il arrive de catastrophe dans ce pays.

Mais que sait-on? même sans catastrophe, le ministère anglais n'est-il pas mobile? le gouvernement français ne l'est-il pas aussi? Si tout à coup le ministère Wellington allait ressusciter et le ministère Périer s'abîmer, nous aurions alors pour ennemis les deux gouvernements qui remplaceraient les deux gouvernements soi-disant amis aujourd'hui.

Notre position est difficile, messieurs; jamais assemblée nationale appelée à délibérer sur le sort de la patrie ne s'est trouvée dans pareille alternative. Si nous nous abstenons, si nous ne marchons tôt vers le définitif, l'anarchie nous dévore; et nous perdrons notre indépendance si nous cédons aux menaces qui nous arrivent de toutes parts, et surtout du côté d'où nous attendions aide et assistance: nous pouvons les premiers être victimes de notre bonne foi et de notre confiance. Lorsque les rois auront anéanti ou laissé anéantir les Polonais, on arrivera peut-être en Belgique et puis en France. Mais, messieurs, par la raison que *les plus menacés sont les plus assurés*, faisons à la fois acte de déférence et de fermeté, nommons le candidat qui nous est offert par la conférence et plus particulièrement par le cabinet français.

Si la vanité seule est le motif des menaces que l'on nous adresse, la conférence fera pour le roi nommé ce qu'elle ne ferait pas pour nous; ce que peut-être nous lui arracherions par la guerre; mais ce moyen doit être employé le dernier de tous, et cependant ne pas être trop retardé, car alors nous compromettrions la tranquillité publique, et notre indépendance.

Si les puissances sont sincères entre elles (ce dont je ne suis pas très-persuadé), elles rabattront de toutes leurs prétentions pour nous constituer d'une manière stable dans un état de neutralité et d'indépendance. La nomination de leur candidat sera la pierre de touche qui pourra nous faire deviner leurs projets ultérieurs. Ainsi nommons-le vite, au plus vite; mais en même temps redoublons d'activité dans nos préparatifs de guerre; assurons-nous que dans un terme fixé, après vingt-cinq jours par exemple, si toutes les questions de territoire ne sont terminées, les hostilités avec le roi de Hollande seront reprises sans plus de tergiversations. Disons franchement à notre ministère: Vous avez eu trop de confiance en vos démarches diplomatiques; vous n'avez pas fait assez pour la guerre; vous nous répondrez de ce que vous allez faire pendant un nouveau délai.

Il faut bien dire un mot de la longue épître de lord Ponsonby. Il sera court. Elle contient des conseils de sagesse en contradiction avec force grandes et *puériles* menaces. Quoi! un *pouce* de marais, mis en regard de toutes les forces de l'Europe! Toutes les forces de l'Europe se réuniront pour défendre *ce pouce de terrain hollandais!* Milord Ponsonby, vous avez mal choisi votre rédacteur ou traducteur. Toutefois j'accepte vos conseils de sagesse et considère vos menaces comme des fanfaronnades diplomatiques.

A propos des menaces, il nous en vient de

Digitized by Google

toutes parts: celles du cabinet français ne le cèdent à aucunes; elles m'étonnent.

Si d'un côté il s'appuie sur un boiteux, je crois que de l'autre un borgne le dirige.

A la veille des élections, il veut se donner le mérite d'avoir pacifié la Belgique; il croit que cette pacification lui procurera la faveur des électeurs; mais, si ces électeurs y voient de leurs deux yeux, ils verront ce qu'une pacification de la Belgique *à tout prix* leur prépare; une pacification qui laisserait prendre position à la Prusse chez nous, d'un côté à l'Angleterre et à Wellington, de l'autre favoriserait tôt ou tard l'invasion des deux pays de la Belgique et de la France : le cabinet français pourrait bien voir réfléchir sur lui un effet d'optique en sens inverse de ses désirs, s'il n'a vu que d'un œil les affaires de notre pays. Une pacification à tout prix, telle qu'on nous la propose et qu'il appuie fortement, doit lui enlever les suffrages de tout *vrai* Français.

Messieurs, si vous décidez *préalablement* que pas *un pouce* du territoire belge, dans lequel je comprends toute la province de Limbourg, toute la rive gauche de l'Escaut et la province de Luxembourg, ne sera donné à la Hollande; que, si vous n'avez pas dans vingt-cinq jours la possession et l'occupation de tout ce territoire, par suite de la nomination du roi, les hostilités seront reprises sans plus de tergiversations; qu'aucune garnison étrangère ne sera admise dans nos forteresses, excepté à Luxembourg, je consentirai de suite à ce que la Belgique soit chargée de la somme qui représente celle qui déjà a été fixée par arrangement de famille des nations, et je voterai aussi de suite en faveur du prince de Saxe-Cobourg, comme roi des Belges. (E., 8 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Lorsque M. Devaux a demandé la parole, l'a-t-il demandée en qualité de député ou en qualité de ministre?

(I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT : De ministre.

(I., 1er juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Eh bien, si c'est en qualité de ministre, assume-t-il sur lui la responsabilité de l'existence du protocole numéro 22? (I., 1er juin.)

M. DEVAUX, ministre d'État : J'ai voulu faire voir que le vingt-deuxième protocole n'était pas un démenti à la lettre de lord Ponsonby, puisque cette lettre est de beaucoup postérieure au protocole. (I., 1er juin.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE : La mission que j'ai remplie avec trois de mes honorables collègues se rattachant à la question qui nous occupe en ce moment, je crois devoir, messieurs, vous présenter quelques considérations de nature à diriger votre conduite dans cette grave occurrence. On ne s'est pas lassé de vous dire à la tribune, on a répété à outrance dans certains journaux rédigés par des étrangers qui ne s'inquiètent guère de votre avenir, ou par des patriotes belges qui me semblent dupes des premiers; on vous a répété sans cesse, par tous les organes de publicité, que le résultat des démarches faites dans le but de pressentir les dispositions du prince de Saxe-Cobourg n'était qu'une mystification. Mystification, mot terrible, capable d'anéantir les meilleurs arguments; terme tout-puissant qui paralyserait à lui seul les raisons solidement appuyées sur des faits, si les esprits sérieux se laissaient éblouir par l'assurance avec laquelle il se prononce ou s'écrit.

Oui, messieurs, nous avons dans notre mission au delà du détroit recueilli des faits, et ces faits nous ont été confirmés par la lettre adressée au ministre des affaires étrangères par lord Ponsonby. Qu'ils soient entièrement d'accord avec nos vœux, ce n'est pas assurément ce que je prétends établir; mais du moins vous conviendrez facilement que, sous quelques rapports importants, nous avons obtenu la satisfaction que nous désirions vivement. En peu de mots, la cause du Luxembourg est gagnée, et nous trouvons pour notre État naissant un chef disposé à venir parmi nous et que toutes les puissances sont prêtes à reconnaître, attendu qu'il offre à chacune d'elles les garanties jugées nécessaires à leur sécurité.

Il ne s'agit ici ni de nous tromper les uns les autres, ni d'égarer le public. Avouons donc de bonne foi que la conférence n'exige plus réellement l'adhésion au protocole du 20 janvier, mais la reconnaissance de l'état primordial de 1790, en mettant comme condition une indemnité pour le grand-duc, dont le pouvoir ne s'exercera désormais qu'en Hollande. Il résulte de ce changement que nous devons renoncer à argumenter contre le protocole du 20 janvier. Attaquons autre chose, mais laissons de côté cette pièce qui ne nous laisse d'inquiétude fondée ni à l'égard du Luxembourg, ni à l'égard de l'ancienne dette hollandaise. Il nous reste certainement de grands motifs d'irritation contre les menaces que l'on nous signifie en opposition avec notre droit de conserver comme partie de notre territoire ou de conquérir par la force des armes les communes qui, avant la révolution française, étaient soumises au gouvernement hollandais. Les raisons qui militent en notre faveur sont, dans mon opinion, conformes à la jus-

Digitized by Google

tice, et je n'ai pas craint de les présenter hardiment aux ministres anglais et français, et au prince de Saxe-Cobourg. Mes collègues pourraient vous certifier également de quelles expressions énergiques je me suis servi lorsqu'il s'est agi de défendre contre les velléités tyranniques de la sainte-alliance allemande nos compatriotes du Luxembourg. Veuillez donc être persuadés, messieurs, qu'aucun des commissaires belges à Londres ne voudrait être l'agent d'une mystification. Faites-leur aussi l'honneur de penser qu'ils ont assez de pénétration et de jugement pour ne pas donner dans un piége aussi grossier que celui que leur auraient tendu la conférence et le prince, en simulant l'intention, lui d'accepter la couronne, elle de reconnaître cette couronne comme légitimement placée sur sa tête.

Le caractère du prince Léopold ne pourrait permettre de le supposer capable de se prêter au rôle le plus faux et le plus honteux. On m'opposera les promesses des envoyés français, lors de l'élection du duc de Nemours, et l'on dira, comme je l'ai entendu répéter si souvent, qu'il suffit d'avoir été dupes une fois, sans risquer de l'être encore; mais, messieurs, avait-on recueilli de la bouche du roi des Français la promesse de nous accorder le duc de Nemours s'il était élu roi des Belges? N'avait-il pas précédemment déclaré lui-même, à l'un de nos collégues, qu'il était impossible que le jeune prince régnât en Belgique sans qu'il en advînt une guerre générale?

Si nous avons cru, cependant, devoir tenter l'élection du fils de Louis-Philippe, un grand nombre d'entre nous s'y sont particulièrement déterminés par l'envie de donner à la France une marque de reconnaissance et de sympathie, par la crainte d'insulter son gouvernement en nommant le duc de Leuchtenberg, lorsque le congrès venait de donner, tout récemment à Paris, l'ordre de sonder sur ce choix le cabinet du Palais-Royal, et qu'on avait répondu qu'il serait regardé comme un acte hostile.

Ne confondons point des situations si différentes; mais que ceux d'entre nous qui ne veulent pas l'élection du prince de Saxe-Cobourg émettent franchement leur pensée. Que les uns disent : Nous sommes d'avis que la réunion directe ou indirecte de la Belgique à la France est nécessaire au bonheur du pays. Nous désirons conserver toutes les chances possibles de cette réunion, et par suite établir un gouvernement semi-provisoire républicain ou monarchique, indigène. Que les autres déclarent que la guerre étant à leurs yeux le seul moyen d'obtenir l'intégrité du territoire défini par la constitution, il faut de nouveau recourir à la force des armes. Seulement nous aurons droit d'exiger qu'ils prouvent avec une certaine évidence que dans cette guerre entreprise immédiatement nous n'avons à combattre que la Hollande; qu'ainsi tous veulent bien renoncer à traiter de mystification une combinaison qui ne résout pas encore toutes les difficultés, mais qui surmonte plusieurs obstacles très-grands. Que nos opposants la traitent sérieusement : sans cela, nous crierions à notre tour à la mystification. Nous dirions : La république ou un chef indigène, lorsqu'on peut obtenir un prince qui appartient aux maisons souveraines, sont des mystifications suspectes pour nous conduire à une restauration de la maison d'Orange ou à une réunion à la France. La guerre d'attaque contre la Hollande est une mystification sanglante qui nous conduira à subir la loi des auxiliaires de cette Hollande, au lieu de transiger avec eux à l'amiable. Qu'on cesse surtout de nous signifier que le peuple veut la guerre. Le peuple veut et doit vouloir que nous remplissions le mandat qui nous est confié. Tous les cris violents que le peuple veut la guerre, deviendraient aussi à mes yeux une mystification despotique que je ne subirai point facilement, dussent les tribunes être encombrées d'approbateurs jurés, faisant retentir la salle d'un tonnerre d'applaudissements.

Enfin, si l'on veut me mystifier en présentant comme des paroles sacramentelles, comme des décisions dogmatiques, l'assertion émise précédemment que le rôle de la diplomatie devait être court, très-court, je persisterai à croire qu'on ne prononce pas d'oracles dans cette enceinte, qu'on y énonce des opinions soumises aux circonstances; et malgré les sentences prononcées par tel ou tel ministre sur la brièveté du rôle de la diplomatie, je le rendrai plus long si l'intérêt du pays l'exige, et je ne sacrifierai point nos espérances à un arrêt dont je ne reconnais pas du tout l'infaillibilité. La question, pour être clairement et consciencieusement débattue, reposera selon moi sur trois hypothèses. La première sera celle du *statu quo*, et l'on aura à juger s'il est possible de s'y maintenir; la seconde, celle de la guerre, et l'on examinera si la guerre donne des chances raisonnables d'obtenir par la force l'intégrité du territoire appartenant aux provinces méridionales du ci-devant royaume des Pays-Bas; et la troisième sera celle de l'élection préalable d'un prince envers lequel nos premières démarches ont été suivies de quelque succès, et qui, ayant déjà fortement agi dans nos intérêts, peut encore nous obtenir des concessions ultérieures. Et qu'on veuille bien ne pas oublier surtout que ce n'est point de la part du prince que

Digitized by Google

viennent les menaces de résistance aux attaques que nous dirigerions aujourd'hui contre les points occupés par les Hollandais, dans leurs limites de 1790; c'est l'Angleterre, c'est la Prusse, qui déclarent vouloir s'opposer à nos efforts; c'est la France, c'est la Russie, c'est l'Autriche qui déclarent d'autre part qu'elles ne mettront point d'obstacles à ce que les deux premières puissances défendent notre ennemi. Je finis par une dernière observation. On a beaucoup répété que nous avions été humiliés par le refus de la couronne belge offerte au duc de Nemours : je n'ai jamais conçu cette prétendue humiliation; j'ai toujours considéré au contraire la réception faite aux envoyés du congrès comme très-honorable, et très-favorable à la nation belge. On n'a point dit à cette nation, dans une des premières cours de l'Europe : Vous n'êtes pas indépendante, vous offrez ce qui ne vous appartient pas; vous n'êtes que des révoltés sans existence politique reconnue ; mais on leur a dit : Nous serions heureux d'accepter l'élection de votre représentation nationale. Nous sommes flattés de votre choix, mais nous n'oserons pas accepter, par crainte de rompre l'équilibre européen, et que la jalousie des autres grandes puissances européennes n'entraîne une guerre générale qui causerait votre ruine et la nôtre. Pensez-vous, messieurs, que si la diète de Pologne eût tenté la même démarche, qu'elle eût déféré la couronne de ce noble pays à un prince français, croyez-vous que ses envoyés eussent été reçus solennellement comme l'ont été les vôtres? et cependant, quel que soit le respect que je dois à ma patrie, je n'hésite pas à penser que l'admirable nation polonaise a mérité le titre de premier peuple du monde. Eh bien, l'accueil solennel qui a été fait à notre députation eût été apprécié comme un immense bienfait par ce peuple de héros. J'en conclus que vous pouvez sans inconvénient tenter une seconde humiliation de la nature de celle que vous avez déjà subie, et pour mon compte je ne la redoute aucunement. (I., 1er juin.)

M. HELIAS D'HUDDEGHEM : Messieurs, il serait temps d'avoir le courage de regarder en face notre position, et de ne plus nous faire de dangereuses et fatales illusions. On ne saurait trop le répéter, afin de ne point nous égarer dans une direction qui pourrait avoir pour la Belgique les conséquences les plus désastreuses.

La révolution de septembre a renversé le système politique élevé par le congrès de Vienne, et cependant, quand on examine les protocoles de Londres, on est frappé, à la simple lecture de ces protocoles, qu'ils ont été conçus, rédigés absolument comme si les révolutions de juillet et de septembre n'avaient pas eu lieu. L'on nous a fait sonner bien haut le principe de non-intervention, et l'indépendance de la Belgique; et lorsqu'on fait attention à tous les actes qui se sont succédés depuis le 4 novembre 1830 jusqu'au 7 février 1831, on y voit la conférence de Londres marchant d'empiétement en empiétement, parvenir enfin à vouloir arranger nos affaires *sans notre propre intervention*.

Il nous fallait une frontière. C'est une chose difficile et délicate, qu'une frontière; toutefois, fidèles à la promesse de non-intervention, les premiers protocoles n'en parlaient point, jusqu'à ce que, par le protocole du 20 décembre et celui du 20 janvier, ces frontières furent singulièrement circonscrites.

La dette de la Hollande qui nous fut imposée, en 1814, par les huit articles de Londres, n'a pas été oubliée; en effet, la conférence paraît ne pas avoir établi définitivement ce point, mais elle paraît néanmoins en avoir préparatoirement fixé notre part à seize trente-et-unièmes, et c'est dans cet état de choses qu'on voudrait que nous nous soumissions sans aucune réserve à ce que la conférence voudra bien décider de nous!

Nous devons, dit-on, dissiper les craintes de nos voisins; mais c'est bien plutôt le cas de dissiper nos propres craintes, et si les Belges ont des reproches à se faire, c'est d'avoir été de trop bonne foi, et d'avoir eu trop de confiance dans les promesses de la diplomatie.

Messieurs, promenés depuis huit mois de déception en déception, prenons garde d'aller au-devant du piége qu'on pourrait nous tendre encore; aujourd'hui des lettres particulières des diplomates ont peu d'influence sur mon esprit, car nous nous rappellerons longtemps la correspondance et les lettres écrites de Paris avant l'élection du duc de Nemours.

Messieurs, quoique je sois loin d'être ennemi de la candidature du prince Léopold de Saxe-Cobourg au trône de la Belgique, je me prononce préalablement pour la priorité de la proposition de M. Blargnies; car je regarde l'élection du prince comme impossible aussi longtemps qu'on n'aura pas vidé les questions préjudicielles du territoire et des frontières; le prince ne pourra jamais accepter aussi longtemps que ces points ne seront pas réglés. Procéder ainsi à l'élection du prince Léopold, c'est le repousser de fait, et une semblable résolution servira même les ennemis de cette combinaison. En appelant, dis-je, de suite le prince Léopold au trône, nous le plaçons, aussi

Digitized by Google

bien que nous-mêmes, dans la plus fausse des positions vis-à-vis les puissances. Son sort étant lié au nôtre, que fera-t-il si la conférence persiste dans sa résolution, et si nous, de notre côté, nous continuons à repousser les protocoles? Libres aujourd'hui de tout engagement, le serons-nous encore après l'élection du roi? Ce fait accompli, il en résultera des obligations réciproques, plutôt nuisibles qu'utiles à l'affermissement de notre indépendance.

Soyez sûrs, messieurs, qu'on exigera de plus grands sacrifices après l'élection du prince Léopold, qu'avant l'élection; si les puissances veulent ce choix, gardons-nous d'élire avant que nous ayons l'assurance de conserver ce qui appartient de droit à la Belgique. Dès l'instant où le prince de Saxe-Cobourg serait élu, nous pourrions bien avoir des protecteurs moins chauds et moins dévoués; en effet, quel peut être le motif qui fait désirer à l'Angleterre, par exemple, de voir le prince de Saxe-Cobourg occuper le trône de la Belgique? C'est évidemment pour avoir une barrière contre les conquêtes de la France; dès l'instant où cette garantie lui est donnée, peu lui importe que Maestricht devienne ville fédérale, et que la rive gauche de l'Escaut demeure hollandaise? tandis que dans l'instant actuel, si tant est qu'elle désire cette élection, elle appuiera nos demandes.

Je pense donc que nous devons nous abstenir de procéder au choix du chef de l'État jusqu'à ce que le congrès ait fait connaître, dans un bref délai, à la conférence de Londres et au prince lui-même, l'indemnité qu'il croirait pouvoir offrir pour le Luxembourg, et les arrangements auxquels il croirait pouvoir consentir, quant au Luxembourg et la rive gauche de l'Escaut. Sans cela, messieurs, nous nous exposons à faire une élection illusoire, qui serait une nouvelle cause de délai, de fatigue, et par conséquent de trouble et de désordre qui toutes mènent directement à la restauration. (E., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT appelle M. Henri de Brouckere à la tribune. (I., 1er juin.)

PLUSIEURS VOIX : Il est cinq heures! (I., 1er juin.)

M. LECOCQ : Je prie M. le président de demander à l'assemblée si elle ne serait pas suffisamment fixée sur la question de priorité. (I., 1er juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Vous demandez la clôture? (C., 1er juin.)

M. LECOCQ : Oui, monsieur. (C., 1er juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Avant de discuter la proposition de M. Lecocq, je voudrais savoir ce qu'il entend par la question de priorité. (I., 1er juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Je demande la parole contre la clôture. Messieurs, la question à l'ordre du jour est de savoir à laquelle des propositions à discuter on accordera la priorité; c'est là-dessus qu'on demande la clôture. (I., 1er juin.)

M. LECOCQ : Précisément. (I., 1er juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Si j'ai demandé la parole, c'est parce que je voulais répondre à des faits inexacts relativement à Venloo; comme ces faits sont importants, je les relèverai si le congrès veut m'entendre et si la clôture n'est pas prononcée. (I., 1er juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je demande la parole contre la clôture. Messieurs, toutes les propositions qui vous ont été présentées s'enchaînent entre elles, elles sont corrélatives. Il ne peut pas y avoir de clôture sur la question de priorité sans que la clôture soit prononcée sur le fond même des propositions. Ces propositions s'enchaînant, il faut que les orateurs puissent les aborder toutes, tantôt l'une, tantôt l'autre. Quand l'assemblée sera fixée, elle décidera la question de priorité, non pas pour savoir sur laquelle on discutera avant les autres, mais pour savoir sur laquelle on votera. (*Appuyé! appuyé!*) (I., 1er juin.)

L'assemblée, consultée, adopte la proposition de M. Lebeau. (I., 1er juin.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU MARDI 31 MAI 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à onze heures. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre de M. Fontaine-Spitaels, qui déclare ne pouvoir accepter les fonctions de député. (I., 2 juin.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

M. Pierre Klopfenstein, à Malines, demande des lettres de naturalisation.

Cinquante-huit habitants de Quiévrain et soixante-huit de Genappe demandent l'élection du prince de Saxe-Cobourg, comme roi des Belges.

M. Prost, capitaine adjudant-major de la garde nationale de Paris, au nom du général Gustave de Dumas, propose de fournir à la Belgique, en cas de guerre, un corps d'armée, infanterie, cavalerie et artillerie, que l'on pourra porter de trois à vingt mille hommes, et qui prendra le nom de LÉGION LAFAYETTE. (I., 2 juin., et P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, à la demande de l'assemblée, donne lecture de la lettre de M. Prost. (I., 2 juin.)

Cette lettre est renvoyée à la commission des pétitions. (P. V.)

QUELQUES MEMBRES demandent que la commission fasse son rapport au plus tôt. (E., 2 juin.)

M. LIEDTS, secrétaire, continuant l'analyse des pétitions :

Quarante-sept médecins et chirurgiens de Bruxelles demandent l'abolition du droit de patente pour ceux qui exercent leur profession.

Trois sauniers d'Alost présentent des observations concernant le projet de décret sur le sel.

M. du Bois-Quenesson, à Dour, fait des observations relatives à la loi de 1822 sur les vins.

Des distillateurs de Ruremonde présentent des observations concernant le projet de décret sur les distilleries. (I., 2 juin, et P. V.)

Les pétitions sont renvoyées à la commission. (P. V.)

L'ordre du jour appelle la discussion sur les propositions de MM. Constantin Rodenbach, Van de Weyer, Blargnies, de Robaulx et Nothomb. (I., 2 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. l'abbé Dehaerne. (E., 2 juin.)

Motion d'ordre.

M. CONSTANTIN RODENBACH : Je demande à faire une motion d'ordre. Messieurs, dans la séance d'hier, plusieurs orateurs, au lieu de discuter la priorité, ont cru devoir entamer le fond de la question; il me semble qu'il y aurait lieu, sauf votre approbation, d'ouvrir la discussion générale. (*Agitation.*) (I., 2 juin.)

PLUSIEURS VOIX : Cela a été décidé hier. (I., 2 juin.)

M. CONSTANTIN RODENBACH : M. Lebeau l'a proposé, mais il n'y a pas eu de décision. (I., 2 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Lebeau a proposé et l'assemblée a décidé que la discussion serait ouverte sur le fond de toutes les questions. (I., 2 juin.)

DE TOUTES PARTS : Oui ! oui ! (I., 2 juin.)

Motion d'ordre.

M. PIRSON : Je demande la parole pour une motion d'ordre : messieurs, je demande la permis-

Digitized by Google

sion de faire aux ministres quelques questions très-importantes; mais comme je ne vois pas ici M. le ministre des affaires étrangères, je prendrai la parole, si on me le permet, quand il sera présent. (I., 2 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : L'assemblée veut-elle intervertir l'ordre du jour pour entendre M. Pirson? (*Oui! oui! Non! non! Agitation.*) (I., 2 juin.)

M. BLARGNIES : Je pense que les interpellations que M. Pirson se propose de faire à M. le ministre des affaires étrangères ont pour but d'éclairer la discussion des questions importantes dont nous cherchons la solution. J'estime donc qu'il convient d'entendre M. Pirson, d'autant plus que le ministre n'a pas pris ici l'initiative, puisqu'il n'a rien dit sur la lettre extraordinaire de lord Ponsonby, et que nous avons intérêt de pénétrer ce mystère dont s'enveloppe le ministre. (I., 2 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Il a été convenu précédemment que, dans le cas où on aurait des questions à adresser aux ministres, on les leur communiquerait. (*Réclamations. Non, non, ce n'est pas cela!*) (E., 2 juin.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Il s'agit ici de la question de priorité. Pour savoir s'il faut entendre M. Pirson, il suffit d'examiner si ses questions ont rapport à la question de priorité. (I., 2 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Il paraît que quelques membres croient encore qu'il ne s'agit que de discuter la question de priorité, je vais consulter l'assemblée pour qu'elle décide une fois pour toutes que la discussion a lieu sur le fond. (I., 2 juin.)

L'épreuve est faite par assis et levé, l'assemblée décide que la discussion au fond est ouverte. M. Pirson sera entendu. (I., 2 juin.)

Rapport d'une commission de vérification des pouvoirs.

M. CAMILLE DE SMET, rapporteur de la commission pour la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par la province de Hainaut, propose l'admission de M. Piquet, député suppléant de Mons, en remplacement de M. Fontaine-Spitaels, non-acceptant. (E., 2 juin.)

Cette admission est prononcée. (P. V.)

Discussion sur les propositions faites dans les séances du 27 et du 28 mai 1831 (1).

M. L'ABBÉ DEHAERNE : Messieurs, j'ai toujours cru qu'un peuple sortant d'une révolution devait faire ses affaires lui-même et ne recourir à la diplomatie qu'après avoir obtenu par la force ce qui lui revient de droit. C'est pour nous isoler le plus possible de l'action des puissances hostiles à notre révolution que j'ai voté pour la république; c'est encore pour cette raison que j'ai soutenu, aussi longtemps qu'il y avait quelque espoir de réussite, la candidature d'un prince indigène, et qu'enfin, lorsqu'il a fallu renoncer à la monarchie indigène comme à la république, j'ai préféré le candidat qui était le moins en contact avec nos ennemis de la Sainte-Alliance, et que mon choix s'est fixé sur le duc de Leuchtenberg. On nous a dit qu'un peuple ne peut pas s'isoler de tous les autres, et que par conséquent on ne peut renoncer à la diplomatie. Cela serait vrai, messieurs, si nous étions déjà considérés comme nation par les puissances; mais il n'en est rien, car elles n'ont reconnu notre indépendance qu'à des conditions si onéreuses qu'elles savaient bien d'avance que nous ne les aurions pas acceptées, et que nous ne pouvions les accepter. Il eût donc fallu que nous nous fissions peuple nous-mêmes avant de nous mettre en relations avec les autres peuples, ou plutôt avec les souverains qui les dominent. C'est dans ce sens que je me suis toujours prononcé contre la diplomatie, c'est dans ce sens que je me suis élevé, lors de la dernière session du congrès, dans la séance du 12 avril, contre les négociations qu'avaient entamées notre ministre des affaires étrangères pour chercher un roi en Angleterre. Je n'ai vu de prime abord dans la combinaison du prince de Saxe-Cobourg qu'un leurre et une nouvelle mystification. Et vous voyez, messieurs, ce qu'il en est advenu, après tant de démarches diplomatiques, après tant d'allées et de venues à Londres et à Bruxelles. Nous savons enfin, grâce à la diplomatie, que nous pouvons choisir un prince qui ne rencontre aucune sympathie dans la nation, tant sous le rapport religieux que sous le rapport politique. (*Violents murmures. Interruption prolongée.*) (E., 2 juin.)

VOIX NOMBREUSES : Parlez! parlez! (I., 2 juin.)

(1) Voir, *Pièces justificatives*, n° 93, le rapport de la section centrale sur les propositions ayant pour objet la mise à l'ordre du jour de la question du choix du chef de l'État; l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg; les négociations préalables à cette élection; l'évacuation des ennemis du territoire de la Belgique. Voir le n° 94 pour la proposition de MM. Nothomb, Henri de Brouckere et le vicomte Charles Vilain XIIII.

Digitized by Google

M. LE PRÉSIDENT : C'est l'opinion de l'orateur, on ne peut l'interrompre. (J. F., supp., 3 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Les opinions sont libres, il faut les respecter. (*Parlez! parlez!*) (I., 2 juin.)

M. L'ABBÉ DEHAERNE : C'est là ma conviction, vous avez la faculté de la combattre.

L'orateur continuant : Si vous demandez à notre ministre si le prince voudrait bien accepter la couronne que nous lui présenterions, quelle est sa réponse? Que le prince n'acceptera en tout cas que s'il est élu par une grande majorité du congrès qui fasse connaître l'assentiment général de la nation, c'est-à-dire, selon moi, qu'il se réserve une belle excuse pour refuser quand il le jugera à propos. Et comment le prince de Saxe-Cobourg aurait-il pour lui l'assentiment unanime de la nation, lorsque presque tous les membres du congrès avouent ingénument que ce choix n'est pas actuellement national, quoique l'homme qu'ils choisissent puisse devenir plus tard l'homme de la nation?

On ne peut pas se dissimuler, messieurs, que l'opinion catholique, qui est l'opinion des masses, l'opinion de la nation, si jamais il y eut une opinion unanime dans une nation quelconque, se prononce contre la candidature du prince Léopold. Cette opinion, il est vrai, ne se manifeste pas jusqu'à présent avec violence : mais elle n'en existe pas moins réellement, et elle éclatera à la première occasion, comme elle a éclaté contre le roi Guillaume par les nombreuses pétitions qui ont été notre révolution légale et le prélude des barricades. Il est vrai, messieurs, que les journaux anglais, en voyant arriver à Londres nos commissaires, qu'ils prenaient pour les représentants de l'opinion catholique, se sont extasiés sur notre esprit de tolérance et sont revenus à l'instant de l'opinion qu'ils avaient de la bigoterie des Belges. Voilà, se sont-ils dit, un peuple éclairé qui ne tient aucun compte de la religion dans le choix de son souverain, et qui même, en renonçant à toutes les candidatures catholiques qu'il pourrait trouver ou chez lui ou à l'étranger, semble venir de préférence déposer la couronne aux pieds d'un prince protestant. Qu'on dise encore que c'est là un peuple fanatique et qui n'a fait sa révolution qu'au profit de la liberté religieuse! Voilà, messieurs, le compliment qu'on nous fait; je ne sais jusqu'à quel point vous en êtes flattés. Toujours est-il que ni les Anglais, ni les Allemands, ni peut-être aucune autre nation ne pousseraient la tolérance à ce point, et qu'il est inouï qu'un peuple ait choisi librement un roi qui ne partageât pas ses opinions religieuses.

Je vous le demande, messieurs, s'il en faudrait davantage en Angleterre pour faire éclater une révolution, et pour mettre tout le royaume sens dessus dessous, que de proposer un roi catholique? Je ne vous citerai pas la Suède pour exemple, je ne parlerai pas de la révolution de Saxe, à laquelle tous les libéraux ont applaudi, je ne vous alléguerai pas l'antipathie des Grecs contre le prince Léopold, qu'on nous propose, antipathie qui était fondée sur la différence de religions; il suffit de constater le fait que chaque peuple veut être gouverné par un chef qui professe sa religion, et que tout autre candidat ne saurait être envisagé comme national ni comme librement élu, mais comme imposé. Direz-vous, messieurs, que le peuple a tort et que sur ce point vous êtes plus éclairés que lui? Mais, messieurs, prenez-y garde : vous substitueriez, sans le savoir, la théorie du despotisme à celle de la souveraineté du peuple, et vous entreriez de plain pied dans le système de Louis XIV, qui croyait aussi que son opinion était plus utile, plus salutaire au peuple que celle du peuple lui-même. A quoi se réduira la liberté, si les mandataires de la nation peuvent imposer leur volonté à leurs mandants? Qu'est-ce donc que la souveraineté du peuple? Est-ce une utopie, un système fait au profit des habiles? Non, messieurs, il n'en est pas ainsi, et je ne croirai jamais que les représentants de la nation puissent avoir une autre volonté que celle de la majorité de la nation dont ils tiennent leurs pouvoirs. Vous me direz : Mais le peuple peut être dans l'erreur, et alors il importe qu'on l'éclaire et qu'on le tire des ténèbres de l'ignorance. Oui, messieurs, comme particuliers vous en avez le droit, mais non comme députés; et un mandataire placé entre sa conscience et l'opinion du peuple qu'il représente doit se retirer plutôt que de vouloir imposer ses idées par la force.

Messieurs, sachons comprendre le mouvement qui emporte l'Europe. Que veulent les peuples en se jetant au milieu des hasards des révolutions? Ils veulent revenir à leurs anciennes habitudes dont la centralisation européenne, système de la Sainte-Alliance, les avait privés. Chaque pays, chaque cité veut reprendre ses usages et jouir de ses libertés.

Irez-vous, messieurs, contester ce droit, parce que ces coutumes ne sont pas les vôtres? Irez-vous anéantir ces libertés parce que vous y êtes indifférents pour vous-mêmes? Certainement non. Eh bien, messieurs, il en est de même du droit que réclame une nation d'avoir un souverain de sa religion.

Digitized by Google

Vous ne m'accuserez pas ici qu'en me déclarant pour un roi catholique j'aie l'intention de vouloir placer la religion sous la tutelle du chef de l'État. Je me suis expliqué assez ouvertement à cet égard dans d'autres circonstances. Je vous ai dit, messieurs, que la vérité subsiste et se propage par elle-même, et qu'elle n'a besoin pour cela d'aucune protection, que c'est avilir et ravaler la religion que de la faire dépendre de l'appui d'un bras de chair. Loin de moi, messieurs, l'idée de demander une protection spéciale pour la religion catholique, dont je me fais gloire d'être le ministre; je crois au contraire que rien ne peut lui être plus funeste que les faveurs du pouvoir.

Aussi, messieurs, quand les catholiques demandent un chef de leur religion, ce n'est pas pour l'investir du protectorat de leurs croyances et de leur culte, mais parce qu'ils croient trouver en lui plus de garanties pour la liberté religieuse, garanties auxquelles certainement ils ont droit, lorsqu'ils forment la presque totalité de la population.

On nous a fait entendre que, pour être bons unionistes nous ne pouvions pas préférer un prince catholique à un protestant. On pourrait prouver de la même manière que, pour être unionistes, nous devons être fort indifférents au choix des fonctionnaires, et qu'en vertu des principes de l'union, nous n'aurions rien à redire à ce que toutes les places fussent occupées par des anticatholiques et que les bons unionistes fussent mis de côté. Messieurs ceux qui interprètent l'unionisme de cette manière ont peut-être intérêt de le faire, mais ce n'est pas ainsi que nous autres catholiques nous entendons ces maximes. Nous voulons l'union comme nous l'avons toujours voulue, mais non pas au point de sacrifier pour elle tous nos intérêts. Il est possible que quelques libéraux non catholiques s'imaginent que nous ayons plus besoin d'eux qu'ils n'ont besoin de nous, et qu'ils croient nous faire peur en nous menaçant de nous abandonner. Nous ne voulons rompre avec personne, parce que l'union est dans les principes de la tolérance et du christianisme; nous craignons même tout ce qui pourrait avoir l'ombre d'une division : mais cependant, messieurs, cette crainte ne va pas si loin qu'on pourrait le croire; car nous sommes persuadés que, si ces messieurs croyaient pouvoir se passer de nous à présent, le moment se présenterait bientôt où ils auraient besoin de nous, et où ils nous tendraient la main pour marcher ensemble à la conquête de nos libertés communes. Et pour en revenir à ce qui regarde le chef de l'État, à qui est-ce à céder en vertu des principes de l'union? aux catholiques qui forment la grande majorité de la nation, ou bien aux libéraux anticatholiques? Certainement la question ne peut pas rester longtemps douteuse.

Messieurs, si j'ai été un peu long à traiter la question sous son rapport religieux, c'est parce que, sous ce rapport, je la crois d'un plus grand intérêt que plusieurs membres de cette assemblée ne semblent le penser, et que je crois que c'est parce que le prince Léopold en apprécie si bien l'importance qu'il a dit, sans doute pour plus d'une raison, mais pour celle-ci en particulier, qu'il n'accepterait la couronne qu'avec l'assurance qu'elle lui serait déférée avec l'assentiment unanime de la nation. Je ne sais comment on lui a représenté l'opinion catholique, mais il aura sans doute appris par les journaux que tous les catholiques belges préféreraient infiniment un souverain catholique à un souverain protestant. J'en conclus, messieurs, que lorsque le prince sera bien informé de l'état des esprits en Belgique, ce sera un des motifs qu'il alléguera pour refuser la couronne que nous lui aurons offerte.

Et qu'on ne se fasse pas illusion, messieurs, sur la certitude du refus! Il est un fait incontestable, c'est que le prince de Saxe-Cobourg n'acceptera jamais contre le gré des puissances. Or, messieurs, à quelle condition les puissances nous l'accorderont-elles, supposé qu'elles aient jamais pensé à nous l'accorder? à condition que nous acceptions les protocoles, auxquels elles tiennent toujours avec la même opiniâtreté. Je ne vous répéterai pas, messieurs, tous les arguments qu'a fait valoir M. Jottrand sur ce point; je ne vous dirai pas que toutes les pièces qu'on voudrait faire valoir pour démontrer qu'il a été dérogé aux protocoles, démontrent au contraire qu'ils subsistent toujours, et qu'on voudrait nous y faire souscrire d'une manière indirecte. Si les puissances, messieurs, voulaient notre liberté, si elles respectaient notre constitution et notre indépendance, que ne nous laissent-elles choisir un chef indigène? Qu'elles fassent un peu de diplomatie à cet égard! qu'elles nous indiquent seulement le candidat qui leur serait agréable, et dans vingt-quatre heures nous sommes constitués. Or, messieurs, de ce que les puissances n'agissent pas ainsi envers nous, j'en conclus qu'elles sont hostiles à nos libertés et à notre indépendance, et que nous n'obtiendrons ces choses que lorsque nous les prendrons de force.

C'est là qu'il faudra en venir enfin. Soit que le prince Léopold accepte ou n'accepte pas, nous ne pourrons terminer nos affaires que par la guerre, à moins que nous ne voulions courber la tête de-

Digitized by Google

vant la Sainte-Alliance, accepter les protocoles contre lesquels nous avons toujours protesté, accepter l'opprobre et l'humiliation, et de concession en concession, nous soumettre enfin à la restauration vers laquelle on nous fait marcher à grands pas. Eh! messieurs, qu'on ne dise pas qu'en acceptant la proposition de M. Nothomb nous protestons contre les protocoles au moment même où nous choisissons le prince Léopold, et que nous espérons obtenir par la puissante médiation de ce prince la révocation de ces iniques stipulations des puissances! N'y a-t-il pas déjà en cela même un acte de faiblesse et de lâcheté? Et si les puissances sentent que nous commençons à faiblir, ne sera-ce pas une raison pour elles de se montrer plus roides sur les prétentions qu'elles élèvent contre nous? Prenons-y donc garde, messieurs; souvenons-nous que le système de la Sainte-Alliance est toujours le même, et qu'on ne nous accordera l'intégrité de notre territoire que lorsque nous l'aurons conquis, qu'on ne nous déchargera de la dette hollandaise que lorsque nous serons à même d'en refuser le payement les armes à la main, et qu'enfin on ne nous laissera jouir de nos libertés que lorsque nous aurons eu le courage de nous en emparer et de nous en maintenir la possession. (E., 2 juin.)

Pendant ce discours, M. Lebeau, ministre des affaires étrangères, est entré dans la salle.

M. LE PRÉSIDENT annonce que la parole est à M. Blargnies. (E., 2 juin.)

Interpellation.

M. PIRSON réclame la parole pour poser ses questions, le ministre des affaires étrangères étant présent. (*Mouvements divers.*) On finit par accéder à ce que demande M. Pirson, qui s'exprime ainsi :

Messieurs, sans ministre de la guerre (il arrive tout essoufflé, car il est resté plusieurs jours en route);

Sans ministre des finances (il a donné sa démission hier);

On ne peut pas faire la guerre avec assurance.

Sans ministre des relations extérieures, on ne peut *contre-protocoliser*.

Je demande à M. le ministre des relations extérieures combien de temps encore il espère ou il croit rester ministre. (*Grande rumeur dans une partie de la salle.*) Ne murmurez pas, messieurs; ma question n'est pas aussi saugrenue qu'elle vous le paraît.

Au milieu de tous nos embarras, des menaces qui nous viennent de tous côtés, d'accusations de toutes espèces; ne voyez-vous pas qu'on organise l'anarchie : pardonnez-moi le terme, il implique contradiction, mais il rend bien l'idée de l'anarchie concertée et méditée, plus dangereuse que celle provenant de quelques malheureux excités dans la rue. Au reste, je passe à une question plus sérieuse.

Je prie M. le ministre des affaires étrangères de nous dire si c'est lui qui a engagé notre collègue M. Nothomb, son secrétaire général, à proposer au congrès d'autoriser le gouvernement de proposer (à la conférence), que, sans préjudice à sa souveraineté, il soit mis temporairement dans la forteresse de Maestricht, *une garnison mixte ou étrangère* quelconque autre que hollandaise.

(J. F., 2 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Je m'oppose à la position des questions du préopinant. Chaque membre ici a le droit de faire les propositions qu'il juge convenable, et personne n'a le droit de lui demander pourquoi ni à l'instigation de qui il les fait. Les questions de M. Pirson me paraissent tout à fait déplacées ; je demande l'ordre du jour. (*Appuyé! appuyé!*) (L., 2 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, se lève pour répondre. (L., 2 juin.)

DE TOUTES PARTS : C'est inutile! c'est inutile! (L., 2 juin.)

M. NOTHOMB : Je demande la parole pour un fait personnel. (*Non, c'est inutile!*) Mais c'est moi qu'on accuse. (L., 2 juin.)

UN GRAND NOMBRE DE VOIX : C'est inutile! c'est inutile! (*Grand tumulte.*) (L., 2 juin.)

M. PIRSON, au milieu du bruit : Je demande acte du refus de M. le ministre des affaires étrangères de répondre à mes questions. (*Oh! oh! Violents murmures.*) (L., 2 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je demande acte de la déclaration que je fais que je suis prêt à répondre aux questions de M. Pirson, quoique je les trouve fort peu parlementaires.

(L., 2 juin.)

L'assemblée passe à l'ordre du jour.

Reprise de la discussion sur les propositions faites le 27 et le 28 mai.

M. LE PRÉSIDENT : M. Blargnies a la parole.

(J. B., 2 juin.)

M. BLARGNIES : Messieurs, je demande la priorité pour la proposition que j'ai eu l'honneur de vous faire.

La conférence de Londres veut se débarrasser

Digitized by Google

momentanément de nous, et de ce *quelque chose* de trop populaire que nous présentons, comme par hasard, au sein de l'Europe.

Quant à nous dire le définitif qu'elle nous destine, elle attend meilleure occasion.

Pouvez-vous croire sincèrement que la Sainte-Alliance ne se réserve pas tous ses droits contre l'élection d'un roi *quel qu'il soit*, faite par le congrès belge, à la majorité des suffrages, comme s'il s'agissait d'une loi ordinaire?

Je vois l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Prusse, s'écartant le moins possible de la constitution du royaume des Pays-Bas, et le gouvernement français, qui songe toujours à la réunion, rendant notre condition aussi mauvaise qu'il est en son pouvoir de le faire.

Tout ce qui nous vient de la conférence doit donc exciter notre défiance, et nous forcer à agir comme si elle voulait nous tromper. Car au fond c'est son intention, c'est son but.

Pouvez-vous croire à la sincérité des promesses de la diplomatie relativement à l'élection du prince de Saxe-Cobourg, lorsque vous voyez notre ministère se décharger sur vous de toute responsabilité à cet égard, cherchant à se cacher au milieu d'une majorité, ne pas oser prendre sur lui de vous conseiller l'élection?

Je suis avocat; j'ai étudié les pièces du procès avec la plus scrupuleuse attention.

Je vois, d'un côté, des protocoles, des actes authentiques signés des cinq grandes puissances de l'Europe et acceptés par la Hollande; leur examen m'a convaincu que nous devons renoncer *au Limbourg, à la rive gauche de l'Escaut, au Luxembourg*, et payer une partie de la dette hollandaise.

D'un autre côté, je vois des lettres particulières de M. Belliard et de lord Ponsonby, qui nous font *entrevoir* l'espérance du rachat du Luxembourg; pour des indemnités dont nous ne connaissons pas, dont vous ne voulez pas connaître les bases et sur la fixation desquelles le roi Guillaume aura trop à dire.

Je ne serais pas grand partisan d'un roi régnant de par la Sainte-Alliance sur la Belgique des protocoles.

La Belgique des protocoles, messieurs, c'est la Belgique autrichienne, plus l'évêché de Liége, et moins le prix du Luxembourg; d'un trait de plume, la diplomatie nous fait rétrograder de quarante ans. (*Assentiment unanime, bravos dans l'enceinte et dans les tribunes.*)

La Belgique s'est-elle révolutionnée pour avoir moins de bien-être qu'auparavant? Sera-t-elle forcée de maudire sa révolution, d'appeler *la restauration ou la réunion à la France?*

Telle est la question.

Quels résultats, je vous le demande, aura produits la révolution dans la Belgique des protocoles?

Elle y aura maintenu la quiétude de tous les ennemis des changements politiques.

Elle y aura comblé, trop tôt sans doute, les espérances d'une foule de *partisans intéressés* d'une Belgique quelconque.

Elle y aura satisfait les vœux des catholiques par la liberté des cultes, des opinions religieuses, de l'enseignement et des associations.

Serait-ce une raison pour abandonner les points de notre territoire, sans la possession desquels il n'y a pas de prospérité possible pour une grande partie de nos industriels? Livrerons-nous à l'ennemi un grand nombre de nos frères? Ouvrirons-nous la Belgique comme champ de bataille aux peuples du Nord et du Midi? (*Sensation profonde.*)

Je ferais une trop sanglante injure aux catholiques et à ceux qui *jouissent* des bienfaits de la révolution, si je leur prêtais de telles intentions.

Le prince de Saxe-Cobourg a compris qu'il devait régner sur la Belgique de la révolution, et ce qui se dit dans cette enceinte ne lui laissera pas de doute à cet égard.

Il ne peut honorablement accepter notre couronne qu'à la condition de vider à notre avantage la question de territoire que nous confessons ne pouvoir *résoudre nous-mêmes.*

Il va donc négocier et engager contre les protocoles la lutte que nous avions hautement proclamé devoir se décider par l'épée de nos braves. (*Nouvelle sensation.*)

Nous le suivrons de nos vœux, dans cette guerre vraiment révolutionnaire et de nouvelle espèce.

Il aura devant lui le roi Guillaume et tous les princes de l'Europe.

La question du Luxembourg dure depuis plusieurs mois; elle est loin d'être aplanie, et l'on a eu à peine le temps de *qualifier* celle du Limbourg, que l'on dit *européenne.*

Je souhaite beaucoup de patience à ce bon prince, mais je pense que s'il ne vient ici qu'après avoir remporté la victoire, *nous ne le verrons jamais.*

Ne vaut-il pas mieux employer une partie du temps précieux que nous allons perdre à nous assurer que l'élection du prince nous donnera l'intégrité du territoire? N'est-ce pas là le parti le plus sage et le plus digne de vous? Ne ferez-vous donc plus aucun effort pour conserver le Limbourg, aujourd'hui que vous le voyez vous échapper pour

Digitized by Google

toujours, et avec lui l'honneur de la révolution?

Que dira-t-on de nous, que deviendrons-nous, nous qui craignons l'anarchie, si après de longues négociations le prince refusait notre couronne ou disait ne pouvoir l'accepter qu'à des conditions, qu'à l'avance je qualifierai de *déplorables?* Après avoir épuisé la coupe des humiliations, il faudrait passer sous les Fourches Caudines, *avouer qu'une révolution était au-dessus de nos forces*, ou nous jeter dans les dangers d'une guerre peut-être impossible alors.

Nous avons perdu trop de temps; mettons à profit celui qui nous reste; sachons reconnaître que toute notre force est dans la crainte que nous n'allumions une guerre générale; ayons au moins la politique de profiter de cette position, et ne nous hâtons pas de nous livrer pieds et poings liés à la Sainte-Alliance, qui ne *sera pas éternelle;* sachons aussi tirer parti de l'état de l'Europe; l'Angleterre et la France sont fortement occupées à l'intérieur, l'Autriche est absorbée par l'Italie et la Gallicie; la Prusse, par ses nouvelles possessions et le duché de Posen; la Pologne respire et combat encore! enfin toute sympathie n'est pas éteinte entre les peuples.

Les partisans de l'élection immédiate disent que nous allons faire preuve de bonne volonté envers les grandes puissances, et nous concilier leur bienveillance; — je crains bien que cette bonne volonté ne soit prise pour faiblesse et acte d'impuissance;

Que nous leur ôterons la crainte que le prince ne soit pas élu par le congrès, après qu'elles auraient satisfait à nos réclamations, — comme s'il ne leur était pas facile de mettre l'élection du prince pour condition à leur décision, qu'elles prendraient dans notre intérêt;

Que nous aurons dans le prince un représentant à Londres. — On regardera comme gens de bien bonne composition, des révolutionnaires forcés de se donner un tuteur royal près la Sainte-Alliance, afin de terminer leur ouvrage.

De ces jolis raisonnements, des idées de lord Ponsonby et de la missive non signée de M. Belliard, on conclut qu'il est infiniment probable que le prince, devenu roi, nous procurera l'intégrité de notre territoire et nous délivrera de la dette hollandaise.

On n'oublie, dans ce gentil petit cadre, que la volonté immuable des cinq grandes puissances, les protocoles et le *Je maintiendrai*, de notre ancien roi!

Messieurs, je ne sais pas, je ne veux pas me faire illusion à ce point.

Je ne crois pas encore la partie désespérée ou perdue.

Ne nous abandonnons pas si facilement à la conférence et à ses menaces; rappelons-nous le passé.

Ayons aussi un peu de politique, on ne s'en fait pas faute contre nous.

Le prince est le candidat de l'Angleterre; il importe à cette puissance qu'il règne à Bruxelles, qu'il nous éloigne de la France; sachons-en profiter, pour la conservation de notre territoire; sachons intéresser l'Angleterre à seconder nos vues, que nous savons aussi être celles du prince.

Si nous élisons immédiatement, sans protester contre la lettre de lord Ponsonby, nous nous lions envers les cinq puissances, nous nous abandonnons à leur bon plaisir pour le territoire et la dette; réclamez ensuite vos limites, et vous verrez si l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche et la Russie ne vous préféreront pas la Hollande.

Par l'élection immédiate, nous sortons de la révolution, avant d'avoir tenté aucun effort digne de nous pour la conservation de notre territoire, de nos finances et de notre commerce; nous ne faisons pas seulement acte de bonne volonté, nous cédons volontairement; nous décourageons l'armée et les volontaires; nous perdons toute force morale, toute consistance à l'intérieur et au dehors.

Notre force est dans la crainte d'une réunion à la France; sachons en tirer parti, et dire que la Belgique, telle qu'on la fait, devra infailliblement ou demander la restauration ou son incorporation à la France; notre force est aussi dans la crainte que nous ne devenions cause de guerre; maintenons-nous dans cette position menaçante.

De deux choses l'une: ou l'on dit vrai, quand on affirme que l'on veut de *la paix à tout prix*, et dans cette hypothèse l'on ne s'engagera pas dans une guerre générale pour notre querelle avec la Hollande, et l'on préférera nous rendre justice, et mettre le prince à même d'accepter notre couronne; s'il n'en est pas ainsi, il nous importe que la guerre commence plus tôt que plus tard.

Deux mots encore: Vous regardez et les diplomates étrangers regardent le prince comme seul et unique moyen de récupérer le Luxembourg et le Limbourg: je ne veux pas user le moyen avant de l'avoir employé; or c'est l'user, ce moyen, que de satisfaire ceux sur qui il doit agir avant d'avoir obtenu le prix de cette satisfaction.

Il me reste un argument à opposer à nos adversaires.

Dans mon opinion, élire immédiatement c'est

Digitized by Google

reconnaître les protocoles, c'est au moins exposer le territoire à un démembrement certain; c'est se mettre en contradiction avec les plus beaux actes du congrès, avec les grandes vérités qu'il a proclamées.

Rappelons-nous que le comité diplomatique, dans une note verbale du 3 janvier 1831 (1), protesta contre le renouvellement du système de 1814 et 1815, revendiqua le grand-duché de Luxembourg, le Limbourg et la rive gauche de l'Escaut, et insista sur la prompte ouverture de ce fleuve.

Cette note fut ignominieusement renvoyée par la conférence.

« Les commissaires envoyés à Londres, y est-il » dit, sont munis d'instructions suffisantes pour » être entendus sur toutes les affaires de la Belgi- » que, *et ils ne pourront laisser ignorer à la con-* » *férence que, dans les circonstances imminentes* » *où se trouve le peuple belge, il paraîtra sans* » *doute impossible que la Belgique constitue un* » *État indépendant, sans la garantie immédiate* » *de la liberté de l'Escaut, de la possession* DE LA » RIVE GAUCHE DE CE FLEUVE, *de la province de* » LIMBOURG EN ENTIER ET DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEM- » BOURG, *sauf ses relations avec la confédération* » *germanique.* »

Le 6 janvier, une note signée *Sylvain Van de Weyer* et *H. Vilain XIIII* revient avec plus de force sur les mêmes principes (2). L'orateur en cite les passages les plus saillants.

Enfin, ajoute l'honorable membre, par une délibération solennelle du 1er février (3), vous avez protesté contre le protocole du 20 du même mois, que la lettre de lord Ponsonby et le protocole n° 22 nous présentent aujourd'hui comme *irrévocable.*

Il est bon de remettre sous vos yeux quelques-uns des termes de cette protestation :

« Considérant, disiez-vous, que ce n'est point » *par un système de conquête et d'agrandisse-* » *ment* que le peuple belge comprend dans son » territoire le grand-duché de Luxembourg, le » Limbourg et la rive gauche de l'Escaut, mais en » vertu du droit de *postliminie* ou par suite de » cession;

» Qu'en effet le grand-duché de Luxembourg et » la majeure partie du Limbourg ont appartenu à » l'ancienne Belgique et se sont spontanément as- » sociés à la révolution belge de 1830, etc. »

Voilà les prémisses honorables que vous avez établies vous-mêmes, et j'espère que vous n'en dévierez pas, si vous ne voulez déshonorer la nation.

Je viens de vous indiquer le véritable sens de ma proposition.

Elle ne tend pas à nous jeter dans les lenteurs des négociations.

Elle a pour but de rendre le rôle de la diplomatie beaucoup plus court.

Je voudrais que la conférence fût placée dans la nécessité de décider, sous très-peu de jours, si les sacrifices auxquels nous consentirons peuvent ou non nous assurer et le roi et le territoire; car je ne vois pas le terme des négociations que le prince Léopold doit entamer, s'il est élu avant la solution des questions de territoire, et pour rendre sa tâche plus facile et son intervention plus efficace, il convient, selon moi, de lui donner des bases de transaction. (E., 2 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Messieurs, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire hier, mon intention n'était pas de prendre la parole dans cette discussion, parce que j'ai déjà fait connaître mon opinion en faveur de l'élection du prince de Saxe-Cobourg; mais un orateur, entendu hier, a avancé sur la province de Limbourg des faits inexacts et qui méritent une réponse. Je vous prie de vouloir bien me prêter quelques moments d'attention.

S'il faut en croire l'honorable orateur, les prétentions de la Hollande sur la province de Limbourg sont peu de chose. Elle vous demande, dit-il, quelques villages, la moitié de la souveraineté de Maestricht, chose peu importante, car la souveraineté ainsi divisée l'empêchera d'entraver la navigation de la Meuse. Elle réclame la ville de Venloo, point peu important encore, puisque rien ne nous empêche, si nous tenons à joindre l'Escaut à la Meuse, de remplacer le canal qui aurait passé par Venloo, par un chemin de fer qui passerait par Ruremonde, qu'on ne nous dispute pas.

Messieurs, avant de vous dire quelles sont les vues de la Hollande sur le Limbourg, je dois faire deux observations. C'est ici leur place et je ne saurais les ajourner. La première, c'est que je ne suis pas du tout convaincu que Ruremonde ne soit pas contesté; la seconde, c'est que j'ai des doutes bien grands sur la possibilité d'établir une route en fer sur ce point, et surtout qu'elle pût y remplacer un canal. On a parlé de l'opinion des hommes de l'art à cet égard; si j'en crois quelques renseignements qui me sont parvenus, les hommes de l'art dont a

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 142.
(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 148.
(3) *Pièces justificatives*, n° 157.

Digitized by Google

parlé l'honorable orateur se bornent à lui et à quelques-uns de ses amis. (*On rit.*)

La Hollande réclame Venloo, la moitié de la souveraineté de Maestricht et cinquante-quatre communes rurales. Tous ces pays étaient autrefois en sa possession. Je dis en sa possession, car les pays de généralité n'ont jamais été fondus dans la Hollande; ils n'étaient pour elle que des espèces de colonies. Cette possession était fondée sur une suite de traités, entre autres ceux de Munster, de Nimègue, d'Utrecht et de la Barrière. Le premier (1) porte : « Art. 3. Chacun demeurera saisi » et jouira effectivement des pays, villes, places, » terres et seigneuries qu'il possède. » Dans celui de la Barrière (2), on lit : « Art. 18. Sa Majesté » Impériale et Catholique cède à Leurs Hautes » Puissances les États-Généraux, à perpétuité, en » pleine souveraineté et propriété, dans le haut » quartier de Gueldre, la ville de Venloo avec sa » banlieue et le fort de Saint-Michel; de plus le » fort de Stevensweert avec son territoire ou ban- » lieue, l'ammanie de Monfort, etc. »

Quant aux droits de la Hollande, ils étaient la suite du traité du 1er juillet 1773, et de beaucoup d'empiétements. Eh bien, messieurs, d'après le protocole du 20 janvier, et si vous l'acceptiez, la Hollande aurait le droit de posséder toutes les communes dont j'ai parlé; mais comme ces communes sont éparpillées dans le Limbourg, et que pour aller de l'une à l'autre il faut de toute nécessité passer sur le territoire belge et sur un territoire qui n'a jamais été contesté, la conférence a disposé : « Art. 4. Comme il résulterait néanmoins » des bases posées dans les articles 1er et 2, que la » Belgique et la Hollande posséderaient des en- » claves sur leurs territoires respectifs, il sera » effectué par le soin des cinq cours tels échanges » et arrangements entre les deux pays, qui leur » assureraient l'avantage réciproque d'une entière » contiguïté de possession, et d'une libre commu- » nication entre les villes et fleuves compris dans » leurs frontières. »

En adhérant au protocole pour ce qui concerne le Limbourg, nous nous livrerions à la discrétion de la conférence, sous ce rapport; c'est elle qui déciderait en dernier ressort quelles villes appartiendraient à la Hollande, quelles à la Belgique, et nous devrions nous soumettre : et, en supposant que la conférence fût juste, supposition bien gratuite, je pense, elle nous enlèverait les pays les plus rapprochés de la Hollande. Eh bien, je vous prouverai la carte à la main que de ces cinquante-quatre communes, il n'y en a pas le quart qui fussent hollandaises; les autres, et Ruremonde notamment, n'ont jamais eu rien de commun avec la Hollande. Ainsi, messieurs, nous livrerions nos compatriotes, nos frères, non pas à leurs anciens maîtres, mais à nos ennemis. Mais gardez-vous de croire que la conférence fut aussi juste que je viens de le supposer, elle s'est montrée toujours partiale contre nous. Je vais, messieurs, vous prédire les raisonnements auxquels on se livrerait pour motiver le partage; et ces raisonnements, je ne les ai pas inventés, je les tiens d'une source telle, qu'ils méritent toute notre attention et que, si vous les traitiez légèrement, vous auriez lieu peut-être de vous apercevoir plus tard qu'ils n'étaient que trop bien fondés. Voici donc ce qu'on vous dira : Venloo a toujours appartenu à la Hollande, à cet égard pas de doute. Quant à Maestricht, il est vrai que la souveraineté en appartenait pour moitié à la principauté de Liége, que vous représentez. Mais outre cette part de souveraineté, la Hollande avait le droit exclusif d'y tenir garnison. Il est d'ailleurs impossible de mettre ce pays sous une souveraineté mi-partie, comme avant 1790; Maestricht doit donc appartenir à la Hollande, comme ayant une plus grande part. Voilà donc Venloo et Maestricht attribués à la Hollande : ainsi il faudra donner tout le pays situé entre nous et Maestricht, qui est à l'extrême frontière, à la Hollande. Mais alors que nous donnera-t-on en compensation? Que fera pour nous la conférence, alors qu'elle nous enlève plus que l'équivalent de ce qu'elle nous donne? Voulez-vous le savoir? Prenez la fameuse lettre de lord Ponsonby, vous y lirez : « Si la Belgique consent à se » placer dans cette situation, la conférence l'ai- » dera, par une puissante médiation, à obtenir le » duché de Luxembourg par un traité et moyen- » nant une indemnité équitable. » Messieurs, le mot *indemnité* n'entraîne pas nécessairement idée d'argent; on vous dira : Nous vous aiderons à obtenir le Luxembourg, et vous donnerez en indemnité vos droits sur le Limbourg. Voilà le langage qu'on vous tiendra, si vous êtes assez aveugles pour adhérer un jour au protocole du 20 janvier.

Mais, dira-t-on peut-être, vous n'adhérez pas au protocole et vous ne voulez pas la guerre. Cependant on ne vous laisse que cette alternative; vous serez donc forcés de faire la guerre? Non, messieurs, et en vain le diplomate anglais, par sa lettre, que je ne sais comment qualifier, et qui n'est qu'un tissu de contradictions bizarres et

(1) Du 30 janvier 1648.

(2) Conclu à Anvers le 15 novembre 1715.

Digitized by Google

choquantes, vous dit qu'à moins que la Belgique ne réussisse à vaincre les armées de la France, de la Prusse, de l'Autriche et de l'Angleterre, pas un pouce de terrain hollandais ne sera cédé à la Belgique. En vain, ajoute-t-il encore, et quant à ce passage, qui est de la plus haute inconvenance, je n'y répondrai pas et je me contenterai de le lire; en vain, dis-je, ajoute-t-il, que *des difficultés créées par nous sans besoin pourraient amener jusqu'à l'extinction du nom belge,* je ne croirai jamais, quoi qu'en dise et lord Ponsonby et les personnes qui partagent son opinion, que quatre puissances prennent les armes pour une misérable querelle entre la Belgique et la Hollande, et pour la possession de quelques villages; jamais je ne croirai que l'Angleterre et la France se liguent contre nous. Jamais je n'ai pensé que la France, cette noble France qui nous a toujours donné des preuves de sa sympathie, et dont les institutions ont pour origine et pour base les principes consacrés dans les nôtres, consente à se liguer avec les autres puissances pour anéantir le nom belge. Ses intérêts, son honneur, le soin de sa gloire s'y opposent également. D'un autre côté, messieurs, lisez l'histoire; vous verrez que, dès que la France a fait mine de convoiter la Belgique, l'Angleterre s'est empressée de s'y opposer, et les sacrifices d'hommes et d'argent ne lui ont pas coûté quand il s'est agi d'empêcher la réunion des deux pays. Et l'on voudrait que la France et l'Angleterre se liguassent pour nous conquérir! Non, messieurs, elles ne le feront jamais; elles savent d'ailleurs trop bien qu'une telle union serait de courte durée. Et pourquoi cette ligue? dirai-je encore une fois; pour quelques misérables villages. D'ailleurs! messieurs, voici le dilemme que je fais: Ou les puissances croient la guerre inévitable par suite des événements dont l'Europe est agitée, et alors ce que nous pourrions faire n'empêcherait pas la guerre; ou les puissances veulent la paix à tout prix, et alors il n'est pas à craindre qu'elles risquent de mettre l'Europe en feu pour quelques villages. J'ai dit. (*Très-bien! très-bien!*)

(I., 2 juin.)

M. VAN HOOBROUCK DE MOOREGHEM renonce à la parole. (J. B., 2 juin.)

M. LE BARON DE LEUZE craint la guerre et ses calamités. Il dit qu'en 1790 le maréchal Felder arriva si vite que l'on dit qu'il avait des bottes de sept lieues. Cependant Léopold d'Autriche nous traita comme ses enfants, et nous donna pour nous gouverner son fils l'archiduc Charles, que vous avez trouvé trop grand pour nous gouverner. (*Explosion d'éclats de rire.*) L'orateur continue en disant que la guerre est toujours comparée aux plus cruels fléaux, la famine et la peste. Que faut-il faire, dit l'orateur, traiter, ou modifier notre constitution? (*Oh! oh! Murmure général.*) Je le déclare, je veux la paix; que faut-il faire encore? *le roi....* (*Rire général.*) (J. F., 2 juin.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) : La conférence prend pour base les traités existants. La république française, qui certes attachait de l'importance à la souveraineté du peuple, reconnaissait les traités. Mais ces traités peuvent être modifiés par d'autres traités, et la conférence ne laisse pas d'être disposée à remédier aux choses qui peuvent être contraires aux intérêts de la Belgique. Elle le fait déjà par rapport au Luxembourg, et il est vraisemblable que l'indemnité que nous devrons payer sera la même que celle qu'a reçue le prince Frédéric. Le royaume entier payait cette indemnité et ne le trouvait pas déshonorant; la partie à laquelle le Luxembourg reste la payera également. La lettre de lord Ponsonby ne parle pas du Limbourg ni de la rive gauche de l'Escaut, mais elle ne nous les ôte pas non plus. Elle se réserve d'en parler dans une négociation ultérieure. La Belgique a le plus grand intérêt à posséder la rive gauche de l'Escaut, tandis que la Hollande n'en a plus, depuis qu'on exige la libre navigation des fleuves; et, quand même elle voudrait s'opposer à cette liberté, elle aurait encore tout ce qu'il lui faut pour le faire. Elle peut envoyer une flotte à Flessingue. La Hollande a cédé le Limbourg à la France par un traité qu'elle a encore reconnu à la sortie des armées françaises de Hollande. Dans la constitution hollandaise de 1814, il n'est pas question du Limbourg. Le seul moyen de négocier avec avantage est de choisir un prince que nous savons être agréable aux puissances. (J. B., 2 juin.)

M. FRANSMAN vote en faveur de l'élection immédiate, et pour qu'on obtienne les pays contestés par des négociations dont il attend un heureux résultat. (I., 2 juin.)

M. DEMELIN exprime en peu de mots les mêmes vœux que le préopinant. (I., 2 juin.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, trois propositions principales vous sont soumises : les uns, sans égard à la situation actuelle des affaires européennes, sans prendre garde aux piéges que vous tend la Sainte-Alliance, nouvellement retrempée à Londres, croient que le prince de Saxe-Cobourg doit être sans délai ni condition proclamé roi des Belges.

D'autres, moins confiants dans les notes verbales et les lettres officieuses fabriquées pour l'opportunité des circonstances, demandent qu'avant l'é-

Digitized by Google

lection d'un chef présenté par la conférence de Londres, le congrès belge règle les arrangements qui facilitent l'acceptation de la couronne.

Une troisième proposition (c'est la mienne) a pour but de charger le pouvoir exécutif de prendre immédiatement des mesures, même par la force, pour chasser les Hollandais de notre territoire.

Avant d'examiner à fond chacune de ces propositions, ainsi que leurs variantes, le congrès doit décider celle à laquelle il veut accorder la priorité.

Cette discussion, que je ne considérais que comme un point purement d'ordre et ne préjugeant rien, a cependant été entamée avec tant de soin et d'importance par tous les orateurs qui m'ont précédé, qu'il est maintenant impossible de ne pas la regarder comme devant exprimer l'opinion du congrès sur la marche que doit suivre le gouvernement.

Tel est le motif qui m'engage dès à présent à exprimer mon avis sur l'opportunité et les résultats probables de ces propositions,

Sans examiner si le prince de Saxe-Cobourg, par son origine, sa position et ses antécédents, est le chef qui convient à la Belgique; si, candidat de la Sainte-Alliance, à laquelle il subordonne son acceptation, il présente des garanties suffisantes pour que le dépôt des libertés révolutionnaires lui soit confié; si, appuyé par l'Angleterre, il ne deviendra pas en Belgique une cause de suspicion qui nous fermera les portes de la France jusqu'à ce qu'elle juge à propos de venir renverser un trône qui lui portera ombrage ;

Sans examiner si cette candidature n'est pas un nouveau stratagème politique, possibilité que nous devons conserver pour exercer quelque influence sur les négociations. Voilà pour l'élection immédiate de Saxe-Cobourg, première proposition.

Quant à la proposition de M. Blargnies, abstraction faite du nom propre qu'elle contient, ce que je viens de dire prouve que je lui donnerais mon suffrage, si le congrès jugeait encore à propos de faire de la diplomatie et mettait son *veto* à la guerre d'expulsion, que je considère comme ardemment désirée par la nation.

Pour ce qui regarde la proposition que j'ai faite, tendant à reprendre les hostilités contre les Hollandais qui occupent encore quelques points de notre territoire, j'ai déjà donné les principaux motifs qui l'appuient, je m'y réfère; j'ajouterai cependant quelques considérations.

En fait de révolutions, on l'a souvent dit, il faut marcher droit à son but, il faut renverser, sans aucun égard, tous les obstacles pour l'atteindre : s'arrêter, c'est perdre du terrain; c'est reculer; nous en avons la preuve chez nous.

Si la révolution avait été continuée par ceux qui l'ont entreprise, si l'ardeur de nos volontaires n'avait été paralysée par une malencontreuse suspension d'armes dont il est réservé à l'histoire de qualifier les causes, n'est-il pas évident qu'aujourd'hui nous serions constitués, après avoir nous-mêmes dicté les conditions, tandis qu'à présent on veut les imposer? On exige même de nous la dernière des infamies: on veut que nous livrions aux bourreaux de Guillaume les révolutionnaires de Venloo et du Luxembourg... ce sont nos frères cependant. On a beau ergoter pour pallier ce résultat, il n'est que trop vrai, c'est là où l'on nous mène en attendant pis.

Depuis que les hommes de la révolution se sont adjoint les aristocraties de noblesse et d'argent, ils ont été peu à peu expulsés du pouvoir; les timides se sont montrés en majorité, ils ont tout envahi; la révolution, qui ne s'était sans doute pas faite par eux, a été faussée par leurs tergiversations et leurs faiblesses. Pour peu que cela continue, la trahison pourra venir couronner l'œuvre.

En novembre dernier il fallait à tout prix arrêter le torrent de la révolution belge, on a inventé un armistice; aujourd'hui ce moyen est usé, le voile est déchiré; il est constant que nous avons été dupes; on s'aperçoit que la nation irritée se prépare à se débarrasser de ses entraves, vite, de par la Sainte-Alliance et le *Saint Office* de Londres, une *combinaison* est élaborée par ses agents, et le nom du prince de Saxe-Cobourg nous est jeté en avant par la conférence, pour gagner du temps, jusqu'à ce que la Pologne soit anéantie; alors ce sera notre tour. On essayera d'effacer le nom belge du livre des nations, comme on a déjà l'impudence de le signifier au congrès, qui le souffre. Toutefois cette dernière tâche sera difficile, parce que la France, notre alliée de principes et d'affection, sentira que notre cause est la sienne; elle ne permettra jamais que la Sainte-Alliance domine en Belgique : le besoin de sa propre conservation lui fait une loi de nous protéger de sa puissante égide; je ne crains donc pas ce qu'on appelle la combinaison de Saxe-Cobourg, elle ne réussira jamais en définitive.

Je crains d'autant moins cette combinaison que, comme le disait M. Lebeau, séance du 19 janvier, la France ne le souffrira pas; voici comme il s'exprime : « S'il s'agissait d'un prince anglais, du » prince de Saxe-Cobourg, par exemple, la répu-

Digitized by Google

» gnance de la France irait jusqu'à l'exclure. » (*Sensation marquée. — Tous les regards se portent sur M. Lebeau.*) Mais ce qui est plus à redouter, c'est que de nouvelles négociations, que rien n'annonce devoir être heureuses, ne recommencent et nous lancent de nouveau dans le dédale de la diplomatie, où sans doute nous n'entrerons en lice que pour essuyer de nouvelles défaites, pour recueillir de nouveaux affronts.

Alors l'inquiétude et la défiance se propageront, le peuple ne pourra entrevoir le terme de ses souffrances, l'industrie abattue ne se relèvera pas, et dans quelques semaines la misère publique amènera l'anarchie, but unique des partisans de la restauration.

La position que je conseille au congrès de prendre, est plus rassurante pour la nation : en décrétant l'expulsion des Hollandais, nous donnerons la preuve que nous voulons en effet *achever* la révolution et fixer les destinées du pays; et, en nous bornant là, nous donnons aux puissances une juste idée et de notre énergie et de notre modération, en ne faisant pas de conquête.

Si, comme je n'en doute pas, nous devons tôt ou tard en finir par les armes avec les Hollandais, puisque les négociations de six mois n'ont rien produit, j'estime qu'il est nécessaire de profiter de la saison favorable pour la guerre; et puisque notre armée, qui est sur le pied de guerre, coûte immensément à l'État, il faut l'utiliser; sinon les douze millions que vous avez votés seront bientôt absorbés, et il faudra avoir recours à de nouveaux sacrifices, à des contributions nouvelles, que la nation supportera à regret parce que ce sera votre faute.

Si vous adoptez les propositions qui ramènent de nouvelles négociations pour une élection inconsidérée, vous assumez une immense responsabilité que je ne partagerai point : en temporisant de nouveau, vous préparez pour l'hiver prochain une situation terrible à cause du dénûment complet des classes inférieures de la société.

En demandant la guerre d'expulsion contre les Hollandais, je crois satisfaire à l'honneur national. C'est à ce titre que je persiste. (*Applaudissements dans la salle et dans les tribunes.*)

En effet, quoi qu'en aient dit les ministres et les acolytes de la diplomatie, il est constant que le protocole du 20 janvier est et demeure la règle invariable dont la conférence de Londres ne veut pas se départir pour la fixation de nos limites, et l'on veut nous tromper quand on dit que la lettre de lord Ponsonby est une preuve que le protocole du 20 janvier est abandonné par la conférence, tandis que le protocole n° 22, qui a, je crois, pour date le 11 mai, confirme le premier, le déclare *irrévocable* et charge lord Ponsonby, qui l'a en poche, de nous le signifier.

Il est *irrévocable* comme volonté et principe des puissances qui nous sont contraires.

Il est *irrévocable* parce qu'il est accepté par le roi Guillaume, qui ne renoncera jamais volontairement à Maestricht, position militaire et commerciale.

Il est *irrévocable* puisqu'un ministre n'a pas osé, sur interpellation de M. Rodenbach, prendre sous sa responsabilité d'assurer que la lettre de lord Ponsonby y déroge.

Il est certain aussi que le prince de Saxe-Cobourg n'acceptera pas la couronne sans l'assentiment de la conférence, qui, à son tour, a déclaré, par le protocole n° 22, qu'elle ne reconnaîtrait pas le souverain de la Belgique si, au préalable, il n'avait adhéré au protocole du 20 janvier.

Ces faits posés, il en résulte que si vous procédez à l'élection avant tout arrangement, vous devez négocier après l'élection pour aplanir l'acceptation, que je regarde comme impossible; et alors de deux choses l'une : ou le congrès maintiendra l'intégrité du territoire et rejettera le protocole du 20 janvier; ou par lassitude, par crainte ou *autrement*, il adhérera au protocole.

Dans le premier cas, le prince refusera, parce que, comme il l'a dit, il ne veut pas nous apporter la guerre, lui qui ne veut régner qu'en paix; et pour lors ce refus, qui n'arrivera qu'après des négociations assez longues, jettera le pays dans une crise qu'il aura droit de nous reprocher.

Dans le second cas, c'est-à-dire si le congrès pouvait adhérer au protocole, il s'ensuivrait que l'élection aurait été faite par vingt-cinq députés étrangers à la Belgique, députés qui auront peut-être fait la majorité et qui par suite vicieront l'élection.

Voilà un des inconvénients inséparables d'une élection prématurée et irréfléchie : ajoutez à cela qu'en nommant Saxe-Cobourg avec les dispositions qu'il a manifestées, c'est nous livrer sans défense à la merci des puissances; c'est renoncer à la menace de la république ou de la réunion à la France, possibilités qui les effrayent.

(E., 2 juin et supp.)

M. VAN DE WEYER : Messieurs, je tâcherai d'être court, et je me renfermerai dans l'examen des cinq propositions. Je commence par déclarer que le champ de la discussion a été tout à fait méconnu. On vous a dit que nous voulions que le

Digitized by Google

prince de Saxe-Cobourg fût élu immédiatement et sans condition. On vous a dit qu'il s'agissait d'accepter le protocole du 20 janvier et de renoncer aux protestations énergiques qui furent faites contre ce protocole, et qu'a si bien fait ressortir notre collègue M. Blargnies. Eh bien, messieurs, je le déclare, s'il fallait désavouer ces actes qui font la gloire de la Belgique, je désavouerais tous mes antécédents, toute ma conduite politique, car j'ai concouru à la rédaction de ces actes, et j'y ai apposé mon nom. Mais, messieurs, il ne s'agit pas heureusement de cela; il ne s'agit, pour la Belgique, que de se constituer promptement, afin de pouvoir dire aux puissances : « Nous avons » voulu vous donner un gage de notre désir de » nous constituer, de conserver la paix en Europe, » en vous prouvant, par un acte solennel, que » nous ne voulions pas être réunis à la France; » mais l'élection que nous avons faite serait re- » gardée comme non avenue, si nous devions en- » trer encore dans une longue suite de négocia- » tions, ou transiger sur des points que nous ne » saurions céder sans déshonneur. » Alors, messieurs, il faudrait que le prince de Saxe-Cobourg s'expliquât sur son acceptation dans un bref délai, ou la Belgique aurait le droit d'obtenir par les armes ce qu'on lui aurait refusé par la voie des négociations. Voilà dans quel sens j'entends qu'il faut procéder immédiatement à l'élection du prince de Saxe-Cobourg.

Je sais bien, messieurs, qu'il est facile, qu'en jetant dans un discours quelques mots brillants, qu'en prononçant les mots de guerre, de conquête, de gloire, on peut acquérir vingt-quatre jours de popularité. Lorsque la trompette sonne, un cheval fougueux frappe du pied, ses yeux brillent, sa crinière se dresse, ses naseaux s'élargissent. Ainsi, au mot de guerre, le Belge lève la tête, son cœur bat, il brûle de voler au champ d'honneur; mais, messieurs, l'homme qui tient entre ses mains la gloire et le bonheur de son pays doit être plus calme. Ce n'est pas moi qui ai exposé ma tête pendant la révolution, ce n'est pas moi qui ai fait tous mes efforts pour en assurer le succès, qui dirai : Périsse la Belgique, plutôt que la sauver par des négociations! Non, ce mot ne sortira jamais de ma bouche. Craignez, messieurs, que nos contemporains et la postérité ne disent un jour : La Belgique pouvait se constituer et prendre rang parmi les nations, et, dans son impatience, pour n'avoir pas voulu attendre quinze jours encore l'issue des négociations, elle a tout perdu, elle a anéanti la Belgique elle-même. (*Mouvement.*) Croyez-vous, messieurs, que la brave Pologne, qui se bat maintenant contre ses oppresseurs, ne se trouvât pas heureuse de pouvoir se constituer comme nous? Croyez-vous que les généraux qui conduisent les paysans au combat n'aimassent pas mieux les voir moissonner paisiblement leurs champs, que de les conduire sur le champ de bataille faire, la faux à la main, des moissons d'hommes et de chevaux?... Songez, messieurs, au commerce, à l'industrie, qui ont fait et qui peuvent faire encore le bonheur de la Belgique. Eh bien, vous allez jouer tout cela pour éviter des négociations qui peuvent au plus durer trois semaines, et comme si vous n'étiez pas à temps à commencer les hostilités si l'élection du prince n'amenait aucun résultat.

J'examinerai maintenant la proposition de M. Blargnies, proposition qu'il nous a présentée avec tant d'énergie et tant de lucidité, et, je me hâte de le dire, si cette proposition ne devait pas nous faire perdre trop de temps en négociations, je m'empresserais de l'adopter; mais elle a ce tort à mes yeux, que, loin d'abréger les négociations, elle tend à les allonger indéfiniment : inconvénient grave au moment où toutes les mesures à prendre doivent être courtes et rapides.

Ici l'orateur rappelle la proposition de M. Blargnies (1) et ajoute : Eh bien, avant que vous n'ayez arrêté les bases des indemnités, avant que vous n'ayez soumis vos propositions à la conférence, avant que vous n'ayez reçu la réponse de Londres, il s'écoulera bien du temps, pendant lequel nous serons précisément dans ce provisoire contre lequel on crie si fort et avec tant de raison. Avec notre mode, au contraire, nous nous constituons promptement, et nous donnons à la conférence une garantie que nous ne voulons point de réunion à la France. Et quand je parle de réunion que nous repoussons, loin de moi, messieurs, d'attaquer cette France à qui nous devons tant, loin de moi de faire entendre contre la France des paroles sévères; nous serions des ingrats de méconnaître les services qu'elle nous a rendus. C'est à elle, en effet, c'est aux sacrifices qu'elle a faits pour les progrès de l'intelligence humaine et pour la liberté, que nous devons cette constitution, la plus libre de toutes celles de l'univers et qui sera pour le nom belge un titre de gloire. Mais alors je dis que nous devons conserver ce nom, pour ne pas perdre l'estime de la France elle-même. Car le plus grand malheur pour une nation, c'est la perte de son caractère, c'est la perte de sa nationalité. Eh bien, messieurs, l'élection que nous vous proposons,

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 92.

Digitized by Google

est une garantie que nous resterons Belges. Par elle notre nom sera intact et nous conserverons et notre territoire et notre honneur.

La proposition qui vous a été faite de reprendre les hostilités et d'expulser les Hollandais du territoire, me paraît dangereuse, et de plus elle n'atteint pas le but qu'elle se propose. Je suppose effectivement que nous nous soyons rendus maîtres de Maestricht, de la citadelle d'Anvers, en un mot que toute la Belgique fût déblayée : alors même, pour nous assurer la possession de nos limites, nous serons obligés de recommencer une série de négociations telle, qu'il serait impossible d'en prévoir la durée. On a beau s'élever contre cette idée et dire qu'une nation ne doit subir le joug de personne ; il faut toujours en revenir à ce point, qu'une nation ne peut pas être isolée, qu'il faut qu'elle prenne une place non contestée à côté des autres nations. Voyez la France, elle a préféré renoncer au territoire qui lui avait été enlevé que de recommencer des hostilités pour le reconquérir, parce qu'elle sait qu'elle pouvait compromettre ses libertés dans une lutte dont l'issue est toujours incertaine.

On vous a cité des exemples. On vous a parlé de la Hollande, de la Suisse, des États-Unis, qui ont, vous dit-on, conquis leur indépendance les armes à la main, et montré un courage et une constance plus grands que les nôtres. A la bonne heure. Mais la guerre de la Hollande a duré cent ans ; celle des États-Unis vingt-cinq ; celle de la Suisse plus de quarante. Quelle différence avec la combinaison que nous vous proposons, et qui peut vous assurer en un jour tous les avantages que vous désirez, sans effusion de sang.

Je pense donc qu'il convient de procéder sans délai à l'élection du prince de Saxe-Cobourg, en fixant un délai pour le terme des négociations, avec cette condition que si elles n'étaient pas honorables pour la Belgique, nous déclarerions que la Belgique, ayant épuisé tous les moyens de conciliation, elle en appelle à Dieu et à la force des armes. (*Bien ! très-bien !*) (I., 2 juin.)

M. D'ELHOUNGNE : Messieurs, dire que je ne partage pas la confiance que l'un des honorables préopinants a manifestée en faveur des agents de la diplomatie, c'est assez dire que je persévère dans l'adhésion que j'ai donnée à la proposition de M. Blargnies.

Dès hier, le champ de la discussion n'a fait que s'étendre ; l'assemblée me permettra de me renfermer dans la question de priorité, qui est vraiment le sujet de ses délibérations.

Envisagée sous ce point de vue, la délibération actuelle peut se résumer en une simple question que voici :

Faut-il procéder à une élection pure et simple, qui, laissant subsister tous les points litigieux entre la conférence et nous, rend l'acceptation douteuse, et en recule le terme ; ou convient-il de la rendre conditionnelle, pour ne pas livrer le pays aux exigences étrangères ?

S'il est un point constant, d'après tous les renseignements officieux et officiels communiqués au congrès, c'est d'abord que le prince Léopold subordonne son acceptation à l'obtention de l'assentiment de la conférence à son élévation ; et en second lieu, que la conférence à son tour subordonne son assentiment à l'acceptation pure et simple de la part de la Belgique, du protocole du 20 janvier.

Mais ce protocole, messieurs, vous l'avez refusé, vous l'avez répudié avec mépris, vous avez protesté contre son contenu.

Les choses ne sont donc plus entières : le congrès se trouve lié ; le gouvernement l'est, et le prince le sera, à moins que vous ne commenciez par révoquer en entier, ou à modifier dans son application l'une de vos délibérations qui ont trouvé le plus d'écho dans la nation et de sympathie parmi les peuples étrangers.

Le maintien de votre décret et l'élection pure et simple sont donc choses inconciliables. Pourquoi ? parce qu'il y a impossibilité absolue de contenter la conférence, impossibilité ainsi d'obtenir l'acceptation du prince, et que dès lors il devient oiseux de procéder à une élection sans résultat effectif.

L'assemblée veut pourtant élire ; commençons donc par assurer un effet réel à l'élection, en levant au préalable tous les obstacles qui s'opposent à une acceptation immédiate, à l'acceptation pure et simple de la part de l'élu.

Que faut-il faire pour atteindre ce but ?

Suivre la marche que l'honorable M. Blargnies nous a indiquée le premier, en vous décidant entre sa proposition et celle que trois honorables membres du bureau vous ont ensuite soumise ; ou, mieux encore, en amendant l'une par l'autre.

Fixer les bases d'un arrangement définitif ; les faire connaître au prince et à la conférence, et vous prononcer ensuite sur la proposition de l'élire, d'après l'issue des négociations, tel est le fond de la proposition de l'honorable député du Hainaut. Cette marche est franche ; elle mène droit au but et tend à épargner au congrès l'humiliation d'un second refus.

Apposer des conditions à l'élection ; imposer

Digitized by Google

des restrictions à l'élu, tout en allant au-devant du joug dangereux d'une occupation partielle, voilà le fond de l'autre proposition.

Telle qu'elle vous est présentée et telle que la section centrale la reproduit, elle n'obtiendra pas mon assentiment. Modifiée ainsi que l'honneur, la sûreté et les intérêts du pays l'exigent, je pourrais m'y rallier, quoique dans mon opinion, la marche indiquée par notre honorable collègue M. Blargnies me semble préférable, parce qu'elle est plus rationnelle, plus digne et tend plus franchement vers le but qu'on se propose.

Mais, dit-on, cette marche retardera l'élection.

Se jeter au-devant du joug qu'on veut nous imposer; donner tête baissée dans toutes les embûches qu'on nous tend; livrer le pays à la discrétion de la Sainte-Alliance, est, j'en conviens, un parti plus expéditif. Mais il s'agit moins d'aller vite que d'aller bien; le congrès, j'aime à le croire, n'hésitera jamais dans le choix.

Ce n'est pas dans le retard de l'élection que serait le danger : il serait plutôt dans le retard de l'acceptation, et ce retard est inévitable, il est inséparable d'une élection pure et simple, à moins de se livrer, pieds et poings liés, à la discrétion de la conférence.

Mais, dit-on, il faut clore la révolution; et le bon moyen, messieurs, que l'élection d'un étranger qui ne nous apporte rien!

Au fond, que nous procurera cette opération? Un homme de plus; et c'est dans ce faible renfort, c'est dans ce roseau auquel il faudra que nous prêtions appui, que l'on veut que le pays place son espoir, pour arrêter le mouvement qui agite la nation!

Une présomption singulière doit s'être emparée de nous, si nous pensons qu'un homme, un seul homme, armé d'un décret du congrès, va clore la révolution.

La France, immédiatement après les journées de juillet, s'est donné un roi. L'élection est consommée; l'Europe entière a applaudi au choix et envié le bonheur des Français; et la France, messieurs, est aujourd'hui moins tranquille qu'au mois d'août de l'année dernière. Qu'on en tire la conséquence.

L'Europe, messieurs, grâce à la légitimité, n'a faute de princes souverains; et l'Europe est agitée de la Vistule à l'Atlantique, de la Manche au détroit de Messine.

Et c'est en donnant à la Belgique l'occasion de doter un roi qu'on prétend calmer le pays.

L'opinion que nous combattons, messieurs, prend sa source dans deux illusions. Nous oublions que notre révolution n'est qu'un épisode dans le vaste drame qui, dès longtemps préparé, a éclaté en 1789, et ne finira que, lorsque s'étant complétement déroulé, et ayant enveloppé l'Europe entière dans son tourbillon, les besoins qui ont donné naissance à la grande réformation politique du XVIII^e^ siècle seront satisfaits.

Vouloir, comme on vous l'a dit, rendre le calme à la France en nous donnant un roi, comme si nous n'avions pas reçu d'elle l'impulsion au lieu de la lui donner; vouloir, disons-nous, arrêter le mouvement qui entraîne l'Europe tout entière dans une rénovation, c'est vouloir arrêter la mer avec la main, c'est se nourrir d'illusions douces sans doute en ce moment, mais d'autant plus cruelles que l'événement en démontrera plus tôt le néant.

A côté du désir louable de clore la révolution par un décret, est le danger d'exciter de nouveaux orages, en contrariant les vœux du peuple, qui l'a faite, et en trompant les intérêts du pays.

On ne peut se le dissimuler, messieurs, les explications des diplomates sont loin de paraître au public, qui nous juge, aussi satisfaisantes qu'à une notable partie de l'assemblée.

La question du Luxembourg ne lui paraîtra vidée que quand les bases de l'indemnité pécuniaire seront fixées entre les parties. La question du Limbourg lui paraît encore moins avancée et d'une tout autre importance, pour qu'à la question d'indépendance et d'intégrité du territoire, se trouve liée une question d'honneur, d'humanité, de justice et d'existence. La question de la rive gauche de l'Escaut est à ses yeux une question vitale, sur laquelle il ne se montre guère disposé à adopter l'opinion de la conférence; et quant à la dette, comment croire que la conférence renoncera à la traiter, à la décider, à la trancher à notre détriment, quand on songe que tous les capitalistes de l'Europe ont intérêt d'en mettre une large part à la charge de la Belgique?

Dans cet état de choses, une élection pure et simple, dont l'adhésion aux protocoles serait la conséquence immédiate, si l'on veut qu'elle produise effet, me semble la résolution la plus dangereuse que le congrès pourrait prendre. En conséquence, je demanderai la priorité pour la proposition de M. Blargnies, et subsidiairement je me rallierai à celle de M. Nothomb, sauf les amendements qu'elle réclame pour la dignité et la prospérité du pays. (E., 2 juin.)

M. LE BARON BEYTS appuie l'élection immédiate du prince de Saxe-Cobourg, mais en insistant pour le maintien de notre constitution. Il

Digitized by Google

ne veut pas de garnison étrangère dans Maestricht; il invoque les traités. En élisant immédiatement le prince Léopold, nous avons, dit-il, sur la proposition de M. Blargnies deux avantages : le premier, que nous aurons des négociateurs intéressés à la chose; le second, qu'on accordera peut-être au roi que nous allons élire ce que nous ne pouvons obtenir comme peuple encore en révolution.

(J. F., 2 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Il est inutile de vous dire, messieurs, que vous ne trouverez dans mes paroles aucune allusion aux opinions de mes anciens collègues, ni à ce qui s'est passé dans le conseil; je raisonne d'après des pièces et des faits patents.

Les protocoles, un ministre nous l'a rappelé hier, sont les procès-verbaux de la conférence, et par conséquent les seules pièces revêtues d'un acte authentique.

Nous connaissons officiellement le protocole du 20 janvier. Depuis, rien n'est venu modifier cet acte; au contraire, le protocole n° 22 confirme en entier la teneur du premier. Il ne nous a pas été notifié; il suivait de trop près le vote des douze millions accordés par acclamation pour faire la guerre; il eût provoqué une explosion.

Tout est changé parmi nous : pour ne pas nous effrayer on nous communique une lettre..... Je ne saurais trouver de termes assez énergiques pour flétrir convenablement les expressions de cette lettre. Quoi! c'est un lord anglais qui menace tout un peuple de l'extinction de son nom! Ah! ce nom vivra malgré lui et les siens; aucune force ne parviendra à nous le ravir dans l'avenir, à l'effacer dans le passé! (*Ces mots, prononcés avec énergie, provoquent une explosion prolongée de bravos et d'applaudissements dans l'assemblée et dans les tribunes.*)

Et cependant, cette lettre a servi de texte à un honorable membre pour soutenir que nous avions plus de chances de réussite pour l'acceptation du prince de Saxe-Cobourg, que nous n'en avions eu pour celle du duc de Nemours. A-t-il donc oublié que notre envoyé à Paris, par plusieurs lettres, non officielles il est vrai, répondit du succès; que les agents de la cour et du ministère français nous donnèrent les mêmes assurances; qu'une lettre du ministre des affaires étrangères nous fut communiquée? Qu'est-il advenu?

Ah! si l'élection du duc de Nemours fut une courtoisie, celle du prince de Saxe-Cobourg, n'en déplaise à l'honorable membre, est une véritable mystification.

Nos adversaires nous tiennent un singulier langage; ils nous disent : Vous ne voulez pas l'élection immédiate, prouvez que vous êtes certains de la réussite de la guerre. Il serait plus logique, pour nous ramener à cette opinion, de nous prouver qu'on est certain de l'acceptation; qu'au moins elle est probable; mais le refus est certain, aux termes mêmes de la lettre de lord Ponsonby, à moins de soumission aux protocoles.

Nous ne pouvons répondre de l'issue de la guerre, mais les chances sont toutes en notre faveur. Jamais la France ne verra d'un œil impassible l'Angleterre ou la Prusse envahir notre territoire; jamais l'Angleterre ne consentira à sa prise de possession par les troupes françaises; si donc le maintien de la paix européenne est décidé à tout prix, on nous laissera nous débattre avec la Hollande. Si, au contraire, il y a des ferments de guerre entre les puissances, toutes nos décisions ne peuvent servir qu'à ajourner l'orage; nous n'avons aucun intérêt à cet ajournement.

Mais, nous a dit un orateur, le temps de faire la guerre n'est pas arrivé. Quand donc arrivera le moment propice? Sera-ce quand les Polonais auront été vaincus par le nombre, si le nombre peut vaincre cette nation héroïque? Sera-ce quand l'Italie aura été subjuguée par l'Autriche? Sera-ce quand les provinces rhénanes seront amollies par le funeste exemple de notre apathie?

Le moment de faire la guerre n'est pas encore arrivé! On a voulu dire, sans doute, qu'il était passé. Et en effet, que les hommes sont changés depuis deux mois! Mais il nous reste encore de l'énergie; on cherche à la paralyser par les négociations.

Vouloir l'élection immédiate, c'est se soumettre aux protocoles, ou au moins, comme on l'a avoué ingénument, c'est reconnaître les limites de 1790, moins la province de Luxembourg, qui faisait alors partie de nos provinces.

Il y aura des échanges, nous dit-on encore, ou, en d'autres termes, nous vendrons nos frères à la Hollande : nous lui abandonnerons l'arrondissement de Ruremonde, ou la rive droite de la Meuse jusqu'à Maestricht. Alors que devient ce beau projet de route en fer si hautement vantée, et préférable, je ne sais suivant quels hommes de l'art (*on rit*), à une canalisation? Alors que devient le transit par l'Allemagne? Que devient le commerce d'Anvers?

Aujourd'hui, comme après la paix de Munster, on négociera pendant dix-huit ans; et, de guerre lasse, chacun conservera la position qui lui est assignée par les protocoles. La Hollande possédera des enclaves dans toute l'étendue du Limbourg, et

Digitized by Google

non-seulement tout transit sera impossible, mais, comme avant la révolution française, la province dont j'ai l'honneur d'être député deviendra un désert inculte, faute de communications et de débouchés.

Mes alarmes sont chimériques, suivant quelques orateurs : la conférence a déjà fait un grand pas, dit-on; elle ne bornera pas là sa générosité. Vous l'avez entendu, messieurs : en nous cédant le Luxembourg, la conférence a révolutionné l'Allemagne. Singulière révolution! Ne savons-nous donc pas qu'ici la landwehr se réunit aux cris de : Vivent les Belges! que là, elle marche en chantant *la Brabançonne;* qu'ailleurs, il y a impossibilité de fournir les contingents destinés à nous envahir?

Où est-il écrit que la conférence nous accorde le Luxembourg? Dans la lettre de lord Ponsonby? Oui, le noble lord nous cède le Luxembourg moyennant une juste indemnité; c'est-à-dire moyennant l'abandon d'une autre partie du territoire, et non, comme on l'insinue, à prix d'argent, à moins qu'on n'exige l'un et l'autre.

Messieurs, il s'agit de résoudre une question d'honneur. Unis par les traités, unis par l'insurrection, il y a, suivant moi, lâcheté à trafiquer des hommes comme de propriétés immobilières. Dût une restauration être la suite de notre résolution, plutôt mille fois la restauration que l'ignominie (*mouvement prononcé*); plutôt des fers pour quelques années encore que la perte d'une réputation qui a traversé les siècles, que le démenti du nom que nous a donné César, que le sacrifice de l'avenir tout entier! (*Nouveau mouvement.*)

Mais la restauration est impossible. L'exemple de la France est encore palpitant. L'Europe sait que notre réveil serait terrible, et que nous pourrions l'embraser en secouant une seconde fois le joug.

Ce qu'il peut nous arriver de pis, c'est de subir par la force ce que nous voulons offrir aujourd'hui, et, alors au moins, nous Limbourgeois, nous n'aurons pas le droit de maudire ceux avec qui nous avons fait la révolution.

Ne nous y trompons pas, ce n'est pas par amour pour nous que les autres puissances interviennent dans nos affaires : l'Europe entière est sous les armes; elle conservera cette attitude aussi longtemps que nous ne serons pas constitués; de là l'incertitude sur l'avenir de paix ou de guerre, et, par suite, la stagnation du commerce et de l'industrie. Les puissances ont donc le plus grand intérêt à voir terminer nos affaires; elles réclament l'élection du prince de Saxe-Cobourg, c'est pour nous un motif puissant de ne pas la consommer sans connaître les conditions de notre existence.

Ce que je demande, c'est la conséquence de la lettre écrite en notre nom au ministre des affaires étrangères de Hollande; c'est la reprise des hostilités à la première infraction des conditions de la suspension d'armes; ici je ne parle pas de quelques coups de fusil échangés entre les avant-postes, qui ne peuvent être considérés que comme des actes d'indiscipline; mais j'entends par infraction le prélèvement d'impôts dans nos communes, les inondations de nos propriétés, la violation du territoire par une flotte ou une troupe armée. Je demande qu'au lieu de recourir dorénavant à des tiers, qui insultent à notre caractère, nous repoussions la force par la force. Je demande enfin qu'il soit fait immédiatement des offres réelles à la conférence.

Je suis disposé à acheter la paix à prix d'argent, à faire à l'avenir du pays tous les sacrifices, sauf celui de l'honneur, et suivant moi l'élection préalable ne peut se faire qu'aux dépens de l'honneur national. (*Bravo! bravo!*) (L., 2 juin.)

M. DESTOUVELLES : Messieurs, j'ai partagé l'impression profonde qu'a produite sur l'assemblée la communication de la lettre adressée par lord Ponsonby au ministre des relations extérieures. Je ne sais, messieurs, ce dont je dois le plus m'étonner, de l'étrange aveuglement du diplomate anglais, dont l'expérience est reconnue et qu'un séjour de plusieurs mois dans la capitale de la Belgique a mis à même d'étudier la disposition des esprits, d'apprécier notre situation; ou de l'intrépide résignation du ministre qui est monté à la tribune pour porter à votre connaissance une pièce dont la sombre lecture a été accueillie par le plus morne silence, et dont vous sentez toute l'importance. L'instant n'est pas venu de discuter cette lettre annoncée par lord Ponsonby, comme une improvisation pour laquelle il réclame l'indulgence du ministre des relations extérieures, et qui, s'il faut en croire ce dernier, a été précédée d'une conférence qui s'est prolongée depuis dix heures du soir jusque fort avant dans la nuit.

Improvisation, longue conférence, me paraissent difficiles à concilier. Je m'abstiens, quant à présent, de provoquer des explications qui embarrasseraient la question qui nous occupe, et, par des incidents graves, en retarderaient la solution. Je réserve pour une autre époque un examen qui peut, qui doit même être différé. Mais si j'écarte avec soin ce qui ne se rattache pas essentiellement à l'objet qui appelle en ce moment toute notre

Digitized by Google

sollicitude, l'élection du chef de l'État, je ne puis laisser inaperçue l'investigation au moins indiscrète faite hier à cette tribune par un de nos honorables collègues.

Le général Belliard est-il accrédité à Bruxelles comme envoyé extraordinaire de la France? A-t-il présenté ses lettres de créance au régent? je l'ignore; mais a-t-on demandé au général Belliard ses titres, lorsque, de concert avec M. White, il s'est rendu en toute diligence à Anvers qui, par la médiation de ces deux diplomates, a été préservée des nouveaux désastres dont elle était menacée.

L'a-t-on sommé de décliner ses qualités quand tout récemment encore il a, par ses bons offices, obtenu l'éloignement de la flotte hollandaise portant 294 bouches à feu et qui se rapprochait de la citadelle?

Ne nous privons pas par une méfiance déplacée de l'appui d'un homme qui, diplomate ou non, peu doit nous importer, n'a signalé sa présence ici que par des actes qui attestent sa sympathie pour la cause belge et pour nos plus chers intérêts. Acceptons le bien, de quelques mains qu'il nous vienne, et combattons le mal quelque élevée que soit la position de celui qui se constituerait vis-à-vis de nous dans une attitude hostile. Quant à moi, je m'accommode facilement d'une médiation qui écarte d'une de nos villes les plus souffrantes, des calamités qui combleraient la mesure de ses malheurs. La diplomatie, je le dis à regret, ne m'a pas jusqu'à présent familiarisé avec de semblables résultats. Après cette courte digression, toute dans nos intérêts, et dans laquelle j'ai considéré les choses abstraction faite des personnes, je reviens, messieurs, à la question principale.

Le congrès élira-t-il le prince de Saxe-Cobourg roi des Belges?

L'élira-t-il sans aucune condition? Sur la première question, je m'empresse de répondre affirmativement. Je résous négativement la seconde. Ne nous le dissimulons pas, messieurs, la position du pays est grave. Il est inutile de vous l'exposer : elle vous est connue. Il est plus que temps d'y mettre un terme. En vain on vous dit : Élisez un souverain quelconque; ce langage est démenti par les faits particuliers, qui dans plusieurs circonstances vous ont été revélés et que je juge inutile de reproduire. Ce n'est point un souverain quelconque que réclame notre situation, c'est un roi qui soit reconnu immédiatement par les puissances. Sans cette reconnaissance un nouveau provisoire succédera à ceux qui l'ont précédé. Cette reconnaissance, premier acheminement vers un état plus prospère, vous avez l'espoir, je dirai plus, la certitude de l'obtenir si vous élisez le prince de Saxe-Cobourg. Jusqu'à ce jour les portes de la conférence ont été fermées à vos envoyés; ils ont été conviés aux festins des Grey, des Talleyrand, des Palmerston : stérile avantage; mais ils n'ont pas été admis à s'asseoir à côté des ministres des cinq grandes puissances, qui se sont attribué le pouvoir de prononcer souverainement sur nos intérêts, sans même nous admettre à prendre part à la discussion.

Notre séquestre diplomatique ne peut être levé que par un prince qui se présentera à la conférence, non comme un ambassadeur, mais avec le titre de roi. Le peuple belge, dirat-il m'a décerné la couronne. Cette couronne, il dépend des grandes puissances que je la place sur ma tête. Si elles attachent de l'importance à maintenir la paix présente, à assurer la paix future, mon élévation au trône de la Belgique donnera aux vœux des souverains une garantie qu'ils ne doivent pas laisser échapper. Les Belges aussi soupirent après cette paix, qui fera fleurir leur commerce, leur industrie, froissés par les circonstances actuelles. Mais quelque immenses que soient les avantages qu'ils en attendent, ils sont résolus à ne pas les acheter par des concessions contraires à la constitution qu'ils viennent de se donner. Cette constitution, je dois la jurer. C'est la prestation de ce serment seule qui rend accessible pour moi les degrés du trône belge. Que les grandes puissances, en modifiant leurs décisions précédentes, apportent à leur protocole des changements qui me permettent de la jurer, cette constitution, prête à former un contrat sacré entre moi et ce peuple qui m'appelle. La paix est dans les mains de la conférence.

Doutez-vous, messieurs, de l'ascendant qu'exercerait ce noble langage sur les ministres des souverains, sur les souverains eux-mêmes? Et s'ils dédaignaient de l'écouter, ils assumeraient l'immense responsabilité d'une guerre dont les conséquences compromettraient peut-être l'existence des trônes, et attireraient certainement sur les peuples des fléaux dont il est de leur devoir de les préserver.

Je pense donc que l'intérêt bien entendu de la Belgique exige immédiatement l'élection du prince de Saxe-Cobourg. Mais à cette élection je ne veux sacrifier ni les notes des 3 et 6 janvier, ni l'énergique protestation du 30 du même mois.

Loin de moi la pensée d'abdiquer ces actes dont le caractère a été si dignement relevé par notre

Digitized by Google

honorable collègue M. Blargnies. Loin de moi le projet, qu'aucune expression assez flétrissante ne pourrait qualifier, d'abandonner ces fortes et honorables positions dont nous avons su nous emparer. C'est pour les conserver que je veux accélérer l'élection du prince de Saxe-Cobourg, non pas l'élection absolue, mais à la condition de ne prendre possession du trône qu'après avoir prêté le serment prescrit par l'article 80 de la constitution. La question de salut pour la Belgique est dans ce serment.

Et quant au territoire et quant à la dette, l'article 68 de la constitution est précis. Instruit d'avance que ce serment est pour lui une impérieuse obligation, le prince, s'il attache du prix à régner sur un peuple libre, brave, industrieux, et qu'il me soit permis de croire qu'un avenir aussi glorieux doit lui sourire, le prince deviendra, près de la conférence, un médiateur que les ministres des grandes puissances accueilleront avec empressement.

Le prince confondra vos intérêts avec les siens. Sa cause deviendra inséparable de la nôtre. En soutenant l'une il défendra l'autre; et ses efforts seront couronnés d'un succès conforme à tous les intérêts, puisqu'il garantira la paix générale, objet des vœux de toutes les puissances.

Voilà, messieurs, comme j'entends l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg.

Mais, m'objectera-t-on, si la conférence résiste au prince, nous aurons perdu des instants précieux. S'il échoue, je vous le demande, vos agents, en supposant qu'ils soient reçus, seront-ils plus heureux? Pourront-ils imprimer à leurs négociations un mouvement plus accéléré? Vainement nous nous en flatterions. Donc, dans toute hypothèse, perte de temps éventuelle; mais dans la première, espoir fondé de succès; dans l'autre, la honte d'une dernière tentative qui ne nous apportera qu'une nouvelle humiliation. Vos négociateurs ne seront pas même reçus; j'ai le passé pour garant de l'avenir à cet égard. Ce sont donc ces chances de succès que je veux saisir, quand il en est temps encore, c'est cette nouvelle humiliation que je désire sauver au peuple belge.

Si après avoir épuisé tous les moyens, la guerre, je ne puis prononcer ce mot sans effroi, devient une nécessité, cette nécessité sera imposée par ces mêmes puissances qui ont fait jusqu'ici de grands sacrifices à la conservation de la paix. Elles s'exposeraient à en perdre le fruit.

J'augure mieux du bon sens des cabinets, de leur amour pour l'humanité. Et en dernier résultat, quoi qu'il en arrive alors, la Belgique aura fait tout ce qui dépendait d'elle pour se placer dans le cercle commun des gouvernements; toute la faute sera à ceux qui l'auront repoussée.

Je voterai donc pour l'élection immédiate du prince Léopold de Saxe-Cobourg. (E., 7 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je demande la parole pour un fait personnel. Messieurs, comme ministre, il n'est pas dans les convenances que je puisse examiner et censurer les actes émanés des cabinets étrangers; mais comme député, mon opinion est inaliénable. Je le déclare donc en me renfermant dans ma qualité de député, je suis prêt à protester aussi haut que qui que ce soit dans cette assemblée contre la lettre de lord Ponsonby. Mais lorsqu'une communication est faite au ministre et que le ministre vous en donne connaissance, il ne lui appartient pas de porter un jugement sur cette communication. C'est ainsi que mon honorable prédécesseur vous a communiqué des protocoles contre lesquels ensuite il a fait avec vous des protestations énergiques. Voilà, messieurs, l'explication de ma conduite; et qu'on ne parle pas de résignation, les actes auxquels je me suis associé, et devant lesquels l'honorable préopinant a reculé, prouvent que ce mot ne m'est pas applicable. J'ajouterai, messieurs, que, si cette lettre est une lettre particulière, elle ne l'est que par des considérations que vous apprécierez facilement. Il y était question d'une personne dont le nom ne pouvait se trouver dans une pièce officielle, cette seule considération a été cause qu'on ne m'a pas fait une réponse officielle; vous auriez à l'instant cette réponse si on voulait effacer de la lettre le nom de la personne à laquelle on fait allusion : du reste, il ne faut pas se méprendre sur le caractère de lord Ponsonby; il n'est ici que l'interprète de la conférence, et c'est à la conférence, non à lui, que doivent s'adresser vos reproches. On a parlé hier de la position du général Belliard auprès du gouvernement belge. Messieurs, il est ici en qualité de ministre plénipotentiaire de France non accrédité près du gouvernement; vous n'avez pas oublié qu'il s'est rendu ici à la prière de votre ancien président, qui est aujourd'hui régent du royaume. Il n'a pas encore rempli les formalités nécessaires pour être accrédité officiellement : j'ignorais cette circonstance, car ce n'est pas moi qui l'ai présenté à M. le régent, mais j'ai sa parole d'honneur que dans peu de jours il présentera ses lettres de créance. (I., 2 juin.)

M. DESTOUVELLES : Je ne m'attendais pas, messieurs, à ce qu'un mot qui se trouve dans mon discours provoquât une réponse comme celle qui

Digitized by Google

vient d'être faite par M. le ministre. Sa réponse ne change rien à mon opinion, et je persiste à soutenir que le mot *résignation* est très-convenable. Quant à l'allusion faite par le préopinant à un acte de courage par lequel il se serait signalé, je pense qu'il a voulu parler de l'exclusion des Nassau. Eh bien! messieurs, j'ai voté contre l'exclusion; mais qu'on regarde mon vote et les motifs sur lesquels je l'appuyais; on verra de quel côté est le courage, de celui qui vote avec une faible minorité, ou de celui qui s'est laissé entraîner par le torrent de la majorité (1). (*Bravo! bravo!*)

(I., 2 juin.)

M. VAN DE WEYER : Messieurs, je dois quelques mots d'explication sur ce qui s'est passé à l'arrivée de M. le général Belliard à Bruxelles. Lorsque M. Belliard fut envoyé en Belgique, notre envoyé, quoique arrivé à Paris, n'avait pas été reçu officiellement. M. le comte Belliard s'étant présenté au ministère des affaires étrangères, et m'ayant prié de le présenter, je lui fis observer que, notre envoyé à Paris n'étant pas encore reçu, je me contenterais de le présenter à M. le régent, et qu'il resterait sur ce pied jusqu'au moment où il pourrait me montrer ses lettres de créance. Mais, depuis cette époque, tous les actes faits par M. le général Belliard, il ne les a pas faits comme simple particulier, mais comme ministre plénipotentiaire de France auprès du gouvernement belge. (I., 2 juin.)

M. DE ROBAULX : Il me paraît, messieurs, que si en effet M. le général Belliard était porteur de lettres de créance, il serait urgent qu'il les produisît. S'il est réellement ambassadeur depuis le temps qu'il est à Bruxelles, il aurait dû se faire accréditer. Remarquez, en effet, que nous avons eu des agents diplomatiques sans caractère officiel. MM. Bresson et Cart..... Cartwright, je ne peux jamais prononcer ce nom-là (*on rit*), eux aussi nous faisaient des communications, et quand nous avons voulu nous en prévaloir, on nous a dit que nous étions bien fous de nous en être rapportés à eux. Prenons garde qu'il n'en soit de même aujourd'hui, et que plus tard on ne vienne désavouer les communications de M. Belliard. J'insiste donc pour que M. le ministre des affaires étrangères lui demande ses lettres de créance.

(I., 2 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: M. le général Belliard a répondu, à l'invitation que je lui ai adressée de me communiquer ses lettres de créance, que les motifs qui l'avaient fait différer jusqu'à ce jour de remplir cette formalité étaient indépendants de sa volonté; mais il a donné sa parole d'honneur qu'il écrirait de suite à M. Sébastiani, pour qu'il le mît à même de remplir sans retard les formalités nécessaires. J'ai vu avec peine que le préopinant associât le nom de M. le comte Belliard à d'autres noms que nous ne pouvons prononcer sans peine. M. Belliard a tenu depuis son séjour à Bruxelles une conduite franche, loyale, généreuse, et toutes ses démarches ont eu pour but le bonheur et l'indépendance de la Belgique.

Quant à ce qu'on dit relativement au vote sur l'exclusion des Nassau, n'oubliez pas qu'au moment de voter l'exclusion, nous étions menacés par la Sainte-Alliance, et je ne sais pas s'il y a moins de courage à voter malgré ses menaces que de voter selon ses désirs. (I., 2 juin.)

M. DE ROBAULX : Je tiens à ce que l'on ne prête pas à mes expressions une intention hostile au général Belliard. J'ai dit et je répète que s'il est vrai, comme le dit M. Lebeau, que M. Belliard soit accrédité comme ministre plénipotentiaire près le régent, et qu'il soit porteur de ses lettres de créance, il est vraiment extraordinaire qu'après un aussi long séjour ici, il n'ait pas encore exhibé ses titres; lorsque j'ai dit que l'absence des lettres de créance pourrait donner lieu à des désaveux de la part du gouvernement français si les circonstances l'exigeaient comme cela avait eu lieu à l'égard de M. Bresson, je n'ai entendu attaquer que M. Sébastiani, qui nous a déjà donné des échantillons de sa mauvaise foi politique; mais quant à M. Belliard, je le considère comme personnellement ami des Belges. Il a même souvent montré qu'il leur portait un vif intérêt. J'en excepte cependant certaine lettre qu'il a récemment écrite au général Chassé, dans laquelle il nous traite assez mal et montre contre nous beaucoup de partialité et d'injustice. (E., 2 juin.)

M. FLEUSSU, dans un discours énergique et serré, se prononce pour la proposition de M. Blargnies. Il pense qu'il faut terminer nos affaires promptement, et que ce n'est pas au jour du dan-

(1) « Il fallait, dit M. de Gerlache (*), une certaine résolution pour parler, dans les circonstances où l'on se trouvait, contre l'exclusion des Nassau, par de pures considérations patriotiques; nous osons croire que les cris de la multitude qui menaçait de pendre ceux qu'elle considérait comme orangistes, à cause de leurs votes, ne laissèrent pas que d'intimider un assez bon nombre d'honorables représentants. C'est ce que laisse entendre M. Destouvelles. »

(*) *Histoire du royaume des Pays-Bas, depuis 1814 jusqu'en 1830*, 2e édition, tome II, page 96, en note.

Digitized by Google

ger que les députés du pays se montreront moins fiers que lorsqu'il a été question de protester contre le protocole du 20 janvier, protestation noble à laquelle le pays et l'Europe tout entière ont applaudi. (L., 2 juin.)

M. LECOCQ : Messieurs, je viens vous soumettre, en peu de mots, à l'appui des conclusions de la section centrale, dont j'avais l'honneur de faire partie, quelques réflexions nées de la discussion.

La constitution détermine les obligations du prince appelé à régner sur la Belgique : il doit jurer d'observer la constitution et les lois du peuple belge, de maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire.

Il n'y a pas de roi avant la prestation de ce serment.

Qu'a-t-on fait lors de l'élection du duc de Nemours? A-t-on préférablement fait reconnaître les limites constitutionnelles par les puissances?... Non.

A-t-on pris d'autres précautions pour la garantie de l'intégrité du territoire que celles prescrites par la constitution?... Non.

Y a-t-il raison de faire autre chose aujourd'hui? Peut-être... L'opinion publique ne l'exige-t-elle pas dans les circonstances présentes? Mais que faire? Eh bien, décréter que l'élection du chef de l'État sera proclamée dans les termes fixés par le décret du 29 janvier dernier, nous paraît très-convenable pour tranquilliser les esprits au dehors; c'est d'ailleurs une nouvelle profession de foi de notre part. Viennent ensuite les dispositions relatives à la nature de nos sacrifices; mais des sacrifices purement pécuniaires et quelques concessions pour l'occupation temporaire militaire de la forteresse de Maestricht. Moyennant ce, qu'est-ce qui peut s'opposer encore à l'élection? L'intérêt même qu'aura le roi à faire obtenir ce que la nation désire, ce qu'elle croit nécessaire à sa félicité, à sa stabilité, à son honneur, cet intérêt est pour moi le gage du succès.

Eh! peut-on supposer qu'un caractère noble et généreux, flatté de l'offre d'une couronne comme celle de la Belgique, veuille régner sur une nation mutilée? Non, et ce prince, que dans le fait, et quoi qu'on en ait dit à cette tribune, nous avons bien l'avantage d'appeler de nous-mêmes, ce prince saura faire comprendre à la conférence, c'est-à-dire à l'Europe, que, pour le bonheur général du continent, la Belgique doit être forte, puissante : la Hollande elle-même doit le désirer maintenant; elle comprendra particulièrement un jour que, loin d'être ses ennemis, nous sommes appelés à nous lier sous plusieurs rapports; elle saura distinguer ses intérêts propres des intérêts de la maison de Nassau; elle reconnaîtra que notre émancipation, telle que nous la voulons, répond à sa vieille politique, en rétablissant, mais sur des bases plus solides, ce fameux système de *barrières* auquel elle tenait tant; et voilà pourquoi, répondant à certains orateurs, j'espère, moi, que la Hollande cédera des positions qui, au moyen de traités solennels, la serviront mieux entre nos mains qu'entre les siennes.

Le Belge a besoin d'une patrie; oui, mais d'une patrie dont il soit fier, et l'honneur national nous permet-il d'abandonner Maestricht et Venloo?.... Venloo qui nous a ouvert ses portes, nous la livrerions à ses anciens maîtres! non, nous ne nous entacherons pas d'une pareille infamie; et ici le besoin de conserver sous le rapport des intérêts commerciaux se réunit au besoin de conserver sous le rapport de l'honneur.

Ces mêmes intérêts commerciaux réclament la restitution de la rive gauche de l'Escaut, et nos droits à cet égard, établis d'une manière si lumineuse par l'honorable M. Beyts, seront appréciés et appuyés par le monarque futur.

La conférence ne nous connaissait pas encore bien, elle nous connaîtra mieux après l'élection : les doutes qu'elle pouvait nourrir sur notre esprit d'indépendance, de nationalité et de monarchisme, tous ces doutes seront alors dissipés; elle saura ce que nous voulons et ce que nous consentons pour l'obtenir... *De l'or*, jamais le sacrifice de l'honneur. Le prince épousera cet honneur, et la conférence ne voudra pas compromettre le sort de l'Europe. Déjà, comme l'a dit l'honorable M. Nothomb, je crois, déjà et sur la simple apparence d'une élection de nature à tout concilier, la conférence abandonne ce terrible protocole n° 22, qui hier mettait toute la nation en émoi; mais cela ne nous suffit pas, et ce qui nous manque, le prince se fera gloire de l'obtenir pour nous et pour lui.

Les puissances ont autant d'intérêt que nous, si non plus, au maintien de la paix; mais en attendant la décision, ne nous endormons pas, préparons nos armes : au premier signal nos soldats citoyens, impatiemment contenus jusque-là, s'élanceront comme la foudre.

Un tel langage, partant de bancs que l'on appelle *modérés*, doit apprendre au corps diplomatique ce qu'est réellement l'esprit de la nation.

D'autre part, je ne partage pas les craintes de l'honorable M. Jottrand sur d'arrière-pensées dans le gouvernement français... Ce gouvernement, plus éclairé sur l'esprit de la grande ma-

Digitized by Google

jorité du peuple belge, sentira enfin que, pour la France même, il faut que nous nous créions un avenir... et cet avenir peut-il nous manquer surtout si certaine haute combinaison, qui n'est guère un secret, vient à se réaliser, comme il est plus que probable, aux acclamations des Français et des Belges?

Ainsi donc, et dans mon opinion, nous ne compromettons pas, en procédant à l'élection de la manière que je l'entends avec la section centrale, nous ne compromettons pas le principe de l'intégrité du territoire; *nous ne sommes pas infidèles à notre protestation contre le protocole du 20 janvier; nous ne nous livrons pas pieds et poings liés à la Sainte-Alliance*; *nous ne voulons pas de la paix à tout prix; nous ne dévions pas des principes honorables que nous avons posés nous-mêmes;* et en tout cela je réponds à mon honorable collègue M. Blargnies. Enfin, *vous, estimables et valeureux Limbourgeois, vous n'aurez pas à maudire* (comme le craignait tout à l'heure l'honorable M. Charles de Brouckere) *la révolution à laquelle vous avez coopéré.* Nous complétons le fait matériel de cette révolution sans humiliation, au contraire avec gloire; nous concilions, autant que possible pour éviter la guerre étrangère et peut-être la guerre civile, nous concilions, dis-je, les exigences des protocoles avec ce que nous devons à nos intérêts, à notre dignité, au nom belge. Nous répondons à la brûlante impatience de la nation en terminant vite, pour ne pas laisser notre sort aux hasards d'événements imminents; nous clôturons miraculeusement, après huit mois, une révolution qui pouvait embraser l'Europe.... Les Hollandais ont combattu pendant quatre-vingts ans pour consolider la leur.... Nous, nous ne pouvons plus attendre. Je voterai pour la priorité en faveur des conclusions de la section centrale, et ensuite pour l'élection au 1er juin.

J'avoue que je vote un peu de confiance, mais honte et malédiction aux étrangers qui interviennent dans nos affaires; quels que soient leur rang et leur qualité, malédiction et honte si, comme l'appréhendent d'honorables collègues, nous étions ici victimes d'une infernale mystification! Cet anathème d'un peuple au désespoir retentirait au loin. Il poursuivrait les coupables; un jour cet anathème porterait fruit; il nous vengerait!

(J. B., supp. 2 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Il n'y a plus d'orateurs inscrits. (*Aux voix! aux voix!*) (I., 2 juin.)

La clôture est prononcée. (I., 2 juin.)

Une longue discussion s'engage sur la position de la question. (I., 2 juin.)

Plusieurs observations sont présentées par MM. *de Robaulx*, *de Brouckere*, *Raikem*, *Jottrand* et *Van Meenen*. (I., 2 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII fait remarquer que, quoiqu'il y ait cinq propositions, il n'y a réellement que deux systèmes : l'un est pour l'élection immédiate; l'autre, pour la guerre ou les négociations avant l'élection. On pourrait donc, dit l'honorable membre, décider la question de priorité, non pour les propositions, mais pour l'un des deux systèmes. (*Appuyé! appuyé!*) (I., 2 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : D'après ce que vient de dire M. Vilain XIIII, la question serait ainsi posée : La discussion sera-t-elle ouverte sur le système d'élection immédiate? (*Oui! oui!*) (I., 2 juin.)

Après un léger débat, on convient que la question sera posée en ces termes :

La priorité sera-t-elle donnée à la discussion sur l'élection immédiate? (I., 2 juin, et P. V.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée, qui se lève presque à l'unanimité pour l'affirmative. (I., 2 juin.)

M. DE ROBAULX et quelques autres membres demandent l'appel nominal. (I., 2 juin.)

Après un assez vif débat, il est procédé au vote par appel nominal; 185 membres répondent à l'appel : 137 se prononcent *pour* la priorité; 48 *contre;* en conséquence l'assemblée accorde la priorité à la discussion sur l'élection immédiate. (*Agitation prolongée.*) (P. V.)

Ont voté *pour :* MM. Liedts, Jaminé, Van de Weyer, Van Hoobrouck de Mooreghem, Van der Belen, Gendebien (père), de Coninck, le comte d'Arschot, de Behr, Simons, le chevalier de Theux de Meylandt, Constantin Rodenbach, Zoude (de Saint-Hubert), le baron de Terbecq, Marcq, Roels, de Decker, l'abbé Andries, Le Bègue, de Roo, le baron de Sécus (père), de Schiervel, Du Bus, Domis, le baron de Leuze, Verwilghen, l'abbé Van Crombrugghe, le vicomte Desmanet de Biesme, Bischoff, le baron Frédéric de Sécus, Thorn, Berger, le baron Joseph d'Hooghvorst, de Man, d'Hanis Van Cannart, Marlet, Allard, Pirson, Thienpont, Van Innis, Le Bon, Joos, Fransman, Baugniet, de Rouillé, le baron Osy, Lefebvre, Blomme, Devaux, Cauvin, le vicomte Charles Vilain XIIII, Deswert, Struye-Provoost, François, le comte de Bocarmé, Coppieters, Ooms, l'abbé Pollin, Fendius, le baron Verseyden de Varick, Van Meenen, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Olislagers de Sipernau, Henry, le vicomte de Bousies de Rouveroy, d'Hanens-Peers, Isidore

Digitized by Google

Fallon, le comte Duval de Beaulieu, le baron de Viron, Mulle, de Lehaye, Demelin, le baron de Liedel de Well, Albert Cogels, le baron de Coppin, Henri de Brouckere, Gustave de Jonghe, Masbourg, Béthune, Goethals-Bisschoff, Vercruysse-Bruneel, Claes (d'Anvers), Jacobs, le comte Félix de Mérode, Nopener, Jean Goethals, le comte de Bergeyck, Destouvelles, de Muelenaere, Cols, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, de Sebille, Dumont, Morel-Danheel, le comte d'Ansembourg, Trentesaux, Delwarde, Doreye, Du Bois, le baron Van Volden de Lombeke, Lebeau, le baron de Woelmont, Barthélemy, le marquis de Rodes, l'abbé Wallaert, Maclagan, le comte de Renesse, Charles Le Hon, Bosmans, Hippolyte Vilain XIIII, Le Grelle, le baron Beyts, Serruys, le baron de Pélichy Van Huerne, le comte de Quarré, Vandenhove, Pirmez, de Nef, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Buylaert, le comte Werner de Mérode, Charles Rogier, Lecocq, Jacques, le comte d'Oultremont, l'abbé Corten, Rouppe, Nothomb, le baron de Stockhem, Geudens, Meeûs, Annez de Zillebeecke, Peeters, Barbanson, de Gerlache, Van Snick, Surmont de Volsberghe.

Ont voté *contre* : MM. Forgeur, Drèze, Thonus, le baron de Meer de Moorsel, Lardinois, d'Elhoungne, Bredart, le baron d'Huart, Blargnies, l'abbé Dehaerne, Seron, de Tiecken de Terhove, Van der Looy, Alexandre Gendebien, Claes (de Louvain), Jottrand, de Labeville, d'Martigny, Frison, Beaucarne, Vergauwen-Goethals, Collet, Rosseeuw, l'abbé Joseph de Smet, Eugène de Smet, Gelders, l'abbé Van de Kerckhove, Watlet, Roeser, de Selys Longchamps, Louis Coppens, Destriveaux, Henri Cogels, Jean-Baptiste Gendebien, Davignon, Wannaar, Helias d'Huddeghem, Teuwens, Nalinne, Charles Coppens, Camille de Smet, de Robaulx, Brabant, Charles de Brouckere, Dams, Defacqz, Fleussu, l'abbé Verduyn. (P. V.)

M. CHARLES DE BROUCKERE demande qu'il soit fait mention de son vote négatif au procès-verbal. (E., 2 juin.)

Tous les députés qui ont voté contre le système d'élection immédiate font la même demande. (E., 2 juin.)

Il est décidé que les noms de tous les votants seront insérés au procès-verbal. (P. V.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

SÉANCE

DU MERCREDI 1er JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à onze heures. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Trente et un habitants de Maestricht demandent l'élection du prince de Saxe-Cobourg.

M. Le Lièvre, à Bruxelles, prie le congrès d'élire le prince Léopold de Saxe-Cobourg roi des Belges, à la condition expresse de maintenir la constitution et l'intégrité du territoire.

Cent deux membres de la société de la Grande-Harmonie émettent le même vœu.

M. André Pèlerin, à Mons, se plaint d'une fausse application de l'art. 10 de la loi sur la garde civique.

M. du Bosch envoie au congrès cent exemplaires du résumé des notes qu'il a adressées dans le temps au ministère des affaires étrangères, relatives aux droits de la Belgique sur la rive gauche de l'Escaut. (L., 3 juin, et P. V.)

Digitized by Google

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

Budget de la guerre pour l'exercice 1831.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, annonce que le budget de la guerre a été envoyé par le chef de ce département (1).

(I., 3 juin.)

L'assemblée en ordonne l'impression, la distribution et le renvoi aux sections. (P. V.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, annonce qu'on met la dernière main à son budget et qu'il sera déposé incessamment. (I., 3 juin.)

M. DE ROBAULX demande si le projet de loi sur les distilleries est imprimé; il désirerait qu'on s'occupât tout de suite de cette impression.

(E., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Ce projet sera imprimé demain ou après-demain. (E., 3 juin.)

Discussion de la proposition concernant un nouveau plan de négociation.

L'ordre du jour appelle la discussion sur les propositions ayant pour objet un nouveau plan de négociation (2). (P. V.)

M. LE BARON BEYTS demande que la priorité soit accordée au projet présenté par M. Nothomb et deux de ses honorables collègues.

(E., 3 juin.)

M. VAN DE WEYER dit que le rapport de la section centrale a de droit la priorité. (I., 3 juin.)

L'assemblée, consultée, décide que la discussion s'ouvrira sur les conclusions de la section centrale. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT lit l'article 1er ainsi conçu :

« Art. 1er. L'élection du chef de l'État sera proclamée dans les termes fixés par le décret du 29 janvier 1831. (A. C.)

M. DEFACQZ : Nous avons une proposition formelle, faite par plusieurs membres et reproduite par la section centrale, et qui tend à élire le prince de Saxe-Cobourg. En regard de cette question, nous n'en avons pas une autre où il puisse s'agir d'un autre candidat. On nous dit qu'il faut en référer au décret du 29 janvier; mais rappelons-nous, messieurs, que ce décret fut fait en vue de circonstances différentes de celles où nous nous trouvons. Il s'agissait de voter au scrutin et par billet signé, et cela parce que le congrès devait se prononcer pour l'un des candidats qui pouvaient partager les suffrages. Aujourd'hui ce vote par bulletin signé me paraît superflu; l'appel nominal me paraît suffisant, puisqu'en effet chaque membre n'aura qu'à répondre oui ou non. Je demanderai donc à M. le rapporteur de la commission centrale en quel sens il reporte les dispositions du décret du 29 janvier dans le nouveau projet qui vous est soumis ? (E., 3 juin.)

M. RAIKEM, rapporteur, fait observer, après la lecture de ce décret (3), qu'il est relatif en grande partie aux formes qui doivent déterminer l'acceptation de la couronne, qu'il contient le serment à prêter dans le sein du congrès par le chef de l'État, qu'il est inhérent au projet de décret de la section centrale; et que, voté pour l'élection d'un roi, il ne peut être abrogé dans ses dispositions relatives même à la forme de l'élection que par un autre décret. (E., 3 juin.)

Il n'est pas donné d'autre suite à l'observation de M. Defacqz. (E., 3 juin.)

M. LE BARON BEYTS propose un amendement ainsi conçu :

« Le congrès déclare,

» 1° Qu'il n'entend en aucune manière reconnaître la nécessité d'accepter le protocole de la conférence de Londres du 20 janvier, ni les protocoles subséquents;

» 2° Que si le chef de l'État qui sera élu n'accepte pas endéans le mois de son élection et ne prête pas serment, conformément à l'art. 80 de la constitution, dans la quinzaine après l'expiration du délai qui précède, son élection sera regardée comme non avenue;

» 3° Le chef de l'État sera proclamé dans les termes fixés par le décret du 29 janvier 1831. »

(I., 3 juin.)

PLUSIEURS VOIX : C'est un amendement; on le développera pendant la discussion. (E., 3 juin.)

Cet amendement est appuyé. (E., 3 juin.)

M. LE BARON BEYTS, le développant, insiste surtout sur ce point qu'il est important de faire connaître à la conférence de Londres, que le congrès n'entend nullement reconnaître les protocoles, ni celui du 20 janvier, ni celui relatif à la dette. L'orateur rappelle qu'il ne s'agit rien moins que de payer 14 millions de florins par an, et que cette somme est assez importante pour que le congrès prenne son observation en considération; que la conférence de Londres, ayant réduit la condition d'acceptation du prince Léopold à l'acceptation

(1) Voir ce budget aux *Pièces justificatives*, n° 245.
(2) Voir *Pièces justificatives*, n°s 94 et 95.
(3) Voir *Pièces justificatives*, n° 85.

Digitized by Google

préalable des protocoles, on ne serait plus en mesure plus tard de repousser les protocoles relatifs à la dette, si aujourd'hui on permettait aux puissances de considérer le silence du congrès à leur égard comme une adhésion tacite aux dispositions qu'ils renferment. (E., 3 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Il est plus logique de décider s'il y aura élection, avant de parler du mode de cette élection. (I., 2 juin.)

M. JAMINÉ : La proposition de M. Beyts ne me paraît qu'un amendement qui sera discuté avec les articles du projet. (*Appuyé! appuyé!*) (E., 3 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Messieurs, il me paraît impossible d'adopter la proposition de la section centrale. L'art. 1er porte : « L'élec- » tion du chef de l'État sera proclamée dans les » termes fixés par le décret de 29 janvier 1831. » Ce décret, messieurs, se bornait à exiger pour toute condition la prestation du serment. Aujourd'hui, cette condition ne suffit plus. Je le démontrerai en deux mots. A cette époque, il s'agissait de choisir entre le duc de Leuchtenberg et le duc de Nemours. Il n'avait été fait par ces candidats aucune condition à l'élection; tandis que le prince de Saxe-Cobourg, ainsi que nous l'ont dit les ministres et les députés à Londres, a déclaré qu'il n'accepterait que pour autant que les limites seraient fixées. Voilà donc une condition mise à l'acceptation et qui fait sentir la nécessité d'imposer de notre côté des conditions à l'élection. Nous savons, d'autre part, que la conférence tient plus que jamais à l'acceptation des protocoles auxquels la Belgique ne peut se soumettre sans se déshonorer.

Cependant, messieurs, on veut arriver à l'élection pure et simple du prince de Saxe-Cobourg; et par quelle voie? D'abord on nous communique une note du général Belliard (1), note que je veux bien croire émanée de lui; et que dit cette note? Qu'on vous cède le Luxembourg? Non, mais qu'on va entrer en négociation pour vous le faire obtenir. Ainsi, il n'est question que d'entrer en négociation sur des négociations déjà trop longues.

Une seconde lettre nous est annoncée : d'abord le bruit s'en répand comme l'éclair, ce bruit est répandu à dessein par le ministère. On peut se rappeler qu'un jour, au sortir de la séance, on vint nous annoncer, étant au Parc, l'arrivée de cette lettre, et bientôt le bruit se répandit dans la ville que le prince Léopold accepterait; on a demandé à voir cette lettre, jamais le ministère ne l'a montrée, ni dans le comité secret, ni en séance publique, ni officiellement, ni officieusement : pressé sur ce point, au contraire, un ministre vint nous dire le jour du comité que le bruit de cette lettre était une imprudence, et il nous engagea à passer à autre chose; et par là cependant le ministère s'est acquis une majorité, et de là plusieurs membres ont cru devoir faire la proposition d'élire le prince de Saxe-Cobourg.

Plus tard on vous a communiqué la lettre de lord Ponsonby (2), lettre insultante pour la nation, et par laquelle cependant le ministère a cru pouvoir donner au congrès la confiance de l'acceptation du prince de Saxe-Cobourg. Messieurs, veuillez vous rappeler de quelles déceptions nous fûmes les victimes lors de l'élection du duc de Nemours; alors aussi on nous communiqua des lettres; ces lettres émanaient d'hommes honorables, de diplomates français, et non d'un homme qui pendant six mois nous a proposé un prince dont nous avons prononcé l'exclusion. Ces lettres émanaient du marquis de Lawoestine, dont les antécédents devaient inspirer toute confiance, car M. de Lawoestine est, s'il en fut jamais, un homme honorable, et il me suffira d'un fait pour le prouver. Après la bataille de Waterloo ce brave officier s'exila volontairement de France; il vint végéter parmi nous, y prendre une position au-dessous de son rang, plutôt que de servir les Bourbons, car son opinion était opposée à leur système. M. Bresson était aussi un homme honorable, mais ces hommes étaient trompés, ils n'étaient pas trompeurs. Cependant, messieurs, nous avons été trompés avec et plus cruellement qu'eux. Eh bien, le ministre qui alors était si haut, et qui traita d'impure la source où nous allions puiser nos espérances, va puiser les siennes chez un homme qui s'est montré six mois l'ennemi de la Belgique. Je ne traite pas d'impure cette source, parce que je ne dirai jamais de malhonnêteté à qui que ce soit; mais je n'ai pas grande confiance dans la lettre de lord Ponsonby, par cela seul qu'il a proposé à plus de cinquante membres du congrès d'élire le prince d'Orange, et je dis qu'il est impossible que le ministère n'aille pas ici au delà de l'erreur. (*Murmures. Agitation.*)

Maintenant, messieurs, qu'on prenne la lettre de lord Ponsonby, qui devait, disait-il, nous arriver sans protocole, et qu'on la compare au protocole, n° 22 (3). On verra qu'elle n'est que l'ampli-

(1) *Pièces justificatives*, n° 186.
(2) *Pièces justificatives*, n° 188.
(3) *Pièces justificatives*, n° 182.

Digitized by Google

fication de ce protocole, et, je le remarque en passant, n'est-ce pas une dérision de la part de lord Ponsonby, que de dire : J'arriverai sans protocole, lorsque le protocole se trouve imprimé et publié par les journaux précisément le jour de son arrivée? Je reviens à la lettre où on nous menace de l'extinction du nom de Belge. On nous menace de se retirer si nous ne nous soumettons pas! Eh bien, si le ministère est aussi énergique qu'il voulait le paraître il y a deux mois, il aurait dû répondre : Le jour où vous nous menacez d'une intervention quelconque, nous vous donnerons vos passe-ports, vous retournerez auprès de ceux qui vous ont envoyé. Pour nous, jaloux de notre honneur, de l'honneur de notre pays, nous ne pouvons nous soumettre à des conditions humiliantes; nous en appellerons à la sympathie des peuples, au risque de succomber; mais du moins l'honneur sera sauf. Nous ne sommes pas comme les Polonais, qui sont entourés de pays soumis au despotisme. Des nations qui nous avoisinent, l'une gémit déjà sur le faible résultat de sa révolution de juillet; les autres sont prêtes à se soulever contre leurs oppresseurs. La guerre donc, puisqu'il la faut! la guerre! et qu'à la première menace toute la nation se lève contre les ennemis. Qu'on fasse comme nous fîmes lorsqu'on vint nous menacer, la veille de l'exclusion des Nassau! Allez, dîmes-nous, aux hommes porteurs de la menace, allez dire à la conférence qu'il y a encore en Belgique des hommes de cœur, des blouses et des fusils. Ils partirent, les Nassau furent exclus. La menace a-t-elle été suivie de quelque effet? Non, parce que les souverains savent trop bien qu'ils ne peuvent pas compter sur les peuples. Le réveil des peuples a commencé en France, ici, en Pologne, dans toute l'Europe; les causes qui nous valaient les menaces des despotes existent encore aujourd'hui, elles sont plus flagrantes que jamais : mais la Belgique a pour palladium l'impossibilité où sont les puissances de s'entendre. Les peuples ne sont pas à redouter pour nous, c'est aux rois seuls qu'ils peuvent être funestes. (*Mouvement.*)

Eh! messieurs, si le prince de Saxe-Cobourg est élu, et s'il est homme d'honneur, comme je le crois, eh bien, si, comme le ministère nous l'assure, il accepte, il ne pourra accepter que lorsque nos affaires seront réglées. Avant qu'elles ne le soient, par conséquent entre l'élection et l'acceptation, il s'écoulera un long intervalle que je défie qui que ce soit de combler. Où irons-nous avec un gouvernement qui a fait tant de fautes, qui a montré tant de faiblesse quand il fallait tant d'énergie? Qui contiendra le peuple? Le peuple, par les longs délais qui s'écouleront, se croira victime d'une nouvelle mystification, et vous en verrez l'effet. Remarquez d'ailleurs que le prince, élu sans condition, n'est pas lié envers nous, tandis que nous le sommes envers lui. Quatre millions d'hommes liés envers un seul sans réciprocité, quel rôle! Et si maintenant la Hollande venait nous attaquer, croyez-vous qu'au nom du roi que vous lui auriez donné, et qu'il ne connaîtrait pas, le peuple courrait à la frontière? Non; mais parlez au peuple de patrie, d'honneur, de liberté, et alors, tous les Belges marcheront. Mais pour un roi, le peuple ne bougerait pas, à moins que ce roi ne fût connu déjà par ses hautes vertus et par son génie; mais pour un roi conditionnel!... Messieurs, je le déclare, le ministère veut nous jeter dans un cercle vicieux : vous n'en sortirez que par une mystification et par l'acceptation des protocoles. Eh bien, je le déclare, s'il en est ainsi, je renie la Belgique, je quitte le pays pour toujours, et si j'étais condamné à y demeurer, je ne survivrais pas à ce déshonneur. (*Bravo! Bravo!*) (I., 3 juin.)

Une voix dans la tribune publique : Bien dit! (*On rit.*) (I., 3 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, je pourrais renvoyer à la majorité du congrès les paroles amères que vous venez d'entendre, car le ministère n'a rien fait, n'a rien dit pour amener le congrès aux déterminations qu'il a prises; je dois le dire, messieurs, il n'y a plus de ministère ici en ce moment, et je déclare que dans cette discussion j'entends parler comme député et non comme ministre; c'est comme député que je veux rendre compte de mon vote à mon pays et à mes commettants. On nous dit qu'il faut faire la guerre, on nous dit que nous devions renvoyer les plénipotentiaires de la conférence; mais pendant six mois que vous avez été ministre, vous avez, non pas empêché la guerre, non; mais commencée qu'elle était et sous les meilleurs auspices, vous l'avez arrêtée (*quelques voix :* C'est vrai!); vous avez signé un armistice ruineux pour la Belgique, et, je le déclare, en fait de mystification, l'acceptation de la suspension d'armes en est le sublime. Vous parlez de renvoyer les plénipotentiaires, mais vous avez reçu de lord Ponsonby des protocoles contre lesquels vous avez protesté, et vous ne lui avez pas envoyé ses passe-ports, et vous avez continué vos négociations. N'allez donc pas m'opposer mes lenteurs lorsque j'ai fait plus en deux mois que vous en six, ou vous me donnez le droit de vous renvoyer un reproche que je repousse de toute la force de ma conscience.

La note du général Belliard n'est pas signée?

Digitized by Google

mais vous, qui avez été ministre, vous savez bien ce que c'est qu'une note verbale. D'ailleurs, doutez-vous de son authenticité? mais cette lettre a été lue publiquement, elle a été imprimée, distribuée, les journaux l'ont publiée; croyez-vous, si elle n'eût pas été sincère, que M. le général Belliard ne l'aurait pas désavouée? J'ose le dire, ce n'est pas au ministère que vos doutes font injure; c'est au général Belliard. Vous nous parlez de la lettre confidentielle de lord Ponsonby; mais cette lettre que vous dit-elle? les termes n'en sont-ils pas clairs? nous tend-on un piége, comme on l'a fait lors de l'élection du duc de Nemours? Non; mais on nous dit que l'aspect des négociations est tel, que si le congrès est impatient d'en voir le terme, il peut procéder à l'élection; et moi-même je viens vous dire que j'entrevois l'acceptation du prince, non comme assurée, mais comme très-probable.

Vous craignez cependant qu'il n'en soit aujourd'hui comme lors de l'élection du duc de Nemours. Mais alors, qui donna communication des lettres confidentielles qui assuraient son acceptation? est-ce le ministère actuel? Qui faisait circuler ces lettres; était-ce moi ou vous? Et ces lettres, de qui les teniez-vous? elles ne vous venaient pas de M. de Lawoestine ou de M. Bresson, qui ne voulurent jamais vous donner que des assurances verbales; et moi, au contraire, je montre des lettres avouées de leur auteur et des lettres qui ne vous provoquent pas à l'élection. Nous ne vous garantissons pas l'acceptation du prince, mais nous vous disons : Si par la simple espérance de l'élection vous obtenez le Luxembourg, il est logique d'espérer que l'acceptation suivra, et qu'elle nous vaudra la modification entière des protocoles.

Je dirai, bien que je ne tienne pas à justifier lord Ponsonby, que si pendant quelque temps il a travaillé ici pour le prince d'Orange, et si aujourd'hui il nous engage à élire le prince de Saxe-Cobourg, l'honorable lord, dans cette conduite, qui paraît si contradictoire, n'a jamais eu qu'un but, celui de consolider l'indépendance de la Belgique : le moyen est changé aujourd'hui, le but reste le même.

On a parlé de la perte du nom belge. Eh bien, messieurs, ce nom on peut le perdre s'il y a guerre générale. Si la France triomphe dans la lutte, il faudra payer les frais de la guerre; nous serons réunis. Si la France succombe, nous tombons sous le joug de la Hollande. L'une et l'autre alternative amène l'extinction du nom belge. Mais est-ce nous qui demandons la guerre? est-ce nous qui demandons la réunion? Ce n'est pas le ministère qui en a parlé, ce n'est pas lui qui a fait proposer la réunion dans les journaux français. Ce sont ceux... Je m'arrête, messieurs, je ne veux pas faire connaître mes soupçons. (*Très-bien! très-bien!*) (I., 3 juin.)

MM. ALEXANDRE GENDEBIEN et **VAN DE WEYER** demandent la parole pour des explications personnelles. (E., 3 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : On m'a prêté des paroles que je n'ai pas prononcées, afin de se procurer l'occasion de faire une réponse facile. Je n'ai pas demandé immédiatement la guerre, mais j'ai dit que si le plénipotentiaire de la conférence menaçait de se retirer, il y avait lieu de lui envoyer ses passe-ports; quant à la guerre, je la crois nécessaire, mais je ne la demande pas de suite; car je sais que le ministère, perdant son temps dans les négociations, a négligé de prendre les moyens de faire la guerre. (*Violents murmures, interruption prolongée.*) (I., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Je ne souffrirai pas de personnalités, je suspendrai plutôt la séance. (*Tumulte. Le président agite la sonnette.* (I., 3 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Il m'importe de détruire des faits qui m'ont été reprochés. Pendant six mois, dit-on, vous avez arrêté les hostilités, il vous appartient bien de nous reprocher de nous opposer à la guerre. Messieurs, il m'est très-facile de répondre. C'est que je n'ai pas signé la suspension d'armes. Mais, je le déclare, je m'associe à mes collègues qui étaient au gouvernement provisoire et je ne décline pas ma part de responsabilité à cet égard. Ce n'est pas sans y avoir réfléchi que l'armistice fut signé. On y a délibéré pendant trois jours, et après cela les membres du gouvernement, les chefs d'administration, les généraux furent consultés, et tous déclarèrent qu'il y avait lieu de l'accepter. Vous avez reçu des protocoles, me dit-on encore; avez-vous renvoyé lord Ponsonby? Non, messieurs; mais nous avons renvoyé les protocoles, qui ne contenaient pas, comme votre lettre, des insultes contre la nation. On nous y faisait des menaces que nous avons bravées; mais s'ils eussent contenu ce qu'aujourd'hui nous lisons dans la lettre de lord Ponsonby, dans vingt-quatre heures il aurait reçu ses passe-ports.

On m'a reproché d'avoir émis des soupçons injurieux pour le général Belliard. S'il m'était échappé quelque expression dont M. Belliard pût se formaliser, je m'empresserais de la désavouer. Je professe trop d'estime pour le caractère de ce diplomate, qui fut général sous la république, et qui depuis s'est distingué par sa bravoure sur tant de champs de bataille, pour avoir voulu l'offenser;

Digitized by Google

mais j'ai dit, ce qui est bien vrai, que sa lettre ne signifiait rien autre chose sinon que les négociations vont commencer sur la question du Luxembourg. On a dit que la note verbale n'était pas signée, c'est parce que tel est l'usage en diplomatie; mais en tournant le feuillet sur lequel est imprimée la lettre, j'y trouve une autre note verbale signée *Abercrombie*. J'ai le droit de m'étonner de cette différence et d'en demander compte.

Je pense avoir répondu suffisamment aux reproches de M. le ministre. Je n'ajouterai rien de plus. (L., 3 juin.)

M. VAN DE WEYER demande la parole pour un fait personnel. (L., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Il faut bien en finir. M. Beyts a la parole. (L., 3 juin.)

M. FORGEUR : M. le président, je dois faire observer que c'est à l'assemblée à décider si M. Van de Weyer sera entendu. (L., 3 juin.)

M. LE BARON BEYTS : On a inculpé mes intentions : le ministre, en sa qualité de député, vous a dit que j'avais un but qu'il était facile de deviner, sans s'expliquer davantage, ce qui ferait croire que ma proposition renferme une chose contraire aux intérêts du pays. Je ne puis passer sous silence une telle insinuation. Oui, j'ai un but, c'est celui de voir régner sur nous le prince Léopold, mais sans les protocoles; nous le voulons *roi pour nous*, et seulement *par nous*, sans intercession ni intervention aucune de la conférence. Si, après cette déclaration qui part de ma conscience, le ministre pense que j'ai un but caché, qu'il s'explique. (E., 3 juin.)

DE TOUTES PARTS : Non! non! (E., 3 juin.)

M. VAN DE WEYER : D'après les explications que vous venez d'entendre, le grand jour de la publicité est arrivé; pendant quatre mois entiers, comme président du comité diplomatique, il m'a fallu supporter les calomnies, les épigrammes et les mauvaises plaisanteries; il a fallu m'abreuver du calice amer des mystifications; les intérêts de mon pays ont toujours été mon mobile unique; le moment, et je ne l'ai point cherché, se présente, je puis m'expliquer, me justifier.

Lors de l'élection de M. le duc de Nemours, c'est moi qui ai reçu les lettres confidentielles, c'est moi qui les ai communiquées, et ce n'est pas sur la foi seule de ces lettres que l'élection a été faite. C'est sur la déclaration de deux envoyés de France, que M. le duc de Nemours accepterait, que le congrès a pris sa décision. J'ai eu foi dans les assurances de M. le marquis de Lawoestine; et, si j'ai gardé le silence, si je n'ai point repoussé les accusations que l'on a faussement fait peser sur moi, c'est que *je n'ai pas voulu qu'elles retombassent* SUR UNE TÊTE COURONNÉE. (*Bien! très-bien!*)

Voilà, messieurs, ce que je m'étais cru obligé de taire jusqu'à présent.

Je n'ai point signé la suspension d'armes, mais, ainsi que vient de vous l'annoncer l'honorable M. Alexandre Gendebien, je ne reculerai pas devant la solidarité de cet acte, qui n'a été conclu que dans l'intérêt seul de la Belgique.

Il suffira de rappeler notre position à l'époque où cette suspension fut conclue; le ministère en délibéra pendant plusieurs jours, toutes les personnes appelées, militaires ou autres, furent d'avis que les propositions qui nous étaient faites seraient la sauvegarde de la Belgique.

Nous n'avions alors que 1,250 hommes sous les armes.

La France venait de faire la déclaration formelle que, si nous consentions à rester dans nos limites, elle s'opposerait à toute agression de la part des autres puissances, et maintiendrait par la force, s'il était nécessaire, le principe de non-intervention à notre égard et le ferait respecter par tous.

Nous n'avions, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, que 1,250 hommes, sans cavalerie; pouvions-nous courir les chances des combats avec des forces aussi minimes?

Les députés du Brabant septentrional vinrent à Bruxelles; nous leur dîmes : Faites en sorte que les populations de votre province secondent le mouvement du reste de la Belgique, faites en sorte de secouer le joug sous lequel vous gémissez, nous lancerons notre petite armée à votre secours; son patriotisme et le vôtre finiront par triompher.

C'est cependant ce qu'on a appelé une sublime mystification. Le gouvernement provisoire avait tellement bien jugé que la suspension d'armes était dans l'intérêt du pays, que, soumise au congrès, elle y obtint des applaudissements unanimes. (*Signes et expressions négatifs.*) Au moins elle fut favorablement accueillie par la majorité, et comme la majorité lie la minorité, et que celle-ci ne s'est point fait inscrire au procès-verbal, je puis attribuer l'approbation à tout le congrès.

Bien que je crusse indispensable de vous soumettre cette justification, j'aurais vivement désiré que la discussion qui l'a amenée ne se fût point élevée dans cette assemblée, car il est toujours à regretter de la voir se placer sur un tel terrain.

Dans ce jour solennel où il est si grand besoin de jeter un voile sur toutes les fautes passées,

Digitized by Google

qu'elles se rapportent au gouvernement provisoire, au comité diplomatique ou au ministère actuel, j'ai de vifs regrets... (*Longue interruption.*)

(E., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT, après avoir agité la sonnette : Je maintiens la parole à M. Van de Weyer.

(E., 3 juin.)

M. VAN DE WEYER, continuant : Je n'approuve pas en tout les actes du ministère actuel. Mais dans la question que nous discutons, j'ai mis ma conscience de député en présence des électeurs qui m'ont envoyé ici, j'ai cru devoir adopter la combinaison présentée.

Je pense qu'il est de notre devoir de nous dispenser d'attaquer le ministère, d'autres objets beaucoup plus graves réclament tous nos soins. Ce n'est pas une guerre de portefeuilles, ce n'est pas avec des vues ambitieuses qu'il faut aborder les questions. (E., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Les derniers mots de M. Van de Weyer sont une véritable motion d'ordre : il faut désirer que tout le monde s'y conforme. (I., 3 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE combat l'amendement de M. Beyts, qu'il trouve inutile, vu les termes de la constitution sur l'intégrité du territoire. (I., 3 juin.)

M. LE BARON BEYTS demande la parole.

(E., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT la lui refuse.

(E., 3 juin.)

M. JOTTRAND : C'est bien expressément sur l'amendement de M. Beyts et pour le soutenir que j'ai demandé la parole. Dans des querelles de ministres passés avec des ministres actuels nous n'avons rien à dire, nous qui ne sommes que de la nation. Tout ce que nous pouvons y comprendre, c'est que, ces querelles ayant quelque peu l'air de la fable de *l'Huître et les Plaideurs*, la nation serait l'huître, et qu'alors encore ceux qui la représentent doivent rester muets pour être entièrement dans leur rôle. Mais, pour soutenir l'amendement de M. Beyts, je ferai remarquer que nous avons bien le droit de prendre aussi nos précautions contre la conférence, qui prend si bien les siennes contre nous. En effet, messieurs, en nous faisant parler en faveur de l'élection du prince Léopold, la conférence a pris contre nous les précautions suivantes :

Première précaution. Elle nous fait parler par des agents qui ne l'engagent à rien. M. Belliard, qui n'est, je le répète, jusqu'ici que le général Belliard, dit en son nom propre et personnel ce que M. Sébastiani lui a dit de nous dire. M. Ponsonby nous dit encore, en son propre et privé nom (M. Lebeau nous l'a fait remarquer avec soin), quelle est son opinion sur les dispositions de la conférence. Si celle-ci juge à propos plus tard de déclarer comme non avenu tout ce que ces messieurs auront dit, qui l'en empêchera? Elle n'aura pas même besoin de désavouer ses agents, elle ne désavouera que des particuliers.

Seconde précaution. De peur que vous ne vous trompiez sur ses intentions, la conférence vous répète qu'elle ne vous fait parler pour l'élection du prince Léopold qu'en vous rappelant bien que les protocoles doivent être acceptés, qu'il faut nous y soumettre. Élisez le prince Léopold sur sa proposition, elle vous rappellera après l'élection que vous saviez bien où vous alliez, et que vous saviez mieux que jamais ses résolutions sur les protocoles.

Troisième précaution. La conférence ajoute à ce qu'elle vous fait dire des menaces, et des menaces affreuses, pour corroborer encore la position qu'elle déclare prendre vis-à-vis de vous. A la vérité je pense que cette précaution est la *précaution inutile*, attendu que nous ne croirons pas à ces menaces. Mais toujours est-il vrai que la conférence ne les a faites qu'avec l'intention de leur donner quelque valeur en nous croyant plus timides et surtout plus crédules que nous ne le sommes réellement.

Et lorsque la conférence dans cette question du choix du chef de l'État, se trouve dans une pareille position à notre égard, nous ne jugerions pas indispensable de prendre aussi nos précautions? Je pense non-seulement qu'il est nécessaire de répéter, dans l'article premier du projet proposé, notre protestation contre les protocoles, mais je pense surtout qu'il est indispensable de fixer un délai après lequel l'effet de l'élection sera annulé si le prince à élire n'a pas prêté serment. Sur ce dernier point je ne parle que pour ceux qui croient que tout délai n'est pas absolument funeste pour notre cause. C'est pourquoi je conserve toujours l'opinion que toute élection est dangereuse dans les circonstances où l'on est placé, et je voterai en conséquence. (I., 3 juin.)

M. LE BARON BEYTS : On a dit que mon amendement était intempestif. Ma proposition est applicable à tout candidat. On prétend qu'elle est inutile. Quand le congrès serait dissous, la chambre élective pourrait dire: On leur a signifié l'élection par huissier, avec les conditions qu'y mettait la conférence; et on nous appliquerait l'axiome *Qui ne dit mot consent.* On la trouve inconvenante. Elle ne le serait que pour autant

Digitized by Google

qu'elle ne s'appliquât qu'à la personne du prince de Saxe-Cobourg. Mais c'est une inconvenance envers la conférence. N'est-il pas plus inconvenant que la conférence vienne de son propre mouvement arranger nos affaires? On dit qu'elle n'est pas nécessaire, que le décret du 29 janvier suffit. Mais je lis dans l'article 4 de la constitution, que les limites peuvent être changées en vertu d'une loi; dans l'article 68, que les traités concernant le territoire doivent avoir l'assentiment des chambres. Or, il sera facile de se faire donner cet assentiment. (J. B., 3 juin.)

M. JOTTRAND dépose un sous-amendement ainsi conçu :

« Si le chef de l'État ne prête pas serment conformément à l'article 80 de la constitution, dans le mois de son élection, cette élection sera considérée comme non avenue. » (J. B., 3 juin.)

M. NOTHOMB : MM. Beyts et Jottrand veulent combler deux lacunes imaginaires. M. Beyts demande qu'il soit déclaré que nous n'entendons pas adhérer aux protocoles; M. Jottrand, qu'il soit fixé un délai fatal pour l'acceptation. Ces deux propositions se trouvent dans le projet de la section centrale. Et qu'on ne dise pas que le projet garde le silence. Il se réfère au décret du 29 janvier, qui fixe les conditions de l'élection et qui impose au roi le serment de maintenir l'intégrité du territoire. Il n'est rien laissé à l'argumentation; les appréhensions qu'on a manifestées sont vaines. Pourquoi prendre aujourd'hui une précaution qu'on n'a pas prise lors de la première élection? C'est le 29 janvier que le protocole du 20 janvier nous a été communiqué; et ce jour-là, encore sous l'influence de la première impression, vous avez cru assez faire en portant le décret que le projet rappelle. Pourquoi faire aujourd'hui davantage? Pourquoi manifester envers le prince de Saxe-Cobourg une défiance que nous n'avons pas montrée à l'égard du duc de Nemours et du duc de Leuchtenberg? Nous avons eu trop de confiance en ces derniers, ou nous faisons maintenant injure au premier. M. Jottrand veut qu'il soit fixé un délai fatal d'un mois; l'article 4 du projet fixe ce délai en le limitant à vingt jours; nous avons donc été plus sévères que M. Jottrand. (I., 3 juin.)

M. VAN MEENEN propose de rédiger le n° 1° de l'amendement de M. Beyts de la manière suivante :

« N'entendant (le congrès) aucunement déroger à sa protestation du 1er février 1831 contre le protocole du 20 janvier et contre les protocoles subséquents de la conférence de Londres. » (I., 3 juin.)

M. DESTOUVELLES s'oppose à tous les amendements; il dit que les renonciations ne se présument pas; un acte solennel ne peut être détruit que par un acte semblable; l'intégrité du territoire est dans la constitution.

La question du délai pour l'acceptation lui paraît inconvenante, c'est une espèce de forclusion, digne au plus de figurer dans un Code de procédure. Les commissaires qui seront envoyés à Londres feront sentir au prince combien il est urgent qu'il s'explique promptement. Pour calmer les consciences timorées, l'orateur propose d'ajouter au décret d'élection ces mots :

« Le serment sera prêté dans le mois de l'élection. » (E., 3 juin, et A.)

M. CONSTANTIN RODENBACH propose de dire :

« Le serment sera prêté dans les six semaines de l'élection, sinon l'élection sera considérée comme non avenue. » (A.)

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Devaux, *comme ministre.* (E., 3 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Il n'y a qu'un instant, l'un des ministres nous a déclaré qu'il n'y avait ici que des députés et pas de ministres. (*Sensation.*) (E., 3 juin.)

M. DEVAUX se rassied et dit : Je ne demande pas.... (E., 3 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE combat les amendements. (E., 3 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je répondrai deux mots à l'honorable M. Nothomb, qui, sans doute préoccupé de sa proposition, a traité de lacunes imaginaires celles que MM. Beyts et Jottrand demandent à remplir.

On vous promet un rapport pour le 20 juin, mais vous ne savez que trop de quel effet est ordinairement suivie une telle promesse. On vous dira alors que les négociations sont sur le point de se terminer; vous refuserez-vous à une nouvelle temporisation?

On ne veut pas que, si l'acceptation n'a lieu dans un délai déterminé, elle soit considérée comme non avenue, c'est encore dans le même esprit de prolongation.

Le rapport qui vous sera annoncé ne sera autre que la lettre incroyable de lord Ponsonby.

Et pendant ce temps précieux, le roi n'aura pas prêté serment, le congrès n'existera plus, nous resterons dans un provisoire anarchique, nous nous userons, le gouvernement sera sans chef.

On nous dit : Pourquoi prendre des précautions, à l'égard du prince Saxe-Cobourg, que vous

Digitized by Google

avez jugées inutiles pour M. le duc de Nemours? Moi je réponds: A quoi sert l'expérience, si ce n'est à nous faire agir autrement dans les mêmes circonstances?

D'après les données que nous avons, le refus seul du prince de Cobourg n'est pas douteux, si son acceptation n'est soumise aux conditions que lui imposera la conférence. (E., 3 juin.)

M. VAN SNICK parle contre les amendements. (E., 3 juin.)

M. JOTTRAND : J'ai proposé un sous-amendement qui tend à diminuer de quinze jours le délai fixé par M. Beyts pour l'acceptation utile du prince à élire. Ceux qui n'ont pas peur d'un nouveau délai, à employer en négociations, doivent au moins vouloir que ce délai soit court. A la vérité le projet qui vous est soumis parle aussi d'un délai dans lequel le congrès se fera *rendre compte des négociations;* mais un pareil moyen est plutôt conçu dans l'intérêt de la conférence que dans le nôtre. Que veut la conférence? Gagner du temps. Eh bien, le projet de M. Nothomb lui fournit un nouveau moyen d'en gagner. A l'approche du 20 juin, terme auquel le projet propose de vous faire rendre compte des négociations, la conférence fera ce qu'elle fait chaque fois qu'elle se sent pressée. Elle vous fera dire par lettre de M. Ponsonby ou de M. Belliard ou de tout autre, que les négociations prennent une bonne tournure, qu'il faut avoir encore un peu patience. Le ministère viendra de nouveau développer ce thème. Il parlera encore des *pas immenses* que font les négociations, en se fondant toujours sur de pures allégations de M. Ponsonby ou du général Belliard, qui, d'ici là peut-être, aura reçu ses lettres de créance. Vous patienterez encore, vous donnerez un nouveau délai, et cependant la saison s'avancera, le sort de la Pologne se décidera peut-être; les ministères anglais et français se consolideront pour quelque temps; le découragement national ira croissant, et la conférence atteindra son but. Elle vous trouvera enfin dans l'état où elle veut vous mettre pour vous présenter une dernière fois ses protocoles, que personne parmi vous n'aura plus alors le courage de refuser, parce que nous aurons usé nos forces et que les puissances auront accru les leurs. (L., 3 juin.)

M. LE BARON BEYTS répond en peu de mots à M. Jottrand et soutient qu'il n'a jamais appelé lord Ponsonby *huissier*. (*Hilarité. Interruption.*) Il a dit seulement que le protocole avait été modifié, comme les parties d'un procès se font signifier des pièces, afin qu'on n'en puisse prétendre cause d'ignorance. (L., 3 juin.)

M. DEVAUX : La conférence n'a rien à faire avec celui que vous devez élire, celui que vous devez élire n'a rien à faire avec les protocoles. S'il en était autrement, le prince serait indigne de nous.

Il est inutile de répéter vos actes. Quant au terme, la forme est peu convenable. Il me semble que le rapport au 20 juin doit satisfaire toutes les exigences. (E., 3 juin.)

M. VAN MEENEN soutient qu'il n'y a rien de personnel contre le prince dans les amendements. Le prince lui-même, si, comme je le crois, il est digne de régner sur nous, rendra justice à notre sollicitude; il verra que nous travaillons ici dans l'intérêt bien entendu de notre pays et pour le bonheur de notre postérité. (L., 3 juin.)

M. FORGEUR : J'appuie les amendements de M. Beyts et de M. Jottrand. Les temps sont bien changés, messieurs; je me souviens d'avoir assisté à des séances du congrès où l'on avait ici la conviction que la nation pouvait par elle-même et sans conseils du dehors terminer sa révolution. Je me souviens, alors, que les menaces des puissances étaient dédaignées dans cette enceinte; que l'on répondait aux notes de la conférence par des protestations énergiques; je me souviens de l'exclusion des Nassau, prononcée en présence et malgré les menaces des puissances; je me souviens de l'attitude noble et imposante du congrès lorsqu'on vint nous menacer de faire envahir le Luxembourg par la confédération germanique... Où en sommes-nous aujourd'hui? qu'est devenu notre patriotisme?... mort... ou presque mort...

(*Ici éclate une explosion de murmures telle qu'il serait impossible d'en donner une idée. L'assemblée presque entière se lève en criant* : A l'ordre! à l'ordre! *Plusieurs députés, debout à côté de M. Forgeur et parmi lesquels on distingue MM. le comte Félix de Mérode et le comte Duval de Beaulieu, adressent de vives interpellations à l'orateur, tandis que les tribunes l'applaudissent et disent :* Oui! oui! il a raison! *et répondent aux cris :* A l'ordre! *par les cris* : Non! non! — *Le tumulte est à son comble; il dure plusieurs minutes, pendant lesquelles l'orateur, calme au milieu du bruit, attend que le silence soit rétabli. — M. le président agite vivement la sonnette; enfin, profitant d'un moment de calme, l'orateur s'écrie :*)

Je demande de continuer et d'achever ma phrase; j'ai le droit d'être entendu. (*Les tribunes et quelques voix dans l'assemblée :* Oui! oui!) J'ai dit que notre patriotisme était mort ou presque mort.... J'allais ajouter, si l'impatience du congrès

Digitized by Google

ne m'en eût ôté le pouvoir : Si nous nous laissons engager dans les voies tortueuses de la diplomatie et des négociations (*bravo*); et je me félicite presque d'avoir été la cause d'un rappel à l'ordre, puisque mes paroles, auxquelles l'assemblée a prêté un autre sens que le mien, m'ont fourni l'occasion de faire éclater une noble indignation : je me félicite surtout que cette fausse interprétation ait fourni à un ancien militaire l'occasion de protester avec une énergie telle, qu'elle me donne l'assurance, quand l'heure du combat sera venue, que nous le verrons se signaler aux premiers rangs de nos braves. (*Explosion d'hilarité mêlée d'applaudissements. — Tous les regards se portent sur M. le comte Duval de Beaulieu, qui, étourdi d'abord de l'apostrophe, finit par ne pouvoir se défendre de partager l'hilarité générale.*)

Dans cette question importante, les uns pensent, et je suis de ce nombre, que nous allons à de nouvelles déceptions. D'autres, au contraire, pensent que nous touchons à la fin de nos embarras. Elle est loin de moi cette pensée, que lorsque la nation sera accablée de lassitude et découragée par une longue attente, on viendra, non pas lui proposer d'acheter à prix d'argent les territoires qui lui ont toujours appartenu, mais de les abandonner, mais de renoncer sans compensation à nos droits de souveraineté sur le Limbourg. Elle est loin de moi la pensée de ceux qui craignent que l'article 68 de la constitution pourrait fournir au pouvoir législatif qui nous succédera, le moyen de faire un échange de territoire. Je ne veux pas concevoir de pareils soupçons, ni accuser les intentions de qui que ce soit; mais sans doute les ministres nous apprendront qu'ils s'engagent, eux ministres, à ne pas souffrir que l'intégrité du territoire reçoive la moindre atteinte. J'espère qu'ils nous apprendront qu'ils engagent leur responsabilité que jamais de leur consentement le territoire de la Belgique, tel qu'il est dans la constitution, ne subira de modification. (*Mouvement.*)

Mais si le congrès pense qu'il peut finir nos affaires par les négociations, et si l'on veut aller jusqu'à l'élection avant d'avoir fixé les limites du territoire, si le congrès ne veut pas qu'on croie qu'il révoque ses protestations énergiques contre les protocoles, il demandera au moins des garanties. Qu'on se lie bien; le congrès doit bien faire ses conditions, et il les stipulera, je l'espère; car la conférence, tout nous le prouve, ne paraît pas vouloir se départir des siennes. Qu'on fixe un délai, surtout, pour l'acceptation du prince; il le faut, car de deux choses l'une : ou il refusera ou il acceptera la couronne. S'il l'accepte, il l'acceptera avec conditions ou sans conditions; dans tous les cas il faut prendre une résolution prompte; le délai d'un mois est déjà assez long. Le rôle de la diplomatie, nous a-t-on dit, doit être court, très-court, infiniment court (*on rit*); et lorsque le congrès souscrit presque à se laisser abuser, toutefois à son insu, le ministère trouve trop court le délai d'un mois. Présentez donc au prince la couronne sans conditions!.... Mais la lettre de lord Ponsonby vous convie à faire le contraire. Fixez donc un délai, car lorsque la conférence saura qu'après ce délai la Belgique est prête à prendre des moyens énergiques pour en finir, elle prendra des résolutions favorables. Que si, au contraire, vous ne stipulez pas bien vos conditions, vous périrez, messieurs, et vous périrez en vous débattant dans le marasme. (*Mouvement*). Et vous aurez appris alors que lorsqu'on vous promet que le rôle de la diplomatie sera court et très-court, il est infiniment plus long. (*Des bravos et des applaudissements nombreux accueillent la fin de cette improvisation.*) (L., 3 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je demande la parole pour un fait personnel. On a fait, messieurs, par un habile moyen un appel à votre patriotisme, en ayant l'air de le soupçonner. La voix éloquente de l'honorable préopinant a trouvé de l'écho dans l'assemblée; seulement je suis étonné que cette voix se soit tue si longtemps. Je regrette surtout qu'on ne nous ait pas apporté ce stimulant plus tôt. (*Oh! oh! Violents murmures dans les tribunes publiques.*) (L., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT rappelle les tribunes au silence. (L., 3 juin.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) : Il n'y a qu'à lever la séance. (L., 3 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Dans les négociations officieuses qui ont eu lieu à Londres, jamais l'intégrité du territoire n'a été mise en doute. Je regrette que, par son absence du congrès, l'honorable orateur n'ait pas été à même de se fixer à cet égard. On fait un appel au ministère pour qu'il défende l'intégrité du territoire; mais on oublie que nous sommes liés comme ministres et comme députés, et que si nous cédions sur ce point, ce ne serait pas seulement une faiblesse, ce serait un parjure. Lorsque les négociations auront été faites, si vous manquez de patriotisme, l'honorable orateur viendra faire un appel à ce patriotisme et il sera écouté comme il l'a été aujourd'hui. Le rôle de la diplomatie doit être court, je l'ai dit et j'ai tout fait pour l'abréger. Mais je vous l'ai dit, l'état de l'Angleterre et de la France,

Digitized by Google

occupées de leurs élections, nous a empêché d'aller aussi vite que nous l'aurions voulu. Mais déjà, et il faudrait être de mauvaise foi pour le nier, nous avons fait un grand pas par la cession du Luxembourg. Du reste la volonté du congrès est la loi du ministère, et le ministère s'y conformera toujours. (I., 3 juin.)

M. FORGEUR : Je demande la parole pour un fait personnel. Il est vrai, messieurs, que j'ai pu manquer à quelques séances du congrès, et vous sentirez aisément que les motifs de mon absence sont tirés de ma position personnelle. Ayant une existence que j'ai dû créer par moi-même et indépendant par caractère, force m'a bien été de concilier mes travaux législatifs avec les occupations de ma profession. Mais le congrès m'est témoin que, dans aucune circonstance importante, mon vote n'a manqué au pays. (*Assentiment général.*) Maintenant, sans être guidé contre le ministère par un esprit d'hostilité, j'ose cependant lui demander où est la preuve du succès de ses négociations. Où sont les documents, quel est l'acte arrivé au ministère, portant que les puissances renoncent au protocole du 20 janvier? Qu'avons-nous pour prouver cette renonciation? Rien. Nous sommes en présence d'une lettre de lord Ponsonby, qui nous dit que nous aurons le Luxembourg moyennant une indemnité dont on ne dit pas la nature, et peut-être, comme on l'a déjà dit, la province du Limbourg. Vous n'avez qu'une lettre qui vous annonce le commencement des négociations, en sorte que depuis deux mois le ministère n'a pas fait faire un pas aux négociations. Je suis d'avis, messieurs, si nous recommençons à négocier, qu'un délai soit fixé, après lequel les négociations diplomatiques ne seront plus admises; selon moi, messieurs (vous direz peut-être que je ne fais que de tristes prévisions), vous n'aurez ni le Luxembourg ni le Limbourg, mais vous aurez la dette. (I., 2 juin.)

M. DEVAUX, ministre d'État, compare l'état des affaires quand il est arrivé au ministère, à celui actuel, qu'il trouve beaucoup plus beau, dont il revendique sa part de gloire, surtout en ce que la sympathie avec la France est effacée.

Mais enfin, par quel système voulez-vous remplacer le nôtre? Voulez-vous la guerre comme un sauvage? (*Murmures.*) Nous aurons le droit de vous demander (*murmures*), non pas à tous (car le ministère a ici une majorité sur laquelle il peut compter), mais à plusieurs d'entre vous, s'ils ont toujours voulu l'indépendance. (E., 3 juin.)

M. RAIKEM, rapporteur, fait observer que la discussion s'est écartée de l'objet à l'ordre du jour. Il rappelle qu'il s'agit, non de la question de paix ou de guerre, mais des amendements de MM. Beyts et Jottrand, etc. L'orateur combat les amendements et conclut à l'adoption de l'article 1er. (I., 3 juin.)

M. HELIAS D'UDDEGHEM parle en faveur des amendements. (*La clôture! la clôture!*) (I., 3 juin.)

L'assemblée, consultée, se prononce pour la clôture. (I., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT lit le sous-amendement de M. Van Meenen, qui, du consentement de M. le baron Beyts, devient le n° 1° de l'amendement de ce dernier. Il est ainsi conçu :

« N'entendant (le congrès) aucunement déroger à sa protestation du 1er février 1831 contre le protocole du 20 janvier et contre les protocoles subséquents de la conférence de Londres. » (I., 3 juin.)

M. DE ROBAULX demande l'appel nominal sur cet amendement. (E., 3 juin.)

Il est procédé au vote par appel nominal : 129 membres votent *contre* l'amendement, 72 votent *pour* (1); en conséquence l'amendement est rejeté. (P. V.)

Ont voté *contre* : MM. Marlet, Le Bon, le comte d'Oultremont, d'Hanens-Peers, Du Bus, Gendebien (père), de Behr, l'abbé Andries, de Muelenaere, Bosmans, l'abbé Corten, le baron Verseyden de Varick, le vicomte Desmanet de Biesme, Roels, le baron Frédéric de Sécus, Jaminé, de Man, l'abbé Pollin, de Coninck, le baron de Pélichy van Huerne, Domis, Verwilghen, Annez de Zillebeecke, Allard, le baron de Leuze, le baron de Terbecq, Surmont de Volsberghe, le comte Werner de Mérode, de Decker, le chevalier de Theux de Meylandt, le baron Joseph d'Hooghvorst, Zoude (de Saint-Hubert), Gustave de Jonghe, Thienpont, Cruts, Thorn, François Lehon, Charles Rogier, Henri de Brouckere,

(1) Il y a ici une erreur dans le procès-verbal de la séance : 129 et 72 font 201, tandis qu'il n'y a que 200 membres du congrès, et qu'il est constaté par la liste de présence que 193 membres seulement ont assisté à la séance. Suivant les journaux l'*Indépendant*, le *Courrier*, le *Journal des Flandres* et autres du 3 juin, 192 membres auraient répondu à l'appel nominal : 120 auraient voté *contre* l'amendement de M. Van Meenen, et 72 *pour*. Ce résultat est encore inexact; car, d'après ce que rapportent l'*Indépendant* et le *Courrier*, 5 membres ont été absents pendant l'appel nominal; le nombre des votants n'a donc pu être que de 188. En effet, les renseignements donnés par les mêmes journaux, à l'occasion d'un second appel nominal, prouvent que 118 membres seulement ont voté *contre* l'amendement et 70 *pour*; ensemble 188.

Digitized by Google

Isidore Fallon, le comte d'Arschot, Joos, Goethals-Bisschoff, de Roo, Mulle, de Tiecken de Terhove, Destouvelles, le comte Duval de Beaulieu, le baron de Stockhem, Deswert, le baron Osy, d'Hanis van Cannart, Claes (d'Anvers), le marquis de Rodes, Raikem, Picquet, l'abbé Wallaert, le comte de Bergeyck, le baron de Coppin, Béthune, le comte Félix de Mérode, le comte de Quarré, Morel-Danheel, Vercruysse-Bruneel, Van Innis, Struye-Provoost, Vandenhove, Cauvin, Du Bois, Jacobs, Albert Cogels, Peeters, Le Grelle, de Sebille, Serruys, Baugniet, le baron Van Volden de Lombeke, le baron de Liedel de Well, Henri Cogels, Lefebvre, de Lehaye, Demelin, Van Snick, Cols, le baron de Viron, de Nef, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, de Ville, le comte de Bocarmé, François, Trentesaux, Jacques, Henry, de Rouillé, Buylaert, Delwarde, Hippolyte Vilain XIIII, le vicomte de Bousies de Rouveroy, le comte d'Ansembourg, Van Hoobrouck de Mooreghem, Claes (de Louvain), Fransman, Lecocq, l'abbé de Foere, Coppieters, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Rouppe, Meeûs, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Barthélemy, Devaux, Lebeau, Barbanson, de Wandre, Nothomb, le comte de Renesse, de Gerlache....

Ont voté *pour :* MM. Van de Weyer, Liedts, le baron de Woelmont, Vander Belen, le vicomte Charles Vilain XIIII, l'abbé Dehaerne, Le Bègue, Berger, Fendius, Bredart, Thonus, Van der Looy, le baron d'Huart, Blomme, Vergauwen-Goethals, Ooms, de Robaulx, d'Elhoungne, le baron Beyts, Jean-Baptiste Gendebien, Alexandre Gendebien, Blargnies, Seron, l'abbé van Crombrugghe, l'abbé Verduyn, Jottrand, Dumont, Brabant, Lardinois, de Selys Longchamps, l'abbé Van de Kerckhove, le baron de Sécus (père), Charles Coppens, d'Martigny, Olislagers de Sipernau, Bischoff, Marcq, Constantin Rodenbach, Collet, Geudens, le baron de Meer de Moorsel, Eugène de Smet, Frison, Nalinne, Defacqz, Gelders, l'abbé Joseph de Smet, Alexandre Rodenbach, Simons, Louis Coppens, Drèze, Fleussu, de Schiervel, Helias d'Huddeghem, Rosseeuw, Teuwens, Destriveaux, Doreye, Davignon, Nopener.... (I., 3 juin.)

Absents : MM. Jean Goethals, Pirmez, de Labeville, Masbourg, Charles de Brouckere.

(I., 3 juin.)

On met ensuite aux voix par appel nominal l'amendement de M. Jottrand, qui tend à fixer un délai d'un mois pour la prestation du serment, sauf ce délai passé à déclarer l'élection comme non avenue. (I., 3 juin.)

191 membres répondent à l'appel : 137 votent *contre* l'amendement, 54 *pour ;* en conséquence l'amendement est rejeté. (P. V.)

Ont voté *contre :* MM. Marlet, Le Bon, le comte d'Oultremont, d'Hanens-Peers, Du Bus, Gendebien (père), l'abbé Andries, de Muelenaere, Bosmans, l'abbé Corten, le baron Verseyden de Varick, le vicomte Desmanet de Biesme, Roels, le baron Frédéric de Sécus, Jaminé, de Man, l'abbé Pollin, de Coninck, le baron de Pélichy van Huerne, Domis, Verwilghen, Annez de Zillebeecke, Allard, le baron de Leuze, le baron de Terbecq, Surmont de Volsberghe, le comte Werner de Mérode, de Decker, le chevalier de Theux de Meylandt, le baron Joseph d'Hooghvorst, Zoude (de Saint-Hubert), Gustave de Jonghe, Thienpont, Cruts, Thorn, François Lehon, Charles Rogier, Henri de Brouckere, Isidore Fallon, le comte d'Arschot, Joos, Goethals-Bisschoff, de Roo, Mulle, Destouvelles, le comte Duval de Beaulieu, le baron de Stockhem, Deswert, le baron Osy, d'Hanis van Cannart, Claes (d'Anvers), le marquis de Rodes, Raikem, Picquet, l'abbé Wallaert, le comte de Bergeyck, le baron de Coppin, Béthune, le comte Félix de Mérode, le comte de Quarré, Morel-Danheel, Vercruysse-Bruneel, Van Innis, Struye-Provoost, Vandenhove, Cauvin, Du Bois, Jacobs, Albert Cogels, Peeters, Le Grelle, de Sebille, Serruys, Baugniet, le baron van Volden de Lombeke, le baron de Liedel de Well, Henri Cogels, Lefebvre, Demelin, Cols, le baron de Viron, de Nef, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, de Ville, le comte de Bocarmé, François, Trentesaux, Jacques, Henry, de Rouillé, Buylaert, Delwarde, Hippolyte Vilain XIIII, le vicomte de Bousies de Rouveroy, le comte d'Ansembourg, Van Hoobrouck de Mooreghem, Lecocq, l'abbé de Foere, Coppieters, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Rouppe, Meeûs, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Barthélemy, Devaux, Lebeau, Barbanson, de Wandre, Nothomb, le comte de Renesse, de Gerlache, Van de Weyer, Liedts, le baron de Woelmont, Vander Belen, le vicomte Charles Vilain XIIII, Le Bègue, Berger, Fendius, le baron d'Huart, Blomme, Ooms, Dumont, de Selys Longchamps, le baron de Sécus (père), d'Martigny, Olislagers de Sipernau, Bischoff, Marcq, Simons, de Schiervel, Destriveaux, Doreye, Jean Goethals, Pirmez....

Ont voté *pour :* MM. de Tiecken de Terhove, de Lehaye, Van Snick, Claes (de Louvain), Fransman, l'abbé Dehaerne, Bredart, Thonus, Vergauwen-Goethals, de Robaulx, d'Elhoungne, le baron Beyts, Jean-Baptiste Gendebien, Alexandre Gendebien, Blargnies, Seron, l'abbé

Digitized by Google

Van Crombrugghe, l'abbé Verduyn, Jottrand, Brabant, Lardinois, l'abbé Van de Kerckhove, Charles Coppens, Constantin Rodenbach, Collet, Geudens, le baron de Meer de Moorsel, Eugène de Smet, Frison, Nalinne, Defacqz, Gelders, l'abbé Joseph de Smet, Louis Coppens, Drèze, Fleussu, Helias d'Huddeghem, Rosseeuw, Teuwens, Davignon, Nopener, de Labeville, Masbourg, Alexandre Rodenbach, Charles de Brouckere.... (I., 3 juin.)

Absent : M. Vander Looy. (I., 3 juin.)

S'est abstenu de voter : M. Jottrand. (I., 3 juin.)

M. DE ROBAULX demande que son vote négatif soit inséré au procès-verbal. (P. V.)

M. DESTOUVELLES déclare qu'il retire son amendement. (P. V.)

M. LIEDTS le reprend et le reproduit pour son compte. (P. V.)

On procède à l'appel nominal sur cet amendement ; 176 membres répondent à l'appel : 129 votent *contre*, 47 *pour ;* en conséquence l'amendement est rejeté. (P. V.)

Ont voté *contre :* MM. Marlet, Le Bon, le comte d'Oultremont, d'Hanens-Peers, Du Bus, Gendebien (père), de Behr, l'abbé Andries, de Muelenaere, Bosmans, l'abbé Corten, le baron Verseyden de Varick, le vicomte Desmanet de Biesme, Roels, le baron Frédéric de Sécus, de Man, l'abbé Pollin, de Coninck, le baron de Pélichy van Huerne, Domis, Verwilghen, Annez de Zillebeecke, Allard, le baron de Leuze, le baron de Terbecq, Surmont de Volsberghe, le comte Werner de Mérode, de Decker, le baron Joseph d'Hooghvorst, Zoude (de Saint-Hubert), Gustave de Jonghe, Thienpont, Thorn, François Lehon, Charles Rogier, Isidore Fallon, le comte d'Arschot, Joos, Goethals-Bisschoff, Mulle, Destouvelles, le comte Duval de Beaulieu, le baron de Stockhem, Deswert, le baron Osy, d'Hanis van Cannart, Claes (d'Anvers), le marquis de Rodes, Raikem, l'abbé Wallaert, le comte de Bergeyck, le baron de Coppin, Béthune, le comte Félix de Mérode, le comte de Quarré, Morel-Danheel, Vercruysse-Bruneel, Van Innis, Struye-Provoost, Vandenhove, Cauvin, Du Bois, Jacobs, Albert Cogels, Peeters, Le Grelle, Serruys, Baugniet, le baron Van Volden de Lombeke, le baron de Liedel de Well, Henri Cogels, Lefebvre, Demelin, Cols, le baron de Viron, de Nef, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, de Ville, le comte de Bocarmé, François, Trentesaux, Jacques, Henry, de Rouillé, Buylaert, Delwarde, Hippolyte Vilain XIIII, le vicomte de Bousies de Rouveroy, Van Hoobrouck de Mooreghem, l'abbé de Foere, Coppieters, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Meeûs, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Barthélemy, Devaux, Lebeau, Barbanson, de Wandre, Nothomb, le comte de Renesse, de Gerlache, Van de Weyer, le baron de Woelmont, le vicomte Charles Vilain XIIII, Le Bègue, Berger, Fendius, Van der Looy, le baron d'Huart, Vergauwen-Goethals, l'abbé van Crombrugghe, l'abbé Verduyn, Brabant, l'abbé Van de Kerckhove, le baron de Sécus (père), d'Martigny, Bischoff, Marcq, l'abbé Joseph de Smet, Alexandre Rodenbach, Simons, de Schiervel, Helias d'Huddeghem, de Labeville, Jean Goethals, Masbourg....

Ont voté *pour :* MM. Jaminé, le chevalier de Theux de Meylandt, Cruts, Henri de Brouckere, de Roo, de Sebille, de Lehaye, Van Snick, le comte d'Ansembourg, Claes (de Louvain), Fransman, Lecocq, Rouppe, Liedts, Vander Belen, Bredart, Thonus, Blomme, Ooms, d'Elhoungne, le baron Beyts, Jean-Baptiste Gendebien, Blargnies, Dumont, Lardinois, de Selys Longchamps, Olislagers de Sipernau, Constantin Rodenbach, Collet, Geudens, Nalinne, Defacqz, Louis Coppens, Drèze, Fleussu, Teuwens, Destriveaux, Doreye, Davignon, Nopener, Pirmez.... (I., 3 juin.)

Se sont abstenus de voter : MM. l'abbé Dehaerne, de Robaulx, Alexandre Gendebien, Seron, Jottrand, Charles Coppens, le baron de Meer de Moorsel, Eugène de Smet, Frison, Gelders, Rosseeuw, Camille de Smet, Beaucarne, Speelman-Rooman. (I., 3 juin.)

Absents : MM. Picquet, de Tiecken de Terhove, Charles de Brouckere. (I., 3 juin.

M. LE PRÉSIDENT met aux voix l'art. 1er du projet de la section centrale, qui est ainsi conçu :

« L'élection du chef de l'État sera proclamée » dans les termes fixés par le décret du 29 janvier » 1831. » (I., 3 juin, et A. C.)

On procède à ce vote par appel nominal : 158 membres votent *pour*, 31 *contre ;* en conséquence l'art. 1er est adopté. (P. V.)

Ont voté *pour :* MM. Van de Weyer, le baron de Woelmont, Van der Belen, le vicomte Charles Vilain XIIII, Le Bègue, Marlet, Le Bon, Fendius, le comte d'Oultremont, d'Hanens-Peers, Du Bus, Bredart, Gendebien (père), de Behr, le baron d'Huart, l'abbé Andries, de Muelenaere, Blomme, Bosmans, l'abbé Corten, le baron Verseyden de Varick, le vicomte Desmanet de Biesme, Roels, le baron Frédéric de Sécus, Jaminé, Ooms, de Man, l'abbé Pollin, de Coninck, l'abbé Van Crombrugghe, le baron de Pélichy Van Huerne, l'abbé Verduyn, Domis, Verwilghen,

Digitized by Google

Annez de Zillebeecke, Allard, le baron de Leuze, le baron de Terbecq, Surmont de Volsberghe, le comte Werner de Mérode, Dumont, de Decker, le chevalier de Theux de Meylandt, le baron Joseph d'Hooghvorst, Zoude (de Saint-Hubert), le baron de Sécus (père), Gustave de Jonghe, d'Martigny, Olislagers de Sipernau, Bischoff, Marcq, Thienpont, Cruts, Thorn, Collet, François Lehon, Charles Rogier, Henri de Brouckere, Isidore Fallon, le comte d'Arschot, Joos, Goethals-Bischoff, de Roo, Mulle, de Tiecken de Terhove, Defacqz, Gelders, l'abbé Joseph de Smet, Simons, Louis Coppens, Drèze, Destouvelles, le comte Duval de Beaulieu, Fleussu, le baron de Stockhem, de Schiervel, Deswert, le baron Osy, d'Hanis van Cannart, Claes (d'Anvers), le marquis de Rodes, Raikem, Picquet, l'abbé Wallaert, le comte de Bergeyck, le baron de Coppin, Béthune, le comte Félix de Mérode, le comte de Quarré, Morel-Danheel, Vercruysse-Bruneel, Van Innis, Struye-Provoost, Vandenhove, Destriveaux, Cauvin, Du Bois, Albert Cogels, Peeters, Le Grelle, Doreye, de Sebille, Serruys, Nopener, Baugniet, le baron Van Volden de Lombeke, le baron de Liedel de Well, Henri Cogels, Lefebvre, Jean Goethals, de Lehaye, Demelin, Van Snick, Cols, le baron de Viron, de Nef, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, de Ville, Camille de Smet, Beaucarne, François, Roeser, Trentesaux, Jacques, Henry, Watlet, de Rouillé, Buylaert, Delwarde, Hippolyte Vilain XIIII, le vicomte de Bousies de Rouveroy, de Labeville, le comte d'Ansembourg, Van Meenen, Van Hoobrouck de Mooreghem, Masbourg, Claes (de Louvain), Fransman, Lecocq, l'abbé de Foere, Coppieters, Pirmez, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Meeûs, Rodriguez d'Evora y Vega, Barthélemy, Devaux, Lebeau, Barbanson, de Wandre, Nothomb, le comte de Renesse, de Gerlache....

Ont voté *contre* : MM. Liedts, l'abbé Dehaerne, Thonus, Van der Looy, Vergauwen-Goethals, de Robaulx, d'Elhoungne, Jean-Baptiste Gendebien, Alexandre Gendebien, Blargnies, Seron, Lardinois, de Selys Longchamps, l'abbé Van de Kerckhove, Charles Coppens, Jottrand, Constantin Rodenbach, Geudens, le baron de Meer de Moorsel, Frison, Nalinne, Alexandre Rodenbach, Helias d'Huddeghem, Rosseeuw, Teuwens, Pirson, Forgeur, Beaucarne, Speelman-Rooman, Charles de Brouckere.... (I., 3 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT fait observer que le décret du 29 janvier impose au roi l'obligation de prêter serment à la constitution telle qu'elle a été votée par le congrès. (E., 3 juin.)

DE TOUTES PARTS : C'est bien entendu. (E., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de l'article 2, ainsi conçu :

« Art. 2. Le gouvernement est autorisé à ouvrir » des négociations pour terminer toutes les ques- » tions territoriales, au moyen de sacrifices pécu- » niaires, et à faire des offres formelles en ce » sens. » (E., 3 juin, et P. V.)

Il est ensuite donné lecture de l'amendement suivant :

« Attendu que le gouvernement est suffisamment autorisé par la constitution, pour ouvrir telles négociations diplomatiques qu'il trouvera convenir, sans avoir besoin de l'autorisation spéciale du congrès, qu'il ne réclame pas d'ailleurs; mais qu'il est du plus haut intérêt pour la Belgique que le ministère use, dans ces graves circonstances, de ce pouvoir constitutionnel;

» Attendu que nos différends avec la Hollande ne consistent pas uniquement en questions territoriales, et qu'il importe d'ouvrir les négociations sur tous les points litigieux, si l'on ne veut pas les voir traîner en longueur, devenir illusoires ou attirer sur le pays tous les inconvénients de transactions partielles;

» Le député soussigné a l'honneur de proposer au congrès de supprimer l'article 2 du projet, et de demander par un message que le gouvernement ouvre incessamment des négociations sur tous les différends entre la Hollande et la Belgique, pour les terminer au moyen de sacrifices pécuniaires.

» D'ELHOUNGNE. »

(A.)

MM. JOTTRAND, LEBEAU et DEVAUX combattent cet amendement. (I., 3 juin.)

M. DESTOUVELLES l'appuie. (I., 3 juin.)

Incident.

M. DE ROBAULX : Messieurs, on vient de me communiquer des copies de protocoles nouveaux, sous les nos 23 et 24, le premier du 10 mai, le deuxième en date du 21 du même mois; je suis loin de vouloir jeter dans la discussion un incident imprévu, et l'on me rendra assez de justice pour croire que je n'ai pas fabriqué ces protocoles (*on rit*) : je n'affirme pas qu'ils soient authentiques; cependant, lorsqu'il s'agit d'une question aussi importante il faudrait pouvoir méditer sur ces pièces, qui peuvent singulièrement influer sur nos décisions; d'après une lecture rapide, il m'a paru que la conférence de Londres ne veut pas se départir des bases admises dans ses précédents

Digitized by Google

protocoles. Si le congrès veut que je les lise... (I., 3 juin.)

Plusieurs voix dans la tribune publique : Oui! oui! (*Agitation dans l'assemblée.*) (I., 3 juin.)

M. CHARLES ROGIER : Jusqu'ici, si quelquefois les tribunes avaient manqué au respect qu'elles doivent à l'assemblée, elles ne s'étaient pas permis de donner leur opinion. Avant d'entendre la lecture des protocoles qu'on nous annonce, je voudrais que M. de Robaulx nous dît de quelle main il les tient, afin de savoir quel degré de confiance ils méritent. (I., 3 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : On m'a dit officieusement dans cette assemblée qu'il était arrivé des protocoles. Je ne sais, messieurs, d'où ils viennent; quant au but de ceux qui les envoient (*murmures*)... je n'inculpe les intentions d'aucun membre de l'assemblée; mais si je suis sûr des intentions de ceux qui ont reçu les protocoles, je n'en dis pas autant de ceux qui les ont envoyés. J'affirme du reste, sur l'honneur, que depuis que je suis au ministère, aucune notification ne m'a été faite ni officiellement ni officieusement, et il ne peut y avoir de protocoles pour nous que ceux qui nous auraient été officiellement notifiés. (I., 3 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : J'ai appris, il y a quelques instants, de M. de Robaulx, qui m'avait fait la communication officieuse des protocoles, quelle était la personne qui les lui avait remis. Il m'a désigné l'individu; je suis sorti de l'assemblée, j'ai parlé à la personne, qui m'a dit que ces protocoles lui avaient été remis ce matin par un Anglais qui était reparti à l'instant pour Francfort. (*Agitation dans l'assemblée.*) (I., 3 juin.)

M. JOTTRAND demande qu'on renvoie la discussion à demain pour avoir le temps de prendre connaissance des protocoles. (I., 3 juin.)

M. DE ROBAULX : Je demande à continuer. Mon intention n'était pas de vous faire lecture de ces protocoles; je voulais seulement exprimer le désir qu'avant de confier au ministère le soin de faire des négociations, on donne le temps de voir ces pièces, de les méditer. Lorsqu'il s'agit d'un intérêt aussi grave, il ne faut pas prendre à la légère des décisions dont plus tard vous auriez lieu de vous repentir. Je ne veux pas ici assaillir le ministère à coups de protocoles, quoiqu'il nous en ait assommé. (*Ici des cris d'une approbation extrêmement bruyante partent de la tribune publique. Plusieurs membres quittent leur place en tumulte, l'agitation est extrême.*) (I., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT, au milieu du bruit : La séance est levée. (*Toute l'assemblée est debout, beaucoup de membres se disposent à sortir.*) (I., 3 juin.)

M. CHARLES ROGIER : M. le président, l'assemblée n'a pas été consultée sur la levée de la séance. (I., 3 juin.)

PLUSIEURS VOIX : En place! en place! (I., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT agite la sonnette; il prie les membres de l'assemblée de reprendre leurs places, ce qu'il obtient avec beaucoup de peine. (I., 3 juin.)

M. DESTOUVELLES parle du milieu de la salle et au milieu du bruit. (I., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Les tribunes ont plusieurs fois interrompu la discussion, c'est un fait certain. J'ai voulu, comme l'article 26 du règlement m'y autorise, suspendre la séance. Voici le texte de cet article :

« Si l'assemblée devient tumultueuse, le prési-» dent annonce qu'il va suspendre la séance. » Si le trouble continue, il suspend la séance » pendant une heure, durant laquelle les députés » se réunissent dans leurs sections respectives. »

M. CHARLES ROGIER : L'assemblée n'était pas tumultueuse; il y a un article contre les tribunes. (I., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT lit l'article 40 du règlement :

« Pendant tout le cours de la séance, les per-» sonnes placées dans les tribunes se tiennent dé-» couvertes et en silence.

» Toute personne qui donne des marques d'ap-» probation ou d'improbation est sur-le-champ » exclue des tribunes par ordre du président.

» Tout individu qui trouble les délibérations » est traduit sans délai, s'il y a lieu, devant l'au-» torité compétente. » (I., 3 juin.)

M. FORGEUR : Il y a lieu de faire évacuer la tribune publique. On s'y comporte d'une manière indécente, et ce n'est pas la première fois : le règlement n'est jamais exécuté à cet égard. (I., 3 juin.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU pense que les tribunes seront maintenant suffisamment averties; il demande que la discussion continue. (I., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT invite les bons citoyens des tribunes à en faire la police eux-mêmes et à arrêter les perturbateurs. (I., 3 juin.)

M. DE ROBAULX continue son discours; il annonce que depuis dix jours il connaissait l'existence des protocoles par une lettre qu'il avait reçue de Paris; il persiste à demander le renvoi de la discussion à demain. (I., 3 juin.)

Digitized by Google

M. LE BARON DE SÉCUS (père) soutient qu'on ne doit avoir égard qu'aux protocoles qui ont été communiqués. (I., 3 juin.)

MM. VAN DE WEYER et **LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT** demandent que la discussion ne soit pas interrompue à cause de ces protocoles. (I., 3 juin.)

M. LE BARON BEYTS demande le renvoi à demain. (I., 3 juin.)

M. LE PRÉSIDENT met aux voix le renvoi à demain. (I., 3 juin.)

Une forte majorité se prononce pour la continuation de la discussion. (I., 3 juin.)

Reprise de la discussion.

Une longue discussion s'engage et sur l'article 2 et sur les protocoles. On entend MM. *Lebeau, Devaux, François, le comte Duval de Beaulieu, le comte d'Arschot, Nothomb, Henri de Brouckere, de Robaulx, Camille de Smet, Cruts.* (I., 3 juin.)

MM. FORGEUR et **GENDEBIEN** soutiennent l'amendement de M. d'Elhoungne. (E., 3 juin.)

M. CHARLES ROGIER dépose une proposition, par laquelle il demande que les articles 2, 3 et 4 soient distraits du projet de décret de la section centrale, comme étrangers à l'élection du chef de l'État. (E., 3 juin.)

Plusieurs membres demandent le renvoi de la discussion à demain; la majorité fait mine de vouloir rester en place et de voter sur l'article 2. (I., 3 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN demande si on veut enlever la question par famine. (I., 3 juin.)

M. DE ROBAULX : Il est cinq heures; il y a six heures que nous sommes en séance. (I., 3 juin.)

Plusieurs membres quittent leurs places. Enfin la séance est levée. (I., 3 juin.)

Il est cinq heures. (P. V.)

SÉANCE

DU JEUDI 2 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

Jamais le public ne s'est montré plus empressé. De bonne heure, les portes du palais National étaient assiégées par la foule. Toutes les tribunes sont encombrées de spectateurs.

La séance est ouverte à onze heures. (P. V.)

M. LE BARON DE PÉLICHY VAN HUERNE : Avant d'ouvrir la séance, je demande que M. le président donne lecture des articles du règlement relatifs aux tribunes publiques. Hier, nous avons été témoins de désordre... (I., 4 juin.)

Une voix, dans la tribune publique: L'assemblée doit donner l'exemple. (I., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Attendez la lecture du procès-verbal. (I., 4 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (C., 4 juin.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre de M. Buyse-Verscheure informant l'assemblée qu'une indisposition l'empêche depuis deux jours d'assister aux séances du congrès. (P. V.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

M. Fournelle, à Mons, demande une interprétation du décret du 8 avril dernier sur l'emprunt des 12 millions.

M. Lizoir, artificier à Paris, propose de venir établir en Belgique des batteries incendiaires de son invention, pour l'attaque et la défense des places fortes.

Onze tanneurs de Gand demandent que les droits

Digitized by Google

sur les écorces de chêne exportées soient augmentés.

M. Enckhausen, d'Aix-la-Chapelle, demande des lettres de naturalisation.

Six membres de la Légion d'honneur, à Mons, demandent le payement de l'arriéré de leur traitement. (I., 4 juin, et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées aux commissions compétentes. (P. V.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN rappelle qu'une pétition a été adressée au congrès il y a déjà longtemps par des légionnaires de Mons, pour obtenir le payement de la modique pension de retraite attachée à leurs brevets. Il voudrait que le congrès considérât cette affaire comme urgente et se fît faire le plus tôt possible un rapport de la commission qui en est chargée. (E., 4 juin.)

M. VAN SNICK parle dans le même sens. (E., 4 juin.)

M. FRISON parle aussi dans le même sens, et fait remarquer qu'une pétition de même nature a été adressée au ministre de la guerre; il voudrait que le ministre donnât son avis. (E., 4 juin.)

Budgets des départements des affaires étrangères et de la marine pour l'exercice 1831.

M. le ministre des affaires étrangères et de la marine transmet au congrès le budget de ces deux ministères (1). (P. V.)

L'assemblée en ordonne l'impression, la distribution et le renvoi à l'examen des sections. (P. V.)

Motion d'ordre.

M. LE BARON DE PÉLICHY VAN HUERNE renouvelle sa demande tendant à ce qu'il soit donné lecture des articles du règlement relatifs aux tribunes publiques. Je demande, ajoute-t-il, lecture de ces articles, afin qu'ils soient mis à exécution si on trouble l'ordre, d'autant plus que, d'après certains journaux, les tribunes font autorité ici. Il ne faut pas laisser croire à pareille chose. Nous sommes ici représentants de la nation, ayant le droit d'exprimer nos opinions. Elles peuvent n'être pas toutes conformes, mais il faut que nous ayons droit de les exprimer librement. (I., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Messieurs, je me suis tellement associé à la dignité, à la gloire de cette auguste assemblée, que tout ce qui pourrait les compromettre m'affligerait profondément. Si la scène qui a terminé hier cette séance devait se renouveler, je croirais que la faute doit m'en être imputée, que vous vous êtes trompés dans votre choix, et je n'hésiterais pas, soyez-en sûrs, à m'exécuter moi-même. C'est à vous, messieurs, que j'en appelle pour venir à mon aide, à vous souverains législateurs, juges et juges uniques de ce grand procès qui se plaide devant vous et dans lequel nul autre que vous n'a le droit d'intervenir, sans qu'à l'instant la nature de votre mission soit altérée et le salut public compromis. Je vous en conjure, messieurs, maintenons dans toute son intégrité la liberté de nos délibérations; mais épargnons-nous ces mouvements, ces expressions connues d'avance, qui provoquent l'approbation ou l'improbation de ceux qui n'ont à jouer ici qu'un rôle respectueux et purement passif. Il ne vous sera pas difficile, messieurs, de vous mettre à la hauteur de votre position; vous y avez toujours été. Terminons donc, mes chers collègues, comme nous avons commencé. Faisons tout ce qu'il est possible à la sagesse humaine de faire. Dieu fera le reste. Bannissons les personnalités et les paroles amères qui en provoquent de plus amères. Bannissons le langage des passions. Nous n'avons tous qu'un but, *le salut du pays*, et qu'un moyen d'y parvenir, *l'union*. Je ne répondrai certes pas au reproche de partialité dont on m'a accusé dans certain journal, c'est à vous seuls à me juger. Alors le public des tribunes n'aura plus le droit d'oublier ce qu'il nous doit. Au surplus, s'il en est qui l'oubliaient, je dois les prévenir que des mesures efficaces ont été prises pour que leurs tentatives soient à l'instant réprimées. (I., 4 juin.)

M. DE ROBAULX : Je demande la parole pour répondre aux paroles de M. le président. (*Non! non! Rumeurs.*) (I., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Je n'ai rien dit de personnel à M. de Robaulx. (I., 4 juin.)

M. DE ROBAULX : Mes paroles ont été quelquefois suivies d'applaudissements; quelques orateurs ont vu leurs talents accueillis par des marques d'approbation, mais je ne crois pas que personne ait calculé d'avance l'effet de ses paroles; quant à moi, si les paroles de M. le président contenaient quelque allusion qui me fût personnelle, je proteste contre ces paroles. (I., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : J'espère que l'assemblée me rendra assez de justice pour croire que je n'ai fait allusion dans les paroles que j'ai prononcées ni à M. de Robaulx ni à aucun autre membre de cette assemblée. J'ai exprimé les sentiments pénibles que m'avaient fait éprouver les désordres

(1) Voir *Pièces justificatives*, nos 247 et 248.

Digitized by Google

d'hier, et j'ai dit ce que je pensais qu'il fallait faire pour les éviter. (*Assentiment.*) (I., 4 juin.)

Suite de la discussion de la proposition concernant un nouveau plan de négociation.

La discussion est reprise sur l'art. 2 du projet de la section centrale relatif à un nouveau plan de négociation; cet article est ainsi conçu :

« Le gouvernement est autorisé à ouvrir des négociations pour terminer toutes les questions territoriales au moyen de sacrifices pécuniaires, et à faire des offres formelles dans ce sens. »

(P. V., et A. C.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une proposition faite à la fin de la séance dernière par M. Charles Rogier, qui demande la division du projet, en ce sens que l'article 1er déjà adopté formerait un décret séparé, et que les trois autres articles formeraient un second décret.

(I., 4 juin.)

M. LE BARON BEYTS : M. Rogier perd de vue que plusieurs députés n'ont voté pour l'article 1er que parce qu'il aplanissait la voie à un candidat qui négocierait plus avantageusement que tout autre, persuadés que son élection serait un gage de paix donné à la conférence.

(J. B., 4 juin.)

M. D'ELHOUNGNE combat la proposition de M. Rogier. (I., 4 juin.)

M. PIRSON appuie cette proposition.

(I., 5 juin.)

M. TRENTESAUX : C'est lorsque nous aurons voté sur les articles que nous déciderons s'ils doivent être séparés de la disposition qui concerne l'élection. (J. B., 4 juin.)

M. CHARLES ROGIER retire sa proposition.

(P. V.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Messieurs, je pense qu'il n'est pas inutile de vous donner lecture de l'article 2 qui est en discussion. Voici comment il est conçu : « Le gouvernement est » autorisé à ouvrir des négociations pour terminer » toutes les questions territoriales, au moyen de » sacrifices pécuniaires, et à faire des offres for- » melles dans ce sens. » Hier, messieurs, en discutant cet article, je le considérais comme inutile et comme ayant pour but d'accorder un bill d'indemnité au ministère. La connaissance du protocole n° 24 vous prouvera que j'avais raison; que ce n'était pas un bill d'indemnité pour l'avenir, mais pour le passé. Ce protocole est du 21 mai 1831. C'est le procès-verbal tenu par la conférence de Londres au sujet des communications qui lui sont faites par lord Ponsonby, lequel a quitté Bruxelles après avoir reçu le protocole n° 23, et s'être chargé, comme le dit la note du général Belliard, de faire des propositions sur le duché de Luxembourg.

L'orateur donne lecture de cette note :

« Le général Belliard est heureux de pouvoir » annoncer à M. le ministre des relations » extérieures de la Belgique qu'il reçoit avis de » son gouvernement que les propositions remises » par lord Ponsonby ont été accueillies par la » conférence de Londres, qui va ouvrir une né- » gociation pour faire obtenir à la Belgique la » cession du duché de Luxembourg, moyennant » une indemnité.

» La Belgique verra sans doute dans cette ré- » solution de la conférence une nouvelle preuve » des dispositions bienveillantes des grandes puis- » sances à son égard, et elle s'empressera sans » doute d'y répondre en faisant connaître prompte- » ment, et d'une manière nette et conciliante, ses » intentions relativement à l'indemnité, au moyen » de laquelle elle doit désirer de s'assurer la pos- » session du Luxembourg.

» Le général Belliard saisit avec empresse- » ment cette occasion d'assurer M. le ministre » des relations extérieures de sa haute considé- » ration. »

Quand nous reçûmes communication de cette note, nous demandâmes de quelle nature étaient ces propositions, au nom de qui les faisait lord Ponsonby et qui devait en être responsable. On a refusé de nous répondre, ou plutôt on nous a dit qu'on n'avait chargé lord Ponsonby de rien.

Le protocole n° 24 est une pièce essentielle à lire, car elle nous révèle les démarches faites par lord Ponsonby et au nom de qui il les a faites.

Voici les termes de ce protocole :

« Lord Ponsonby ayant, après la réception du » protocole n° 23, jugé de son devoir d'exposer en » personne à la conférence l'état des choses en » Belgique, a été entendu par les plénipotentiaires » des cinq cours.

» Considérant qu'il résulte des renseignements » donnés par lord Ponsonby :

» 1° Que l'adhésion du congrès belge aux bases » de séparation de la Belgique d'avec la Hollande » serait essentiellement facilitée, si les cinq cours » consentaient à appuyer la Belgique dans son » désir d'obtenir à titre onéreux l'acquisition du » grand-duché de Luxembourg;

» 2° Que le choix d'un souverain étant devenu » indispensable pour arriver à des arrangements » définitifs, le meilleur moyen d'atteindre le but

Digitized by Google

» proposé serait d'aplanir les difficultés qui entraveraient l'acceptation de la souveraineté de » la Belgique par le prince Léopold de Saxe-Cobourg, dans le cas où, comme tout autorise à le » croire, cette souveraineté lui serait offerte;

» Les plénipotentiaires sont convenus d'inviter » lord Ponsonby à retourner à Bruxelles, et de » l'autoriser à y déclarer :

» 1° Que les cinq puissances ne sauraient tarder plus longtemps à demander au gouvernement belge son adhésion aux bases destinées à » établir la séparation de la Belgique d'avec la » Hollande, bases auxquelles S. M. le roi des » Pays-Bas a déjà adhéré;

» 2° Qu'ayant égard au vœu énoncé par le gouvernement belge, de faire, à titre onéreux, l'acquisition du grand-duché de Luxembourg, les » cinq puissances promettent d'entamer, avec le » roi des Pays-Bas, une négociation dont le but » sera d'assurer, s'il est possible, à la Belgique, » moyennant de justes compensations, la possession de ce pays, qui conserverait ses rapports » actuels avec la confédération germanique;

» 3° Qu'aussitôt après avoir obtenu l'adhésion » du gouvernement belge aux bases de séparation, » les cinq puissances porteraient à la connaissance de la confédération germanique cette » adhésion, ainsi que l'engagement pris de leur » part d'ouvrir une négociation à l'effet d'assurer » à la Belgique, s'il est possible, moyennant de » justes compensations, la possession du grand-duché de Luxembourg; les cinq puissances inviteraient en même temps la confédération germanique à suspendre, pendant le cours de cette » négociation, la mise à exécution des mesures » arrêtées pour l'occupation militaire du Grand-Duché;

» 4° Que lorsque le gouvernement belge aurait » donné son adhésion aux bases de séparation, et » que les difficultés relatives à la souveraineté de » la Belgique se trouveraient aplanies, les négociations nécessaires pour mettre ces bases à exécution seraient aussitôt ouvertes avec le souverain de la Belgique et sous les auspices des cinq » puissances;

» 5° Enfin que, si cette adhésion n'était pas » donnée au 1er juin, lord Ponsonby, de concert » avec le général Belliard, aurait à exécuter les » instructions consignées dans le protocole n° 23, » du 10 mai (1), et à faire connaître au gouvernement belge les déterminations que les cinq cours » ont arrêtées, pour ce cas, par ledit protocole. »

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 184.

Messieurs, il suffit de lire cette pièce pour en saisir l'esprit et pour savoir quelle sera la ligne de conduite que nous devrons suivre. Je dis que l'article 2 est un bill d'indemnité, l'article 4 du protocole dit que ce bill était pour le passé. Le gouvernement belge, y dit-on, a émis le vœu de s'assurer la possession du Luxembourg à titre onéreux; maintenant on vous demande l'autorisation de négocier pour cela. Il résulte certes des mots du protocole que c'est le gouvernement qui a émis le vœu d'acheter le Luxembourg; cela nous explique comment lord Ponsonby a pu en faire la proposition à la conférence de Londres. J'espère qu'on nous donnera à cet égard des explications catégoriques. Si on a besoin d'un bill d'indemnité, qu'on le dise franchement. Nous discuterons ce bill, mais qu'on ne vienne pas nous demander l'autorisation de faire ce qu'on a déjà fait, c'est-à-dire de proposer d'acquérir le Luxembourg en cédant le Limbourg, ou du moins d'acquérir ces provinces à prix d'argent, propositions au moyen desquelles on veut s'assurer, dans le congrès, d'une majorité qui ne se trouve aujourd'hui si considérable que par des menées antérieures. (*Violents murmures.*) Messieurs, vous me répondrez si vous voulez; ne m'interrompez pas. Il faut, messieurs, qu'on pose les questions d'une manière nette. On vous propose aujourd'hui d'élire le prince de Saxe-Cobourg, et en même temps on vous demande d'autoriser le gouvernement à commencer des négociations, et lorsque deux ou trois mois se seront écoulés en négociations, on viendra vous demander si vous voulez acquérir le Luxembourg par le lâche abandon du Limbourg. Qu'on pose franchement les questions, je ne reculerai pas devant la solution. Qu'on le dise! veut-on l'adhésion aux protocoles? La nation répondra non. Voulez-vous acheter le Luxembourg en abandonnant le Limbourg? La nation répondra non. Moi, représentant de la nation, je dirai non. Qu'on s'explique toutefois et qu'on ne nous traîne pas dans des négociations sans issue, je ne dis pas possible, mais pas même probable! (I., 4 juin, et A. C.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, le ministère ne demande pas de bill d'indemnité, résultant de l'admission de l'article 2. Mais si le ministère a besoin d'un bill d'indemnité et si on ne le reconnaît, il en résulte que le ministère n'a pas le droit de faire les propositions de l'article 2. En effet, il a le droit ou il ne l'a pas. Si c'est son droit, il n'a pas besoin d'un bill d'indemnité, il n'aura besoin que de rendre compte de ses négociations. Si ce n'est pas son droit, il faut que vous le lui donniez d'une ma-

Digitized by Google

nière spéciale. Et quand le ministère vous demande l'autorisation spéciale de négocier, il ne demande pas un bill d'indemnité, mais que vous lui donniez des attributions qui sont en dehors de celles du pouvoir exécutif.

Mais, dit-on, le gouvernement n'a pas attendu jusqu'à ce jour pour négocier. Je puis le dire, messieurs, jamais le ministère n'a fait d'offres pour l'acquisition du Luxembourg. Mais dans le passé il se pourrait qu'on eût exprimé le vœux de s'assurer le Limbourg par des sacrifices. J'ai même la preuve que le gouvernement provisoire a émis formellement ce vœu. Je trouve cette preuve dans une pièce communiquée au congrès national et imprimée par ses ordres; et remarquez que je n'en fais pas un reproche au gouvernement provisoire dont le préopinant faisait partie. Voici donc ce qui a été écrit, non pas sous le ministère, mais sous le gouvernement provisoire. « Il est indis» pensable que le gouvernement se prépare, le » plus tôt possible, à traiter la question de la » dette et des colonies, non pour conclure avec la » Hollande, mais afin d'être à même de discuter » quelle serait la portion de la dette que la Bel» gique accepterait, et d'offrir même aussi des » indemnités pécuniaires pour la Flandre, Maes» tricht et ses enclaves, et le Luxembourg, terri» toires que nous n'acquerrons point sans sacrifi» ces, et pour la possession desquels nous n'avons » pas de compensations territoriales à offrir (1). »

Vous voyez, messieurs, que le vœu est ici formellement exprimé d'obtenir la possession paisible du Luxembourg au moyen de sacrifices, et cette pièce connue de tous a pu très-bien suffire pour autoriser lord Ponsonby à dire que le gouvernement belge désirait acquérir la possession du Luxembourg. Le ministère n'a pas fait cette proposition, il n'en a pas même exprimé le vœu. Ceux qui auraient pu en parler, ce sont les commissaires envoyés à Londres; eh bien, je les adjure de dire si je leur ai donné de telles instructions, et si leur mission ne s'est pas bornée à pressentir le prince sur l'acceptation du trône s'il lui était offert. Puisqu'on semble nous faire un reproche du passé, bien que nous n'ayons rien fait, c'est une raison de plus de lui donner aujourd'hui le droit de faire les négociations voulues par l'article 2; sans cela, messieurs, le ministère restera inactif, et il ne fera pas d'offre, parce qu'il n'en a pas le droit, à moins que vous ne le lui conférier pas une disposition particulière. (I., 4 juin.)

(1) Lettre du 10 janvier 1831, adressée par M. Van de Weyer à M. le comte de Celles, vice-président du comité diplomatique. Voir *Pièces justificatives*, n° 149.

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je demande la parole pour un fait personnel. (I., 4 juin.)

M. CHARLES ROGIER : On n'a rien dit de personnel contre M. Gendebien, et je ferai remarquer que toute la séance d'hier s'est passée en explications étrangères à l'objet à l'ordre du jour. (I., 4 juin.)

M. DE ROBAULX : M. Lebeau a dit que l'honorable préopinant était membre du gouvernement provisoire; c'était donc un fait personnel. M. Gendebien a donc le droit de répondre. (I., 4 juin.)

L'assemblée décide que M. Gendebien sera entendu. (I., 4 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : On vous a dit, messieurs, qu'on avait la preuve que le gouvernement provisoire avait émis le vœu d'acheter le Luxembourg, et on l'établit par une lettre que M. Van de Weyer écrivait étant à Londres; mais que dit cette lettre? que nous ne pourrons pas obtenir le Luxembourg sans sacrifices, et il était entendu des sacrifices pécuniaires, car nous étions bien décidés à maintenir l'intégrité du territoire : aussi M. Van de Weyer vous le dit-il expressément, en écrivant que nous n'avons pas de compensation territoriale à offrir. Du reste, la lettre de M. Van de Weyer n'exprime que son opinion, et rien ne prouve que le gouvernement provisoire l'ait partagée; pour le prouver il faudrait rapporter la réponse du gouvernement provisoire à M. Van de Weyer, ce dont je vous défie. (I., 4 juin.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE : Comme député à Londres, je dois dire que, si nous avons parlé d'indemnité, ce n'a été que d'indemnité pécuniaire; quant à faire un échange entre le Limbourg et le Luxembourg, nous avons dit que nous n'y consentirions jamais. Maintenant je vais parler sur l'article 2.

J'appuierai, messieurs, l'article 2 du décret qui nous est proposé par la section centrale, et le décret dans son ensemble, parce que je le crois utile dans le but d'obtenir la paix, comme préalable pour tenter les chances de la guerre. N'oublions pas qu'avant tout nous devons conserver le bon droit de notre côté; nous réserver, comme notre plus puissant auxiliaire, cette force morale que personne n'attaque impunément. Or, il est certain que si nous faisons les offres les plus conciliantes possible à la conférence, et que ces offres soient appuyées par l'élection d'un prince dont aucune puissance n'ait lieu de craindre l'influence hostile, nous constituerons cette conférence en demeure, et, dussions-nous en définitive exposer le pays aux désastres qu'entraîne la guerre, nous

Digitized by Google

aurons du moins prouvé au monde que ce n'était pas sans avoir essayé tous les moyens de conjurer les malheurs d'une triste collision. Les deuxième et troisième articles du projet de la section centrale me paraissent très-propres à satisfaire toutes les exigences tolérables de la conférence, et si je me permets de parler d'avance du troisième article, c'est que j'y trouve une connexité très-avantageuse avec le second; par celui-ci nous abandonnons de l'argent à la Hollande, qui en a grand besoin, pour avoir des hommes, dont elle n'a que faire, puisqu'ils ont pour elle une invincible répugnance; et pourquoi? parce que ces mêmes hommes, nos véritables compatriotes, sont à nous depuis trente-cinq ans, ayant fait partie des ci-devant départements français pendant vingt années, et pendant quinze autres des provinces méridionales des Pays-Bas, sous le titre de Belges, qui leur était donné et par les Hollandais et par le roi Guillaume lui-même.

Le troisième article, et je demande la permission d'en dire un mot très-brièvement, attendu qu'il se lie au premier dans mon opinion, laisse à la Hollande et à l'Allemagne toutes les garanties désirables par la possession plus ou moins longue des murailles de Maestricht, remises à une garnison germanique. Les gouvernements jusqu'ici ont beaucoup compté sur les bastions et les remparts. En nous montrant faciles sur ce point, nous leur prouverons que les sentiments d'honneur, de fraternité, d'humanité, dirigent particulièrement nos efforts pour conserver l'intégrité des limites fixées, non par nous-mêmes, mais par la grande division des provinces méridionales et septentrionales du ci-devant royaume des Pays-Bas. Joignez à ces concessions simultanées l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg, et vous aurez un ensemble de nature à agir fortement sur cette conférence composée d'hommes dont l'esprit, après tout, n'est point inaccessible aux impressions qui frappent vivement l'attention publique. Et croyez-vous que l'opinion du peuple anglais demeure sans influence sur son ministère lorsque vous aurez pris les résolutions qu'on vous propose? Croyez-vous qu'il trouve bon que le ministère expose légèrement nos provinces à une nouvelle réunion à la France, parce qu'au lieu de créer une Belgique bien constituée, fière, satisfaite d'elle-même, animée par un véritable esprit national, il aura paralysé son énergie, étouffé son enthousiasme, fait pâlir son drapeau patriotique à côté des couleurs d'une grande nation voisine? Non, messieurs, je ne puis me persuader facilement que leurs yeux restent toujours fermés à la lumière, lorsqu'elle se montrera plus vive que jamais dans la première ville du monde.

Et la probabilité de ce que j'avance ne se tire-t-elle pas de la conduite même de lord Ponsonby? Placé sur les lieux, il a enfin compris, depuis quelque temps, le système qui convenait à l'Angleterre et à l'Europe concernant la Belgique, système qui consiste à assurer son indépendance d'une manière stable et complète, système qu'il est impossible de méconnaître lorsqu'on a séjourné quelque temps parmi nous. Lord Ponsonby qui, je suis porté à le croire, avait d'abord pensé à une restauration de la maison de Nassau, a fini par se convaincre qu'il devait tendre à un autre but; il a embrassé notre cause, non par sympathie, mais pour remplir son devoir comme agent éclairé de l'Angleterre; il a vu que la Belgique, gouvernée par cette famille, ou mal limitée, ne promettait point d'avenir, et s'il n'a pas encore obtenu de la conférence des résolutions conformes à ses lumières personnelles, c'est qu'une conférence de diplomates, dont les cours sont placées à des centaines de lieues du centre de la réunion, est aussi difficile à mouvoir qu'un congrès national auquel il faut faire prendre une grande résolution politique.

Dans des conversations particulières, j'ai reçu de quelques membres de cette assemblée que j'honore particulièrement, le reproche d'avoir voté contre un terme imposé à l'acceptation du prince; on m'a dit que les partisans les plus prononcés éloignent ainsi de leurs rangs des hommes qui voulaient une fin à nos affaires. Eh! messieurs, qui plus que moi soupire après cette fin si désirable? Depuis huit mois, je ne vis plus pour moi-même; j'ai abandonné mon domicile ordinaire, ma famille, tous mes intérêts, pour ne m'occuper que des affaires de mon pays; j'y ai sacrifié toute mon existence; j'ai négligé mes devoirs de père pour remplir ceux de citoyen, et je n'ai refusé aucune démarche pénible : croyez-vous que ce soit sans répugnance et sans détriment, que mes collègues et moi nous ayons rempli à Londres notre dernière mission? Et cependant lorsque nous cherchons à en recueillir les fruits, lorsque nous essayons de faire prévaloir la conduite sage et prudente qui convient à un peuple qui ne compte pas quatre millions d'individus resserrés, menacés par les grandes puissances de l'Europe; lorsque nous ne voulons pas qu'on nous ridiculise en parodiant, en Belgique, la convention nationale de France appuyée par trente millions d'hommes; on nous accuse, et malgré l'habileté avec laquelle on a su coudre une phrase incidente à une autre

Digitized by Google

phrase, je le répète sans récrimination, on nous accuse d'avoir laissé refroidir notre patriotisme. Non, messieurs, ce patriotisme est toujours le même, et c'est parce qu'il n'a pas changé, parce qu'il sent vivement les besoins du pays, qu'il apprécie sa situation, qu'il oppose tous ses efforts à des résolutions dont le résultat ne saurait se prévoir.

Et quels moyens emploie-t-on contre une majorité qui comprend cette situation? Des appels nominaux ridiculement multipliés; le mépris qu'on essaye de déverser sur la représentation nationale, parce qu'elle n'est pas enthousiaste de siéges et de combats, parce qu'elle craint de causer la ruine de l'habitant des chaumières, comme du propriétaire plus aisé; parce qu'elle recule devant les désastres qui de nouveau pourraient frapper la première ville commerciale du pays; parce qu'elle ne veut pas exposer légèrement la province du Limbourg aux malheurs qui la désoleraient, si elle supportait l'invasion militaire des Belges, des Hollandais et de ceux qui viendraient à leur secours. Oui, messieurs, c'est plus particulièrement encore comme député du Limbourg que j'appuie l'article 2 du projet de décret proposé par la section centrale. En le combinant avec l'élection du prince de Saxe-Cobourg, c'est comme député de cette province, plus exposée que toute autre aux fâcheux résultats de la guerre, après laquelle elle serait peut-être livrée pieds et poings liés, et couverte de ruines et de misère, à la Hollande, que j'émets l'opinion que je viens d'énoncer.

En finissant, je dirai franchement ma pensée sur la manière de terminer nos difficultés avec la conférence de Londres, dans le cas où elle refuserait nos offres de conciliation après l'élection du prince de Saxe-Cobourg; je dirai publiquement, comme je l'ai dit ailleurs en particulier, que personnellement je suis partisan de la réunion à la France : il m'est pénible de travailler contre les réunionistes, car un Français ne sera jamais pour moi un étranger; mais, député au congrès belge, j'ai suivi la volonté la plus générale de mes commettants, et j'ai embrassé vivement comme un devoir la cause du prince Léopold.

Cependant, messieurs, si nous sommes forcés d'adopter le parti de la guerre, ne voulant point de système bâtard, de guerre de pygmées qui nous conduirait à l'envahissement du Midi ou du Nord, je conseillerais hautement à nos compatriotes de déclarer à la conférence que, si elle persiste à nous traiter comme elle l'a fait jusqu'ici, nous élèverons sur tous nos clochers le drapeau tricolore français, qui peut encore remuer l'Europe jusque dans ses fondements. C'est en vain que Louis-Philippe refuserait de nous reconnaître, 35 millions d'hommes réunis prouveraient alors aux diplomates ébahis que l'on ne se joue point impunément au XIXe siècle de l'honneur et de la liberté des nations. (*Ce discours est accueilli par les bravos de l'assemblée.*)

(I., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Messieurs, je vous en prie, pas de signes d'approbation; nous sommes convenus de cela dès le commencement de la séance. Je rappellerai à l'assemblée qu'il y a sur l'article un amendement de M. d'Elhoungne. Cet amendement tend à la suppression de cet article et à autoriser le gouvernement à négocier en lui envoyant un message. (I., 4 juin.)

M. JOTTRAND combat l'article 2 et fait remarquer que le préopinant est déjà revenu à l'idée que la guerre pouvait devenir possible, si on insistait pour nous faire accepter les protocoles, après avoir, il y a quelques jours, parlé à peu près dans le sens de l'acceptation de ces protocoles. L'orateur rend justice à la bonne foi montrée par le préopinant dans le premier comme dans le second cas. Il diffère seulement d'avis avec lui sur les moyens à employer contre les alliés s'il fallait en venir aux extrémités. Jamais le peuple belge ne doit abandonner son drapeau. C'est sous ce drapeau que désormais il combattra le mieux.

(I., 4 juin.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE : Je n'ai pas dit que je voulais les limites de 1790; j'ai dit que c'était l'opinion de la conférence.

(I., 4 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT vote en faveur de l'article 2; c'est selon lui le moyen d'arriver à un heureux dénoûment et d'obtenir une réponse catégorique de la part de la conférence : si les négociations échouaient et que plus tard il fallût se décider à la guerre, la nation ne l'entreprendrait qu'avec plus d'ardeur et d'énergie. (I., 4 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN cède la parole à M. Van de Weyer. (I., 4 juin.)

M. VAN DE WEYER : Messieurs, je viens maintenir, non pas la rédaction de l'article, mais la proposition de M. d'Elhoungne, parce que le gouvernement doit être mis dans la position de conclure par des indemnités pécuniaires, des traités sur les questions territoriales, et je serai par là conséquent avec ce que j'écrivais de Londres, non pas comme on vous l'a dit au gouvernement provisoire, mais à un membre du comité diplomatique. On vous a lu cette lettre, elle accompagnait deux

Digitized by Google

notes verbales, l'une sur l'armistice, l'autre sur les limites (1), notes que j'envoyais au gouvernement provisoire, et je déclare que lorsque je vis cette lettre imprimée dans les journaux, j'éprouvai un vif chagrin, car c'était publier une pensée qui devait rester enfermée dans le sein du comité diplomatique. La conférence en effet, voyant que je conseillais de faire des sacrifices pécuniaires, ne s'est pas montrée disposée à céder comme elle l'aurait fait peut-être sans cela. Je regardai donc la publication de cette lettre comme intempestive. Du reste, elle ne prouve pas que nous ayons fait de proposition d'indemnité quelconque, elle prouve au contraire que nous étions sans instruction à cet égard.

Voyons maintenant l'article 2. La communication des protocoles ne change rien à mon opinion sur cet article; du reste la communication n'a pas été, j'ai lieu de le croire, faite officiellement au ministère; et l'eût-elle été, je déclare que je ne consentirai jamais au démembrement de la Belgique : cette opinion, je l'ai toujours manifestée comme député, comme envoyé à Londres ou à Paris, comme membre du gouvernement provisoire, comme président du comité diplomatique; car je sais que le territoire, tel qu'il est défini dans la constitution, appartient bien à la Belgique. Mais quand je mets en balance d'un côté les sacrifices et le résultat d'une guerre qui, en supposant qu'elle fût heureuse, nous amènerait, quoi? des négociations, car il faut toujours négocier après une guerre pour conserver ce qu'on a conquis; quand, dis-je, je mets dans la balance les sacrifices qu'exigerait une guerre et ceux que nous serons obligés de faire pour obtenir nos limites, je ne balancerai pas un instant : mais je veux que les négociations soient faites sans délai, et que tout le temps qui s'écoulera tandis qu'elles auront lieu soit employé d'une manière telle, que la conférence soit bien convaincue qu'en cas de refus nous acquerrons à la pointe de l'épée les pays qu'on nous aura déniés. Je crois que, lorsque la conférence nous verra fermes et inébranlables, elle se rendra à nos justes réclamations; je le crois par le désir qui se manifeste par des traités que l'on cherche à conclure pour un désarmement général, et par la certitude que les puissances ne voudront pas amener une conflagration universelle pour quelques villages et pour deux villes. Si j'étais trompé dans mes prévisions, alors, messieurs, ce n'est pas sur nous que tomberaient les reproches, c'est sur les puissances. La postérité pourrait leur dire un jour : Vous pouviez conserver la paix par une transaction équitable, et pour deux villes et quelques villages vous avez versé des flots de sang humain. Voilà, messieurs, dans quelle position nous plaçons la conférence. Et puisqu'on a parlé de protocoles, contre lesquels je proteste aujourd'hui aussi énergiquement que jamais, de ce qu'on ne les a pas notifiés au jour fixé par la conférence, c'est pour moi non une certitude, mais un juste motif d'espérer que la conférence reviendra sur sa décision. Il faudrait aujourd'hui, pour qu'elle nous les fît communiquer, qu'elle fît un nouveau protocole pour fixer une nouvelle date. Du reste comment ces protocoles nous sont-ils parvenus? ils ont été imprimés par un journal connu par ses dispositions hostiles à la cause nationale. (*Plusieurs voix :* le Lynx! le Lynx!) Je ne nomme pas le journal, mais l'impression a eu lieu hier à deux heures, et l'opportunité de cette publication nous décèle assez quel était son but et quels en peuvent être les instigateurs. Ces protocoles, quoique publiés, sont pour nous comme non avenus, la publication ne change rien à notre position; ils ne sont pas pour nous plus que le protocole du 20 janvier. Il est opportun, dirai-je en terminant, de signifier notre ultimatum à la conférence, et à cet égard je reviendrai sur une opinion émise hier, lorsque vous avez décidé qu'il n'y aurait pas de fixation de délai pour l'acceptation. Bientôt un de mes honorables collègues vous fera la proposition de fixer un délai, afin que toute incertitude cesse. Nous voulons non pas faire la guerre, mais que les négociations ne traînent pas en longueur. Je demande donc que l'assemblée revienne sur sa décision, et je pense que le terme doit être le plus court possible.

(I., 4 juin.)

M. LE COMTE D'ARSCHOT : J'aurai peu de chose à dire, messieurs, après les observations lumineuses de mon honorable ami M. Van de Weyer. Si je croyais que les négociations n'amenassent aucun résultat, je serais le premier à y renoncer. Mais je n'ai pas perdu l'espérance dans l'avenir, et fût-elle encore plus légère, je croirais ne pas devoir l'abandonner, plutôt que de jeter tout d'un coup mon pays dans les horreurs de la guerre. Pendant mon séjour à Londres, j'eus l'occasion de parler de la question du Luxembourg et je demandai que la conférence y fît renoncer la Hollande moyennant une indemnité pécuniaire. La veille de mon départ de Londres, il en fut question encore, et l'on repoussa cette idée de la manière la plus énergique. Aujourd'hui vous voyez qu'on parle de nous l'accorder moyennant des compensations. Je n'expliquerai pas, messieurs, dans quel sens ou

(1) *Pièces justificatives*, nos 147 et 148.

Digitized by Google

entend ce mot; pour moi les mots *à titre onéreux* ne signifient qu'indemnités pécuniaires, et non de territoire. Quant à la nécessité des négociations, cette nécessité reste même après la victoire, car la victoire comme la révolution n'est qu'un fait qui doit être sanctionné par les nations avec lesquelles on est obligé d'être en contact. Nous devons être ménagers du sang de nos concitoyens. La guerre est une funeste extrémité à laquelle il faut se résoudre le plus tard possible. Nos ennemis sont malheureusement assez près de nous pour que, si la guerre devient nécessaire, les hostilités puissent être reprises du soir au matin. Messieurs, on a beaucoup parlé de mystification. Ce mot a été souvent répété dans cette enceinte. Depuis quelque temps, il est apparu au milieu de nous comme la tête de Méduse. Le mot pouvait être piquant la première fois qu'il a été prononcé; aujourd'hui il est usé et ne peut être que ridicule d'ailleurs. Messieurs, on ne parviendra jamais à ridiculiser la diplomatie, corps respectable et nécessaire, car elle est le seul lien qui existe entre les rois comme entre les nations. (I., 4 juin.)

M. JAMINÉ : Je voterai contre l'article en discussion. Quand un représentant de la nation abandonne le système qu'il avait suivi, il est nécessaire qu'il s'explique. Quelque bonnes que fussent les raisons que produisaient les adversaires du projet, je me plaisais, je l'avoue, à caresser l'idée que le prince Léopold serait pour nous un gage de paix, un abri contre les empiétements de la conférence.

Le bandeau que j'avais sur les yeux est tombé devant les protocoles, devant l'embarras de nos ministres, devant leur entêtement à ne pas définir un délai pour le terme des négociations.

En contestera-t-on l'authenticité? Prétendra-t-on qu'il n'y a pas communication officielle? Mais ils existent; la lettre de lord Ponsonby en est un résumé trop fidèle; et d'ailleurs il n'est donné à personne au monde d'imiter le style de la conférence. (*Murmures d'approbation.*)

Dès qu'ils existent, il est constant pour moi qu'on n'y renoncera pas. Mais on attendra l'élection du roi et la réunion de chambres nouvelles pour consommer un acte de déshonneur et d'infamie. (*Adhésion.*)

Messieurs, qui a donné aux provinces belges le droit à l'indépendance? L'insurrection, la révolution. Eh bien, le Limbourg, comme le reste de la Belgique, a chassé les Hollandais. Excepté la malheureuse ville de Maestricht, le Limbourg comme toute la Belgique, a fait sa révolution. Le Limbourg a ici ses représentants. N'a-t-il pas un droit égal à l'indépendance!

Je dois répondre à un de nos collègues du Luxembourg (M. Nothomb) qui veut la continuation des négociations. Il dit : On nous cède le Luxembourg pour de l'argent, donc on nous cédera le Limbourg aux mêmes conditions.

Je me suis donné la peine d'étudier les pièces diplomatiques, et nulle part je ne vois rien qui me fasse partager son assurance pour le Luxembourg.

Dans un protocole, je lis qu'on ouvrira des négociations; dans un autre qu'on tâchera de faire accepter des compensations. Mais rien de positif.

Quant à Maestricht, j'y suis né; j'y ai été dernièrement enfermé pendant quatre mois, assez longtemps pour pouvoir juger des intentions des Hollandais. Eh bien, jamais la Hollande ne cédera Maestricht volontairement, parce que la perte de cette place portera un coup mortel à son commerce.

L'orateur examine ensuite la question du canal, qui le conduit à une conclusion semblable.

Mais, ajoute-t-il, laissez-moi jeter un coup d'œil sur d'autres intérêts. D'autres puissances que la Hollande attachent de l'intérêt à ce que cette forteresse demeure entre les mains de la Prusse, on en sent le motif. Et pour la Belgique, la possession de Maestricht est vitale. Nous sommes garantis sur la Meuse par Namur, Huy, Liége. Mais à quoi nous servent ces places sans Maestricht, qui est à vingt lieues de Bruxelles et par laquelle les Prussiens peuvent aider les Hollandais à entrer à Bruxelles dans deux jours. (*Écoutez.*)

Ceci dit, je reviens aux négociations. Quand finiront-elles? osera-t-on me dire le 20 juin? Mais pendant six mois d'abord, pendant deux mois ensuite, ni le gouvernement provisoire, ni les ministres actuels n'ont rien fait. Ferez-vous donc, d'ici au 20 juin, ce que huit mois ne vous ont pas suffi à faire. Et encore il y a quelque temps on pouvait croire que l'état de l'Europe pousserait la diplomatie à quelques concessions; mais maintenant, la Sainte-Alliance est reconstruite, vous êtes enlacés dans ses filets, vous ne ferez rien le 20 juin.

On viendra vous faire un rapport, on vous donnera une seconde représentation de notre comité général de l'autre jour, et on vous demandera de continuer les négociations. (*Applaudissements.*)

Hier, je reculais devant la guerre, aujourd'hui, je l'invoque presque comme un bienfait.

On nous dit que, même après la guerre, même après une guerre heureuse, il faudra toujours en

Digitized by Google

venir aux négociations. C'est vrai; mais alors elles seront d'une autre nature; mais alors, Anvers, Maestricht seront libres. Et vous négocierez six mois, un an, si tel est votre plaisir. (*Bravo, bravo!*)

Jusqu'à présent nous avons été dupes d'un leurre; aujourd'hui, mes collègues et moi, qui tenons à honneur de représenter nos compatriotes, nous ne voulons pas qu'ils soient trompés plus longtemps.

On nous dit que nous pouvons être replacés en cas de revers sous le joug des Hollandais. Messieurs, quant à moi, ma résolution est prise; je suivrai le sort de la Belgique, heureuse ou malheureuse. En déplorant le sort de mes concitoyens, je viendrai me réfugier au milieu de vous, parce que j'ai la confiance que vous ne me repousserez pas de votre sein.

L'orateur termine en disant que s'il faut succomber, il aime mieux périr violemment et tout d'un coup que de mourir à petit feu. (*Bravos prolongés.*) (E. et I., 4 juin.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : J'ai entendu parler des protocoles, mais, parole d'honneur! je ne les ai pas lus. (*On rit.*) Je sais seulement que nous avons des difficultés pour nos limites. Qu'est-ce que la Belgique? existe-t-il un pays sous le nom de Belgique? L'orateur examine la carte des anciennes principautés des Pays-Bas. Ainsi, dit-il, tout ce que nous devons examiner, c'est la limite du pays lors de notre séparation avec la Hollande. C'est l'ancienne limite des provinces méridionales que nous devons examiner. Car ces limites ont été reconnues par la Hollande elle-même lorsque les États-Généraux n'ont plus admis les députés des provinces méridionales.

L'orateur entre dans une longue discussion sur les limites des divers départements belges et hollandais et lit de longs extraits des procès-verbaux des députés commissaires réunis en 1814 à cet effet. Il conclut par dire que si l'on doit faire la guerre ou négocier, il préfère ce dernier moyen, et que le plus habile négociateur c'est le prince de Saxe-Cobourg, puisque ce prince est vu avec bienveillance par toutes les puissances. (C. M., 4 juin.)

M. LE BARON DE LEUZE : Un spectacle, une chose bien remarquable chez un peuple bon et paisible, c'est de voir un nouveau ministère reprocher à l'ancien de n'avoir pas fait la guerre, et celui-ci l'accuser de vouloir faire la paix. (*Hilarité.*) Quelle est donc cette fureur? (*On rit.*) Moi qui ne la partage pas, je demande la paix; je la demande à tout prix, moins l'honneur. Mais la Belgique ne sera pas plus déshonorée pour avoir abandonné Venloo.... (*Violents murmures, interruption*); la Belgique ne sera pas plus déshonorée pour avoir abandonné Venloo que la France pour avoir abandonné la Belgique, l'Angleterre pour avoir abandonné la France, ou Rome pour n'être plus la maîtresse de l'univers. (*Nouvelle hilarité.*) L'honneur! qu'est-ce que l'honneur? (*On rit.*) Celui d'un particulier est de savoir se battre et d'être honnête homme. Celui des dames est d'être fidèles à leurs maris. (*Hilarité générale et prolongée.*) Mais l'honneur des nations, c'est la prospérité publique. Messieurs, si vous voulez la rendre à votre patrie, servez-vous du fil que j'ai mis entre vos mains, c'est le seul moyen de sortir du labyrinthe.

Vous ne pouviez en sortir avec un drapeau tricolore français, car les Français nous défendent de le déployer, ils ne veulent pas de nous. Mais ne nous donnons à personne, ne nous donnons qu'à notre postérité. Mais que dira-t-elle, si nous ne lui laissons qu'un monceau de cendres? En accusera-t-elle la conférence de Londres? Non. Elle vous accusera, vous, parce que vous voulez conserver un territoire qui ne vous appartient pas. (*Nouveaux murmures, dénégations.*) Ne voulant mourir ni tout d'un coup ni à petit feu, mais voulant vivre, je vote pour l'article 2. (I., 4 juin.)

M. CAMILLE DE SMET : Messieurs, dans une circonstance récente, M. Maclagan, ayant voulu parler du rappel du prince d'Orange, fut rappelé à l'ordre; pourquoi n'en est-il pas de même quand on nous parle de violer la constitution en cédant Venloo; pour moi, je proteste contre un pareil langage, et dussions-nous succomber, je demanderais la guerre plutôt que le déshonneur. (*Bravos dans les tribunes.*) (I., 4 juin.)

DES VOIX : La clôture! la clôture! (I., 4 juin.)

MM. LE BARON BEYTS et **D'ELHOUNGNE** parlent contre la clôture; ils trouvent que la question n'est pas assez éclaircie. (I., 4 juin.)

La clôture est mise aux voix et prononcée. (I., 4 juin.)

L'amendement de M. d'Elhoungne est rejeté. (P. V.)

On met aux voix l'article 2 du projet de la section centrale. (*L'appel nominal! l'appel nominal!*) (E., 4 juin.)

Il est procédé à l'appel nominal; 190 membres y répondent : 150 votent *pour* l'article 2, 40 *contre*; en conséquence cet article est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre* : MM. Thonus, Jean-Baptiste Gendebien, Lardinois, Defacqz, de Selys Longchamps, Forgeur, de Robaulx, Camille de Smet, Jaminé, Vergauwen-Goethals, Gelders, Drèze,

Digitized by Google

Van der Looy, d'Martigny, Alexandre Gendebien, Seron, l'abbé Dehaerne, Eugène de Smet, Beaucarne, Blargnies, Nalinne, Bredart, Charles Coppens, Frison, l'abbé Van de Kerckhove, le baron de Meer de Moorsel, Roeser, de Tiecken de Terhove, Louis Coppens, Teuwens, Fleussu, Helias d'Huddeghem, Destriveaux, Meeûs, de Labeville, Speelman-Rooman, Charles de Brouckere, Jottrand, Alexandre Rodenbach, Wannaar. (I., 4 juin.)

La discussion est ouverte sur l'article 3, ainsi conçu :

« Art. 3. Il est également autorisé à consentir » au besoin que, sans préjudice à la souveraineté » de la Belgique, il soit mis temporairement dans » la forteresse de Maestricht une garnison mixte » ou une garnison étrangère quelconque, autre » que hollandaise. » (I., 4 juin, et A. C.)

Il est donné lecture d'une proposition de M. d'Elhoungne ainsi conçue :

« Attendu que l'occupation étrangère est inconciliable avec l'indépendance, l'honneur et la sûreté de la Belgique ;

» Attendu que l'occupation de Maestricht, en rompant la ligne de la Meuse, ouvrirait le pays aux invasions, menacerait la capitale, pour fixer le siége de toutes les guerres continentales dans nos provinces,

» Le député soussigné a l'honneur de proposer au congrès la suppression de l'article 3 du projet, comme attentatoire à l'indépendance et à l'honneur national et incompatible avec la dignité et la sûreté du pays.

» D'ELHOUNGNE. »

(A.)

MM. *le comte d'Ansembourg* et *Destouvelles* demandent la suppression de l'article 3. (A.)

M. HENRI DE BROUCKERE critique la forme de la proposition de M. d'Elhoungne. (E., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Les observations de M. Henri de Brouckere sont trop incidentelles pour que nous nous y arrêtions. (E., 4 juin.)

M. D'ELHOUNGNE, développant sa proposition, répond d'abord aux objections faites contre sa forme, puis expose les motifs impérieux qui doivent faire rejeter l'article. (E., 4 juin.)

M. DESTOUVELLES développe son amendement; il dit que ce serait honteux pour la Belgique que de demander une garnison étrangère dans Maestricht. Nous sommes assez forts pour nous garder nous-mêmes, s'écrie l'orateur. Ce serait tout au plus si je consentirais, en désespoir de cause, que nous subissions un joug aussi humiliant : n'allons pas au-devant de l'infamie. (*La clôture ! la clôture !*) (I., 4 juin.)

M. DE ROBAULX demande que la discussion continue, il échange avec M. de Man de vives interpellations. (*La clôture ! la clôture !*) (I., 4 juin.)

M. LE COMTE D'ANSEMBOURG demande à développer son amendement. A peine a-t-il prononcé la première phrase de son discours que de tous côtés on lui crie : *Assez ! assez ! la clôture ! tout le monde est d'accord.* (Tumulte.) (I., 4 juin.)

M. VAN SNICK : L'article ne vaut pas l'honneur de la discussion. (I., 4 juin.)

M. FORGEUR : L'orateur a la parole, personne n'a le droit de l'interrompre. (I., 4 juin.)

M. LE COMTE D'ANSEMBOURG prononce son discours. (I., 4 juin.)

M. PIRSON propose de remplacer l'article 3 par une disposition ainsi conçue :

« Il ne pourra, dans les arrangements à prendre, consentir à ce qu'aucune garnison étrangère ou mixte occupe aucune forteresse belge. » (I., 4 juin.)

Cet amendement étant appuyé, M. Pirson monte à la tribune, pour le développer. (E., 4 juin.)

M. CRUTS prend la parole pour faire une motion d'ordre. A peine a-t-il prononcé quelques mots qu'il est interrompu. (E., 4 juin.)

M. DE ROBAULX, avec vivacité : Je demande s'il est permis de faire une motion d'ordre, quand l'orateur (M. Pirson) qui a la parole est à la tribune ? (E., 4 juin.)

M. DESTOUVELLES proteste aussi contre cette interruption. (J. B., 4 juin.)

M. CRUTS, au milieu du bruit, trouve que l'amendement de M. Pirson est une proposition toute nouvelle et que l'article doit avoir la priorité; il échange avec M. de Robaulx de vives interpellations. (J. B., et I., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT, agitant la sonnette avec force : L'orateur a la parole, et personne n'a le droit de l'interrompre. (E., 4 juin.)

M. PIRSON, qui pendant ces débats était resté à la tribune, s'exprime ainsi :

Messieurs, je demande la suppression de l'article 3 : c'est une faute grave, c'est une imprudence qui peut porter des fruits amers, d'avoir soulevé la question de savoir si le gouvernement sera autorisé « *à proposer que, sans préjudice à* » *la souveraineté de la Belgique, il soit mis tem-* » *porairement dans la forteresse de Maestricht* » *une garnison mixte ou une garnison étran-*

Digitized by Google

» *gère quelconque, autre que hollandaise.* »

Et ce serait nous qui ferions ces offres ! Quoi ! au moment peut-être de reprendre les hostilités, vous oseriez annoncer à notre armée que bientôt elle sera mêlée avec des Prussiens ! ou plutôt que les Prussiens (car la garnison ne pourrait jamais être mixte avec eux, il n'y a pas besoin de développements pour confirmer cette assertion), ou plutôt que les Prussiens, dis-je, seront les gardiens de nos libertés et de notre indépendance ! Eh ! sommes-nous donc vaincus ? rendrions-nous les armes avant de combattre ?

Le résultat affirmatif de cette proposition produirait deux grands effets, d'abord nous serions considérés comme prisonniers, du moins aux arrêts forcés, jusqu'à ce que nous nous fussions soumis à toutes les exigences de la contre-révolution, et puis nous redeviendrions les geôliers de la France.

Eh ! s'il fallait laisser garnison à Maestricht jusqu'à ce que toutes discussions de territoire et de dettes communes fussent terminées, je préférerais y laisser garnison hollandaise, non pas précisément parce que nous en aurions meilleur marché : nos braves, j'espère, ne craindraient point de se mesurer avec d'autres braves; mais si, ce qui n'est pas impossible, il fallait absolument recourir aux armes pour en finir avec les Hollandais, nous aurions avec garnison étrangère à Maestricht à la fois guerre intérieure et guerre extérieure. Il ne faut pas se dissimuler, messieurs, une garnison étrangère à Maestricht serait à coup sûr auxiliaire pour les Hollandais.

Le 30 mai, dans un discours assez long, j'ai eu l'honneur de vous faire connaître dans quelles vues et dans quelles intentions je me proposais de voter en faveur du prince de Saxe-Cobourg.

Je supposais à la conférence de Londres l'intention de revenir de ses préjugés à des sentiments plus impartiaux envers nous. Je pensais que la nomination du roi nous conduirait à cette transition favorable.

Mais une discussion lumineuse de trois pénibles séances ;

Le refus de fixer un terme après lequel toutes négociations nouvelles devraient finir, et même la nomination du prince être considérée comme non avenue ;

Cette proposition de garnison étrangère à Maestricht, qui sera ou ne sera pas rejetée, mais qui ne décèle pas moins les projets de la conférence.

Toutes ces circonstances déroulent à mes yeux le vaste plan de la grande conspiration des rois contre les efforts des peuples. On veut nous faire jouer la première scène de ce grand drame politique.

D'après ces considérations, je retire le vote que j'eusse donné volontiers au prince de Saxe-Cobourg, si on s'était réservé les moyens de sortir de la diplomatie.

Je me rangerai du côté où le ministre a vu des dupes, et j'abandonne à d'autres les faveurs du prince, si toutefois il arrive jusqu'à nous.

L'orateur termine ainsi : je demande la suppression de l'article avec la majorité de l'assemblée, mais cette majorité ne m'est pas encore connue.

Je retire mon vote pour le prince de Saxe-Cobourg, parce qu'il nous est proposé par la conférence. (E., 4 juin.)

M. VAN MEENEN demande la suppression de l'article 3 ; il démontre ce que cet article a d'humiliant pour nous. La section centrale, dans sa rédaction, a oublié toute espèce de prudence, toute espèce de discernement. (*Aux voix ! La clôture !*) (E., 4 juin.)

M. DE ROBAULX : Nous avons eu des esprits qui se trouvent toujours assez éclairés; quant à moi, comme il s'agit d'une question funeste, je ne veux même pas, avec l'honorable M. Destouvelles, qu'en désespoir de cause on puisse consentir à ce qui est demandé; je ne veux pas d'arrière-pensées; adoptez l'amendement, tout le monde se joindra à une précaution aussi naturelle. (E., 4 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE déclare ne point reculer devant ses œuvres; signataire de la proposition, on me dit que l'article est mauvais; qu'on me le prouve, je voterai contre. Il soutient qu'il n'y a pas plus d'inconvénient à accepter une garnison étrangère à Maestricht, qu'il n'y en a eu à le faire pour Luxembourg. (*Négations.*)

(E., 4 juin.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Puisque nous sommes d'accord sur le sort de la proposition, il y aura unanimité pour la rejeter.

(E., 4 juin.)

M. PIRSON : J'accepte l'unanimité si on peut me la montrer, et je retire mon amendement. (*Applaudissements.*) (E., 4 juin.)

M. DE ROBAULX : Je prends l'amendement en mon nom. (E., 4 juin.)

M. DESTOUVELLES réfute ce qu'a dit M. Henri de Brouckere. On m'a reproché, dit-il, d'avoir employé des expressions trop fortes, trop énergiques; non, je dirai qu'il y a pénurie de la langue pour exprimer ma pensée, mon indignation. (E., 4 juin.)

Digitized by Google

M. VAN DE WEYER : L'article 121 de la constitution repousse la proposition. (E., 4 juin.)

On réclame la clôture; elle est prononcée. (E., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Je vais mettre aux voix l'amendement de M. Pirson, repris par M. de Robaulx. (*Tumulte.*) (E., 4 juin.)

M. PIRSON : Il a été soutenu que mon amendement était une proposition; il me semble qu'il pourrait être mis aux voix après l'article. (J. B., 4 juin.)

M. DE ROBAULX s'y oppose. (J. B., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : L'admission ou le rejet de l'article ne préjuge rien sur l'amendement. (J. B., 4 juin.)

M. DE ROBAULX : L'amendement va plus loin que le rejet de l'article : il défend au gouvernement de tolérer l'introduction de troupes étrangères. (J. B., 4 juin.)

M. CLAES (de Louvain) fait observer que l'amendement de M. Pirson est inconstitutionnel, puisqu'il empêcherait le gouvernement de consentir à ce qu'une garnison étrangère occupât une forteresse, chose permise par cet article en vertu d'une loi : il demande la question préalable. (I., 4 juin.)

La question préalable est mise aux voix et adoptée. (I., 4 juin.)

On met aux voix l'article 3. Toute l'assemblée se lève contre cet article. (I., 4 juin.)

M. DE ROBAULX : Je demande l'appel nominal. (*Violents murmures.*) (I., 4 juin.)

DE TOUTES PARTS : Non! non! Nous sommes unanimes. (I., 4 juin.)

MM. DE ROBAULX, HELIAS D'HUDDEGHEM et quelques autres insistent pour l'appel nominal. (*Vive opposition.*) (I., 4 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, le rejet de l'article sera voté unanimement. Cela étant, un appel nominal est tout à fait inutile. Ceux qui demandent ces appels nominaux ont pour objet de retarder la solution des graves questions qui se débattent ici. Je demande que les noms des membres qui ont réclamé l'appel nominal soient inscrits au procès-verbal. (*A ces mots l'assemblée se lève tout entière et comme par un mouvement électrique; des huées éclatent de toutes parts dans l'enceinte et dans les tribunes. — Tumulte des plus violents.*) (I., 4 juin.)

M. FORGEUR, au milieu du bruit qu'il domine de sa voix, s'écrie avez feu : Je demande que mon nom y soit inscrit le premier. (I., 4 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE monte vivement à la tribune, et demande que M. Lebeau soit rappelé à l'ordre. (*Le bruit va toujours croissant.*) (I., 4 juin.)

MM. FORGEUR et **JOTTRAND** adressent de vives interpellations à M. Lebeau. (*Le tumulte continue.*) (I., 4 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, leur répond. (*Le désordre est à son comble.*) (I., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT déclare la séance suspendue.

(Il est deux heures trois quarts.) (I., 4 juin.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Pour cette fois, nous l'avons bien mérité. (I., 4 juin.)

M. le président est descendu de son fauteuil. Les députés, dans une agitation incroyable, s'interpellent les uns les autres; ils restent presque tous dans la salle : le public ne quitte pas les tribunes. (I., 4 juin.)

A trois heures et demie, la séance est reprise. (I., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : En place! en place! on va faire l'appel nominal sur l'article 3. (I., 4 juin.)

On procède à l'appel nominal; 181 membres y répondent : 180 votent *pour la suppression de l'article;* un membre, M. le vicomte Charles Vilain XIIII, vote *pour son maintien;* en conséquence l'article 3 est rejeté. (E., 4 juin, et P. V.)

Étaient absents lors de l'appel nominal : MM. le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Defacqz, Jaminé, Ooms, Rosseeuw, le comte d'Ansembourg, de Labeville, Henri Cogels, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Fendius, Olislagers de Sipernau. (J. F., 4 juin.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de l'article 4, ainsi conçu :

« Art. 4. L'arrangement qui pourra intervenir » sur ces négociations sera soumis à la ratifica- » tion du congrès; et, dans tous les cas, il sera fait, » au plus tard le 20 juin, un rapport à l'assemblée » sur l'état des négociations. » (I., 4 juin, et A. C.)

M. *Jottrand* propose un amendement ainsi conçu :

« L'arrangement qui pourra intervenir sur ces propositions devra être conclu et soumis à la ratification du congrès au plus tard le 20 juin prochain. Passé cette époque le présent décret sera regardé comme non avenu s'il n'a pas amené un arrangement complet et définitif. » (A.)

M. *Constantin Rodenbach* propose un amendement conçu en ces termes :

« Si l'arrangement définitif n'est pas conclu le 5 juillet, et si le chef de l'État ne s'est point pro-

Digitized by Google

noncé relativement à son acceptation, son élection sera considérée comme non avenue. » (A.)

M. *Van Meenen* présente l'amendement suivant :

« Tout arrangement qui pourra intervenir sur des questions qui touchent l'indépendance ou le territoire sera soumis à la ratification du congrès; et, dans tous les cas, il sera fait au plus tard le 20 juin courant, sur l'état des négociations, un rapport à l'assemblée, qui décidera immédiatement si les négociations seront continuées ou rompues, et statuera en même temps sur la confirmation ou la révocation de son décret d'élection du chef de l'État. » (A.)

M. *Devaux* demande de remplacer les mots : *au plus tard le 20 juin*, par ceux-ci : *dans le mois de l'acceptation*. (A.)

M. JOTTRAND : Vous avez rejeté hier des amendements qui avaient pour but d'assigner au prince à élire un délai fatal pour son acceptation. Il a paru à la minorité que cette décision a été principalement adoptée par des motifs de pure convenance et pour ne pas faire, à ce qu'on a dit, une différence entre le prince à élire aujourd'hui, et les dues de Nemours et de Leuchtenberg, auxquels on ne parlait pas d'imposer des conditions.

Ce motif n'existera plus, messieurs, pour l'amendement que je vous présente actuellement. Vous pouvez dégager votre opinion de toute crainte de manquer aux convenances. Si votre opinion est que nous avons besoin de nous défier des ruses de la conférence, et de déterminer dès aujourd'hui un délai, passé lequel nous croirons avoir assez de motifs d'agir; enfin comme si nous nous reconnaissions définitivement les dupes de la diplomatie, vous adopterez mon amendement. Au reste, pour en justifier la *moralité*, si je puis m'exprimer ainsi, je vous dirai que cet amendement était déposé sur le bureau même avant la discussion générale sur le projet. Ce n'est donc pas un moyen préparé par moi pour vous faire revenir indirectement aujourd'hui sur ce que vous avez décidé négativement hier. (L., 4 juin.)

M. CONSTANTIN RODENBACH, invité à développer son amendement, dit ; M. le président, mon amendement n'a pas besoin d'être développé. D'ailleurs, en parlant un peu moins, nous exécuterons mieux. (L., 4 juin.)

M. VAN MEENEN développe son amendement. (L., 4 juin.)

M. DEVAUX, ministre d'État, insiste sur la nécessité de donner un mois de délai pour arriver au terme des négociations, attendu que l'arrivée des députés à Londres le 10 juin, et leur retour qui devrait avoir lieu le 15 pour que leur rapport pût être fait le 20, ne laisserait que quatre ou cinq jours aux négociations. (E., 4 juin.)

M. DE ROBAULX réfute les arguments du préopinant, et trouve que M. Devaux a raison de dire que quatre ou cinq jours ne suffiront pas aux négociations. En effet, dit l'honorable membre, on fera des ouvertures, des propositions; les plénipotentiaires auront besoin de demander des instructions nouvelles à leurs cours, on écrira à Saint-Pétersbourg, par exemple; nous aurons besoin de plus d'un mois pour avoir une réponse, nous perdrons en lenteurs et en temporisation la saison la plus opportune pour la guerre, et je maintiens qu'il faut la faire actuellement. (*Bravos, applaudissements dans les tribunes.*) J'abandonne la parole. (E., 4 juin.)

MM. JOTTRAND et DEVAUX sont entendus. (E., 4 juin.)

M. VAN MEENEN insiste sur son amendement. (L., 4 juin.)

M. NOTHOMB s'oppose aux amendements de MM. Jottrand et Constantin Rodenbach, et propose de rédiger ainsi celui de M. Van Meenen : « L'arrangement qui pourra intervenir sur ces négociations sera soumis à la ratification du congrès; et, dans tous les cas, il sera fait le 30 juin un rapport sur l'état des négociations à l'assemblée, qui statuera immédiatement si elles doivent être continuées ou non. » Le congrès, dit l'orateur, ne doit pas se lier d'avance; il n'est pas à la veille de sa dissolution, il entendra le 30 juin le rapport, et si rien n'est terminé il déclarera s'il le juge convenable, le décret d'aujourd'hui non avenu. Il faut laisser quelque chose au temps, il faut permettre aux événements de se développer, et si le 30 juin il faut un jour de plus, l'assemblée en décidera. C'est ce que vous avez pensé en rejetant hier plusieurs amendements; il y a chose jugée. (L., 4 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : La diplomatie de Londres, ce *cholera morbus* politique et moral, nous mine et nous tue à coups de protocoles. Le ministre qui demande de longues négociations ne connaît pas l'esprit du pays. Deux mois de négociations amèneront la guerre civile en Belgique. (*Rumeurs.*) (L., 4 juin.)

M. DESTOUVELLES combat les amendements. Il ne faut pas offrir au prince une couronne vacillante, il ne faut pas lui présenter un sceptre qui puisse être brisé pour cinq ou six jours de délai. (L., 4 juin.)

M. NOTHOMB propose de rédiger ainsi l'article 4 :

Digitized by Google

« L'arrangement qui pourra intervenir sur ces négociations sera soumis à la ratification du congrès; et, dans tous les cas, il sera fait, au plus tard le 30 juin, un rapport sur l'état de ces négociations à l'assemblée, qui statuera immédiatement si elles doivent être continuées ou rompues. »

(I., 4 juin.)

Après quelques observations, on demande la clôture, qui est mise aux voix et prononcée.

(I., 4 juin.)

Une discussion s'élève sur la priorité des amendements. On met aux voix la priorité pour l'amendement de M. Jottrand : elle est rejetée.

(I., 4 juin.)

L'assemblée accorde la priorité à l'amendement de M. Nothomb. (P. V.)

On vote sur cet amendement; il est adopté.

(P. V.)

Il est donné lecture d'un article additionnel proposé par M. *Van Meenen;* en voici les termes :

« Le gouvernement et les députés que le congrès déléguera pour porter au prince élu chef de l'État le vœu de la nation belge, seront chargés de lui représenter respectueusement, mais instamment : 1° que le congrès ne peut ni n'entend aucunement déroger à sa protestation du 1er février 1831, contre le protocole de la conférence de Londres du 20 janvier, et contre toute intervention étrangère dans les questions que la Belgique a à vider avec la seule Hollande et son gouvernement; 2° que les circonstances difficiles où la Belgique se trouve, par un effet de sa déférence envers les puissances, sont telles que sans la solution, par des voies amiables, de toutes les questions qu'on a élevées relativement au territoire avant le 20 janvier, elle subira la triste nécessité de recourir aux armes pour la possession des portions de son territoire que le gouvernement hollandais occupe encore, et pour la défense des portions du même territoire qui sont menacées. »

(A.)

M. VAN MEENEN développe cet article.

(E., 4 juin.)

Après un court débat, cet article est mis aux voix et rejeté. (P. V.)

On passe à l'examen des *considérants*. Après l'adoption du 1er considérant, l'assemblée revient sur sa décision, et, à la demande de M. *Forgeur*, elle arrête que le décret ne sera précédé d'aucun considérant. (L, 4 juin, et P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 190 membres répondent à l'appel : 150 votent *pour*, 40 *contre*. En conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre :* MM. Charles de Brouckere, Thonus, Alexandre Gendebien, Lardinois, d'Elhoungne, Defacqz, de Selys Longchamps, Forgeur, de Robaulx, Camille de Smet, Jaminé, Vergauwen-Goethals, Gelders, Drèze, Van der Looy, d'Martigny, Jean-Baptiste Gendebien, Seron, l'abbé Dehaerne, Eugène de Smet, Beaucarne, Blargnies, Nalinne, Bredart, Charles Coppens, Frison, l'abbé Van de Kerckhove, le baron de Meer de Moorsel, Roeser, Louis Coppens, Teuwens, Fleussu, Helias d'Huddeghem, Destriveaux, Pirson, de Labeville, Speelman-Rooman, Jottrand, Alexandre Rodenbach, Wannaar.

(J. F., 4 juin.)

Une discussion s'engage entre M. *de Robaulx*, d'une part, et MM. *Devaux*, *Van Meenen* et le comte *Duval de Beaulieu*, de l'autre, sur la question de savoir si on doit s'occuper demain, ou de l'élection immédiate du prince de Saxe-Cobourg, ou de l'opportunité pour le moment de l'élection du chef de l'État. (E., 4 juin.)

M. DE ROBAULX établit, par le procès-verbal d'une des dernières séances, que la question à mettre maintenant à l'ordre du jour, c'est seulement l'examen de la question d'opportunité de la discussion. (E., 4 juin.)

Après une vive discussion, dans laquelle M. *de Robaulx* a protesté contre la fausse interprétation que le congrès paraîtrait vouloir donner à une de ses précédentes délibérations, l'assemblée décide que l'ordre du jour de demain sera la discussion sur l'élection du chef de l'État. (E., 4 juin, et P. V.)

La séance est levée à 5 heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU VENDREDI 3 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

Toujours même foule, même empressement. (I., 5 juin.)

La séance est ouverte à onze heures. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre par laquelle M. le docteur Lombard annonce que son beau-frère M. Deleeuw est retenu chez lui par une grave indisposition. (P. V.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Soixante habitants de Gand demandent que le congrès n'élise pas le prince de Saxe-Cobourg.

Cinq sauniers de Tournay présentent des observations concernant le projet de décret sur le sel.

MM. Wattecamps et Gerlac, à Louvain, demandent que la guerre soit immédiatement déclarée à la Hollande.

M. Minté, à Gand, demande que l'exportation du bétail soit prohibée. (C., 5 juin et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

Discussion sur le choix du chef de l'État.

M. LE PRÉSIDENT : L'ordre du jour est la discussion sur le choix du chef de l'État.

La parole est à M. Seron. (*Profond silence.*) (J. B., et E., 5 juin.)

M. SERON : Messieurs, lorsque la grande majorité du congrès a souscrit la proposition d'élire le prince de Saxe-Cobourg roi de la Belgique, il y aurait, de ma part, plus que de la présomption à imaginer que mon opinion prévaudra dans cette assemblée. Cependant je me crois obligé d'en exposer les motifs, afin que, plus tard, on ne me reproche pas un silence que l'inutilité de prendre aujourd'hui la parole semblerait néanmoins justifier.

Le gouvernement français n'a pas osé accepter, pour le duc de Nemours, la couronne de la Belgique que vous lui offriez; la conférence de Londres avait auparavant déclaré que si vous nommiez le prince de Leuchtenberg, elle ne le reconnaîtrait pas. Alors, l'ambassadeur britannique vous conseillait de recevoir le prince d'Orange; maintenant il vous dit : Prenez le prince de Saxe-Cobourg, vous ne pouvez faire mieux. Ce qui paraît bien singulier, c'est que l'ambassadeur français appuie aussi cette nouvelle candidature. Comment expliquera-t-on la politique du ministère qui l'a envoyé ici? Ce ne sera pas en alléguant, comme on l'a déjà fait, que le temps n'est plus où un esprit de rivalité et un sentiment de haine divisaient la France et l'Angleterre; que désormais, grâce aux progrès de la civilisation et des lumières, la meilleure intelligence va régner entre elles; car le temps et la civilisation ne peuvent changer la nature des choses, et il est impossible que deux nations voisines qui toujours auront des intérêts opposés soient sincèrement amies et se laissent longtemps en paix.

Pour moi, je suis porté à croire que le ministère français écoute une mauvaise conseillère, que la peur lui met un bandeau sur les yeux, et que, malheureusement, il sera la dupe de sa fausse politique. Je dis malheureusement, en ce sens que les fautes des gouvernants retombent toujours sur les peuples. Il oublie que, depuis un siècle et demi, l'Angleterre est entrée dans toutes les guerres contre la France, qu'elle les a même suscitées. Que tout à l'heure donc une nouvelle lutte s'engage au Midi entre la France et l'Autriche, au sujet du Piémont, de quelque côté que soient les succès, vous verrez si le peuple anglais les regar-

Digitized by Google

dera d'un œil d'indifférence. Certes, alors il sera facile aux oligarques qui le gouvernent de le détourner de ses idées de réforme parlementaire qu'ils craignent tant, de réveiller sa jalousie et son antipathie pour son ancienne rivale, et de l'entraîner dans cette guerre qui lui offrira en perspective l'accroissement de sa prospérité, et, pour premier résultat, la capture des navires et la chute du commerce maritime de la France.

Ce sera une guerre de principes: les Russes, les Prussiens ne peuvent donc manquer d'y prendre part; on y forcera les petits princes de l'Allemagne. Je demande quel rôle, dans une telle conflagration, est réservé à la Belgique avec un roi de la main du gouvernement anglais et entièrement à sa dévotion? Croyez que, malgré tous les protocoles, on ne vous permettra pas de demeurer oisifs. Non-seulement vos plaines deviendront le théâtre des hostilités, mais vos armées seront forcées de combattre pour la cause des rois; et si cette cause triomphe, quel sera le prix de nos trésors et de notre sang? la perte de notre liberté et vraisemblablement la restauration, but que l'Angleterre a toujours eu en vue et que, si je suis bien informé, ses diplomates ne dissimulent même pas à l'heure qu'il est.

Mais je veux supposer la continuation de l'état de paix. Quels fruits alors recueillerez-vous de l'élection qui se prépare? La perte de la Flandre ci-devant hollandaise et d'une partie du Limbourg; l'occupation, par les troupes prussiennes, de Maestricht; la possession (je l'admettrai pour faire plaisir à ceux qui veulent à toute force y croire) la possession du Luxembourg, sa forteresse exceptée. Sans doute on vous laissera aussi Anvers, où seront amenées en abondance les marchandises anglaises, pour être ensuite versées dans toutes vos provinces, au détriment des nombreuses manufactures qu'elles renferment. Anvers devra prospérer, j'en conviens; mais, messieurs, Anvers n'est pas la Belgique; et quand ce qu'on nomme improprement le haut commerce, accumulerait dans cette ville d'immenses richesses en y multipliant les spéculateurs, les caboteurs, les commissionnaires et les courtiers, franchement, je ne vois pas ce qu'y gagnerait le véritable commerce du pays, le commerce qui occupe les masses et les fait vivre, ni ce qui pourrait compenser le désavantage de sa position à l'égard de la France, dont les lois prohibitives continueront à repousser vos marchandises. Que les industriels, malheureusement en trop petit nombre ici, veuillent bien me le dire; sur ce point ils en savent pour le moins autant que messieurs les avocats. Mais ce n'est pas tout, vous supporterez plus de la moitié d'une dette que vous n'avez pas contractée, dont vous êtes innocents, qui ne devrait être soldée qu'à coups de canon. Oui, messieurs, vous aurez beau crier à l'injustice, le peuple payera jusqu'à concurrence de seize *trente-et-unièmes*, ni plus ni moins, les mémoires assez enflés des fournitures faites aux troupes françaises par la Hollande, en 1795 et *années subséquentes*, et les sommes prêtées par cette nation, tant soit peu juive, à des monarques qui trouvent commode de nous gratifier de leurs dettes. Le peuple payera parce que les protocoles le disent, que les rois y sont intéressés et le veulent, et que vous n'avez pas la force de leur rien refuser. Les Hollandais en doutent si peu, qu'à l'avance ils ont retranché ces seize trente-et-unièmes de leur budget. Vous allez donc charger la génération présente et celles qui lui succéderont d'un fardeau que toutes les caisses d'amortissement ne pourront jamais alléger, d'impôts tellement en disproportion avec les forces des contribuables, que, malgré la richesse de votre sol, ils seront à toujours un obstacle invincible au développement de l'industrie, à l'aisance de la classe moyenne, la plus saine partie de la nation. Peut-être faudra-t-il rétablir l'abatage et la mouture! Je ne parle point des vaisseaux construits à nos frais que nos ennemis garderont, ni de certaine indemnité qu'on réclamera pour la cession de je ne sais quelles îles, quelles colonies qui nous ont toujours été étrangères. Ce sont là des bagatelles au prix d'une dette qui doublera nos contributions. Et remarquez que c'est surtout pour payer moins que le peuple a chassé les Hollandais.

Est-ce pour arriver à un pareil dénoûment qu'on l'a appelé de nouveau aux armes, qu'on a créé tant d'officiers à gros appointements, fait forger des piques à grands frais, et voté un emprunt de douze millions de florins, qui atteint jusqu'à la misère, et que jamais il ne sera possible de rembourser?

Quant à votre constitution, malgré toutes les garanties qu'elle renferme et le serment de la maintenir qu'on prêtera, elle sera probablement exécutée à la manière dont naguère s'exécutait la loi fondamentale sous un autre roi déjà imposé par l'Angleterre à la Belgique. Pourquoi non? Les constitutions monarchiques ne sont-elles pas ce que les rois veulent qu'elles soient? Et le vôtre aura-t-il une volonté contraire à la volonté du gouvernement anglais qui vous l'aura envoyé? Et le gouvernement anglais ne voudra-t-il pas ce qu'il a déjà voulu?

Digitized by Google

Mais, dit-on, c'est la France elle-même qui, pour demeurer en paix avec l'Angleterre, avec tout le monde, désire une élection qui doit assurer la tranquillité de l'Europe; c'est la France qui nous presse d'y procéder incontinent. Non, messieurs, non, ce n'est pas la France, c'est uniquement son ministère. Peut-être même ce n'est que la politique de deux hommes qui le dirigent aujourd'hui, et qui, possible, s'en iront demain. Qui nous dit donc que, tout à l'heure de nouveaux ministres, leur succédant, ne changeront pas de système et de langage? et si cela arrive, comme je le prévois, à quoi servira le roi que vous aurez élu? Pourra-t-il être autre chose qu'un germe de division parmi vous, un point de ralliement pour les partisans de la restauration, un obstacle à notre alliance avec la France, la seule nation cependant dont nous puissions attendre des secours, quoi qu'en dise la diplomatie d'aujourd'hui.

Jusqu'ici, j'ai raisonné sur la supposition que le prince de Saxe-Cobourg acceptera la couronne que l'on veut à tout prix mettre sur sa tête; mais s'il la refuse, et je pense qu'il la refusera, par les raisons que différents orateurs en ont données; si votre deuxième élection a le sort de la première, songez, messieurs, à la déconsidération qui, dans ce cas, attend le congrès; songez que, sans l'estime et la confiance du peuple, nous sommes incapables de faire le bien.

J'entends dire à chaque instant : « Il faut nous constituer, il nous faut un chef définitif, » Soit. Mais (et je vous l'ai demandé à la séance du 20 mai dernier), la prudence ne conseille-t-elle pas d'en ajourner la nomination, du moins pour quelque temps? Ne vaudrait-il pas mieux nous occuper de l'établissement du jury, de la diminution de nos dépenses, du changement de notre ridicule système d'impôts? On répond : « Non; le peuple souffre. » Messieurs, croyez-vous que l'élection lui donnera du travail et du pain? On ajoute : « Une explosion prochaine menace de renverser l'édifice social, de nous plonger dans l'anarchie. »

Ces craintes me paraissent chimériques; mais ce qui est évident, c'est le parti pris de nommer un roi. Eh bien, messieurs, ne peut-on se dispenser d'élire le candidat de la Sainte-Alliance? Précurseur du prince d'Orange, est-il aujourd'hui l'homme inévitable? Puisqu'on a tant de foi aux protocoles, puisque les protocoles disent que nous formerons un État neutre destiné à demeurer perpétuellement en paix avec tous ses voisins, pourquoi ne serions-nous pas libres dans notre choix? Qu'importe à la Sainte-Alliance le candidat que nous élevons, pourvu qu'il ne vienne pas de France, pays qu'elle n'aime guère et qu'elle paraît craindre beaucoup. Pourquoi même la consultons-nous, *nous qui sommes indépendants?*

Conclusion. Je ne veux pas voter la honte, la misère et l'esclavage de mon pays. Que d'autres, en accordant leur suffrage au prince de Saxe-Cobourg, en assument eux seuls les suites et la responsabilité; le mien, s'il vous faut absolument un chef définitif, sera en faveur de celui de mes concitoyens (pas trop dévot, l'excès est nuisible en tout) que j'en croirai le plus digne par ses lumières, son bon sens, sa capacité, sa probité et son patriotisme.

Je pourrais, aux raisons que j'ai données, en ajouter d'autres, mais j'en ai assez dit pour faire apprécier mon opinion, et trop peut-être pour ne pas lasser votre patience. Je n'ai point parlé de nos ministres, qui ont fait tant et de si belles choses en si peu de temps, car, après tout, pourquoi leur reprocher une combinaison qui ne tirera à conséquence qu'autant qu'on aura la complaisance de l'adopter? (E., 5 juin.)

M. VAN HOOBROUCK DE MOORBEGHEM : Messieurs, après avoir solennellement proclamé l'indépendance de la Belgique et reconnu que la forme monarchique représentative héréditaire était la plus conforme à notre situation géographique et aux intérêts, aux mœurs et aux souvenirs de ses habitants, la marche que nous avions à suivre nous était toute tracée. Elle se réduisait à chercher le plus digne à occuper le nouveau trône, et le plus propre, en même temps, à nous garantir les bienfaits de notre nouvelle constitution. Nous n'avons pas tardé à reconnaître, messieurs, que, sous ce dernier rapport, un Belge, sous quelque dénomination qu'il fût élu ou quels que fussent ses titres à une si haute distinction, ne pouvait, sous tous les points de vue, nous présenter cette garantie, et qu'il fallait aller la chercher à l'étranger.

On ne nous reprochera pas à cet égard d'avoir épargné nos démarches. On nous a même reproché, et dans cette enceinte, que nous avions mis le trône belge au rabais. Cependant, messieurs, vous en conviendrez tous, l'état actuel de la nation ne peut durer. Déjà l'on vous dit que le marasme vous a saisis, que votre patriotisme s'use et s'éteint. Je ne discuterai pas ici la valeur de cette étrange assertion. Le congrès en a fait à l'instant ample justice.

Certes ce n'est pas par le cri *Aux armes!* qu'on rendra l'aisance au peuple, la confiance au commerce, la paix à l'Europe. Il faut donc recourir au moyen que nous présente la constitution.

Digitized by Google

Toute détermination qui nous conduirait à l'incorporation à la France, soit directement, soit indirectement, ou à la république, doit être mise sur la même ligne que l'exclusion de la dynastie des Nassau et repoussée avec la même énergie; elle ne peut devenir la matière de nos délibérations.

De tous les candidats, messieurs, mis jusqu'ici sur les rangs, un seul a survécu : c'est le prince Léopold de Saxe-Cobourg. Je ne dirai pas : Est-il le plus digne; mais je demanderai s'il est digne de monter au trône belge, et si son élection est de nature à nous garantir notre indépendance et nos libertés. Je dois ici vous avouer que lorsque, en décembre dernier, le nom de ce prince fut prononcé, j'employai tout ce qui me reste d'énergie pour en détourner généralement la pensée. J'y entrevoyais, sinon un leurre ou un candidat de la Sainte-Alliance, au moins une combinaison tout anglaise, dont notre industrie manufacturière et même agricole eussent à la longue eu à ressentir les conséquences et à leur fermer à jamais les frontières françaises.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Le cabinet français lui-même sourit à cette combinaison.

Autre chose est pour nous d'entrer dans la voie des protocoles, et autre chose est de déférer le trône belge, sous les conditions exprimées dans votre décision d'avant-hier. Si, après les témoignages honorables, non certainement intéressés, que nous ont rendus nos commissaires revenus de Londres, après y avoir pris toutes les informations possibles, nous pouvions encore conserver quelques doutes au sujet du prince Léopold, je vaincrais aussitôt, ce me semble, vos hésitations, en vous rappelant que c'est ce même prince que les Anglais, si jaloux, si fiers de leur nationalité, ont été chercher en pays étranger pour le faire asseoir sur le trône de la Grande-Bretagne, à côté de l'héritière immédiate de leur roi George IV. Ne fut-ce pas le même prince Léopold que les souverains de l'Europe, à l'unisson, s'accordèrent depuis à désigner au trône de la Grèce?

Il est digne de nos hommages et de notre choix, celui de qui la diplomatie anglaise elle-même a dit qu'il n'acceptera la couronne que pour la porter avec honneur pour la Belgique et pour lui-même, et que déjà il est disposé à prendre sur lui le complément de la négociation pour le Luxembourg.

(J. F., 5 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Dans l'impossibilité où me place ma cécité de lire moi-même le développement de mon opinion, je prie M. le président de permettre que M. de Robaulx lise mon discours. (I., 5 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : M. de Robaulx a la parole. (I., 5 juin.)

M. de Robaulx prend le manuscrit des mains de M. Alexandre Rodenbach, monte à la tribune et lit le discours suivant :

Messieurs, le moment est arrivé où notre conduite va décider du jugement que portera de nous la postérité. Jusqu'à quand serons-nous les victimes des empiétements de la conférence de Londres? elle a tout refusé à la Belgique, et après nous avoir fait languir, pendant sept mois, dans une cruelle agonie, non contente des maux affreux qu'elle a fait peser sur nous, elle a blessé notre honneur, elle nous a mis au ban de l'Europe, comme un vil peuple de pillards et d'incendiaires.

Que nous reste-t-il à faire pour sortir de cette machiavélique impasse dans laquelle la *sainte croisade* veut nous maintenir?

Nous devons rebuter, lacérer, fouler aux pieds ces protocoles de 1830 et 1831. Espérons que les deux derniers éclaireront l'assemblée sur le danger des mesures qu'elle va prendre. Mettre sa confiance dans de nouvelles négociations, lorsque de pareilles résolutions sont connues, c'est évidemment déclarer que nous voulons nous soumettre aux volontés de la Sainte-Alliance.

Nous devons nous rappeler, messieurs, que dans nos glorieuses journées de septembre, les cohortes ennemies n'ont pu résister à l'héroïque courage de quelques centaines de nos braves. Associons-nous de nouveau aux masses populaires qui prêtent généreusement leurs bras pour renverser l'oppression.

Nous avons voté de l'argent et des hommes, le peuple belge vide ses poches dans les caisses de l'État; il demande à voler aux armes, les cadres de l'armée se remplissent : qu'attend-on encore pour délivrer Maestricht et bloquer la citadelle d'Anvers?

Si l'on pouvait me prouver que, par la combinaison Saxe-Cobourg, nous ne sacrifierions ni l'honneur ni l'intérêt de la Belgique; si l'on pouvait me prouver que ce prince rendrait l'ouvrage à nos fabriques, qu'il nous donnerait un débouché pour nos céréales, nos toiles, nos fils, notre coutellerie, nos fusils, nos fers et notre charbon, je lui donnerais ma voix, parce que je suis aussi avare que qui que ce soit du sang belge; mais un pressentiment effrayant et confus me fait croire que le prince n'acceptera pas la couronne. Le refus me paraît certain, à moins d'acceptation directe ou indirecte de protocoles spoliateurs; c'est vainement que l'on se berce de l'espérance que l'é-

Digitized by Google

lection du prince de Saxe-Cobourg disposera la conférence à quelque concession.

Le refus du trône par le prince de Saxe-Cobourg nous forcera de faire la guerre dans quelques mois, alors que l'enthousiasme de notre armée sera refroidi et que l'intempérie des saisons favorisera nos ennemis.

C'est donc par la guerre immédiate que le gouvernement de la Belgique doit se fortifier, que nous devons nous faire hommes libres, nation, corps politique. Aujourd'hui le sentiment de liberté a pénétré dans l'âme du Belge, il est animé de cette ardeur d'indépendance et d'une énergie irrésistible, mais sa longanimité est poussée à bout; il est plus que temps d'abandonner le chemin tortueux de la diplomatie, et malédiction au ministère s'il laissait flétrir l'honneur national et s'il prêtait la main aux infamies des protocoles, au lieu d'adopter une politique digne du peuple belge!

La guerre est donc une condition inévitable de popularité, d'existence; une mesure énergique, c'est quelquefois de la prudence. Soyons tous Belges comme les Polonais sont tous Polonais; et nous saurons tous, s'il le faut, combattre et mourir pour la patrie.

L'ennemi est près de nous; 4000 arpents de terre viennent encore d'être inondés près de Lillo, et les dommages commis depuis quelque temps dans nos polders s'élèvent à plus de trois millions. Nos soldats et nos volontaires sont pleins d'ardeur et de courage; soutenons avec le canon nos droits et notre territoire, et puisque l'on nous y force, prenons l'initiative dans cette guerre, qui peut-être embrasera l'Europe entière. Si nous succombons dans la lutte, le nom belge ne sera pas, comme celui de Napolitain, une atroce injure; il ne signifiera pas *lâche* dans toutes les langues de l'univers.

Suivons donc la bannière de la liberté et de la civilisation, et périssons les armes à la main, plutôt que de nous avilir à aller mendier notre indépendance dans les cabinets étrangers.

(I., 4 juin, et C., 5 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Voici une proposition dont je vais donner lecture :

« Les soussignés, membres du congrès national, ont l'honneur de proposer le choix d'un chef indigène.

» D. Dehaerne, Seron, Rosseeuw, Eugène de Smet, de Robaulx, d'Elhoungne, L. Beaucarne, Camille de Smet, Teuwens, Blargnies, Charles Coppens, Van Meenen, Van de Kerckhove, Van der Looy. »

(C., 5 juin, et A.)

Un léger débat s'engage pour savoir si cette proposition sera développée. (I., 5 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Seron vient de nous donner les développements ; ce serait interrompre l'ordre suivi jusqu'à présent que d'entendre un nouvel orateur. (E., 5 juin.)

M. SERON : J'ai fait connaître les motifs de mon vote contre le prince de Saxe-Cobourg, mais je n'ai pas parlé pour d'autres. (E., 5 juin.)

M. VAN MEENEN fait observer que la proposition rentre essentiellement dans la discussion à l'ordre du jour et n'a pas besoin de développement; les orateurs qui seront entendus seront libres de la soutenir comme de la combattre.

(I., 5 juin.)

M. VAN SNICK pense que, sous tous les rapports, la candidature du prince de Saxe-Cobourg est la meilleure que l'on puisse proposer. Cette candidature présente des garanties à la Belgique sous le rapport commercial, en ouvrant les ports de l'Angleterre au commerce belge; sous le rapport des libertés, parce que le prince, ayant longtemps vécu en Angleterre, sait apprécier tous les avantages du système représentatif. Sous le rapport religieux, si on a avancé qu'un prince protestant ne pouvait pas régner en Belgique, cet argument a peu touché l'orateur, parce qu'il croit que nous sommes arrivés à un temps où on ne demande plus à un homme quelle est sa croyance, mais quelle est sa conduite. (I., 5 juin.)

M. LE BÈGUE : Je voterai pour le duc de Saxe-Cobourg, pour les raisons qui ont été développées par l'honorable M. Van de Weyer. Je ne les répéterai point; mais je dois à mes concitoyens d'expliquer la pensée qui guide mon vote. Convaincu par les lumineuses discussions que M. Beyts a soumises à l'assemblée, je persiste à croire sincèrement que la rive gauche de l'Escaut fait partie intégrante de la Belgique. Telle a été d'ailleurs ma pensée lors de la discussion de l'article 1er de la constitution. Ainsi, je le déclare expressément et afin que notre silence ne puisse être interprété contre nous, en votant pour le prince Léopold, j'entends que la rive gauche de l'Escaut soit textuellement comprise dans le serment qu'il fera de maintenir l'intégrité du territoire. (E., 5 juin.)

M. FRANSMAN renonce à la parole.

(C., 5 juin.)

M. CHARLES ROGIER : Messieurs, après de mûres réflexions et, je l'avouerai, après plus d'un combat intérieur, je me suis associé au vote qui décide qu'avant de recourir de nouveau à la force pour en finir avec la Hollande, le gouvernement

Digitized by Google

belge tentera, pour un temps très-court, la voie des négociations. Partageant de même l'opinion que l'élection du prince de Saxe-Cobourg est le plus sûr moyen, sinon le seul, d'assurer le succès, fort incertain d'ailleurs, de ces négociations, je crois être conséquent en lui donnant ma voix; je me hâte toutefois d'expliquer mon vote avec modération et sincérité.

Je reconnais d'abord qu'il y a peu de bonnes dispositions dans la majorité de la conférence, pour nous autres Belges. Sans parler des arrière-pensées que j'ai bien de la peine à ne pas soupçonner chez tels et tels qui se disent nos amis, il serait trop naïf de notre part de penser que la Prusse, l'Autriche et la Russie, par exemple, aient la courtoisie d'arranger, par amour pour nous, nos affaires à notre plus grande satisfaction et gloire. Il serait surtout prodigieux que la conférence le fît avant d'avoir reçu de notre part, j'entends de la part du congrès, je ne dirai pas une espèce d'avance quelconque, mais pas même des propositions d'arrangement. Tout ce qu'elle a reçu de nous, ce sont des *restitutions*, des protestations, sans parler du reste. Dieu seul sait ce que cette pauvre conférence a recueilli depuis six mois d'injures et de malédictions. Pour moi, j'en croyais le dictionnaire épuisé, et résumant en moi-même tout ce qui en avait été dit, je me représentais, avec beaucoup d'excellents citoyens, la conférence comme une sorte de vampire enfantant des monstres, vulgairement connus sous le nom de protocoles, quand un orateur, au patriotisme duquel je me plais d'ailleurs à rendre hommage, découvrit hier que ce n'était pas cela, mais que la conférence n'était autre chose que le *choléra-morbus*.

Dieu me garde de me porter fort pour la conférence : mais je laisse à juger jusqu'à quel point toutes ces politesses sont politiques; et comment tout cela est reçu à Londres. Je ferai observer que si nous avons, nous, notre fierté qui se révolte à la moindre apparence d'insulte à notre caractère national, il est peut-être permis aussi aux représentants de cinq puissances qui tiennent quelque place en Europe, d'avoir leur fierté vis-à-vis de nous, fussions-nous hauts de dix coudées.

Je ne pense pas que les difficultés attachées aux négociations qui vont s'ouvrir tiennent précisément à des questions de forme. J'y vois des obstacles plus réels, plus sérieux. Toutefois, quand la Belgique s'humaniserait un peu pendant quelque temps, quand elle n'arriverait pas à la conférence la menace au poing, et l'injure à la bouche, je ne vois pas en quoi nos affaires en iraient plus mal. Est-il bien démontré que cette conférence soit à tout intraitable? Croit-on ses menaces sans retour, et ses arrêts sans appel? Ne croit-on pas qu'avant d'en venir à des mesures extrêmes, avant de se jeter dans les hasards d'une intervention armée, elle y songera à deux fois?

Et déjà, quoi qu'on en dise, ne la voyons-nous pas céder en plusieurs points, et reculer devant son propre ouvrage. N'en avons-nous pas la preuve dans ces fameux protocoles dont on fait si grand bruit. Il n'y a pas à s'y tromper. Le protocole n° 22 devait nous être notifié le 1er de juin; la communication officielle en avait été ordonnée; nous voilà au 3 et il n'y a pas eu de notification de protocole. Je me trompe, messieurs, un de nos honorables collègues nous en a notifié deux le 1er de juin; mais à moins que M. de Robaulx n'ait été choisi par la conférence de Londres pour son agent officiel, ce qui ne me paraît pas infiniment probable, je soutiens qu'en dépit de toutes les menaces et de tous les ordres, il n'y a pas eu chez nous, le 1er juin, de notification officielle.

Ce radoucissement de la diplomatie, le devons-nous plus aux dispositions belliqueuses, qu'aux intentions conciliatrices qu'on lui a fait voir? je ne sais toutefois, en vous proposant d'appeler au trône belge un nouveau candidat qui ne lui est pas désagréable, je ne viens pas vous demander de vous humilier devant la conférence. Ce serait, sans vous lier en aucune manière, ni à elle ni à ses protocoles, une simple démonstration qui témoignera du moins aux yeux de l'Europe de vos dispositions à une conclusion pacifique de vos affaires, sans ralentir toutefois nos préparatifs d'agression contre la Hollande.

En prenant un prince d'assez haute lignée pour être admis sans répugnance dans la famille des rois européens, un prince qui, par sa position et son caractère, n'alarme sérieusement la sécurité d'aucun peuple, ni d'aucun trône, vous faites preuve de votre bonne envie d'en finir à l'amiable, et vous associez à votre révolution une grande existence sociale, capable, on me l'accordera, d'en favoriser l'issue comme d'en consolider le résultat.

Je n'examine point les qualités du prince en lui-même. Pour ma part, je ne me sens pas épris d'une vive sympathie pour sa personne; on sait de quel côté sont mes goûts, pour qui mes affections; et ce n'est pas sans un grand regret que je vois que la force des choses m'oblige à y renoncer. Mais des amis en qui j'ai confiance me le donnent pour homme de sens, de bonnes manières, et de mœurs douces; aimant les arts, comprenant la situation du pays. En voilà assez pour un roi

Digitized by Google

constitutionnel avec des institutions républicaines.

Je ne me suis pas, il est vrai, informé s'il hantait les temples ou les églises, mais comme j'entendis naguère un respectable ecclésiastique de cette assemblée s'écrier, avec beaucoup de gaieté et de bon sens, que fût-il né Turc, il ne s'en soucierait, la constitution étant là pour le mettre à la raison; dès lors je me rassurai, et j'applaudis plus que jamais aux principes de l'*union* qui, franchement comprise, se reconnaît à un tel langage, et ne peut continuer de vivre qu'à ce prix.

Je disais donc que je voyais dans l'élection du prince proposé une chance favorable de terminer la révolution sans nouveaux combats, c'est-à-dire sans nouveaux périls, peut-être pour elle. Je crois qu'en effet le prince, si le trône de la Belgique a quelques attraits pour lui, fera ce qu'il pourra pour faciliter une prompte solution des questions et pour arriver chez nous sous de bons auspices. Ai-je besoin d'ajouter que je ne le veux qu'aux termes et sous les conditions posées dans notre constitution; et que le supposer arrivant ici avec un démembrement de territoire pour toute dot, me semble une idée digne de ces hauts politiques qui nous le donnent sérieusement pour un préfet de l'Angleterre, un lieutenant de Wellington, que sais-je enfin? un agent de Luther.

J'ai dit les avantages, et sans les exagérer, sans me dissimuler l'incertitude du succès.

Où sont les inconvénients?

L'humiliation d'un refus. On a fait sonner bien haut ce mot-là. Quand la révolution, représentée par dix membres du congrès, alla à la face de l'Europe, s'asseoir à la table du roi des Français, et s'en vint nous rapporter l'expression de ses regrets, de sa reconnaissance, il y avait loin de là au mépris, et j'ai cru comprendre, pour ma part, que si alors il y avait humiliation de quelque côté, ce n'était pas du côté de ceux qui revenaient à Bruxelles.

Croit-on qu'aujourd'hui ce serait dédain de nous, mépris de la Belgique, qui empêcherait l'acceptation? Ah! messieurs, gardez-vous de le penser: si la couronne de la Belgique éprouve un nouveau refus, ce n'est pas qu'elle ne soit d'aucun prix; c'est qu'elle porte écrite en lettres bien visibles: *Gare à qui la touche!* c'est que les intérêts de tous les rois et de tous les peuples semblent s'y rattacher.

Mais ce seront de nouveaux retards et des retards sans fruit?

Je sais que telle est l'impétuosité de certaines ardeurs belliqueuses, qu'elles ne donneraient au congrès ni heure ni repos qu'il n'ait déclaré la guerre; pas le moindre répit au gouvernement qu'il n'ait crié: Marche! sans même prendre le temps de s'informer s'il est prêt à marcher.

Messieurs, je respecte beaucoup cette chaleur guerrière, j'y applaudis d'autant plus, que ceux qui nous échauffent de leurs discours, je n'en fais nul doute, sauront aussi, quand viendra le jour de l'action, nous échauffer de leur exemple.

Que l'armée soit impatiente de combattre, que jeunes et vieux soldats aspirent au moment de courir des dangers communs, de parer d'une gloire nouvelle et commune le drapeau révolutionnaire; que dans la nation mille cris de guerre s'échappent, et mille bras se lèvent tremblants d'impatience, de colère, je le conçois; et, l'avouerai-je? ces mouvements d'entraînement, bien souvent celui qui s'efforce de vous parler ici avec calme s'y associe de toute son âme.

Mais enfin, membres du congrès, législateurs, ayant entre les mains la destinée de tout un pays, j'ai toujours cru que notre rôle à nous était de joindre au courage qui résiste, à l'ardeur qui entreprend, la prudence qui prévoit et prépare.

Vous avez fixé le délai d'un mois avant d'en venir à un parti extrême et définitif.

Faites continuer les préparatifs avec une nouvelle activité. Poussez-y de toute votre influence et de tout votre pouvoir et en même temps que nous armons, notifions à la Hollande notre ultimatum, en lui présentant le choix entre le glaive et l'olivier.

J'espère, messieurs, qu'à cet égard un mois de délai ne paraîtra pas trop long même aux plus pressés: je sais qu'il est passé comme en proverbe, que *le provisoire nous tue;* sans parler du *marasme* dans lequel nous nous débattons péniblement; mais je sais aussi, messieurs, que voilà six mois qu'on nous dit cela, et que si *le provisoire nous tue,* c'est d'une mort bien lente, et, avouons-le, pas trop cruelle.

Je me rappelle que déjà avant l'hiver on nous prédisait des malheurs affreux, une épouvantable misère, jusque-là que je n'étais pas trop sûr de ne pas nous voir dévorer les uns les autres: messieurs, l'hiver s'est passé; et jamais moins de crimes, jamais moins de vols n'ont occupé la justice, et tout le monde a vécu, et le provisoire n'a tué personne. Prenez bien garde, messieurs, de trop rembrunir notre situation, réservons nos douleurs pour des temps peut-être plus malheureux.

Gardons-nous de prendre notre fatigue, notre impatience, pour la fatigue et l'impatience publiques: que le gouvernement ne se manque pas à

Digitized by Google

lui-même ni à la nation ; qu'il comprenne sa force ; le pays ne demande qu'à être gouverné ; et je le crois, quant à moi, capable de résister longtemps encore à ce marasme où l'on nous dit qu'il se débat et meurt.

Dans tous les cas, si le provisoire nous tue, je ne vois pas qu'il traite beaucoup mieux la Hollande. Je crois même que les retards que nous mettons à reprendre les hostilités sont déjà la guerre pour ce pays ; que si moins de cris de détresse s'échappent de son sein, c'est qu'elle a sans doute cette fierté bien entendue qui lui défend de se montrer à ses ennemis en si piteux état. Enfin, ne nous le dissimulons pas, s'il y a dans le pays une opinion active, audacieuse, par conséquent puissante et destinée sans doute à triompher, qui veut la guerre, il y a aussi une opinion respectable, qui veut la paix ; je n'en donne pour preuve que ce que nous voyons au congrès.

Quand, par un nouveau délai, des apaisements auront été donnés à cette opinion ; quand elle ne verra plus d'autre issue, d'elle-même elle viendra se rallier à l'opinion de la guerre, et c'est alors que cette guerre sera vraiment nationale. Après avoir donné, et à l'extérieur et à l'intérieur, ces gages de notre amour pour la paix, nous pourrons commencer avec confiance, sans arrière-pensée, une guerre destinée à devenir européenne. Alors il n'y aura pas de Belge un peu généreux qui ne se jette dans le mouvement, alors un chef indigène nous guidera peut-être ; mais alors aussi, je le dis sans détour aux amis d'une patrie belge, non pas plus sincères mais plus passionnés que moi : Dieu sauve l'indépendance de la Belgique ! (*I.*, 5 juin.)

M. CAMILLE DE SMET : Au point où est parvenue la discussion, qui enfin est ouverte depuis trois jours, après les discours en sens contraire de MM. Seron et Van de Weyer, je renonce volontiers à dire ce qui déjà a été dit à satiété, et si je dis quelques mots, c'est pour justifier mon vote négatif, basé sur la continuation des négociations, et sur mon vif désir de voir commencer une guerre pour laquelle nous avons une armée courageuse, qui pourra laisser sur leurs bancs les législateurs qui rendent aussi au pays des services.

Je serai donc court, et très-court, et en ceci je n'imiterai pas la diplomatie.

J'aurais désiré que la proposition de M. Blargnies eût été adoptée ; après six mois d'attente, j'aurais désiré attendre encore quelques jours, afin de savoir positivement si c'est le code brutal de la force que l'on veut employer contre nous ; mais l'assemblée en a décidé autrement, et peut-être aujourd'hui même, par un décret, nous allons faire passer la Tamise à notre couronne, déjà une fois répudiée.

Quoi qu'il en soit, je n'aurais pas hésité à donner ma voix à un prince dont nos commissaires à Londres ont fait un portrait si flatteur, et j'espère si mérité, si les derniers protocoles et le silence des ministres, que je ne veux pas qualifier, ne m'avaient enfin fait ouvrir les yeux sur la marche non douteuse de la conférence de Londres.

Aujourd'hui, messieurs, c'est la guerre, et la guerre immédiate contre la Hollande que je réclame ; nous publierons à la face du monde que nous ne voulons que nos limites, telles que nous les avons fixées par la constitution, nous fondant d'une part sur l'insurrection, de l'autre sur les traités.

De deux choses l'une, ou conquérir quelques villages et deux de nos villes est un motif suffisant pour exciter une guerre européenne ; ou il ne l'est pas.

Dans le premier cas, ce que nous ne pourrons acheter qu'après avoir écrasé les quatre grandes puissances nous ne l'achèterons pas avec des traités ; et cependant, messieurs, hier encore ne venons-nous pas de décider que vous ne souffrirez pas, même temporairement, une garnison étrangère à Maestricht, et je ne pense pas que ce que vous avez décidé à la presque unanimité, soit une bravade digne de figurer à côté du fameux message qui nous défendait d'exclure une famille dont le nom est associé à quinze années d'humiliations ; ou bien à côté du fameux message de notre ministre des affaires étrangères, message plein de dignité, de modération et d'énergie à la fois, qui, parce qu'il n'a eu aucune suite, n'est plus qu'une vaine et ridicule parade.

Dans le second cas, la nation hollandaise, que je ne confonds pas avec son gouvernement, saura bien forcer le roi Guillaume à traiter, certaine qu'elle est que nous ne voulons que nos limites et des relations de bon voisinage avec une nation qui aussi a combattu pour sa liberté.

Par la guerre, enfin, nous saurons si nous sommes mystifiés, et sans regarder ce mot magique de mystification comme un mot sacramentel qui a fourni à deux honorables membres l'occasion de faire briller le mordant de leur esprit, je crois à la mystification, mais je ne la craindrais pas si elle n'était que personnelle, comme paraissent le craindre pour eux les deux honorables membres dont je viens de parler.

Cette mystification, je la crains pour mon pays, qui, aujourd'hui les armes à la main, peut obtenir les bases d'un traité que nous pourrons accepter

Digitized by Google

sans rougir, je la crains pour mon pays, qui ne pourra pas aller cacher son dégoût des affaires dans les salons lointains et sur la terre étrangère.

Je voterai donc contre le prince de Saxe-Cobourg, parce que l'assemblée n'a fixé aucun terme à l'acceptation, et que je suis intimement convaincu que toutes les négociations ne tendent qu'à éteindre le feu sacré du patriotisme, qui, s'il n'est mort, ne sera pas loin de l'être quand les négociations auront atteint leur fin et leur but, c'est-à-dire, sinon une restauration de dynastie, au moins une restauration de principes de la Sainte-Alliance. (E., 5 juin.)

M. JAMINÉ : Messieurs, je serai court et très-court. Je me suis opposé autant qu'il a été en moi à l'ouverture des négociations. Hier la majorité en a décidé autrement. Cependant je viens déclarer que je voterai pour le prince de Saxe-Cobourg, et je déduirai les motifs de mon vote afin de ne pas être accusé de versatilité. Je ne suis pas versatile, messieurs, et pourquoi le serais-je? je suis indépendant et sans ambition. Je suis avocat de province et je le resterai. En votant pour le prince de Saxe-Cobourg, je fais une concession à la majorité du congrès, concession du reste dont je m'emparerai le 30 juin. Si, comme on l'a dit, le prince tient à avoir une forte majorité, je lui donnerai ma voix, parce que je ne veux pas qu'un jour on puisse me reprocher de la lui avoir refusée. Je le déclare, je voudrais qu'il y eût unanimité dans le congrès pour son élection, et je voudrais aussi que nous fussions unanimes au 30 juin pour mettre un terme aux négociations. (I., 5 juin.)

M. JEAN GOETHALS vote en faveur du prince de Saxe-Cobourg, dans lequel il met la plus grande confiance, connaissant ses nobles antécédents et sa conduite honorable dont il a donné beaucoup de preuves notables. (I., 5 juin.)

M. VAN MEENEN ne croit pas qu'il y ait lieu de procéder à l'élection immédiate, et demande que l'élection soit renvoyée au 30 juin, et lorsque le résultat des négociations sera connu. Si l'élection était immédiate, l'honorable membre voterait pour un prince indigène. (I., 5 juin.)

M. DRÈZE prononce un discours contre la candidature du prince de Saxe-Cobourg. (I., 5 juin.)

M. DELWARDE pense qu'entourer l'élection de trop de précautions, ce serait provoquer un refus. Les négociations, dit-il, auxquelles on s'est déterminé ne lient le congrès que pour un temps très-court, il sera le maître d'y mettre un terme quand il voudra. On craint qu'il n'accepte pas et l'on ne produit rien qui prouve formellement qu'il est décidé à accepter la couronne. Mais indépendamment de la lettre de lord Ponsonby, qui donne lieu de l'espérer, le prince se trouve dans une position délicate; il ne peut pas accepter en effet une couronne qu'on ne lui a pas encore offerte. L'honorable membre votera donc pour le prince de Saxe-Cobourg. (I., 5 juin.)

M. DESTOUVELLES : Messieurs, vous n'avez peut-être pas oublié les motifs de mon opinion en faveur du prince de Saxe-Cobourg; je vous les fis connaître dans mon discours d'avant-hier, et mes arguments n'ont pas été détruits par les orateurs qui ont parlé depuis; je n'y reviendrai pas. Mais je crois indispensable de vous présenter quelques réflexions en réponse aux arguments de l'honorable M. Van Meenen. Vous avez décrété hier, a-t-il dit, que des négociations seraient entamées; je juge prudent d'ajourner l'élection jusqu'au terme fixé pour ces négociations. Un seul mot, messieurs, va détruire et le principe posé par M. Van Meenen et les conséquences qu'il en a déduites. Vous avez ouvert des négociations, dit-on : j'en conviens, mais pour négocier il faut un négociateur. Or le négociateur, c'est le prince de Saxe-Cobourg; c'est notre négociateur unique; nous n'en avons pas d'autre, puisque nos négociateurs envoyés à Londres à diverses reprises n'ont jamais été admis par la conférence. L'article 1er du projet adopté hier me semble donc essentiellement lié aux autres. Sans l'élection, l'article du projet demeurerait stérile; vous n'auriez posé dans cet article que le germe des négociations, mais ce germe ne porterait aucun fruit si vous n'aviez pas celui qui seul peut développer ce germe.

Vous n'avez pas fixé de délai pour la prestation du serment, vous vous mettez ainsi, dit-on, à la discrétion du prince de Saxe-Cobourg. Vous n'avez pas fixé de délai? Moi-même je m'y suis opposé, messieurs, parce que je ne trouvais pas cette fixation de délai, qui n'était pas selon moi en harmonie avec les convenances que nous devons observer vis-à-vis d'un prince de notre choix. S'ensuit-il que je mette mon pays à la discrétion du prince, et qu'il lui soit loisible de perpétuer notre malaise? non; et je le déclare, ce que j'ai fait supprimer par sentiment des convenances, je le provoquerai le jour où je le croirai nécessaire, et je saurai concilier ainsi et ce qu'exigent les convenances et ce que demande l'intérêt du pays : nous sommes une cour souveraine, comme l'a dit M. Van Meenen avec raison; ce à quoi nous avons renoncé, nous pouvons le ressaisir quand nous voudrons. Si les négociations se prolongeaient trop, nous dirions au prince : « Le peuple souffre, il ne peut plus

Digitized by Google

rester dans l'incertitude. » Le prince alors regarderait comme un devoir de faire cesser cette attente ; nos commissaires le supplieraient de se prononcer, et ce serait pour le prince une injonction devant laquelle il ne reculerait pas. Remarquez, messieurs, qu'ici il n'y a pas de contrat qui nous lie. Le contrat synallagmatique que nous voudrions conclure entre le prince de Saxe-Cobourg et nous ne sera formé que par l'acceptation ; tant que l'acceptation n'aura pas eu lieu, nous sommes libres de le rompre. Je crois donc, messieurs, que les terreurs mises en avant sont des terreurs imaginaires. Le décret que vous avez voté hier devient inutile, si, comme je l'ai dit tout à l'heure, pour vos négociations vous n'avez pas de négociateur. Quant à ce qu'on a dit de l'abandon des questions territoriales, est-ce bien sérieusement, messieurs, qu'on suppose au congrès une pareille intention ? Mais on nous accuse là d'un crime ! non, nous ne donnons à personne le droit de faire cet abandon. Nous avons donné au gouvernement le droit de négocier, mais nous nous sommes réservé d'approuver ou de rejeter les négociations ; et si nous voyions que les négociations ne conciliassent pas nos intérêts avec l'honneur et la dignité du peuple belge, nous aviserions aux moyens de prendre d'autres mesures.

(Après un court résumé, l'orateur déclare qu'il votera pour le prince de Saxe-Cobourg.)

(I., 5 juin.)

M. L'ABBÉ ANDRIES : Messieurs, en politique, mon symbole c'est la constitution, et comme elle ne stipule rien par rapport à la religion que le chef de l'État doit professer, je ne suis pas plus exigeant qu'elle, et je crois même que c'est une marque de haute sagesse que de ne rien exiger sous ce rapport. La liberté des cultes est sacrée pour tous les Belges, pourquoi ne le serait-elle pas pour le roi? Je donne mon vote au prince Léopold, parce que j'y trouve une garantie de paix ; je regarde ce choix comme une dernière tentative pour éviter la guerre, tentative qui peut être couronnée de succès, et que pour cela seul ma conscience me défend de repousser. Non pas que je veuille la paix à tout prix ; non, messieurs, je ne recule pas devant la guerre : jamais on n'obtiendra de moi le sacrifice d'un pouce de territoire ; et si la conférence reste inexorable, si elle veut notre déshonneur et nous faire trahir nos frères, qu'elle sache qu'alors l'indignation poussée à bout fera de notre nation un peuple de héros. Non, messieurs, le Belge ne se déshonore pas, et si la guerre doit éclater, alors le clergé belge en particulier montrera de nouveau combien la patrie lui est chère et de quels immenses sacrifices il est capable pour la sauver. Donnons-nous le mot, messieurs, pour le 30 juin, et alors le pays jugera si notre patriotisme est mort. (I., 5 juin.)

M. L'ABBÉ BOUCQUEAU DE VILLERAIE : Les questions importantes qui nous occupent ont été traitées avec tant de talent par les orateurs qui m'ont précédé, que mon intention n'était pas de prolonger la discussion en prenant la parole. Mais un honorable membre (1) qui porte le même costume que moi a émis quelques assertions qu'en ma qualité de membre du clergé belgique je ne puis me dispenser de relever.

Cet honorable membre a prétendu et affirmé que l'opinion catholique, l'opinion des masses, l'opinion de la nation entière se prononçait contre la candidature du prince de Saxe-Cobourg, et il a ajouté que si jamais il y eut une opinion unanime, c'était celle-là.

Et moi, messieurs, je dis et j'affirme sans crainte de me tromper que si jamais il y eut dans le monde une assertion fausse et erronée, c'est celle énoncée par l'honorable membre auquel je réponds.

C'est une contre-vérité évidente pour tous ceux qui connaissent l'état de l'opinion publique en Belgique de dire qu'à cet égard le peuple pense et sente autrement que ses représentants.

Et en ceci je ne sépare certainement pas l'opinion du clergé en général de celle de la nation.

La nation aspire à la conservation de la paix, et elle regarde la combinaison de Saxe-Cobourg comme une garantie de cette conservation.

La nation, du moins l'immense majorité du peuple belge, envisage la candidature de ce prince comme la dernière planche de salut qui nous reste pour échapper au naufrage, et sortir de l'état aussi insupportable que dangereux dans lequel nous nous trouvons; comme le moyen le plus probable de nous garantir des malheurs politiques qui nous menacent et nous pressent de tous côtés, c'est-à-dire de l'anarchie sous le nom de république, et de la perte de nos plus précieuses libertés, surtout de nos libertés religieuses par une réunion plus ou moins prochaine de la Belgique à la France; enfin de la guerre et de ses horreurs, et de tous les maux qu'elle entraîne à sa suite.

Nul doute, messieurs, qu'en thèse générale les catholiques ne préférassent avoir un catholique pour souverain, et cette préférence est très-naturelle. Ce désir est l'effet tout rationnel de leur

(1) M. l'abbé *Dehaerne*.

Digitized by Google

attachement à leurs principes religieux et de leur persuasion intime que leur religion est la meilleure, la seule véritable, et propre à assurer le bonheur de l'homme dans cette vie et dans l'autre; et il est dans l'ordre des affections du cœur humain de souhaiter que le prince sur lequel on est appelé à faire reposer ses affections et l'amour que des sujets doivent à leur souverain jouisse lui-même de ce qu'ils regardent comme leur plus grand bien moral, et qu'ils placent au-dessus de tous les avantages possibles.

Mais ce désir d'avoir un souverain catholique n'est pas tellement prépondérant chez eux qu'ils ne conçoivent qu'il peut y avoir des circonstances politiques telles, qu'ils soient obligés, et pour le salut de la patrie, et, ce qui est plus fort encore, pour le bien même de leur religion, d'y renoncer.

Or, c'est précisément le cas où se trouvent en ce moment les catholiques de la Belgique. Par un concours de circonstances diverses et du croisement des événements politiques, le pays est arrivé à un tel point de crise, que non-seulement tous leurs efforts pour obtenir un prince catholique seraient vains et inutiles, mais, bien plus, qu'il ne leur reste d'autre ressource efficace, pour éviter les plus grands maux, que de donner les mains à une combinaison opposée et même de faire tous leurs efforts pour qu'elle réussisse, et que dans leur situation ils doivent regarder comme un malheur pour eux et pour leur religion si cette combinaison venait à manquer.

Je le déclare ici franchement, catholique de cœur et d'âme, jamais je n'aurais voté pour le prince de Saxe-Cobourg, jamais je n'appuierais la nomination d'un souverain non catholique, si ce n'était pour éviter à ma patrie et à ma religion elle-même les grands malheurs dont je les vois menacées, et que j'aperçois au delà de la combinaison du prince de Saxe-Cobourg, si elle vient à manquer.

Ce n'est donc pas cette combinaison en elle-même qui me rit ni qui me plaît, non; et j'avoue ici qu'il est dur pour un véritable catholique, et surtout pour un prêtre, de travailler à placer la couronne de son pays sur la tête d'un prince luthérien et de remettre les destinées de son pays tout catholique entre les mains d'un souverain non catholique, entre lequel et lui il ne pourra exister aucune communauté de croyance de sentiments religieux.

Quoi! j'aurai gémi, avec tous les catholiques, pendant les quinze mortelles années du règne de Guillaume Ier, de toutes les persécutions sourdes, de toutes les atteintes à nos droits religieux que ce prince a portées au catholicisme, à la liberté et à la pureté de l'enseignement clérical; je me serai écrié mille fois que tous nos malheurs provenaient de ce que la force nous avait imposé un monarque profondément hostile à tout ce qui tenait au catholicisme, un monarque qui ne s'entourait que des plus grands ennemis de l'opinion catholique, ou du moins qui n'écoutait qu'eux, et dont le principal ministre avait annoncé, dès les premiers temps, le projet de décatholiser la Belgique dans le terme de dix ans; j'aurai hâté, et par mes vœux les plus ardents et par toutes les démarches que la constitution autorisait, le renversement de ce système de persécution sourde, et par cela même d'autant plus perfide, organisé contre le catholicisme par le précédent gouvernement, et travaillé de toutes mes forces à l'empêcher de réaliser ses projets hostiles contre nous; et aujourd'hui que, grâce à l'énergie nationale, nous avons réussi à nous délivrer du joug insupportable de ce prince anticatholique, je me verrai au point de voter pour reprendre un autre souverain non catholique, et faire monter de nouveau sur le trône de mon pays un prince protestant!

Eh! quelle est donc la destinée des faibles humains! Y a-t-il un génie qui se joue de leurs projets, de toutes leurs conceptions et de leurs prévisions?

Comment, moi, prêtre catholique, moi qui fais ma gloire et mon bonheur de l'être, qui mainte fois ai annoncé, propagé, soutenu dans la chaire les principes de l'Église catholique, je vais voter l'élection d'un prince protestant, je vais l'appeler à gouverner mon pays tout catholique!

Eh bien, oui, messieurs, je ne recule pas devant ce changement, je ne recule pas devant ce vote; je dirai plus, c'est que je le regarde comme une des bonnes actions de ma vie et que j'ai la conviction intime de pouvoir le justifier devant Dieu, lorsque je comparaîtrai au tribunal du Juge éternel.

Je dirai quelque chose qui peut-être étonnera; c'est que je ne voterai pour le prince de Saxe-Cobourg que par un motif de religion, par attachement pour la religion catholique; je voterai pour lui avec l'intime persuasion de rendre à mon pays, à mes concitoyens et, bien plus, à ma religion elle-même, le plus grand service que je puisse dans ce moment lui rendre. — Et je m'explique.

Malgré mon profond respect pour le roi des Français, et malgré ma reconnaissance de l'accueil

Digitized by Google

infiniment gracieux dont lui et son auguste famille m'ont honoré, ainsi que tous mes collègues, je ne puis me cacher à moi-même que la situation de la religion et du clergé catholique en France est si cruelle, que ce serait le plus grand des malheurs pour nous, sous les rapports religieux, d'être réunis d'une manière quelconque à la France, et de voir s'étendre sur la Belgique, essentiellement catholique, le tableau des lois antilibérales et des règlements oppressifs qui en France pèsent sur les catholiques.

Il ne faut pas un grand effort d'esprit ni de prévision pour nous persuader qu'une telle réunion serait le coup de grâce de toutes nos libertés religieuses et la destruction complète de tout ce qu'il y a de favorable à ces libertés dans notre constitution belge; alors adieu l'indépendance de la Belgique et du pouvoir civil! adieu l'exercice libre et public du culte, et la non-intervention dans les nominations des ministres! adieu la liberté de l'enseignement, si nécessaire à la conservation de la pureté de nos doctrines catholiques!

Eh! messieurs, peut-on concevoir, pour nous catholiques un avenir plus fatal (je parle toujours sous les rapports religieux) que d'être réunis à un pays où le peuple démolit de ses propres mains les temples du Très-Haut, renverse le signe auguste de la rédemption partout où il s'offre à ses regards; où les ministres de la religion sont obligés de se déguiser, et d'abdiquer tout costume ecclésiastique pour échapper aux regards persécuteurs et aux mauvais traitements, de qui? de leurs propres fidèles! où des mains catholiques vont renverser les habitations des premiers pontifes (1) et détruire les séminaires où les jeunes lévites apprennent à soutenir la religion et à en propager les utiles vérités; à un pays où l'instruction se trouve placée sous la main oppressive d'une université illibérale, et livrée aux exigences insupportables d'un odieux privilége et du plus absolu monopole!

Et c'est vers la réunion avec un pays où de telles choses se passent que l'on pousse la Belgique catholique!

Messieurs, est-il étonnant que moi, aux yeux de qui tout ce qui peut contribuer à la conservation de la religion catholique, dans mon pays, est le premier besoin et le plus impérieux des devoirs, je donne les mains à une combinaison qui nous éloigne efficacement d'une telle réunion, d'une réunion aussi désastreuse?

Mais en parlant ainsi, j'éprouve le besoin de répéter que mon opinion n'est telle que sous le rapport religieux; car, sous les autres rapports, j'aime la France, j'aime les Français, je les regarde comme la première des nations, comme la nation la plus aimable, la plus spirituelle et celle dont nous devons cultiver l'amitié avec le plus de soins; mais le bien de ma religion avant tout.

Est-il étonnant, dis-je, que je sois porté pour un prince dont l'élection et le règne seront une protestation continuelle contre l'imputation, qu'on a faite aux Belges, d'aspirer à une telle réunion, et un obstacle des plus forts à ce qu'elle ait jamais lieu?

J'ai donc eu raison de dire que c'était par esprit de religion, par mon grand attachement pour le catholicisme, que je parlais pour l'élection du prince de Saxe-Cobourg.

Quant à une république, que l'honorable membre auquel je réponds voudrait établir en Belgique, ou au prince indigène qu'il regrette, l'état d'exaltation des partis dans la Belgique et leur opposition est telle, les jalousies particulières sont si vives, que ni l'une ni l'autre de ces combinaisons politiques ne pourraient s'y soutenir; et qu'avant peu de mois nous tomberions dans une anarchie complète, dans les horreurs de la guerre civile, et que nous serions poussés forcément ou à la réunion à la France ou à une fatale restauration. Or, tout cela serait infiniment désastreux pour la religion.

Et, pour en revenir au rapprochement que j'ai fait entre le prince de Saxe-Cobourg et le roi Guillaume, tous les deux non catholiques, j'ose espérer que nous ne rencontrerons pas deux fois dans notre vie un homme aussi entêté, aussi ennemi de ses propres intérêts, et aussi mal disposé envers ses sujets catholiques, que l'était le roi Guillaume.

D'ailleurs, la différence de position sera grande. Guillaume avait sous son sceptre deux peuples peu sympathisants, dont l'un de sa religion, l'autre d'une religion tout à fait opposée à la sienne; de là mille occasions d'injustes préférences, d'odieux passe-droits en faveur de ses chers coreligionnaires de la Batavie.

Ici, le prince de Saxe-Cobourg n'aura pour

(1) L'orateur fait ici allusion aux scènes de désordre qui se passèrent à Paris au mois de février 1831. Il fut témoin des dévastations de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché; insulté dans les rues de Paris, parce qu'il portait l'habit de prêtre, il n'échappa aux violences de la populace qu'en s'écriant qu'il était Belge, et en montrant sa cocarde. On sait qu'il faisait partie de la députation du congrès chargée d'offrir la couronne au duc de Nemours.

Digitized by Google

sujets qu'un seul et même peuple, ne professant tous qu'une seule et même religion.

Il est indubitable, si ce prince a un peu de bon sens, et on lui en sait beaucoup, qu'il n'ira pas tracasser les Belges ses sujets sur leurs croyances religieuses; il n'ira pas nourrir l'idée aussi bizarre qu'impolitique de vouloir les décatholiser et les protestantiser, comme son prédécesseur, lui seul de sa croyance, lui seul contre toute la nation.

La différence de position est encore immense à cause de notre nouvelle constitution belge; elle sera observée, et nos représentants y tiendront la main; et, si le souverain pouvait être assez inconsidéré pour tenter de tracasser, par rapport à leur religion, des gens qui lui ont donné une si grande marque de leur estime et de leur confiance, que de lui remettre en mains les destinées de leur patrie, un peuple qui lui aura procuré l'avantage de prendre une place honorable parmi les têtes couronnées, il ne le pourrait pas: non, messieurs, il n'y réussirait pas; les Belges ne sont pas d'avis, ni disposés à se laisser tyranniser une seconde fois.

Mais tout cela n'est nullement à craindre avec le prince Léopold de Saxe-Cobourg. D'après les renseignements que j'en ai, ce prince est un galant homme, un homme d'honneur et de probité, un homme d'une conduite personnelle très-morale et d'un esprit libéral; plein d'estime et de bienveillance pour ses semblables; n'aspirant qu'à la gloire de contribuer à leur bonheur et à leur amélioration; ami des Belges, et les estimant d'autant plus, a-t-il dit, qu'il sait qu'ils sont essentiellement religieux, qu'ils sont un peuple moral.

Il a dit que, s'il venait en Belgique, il ne serait ni un prince allemand, ni anglais, ni français; qu'il serait Belge.

C'est-à-dire évidemment qu'il aurait et adopterait les sentiments des Belges. Or, les Belges sont religieux et attachés à leur culte; mais ils sont tolérants et respectueux pour toutes les croyances religieuses, et le prince ne le sera pas moins que ses nouveaux sujets.

Enfin si, par une union à laquelle on a fait allusion, il pouvait donner aux Belges la douce satisfaction de voir partager la couronne par une reine de leur croyance, rien pourrait-il être plus heureux, rien pourrait-il manquer à leur tranquillité religieuse et à leur satisfaction?.

Je viens d'examiner la candidature du prince de Saxe-Cobourg sous le rapport des intérêts catholiques: il me reste à ajouter quelques observations sous le rapport politique.

L'honorable abbé Dehaerne, après avoir dépeint le prince comme candidat de la Sainte-Alliance, a fait ensuite, à ce même candidat, un grief de sa déclaration qu'il n'accepterait, dans aucun cas, la couronne que s'il était élu par une grande majorité du congrès national, qui fît connaître l'assentiment général de la nation.

C'est-à-dire, a ajouté l'honorable membre en interprétant ces paroles, que le prince se réserve par là une belle excuse pour refuser, quand il le jugera à propos.

Il me paraît, messieurs, qu'il y a ici, si je ne me trompe, une contradiction manifeste. D'abord, le prince n'a pas besoin de chercher de belles excuses, ni même d'excuse quelconque pour refuser; cela lui est parfaitement libre, et il n'est nullement obligé d'accepter à ses risques et périls une couronne que bien des gens travaillent à rendre pénible à porter en Belgique, et même à la faire regarder comme un fardeau insupportable, par tous les troubles et les difficultés qu'ils élèvent, dans la vue de rendre toute nomination d'un roi impossible.

Mais cette réponse du prince prouve beaucoup, à mes yeux, en sa faveur; elle est donc une preuve palpable du respect qu'il a pour l'opinion de la nation belge: il ne veut, dans aucun cas, dit-il, régner sur elle qu'avec l'assentiment général de la nation, manifesté par une grande majorité.

Ce n'est pas là, messieurs, le langage d'un prince qui nous serait imposé; c'est celui d'un homme qui sent qu'il ne pourra faire le bien qu'autant qu'il sera agréable au peuple qu'il est appelé à gouverner: ce langage prouve que son intention est de prendre pour règle et direction de ses actes les vœux et les désirs de la nation; que son intention est de gouverner de manière à conserver son estime.

Ces sentiments sont certes infiniment respectables, et font redoubler les espérances que la loyauté bien connue de ce prince est de nature à inspirer à tous ceux qui veulent le bien de leur pays.

Eh bien, messieurs, cette grande majorité du congrès, le prince l'obtient; nos dernières opérations ont prouvé à l'évidence que, lorsque nous procéderons à son élection, il sera choisi à une immense majorité, et à peu près par les trois quarts. Comment, devant un tel fait, devant un résultat aussi imposant, peut-on avancer que la candidature du prince de Saxe-Cobourg ne rencontrera dans la nation aucune sympathie?

Eh! messieurs, je n'ai pas encore entendu dire que le congrès national eût perdu la confiance de la nation; au contraire, c'est en lui seul que, dans

Digitized by Google

ce moment, la nation met toute son espérance pour la tirer de la situation difficile et fâcheuse où elle se trouve.

Je remarque dans le public que tous les incidents qui seraient de nature à empêcher cette combinaison, sur laquelle le congrès a fixé son attention, y excitent la plus grande anxiété, une inquiétude générale parmi les citoyens qui suivent les affaires publiques, tant ils regardent comme une calamité tout ce qui pourrait la faire manquer.

Et ce qu'on a dit de l'absence de sympathie pour le prince me paraît n'être qu'une espèce d'équivoque. J'explique ma pensée.

Certes, puisque nous n'avons eu précédemment aucune relation avec le prince de Saxe-Cobourg, que nous ne l'avons même jamais vu, il n'est pas étonnant que nous n'éprouvions pas encore pour sa personne de sympathie, ni d'affection de cœur; c'est tout naturel.

Ce sentiment d'affection et de sympathie ne peut être, vis-à-vis d'aucun souverain possible, autre chose que le résultat de ses actes futurs, de sa conduite à notre égard, en un mot de sa manière de régner. Le cœur des hommes ne se donne pas à si bon compte : il n'est dû qu'à des bienfaits.

Mais si l'on demande s'il est vrai que la combinaison de ce prince rencontre de la sympathie, c'est-à-dire si, au milieu de toutes les circonstances de notre situation actuelle, on la désire, on l'approuve, je répondrai assurément : Oui; je dirai que généralement on l'approuve; on désire qu'elle réussisse dans le seul moyen qui nous reste de nous constituer définitivement.

Et ceci est vrai par rapport au clergé, ou du moins pour une grande partie du clergé, comme pour les séculiers; et d'abord, une preuve que cela est ainsi se trouve dans un fait que tout le monde a sous les yeux : il y a au congrès onze membres du clergé, et, sur ces onze députés, il y en a sept qui ont voté dans le sens de la combinaison du prince de Saxe-Cobourg.

Quant à l'ensemble de la minorité contre cette candidature, qui est de quarante à cinquante voix, cette minorité, pour tous ceux qui connaissent le congrès, se trouve composée d'éléments tellement divergents qu'on peut dire qu'elle n'offre pas le tableau d'une fraction de la volonté nationale, mais la représentation de certains systèmes particuliers, qui n'ont pas de racine dans l'opinion générale de la nation; il y a dans cette minorité trois ou quatre fractions opposées les unes aux autres. Il y a le parti de ceux qui veulent, à tout prix, arriver à une réunion à la France, et certes la nation ne pense pas comme ce parti.

Il y a aussi quelques républicains, et la nation repousse également leur opinion. (*Murmures.*)

(I., 5 juin.)

M. DE ROBAULX : L'orateur manque à l'assemblée. (E., 5 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : L'orateur dit que dans la minorité se rencontrent des membres qui veulent la réunion; je... (E., 5 juin.)

En ce moment le fauteuil est occupé par M. *Raikem*, premier vice-président. (E., 5 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : A moins que l'assemblée n'en décide autrement, la parole est maintenue à M. Boucqueau. L'orateur ne peut pas être rappelé à la question, puisqu'il ne s'en est pas écarté.

(E., 5 juin.)

PLUSIEURS VOIX : Parlez, M. Boucqueau.

(E., 5 juin.)

Quelques mots s'échangent entre MM. *de Robaulx* et *Raikem*. (E., 5 juin.)

M. L'ABBÉ BOUCQUEAU DE VILLERAIE, après avoir répété, selon les désirs de l'assemblée, la phrase qui avait soulevé cet incident, continue en ces termes :

Je conviens enfin qu'il se trouve des votes négatifs dus à des craintes religieuses, sous le rapport de la différence de religion, et certes ce ne sera pas moi qui nierai combien ces motifs sont respectables en eux-mêmes; mais je crois que ces honorables collègues portent leurs appréhensions trop loin, et qu'ils ne considèrent pas que dans la situation où nous sommes il y va de l'intérêt même de la religion, de nous mettre par cette combinaison à l'abri des maux, des inconvénients bien autrement graves qui la menacent, et de ce qui arrivera si cette combinaison, la seule praticable maintenant, vient à manquer.

D'après ce qui précède, j'ose dire que la minorité ne représente pas l'opinion publique, l'opinion générale du peuple belge.

Il me reste en finissant à dire quelques mots sur l'inclination témoignée pour le parti de la guerre. Aucune guerre n'est légitime, aucune guerre n'est juste qu'autant que ceux qui la provoquent et la commencent ont fait tout ce qu'il est possible pour l'éviter, et avoir épuisé tous les moyens propres à la détourner. Ceux qui la provoquent et la commencent avant ce préalable sont responsables devant Dieu de tous les homicides qui se commettent dans la guerre, et d'après cela je trouve que comme homme, et surtout en ma qualité de ministre de la religion, d'une religion de paix et qui abhorre le sang, je dois me prononcer contre le parti de la guerre. (E., et I., 5 juin.)

Digitized by Google

M. LECOCQ : Il m'importe que mes concitoyens connaissent les motifs pour lesquels je vais voter en faveur du prince de Saxe-Cobourg. Je serai bref.

Et d'abord je trouve, moi, dans la combinaison Cobourg tout ce que je trouvais dans la combinaison si politique, si rationnelle, mais si mal comprise alors, du duc de Leuchtenberg.

Or je ne tiens ni au nom ni à la personne : je tiens à la chose.

Maintenant que nous avons fait, bien malgré nous, un long et fastidieux cours diplomatique à nos dépens, il nous reste démontré à évidence qu'après avoir acquitté l'espèce de dette morale dont les puissances se croyaient chargées peut-être envers l'ancienne dynastie, elles s'accordent à reconnaître Léopold pour roi de la Belgique. Si nous l'élevons sur le pavois, Léopold nous apportera donc la paix; et, à mes yeux, il peut nous créer un avenir.

Mais il faut encore que ce prince nous présente assez de garanties pour nos libertés religieuses et civiles; assez de garanties pour nos intérêts industriels, agricoles et commerciaux.

Nos libertés religieuses. Je ne me permettrai pas d'ajouter sur ce point à ce que vous ont dit nos honorables collègues, M. l'abbé Andries et M. l'abbé Boucqueau de Villeraie.

Nos libertés civiles. La constitution est là, le dépôt en est confié aux mandataires du peuple, et le prince sur qui nous jetons les yeux est dans les principes de la réforme parlementaire anglaise.

Notre industrie, notre agriculture, notre commerce. Devant un ministère responsable, les affections personnelles du chef de l'État ne peuvent influer en rien sur ces grandes questions d'économie politique. Du reste Léopold n'est pas Anglais, il est Germain, de la même souche que nous, et bientôt il sera *Belge* comme nous.

Et, messieurs, permettez-moi d'exprimer à ce sujet quelques craintes qui se rattachent à une autre cause : c'est que je crains que le trop séduisant système (parce qu'il est le plus facile) de *liberté illimitée commerciale* n'ait déjà fait trop de progrès ici, et ne fasse donner la législature dans une erreur aussi funeste au moins que le système opposé de *prohibition extrême.* C'est alors que les intérêts anglais seraient servis, non point par les affections présumées du prince, mais par nos propres économistes. Avis aux industriels, qu'ils aient soin de se faire représenter à la chambre! et, avouons-le, jusqu'ici ils ne le sont pas assez.

Concluons. Le prince Léopold me paraît promettre tout ce que l'on peut humainement espérer. Je ne vois pas, comme quelques honorables collègues, un danger mortel à pousser jusqu'au bout cette dernière combinaison; j'aime mieux considérer la chose comme l'honorable M. Félix de Mérode.

Je vois dans la réalisation probable d'un projet accessoire les classes aisées de deux grandes nations se donner rendez-vous pour fraterniser sur le sol sacré de la Belgique et venir y déverser le superflu de leurs richesses. Je vois *liberté, patrie, avenir, nationalité, indépendance, honneur* et *prospérité publique.* Je vois l'antique et noble *nom belge* briller d'un nouvel éclat. C'est dans ces douces illusions que je vote pour le prince de Saxe-Cobourg; mais je sens le besoin de le répéter aujourd'hui solennellement, ces illusions tiennent à l'idée fixe de l'intégrité du territoire; que si l'avénement du roi ne nous garantissait pas cette intégrité, alors, homme toujours libre, je le répudierais; et, soit dit encore une fois, en attendant, préparons nos armes. (L., 5 juin.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME se prononce pour l'élection du prince de Saxe-Cobourg, mais il est d'avis qu'en attendant son acceptation et l'issue des négociations, le gouvernement se prépare à la guerre. (J. B., 5 juin.)

M. HELIAS D'HUDDEGHEM : Messieurs, disposé à voter pour le prince de Saxe-Cobourg, si l'on avait cru pouvoir laisser précéder l'élection d'une députation à la conférence et au prince, je me proposais, dans cette démarche, de nous assurer si le prince de Saxe-Cobourg, allié à une princesse de France, acceptant le trône de la Belgique, consoliderait nos relations amicales entre la France et l'Angleterre.

Mais, messieurs, la question étant décidée dans un sens contraire, j'aurai l'honneur de vous soumettre les motifs qui me paraissent s'opposer à l'élection immédiate.

Tous les journaux, interprètes de l'opinion générale, les gazettes ministérielles même de France, protestent contre la combinaison de Saxe-Cobourg; en cela ils ne font autre chose que se venger, car l'on se rappelle, il y a environ deux mois, que tous les journaux anglais, quels qu'ils fussent, organes du ministère ou de l'opposition, après avoir attaqué avec colère, et avec le mépris dont ils étaient assez prodigues envers nous, l'élection du duc de Nemours, proposèrent alors le prince de Saxe-Cobourg. C'est donc une combinaison anglaise, car l'Angleterre n'entend rien perdre à notre révolution; je le prouve : le *Courrier* de Londres et d'autres journaux anglais n'ont-ils pas dit que le prince de Saxe-Cobourg devait savoir sacrifier

Digitized by Google

un peu de ses goûts et de ses habitudes tranquilles au pays qui l'avait adopté... *Il peut rendre un service important à l'Angleterre.* Ce protectorat de l'Angleterre assure-t-il bien notre indépendance? la protection exclut l'indépendance. D'ailleurs, le sort du Portugal, des Iles-Ioniennes, de l'Irlande, de l'Inde, est-il si fort à envier?

Pense-t-on que nos manufactures y gagneront? enverrons-nous dans les trois royaumes unis nos charbons, notre fer, nos toiles, nos calicots, nos pierres? Espère-t-on que les Anglais ouvriront aux Belges leurs colonies? ce serait une erreur; mais ce qui est certain, c'est que l'intérêt national de l'Angleterre n'est pas d'encourager les manufactures belges... La France souffrira-t-elle à ses frontières celui qui lui eût porté ombrage à Athènes. La France laissera-t-elle placer des garnisons anglo-belges dans les places de Namur, Mons, Liége et Gand? Notre prétendue nationalité sera peu de chose, si la protection de l'Angleterre nous aliène la sympathie des Français.

Quand reconnaîtrons-nous que nous sommes les jouets de la conférence? Si les cinq puissances réunies à Londres avaient sincèrement voulu assurer l'indépendance de la Belgique et l'établir comme État séparé, elles l'eussent fait depuis huit mois qu'elles s'occupent de ses destinées! Il est clair, pour qui sait lire dans les choses politiques, qu'on n'a voulu que fatiguer le peuple belge, cette malheureuse nation. En l'empêchant de se constituer, on veut la ramener, par l'excès de la misère, à une restauration, et préluder ainsi à une restauration bien autrement importante, complément indispensable aux traités de 1815, dont on n'invoque pas le maintien sans motifs. Les Belges apprendront un jour, trop tard peut-être, qu'on ne fait bien ses affaires que lorsqu'on les fait soi-même. Messieurs, je me réserve mon vote.

(J. F., 5 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN, dont le tour de parole est arrivé, demande à être entendu le dernier. (I., 5 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Messieurs, lorsque dans cette discussion toute constitutionnelle, et qui n'est pas une question de gouvernement, nous avons déclaré que nous ne voulions parler que comme ministre, ce n'est pas que nous eussions envie de décliner notre responsabilité; au contraire, nous l'acceptons volontiers comme celle de tous nos actes. Je prends en ce moment la parole pour vous exprimer comme député mon opinion franche et consciencieuse. J'ai cru devoir vous dire en quelle qualité je parlais, afin que l'assemblée n'attachât pas à mes paroles une importance plus grande que celle qu'elles doivent avoir.

Si je parlais comme ministre, je vous dirais que jamais nous n'avons pu vous promettre l'acceptation pure, simple et immédiate du prince de Saxe-Cobourg, parce que nous avons toujours pensé que son acceptation était subordonnée aux arrangements du Limbourg. Nous pensons maintenant que les arrangements pourront être facilités par l'élection immédiate, et qu'elle sera un sûr moyen d'éviter la guerre; et je remarque en passant que cette combinaison n'est pas un obstacle à la guerre, si ultérieurement elle était jugée nécessaire.

On a argumenté de certains protocoles que je ne connais pas, et dont, en admettant l'authenticité, rien ne nous garantit l'exactitude de la traduction. J'insiste sur ce point, parce qu'on y a trouvé un mot sur lequel on a fait des suppositions qu'il est essentiel de détruire. On y a trouvé le mot *compensations*, et l'on a dit que ce mot excluait l'idée de compensations pécuniaires. Eh bien, messieurs, il y a un document authentique qui répond à cette supposition, c'est la lettre de lord Ponsonby. Vous vous souvenez, messieurs, que j'ai dit que cette lettre n'était confidentielle qu'à cause du personnage dont elle fait mention; à part cette circonstance, et par sa publication sans avoir été désavouée par son auteur, elle a acquis un caractère d'authenticité tel, qu'elle peut être considérée comme officielle. Eh bien, dans cette lettre vous ne trouverez pas le mot *compensation*, mais bien celui d'*indemnité* (1). Dans une autre lettre qui vous a été communiquée (2) et dont vous avez aussi ordonné l'impression, on lit le même mot; on va jusqu'à dire que vous fixerez la cote de l'indemnité. Et ne serait-ce pas une ironie de la part de la conférence de nous proposer une autre espèce d'indemnité? Mais on sait bien à Londres dans quel but nous demandions le Luxembourg; on sait bien que c'est toujours en partant de cette base de l'intégrité et de la constitution. La conférence nous croirait-elle tellement frappés de cécité, que d'espérer que nous achèterions le Luxembourg par l'abandon du Limbourg, pays riche et fertile, et préférable sous ce rapport au Luxembourg, pays stérile et que nous pourrions abandonner sans perdre beaucoup, si les in-

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 188.

(2) Celle du lieutenant général comte Belliard; voir *Pièces justificatives*, n° 186.

Digitized by Google

térêts matériels n'étaient dominés ici par l'honneur national. Mais, messieurs, par une telle négociation ce ne sont pas les affaires de la Belgique qui seraient arrangées, ce ne sont pas celles du prince Léopold; ce sont les affaires de la Hollande qu'on aurait faites, car pour le Luxembourg, qui lui est onéreux, elle aurait acquis un pays mille fois plus fertile. Quant à l'affaire du Luxembourg, prenez la pièce : non pas les protocoles, mais la lettre de lord Ponsonby; vous y verrez que *le prince est disposé à prendre sur lui, comme souverain, le complément de cette affaire.* Vous voyez que sur ce point il n'y a pas la plus légère incertitude. Alors que le roi de Hollande doit céder sur cette question, d'où viendrait l'obstacle? De la confédération germanique? Mais, messieurs, il est à supposer que la confédération germanique connaît un peu mieux ses intérêts. Quelle confiance voulez-vous qu'elle ait dans le roi Guillaume, qui s'est déclaré l'ennemi de toute l'Allemagne en cherchant à entraver la navigation sur le Rhin? Quelle confiance mettrait-elle dans un roi dont le trône repose sur le sable? Et vous voulez que la confédération germanique, alors que nous serons gouvernés par un prince allié de tous les princes d'Allemagne, ne prête pas les mains à cet arrangement!... Je ne veux pas ici, messieurs, abuser de documents secrets pour démontrer ce que je soutiens; je me contente de raisonner d'après la vraisemblance et d'après la nature même des choses.

Il y a dans les protocoles un passage bien remarquable, et sur lequel j'appelle votre attention. Quand le congrès national voulut prononcer l'exclusion de la famille d'Orange, souvenez-vous, messieurs, des menaces qui nous furent faites, et qui vous firent croire à une guerre imminente. Qu'eussiez-vous dit alors si l'on vous eût prédit que, par des négociations diplomatiques, non-seulement les puissances, mais la Russie elle-même reconnaîtrait cette exclusion? Eh bien, messieurs, l'exclusion est reconnue par le protocole n° 24 (1). Lisez le n° 2 de ce protocole : « Considérant, y est-il dit, que le choix d'un souverain » étant devenu indispensable pour arriver à des » arrangements définitifs, le meilleur moyen d'atteindre le but proposé serait d'aplanir les difficultés qui entraveraient l'acceptation de la » souveraineté de la Belgique par le prince Léopold de Saxe-Cobourg, dans le cas où, comme » tout autorise à le croire, cette souveraineté lui » serait offerte. » C'est pour faciliter l'élection du prince de Saxe-Cobourg que l'on propose des conditions, c'est le sceau le plus solennel et le plus indélébile que l'on puisse apposer à votre décret d'exclusion de la famille des Nassau.

Messieurs, on a parlé de la dette. On a soutenu que des protocoles il résultait que la conférence entendait nous en faire payer les 16/31^{mes}; je l'ai dit souvent et je le répète, la conférence n'a jamais entendu faire à cet égard que des propositions : ne voulez-vous pas me croire, eh bien, prenez le rapport de mon prédécesseur, l'honorable M. Van de Weyer (2) : lisez le protocole du 19 février et tous vos doutes seront levés. A ce propos je vous rappellerai un mot sorti de la bouche du prince, qui dit à nos commissaires : *Il est tout naturel que vous ne vouliez pas payer les dettes des autres.*

Un orateur aux talents duquel je me plais à rendre hommage, M. Blargnies, a dit que le but de la conférence était la restauration des Nassau; il est vrai qu'à cette époque il n'avait pas lu le protocole n° 24. Adhérez, disait l'orateur dans une brillante prosopopée, dans laquelle il faisait parler M. de Talleyrand; adhérez et tout ira bien. Et dans le moment où M. Blargnies tenait ce langage, M. de Talleyrand aplanissait les difficultés pour nous faire obtenir le prince Léopold. Qu'on ne nous parle donc plus de restauration. Une restauration! eh! messieurs, y pensez-vous? Une restauration chez nous! aux portes de la France! La France la souffrirait-elle, lorsque le triomphe du principe de l'élection populaire vient de recevoir chez elle une sanction si récente? La souffrirait-on en Angleterre, où il n'y a plus de légitimité depuis qu'on y a fait disparaître jusqu'aux derniers vestiges de la restauration? Croyez-le, messieurs, si le prince de Saxe-Cobourg accepte la couronne que convoite le prince d'Orange, il la gardera. Ce n'est pas la première fois qu'ils auront été en concurrence. (*Hilarité.*) Une première fois il lui a pris la place, il l'a gardée et bien gardée. (*Nouvelle hilarité. Interruption.*)

On a dit : Mais un roi élu par le peuple, mais le principe populaire, ce serait pour la conférence une monstruosité, la tête de Méduse; jamais la conférence n'y consentira. Mais si le congrès national avait jeté les yeux sur le prince d'Orange, loin de reculer devant le principe d'élection, la conférence n'aurait-elle pas battu des mains à l'application que nous en aurions faite?

On a établi un parallèle entre l'élection du duc de Nemours et celle du prince de Saxe-Cobourg,

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 185.

(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 192.

Digitized by Google

et on a laissé pressentir que celle-ci aurait le même résultat que l'autre. Messieurs, je dois le dire, et ici je n'accuse les intentions de personne : parmi ceux qui votèrent pour le duc de Nemours, je compte d'honorables membres, mais je dirai qu'il y eut légèreté de leur part; nous savions que personne ne le voulait et que la France n'osait, et nous savons aujourd'hui que tout le monde veut le prince de Saxe-Cobourg et qu'il ne faut pour qu'il accepte que lever quelques difficultés de détail.

On vous a parlé des lenteurs de nouvelles négociations dont la stérilité était d'ailleurs assurée. N'oublions pas, messieurs, le désir des princes de conclure, pour un désarmement général, des traités dont, si je ne me trompe, les préliminaires sont signés. La conclusion de ces traités est subordonnée à l'arrangement de la question belge. Aujourd'hui nous associons à la question belge l'immense question de l'élection. Nous indiquons le but que nous voulons atteindre, la paix. Nous disons où nous marchons. Alors plus d'incertitude, nos vœux sont connus; l'indépendance, la nationalité, voilà les biens qu'on nous assurera, et si on nous les refuse, nous les conquerrons par des voies plus énergiques. (I., 3 juin.)

M. DE RODAULX : Messieurs, avant d'entrer dans la discussion, je répondrai d'abord au discours de M. Lebeau.

On nous a dit : Vous attachez trop d'importance à certaines expressions des derniers protocoles qui vous épouvantent tant; vous vous êtes trompés sur le sens du mot *compensations*, en pensant qu'il s'agissait de compensations territoriales, car ce mot de *compensations* a trouvé un correctif dans les lettres de lord Ponsonby et de M. Belliard; enfin vous vous alarmez à tort sur ce qu'on a voulu dire par des compensations.

Messieurs, nous sommes en présence d'une véritable pétition de principe. Qu'est-ce qui a donné lieu de dire qu'au lieu d'indemnités en argent on voulait aujourd'hui des indemnités en territoire? c'est le texte des protocoles que vous connaissez, et qui donnent à entendre que par la cession du Limbourg, sur lequel on ne s'est jamais catégoriquement expliqué, on obtiendrait la cession du Luxembourg. Comment les protocoles n°s 23 et 24 seraient-ils détruits par des lettres? Lisez-les, ces protocoles (1), et ils vous prouveront l'intention de la conférence de donner des instructions à lord Ponsonby, afin que s'entendant avec le général Belliard, ils essayent tous les moyens de persuasion avant de communiquer le protocole n° 22. Et ce même protocole a reconduit lord Ponsonby à Londres, et lord Ponsonby a été expliquer à la conférence le mauvais effet que causerait la communication de ce protocole; c'est alors que le commissaire a été chargé d'atténuer, d'accord avec le général Belliard, l'influence fâcheuse que devrait produire le protocole n° 22.

Lord Ponsonby est revenu parmi nous porteur des derniers protocoles. Il nous a écrit, non pas à nous, mais à M. le ministre des affaires étrangères; il lui a fait parvenir une lettre, officieuse par rapport aux passages relatifs à l'élection du prince, officielle sur les autres points, mais enfin une lettre qui n'était que la conséquence du protocole n° 22. Lord Ponsonby était-il chargé d'expliquer le mot *compensations* par *indemnités pécuniaires?* non sans doute; il ne pouvait rien changer à la teneur du protocole, mais il avait mission de nous en gratifier avec toute la politesse possible. Le protocole reste; il n'aurait pas été modifié par la lettre de lord Ponsonby, quand bien même le noble lord aurait dit tout le contraire du protocole.

Voyez, nous dit-on, le pas immense que la diplomatie a fait! Suivons, messieurs, les raisons que nous donne le ministre, car en fait de raisons, le ministère n'a pas l'habitude d'être fort. Voyez, vous avez prononcé l'exclusion des Nassau, et c'est aujourd'hui seulement que la Russie consent à cette exclusion de la famille régnante en Hollande. Mais, messieurs, nous ne voyons que les protocoles au bas desquels les ambassadeurs russes ont apposé leurs signatures; mais les réserves qu'ils peuvent faire en signant sont secrètes pour nous; ces réserves demeurent le secret de la diplomatie. Qui nous dit que ce n'est pas à telle ou telle condition que les plénipotentiaires de la Russie ont donné leur adhésion aux protocoles. Ces réserves sont un droit pour les ambassadeurs. M. de Talleyrand avait signé le protocole du 20 janvier, plus tard la France déclara que son adhésion avait été sous toutes réserves; plus tard encore elle adhéra purement et simplement. Je ne veux tirer de tout ceci qu'une seule conséquence : c'est qu'en bonne conscience, quand on interprète un acte, il faut l'interpréter dans son ensemble, et non pas en analyser les détails; et si on conclut du fait de la signature de l'ambassadeur russe, que la Russie consacre le décret d'exclusion des Nassau, je conclus, moi, que les bases du protocole du 20 janvier ne seront pas changées, puisqu'on les déclare formellement irrévocables, et que le but des protocoles subséquents

(1) Nous les donnons aux *Pièces justificatives*, nos 184 et 185.

Digitized by Google

est de nous faire adhérer à ce protocole fondamental du 20 janvier.

Il paraît, messieurs, que les procès-verbaux nos 23 et 24 des séances du Foreign Office, n'excitent plus les mêmes défiances; on s'en sert, on en argumente, on leur donne une reconnaissance tacite : mais je m'étonne qu'on se soit tellement récrié contre la communication faite par moi de ces protocoles, quand lord Ponsonby lui-même en a fait si peu de mystère, quand, depuis trois jours avant qu'ils aient été généralement connus, ils avaient été lus à plusieurs membres de cette assemblée, ce qui me fait supposer que ces protocoles n'étaient pas inconnus du ministre.

L'orateur s'attache à réfuter M. l'abbé Boucqueau de Villeraie sur son opinion au sujet des députés qui demandent la guerre.

Il continue en ces termes : J'ai ouï qu'il fallait décréter le principe de la guerre, non pas pour la commencer avant que le pays ne fût prêt à l'entreprendre, et certain du succès de nos armes, mais seulement pour apprendre aux puissances que nous ne sommes pas disposés à courber la tête devant elles; et alors, messieurs, une fois ce principe de la guerre admis, les puissances, dominées par leur intérêt personnel, par le désir de maintenir la paix en Europe, auraient gardé leurs menaces pour une meilleure occasion; elles auraient fait des protocoles plus favorables à notre cause. Messieurs, vous avez suivi une marche que je ne puis approuver; je ne veux pas être responsable des conséquences qu'elle peut entraîner.

La majorité, qui veut la paix à tout prix, ne la veut qu'à la condition d'obtenir, même par les négociations, la Belgique du congrès, et non la Belgique des protocoles. J'aime à croire que leurs efforts tendent vers ce but : votre intention est d'arriver là, messieurs. Si cependant on vous prouvait par des raisonnements péremptoires, que la voie des négociations ne peut vous valoir que la Belgique tracée dans le protocole du 20 janvier, donneriez-vous votre adhésion à ces négociations? je ne le pense pas.

Quel est l'acte, quelle est la pièce officielle (et je ne parle pas des lettres) sur lesquels la majorité peut s'appuyer pour dire que le protocole du 20 janvier est révoqué? Souvenons-nous bien que les protocoles nos 23 et 24 portaient l'injonction à lord Ponsonby de nous communiquer le protocole n° 22, et qu'alors, pour tempérer l'effet des menaces de la conférence, son commissaire lui a dit : Ne vous pressez pas; attendez, j'arrive avec la combinaison Saxe-Cobourg; fiez-vous à la prudence de M. Belliard et à la mienne, et surtout laissons la candidature du prince Léopold porter ses fruits.

Messieurs, si après l'élection on vient vous signifier les protocoles, en vain arguerez-vous des lettres officieuses, des notes verbales ou autres; on vous dira que vous connaissiez les protocoles, qu'ils sont irrévocables et vous n'aurez ni le Luxembourg ni le Limbourg.

Si le prince de Saxe-Cobourg accepte, le droit de paix et de guerre est entre ses mains; et le croyez-vous disposé à faire la guerre contre les rois qui lui auront donné la couronne? J'ai fait cette supposition pour un instant, car mon avis est qu'il n'acceptera pas.

J'ai examiné, je me suis appesanti sur toutes les manœuvres de la conférence envers nous, et je n'y ai vu que duperie et déception; je ne peux comprendre l'aveuglement de notre ministère. Il détourne la tête pour ne pas voir; il fait plus, il donne son appui à des ennemis acharnés contre nous, il favorise cette élection; et cependant, je dois croire qu'il a quelque pressentiment de ce qui peut arriver. Remarquez ses actes. Il laisse parler lord Ponsonby; il se borne à apporter sans réflexion la lettre arrangée pour la circonstance; les protocoles ne sont pas produits; on fixe l'élection au 1er juin (notez cette date, c'est l'époque fatale marquée par les protocoles); et quand nous demandons si on est revenu sur les principes déposés dans le protocole du 20 janvier, il nous dit : La lettre est postérieure au protocole. Que si on le presse, il répond qu'il ne prend rien sous sa responsabilité. Il en résulte bien que le ministère ne veut pas prendre sous sa responsabilité ce qu'il appuie, ce qu'il désire de toutes ses forces; mais je maintiens, moi, que sa responsabilité est engagée, et plus tard nous jugerons.

Cependant ces protocoles ont répandu partout la consternation, et je comprends peu qu'on ose venir ici nous dire qu'ils ont augmenté la majorité; je comprends moins encore qu'on puisse déclarer fausse l'opinion que s'est formée sur ce point mon honorable ami M. Dehaerne, et je le comprends mille fois moins encore quand, interrogeant le bureau, je vois qu'aucune pétition n'a été déposée en faveur de Saxe-Cobourg. Et d'ailleurs, consultez le Hainaut, Liége, Namur, les deux Flandres; nulle part vous n'y trouverez les esprits disposés en faveur de cette candidature. Pour moi, qui pense un peu aux intérêts matériels de mes concitoyens, je déclare que si je pouvais être convaincu que le prince Léopold nous apportât des causes de prospérité, je voterais pour lui. Mais je ne peux voir en lui qu'un autre *Guil-*

Digitized by Google

laume, qui, comme Guillaume, nous est donné par l'Angleterre, et, comme Guillaume, fera de notre pays un entrepôt de produits anglais, et augmentera la sévérité de la douane française contre notre commerce.

Si donc, tout examiné, l'arrivée dans notre pays du prince Léopold ne peut que nous nuire, ne m'en parlez plus.

Arrivons à la véritable question. Veut-on du protocole du 20 janvier, oui ou non? Tout est là; et la candidature elle-même qu'on nous jette en avant, n'est qu'un moyen d'arriver à ce but.

Quelques-uns ont dit que c'était clore notre révolution. Messieurs, ce n'est pas la clore, c'est la tuer. Il faudra bien tôt ou tard arriver à la guerre. Eh bien, croyez-vous qu'alors, nous révolutionnaires, nous aurons confiance dans le candidat de tous ceux qui veulent étouffer la révolution? Dès lors, la révolution sera en légitime défense, et je prie un de mes collègues (M. Charles Rogier) auquel je réponds, de croire qu'au moins on ne devra pas me mettre le pistolet sur la gorge pour me faire marcher; certes, on ne me trouvera pas en arrière de ceux qui m'ont supposé d'autres intentions.

Un orateur s'est apitoyé sur cette *pauvre* conférence : bien malheureuse en effet, parce que, dit-il, *nous arrivons à elle la menace au poing et l'injure à la bouche.* Moi, je dis: Pauvre Belgique, malheureux pays, méfie-toi de tes amis officieux qui n'ont jamais su que te faire du mal !

Un autre de nos collègues faisait un puissant raisonnement, il nous disait : Vous avez voté des négociations, donc il vous faut un négociateur; or, la conférence ne veut pas d'autre négociateur que le prince Léopold, donc vous avez voté l'élection de Saxe-Cobourg. En vérité, vous n'attendez pas de moi, messieurs, que je fasse à un pareil raisonnement l'honneur de la réfutation. Ici, laissez-moi ajouter un mot sur le manifeste projeté, car je viens d'entendre une homélie qui m'en a paru un avant-goût. Qu'on me permette de demander à son auteur (M. l'abbé Boucqueau de Villeraie) où il a vu l'immense majorité qui, selon lui, se prononce pour Saxe-Cobourg; qu'il me dise où il a puisé le droit de déclarer fausse l'opinion honorable de mon collègue et ami M. Dehaerne. A la vérité, sa qualité de républicain lui aura peut-être empêché de trouver grâce auprès de M. l'abbé Boucqueau.

Je vais finir, messieurs. Aujourd'hui on n'oserait pas tirer le canon de la Sainte-Alliance, dans la crainte de mettre le feu à l'Europe; on laisserait la Belgique et la Hollande vider leur querelle; mais plus tard, quand la digue que la Pologne oppose encore sera renversée, quand les puissances pourront parler haut, alors vous saurez que vous n'aurez pas Saxe-Cobourg à moins que vous ne vouliez probablement adhérer aux protocoles. Alors vous reconnaîtrez que la révolution aura été jouée.

Voulez-vous savoir où nous arriverons avec le prince de Saxe-Cobourg? J'ai toujours eu peur du diplomate boiteux; il y a longtemps que j'ai dit que le cabinet français nous abandonnait, mais si j'en crois certaines prévisions, le prince de Talleyrand a certes bien travaillé dans l'intérêt de la France. Il me semble le voir souriant avec malice en apposant sa signature sur le protocole du 20 janvier; il sentait qu'il signait la réunion à la France. Croyez-vous que lorsque l'opinion publique en France, exprimée déjà si énergiquement par les journaux, aura flétri la candidature de Saxe-Cobourg, croyez-vous qu'elle ne forcera pas la main du ministère? Voyez ce qui arrivera. Votre intention est de ne faire aucune concession. Le prince Talleyrand exigera l'exécution rigoureuse, partant dans six semaines la guerre; eh bien, dans ce cas vous pouvez devenir Français et simple département, car vous serez envahi; et c'est la candidature de Léopold qui en sera cause.

Je ne la veux pas, la réunion, et c'est pour cela que je refuse mon vote à Saxe-Cobourg. Je voterai pour un roi indigène, pour le régent actuel, persuadé que je suis que, s'il avait la majorité, son amour pour son pays l'emporterait sur ses goûts de retraite. Mais jamais mon vote ne sera pour le prince Léopold.

(*En descendant de la tribune, M. de Robaulx reçoit les félicitations de plusieurs de ses collègues.*)

(E., 5 juin.)

M. D'ELHOUNGNE demande la parole. L'honorable membre improvise un long discours dans lequel il s'appesantit sur les services rendus à la Belgique par Marie-Thérèse, et termine en disant qu'il votera pour M. Surlet de Chokier.

(I., 5 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN commence par déclarer que, lorsqu'il entra dans la carrière de la révolution, il ne consulta pas ses intérêts personnels; au contraire, il savait que dans cette carrière il perdrait son état : cette considération ne l'arrêta point, il embrassait la révolution par conviction. Aujourd'hui, dit-il, vous pensez à clore la révolution : je ne consulte pas mes intérêts personnels; si je les consultais et que je voulusse consentir à servir de marchepied au prince de Saxe-Cobourg pour monter sur le trône de la Belgique, je puis croire, sans vanité, qu'avec

Digitized by Google

mes antécédents je pourrais obtenir des compensations pour ce que j'aurais sacrifié. Je fais ces observations pour prouver qu'ici encore je ne suis guidé que par ma conviction et abnégation faite de mes intérêts particuliers.

Je voterai contre le prince de Saxe-Cobourg, parce que vous allez introduire dans le mécanisme nouveau de votre constitution un rouage de l'ancienne machine de la Sainte-Alliance, qui entravera la marche de la révolution. Songez à ce qui s'est passé en France et ici. En France et en Belgique il y avait des constitutions qui, exécutées de bonne foi, eussent suffi à nos besoins. Ces constitutions ont été renversées parce que, dans ces machines nouvelles on avait introduit un vieux rouage qui les empêchait de marcher. Le prince de Saxe-Cobourg est ici (ce n'est pas une personnalité contre lui, car je n'ai pas l'honneur de le connaître, et je ne prétends pas lui faire injure); le prince de Saxe-Cobourg, dis-je, est le protégé de la Sainte-Alliance; son élection affectera votre constitution du même vice qui a fait qu'en France et en Belgique la charte et la loi fondamentale ne furent que des mensonges.

Après ce début l'orateur s'attache à réfuter un à un les arguments de M. Lebeau, et à prouver que le congrès eût mieux fait d'adopter la proposition de M. Blargnies. Il termine en disant qu'il votera pour un prince indigène. (I., 5 juin.)

M. JOTTRAND : J'aurais voté pour le prince de Saxe-Cobourg, s'il était venu seul, pour nous et par notre seule volonté. Dans les circonstances présentes, j'aurais encore voté pour ce prince, si j'avais voulu travailler soit à la réunion à la France, soit à la restauration dans un avenir plus ou moins éloigné. Je voterai contre, et puisque chacun doit prendre sa part de responsabilité, ma conscience me dit que la responsabilité de la minorité, où je me suis rangé, ne sera jamais aussi grande que celle qu'assument sur eux le ministère et la majorité. (E., 5 juin.)

M. L'ABBÉ DEHAERNE : Messieurs, il pourra peut-être vous paraître étrange que nous ayons signé la proposition qui vous est présentée sans avoir désigné l'individu sur lequel nous fixerions notre choix. Mais on sentira aisément les motifs qui nous ont déterminés à en agir ainsi, lorsque l'on considérera la position délicate où se trouverait placé un simple citoyen belge vis-à-vis d'un prince étranger sur lequel la majorité du congrès semble avoir jeté les yeux jusqu'à présent et qu'elle paraît considérer comme le seul candidat possible pour le moment. Quoiqu'il y ait de l'honneur à être porté à la dignité de premier mandataire de la nation, ne fût-ce que par quelques voix isolées, cependant un Belge croira facilement qu'il est de son devoir de ne pas se mettre sur les rangs avec un tel compétiteur, dans la crainte d'être accusé de vouloir écarter le candidat qu'on lui oppose et de travailler ainsi contre les intérêts de sa patrie. Le Belge qui serait digne de porter la couronne devrait s'en croire lui-même indigne, et ce serait mettre sa modestie à une bien triste épreuve que de le forcer à désavouer d'avance le choix qu'on ferait de lui.

Telles sont les raisons, messieurs, pour lesquelles nous avons cru devoir rédiger notre proposition dans un sens général, persuadés que nous sommes qu'une fois la proposition admise, il nous serait facile, en faisant le sacrifice de toute antipathie politique ou personnelle, de nous réunir sur l'homme le plus digne de gouverner le peuple belge. Cet homme, messieurs, nous l'aurions bientôt trouvé, la voix publique, l'instinct du peuple nous l'indiqueraient, et son nom, qui parviendrait à nos oreilles au milieu des acclamations de la multitude, nous serait un gage assuré de l'amour et du respect des citoyens envers leur chef futur, de la force de son gouvernement, ainsi que du bonheur et de la prospérité qu'il apporterait à la nation.

On objectera, nous le savons, qu'un trône national n'aura pas de prestiges ni d'illusion comme un trône qui relèverait de quelque maison régnante; le sang belge, dira-t-on, est du sang noble et héroïque, mais ce n'est pas après tout du sang royal. Mais, quand on raisonne ainsi, on ne fait pas attention que toutes les dynasties nouvelles ont eu peu d'illustration dans leur principe, que ce peu d'illustration, dû d'abord ou à la fortune, au mérite ou à des services signalés rendus à la patrie, a suffi pour assurer à ces rois sortis du sein du peuple, à ces rois citoyens, l'estime et l'affection générales, pour les rendre les idoles du peuple et les placer peu à peu à côté des souverains que le hasard avait fait monter sur le trône quelque temps avant eux. Pour qu'une dynastie soit forte et durable, il faut qu'elle ait sa racine dans la nation, il faut qu'elle soit nationale. Un prince doit se trouver au milieu de ses sujets comme au sein de sa famille; il faut qu'il ait leurs mœurs, leurs habitudes, qu'il soit identifié avec la nation. Il faut que la nation sache que l'homme qui la gouverne est un homme de sa race, un homme qui lui appartient. Un peuple, messieurs, se met toujours à certains égards au-dessus des autres peuples, il se préfère à tous les autres, et c'est là, je crois, le fond du patriotisme. Il croi-

Digitized by Google

rait donc s'humilier, il croirait nier le sentiment qu'il a de sa supériorité s'il recourait à une nation étrangère pour se choisir un chef. Cette vérité, messieurs, est de tous les temps, elle est historique; mais elle reçoit encore une plus grande évidence sous le régime représentatif des États modernes. Quelle est la véritable force d'un roi constitutionnel? Est-ce un nom antique qui a traversé les siècles? est-ce l'amitié des autres souverains et l'appui qu'il trouve dans leurs baïonnettes? est-ce la terreur qu'il inspire? Non, c'est l'opinion, et rien que l'opinion, qui est le véritable pivot du gouvernement constitutionnel. J'entends dire souvent, messieurs: Il faut que le gouvernement soit fort; et on en déduit qu'un chef indigène ne peut pas nous convenir. Si l'on veut dire qu'un chef indigène ne serait pas assez fort pour violer le pacte social, on a raison; et c'est pourquoi nous le préférons à un étranger, dont la force arbitraire pourrait lutter pendant quelque temps contre la volonté du peuple, mais finirait enfin par se briser contre elle. La faiblesse est ici de la force, et la force est de la faiblesse; permettez-moi, messieurs, de mettre un instant en parallèle le prince de Saxe-Cobourg avec un chef indigène; je le ferai avec tous les égards dus au candidat qu'on oppose au nôtre. D'abord, je rendrai volontiers hommage aux opinions libérales dont on nous assure qu'il fait profession; j'ajouterai même que son séjour en Angleterre n'aura sans doute pas peu contribué à effacer de son esprit des idées moins généreuses qu'il aurait pu contracter en Allemagne; mais, messieurs, pensez-vous qu'en venant au milieu de nous et nous trouvant en possession de la constitution la plus libérale de l'Europe, il ne s'imagine pas que nous n'avons pas été assez sobres en libéralisme, que notre ouvrage se ressent de l'effervescence révolutionnaire, et qu'en nous arrachant violemment au despotisme, nous sommes tombés dans un excès de liberté? pensez-vous que placé, entre l'Angleterre et la France, dont les constitutions sont beaucoup moins libérales que la nôtre, il croie que les Belges auraient mieux compris la liberté que les Français et les Anglais? Pensez-vous que les gouvernements de ces deux peuples, auxquels, nous n'en doutons pas, notre pacte constitutionnel déplaît souverainement, ne tâcheraient pas d'exercer une certaine influence à cet égard sur l'esprit du prince? Pensez-vous que lui, qui serait assuré qu'il tient sa couronne de la Sainte-Alliance, serait inaccessible aux suggestions des puissances conjurées contre les libertés, et ne croirait pas devoir user de la prérogative de la dissolution des chambres pour changer la loi fondamentale et pour empiéter sur nos droits et nos libertés? Messieurs, cette crainte me préoccupe tellement que je ne puis m'en défaire. Quoi que je fasse, je vois toujours dans le prince de Saxe-Cobourg l'homme de la Sainte-Alliance. Et ne comptez pas sur l'opposition qui se formerait contre le gouvernement: lorsqu'un peuple, après avoir parcouru sa carrière révolutionnaire, s'assied enfin et se repose, il devient apathique et passif; il redoute tout ce qui ressemble à l'ombre d'une opposition par crainte d'une nouvelle révolution. Et supposez que nous ayons le courage de faire quelque opposition, à quoi se réduira-t-elle? Quel en sera le résultat? Ne nous menacera-t-on pas de l'invasion étrangère comme on nous en menace déjà, et ne travaillera-t-on pas ainsi à éteindre le peu d'énergie qui nous resterait encore? Voilà donc quel serait notre sort sous un prince étranger, un prince de la Sainte-Alliance. Peut-on en dire autant, messieurs, d'un prince indigène? Non; un chef national, un chef belge serait citoyen avec nous; assez fort pour régner d'après les lois, il serait trop faible pour les enfreindre; il se souviendrait de son origine, et n'aurait pas la prétention de faire dériver sa puissance d'une autre volonté que celle du peuple; il serait fier de marcher dans le sens de la nation, d'épouser ses intérêts, de défendre ses droits, et, fallût-il se mettre à la tête de l'armée pour s'opposer aux projets d'envahissement et de despotisme conçus par la Sainte-Alliance, il se ferait gloire de vaincre avec la nation, ou de mourir avec elle.

L'honorable M. Boucqueau, qui est venu vous dire qu'il portait la soutane comme moi, s'est permis une sortie assez acerbe contre l'opinion que j'ai émise à cette tribune. Qu'a-t-il dit cependant qui puisse infirmer mes preuves contre la candidature du prince de Saxe-Cobourg? que dis-je, messieurs, contre mes preuves? Il les a confirmées, il a constaté l'opinion catholique à cet égard, il a dit que les catholiques préfèrent un prince catholique à un prince protestant. C'est absolument ce que j'ai dit, moi; je crois seulement avoir traité la question d'une manière plus constitutionnelle que l'honorable M. Boucqueau, et peut-être que l'opinion de plusieurs membres non catholiques, partisans de Saxe-Cobourg, a été moins choquée de la manière dont j'ai émis mon opinion que de la manière dont s'est expliqué M. l'abbé Boucqueau.

J'ai dit, messieurs, et je le répète, qu'une opinion si générale, si compacte que l'opinion des catholiques belges, doit suffire pour rejeter un can-

Digitized by Google

didat, qui d'ailleurs ne nous donne aucune garantie certaine d'acceptation, je ne dirai pas honorable pour la nation, mais même d'une acceptation quelconque. Je ne crois pas, messieurs, qu'il y ait en cela rien d'inconstitutionnel, si la première loi constitutionnelle est l'opinion, la volonté de la nation. Pour sentir cette vérité, mettez de côté toutes les autres raisons.

Je laisse encore à part l'affection de la nation pour un prince catholique et sa défiance envers un roi protestant. J'envisage, messieurs, cette défiance comme un élément futur de discorde, et étant aussi ami de la paix que M. Boucqueau, mais non de la paix à tout prix, je crains ces éléments de discorde et de trouble. Oui, messieurs, je veux la guerre, je la veux comme la brave et catholique Pologne, parce que je crois, comme je m'en suis expliqué, qu'il ne nous reste plus d'autre moyen de nous sauver.

Je ne m'écarterai pas de la question pour parler de la république, comme l'honorable M. Boucqueau a cru devoir le faire. Je dirai seulement que j'ai toujours cru que la monarchie constitutionnelle mène à la république, et que le principe sur lequel la forme du gouvernement constitutionnel est basée doit emmener tôt ou tard le système républicain; et comme un roi ne sera jamais, je pense, disposé à descendre du trône pour monter au fauteuil, j'ai cru que nous ne pouvions élire un roi sans nous exposer plus tard au danger de le voir renverser par la force. Vous voyez, messieurs, que je songe encore à la paix, comme M. Boucqueau, même en votant pour la république.

Messieurs, je m'adresse ici particulièrement à ceux qui ne veulent du prince de Saxe-Cobourg que parce qu'il faut en finir. Ils nous disent sans cesse : S'il y avait un autre candidat, un candidat plus national, nous nous prononcerions pour lui. Eh bien, nous avons un autre candidat, un candidat qui réunit tous les avantages que réclame la nation. Vous l'avez dit souvent, messieurs, que la couronne doit être décernée au plus digne. Lorsque vous vous serez débarrassés de toute influence étrangère, vous serez juges vous-mêmes, et seuls juges, des titres et des mérites de celui que vous voudrez élever sur le pavois modeste d'une nation naissante. Je suppose, messieurs, qu'il vous reste encore quelque espoir d'obtenir le prince Léopold à des conditions équitables, quoique moi je n'en conserve plus; vous avouerez cependant que les craintes que nous avons à cet égard sont au moins très-probables. Prenez donc le certain pour l'incertain, choisissez un chef indigène. Pourquoi ne l'avons-nous pas fait depuis longtemps? Je serais presque tenté d'accuser le congrès; mais jetons un voile sur le passé, et si nous avons commis des fautes, si nous avons, par un manque d'énergie et de courage, prolongé un provisoire dangereux et funeste, réparons ce que nous avons mal fait, ayons confiance en nos propres forces, mettons de l'unité dans notre édifice social; qu'il soit fondé sur des bases populaires et surmonté d'une couronne toute nationale. (J. F., supp., 5 juin.)

On demande la clôture de la discussion.

(I., 5 juin.)

M. FORGEUR demande la parole contre la clôture. (E., 5 juin.)

M. LE BARON BEYTS parle contre la clôture. Il veut, dit-il, répondre à M. l'abbé Dehaerne. (*La clôture! la clôture!*) (I., 5 juin.)

M. FORGEUR : Il me semble, messieurs, que dans une circonstance aussi importante, il est de la dignité de l'assemblée d'entendre la minorité qui veut protester contre l'élection du prince de Saxe-Cobourg. Et qu'on ne lui prête pas d'arrière-pensée; car si elle fait entendre sa voix devant une majorité imposante, c'est parce qu'elle est dominée par cette conviction que l'élection du prince de Saxe-Cobourg sera fatale à la Belgique. Pour ma part je résumerai mon vote en dix mots. Je voterai contre le prince de Saxe-Cobourg parce que j'ai la conviction que les intérêts moraux et matériels de mon pays seront sacrifiés; parce que, malgré les illusions dont on se berce, le prince de Saxe-Cobourg n'acceptera qu'avec les protocoles. Quant au pas immense que les ministres nouveaux ont fait faire aux négociations, je dirai que leur avénement au pouvoir fut signalé par un pas immense, l'adhésion de la France au protocole du 20 janvier. (C., 5 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Je suis obligé de mettre la clôture aux voix. (E., 5 juin.)

M. LEBEAU dit que personne ne réclame la clôture. (E., 5 juin.)

M. LARDINOIS : Lorsqu'une majorité impénétrable et déterminée veut une chose, s'il n'est pas superflu de la combattre, il est au moins parfaitement inutile de prétendre la persuader. Je ne vous présenterai donc, messieurs, que quelques réflexions pour justifier mon vote négatif dans la combinaison du prince de Saxe-Cobourg.

Si le prince de Saxe-Cobourg se présentait à nous sans être enveloppé des langes de la Sainte-Alliance, je concevrais qu'on se jetât dans la seule combinaison que les ruses diplomatiques ont laissée possible. Mais quant à moi, je m'y refuserais encore et je puiserais mes motifs dans des considérations commerciales.

Digitized by Google

En effet, le prince de Saxe-Cobourg ne peut jamais être que l'homme dévoué à l'Angleterre. Et que veut l'Angleterre? Le monopole du commerce du monde. Sa politique constante est de tenter la ruine du commerce des autres nations; car elle a la triste certitude que ce n'est pas trop de la pâture de l'univers pour nourrir son clergé intolérant, son aristocratie insatiable et ses peuples affamés?

J'ai la conviction, messieurs, que la Belgique unie à l'Angleterre, notre commerce et notre industrie recevront une atteinte funeste. Personne n'ignore la jalousie que notre prospérité excitait chez ces insulaires égoïstes. Il n'y a pas de sacrifice qu'ils n'aient fait pour détruire la concurrence de nos produits sur les marchés étrangers. Ils n'y sont jamais parvenus; néanmoins le tort qu'ils ont causé à nos manufacturiers est immense.

Vaines terreurs! vous dit-on, la constitution doit être jurée, elle vous garantit contre les penchants du prince, et avec lui, l'intégrité de notre commerce est aussi certaine que l'intégrité de notre territoire. Je le crois, messieurs, comme je crois que dans tous les temps les complaisants ont manqué pour faire fléchir les principes devant la volonté ou les passions du pouvoir.

Je conviens que mes craintes sont illusoires, parce qu'il est évident que le prince de Saxe-Cobourg, étant honnête homme, ne pourra accepter la couronne que vous allez lui offrir. J'ai l'opinion qu'il est, aussi bien que nos ministres, joué par les cinq grandes puissances. Notre révolution, messieurs, est un fait que les gouvernements despotiques ont intérêt à punir. Vous avez planté l'arbre de la liberté et abattu l'orange pour l'écraser, eh bien! la conférence de Londres veut en ramasser l'écorce avec la main des protocoles pour reconstruire une partie de l'édifice que vous avez renversé, et elle n'abandonnera son projet liberticide qu'après que la nation se sera réveillée. Je borne là mes motifs, et je voterai contre l'élection du prince de Saxe-Cobourg.

Avant de quitter cette tribune, je dois également un mot de réponse au sermon qui vous a été prononcé par l'honorable M. Boucqueau. Son discours, par lequel il vous a appris que son vote était dicté par l'intérêt religieux, lui a fourni l'occasion de déclamer aussi contre la France et son intolérance. Je suis surpris qu'il ne vous ait pas un peu parlé de l'Angleterre sous le même rapport. Les persécutions dont les catholiques d'Irlande sont l'objet est un texte assez grand pour prêcher contre l'intolérance religieuse. Sans doute la liberté religieuse et de l'enseignement, en France, ne sont point parfaites; mais voyez l'Angleterre, où vous allez pour chercher un roi. Ouvrez le code de ses lois et vous y trouverez un bill qui déclare que *les universités et l'enseignement des sciences sont des institutions patennes.* (E., 6 juin.)

Il y a un peu d'agitation dans l'assemblée. Les uns réclament le renvoi de la discussion à demain, les autres veulent que la séance soit continuée. La majorité, consultée, se décide pour ce dernier parti. (E., 5 juin.)

M. DOREYE : Messieurs, dans une occasion si solennelle, lorsque les destinées tout entières, et peut-être les destinées irrévocables du pays, se discutent au sein de cette assemblée, c'est à mes yeux presque un devoir d'énoncer les motifs déterminants d'un vote qui doit contribuer à les fixer. La plupart d'entre vous l'ont fait dans cette séance ou dans les précédentes; qu'il me soit permis de suivre leur exemple.

Appelé récemment à l'honneur de siéger au milieu de vous, je n'ai eu le temps de subir aucune de ces influences de talent, de rapports personnels, ou d'opinions précédemment émises et insensiblement réduites en système. J'apporte un vote libre de tout antécédent, et qui peut-être est une expression plus exacte de la véritable opinion publique, que ces applaudissements que nous avons eu plus d'une fois la douleur d'entendre partir d'en haut; témoignages inconvenants et suspects, qui offensent l'orateur auquel ils s'adressent autant que la dignité de la représentation nationale.

Un prince est désigné à vos suffrages. Sera-t-il élu? Là est toute la question; et qu'on ne s'y trompe pas, messieurs, c'est une question d'existence. Il ne s'agit plus maintenant de conditions ou de modifications à la proposition. La discussion a été épuisée sur ces points accessoires, et vous l'avez close par votre récente décision, toute préalable; quelque opinion que l'on ait à cet égard, quelques regrets que l'on puisse éprouver de l'absence de certaines garanties, la candidature du prince de Saxe-Cobourg est en ce moment l'objet exclusif de vos délibérations. Il ne s'agit plus de candidats rivaux entre lesquels le choix flotte incertain. L'élection proposée est l'unique moyen de sortir de cet état mixte, qui, perpétuant un trop funeste provisoire, et tenant en suspens la paix du monde, vous conduira, en définitive, à une solution contraire aux principes que vous avez posés comme base de notre existence politique. Tout retard qui tend à les laisser sans application pratique les met gravement en péril. Tel sera l'infaillible résultat produit par la force même des choses.

Digitized by Google

C'est à vous à voir si vous le voulez, ou plutôt à rechercher en conscience s'il est dans le vœu de vos commettants.

Deux principales objections sont dirigées contre la candidature du prince de Saxe-Cobourg:

Non conformité de religion,

Hostilité de son élection envers la France.

La première ne peut agir que sur les hommes pour lesquels tout cède à l'empire des opinions religieuses, ou sur ceux qui voudraient déjà affaiblir le principe que la constitution a consacré et qui répond au premier besoin de l'époque. Elle a proclamé la tolérance religieuse à son plus haut degré, la parfaite égalité des cultes, la liberté illimitée de conscience. Cette liberté ne peut pas, ne doit pas demeurer ou devenir jamais un mensonge; ici, comme dans un pays voisin, comme partout, il faut, à peine de ne trouver jusque-là ni paix intérieure ni repos durable, qu'elle soit un jour une éclatante vérité. Pourquoi donc serait-elle déniée à la personne du prince qui a mission de la maintenir? Vous excluez, dirai-je aux adversaires d'un prince non catholique quelconque, vous excluez le prince de Saxe-Cobourg par un motif unique; vous n'êtes touchés d'aucun des avantages qu'il pourrait vous offrir! Quoi donc! pour être conséquents avec vous-mêmes, il vous faudra déposer du trône le prince orthodoxe que vous y aurez fait monter par vos suffrages, si jamais il abandonne la vérité pour l'erreur; il vous faudra déposséder de la couronne, quoique sa naissance et l'ordre constitutionnel de successibilité la lui aient transmise, celui que le hasard aura privé des lumières de la doctrine pure; il vous faudra renouveler le scandale et les malheurs d'un peuple ligué contre l'un des rois modèles. Non! messieurs, cela ne peut pas être.

Si ce motif d'exclusion pouvait être adopté, vous feriez du monarque un être unique dans la société; vous violeriez en lui le droit qui appartient au moindre des citoyens; vous arracheriez l'une des pierres angulaires de l'édifice social, qui bientôt s'écroulerait tout entier, pour asseoir la catholicité sur le trône avec toutes ses conséquences.

Je dirai plus, messieurs: ce qui, pour quelques-uns, paraît être le sujet d'un vote négatif, serait plutôt pour moi une considération contraire.

J'aime à croire que la minorité trouvera, non-seulement dans la loi fondamentale de l'État, mais encore dans son chef, la garantie que sa plus précieuse liberté ne recevra jamais d'atteinte. Notre révolution a été diversement appréciée au dehors; on a voulu, pour la discréditer aux yeux des autres peuples, la revêtir d'une couleur exclusivement religieuse: c'est une des calomnies qu'il nous importe de démentir; et quel plus éclatant démenti qu'un choix sur lequel cette considération aura été sans influence!

Je passe au reproche puisé dans notre position à l'égard de la France.

Ici, messieurs, qu'il me soit permis de le dire, vous avez hier entendu à cette tribune la noble et touchante expression d'une affection personnelle, d'une préférence justifiée à tant de titres, sacrifiée toutefois au vœu national par l'un de vos plus honorables collègues: cette abnégation vertueuse, et toute patriotique, j'ose aussi en revendiquer ma part.

Mais est-il vrai que l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg doive être considérée par la France comme un acte d'hostilité de notre part, et comme nous constituant à son égard en état de suspicion?

Ah! messieurs, qu'elle se garde de le croire! Si, en déposant un vote affirmatif, je partageais cette opinion, je me tiendrais coupable d'ingratitude envers elle, et d'une haute imprudence, pour ne pas dire plus, envers mes concitoyens. Mais non, la France elle-même, qui applaudit par ses organes les plus généreux à notre vœu d'indépendance, ne le croira pas.

N'avons-nous pas prouvé naguère notre confiance en elle, notre sympathie pour elle? Nos vœux n'ont pu se réaliser. Comment nous faire un crime d'avoir tourné nos regards ailleurs?

S'il m'était démontré que le choix du prince de Saxe-Cobourg fût une conception de la triple alliance de 1815, une combinaison dirigée dans des vues systématiquement hostiles contre la France, je serais le premier à refuser d'y donner les mains.

Il n'en est pas ainsi; et la preuve, c'est que ce choix n'a point rencontré d'adversaire dans l'habile représentant des Tuileries à la conférence de Londres.

Je concède que les puissances étrangères y ont vu une garantie d'existence et de stabilité du nouvel État qui s'élève, un obstacle aux vues ambitieuses qui viendraient à se réveiller.

Mais grande est la différence entre cette précaution de haute politique, et l'établissement d'un État voisin essentiellement ennemi, comme l'était le ci-devant royaume des Pays-Bas.

Toujours, messieurs, les deux peuples seront unis; religion, lois, mœurs, langue, civilisation, rien ne peut rompre tant et de si forts liens de confraternité nationale.

Ajoutez-y la contiguïté des territoires et la com-

Digitized by Google

munauté des principes politiques, comment ne pas espérer de conserver, d'augmenter même nos rapports commerciaux, en même temps que l'abaissement graduel, si ce n'est l'entier affranchissement des barrières qui séparent encore les peuples à leur commun préjudice, viendra, grâce aux progrès de la science économique, faciliter les échanges de leurs produits respectifs?

Le roi des Belges sera ou deviendra l'allié nécessaire du roi des Français; cette alliance sera nécessaire par cela seul que le principe de leur pouvoir sera commun, par cela seul que tous deux seront les élus du peuple.

Une ligne de démarcation fortement tracée existera toujours entre eux (et je range avec eux le monarque anglais) et les rois absolus, représentants vieillis du droit divin et du dogme de la légitimité.

Le jour où le monarque français serait méconnu, le nôtre le serait; le jour où notre territoire serait foulé par les phalanges ennemies, le territoire français serait menacé. Il y aura donc par la force même des choses, entre les deux peuples comme entre les deux gouvernements, non pas alliance offensive, mais alliance naturelle, et c'est la plus solide, contre toute agression étrangère, contre tout projet attentatoire à l'indépendance et au droit des deux nations.

C'est à cette seule condition que le prince à qui vous offririez la couronne de la Belgique peut la prendre et la conserver, et les mandataires de la nation seront là pour en surveiller l'observance.

Ce que représente le prince de Saxe-Cobourg, c'est un système de neutralité politique qui rassure les gouvernements du Nord; qui, nous laissant tout-puissants pour la commune défense, sache au besoin y chercher un auxiliaire contre la conquête du Midi.

Quant à l'utilité instantanée de l'élection, je la trouve dans le besoin de rassurer les gouvernements, aussi bien que les peuples jaloux de régler eux-mêmes leurs affaires, sur des craintes, légitimes, disons-le, dans l'état actuel de l'Europe. Elle nous acquiert un titre à leur confiance, à leur appui; elle est un gage assuré du désir qu'éprouve la Belgique de s'asseoir enfin au rang des nations; elle nous ménage la voix d'un négociateur puissant, dont les droits et les intérêts vont s'identifier avec les nôtres, et ne pourront jamais s'en séparer, parce que les peuples veulent aujourd'hui qu'on les gouverne pour eux-mêmes. Je crois donc qu'il est préférable que l'élection précède les négociations, que les négociations précèdent la guerre.

On a dit, avec trop peu de bonne foi, que le prince Léopold était le candidat de la Sainte-Alliance, et qu'il nous était imposé par elle. Pour ma part, je repousse cette assertion comme une calomnie. C'est au contraire lui que nous opposons à la Sainte-Alliance; c'est pour nous sauver de ses piéges et de ses projets que nous voulons nous associer à un homme qui, à son tour, recevra de nous l'appui d'une volonté forte, prête à soutenir les négociations par les armes.

Léopold a une belle page à léguer à l'histoire. Espérons qu'il comprendra la grandeur de son rôle, et qu'il saura le remplir.

S'il en était autrement, si l'homme auquel la Belgique remet en partie le soin de ses destinées, trahissait une confiance qui l'honore, ou bien si le système des négociations fallacieuses et des sinuosités diplomatiques venait de plus en plus nous enlacer, elle saurait prendre enfin son parti; après une preuve nouvelle de notre désir de ne point troubler la paix de l'Europe, il suffirait de faire, dans un manifeste énergique, au courage de ses enfants et des braves de tous les pays, un appel qui serait entendu au dedans et au dehors de la frontière.

Le congrès et le vénérable régent de la Belgique, faisant à la nation le récit fidèle de ce qui aura été tenté, la prenant pour juge entre eux et la conférence, retrouveraient vivant dans tous les cœurs ce même patriotisme qui, quoi qu'on en dise, anime encore en ce moment chacun de nous. J'en ai pour garant le mouvement spontané, unanime, qui a fait lever d'indignation cette assemblée à la seule pensée d'une atteinte possible au territoire. Si les diplomates de la conférence en avaient été témoins, ils auraient abdiqué, messieurs, tout projet de vaincre par la ruse ou la menace, la généreuse obstination qui distingue le caractère national.

Les mots de *majorité* et de *minorité* ont été souvent prononcés dans cette enceinte: la première ne diffère de la seconde (à l'ardent patriotisme et aux talents de laquelle je rends hommage), que sur l'emploi des moyens; car leur but est le même; leurs intentions sont les mêmes; celle-ci veut la guerre demain, sans considérer que le risque est extrême, et qu'elle n'est *actuellement* opportune ni utile pour le succès d'aucun système. Celle-là ne recule pas non plus devant la guerre; mais elle la veut précédée de sages et fermes négociations. Ne la croyant juste qu'autant qu'elle devienne une nécessité, elle veut n'avoir aucun reproche à se faire, et dans une question si grave, on ne peut lui en vouloir de ne pas céder à trop de précipita-

Digitized by Google

tion. Convaincue que le canon sert mal à l'affermissement des libertés, au développement régulier de l'industrie et du commerce, avare du sang humain et de celui de ses compatriotes, elle veut, lorsque viendra le moment de céder à l'une de ces tristes nécessités sociales et politiques qui pèsent sur les peuples, pouvoir en renvoyer aux rois la sanglante responsabilité.

Tels sont, je crois, messieurs, les motifs de la majorité, de cette majorité qu'on paraît ne pas avoir bien comprise, que quelques-uns ont le tort d'assimiler à ces majorités factices, fruits des gouvernements constitutionnels bâtards. Celle qui apparaît ici est l'expression souveraine de la volonté nationale; elle n'est ni le soutien servile du ministère, ni l'obséquieux défenseur de ses actes. Le ministère reçoit et doit recevoir d'elle son impulsion.

Qui que ce soit qui le premier ait prononcé le nom du prince, le ministère n'est rien dans cette combinaison; l'élection du chef de l'État n'est pas et ne doit pas être une intrigue ministérielle; c'est un point dont la décision vous appartient comme pouvoir constituant. J'en dis autant des négociations que vous avez autorisées; elles n'auront lieu que sous votre bon vouloir; il vous en sera rendu compte; et là, messieurs, là où commencerait le déshonneur, tous, majorité et minorité, confondus dans un même sentiment, et certains de trouver des auxiliaires redoutés, vous saurez comprendre et adopter enfin le parti qui vous sera dicté par la nécessité et le salut du pays.

(P., supp., 5 juin.)

M. BLARGNIES : Messieurs, je voterai contre l'élection du prince Léopold.

Vous croirez tous que mon vote est le résultat de l'examen approfondi que j'ai fait de la question, le résultat de ma conviction intime. Mais faisant partie de la minorité, je crois devoir vous exposer brièvement mes motifs.

Peut-être avons-nous commis une faute capitale en nous engageant, pour ainsi dire tacitement, à chercher notre chef hors des rangs de la révolution; car nous avons toujours manifesté le désir d'avoir un roi qui *s'associât à la révolution et couronnât l'œuvre de la nation et du congrès*. Or, il nous est connu que le prince de Saxe-Cobourg devrait s'associer aux autres rois, même aux plus absolus, avant de pouvoir contracter avec nous.

Ce prince veut avoir l'assentiment des principales dynasties de l'Europe avant d'accéder au décret du congrès; il sera donc l'homme des potentats européens avant d'être celui de la nation.

Or, les protocoles que nous connaissons et la lettre de lord Ponsonby me prouvent à la dernière évidence que Léopold ne pourra pas accepter la couronne.

Il devrait, préalablement à tout, reconnaître les bases de la séparation de la Belgique d'avec la Hollande, telles que les ont fixées les actes de la conférence, renoncer au Limbourg, au Luxembourg et à la rive gauche de l'Escaut.

C'est ce qu'il ne veut pas faire, c'est ce que nous ne voulons pas qu'il fasse.

Son élection n'aura donc d'autre effet que de nous donner un interprète près des cinq grandes puissances; le titre de roi des Belges, que nous lui aurons donné, ne sera pas, ne sera jamais une raison pour amener la Hollande à renoncer à ce qu'elle regarde comme son territoire, comme une condition *sine qud non* de son existence politique, et vous savez que sans l'assentiment de la Hollande les décrets des cinq grandes puissances resteront *immuables* et *irrévocables;* vous savez aussi que les grandes puissances du Nord et l'Angleterre elle-même nous préféreront toujours la Hollande; elles le doivent dans l'intérêt de leur politique.

Je dois donc regarder comme inévitable la guerre contre la Hollande, à qui nous ne voulons pas céder notre territoire; et nous savons, à n'en pas douter, que le prince de Saxe-Cobourg ne veut pas d'une couronne au prix d'une guerre : ce prince ne serait donc pas même le chef que nous cherchons pour notre armée.

Je suis convaincu que le prince, supposât-on même son acceptation, ne régnerait pas à Bruxelles, car il ne pourra jamais prêter le serment relatif au maintien de l'intégrité du territoire.

En nommant le duc de Saxe-Cobourg, nous ne faisons donc que nous jeter dans des négociations dont il est impossible de prévoir la fin, et nous perdons un temps dont nous devons rester maîtres.

L'opinion défavorable que je m'étais formée sur la candidature du prince a été confirmée par le rejet de toutes les conditions que la minorité avait voulu mettre à son élection, la majorité ayant paru oublier alors qu'elle avait basé l'élection immédiate sur les nécessités du pays.

Je suis entraîné non moins fortement à voter contre le prince de Saxe-Cobourg par les considérations suivantes :

Le prince de Saxe-Cobourg est l'homme de la Sainte-Alliance;

Il est le candidat de tous les fauteurs de la restauration;

Il est le candidat de lord Ponsonby;

Digitized by Google

Il est le pensionnaire de l'Angleterre.

S'il règne ici, il continuera, dans l'intérêt anglais, le rôle du roi Guillaume contre la France.

Il devra, malgré lui, tourner notre politique toujours secondaire contre un peuple avec lequel nous avons solidarité de principes et d'intérêts; il gardera notre ligne de forteresses dans le système de la coalition de 1814 et 1815.

L'appel de ce prince chez nous est une espèce de rupture avec la France; aussi nous a-t-il été dit que son élection serait très-impopulaire en France, et les journaux de ce pays ne l'annoncent que trop.

Aussi ne nous parle-t-on plus de son union avec une princesse de France.

Nous avons eu déjà un roi de la main de l'Angleterre, et destiné à favoriser sa politique contre la France; je n'ai pas oublié l'engouement de certaine portion de nos populations pour le roi Guillaume, et nous l'avons vu chasser par le peuple de Bruxelles.

Je suis donc forcé de lui refuser mon suffrage, que je donnerai à notre régent actuel.

(E., 6 juin.)

La clôture de la discussion est prononcée.

(I., 6 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Maintenant que les débats sont clos, et qu'il reste à discuter la question sur le mode de l'élection, je demande le renvoi à demain. (E., 5 juin.)

L'assemblée remet à demain l'élection du chef de l'État et les discussions qui pourraient s'élever sur le mode d'élection. (P. V.)

La séance est levée à six heures. (P. V.)

SÉANCE

DU SAMEDI 4 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à onze heures. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes qui sont renvoyées à la commission :

La veuve de Louis Joseph Wibier, à Neufchâteau, demande des secours pécuniaires à titre de pension ou de gratification.

M. Thielemans, épicier à Bruxelles, demande à être exempté de payer sa contribution pour 1830.

M. Gheldolff présente des observations sur l'administration de la ci-devant Flandre hollandaise. (C., 6 juin, et P. V.)

M. DE LEHAYE demande qu'une copie du mémoire de M. Gheldolff, qui contient des renseignements précieux sur la rive gauche de l'Escaut, soit renvoyée à M. le ministre des relations extérieures. (I., 6 juin.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

Discussion sur le mode d'élection du chef de l'État.

M. LE PRÉSIDENT annonce que l'ordre du jour est l'élection du chef de l'État. Il demande si on y procédera conformément au décret du 28 janvier. (E., 6 juin.)

M. VAN SNICK demande la lecture de ce décret. (E., 6 juin.)

M. VAN MEENEN : Je demande à faire une motion d'ordre. L'honorable membre voulant que le congrès puisse se rendre compte de ce qu'il doit faire, remonte au jour où furent présentées les

Digitized by Google

quatre propositions de MM. Constantin Rodenbach, Van de Weyer, Blargnies et de Robaulx. Il raconte longuement toutes les opérations dont ces diverses propositions ont été l'objet, soit dans la section centrale, soit en séance publique, et il termine, au milieu des marques non équivoques de l'impatience de l'assemblée, en disant qu'il y a lieu aujourd'hui de discuter sur le jour de l'élection du chef de l'État. (I., 6 juin.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de la fin du procès-verbal de la séance d'hier, pour prouver à l'honorable membre que la question a été décidée. (I., 6 juin.)

M. LE COMTE D'[illegible]HOT : Ce n'est que parce que l'heure était trop avancée que l'on n'a pas procédé hier à l'élection du chef de l'État.

(J. B., 6 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture du décret du 28 janvier, qui règle le mode à suivre pour l'élection (1).

(I., 6 juin.)

M. JOTTRAND : Messieurs, il me semble que le décret du 28 janvier ne peut être applicable à la circonstance actuelle. Il y avait alors plusieurs candidats. Aujourd'hui on a fait la proposition formelle d'élire le prince de Saxe-Cobourg. A la vérité d'autres membres ont proposé d'élire un prince indigène, mais beaucoup d'autres n'ont pas de candidat. Il me semble qu'il faudrait poser purement et simplement l'élection du prince de Saxe-Cobourg, et chacun répondrait oui ou non à son gré ; l'autre manière expose ceux qui n'ont pas de candidat à voter pour ou contre, tant qu'ils ne voudraient prendre aucun de ces partis. Je m'explique. Moi, par exemple, je ne serais pas contraire au prince de Saxe-Cobourg, mais je ne voudrais pas qu'il fût élu avant que toutes nos affaires ne fussent terminées. Je ne veux pas voter pour lui aujourd'hui, mais je ne crois pas devoir voter non plus pour un prince indigène : je demande comment je devrai exprimer mon vote.

(I., 6 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Le décret du 28 janvier ne se rapporte pas plus à l'élection des ducs de Nemours et Leuchtenberg qu'à tous autres candidats. Ce décret est conçu en termes généraux et peut servir dans tous les cas possibles. Maintenant il y a deux propositions ; par l'une on présente le prince de Saxe-Cobourg aux suffrages du congrès ; par l'autre on présente un prince indigène. Ceux qui voudront l'un ou l'autre de ces candidats l'exprimeront dans leur bulletin. Si M. Jottrand ne veut ni de l'un ni de l'autre, il donnera sa voix à tel autre personnage qu'il voudra. (I., 6 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Si l'honorable préopinant avait compris la proposition de M. Jottrand, il n'aurait pas répondu par les raisons qu'il vient de donner. Nous qui sommes de la minorité, nous ne sommes pas dans la position de voter pour tel ou tel candidat, parce que nous ne voulons pas de roi actuellement : qu'on pose la question pour le prince de Saxe-Cobourg, nous répondrons par oui ou par non ; mais la majorité ne peut pas forcer la minorité à voter pour un roi quand nous n'en voulons pas. (I., 6 juin.)

M. JOTTRAND : Je n'ai pas dit que je ne voulais pas de la candidature du prince de Saxe-Cobourg d'une manière absolue, parce que, si je lui refuse mon vote, c'est que je crois que, dans la position actuelle de la Belgique, il vaudrait mieux terminer les questions par le moyen, selon moi, le plus prompt et le plus sûr ; après la solution, je donnerais volontiers ma voix au prince de Saxe-Cobourg. (I., 6 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII : Nous sommes absolument dans la position où nous nous trouvions lors de l'élection du duc de Nemours. Il y avait alors deux propositions : l'une pour le duc de Nemours, l'autre pour le duc de Leuchtenberg. Aujourd'hui, comme alors, il y a deux candidats : le prince de Saxe-Cobourg porté par les uns, et un prince indigène porté par les autres ; plusieurs de ces derniers ont même indiqué le candidat sur lequel ils porteraient leurs votes. Lors de l'élection du duc de Nemours, il y avait un troisième parti qui ne voulait pas des deux premiers candidats, et qui portait l'archiduc Charles. Aujourd'hui il y a aussi un tiers parti ; que ceux qui le composent, et qui ne veulent donner leurs voix à aucun des candidats, déposent un billet blanc dans l'urne avec leur signature. (*Appuyé.*)

(I., 6 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je ne juge pas à propos de donner mon vote au prince de Saxe-Cobourg le 4 juin. Mais si on pouvait me prouver, le 4 juillet, que le prince de Saxe-Cobourg n'est pas le candidat de la Sainte-Alliance, je voterais pour lui. Alors que faut-il que je fasse aujourd'hui ?... (I., 6 juin.)

M. L'ABBÉ DEHAERNE : Il me semble, messieurs, que la question ne peut pas faire de difficulté. Au scrutin, chacun votera pour le candidat qu'il voudra, et ceux qui n'en voudront d'aucun exprimeront leur refus dans leur bulletin.

(I., 6 juin.)

M. DEVAUX : Messieurs, il n'est pas possible,

(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 84.

Digitized by Google

je crois, de trouver un meilleur mode de scrutin que celui qui est prescrit par le décret du 28 janvier ; si l'on adoptait le mode proposé par M. Jottrand, il serait impossible que la minorité qui porte un prince indigène fît connaître son opinion. Supposez en effet qu'on ne vote que sur le prince de Saxe-Cobourg, ceux qui voteront pour lui diront oui, les autres non ; mais un *non* n'exprime pas l'opinion de ceux qui veulent un prince indigène, il faut donc que le scrutin s'ouvre sur tous les candidats : il le faut d'autant mieux que, quoique la majorité paraisse assurée à la candidature du prince de Saxe-Cobourg, il est dans l'ordre des choses possibles que les membres de cette assemblée, ayant changé d'avis, reportent leurs suffrages sur un chef indigène et lui assurent la majorité ; dans tous les cas, il faut que ceux qui veulent le prince indigène puissent exprimer leur vote dans ce sens. (I., 6 juin.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU appuie les observations de MM. Devaux et Vilain XIIII, et cite son propre exemple lors de l'élection du duc de Nemours. L'honorable membre, ne voulant ni de la candidature du duc de Leuchtenberg ni de celle du duc de Nemours, vota pour l'archiduc Charles au premier tour de scrutin, et au second il se réunit à la majorité pour le duc de Nemours. (I., 6 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Messieurs, les difficultés (*voix nombreuses :* Assez ! assez ! on est d'accord)... les difficultés ne me semblent rien moins que réelles. Si, dans la minorité de l'assemblée, il est des membres qui ne veulent pas voter, ils n'ont qu'à déclarer dans leur bulletin qu'ils ne veulent d'aucun souverain. (*Aux voix ! aux voix !*) (I., 6 juin.)

M. VAN MEENEN ne trouve pas la question assez éclaircie, il parle au milieu des cris : *Aux voix !* (I., 6 juin.)

M. LE BARON BEYTS : Je voterai pour le prince de Saxe-Cobourg, mais je voudrais que mon vote fût conditionnel, et cependant qu'il ne fût pas nul. Je proposerai donc... (*Bruit.*) (I., 6 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Que M. Beyts vote comme il voudra ; lorsqu'on aura lu son bulletin, on verra s'il doit être annulé oui ou non. (I., 6 juin.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, la difficulté vient de ce qu'on a confondu deux choses distinctes. La première n'a pas été décidée, c'est de savoir si on viendra à une élection immédiate. (*Murmures.*) Permettez, messieurs, si je me trompe c'est de bonne foi. Si vous aviez commis une erreur en procédant comme vous l'avez fait sur les diverses propositions qui vous ont été faites, et que je vous démontrasse l'erreur, vous la reconnaîtriez et vous vous empresseriez de la réparer. Voici la question : Ira-t-on immédiatement à l'élection du chef de l'État ? Il est des personnes qui veulent soutenir que ce n'est pas le cas de procéder à cette élection ; ouvrez la discussion sur ce point. (I., 6 juin.)

M. DE LEHAYE : Ce n'est pas du tout la question dont il s'agit, cette question est décidée. (I., 6 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : M. de Robaulx, on a décidé hier qu'on s'occuperait aujourd'hui de l'élection du chef de l'État. (I., 6 juin.)

M. DE ROBAULX : Je parle en faveur de la minorité ; car pour moi les arrangements voulus par le décret du 28 janvier me conviennent, puisque je vote pour un prince indigène : mais M. Jottrand, qui voudrait le prince de Saxe-Cobourg, mais qui n'en voudrait pas en ce moment... (I., 6 juin.)

M. LE PRÉSIDENT interrompt l'orateur et lit le procès-verbal de la séance d'hier, pour lui prouver qu'il ne peut y avoir de discussion que sur le mode d'élection, et non sur la fixation du jour de l'élection. (I., 6 juin.)

M. LEBEAU : Je crois que le mode établi par le décret du 28 janvier consacre pleinement le droit de la minorité. M. Charles de Brouckere a dit qu'on pouvait voter par *oui* et *non*. Mais il y a plusieurs candidats en présence, l'un peut l'emporter comme l'autre. Ceux qui ne veulent pas voter peuvent mettre dans l'urne un bulletin en blanc, ou y écrire ces mots : Je vote contre l'élection comme prématurée. (J. B., 6 juin.)

M. JOTTRAND : Je retire ma proposition. (I., 6 juin.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée pour savoir si elle veut procéder à l'élection suivant le mode voulu par le décret du 28 janvier. (I., 6 juin.)

L'assemblée se décide pour l'affirmative à une immense majorité. (P. V.)

Commission.

M. LE PRÉSIDENT tire au sort les huit membres qui doivent composer la commission pour procéder au dépouillement du scrutin, conformément à l'article 1^er^ du décret, le sort désigne ;

MM. le baron Verseyden de Varick, le baron de Coppin, Camille de Smet, le baron Osy, Le Bon, Van Innis, Berger et Dumont. (P. V.)

Ces honorables membres se partagent les fonctions de la manière suivante :

Digitized by Google

MM. le baron *Osy* et le baron *de Coppin* feront celles de scrutateurs; MM. *Van Innis*, *Le Bon* et *Dumont*, celles de contrôleurs; MM. le baron *Verseyden de Varick*, *Berger* et *Camille de Smet*, celles de secrétaires. (P. V.)

Ils prennent place au bureau disposé pour eux au milieu de l'hémicycle, en face de la tribune. L'urne est placée devant M. le président, qui invite les membres, pour qu'il n'y ait pas d'erreur, et vu qu'il y a plusieurs princes du nom de Saxe-Cobourg, à mettre sur les bulletins le prénom de Léopold. (I., 6 juin.)

Élection du chef de l'État.

M. NOTHOMB, [redacted], fait l'appel nominal. (I., 6 juin.)

Chaque membre, à mesure que son nom est appelé, monte à la tribune, remet son bulletin à M. le président, qui le dépose dans l'urne. 196 membres répondent à l'appel nominal; lorsqu'il est terminé, l'urne est remise à MM. les scrutateurs.

MM. le baron *de Coppin* et le baron *Osy* comptant les bulletins à haute voix, leur nombre se trouve égal à celui des votants.

Après cette opération préliminaire, on dépouille le scrutin. M. le baron *de Coppin* prend les bulletins un à un, les lit à haute voix et les fait passer à M. le baron *Osy*, qui en fait une seconde lecture, aussi à haute voix. (I., 6 juin.)

Le dépouillement des bulletins donne le résultat suivant (1) :

152 membres ont voté pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg; ce sont :

MM. le marquis de Rodes, Lecocq, Thorn, le comte de Renesse, le baron Joseph d'Hooghvorst, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Masbourg, Isidore de Rodes, Hippolyte Vilain XIIII, Thienpont, Van Hoobrouck de Mooreghem, Le Bègue, le baron de Terbecq, Delwarde, Liedts, d'Hanens-Peers, Louis Coppens, l'abbé Andries, Verwilghen, Gustave de Jonghe, de Lehaye, Fransman, Van Innis, de Decker, Blomme, Surmont de Volsberghe, le baron de Meer de Moorsel, Annez de Zillebeecke, le comte de Bergeyck.

Contre le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. Vergauwen-Goethals, Camille de Smet.

Pour le baron Surlet de Chokier : MM. Beaucarne, l'abbé Van de Kerckhove, Eugène de Smet, Vander Looy.

Se sont abstenus de voter : MM. l'abbé Joseph de Smet, l'abbé Van Crombrugghe, Speelman-Rooman, Wannaar, l'abbé Verduyn, Helias d'Huddeghem, Charles Coppens.

(1) Voici la répartition des votes par province, avec l'indication des députés qui se sont abstenus de voter et de ceux qui étaient absents :

Anvers. — 18 *députés*.

Pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. l'abbé Boucqueau de Villeraie, Du Bois, Peeters, le baron Osy, Geudens, Ooms, Le Bon, Domis, Albert Cogels, Bosmans, de Nef, Jean-Baptiste Claes, Joos, Jacobs, d'Hanis van Cannart, Henri Cogels, Le Grelle.

Absent : M. le comte de Robiano.

Brabant. — 27 *députés*.

Pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. le baron Joseph d'Hooghvorst, Demelin, le baron Van Volden de Lombeke, Meeûs, de Ville, le comte d'Arschot, Marcq, Van de Weyer, le baron Verseyden de Varick, Berthels, Vander Belen, le baron de Viron, Lefebvre, Cols, Vandenheve, Deswert, Barthélemy, l'abbé Corten, Baugniet, Nopener, Barbanson, Rouppe *.

Contre le prince Léopold de Saxe-Cobourg : M. Claes (de Louvain).

Pour le baron Surlet de Chokier : M. d'Elhoungne.

Se sont abstenus de voter : MM. Jottrand, Van Meenen.

Flandre occidentale. — 28 *députés*.

Pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. Serruys, l'abbé Pollin, Buylaert, le baron de Pélichy van Huerne, Buyse-Verscheure, Béthune, Maclagan, Vercruysse-Bruneel, de Man, de Roo, Struye-Provoost, Morel-Danheel, Constantin Rodenbach, l'abbé de Foere, Mulle, de Muelenaere, de Coninck, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, Roels, l'abbé Wallaert, Devaux, Jean Goethals, Goethals-Bisschoff, Bischoff, Coppieters.

Pour le baron Surlet de Chokier : MM. Rosseeuw, l'abbé Dehaerne.

S'est abstenu de voter : M. Alexandre Rodenbach.

Flandre orientale. — 35 *députés*.

Pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. le marquis de Rodes, Hippolyte Vilain XIIII, Thienpont, Van Hoobrouck de Mooreghem, Le Bègue, le baron de Terbecq, Delwarde, Liedts, d'Hanens-Peers, Louis Coppens, l'abbé Andries, Verwilghen, Gustave de Jonghe, de Lehaye, Fransman, Van Innis, de Decker, Blomme, Surmont de Volsberghe, le baron de Meer de Moorsel, Annez de Zillebeecke, le comte de Bergeyck.

Contre le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. Vergauwen-Goethals, Camille de Smet.

Pour le baron Surlet de Chokier : MM. Beaucarne, l'abbé Van de Kerckhove, Eugène de Smet, Vander Looy.

Se sont abstenus de voter : MM. l'abbé Joseph de Smet, l'abbé Van Crombrugghe, Speelman-Rooman, Wannaar, l'abbé Verduyn, Helias d'Huddeghem, Charles Coppens.

Hainaut. — 30 *députés*.

Pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. Lecocq, le vicomte de Bousies de Rouveroy, Pirmez, le comte de Bocarmé, Allard, le comte Werner de Mérode, le comte Duval de Beaulieu, Gendebien (père), Du Bus, de Rouillé, le baron de Leuze, Van Snick, de Sebille, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Dumont, le baron de Sécus (père), Cauvin, François Lehon, le baron Frédéric de Sécus, Trentesaux, Charles Le Hon, Picquet.

Contre le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. Frison, Alexandre Gendebien.

Pour le baron Surlet de Chokier : MM. Bredart, Blargnies.

Se sont abstenus de voter : MM. Jean-Baptiste Gendebien, Defacqz, Nalinne.

Absent : M. Philippe de Bousies.

Liége. — 19 *députés*.

Pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. de Behr, le comte d'Oultremont, Lebeau, de Gerlache, Charles Rogier, Doreye, de Wandre, Raikem, le baron de Stockhem.

Contre le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. Drèze, Lardinois, Forgeur, Destriveaux.

Pour le baron Surlet de Chokier : M. de Selys Longchamps.

Se sont abstenus de voter : MM. Collet, Davignon, Fleussu.

Absents : MM. Deleeuw, de Thier.

* Le vote de M. le baron *Beyts* a été annulé, il était conditionnel.

Digitized by Google

Fallon, Demelin, le vicomte de Bousies de Rouveroy, Zoude (de Saint-Hubert), Pirmez, le baron Van Volden de Lombeke, Serruys, de Tiecken de Terhove, Meeûs, de Ville, le comte de Bocarmé, Hippolyte Vilain XIIII, Du Bois, Allard, le comte Werner de Mérode, l'abbé Pollin, Buylaert, Fendius, Roeser, Thienpont, le comte Duval de Beaulieu, Peeters, le baron de Pélichy van Huerne, le comte d'Arschot, le baron Osy, Marcq, Van Hoobrouck de Mooreghem, Le Bègue, Geudens, le baron de Terbecq, Van de Weyer, de Behr, Henri de Brouckere, Jaminé, Ooms, le baron Verseyden de Varick, Gendebien (père), Le Bon, le comte d'Oultremont, Berthels, Lebeau, Du Bus, Domis, de Rouillé (1), Berger, le baron de Leuze, Vander Belen, Delwarde, Olislagers de Sipernau, Liedts, le baron de Viron, Buyse-Verscheure, Dams, le baron de Woelmont, Béthune, Lefebvre, Maclagan, de Gerlache, Simons, Vercruysse-Bruneel, d'Hanens-Peers, de Man, le chevalier de Theux de Meylandt, Cols, de Roo, Albert Cogels, Vandenhove, Van Snick, Struye-Provoost, Morel-Danheel, Charles Rogier, Henry, Nothomb, Bosmans, le comte d'Ansembourg, Doreye, Deswert, Marlet, de Sebille, Constantin Rodenbach, Louis Coppens, l'abbé Andries, Barthélemy, l'abbé de Foere, le vicomte Desmanet de Biesme, Verwilghen, de Nef, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, le baron d'Huart, Gustave de Jonghe, de Lehaye, le vicomte Charles Vilain XIIII, Jacques, Mulle, Dumont, l'abbé Corten, de Muelenaere, Fransman, le baron de Sécus (père), François, Claes (d'Anvers), Cauvin, de Coninck, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, Brabant, Van Innis, François Lehon, de Decker, Baugniet, le baron de Coppin, Roels, le baron Frédéric de Sécus (2), Joos, de Wandre, Raikem, Nopener, Blomme, l'abbé Wallaert, Surmont de Volsberghe, Jacobs, le baron de Meer de Moorsel, Devaux, d'Martigny, Annez de Zillebeecke, Trentesaux, le comte Félix de Mérode, Jean Goethals, Barbanson, Charles Le Hon, le comte de Quarré, de Schiervel, Picquet, Goethals-Bisschoff, le baron de Stockhem, Watlet, Destouvelles, d'Hanis van Cannart, Henri Cogels, le comte de Bergeyck, Le Grelle, Bischoff, Cruts, le baron de Liedel de Well, Coppieters, Rouppe (3). (P. V.)

Les membres qui n'ont pas voté pour S. A. R. le prince Léopold de Saxe-Cobourg sont au nombre de 43. (P. V.)

Voici leurs votes :

M. *Gelders :* Je refuse mon vote pour le prince de Saxe-Cobourg parce que je pense qu'il ne pourrait accepter la couronne des Belges que sous les conditions des protocoles. (A.)

M. *l'abbé Joseph de Smet :* Je m'abstiens de voter. (A.)

M. Collet : Ayant uniquement en vue le bien-être de mon pays, je déclare ne pouvoir concourir à l'élection, croyant le moment inopportun. (A.)

M. *Jean-Baptiste Gendebien :* Opposé à toute élection immédiate, je vote contre les candidats proposés. (A.)

M. *Davignon :* Convaincu par les trois documents dont il nous a été donné communication, je considère comme un devoir de déclarer que, non par esprit d'opposition, mais ayant uniquement en vue le bien-être de mon pays, je ne puis en ce moment coopérer à une élection qui, d'après la

Limbourg. — 17 *députés.*

Pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. le comte de Renesse, de Tiecken de Terhove, Henri de Brouckere, Jaminé, Olislagers de Sipernau, le baron de Woelmont, le chevalier de Theux de Meylandt, le comte d'Ansembourg, le vicomte Charles Vilain XIIII, le comte Félix de Mérode, de Schiervel, Destouvelles, Cruts, le baron de Liedel de Well.

Contre le prince Léopold de Saxe-Cobourg : M. Charles de Brouckere.

Pour le baron Surlet de Chokier : M. Teuwens.

S'est abstenu de voter : M. Gelders.

Luxembourg. — 16 *députés.*

Pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. Thorn, Masbourg, Zoude (de Saint-Hubert), Fendius, Roeser, Berger, Dams, Simons, Nothomb, Marlet, le baron d'Huart, Jacques, François, d'Martigny, Watlet.

Pour le baron Surlet de Chokier : M. Thonus.

Namur. — 10 *députés.*

Pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg : MM. Isidore Fallon, Henry, le vicomte Desmanet de Biesme, Brabant, le baron de Coppin, le comte de Quarré.

Contre le prince Léopold de Saxe-Cobourg : M. de Labeville.

Pour le baron Surlet de Chokier : MM. Seron, de Robaulx.

S'est abstenu de voter : M. Pirson.

(1) Le vote de M. *de Rouillé* est ainsi conçu : « Dans l'espoir d'assurer l'indépendance de la Belgique, je vote pour » le prince Léopold de Saxe-Cobourg. » (A.)

(2) M. *le baron Frédéric de Sécus* a exprimé son vote en ces termes : « Dans le désir de conserver l'indépendance de mon pays, je vote pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg. » (A.)

(3) M. *Rouppe* a rédigé son vote de la manière suivante : « En protestant contre le protocole du 20 janvier dernier et » contre tous actes qui seraient la suite de ce protocole ou » qui en renouvelleraient les dispositions, je vote pour que » le prince Léopold de Saxe-Cobourg soit proclamé roi des » Belges, dans les termes du décret du congrès national, en » date du 29 janvier 1831, et à la charge par Son Altesse » Royale de s'y conformer. » (A.)

Digitized by Google

déclaration du prince même, ne peut avoir aucun résultat tant que la question des limites n'est pas définitivement résolue. (A.)

M. *Defacqz :* Opposé à toute élection immédiate, et surtout à une élection pure et simple, je ne puis accorder mon vote à aucun candidat. (A.)

M. *l'abbé Van Crombrugghe :* Je m'abstiens de voter. (A.)

M. *Speelman-Rooman :* Opposé à toute élection immédiate, je vote contre les candidats proposés. (A.)

M. *Jottrand :* Opposé dans les circonstances actuelles à toute élection immédiate, et surtout à une élection pure et simple, je ne puis accorder mon vote à aucun candidat pour la royauté en Belgique. (A.)

M. *Fleussu :* Convaincu que S. A. R. le prince de Saxe-Cobourg ne pourrra se rendre aux vœux des Belges, puisqu'il a subordonné son acceptation à la condition que toutes les difficultés territoriales seraient préalablement aplanies, je crois inutile de lui donner mon suffrage. (A.)

M. *Claes* (de Louvain) : Aujourd'hui, non! (*On rit.*) (A.)

M. *Wannaar :* Opposé à toute élection immédiate, et surtout à une élection pure et simple sans conditions, ni délai de déchéance, je ne puis accorder mon vote à aucun candidat pour la royauté, et je proteste *formellement* contre tous protocoles quelconques spoliateurs du droit des Belges. (A.)

M. *Nalinne :* Opposé à toute élection immédiate et surtout à une élection pure et simple, je ne puis accorder mon vote au prince de Saxe-Cobourg. (A.)

M. *l'abbé Verduyn :* Je m'abstiens de voter. (A.)

M. *Pirson :* Je m'abstiens. (A.)

M. *Helias d'Huddeghem :* Opposé à toute élection, et surtout à une élection pure et simple, je ne puis accorder mon vote à aucun candidat. (A.)

M. *Alexandre Rodenbach :* Je ne puis donner aujourd'hui ma voix au prince Léopold de Saxe-Cobourg, parce que je suis convaincu que ce prince a trop d'honneur pour vouloir accepter la couronne belge aux conditions avilissantes que la Sainte-Alliance veut lui imposer. (A.)

M. *Van Meenen* : Je donnerais mon vote pour l'élection de S. A. R. le prince Léopold de Saxe-Cobourg, si un terme avait été fixé soit pour son acceptation ou sa prestation de serment, soit pour la confirmation ou la révocation de son élection par le congrès. (A.)

M. *Charles Coppens :* Considérant l'élection immédiate du prince Léopold de Saxe-Cobourg pour roi des Belges, comme une adhésion formelle aux protocoles de la conférence de Londres, contre lesquels j'ai protesté et ne cesserai de protester, je crois devoir lui refuser mon vote. (A.)

M. *Seron :* Je nomme M. Surlet de Chokier (Érasme-Louis) chef définitif de l'État, et je vote contre l'élection du prince de Saxe-Cobourg. (A.)

M. *Beaucarne :* Je vote pour M. le baron Surlet de Chokier. (A.)

M. *de Robaulx :* Je nomme M. Érasme Surlet de Chokier chef définitif de l'État, et je vote contre le prince de Saxe-Cobourg. (A.)

M. *l'abbé Van de Kerckhove* : M. le baron Surlet de Chokier. (A.)

M. *d'Elhoungne :* Je donne ma voix à M. Érasme Surlet, baron de Chokier, régent actuel de la Belgique. (A.)

M. *de Selys Longchamps :* Surlet de Chokier, régent de la Belgique, pour chef de l'État. (A.)

M. *Bredart :* Je vote pour M. Surlet de Chokier, régent de la Belgique. (A.)

M. *Rosseeuw :* Tout en protestant de la manière la plus énergique contre les protocoles spoliateurs de la Belgique, je dois à ma nationalité, à mon indépendance et à ma conviction de voter pour M. le baron Surlet de Chokier, régent de la Belgique. (A.)

M. *Thonus :* Considérant l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg pour roi de la Belgique comme une adhésion formelle aux protocoles de la conférence de Londres, contre lesquels je proteste et je ne cesserai de protester, je crois devoir lui refuser mon suffrage, et je le donne à M. le baron Surlet de Chokier, candidat non moins digne de régner sur les Belges. (A.)

M. *l'abbé Dehaerne :* Je nomme M. Érasme-Louis Surlet de Chokier, chef définitif de l'État. (A.)

M. *Eugène de Smet :* Je nomme M. Surlet de Chokier roi des Belges, et je vote contre le prince de Saxe-Cobourg. (A.)

M. *Blargnies :* Je vote pour le régent de la Belgique. (A.)

M. *Vander Looy :* M. le baron Érasme Surlet de Chokier, régent de la Belgique. (A.)

M. *Teuwens :* Je vote pour M. le baron Surlet de Chokier, régent de la Belgique. (A.)

M. *Charles de Brouckere :* Je vote contre le prince Léopold de Saxe-Cobourg, tenant son élection immédiate comme contraire aux intérêts de la Belgique. (A.)

M. *Frison :* Je refuse mon vote au prince de

Digitized by Google

Saxe-Cobourg, parce que, par déférence pour la conférence de Londres, je ne puis consentir à placer sur le trône de la Belgique un prince qui ne garantira en aucune manière les intérêts matériels du pays; parce que ce prince ne peut accepter qu'aux conditions imposées par les protocoles; qu'enfin il est *hostile* je ne dis pas au gouvernement français, *mais à la France*, et que je regarde toute combinaison *antifrançaise* comme un malheur pour mon pays. (A.)

M. *Alexandre Gendebien :* Je vote contre l'élection du prince de Saxe-Cobourg (Léopold). (A.)

M. *de Labeville :* Je vote contre l'élection du prince Léopold-Chrétien-Frédéric de Saxe-Cobourg pour roi des Belges. (A.)

M. *Drèze :* Je vote contre l'élection du prince de Saxe-Cobourg. (A.)

M. *Lardinois :* Je vote contre l'élection du prince de Saxe-Cobourg au trône de la Belgique. (A.)

M. *Vergauwen-Goethals :* Je regarde comme prématurée l'élection du prince de Saxe-Cobourg, et je vote par conséquent contre. (A.)

M. *Forgeur :* Je vote contre l'élection du prince de Saxe-Cobourg. (A.)

M. *Destriveaux :* Je vote contre l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg, non par un motif qui lui soit personnel; non par le désir d'une reprise immédiate d'hostilités, mais parce que les circonstances de la candidature de ce prince me paraissent porter atteinte à la dignité de mon pays, et ne me promettent rien pour son bonheur. (A.)

M. *Camille de Smet :* Je vote contre l'élection du prince de Saxe-Cobourg, la regardant comme prématurée. (A.)

Lorsque le dépouillement des bulletins est terminé, on en remet le résultat à M. le président. (I., 6 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Il s'est élevé, dans le cours du dépouillement, un doute quant au vote de M. le baron Beyts, conçu en ces termes :

« Sous la condition que cette élection sera » nulle, et censée non avenue, si elle n'est acceptée dans le mois à partir de sa date, et que » d'ailleurs elle n'impliquera pas le peuple belge » ni ses représentants dans la nécessité d'accepter » ni les protocoles de la conférence de Londres » des 20 et 27 janvier 1831, ni aucun des proto- » coles subséquents, je donne mon suffrage pour » être roi des Belges à S. A. R. le prince Léopold, » duc de Saxe-Cobourg. » (J. B., 6 juin, et A.)

M. CAMILLE DE SMET : Il résulte de ce vote que M. Beyts considère l'élection comme prématurée; en conséquence il doit être annulé. (E., 6 juin.)

QUELQUES VOIX : Le vote est contre. (I., 6 juin.)

M. LE BARON BEYTS : Le vote est pour : j'ai voté pour le prince, parce que je considère son élection comme la dernière planche de salut pour la Belgique avant de commencer la guerre. (I., 6 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Il ne s'agit pas de faire la guerre. (I., 6 juin.)

M. FORGEUR : Laissez achever l'orateur. (I., 6 juin.)

M. LE BARON BEYTS : J'ai émis un vote conditionnel, le décret du 28 janvier ne me l'interdisait pas. Du reste, le congrès annulera mon vote ou il le tiendra pour valable, il en résultera que le prince aura une voix de plus ou de moins. (I., 6 juin.)

M. CLAES (de Louvain) : Comme son vote est fait sous une condition de temps qui ne peut s'accomplir aujourd'hui, le vote ne peut être compté ni pour ni contre; j'en demande la nullité. (I., 6 juin.)

Le congrès déclare nul le bulletin de M. le baron Beyts. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Henri de Brouckere va vous lire le résultat du scrutin. (I., 5 juin.)

M. LE BARON OSY : Cela ne regarde pas le bureau, c'est au président. (I., 5 juin.)

Proclamation du chef de l'État.

M. LE PRÉSIDENT : Messieurs, 196 membres ont répondu à l'appel nominal (1). Le prince de

(1) Quatre membres étaient absents, deux par congés : MM. *Philippe de Bousies* et *Deleeuw;* deux pour autres causes : MM. *de Thier* et le comte *de Robiano*. (J. F., 6 juin.)

Nous reproduisons ci-après 1° une lettre par laquelle M. *de Thier* a fait connaître au congrès son opinion sur les dernières résolutions de l'assemblée; 2° le discours que M. le comte *de Robiano* s'était proposé de prononcer sur l'élection du prince de Saxe-Cobourg :

Lettre de M. de Thier.

A MESSIEURS LE PRÉSIDENT ET MEMBRES DU CONGRÈS NATIONAL.

« Messieurs,

» Un état valétudinaire, aggravé encore par l'âge, mais surtout en dernier lieu par une affection morbifique pour laquelle j'ai dû recourir aux secours des hommes de l'art, est la seule cause qui m'ait empêché jusqu'ici d'aller concourir

Digitized by Google

Saxe-Cobourg a obtenu 152 suffrages, M. Surlet de Chokier 14, 19 membres se sont abstenus

aux graves délibérations dont le congrès national vient de s'occuper dans la session actuelle.

» Je n'en crois pas moins devoir vous indiquer ici, messieurs, comme je le fais aussi à mes commettants par la voie de la publicité, quels ont été mes vœux et mon opinion sur les grandes questions qui se sont agitées, et plus particulièrement encore sur les trois articles capitaux de la proposition faite par la section centrale, pour arriver au choix définitif d'un nouveau chef de l'union belge.

» Je déclare donc que, d'après les principes invariables de ma conscience politique, si j'avais été présent je n'aurais pu manquer de voter hautement comme étant absent, je n'ai cessé d'en exprimer le vœu de grand cœur, et dans le même sens rejectif, comme n'ont pas hésité à le faire, avec une énergie patriotique et un talent distingué, beaucoup de nos honorables collègues et plusieurs de nos bons amis particuliers, mais qui par malheur, à l'exception d'un seul article rejeté avec une sorte d'horreur à la presque unanimité se sont trouvés sur tous les autres proposés, ne former que la minorité négative des votants dans l'assemblée.

» J'ai lu principalement avec un sentiment bien douloureux que, sur le plus marquant et dernier de ces articles, ayant pour objet direct l'élection immédiate du nouveau chef de l'État, le choix en ait été voté précipitamment à la majorité des suffrages, sans que cette même majorité ait cru devoir prendre soin (après tant d'exemples funestes que fournit l'histoire et de tout récents même que l'on avait sous les yeux) d'exiger du candidat présenté aucune de ces garanties sociales, non en simples promesses et en serments, trop souvent et si impunément violés, mais de ces garanties solides de fait et de droit public, de ces garanties personnelles et réelles, etc., qui pour le maintien des droits sacrés et imprescriptibles du peuple, de sa liberté et de son bonheur, devraient toujours précéder ou accompagner immédiatement un mandat politique d'une si haute importance, si l'on ne veut se voir retomber tôt ou tard, et comme il n'arrive que trop souvent, sur-le-champ même, dans le bourbier infâme de l'asservissement, de la ruine, et de la misère, d'où l'on s'est efforcé de se tirer, par une glorieuse et courageuse, mais sanglante et dispendieuse insurrection.

» Ces principes, gravés dans mon cœur dès l'époque immortelle de la grande révolution démocratique du nord de l'Amérique, que comme citoyen et fonctionnaire public je me suis fait un devoir sacré de professer hautement à l'époque non moins mémorable de 1789, et de répéter de même en plusieurs autres conjonctures marquantes et solennelles; que le fameux coup d'État du 1er brumaire, ni les grandes et terribles vicissitudes qui en ont été les suites ne m'ont jamais fait oublier, irais-je les renier aujourd'hui, qu'après trente années d'éloignement des affaires publiques, arraché, pour ainsi dire, à la culture paisible des sciences naturelles et archéologiques, etc., etc., qui font ma principale consolation, je me trouve encore honoré de la confiance reconnaissante de mes bons citoyens? Non, messieurs, à la vie, à la mort, union indissoluble avec leurs braves et fidèles défenseurs, avec leurs braves et fidèles représentants!

» Salut et liberté!

» A Theux, le 8 juin 1831.

» De Theux,

» *L'un des députés du district de Verviers, province de Liége.* »

(E., 17 juin.)

Opinion de M. le comte de Robiano.

« Messieurs,

» Qu'il me soit permis de vous dire quelques mots sur mon absence pendant les délibérations importantes de ces derniers jours. Le besoin d'aller trouver un fils malade pourrait, je pense, justifier un départ dont la résolution doit être exécutée aussitôt qu'elle est prise, sous peine de manquer entièrement son but. Mais j'ai regretté vivement, messieurs, cette occasion de manifester mes sentiments à votre tribune. Je me serais déclaré hautement contre toute décision contraire à l'intégrité de notre territoire, dont je ne céderais ni un village, ni une maison.

» Comment élire un prince auquel la conférence veut imposer des protocoles que nous rejetons absolument! Comment élire un prince qui doit, pour première condition, jurer le maintien d'une constitution qui nous est chère et sacrée et que la conférence se montre décidée à ne point admettre!

» La raison voulait qu'on eût fixé les limites, la dette, toutes nos questions vitales avant l'élection, et que le roi à choisir sût du moins sur quel pays et à quelles conditions il était appelé à régner. Un peu de bonne foi suffisait et suffit encore pour décider ces importantes questions.

» Les cinq puissances nous ont fourni un argument invincible à opposer à ces traités tant invoqués contre nous : en effet c'est contre la teneur et l'esprit de ces traités que ces puissances elles-mêmes s'efforcent de conclure un arrangement qui nous soustrait à la domination de la Hollande.

» Ce qui les décide, c'est notre ferme volonté de ne point lui appartenir : c'est bien à regret qu'elles consentent à déranger ainsi leurs plans de 1814 et 1815, mais enfin elles y consentent, et si parfaitement, que le roi de Prusse et l'empereur de Russie accepteraient en ce moment même un candidat pour le trône auquel l'ex-roi et son fils, leurs beaux-frères, n'ont point encore renoncé; pourquoi la volonté des Luxembourgeois, des Limbourgeois et de nos Flamands serait-elle moins respectée? Parce qu'ils sont plus petits? Mais, messieurs, le même principe doit pour tout esprit raisonnable sortir les mêmes effets.

» Que veut d'ailleurs la conférence? assurer d'une manière stable le repos de l'Europe. Le seul moyen d'y parvenir est de contenter les peuples pour qui et par qui l'on règne. Ne réunissez point les nations antipathiques, ne séparez point celles qui ont besoin de s'unir. Au premier souffle populaire s'envolera le papier d'un protocole mis entre le fer et l'aimant que la nature créa pour se chercher. Voyez combien furent malheureuses les combinaisons de la Sainte-Alliance! Ces combinaisons contre le vœu des peuples ont créé les carbonari, les associations si nombreuses du Nord, les longs mécontentements de notre patrie. Cette leçon sera-t-elle perdue? une plus grande maladresse sera-t-elle commise par la diplomatie dans un moment plus dangereux? Non, je ne crois pas que la conférence veuille nous faire faibles et petits pour nous écraser plus à l'aise, nous, et avec nous le prince qu'elle-même a proposé. Le seul désir de ménager un confrère roi dicte sans doute ces longues tergiversations, cette hésitation à accéder à nos prétentions les plus justes.

» Conséquente avec elle-même, la conférence fera plier ce désir devant l'exemple qu'elle a donné en nous reconnaissant; devant les droits des peuples, qui ne doivent se soumettre qu'à un chef qui leur convienne; devant les traités mêmes, pour cette rive gauche de l'Escaut détachée de la Flandre par la seule fantaisie du roi Guillaume, mais qui

Digitized by Google

de voter (1), 10 ont voté contre le prince de Saxe-Cobourg, un bulletin a été annulé. S. A. R. le prince de Saxe-Cobourg ayant réuni la majorité des suffrages, je déclare que :

Au nom du peuple belge, le congrès national décrète :

Art. 1er. S. A. R. Léopold George-Chrétien-Frédéric prince de Saxe-Cobourg est proclamé roi des Belges, à la condition d'accepter la constitution telle qu'elle a été décrétée par le congrès national.

Art. 2. Il ne prend possession du trône qu'après avoir solennellement prêté, dans le sein du congrès, le serment suivant :

« Je jure d'observer la constitution et les lois du peuple belge, de maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire (2). »

nous appartient évidemment, comme l'a si invinciblement démontré l'honorable M. Beyts. Les traités n'ont point prévu la séparation de la Belgique d'avec la Hollande; mais, soit pour le territoire, soit pour la dette, quoi de plus équitable que de rendre à chacun le *boni* et le *mali* comme il se trouvait avant l'union?

» Mais, messieurs, en supposant que tous les traités actuels nous soient contraires, cette objection est de la plus grande faiblesse; ces traités ont été faits dans le temps, pour établir de nouveaux droits; eh bien, pour consacrer les nôtres, on fera un traité de plus et il sera cité à son tour et vaudra autant que les autres.

» Je me résume : le Luxembourg est à nous, je refuse la permission de payer ce qui nous appartient. Les Luxembourgeois sont-ils un troupeau que l'on vende et que l'on achète? et retournerions-nous vers ces prétentions extravagantes et oubliées de souverains propriétaires d'un peuple? La rive gauche de l'Escaut nous appartient de droit et par nécessité; la nature nous l'assigne et le commerce ne peut y renoncer sans entrer en agonie. Maestricht fut trop longtemps soumis à une combinaison malheureuse et sujette à d'interminables conflits. Cette ville, assise sur la Meuse, me semble indispensable à la Belgique et ne servirait dans des mains ennemies qu'à nous chagriner et ressusciter sans cesse l'occasion de quelque nouveau procès. Nous et la conférence devons vouloir également en tarir la source.

» Tâchons, messieurs, de sortir du provisoire, mais pour n'y plus rentrer. Ceux qui veulent en finir, et tout de suite, et à tout prix, ne calculent point assez que probablement un marché aussi désavantageusement conclu, pour nous et pour la France, ne sera pas de longue durée, et que les prétextes s'offriront promptement à nous et à nos voisins pour le rompre; notre situation sera plus mauvaise alors qu'elle ne l'est à présent.

» Et vraiment, messieurs, est-elle donc en ce moment si déplorable? et les souffrances de notre industrie ne sont-elles pas répétées par les échos de toutes les industries voisines? Notre malaise n'est-il pas exagéré? Je ne connais très-bien qu'une seule province, celle dont j'eus l'honneur d'occuper le gouvernement pendant six mois : aucune sans doute n'a souffert davantage par des désastres inouïs, par la cessation du commerce et par la présence des armées ennemies, et cependant quel mécontentement y voit-on éclater? au contraire, c'est avec peine que l'autorité retient un patriotisme brûlant de se signaler et qui ne se plaint que de la longueur des négociations. Les contributions, dans cette province, malgré sa position gênée, se payaient de mon temps et continuent à se payer avec une abondance et une facilité qui surpassent toute attente; l'administration y marche avec un accord si parfait et d'après une première organisation si heureuse que mon successeur, homme d'un coup d'œil excellent et dont personne ne contestera les rares capacités, n'y a pas introduit un seul changement. Si d'autres provinces présentent un aspect également satisfaisant, pourquoi tant d'impatience de courir vers un avenir douteux en mutilant notre patrie et, dans ma pensée, en conduisant vers la tombe son corps estropié? Messieurs, rien n'est perdu; notre pays est encore plein de vigueur et d'espérance. Notre loyauté est bien prononcée, que notre constance le soit aussi. La conférence nous a reconnus, donc elle accepte, par le fait, notre révolution; elle en doit admettre les conséquences, et souffrir que si la plume des diplomates ne parvient point à la terminer, le glaive trop longtemps suspendu des Belges tranche la question. Jusqu'à ce qu'une combinaison tout à fait conforme aux besoins et aux désirs de ma patrie se présente, je vote pour le maintien indéfini, sous quelque titre que ce soit, du premier pouvoir de ce pays entre les mains de M. le régent. » (E., 11 juin.)

(1) L'un de ces membres, M. *Claes* (de Louvain), a déclaré, dans la séance du 13 juin, que son vote ne devait pas être classé parmi ceux qui se sont abstenus, mais parmi ceux qui ont voté *contre* le prince de Saxe-Cobourg.

(2) Après l'élection du roi, la régence de Bruxelles présenta au prince Léopold l'adresse suivante qui n'a point encore été publiée :

« Monseigneur,

» Le bourgmestre et les échevins de la ville de Bruxelles, organes du vœu général de leurs administrés, ont l'honneur d'exprimer à Votre Altesse Royale leur adhésion sincère à son élection comme roi de la Belgique.

» Le noble caractère et les vertus privées dont Votre Altesse Royale offre le modèle ont sans doute particulièrement contribué à déterminer ce choix, sanctionné par toute une nation judicieuse et sage, qui, après avoir souffert les maux inséparables des commotions politiques, aspire à prendre, sous un sceptre protecteur de ses droits, le rang qui lui est assigné parmi les peuples régis constitutionnellement.

» Puisse Votre Altesse Royale en prenant possession du trône populaire qui lui est dévolu, venir bientôt parmi nous assurer l'existence politique, l'indépendance et la prospérité de notre patrie!

» Le bourgmestre et les échevins supplient Votre Altesse Royale de recevoir favorablement l'hommage de leur profond respect.

» Bruxelles, ce 9 juin 1831.

» *Le bourgmestre président,*
» Rouppe.

» Par ordonnance ;
» *Les secrétaires,*
» Zanna. Wappelaer. »

Le prince fit à cette adresse la réponse ci-après, dont on s'empressa de donner connaissance au public :

« Marlborough House (Londres), ce 26 juin 1831.

» *A Messieurs le bourgmestre et les échevins de la ville de Bruxelles.*

» Messieurs, j'ai reçu avec une sincère satisfaction votre

Digitized by Google

Charge le pouvoir exécutif de l'exécution du présent décret. (*Vifs applaudissements.*)

(I., 6 juin., et P. V.)

M. DE ROBAULX : Conformément au règlement, je demande que mon vote motivé soit inséré au procès-verbal. (I., 6 juin.)

M. FORGEUR : Tous les votes motivés.

(I., 6 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Tous les votes motivés seront insérés textuellement au procès-verbal.

(P. V.)

Proposition tendant à nommer une députation chargée d'offrir la couronne de la Belgique à S. A. R. le prince de Saxe-Cobourg.

M. LE PRÉSIDENT : Voici une proposition qui vient d'être déposée sur le bureau :

« Les soussignés proposent au congrès de désigner neuf de ses membres qui, avec le président du congrès, iront faire connaître au prince de Saxe-Cobourg le décret qui l'élève au trône de la Belgique, et lui offrir la couronne.

» F. MEEUS. OSY. »

(I., 6 juin.)

Cette proposition est adoptée sans discussion.

(P. V.)

M. L'ABBÉ BOUCQUEAU DE VILLERAIE demande qu'il soit donné des instructions aux députés qui seront envoyés à Londres. (I., 5 juin.)

Cette proposition n'a pas de suite. (I., 5 juin.)

Députation.

On procède immédiatement au scrutin pour la nomination de la députation; en voici le résultat :

M. le comte Félix de Mérode a obtenu	151	suffrages.
M. Van de Weyer,	137	»
M. l'abbé de Foere,	119	»
M. le comte d'Arschot,	108	»
M. Hippolyte Vilain XIIII,	96	»
M. le baron Osy,	76	»
M. Destouvelles,	74	»
M. le comte Duval de Beaulieu,	69	»
M. Thorn,	67	»

Ces honorables députés sont proclamés membres de la députation (1). (P. V.)

M. LE COMTE DE QUARRÉ : Et M. le président? (*Ce n'est pas la question.*) (E., 6 juin.)

lettre datée du 9 juin, et je suis bien sensible aux sentiments que vous m'y exprimez.

» Veuillez croire que si les événements politiques me conduisent bientôt au milieu de vous, je tâcherai de vous prouver, par les soins les plus assidus et les plus constants, ma vive sollicitude pour le bien-être et la prospérité des habitants de Bruxelles.

» Messieurs,

» Votre très-dévoué,

» LÉOPOLD. »

(M. B., 80 juin.)

(1) La députation du congrès fut rendue à Londres, le 8 juin au soir, le lendemain de l'arrivée de MM. *Devaux* et *Nothomb*, nommés commissaires du gouvernement près de la conférence *. Plusieurs de ses membres correspondaient avec le régent; nous donnons ici des extraits de deux lettres adressées par M. le baron Surlet de Chokier, au président de la députation, M. de Gerlache, qui les a publiées pour la première fois dans son *Histoire du royaume des Pays-Bas depuis* 1814 *jusqu'en* 1830 (voir 2e édit., tome II, pages 199 et 200). Voici ce que le régent lui écrivait sous la date du 12 juin :

« Toujours bonne réception; toujours quelque lueur d'espérance; mais, hélas! pour des hommes si souvent trompés, c'est bien peu. Entretemps, nous sommes ici au milieu des passions qui s'agitent et qui ne nous laisseront pas, je le crains, le temps d'amener les choses à bien. Hier, depuis huit heures du soir jusqu'à une heure après minuit, j'ai reçu d'Anvers trois avis différents, pour me prévenir que, *contrairement à mes ordres les plus formels*, l'on continue les travaux d'attaque contre la citadelle. Le ministre de la guerre a fait partir pendant la nuit un officier pour réitérer les ordres de cesser les travaux. *Mais à quoi sert de commander quand on n'obéit pas?* Ainsi je prévois que l'on commencera la guerre partout à la fois et malgré moi; je suis alors curieux de voir messieurs de la conférence de Londres venir éteindre le feu quand il sera allumé. J'attends aussi MM. Périer et Sébastiani. Qu'ils y prennent garde! quand on aura poussé la nation au désespoir, Dieu sait ce qu'il adviendra. A deux heures et demie du matin, j'ai été réveillé par une quatrième estafette qui m'apportait une dépêche de Liége, m'annonçant la résolution dans cette province d'arborer le drapeau français. Le même esprit règne dans les provinces de Luxembourg, de Namur et du Hainaut, et gagnera toutes les autres. A Bruxelles même, il en est aussi question, et c'est beaucoup. Le congrès ne peut se réunir en nombre suffisant pour délibérer **. C'est peut être un bien; car je ne serais pas étonné s'il venait à prendre une résolution désespérée, pour peu qu'il ne vît plus de salut pour le pays dans la démarche faite à Londres. Quand des diplomates sont assemblés pour traiter et délibérer sur les affaires d'un pays, c'est dans le pays même qu'ils devraient se transporter pour en bien juger. *Je suis accablé de chagrin, car je vois noir dans l'avenir!...*

Le 16 juin, le régent répondit encore en ces termes au président de la députation :

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

» J'ai l'honneur de vous remercier des détails que vous avez la complaisance de me donner par votre lettre du 13, que j'ai reçue hier à quatre heures de relevée. Elle me confirme l'opinion que M. Destouvelles a, comme vous, des ex-

* Voir tome IV, page 346; à la page 345 nous faisons connaître, en note, quelques détails qui se rattachent à la négociation confiée à MM. Devaux et Nothomb.

** L'assemblée devait se réunir le 7 juin; c'est le 13 seulement qu'il lui a été possible de reprendre ses travaux.

Digitized by Google

Budget du département de l'intérieur pour l'exercice 1831.

UN DES SECRÉTAIRES annonce que M. le ministre de l'intérieur vient d'envoyer au bureau le budget de son département (1).

(P. V.)

L'impression et la distribution de ce budget sont ordonnées. (P. V.)

M. CHARLES ROGIER demande que le ministre de la guerre soit invité à se rendre à jour fixe au sein du congrès, pour donner des renseignements sur l'état de l'armée, et savoir si nous sommes prêts à entrer en campagne au 30 juin présent mois. (E., 6 juin.)

M. LE COMTE DE QUARRÉ : Le ministre de la guerre fournira les renseignements en comité secret. (E., 6 juin.)

Le bureau est chargé de faire part au ministre de la guerre de la proposition de M. Rogier.

(P. V.)

M. VAN DE WEYER dit qu'il est urgent que le ministère s'occupe de l'organisation de la garde civique. (I., 5 juin.)

Projet de décret portant des modifications aux décrets sur la garde civique.

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, présente un projet de décret tendant à modifier les décrets existants sur la garde civique (2). (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT annonce que le vœu de M. le régent, du ministère et de la majorité du congrès, est que le congrès ne se sépare pas, dans les circonstances actuelles, avant d'avoir terminé divers travaux urgents.

Veut-on fixer un jour de la semaine prochaine, pour une première séance, après avoir pris un congé? Les journaux avertiraient les membres du retour. (E., 6 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Le budget doit être promptement discuté, car, vous le savez, les impôts ne sont votés que pour six mois, et au 1er juillet, il n'y aura plus possibilité de les recouvrer. (E., 6 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Alors, veut-on prendre engagement sur l'honneur...? (E., 6 juin.)

DE TOUTES PARTS : Non, non. (*Les cris:*

cellentes qualités du prince, et qui me feraient d'autant plus regretter de ne pas l'obtenir pour notre souverain, si vous ne pouviez atteindre le but de votre voyage à Londres et de votre mission auprès de lui. Je vois que les ministres anglais tiennent à la reconnaissance du protocole du 20 janvier; et s'ils y persistent, ce sera un obstacle insurmontable à amener les négociations à bonne fin. Le refus de s'expliquer, d'une part, si l'on obtiendra les objets contestés au moyen de sacrifices pécuniaires, et de l'autre, la proposition d'un échange du Limbourg contre le Luxembourg, proposition nouvelle, et que l'on dirait faite tout exprès pour élever de nouveaux obstacles; tout cela, dis-je, me rend triste, parce que je n'entrevois pas encore une fin bien prochaine à nos affaires, et je crains que nous ne puissions en sortir que par un moyen violent. Entretemps, le 30 juin * s'approche, et s'il n'y a pas de solution pour cette époque, croyez-moi, mon cher président, *on mettra le feu aux poudres*. Priez M. Destouvelles de vous donner les détails que je lui mande touchant Anvers et Gand.

» J'apprends par la correspondance de MM. Nothomb et Devaux que vous n'avez pas encore remis ma lettre au prince de Saxe-Cobourg **. Je m'étonne de ce retard, et je suis curieux d'apprendre quels ont été vos motifs. La minorité et le parti qui est opposé à l'élection du prince emploieront tous les moyens pour arriver à leurs fins; ils exciteront l'armée à la désobéissance, ce qui ne sera pas bien difficile, parce qu'ils seront secondés par des chefs militaires ambitieux, et dont les exigences ne sont point satisfaites. On fera enfin un appel à tous les militaires, tant indigènes qu'étrangers, et cela présentera un rassemblement nombreux d'hommes courageux, *mais de vrais volontaires, c'est-à-dire d'individus insoumis, ne voulant reconnaître ni lois, ni règlements, ni discipline.*

» Bientôt, avec de pareils compagnons, on fatiguera les amis comme les ennemis, et le pays sera livré à l'anarchie. Je crains la lassitude du congrès et les suites; car le gouvernement qui lui succédera, ou ira droit à la restauration et à la reconnaissance des protocoles, ou bien donnera dans tous les excès d'un pouvoir qui ne respecte rien. Je crois que le but de la conférence, au moins de quatre des cinq puissances qu'elle représente, est d'atteindre la première de ces deux alternatives. Mais elle sera déçue dans ses espérances, je le lui garantis. M. Lebeau doit vous avoir expédié hier copie de la lettre de M. Le Hon. Elle vous fera connaître la disposition du ministère français, ainsi que l'opinion de la France à notre égard. *C'est toujours dans la nation française, et non dans son gouvernement* (au moins pour le moment), *que nous devons chercher un appui, et en menacer la conférence*, pour parvenir à nos fins, qui sont la conclusion de la paix et la stabilité de notre gouvernement. Nous voulons vivre en paix avec tous nos voisins et avec toute l'Europe, *mais si tout le monde nous repousse*, nous nous *ferons jour quelque part en désespérés, et par tous les moyens dont nous pourrons disposer. Gare alors les suites!* Celle-ci, celle que j'écris à M. Destouvelles, celles de M. Lebeau, ainsi que les journaux, vous mettront au fait de tout ce qui se passe ici. Dieu veuille que vous reveniez bientôt parmi nous, et que votre mission soit couronnée du succès attendu par toute la nation avec la plus vive impatience!

» Agréez, M. le président, ainsi que messieurs vos collègues, et que je me permets aussi de nommer les miens, l'expression de mes sentiments d'amitié et de haute considération. »

(1) Nous le donnons aux *Pièces justificatives*, nº 219.

(2) *Pièces justificatives*, nº 226.

* Terme fixé par le congrès pour le rapport qui devait lui être fait sur l'état des négociations ouvertes à Londres.

** Nous publions cette lettre dans le tome IV, page 164, en note.

Digitized by Google

Lundi ! mardi ! mercredi ! *se font entendre.*) (E., 6 juin.)

M. LE GRELLE : Le gouvernement n'est pas assez fort, il faut lui donner de la force, prêtons-lui notre appui ; restons réunis. (E., 6 juin.)

PLUSIEURS MEMBRES parlent d'un congé de deux ou trois jours. (E., 6 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Si ceux d'entre nous qui ne sont éloignés que de six à huit lieues demandent deux ou trois jours, et qu'ils leur soient accordés, vous devrez en donner davantage à ceux qui ont vingt ou vingt-cinq lieues à faire, si vous ne voulez forcer ces derniers à rester dans l'oisiveté. (I., 6 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Puisque le projet sur la garde civique est prêt, il faut le discuter en sections. (I., 6 juin.)

L'assemblée décide que, vu l'urgence de ce projet, on s'en occupera dans l'une des prochaines séances. (P. V.)

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à trois heures. (P. V.)

SÉANCE

DU LUNDI 13 JUIN 1831 (1).

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à deux heures. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la séance du 4 juin. (C., 15 juin.)

M. CLAES (de Louvain) : J'ai entendu, dans le procès-verbal, que dix-neuf membres se sont abstenus de voter ; je désirerais savoir si mon nom y est compris. (I., 15 juin.)

(1) L'assemblée devait se réunir le 7, puis le 8, le 9 et le 10 juin ; elle ne s'est jamais trouvée en nombre suffisant pour ouvrir la séance. Le premier jour le bureau fit publier un avis ainsi conçu :

« Le président et les secrétaires du congrès invitent messieurs les députés à se rendre de suite à leur poste. Il » est de la plus grande urgence de s'occuper du budget et » des lois financières qui devront être mises en vigueur, au » plus tard, le 1er juillet. Messieurs les députés qui ont des » motifs d'excuse légitimes sont priés d'en donner avis » au bureau.

» Bruxelles, 17 juin 1831.

» *Le vice-président,*
» RAIKEM.

» *Le secrétaire, membre du congrès,*
» LIEDTS. »

(C., 19 juin.)

Le 9 juin, à la demande des membres présents, il adressa la circulaire suivante aux députés qui ne s'étaient point encore rendus à leur poste.

« Monsieur,

» Nous vous invitons à venir tout de suite assister aux séances du congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture de ces noms ; celui de M. Claes s'y trouve. (C., 15 juin.)

M. CLAES (de Louvain) : Je me trouve classé mal à propos parmi ceux qui se sont abstenus. J'ai dit : *Aujourd'hui, non.* Je dois être classé

» Les circonstances actuelles exigent que le congrès reste réuni. Une députation solennelle a été chargée de présenter la couronne de la Belgique à S. A. R. le prince LÉOPOLD DE SAXE-COBOURG. La nation attend avec impatience. Et les nouvelles que nous recevrons peuvent être telles qu'elles exigent des résolutions instantanées de la part du congrès.

» Dans de telles circonstances, veuillez, monsieur, ne pas être sourd à la voix de la patrie ; n'abandonnez pas le mandat que vos concitoyens vous ont confié ; autrement nous nous trouverons obligés de publier, par la voie des journaux, les noms des députés qui, par leur absence, se montreraient indifférents à l'intérêt public.

» Nous espérons, monsieur, que vous ne serez pas de ce nombre ; et nous vous prions d'agréer l'expression de notre considération très-distinguée.

» Bruxelles, le 9 juin 1831.

» *Le vice-président du congrès,*
» RAIKEM.

» *Le secrétaire,*
» LIEDTS. »

(I., 12 juin.)

Digitized by Google

parmi ceux qui ont voté contre le prince de Saxe-Cobourg. (C., 15 juin.)

M. DE ROBAULX : Il était plus simple de mettre textuellement les votes de chaque membre, comme cela avait été décidé. (C., 15 juin.)

QUELQUES MEMBRES réclament l'insertion textuelle de leurs votes. (C., 15 juin.)

M. LIEDTS, secrétaire, annonce qu'il changera la rédaction du procès-verbal, dans ce sens que l'on mentionnera, sans distinction de catégories, les votes tels qu'ils ont été émis. (I., 15 juin.)

L'assemblée se montre satisfaite. (I., 15 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : S'il ne s'élève pas d'autres réclamations, et moyennant les rectifications convenues, je déclare le procès-verbal adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit des lettres de MM. de Wandre, Fendius et de Selys Longchamps, par lesquelles ces honorables membres donnent leur démission. (C., 15 juin.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT invite les commissions compétentes à s'occuper de la vérification des pouvoirs des suppléants qui doivent être appelés à remplacer MM. Fendius et de Selys Longchamps; la liste des suppléants pour le district de Liége étant épuisée, M. le ministre de l'intérieur sera invité à faire procéder à de nouvelles élections dans ce district. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire : Voici une collection de lettres contenant des demandes de congé. Ces demandes sont faites par MM. Surmont de Volsberghe, Van Hoobrouck de Mooreghem, Struye-Provoost, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega. (C., 15 avril., et P. V.)

M. CAMILLE DE SMET : Dans les circonstances importantes où nous nous trouvons, je demande qu'il ne soit accordé aucun congé. (*Appuyé.*) (C., 15 juin.)

Ces congés sont refusés. (P. V.)

MM. Buyse-Verscheure, de Thier, et Jean-Baptiste Gendebien annoncent qu'une indisposition les retient chez eux. (P. V.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. Cruts demande un congé parce que sa présence est indispensable à Liége, étant seul chargé du service du parquet. (C., 15 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT fait observer que M. Cruts ne peut être remplacé parce qu'il a été nommé par le district de Maestricht. (I., 15 juin.)

Il est accordé un congé de quinze jours. (P. V.)

Communications du gouvernement.

M. LIEDTS, secrétaire, lit un arrêté de M. le régent, portant la nomination *ad interim* de M. Duvivier au portefeuille des finances.

Il donne ensuite lecture d'une lettre de M. le ministre de la guerre, qui, en réponse à l'invitation qui lui a été faite de se rendre au sein du congrès pour donner des renseignements sur l'état de l'armée, écrit qu'il ne peut donner ces renseignements qu'en comité général. (C., 15 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Quand l'assemblée veut-elle se former en comité général? Est-ce immédiatement ou dans une séance du soir? (C., 15 juin.)

M. LEBEAU : Comme le ministre de la guerre ne se trouve point ici, on pourrait l'entendre après la séance. (J. B., 15 juin.)

M. DE ROBAULX : Il faudrait savoir d'abord quel est l'ordre du jour d'aujourd'hui; on avait, je crois, résolu de discuter la loi sur la garde civique, on vient de nous communiquer des observations qui nécessiteraient peut-être le renvoi de la discussion à demain; alors il n'y aurait pas d'inconvénient à se réunir immédiatement en comité secret. (C., 15 juin.)

M. JEAN GOETHALS demande que la discussion du projet de décret relatif à la garde civique soit renvoyée à demain. (L, 15 juin.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

Il est décidé qu'après la séance publique, M. le ministre de la guerre sera entendu en comité secret. (P. V.)

Pétitions.

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

M. Verhulst envoie au congrès 200 exemplaires d'un mémoire sur les abus dans l'enseignement supérieur.

Plusieurs gardes civiques du Luxembourg demandent l'autorisation d'organiser six compagnies de chasseurs pris dans les différents bans de la garde civique.

M. Vander Biesen, à Kerkraede, demande des lettres de naturalisation.

M. Durozelle, sculpteur à Bruxelles, annonce au congrès qu'il se propose de sculpter en bronze le buste de M. le régent.

Digitized by Google

M. de Ridder, conservateur des hypothèques, à Bruges, se plaint de ce que l'*Indépendant* refuse d'insérer dans ses colonnes une lettre en réponse à un article du 25 mars dernier de ce journal, sur les économies. (*On rit.*)

Quarante-cinq habitants de Wavre protestent contre les protocoles de la conférence de Londres.

M. Webbelinck, commis de deuxième classe à Warneton, demande de l'avancement.

Dix-neuf distillateurs de Liége font des observations relatives au projet de décret sur les distilleries.

M. Renard, à Venloo, demande que les poteaux qui séparent la Belgique du territoire étranger soient peints aux couleurs tricolores nationales.

Sept habitants de Bruxelles demandent qu'il soit porté au budget une somme pour opérer le remboursement des *domein los-renten*, et pour en payer les intérêts.

Deux ministres du culte anglican, à Bruxelles, demandent à être dispensés de prendre part à l'emprunt des 12 millions, si on ne veut pas les forcer à quitter le pays.

Quarante-huit officiers et sous-officiers de la garde civique du canton de Bilsen protestent contre la lettre de lord Ponsonby.

M. Nerond, adjudant-major à Bruxelles, rappelle sa demande en naturalisation.

M. Pierre-Joseph Cafler, adjudant sous-officier, demande la solde d'un florin par jour.

Treize habitants de Lierre demandent que le grand canal destiné à joindre l'Escaut à la Meuse ait son embouchure à Lierre.

La commission des récompenses recommande au congrès la veuve d'un officier mort au champ d'honneur le 26 octobre 1830.

La veuve Van den Abeele (à Saint-Josse-ten-Noode) demande à pouvoir participer aux secours et récompenses accordés aux veuves et enfants des défenseurs de la patrie.

Sept habitants de Gand réclament contre les nominations faites par le ministre des finances.

M. Verrue-Lafrancq, major de la garde civique à Ypres, énumère les changements qui devraient être apportés, selon lui, aux décrets sur la garde civique.

M. Louis Mallieux, à Liége, demande la destitution du juge de paix du quartier du sud.

Cinq sauniers de Courtrai et Mouscron présentent des observations concernant le projet de décret sur le sel.

M. Vana, victime de la révolution de Modène, demande l'allocation d'un crédit en faveur des réfugiés italiens, comme on l'a fait en faveur des réfugiés portugais.

M. Alagno, réfugié espagnol, demande une semblable allocation en faveur des réfugiés espagnols.

M. Hamme, ancien percepteur pensionné, fait des observations sur la juste répartition des charges de l'État. (C., 15 juin, et P. V.)

M. MEEUS demande la lecture de la pétition concernant les *los-renten*. (J. B., 15 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture de cette pétition.

Cette pièce est fort étendue; on y retrace tout l'historique de cette valeur. (L., et J. B., 15 juin.)

Le congrès ordonne le dépôt au bureau des renseignements de la pétition de M. Verrue-Lafrancq et le renvoi des autres aux commissions spéciales. (P. V.)

M. LE COMTE DE BOCARMÉ demande que le ministre de l'intérieur s'entende avec le ministre de la guerre pour le choix des officiers de la garde civique. Il se plaint de ce que plusieurs des chefs nommés ne sont pas reconnus capables de commander même une section. (L., 15 juin.)

M. VAN MEENEN fait observer que ces deux ministres vont se rendre au comité secret, et que là ils pourront répondre à toutes les interpellations. (L., 15 juin.)

Proposition tendant à nommer une commission pour examiner le budget du département de la guerre.

MM. HENRY, ROSSEEUW, BRABANT, et **LE VICOMTE DESMANET DE BIESME**, présentent une proposition tendant à nommer une commission pour examiner le budget du ministre de la guerre. (C., 15 juin.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) : Je demande que mon nom soit ajouté à ceux des auteurs de la proposition. (C., 15 juin.)

M. BRABANT : Messieurs, nous avons eu pour but en faisant notre proposition d'accélérer le travail du budget. Nous sommes aujourd'hui au 13 : le 1er juillet le budget doit être voté; si on attendait le rapport de la section centrale, cela nous retarderait beaucoup trop. (C., 15 juin.)

La proposition est mise aux voix et adoptée. (C., 15 juin.)

Commission.

M. LE PRÉSIDENT, sur la demande de l'assemblée, compose la commission chargée d'exa-

Digitized by Google

miner le budget de la guerre; il désigne à cet effet MM. Seron, Brabant, Frison, Charles de Brouckere, Lecocq, Du Bus, de Rouillé et Alexandre Rodenbach. (P. V.)

Proposition tendant à modifier l'article 15 du règlement du congrès national.

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT présente et développe une proposition tendant à modifier l'art. 15 du règlement, qui veut que le congrès ne puisse délibérer que lorsque la moitié plus un de ses membres se trouvent réunis, de manière à ce que désormais toutes les fois que le congrès ne délibérera pas comme corps constituant, il puisse délibérer au nombre de soixante et dix membres (1). (C., 15 juin.)

Cette proposition est renvoyée à l'examen des sections; elle sera imprimée et distribuée. (P. V.)

Proposition ayant pour objet l'abolition du droit de sortie sur les houilles indigènes.

On donne lecture d'une proposition de M. Van Snick, tendant à abolir le droit de 10 cents par mille livres établi à l'exportation sur les charbons-de-terre et houilles indigènes (2).

Cette proposition est appuyée. (E., 15 juin.)

M. VAN SNICK la développant : Peu partisan du système des priviléges et des encouragements, je le suis, vous vous l'imaginerez facilement, bien moins encore de mesures de l'espèce de celle dont je viens solliciter la suppression.

Qui le croirait, messieurs ! c'est un gouvernement que quelques personnes abusées s'obstinaient à proclamer hautement protecteur des intérêts matériels, qui avait conçu l'idée d'imposer nos charbons à la sortie !

Vingt fois les extracteurs et marchands de charbon-de-terre ont demandé l'abolition de cette taxe, toujours leurs remontrances et leurs suppliques ont été repoussées !

En vain, ils faisaient observer au gouvernement « que nos charbons, déjà grevés de frais considérables, ne soutenaient qu'avec la plus grande » peine la concurrence des charbonnages d'Anzin ; qu'un surcroît de droits, quelque faible » qu'il fût, rendrait à l'avenir cette concurrence » impossible; que cette taxe avait d'ailleurs l'inconvénient de détourner à elle seule les bateliers » français, par les gênes et les haltes préjudiciables » auxquelles elle les soumettait à chaque voyage; » on leur répondait que cette mesure était indispensable pour connaître la quantité des charbons exportés annuellement, et qu'en Angleterre pareil droit frappait les charbons à la sortie : comme si le tonnage des bateaux n'avait pas été là, comme si nos intarissables mines commandaient les précautions que commandent les houillères anglaises, dont l'épuisement est aujourd'hui prévu et marqué par tous les géologues.

Reconnaissons-le donc, messieurs, ces deux objections n'avaient aucun fondement : et avouons que si quelquefois le gouvernement déchu a paru soigneux des intérêts commerciaux et industriels du pays, il s'est bien plus constamment montré occupé du soin d'augmenter par tous moyens les revenus du fisc : et que pour arriver à ce but, il a souvent sacrifié tout, et jusqu'à la morale.

Il n'en sera pas de même aujourd'hui; vous accueillerez, avec la faveur qui leur est due, les justes réclamations des extracteurs et des marchands de charbon-de-terre, quelque faible que soit le bienfait qu'ils sollicitent, ils vous en sauront gré; il leur fera espérer d'autres dégrèvements dans l'avenir.

Le commerce des charbons est peut-être, de tous les commerces, celui qui a le plus souffert des événements de la révolution; nous lui devons notre première attention, notre première sollicitude.

On objectera, messieurs, la modicité du droit dont il est question pour en demander le maintien : je répondrai que c'est une raison de plus pour nous le faire supprimer; le trésor s'en ressentira peu, et le congrès aura prouvé combien grand et sincère est son désir d'aider, autant qu'il est en lui, à l'accroissement de la prospérité d'une des sources les plus importantes de la richesse nationale. (E., 15 juin.)

L'assemblée ordonne l'impression et la distribution de la proposition de M. Van Snick, et la renvoie à l'examen des sections. (P. V.)

La séance est levée à trois heures. (P. V.)

L'assemblée se forme en comité secret.

(C., 15 juin.)

(1) Voyez le texte de cette proposition *Pièces justificatives*, n° 24.

(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 328.

Digitized by Google

SÉANCE

DU MARDI 14 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, lit le procès-verbal; il est adopté. (A. C.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. le baron de Pélichy van Huerne annonce que, pour cause de maladie, il ne peut se rendre au congrès. (E., 16 juin.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. Bosmans demande un congé de huit jours. — Ce congé est accordé. (M. B., 16 juin., et P. V.)

M. le ministre de la justice adresse au congrès trois demandes en naturalisation. (P. V.)

Elles sont renvoyées à la commission chargée de l'examen de ces sortes de demandes. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse de quelques pétitions, qui sont renvoyées à l'examen de la commission. (M. B., 16 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une pétition par laquelle quelques officiers de la garde civique de Bruxelles demandent la conservation de la place de sous-inspecteur de la garde civique. (P. V.)

Rapport sur le projet de décret tendant à exempter des droits d'entrée et de garantie le mobilier des Belges qui rentrent dans leur patrie.

M. DOREYE fait, au nom de la section centrale, un rapport sur le projet de décret relatif à l'exemption des droits d'entrée à accorder pour les objets mobiliers appartenant à des Belges que des circonstances politiques ont forcés à s'expatrier (1). (P. V.)

La discussion de ce projet aura lieu après celle du projet sur la garde civique. (P. V.)

Proposition concernant l'exportation des avoines.

Il est donné lecture d'une proposition de MM. Meeûs et Lecocq, tendant à abroger l'arrêté du gouvernement provisoire, du 21 octobre 1830, pour la partie qui concerne l'exportation des avoines (2). (M. B., 16 juin.)

M. MEEUS : La récolte de l'avoine a été, l'année dernière, beaucoup plus abondante que celle des années ordinaires. Nos greniers en sont remplis, tandis qu'elle manque en Angleterre. (J. B., 16 juin.)

La proposition est renvoyée à l'examen des sections. (M. B., 16 juin.)

Discussion du projet de décret portant des modifications aux décrets sur la garde civique.

L'ordre du jour est la discussion du projet de décret modifiant les décrets sur la garde civique (3). (M. B., 16 juin.)

Personne ne demandant la parole sur l'ensemble du projet de la section centrale, on passe immédiatement à la discussion de l'art. 1er, ainsi conçu :

« Art. 1er. Les habitants de l'âge de vingt et un » ans révolus à cinquante ans non accomplis, qui » changent de domicile après avoir été inscrits, » sont tenus de se faire inscrire dans la commune » qu'ils vont habiter, dans les quinze jours de ce » changement de domicile. Semblable obligation » est imposée aux militaires congédiés du service, » après l'époque fixée pour l'inscription. »

(M. B., 16 juin, et A. C.)

On donne lecture d'un amendement de M. Brabant, qui tend à substituer aux mots : *dans les*

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 327.

(2) Voir *Pièces justificatives*, no 331.

(3) Le projet de décret du gouvernement et celui de la section centrale se trouvent aux *Pièces justificatives*, nos 226 et 227.

Digitized by Google

quinze jours de ce changement de domicile, ceux-ci : *dans les quinze jours de la déclaration faite à l'administration communale du lieu du dernier domicile.* (M. B., 16 juin.)

M. BRABANT : Messieurs, la rédaction de l'article 1er laisse un doute sur le jour où la translation de domicile a lieu. Le domicile d'un citoyen est celui où il a son principal établissement, le siége de sa fortune. Or, il n'est pas toujours facile d'établir où se trouve le domicile d'un citoyen. Le Code civil prescrit, lorsqu'on veut changer de domicile, une déclaration dans la commune que l'on quitte et une déclaration dans celle que l'on va habiter; mais il peut s'écouler dans l'intervalle un assez long délai : c'est pour faire courir ce délai que je propose mon amendement, dont l'adoption d'ailleurs lèvera tous les doutes.

(M. B., 16 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Il me semble, messieurs, que le but de l'article 1er est que personne ne puisse échapper à l'inscription. Si l'amendement est adopté, il faudra nécessairement qu'une déclaration de changement soit faite, pour astreindre celui qui l'aura faite à se faire inscrire dans la commune où il viendra. Mais si on ne fait aucune déclaration en changeant de domicile, ce qui peut très-bien arriver, quoique la déclaration soit prescrite par le Code civil, de quel jour courra ce délai? Il me semble que l'article, tel qu'il est, ne présente aucun inconvénient, et qu'il vaut mieux pouvoir apprécier le changement de domicile d'après les circonstances. (M. B., 16 juin.)

M. ISIDORE FALLON : Je ne trouve pas la rédaction de l'article 1er assez complète, et c'est pour cela que j'appuie l'amendement de M. Brabant, que d'ailleurs je ne trouve pas non plus assez complet; il faudrait, en effet, me semble-t-il, pour prévenir tout inconvénient, imposer l'obligation de faire la déclaration prescrite par le Code civil. (M. B., 16 juin.)

M. BRABANT insiste sur l'adoption de son amendement. (M. B., 16 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN l'appuie dans ce sens surtout qu'il ne laissera rien à l'arbitraire, ayant l'avantage de ne pas soumettre à l'examen des circonstances le point de savoir si le domicile est changé. (M. B., 16 juin.)

M. VAN SNICK : Il me semble que toutes les difficultés seraient aplanies si, au lieu du mot *domicile*, on mettait le mot *résidence*; je propose un amendement dans ce sens. (M. B., 16 juin.)

M. ISIDORE FALLON propose un amendement ainsi conçu :

« Les habitants de l'âge de vingt et un ans révolus à cinquante ans non accomplis, qui changent de domicile après avoir été inscrits, sont tenus de faire la déclaration de changement de domicile dans la commune qu'ils veulent quitter, et de se faire inscrire dans la commune qu'ils vont habiter, dans les quinze jours de cette déclaration. Semblable obligation est imposée aux militaires congédiés du service, après l'époque fixée pour l'inscription. » (P. V., et A.)

M. JOTTRAND : Je demande à dire un mot sur l'amendement de M. Van Snick. Il pourrait se faire qu'avec cet amendement un individu se trouvât inscrit sur trois ou quatre contrôles, car il y a des personnes qui ont plusieurs résidences; par exemple, les personnes qui résident tantôt à la ville, tantôt à la campagne. Cette inscription sur trois ou quatre contrôles aurait cet inconvénient, entre beaucoup d'autres, qu'on ne saurait jamais le nombre vrai des gardes civiques.

(M. B., 16 juin.)

L'amendement de M. Van Snick est mis aux voix; personne ne se lève pour le soutenir (*Hilarité*); il est rejeté. (M. B., 16 juin.)

M. BRABANT déclare se rallier à l'amendement de M. Fallon. (M. B., 16 juin.)

Cet amendement est mis aux voix et adopté.

(P. V.)

L'article 1er, ainsi amendé, est ensuite mis aux voix et adopté. (P. V.)

« Art. 2. Les administrations locales recher-
» cheront avec soin toutes les personnes qui se
» sont soustraites à l'inscription, les feront porter
» sur les listes auxquelles elles appartiennent,
» et requerront contre elles l'application d'une
» amende de 3 à 7 florins.

» Les conseils cantonaux, composés comme il
» est dit à l'article 2 de la loi du 31 décembre,
» s'assembleront, une fois par mois, pour examiner
» les motifs d'exemption que les personnes in-
» scrites en vertu de l'article 1er auraient à faire
» valoir, et prendront, à leur égard, telles déci-
» sions qu'ils jugeront convenir. » (A. C.)

M. JOTTRAND propose un amendement tendant à régler l'amende prononcée par le paragraphe 1er de l'article 2, de 3 à 15 florins. Si on se contente d'une amende de 7 florins, dit l'honorable membre, il y a bien des gens au-dessus d'un pareil sacrifice par leur fortune, et qui aimeront mieux s'exposer à l'amende que de se faire inscrire. Tandis que les gens pauvres, un ouvrier par exemple, seront bien assez punis par l'amende de 3 florins. C'est pour mettre quelque proportion entre ces condamnations que j'ai proposé mon

Digitized by Google

amendement. La somme de 15 florins n'est pas trop forte pour punir la négligence d'un homme riche, lorsqu'on peut punir de 3 florins d'amende la négligence d'un homme pauvre. (M. B., 16 juin.)

M. JEAN GOETHALS propose de dire au § 2 de l'article :

« Les conseils cantonaux *s'assembleront une fois par mois en temps de guerre, et deux fois par an en temps de paix, pour examiner*, etc. » (A.)

M. BRABANT propose de substituer aux mots : *et requerront contre elle*, etc., qui terminent le § 1er, ceux-ci : *le défaut d'inscription sera puni d'une amende de 3 à 7 florins.* L'article tel qu'il est proposé, dit-il, exige une recherche difficile de la part de l'administration communale. Si vous admettez l'amendement de M. Jottrand, les tribunaux correctionnels devront statuer sur l'application de la peine ; si vous maintenez la rédaction de la section centrale, ce seront les tribunaux de simple police : dans l'un et l'autre cas, l'administration communale devra se constituer partie civile ; il vaudrait mieux que le ministère public agît d'office, d'après le pouvoir que lui donne mon amendement. (J. B., 16 juin, et A.)

Ce changement de rédaction est adopté. (P. V.)

M. JOTTRAND : Je retire mon amendement parce que je m'aperçois que le maximum de l'amende nécessiterait la juridiction des tribunaux correctionnels, et que les frais de défense seraient plus onéreux pour le pauvre en faveur duquel je voulais faire mon amendement. (M. B., 16 juin.)

L'amendement de M. Jean Goethals, combattu par M. Jottrand, est rejeté. (M. B., 16 juin.)

M. DOREYE propose de rédiger le § 2 de la manière suivante :

« Les conseils cantonaux s'assembleront une fois par mois, pour examiner les motifs d'exemption que les personnes inscrites auraient à faire valoir, et statueront conformément aux art. 11 et suivants de la loi du 31 décembre 1830. »

(A.)

M. CHARLES COPPENS propose la suppression du § 2. (M. B., 16 juin.)

Cette proposition n'est pas appuyée.

(M. B., 16 juin.)

La rédaction de M. Doreye est mise aux voix et adoptée. (P. V.)

On vote ensuite sur l'ensemble de l'article 2 amendé. Il est adopté. (P. V.)

« Art. 3. Les officiers de santé attachés à la » garde civique assisteront, à tour de rôle, aux » séances des conseils cantonaux pour l'examen » des hommes infirmes ou atteints de mala- » die.

» Ceux du chef-lieu assisteront aux séances du » conseil provincial tenues pour le même objet. »

(A. C.)

M. JEAN GOETHALS propose un amendement qui n'est pas appuyé. (M. B., 16 juin.)

L'article est adopté. (P. V.)

« Art. 4. Dans les villes divisées en plusieurs » cantons de justice de paix, dont chacun com- » prend, outre une partie de la ville, des *commu-* » *nes rurales*, la commission du conseil provin- » cial peut ordonner ou la réunion des gardes des » différents cantons en un seul corps, ou la for- » mation en un corps des gardes de la ville, et la » conservation des divisions en justices de paix » pour les communes rurales.

» Dans le second cas, la commission perma- » nente du conseil provincial désignera la com- » mune qui sera considérée comme chef-lieu de » chacune de ces divisions. » (A. C.)

M. DOREYE propose d'ajouter au 1er paragraphe : *ou même la réunion de celle-ci à l'un des cantons ruraux les plus voisins.* (P. V., et A.)

M. FRISON propose d'ajouter comme 3e paragraphe :

« La commission permanente du conseil provincial pourra également autoriser la formation de plusieurs légions dans les communes rurales là où le nombre des gardes dépassera 2,400 par canton de justice de paix, et où cette augmentation du nombre de légions faciliterait le service pour les habitants, en leur occasionnant moins de déplacements. » (P. V., et A.)

M. BRABANT propose encore une disposition additionnelle dont voici les termes :

« Dans le cas où les gardes d'une ville seraient formés en corps séparés, cette ville sera considérée comme canton, tant pour le conseil de réforme que pour le conseil de discipline. »

Cet amendement, dit l'honorable membre, a pour but de soumettre les gardes de la même ville à une seule juridiction. (J. B., 16 juin, et A.)

L'amendement est adopté ; il forme le 4e paragraphe de l'article. (P. V.)

L'amendement de M. Doreye est également adopté. (P. V.)

On donne lecture de l'amendement de M. Frison.

(M. B., 16 juin.)

M. JOTTRAND croit l'amendement utile, mais il demande un changement de rédaction.

(M. B., 16 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN propose d'ajouter à l'amendement de M. Frison une disposition ainsi conçue :

Digitized by Google

« Sans déroger néanmoins à l'art. 17 de la loi du 31 décembre 1830. » (A.)

M. FRISON consent à cette addition.

(M. B., 16 juin.)

M. DOREYE demande le retranchement des derniers mots de l'amendement de M. Frison en commençant par ceux-ci : *et où cette augmentation*, etc, ces mots ne servant qu'à motiver l'article, chose complétement inutile. (M. B., 16 juin.)

M. FRISON adhère à ce retranchement.

(M. B., 16 juin.)

L'amendement de M. Frison, avec l'addition de M. Alexandre Gendebien et le retranchement proposé par M. Doreye est mis aux voix et adopté, ainsi que l'ensemble de l'article amendé. (P. V.)

Communication du gouvernement.

M. LE PRÉSIDENT : La discussion est suspendue pour entendre une communication de M. le ministre des finances. (M. B., 16 juin.)

M. DUVIVIER, chargé par intérim du portefeuille des finances, monte à la tribune; il présente 1° le budget des voies et moyens pour l'année 1831 (1); 2° le budget des dépenses de la liste civile et des grands corps de l'État (2); 3° un projet de décret tendant à autoriser l'exportation de l'avoine (3). (P. V.)

L'assemblée ordonne l'impression et la distribution des projets, ainsi que des pièces à l'appui. Elle décide que le budget des voies et moyens sera soumis à l'examen d'une commission à nommer par M. le président; les deux autres projets sont renvoyés à l'examen des sections. (P. V.)

Commission.

M. LE PRÉSIDENT désigne comme membres de la commission pour le budget des voies et moyens : MM. Lecocq, Meeûs, le baron Beyts, Serruys, d'Elhoungne, Jottrand, d'Hanis van Cannart, Eugène de Smet et le chevalier de Theux de Meylandt. (P. V.)

Rapport sur la proposition ayant pour objet l'abolition du droit de sortie sur les houilles indigènes.

M. LE BARON BEYTS présente le rapport de la section centrale chargée d'examiner la proposition de M. Van Snick, qui a pour but de supprimer le droit de 10 cents par mille livres de charbon exporté (4); il en propose l'ajournement.

(P. V.)

Il n'est pris aucune décision à ce sujet.

(M. B., 16 juin.)

Rapport sur la proposition tendant à modifier l'article 15 du règlement du congrès national.

M. LE BARON BEYTS fait, au nom de la section centrale, un rapport sur la proposition de M. le chevalier de Theux de Meylandt portant modification de l'article 15 du règlement du congrès (5).

M. LE PRÉSIDENT : L'assemblée désire-t-elle l'impression du rapport? (*Non! non!*)

(M. B., 16 juin.)

M. JOTTRAND : Il suffira de mettre aux voix les conclusions de la section centrale.

(M. B., 16 juin.)

L'assemblée décide que ces conclusions seront discutées après le projet qui est à l'ordre du jour.

(P. V.)

Reprise de la discussion du projet de décret modifiant les décrets sur la garde civique.

On reprend la discussion du projet de décret sur la garde civique. (M. B., 16 juin.)

« Art. 5. Le bourgmestre de chaque commune » informera ses administrés, par une affiche, ou » d'après l'usage local, que l'extrait du procès-» verbal des opérations du conseil cantonal, que » le président doit lui transmettre, conformément » à l'art. 14 du décret du 31 décembre 1830, est » déposé à la maison commune et que chacun » peut en venir prendre lecture. » (A. C.)

M. DOREYE propose de dire : *Le bourgmestre de chaque commune informe ses administrés tant par affiche que d'après l'usage local*, etc.; et de substituer au dernier mot *lecture*, celui de *communication*. (A.)

M. FRISON : Nous ne sommes plus en nombre pour délibérer. (*Mouvement.*) (M. B., 16 juin.)

MM. les secrétaires comptent les membres, il ne s'en trouve que 94; mais au même instant entrent 7 députés qui étaient dans la salle des conférences, et la discussion continue. (M. B., 16 juin.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 250.
(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 252.
(3) Voir *Pièces justificatives*, n° 332.
(4) Voir *Pièces justificatives*, n° 329.
(5) Voir *Pièces justificatives*, n° 25.

Digitized by Google

Le premier amendement de M. Doreye est adopté. (P. V.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, combat le deuxième amendement de M. Doreye. (M. B., 16 juin.)

Cet amendement est rejeté. (P. V.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, fait observer que dans le projet de la section centrale on a supprimé un article qui portait le n° 7 dans le projet du ministère. Cet article, selon l'orateur, n'aurait pas dû être retranché, parce qu'il prévient toutes les difficultés qu'on a trouvées dans l'interprétation de l'article 15 de la loi du 31 décembre 1830; M. le ministre en demande le rétablissement. Voici comment il est conçu :

« Ceux qui par suite de cet examen découvriraient qu'un inscrit a été indûment exempté par le conseil cantonal, pourront, dans les trois mois de la publication ordonnée par l'article précédent, en donner avis à la commission permanente du conseil provincial, qui maintiendra ou annulera, s'il y a lieu, les résolutions du conseil. »

(M. B., 16 juin, et A. C.)

M. DOREYE, en appuyant l'adoption de l'article, propose de dire : *dans le mois*, au lieu de : *dans les trois mois*. (M. B., 16 juin.)

M. JOTTRAND appuie cet amendement.

(M. B., 16 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN combat l'article comme inutile, l'article 15 de la loi de décembre 1830 ne pouvant être interprété de deux manières. (M. B., 16 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, insiste et cite un jugement de la députation du conseil provincial de Liége, qui a faussement interprété l'article 15. L'article du projet primitif lèvera tous les doutes. (M. B., 16 juin.)

MM. JOTTRAND et **LE BARON BEYTS** appuient M. le ministre de l'intérieur.

(M., B. 16 juin.)

L'article proposé par M. le chevalier de Sauvage est adopté avec l'amendement de M. Doreye; il devient l'article 6 du décret. (P. V.)

« Art. 6. Les chirurgiens-majors et aides chi» rurgiens-majors porteront, outre les marques » distinctives attribuées aux officiers de la garde » civique, une palme brodée en laine rouge sur le » collet de la blouse. » (A. C.)

M. JOTTRAND propose d'ajouter aux aides chirurgiens-majors les sous-aides chirurgiens-majors. (M. B., 16 juin.)

L'article 6 est adopté avec cet amendement.

(P. V.)

« Art. 7. L'inspecteur général et ses aides de » camp ont droit, lorsqu'ils sont en tournée par » ordre du gouvernement, aux mêmes frais de » route et de séjour que ceux fixés pour les offi» ciers de leur grade dans l'armée.

» Le grade de sous-inspecteur général est sup» primé. » (A. C.)

MM. JOTTRAND et **DE LEHAYE** proposent le retranchement du second paragraphe de l'article, et demandent que le grade de sous-inspecteur général soit conservé. (M. B., 16 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Les amendements proposés par les préopinants tendent à rétablir l'article du projet tel que je l'avais proposé. (*Signes affirmatifs.*) Il n'y a qu'à mettre cet article aux voix. Le voici :

« L'inspecteur général, le sous-inspecteur gé» néral, ainsi que leurs aides de camp, ont droit, » lorsqu'ils sont en tournée par ordre du gouver» nement, aux mêmes frais de route et de séjour » que ceux fixés pour les officiers de leur grade » dans l'armée. » (M. B., 16 juin.)

L'article ainsi amendé est mis aux voix et adopté. (P. V.)

M. DE LABEVILLE : Je demande que mon vote négatif soit inséré au procès-verbal.

(M. B., 16 juin.)

M. BRABANT : Je le demande aussi, nous ne voulons pas payer de sous-inspecteur. (M. B., 16 juin.)

M. JEAN GOETHALS : Je fais la même demande. (M. B., 16 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Ceux qui voudront faire inscrire leur vote négatif passeront au bureau.

(M. B., 16 juin.)

« Art. 8. Tout officier, sous-officier ou caporal, » qui a accepté son grade ne peut donner sa dé» mission, sauf le cas de changement de domicile, » qu'à l'époque fixée par l'article 28 du décret du » 31 décembre 1830, pour les élections aux di» vers grades. » (A. C.)

M. DOREYE propose d'ajouter après les mots : *ne peut donner sa démission*, ces mots : *à peine de...* (à déterminer la peine); ou bien ceux-ci : « sous les peines déterminées par... (à indiquer les articles ou les numéros d'articles auxquels il serait renvoyé pour la peine). (A.)

Cet amendement est rejeté et l'article est adopté. (P. V.)

« Art. 9. En cas de réclamation contre la va» lidité des élections, soit pour irrégularité dans » les opérations, soit pour emploi de procédés » contraires à l'honneur et à la délicatesse, le » conseil cantonal statuera.

Digitized by Google

» Ceux qui se trouveraient lésés par la décision » du conseil pourront en appeler, conformément à » l'article 15 du décret du 31 décembre 1830. »

(A. C.)

M. BRABANT : Il ne peut y avoir de réclamation sur la validité des élections, quand il n'existe aucune loi qui règle le mode à suivre pour procéder aux élections. Je dois faire remarquer en effet qu'il n'existe aucune règle à cet égard. Nous avons dû procéder aux élections d'après les règles générales en matières d'élection ; tout est dans le vague et dans l'arbitraire à cet égard, et chaque bourgmestre a pu faire comme bon lui a semblé. (M. B., 16 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Ces observations sont justes et me font apercevoir une lacune qui existe dans le décret du 31 décembre. Je ferai un projet pour régler le mode d'élection à suivre; en attendant on peut toujours voter l'article. (M. B., 16 juin.)

L'article est adopté. (P. V.)

« Art. 10. Les colonels et lieutenants-colo- » nels, dont la nomination appartient au chef de » l'État, seront choisis par lui parmi les officiers » d'un grade supérieur à celui de lieutenant. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 11. Le chef de l'État fixera l'uniforme » que porteront les compagnies d'artillerie et de » cavalerie. » (A. C.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME propose d'ajouter à l'article, ces mots : *et des officiers de santé de la garde civique.* (A.)

L'article du projet est adopté. (P. V.)

M. HENRY propose d'ajouter un article qui était dans le projet ministériel, et que la section centrale a écarté ; cet article (1) était ainsi conçu :

« Les dispositions de l'article 42 de la loi du 31 décembre 1830 sont applicables à tous les membres de la garde civique sédentaire. Les exercices auxquels ils deviennent astreints ne peuvent durer plus de deux heures, et auront lieu les dimanches de préférence. »

(M. B., 16 juin, A. C., et A.)

Cette proposition est appuyée. (E., 16 juin.)

M. HENRY, la développant : Messieurs, l'article additionnel que j'ai l'honneur de proposer n'est que la reproduction de l'article 14 du projet présenté par M. le ministre de l'intérieur. Cet article, bien qu'il ait reçu un mauvais accueil à la section centrale, me paraît cependant devoir produire des effets salutaires.

J'avais l'honneur de faire partie de cette section centrale lors de l'examen du projet soumis en ce moment à vos délibérations, et je suis celui que M. le rapporteur a désigné comme ayant donné seul mon approbation à l'article dont il s'agit. Il me semble en effet, messieurs, que sans cette disposition, la garde civique n'existera jamais que de nom. Si l'on n'oblige pas les gardes civiques à des exercices, on doit renoncer à obtenir d'eux un service utile, parce qu'ils se trouveront dans l'impossibilité de le rendre d'une manière efficace. Étrangers à tous principes d'exercices militaires, ils ne pourront tirer aucun parti des armes qui leur seraient confiées.

La majorité de la section centrale a pensé qu'en temps de paix, la garde civique étant destinée au maintien de l'ordre, son service se bornait à des patrouilles de nuit pendant l'hiver, que conséquemmemt ce service n'exigeait aucunement que les gardes fussent astreints à des exercices militaires. Mais en cela elle a singulièrement erré. En effet, l'article 39 du décret du 31 décembre 1830 porte, qu'en cas de trouble ou d'alarme, tous les gardes du canton prennent les armes.

Or, dans de telles circonstances, il arrivera souvent que les gardes devront faire usage de leurs armes, et comment le pourront-ils s'ils sont étrangers à tout exercice? D'un autre côté, l'article 45 du décret du 31 décembre ne dit-il pas que le second ban seconde l'armée dans ses opérations intérieures et dans la défense des places de guerre? Il suppose donc que le second ban puisse avoir autre chose à faire que des patrouilles. Il suppose qu'il pourra être obligé au même service que l'armée. Eh bien, je le demande, en semblable occurrence, quel parti tirerez-vous d'une garde civique qui n'aura jamais appris à manier le fusil? Vainement prétendrait-on que, par la loi qui déterminerait l'organisation du second ban, on pourrait astreindre les gardes qui le composent à des exercices fréquents et remédier ainsi à l'inconvénient que je signale. Car dans quel cas le second ban pourra-t-il être organisé? ce ne sera jamais qu'en cas de guerre; ce ne sera que quand notre territoire sera envahi, quand l'ennemi sera à nos portes. Mais alors il sera trop tard de se préparer, par des exercices qui doivent être longs pour être utiles, à une défense qui doit être prompte et instantanée.

C'est surtout dans les circonstances actuelles, à la veille de reprendre les hostilités et au moment de devoir repousser une invasion qui nous menace, que la nécessité et l'urgence même de la disposition que je propose se fait sentir.

(1) C'est l'article 14 du projet du gouvernement.

Digitized by Google

On a fait une autre objection : on a dit que, par l'article proposé, on assujettirait les gardes à des exercices qui seraient très-pénibles, surtout pour les habitants des campagnes éloignées du chef-lieu du canton, puisqu'ils devraient se rendre deux fois par mois à ce chef-lieu et faire souvent ainsi un trajet de trois à quatre lieues et quelquefois plus; de sorte qu'ils devraient ainsi employer la journée entière à des exercices très-fatiguants.

Cette objection, qui a été faite à la section centrale, me paraît encore n'avoir aucune espèce de fondement. Elle n'a pu être faite que parce qu'on n'avait pas présente à la mémoire la disposition de l'article 42 du décret du 31 décembre 1831, puisque cet article dit en termes formels que les exercices doivent avoir lieu sans sortir de la *commune*. Voici en effet comment il est conçu :

« Les officiers, sous-officiers et caporaux peu» vent seuls être astreints, et *sans sortir de la* » *commune*, à des exercices plus fréquents. »

Ainsi l'inconvénient qu'on a cru apercevoir dans l'article 14 du projet de M. le ministre de l'intérieur, n'existe réellement pas.

Je crois donc, messieurs, qu'il y a lieu d'appliquer aux gardes sédentaires les dispositions de l'article 42 du décret du 31 décembre 1830.

(E., 17 juin.)

L'article additionnel de M. Henry n'est pas adopté. (P. V.)

M. JEAN GOETHALS propose un article additionnel ainsi conçu :

« Tout garde qui refuserait de s'habiller à ses frais encourra une amende de 7 florins. Si, après une condamnation, le garde n'obtempérait pas à la loi, il pourra être condamné à une amende double, comme coupable de récidive. »

(M. B., 16 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : J'ai reçu diverses plaintes, desquelles il résulte que quelques personnes qui ont les moyens de s'habiller refusent de le faire. Sous ce rapport l'article proposé par M. Goethals pourrait être utile. J'avais d'abord songé à en proposer un semblable, mais j'y ai renoncé en réfléchissant à la difficulté qu'il y aurait de discerner ceux qui auraient les moyens de s'habiller d'avec ceux qui ne les auraient pas. (M. B., 16 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : J'adopterais l'article si on le divisait. L'amende de 14 florins est trop forte, mais j'adopterais volontiers celle de 7 qui est le prix de la blouse. (*On rit.*)

(M. B., 16 juin.)

M. LE BARON BEYTS : Il y a un article dans la loi qui dit que ceux qui ne pourront pas s'habiller à leurs frais seront habillés aux frais de la commune. (M. B., 16 juin.)

Après un léger débat, **M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE**, ministre de l'intérieur, propose de rédiger l'article de la manière suivante :

« Les gardes qui refuseront de s'habiller, aux termes de l'article 55 de la loi du 31 décembre 1830, et qui ne devront pas l'être aux frais de la commune, seront punis d'une amende de 7 florins. » (M. B., 16 juin, et A.)

Cet article est mis aux voix et adopté, et sera placé après l'article 11. (P. V.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU MERCREDI 15 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté.

(P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre de M. Davignon, annonçant qu'il est retenu chez lui par une indisposition, et une autre de M. le vicomte de Bousies de Rouveroy, informant l'assemblée qu'il se rendra avant peu de jours à son poste. (P. V.)

Pris pour notification. (P. V.)

Commission des récompenses.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture de la lettre suivante :

« Monsieur le président,

» L'article 2 du décret du 28 mai dernier, relatif aux drapeaux d'honneur à décerner aux villes ou communes dont les volontaires se sont portés aux lieux menacés par l'ennemi, ou qui ont contribué d'une manière efficace au succès de la révolution, porte que *la commission qui décernera ces drapeaux sera composée des membres actuellement en fonctions de la commission des récompenses et de neuf membres du congrès, nommés par l'assemblée et pris dans les différentes provinces.*

» Pour que je puisse faire exécuter les dispositions du décret précité, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien faire nommer les membres du congrès qui devront faire partie de la commission instituée par l'article 2, et de les inviter à entrer en fonctions le plus tôt possible.

» Agréez, monsieur le président, l'assurance de ma haute considération.

» Bruxelles, le 15 juin 1831.

» *Le ministre de l'intérieur,*
» E. DE SAUVAGE. »

(M. B., 17 juin, et A.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée, qui décide qu'elle procédera immédiatement à la nomination des membres de la commission.

(M. B., 17 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je propose que les membres de chaque province se réunissent en sections, et qu'ils désignent entre eux le membre qui fera partie de la commission.

(M. B., 17 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII : C'est impossible, puisque le décret porte que la nomination sera faite par l'assemblée.

(M. B., 17 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : On pourrait faire la désignation en sections, et l'assemblée la sanctionnera ensuite. (*Appuyé! appuyé!*)

(M. B., 17 juin.)

Cette proposition est mise aux voix et adoptée.

(P. V.)

Les députés de chaque province se retirent dans les sections qui leur sont désignées. La séance est suspendue pendant quelques instants. (M. B., 17 juin.)

Les membres désignés dans les sections sont :

Pour la province d'Anvers, M. le comte de Robiano;

Brabant méridional, M. le baron Joseph d'Hooghvorst;

Flandre occidentale, M. Jean Goethals;

Flandre orientale, M. Annez de Zillebeecke;

Digitized by Google

Hainaut, M. Alexandre Gendebien;
Liége, M. de Behr;
Limbourg, M. le comte Félix de Mérode;
Luxembourg, M. Marlet;
Namur, M. Brabant. (M. B., 17 juin.)

L'assemblée décide que la commission sera composée de ces neuf membres. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre par laquelle M. d'Martigny demande un congé de dix jours.

(M. B., 17 juin.)

Ce congé est accordé. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, lit le sommaire d'une pétition par laquelle quarante-trois habitants de Wervicq et des communes environnantes demandent l'établissement d'un droit d'entrée sur les tabacs étrangers.

(M. B., 17 juin, et P. V.)

Proposition ayant pour objet d'empêcher la reprise immédiate des hostilités.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une proposition de M. Le Grelle, ainsi conçue :

« Je demande que le gouvernement soit invité par un message à prendre les mesures les plus promptes et les plus efficaces pour empêcher qu'une reprise immédiate d'hostilités ne vienne entraver le cours des négociations, et à porter par un ordre du jour la présente résolution à la connaissance de l'armée. »

Cette proposition était précédée de considérants.

(M. B., 17 juin.)

Plusieurs membres se lèvent pour appuyer la proposition. (M. B., 17 juin.)

M. LE GRELLE la développant : Messieurs, les faits qui viennent de se passer à Anvers (1), et dont vous avez tous connaissance, ont motivé ma proposition et en sont les meilleurs de tous les développements. L'accueil que vous venez de faire à cette proposition en vous levant spontanément pour la soutenir me dispense d'en dire davantage.

(M. B., 17 juin.)

VOIX NOMBREUSES : Le renvoi en sections.

(M. B., 17 juin.)

M. D'HANIS VAN CANART : Je demande l'urgence. (M. B., 17 juin.)

M. LE GRELLE : Messieurs, au moment où une vive fusillade a été échangée entre nos soldats et les soldats ennemis, lorsque le canon même s'est fait entendre et que les hostilités peuvent être reprises d'heure en heure par suite de ces actes imprudents, remettre ma proposition de vingt-quatre heures ce serait en compromettre le sort. Il y a de bons patriotes à Anvers qui croient, en commettant des actes d'hostilité contre les Hollandais, répondre aux vœux du gouvernement et du congrès; il faut les désabuser promptement. Nous voulons tous la guerre sans doute, si les négociations ne réussissent pas; nous la voulons prompte, mais nous ne la voulons pas immédiate, ni surtout partielle. Il est urgent de faire connaître l'opinion du congrès à cet égard. Je propose que, vu l'urgence, on se retire immédiatement en sections pour s'occuper de ma proposition. (M. B., 17 juin.)

M. JOTTRAND : Je serais aussi d'avis, puisqu'on dit qu'il y a erreur sur la véritable opinion du congrès, que l'on fît savoir à Anvers que nous ne voulons la guerre que quand le moment sera venu. Mais la proposition de M. Le Grelle a cet inconvénient qu'elle renferme un article qui, en se référant à quelques dispositions du Code pénal, mérite d'être examiné mûrement, et qu'il me serait impossible d'admettre pour ainsi dire spontanément. Je crois donc qu'il faut que cette proposition soit examinée en sections, et le délai de vingt-quatre heures me semble n'entraîner aucun inconvénient. Quant au désir manifesté par M. Le Grelle, que l'opinion du congrès soit connue, la manière dont la proposition est accueillie ne peut laisser aucun doute à cet égard. (M. B., 17 juin.)

M. DE ROBAULX : En appuyant les observations de l'honorable M. Jottrand, j'ajouterai que la proposition de M. Le Grelle me paraît être conçue dans le sens d'une certaine lettre lancée par certain général. (*Murmures.*) Écoutez, messieurs, les faits qui se sont passés à Anvers ont nécessité l'intervention des généraux, du ministre de la guerre lui-même, qui s'est rendu sur les lieux. Attendons le rapport qui sera fait sur ces événements, avant de donner le tort aux soldats belges, comme semble le faire la proposition. Il faut savoir, avant de rien décider, si ce sont eux, ou l'ennemi, qui ont été les agresseurs. Nous ne pouvons pas exiger que nos soldats restent toujours l'arme au bras en face des ennemis, et exposés à leurs insultes sans pouvoir riposter; attendons le retour de M. le ministre de la guerre pour éclaircir les faits; jusque-là, il ne convient pas de nous occuper de la proposition. Je me joins à M. Jottrand, dans ce sens que l'intention du congrès n'est pas de faire la guerre immédiatement et sans attendre les ordres de l'autorité : l'adoption de la

(1) Dans la nuit du 13 au 14 juin, une fusillade sans but s'était engagée avec les canonnières hollandaises; elle s'était renouvelée dans la journée du 14.

Digitized by Google

proposition semblerait autoriser à croire que l'autorité n'a pas été obéié dans cette circonstance.

(M. B., 17 juin.)

M. JACOBS : J'appuie la demande d'urgence. Le seul motif invoqué pour renvoyer à demain est pris de ce qu'un article de la proposition invoque certaines dispositions pénales contre ceux qui provoqueraient la reprise des hostilités; M. Jottrand aurait dû s'apercevoir que cet article, ou plutôt ce paragraphe, se trouve dans les considérants de la proposition, et certes M. Le Grelle abandonnera volontiers les considérants, parce que d'ailleurs sa proposition se motive d'elle-même. Je dirai maintenant un mot en réponse à M. de Robaulx. Ce n'est pas dans l'intention de donner tort aux soldats belges que la proposition a été faite, mais dans le but de retenir désormais leur ardeur, de les engager à attendre les ordres de leurs chefs, et de leur faire sentir que les attaques partielles ne peuvent qu'être nuisibles à notre cause, et que ce n'est qu'en combattant avec ordre et ensemble que l'on peut espérer du succès.

(M. B., 17 juin.)

M. LE GRELLE : J'abonde tout à fait dans le sens de M. Jacobs, et j'abandonne volontiers les considérants de ma proposition. Si le fond de ma proposition elle-même est approuvé par le congrès, mon but est atteint. Je répondrai maintenant à M. de Robaulx que c'est à tort qu'il m'a accusé d'avoir voulu inculper les soldats belges. Je suis Belge aussi, moi, et je me garderai bien d'imputer à nos soldats des faits qu'on ne saurait leur reprocher sans être anti-Belge. Ma proposition n'est donc pas un reproche, mais un vœu pour que le gouvernement prenne des mesures afin d'empêcher des actes qui pourraient être la cause de la reprise des hostilités. (M. B., 17 juin.)

M. DE ROBAULX : Je demande la parole pour un fait personnel. J'ai dit que la proposition de M. Le Grelle me semblait être le pendant de la lettre de M. Belliard. Je n'ai pas voulu dire autre chose; je n'attaque pas les intentions de l'auteur de la proposition, parce que je ne m'attaque jamais aux personnes, je n'attaque que les choses. J'ai demandé le renvoi aux sections parce que suis d'avis d'éclaircir les faits avant que de rien décider. Du reste, je combattrai la proposition, parce qu'elle implique qu'on aurait désobéi aux ordres de l'autorité, et qu'en tout cas il me semble inconvenant que le congrès porte un décret formel pour qu'on obéisse aux ordres du régent.

(M. B., 17 juin.)

M. D'ELHOUNGNE : Il suffira d'un mot pour faire rejeter l'urgence. La proposition pose en fait que les hostilités ont été commencées par nous; cela n'est rien moins que prouvé. Il me semble que la chose est assez grave, et mérite bien qu'on l'examine en sections pour savoir de quel côté ont commencé les hostilités. Je pense que sous ce rapport la question d'urgence doit être écartée, et que ceux-là mêmes qui l'ont demandée ne s'opposeront pas à l'ordre du jour. (M. B., 17 juin.)

M. D'HANIS VAN CANNART : Je ne vois pas dans la proposition ce qu'on veut y voir d'injurieux aux soldats belges, et je soutiens qu'il n'y a rien qui prouve que telle a été l'intention de mon honorable ami M. Le Grelle. Sa proposition est dans les mains de M. le président, qu'on la relise, on verra qu'il ne s'y agit que d'appuyer le gouvernement de l'opinion du congrès pour que ses ordres aient la force nécessaire pour empêcher quelques individus d'occasionner la reprise des hostilités. Je demande une seconde lecture de la proposition.

(M. B., 17 juin.)

M. LE PRÉSIDENT donne une seconde lecture du dispositif de la proposition.

(E., 17 juin.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) : Dans une reprise d'hostilités, il peut y avoir tort des deux côtés. La force armée est et doit être essentiellement obéissante. Si un corps est attaqué, il a certainement le droit de se défendre, parce qu'il est alors dans le cas de légitime défense; mais le moment de la légitime défense passé, tout corps qui continue les hostilités malgré ou sans les ordres de ses supérieurs se met en contradiction avec son devoir; ainsi, que l'on se défende lorsqu'on est attaqué, rien de plus légitime; mais quand les attaques ont cessé, établir des batteries offensives, tracer des lignes, faire des travaux offensifs, et tout cela malgré les ordres supérieurs, c'est vouloir mettre le pays à la merci de nos ennemis. Et qui vous dit que le roi de Hollande lui-même ne désire pas la guerre ardemment?...

(M. B., 17 juin.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, il y a ici une erreur qui domine toute la discussion; entendez-vous rapporter le décret qui distrait le pouvoir exécutif de l'assemblée? expliquez-vous. Nous reprendrons le pouvoir exécutif s'il y a lieu. Voyez où l'on nous mène? A chaque acte d'insubordination, à chaque germe de désorganisation, et certes il n'en manque pas, on viendra nous consulter pour savoir ce qu'il faut faire. Mais si nous répondons, nous sortons de nos attributions pour faire du pouvoir exécutif. Tout ce qui concerne la paix ou la guerre est du ressort du gouvernement et non du nôtre. Adopter la proposition c'est usurper le

Digitized by Google

pouvoir du gouvernement. Aujourd'hui vous approuverez la proposition, mais demain il me sera permis d'en faire une toute contraire; le congrès deviendra la convention nationale. Il administrera, il exécutera, en un mot il confondra tous les pouvoirs que nous avions soigneusement séparés. Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir. Je veux laisser au régent tout son pouvoir. Vous parlez de lui donner des forces, mais ce n'est pas en proclamant que son autorité est méconnue que vous la fortifierez. Nous sommes ici pour faire des décrets, rien de plus. Aujourd'hui, M. Le Grelle vient nous proposer un décret pour empêcher la reprise des hostilités; si vous vous croyez en droit de l'adopter, demain peut-être on viendra vous proposer un décret tout contraire, et alors que devient le droit constitutionnel du régent? Je demande la question préalable sur l'urgence et le renvoi de la proposition aux sections, parce qu'ainsi le veut le règlement. Du reste les nouvelles que M. Le Grelle nous a communiquées avant la séance nous prouvent que tout est tranquille à Anvers et que rien ne s'est passé la nuit dernière. (M. B., 17 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Je demande la parole pour une motion d'ordre. Toute proposition, pour être discutée, doit être mise à l'ordre du jour la veille. Hier nous avons décidé que nous nous occuperions de la loi sur la garde civique, suivons l'ordre du jour. Que la proposition soit d'ailleurs examinée demain en sections, je ne m'y oppose pas; mais nous en occuper immédiatement ce serait perdre notre temps sans utilité, car il n'y a aucun inconvénient à attendre à demain. (M. B., 17 juin.)

M. D'HANIS VAN CANNART : Si l'urgence n'est pas reconnue, je serais d'avis de suivre l'ordre du jour en admettant la motion d'ordre de M. de Theux. J'avais du reste demandé la parole pour répondre à M. de Robaulx que le but de la proposition de M. Le Grelle n'est pas la critique d'un acte du gouvernement, mais de faire connaître à l'armée l'opinion du congrès sur la reprise des hostilités; il est loin de nous de vouloir affaiblir le pouvoir du régent, ni de lui porter la moindre atteinte. (M. B., 17 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : La proposition de M. Le Grelle a atteint son but. Son auteur voulait que l'opinion du congrès fût connue, elle le sera; car les journaux feront connaître les détails de cette séance, ces détails seront connus à Anvers comme ailleurs. On saura que nous ne voulons pas de guerre partielle, mais une guerre faite avec ordre et avec ensemble; c'est la seule qui puisse nous garantir des succès. Quant à l'urgence, je ferai remarquer que si M. le ministre de la guerre avait répondu aux interpellations qui lui furent faites dans le comité secret, il aurait, comme le vœu lui en fut exprimé, fait une proclamation pour expliquer au peuple et à l'armée les intentions du gouvernement; il les aurait rassurés sur les préparatifs de guerre, qui leur causent des inquiétudes très-légitimes. Mais depuis trois mois on ne fait rien ou on semble ne rien faire pour la guerre. Que M. le ministre fasse une proclamation à l'armée, qu'il envoie un document à Chassé pour lui dire qu'à la moindre entreprise qu'il se permettrait, contraire au droit des gens, la nation entière prend un engagement d'honneur d'user de représailles. (M. B., 17 juin.)

M. JACOBS : Toute cette discussion me prouve que la proposition est plus urgente que jamais. Les soldats ne lisent pas les journaux : on a besoin pour les soldats de la voie ordinaire des ordres du jour pour leur faire connaître ce qui se passe. On dit que si le ministre avait fait une proclamation, les faits que nous déplorons ne seraient pas arrivés. Si le ministre ne fait pas ce qu'il doit, ce n'est pas une raison pour que le congrès s'endorme et ne veille pas aux intérêts du pays. (M. B., 17 juin.)

M. LE GRELLE : Et de quoi s'agit-il, messieurs? d'exprimer ce que vous avez tous dans votre cœur (*sourire*), que vous ne voulez pas de guerre partielle. (M. B., 17 juin.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée sur la question suivante : S'occupera-t-on aujourd'hui de la proposition de M. Le Grelle? (P. V.)

La première épreuve est douteuse. (M. B., 17 juin.)

M. D'HANIS VAN CANNART : L'appel nominal! (M. B., 17 juin.)

On procède à l'appel nominal; 114 membres y répondent : 63 se prononcent pour l'affirmative, 51 pour la négative. (P. V.)

Ont répondu *négativement* : MM. Helias d'Huddeghem, Alexandre Rodenbach, Eugène de Smet, Liedts, Van der Looy, Bredart, Fransman, de Labeville, Charles Coppens, Drèze, l'abbé Van Crombrugghe, Watlet, Jottrand, Brabant, le vicomte Desmanet de Biesme, Alexandre Gendebien, Delwarde, Isidore Fallon, Marlet, Du Bus, Dams, Blargnies, le comte de Robiano, Demelin, Van Snick, Frison, Seron, le baron de Woelmont, Ooms, Rosseeuw, Cols, Vander Belen, Masbourg, d'Elhoungne, Pirson, Defacqz, de Robaulx, l'abbé Van de Kerckhove, Doreye, le baron Beyts, Baugniet, le chevalier de Theux de Meylandt, le baron d'Huart, de Behr, Raikem, Rocser, Van Meenen,

Digitized by Google

le comte de Bocarmé, le baron de Meer de Moorsel.... (M. B., 17 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : La proposition sera-t-elle renvoyée aux sections ou à une commission?

(J. B., 17 juin.)

Le congrès décide qu'elle sera renvoyée à une commission nommée par M. le président.

(M. B., 17 juin.)

Commission.

M. LE PRÉSIDENT : Voici les noms des membres de la commission chargée d'examiner la proposition de M. Le Grelle : MM. Le Grelle, de Robaulx, Defacqz, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Barbanson, Jottrand. (M. B., 17 juin.)

M. DE ROBAULX : Je n'accepte pas.

(M. B., 17 juin.)

M. DEFACQZ : Je vous prie de m'excuser aussi.

(M. B., 17 juin.)

M. LE PRÉSIDENT désigne, en remplacement de MM. de Robaulx et Defacqz, MM. le baron Beyts et Blargnies. (M. B., 17 juin.)

La commission se retire à l'instant. (M. B., 17 juin.)

Rapports de la commission des pétitions.

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT fait, au nom de la commission des pétitions, un rapport sur une pétition de soixante-trois habitants d'Ostende, relative à la loi sur la garde civique, qui est en discussion. Cette pétition donnera lieu à un amendement à proposer sur l'article relatif aux exemptions.

Il fait ensuite un rapport sur une pétition de plusieurs réfugiés italiens qui sont venus pour servir dans l'armée belge, ignorant l'article de la constitution qui empêche de conférer des grades ou de donner des places aux étrangers non naturalisés. Ces réfugiés italiens demandent qu'on leur donne les moyens de retourner en France, où ils ont leur dépôt. La commission propose le renvoi de la pétition au ministre de l'intérieur, afin qu'il prenne des renseignements sur les pétitionnaires, et qu'il leur alloue, s'il y a lieu, sur les fonds des dépenses imprévues, la somme nécessaire pour retourner en France. (M. B., 17 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Les Italiens pétitionnaires venaient servir dans l'armée belge après avoir combattu pour la liberté dans leur patrie : je ne crois pas qu'il y ait une loi qui leur défende de servir comme volontaires.

(M. B., 17 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Parmi les réfugiés il y a des officiers avancés en grade à qui il répugnerait peut-être de servir comme simples volontaires.

(M. B., 17 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : En France on a vu des maréchaux eux-mêmes combattre comme volontaires. Il y a autant de gloire pour le soldat que pour le général à combattre pour la liberté. (M. B., 17 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je demande, outre le renvoi au ministre de l'intérieur, que la pétition soit renvoyée au ministre de la guerre.

(M. B., 17 juin.)

Le double renvoi est ordonné. (P. V.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : D'après le renvoi de la pétition, si elle est fondée, est-il entendu que le ministre pourra compter des fonds aux pétitionnaires. (*Oui! oui!*) (M. B., 17 juin.)

La séance est suspendue. Elle est reprise au bout de trois quarts d'heure. (M. B., 17 juin.)

Rapport sur la proposition ayant pour objet d'empêcher la reprise immédiate des hostilités.

M. LE PRÉSIDENT donne la parole à M. Beyts, rapporteur de la commission chargée d'examiner la proposition de M. Le Grelle.

(M. B., 17 juin, et P. V.)

M. LE BARON BEYTS, faisant le rapport de la commission, s'exprime en ces termes : C'est sans doute, messieurs, avec un sentiment de regret que devant les circonstances où nous nous trouvons, la commission s'est vue forcée de prendre des conclusions contraires à la proposition de notre honorable collègue. Les membres de la commission, ayant pesé mûrement la proposition, ont vu avec regret qu'elle renfermait une petite inconstitutionnalité. (*On rit.*) La majorité a été d'avis de la rejeter, tandis qu'à l'unanimité elle a été d'avis de désapprouver les actes d'hostilité commis ces jours derniers à Anvers. Nous nous sommes demandé ce qu'il convenait de faire dans ces circonstances. Quatre membres contre deux, ont été d'avis de passer à l'ordre du jour en le motivant.

Les deux membres de la minorité ont insisté pour qu'il fût envoyé un message au gouvernement pour le prier de désapprouver les actes d'hostilité. Le congrès demandera peut-être où nous avons trouvé l'inconstitutionnalité de la proposition. Dans l'article 68 de la constitution, qui attribue le droit de paix et de guerre au chef de l'État :

Digitized by Google

c'est cet article qui fait que la majorité a combattu jusqu'à l'idée d'adresser un message au régent. Car que lui dire? M. le régent, veuillez dire aux soldats de ne pas commencer la guerre? (*On rit.*) Mais un quart d'heure après qu'on lui aura fait cette demande, il voudra, lui, que la guerre soit faite. C'est son droit, et nous ne pouvons pas l'en empêcher; nous avons donc vu là une petite inconstitutionnalité. (*On rit plus fort.*) Voici donc ce que j'ai l'honneur de vous proposer au nom de la commission : c'est d'abord l'ordre du jour motivé pour lequel a opiné la majorité, ensuite la résolution adoptée par les deux membres formant la minorité.

Ordre du jour. — « Le congrès national, con» sidérant que le droit de reprendre les hostilités » est exclusivement dans les pouvoirs constitution» nels du régent;

» Considérant que le patriotisme des soldats » belges donne à la nation une garantie suffi» sante qu'il ne sera fait de leur part, sans les or» dres de leurs chefs, aucune tentative ni acte » d'hostilité qui pourraient compromettre le suc» cès des plans du gouvernement;

» Considérant d'ailleurs qu'il n'y a point de » doute que si les ordres du gouvernement étaient » méconnus, cette violation ne reçoive un châti» ment exemplaire;

» Déclare qu'il n'y a pas lieu de s'occuper de la » proposition. »

Voici la résolution de la minorité : « Le gouver» nement sera invité par un message à porter, par » un ordre du jour, à la connaissance de l'armée » que le congrès national désapprouverait haute» ment des actes d'hostilité qui seraient commis » de la part des Belges sans ordre supérieur. »

Vous aurez à choisir entre ces deux propositions.

(M. B., 17 juin, et P. V.)

Discussion du rapport.

M. LE PRÉSIDENT : La discussion est ouverte sur les conclusions de la commission. (P. V.)

M. LE GRELLE, membre de la minorité de la commission, soutient la nouvelle rédaction qu'il a proposée. (E., 17 juin.)

MM. JOTTRAND, LE BARON BEYTS et LE GRELLE soumettent encore quelques observations. (E., 17 juin.)

M. LE PRÉSIDENT lit de nouveau les conclusions de la majorité pour consulter le congrès. (E., 17 juin.)

M. GENDEBIEN demande qu'on vote séparément sur chaque considérant. (E., 17 juin.)

Le premier et le second sont adoptés; ils sont ainsi conçus :

« Considérant que le droit d'ordonner la reprise » des hostilités est exclusivement dans les pouvoirs » constitutionnels du régent;

» Considérant que le patriotisme des soldats » belges donne à la nation une garantie suffisante » qu'il ne sera fait de leur part, sans les ordres de » leurs chefs, aucune tentative ni acte d'hostilité » qui pourraient compromettre le succès des plans » du gouvernement. » (P. V.)

M. DOREYE demande de remplacer, dans le troisième considérant, les mots : *ne reçoive un châtiment exemplaire*, par ceux de : *serait punie conformément aux lois.* (A.)

Le considérant ainsi amendé est adopté en ces termes :

« Considérant d'ailleurs qu'il n'y a point de » doute que, si les ordres du gouvernement » étaient méconnus, cette violation serait punie » conformément aux lois. » (P. V.)

L'assemblée adopte ensuite le dispositif, qui est ainsi conçu :

« Déclare qu'il n'y a pas lieu de s'occuper ulté» rieurement de la proposition. » (P. V.)

M. EUGÈNE DE SMET demande qu'il soit inséré au procès-verbal qu'il a voté contre cette résolution. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : Les dispositions que vous venez d'adopter ne formant pas un décret, mais une résolution, seront seulement inscrites au procès-verbal, et l'ensemble n'en sera pas voté par appel nominal. (J. B., 17 juin.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU JEUDI 16 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, annonce que M. de Schiervel, retenu dans son district par l'organisation du premier ban de la garde civique, ne pourra se rendre au congrès que dans quelques jours. M. le comte de Renesse est aussi retenu loin du congrès par une maladie. (M. B., 18 juin.)

Pris pour notification. (P. V.)

Projet de décret sur les élections aux grades dans la garde civique.

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, présente un projet de décret sur les élections aux grades dans la garde civique (1). (M. B. 18 juin.)

L'assemblée en ordonne l'impression, la distribution et le renvoi à l'examen des sections. (P. V.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, demande que les sections fassent leur rapport le plus tôt possible, afin que ce projet puisse être discuté après celui actuellement en discussion. (E., 18 juin.)

M. LE PRÉSIDENT invite MM. les députés à s'occuper demain de cet objet. (E., 18 juin.)

Suite de la discussion du projet de décret modifiant les décrets sur la garde civique.

L'ordre du jour est la suite de la discussion sur le projet de décret relatif à la garde civique. (M. B., 18 juin.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 233.

La discussion s'ouvre sur l'art. 12, dont voici les termes :

« Les armes délivrées aux gardes civiques res-» tent la propriété de l'État. »

» Tout garde qui ne reproduira pas les armes » ou objets d'équipement qui lui ont été confiés, » sera puni d'une amende de 1 à 7 florins, ou, en » cas d'insolvabilité, d'un emprisonnement d'un » à cinq jours, outre la restitution de la valeur » de l'objet. » (A. C.)

M. ISIDORE FALLON propose un amendement ainsi conçu :

« Tout garde qui ne reproduira pas les armes ou objets d'équipement qui lui ont été confiés, sera puni d'un emprisonnement d'un à cinq jours, et condamné à la restitution de la valeur de l'objet soustrait; il sera déchargé de l'emprisonnement en payant une amende de 1 à 7 florins, qui sera déterminée par le même jugement. Les poursuites seront faites devant le tribunal de police, à la requête de l'administration de l'enregistrement et des domaines. » (A.)

MM. VAN SNICK et LE BARON BEYTS combattent cet amendement. (M. B., 18 juin.)

M. DOREYE propose de dire, *sera puni par un seul et même jugement.* (A.)

L'amendement de M. Fallon est rejeté; celui de M. Doreye est adopté. (P. V.)

« Art. 13. Dans le cas où la partie des rétri-» butions et amendes affectée aux frais généraux » de la garde cantonale serait insuffisante, le » conseil d'administration portera au budget qu'il » doit faire la somme nécessaire pour couvrir les » dépenses.

» La commission permanente du conseil pro-» vincial, après avoir approuvé ou arrêté définiti-» vement le budget, en répartira le montant entre » les communes du canton, en proportion du » nombre des gardes en service actif dans chacune » d'elles.

Digitized by Google

» Ces sommes seront ensuite remises au conseil » d'administration. » (A. C.)

M. LE GRELLE propose d'ajouter au § 1er de l'article 13 la phrase suivante :

« Telles qu'elles auront été votées par l'administration communale des localités qui comprendront un ou plusieurs cantons. »

De cette manière, dit-il, les caisses municipales ne seront pas à la merci des conseils provinciaux.

L'honorable membre propose ensuite de rédiger ainsi le § 2 :

« Lorsqu'un canton comprendra plusieurs communes, la commission permanente du conseil provincial approuvera ou arrêtera définitivement le budget et en répartira le montant entre les communes de ce canton, en proportion du nombre des gardes en service actif dans chacune d'elles. »

(J. B., 18 juin et A.)

M. DOREYE propose un amendement semblable, mais d'une rédaction différente.

(M. B. 18 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, combat l'amendement de M. Le Grelle. (E., 18 juin.)

Après une discussion assez vive et à laquelle prennent part un grand nombre de membres, les auteurs des amendements s'accordent entre eux et présentent la rédaction suivante :

« Dans le cas où la partie des rétributions et amendes affectée aux frais généraux de la garde cantonale, serait insuffisante, le conseil d'administration portera au budget qu'il doit faire la somme nécessaire pour couvrir les dépenses telles qu'elles auront été votées par l'administration communale des localités qui comprendront un ou plusieurs cantons.

» Lorsqu'un canton sera composé d'une ou plusieurs communes, la commission permanente du conseil provincial approuvera ou arrêtera définitivement le budget, et en répartira le montant entre les communes de ce canton, en proportion du nombre des gardes en service actif dans chacune d'elles.

» Ces sommes seront ensuite remises au conseil d'administration. » (M. B., 18 juin, et P. V.)

M. BRABANT propose un sous-amendement au premier paragraphe de l'amendement, qui consiste à substituer aux mots : *l'administration communale*, les mots : *le conseil communal.*

(M. B., 18 juin.)

M. LE GRELLE propose de dire : *conseil municipal des communes.* (M. B., 18 juin.)

Cette dernière rédaction est adoptée. (P. V.)

M. DOREYE propose de dire que la répartition prescrite par le § 2 sera faite *en proportion de la population de chacune d'elles.* (A.)

Cet amendement est rejeté. (M. B., 18 juin.)

M. LE BARON BEYTS voudrait qu'on dît : *en proportion du nombre des gardes qui doivent être habillés et équipés aux frais du public dans chacune d'elles.* (A.)

Cet amendement n'est pas appuyé.

(M. B., 18 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN appuie la rédaction proposée par la section centrale.

(E., 18 juin.)

M. BRABANT propose de dire : *en proportion des contributions directes payées dans chacune d'elles.*

La garde civique, dit-il, est principalement instituée pour veiller à la sûreté des personnes et des propriétés. Ce sont les propriétaires qu'elle protége plus spécialement. Si vous répartissez les frais en raison du nombre des gardes ou de la population, il arrivera qu'une commune riche qui compte peu de gardes ou d'habitants, payera moins qu'une commune pauvre qui en compte beaucoup. C'est en proportion des services qu'on reçoit de la garde civique que l'on doit contribuer à son entretien. Il arrive souvent que les propriétaires fonciers n'habitent pas la commune où la garde civique veille sur leurs propriétés.

(J. B., 18 juin, et A.)

L'amendement de M. Brabant est adopté.

(P.V.)

Le 3e paragraphe de l'article 13 ne donne lieu à aucune observation, (P. V.)

L'article amendé est ensuite mis aux voix et adopté. (P. V.)

« Art. 14. Les peines comminées par l'article 69 » du décret du 31 décembre sont remplacées par » les suivantes :

» 1° La réprimande avec ou sans mise à l'ordre;

» 2° Les gardes ou patrouilles extraordinaires;

» 3° Le logement extraordinaire des gens de » guerre, avec obligation de les nourrir sans avoir » droit à l'indemnité ordinaire : il ne pourra être » de plus de quatre hommes, ni se prolonger » au delà de huit jours ;

» 4° Une amende de 1 à 7 florins ou un empri- » sonnement de 1 à cinq jours ;

» 5° La dégradation.

» Le conseil de discipline pourra appliquer » pour la récidive l'une des peines portées aux » paragraphes 3, 4 et 5 du présent article. »

(A. C.)

Le n° 1° est mis aux voix et adopté. (P. V.)

M. DOREYE demande qu'on ajoute un para-

Digitized by Google

graphe entre le 1° et le 2°, ainsi le 2° devient le 3°; le 3° le 4°, et ainsi de suite. Le paragraphe additionnel consacrerait la peine de la double faction. On dirait : « 2° La double faction. »

(M. B., 18 juin, et A.)

Cet amendement est adopté. (P. V.)

Le n° 2° est mis aux voix et adopté. (P. V.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN propose d'ajouter au n° 3° de l'article, après ces mots : *sans avoir droit à l'indemnité ordinaire,* ceux-ci : *laquelle sera versée dans la caisse du conseil d'administration.* (A.)

L'amendement de M. Gendebien est adopté ainsi que le n° 3°. (P. V.)

Les n°s 4° et 5° sont ensuite mis aux voix et adoptés. (P. V.)

M. DOREYE propose un amendement au paragraphe dernier; il est ainsi conçu :

« Le conseil de discipline pourra, dans les cas prévus par les articles 70, 72, 73 et 74 de la loi du 31 décembre 1830, appliquer l'une ou simultanément deux des peines portées aux trois premiers numéros du présent article, et pour la récidive l'une des trois suivantes. » (A.)

M. DE ROUILLÉ propose un amendement conçu en ces termes :

« Le juge de paix du canton pourra appliquer pour la récidive l'une des peines portées par les paragraphes 3, 4 et 5 du présent article.

» Les individus composant un conseil de discipline seront passibles des mêmes peines lorsqu'ils manqueront sans motifs valables à une séance de ce conseil. » (A.)

M. BRABANT combat l'amendement de M. de Rouillé, et fait remarquer qu'il violerait toutes les règles de juridiction ; en effet, tandis que pour la première faute, le garde civique aurait la garantie de sept juges dont se compose un conseil, lorsqu'il se rendrait coupable de récidive et qu'il serait passible d'une peine plus forte, il perdrait cette garantie et pourrait être condamné par un seul juge.

(M. B., 18 juin.)

L'amendement de M. Doreye est adopté. (P. V.)

La première partie de celui de M. de Rouillé est rejetée. (P. V.)

M. JOTTRAND combat la deuxième partie de l'amendement de M. de Rouillé comme inutile; car, dit-il, le conseil de discipline peut prononcer des peines contre ceux de ses membres qui manqueraient à leur devoir, et le juge de paix n'est pas compétent et ne peut l'être dans ce cas ; mais il le serait bien moins si tout le conseil de discipline refusait de siéger. (M. B., 18 juin.)

Après une courte discussion, M. le chevalier *de Sauvage*, ministre de l'intérieur, propose de rédiger l'amendement en ces termes :

« Les membres du conseil de discipline seront passibles d'une amende de 1 à 7 florins, lorsqu'ils manqueront, sans motifs valables, à une séance du conseil. La peine, dans ce cas, sera prononcée par le tribunal de simple police du canton. »

(M. B., 18 juin, et A.)

Cet amendement est adopté ainsi que l'ensemble de l'article amendé. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de l'article 15, ainsi conçu :

« Art. 15. Le tirage au sort pour la composi- » tion du conseil de discipline se fera par le » bourgmestre de la commune, chef-lieu du can- » ton, en public et en présence d'un capitaine, » d'un lieutenant, d'un sous-officier, d'un caporal » et de deux gardes qu'il convoquera à cet effet. »

(E., 18 juin, et A. C.)

M. HENRI DE BROUCKERE fait observer que le sort n'est pas toujours un bon électeur ; il aimerait mieux que les membres du conseil de discipline fussent désignés par le chef de la garde ou par toute autre autorité, si on en trouvait de plus convenable pour cet objet. En effet, quelquefois le sort a désigné des hommes illettrés pour siéger au conseil, ou des personnes qui étaient fort éloignées du lieu de réunion et pour qui c'était une lourde charge que d'être obligées de s'y rendre. L'honorable membre propose en conséquence un amendement ainsi conçu :

« Le conseil de discipline, composé comme il est dit à l'article 79 du décret du 31 décembre 1830, sera à l'avenir désigné par le chef de la garde et renouvelé tous les trois mois. Il sera nommé de la même manière et aux mêmes époques un nombre égal de suppléants. »

(M. B., 18 juin, et A.)

Cet amendement est adopté et remplace l'article du projet. (P. V.)

« Art. 16. Les officiers, sous-officiers et capo- » raux élus conformément à l'article 5 du décret » du 18 janvier 1831, dans le premier ban de la » garde civique, ne peuvent conserver leurs grades, » en rentrant dans la garde sédentaire, que par » suite de réélection, et pour autant qu'il y ait des » places vacantes. » (A. C.)

M. CHARLES COPPENS demande la suppression des mots : *sous-officiers et caporaux.* (A.)

M. JOTTRAND propose d'amender l'article 16 de la manière suivante :

« Les officiers, sous-officiers et caporaux élus, conformément à l'article 5 du décret du 18 janvier 1831, dans le premier ban de la garde ci-

Digitized by Google

vique, conserveront leur grade en rentrant dans la garde sédentaire, jusqu'à l'expiration de la cinquième année de leur élection, et sont mis jusqu'à cette époque à la suite du bataillon dont ils font partie, si dans l'intervalle ils ne sont réélus dans la garde sédentaire. »

Il ne convient pas, dit-il, qu'après avoir été officiers en service actif, ils rentrent dans les rangs comme simples gardes et occupent un rang inférieur aux officiers de la garde sédentaire qui sont restés tranquillement chez eux. (J. B., 18 juin, et A.)

Cet amendement, combattu par MM. *Alexandre Rodenback* et *de Rouillé*, et défendu par MM. *Alexandre Gendebien* et *Henri de Brouckere*, est adopté après le rejet d'un amendement de M. Coppens; il remplace l'article du projet.

(M. B., 18 juin, et P. V.)

« Art. 17. Les places des officiers, sous-officiers » et caporaux de la garde sédentaire, passant, en » vertu de la loi, dans le premier ban, resteront » vacantes, ou ne seront remplies que provisoire- » rement; les titulaires les reprendront dès que » la garde cessera d'être divisée en bans; cette dis- » position ne leur donne point le droit de conser- » ver dans le premier ban le grade qu'ils avaient » dans la garde sédentaire. » (A. C.)

M. DE ROUILLÉ propose l'amendement suivant :

« Les officiers, sous-officiers et caporaux de la garde sédentaire, passant, en vertu de la loi, dans le premier ban, n'auront point le droit d'y conserver le grade qu'ils avaient dans la garde sédentaire. » (A.)

Cet amendement n'est pas appuyé.

(M. B., 18 juin.)

L'article est adopté. (P. V.)

« Art. 18. La liste des personnes appelées, » conformément à l'article 43 (deuxième para- » graphe) du décret du 31 décembre 1830, à faire » partie du premier ban, sera dressée d'office et » en double par les bourgmestres.

» Un de ces doubles sera envoyé au conseil can- » tonal, qui transmettra ensuite à ces fonction- » naires un extrait du procès-verbal des opéra- » tions du conseil, pour ce qui concerne leur » commune.

» Ce procès-verbal sera immédiatement com- » muniqué aux administrés de la manière pres- » crite par l'article 61 du présent décret, afin » qu'ils puissent réclamer, s'il y a lieu, contre les » décisions des conseils, conformément à l'article 8 » du décret du 18 janvier 1831. » (A. C.)

Cet article est adopté sans discussion.

(P. V.)

« Art. 19. Sont exemptés du service du *premier* » *ban*, en vertu de l'article 10 du décret du » 18 janvier 1831, les inscrits qui se trouvent » dans les cas suivants :

» 1° Celui qui n'a pas la taille de 1 mètre » 570 millimètres;

» 2° Celui atteint d'infirmités qui le rendent im- » propre au service;

» 3° Le fils unique légitime, soutien de ses pa- » rents, ou, s'ils sont décédés, de ses aïeuls;

» 4° Le frère unique ou demi-frère unique de » celui atteint de paralysie, de cécité, de dé- » mence complète, ou d'autres maladies ou infir- » mités qui puissent le faire considérer comme » perdu pour sa famille;

» 5° L'enfant unique légitime;

» 6° L'unique fils non marié d'une famille, nom- » mément s'il habite avec ses père et mère, ou le » survivant d'entre eux, s'il pourvoit à leur en- » tretien;

» 7° Celui des fils, ou, en cas de décès des pa- » rents, des petits-fils d'une veuve, ou d'une » femme légalement séparée, qui pourvoit à la » subsistance de sa mère ou grand'mère;

» 8° Celui des frères ou demi-frères d'orphe- » lins qui doit pourvoir à la subsistance de ses » frères et sœurs;

» 9° Le frère unique de celui ou de ceux qui se » trouvent en personne, ou par remplacement, en » *service actif* dans le *premier ban* de la garde » civique, ou dans la milice nationale, dans un » grade inférieur à celui de sous-lieutenant.

» Si dans une famille les fils sont en nombre » pair, il n'en sera appelé au service que la moi- » tié; si le nombre est impair, le nombre non ap- » pelé excédera d'un le nombre à appeler. Les » appels pour le service se feront l'année de l'in- » troduction du décret du 18 janvier, en com- » mençant par les moins âgés, de façon que c'est » le service du plus jeune qui procurera l'exemp- » tion à celui de ses frères immédiatement plus » âgé que lui, à moins que les intéressés ne dési- » rent un autre arrangement. Les années sui- » vantes, on suivra l'ordre établi par les lois sur » la milice. » (A. C.)

Après une longue discussion, cet article, dont le sens n'a pu être bien fixé, est renvoyé aux sections pour être examiné de nouveau.

(M. B., 18 juin, et P. V.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU VENDREDI 17 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre par laquelle M. Deswert donne sa démission. (M. B., 19 juin.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT invite la commission pour la vérification des pouvoirs des députés du district de Louvain, de pourvoir au remplacement du démissionnaire. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes;

MM. François Giamotte et Antoine Barbiaux se plaignent d'une interprétation ministérielle de l'article 10 du décret sur la garde civique.

M. Gambier fait des observations sur le budget du ministère des finances.

Le bourgmestre de Nyle déclare qu'il adhère à la pétition de Lierre relative au grand canal du Nord.

Le bourgmestre et quinze habitants de Bouillon font des observations relatives à la législation existante sur le transit des marchandises.

Le bourgmestre et le secrétaire d'Iteghem déclarent adhérer à la pétition de Lierre relative au grand canal du Nord. (M. B., 19 juin, et P. V.)

Ces pétitions sont renvoyées à la commission. (P. V.)

M. Joseph Mosmans, à Venloo, demande des lettres de naturalisation.

MM. Martin et Lambert de Leeuw, à Liége, demandent des lettres de grande naturalisation. (P. V.)

Ces demandes sont renvoyées à la commission spéciale. (P. V.)

M. Konen fait hommage au congrès d'une carte du grand-duché de Luxembourg. (P. V.)

Dépôt à la bibliothèque. (P. V.)

Rapport sur la proposition concernant l'exportation des avoines.

M. ZOUDE (de Saint-Hubert) fait le rapport de la section centrale sur la proposition de MM. Meeûs et Lecocq, tendant à lever la prohibition d'exporter l'avoine (1).

Les conclusions de ce rapport seront discutées le jour qui sera fixé ultérieurement. (P. V.)

Motion d'ordre.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture de la proposition suivante :

« Un grand nombre de membres du congrès étant absents, et les questions les plus graves pouvant s'élever, on demande que l'appel nominal soit fait, et que les noms des absents sans congé soient insérés dans le *Moniteur belge*, par désignation de province.

» G. DE JONGHE, D'ELHOUNGNE, ÉMILE D'OULTREMONT, A. LEFEBVRE, VAN INNIS, Baron VERSEYDEN DE VARICK, le marquis DE RODES, DE SEBILLE, VERWILGHEN, GÉRARD LE GRELLE. » (E., 19 juin, et A.)

M. DE ROBAULX : Dans tous les journaux; nous ne connaissons pas le *Moniteur*. (E., 19 juin.)

M. VAN MEENEN : Si cette proposition était adoptée, il conviendrait de fixer une heure pour l'appel nominal; car, lorsque les séances commencent à dix heures, il est tels membres très-

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 153.

Digitized by Google

assidus d'ailleurs, qui, comme moi, par exemple, peuvent être empêchés de se rendre dès le commencement et qui viendraient plus tard; ceux-là ne négligent souvent un devoir que pour vaquer à un autre aussi important. Il faudrait donc fixer une heure pour l'appel nominal, ou faire l'appel au commencement et à la fin de chaque séance. (M. B., 19 juin.)

MM. CAMILLE DE SMET et **PIRSON** proposent de faire imprimer tous les jours les listes de présence. (M. B., 19 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH: Je m'oppose à la proposition de M. Pirson; il y a une foule de membres qui viennent signer la liste de présence et qui partent ensuite. (M. B., 19 juin.)

M. JEAN GOETHALS pense qu'en adoptant la proposition telle qu'elle est présentée, on n'atteindrait pas un but utile. Il fait valoir quelques raisons à l'appui de son opinion. (E., 19 juin.)

M. DE ROBAULX, s'emparant des mêmes raisons, en tire une conclusion contraire. (E., 19 juin.)

M. TRENTESAUX : On n'atteindra pas le but qu'on se propose si l'on se contente d'imprimer la liste de présence, car il y a des membres absents par congé qui seront confondus avec les membres absents sans congé. (M. B., 19 juin.)

M. LE COMTE DE QUARRÉ : On pourrait imprimer en même temps la liste des membres absents par congé. (M. B., 19 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII: Je proposerai un expédient qui concilie tout. Le bureau tiendra note des absents par congé; il vérifiera la liste de présence et ne fera publier que les noms de ceux qui sont absents sans avoir le droit de l'être. (*Appuyé! appuyé!*)

(M. B., 19 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je demande la suppression des mots : *Moniteur belge*, et leur remplacement par ceux-ci : *tous les journaux*. Le *Moniteur* est comme les autres. (*Appuyé.*)

(E., 19 juin.)

M. CLAES (de Louvain) : Je demande que l'insertion ait lieu au *Moniteur;* les autres journaux pourraient ne pas vouloir publier la liste, et il faut que les noms des absents soient connus.

(M. B., 19 juin.)

M. D'ELHOUNGNE : Le *Moniteur belge* n'a pas une existence assurée; il est encore fort peu répandu. Ce n'est qu'un projet qui subira son sort lors de la discussion du budget; il ne faut donc pas se contenter d'ordonner l'insertion dans ce journal. Je demande qu'il soit dit : *dans tous les journaux*, au lieu de : *dans le Moniteur*. Les autres journaux auront assez de patriotisme, je n'en doute pas, pour s'empresser de faire cette publication. (M. B., 19 juin.)

M. LE PRÉSIDENT divise la proposition ; il met aux voix la première partie. (E., 19 juin.)

Personne ne se lève. (E., 19 juin.)

M. CONSTANTIN RODENBACH demande la priorité en faveur de la rédaction de M. Charles Vilain XIIII. (E., 19 juin.)

Après quelques explications, cette rédaction est adoptée dans les termes suivants :

« Il sera fait un appel nominal : le bureau » tiendra note des membres absents sans congé; » il communiquera cette note à *tous les jour-* » *naux*, pour être rendue publique. »

(E., 19 juin, et P. V.)

Une commission est nommée pour examiner la loi sur les distilleries. (E., 19 juin.)

M. DE ROBAULX demande que le travail de cette commission ne soit pas présenté avant huitaine, afin que les intéressés, qui déjà ont été réunis sous la présidence de M. de Brouckere, puissent soumettre leurs observations, résultat de leurs délibérations. (E., 19 juin.)

Cette proposition est adoptée. (E., 19 juin.)

Suite de la discussion du projet de décret modifiant les décrets sur la garde civique.

L'ordre du jour est la suite de la discussion du projet de décret sur la garde civique.

(M. B., 19 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT fait, au nom de la section centrale, un rapport sur les dispositions de l'article 19 du projet de décret sur la garde civique, qui avait été renvoyé hier aux sections. Il en propose une nouvelle rédaction. (P. V.)

M. LE GRELLE : Je prie l'assemblée de me permettre de lui dire un mot sur une réflexion que je fais à l'instant. Un magistrat qui ferait partie du premier ban de la garde civique, et qui par patriotisme voudrait aller combattre avec ce premier ban s'il était mobilisé, perdrait-il sa place? (*Non! non!*) (M. B., 19 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Ce cas est prévu par l'article 7 du décret du 18 janvier 1831. (M. B., 19 juin.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, vous avez adopté hier un article qui a donné occasion à quelques officiers de santé de venir ce matin réclamer contre cet article; et si l'assemblée me le permet, je lui ferai quelques observations sur cet article. C'est l'article 6 du projet, qui présente de graves

Digitized by Google

inconvénients. On a décidé dans cet article que les officiers de santé porteraient, outre les marques distinctives des officiers de la garde civique, une palme brodée en laine rouge sur le collet de la blouse. Ces messieurs m'ont fait observer que la blouse, les aiguillettes et le shako formaient l'ensemble d'un costume fort incommode pour les opérations; de plus, ils auraient voulu que les dénominations en usage aujourd'hui fussent substituées aux dénominations depuis longtemps abandonnées de chirurgien-major, aide chirurgien-major, etc. En conséquence, je proposerai de substituer à l'article 6 une disposition ainsi conçue :

« Les officiers de santé de la garde civique sont assimilés, quant aux grades et aux titres, aux officiers de santé de l'armée.

» Ils portent le même uniforme.

» Il y a un médecin principal pour les quatre légions, un médecin de légion et un médecin de bataillon. » (M. B., 19 juin.)

M. CONSTANTIN RODENBACH : J'ai proposé des amendements à peu près semblables. (M. B., 19 juin.)

M. DE ROBAULX : Je dois finir de m'expliquer, à moins que le préopinant ne veuille encore ici avoir la priorité. (M. B., 19 juin.)

M. CONSTANTIN RODENBACH : L'usage est de déposer sur le bureau les propositions que l'on veut faire; j'ai déposé mes amendements, ce que le préopinant n'a pas fait, je demande qu'il en soit donné lecture. (M. B., 19 juin.)

M. DE ROBAULX à M. le président, qui se prépare à lire l'amendement de M. Rodenbach : Accordez-vous la priorité au préopinant? (M. B., 19 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Je l'accorde à qui doit l'avoir d'après le règlement. Voici le *premier amendement* de M. Rodenbach :

« Je demande que l'article 6 soit supprimé, parce qu'il appartient au pouvoir exécutif, et non à la législation, de désigner les uniformes. En cas de décision négative, je demande que l'uniforme des officiers de santé attachés à la garde civique soit semblable à celui qui est adopté pour l'armée. »

Deuxième amendement. « Je demande que les dénominations de chirurgien-major, aide chirurgien-major et sous-aide-major soient supprimées et remplacées, comme dans l'armée, par celles de médecin de légion, médecin de bataillon et médecin adjoint. » (M. B., 19 juin.)

M. LE PRÉSIDENT pose la question préalable de savoir si l'assemblée veut revenir sur la décision prise. (E., 19 juin.)

L'assemblée se prononce pour l'affirmative. (P. V.)

M. CONSTANTIN RODENBACH soutient que, dans tout gouvernement représentatif, la désignation de l'uniforme appartient au pouvoir exécutif, et que par conséquent le congrès doit abandonner au gouvernement le soin de désigner l'uniforme des officiers de santé de la garde civique. (J. B., 19 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE : C'est une erreur, vous avez déjà désigné précédemment dans le décret du mois de janvier l'uniforme des gardes civiques. Je dois avouer, quant à moi, que je verrais avec déplaisir les officiers de santé se dépouiller de cette blouse que l'héroïsme de tant de braves patriotes a ennoblie. (J. B., 19 juin.)

M. DE ROBAULX : Il y a un moyen de concilier les deux opinions; loin de me prononcer contre la blouse nationale, je ne demande que la suppression des aiguillettes, laissant le surplus au pouvoir exécutif. (E., 19 juin.)

M. DE ROUILLÉ croit les fonctions de médecin principal inutiles. (J. B., 19 juin.)

M. DE ROBAULX : Il faut bien qu'il y ait des chefs auxquels on puisse s'adresser. (J. B., 19 juin.)

M. LE BARON BEYTS : Je ne vois là dedans que la manie de réglementer. Les services que rend un médecin s'étendent à chaque malade; le médecin principal peut-il dire aux autres : Vous traiterez cet individu de cette manière? S'il ne le peut, en quoi consisteront ses fonctions? (J. B., 19 juin.)

Après une assez vive discussion, on accorde la priorité à l'amendement de M. de Robaulx. (M. B., 19 juin.)

M. DE BROUCKERE demande la division de cet amendement. (P. V.)

La première partie de l'amendement est mise aux voix et adoptée. (P. V.)

La seconde : « Ils portent le même uniforme, » est mise aux voix. (M. B., 19 juin.)

DE TOUTES PARTS : La blouse! la blouse! (*Applaudissements.*) (M. B., 19 juin.)

La seconde partie est rejetée. (P. V.)

Il en est de même de la troisième. (P. V.)

On décide également que la partie finale de l'article primitif sera conservée en ces termes :

« Ils porteront, outre les marques distinctives » attribuées aux officiers de la garde civique, une » palme brodée en laine rouge sur le collet de la » blouse. » (P. V.)

On revient à l'article 19 du projet.

« Art. 19. Sont seuls exemptés du service du » premier ban, en vertu de l'art. 10 du décret du

Digitized by Google

» 18 janvier 1831, les inscrits qui se trouvent » dans les cas suivants, aussi longtemps que les » causes existeront. » (M. B., 19 juin, et A. C.)

Ce paragraphe est mis aux voix et adopté sans discussion. (P. V.)

L'assemblée adopte successivement les nos 1° et 2°, qui sont ainsi conçus :

« 1° Celui qui n'a pas la taille de 1 mètre 570 » millimètres ;

» 2° Celui atteint d'infirmités qui le rendent » impropre au service. » (P. V.)

« 3° Le fils unique légitime, soutien de ses pa- » rents, ou, s'ils sont décédés, de ses aïeuls ou du » survivant. » (M. B., 19 juin.)

M. JEAN GOETHALS demande la suppression des mots : *soutien de ses parents*, etc. ; il arrive fréquemment, dit-il, que le fils unique qui n'a plus de parents doit soutenir l'honneur et le nom de sa famille, qu'il a des sœurs à entretenir. (J. B., 19 juin, et A.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT, rapporteur : Ces observations sont justes, mais la garde civique n'est mobilisée que lorsque la patrie manque de bras pour la défendre, ce n'est pas alors le moment de multiplier les exemptions. (J. B., 19 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE combat aussi l'amendement de M. Goethals. (M. B., 19 juin.)

Cet amendement est rejeté. (M. B., 19 juin.)

Le n° 3° est adopté. (P. V.)

« 4° Le frère unique ou demi-frère unique de » celui atteint de paralysie, de cécité, de démence, » ou d'autres maladies ou infirmités qui puissent » le faire considérer comme perdu pour sa famille. » (M. B., 19 juin.)

Ce paragraphe est adopté sans discussion. (P. V.)

« 5° L'enfant unique légitime. » (M. B., 19 juin.)

M. FRANSMAN propose d'ajouter : *s'il pourvoit à l'entretien de ses parents.* (M. B., 19 juin.)

M. LE PRÉSIDENT fait remarquer que cela rentrerait dans le n° 3° qui est adopté. (M. B., 19 juin.)

M. JACQUES propose de dire : *le descendant unique légitime d'une personne vivante.* C'est, dit-il, afin qu'il soit bien entendu que celui-là ne sera pas exempt par cela seul qu'il sera enfant unique, mais qu'il faudra en outre que ses père ou mère soient vivants. (M. B., 19 juin, et A.)

M. LE GRELLE : Mais c'est évident ; on n'est enfant que lorsqu'on a des parents. (M. B., 19 juin.)

L'amendement de M. Jacques est rejeté. (P. V.)

M. PIRSON : Cette exemption existe dans la loi sur la milice, et elle a excité beaucoup de plaintes. Il faudrait au moins distinguer, car l'enfant unique peut avoir des parents qui n'ont pas besoin de son secours, et qui peuvent lui mettre un remplaçant. (J. B., 19 juin.)

M. TRENTESAUX : Les personnes dans l'aisance sont en petit nombre. En n'exemptant pas l'enfant unique, dans quelque rang de la société qu'il soit placé, vous blessez tous les sentiments naturels. (J. B., 19 juin.)

MM. CLAES, SIMONS et **DEREYE** parlent également pour le n° 5°. (M. B., 19 juin.)

Le n° 5° est adopté. (P. V.)

M. JACQUES demande que son observation soit insérée au procès-verbal. (M. B., 19 juin.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

Les nos 6°, 7° et 8° sont adoptés sans discussion ; en voici les termes :

« 6° L'unique fils non marié d'une famille, s'il » habite avec ses père et mère, ou le survivant d'en- » tre eux, et qu'il pourvoie par son travail à leur » entretien ;

» 7° Celui des fils ou, en cas de décès des pa- » rents, des petits-fils d'une veuve, ou d'une » femme légalement séparée, qui pourvoit à la sub- » sistance de sa mère ou grand'mère ;

» 8° Celui des frères ou demi-frères d'orphelins » qui pourvoit à la subsistance d'un ou de plusieurs » de ses frères et sœurs. » (P. V.)

La discussion s'ouvre sur le n° 9°, ainsi conçu :

« Le frère unique de celui ou de ceux qui se » trouvent en personne ou par remplacement, soit » dans la milice nationale, dans un grade inférieur » à celui de sous-lieutenant, soit en service actif » dans le premier ban de la garde civique, ou qui » sont décédés au service, ou qui ont été congédiés » pour défauts corporels contractés dans le ser- » vice. » (M. B., 19 juin.)

M. SIMONS propose de substituer aux mots : *dans la milice nationale ;* les mots : *dans l'armée de terre ou de mer.* (J. B., 19 juin.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

M. CLAES (de Louvain) : Je demande aussi que ceux qui servent en qualité de volontaires exemptent leur frère unique, aussi bien que ceux qui servent pour leur compte ou comme remplaçants. (M. B., 19 juin.)

PLUSIEURS VOIX : Mais c'est évident. (M. B., 19 juin.)

M. CLAES (de Louvain) : J'insiste sur ce point parce que M. le ministre de l'intérieur m'a dit que les volontaires n'exempteraient pas leurs frères.

Digitized by Google

(*Tous les regards se portent vers M. de Sauvage, comme pour lui demander son opinion.*)

(M. B., 19 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Pardon, je n'écoutais pas la discussion. (*On rit.*) (M. B., 19 juin.)

M. DE ROBAULX : On ne parle dans le n° 9° que de ceux qui servent dans le premier ban; mais le deuxième ban peut être mobilisé; ne faudrait-il pas que, si cela se réalisait, cette faveur fût accordée à ceux qui auraient un frère servant dans le deuxième ban? (M. B., 19 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT, rapporteur : C'est juste.

(M. B., 19 juin.)

M. DE ROBAULX : Je propose donc au lieu de : *dans le premier ban*, de dire : *le frère de celui qui est en activité dans la garde civique.*

(M. B., 19 juin.)

M. VAN MEENEN : *Dans la garde civique mobilisée*, faudra-t-il dire. (*Appuyé.*) (M. B., 19 juin.)

L'amendement de M. de Robaulx est adopté.

(M. B., 19 juin.)

M. JEAN GOETHALS demande qu'on ajoute aux mots *frère unique*, les mots : *ou demi-frère unique.* (M. B., 19 juin.)

Cette addition est adoptée. (P. V.)

M. JEAN GOETHALS propose encore d'ajouter, après les mots : *ou par remplacement*, ceux-ci : *ou par substitution.* (J. B., 19 juin.)

Cet amendement est rejeté. (J. B., 19 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN demande la suppression des mots, *dans un grade inférieur à celui de sous-lieutenant.* Il ne faut pas, dit-il, punir un frère de ce que son frère aura mérité, par sa bonne conduite ou sa bravoure, le grade de sous-lieutenant. (M. B., 19 juin.)

Cet amendement, combattu par M. le chevalier de Theux de Meylandt, rapporteur, est adopté.

(M. B., 19 juin, et P. V.)

M. LE BARON BEYTS propose un changement de rédaction qui est adopté, en sorte que le 1er paragraphe du n° 9° se trouve ainsi conçu, par suite des amendements adoptés.

« 9° Le frère ou demi-frère unique de celui ou » de ceux qui se trouvent, en personne ou par rem- » placement, soit dans l'armée de terre ou de mer, » soit en service actif dans le premier ban de la » garde civique.

» Il en est de même du frère ou demi-frère de » celui ou de ceux qui sont décédés au service ou » qui ont été congédiés pour défauts corporels » contractés dans le service. »

(M. B., 19 juin, et P. V.)

M. LE PRÉSIDENT lit ensuite les §§ 2 et 3 du n° 9° qui sont adoptés sans amendements de la manière suivante :

« Si dans une famille les fils sont en nombre » pair, il n'en sera appelé au service que la moi- » tié; si le nombre est impair, le nombre non » appelé excédera d'un le nombre à appeler.

» Les appels pour le service se feront l'année » de l'introduction du décret du 18 janvier, en » commençant par les moins âgés, de façon que » c'est le service du plus jeune qui procurera » l'exemption à celui de ses frères immédiate- » ment plus âgé que lui, à moins que les intéres- » sés ne désirent un autre arrangement. Les an- » nées suivantes, on suivra l'ordre établi par les » lois sur la milice. » (M. B., 19 juin, et P. V.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT, rapporteur, propose un paragraphe ainsi conçu :

« Les exemptions ci-dessus mentionnées ne » comptent qu'autant que la garde soit mobilisée » ou mise en activité. » (A.)

Cette disposition est adoptée. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose une disposition additionnelle conçue en ces termes :

« Les gardes qui contracteraient mariage après leur inscription pour le premier ban, continueront à en faire partie jusqu'à l'époque où le conseil cantonal devra s'assembler conformément à l'art. 2 du présent décret. » (A.)

M. DE ROUILLÉ demande de remplacer la dernière partie de l'article, à partir de ces mots : *jusqu'à l'époque où le conseil*, etc., par ceux de : *jusqu'à l'époque fixée par l'art. 12 de la loi du 31 décembre 1830 pour le renouvellement des contrôles.* (A.)

M. JEAN GOETHALS propose un amendement semblable au fond, quoique d'une rédaction différente. (M. B., 19 juin.)

M. FRANSMAN : Il peut arriver que le conseil cantonal ne s'assemble qu'au bout de quelques mois; si le garde est obligé de rester au service, il peut différer son mariage, et il peut en résulter de graves inconvénients. (J. B., 19 juin.)

M. SIMONS propose l'article additionnel suivant :

« Le mariage exempte du service du premier ban de la garde civique, n'importe à quelle époque il ait été contracté. » (A.)

Après une assez vive discussion, on met aux voix l'amendement de M. Simons. Deux épreuves sont douteuses; à la troisième, l'amendement est rejeté. (M. B., 19 juin, et P. V.)

L'amendement proposé par M. de Rouillé est

Digitized by Google

pareillement rejeté, ainsi que celui proposé par M. Goethals : celui de M. de Brouckere est adopté. (P. V.)

Avant de voter sur l'ensemble de l'article, M. *Alexandre Gendebien* propose d'ajouter au n° 5° une disposition ainsi conçue :

« Il ne jouira de cette exemption qu'à la condition de verser dans la caisse de l'administration de la garde civique une somme égale à toutes contributions foncières, personnelles et mobilières, payées par lui ou par ses parents. »

Il est évident, dit l'honorable membre, que celui qui a de la fortune doit contribuer par de l'argent quand il ne contribue pas par des services personnels. (M. B., et J. B., 19 juin.)

M. DOREYE : Il est rare que les fils de famille aient une fortune en propre ; ce seront le plus souvent les parents qui devront supporter la charge. D'ailleurs, ceux qui ont obtenu leur exemption ne sont pas dégagés de toute contribution : il y a des dispositions formelles qui obligent les familles où il n'y a pas d'individus faisant le service de la garde civique, à contribuer aux frais de cette garde. (J. B., 19 juin.)

L'amendement de M. Alexandre Gendebien est rejeté. (P. V.)

M. LE BARON BEYTS propose d'exempter aussi du service du premier ban de la garde civique : *les marins absents dans un voyage maritime de long cours.* (M. B., 19 juin.)

Cette exemption est adoptée et formera le n° 3° de l'article. (P. V.)

On vote sur l'ensemble de l'article 19, qui est adopté. (P. V.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

SÉANCE

DU SAMEDI 18 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. **RAIKEM**, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal ; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. de Tiecken de Terhove annonce que des motifs de santé seuls le retiennent loin du congrès. (M. B., 20 juin.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. l'abbé Dehaerne demande un congé de dix jours. (M. B., 20 juin.)

Ce congé est accordé. (P. V.)

M. Jaminé demande un congé de dix jours. L'honorable membre en a besoin pour vaquer à sa profession d'avocat, qui lui sert à entretenir sa famille, composée de vingt-six personnes. (M. B., 20 juin.)

M. CLAES (de Louvain) appuie la demande de M. Jaminé : il rappelle que cet honorable membre est resté enfermé dans Maestricht jusqu'au mois d'avril, et qu'il s'en est échappé à cette époque pour venir siéger au congrès. (M. B., 20 juin.)

Le congé est accordé. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Les gardes des phares d'Ostende demandent à être exemptés du service de la garde civique.

M. Stiers demande l'organisation immédiate du jury.

Plusieurs habitants de Ruysbrouck présentent des réflexions pour faire sentir au congrès la nécessité de reviser le principe de la loi électorale. (M. B., 20 juin, et P. V.)

Digitized by Google

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

Rapport d'une commission de vérification des pouvoirs.

M. PIRSON, rapporteur de la commission chargée de la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par la province de Liége, propose l'admission de M. Hyacinthe Cartuyvels en remplacement de M. de Selys Longchamps, député démissionnaire du district de Waremme.

(M. B., 20 juin.)

Cette admission est prononcée. (P. V.)

Renouvellement du bureau du congrès national.

M. LE PRÉSIDENT : L'ordre du jour est le renouvellement du bureau. Je vais tirer au sort les quatre bureaux de scrutateurs.

Premier bureau : MM. Nalinne, Constantin Rodenbach, Morel-Danheel, Pirmez.

Deuxième bureau : MM. le baron de Sécus (père), Nopener, Domis, Claes (d'Anvers).

Troisième bureau : MM. le comte de Bergeyck, Gendebien (père), Demelin, Delwarde.

Quatrième bureau : MM. Rosseeuw, le baron de Woelmont, Lefebvre, Pirson. (P. V.)

Un huissier fait courir l'urne.

Nomination du président.

Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :

Nombre des votants :	109	
M. de Gerlache a obtenu	82	suffrages.
M. Raikem,	27	(P. V.)

M. RAIKEM, *vice-président :* Vu le résultat du scrutin, je proclame M. de Gerlache président.

(M. B., 20 juin.)

Nomination des vice-présidents et des secrétaires.

On procède à la nomination de deux vice-présidents et de quatre secrétaires. (M. B., 20 juin.)

Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

Pour la vice-présidence.

M. Raikem a obtenu	86	suffrages.
M. Destouvelles,	74	»
M. Alexandre Gendebien,	20	»

En conséquence les deux premiers sont proclamés vice-présidents du congrès national. (P. V.)

Pour les fonctions de secrétaires.

M. Liedts a obtenu	86	suffrages.
M. le vicomte Charles Vilain XIIII,	82	»
M. Henri de Brouckere,	82	»
M. Nothomb,	65	»

En conséquence ils sont proclamés secrétaires du congrès national. (P. V.)

Suite de la discussion du projet de décret modifiant les décrets sur la garde civique.

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion du projet de décret relatif à la garde civique.

(M. B., 20 juin.)

« Art. 20. Les exemptions mentionnées à l'article précédent ne seront accordées qu'à ceux » qui réunissent les conditions imposées par les » lois sur la milice nationale, et sur la production » des certificats et autres pièces prescrites par ces » lois. Ces certificats ne subiront d'autres changements que ceux nécessités par la différence » des deux institutions. » (A. C.)

M. BOREYE présente un amendement qui est rejeté. (P. V.)

M. LE BARON BEYTS demande la suppression des mots : *qui réunissent les conditions imposées par les lois sur la milice nationale.* (A.)

Cet amendement est rejeté. (P. V.)

L'article du projet de la section centrale est adopté. (P. V.)

« Art. 21. Avant de remettre les certificats » aux conseils cantonaux, les administrations » locales en afficheront la liste. » (A. C.)

Cet article est adopté. (P. V.)

« Art. 22. La commission permanente du conseil provincial annulera toutes les exemptions » qui auraient été indûment accordées par suite » d'une interprétation contraire à celle donnée » par l'article 19 du présent décret. » (A. C.)

M. JEAN GOETHALS propose cette addition :

« Seront placées dans l'exemption temporaire de l'article 5 de la loi du 31 décembre les personnes préposées à l'enseignement public dans toutes les écoles inférieures, moyennes et supérieures, pour autant que ces établissements soient fréquentés par plus de vingt élèves. »

Beaucoup de conseils cantonaux, dit l'honorable membre, n'ont su comment interpréter l'article 5 de la loi du 31 décembre; on a cru que les préposés à l'enseignement, dont les établissements

Digitized by Google

étaient sous la surveillance du gouvernement, seraient seuls exemptés. Mon amendement tend à lever le doute en étendant l'exemption à tous les préposés indistinctement. (J. B., 20 juin, et A.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : La loi que cite le préopinant a eu pour but de n'exempter que les employés indispensables au service public. Le préopinant crée une nouvelle exemption ; si on l'admet, on verra le juge dans les rangs de la garde, tandis que le préposé à une école gardienne qui comptera vingt enfants de trois ou quatre ans, sera exempt. (J. B., 20 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT demande que l'article additionnel soit adopté, sauf à l'assemblée à le placer près d'un autre article. (E., 20 juin.)

L'addition de M. Goethals est rejetée. (P. V.)

M. CHARLES COPPENS présente un article additionnel ainsi conçu :

« Une fois que le premier ban est mobilisé, le remplacement ne peut plus avoir lieu qu'avec l'autorisation du gouvernement, et pour des motifs très-graves.

» La demande en remplacement ne peut suspendre le départ, ni être un motif pour quitter le corps.

» L'examen des remplaçants se fera par la commission permanente du conseil provincial. »

(A.)

Cette disposition est rejetée. (P. V.)

M. DE BOUILLÉ propose de rédiger l'article 12 de la manière suivante :

« La commission permanente du conseil provincial annulera toutes les décisions contraires aux dispositions de la loi. » (P. V. et A.)

Cette rédaction est adoptée. (P. V.)

« Art. 23. Tous les articles des décrets du » 31 décembre 1830 et du 18 janvier 1831, con- » traires aux dispositions du présent décret, sont » abrogés. » (A. C.)

Cet article est adopté. (P. V.)

M. JACQUES propose l'addition suivante :

« Les gardes civiques des deuxième et troisième bans ne seront assujettis à l'uniforme que lorsqu'ils recevront des armes, excepté dans les villes où la garde est chargée d'un service journalier. » (A.)

Cette disposition est rejetée. (P. V.)

M. ALEXANDRE RODENBACH propose une disposition additionnelle ainsi conçue :

« Un armurier sera attaché à chaque légion de la garde civique ; il recevra la solde en temps de guerre et la demi-solde en temps de paix. »

(A.)

Cet amendement est rejeté. (P. V.)

M. CONSTANTIN RODENBACH propose l'addition suivante :

« Les officiers de santé seront nommés par le pouvoir exécutif d'après une liste double de candidats présentée par l'état-major de chaque légion.

» Les chirurgiens-majors devront être docteurs en médecine ou en chirurgie. »

Il est très-difficile, dit-il, à un garde civique de connaître les capacités du candidat, tandis que le pouvoir exécutif peut prendre tous les renseignements désirables. D'un autre côté, on a vu qu'une foule d'hommes, distingués par leurs ouvrages ou par leur nombreuse clientèle, ont été écartés par des intrigues pour favoriser des officiers de santé sortis récemment de l'école. Du reste, d'après les lois actuellement en vigueur, il n'appartient qu'aux docteurs de faire les grandes opérations.

(J. B., 20 juin, et A.)

M. CHARLES DE BROUCKERE combat la proposition de M. Constantin Rodenbach : il pense que les officiers de santé sont forcés d'être aussi instruits dans les sciences médicales et chirurgicales que les docteurs en médecine ; et que les examens que les officiers doivent passer devant la commission médicale provinciale sont plus rigoureux que les examens devant les universités : enfin l'orateur déclare que s'il avait l'honneur de commander une légion, il préférerait des officiers de santé connus dans le pays sous le nom d'officiers de santé du *plat pays* aux docteurs en médecine. (E., 20 juin.)

M. CONSTANTIN RODENBACH réfute M. Charles de Brouckere, et répète que les officiers de santé, aux termes des lois et ordonnances, n'ont pas le droit de faire les grandes opérations, et qu'il est important pour l'armée d'avoir des docteurs. (E., 20 juin.)

M. DE ROBAULX : Si je combats la proposition, c'est parce que je trouve qu'il est plus juste que ceux qui doivent recevoir les soins d'un officier le choisissent eux-mêmes. (J. B., 20 juin.)

La proposition de M. Constantin Rodenbach est rejetée. (P. V.)

M. DOREYE présente une longue suite d'amendements dont il est donné lecture.

(E., 20 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE demande que ces amendements soient mis séparément en discussion. (E., 20 juin.)

M. DE ROBAULX pense que parmi les dispositions soumises il en est qui méritent d'être mûrement méditées, ne serait-ce que celle qui sépare le premier ban des deux autres. (E., 20 juin.)

Digitized by Google

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT demande la question préalable, parce que les amendements touchent à un grand nombre d'articles déjà adoptés. (E., 20 juin.)

M. DOREYE croit que, sans revenir sur des dispositions arrêtées, on peut, en matière légale, chercher à rectifier autant que possible, surtout quand on fait une loi d'une application usuelle. (E., 20 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE appuie la question préalable. (E., 20 juin.)

Elle est adoptée. (P. V.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT propose l'article suivant :

« Le présent décret ne déroge pas à l'article 101 du décret du 31 décembre 1830. »

On pourrait prétendre, dit-il, que la révision qui doit avoir lieu avant le 31 décembre 1832 a été faite. (J. B., 20 juin, et A.)

M. DE ROBAULX : Il est inutile de dire que telle loi déroge ou ne déroge pas à aucune autre. (J. B., 20 juin.)

L'article additionnel est rejeté. (P. V.)

L'assemblée décide que le projet sur l'élection aux divers grades formera un décret séparé. (J. B., 20 juin.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret : 105 membres répondent à l'appel ; 48 votent *pour*, 57 *contre* ; en conséquence le décret est rejeté. (*Sensation.*) (P. V.)

Ont voté *contre* : MM. Jacques, Alexandre Rodenbach, Du Bus, Defacqz, le chevalier de Theux de Meylandt, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Bredart, Olislagers de Sipernau, Fleussu, le baron de Viron, Joos, Alexandre Gendebien, Van Snick, Blargnies, Doreye, le vicomte Charles Vilain XIIII, Watlet, le comte de Bocarmé, Charles de Brouckere, Simons, Henry, le baron Van Volden de Lombeke, Constantin Rodenbach, Jottrand, Seron, Buylaert, Raikem, Maclagan, Dams, Eugène de Smet, Domis, Marcq, de Labeville, Van Meenen, l'abbé Boucqueau de Villeraie, le comte de Quarré, Coppieters, de Robaulx, Helias d'Huddeghem, Delwarde, Rosseeuw, le vicomte Desmanet de Biesme, Masbourg, Coppens, Vandenhove, Pirmez, Barbanson, Liedts, le baron Beyts, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, Fransman, Picquet, d'Elhoungne, le baron de Terbecq, le comte de Bergeyck, le comte d'Ansembourg, Meeûs. (M. B., 20 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE expose l'urgence d'un décret qui remplacera celui qui vient d'être rejeté. (E., 20 juin.)

M. DE ROBAULX pense que, pour accélérer le travail et le coordonner, il faut nommer une commission, qui sera chargée de la refonte des lois déjà portées sur la garde civique, d'y remplir les lacunes et d'en faire une seule loi, dans laquelle se trouveront toutes les dispositions. (E., 20 juin.)

M. DOREYE appuie cette proposition. (E., 20 juin.)

MM. JOTTRAND et **LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT** la combattent. (E., 20 juin.)

M. FRISON demande que M. le ministre de l'intérieur, qui a assisté aux discussions, soit chargé de présenter un nouveau projet. (E., 20 juin.)

MM. DOREYE et **DE ROBAULX** développent de nouveau leur proposition. (E., 20 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, pense qu'il faut renvoyer le projet à la section centrale ; car s'il se présentait un nouveau projet, il reviendrait à cette section, qui l'amenderait, ce qui demanderait un double temps. (E., 20 juin.)

D'autres orateurs prennent la parole. (E., 20 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose de renvoyer le projet à la section centrale, qui déjà s'est occupée du même objet. (E., 20 juin.)

Cette proposition est adoptée ; la section centrale est chargée de présenter un nouveau projet renfermant les modifications jugées nécessaires sur la garde civique. (P. V.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU LUNDI 20 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. **RAIKEM**, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

UN DES SECRÉTAIRES présente l'analyse des pétitions suivantes :

M. Petit, à Bruxelles, demande des lettres de naturalisation.

MM. Théodore Herrebrand et Philippe Scharff font la même demande. (P. V.)

Ces pétitions sont renvoyées à la commission des naturalisations. (P. V.)

Le chevalier Vana, chef des réfugiés italiens, demande des instructions relativement aux pièces à produire pour toucher l'indemnité de route que le ministre de l'intérieur est autorisé à leur accorder.

M. Haems, à Saint-Gilles-lez-Termonde, demande que le gouvernement achète tous les fusils de chasse qui se trouvent dans le pays, pour armer les habitants.

Le même fait des observations concernant le projet de décret sur les distilleries.

M. Henri Maes, à Louvain, demande que la loi du 15 germinal an IV, touchant la contrainte par corps, soit rendue uniforme pour toute la Belgique.

M. Van Dael, à Mons, présente un mémoire concernant l'exemption temporaire ou définitive du service dans l'armée et la garde civique pour cause d'infirmités. (P. V.)

Ces pétitions sont renvoyées à la commission. (P. V.)

Rapport d'une commission de vérification des pouvoirs.

M. COPPIETERS, rapporteur de la commission chargée de la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par la province de Brabant, propose l'admission de M. Deneeff, en remplacement de M. Deswert, député démissionnaire du district de Louvain. (M. B., 22 juin.)

Cette admission est prononcée. (P. V.)

Renouvellement des sections.

On procède par la voie du sort à la formation des sections pour le mois de juin; elles sont composées de la manière suivante :

PREMIÈRE SECTION.

MM. Demelin, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Coppieters, l'abbé de Foere, Devaux, le marquis de Rodes, Eugène de Smet, Du Bus, Lecocq, Frison, le baron Frédéric de Sécus, Bredart, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, le baron de Leuze, Destriveaux, Drèze, le comte d'Ansembourg, Gelders, le baron de Coppin.

DEUXIÈME SECTION.

MM. Vandenhove, Cols, Albert Cogels, Jacobs, Van Innis, Charles Coppens, Vergauwen-Goethals, Wannaar, le baron de Terbecq, l'abbé Verduyn, le baron de Sécus (père), Trentesaux, François Lehon, Dumont, Olislagers de Sipernau, le baron de Liedel de Well, Jacques, Watlet, Deneeff.

TROISIÈME SECTION.

MM. d'Hanis Van Cannart, Le Grelle, le baron Osy, Rosseeuw, de Coninck, Buylaert, Helias d'Huddeghem, l'abbé Joseph de Smet, de Decker, Verwilghen, l'abbé Van de Kerckhove, Van Hoo-

Digitized by Google

brouck de Mooreghem, Le Bègue, Blargnies, Charles Rogier, Doreye, de Schiervel, Henri de Brouckere, Isidore Fallon, Henry.

QUATRIÈME SECTION.

MM. le baron de Viron, l'abbé Corten, Claes (d'Anvers), Joos, Le Bon, Serruys, l'abbé Pollin, le comte Duval de Beaulieu, de Gerlache, Collet, Deleeuw, Fleussu, le comte de Renesse, le vicomte Charles Vilain XIIII, Cruts, Teuwens, Roeser, Berger, Thonus, Simons.

CINQUIÈME SECTION.

MM. le baron Joseph d'Hooghvorst, le baron Beyts, Rouppe, Henri Cogels, Domis, Bosmans, Vercruysse-Bruneel, Constantin Rodenbach, Vander Looy, Blomme, Thienpont, Beaucarne, Picquet, Cauvin, Davignon, Carthuyvels, Destouvelles, le baron de Woelmont, Nothomb, François.

SIXIÈME SECTION.

MM. Van Meenen, Van der Belen, de Ville, Berthels, Peeters, Gustave de Jonghe, Liedts, Pirmez, Defacqz, Van Snick, Gendebien (père), de Sebille, Raikem, de Behr, de Thier, le comte Félix de Mérode, Dams, Marlet, de Labeville, Pirson.

SEPTIÈME SECTION.

MM. Meeûs, Marcq, d'Elhoungne, Baugniet, Du Bois, de Nef, Ooms, Goethals-Bisschoff, Morel-Danheel, le baron de Meer de Moorsel, Charles Le Hon, de Rouillé, le comte de Bocarmé, Forgeur, le chevalier de Theux de Meylandt, d'Martigny, le baron d'Huart, Masbourg, le vicomte Desmanet de Biesme.

HUITIÈME SECTION.

MM. Van de Weyer, Jottrand, le baron Verseyden de Varick, Nopener, le comte de Robiano, Mulle, Alexandre Rodenbach, l'abbé Wallaert, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, d'Hanens-Peers, Jean-Baptiste Gendebien, Lardinois, Lebeau, de Tiecken de Terhove, Charles de Brouckere, Thorn, Zoude (de Saint-Hubert), le comte de Quarré, Brabant.

NEUVIÈME SECTION.

MM. Barbanson, le baron Van Volden de Lombeke, de Muelenaere, le baron de Pélichy Van Huerne, Jean Goethals, Béthune, Struye-Provoost, de Man, l'abbé Dehaerne, de Lehaye, Louis Coppens, Fransman, Annez de Zillebeecke, Allard, Nalinne, le vicomte de Bousies de Rouveroy, le baron de Stockhem, le comte d'Oultremont, Jaminé, Fendius.

DIXIÈME SECTION.

MM. le comte d'Arschot, Barthélemy, Lefebvre, Claes (de Louvain), Geudens, Buyse-Verscheure, Bischoff, Maclagan, Roels, Surmont de Volsberghe, Speelman-Rooman, l'abbé Van Crombrugghe, Delwarde, Hippolyte Vilain XIIII, le comte de Bergeyck, Camille de Smet, l'abbé Andries, Alexandre Gendebien, Philippe de Bousies, le comte Werner de Mérode. (P. V.)

On passe à l'ordre du jour, qui est la discussion du projet de décret relatif aux élections aux grades dans la garde civique. (M. B., 22 juin.)

Rapport sur le projet de décret relatif aux élections aux grades dans la garde civique.

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT fait, au nom de la section centrale un rapport sur le projet de décret relatif aux élections aux grades dans la garde civique, et conclut à l'adoption du projet tel qu'il a été modifié par la section centrale (1). (M. B., 22 juin.)

L'assemblée décide qu'il sera immédiatement passé à la discussion de ce projet. (P. V.)

Nouveau rapport sur le projet de décret modifiant les décrets sur la garde civique.

M. CHARLES DE BROUCKERE fait le rapport de la section centrale sur le projet de décret modifiant les décrets sur la garde civique, et présente un nouveau projet (2).

L'assemblée en ordonne l'impression et la distribution. (P. V.)

(1) Voyez aux *Pièces justificatives*, n° 234, le projet de la section centrale; nous donnons celui du gouvernement sous le n° 233.

(2) Voyez ce projet aux *Pièces justificatives*, n° 228.

Digitized by Google

Discussion du projet de décret sur les élections aux grades dans la garde civique.

Aucun membre ne demandant la parole sur l'ensemble du projet, on passe à la discussion des articles. (J. B., 22 juin.)

« Art. 1er. Les élections se font dans chaque » commune; néanmoins, lorsque les gardes de » plusieurs communes doivent concourir à l'élec- » tion d'un titulaire, ils se réunissent dans celle » qui fournit le plus de gardes à la compagnie. » (A. C.)

M. WATLET : Messieurs, il me semble que cet article est incomplet : dans ma section on avait fait remarquer que cet article ne pouvait concerner que la garde sédentaire; en effet, si le premier ban se trouvait devant l'ennemi, on sent bien qu'il ne pourrait pas rentrer dans la commune pour procéder à l'élection du remplaçant d'un officier qui aurait été tué sur le champ de bataille. Il me semble qu'il faudrait prévoir ce cas et trouver un autre mode d'élection. (M. B., 22 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je ferai remarquer une autre lacune. On dit dans l'article que lorsque les gardes de plusieurs communes doivent concourir à l'élection d'un titulaire, ils se réunissent dans celle qui fournit le plus de gardes à la compagnie. Mais qui dira quelle est la commune qui fournit le plus de gardes, et qui désignera la commune où doit se faire l'élection? Il me semble que l'article devrait contenir une disposition à cet égard. (M. B., 22 juin.)

UNE VOIX : Il faut présenter des amendements. (M. B., 22 juin.)

M. WATLET : Il faudrait tout un projet de loi pour combler la lacune que j'ai signalée. (M. B., 22 juin.)

M. LE BÈGUE : L'honorable M. de Brouckere devrait présenter un amendement pour remplir la lacune dont il vient de parler. (M. B., 22 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je n'aime pas les amendements improvisés; quand je vois une lacune dans un article, je le rejette. (M. B., 22 juin.)

M. JEAN GOETHALS : Je proposerai un amendement qui me semble devoir satisfaire à l'observation de M. de Brouckere. Il consiste à attribuer la désignation de la commune où se fera l'élection au chef de légion. On dirait : « L'élection se fera dans la commune qui sera désignée par le chef de la légion, ou par celui qui le remplace. » (M. B., 22 juin.)

M. CHARLES COPPENS : Il vaudrait mieux attribuer la désignation au conseil cantonal qu'au chef de légion. (M. B., 22 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT, rapporteur, convient que l'article premier ne peut s'appliquer aux élections à faire dans le premier ban. (M. B., 22 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : M. le ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du décret. Lorsqu'on est chargé de l'exécution d'un décret, il est bon de voir si ce que l'on propose est exécutable. Je demanderai à M. le ministre de l'intérieur s'il croit l'amendement de M. Goethals exécutable. (M. B., 22 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Des changements ont été faits au projet que j'avais présenté; mais je pense que le but sera rempli par l'amendement de M. Goethals. (J. B., 22 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Si M. le ministre de l'intérieur croit le projet qu'il a présenté meilleur que celui de la section centrale, il doit demander la priorité pour le sien et le défendre : il n'est pas ici pour être témoin muet de nos discussions. Chargé d'exécuter les lois qu'il propose, il doit voir si les amendements proposés n'empêcheront pas l'exécution de la loi, et tel est dans mon opinion l'amendement de Goethals. (M. B., 22 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT, rapporteur, pense qu'on pourrait adopter l'article tel que l'a proposé la section centrale, sauf à y ajouter une disposition, tant pour combler la lacune signalée par M. de Brouckere que pour rendre l'article applicable au premier ban. (M. B., 22 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : M. le ministre de l'intérieur ne trouve-t-il pas à propos de prendre la parole? (M. B., 22 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, fait un signe négatif. (*Hilarité et étonnement général.*) (M. B., 22 juin.)

On met aux voix l'amendement de M. Goethals; il est rejeté. (P. V.)

L'article est ensuite mis aux voix : l'épreuve et la contre-épreuve sont douteuses. (M. B., 22 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : L'assemblée ne serait-elle pas d'avis de renvoyer l'article à la section centrale? (*Assentiment.*) (M. B., 22 juin.)

Cette proposition est mise aux voix et adoptée. (P. V.)

« Art. 2. Les gardes sont convoqués à domicile » et par écrit, au moins six jours avant l'élection, » par le bourgmestre de la commune dans la- » quelle l'élection a lieu. » (A. C.)

Digitized by Google

M. FRANSMAN fait remarquer qu'il y a encore une lacune dans cet article, qui ne dispose que pour le cas où les électeurs n'appartiendront qu'à une seule commune. Mais quand plusieurs communes devront concourir à l'élection, ne faudrait-il pas que la convocation fût faite par les bourgmestres de chacune d'elles? L'honorable membre propose d'ajouter à l'art. 2 :

« Si les gardes de plusieurs communes doivent concourir à l'élection, la convocation est faite par le bourgmestre respectif de chacune d'elles, au jour indiqué par le bourgmestre du lieu où l'élection doit se faire. » (M. B., 22 juin, et A.)

M. LEGRELLE : Il me paraît impossible que la convocation ait lieu partout à domicile. Ce mode exige un grand travail et des dépenses, que l'on éviterait si elle se faisait par affiches. Beaucoup de gardes n'assisteront pas aux élections sous prétexte qu'ils n'auront pas reçu de lettre de convocation. Ce serait faire pour l'élection d'un officier de garde civique plus qu'il n'est prescrit pour celle des représentants et des sénateurs.

L'honorable membre propose de remplacer l'article par la disposition suivante :

« Les gardes seront convoqués par affiches six jours au moins avant l'élection. »

(J. B., 22 juin, et A.)

Cet amendement est appuyé. (E., 22 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Le cens que payent les électeurs pour la chambre des représentants et le sénat fait supposer en eux une instruction que ne possèdent pas tous les gardes civiques. Si vous ne les convoquez que par affiches, vous établissez l'oligarchie dans la garde civique. (J. B., 22 juin.)

M. DE ROBAULX demande le renvoi du projet entier à la section centrale ou au ministre de l'intérieur pour qu'on en présente un autre. (M. B., 22 juin.)

M. FRISON : On n'a pas besoin de ce projet de loi. (M. B., 22 juin.)

L'article 2 est renvoyé à la section centrale. (P. V.)

« Art. 3. Le bourgmestre préside l'assemblée » et en a la police; il est assisté des deux plus » jeunes conseillers municipaux, qui font les » fonctions de scrutateurs, et du secrétaire de la » commune. » (A. C.)

MM. LE BÈGUE et **VAN SNICK** font remarquer que cet article et les suivants sont en connexité avec les deux premiers, et qu'il faut, par conséquent, renvoyer le projet à la section centrale. (M. B., 22 juin.)

M. FRISON : Il me semble que c'est encore une fois le cas de renvoyer le projet à M. le ministre de l'intérieur; le congrès ne doit pas faire sa besogne. C'est la seconde fois qu'il nous présente des projets inacceptables. (M. B., 22 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, offre de faire tout ce que l'assemblée voudra, ou de refaire un projet, ou de se rendre, pour présenter ses observations, dans la section centrale, si le projet lui est renvoyé. (E., 22 juin.)

L'assemblée décide que le projet sera renvoyé au ministre de l'intérieur. (P. V.)

Rapport d'une commission de vérification des pouvoirs.

M. MOREL-DANHEEL, rapporteur de la commission chargée de la vérification des pouvoirs des députés et suppléants élus par la province de Luxembourg, propose l'admission de M. Bivert, en remplacement de M. Fendius, député démissionnaire du district de Luxembourg. (M. B., 22 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : S'il n'y a pas d'opposition, je prononce l'admission de M. *Habit vert*, comme député du Luxembourg. (*Hilarité générale.*) (M. B., 22 juin, et P. V.)

L'ordre du jour appelle la discussion de la proposition de MM. Meeûs et Lecocq, relative à l'exportation de l'avoine. (P. V.)

M. LECOCQ réclame la présence du ministre des finances par intérim, qui avait présenté un projet ayant le même but. (J. B., 22 juin.)

En attendant l'arrivée de M. Duvivier on passe à un autre objet à l'ordre du jour. (J. B., 22 juin.)

Discussion de la proposition tendant à modifier l'article 15 du réglement du congrès national.

L'ordre du jour est la discussion sur la proposition de M. le chevalier de Theux de Meylandt, tendant à modifier l'article 15 du règlement, de manière à permettre au congrès de délibérer au nombre de 70 membres, toutes les fois qu'il ne s'agirait que de mesures législatives non constituantes (1).

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT donne quelques explications, d'où il résulte qu'il n'avait présenté sa proposition que parce que, pendant une semaine entière, on avait fait de vains efforts pour réunir 101 membres; il

(1) La proposition et le rapport se trouvent aux *Pièces justificatives*, nos 24 et 25.

Digitized by Google

déclare qu'il considère sa proposition comme inutile aujourd'hui que le congrès paraît déterminé à ne pas se séparer que ses travaux ne soient terminés. (M. B., 22 juin.)

Les conclusions de la section centrale, qui avait proposé l'ordre du jour, sont mises aux voix et adoptées. (P. V.)

Discussion de la proposition concernant l'exportation de l'avoine.

On revient à la discussion de la proposition concernant l'exportation de l'avoine (1).

(J. B., 22 juin.)

M. LECOCQ : Des renseignements, sur l'exactitude desquels nous avions dû pouvoir compter, avaient porté l'honorable M. Ferdinand Meeûs et moi à vous proposer la levée de la prohibition des avoines à la sortie, en rapportant l'arrêté du gouvernement provisoire.

Fidèle aux principes que j'ai eu quelquefois occasion de développer à la tribune, je crois toujours qu'en bonne économie politique il ne doit y avoir rien d'absolu ; il faut agir suivant les circonstances, les choses et les lieux.

Eh bien, il nous avait paru que le moment était favorable pour réaliser un demi-million, peut-être, au profit du producteur agricole, d'une denrée qui abonde, à la veille d'une récolte qui s'annonce sous les plus riches espérances. Nous n'avions vu dans cette mesure aucun danger pour les intérêts du consommateur.

Le ministère, sans nous en douter, pensait comme nous, et vint vous présenter un projet identique avec le nôtre; il avait puisé ses motifs dans une multitude de réclamations adressées au gouvernement par des particuliers, des propriétaires agricoles, des chambres de commerce et des comités d'agriculture. Il n'est pas hors de propos de vous dire, messieurs, que l'envoyé de France demandait aussi la levée de la prohibition ; nos voisins nous donnaient ainsi le droit de revenir à notre tour et, dans l'occasion, à la charge pour les amener un jour à modifier enfin un système de douanes par trop hostile contre la Belgique.

La question agitée contradictoirement dans les sections se trouve tranchée à l'unanimité par la section centrale sur le même ton que la question des houilles.

Eh bien, messieurs, nous devons vous l'avouer, aucun des raisonnements de la section centrale, sous le rapport d'économie politique, ne nous a convaincus. Nous croyons encore à l'utilité de la mesure dans l'intérêt de l'agriculture, du commerce, et si nous nous abstenons d'entrer dans des démonstrations, c'est parce qu'il existe une crainte d'ordre supérieur que nous aimons à respecter.

Il n'est pas certain que la cavalerie de nos ennemis manque d'avoine, si elle ne s'en fournit pas chez nous; il suffit que l'opinion publique puisse voir, dans la levée de la prohibition à la sortie, une facilité d'approvisionnement au profit de l'armée hollandaise, et je recule, moi, devant une pareille considération.

Du reste, ne pourrait-on pas concilier le tout en ajournant la discussion après le terme fatal du 30 juin? Alors nous devrons savoir à quoi nous en tenir; la guerre ou la paix, et alors comme alors!

Je m'abstiens pour le moment de défendre notre proposition. Je me réserve mon vote suivant la discusssion. (J. B., 22 juin.)

M. JOTTRAND : Je combattrai les conclusions de la section centrale, et je voterai pour la proposition, parce que je crois qu'aucune considération ne doit nous empêcher d'adopter une mesure, si nous la croyons conforme à nos intérêts. Si la sortie des avoines est utile à mon pays, peu m'importe qu'elle le soit aux pays voisins, même à ceux avec qui nous sommes en guerre. Les Hollandais, dit-on, profiteront de cette libre exportation pour s'approvisionner. Mais, messieurs, quand nous garderions nos avoines, les Hollandais s'approvisionneraient toujours, soit au moyen de la fraude, soit en allant chercher l'avoine ailleurs que chez nous. Quel avantage autre que le meilleur marché y aura-t-il pour elle? aucun. Ce n'est pas, en effet, une question de vie ou de mort pour la cavalerie ennemie, c'est une question de plus ou moins bon marché. Comme l'exportation doit procurer un immense avantage à nos agriculteurs, je consens volontiers à ce que les étrangers y trouvent aussi leur compte. Je voterai donc pour le rejet des conclusions de la section centrale et pour l'adoption de la proposition. Je dois dire, en finissant, que je n'ai pas en vue, en votant ainsi, la liberté du commerce en général, ni l'envie de faire voir ma prédilection pour une réforme complète dans notre système des douanes; mais je dois dire que toutes les fois que des modifications partielles seront proposées, je croirai devoir à moi-même et à mon pays de les appuyer, parce que je suis certain qu'elles ne peuvent être qu'avantageuses. (M. B., 22 juin.)

(1) Voyez cette proposition et le rapport aux *Pièces justificatives*, nos 331 et 333.

Digitized by Google

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Lorsque le gouvernement provisoire prit la mesure qu'on veut faire révoquer aujourd'hui, il avait ordonné de faire un relevé de toutes les céréales de la Belgique; quand il vit que la quantité n'était pas au-dessus des besoins, il en défendit l'exportation. Je demanderai à M. le ministre des finances s'il sait quelle est la quantité d'avoine qu'il y a dans le pays. (M. B., 22 juin.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Messieurs, vous vous doutez bien qu'après ce que vous a dit M. Lecocq et l'orateur qui a parlé après lui et que je n'ai pas l'honneur de connaître, ma tâche sera légère. Il est très-vrai que lorsqu'on voulut prendre l'arrêté du 21 octobre, on fit faire le recensement de toutes les céréales qui existaient dans la Belgique; les renseignements furent demandés tant par le ministre des finances que par celui de l'intérieur, et sur les rapports qui furent faits on crut devoir interdire l'exportation. Depuis cette époque il s'est élevé beaucoup de réclamations, et elles ont excité une sollicitude plus grande dans la constatation de la quantité d'avoine que nous possédons. D'après les renseignements les plus récents, je crois que l'on pourrait en permettre l'exportation. Il y en a une immense quantité dans les greniers; et la récolte se présente sous un aspect très-favorable; mais il est une question qui domine toutes ces considérations : dans peu de jours la question de la paix ou de la guerre devra se décider; dans cette perspective je sens toute la responsabilité qui pèserait sur ma tête si j'insistais sur l'adoption de la mesure. Je dépose ces considérations dans le sein du congrès; il fera, dans sa sagesse, ce qu'il jugera de plus convenable. (M. B., 22 juin.)

M. JOTTRAND : Les craintes qu'on manifeste sont peu fondées, et la guerre, tout imminente qu'elle est, ne doit pas empêcher l'adoption de la proposition. Il y a eu plus d'avoine qu'il n'en faut pour nos approvisionnements et pour ne pas redouter une trop grande augmentation dans le prix; on ne vous en donnera certainement pas un prix très-élevé en France et en Hollande, parce que si le temps a été favorable à la récolte chez nous, il l'a été en France aussi, et cette circonstance empêchera les besoins d'être aussi grands et les prix trop élevés. — L'orateur, après des considérations sur les avantages qu'en retirerait le pays, conclut à l'adoption immédiate de la proposition. (I., 22 juin.)

M. D'ELHOUNGNE : Je me bornerai, messieurs, pour justifier la nécessité de l'adoption de la mesure, de vous citer deux faits. D'abord il est un point reconnu, c'est que nos céréales sont en baisse. Le blé et le seigle ont diminué depuis peu de 30 pour cent sur le marché de Louvain. La cause de cette baisse est la grande abondance de céréales qui existent en Belgique, et les belles apparences de la récolte sur pied. Le deuxième fait est l'arrivée de neuf bâtiments à Anvers, venant de la Baltique, avec une immense quantité de grains. Je pense donc que les craintes manifestées par la section centrale ne sont pas fondées, et j'appuie les observations et l'opinion de M. Jottrand. (M. B., 22 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je demande l'ajournement de la discussion à dix jours. Si la France et la Hollande ont besoin de nos avoines le 20 juin, elles en auront encore besoin le 30. On se plaint que les céréales sont en baisse, ce n'est pas un grand malheur en ce moment-ci : quand la misère du peuple est aussi profonde, il est bon que le pain soit à bon marché. (M. B., 22 juin.)

M. ZOUDE (de Saint-Hubert), rapporteur, annonce que depuis qu'il est question de la proposition l'avoine est augmentée de deux francs dans les Ardennes. (M. B., 22 juin.)

M. LE BARON BEYTS fait part de l'étonnement qu'on éprouva dans la commission de voir qu'on ne demandât que la libre exportation de l'avoine, tandis que l'arrêté du 21 octobre concernait aussi le seigle et le froment. Nous nous sommes demandé, dit l'orateur, pourquoi les avoines? cela a rapport aux chevaux, avons-nous dit. (*On rit.*) Notre armée est-elle approvisionnée, avons-nous demandé ensuite? L'orateur établit que le prix des avoines n'a jamais été trop bas, et il déclare qu'il votera pour que la discussion soit ajournée. (M. B., 22 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Messieurs, on vient de remarquer que le prix du froment et du seigle était en baisse, et non pas celui de l'avoine; la raison en est fort simple : la récolte de l'avoine ne sera faite que dans deux mois, celle du froment et du seigle beaucoup plus tôt. A l'approche de la récolte, les grains abondent sur les marchés, parce que, si on attendait au dernier moment de la récolte pour vendre on perdrait peut-être 50 pour cent. Si l'avoine est rare sur les marchés, vous ne pouvez pas en inférer qu'il y en ait peu, mais seulement attribuez-en la cause à ce que la récolte s'en fait plus tard que celle des autres céréales. Il y a beaucoup d'avoine dans le pays. Tous les gouverneurs des provinces sont d'accord sur ce point. Il y a, dit-on, de la misère, et les prix s'élèveront bientôt trop haut. Il ne peut

Digitized by Google

exister de crainte à cet égard, au moment où la récolte se présente si bien, et promet d'être si abondante. Quant à ce qu'on a dit, que l'ennemi pourrait s'approvisionner à bon marché, je dirai aussi qu'il est de l'intérêt du pays de donner aux cultivateurs les moyens de payer les impôts, l'emprunt forcé et toutes les autres charges qui les accablent. Ces moyens se trouvent dans la hausse du prix des denrées qu'ils peuvent vendre, et l'exportation de l'avoine fera hausser ces prix; c'est pourquoi il faut la permettre, et il faut la permettre immédiatement; dans quinze jours la mesure serait inefficace et je la combattrais, tandis que je l'appuie aujourd'hui.

(M. B., 22 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Il n'est pas bien sûr que la guerre ne soit pas générale, il est bon, par conséquent, de ne pas nous dénantir des grains que nous avons. Le peuple est dans la plus profonde misère; ne faisons pas augmenter le prix des grains en les exportant; déjà dans la Flandre les pommes de terre valent vingt cents les deux kilogrammes et demi, tandis qu'elles ne valent que quatre cents, dans les temps ordinaires; le peuple souffre assez... (M. B., 22 juin.)

M. JOTTRAND : Il ne mange pas de l'avoine.

(M. B., 22 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Le peuple en mange dans le Luxembourg. (M. B., 22 juin.)

M. JOTTRAND : Dans le Luxembourg on en fait usage à toutes les époques. On vient, au reste, de me transmettre un fait qui vous expliquera pourquoi l'avoine s'est maintenue à un bon prix. Cela tient à la bonne qualité de la récolte de l'année dernière. L'avoine pèse proportionnellement cette année beaucoup plus que le seigle et le froment. D'ailleurs il ne faut pas voir seulement le résultat prochain de la mesure. C'est, en économie politique, un moyen sûr de se tromper. Pesez les avantages que procurera l'exportation, non-seulement au cultivateur, mais encore aux commerçants, à notre marine, au courtage, au commerce général en un mot, et vous n'hésiterez plus. On s'est étonné de ce que l'on ne demandait l'exportation que pour l'avoine. Je déclare que si on l'avait demandée pour le seigle et pour le froment, je l'aurais appuyée. (C., 22 juin.)

M. D'HANIS VAN CANNART : Je demanderai à M. le ministre des finances si les approvisionnements pour notre cavalerie sont faits.

(M. B., 22 juin.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Il faut demander cela à M. le ministre de la guerre. (M. B., 22 juin.)

M. LE BARON D'HUART demande l'ajournement. Il croit que l'exportation ne serait utile qu'au monopole. (M. B., 22 juin.)

M. BRABANT : Pour répondre à la demande de M. Van Cannart, je lui dirai que, d'après les renseignements fournis par M. le ministre de la guerre, les adjudications sont faites dans sept provinces au moins, pour le dernier semestre de l'année. (M. B., 22 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Ce que M. Jottrand nous avait dit d'abord m'aurait fait appuyer la proposition, parce que je croyais qu'il avait par devers lui des faits qui prouvaient qu'il y avait un grand excédant dans les avoines. Mais ce qu'il a dit en dernier lieu, qu'il aurait appuyé aussi l'exportation du froment et du seigle, lorsqu'il sait qu'il n'y a qu'à peine ce qu'il faut de ces céréales, me jette dans l'incertitude.

(M. B., 22 juin.)

M. DE ROBAULX. : Je répondrai à M. de Brouckere que je n'ai pas beaucoup de confiance dans les rapports des gouverneurs des provinces sur la situation des greniers en Belgique. Nous avons tant vu de ces calculs statistiques à la Charles Dupin, que je ne crois guère à leur certitude. On n'a pas jaugé les greniers pour savoir ce qu'ils contenaient; on ne peut donc avoir que des données inexactes. Pour connaître le vrai thermomètre, il faut voir les prix. D'ailleurs on ne propose pas la mesure pour protéger les riches. Les riches n'en ont pas besoin. C'est donc pour les pauvres qu'on a voulu travailler; mais les pauvres n'ont plus d'avoine dans leurs greniers; ceux qui ont pu garder l'avoine jusqu'à ce moment-ci ne sont pas pauvres. Les révolutions ne deviennent terribles que par les disettes. Si les grains devenaient trop chers lorsque tant de milliers d'ouvriers sont sans ouvrage, nous serions exposés aux plus déplorables catastrophes. Je ne donnerai jamais mon assentiment à ce projet. Attendre dix jours ne peut nuire. On a dit que dans dix jours la mesure ne serait plus efficace. Mais c'est se moquer. Car si nous avions discuté aujourd'hui l'objet qui était à l'ordre du jour, celui qui doit être discuté demain et les budgets seraient encore passés avant la proposition que nous discutons par pur accident, et elle ne serait certainement pas venue avant le 30 juin; on aurait bien attendu.

(M. B., 22 juin.)

M. SURMONT DE VOLSBERGHE : L'avoine est augmentée de prix dans les deux Flandres, les petits propriétaires n'en ont plus, les négociants seuls profiteraient de la mesure proposée.

(M. B., 22 juin.)

Digitized by Google

QUELQUES VOIX : Nous ne sommes pas en nombre. (M. B., 22 juin.)

M. JOTTRAND : Je parlerai encore si la discussion continue. Quand ma conviction est formée, je n'ai pas l'habitude de céder aussi facilement. (*Hilarité.*) (M. B., 22 juin.)

L'assemblée n'étant plus en nombre, la séance est levée à quatre heures. (P. V.)

SÉANCE

DU MARDI 21 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal ; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Quelques habitants de Quiévrain se plaignent de la fraude qui se fait au moyen de l'exportation du sucre.

Dix-huit maréchaux ferrants et cloutiers, à Grevenmacher, demandent une réduction sur les droits d'entrée qui pèsent sur la houille de Prusse dont ils ont besoin pour leurs forges.

M. Dechamps, à Vilvorde, fait des observations sur les exemptions du service de la garde civique.

M. Goffart, entrepreneur à Bruxelles, demande le payement des matériaux destinés à l'achèvement de l'observatoire, ou bien l'autorisation de les faire enlever.

M. Jean Noe, à Bruges, demande que les conseillers des cours d'appel, les membres des tribunaux de première instance, les juges de paix et leurs greffiers soient exemptés temporairement du service sédentaire de la garde civique.

M. Gerards, à Bruxelles, demande à pouvoir prendre part aux récompenses accordées aux parents des défenseurs de la patrie.

M. Aimé Vuylsteke, à Louvain, présente quelques observations sur la contribution qui frappe les chevaux de luxe. (M. B., 25 juin, et P. V.)

Ces pétitions sont renvoyées à la commission. (P. V.)

Plusieurs officiers du 12e régiment demandent l'intégralité de leur solde, comme les autres officiers de l'armée. (P. V.)

Dépôt au bureau des renseignements. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture de la pétition relative à la garde civique. (M. B., 23 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je demande que lecture soit faite de la pétition des habitants de Quiévrain, relative à la fraude qui se fait sur les sucres : elle est de la plus haute importance. Je demande aussi qu'elle soit renvoyée immédiatement à M. le ministre des finances. (M. B., 23 juin.)

M. D'HANIS VAN CANNART : Je crois la lecture de la pétition inutile, parce que M. le ministre des finances a déjà reçu des plaintes à cet égard, et je sais qu'il a déjà donné les ordres nécessaires pour empêcher la fraude du côté de la frontière du Nord. (M. B., 23 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Ce n'est pas tant pour la lecture que j'insiste que pour la communication immédiate à M. le ministre des finances. (M. B., 23 juin.)

La pétition est renvoyée au ministre des finances. (M. B., 23 juin.)

Digitized by Google

Suite de la discussion de la proposition sur l'exportation de l'avoine.

L'ordre du jour est la suite de la discussion sur l'exportation de l'avoine. (M. B., 23 juin.)

M. LECOCQ : Messieurs, un des auteurs de la proposition a cru devoir demander hier l'ajournement de la discussion; M. le ministre des finances s'est rallié à cette opinion; aujourd'hui je crois que la question d'ajournement doit avoir la priorité, et je la demande. (M. B., 23 juin.)

L'ajournement, mis aux voix par M. le président, est adopté. (P. V.)

Nouveau projet de décret sur les élections aux grades dans la garde civique.

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, présente un nouveau projet de décret sur les élections aux grades dans la garde civique (1).

L'impression de ce projet est ordonnée; l'assemblée décide qu'il sera mis en discussion sans examen préalable des sections. (P. V.)

Discussion du nouveau projet de décret modifiant les décrets sur la garde civique.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le nouveau projet de décret relatif à la garde civique, que la section centrale avait été chargée de rédiger (2). (M. B., 23 juin.)

« Art. 1er. Les habitants de l'âge de vingt et » un ans révolus à cinquante ans non accomplis, » qui changent de domicile après avoir été in- » scrits, sont tenus de faire la déclaration de » changement de domicile dans la commune qu'ils » veulent quitter, et de se faire inscrire dans la » commune qu'ils vont habiter, dans les quinze « jours de cette déclaration. Semblable obligation « est imposée aux militaires congédiés du service » après l'époque fixée pour l'inscription. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 2. Les administrations locales recherche- » ront avec soin toutes les personnes qui se sont » soustraites à l'inscription, et les feront porter » sur les listes auxquelles elles appartiennent. Le » défaut d'inscription sera puni d'une amende de » 3 à 7 florins.

» Les conseils cantonaux s'assembleront une » fois par mois en temps de guerre, et une fois par » trimestre en temps de paix, pour examiner les » motifs d'exemption que les personnes inscrites » en vertu de l'art. 1er auraient à faire valoir, et » statueront conformément aux art. 11 et suivants » de la loi du 31 décembre 1830. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 3. Les officiers de santé attachés à la » garde civique assisteront à tour de rôle aux » séances des conseils cantonaux, pour l'examen » des hommes infirmes ou atteints de maladie.

» Ceux du chef-lieu assisteront aux séances du » conseil provincial tenues pour le même objet. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 4. Dans les villes divisées en plusieurs » cantons de justice de paix, dont chacun com- » prend, outre une partie de la ville, des com- » munes rurales, la commission du conseil pro- » vincial peut ordonner ou la réunion des gardes » des différents cantons en un seul corps, ou la » formation en un corps des gardes de la ville, et » la conservation des divisions en justices de paix » pour les communes rurales, dont il désignera » les chefs-lieux, ou même la réunion de celles-ci » aux cantons ruraux les plus voisins.

» La commission permanente du conseil pro- » vincial peut également autoriser la formation de » plusieurs légions dans les communes rurales là » où le nombre des gardes dépassera 2,400 par » canton de justice de paix, sans déroger néan- » moins à l'art. 17 de la loi du 31 décembre 1830. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 5. Il ne peut, en aucun cas, y avoir plus » d'un conseil cantonal, ni plus d'un conseil de » discipline dans une même commune. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 6. Le bourgmestre de chaque commune » informera ses administrés, tant par affiche que » d'après l'usage local, que l'extrait du procès- » verbal des opérations du conseil cantonal, que » le président doit lui transmettre, conformément » à l'art. 14 du décret du 31 décembre 1830, est » déposé à la maison commune, et que chacun » peut en venir prendre lecture. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 7. Ceux qui découvriront qu'un inscrit a » été indûment exempté par le conseil cantonal » pourront, dans le mois de la publication ordon- » née par l'article précédent, en donner avis à la » commission permanente du conseil provincial, » qui statuera. » (A. C.)

M. DE ROBAULX : Il me paraît que ce n'est

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 235.

(2) Voyez ce projet aux *Pièces justificatives*, no 228.

Digitized by Google

pas par un avis qu'on peut saisir le conseil provincial, qui est ici un véritable tribunal. Il faut, ce me semble, dire qu'une demande sera adressée à la commission permanente. (M. B., 23 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur: On pourrait dire: *en porter plainte.* (M. B., 23 juin.)

M. DELWARDE: Porter plainte ne peut être admis. Le mot plainte n'est pas ici le mot propre. Il ne s'agit pas d'un délit. Je demande qu'on dise: *pourront adresser leur réclamation.* (M. B., 23 juin.)

M. LE BARON BEYTS: Appuyé! (M. B., 23 juin.)

L'article 7 est combattu comme inutile par MM. *Charles de Brouckere*, rapporteur, *Alexandre Gendebien* et *Van Snick;* il est défendu par MM. le baron *Beyts* et *Jottrand.* (M. B., 23 juin.)

L'assemblée l'adopte avec l'amendement proposé par M. Delwarde. (P. V.)

« Art. 8. Les officiers de santé de la garde civique sont assimilés, quant aux grades et aux titres, aux officiers de santé de l'armée.

» Ils porteront, outre les marques distinctives attribuées aux officiers de la garde civique, une palme brodée en laine rouge sur le collet de la blouse. » (A. C.)

M. DE ROBAULX reproduit l'amendement qu'il avait présenté lors de la première discussion, et qui consiste à permettre aux officiers de santé de porter, au lieu de la blouse, le costume des officiers de santé de l'armée (1). (M. B., 23 juin.)

Cet amendement, combattu par M. *Jottrand*, est rejeté. (P. V.)

L'article 8 est adopté. (P. V.)

« Art. 9. L'inspecteur général et ses aides de camp ont droit, lorsqu'ils sont en tournée par ordre du gouvernement, aux mêmes frais de route et de séjour que ceux fixés pour les officiers de leur grade dans l'armée.

» Le grade de sous-inspecteur général est supprimé. » (A. C.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur, rappelle l'origine de la place d'inspecteur général des gardes civiques; il dit que cette charge n'a été créée qu'en vue de récompenser les services rendus par M. d'Hooghvorst à la cause nationale, et que ces fonctions à vie ont été confiées à l'honorable citoyen qui en est investi presqu'à la même époque où en France les chambres supprimaient le titre de commandant en chef des gardes nationales de France. Quelque exorbitant que soit le pouvoir remis à M. le baron d'Hooghvorst, l'orateur établit qu'on n'a voulu que lui donner un haut témoignage de l'estime et de la confiance publique. Mais, ajoute M. de Brouckere, le grade de sous-inspecteur général est parfaitement inutile; il ne peut rendre aucun service, puisqu'il est évident que pour exécuter l'article qui règle les fonctions de l'inspecteur général et les diverses charges qui lui incombent comme accessoire de son inspection, il faut que l'inspecteur général ait autant d'employés et de commis qu'un ministre. Une sous-inspection générale n'est donc véritablement qu'une charge pour l'État, sans que l'État, ni même M. l'inspecteur général y trouvent aucun avantage. (E., 23 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, soutient l'arrêté qui a réglé les attributions du commandant en chef des gardes civiques. Il prétend, contrairement au préopinant, qu'il est utile que de nombreux contrôles soient adressés à l'inspecteur général, qu'il corresponde directement avec les autorités locales, correspondance qui, selon M. de Brouckere, ne peut appartenir qu'aux ministres. M. le ministre s'attache ensuite à justifier la nécessité de ne pas supprimer le sous-inspecteur général, qui, selon lui, accomplit des devoirs très-utiles à la marche régulière du service. (E., 23 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur, combat les explications données par M. le ministre de l'intérieur. (E., 23 juin.)

Le 1er paragraphe de l'article est mis aux voix et adopté. (P. V.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN propose de rédiger le § 2 en ces termes:

« Les fonctions de sous-inspecteur général sont supprimées. » (M. B., 23 juin.)

Cet amendement est mis aux voix et adopté. (P. V.)

« Art. 10. Tout officier, sous-officier ou caporal qui a accepté son grade ne peut donner sa démission, sauf le cas de changement de domicile, qu'à l'époque fixée par le premier paragraphe de l'art. 28 du décret du 31 décembre 1830, pour les élections aux divers grades. (A. C.)

M. JOTTRAND propose de dire:

« Tout officier, sous-officier ou caporal qui a accepté son grade ne peut donner sa démission, sauf le cas de changement de domicile, que chaque année du 1er janvier au 25 février. » (M. B., 23 juin.)

L'article ainsi rédigé est mis aux voix et adopté. (P. V.)

« Art. 11. En cas de réclamation contre la va-

(1) Voir page 297.

Digitized by Google

» lidité des élections, soit pour irrégularité dans » les opérations, soit pour emploi de procédés » contraires à l'honneur et à la délicatesse, le » conseil cantonal statuera.

« Ceux qui se trouveraient lésés par la décision » du conseil pourront en appeler, conformément » à l'art. 15 du décret du 31 décembre 1830. »

(A. C.)

M. DE ROBAULX demande la suppression des mots : *soit pour emploi de procédés contraires à l'honneur et à la délicatesse*, comme vagues et sujets à l'arbitraire. (M. B., 23 juin.)

M. VAN MEENEN : On pourrait se borner à dire : *en cas de réclamation contre la validité des élections, le conseil cantonal statuera.*

(M. B., 23 juin.)

Cette rédaction est adoptée, ainsi que le 2e paragraphe de l'article. (P. V.)

« Art. 12. Les colonels et lieutenants-colonels » dont la nomination appartient au chef de l'État » seront choisis par lui parmi les officiers de la » légion d'un grade supérieur à celui de lieute- » nant. » (A. C.)

M. LE GRELLE propose de supprimer les mots *d'un grade supérieur à celui de lieutenant*, et de dire que le choix du chef de l'État pourra tomber sur tous les officiers en général.

(M. B., 23 juin.)

Cet amendement, appuyé par MM. *de Robaulx*, le baron *Beyts*, *de Rouillé*, et combattu par M. *Alexandre Gendebien*, allait être mis aux voix, lorsqu'on s'est aperçu que l'assemblée n'était plus en nombre. (M. B., 23 juin.)

M. HELIAS D'HUDDEGHEM : Faites l'appel nominal ! (*Appuyé ! appuyé !*) (M. B., 23 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, fait l'appel nominal. Treize des membres qui avaient signé la liste de présence n'y répondent pas. Ce sont MM. Louis Coppens, Gustave de Jonghe, Watlet, le baron de Sécus (père), Liedts, Coppieters, Rouppe, le vicomte Desmanet de Biesme, Lecocq, Thonus, Barbanson, Pirmez et Dumont. (M. B., 23 juin.)

On a annoncé que M. le baron de Sécus (père) s'était retiré parce qu'il avait appris la maladie de son fils. (M. B., 23 juin.)

Sont rentrés immédiatement après l'appel, MM. Watlet, Liedts et le vicomte Desmanet de Biesme. (M. B., 23 juin.)

L'assemblée étant en nombre, on met aux voix l'amendement de M. Le Grelle ; il est rejeté et l'article 12 est adopté. (P. V.)

« Art. 13. Le chef de l'État fixera l'uniforme » que porteront les compagnies d'artillerie et de » cavalerie. » — Adopté. (A. C. et P. V.)

« Art. 14. Dans les communes dont la popula- » tion agglomérée surpasse cinq mille âmes, les » gardes qui refuseraient de s'habiller, aux termes » de l'art. 55 de la loi du 31 décembre 1830, » seront punis d'une amende de 7 florins au profit » de la commune. » (A. C.)

M. JEAN GOETHALS propose un amendement ainsi conçu :

« Néanmoins en cas de mobilisation, tous les gardes du 1er ban seront tenus à l'uniforme sous la même peine. » (A.)

M. LE BÈGUE : Combien de fois payera-t-on l'amende? sera-ce tous les jours tant qu'on refusera de s'habiller ? (M. B., 23 juin.)

M. JOTTRAND propose de supprimer les mots : *dans les communes dont la population agglomérée surpasse cinq mille âmes*. Par cet amendement, tous les gardes civiques seraient obligés de s'habiller. (M. B., 23 juin, et A.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur, combat l'amendement; il dit qu'il vient de la Flandre occidentale, où il sait qu'une commune a dû fournir cinq cents équipements et que le lendemain les gardes civiques, même les caporaux et les sergents, travaillaient dans les champs avec leurs blouses; qu'ainsi cet équipement, qu'on dit si économique, entraînerait de grands frais. (J. F., 23 juin.)

M. LE MARQUIS DE RODES fait la réflexion que les gardes civiques, pour être propres, devraient avoir jusqu'à trois blouses par an, ce qui alors deviendrait à peu près aussi cher qu'un uniforme en drap. (J. F., 23 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH propose d'obliger à s'habiller tous les gardes qui auront reçu des armes. (C., 23 juin.)

L'amendement de M. Jean Goethals est adopté; ceux de MM. Jottrand et Alexandre Rodenbach sont rejetés. (P. V.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur : Pour répondre à la question faite par M. Le Bègue, je propose d'ajouter à l'article les mots suivants : *chargée alors (la commune) de pourvoir à l'équipement.* (M. B., 23 juin.)

Cet amendement est adopté ainsi que l'article. (P. V.)

« Art. 15. Les armes délivrées aux gardes civi- » ques restent la propriété de l'État.

» Tout garde qui ne reproduira pas les armes » ou objets d'équipement qui lui ont été confiés » sera puni, par un seul et même jugement, d'une » amende de 1 à 7 florins, ou, en cas de non paye- » ment dans la huitaine de la signification du ju-

Digitized by Google

» gement, d'un emprisonnement de 1 à 5 jours, » outre la restitution de la valeur de l'objet. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 16. Dans le cas où la partie des rétributions et amendes affectées aux frais généraux » de la garde cantonale serait insuffisante, le » conseil d'administration portera au budget qu'il » doit faire la somme nécessaire pour couvrir les » dépenses.

» La commission permanente du conseil provincial, après avoir approuvé ou arrêté définitivement le budget, répartira le montant entre les » communes du canton, en proportion du nombre » des gardes en service actif dans chacune d'elles.

» Les deniers perçus seront ensuite remis au » conseil d'administration. » (A. C.)

La discussion de cet article est continuée à demain. (M. B., 23 juin.)

La séance est levée à quatre heures et demie. (P. V.)

SÉANCE

DU MERCREDI 22 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

UN DES SECRÉTAIRES présente l'analyse d'une pétition des membres de la régence de Beernem qui renouvellent leur demande pour être maintenus dans la location des passages avec des bacs sur le canal de Bruges à Gand. (P. V.)

Cette pétition est renvoyée à la commission. (P. V.)

Suite de la discussion du nouveau projet de décret modifiant les décrets sur la garde civique.

L'ordre du jour est la suite de la discussion du nouveau projet de décret modifiant les décrets sur la garde civique. (P. V.)

La discussion continue sur l'article 16 ainsi conçu :

« Art. 16. Dans le cas où la partie des rétributions et amendes affectées aux frais généraux » de la garde cantonale serait insuffisante, le conseil d'administration portera au budget qu'il » doit faire la somme nécessaire pour couvrir les » dépenses.

» La commission permanente du conseil provincial, après avoir approuvé ou arrêté définitivement le budget, répartira le montant entre » les communes du canton, en proportion du » nombre des gardes en service actif dans chacune » d'elles.

» Les deniers perçus seront ensuite remis au » conseil d'administration. » (M. B., 24 juin, et A. C.)

M. LE GRELLE propose d'ajouter au § 1er, les mots : « Qui seront votées par le conseil municipal, dans les communes dont les gardes forment un corps distinct, » et de rédiger le § 2 de la manière suivante :

« Lorsque le canton comprendra plusieurs communes, la commission permanente du conseil provincial approuvera ou arrêtera définitivement le budget; elle en répartira le montant entre les communes du canton en proportion des contributions directes payées dans chacune d'elles. » (A.)

Le premier paragraphe est mis aux voix et adopté avec l'amendement de M. Le Grelle. (P. V.)

M. TRENTESAUX propose de substituer, dans

Digitized by Google

le paragraphe 2, aux mots : *en proportion du nombre des gardes en service actif dans chacune d'elles*, les mots : *en proportion de la contribution personnelle de chacune d'elles.* » (A.)

Ce sous-amendement ainsi que l'amendement de M. *Le Grelle* sont combattus par MM. *Charles de Brouckere*, rapporteur, et le chevalier *de Theux de Meylandt.* (M. B., 24 juin, et P. V.)

On met aux voix le sous-amendement de M. Trentesaux; il est rejeté. (M. B., 24 juin.)

M. LE GRELLE retire le sien. (M. B., 24 juin.)

L'article 16 est adopté avec quelques changements de rédaction, en voici les termes :

« Art. 16. Dans le cas où la partie des rétributions et amendes affectées aux frais généraux de la garde cantonale serait insuffisante, le conseil d'administration portera au budget la somme nécessaire pour couvrir les dépenses qui seront votées par le conseil municipal, dans les communes dont les gardes forment un corps distinct.

» Lorsque le canton comprendra plusieurs communes, la commission permanente du conseil provincial approuvera ou arrêtera définitivement le budget; elle en répartira le montant entre les communes du canton, en proportion du nombre des gardes en service actif dans chacune d'elles.

» Les deniers seront remis au conseil d'administration. » (P. V.)

M. JOTTRAND demande que l'assemblée revienne sur l'art. 14 voté hier, et de l'adoption duquel il résulterait que les gardes civiques ne seraient obligés à l'uniforme que dans les villes d'une population agglomérée au-dessus de cinq mille âmes. L'honorable membre pense que cette mesure diminuera de plus de moitié le nombre des gardes civiques en costume; il demande qu'au lieu de *cinq mille âmes*, on mette dans l'article *deux mille cinq cents.* (M. B., 24 juin.)

M. DE ROBAULX demande aussi que l'on revienne sur l'art. 14, et qu'on en retranche les mots : *dans les communes dont la population agglomérée surpasse cinq mille âmes.* (M. B., 24 juin, et P. V.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT combat cette proposition. (M. B., 24 juin.)

M. LE BARON D'HUART appuie la proposition et fait remarquer que dans le duché de Luxembourg il n'y a qu'une seule ville qui compte plus de deux mille cinq cents âmes de population, qu'il n'y aurait par conséquent d'habillés que les gardes civiques de cette commune. (M. B., 24 juin.)

La proposition de M. de Robaulx est adoptée. (P. V.)

L'article est en conséquence rédigé en ces termes :

« Art. 14. Les gardes qui refuseraient de s'habiller, aux termes de l'art. 55 de la loi du 31 décembre 1830, seront punis d'une amende de 7 florins, au profit de la commune, chargée alors de pourvoir à l'équipement. » (P. V.)

« Art. 17. Les peines comminées par l'art. 69 du décret du 31 décembre sont remplacées par les suivantes :

» 1° La réprimande, avec ou sans mise à l'ordre;

» 2° La double faction;

» 3° Les gardes ou patrouilles extraordinaires;

» 4° Le logement extraordinaire de gens de guerre, avec obligation de les nourrir, sans avoir droit à l'indemnité ordinaire qui sera perçue par la commune : il ne pourra être de plus de quatre hommes ni se prolonger au delà de huit jours.

» 5° Une amende de 1 à 7 florins, ou un emprisonnement de 1 à 5 jours;

» 6° La dégradation;

» Le conseil de discipline pourra, dans les cas prévus par les art. 70, 72, 73 et 74 de la loi du 31 décembre, appliquer l'une ou simultanément deux des peines portées aux trois premiers numéros du présent article, et pour la récidive l'une des trois suivantes. » (A. C.)

M. DE ROBAULX demande, sur le n° 3°, à combien de patrouilles extraordinaires on pourra être condamné. Il faudrait, dit-il, en préciser le nombre. (M. B., 24 juin.)

M. VAN MEENEN : On pourrait dire : *la patrouille extraordinaire.* Le singulier au lieu du pluriel. (M. B., 24 juin.)

Ce changement n'est pas adopté. (P. V.)

M. HELIAS D'HUDDEGHEM propose la suppression du n° 4°. (A.)

M. VAN SNICK appuie cette proposition. (E., 24 juin.)

M. DE ROBAULX partage l'opinion des deux préopinants sur ces motifs que le paragraphe relatif au logement des gens de guerre ne peut s'appliquer pour les villes, et que d'ailleurs il est hors de nos mœurs d'admettre que pendant huit jours, quatre hommes puissent venir s'établir dans un ménage souvent réduit à une ou deux pièces de logement. (E., 24 juin.)

M. RODENBACH demande également la suppression du n° 4°. (M. B., 24 juin.)

Cette suppression est prononcée; les autres numéros de l'article sont adoptés. (P. V.)

« Art. 18. Les membres du conseil de discipline seront passibles d'une amende de 1 à 7 florins

Digitized by Google

» lorsqu'ils manqueront sans motif valable à une » séance du conseil; la peine, dans ce cas, sera pro- » noncée par le tribunal de simple police du » canton. » —Adopté. (A. C., et P. V.)

M. JEAN GOETHALS propose d'ajouter à cet article un deuxième paragraphe ainsi conçu :

« La même peine sera appliquée par le conseil de discipline aux officiers de santé qui, après avoir accepté leur grade, refuseraient, sans motif légitime, d'assister aux conseils cantonaux ou provinciaux lorsqu'ils en seraient requis. »

(P. V., et A.)

Cette addition est adoptée. (P. V.)

« Art. 19. Le tirage au sort pour la composition » du conseil de discipline se fera par le bourg- » mestre de la commune, chef-lieu du canton, en » public et en présence d'un capitaine, d'un lieu- » tenant, d'un sous-officier, d'un caporal et de » deux gardes, qu'il convoquera à cet effet.

» Par dérogation à l'art. 79 du décret du 31 dé- » cembre 1830, le tirage au sort pour les sous- » officiers, caporaux et gardes se fera sur une liste » décuple de personnes présentées par le corps » d'officiers à chaque renouvellement du conseil » de discipline.

» Celui qui a fait partie du conseil de discipline » ne peut pas être porté sur les listes des trois tri- » mestres qui suivront. » (A. C.)

Cet article est adopté avec la substitution des mots : *liste décuple,* aux mots : *liste simple,* qui se trouvent dans le § 2. (P. V.)

« Art. 20. Le produit des amendes et des in- » demnités dont il est fait mention au § 4 de l'ar- » ticle 17 aura la destination fixée par l'art. 62 de » la loi du 31 décembre. » (A. C.)

On fait remarquer que le § 4 de l'art. 17 étant supprimé, il faut que l'art. 20 subisse un changement de rédaction. (M. B., 24 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur : Voici comment il faudra rédiger cet article :

« Le produit des amendes encourues en vertu des art. 2, 15, 17 et 18 aura la destination fixée par l'art. 62 de la loi du 31 décembre. »

(M. B., 24 juin.)

Cette rédaction est adoptée. (P. V.)

« Art. 21. Les officiers, sous-officiers et capo- » raux élus conformément à l'art. 5 du décret du » 18 janvier 1831, dans le premier ban de la garde » civique, ne peuvent conserver leurs grades en » rentrant dans la garde sédentaire que par suite » de réélection et pour autant qu'il y ait des places » vacantes. » —Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 22. Les places des officiers, sous-officiers » et caporaux de la garde sédentaire, passant en » vertu de la loi dans le premier ban, resteront » vacantes, ou ne seront remplies que provisoire- » ment; les titulaires les reprendront dès que la » garde cessera d'être divisée en bans; cette dis- » position ne leur donne point le droit de con- » server dans le premier ban le grade qu'ils avaient » dans la garde sédentaire. » —Adopté.

(A. C., et P. V.)

« Art. 23. La liste des personnes appelées, con- » formément à l'art. 43 (deuxième paragraphe) du » décret du 31 décembre 1830, à faire partie du » premier ban, sera dressée d'office et en double » par les bourgmestres.

» Un de ces doubles sera envoyé au conseil » cantonal, qui transmettra ensuite à ces fonc- » tionnaires un extrait du procès-verbal des opé- » rations du conseil, pour ce qui concerne leur » commune.

» Ce procès-verbal sera immédiatement com- » muniqué aux administrés de la manière prescrite » par l'art. 6 du présent décret, afin qu'ils puis- » sent réclamer, s'il y a lieu, contre les décisions » des conseils, conformément à l'art. 5 du décret » du 18 janvier 1831. —Adopté. » (A. C., et P. V.)

« Art. 24. Sont seuls exemptés du service du » premier ban, en vertu de l'art. 10 du décret du » 18 janvier 1831, les inscrits qui se trouvent » dans les cas suivants, aussi longtemps que les » causes existeront :

» 1° Celui qui n'a pas la taille de 1 mètre 570 » millimètres;

» 2° Celui atteint d'infirmités qui le rendent » impropre au service;

» 3° Le fils unique légitime, soutien de ses pa- » rents, ou s'ils sont décédés, de ses aïeuls ou du » survivant;

» 4° Le frère unique ou demi-frère unique de » celui qui est atteint de paralysie, de cécité, de » démence ou d'autres maladies ou infirmités qui » puissent le faire considérer comme perdu pour » sa famille;

» 5° L'enfant unique légitime;

» 6° L'unique fils non marié d'une famille, s'il » habite avec ses père et mère, ou le survivant » d'entre eux, et qu'il pourvoie par son travail à » leur entretien;

» 7° Celui des fils, ou en cas de décès des pa- » rents, des petits-fils d'une veuve, ou d'une » femme légalement séparée, qui pourvoit à la sub- » sistance de sa mère ou grand'mère;

» 8° Le frère ou demi-frère d'un ou de plusieurs » orphelins, qui pourvoit à leur subsistance;

» 9° Le frère ou demi-frère unique de celui ou » de ceux qui se trouvent en personne ou par rem-

Digitized by Google

» placement, soit dans la milice nationale, dans » un grade inférieur à celui de sous-lieutenant, » soit en service actif dans le premier ban de la » garde civique.

» Il en est de même du frère ou demi-frère de » celui ou de ceux qui sont décédés au service ou » qui ont été congédiés pour défauts corporels con- » tractés dans le service.

» Si dans une famille les fils sont en nombre » pair, il n'en sera appelé au service que la » moitié; si le nombre est impair, le nombre non » appelé excédera d'un le nombre à appeler. Les » appels pour le service se feront l'année de l'in- » troduction du décret du 18 janvier, en commen- » çant par les moins âgés, de façon que c'est le » service du plus jeune qui procurera l'exemp- » tion à celui de ses frères immédiatement plus » âgé que lui, à moins que les intéressés ne dési- » rent un autre arrangement. Les années sui- » vantes, on suivra l'ordre établi par les lois sur » la milice. » (A. C.)

L'assemblée adopte successivement le § 1er de l'article et les nos 1° et 2°, avec la substitution des mots : *celui qui est atteint*, à ces mots : *celui atteint.* (P. V.)

M. LE BARON BEYTS propose un n° 3° *nouveau*, ainsi conçu :

« Les marins absents pour un voyage de long » cours. » (P. V.)

Ce numéro est adopté et sera placé à la suite du n° 2°. (P. V.)

Les nos 3°, 4°, 5°, 6°, 7° et 8°, sont successivement adoptés. (P. V.)

On passe à la discussion du n° 9°.

M. JEAN GOETHALS demande la suppression des mots : *ou par remplacement*, et le changement des mots : *dans la milice nationale*, en ceux-ci : *dans l'armée de terre ou de mer.* (E., 24 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN propose de supprimer les mots : *dans un grade inférieur à celui de sous-lieutenant.* (A.)

Cet amendement, vivement combattu par MM. *Charles* et *Henri de Brouckere*, et par M. *Delwarde*, est mis aux voix. Les deux premières épreuves sont douteuses. (M. B., 24 juin.)

On demande l'appel nominal. (M. B., 24 juin.)

M. LE PRÉSIDENT annonce que le bureau est d'avis que l'amendement a été rejeté. (M. B., 24 juin.)

M. DE ROBAULX et plusieurs autres membres insistent pour l'appel nominal. (M. B., 24 juin.)

Il est procédé au vote par appel nominal; 114 membres y répondent: 62 votent *pour*, 52 *contre*; en conséquence l'amendement est adopté. (P. V.)

L'amendement de M. Jean Goethals est aussi adopté; le 1er paragraphe du n° 9° est, par suite, rédigé en ces termes :

« Le frère ou demi-frère unique de celui ou de » ceux qui se trouvent en personne, soit dans » l'armée de terre ou de mer, soit en service actif » dans le 1er ban de la garde civique. » (P. V.)

Les deux autres paragraphes du n° 9° sont également adoptés. (P. V.)

M. THIENPONT demande qu'on revienne sur le n° 4°, pour ajouter les mots : *soutien de ses parents*, à ceux de : *frère unique.* (A.)

Cette proposition n'est point accueillie. (P. V.)

« Art. 25. Les exemptions mentionnées à l'ar- » ticle précédent ne seront accordées qu'à ceux » qui réunissent les conditions imposées par les » lois sur la milice nationale, et sur la production » des certificats et autres pièces prescrites par ces » lois. Ces certificats ne subiront d'autres chan- » gements que ceux nécessités par la différence » des deux institutions. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 26. Avant de remettre les certificats aux » conseils cantonaux, les administrations locales » en afficheront la liste. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 27. Le mariage contracté après la publi- » cation du présent décret ne sera pas un motif » d'exemption du premier ban de la garde ci- » vique. » (A. C.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose l'amendement suivant :

« Les individus qui contracteraient mariage » après avoir été inscrits pour le premier ban de » la garde civique, ne cesseront de faire partie de » ce ban que lors de la première assemblée du » conseil cantonal, tenue en conformité de l'ar- » ticle 2 du présent décret. » (P. V., et A.)

Cet amendement, soutenu par M. *Le Grelle*, est combattu par M. *Charles de Brouckere*, rapporteur. (M. B., 24 juin.)

Il est mis aux voix et adopté; il remplace l'article du projet. (P. V.)

« Art. 28. La commission permanente du con- » seil provincial annulera toutes les décisions » contraires aux dispositions de la loi. — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 29. Tous les articles des décrets du » 31 décembre 1830 et du 18 janvier 1831, con- » traires aux dispositions du présent décret, sont » abrogés. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

M. LE COMTE DE BOCARMÉ propose un article additionnel ainsi conçu :

« Le premier ban reste en tout temps organisé » séparément des deux autres. » (A.)

Digitized by Google

Cette proposition, soutenue par M. *de Robaulx*, est combattue par MM. *Charles de Brouckere* et *Jottrand*, qui font remarquer qu'elle changerait toute l'économie de la loi. (M. B., 24 juin.)

Elle est mise aux voix et rejetée. (P. V.)

On procède au vote par appel nominal, sur l'ensemble du décret; 112 membres y répondent : 88 votent *pour*, 24 *contre;* en conséquence, le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre :* MM. de Labeville, Joos, Liedts, Jacobs, de Behr, Olislagers de Sipernau, le comte d'Ansembourg, le comte de Bergeyck, le comte de Bocarmé, le chevalier de Theux de Meylandt, Brabant, Du Bus, Jacques, le vicomte Desmanet de Biesme, Seron, le baron de Viron, de Robaulx, Masbourg, d'Hanis Van Cannart, Raikem, de Lehaye, le baron Van Volden de Lombeke, d'Elhoungne, de Man. (M. B., 24 juin.)

La séance est levée à quatre heures. (P. V.)

SÉANCE

DU JEUDI 23 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. l'abbé de Smet demande un congé de huit jours pour affaires importantes. (M. B., 25 juin.)

Ce congé est refusé. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Des propriétaires de houillères du Hainaut demandent d'abord la suppression du droit de balance de dix cents imposé à la sortie sur les charbons, et en second lieu qu'il soit porté un décret statuant que les charbons français pourront être introduits en Belgique en payant les mêmes droits auxquels sont soumis les charbons à l'entrée de France.

Les propriétaires du polder dit *Noordland*, demandent des fonds pour réparer les dégâts que les hollandais y ont faits.

Les huissiers audienciers du tribunal d'Audenarde réclament pour la quatrième fois le payement de ce qui leur est dû du chef d'exploits faits à la requête du ministère public en 1829 et 1830.

M. Towne Altimore, à Bruxelles, rappelle au congrès sa demande en naturalisation qu'il a adressée au gouvernement provisoire le 5 février dernier. (M. B., 25 juin., et P. V.)

Cette dernière pétition est renvoyée à la commission chargée de l'examen des demandes en naturalisation, les autres sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. VAN HOOBROUCK DE MOOREGHEM demande que les sections nomment chacune un membre pour la section centrale qui devra s'occuper du projet de décret sur les distilleries. (P. V.)

M. LE BARON BEYTS fait remarquer que ce qui presse le plus est le budget des voies et moyens. (M. B., 25 juin.)

La proposition de M. Van Hoobrouck de Mooreghem est adoptée. (P. V.)

Proposition relative aux droits d'entrée sur les houilles françaises.

M. PICQUET présente un projet de décret tendant à ne soumettre les charbons français à leur entrée en Belgique qu'aux mêmes droits que payent les charbons belges à leur entrée en France,

Digitized by Google

et ce à dater du 1er juillet prochain. (M. B., 25 juin.)

Ce projet est appuyé. (E., 25 juin.)

M. PICQUET développant sa proposition :

Messieurs, la section centrale a écarté l'examen actuel de la proposition de l'honorable M. Van Snick, qui a pour objet de supprimer le droit de dix cents par tonneau, imposé à la sortie sur nos charbons, principalement par le motif qu'il n'est pas sans danger de modifier un des points de la législation sans en discréditer l'ensemble, ce qui lui a fait émettre l'opinion que cette proposition devait être renvoyée au ministre des finances, pour être prise en considération lors de la révision de notre tarif.

Je conviens qu'en général il peut y avoir quelque inconvénient à improviser des changements sur quelque point isolé d'un système de législation sans revoir le système entier ; mais le danger cesse quand la partie de la législation qu'on veut modifier n'a pas de liaison nécessaire avec le reste du système.

Tel est le point de notre tarif relatif aux charbons auxquels se rapporte la proposition de M. Van Snick et celle que je viens d'avoir l'honneur de soumettre à cette assemblée.

Il ne s'agit pas, en cette matière, de combiner l'intérêt du producteur, du consommateur et du fisc, ce qui fait presque toujours toute la difficulté en matière de loi de douane, et s'oppose en général à ce qu'il soit fait des modifications au système sans en revoir l'ensemble.

On sait, en effet, que notre consommation intérieure ne peut absorber qu'une très-petite partie des produits de nos établissements de charbonnage de Liége, Charleroy et Mons, qui seraient encore susceptibles de plus grands développements, s'ils avaient des débouchés assurés.

L'intérêt du commerce ne s'oppose donc pas à ce que l'exportation de ce produit naturel soit favorisée par tous les moyens possibles; l'intérêt du producteur le réclame. Il en est de même du fisc, qui perçoit une taxe proportionnelle d'autant plus élevée que l'exploitation est plus considérable.

Rien donc, dans cette matière, ne s'oppose à ce que le principe élémentaire d'économie politique d'après lequel l'exportation de l'excédant des produits sur les consommations intérieures doit être favorisée, ne reçoive une large application.

Au surplus on se tromperait si, dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, on ne voyait qu'une simple question de douane, susceptible d'être ajournée, dans la proposition de l'honorable M. Van Snick et dans celle que je viens de remettre au congrès. Ces propositions ont pour but de faciliter l'écoulement du produit des extractions, d'augmenter conséquemment celles-ci, et de donner par là du travail et du pain à une population considérable qui n'a pas d'autre ressource. Qu'il me suffise de dire ici, que seulement dans trois communes voisines de Mons, et à la distance de moins d'une lieue l'une de l'autre, il y a une population d'environ 20,000 âmes qui n'a de moyen d'existence que le travail des mines. Depuis dix mois ce travail est réduit de plus de moitié, par la perte d'une exportation de plus de 3,500,000 hectolitres vers la Hollande, soit par la diminution de la consommation intérieure. Jusqu'ici les exploitants ont fait les plus grands efforts pour entretenir leurs établissements, qui ne peuvent être abandonnés, et pour continuer à donner du travail aux ouvriers. Mais les ressources s'épuisent, les rivages se remplissent de charbons qui se détériorent; une flotte de bateaux destinés au transport de la houille existe inactive dans le canal de Mons à Condé, et s'il n'est pris immédiatement des moyens pour favoriser l'exportation, le travail devra cesser sous peu de temps, et une population considérable pourra être poussée par désespoir aux plus déplorables excès.

Comme député de Mons, j'ai cru devoir appeler votre attention sur cette position affligeante.

Ma proposition tend à faire diminuer les droits perçus sur nos houilles à leur entrée en France, en supprimant le droit prohibitif imprudemment établi en 1822 sur l'importation des charbons français en Belgique, et à établir entre les deux pays un système de réciprocité avantageuse. Avant 1822 les charbons français étaient admis en Belgique aux mêmes droits que les charbons belges l'étaient en France.

C'était la Belgique qui recueillait tous les avantages de cette réciprocité, puisque nos exportations en France excédaient de beaucoup celles que la France faisait chez nous.

Ces dernières ne consistaient qu'en une petite quantité de charbon de Fresne et de Vieux-Condé. On peut fixer au plus à cent bateaux du port commun de cent vingt tonneaux la quantité de charbon qui s'importait de la France en Belgique. Les importations de cette houille n'excédaient donc pas douze mille tonneaux.

En 1822, un exploitant des environs de Mons sollicita et obtint du gouvernement précédent que la houille française fût frappée d'un droit de 16 florins par quinze cents hectolitres, ce qui équivalait à une prohibition.

Il fut dès ce moment impossible aux consommateurs français d'obtenir la diminution du droit

Digitized by Google

de 33 centimes par hectolitre ou quintal métrique qui se percevait à l'entrée de nos charbons par les rivières et canaux ou par les routes de terre du département du Nord, et la réduction de ce droit à 11 centimes par hectolitre, comme sur les charbons introduits par la Meuse.

Cette malencontreuse disposition prohibitive prise par notre gouvernement contre les charbons français, fut le signal de la guerre de douane qui commença bientôt entre la France et la Belgique, guerre dont la Belgique paya tous les frais et qui nous valut les droits imposés sur nos bestiaux et sur nos toiles, en représaille des arrêtés ridicules pris par l'ancien gouvernement sur les vins.

Un court aperçu de nos exportations de houille en France vous fera de suite comprendre, messieurs, combien ce droit de 23 centimes par hectolitre est énorme, et combien il s'oppose à nos exportations.

Il entre annuellement en France par Condé, non compris les bateaux de Dunkerque, 4,000 bateaux d'un tonnage moyen de 120 tonneaux ; cela fait. 480,000

Il peut entrer par terre. 120,000

600,000

Il entre par la Sambre. 40,000

Ensemble. 640,000

qui, à 33 centimes par hectolitre ou quintal métrique, ou 3 francs 30 centimes par tonneau, donnent la somme énorme de 2,112,000 francs.

Il entre par la Meuse, terme moyen, 150,000 tonneaux, qui, à raison de 11 centimes par hectolitre, donnent 165,000 francs : de sorte que la France perçoit sur la totalité des exportations de houille de la Belgique, qui sont de 780,000 tonneaux environ, la somme énorme de 2,277,000 francs; et si l'on y ajoute le droit de balance de 10 cents payés à la sortie, s'élevant à 166,690 francs, il en résulte que le fisc des deux États prélève sur nos exportations de houille en France 2,343,690 francs.

On dirait que les gouvernements des deux pays ont pris à tâche d'agir en opposition de leurs intérêts respectifs.

Pour la Belgique, son intérêt était de favoriser l'exportation de ses charbons, puisqu'elle possède beaucoup de veines-roches, et que sa consommation intérieure n'est pas à comparer à sa production.

Pour la France, qui ne possède pas les qualités de houille réclamées pour ses usines, et dont la production, d'ailleurs, est loin de faire face à ses besoins, son intérêt était d'encourager l'importation.

Aussi les consommateurs français n'ont cessé de réclamer l'abolition ou au moins la diminution du droit sur nos houilles à un taux équitable. Plusieurs chambres de commerce ont appuyé des réclamations, et même le conseil général du département du Nord vient de voter, presqu'à l'unanimité, qu'il serait fait près du gouvernement français les démarches et représentations nécessaires à cette fin.

L'influence d'une compagnie puissante a, jusqu'à ce jour, paralysé ces réclamations, et comme elle n'aurait pu invoquer aucun motif plausible autre que son propre intérêt, elle est parvenue à faire écarter les plaintes des consommateurs, en alléguant comme prétexte que la France ne pouvait diminuer les droits sur les charbons belges, tandis que la Belgique établit des droits prohibitifs sur les charbons français.

Voici comment elle s'exprimait dans un mémoire qu'elle a remis au gouvernement français et qui a été imprimé en 1822.

« Mais, en supposant un moment qu'il n'y eût » à cette époque aucune raison pour faire subir » à la taxe cette élévation, qu'on examine mainte- » nant si *la législation des Pays-Bas permet aux* » *exploitants belges de se plaindre ;* qu'on fixe un » instant ses regards sur les actes du gouverne- » ment des Pays-Bas, on verra qu'il n'y a plus » pour la France de réciprocité possible, que ce » gouvernement a pris à tâche de charger le pro- » duit des mines françaises, à leur entrée chez lui, » d'une contribution véritablement excessive, » qu'il a imposé les charbons français à fr. 1-78 » par hectolitre, ce qui excède de beaucoup le » prix intrinsèque de la matière même, c'est-à-dire » que le système, en Belgique, est prohibitif de » toute importation de charbon de France. »

C'est à l'aide de ces prétextes que cette compagnie est parvenue jusqu'ici à faire écarter dans son seul intérêt, les justes réclamations de tous les consommateurs français. Ce n'est pas assez pour elle qu'un tonneau de charbon venant de Mons soit chargé de 4 francs 17 centimes en frais de navigation, droits de bateaux, péage aux écluses; lorsqu'il arrive en concurrence avec elle sur son marché, elle veut qu'il paye encore le droit énorme de 3 fr. 40 cent., ce qui élève à 7 fr. 57 cent., les frais du tonneau de charbon venant de nos houillères rendu à Valenciennes près des rivages d'Anzin.

Cependant, messieurs, d'après les renseignements qui me sont donnés, les consommateurs

Digitized by Google

français se proposent de renouveler leurs réclamations aux chambres qui vont s'assembler, et de leur représenter que la loi du 16 avril 1816, qui a frappé nos charbons du droit de 33 centimes, a été élaborée en 1814 et 1815, dans un temps où le canton de Dour appartenait à la France, qui cédait ainsi sur son territoire acquis un assez grand nombre de houillères qu'il fallait protéger et qui ne s'y trouvent plus depuis que le canton de Dour est détaché de la France et rendu à la Belgique.

Mais comment les consommateurs français peuvent-ils espérer de réussir dans leurs démarches, alors qu'ils y ont toujours échoué jusqu'ici, tandis que le maintien du droit prohibitif établi sur les charbons français en 1822 pourra toujours être objecté par ceux qui ont intérêt à diminuer le plus qu'ils peuvent nos importations de houille en France ?

C'est pour enlever à ceux-ci jusqu'à leur prétexte, que j'ai proposé au congrès d'admettre le système de réciprocité en faveur des charbons français, et j'ai l'espoir que cette mesure servira d'acheminement pour obtenir d'autres concessions du gouvernement français sur plusieurs autres points.

Qui peut se plaindre de la mesure proposée ? à coup sûr, ce ne peut être le trésor, qui percevra son droit sur les houilles françaises, dont l'introduction sera par là favorisée, droit qu'il ne perçoit plus puisque aucune importation ne peut avoir lieu.

Les exploitants seuls de notre pays qui fournissent maintenant la houille propre à la cuisson de la chaux et de la brique à Tournay, pourraient seuls s'en plaindre, mais cette houille est fournie en presque totalité, au moins pour le couchant de Mons, par MM. Degorge-Legrand et Fontaine-Spitaels, qui sont signataires de la pétition qui vous a été présentée à cette séance, tant ils sont pénétrés que l'intérêt général, auquel ils sacrifient en cette circonstance leur intérêt privé, commande la mesure proposée.

Cette proposition a été faite, il y a longtemps, par les chambres de commerce de Mons et de Tournay; mais elle a été rejetée par un effet de cette espèce d'antipathie de notre gouvernement contre la France qui s'est étendue jusqu'aux charbons.

En décembre dernier, le comité de commerce et d'industrie de Mons a fait la même proposition qui doit se trouver au ministère de l'intérieur.

Si, contre toute attente, il arrivait que les consommateurs français ne réussissent pas dans leurs réclamations, rien ne serait plus facile que de rapporter le décret proposé et de rétablir le système prohibitif adopté à l'égard des charbons français, si on croit ce système utile au pays.

Si, au contraire, comme tout le fait espérer, le gouvernement français, sollicité par les consommateurs, répond à l'appel franc et loyal que nous lui avons fait d'entrer avec nous dans un système de douane moins prohibitif, nous avons fait chose utile aux vrais intérêts du pays. (E., 25 juin.)

M. DE ROBAULX demande qu'une commission spéciale soit nommée pour l'examen de la proposition de M. Picquet, afin que les négociants et les industriels qui peuvent avoir des intérêts opposés, lui adressent leurs observations. (E., 25 juin.)

Après un léger débat, le projet est renvoyé à l'examen d'une commission. (P. V.)

Commission.

M. LE PRÉSIDENT, chargé par l'assemblée de composer la commission pour l'examen de la proposition de M. Picquet, désigne MM. Picquet, Van Snick, Jottrand, Brabant, d'Hanis Van Cannart, Jean-Baptiste Gendebien et Fleussu. (P. V.)

Discussion du nouveau projet de décret sur les élections aux grades dans la garde civique.

L'ordre du jour est la discussion du nouveau projet de décret relatif aux élections aux grades dans la garde civique (1). (M. B., 25 juin.)

L'assemblée adopte d'abord les motifs, qui sont ainsi conçus :

« Vu les articles 25, 26, 27 et 28 de la loi du » 31 décembre 1830 sur l'institution de la garde » civique, et l'art. 5 du décret du 18 janvier 1831 » sur l'organisation du 1er ban ;

» Considérant qu'il est nécessaire de déterminer » les formalités à remplir pour procéder aux élec- » tions prescrites par lesdits articles. » (P. V.)

SECTION PREMIÈRE. — *De l'élection aux grades dans une compagnie.*

« Art. 1er. Les gardes civiques ayant droit de » concourir à l'élection des titulaires aux grades » dans leur compagnie, sont convoqués à domicile » et par écrit, au moins six jours avant l'élection, » par le bourgmestre de la commune où réside la » compagnie. » (A. C.)

M. LE GRELLE propose de substituer les

(1) Voyez ce projet aux *Pièces justificatives*, no 235.

Digitized by Google

mots : *par affiches ou d'après l'usage local*, aux mots : *à domicile et par écrit.* (A.)

Cet amendement est rejeté et l'article est adopté. (P. V.)

« Art. 2. Le bourgmestre préside l'assemblée » et en a la police : il est assisté de deux conseillers » municipaux, qui font les fonctions de scrutateurs, » et du secrétaire de la commune. » (A. C.)

M. LE GRELLE voudrait que, des deux conseillers municipaux assistant le président, l'un fît les fonctions de scrutateur, l'autre celles de secrétaire, le greffier de la commune ne pouvant pas se déranger à tout instant d'occupations plus importantes pour lui. (M. B., 25 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose un amendement ainsi conçu :

« Le bourgmestre, ou l'un des membres du conseil municipal ou communal désigné par lui, préside l'assemblée et en a la police. Il est assisté de deux scrutateurs qu'il choisit parmi les électeurs, et du secrétaire ou d'un employé du secrétariat de la commune. » (P. V., et A.)

Cet amendement est combattu par M. *Fransman* et soutenu par MM. *Le Grelle* et *Brabant*. (M. B., 25 juin.)

Il est adopté, et remplace l'article 2 du projet. (P. V.)

« Art. 3. Le bourgmestre fera connaître à l'as- » semblée le nombre des places d'officiers, sous- » officiers et caporaux vacantes, et les noms des » titulaires à remplacer. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 4. Les élections se font par bulletin » secret, en commençant par le grade le plus élevé, » conformément à l'article 25 de la loi du 31 dé- » cembre 1830. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 5. Le secrétaire fait l'appel nominal par » ordre alphabétique des gardes habiles à voter : » ceux qui répondront à l'appel déposeront leurs » suffrages dans une urne placée sur le bureau.

» Il sera tenu note de ceux qui auront voté. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 6. On procédera séparément pour chaque » grade : les bulletins porteront autant de noms » qu'il y a de personnes à élire dans chaque grade. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

L'assemblée décide que cet article sera placé avant l'article 5. (P. V.)

« Art. 7. Lorsque le dernier nom de la liste » aura été appelé, il sera fait un second appel ; » ensuite le président déclarera le scrutin fermé. » — Adopté. A. C., et P. V.)

« Art. 8. Il sera procédé immédiatement au » dépouillement du scrutin : les bulletins seront » comptés : s'il s'en trouvait plus qu'il n'y avait » de votants, le scrutin sera déclaré nul. » (A. C.)

M. MARLET propose de dire : *si le nombre des bulletins n'est pas égal à celui des votants, le scrutin sera déclaré nul.* (A.)

Cet amendement est rejeté; l'article est adopté. (P. V.)

« Art. 9. Le président et les deux scrutateurs » prononceront sur la validité des bulletins ; il en » sera fait mention au procès-verbal, ainsi que » des motifs de la décision. » (A. C.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose un amendement qui est combattu par MM. *Goethals*, *Delwarde*, *Trentesaux* et le baron *Beyts*. (M. B., 25 juin.)

M. BRABANT propose un amendement ainsi conçu :

« Il sera donné lecture des bulletins; s'il s'élève quelque doute sur leur validité, le président et les deux scrutateurs prononceront; il en sera fait mention au procès-verbal, ainsi que des motifs de la décision. » (P. V., et A.)

L'amendement de M. Henri de Brouckere ainsi sous-amendé est adopté. Il remplace l'article 9. (P. V.)

« Art. 10. L'élection a lieu à la majorité ab- » solue des suffrages. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 11. Si tous les individus à élire n'ont » pas été nommés au premier tour de scrutin, le » bureau fait une liste des personnes qui ont ob- » tenu le plus de voix.

» Cette liste contient un nombre double de » noms de celui des individus à nommer.

» Les suffrages ne peuvent être donnés qu'à ces » candidats.

» La nomination a lieu à la pluralité des votes : » dans tous les cas de parité, le plus âgé sera » préféré. » (A. C.)

M. JEAN GOETHALS propose de joindre les 3e et 4e paragraphes, et de dire ainsi :

« Les suffrages ne peuvent être donnés qu'à ces » candidats, et leur nomination a lieu à la plura- » lité des voix, etc. » (M. B., 25 juin.)

Ce changement de rédaction n'est pas adopté. (P. V.)

L'article est adopté avec la substitution des mots : *nombre de noms double*, aux mots : *nombre double de noms*, qui se trouvent dans le 2e §. (P. V.)

« Art. 12. Les membres du bureau rédigeront, » séance tenante, procès-verbal de l'élection, et » en transmettront copie au chef du corps auquel » l'élu appartient. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 13. Après le dépouillement, les bulletins

Digitized by Google

» seront brûlés en présence de l'assemblée. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 14. Ceux qui jouissent d'une exemption » quelconque ne peuvent prendre part à l'élec- » tion tant qu'ils sont exempts. » (A. C.)

Cet article est adopté moyennant la suppression des mots : *tant qu'ils sont exempts.* (P. V.)

« Art. 15. Lorsque les gardes civiques de plu- » sieurs communes font partie d'une même com- » pagnie, ils se réunissent pour l'élection du ca- » pitaine et du fourrier, conformément à l'arti- » cle 26 de la loi du 31 décembre 1830, dans la » commune qui sera désignée à cet effet par la « commission permanente du conseil provincial. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 16. Les convocations mentionnées à » l'art. 1er sont faites par les bourgmestres des » communes respectives, sur l'invitation qui leur » est adressée par le bourgmestre de la commune » où l'élection doit se faire. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 17. Dans le cas de l'article précédent, » la commission permanente fixera le nombre et » la qualité des titulaires autres que le capitaine » et le fourrier, qui devront être élus par chaque » commune, en prenant pour base le nombre de » gardes de chacune d'elles. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

L'assemblée décide que cet article sera placé après l'article 15. (P. V.)

SECTION II. — *De l'élection aux grades dans les bataillons et légions.*

« Art. 18. L'élection des chefs de bataillon et » de leurs états-majors se fera dans la commune » qui sera désignée par la commission permanente » du conseil provincial, lorsque les officiers ayant » droit de voter appartiendront à des compagnies » de diverses communes. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 19. L'élection des états-majors, des chefs » de légion et des colonels en chef se fera au » chef-lieu du canton. » (A. C.)

M. JEAN GOETHALS propose un amendement qui n'est pas adopté. (M. B., 25 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose d'effacer de l'article les mots : *des colonels en chef*, et d'y ajouter une disposition ainsi conçue :

« Lorsque les gardes du chef-lieu formeront un corps à part, l'élection pour les autres communes du canton se fera dans celle qui sera désignée par la commission permanente du conseil provincial. » (P. V., et A.)

Ces amendements sont adoptés. (P. V.)

« Art. 20. Dans les cas prévus par les deux » articles précédents, les convocations seront » faites par le bourgmestre du lieu où l'élection » doit se faire. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 21. On observera, pour le surplus, les » formalités prescrites dans la section première » du présent décret. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

SECTION III. — *De l'élection aux grades dans les compagnies en campagne.*

« Art. 22. Lorsqu'il sera nécessaire de procéder » à des élections dans une compagnie mise en ac- » tivité de service, et qui aura quitté le lieu de sa » résidence habituelle, les fonctions attribuées » aux bourgmestres seront remplies par le capi- » taine ou celui qui le remplacera. Les fonctions de » scrutateurs seront remplies par les deux plus » anciens sous-officiers, et celles de secrétaire » par un garde à désigner par les trois membres » du bureau. » (A. C.)

Cet article est adopté avec le remplacement du mot *pourvoir* par celui de *procéder*. (P. V.)

« Art. 23. Les convocations auront lieu à l'or- » dre. Dans les cas d'urgence, les délais pourront » être abrégés. On observera, pour le surplus, » les formalités prescrites dans la première sec- » tion du présent décret. » (A. C.)

Adopté avec le remplacement des mots : *dans les cas d'urgence*, par ceux-ci : *en cas d'urgence.* (P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret ; 107 membres répondent à l'appel : 102 votent *pour*, 5 *contre ;* en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre :* MM. le comte de Bocarmé, Eugène de Smet, de Robaulx, Seron et Olislagers de Sipernau. (M. B., 25 juin.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU VENDREDI 24 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à trois heures. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

UN DES SECRÉTAIRES présente l'analyse de la pétition suivante :

Le baron de Scherpenseel, MM. de Struycker et Binamé présentent des observations sur les décrets relatifs à la garde civique. (P. V.)

Renvoi à la commission des pétitions. (P. V.)

M. Henri Cogels annonce qu'une affection catarrhale l'empêche de se rendre aux séances du congrès. (M. B., 26 juin.)

Pris pour notification. (P. V.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Messieurs, il y a trois semaines que M. le ministre de l'intérieur nous a promis de nous présenter un projet de loi sur l'organisation provinciale. Il paraît que ce ministre n'a pas une bonne mémoire. Je prie M. le président de la lui rafraîchir. Cela est d'autant plus urgent que le premier mardi de juillet les conseils provinciaux s'assemblent de droit, et nous aurons des décisions rendues par des hommes qui n'ont pas été élus par le peuple. Je proteste d'avance contre tout ce que pourront faire ces conseils inconstitutionnels. (M. B., 26 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT appuie la proposition de M. Rodenbach. (M. B., 26 juin.)

L'assemblée, consultée par M. le président, décide que M. le ministre de l'intérieur sera invité à présenter le plus tôt possible un projet de décret sur les administrations provinciales. (P. V.)

Rapport sur le budget des voies et moyens pour le deuxième semestre de 1831.

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT fait le rapport de la commission spéciale sur le budget des voies et moyens pour le second semestre de 1831 (1).

L'assemblée en ordonne l'impression et la distribution. (P. V.)

Bureaux des sections.

UN DES SECRÉTAIRES fait connaître la composition des bureaux des sections pour le mois de juin; ces bureaux sont constitués ainsi qu'il suit :

Première section : Président, M. Lecocq; vice-président, M. Du Bus; secrétaire, M. Frison.

Deuxième section : Président, M. le baron de Sécus (père); vice-président, M. Trentesaux; secrétaire, M. Jacques.

Troisième section : Président, M. d'Hanis Van Cannart; vice-président, M. Van Hoobrouck de Mooreghem; secrétaire, M. Le Bègue.

Quatrième section : Président, M. Serruys, vice-président, M. l'abbé Pollin; secrétaire, M. le baron de Viron.

Cinquième section : Président, M. le baron Beyts; vice-président, M. Rouppe; secrétaire, M. Picquet.

Sixième section : Président, M. Gendebien (père); vice-président, M. Van Meenen; secrétaire, M. de Behr.

Septième section : Président, M. le chevalier

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 251.

Digitized by Google

de Theux de Meylandt; vice-président, M. le vicomte Desmanet de Biesme; secrétaire, M. le baron d'Huart.

Huitième section : Président, M. le comte de Robiano; vice-président, M. Jottrand; secrétaire, M. Brabant.

Neuvième section : Président, M. le baron Van Volden de Lombeke; vice-président, M. de Lehaye; secrétaire, M. Fransman.

Dixième section : Président, M. Alexandre Gendebien; vice-président, M. Lefebvre; secrétaire, M. Delwarde. (J. F., 26 juin.)

Commissions.

La commission des pétitions pour le mois de juin est composée de MM. Bredart, Dumont, Helias d'Huddeghem, Claes (d'Anvers), Picquet, Marlet, de Rouillé, Zoude (de Saint-Hubert), Jean Goethals, Claes (de Louvain). (J. F., 26 juin.)

Celle qui est chargée de l'examen du projet de décret sur les distilleries est composée de MM. Watlet, Van Hoobrouck de Mooreghem, Teuwens, Beaucarne, Dams, le baron d'Huart, Charles de Brouckere, Maclagan. (P. V.)

Communication du gouvernement.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture de la lettre suivante :

« Monsieur le président,

» L'extrait du procès-verbal de la séance du 15 de ce mois, que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser par votre lettre du 23, n'indique pas que j'ai été autorisé par le congrès à prendre sur le chapitre des dépenses imprévues le montant d'une indemnité à accorder aux réfugiés italiens; c'est évidemment un oubli, cette autorisation m'ayant été formellement donnée par l'assemblée. Il me semble que pour lever l'obstacle qui s'oppose à l'exécution des ordres du congrès, il suffirait que vous me fissiez l'honneur de m'écrire que, dans la séance du 15 juin courant, sur le rapport relatif à une pétition d'un réfugié italien demandant des secours pour lui et ses compagnons, le congrès a décidé que cette pétition serait renvoyée aux ministres de la guerre et de l'intérieur avec injonction à ce dernier de prendre des informations sur lesdits réfugiés et de leur allouer des secours modérés, sans autre autorisation et sans en référer au congrès.

» Agréez, monsieur le président, l'assurance de ma considération très-respectueuse.

» *Le ministre de l'intérieur,*

» E. DE SAUVAGE. »

(M. B., 29 juin, et A.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : C'est sur mon rapport que fut prise la décision dont il est parlé dans cette lettre. Une pétition avait été adressée au congrès par des réfugiés italiens, pour demander des secours afin de rentrer en France. La commission des pétitions fut unanimement d'avis que le ministre de l'intérieur pouvait, après avoir pris des renseignements, leur accorder sur les fonds disponibles de son département, pour les dépenses imprévues, la somme qu'il croirait nécessaire. L'assemblée adopta les conclusions de la commission. M. le ministre demanda alors si le congrès entendait l'autoriser par là à compter une somme. Il fut répondu oui. M. le ministre demande aujourd'hui l'autorisation d'exécuter ce qui a été décidé.

(M. B., 26 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je ne conçois pas, messieurs, quelle est cette nouvelle manière de procéder, ni que le congrès puisse autoriser une dépense quelconque par une résolution verbale. M. le ministre de l'intérieur a un budget, il est responsable des dépenses qu'il fait, c'est à lui seul qu'il appartient de juger de l'opportunité de ces dépenses, le congrès n'y peut entrer pour rien. Je ne connais pour le congrès qu'une manière de voter des dépenses, c'est de le faire par un décret. Si les réfugiés italiens ont besoin de secours et qu'ils y aient droit, que le ministre leur en donne, nous verrons après s'il a eu raison de le faire. S'ils y ont droit et qu'il leur en refuse, il est responsable de ce refus; mais dans tous les cas, c'est à lui seul de se décider sous sa propre responsabilité. Les ministres doivent savoir ce qu'ils ont à faire et ne pas venir, à chaque dépense, nous demander par lettre des conseils que le congrès ne peut pas leur donner. (*Appuyé!*)

(M. B., 26 juin.)

M. DE ROBAULX : Il faut cependant que le congrès prenne une décision quelconque. Si M. le ministre de l'intérieur veut régulariser sa dépense, il faut bien que le congrès le seconde, et alors il doit nous présenter un projet de décret. Les Italiens et les Portugais réfugiés méritent à tous égards la faveur qu'ils demandent, il sont dignes de l'intérêt et de la sollicitude de l'assemblée; il ne faut pas, sous prétexte d'irrégularité, ôter au ministre les moyens de les secourir. Je demande

Digitized by Google

donc le renvoi de la lettre à M. le ministre de l'intérieur, afin qu'il nous présente un projet.

(M. B., 26 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : L'honorable M. de Robaulx n'a pas probablement entendu la lecture de la lettre, sans cela il verrait.....

(M. B., 26 juin.)

M. DE ROBAULX : Je sais qu'il a été décidé dans une des dernières séances que M. le ministre de l'intérieur accorderait des secours à quelques réfugiés italiens.... (M. B., 26 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Le procès-verbal n'en parle pas. (M. B., 26 juin.)

M. DE ROBAULX : On l'avait cependant décidé. (M. B., 26 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII : Non-seulement il n'y a pas eu de décret rendu, mais la chambre n'a pas encore pris de résolution à cet égard. Après le rapport de M. de Theux, M. le ministre demanda : Est-il entendu que je pourrai compter des fonds aux pétitionnaires? Cinq ou six voix répondirent : *Oui! oui!* il n'y eut pas autre chose. (M. B., 26 juin.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME : Les Italiens réfugiés demandaient des secours pour rentrer en France. Dans la commission nous avons été d'avis qu'il fallait leur en accorder. Nous n'avons pas voulu préciser la somme; mais nous avons pensé que M. le ministre l'intérieur pourrait leur compter celle qui serait nécessaire, sur les dépenses imprévues de son département.

(M. B., 26 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je n'ai pas dit qu'il serait illégal ni irrégulier d'accorder des secours aux pétitionnaires, mais qu'il le serait que le congrès autorisât cette dépense par anticipation et autrement qu'en examinant le budget du ministre de l'intérieur. La preuve que je ne trouve pas d'illégalité dans le secours en soi, et qu'il n'y a pas d'illégalité, c'est que le ministre de l'intérieur qui a précédé celui-ci crut bien pouvoir prendre sur lui d'accorder vingt mille florins aux réfugiés Portugais, et il fit très-bien. Que le ministre d'aujourd'hui en fasse autant s'il le juge convenable. Quand il aura donné la somme nécessaire, il la portera à son budget, il en justifiera l'emploi, et nous verrons si nous devons l'approuver. Mais que le congrès approuve dès aujourd'hui cette dépense et l'autorise, voilà ce qui est impossible. C'est au ministre seul qu'il appartient de juger de ce qu'il doit faire; voilà comme j'entends la responsabilité. (M. B., 26 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Ce que vient de dire le préopinant ne s'écarte nullement de la décision prise par l'assemblée sur les conclusions de la commission. C'est à M. le ministre de l'intérieur à voir si les réfugiés italiens ont besoin de secours et à les leur accorder. (M. B., 26 juin.)

M. DE ROBAULX : M. le ministre de l'intérieur nous a dit que le crédit était épuisé; s'il n'a plus de deniers disponibles, il faut bien que le congrès vote un crédit nouveau en faveur d'étrangers nécessiteux. Ce sera alors au ministre, sous sa propre responsabilité, de juger quels sont ceux qui sont dignes des secours du gouvernement.

(M. B., 26 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Si je me rappelle bien de ce qui s'est passé, il n'a pas été dit que le crédit était épuisé. Du reste, je prends acte de ce que M. le ministre de l'intérieur croit devoir demander une autorisation quand il s'agit de soulager des malheureux; il n'a pas pensé de même quand il s'est agi de payer une sinécure que le gouvernement provisoire avait abolie. Je veux parler de la grande vénerie; le gouvernement provisoire l'avait supprimée, et le ministre a ordonnancé le payement du grand veneur pour le quatrième trimestre. (*Étonnement général : les yeux se tournent vers la place de M. le chevalier de Sauvage qui n'est point présent.*)

(M. B., 26 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Ce que dit M. de Robaulx, que le ministre aurait déclaré que son crédit serait épuisé, ne peut pas être. (M. B., 26 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, tenant à la main la lettre de M. de Sauvage : Je demande que l'assemblée passe à l'ordre du jour sur cette pièce, la plus ridicule, sans aucun doute, que l'on puisse citer dans les fastes constitutionnels. M. le ministre de l'intérieur voudrait rendre responsable M. le président du congrès de cette dépense. Il faut faire justice de cette prétention en passant à l'ordre du jour. (*Appuyé! appuyé!*)

(M. B., 26 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Il n'est pas besoin d'ordre du jour. Cette lettre n'est pas adressée au congrès. Que M. le président, à qui elle est adressée, la renvoie au ministre pour ce qu'elle vaut. (M. B., 26 juin.)

DE TOUTES PARTS : Appuyé! appuyé!

(M. B., 26 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : J'ai cru de mon devoir de communiquer cette lettre au congrès; je répondrai à M. le ministre que je ne puis lui dire autre chose que ce qui est au procès-verbal.

(M. B., 26 juin.)

Digitized by Google

Rapport sur le projet de décret relatif à l'interprétation du décret du 5 mars 1831.

M. DE BEHR fait, au nom de la section centrale, un rapport sur le projet de décret contenant interprétation de celui du 5 mars dernier, relativement aux droits d'enregistrement à percevoir pour la prestation de serment des fonctionnaires publics (1). (M. B., 26 juin, et P. V.)

L'assemblée décide que la discussion en aura lieu sans que l'impression soit ordonnée.

(P. V.)

Discussion du projet de décret tendant à exempter des droits d'entrée et de garantie le mobilier des Belges qui rentrent dans leur patrie.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le projet de décret relatif à l'exemption des droits d'entrée à accorder à la réimportation des meubles, or, argent, etc., appartenant aux Belges qui rentrent dans leur patrie (2). (P. V.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT demande qu'il soit fait lecture du rapport de la section centrale. (*Non! non!*)

(M. B., 26 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : La discussion est ouverte sur l'ensemble du projet. (M. B., 26 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Vous vous rappelez, messieurs, que ce projet fut présenté à la demande d'un grand nombre de nos concitoyens qui habitaient soit les provinces septentrionales, soit la France, et qui immédiatement après la révolution s'empressèrent de rentrer dans le pays. Quelques mois plus tard, quand les communications ont été libres, ils ont voulu faire venir leurs meubles; ils ont été arrêtés par les droits qu'ils auraient dû payer. Sous l'ancien gouvernement, le roi avait le droit de modérer les droits perçus à l'entrée du royaume sur le mobilier appartenant à celui qui venait se fixer en Belgique. Mais l'article 112 de notre constitution ayant interdit à qui que ce soit la modération d'un impôt sans une loi, il faut bien recourir à vous. Ce serait faire de la fiscalité mal à propos et commettre une injustice que d'imposer un mobilier fabriqué dans le pays et qui y rentre. Vous voterez donc pour le projet.

(M. B., 26 juin.)

L'assemblée adopte les motifs du projet de décret; ils sont ainsi conçus :

« Vu l'art. 112 de la constitution, statuant que » *nulle exemption ou modération d'impôt ne peut* » *être établie que par une loi;*

» Voulant faciliter aux Belges revenus dans leur » patrie depuis la révolution la réimportation de » leur mobilier. » (P. V., et A. C.)

M. LE PRÉSIDENT lit l'art. 1er, ainsi conçu :

« Art. 1er. Exemption des droits d'entrée et de » garantie est accordée à la réimportation en Bel- » gique des meubles, objets de ménage et ma- » tières d'or et d'argent, appartenant aux Belges » qui rentrent dans leur patrie.

» Sont exclus de cette exemption les meubles » et objets neufs, et ceux frappés de prohibition » par les lois existantes, de même que les objets » d'or et d'argent n'ayant pas servi. »

(M. B., 26 juin, et A. C.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Il faudrait, ce me semble, fixer un terme après lequel on serait obligé de payer le droit. (M. B., 26 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : On pourrait fixer le terme au 1er septembre. (M. B., 26 juin.)

PLUSIEURS VOIX : Au 1er août.

(M. B., 26 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je demanderai à M. l'ex-ministre des finances si on a pris des mesures pour qu'on n'abuse pas, à la douane, de cette faculté pour faire la fraude.

(M. B., 26 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Il faudra que l'individu qui voudra jouir de l'exemption prouve au ministre des finances que les meubles qu'il veut faire entrer sont sa propriété.

(M. B., 26 juin.)

M. FRANSMAN déclare qu'il votera contre le projet. Celui qui voudra importer des meubles n'aura qu'à dire qu'ils lui ont appartenu antérieurement. Au reste, comment distinguer les meubles qui n'ont pas servi. Ce sera un moyen de faciliter l'introduction d'une grande quantité d'objets fabriqués à l'étranger, au moment où tant d'ouvriers sont sans ouvrage. (M. B., et J. B., 26 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT propose un amendement ainsi conçu :

« L'exemption est accordée, etc., à ceux qui reviendront des provinces septentrionales avant le 1er août. » (M. B., 26 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE combat cet amendement, 1° parce qu'il n'y a plus de provinces septentrionales depuis la révolution;

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 296.

(2) Le projet de décret et le rapport se trouvent aux *Pièces justificatives*, nos 526 et 527.

Digitized by Google

2° parce qu'il restreint la faveur à ceux qui auraient des meubles en Hollande. (M. B., 26 juin.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose de dire : *pourvu que cette réimportation ait lieu avant le 1er août.* (M. B., 26 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Je retire mon amendement. (M. B., 26 juin.)

M. DE ROBAULX : Je demanderai à M. l'exministre des finances, puisque c'est sous son consulat (*on rit*) que la loi a été proposée, s'il sait combien de personnes seront appelées à profiter de la loi; s'il n'y en avait que deux ou trois, ce ne serait pas la peine de faire une loi. (M. B., 26 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je ne connais qu'une manière de rendre la justice. N'y eût-il qu'un individu qui dût profiter de la loi, si elle est trouvée juste, il faut la faire. (M. B., 26 juin.)

L'amendement de M. Henri de Brouckere est adopté. (P. V.)

M. VAN MEENEN : D'après les *considérants*, il s'agit de permettre la libre réimportation des meubles de celui qui est déjà rentré; d'après l'article 1er, il s'agit des meubles de celui qui doit encore rentrer. Je proposerai donc que l'on mette : *qui sont rentrés,* au lieu de : *qui rentrent.* (J. B., 26 juin.)

M. VAN SNICK s'oppose à cet amendement. Il faut, dit-il, accorder aussi cette faveur à ceux qui rentreront. (M. B., 26 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Les motifs de l'amendement de M. Van Meenen sont palpables. Depuis neuf mois tous les Belges vraiment amis de leur pays ont eu tout le temps de rentrer. Si nous étions vaincus, ceux qui sont aujourd'hui à La Haye, rentreraient triomphants, ils nous écraseraient de leur hauteur. Ces hommes ne méritent aucune faveur, et la loi que nous discutons n'est qu'une loi de faveur. (M. B., 26 juin.)

L'amendement de M. Van Meenen est adopté. (P. V.)

M. TRENTESAUX propose d'ajouter à l'article ces mots : *et ceux qui rentreront dans un bref délai. (Hilarité.)* (M. B., 26 juin.)

M. LE PRÉSIDENT fait remarquer que cela est directement contraire à ce qui vient d'être adopté. (M. B., 26 juin.)

DES VOIX : La question préalable! (M. B., 26 juin.)

M. TRENTESAUX retire son amendement. (M. B., 26 juin.)

M. JOTTRAND demande qu'il soit inséré au procès-verbal que l'on n'entend rien préjuger pour ceux des Belges qui sont à Batavia. (M. B., 26 juin.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME : Il y a également des Belges dans les autres colonies hollandaises. (J. B., 26 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Nous ne pouvons nous engager pour la suite. D'ailleurs on ne prend pas ses meubles avec soi aux colonies, et on les rapporte encore moins, car ils sont plus chers aux colonies qu'ici. (J. B., 26 juin.)

M. JOTTRAND : On emporte au moins de l'argenterie; on tient plus à ce meuble qu'à d'autres. Plusieurs Belges ont laissé leurs meubles en Hollande en partant pour les colonies. (J. B., 26 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Rien n'empêche de prendre une nouvelle mesure dans trois semaines si l'on veut. (J. B., 26 juin.)

La proposition de M. Jottrand n'a pas d'autre suite. (M. B., 26 juin.)

L'article 1er est mis aux voix : l'épreuve et la contre-épreuve sont douteuses. (M. B., 26 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : On fera l'appel nominal sur l'ensemble. (M. B., 26 juin.)

« Art. 2. Restitution sera faite des droits payés » pour les objets affranchis par l'article précé- » dent, depuis le 22 septembre 1830. » (A. C.)

Cet article est mis aux voix et adopté sans réclamation. (P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret : 102 membres répondent à l'appel : 45 votent *pour*, 57 *contre;* en conséquence le décret est rejeté. (P. V.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU SAMEDI 25 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à deux heures. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté.

(P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Le conseil de régence de Bruges prie le congrès de déclarer nationale la dette des réparations à accorder aux propriétaires des maisons dévastées dans cette ville.

M. Henoul demande l'interprétation de l'art. 24 de la loi sur la garde civique.

Le capitaine Van de Sype présente des réflexions sur la loi de la garde civique.

(M. B., 27 juin, et P. V.)

Discussion du budget des voies et moyens pour le second semestre de 1831.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le budget des voies et moyens, pour le second semestre de 1831 (1). (M. B., 27 juin.)

M. FRISON : Il conviendrait que M. le ministre des finances fût présent. (M. B., 27 juin.)

UNE VOIX : Il était là tout à l'heure.

(M. B., 27 juin.)

Un huissier va chercher M. Duvivier, ministre des finances, qui arrive au bout de quelques minutes.

(M. B., 27 juin.)

M. SERON : Messieurs, quoique la révolution paraisse à peine commencée, on a dit, avec quelque raison peut-être, que le peuple en est déjà las. En effet, s'il a chassé les Hollandais, ce n'est pas pour des affronts reçus à la cour, ni pour des refus de places de chambellan, ni même pour obtenir la liberté de l'instruction; c'est uniquement afin de se décharger d'impôts excessifs dont le fardeau devenait de jour en jour plus insupportable. En voyant nos budgets, il lui est permis de croire qu'il a manqué son but et répandu son sang en pure perte.

Cependant, ce n'est pas que la masse des charges actuelles, y compris même l'emprunt de douze millions, excède les forces du pays, bien qu'elle soit évaluée à près de quarante-cinq millions de florins; mais, faute d'un système raisonnable d'impositions, elle est très-inégalement répartie; souvent elle pèse sur les citoyens en raison inverse de leurs facultés : le riche ne paye pas assez, le pauvre paye trop. En un mot, imitateurs en ce point du gouvernement hollandais, nous ne prenons pas l'argent où il est, nous continuons à le chercher où il n'est point.

Par exemple, vous avez décrété un emprunt forcé de douze millions, mais en l'asseyant en raison de la contribution foncière et de la contribution personnelle, vous en avez fait un véritable impôt dont les plus nécessiteux ne sont pas exempts. En effet, pour devoir y participer, il suffit de posséder quelques pouces de terre, ou, sans rien posséder, d'être locataire d'une petite maison. Cependant, s'il est vrai que la société doive la subsistance à tous ses membres, et que, conséquemment, elle n'ait pas le droit de toucher à leur strict nécessaire, comment a-t-on pu chercher des prêteurs, des bailleurs de fonds parmi les gens qui sont loin d'en avoir assez pour eux-mêmes, et à qui, au lieu de leur en demander, il serait raisonnable qu'on en donnât? L'emprunt n'aurait dû atteindre que le superflu et ne présenter aucune cote au-dessous de cent florins. Sans

(1) Voyez le projet de budget et le rapport aux *Pièces justificatives*, nos 250 et 251.

Digitized by Google

doute, il ne faut être injuste envers personne, mais ne vous semble-t-il pas, messieurs, que nous avons un peu trop de penchant à ménager les riches?

L'impôt sur le sel est aussi déraisonnable que la mouture, puisqu'il porte également sur un objet de première nécessité et de plus grande consommation pour la classe indigente que pour la classe aisée. Eh bien! on le laisse subsister, en alléguant que le recouvrement en est facile, insensible; comme si l'on contribuait moins, par cela que l'on contribue peu à peu, et que l'impôt cessât d'être impôt pour n'être pas versé directement dans les caisses publiques! En revanche, le sucre n'est que légèrement imposé; le café et le charbon de terre ne le sont pas du tout. Ces différents objets pourraient cependant supporter des droits considérables, sans accabler personne, sans faire crier la classe nécessiteuse, maintenant habituée à substituer la chicorée au café, à le prendre sans sucre, et, malheureusement, condamnée à ne se chauffer qu'au soleil.

La contribution foncière est visiblement trop faible pour les réductions successives qu'elle a subies. Pourquoi ne l'augmentez-vous pas, afin que, du moins, elle redevienne ce qu'elle était avant que les anciennes chambres, dans l'intérêt particulier de ceux mêmes qui les composaient, se fussent permis d'y toucher. Elle est principalement supportée par les riches; en la diminuant, on n'a pas favorisé l'agriculture, comme ils l'ont prétendu; on les a favorisés eux-mêmes, on a augmenté leur revenu, on a fait gagner notamment 2,000 francs par année à un pair de France, propriétaire de bois et de fermes dans la contrée que j'habite. Qu'importe aux véritables cultivateurs, aux fermiers, qu'on élève davantage cette contribution, puisqu'ils ne l'acquittent jamais qu'en déduction du prix de leur bail, et qu'ainsi elle n'est réellement pas une charge pour eux.

On ne change rien à la contribution personnelle, conception bizarre des faiseurs néerlandais, dont les bases, si compliquées, donnent si mal la mesure des facultés du contribuable. On répondrait au vœu public en y substituant un impôt de répartition sous le nom de *contribution personnelle et mobilière*, et un impôt de quotité sur les *portes et fenêtres*, proportionnés à ceux qui existaient autrefois sous les mêmes dénominations. Cette opération est d'autant plus facile qu'on trouverait dans les mémoriaux administratifs des provinces, les sommes que supportait chaque commune avant l'année 1823. Par quelle fatalité n'en avons-nous pas encore décrété le principe, nous qui, depuis huit mois, nous livrons ici à des discussions bien moins importantes, et, j'ose le dire, quelquefois puériles? Devons-nous laisser à la législature, qui ne viendra peut-être jamais, non plus que le prince que vous avez nommé roi, le soin d'un travail si nécessaire, si urgent? Les deux impositions dont je parle produisaient vraisemblablement au delà de ce qu'on tire aujourd'hui de la contribution personnelle, en s'étendant à un plus grand nombre de contribuables, sans donner lieu, comme cette contribution, à d'éternelles réclamations, à de nombreux procès, à des surtaxes, et enfin à des non-valeurs énormes; elles ne ruineraient pas les villes; elles auraient l'avantage de ne pas vexer toutes les classes de citoyens par des expertises coûteuses, une inquisition ridicule et des déclarations inutiles, immorales, où, placés entre leur conscience et leurs intérêts, ils sont forcés de s'imposer eux-mêmes. Enfin on aurait un revenu fixe que tout le monde connaîtrait, et sur lequel, lors du règlement des recettes publiques, on pourrait compter; au lieu qu'aujourd'hui, avec des cotes variables et des rôles supplémentaires sans fin, à peine, au dernier jour de l'année, peut-on dire ce que l'impôt de l'exercice donnera.

L'abus des déclarations existe aussi relativement aux patentes, dont le montant est réglé sur des bases non moins vicieuses, par l'arbitraire des directeurs, des contrôleurs et des répartiteurs. Notez que les fonctions de ces derniers, gratuites quand il s'agit de la contribution foncière, sont salariées lorsqu'elles ont les patentes pour objet, et qu'alors elles coûtent à la nation 25,000 florins par année. Ce n'est pas que les patentes donnent aux répartiteurs plus de travail que les mutations; mais, quant aux mutations, l'ancien gouvernement n'avait aucun intérêt à stimuler leur zèle, au lieu que, par des gratifications proportionnées au produit des patentes, il croyait *les engager* à multiplier les patentables et à élever les classes et les droits. N'est-il pas temps de supprimer cette dépense immorale et d'établir les patentes sur des bases fixes et qui ne laissent plus de prise à l'arbitraire?

Les droits de succession sont exorbitants et faciles à éluder dans une foule de cas. Il faut qu'on les modifie; il faut surtout qu'ils cessent de s'étendre à des biens situés en pays étranger. Il est injuste et absurde de frapper d'impôts ce qui se trouve hors de notre souveraineté, de notre juridiction, et, par conséquent, de la protection de nos lois.

Enfin, il est indispensable de faire disparaître, des lois sur l'enregistrement, une inégalité monstrueuse que j'ai signalée dans une autre occasion,

Digitized by Google

et sur laquelle, tant qu'elle existera, je ne cesserai de revenir. Je veux parler de cette disposition qui réduit à un demi pour cent les droits sur les ventes de récoltes ou de coupes de taillis et de futaie faites à la requête et au profit des riches propriétaires, tandis que la vaisselle de terre et les haillons du pauvre continuent à subir le droit de deux pour cent. Remettez à cet égard en vigueur la loi du 22 frimaire an VII, en rétablissant le droit de deux pour cent sur toutes les ventes mobilières sans exception. Ce sera une augmentation de revenu. S'il est vrai qu'il vous faille tant d'argent, négligerez-vous un moyen si facile et si légitime de vous en procurer?

Au moyen de ces changements, l'État, à moindres frais, obtiendrait des revenus plus considérables; le peuple verrait qu'on s'occupe de lui, sa confiance dans la révolution renaîtrait, peut-être même cesserait-il de maudire les employés du fisc?

Mais, messieurs, et toujours dans l'intérêt du pays, il ne suffit pas d'un bon système d'impôts, il faut encore un bon système de perception et de comptabilité, et c'est ce qui nous manque, ce qu'on n'est pas près de nous donner, à en juger par les budgets où l'on conserve religieusement *l'ancien régime de la finance*. A la bonne heure, que notre ci-devant roi, qui aimait tant la complication et la confusion, ait réuni dans une administration unique les contributions directes, les accises et les douanes. Mais notre révolution, faite pour détruire les abus, ne devait-elle pas nous ramener à des idées plus simples et plus saines? Comment, après avoir ôté aux gouverneurs des provinces des attributions étrangères à leurs véritables fonctions, n'a-t-on pas également saisi la nécessité de simplifier l'administration des contributions dont je parle, en la divisant comme autrefois en plusieurs branches, en séparant des choses hétérogènes de leur nature? Après avoir secoué le joug sous lequel les Hollandais voulaient nous courber, continuerons-nous à en porter les marques? Sommes-nous condamnés à nous traîner éternellement dans l'ornière creusée par leur génie étroit? Messieurs, charger le même homme de plusieurs emplois dont chacun exige des connaissances différentes, c'est vouloir qu'il les remplisse tous fort mal. Le perfectionnement des sciences et des arts est dû à leur grande division, et comme on ne saurait parvenir à être à la fois bon charpentier, bon orfévre et bon tailleur d'habits, il est également impossible qu'on soit, en même temps, bon percepteur, bon douanier et bon *accisien*. L'expérience le prouve. Interrogez sur ce point les employés eux-mêmes, depuis l'inspecteur jusqu'au receveur de village; puisque c'est à l'œuvre qu'on connaît l'ouvrier, voyez leur travail : leurs registres, leurs états multipliés, compliqués, ne ressemblent pas mal à nos budgets. Faites mieux, consultez des gens de bon sens que leur profession met en perpétuel rapport avec eux, notamment les négociants et les colporteurs. Ils vous diront qu'à chaque instant leurs marchandises sont arrêtées, saisies, que des procès-verbaux contre eux sont dressés, parce qu'ici tel receveur n'a pas jugé nécessaire de plomber ou de cacheter leurs marchandises ou leurs échantillons, et que là, des employés qu'ils ont rencontrés sur leur route ont regardé, au contraire, l'omission de cette importante formalité comme une grave contravention. Qu'une autre fois ils éprouvent le même désagrément parce que le receveur a cru ou qu'ils n'avaient pas besoin d'expédition ou qu'il leur suffisait d'un simple passavant, tandis que les commis jugent que l'acquit-à-caution était indispensable. Ces pauvres marchands ne savent, en vérité, comment s'y prendre ni à qui s'adresser pour se mettre en règle et avoir la paix. Ils n'éprouveraient pas de semblables embarras si les employés du fisc étaient moins incapables, et, nécessairement ils le seraient moins, si l'on n'exigeait pas qu'ils connaissent tout. Je vois bien qu'afin de les rendre savants on continue à les soumettre à un long apprentissage. Mais ce moyen n'aura pas le résultat qu'on en attend. Ce sera toujours une tâche suffisamment difficile même pour celui qui montre des heureuses dispositions et de l'aptitude, de lire, d'étudier, de digérer, de parvenir à comprendre à peu près, de mettre en pratique, ne fût-ce que les seules lois sur les accises, et d'apprécier les volumineuses instructions, en style tant soit peu baroque, qui les commentent, les expliquent, et quelquefois les embrouillent. Mais n'est-ce pas une véritable perte dans la société que cette bureaucratie qui s'y propage chaque jour, qui l'envahit de toutes parts, qui multiplie à l'infini les barbouilleurs de papier? Peut-on voir sans un sentiment pénible ces jeunes gens robustes, très-propres à faire de bons laboureurs, d'excellents cordonniers, des hommes véritablement utiles, conduits par la paresse et l'espoir de vivre un jour les bras croisés, dans les bureaux d'un directeur de contributions ou d'un inspecteur d'arrondissement, s'armer d'une plume, et dans ces séminaires de nouvelle espèce, augmenter, sous le nom de *surnuméraires*, le nombre des êtres improductifs qui pullulent pour le malheur de la société.

De la confusion établie dans les finances il est

Digitized by Google

résulté, m'a-t-on dit, cet autre inconvénient que depuis 1823 aucune comptabilité n'a pu être tirée au clair; en sorte que déjà, sous le gouvernement néerlandais, l'État ne connaissait ni son passif ni son actif. En demeurant dans le bourbier on s'y enfonce davantage, et, si je suis bien informé, les livres des administrateurs du trésor offrent aujourd'hui l'image d'un véritable chaos.

Le moyen d'en sortir c'est de tâcher de remettre les choses dans l'état où elles étaient avant que la fiscalité néerlandaise eût conçu le dessein de les embrouiller au point que la nation ne pût jamais connaître ni ce qu'elle payait, ni ce qu'on dépensait. Il faudrait donc séparer ce qui est confondu, établir une administration des douanes, une administration des contributions indirectes ou des accises, n'importe le nom, et une administration des contributions directes. Celle-ci serait, comme autrefois, chargée du cadastre, partie nécessaire de ses attributions, puisque c'est le cadastre qui doit servir de base à la répartition de la contribution foncière. L'expérience ayant prouvé que l'adjudication au rabais de la perception donne lieu aux plus grands abus, on rétablirait les percepteurs à vie; chargés de fonctions extrêmement faciles à remplir, il ne serait pas nécessaire de les faire venir du chef-lieu de la province, on les prendrait dans l'arrondissement de leur perception. Comme autrefois, il serait pourvu à leur salaire par des remises dont le trésor cesserait d'être chargé. Et, pour leur assurer des moyens d'existence suffisants, et faute desquels ils ne peuvent jouir de la confiance publique qui leur est si nécessaire, on joindrait à leur recette celle des deniers communaux, particulièrement dans les villages. Ils fourniraient, pour le tout, des cautionnements en numéraire dont l'État payerait les intérêts. Alors disparaîtraient ces petits receveurs des petites communes qui échangent ainsi, par paresse et contre le plus modique traitement, une profession utile et qui les faisait vivre. Pauvres hommes de plume, incapables de chiffrer et de dresser leurs comptes, insectes nés de la révolution! Plût à Dieu cependant qu'elle n'en eût pas fait éclore tant d'autres bien plus nuisibles et qui s'attachent à la république comme les chenilles aux arbres, pour la dévorer!

Je pourrais prouver que le retour à des institutions qu'un gouvernement sage n'aurait jamais détruites entraînerait moins de dépenses que le système actuel; mais ce n'en est pas ici le lieu. D'ailleurs, je n'ai voulu que justifier mon vote, et je crois y être parvenu. Telles sont, messieurs, les améliorations que je souhaite avec l'espoir de les obtenir un jour, mais faute desquelles je rejetterai le budget des voies et moyens, quand même on me dirait, comme on l'a déjà fait, que c'est laisser les ministres sans le sou et compromettre le service; car je ne les vois pas de sitôt au dépourvu quand je considère que la contribution foncière de *toute l'année* est déjà perçue ou sur le point de l'être, et que la seconde moitié de l'emprunt va être exigible au 1er juillet prochain. D'ailleurs, envoyé ici par le peuple, j'excéderais mon mandat si j'approuvais, en adoptant les voies et moyens, tant de lois fiscales, qu'en conscience je crois contraires à ses intérêts et à ses vœux. (M. B., 27 juin.)

M. JOTTRAND : Messieurs, comme député et comme membre de la commission qui a été chargée de l'examen du budget des voies et moyens, je crois indispensable de vous faire connaître les raisons qui me feront donner au projet un vote approbatif. Je ne pourrais voter pour le projet, en conscience, sans dire pourquoi, parce que je pars, comme le préopinant, de ce principe, que nos anciennes lois sont mauvaises en matière d'impôts. Mais l'impossibilité où nous sommes de les coordonner ou de les modifier pour le moment, me les fait préférer à toutes autres quoiqu'elles soient injustes en principe et dans leur application. On me pardonnera, je l'espère, la critique à laquelle je vais me livrer contre ces lois, parce qu'elle pourra être utile, lorsque, dans des temps meilleurs, nous pourrons faire subir à notre système d'impôts les modifications nécessaires.

Après ce début, l'orateur se livre à la critique des impôts d'accise; il démontre que l'impôt sur le sel, en voulant frapper le consommateur, paralyse une foule d'industries qui se servent du sel comme matière première, entre autres l'agriculture, qui est obligée de s'en priver ou de s'en servir très-peu, tandis que cette matière serait si utile à l'éducation des bestiaux. Les fabricants de soude souffrent pareillement, ainsi que beaucoup de nos industries dont la nomenclature serait trop longue. L'orateur blâme l'impôt du genièvre, à cause de la difficulté de la perception, et les impôts exorbitants sur les eaux-de-vie et les vins étrangers. Les impôts sur les denrées coloniales, faits pour atteindre la consommation, exigent une foule de précautions, qui paralysent le commerce de transit et le minent dans sa base. De ces observations l'honorable membre conclut que les impôts d'accise sont mauvais; et pour en démontrer le danger, il établit que tandis que les droits d'enregistrement, de timbre, de mutation, etc., n'exigent de frais de perception que 5, 6, 7, 8 et 9 pour cent, les

Digitized by Google

impôts d'accise exigent 30 et 40 pour cent. L'orateur cite encore un impôt qui n'est pas impôt d'accise et qui occasionne des frais de perception énormes, l'impôt des postes, pour la perception duquel il ne faut pas moins de 37 pour cent. Je ne voterais jamais pour de pareilles lois, si ce n'était, dit l'orateur en terminant, la difficulté des circonstances où nous nous trouvons. Je sais bien qu'on pourrait en peu de temps trouver et proposer un nouveau système d'impôts; mais quelque bien mûri que soit un nouveau système d'impôts, quelques précautions que vous ayez prises pour le percevoir, quelque sage, quelque mûri que soit le projet, il doit être sanctionné par l'expérience, avant de pouvoir compter sur son produit; nous sommes dans une période où nous avons besoin d'argent, et ce n'est pas dans un pareil moment que je conseillerais de faire de nouveaux essais. Dans des temps ordinaires, si dans un trimestre on éprouvait un déficit, on pourrait aviser à le combler dans le trimestre suivant; aujourd'hui il en est autrement. J'en ai dit assez, je crois, pour motiver mon vote en faveur du projet, me réservant, si le congrès prolongeait sa mission au delà de l'année, de voter contre toutes les lois que j'ai critiquées, et de ne plus voter d'impôt perçu en vertu de ces lois.

(M. B., 27 juin.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Messieurs, je ne m'attendais pas à être obligé de répondre aujourd'hui aux objections qui me sont adressées sur l'assiette, la répartition et la base des impôts; avec mes notes il m'eût été plus facile de donner demain des explications que sans doute vous eussiez trouvées plus satisfaisantes, mais enfin, puisqu'on paraît désirer une réponse immédiate, je présenterai quelques observations, tout en me recommandant à l'avance à votre indulgence.

MM. Seron et Jottrand ont attaqué les impôts existants; je suis loin de vouloir défendre les vices que présentent les lois sur cette matière : ces vices, je les reconnais d'autant mieux que depuis vingt huit ans, et sous les divers gouvernements, j'ai été chargé de la perception d'une partie de ces impôts. Peut-on et doit-on toucher à ces lois? vous ne le penserez pas, puisqu'il faut maintenant assurer le service des six derniers mois de l'année; les graves circonstances dans lesquelles nous nous trouvons ne vous permettraient pas de vous livrer à des révisions qui pourront avoir lieu plus tard. Alors les judicieuses réflexions des préopinants pourront être utilisées, et on trouvera près de moi et près de beaucoup d'autres personnes, tout le concours désirable pour hâter le perfectionnement de la loi sur les impôts.

On a dit d'abord : « L'impôt foncier est mal réparti; » mais, après les travaux du cadastre, la répartition de cet impôt sera plus équitable et mieux raisonnée. Quant aux contributions directes et ensuite aux accises, on a blâmé ou leur assiette ou le taux de ces impôts; ensuite on a paru désirer que les denrées coloniales ne fussent pas soumises aux douanes. Cette théorie me paraît une erreur. Où trouverez-vous une matière imposable? où trouverez-vous l'argent nécessaire pour fournir aux ressources que réclame le service des administrations, sans conserver les impôts qui existent?

Il faut imposer le charbon, a dit un des préopinants; mais déjà on s'élève contre le droit que l'on prélève sur l'importation du charbon, et une discussion doit avoir bientôt lieu pour savoir si ce droit sera maintenu; et quand il s'est agi, il y a plusieurs années, d'imposer les consommateurs de houille, les réclamations ont été tellement nombreuses qu'il a fallu renoncer à ce projet. Maintenant si on ne veut pas que le tabac, le sucre et le café soient imposés, que restera-t-il, encore une fois, de matières imposables?

M. Jottrand voudrait qu'il y eût une division claire et précise entre les administrations chargées de la perception des impôts; que les accises formassent une administration séparée; qu'il en fût de même pour les douanes et pour les contributions directes. Mais avec ces administrations séparées et les dépenses qu'elles entraîneraient, comment concilierez-vous les économies qui sont et doivent être les bases de nos systèmes d'administration ?

Tout ce que vous avez prescrit, en fait d'économie, s'accomplit avec exactitude. Les employés sont moins nombreux, et les rétributions sont moins fortes, double avantage pour les contribuables et pour le trésor. Les employés actuels sont tous moins payés que ne l'étaient leurs prédécesseurs. Depuis que la mouture et l'abatage ont été supprimés, les recettes qui ne présentaient pas assez de bénéfices pour exister séparément ont été réunies à d'autres. La même économie préside au service actif. Les percepteurs et contrôleurs qui avaient 3000 florins n'en reçoivent plus que 2000; ceux qui touchaient 1800 florins n'en touchent que 1400; une foule de contrôleurs, qui ont à parcourir un espace de territoire assez grand, et qui ont sous eux vingt ou trente comptables, dont ils doivent examiner et suivre la gestion, ne touchent que 1000, 1200 ou 1400 florins. Les remises des comptables ont été restreintes au taux le plus raisonnable. Eh bien! ces éco-

Digitized by Google

nomies seraient absorbées, et au delà; dès le moment où il y aurait plusieurs directions spéciales.

(Ici M. le ministre défend le trésor du reproche adressé à ses registres et à ses écritures de ressembler à un chaos, et il en appelle, pour justifier l'administration de cette accusation, aux membres du congrès qui ont eu sous les yeux les pièces émanées du trésor, et qui ont exprimé leur satisfaction sur la beauté et la régularité de ces travaux.)

M. Duvivier, continue en ces termes : On a attaqué, entre autres impôts, celui sur le sel; mais aussi n'êtes-vous pas déjà nantis d'un projet qui doit remédier à cet inconvénient, projet dont la discussion me donnera l'occasion d'entrer dans de nouveaux détails à ce sujet. Maintenant je répondrai seulement qu'il n'est pas très-juste de dire que cet impôt est gênant pour les industriels, puisque chaque fois que les gouverneurs des provinces déclarent qu'il y a lieu d'accorder l'exemption de l'impôt sur le sel à tel ou tel industriel, il est toujours fait droit à ces réclamations, quand toutes les formalités ont été remplies, et que la nécessité de l'exemption est bien reconnue. Il me reste à répondre à l'objection qui a été faite au sujet de l'impôt qui frappe les eaux-de-vie indigènes. Cet impôt est un de ceux qui excitent le plus de plaintes et de réclamations; aussi, messieurs, vous discuterez incessamment un projet qui change la base de cet impôt; ce projet est, en vérité, tout en faveur des contribuables; il est dicté par eux, et il eût été impossible de prendre des mesures plus sages et mieux étudiées pour mettre tout le monde d'accord. Quant à l'impôt des postes, en supposant que je ne veuille pas le défendre, et en avouant même qu'il peut être remplacé par un autre système, je pense qu'il serait dangereux de l'essayer en ce moment où nous devons avoir seulement en vue d'assurer les services des six derniers mois. (J. F., 27 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je demanderai à M. le ministre pourquoi des entrepreneurs de fraude ne demandent qu'une prime de 4 ou 5 pour cent pour introduire des objets de contrebande de France en Belgique, tandis qu'ils demandent 20 et 25 pour cent pour la fraude à faire de la Belgique en France. Je lui demanderai aussi pourquoi on a cent employés en France pour le prix de cinquante en Belgique. (M. B., 27 juin.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Si vous me faisiez vos questions par des chiffres, je pourrais vous répondre. Vous sentez la difficulté qu'il y a pour un ministre de répondre à des questions vagues, qui ne reposent sur rien, et faites sur un ton au moins brusque, j'ose le dire. (*Rumeur.*) (M. B., 27 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je précise les faits : les fraudeurs introduisent des marchandises de France en Belgique, moyennant une prime de 4 ou 5 pour cent; pour introduire des marchandises de Belgique en France, on demande 20 et 25 pour cent; votre système des douanes n'est pas bon, tout le monde s'en plaint.

(M. B., 27 juin.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Je vais vous répondre. La France, par son étendue et par sa richesse, a les moyens de faire les dépenses nécessaires pour entretenir un personnel considérable, qui est répandu et qui pullule pour ainsi dire sur toute la frontière, tandis que notre personnel est entretenu avec beaucoup d'économie; de là plus de facilité d'introduire des marchandises de France en Belgique que de Belgique en France. Du reste, le préopinant a souvent signalé des fraudes à mon prédécesseur, notamment pour des liquides introduits de la France; le dernier ministre a écrit sur tous les points pour activer la surveillance, nous avons reçu les plus grandes garanties que les faits dénoncés étaient inexacts; la correspondance est là, je pourrai la communiquer au préopinant s'il le désire. (M. B., 27 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Votre système de douane est faux : pour le prix qu'on donne à un employé belge on en a deux en France.

(M. B., 27 juin.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim, établit qu'il est impossible d'apporter plus d'économie que celle qui existe. Les employés de troisième classe n'ont que 300 florins d'appointements, et les employés de première classe 500 florins. (M. B., 27 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : L'honorable membre a dit que la fraude était tellement active chez nous qu'on faisait des assurances pour la fraude de France en Belgique à 4 et 5 pour cent, tandis qu'on demandait 25 pour cent pour la fraude de Belgique en France. C'est une erreur : je ne dis pas qu'il n'y ait certaines marchandises pour lesquelles on demande 25 pour cent, mais il y a deux objets notamment pour lesquels on fait la fraude sans prime, ou pour une prime de 4 ou 5 pour cent. Je n'ai pas besoin de dire ici quels sont ces objets qu'on introduit en France; il suffit de lire les lois de l'accise pour les deviner. Quant aux fraudes, ce n'est pas à un mauvais système de douanes qu'il faut les attribuer, mais

Digitized by Google

à la nécessité où nous avons été par la révolution d'établir une nouvelle ligne de douanes, et de former des sujets capables de faire le service. On n'improvise pas des hommes, il faut du temps pour les former. La fraude existe, nous le savons, on le sait au ministère, on y connaît même par quels moyens elle se fait; aussi puis-je assurer que mon successeur sera dans peu de temps à même de la faire cesser tout à fait.

(M. B., 27 juin.)

La clôture de la discussion générale est prononcée. (M. B., 27 juin.)

L'article unique du projet est ainsi conçu :

« Ceux des impôts mentionnés dans le décret » du 28 décembre 1830, n° 39 (*Bulletin officiel*, » n° 53), qui n'ont été maintenus que pour le » premier semestre du présent exercice, continue- » ront à être perçus pendant les six derniers mois » de 1831, d'après les lois qui en règlent l'as- » siette ou le recouvrement, sauf les modifica- » tions qui résultent de l'art. 2 du décret du » 26 janvier dernier, n° 23 (*Bulletin officiel*, » n° 9). » (A. C.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une proposition de M. Dams ainsi conçue :

« L'impôt sur le vin indigène est aboli. »

(E., 27 juin.)

M. DAMS développe son amendement; il commence par rappeler au congrès que dans le premier projet il avait été question de l'impôt sur le vin indigène, et, passant à la législation française qui ne fait peser aucun impôt sur le vin à sa fabrication, il démontre que tout impôt sur les productions de la terre entre les mains du cultivateur est injuste et ruineux; que les vignerons de son pays en sont un frappant exemple; qu'il n'en est pas de même de l'accise sur les bières et les eaux-de-vie de grains dont les matières premières sont dans le commerce, et qui par conséquent ont un prix avant qu'ils ne soient convertis en liquides; qu'il n'en est pas ainsi du vin; que le vigneron supporte seul un impôt qui ne lui est pas, ou lui est très-faiblement remboursé par le consommateur. Les céréales et aucun autre produit de la nature ne sont imposés.

L'orateur fait un exposé des travaux continuels et pénibles que cette culture exige dans les coteaux de son pays, qui ne sont propres à aucun autre genre de culture. La situation du vigneron est bien au-dessous de celle du cultivateur; le premier est dans un état voisin de la pauvreté par suite d'un impôt exorbitant.

Les vins du Luxembourg sont consommés exclusivement dans la province, et dans les mauvaises années ils ne sortent pas hors des cantons qui les ont produits.

L'expérience d'une longue suite de mauvaises années, et la misère dont les vignerons ont fait un si dur apprentissage, ont été la cause qu'on a abandonné la récolte prodigieuse de 1829, afin de se soustraire à un impôt qui aurait englouti les biens, meubles et immeubles, des vignerons; celle de 1830 aurait subi le même sort, si la révolution n'était venue ranimer l'espoir des vignerons; que la moitié de l'impôt était encore dû pour les deux années précédentes, lorsque le gouvernement provisoire en avait accordé la remise.

Le roi et la majorité hollandaise, dans les États-Généraux, étaient toujours restés sourds à leurs nombreuses pétitions, qui ne servaient à autre chose qu'à augmenter le débit du timbre.

L'orateur compare l'état du vigneron de la Prusse, où la culture du vin, payant un faible droit, est protégée par des droits d'entrée sur les vins étrangers presque prohibitifs, que le roi de Prusse, nonobstant ce droit, qui ne s'élève pas au tiers du nôtre, en a fait différentes fois la remise eu égard aux mauvaises années; qu'en Prusse le vigneron, qui vit sous un gouvernement absolu, est à son aise, tandis que chez nous il mène une vie misérable et languissante.

L'accise sur le vin et l'anéantissement de nos nombreuses distilleries de fruits n'ont pas peu contribué à cet élan patriotique qui se manifeste partout dans le Luxembourg.

L'orateur termine en disant qu'il a l'espoir que le congrès fera disparaître du Code de nos lois ces entraves portées à l'industrie et à la prospérité matérielle de son pays. (C. 27 juin.)

M. LE BARON D'HUART : On ne voit rien dans le budget des voies et moyens, sur le revenu des prisons, et cependant on demande 500,000 florins pour cet objet. Je demanderai au ministre quelques renseignements à cet égard.

(M. B., 27 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Si nous délibérions véritablement sur un budget de voies et moyens, outre la question faite par le préopinant, il y en aurait bien d'autres à faire, entre autres sur les redevances des mines, et en un mot comment on établit l'excédant de 2 millions. Mais pour le moment il ne s'agit que de voter l'impôt pour les six derniers mois. Lorsque nous voterons les dépenses, il faudra que le ministère présente un tableau de tous les revenus, et alors nous examinerons avec toutes les autres la question du préopinant, qui pour le moment ne saurait être d'aucune influence. (M. B., 27 juin.)

Digitized by Google

M. DE ROBAULX : Je m'opposerai au projet de M. Dams; il ne s'agit maintenant que de voter la continuation des impôts tels qu'ils existent, parce qu'on n'a pas le temps de changer le système actuel. Quand des denrées nécessaires au peuple sont imposées, on peut laisser l'impôt sur le vin du Luxembourg, qui ne vaut pas grand'chose. Du reste, nous pourrons prendre plus tard la proposition en considération. (J. B., 27 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : L'honorable M. Dams a dit que le lin, le colza, les pommes de terre, ne payaient pas d'impôts; il en conclut que le vin ne devrait pas en payer. Je lui demanderai à mon tour pourquoi la bière et le genièvre payent l'impôt. N'est-il pas aussi juste que le vin le paye, que ces deux boissons du pauvre?

(M. B., 27 juin.)

M. DAMS : Si l'assemblée ne se trouve pas assez éclairée pour délibérer sur ma proposition, je la retirerai, sauf à la reproduire plus tard. (*Assentiment général.*) (M. B., 27 juin.)

L'article unique du projet est mis aux voix et adopté. (P. V.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT, rapporteur, propose un article additionnel ainsi conçu :

« Le présent décret sera obligatoire le 1er juillet prochain. » (M. B., 27 juin.)

M. JOTTRAND combat cet article additionnel comme inutile, l'article unique du projet disant que l'impôt *continuera* d'être perçu, ce qui implique qu'il n'y aura pas interruption.

(M. B., 27 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE trouve la disposition additionnelle indispensable, parce que les décrets du congrès n'étant exécutoires que le onzième jour, il y aurait plusieurs jours d'interruption dans la perception de l'impôt. (M. B., 27 juin.)

M. LE BARON BEYTS appuie ces observations; il dit que sans cela le décret aurait un effet rétroactif. (M. B., 27 juin.)

L'article additionnel de M. le chevalier de Theux de Meylandt est adopté. (P. V.)

On procède ensuite au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; il est adopté par 108 voix contre 3. (P. V.)

Ont voté *contre :* MM. Seron, de Robaulx, Masbourg. (M. B., 27 juin.)

Rapport sur le projet de décret relatif à l'accise sur le sel.

M. D'ELHOUNGNE fait le rapport de la section centrale sur le projet de décret relatif à l'accise sur le sel (1).

L'assemblée en ordonne l'impression et la distribution. (P. V.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 259.

SÉANCE

DU LUNDI 27 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

Dix-huit distillateurs de Gand et dix de Bruges présentent des observations sur le projet de décret concernant les distilleries. (P. V.)

Renvoi à la section centrale, chargée de l'examen de la loi. (P. V.)

M. le baron de Liedel de Well s'excuse d'être retenu loin du congrès par un rhumatisme.

(M. B., 29 juin.)

Digitized by Google

Pris pour notification. (P. V.)

M. Constantin Rodenbach écrit que sa présence est nécessaire dans le district de Saint-Nicolas, dont il est l'administrateur : il demande un congé de quinze jours. (*Non ! non !*) (M. B., 29 juin.)

Le congé de quinze jours est refusé : on n'accorde qu'un congé de huit jours. (P. V.)

Discussion du projet de décret relatif à l'interprétation du décret du 5 mars 1831.

L'ordre du jour est la discussion des conclusions de la section centrale sur le projet de décret interprétant le décret du 5 mars dernier relativement aux droits d'enregistrement à percevoir pour la prestation de serment des fonctionnaires publics (1). (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture du rapport fait dans la séance du 24 juin par M. de Behr, au nom de la section centrale. (M. B., 29 juin.)

Personne ne demande la parole sur l'ensemble. (M. B., 29 juin.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture du considérant ; il est ainsi conçu :

« Considérant que l'exécution du décret du » 5 mars 1831 (*Bull. off.*, n° XX) a fait naître des » doutes sur les droits d'enregistrement à percevoir pour les actes de prestation du serment » qu'il prescrit. » (M. B., 29 juin, et A.)

Ce considérant est adopté. (P. V.)

« Art. 1er. Les prestations de serment faites en » exécution du décret du 5 mars dernier, avant ou » après l'entrée en fonctions, sont assujetties au » droit d'enregistrement, suivant le taux fixé par » les dispositions législatives en cette matière. » — Adopté. (A., et P. V.)

« Art. 2. L'exemption prononcée par l'art. 4 » dudit décret ne s'applique qu'aux fonctionnaires » qui exercent des fonctions gratuites dans l'intérêt » de l'État, des communes, provinces et établissements publics, ou qui n'en reçoivent qu'un traitement inférieur à 350 florins. » — Adopté. (A., et P. V.)

« Art. 3. Néanmoins le double droit ne pourra » être exigé aux termes de la loi sur l'enregistrement qu'autant que les droits dus pour les prestations de serment n'auront pas été acquittés » dans les vingt jours à dater de la publication du » présent décret. » — Adopté. (A., et P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : Je ferai remarquer à l'assemblée que ce dernier article a été introduit par la section centrale, qui a proposé la suppression de l'article 3 du projet primitif. (M. B., 29 juin.)

M. LE BARON BEYTS : La lecture de cet article supprimé. (M. B., 29 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Le voici :

« Les prestations de serment des fonctionnaires » non désignés dans les dispositions législatives » en matière d'enregistrement, et qui jusqu'alors » n'étaient pas soumises à la formalité, et conséquemment au droit, continueront à en être » exemptes d'après l'art. 2. » (M. B., 29 juin, et A. C.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je ne viens pas soutenir la nécessité de cet article ; mais s'il est supprimé, je demande qu'on envoie le rapport de la section centrale au ministre des finances, afin qu'il connaisse les motifs de cette suppression. (M. B., 29 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Le congrès est-il d'avis d'adhérer à la proposition de M. le ministre des finances ? (*Hilarité.*) (E., 29 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : C'est parce que j'ai présenté le projet, quand j'étais ministre des finances, que je demande que son exécution ne soit point entravée par de nouvelles difficultés. Comme des circulaires avaient interprété les lois sur l'enregistrement, que ces circulaires avaient été suivies à la lettre, on avait pu penser qu'elles avaient encore force exécutoire jusqu'à décision du contraire. (E., 29 juin.)

M. LE BARON BEYTS demande que l'art. 3 du projet du gouvernement ne soit pas écarté : il démontre que le décret était un décret interprétatif de celui du 5 mars ; il n'est pas inutile de porter une disposition sur tout ce qui a pu fournir matière à quelque doute. La disposition a pu paraître avec raison superflue à la section centrale, mais elle empêchera de nouveaux doutes de s'élever, et cela doit suffire pour la faire maintenir. (M. B., 29 juin.)

M. DE BEHR, rapporteur, parle sur la valeur des interprétations législatives, émanées des pouvoirs antérieurs à la révolution. (E., 29 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE dit que, loin de suivre l'exemple de la France, qui, sur l'opinion de M. Dupin, laissa la magistrature inamovible de la restauration, confirma les fonctionnaires publics qui étaient placés avant les journées de juillet, la révolution belge a tout anéanti : tout l'ancien échafaudage a été brisé ; il ne reste plus de trace du passé. La constitution, les autorités qui en découlent, appartiennent au nouvel ordre de choses ; ce n'est pas une continuation, mais une création. (E., 29 juin.)

(1) Le projet de décret du gouvernement, le rapport et le projet de la section centrale se trouvent aux *Pièces justificatives*, nos 295, 296 et 297.

Digitized by Google

M. TRENTESAUX ne partage pas l'avis du préopinant : la révolution a constitué l'ordre, et a continué tout ce qui était resté en place.

(E., 29 juin.)

Sur la proposition de M. le baron *Beyts*, l'assemblée adopte la disposition suivante, qui fera l'article 4 de la loi :

« Les prestations de serment des fonctionnaires » non désignés dans les dispositions législatives » en matière d'enregistrement, et qui jusqu'alors » n'étaient pas soumises à la formalité et consé- » quemment au droit, continueront à en être » exemptes. » (P. V.)

M. ISIDORE FALLON propose une disposition additionnelle, qui formera l'article 5; en voici les termes :

« Les fonctionnaires nommés par le gouvernement de la Belgique depuis le 25 septembre dernier, et qui lors de leur installation ont payé le droit d'enregistrement pour prestation de serment sont exempts de cet impôt sur la prestation du serment exigé par le décret du 5 mars. » (P. V.)

Cette disposition est mise aux voix et adoptée.

(P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; il est adopté par 102 voix contre 18. (P. V.)

Proposition ayant pour objet de demander des renseignements sur les négociations à Londres.

M. LE PRÉSIDENT lit une proposition de M Van Meenen tendant à requérir la présence dans cette séance de M. le ministre des affaires étrangères, pour donner au congrès des renseignements sur les rapports de la députation du congrès et des commissaires du gouvernement, tant avec le prince de Saxe-Cobourg qu'avec les plénipotentiaires des puissances à la conférence de Londres, ainsi que sur le résultat probable des négociations. (*Appuyé! appuyé!*) (M. B., 29 juin.)

M. VAN MEENEN : Messieurs, je pense que l'assemblée tout entière sent les motifs qui m'ont déterminé à présenter ma proposition. Nous sommes au 27 juin, le terme fatal pour les négociations qui doivent fixer notre sort expire le 30. Depuis trois semaines nous avons à Londres une députation du congrès et des commissaires du gouvernement, et pendant tout ce temps nous avons manqué de renseignements, et nous en manquons encore pour nous former une opinion, tant pour rassurer les esprits que pour savoir la marche qui a été donnée à nos affaires, et celle qu'il faudra suivre plus tard. Il est vrai que le congrès a décidé qu'un rapport lui serait fait le 30 juin, mais il n'a pas entendu par là qu'il ne lui en serait pas fait avant ce jour. Or, jusqu'ici nous sommes sans la moindre certitude, sans le plus petit document écrit quelconque, touchant nos affaires à Londres. Qu'arrivera-t-il dans cette position? le 30 nous serons obligés de prendre une résolution; nous serons forcés de la prendre sur le rapport qui nous sera fait; de cette nécessité il résultera ou que nous prendrons une détermination subite, et peu réfléchie par conséquent, ou nous serons forcés d'ajourner au lendemain ou surlendemain, à plusieurs jours peut-être, une résolution que le pays attend avec impatience. Je demande que M. le ministre des affaires étrangères se rende dans le sein de l'assemblée afin qu'il nous dise ce qu'il est en position de nous communiquer, pour nous préparer à prendre, le 30, un parti quelconque. (*Appuyé!*) (M. B., 29 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je pense, messieurs, que la communication est d'autant plus nécessaire, que lorsqu'il fut convenu qu'un rapport sur les négociations nous serait fait, on l'avait d'abord fixé au 20 juin; on a accordé ensuite dix jours de plus : il me semble que le délai est assez long pour qu'on ait pu se fixer sur quelque chose. L'explication demandée par le préopinant est d'autant plus nécessaire que nous avons à Londres neuf députés et le président du congrès, mandatés par nous, et qui n'ont donné, depuis leur départ, aucun signe de vie. Le président du congrès, à ce qu'on dit, a été en relation avec le régent et le ministre des affaires étrangères; il aurait dû plus naturellement s'adresser à nous; raison de plus pour que le ministre nous donne des explications sur ce qu'il a appris, soit par ses commissaires, soit par notre président. (M. B., 29 juin.)

La proposition de M. Van Meenen est mise aux voix et adoptée. (P. V.)

On envoie aussitôt un huissier chercher M. le ministre des affaires étrangères. (M. B., 29 juin.)

Rapport sur les propositions tendant à modifier le tarif des douanes sur les houilles.

M. JOTTRAND fait le rapport de la commission chargée de l'examen des propositions de MM. *Van Snick* et *Picquet*, tendant à modifier les droits d'entrée et de sortie sur les houilles ou charbons de terre (1).

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 330.

Digitized by Google

L'assemblée décide qu'elle discutera immédiatement le projet. (P. V.)

Motion.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII fait une proposition tendant à inviter de nouveau M. le ministre de l'intérieur à présenter un projet de loi sur l'organisation provinciale.

(M. B., 29 juin.)

VOIX NOMBREUSES : Appuyé ! appuyé !

(M. B., 29 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Il y a trois semaines que le ministre nous promet ce projet et ne le présente pas. En attendant, des députés intrus vont siéger aux conseils provinciaux.

(M. B., 29 juin.)

M. *Lebeau*, ministre des affaires étrangères, entre en ce moment. (M. B., 29 juin.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée sur la proposition de M. le vicomte Charles Vilain XIIII.

(M. B., 29 juin.)

Elle est adoptée à la presque unanimité.

(M. B., 29 juin.)

Interpellations diplomatiques.

M. LE PRÉSIDENT : M. le ministre des relations extérieures est présent; l'honorable M. Van Meenen a la parole pour lui adresser ses interpellations. (M. B., 29 juin.)

M. VAN MEENEN : C'est moi qui suis l'auteur de la proposition tendant à inviter M. le ministre des affaires étrangères à donner au congrès des renseignements sur les rapports de la députation du congrès et des commissaires du gouvernement, tant avec le prince de Saxe-Cobourg, qu'avec les plénipotentiaires des puissances à la conférence, ainsi que sur le résultat probable des négociations. L'orateur répète les courts développements qu'il a donnés à sa proposition, et termine ainsi : Nous voyons un jour dans les feuilles des nouvelles propres à ranimer nos espérances; le lendemain ces nouvelles sont démenties, et nous végétons dans cet état d'incertitude; la nation s'impatiente, et rien ne nous met à même de faire cesser ses inquiétudes. (M. B., 29 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, il me semble qu'une partie de la proposition du préopinant repose sur une erreur de fait. L'honorable membre suppose que la députation du congrès est en rapport avec le gouvernement. C'est une erreur. La députation a été nommée par cette assemblée. C'est d'elle qu'elle a reçu ses ordres et ses instructions. Elle n'est comptable de ses démarches qu'envers le congrès. Je n'ai aucune espèce de rapport avec aucun de ses membres, et aucun d'eux, soit en son nom, soit en nom collectif, n'a rien fait parvenir au gouvernement. Jugez, lorsque votre députation croit devoir garder le silence, si ma circonspection ne doit pas égaler la sienne, et si ce n'est pas là pour le ministre une leçon de prudence. Je n'ai donc rien à dire des démarches de la députation du congrès.

Quant aux commissaires, les dernières dépêches qu'ils m'ont transmises m'annonçaient que l'on négociait encore. Les négociations n'ont pas été restreintes sur les seules questions que nous avions prévues; mais elles ont soulevé les questions les plus délicates, et ces questions ne sont pas encore tranchées. Dans ces circonstances, je me trouve dans l'impossibilité de rien dire au congrès. Que si j'avais eu quelque chose de positif à lui annoncer, je n'aurais pas attendu les interpellations de l'honorable assemblée pour le faire. Je connais la position du pays, son inquiétude, la sollicitude avec laquelle il porte ses regards sur les négociations. Mais quand elles ne présentent rien de définitif, il est impossible de rompre le silence pour ne pas en risquer le sort. Si, contre mon attente, nous devions encore subir un nouveau délai, je m'empresserais d'en faire connaître les motifs. Mais comme je ne peux pas prévoir de si loin l'issue des négociations, je dois garder un silence conforme à la prudence et aux usages parlementaires. Sans cela, messieurs, je le répète, je n'aurais pas attendu les interpellations très-légitimes dictées par une sollicitude à laquelle je rends hommage, des représentants de la nation. (*Agitation prolongée.*) (M. B., 29 juin.)

M. VAN MEENEN : Je suis loin de demander que le ministre nous donne des détails peut-être indiscrets sur les négociations. Mais il doit s'être formé, d'après les rapports qui lui ont été faits, une opinion sur le plus ou moins d'apparence que les négociations auront une issue favorable. C'est cette opinion que je désirerais connaître. Je voudrais que le ministre nous dît ce qu'il craint ou ce qu'il espère pour le 30 juin. Car enfin il faut que nous soyons sûrs de quelque chose, et nous devons nous mettre en garde soit contre trop de précipitation, soit contre les préventions dont nous serons assaillis. (M. B., 29 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je ne sais pas jusqu'à quel point on peut solliciter un ministre de donner son opinion, qui, après

Digitized by Google

tout, ne prouverait rien, car ce ne serait jamais que son opinion personnelle. La mienne, messieurs, je ne pourrais l'appuyer d'aucun fait précis, je n'ai que des espérances. Or, je le demande, des espérances peuvent-elles être la base d'une réponse parlementaire? (*Non! non!*) Du reste vous avez nommé une députation qui sera ici dans trois jours. Dans tous les cas les commissaires du gouvernement seront de retour, ils paraîtront devant vous ou au moins ils auront mis le gouvernement à même de vous faire des communications. Dans ces circonstances, à quoi pourrait servir mon opinion, qui comme je le disais en commençant, ne serait qu'une opinion que chacun pourrait réfuter? Je dois dire cependant que rien n'est venu jusqu'ici détruire les espérances que j'avais conçues, elles se sont augmentées au contraire, mais rien n'était consommé lorsque j'ai reçu les dernières dépêches. (M. B., 29 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : L'opinion individuelle du préopinant ne pourrait pas sans doute nous aider grandement pour décider ce que nous avons à faire; mais l'opinion du ministre dans la partie qu'il est chargé de diriger n'est pas son opinion individuelle; or il me semble que le ministre dirigeant ne peut pas se dispenser de nous donner son opinion sur le système dont il est l'âme. Un ministre, en effet, ne peut pas plus marcher sans système, qu'un homme ne peut marcher sans y voir; il importe au public, il importe au congrès de connaître dès aujourd'hui ce à quoi nous devons nous attendre au 30 juin; que si le ministre n'a pas d'opinion arrêtée, qu'il le dise; dans le cas contraire, qu'il réponde à nos interpellations. (M. B., 29 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Depuis qu'à cette tribune un membre du gouvernement, animé d'intentions pures, est venu émettre son opinion qui plus tard s'est trouvée démentie par les faits, il doit être permis à un ministre de prendre leçon de cette circonstance, et d'être circonspect en présence de semblables événements; cependant j'ai dit et je répète que le résultat des rapports officieux, les rapports officiels vous seront faits à vous-mêmes, n'ont détruit aucune de mes espérances. Lorsque vous avez fixé au 30 juin les rapports sur les négociations, vos députés ont compris qu'ils devaient le faire à ce terme, ils n'ont pas dû prévoir que vous l'exigeriez avant. (*Assentiment marqué.*) (M. B., 29 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN se lève pour répondre au préopinant; mais, sur les observations de M. Lebeau et de ses voisins, que ce n'était pas à lui qu'il avait été fait allusion, l'honorable membre dit qu'il croyait être l'objet de l'observation de M. Lebeau. (C., 29 juin.)

VOIX NOMBREUSES : Non! non! (M. B., 29 juin.)

M. DE ROBAULX : Non! non! c'était dans la même carrière. (M. B., 29 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Du reste, le ministre croit avoir répondu en disant que ses espérances s'étaient accrues; mais c'est ne rien dire, car nous ne connaissons pas ses espérances. (*Murmures.*) (M. B., 29 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je ne crois pas faire ma profession de foi, ni rien apprendre à l'assemblée, si ce n'est peut-être au préopinant, en disant que mes espérances sont que le prince de Saxe-Cobourg acceptera la couronne. Telles étaient d'abord mes espérances, et ces espérances se sont accrues. (M. B., 29 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Si personne ne demande plus la parole, on va passer à l'ordre du jour.

L'ordre du jour appelle la discussion du projet sur les houilles dont M. Jottrand a fait le rapport. (M. B., 29 juin.)

QUELQUES VOIX : A demain!

D'AUTRES VOIX : L'impression! Il faut avoir le temps d'examiner ce projet. (M. B., 29 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE quittant sa place : Je me retire si on discute immédiatement. Je ne peux admettre qu'on discute un projet de finances improvisé et sans que le ministre des finances ait été consulté. (M. B., 29 juin.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim, qu'on était allé chercher, entre en ce moment; il dit : Messieurs, je suis aux ordres du congrès; mais je ferai observer qu'il n'est venu aucun écrit, aucun élément de discussion qui puisse me permettre de donner mon opinion sur le projet. Je demande que l'on me fasse connaître de quoi il s'agit, et qu'on me donne un temps moral pour y réfléchir. (M. B., 29 juin.)

M. PICQUET : Comme auteur de la proposition, j'appuie les observations de M. le ministre des finances, et je demande l'impression du rapport. (M. B., 29 juin.)

Après quelques observations sans importance, l'impression est ordonnée, et la discussion fixée à mercredi. (P. V.)

La séance est levée à quatre heures et demie. (P. V.

Digitized by Google

SÉANCE

DU MARDI 28 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

Un public nombreux, attiré par la nouvelle du retour de la députation du congrès à Londres, se presse dans les diverses tribunes.

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE, secrétaire, lit le procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. d'Hanens-Peers annonce que la goutte l'empêche de se rendre aux séances du congrès. — Pris pour notification. (M. B., 30 juin, et P. V.)

M. Cellier adresse des observations sur l'article 21 du projet de loi concernant les distilleries. (P. V.)

Renvoi à la section centrale chargée d'examiner ce projet. (P. V.)

M. Xavier présente des observations sur les traitements et salaires des fonctionnaires publics.

M. de Peltier demande une augmentation de pension. (P. V.)

Renvoi à la commission des pétitions. (P. V.)

Projets de décrets.

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, présente 1° un projet de décret tendant à empêcher la réunion des états provinciaux qui devaient s'assembler le premier mardi de juillet (1); 2° un projet de décret sur l'organisation provinciale (2). Après en avoir exposé les motifs, l'orateur fait observer que le dernier projet est fort long. Il demande si le congrès veut en entendre la lecture. (*Non! non! l'impression!*) (M. B., 30 juin.)

M. CLAES (de Louvain) : J'en demande la lecture par respect pour la publicité. (M. B., 30 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Il n'y a rien à l'ordre du jour; je suis prêt à faire au congrès un rapport sur les négociations traitées à Londres; mais, par respect pour les convenances, je pense que mon rapport doit être précédé de celui de la commission que vous avez nommée. Elle est dans ce moment occupée à rédiger le rapport, elle sera prête à le donner dans très-peu de temps; en attendant il convient, comme l'a dit le préopinant, par respect pour la publicité, de donner lecture du projet. (M. B., 30 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, donne lecture du projet de décret sur l'organisation provinciale. (M. B., 30 juin.)

DES VOIX : L'impression! l'impression! (M. B., 30 juin.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je demande qu'un exemplaire du projet soit envoyé à chaque journal. (M. B., 30 juin.)

UN DES SECRÉTAIRES : Cela se fait toujours. (M. B., 30 juin.)

L'assemblée ordonne l'impression et la distribution des deux projets de décret présentés par M. le ministre de l'intérieur. (P. V.)

Interpellation.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII : Je demande la permission d'adresser une interpellation à M. le ministre de l'intérieur sur un acte sorti de ses bureaux, et qui me paraît fort inconstitutionnel. (M. B., 30 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Vous avez la parole. (M. B., 30 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII : Messieurs, vous savez qu'il existe à Bruxelles une association patriotique, que cette association a son règlement, ses jours de réunion, et que chacun de ses membres est astreint à une rétribution mensuelle. Que penseriez-vous qu'elle fît si

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 334.

(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 336.

Digitized by Google

M. le ministre de l'intérieur lui enjoignait de lui communiquer son règlement, et de lui rendre dans le plus bref délai un compte sévère de ses recettes et de l'emploi de ses fonds? Vous êtes persuadés, j'en suis certain, que l'association patriotique renverrait à M. le ministre sa lettre sous enveloppe pour toute réponse. (*On rit.*) L'association a bec et ongles pour se défendre (*nouveau rire*), aussi le ministre ne s'attaque pas à elle; mais que direz-vous quand vous saurez qu'il s'adresse à de pauvres filles dont toute la profession est la prière et le soin qu'elles prennent des pauvres; et qu'il les somme de lui fournir les comptes du peu qu'elles possèdent et de l'usage qu'elles en font? Vous aurez de la peine à le croire; eh bien, oui, messieurs, on s'adresse à de pauvres filles qui depuis trente ans sont vexées par tous les ministres qui se sont succédé, à des filles qui ignorent peut-être jusqu'à l'existence du congrès, et qui ne connaissent du pouvoir que le ministre de l'intérieur, qu'elles se représentent sans doute comme un ogre créé pour leur tourment. (*Hilarité générale et prolongée.*) Ici, le ridicule cesse, messieurs, et fait place à l'indignation. Je vous le demande, messieurs, quel besoin M. le ministre a-t-il des règlements d'une maison de religieuses? A quoi s'occupe-t-il pendant que la nation se prépare à la guerre? à faire des collections de vies de saints (*nouvelle hilarité*), des vies de saint Remi, de saint François, de saint Augustin. (*L'hilarité va croissant. M. le ministre de l'intérieur s'agite sur son banc.*) C'est pitoyable! Mais ce qui n'est pas pitoyable, c'est de voir qu'au mépris de la constitution que vous avez proclamée, on vexe les Belges qui veulent jouir des libertés qu'elle consacre. J'en viens à l'interpellation que je voulais faire à M. le ministre.

Vous savez, messieurs, que le roi Guillaume avait permis à certaines associations de charité d'exister. Il ne les avait pas reconnues comme personnes civiles, mais il avait suspendu en leur faveur l'article du Code pénal qui défend de se réunir au nombre de plus de vingt personnes. Le ministre de l'intérieur du roi Guillaume exigeait que les règlements de ces associations lui fussent communiqués, ainsi que les comptes de la maison. Le ministre de l'intérieur d'aujourd'hui continue les errements du gouvernement hollandais. Il exige des sœurs noires et des sœurs grises (*hilarité*) ce qu'on exigeait d'elles avant la révolution. Voici sa circulaire aux gouverneurs des provinces:

« M. le gouverneur,

» L'article 20 de la constitution, qui reconnaît » aux Belges le droit de s'associer, ne donne point » aux associations qui seront formées en vertu de » cette disposition, dans un but religieux, philoso- » phique, industriel, etc., le droit d'acquérir et de » *transférer* des biens, comme *personnes civiles;* » elle ne leur confère aucun *privilége semblable*, » et laisse entière la législation préexistante à cet » égard.

» Quant aux associations précédemment recon- » nues comme personnes civiles, elles restent sou- » mises aux obligations que leur imposent les lois » et règlements qui les instituent.

» Elles ne peuvent scinder les conditions de » leur existence en cette qualité.

» L'arrêté du gouvernement provisoire, en date » du 16 octobre dernier (*Bull.*, n° 12) ne contient » aucune disposition qui confère de plein droit aux » associations, les droits réservés par la loi *aux* » *personnes civiles*, ou dispense des obligations » qui leur sont imposées les associations déjà » existantes et *auxquelles ces droits sont attri-* » *bués*. Cet arrêté n'est donc en rien contraire » aux présentes instructions, que je vous prie, » M. le gouverneur, de suivre exactement, relati- » vement aux associations déjà établies ou qui se » forment dans votre province.

» Agréez, etc.

» Bruxelles, 16 avril 1831.

» *Le ministre de l'intérieur*,
» E. DE SAUVAGE. »

Je ne contesterais pas, reprend l'orateur, le système du ministre de l'intérieur si ces congrégations voulaient se constituer personnes civiles. Mais cela n'est pas ainsi, et il y a de sa part ou ignorance profonde de nos lois, ou volonté perverse. Ignorance profonde s'il ne sait pas que la loi n'a rien à demander aux associations qui ne sont pas constituées comme personnes civiles. Volonté perverse si, connaissant la loi, il emploie un *emberlificotage* administratif pour faire croire à de pauvres religieuses qu'elles sont personnes civiles!

(M. B., 30 juin, et 1er juill.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : J'ai le droit de m'étonner, messieurs, des reproches d'extrême ignorance ou de perversité qu'on m'adresse en me faisant une interpellation qui pouvait m'être adressée sans l'emploi de termes que je ne peux regarder que comme offensants. (M. B., 30 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII : Si j'ai dit quelque chose d'injurieux, je le retire. (M. B., 30 juin.)

Digitized by Google

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Que vous retiriez ou non des qualifications injurieuses, je n'y répondrai pas; je me contenterai de prouver que vous avez tort et dans la forme et au fond. L'honorable préopinant, messieurs, a mis la question où elle n'était pas. Je me souviens des instructions qu'il vient de lire, et je me félicite d'en avoir conservé le souvenir à travers une foule d'autres affaires administratives. La question qu'il s'agit de poser est de savoir si parce que la constitution a proclamé la liberté d'association, les congrégations religieuses doivent échapper à la surveillance du gouvernement. Il s'agit encore de savoir s'il sera permis à des corporations religieuses de posséder des biens sans que le gouvernement s'enquière de leur usage. Je ne conçois pas qu'une corporation possède des biens autrement que comme personne civile, et je nie que mes instructions aient été adressées à des corporations qui ne possédaient pas des biens. Eh bien, messieurs, dans cette hypothèse, je maintiens que j'aurais violé les lois existantes si je n'avais pas donné ces instructions. L'honorable préopinant s'est mépris étrangement. Qu'avez-vous dit dans la constitution? Vous avez proclamé le droit d'association, qui est le droit de la nature elle-même. Mais avez-vous rétabli les corporations comme personnes civiles? Non, mille fois non. L'ignorance n'est donc pas de mon côté. Selon moi, vous n'avez pas dérogé par la constitution ni le gouvernement provisoire par son décret du 20 octobre, au décret de l'Empire de 1809 qui a créé des corporations comme personnes civiles. Un contrat s'est formé en vertu de ce décret entre le gouvernement et les corporations possédant des biens; et je dis aux corporations qui sont dans ce cas: Si vous possédez des biens, vous ne pouvez pas scinder les conditions de notre contrat et refuser de vous soumettre à la loi que vous vous êtes imposée. Voilà, messieurs, les raisons qui m'ont déterminé à donner les instructions dont on se plaint, et je ne pense pas avoir mérité aucun des reproches qui m'ont été adressés. (M. B., 30 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII : M. le ministre a déplacé la question. Je ne demande pas que les corporations soient considérées comme personnes civiles; au contraire, je dis que les corporations ne sont pas des personnes civiles et que ce n'est qu'un prétexte... (M. B., 30 juin.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Ce n'est pas un prétexte; je demande seulement si les corporations auxquelles je me suis adressé ont des biens. Si elles ont des biens, et je défie qui que ce soit de me dire en face qu'elles n'en ont pas, j'ai dû leur faire les demandes que j'ai faites. (M. B., 30 juin.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII : M. le ministre demande si les corporations possèdent des biens. Je le renvoie pour toute réponse à ses bureaux; qu'il voie les comptes rendus de ces corporations, il y verra une colonne pour les biens et pour les revenus, et au-dessous des mots *biens et revenus*, il y verra zéro. Il y a une colonne intitulée : *charités publiques;* à cette colonne il verra tant de florins. (M. B., 30 juin.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Je dois relever une erreur échappée à M. le ministre. Il a dit que toute association qui possédait des biens était personne civile. Je conteste une pareille assertion. Pour être personne civile, il faut que la personne soit morte et que la société subsiste; qu'au décès d'une des personnes appartenant à l'association, ses parents n'en héritent pas, mais la société. Des personnes peuvent s'associer et mettre leurs biens en commun sans être personnes civiles; il suffit pour cela que les parents héritent des biens que le défunt avait mis dans la société. C'est ainsi que vous l'avez entendu lors de la discussion de la constitution.

(E., 30 juin.)

M. JAMINÉ : Je demande la parole. Messieurs, si le ministre de la guerre était à la séance, je lui adresserais une interpellation importante; mais comme je n'ai pas l'honneur de le voir ici, et pour lui éviter la peine de faire le trajet de son hôtel jusqu'au palais National, je vais faire mon observation, que le bureau voudra bien lui transmettre. Il est incontestable, messieurs, qu'en cas de guerre, le Limbourg est de nos provinces la plus exposée aux irruptions de l'ennemi. Sur toute la ligne il n'y a pas un soldat, et au centre de cette ligne cependant se trouvent six mille hommes de troupes ennemies: je veux parler de la garnison de Maestricht qui, je pourrais aisément le prouver, augmente de jour en jour. Cependant l'enthousiasme révolutionnaire n'est pas éteint dans le Limbourg. Grâce aux administrateurs des districts, la garde civique est partout organisée; le premier ban est entièrement habillé, et en cas de guerre, la patrie peut compter sur les braves qui le composent; mais qu'on les arme, car jusqu'ici il y a à peine de quoi armer un bataillon. On n'a envoyé à Hasselt et à Ruremonde que neuf cents ou mille fusils, on en a réclamé en vain un plus grand nombre; le ministère a été sourd à ces réclamations. Si le Limbourg avait des moyens de publicité, je me tairais, parce que les plaintes consignées dans les papiers publics seraient arri-

Digitized by Google

vées jusqu'au congrès, et auraient excité sa sollicitude. A défaut d'autres moyens de publicité, j'ai dû faire mon observation : j'espère que le ministre de la guerre en fera son profit.

(M. B., 30 juin.)

M. LE PRÉSIDENT : Vous n'avez pas fait de proposition écrite, je n'ai rien à mettre aux voix.

(M. B., 30 juin.)

M. JAMINÉ : C'est une simple observation que je fais. D'ailleurs les journaux rendront compte de ma réclamation, ainsi mon but se trouve atteint. (M. B., 30 juin.)

M. CHARLES COPPENS : Je demande que M. le ministre de la guerre soit invité à se rendre dans le sein du congrès. J'ai plusieurs interpellations importantes à lui adresser. (M. B., 30 juin.)

En ce moment quelques membres de la députation envoyée à Londres entrent dans la salle. MM. de Gerlache, Van de Weyer, Destouvelles, le baron Osy, etc., serrent la main à plusieurs de leurs collègues.

(M. B., 30 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, je ne m'opposerai jamais comme député à ce que le congrès appelle dans son sein les ministres, pour leur faire les interpellations qu'il jugera convenables; les ministres du régent s'empresseront toujours de déférer aux vœux de l'assemblée, et je ne pense pas que les ministres, quels qu'ils soient, aient montré si peu d'empressement d'assister à nos séances pour légitimer les observations amères qui viennent d'être faites en l'absence d'un ministre, qui devrait, pour assister toujours à nos séances, abandonner des travaux qui exigent tous ses moments. J'ajouterai en outre que si on a des interpellations à faire au ministre de la guerre, il serait imprudent de les faire en séance publique. (*Rumeur.*) S'il n'y avait que des Belges dans cette enceinte, je n'y verrais aucun inconvénient; mais songez que chacune des paroles qui retentit dans cette enceinte est rapportée à La Haye : or, convient-il de faire connaître par des interpellations indiscrètes nos ressources au roi de Hollande? (M. B., 30 juin.)

M. JOTTRAND : Il les connaît mieux que vous. (M. B., 30 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : S'il les connaît mieux que moi, ce n'est pas par l'indiscrétion du ministère. Du reste, si on veut faire des interpellations au ministre de la guerre, qu'on le fasse avertir, mais je ne doute pas que le congrès ne trouve prudent de l'interroger en comité général. (M. B., 30 juin.)

M. JAMINÉ : Je ne sais pourquoi M. le ministre des affaires étrangères ou le député Lebeau a cru devoir faire sur mon interpellation au ministre de la guerre des observations qui, selon lui, sont amères. Je crois avoir suivi l'usage pratiqué jusqu'ici lorsqu'on a voulu faire des observations à un ministre. J'ai fait observer à celui de la guerre qu'il fallait des armes pour la garde civique, et ce n'est pas la première fois qu'une telle demande part du sein de cette assemblée. J'ai ajouté que la ligne de la Meuse était dégarnie, que le patriotisme des habitants du Limbourg n'en était pas refroidi. Ai-je dit pour cela quel était le fort et le faible de notre armée? ai-je commis quelque imprudence? Mais ce serait le ministre qui aurait été imprudent et non pas moi, en laissant dégarni le côté le plus vulnérable du pays. J'ai donc usé de mon droit en agissant comme je l'ai fait, et je me soumets du reste, à cet égard, au jugement de cette assemblée. (M. B., 30 juin.)

Rapport de la députation du congrès à Londres.

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. de Gerlache. (*Vif mouvement de curiosité, profond silence.*) (M. B., 30 juin.)

M. DE GERLACHE, président de la députation du congrès à Londres : Messieurs, j'aurais désiré avoir quelques moments de loisir pour me recueillir, avant de vous faire mon rapport sur la haute mission dont vous nous avez chargés. Mais l'impatience bien naturelle que manifestent le congrès et le public nous détermine à vous faire immédiatement part des pièces dont nous sommes porteurs. Nous avons été reçus avant-hier seulement chez S. A. R. le prince de Saxe-Cobourg, entre neuf et dix heures du soir, à l'effet de lui présenter l'acte solennel du 4 du présent mois, qui l'appelle à régner sur la Belgique.

J'aurai l'honneur de vous donner lecture, d'abord de la réponse de Son Altesse Royale, qui accepte le trône aux termes qui vous seront communiqués par les organes du ministère chargés de négocier avec la conférence de Londres; et 2° de la réponse du prince à une lettre de M. le régent. Nous avons cru devoir vous communiquer cette réponse, parce que Son Altesse Royale y annonce positivement l'intention de se rendre immédiatement en Belgique, dans le cas où les propositions de la conférence seraient acceptées par vous.

Quant à ces propositions elles-mêmes, comme elles n'ont été signées qu'avant-hier assez tard dans la soirée, à peine les membres de la députation ont-ils eu le temps d'en prendre connaissance. Je regrette l'absence forcée de quelques-uns de

Digitized by Google

nos collègues, qu'une extrême fatigue retient chez eux. Mais au jour que vous aurez fixé pour la discussion, chacun d'eux s'empressera de rassembler tous les renseignements qu'il aura pu recueillir pendant son séjour à Londres, et de vous les communiquer.

Vous voyez, messieurs, que si nous vous avons laissés jusqu'aujourd'hui dans une complète ignorance des résultats de notre mission, c'est que nous avons été nous-mêmes dans une grande ignorance et dans une extrême perplexité jusqu'au dernier moment. Les seuls faits dont nous ayons eu connaissance tout en arrivant, et que nous avons individuellement transmis à quelques-uns de nos collègues, c'est le désir du prince de se rendre au vœu des Belges; le vif intérêt, la part personnelle qu'il prend à nos affaires; les qualités aimables et estimables qui le distinguent; cette haute capacité qui comprend les besoins d'un peuple ami de tous les genres de libertés : tous les membres de votre commission ont été unanimes sous ce rapport. Avant de vous donner connaissance de la réponse du prince, je vous demande la permission de vous répéter les paroles adressées par le président de la députation à Son Altesse Royale, au nom de ses collègues.

Discours adressé à S. A. R. le prince Léopold de Saxe-Cobourg.

« Monseigneur,

» La révolution belge est un fait accompli, ce fait a été reconnu par les grandes puissances, qui ont proclamé l'indépendance d'une nation réunie, contre sa volonté, à une nation étrangère. Les Belges, en se constituant, ont voulu fonder au dedans les libertés conquises au prix d'une lutte courageuse, et montrer à l'Europe, par le choix du souverain destiné à garantir leur existence politique, le vif désir de concourir à la conservation de la paix générale. Désormais, rendus à eux-mêmes, invinciblement attachés à leur patrie, au gouvernement qu'elle s'est donné, ils opposeront une barrière redoutable à quiconque attenterait à leurs droits, comme nation, et ils contribueront aussi au maintien de l'équilibre européen.

» C'est un rare et beau spectacle dans les fastes des peuples que l'accord de quatre millions d'hommes libres déférant spontanément la couronne à un prince né loin d'eux et qu'ils ne connaissaient que par ce que la renommée publiait de ses éminentes qualités. Votre Altesse Royale est digne de cet appel, digne de répondre à cette marque de confiance. Le bonheur de la Belgique, et peut être la paix de l'Europe entière, sont actuellement dans ses mains! Pour prix d'une noble résolution, prince, nous ne craignons pas de vous promettre de la gloire, les bénédictions d'un bon et loyal peuple, toujours attaché à ses chefs tant qu'ils ont respecté ses droits, et enfin une mémoire chère à la postérité la plus reculée. Ceux d'entre les Belges qui depuis quelque temps ont eu l'avantage d'approcher de la personne de Votre Altesse Royale, et d'apprécier les vues éclairées et la fermeté de son âme, ont pensé qu'un prince doué de facultés si hautes saurait franchir tous les obstacles, s'il en rencontrait, pour accomplir ses grandes destinées !

» Au nom et d'après les ordres du congrès national, la députation belge a l'honneur de remettre à Votre Altesse Royale l'acte solennel du 4 du présent mois, qui l'appelle au trône de la Belgique. »

DÉCRET D'ÉLECTION.

AU NOM DU PEUPLE BELGE,

« Le congrès national

» Décrète :

» Art. 1er. *S. A. R. Léopold-George-Chrétien-Frédéric, prince de Saxe-Cobourg,* est proclamé roi des Belges, à la condition d'accepter la constitution telle qu'elle est décrétée par le congrès national.

» Art. 2. Il ne prend possession du trône qu'après avoir solennellement prêté, dans le sein du congrès, le serment suivant :

« Je jure d'observer la constitution et les lois » du peuple belge, de maintenir l'indépendance » nationale et l'intégrité du territoire. »

» Charge le pouvoir exécutif de l'exécution du présent décret.

» Bruxelles, au palais de la Nation, 4 juin 1831.

» *Le président du congrès national,*
» E. C. DE GERLACHE.

» *Les secrétaires, membres du congrès national,*
» LIEDTS.
» NOTHOMB.
» Vicomte VILAIN XIIII.
» HENRI DE BROUCKERE. »

Réponse de S. A. R. le prince Léopold de Saxe-Cobourg.

« Messieurs, je suis profondément sensible au vœu dont le congrès belge vous a constitués les interprètes.

Digitized by Google

» Cette marque de confiance m'est d'autant plus flatteuse qu'elle n'avait pas été recherchée par moi.

» Les destinées humaines n'offrent pas de tâche plus noble et plus utile que celle d'être appelé à maintenir l'indépendance d'une nation, et à consolider ses libertés.

» Une mission d'aussi haute importance peut seule me décider à sortir d'une position indépendante, et à me séparer d'un pays auquel j'ai été attaché par les liens et les souvenirs les plus sacrés, et qui m'a donné tant de témoignages de sympathie.

» J'accepte donc, messieurs, l'offre que vous me faites, bien entendu que ce sera au congrès des représentants de la nation à adopter les mesures qui seules peuvent constituer le nouvel État, et par là lui assurer la reconnaissance des États européens.

» C'est n'est qu'ainsi que le congrès me donnera la faculté de me dévouer tout entier à la Belgique, et de consacrer à son bien-être et à sa prospérité les relations que j'ai formées dans les pays dont l'amitié lui est essentielle, et de lui assurer, autant qu'il dépendra de mon concours, une existence indépendante et heureuse. »

Lettre de S. A. R. le prince de Saxe-Cobourg à M. le régent de la Belgique.

« Monsieur le régent,

» C'est avec une sincère satisfaction que j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite, datée du 6 juin (1). Les circonstances qui ont retardé ma réponse vous sont trop bien connues pour avoir besoin d'une explication.

» Quel que soit le résultat des événements politiques relativement à moi-même, la confiance flatteuse que vous avez placée en moi m'a imposé le devoir de faire tous les efforts qu'il a été en mon pouvoir, pour contribuer à mener à une fin heureuse une négociation d'une si grande importance pour l'existence de la Belgique, et peut-être pour la paix de l'Europe.

» La forme de mon acceptation ne me permettant pas d'entrer dans les détails, je dois ici ajouter quelques explications. Aussitôt que le congrès aura adopté les articles que la conférence de Londres lui propose, je considérerai les difficultés comme levées pour moi, et je pourrai me rendre immédiatement en Belgique.

» Actuellement, le congrès pourra d'un coup d'œil embrasser la position des affaires. Puisse sa décision compléter l'indépendance de sa patrie, et par là me fournir les moyens de contribuer à sa prospérité avec le dévouement le plus vrai?

» Monsieur le régent, veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués.

» Londres, le 26 juin 1831.

» LÉOPOLD. »

(A. C.)

PLUSIEURS VOIX : L'impression!

(M. B., 30 juin.)

(1) La lettre de M. le régent était conçue en ces termes :

« Prince,

» Le congrès vient de décerner, au nom du peuple belge, la couronne à Votre Altesse Royale. Par cet acte de souveraineté, il confie les destinées de la nation à votre sagesse, et place l'honneur national sous la sauvegarde de l'honneur personnel de Votre Altesse, qui est désormais inséparable de l'autre.

» Les Belges comptent sur vos puissants efforts, réunis à ceux des députés du congrès envoyés vers vous, et sur ceux des commissaires du gouvernement, pour obtenir des plénipotentiaires de la conférence à Londres la reconnaissance de nos justes droits.

» C'est le premier gage que nous attendons de votre amour pour le peuple belge. Ce peuple, méconnu et calomnié à l'étranger, saura prouver à Votre Altesse, devenue son roi, qu'il est digne d'un sort meilleur que celui qu'on semblait vouloir lui préparer, mais qu'il était bien déterminé à ne jamais subir, quoique disposé à faire, pour le maintien de la paix générale, tous les sacrifices compatibles avec son honneur et la sûreté de son existence comme nation indépendante.

» Je crois de mon devoir de prévenir Votre Altesse Royale que de la promptitude des négociations dépend le sort de la Belgique, peut-être même le repos de l'Europe.

» Je suis aussi convaincu qu'il est de la plus haute importance que la conférence évite avec soin de pousser au désespoir une nation généreuse, qui a tout fait pour se constituer en harmonie avec les autres gouvernements européens, et qui vient d'en donner une nouvelle preuve par l'élection de Votre Altesse.

» Je n'hésite pas à le dire, si, contre toute attente, et malgré nos efforts, ses offres venaient à être dédaigneusement accueillies ou repoussées, elle ne verrait alors d'autre salut que d'en appeler à son épée.

» C'est à Votre Altesse qu'il est réservé de conjurer l'orage, et de détourner de nos têtes les malheurs qui nous menacent et qui s'étendraient sur toute l'Europe.

» Jamais prince ne s'est trouvé dans une situation plus belle que la vôtre : vous êtes, par votre position, l'arbitre de la paix et de la guerre ; tout dépend maintenant de vos efforts auprès de la conférence, pour faire triompher la juste cause d'un peuple qui vous a nommé son roi.

» Vous répondrez, je n'en doute pas, à son attente, et je vous en adjure au nom de la patrie.

» Bruxelles, ce 6 juin 1831.

» *Le régent de la Belgique,*

» Baron SURLET DE CHOKIER. »

(M. B., 26 juin.)

Digitized by Google

L'assemblée ordonne l'impression du rapport de M. de Gerlache, ainsi que des pièces qui l'accompagnent. (P. V.)

Rapport sur les négociations avec la conférence de Londres (dix-huit articles) (1).

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, monte à la tribune (*profond silence*) : Messieurs, par votre décret du 2 juin courant, vous avez adopté les résolutions suivantes :

« Art. 2. Le gouvernement est autorisé à ouvrir des négociations pour terminer toutes les questions territoriales au moyen de sacrifices pécuniaires, et à faire des offres formelles dans ce sens.

» Art. 3. L'arrangement qui pourra intervenir sur ces négociations sera soumis à la ratification du congrès; et, dans tous les cas, il sera fait au plus tard le 30 juin un rapport sur l'état de ces négociations à l'assemblée, qui statuera immédiatement si elles doivent être continuées ou rompues. »

Le terme du 30 juin ainsi fixé ne m'a point paru exclure la faculté de vous présenter auparavant le rapport dont parle le décret; et j'ai cru de mon devoir de n'apporter aucun retard à des communications que l'état du pays réclame si vivement.

En exécution du décret précité, j'ai proposé à M. le régent l'arrêté dont la teneur suit :

« AU NOM DU PEUPLE BELGE,

» Nous baron Surlet de Chokier, régent de la Belgique;

» Sur le rapport du ministre des affaires étrangères;

» Le conseil des ministres entendu;

» Vu l'art. 2 du décret du congrès national du 2 juin 1831 ainsi conçu : « Le gouvernement est » autorisé à ouvrir des négociations pour terminer » toutes les contestations territoriales au moyen » de sacrifices pécuniaires, et à faire des offres » formelles en ce sens, »

» Avons arrêté et arrêtons :

» Art. 1er. Sont nommés commissaires près de la conférence de Londres : MM. Paul Devaux, membre du congrès national et du conseil des ministres, et Nothomb, membre du congrès national et secrétaire général du ministère des affaires étrangères.

» Art. 2. Le ministre des affaires étrangères est chargé de l'exécution, etc.

» Bruxelles, le 4 juin 1831.

» E. SURLET DE CHOKIER.

» Par le régent :

» *Le ministre des affaires étrangères*,

» LEBEAU. »

Les pouvoirs suivants ont été donnés à MM. les commissaires :

« Bruxelles, le 5 juin 1831.

» Messieurs,

» Le congrès national, par un décret solennel, a élu comme roi des Belges S. A. R. le prince de Saxe-Cobourg.

» Une députation choisie par l'assemblée constituante et législative s'est rendue à Londres pour offrir au prince la couronne que lui décerne l'immense majorité des représentants du peuple, interprètes fidèles de l'opinion publique et des vœux de la nation.

» L'article 2 du décret, en date du 2 juin, autorise le gouvernement à ouvrir des négociations pour terminer, par des sacrifices pécuniaires, toutes les contestations territoriales qui existent entre la Belgique et la Hollande, et pour faire des offres formelles en ce sens.

» Les cinq grandes puissances de l'Europe représentées par Vos Excellences, réunies à Londres, n'ont cessé d'interposer leurs bons offices, depuis le mois de novembre, pour que la révolution belge se terminât sans une nouvelle effusion de sang, au moyen d'une médiation amicale et bienveillante. La conférence a ouvert des voies pacifiques où les Belges espèrent que bientôt ils ne rencontreront plus d'obstacles; c'est encore par vous, messieurs, que seront communiquées aux deux parties belligérantes les propositions qui peuvent amener la conclusion d'un traité définitif.

» M. le régent de la Belgique a donc arrêté, le 4 de ce mois, que M. Paul Devaux, membre du congrès national et du conseil des ministres, et M. Nothomb, membre du congrès national et secrétaire général du ministère des affaires étrangères,

(1) Le plan de la négociation des dix-huit articles a été exposé par l'un des commisaires près la conférence de Londres, M. Nothomb, dans son *Essai historique et politique sur la Révolution belge* (voir chapitre XI). On y trouve aussi quelques détails relatifs à cette négociation. Nous ajoutons dans le tome IV, page 315, note *a*, plusieurs autres particularités que nous avons recueillies, et à la page 317 du même volume, note *a*, nous reproduisons le mémoire remis au prince Léopold, et qui a servi de point de départ à la négociation des dix-huit articles. Ce mémoire, rédigé par M. Nothomb, a seulement été publié en partie dans l'ouvrage que nous venons de citer.

Digitized by Google

sont nommés commissaires près de la conférence de Londres, en exécution du décret porté par le congrès national, sous la date du 2 juin.

» J'ai l'honneur, messieurs, de vous donner connaissance officielle de cet arrêté du chef de l'État, et de vous inviter à vouloir bien donner une entière créance à tout ce que vous diront MM. Devaux et Nothomb, dans la limite de l'autorisation contenue en ce décret du congrès national. Ils feront toutes offres de sacrifices pécuniaires pour obtenir ou conserver la paisible possession des parties contestées du territoire qui doit composer le royaume de la Belgique, aux termes de la constitution décrétée le 7 février dernier; et ils sont autorisés à conclure, sauf ratification, si la partie intéressée accepte leurs offres.

» Je prie Vos Excellences d'agréer l'assurance de ma haute considération.

» *Le ministre des affaires étrangères,*

» LEBEAU. »

A LL. EE. MM. les ambassadeurs et ministres d'Autriche, de France, de la Grande-Bretagne, de Prusse et de Russie, réunis en conférence à Londres.

Les commissaires ont eu différents rapports, tant avec le ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne, qu'avec plusieurs membres de la conférence.

Le 26 juin, les commissaires ont reçu la lettre suivante :

A MM. Devaux et Nothomb, etc.

« Ministère des affaires étrangères, 26 juin 1831.

» Messieurs,

» J'ai l'honneur, d'après le désir de la conférence, de vous transmettre une lettre adressée par la conférence à M. Lebeau, en réponse à la communication de M. Lebeau à la conférence, communication que vous avez remise entre mes mains il y a peu de jours.

» J'ai l'honneur d'être, messieurs, votre très-obéissant et humble serviteur,

» PALMERSTON. »

Ils ont accusé réception de cette lettre dans les termes suivants :

« Londres, 26 juin 1831.

» Milord,

» Nous avons l'honneur de vous accuser réception de la lettre cachetée que vous avez bien voulu nous transmettre de la part de la conférence. Nous aurons soin, à notre arrivée en Belgique, de la remettre à M. le ministre des affaires étrangères, à qui elle est adressée.

» Agréez, milord, l'assurance de la haute considération avec laquelle nous avons l'honneur d'être vos très-humbles serviteurs,

» P. DEVAUX. NOTHOMB. »

A cette lettre était joint un paquet cacheté à mon adresse, contenant les deux pièces dont je vais avoir l'honneur de vous donner lecture :

« Monsieur,

» Nous avons eu l'honneur de recevoir la lettre, en date du 5 juin, que MM. Devaux et Nothomb nous ont remise de votre part, et nous croyons devoir vous adresser en réponse les articles ci-joints que la conférence de Londres vient d'arrêter, pour être communiqués aux deux parties intéressées.

» La conférence considérera ces articles comme non avenus, si le congrès belge les rejette en tout ou en partie.

» Agréez, monsieur, l'assurance de notre considération très-distinguée.

» Londres, 26 juin 1831.

» ESTERHAZY. WESSENBERG.
» TALLEYRAND.
» PALMERSTON.
» BULOW.
» MATUSZEWIC. »

« La conférence, animée du désir de concilier les difficultés qui arrêtent encore la conclusion des affaires de la Belgique, a pensé que les articles suivants, qui formeraient les préliminaires d'un traité de paix, pourraient conduire à ce but. Elle a résolu en conséquence de les proposer aux deux parties.

» Art. 1er. Les limites de la Hollande comprendront tous les territoires, places, villes et lieux qui appartenaient à la ci-devant république des Provinces-Unies des Pays-Bas, en l'année 1790.

» Art. 2. La Belgique sera formée de tout le reste des territoires qui avaient reçu la dénomination de royaume des Pays-Bas dans les traités de 1815.

» Art. 3. Les cinq puissances emploieront leurs bons offices pour que le *statu quo* dans le duché de Luxembourg soit maintenu pendant le cours de la négociation séparée, que le souverain de la

Digitized by Google

Belgique ouvrira avec le roi des Pays-Bas et avec la confédération germanique, au sujet dudit Grand-Duché, négociation distincte de la question des limites entre la Hollande et la Belgique.

» Il est entendu que la forteresse de Luxembourg conservera les libres communications avec l'Allemagne.

» Art. 4. S'il est constaté que la république des Provinces-Unies des Pays-Bas n'exerçait pas exclusivement la souveraineté dans la ville de Maestricht en 1790, il sera avisé par les deux parties aux moyens de s'entendre à cet égard sur un arrangement convenable.

» Art. 5. Comme il résulterait des bases posées dans les art. 1 et 2 que la Hollande et la Belgique posséderaient des enclaves sur leurs territoires respectifs, il sera fait à l'amiable entre la Hollande et la Belgique les échanges qui pourraient être jugés d'une convenance réciproque.

» Art. 6. L'évacuation réciproque des territoires, villes et places, aura lieu indépendamment des arrangements relatifs aux échanges.

» Art. 7. Il est entendu que les dispositions des art. 108 jusqu'à 117 inclusivement de l'acte général du congrès de Vienne, relatifs à la libre navigation des fleuves et rivières navigables seront appliquées aux fleuves et aux rivières qui traversent le territoire hollandais et le territoire belge.

» La mise à exécution de ces dispositions sera réglée dans le plus bref délai possible.

» La participation de la Belgique à la navigation du Rhin par les eaux intérieures, entre ce fleuve et l'Escaut, formera l'objet d'une négociation séparée entre les parties intéressées, à laquelle les cinq puissances prêteront leurs bons offices.

» L'usage des canaux de Gand à Terneuze et de *Zuid Willemsvaart*, construits pendant l'existence du royaume des Pays-Bas, sera commun aux habitants des deux pays; il sera arrêté un règlement sur cet objet.

» L'écoulement des eaux des Flandres sera réglé de la manière la plus convenable, afin de prévenir les inondations.

» Art. 8. En exécution des art. 1 et 2, qui précèdent, des commissaires démarcateurs hollandais et belges, se réuniront, dans le plus bref délai possible, en la ville de Maestricht, et procéderont à la démarcation des limites qui doivent séparer la Hollande et la Belgique, conformément aux principes établis à cet effet dans les art. 1 et 2.

» Ces mêmes commissaires s'occuperont des échanges à faire par les pouvoirs compétents des deux pays par suite de l'art. 5.

» Art. 9. La Belgique, dans ses limites telles qu'elles seront tracées conformément aux principes posés dans les présents préliminaires, formera un État perpétuellement neutre. Les cinq puissances, sans vouloir s'immiscer dans le régime intérieur de la Belgique, lui garantissent cette neutralité perpétuelle, ainsi que l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire, dans les limites mentionnées au présent article.

» Art. 10. Par une juste réciprocité, la Belgique sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les autres États, et de ne porter aucune atteinte à leur tranquillité intérieure ni extérieure, en conservant toujours le droit de se défendre contre toute agression étrangère.

» Art. 11. Le port d'Anvers, conformément à l'art. 15 du traité de Paris du 30 mai 1814, continuera d'être uniquement un port de commerce.

» Art. 12. Le partage des dettes aura lieu de manière à faire retomber sur chacun des deux pays la totalité des dettes qui originairement pesait, avant la réunion, sur les divers territoires dont ils se composent, et à diviser, dans une juste proportion, celles qui ont été contractées en commun.

» Art. 13. Des commissaires liquidateurs nommés de part et d'autre se réuniront immédiatement; le premier objet de leur réunion sera de fixer la quote-part que la Belgique aura à payer provisoirement, et sauf liquidation, pour le service d'une portion des intérêts des dettes mentionnées dans l'article précédent.

» Art. 14. Les prisonniers de guerre seront renvoyés de part et d'autre quinze jours après l'adoption de ces articles.

» Art. 15. Les séquestres mis sur les biens particuliers dans les deux pays seront immédiatement levés.

» Art. 16. Aucun habitant des villes, places et territoires, réciproquement évacués, ne sera recherché ni inquiété pour sa conduite politique passée.

» Art. 17. Les cinq puissances se réservent de prêter leurs bons offices lorsqu'ils seront réclamés par les parties intéressées.

» Art. 18. Ces articles, réciproquement adoptés, seront convertis en traité définitif.

» *Signé*, ESTERHAZY.
» TALLEYRAND.
» PALMERSTON.
» BULOW.
» MATUSZEWIC.

» Pour copie conforme :
» PALMERSTON. »

Les commissaires ont eu aussi des rapports fré-

Digitized by Google

quents avec le prince; les détails de ces rapports trouveront leur place dans un comité général (1), que le congrès jugera sans doute nécessaire de fixer à un bref délai.

(M. le ministre descend de la tribune. Une longue agitation succède à son rapport.)

(M. B., 30 juin, et A. C.)

DES VOIX : L'impression! l'impression!

(M. B., 30 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je demande l'impression très-prochaine des articles de la conférence sur lesquels surtout doit porter notre discussion. (M. B., 30 juin.)

M. BRABANT : Je demande qu'on imprime en même temps les articles du congrès de Vienne auxquels les articles de la conférence se rapportent. (M. B., 30 juin.)

L'impression du rapport et des pièces est ordonnée. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : Veut-on faire le comité général à midi? (M. B., 30 juin.)

PLUSIEURS VOIX : A demain! à demain!

(M. B., 30 juin.)

M. DE ROBAULX : Je déclare protester contre toute proposition de nous réunir en comité général. Les communications à faire touchent de trop près les plus chers intérêts de la patrie, pour que nous devions craindre de les entendre en séance publique; et, pour ma part, je déclare ne pas vouloir accepter la responsabilité d'une décision qui amènerait un comité secret. (*Appuyé! Bravos dans les tribunes publiques.*) (E., 30 juin.)

MM. SERON, JOTTRAND, L'ABBÉ DE HAERNE, HELIAS D'HUDDEGHEM et **EUGÈNE DE SMET** protestent aussi contre la proposition d'un comité général. (E., 30 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Il s'agit en ce moment, non de juger de l'utilité du comité secret, mais de poser deux questions : Y aura-t-il comité secret? Quand aura-t-il lieu? Pour la date, je me permettrai seulement de faire une observation. (*Plusieurs voix :* Le comité de suite; *d'autres voix :* Pour demain.) Mon observation porte sur ce point que plusieurs de nos collègues étant absents, précisément parce qu'ils ne s'attendent à un rapport que pour le 30, et que, sans doute, ils ont fixé leur retour pour cette époque, il convient de fixer à jeudi, 30 juin, le comité général. (E., 30 juin.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je m'oppose aussi au comité général, parce qu'aux termes où les négociations en sont arrivées, il ne s'agit plus de communications mystérieuses; il faut que le public puisse savoir d'après quelles indications nous émettrons nos votes. (E., 30 juin.)

M. DESTOUVELLES, membre de la députation du congrès : Les communications qui doivent vous être faites sont de telle nature, que le comité général est nécessaire. D'ailleurs, si après le comité général, le congrès estime que les communications sont telles qu'elles puissent être rendues publiques sans danger, il peut ordonner que la séance soit rendue publique. Si le comité secret n'a pas lieu, le congrès peut être privé de communications intéressantes. (J. B., 30 juin.)

M. VAN SNICK : Il ne s'agit pas de savoir maintenant quels seront nos votes, dont aucun de nous n'entend décliner la responsabilité; mais seulement d'entendre des communications qui pourront peut-être jeter quelques lumières sur la discussion qui devra avoir lieu publiquement, discussion à la suite de laquelle nous ferons aussi connaître publiquement nos votes. (E., 30 juin.)

M. DE ROBAULX : Je pose en fait que ce n'est pas au moyen d'un comité général que nous arriverons à la décision que le pays réclame, et d'ailleurs nous avons pour nous l'expérience : nous savons où nous ont conduits non-seulement les comités secrets, mais encore les réunions tenues hors de cette enceinte. Nous, députés, nous avons été leurrés, et, par un malheur plus grand encore, la nation peut être victime de ce leurre. On nous a fait, dans des circonstances que vous vous rappellerez tous, des communications officieuses, des semi-révélations; et que s'en est-il suivi? que des insinuations ont été faites, et que le mécanisme des votes travaillé dans les comités généraux n'ont pas toujours été connus. Et d'ailleurs, des députés ont été par nous envoyés à Londres, ils ne sont que l'émanation du congrès, qui, lui-même, représente la volonté nationale. La nation a donc le droit de connaître les communications que notre députation peut avoir à nous faire, et comme certainement elle n'aura pas agi contrairement aux intérêts du pays, elle n'a pas de raison pour redouter la publicité des détails qu'elle a sans doute à nous offrir, surtout lorsqu'ils sont inhérents à une décision qui importe au plus haut degré la cause de la patrie.

(E., 30 juin.)

M. DESTOUVELLES, membre de la députation du congrès : J'espère que personne dans cette assemblée ne nous supposera l'intention de leurrer le congrès, et je pense que cette expression est échappée à la vivacité d'un collègue que j'estime.

(1) Il a eu lieu le 30 juin; nous en donnons quelques détails à la page 380, note 1.

Digitized by Google

Nous avons rempli de notre mieux la mission que vous nous avez confiée, et notre intention n'est pas de nous écarter de la ligne d'honneur que nous nous sommes tracée.

De quoi est-il question? d'un comité secret. Le règlement l'autorise. Aux termes de l'article 14 de ce règlement, il suffit que vingt membres le demandent pour qu'on ne puisse le refuser. Toute la question est donc de savoir s'il y a vingt membres. Dans ce cas la décision est prise. L'assemblée décidera ensuite si son intention est que la séance soit rendue publique sur le même sujet qui aura occupé le comité secret.

En agissant ainsi, ce ne sera pas leurrer l'assemblée, ce sera exécuter le règlement.

Songez, messieurs, que certaines communications peuvent être de nature à ne pas permettre la publicité. Sans doute, chacun de nous est prêt à prendre la responsabilité de son vote; mais l'exécution de l'article 14 du règlement n'exclut pas cette responsabilité.

Je persiste dans ma demande d'un comité secret, que je désire voir fixé à jeudi. (E., 30 juin.)

M. JOTTRAND : Je me fais cette demande de savoir s'il y aura dans l'assemblée vingt membres qui demanderont un comité secret. Quel sera le but d'une pareille réunion? de nous donner quelques détails, quelques renseignements particuliers, je pourrais presque dire d'intérieur sur le prince Léopold ou sur des personnages diplomatiques qu'on aura vus à Londres. Tout cela est inutile.

L'expérience des huit mois passés ne nous a que trop prouvé que les actes officiels sont les seuls à consulter, les seuls qui restent, les seuls conséquents avec eux-mêmes, et que ne viennent jamais détruire aucunes pièces officieuses.

Cela posé, il y aurait danger à nous obliger de ne pas tout dire dans la discussion publique. Il y aurait danger qu'une majorité qu'on peut former, liât dans un vote secret la minorité de manière à l'empêcher d'émettre solennellement les motifs de son vote.

J'adjure les vingt membres qui pourraient se lever pour le comité secret, je les adjure, par égard pour la minorité, de renoncer à ce projet. (E., 30 juin.)

M. VAN DE WEYER, membre de la députation du congrès : J'ai donné des garanties de mon amour pour la publicité, mais je pense que la nature des communications que nous pouvons faire nous impose la loi de demander le secret.

Si ce que nous avons à dire était tout à fait officiel, à l'instant même nous monterions à la tribune, et nous n'aurions pas de raison pour retarder la publicité.

Mais nous avons pu recueillir des choses qui sont de nature à jeter quelques lumières sur votre délibération. En ce moment nous sommes seuls juges du degré de mystère dont elles doivent être enveloppées. Quand vous les connaîtrez, vous resterez maîtres de les tenir secrètes ou de les rendre publiques. (E., 30 juin.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je sais qu'il y a toujours de l'impopularité attachée à la demande du secret, cependant je ferai remarquer que ces réunions particulières sont facilement admises en Angleterre et en France. (*Dénégation.*) C'est sur l'Angleterre que je m'appuie surtout.

Messieurs, il y a des intérêts étrangers que notre discussion pourrait avertir; il y a telle clause sur le sens de laquelle, dans une assemblée secrète, nous pourrons insister, faire voir la ressource que nous en pourrons tirer; et sans aucun doute il y aurait inconvénient à donner connaissance de ces motifs à un cabinet dont on demande l'acquiescement aux mêmes dispositions.

Je regarde, comme vous le voyez, au delà de la frontière.

Par ces motifs, j'appuie la demande d'un comité général. (E., 30 juin.)

M. VAN MEENEN : Je conçois un comité secret, j'en admets même la nécessité dans cette circonstance. Mais je n'admets pas qu'on puisse imposer la loi de conserver le secret; chacun doit rester libre de communiquer ce qu'il peut avoir entendu dans un comité secret. (E., 30 juin.)

M. DE ROBAULX : Vous vous rappelez tous ici, messieurs, que dans toutes les circonstances je me suis élevé contre cette manie de comités secrets; et quelquefois peut-être vous en ai-je préservés. Vous vous rappelez que j'ai déclaré que la majorité pourrait prendre des décisions et les faire exécuter, mais qu'elle n'aurait jamais la puissance de m'imposer un secret contre ma volonté.

Dans votre dernier comité encore, quand je tenais à peu près ce même langage, que m'a-t-on répondu? que m'a répondu surtout M. Lebeau que j'interpelle formellement ici? Que si je ne voulais pas promettre de garder un secret absolu il ne ferait pas au congrès les communications importantes dont il était maître; communications qui se sont trouvées n'être que des futilités. Mais peu importe. Vous avez alors décidé, contrairement à l'opinion qu'émet aujourd'hui M. Van Meenen, vous avez décidé que le secret serait gardé; et vous

Digitized by Google

êtes parvenus à mettre ainsi un éteignoir sur ma pensée. Et qu'est-il arrivé? Une députation qui était allée à Londres pour préparer l'élection, nous a fait des quasi-révélations; elle nous a raconté des conversations; et ensuite, lié par ma promesse, je n'ai pas osé réfuter à la tribune publique les futilités, je dirai presque les niaiseries dont aujourd'hui nous sommes dupes; et malheureusement non pas nous seulement, mais le pays avec nous. (*Adhésion et applaudissements.*)

Je crains qu'aujourd'hui il n'en soit de même, et qu'une fois engagé dans le comité secret, on ne prétende encore me faire une loi du silence. Quel est le but de ce comité secret? ne vous y trompez pas, c'est de nous habituer à ces pièces qu'on vient de nous lire, et que je ne peux qualifier autrement que comme résumé de tous les protocoles que nous a envoyés la conférence. (*Adhésion très-prononcée.*)

Je me résume : puisque quelques-uns d'entre nous désirent un comité général, je ne m'y opposerai pas, si on l'entend comme vient de le faire M. Van Meenen, c'est-à-dire si chacun reste maître de ce qu'il aura appris. Mais autrement je proteste contre de toutes mes forces. (E., 30 juin.)

M. JOTTRAND : La publicité ainsi que l'appel nominal ont été ordonnés dans un but utile. Ce but est que le vote ne puisse pas être accompagné de restrictions. Si vous ne voulez pas annuler complétement cette intention, il faut que dès à présent et en même temps qu'on décidera le comité secret, il faut, dis-je, qu'on décide que la minorité ne sera pas obligée au secret.

(E., 30 juin.)

M. VAN SNICK déclare que, tout en demandant le comité secret, il considère les membres de la minorité parfaitement libres de communiquer tout ce qu'ils y apprendront. (E., 30 juin.)

M. LE PRÉSIDENT demande si vingt membres veulent faire inscrire leurs noms pour le comité secret. (E., 30 juin.)

MM. Claes (de Louvain), le baron Joseph d'Hooghvorst, Van Hoobrouck de Mooreghem, Marcq, Trentesaux, Picquet, le baron de Sécus (père), le marquis de Rodes, Gustave de Jonghe, Destouvelles, le baron de Leuze, le comte Werner de Mérode, Fransman, Delwarde, de Nef, Le Bon, Van Meenen, Thienpont, Domis et l'abbé Boucqueau de Villeraie, se font inscrire pour le comité général; il est décidé qu'il aura lieu. (P. V.)

M. DE ROBAULX demande qu'il ait lieu demain. (E., 30 juin.)

M. LEDEAU, ministre des affaires étrangères, désire que ce ne soit qu'après-demain 30. Il se fonde sur ce que plusieurs membres du congrès ne seraient à Bruxelles que pour ce jour-là.

(E., 30 juin.)

M. GENDEBIEN : Nous sommes aujourd'hui cent quarante. Demain nous serons cent quatre-vingts; et comme il ne s'agit que de recevoir des communications officieuses, nous saurons bien les transmettre aux quinze ou vingt de nos collègues qui n'arriveraient que le jour suivant. (E., 30 juin.)

M. DE GERLACHE, président de la députation du congrès : Il faut bien nous donner le temps d'examiner les pièces importantes que nous vous rapportons. Remarquez que nous n'avons pu en prendre qu'une lecture rapide à La Haye (*on rit*)... je veux dire à Londres. Et ce n'est pas trop de prendre quarante-huit heures. (E., 30 juin.)

M. DE BROUCKERE : On vient de nous dire que l'objet est grave, et qu'il faut prendre le temps de méditer et de se préparer; mais on devrait réfléchir qu'en comité il n'y a pas de discussion. Quant à moi, j'écouterai et ne dirai pas un mot. Et effectivement notre rôle devra être de recevoir des communications, de prêter l'oreille, et rien de plus. Et cela est si vrai, que nous pourrions y procéder de suite, si ce n'était la fatigue de ces messieurs. Il ne peut être question de discussion qu'en séance publique. (E., 30 juin.)

M. DE GERLACHE insiste pour le renvoi jusqu'à après-demain. (E., 30 juin.)

M. VAN MEENEN accède au délai. (E., 30 juin.)

M. GENDEBIEN prend de nouveau la parole pour s'y opposer. On fait valoir, dit-il, l'absence de deux ou trois membres de la députation, mais à coup sûr ils n'ont rien à apprendre de leurs compagnons de voyage. Et s'ils ont quelque chose à nous dire, quoique je n'attache aucune valeur à ces communications officieuses, ils pourront bien nous le dire après-demain.

J'insiste donc pour que le comité secret ait lieu demain. (E., 30 juin.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée. L'épreuve est douteuse. (M. B., 30 juin.)

PLUSIEURS VOIX : L'appel nominal!

(M. B., 30 juin.)

On procède à l'appel nominal; 142 membres y prennent part : 77 se prononcent pour que le comité général ait lieu *jeudi*, 65 pour qu'il ait lieu *mercredi;* en conséquence il est fixé à jeudi. (P. V.)

Ont voté pour que le comité général ait lieu demain mercredi : MM. Watlet, Le Bègue, Liedts, Joos, Eugène de Smet, Jaminé, Ooms, Jean Goethals, le baron d'Huart, Dams, Teuwens, Alexandre Rodenbach, Jacques, Vergauwen-Goethals, Defacqz, Charles Coppens, Drèze, Pirson, Verwil-

Digitized by Google

ghen, Demelin, de Labeville, de Roo, Bischoff, Cauvin, Isidore Fallon, le chevalier de Theux de Meylandt, de Robaulx, Geudens, Camille de Smet, Roeser, Blargnies, Thonus, Jottrand, l'abbé Van de Kerckhove, l'abbé Dehaerne, Du Bois, Masbourg, Charles de Brouckere, Henri de Brouckere, d'Elhoungne, Claes (de Louvain), Helias d'Huddeghem, Du Bus, Jean-Baptiste Gendebien, Delwarde, Beaucarne, de Tiecken de Terhove, Rosseeuw, Marlet, Brabant, Vander Belen, Fleussu, Claes (d'Anvers), Speelman-Rooman, Van Snick, Alexandre Gendebien, Maclagan, Louis Coppens, le baron de Sécus (père), Seron, Picquet, le comte de Robiano, de Nef, Meeus, Bredart.

(M. B., 30 juin.)

M. CHARLES DE BROUCKERE demande que la discussion publique sur l'état des négociations ait lieu vendredi. (P. V.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

SÉANCE

DU MERCREDI 29 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

UN DES SECRÉTAIRES donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LIEBTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

M. Michel, de Bruxelles, demande que le lion de Waterloo soit transporté à Bruxelles. (*Hilarité.*)

Quinze négociants en vin, à Anvers, présentent des observations sur des lacunes existantes dans l'assiette des cents additionnels de l'impôt sur les vins.

M. Diepenbeeck demande si un milicien qui a un frère en activité de service aux Indes jouit de l'exemption accordée par la loi. (M. B., 1er juill., et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. Nicolas Schwartz, à Diest, demande des lettres de naturalisation. (P. V.)

Renvoi à la commission des naturalisations. (P. V.)

Il est décidé que le décret sur l'ajournement des assemblées des conseils provinciaux sera discuté demain, après le comité général. (J. B., 1er juill.)

L'ordre du jour appelle la discussion des projets de décret sur le sel et sur les droits d'entrée et de sortie des houilles. (P. V.)

M. GENDEBIEN : Le projet de décret sur le sel, qui est à l'ordre du jour, vient seulement de nous être distribué. Il nous faudra deux ou trois jours pour le débattre. Je demande, pour que nous ne soyons pas obligés d'en scinder la discussion, que l'on s'occupe aujourd'hui du projet de décret sur la houille. (J. B., 1er juill.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

Discussion du projet de décret modifiant le tarif des douanes sur les houilles.

La discussion est ouverte sur l'ensemble de ce projet (1). (M. B., 1er juill.)

M. PICQUET rappelle les mesures de représailles que la France a prises contre l'importation de nos produits, depuis l'augmentation de l'impôt sur les houilles françaises à l'entrée. Il espère avec d'autant plus de fondement que la mesure qu'il a proposée engagera la France à les faire cesser, qu'un actionnaire de la société d'Anzin,

(1) Voyez les propositions de la commission spéciale, *Pièces justificatives*, n° 530.

Digitized by Google

qui fait partie du gouvernement français, est, pour le moment, placé trop haut pour oser ne pas sacrifier son intérêt personnel à celui de sa patrie. Il fait observer ensuite que le charbon de France est de première nécessité pour les fours à briques et à chaux, et qu'enfin il n'entre nullement en concurrence avec le nôtre. (J. B., 1er juill.)

M. GENDEBIEN (père) parle contre l'impôt sur la houille à la sortie. Il expose les avantages que produit l'extraction du charbon de terre en ce qu'il occupe une population nombreuse.

(J. B., 1er juill.)

M. LE COMTE DE BOCARMÉ démontre les avantages que la prospérité du commerce de la houille procure à l'agriculture, dans la province si populeuse du Hainaut. Les engrais y sont à meilleur compte depuis que, pour le transport des houilles, on y a construit des routes, des canaux. Le projet d'établir une route en fer entre Charleroy et Mons vient d'être présenté à la chambre de commerce de Mons, et n'attend, pour être exécuté, que la levée des entraves qui s'opposent à l'exportation du charbon en France. Dans l'état actuel des choses, des familles entières de Borains parcourent les environs de Mons pour demander du pain.

(J. B., 1er juill.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim, sans s'opposer d'une manière formelle au projet, qu'il déclare, du reste, n'avoir pas eu le temps de méditer, présente des observations tendantes à mettre le congrès en garde sur ce qui pourrait être la suite de l'adoption de ce projet. La France pourrait bien profiter de l'avantage qu'il lui présente, sans user de réciprocité à l'égard de la Belgique, c'est-à-dire sans lui accorder à son tour des faveurs que l'initiative de la Belgique semble vouloir provoquer. Sous ce rapport, le ministre pense qu'il aurait été peut-être plus prudent de préparer un traité avec la France. Le ministre essaye de détruire le préjugé qui semble attribuer aux charbons français une propriété que n'auraient pas les charbons belges, et qui les ferait rechercher par les chaufourniers du district de Tournay; il rappelle les expériences qui ont été faites, et desquelles il est résulté que les charbons belges avaient les mêmes propriétés que les charbons français; il en tire la conséquence que les chaufourniers de Tournay pourraient fort bien se pourvoir du combustible dans le pays, au lieu d'aller le chercher en France. Toutefois, le ministre s'en rapporte à la sagesse du congrès sur ce premier objet de la proposition.

Quant à la deuxième partie, relative à la suppression du droit de 10 cents, l'orateur fait remarquer que ce droit est très-modique, et qu'il est plutôt imposé pour servir de contrôle statistique des charbons exportés, que pour son importance réelle. D'ailleurs, la perception de ce droit provoque, de la part de la douane, une surveillance qui empêche la fraude à l'exportation de certains objets, des chiffons, par exemple, si nécessaires à la prospérité des papeteries indigènes, surveillance qui n'existerait presque plus si l'exportation était affranchie de tout droit. Sous ces rapports différents, le ministre pense qu'il serait sage de maintenir l'impôt ou de le réduire; mais, dans tous les cas, d'en conserver un, quelque minime qu'il fût. (M. B., 1er juill.)

M. PICQUET répond à M. le ministre qu'il ne faut pas douter que la France ne s'empresse de suivre l'exemple de la Belgique, et d'adopter un système de douanes plus libéral. L'orateur croit, comme le préopinant, que les charbons belges ont les mêmes qualités que les charbons français; mais les charbons indigènes qui pourraient servir aux chaufours de Tournay sont beaucoup plus éloignés que les charbons français, et le transport les rend beaucoup plus chers. Quant au droit de 10 cents, l'orateur fait remarquer que la suppression de ce droit n'empêchera pas la surveillance de la douane, et ne diminuera pas les recettes du trésor, car le trésor perçoit un impôt proportionnel sur l'extraction des houilles, qui deviendra plus considérable à mesure que l'exportation sera plus favorisée. (M. B., 1er juill.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Vous avez voté le budget des voies et moyens; si maintenant, sous prétexte que certains impôts sont minimes, vous les diminuez, je ne sais pas comment, à la fin de l'année, nous balancerons les recettes avec les dépenses.

(M. B., 1er juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Le droit de 10 cents est cause que, depuis neuf mois, tous les extracteurs de la Belgique travaillent en perte. On a évalué à deux cent cinquante bateaux, et par conséquent à dix-huit mille tonneaux environ, la houille qui s'exporterait si la suppression de ce droit avait lieu; or, en comptant chaque tonneau à 3 francs 30 centimes, voilà 59,400 francs, auxquels il faut ajouter d'autres droits; de manière que le trésor gagne, au lieu de perdre, en facilitant l'introduction des houilles qui nous sont nécessaires. La houille du Hainaut, si même elle pouvait convenir, devrait faire un long trajet par terre pour parvenir aux briqueteries de la Flandre et aux chaufours de Tournay. La chaux sert aussi d'engrais, engrais meilleur que les cendres dont

Digitized by Google

on se sert dans le Hainaut. On peut imposer les cendres venant de la Hollande, pour favoriser nos chaux. (J. B., 1er juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : M. le ministre des finances a dit que le droit de 10 cents rapportait par année 60,000 à 70,000 florins ; je lui demanderai s'il sait à quoi pourra s'élever l'impôt perçu sur les houilles françaises introduites en Belgique. Indépendamment de ce qu'a dit M. Gendebien, et du besoin qu'ont des charbons français les chaufours de Tournay, je dirai que dans la Flandre occidentale on a aussi besoin des charbons de Boussu pour les distilleries. Si on ne pouvait s'en procurer en France, on serait obligé d'aller le chercher à Charleroy, et c'est beaucoup trop loin. (M. B., 1er juill.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Je ne puis satisfaire à cette demande. La rapidité avec laquelle on a entamé la discussion ne m'a pas permis de réunir les éléments nécessaires. Pour y parvenir, il faudrait écrire dans les provinces où il y a des houillères; car, comme on sait, nous n'avons aucun document de l'ancienne administration. (J. B., 1er juill.)

M. VAN SNICK : Ce qui peut rassurer M. Rodenbach sur l'opportunité de la mesure proposée, c'est le silence absolu de toutes les parties du royaume depuis qu'il en a été question pour la première fois. Si la mesure avait dû être préjudiciable au pays, vous auriez vu, de toutes parts, surgir les réclamations des consommateurs et des exploitants. Ils se sont tus, et c'est la meilleure garantie que vous puissiez avoir de la bonté de la proposition (1). (M. B., 1er juill.)

(1) Van Snick avait préparé un discours pour appuyer le projet de décret ; ce discours n'a point été prononcé ; nous l'empruntons à *l'Émancipation* du 1er juillet, qui l'a publié en même temps que le compte rendu de la séance ; voici comment il est conçu :

« Messieurs,

» Les deux propositions qui vous ont été soumises, et sur le mérite desquelles vous êtes aujourd'hui appelés à prononcer, ont l'une et l'autre pour objet d'assurer à nos nombreux établissements de charbonnage, dans un temps prochain, tout le développement et tout le degré de prospérité dont ils sont susceptibles : la première, en affranchissant nos houilles du droit inconcevable qui les frappe encore en ce moment à la sortie ; la seconde, en enlevant à la compagnie rivale d'Anzin, le prétexte qui lui a servi de réponse, toutes les fois que les consommateurs et les industriels français à qui nos charbons sont indispensables, ont demandé la suppression de la taxe dont ils sont grevés à leur entrée en France.

» Les extracteurs belges ne se font pas illusion ; ils ont l'intime conviction qu'à l'adoption du projet de décret est attachée la libre entrée de nos houilles en France ; qui de vous, messieurs, en réfléchissant à l'immense avantage que cette franchise d'importation promet à la Belgique, croirait pouvoir, je ne dis pas refuser, mais différer d'un jour d'en sanctionner les dispositions?

» La consommation et l'industrie française sont lasses de verser en pure perte, chaque année dans le trésor, la contribution de 900,000 francs sur les houilles belges, et de se voir en outre obligés d'en payer plus chèrement les charbons d'Anzin, dont le prix, comme on l'a si judicieusement remarqué, se compose de toutes les charges qui pèsent sur les charbons rivaux ; le tout dans l'intérêt unique et exclusif de cette exploitation jusqu'ici privilégiée.

» Le temps du privilége est passée n France comme en Belgique ; et quelque puissante que soit l'influence du principal actionnaire de la compagnie d'Anzin, il ne pourra rien pour son maintien : la voix de toute la France parlera plus haut que la sienne, et celle-là seule sera écoutée... Que dis-je, messieurs ! peut-être lui-même, aussitôt que vous aurez donné votre sanction au projet de décret, dans l'intérêt de sa probité suspectée, provoquera le premier l'affranchissement si universellement, si constamment demandé.

» Cependant, messieurs, des craintes suggérées par une louable sollicitude ont été exprimées sur le résultat éventuellement fâcheux de l'une des deux dispositions du projet.

» On s'est demandé si la suppression du droit de 10 cents à la sortie ne porterait point la France à augmenter son droit d'entrée?

» Rassurez-vous, messieurs ; le gouvernement français, en eût-il la pensée, ne pourrait espérer de lui donner effet en présence de l'opinion publique déjà si fortement prononcée contre la taxe actuelle.

» Mais écoutons, sur ce point, les extracteurs belges eux-mêmes, signataires des différentes pétitions qui vous ont été adressées et que vous devez supposer s'être bien informés des dispositions du gouvernement français : tous affirment que la taxe anticommerciale dont ils sollicitent l'abolition, a servi jusqu'ici, plus que tout le reste, de prétexte à ce gouvernement dans son refus de baisser son droit d'entrée.

» Quand les extracteurs et les marchands de charbon-de-terre vous donnent cette assurance, il faut les croire ; ils sont les plus intéressés à ne se laisser aller à aucune illusion : les premiers, ils porteraient la peine de leur erreur et de leur mécompte.

» La crainte exprimée par quelques-unes des sections est donc toute chimérique ; elle doit être sans influence sur votre détermination.

» Messieurs, je suppose qu'avant de délibérer sur l'utilité des mesures qui vous sont soumises, au défaut des pétitions dont vous avez eu connaissance, vous ayez cru devoir, comme de raison, vous entourer de lumières et de renseignements recueillis hors de cette enceinte, à qui vous seriez-vous adressés, si ce n'est aux extracteurs eux-mêmes, comme aux hommes les plus aptes à en apprécier les avantages ou le danger?

» Eh bien, ce sont ces extracteurs qui, depuis le jour de la publication du tarif de 1822, ont chaque année, et plus souvent encore, protesté contre celle de ses dispositions qui se rapporte aux charbons, comme contre l'une des conceptions les plus funestes et les plus antinationales du gouvernement déchu.

» Tant de persévérance, tant d'insistance doit être pour tout esprit non prévenu une preuve irréfragable de l'utilité de la mesure et des heureux effets que le commerce en attend.

» Remarquez-le bien, messieurs, ce n'est point un seul individu qui se présente isolément à vous, ce sont toutes les grandes sociétés charbonnières du Hainaut, qui, d'un com-

Digitized by Google

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je n'ai pas l'habitude de soutenir les ministres, mais je soutiendrai M. le ministre des finances en cette circonstance, car je crois qu'il a raison; et je pense comme lui que le droit de 10 cents excite la surveillance et empêche la fraude des chiffons prin-

mun accord, vous demandent, comme le plus grand des bienfaits, et de la manière la plus pressante, la modification qui vous occupe en ce moment.

« Mais, dit-on, l'article que le projet de décret a pour » but de changer fait partie du tarif général des douanes; il » peut y avoir de l'imprudence à toucher isolément à une » seule de ses dispositions. »

» Je ne sache point qu'on ait fait cette objection lorsqu'il s'est agi de faire subir un changement au droit qui frappait les fers étrangers à leur importation.

» La raison paraît alors nous conseiller d'apprécier la mesure en elle-même, dans ses rapports avec l'intérêt public et les exigences du commerce, sans nous arrêter ni à des exceptions dilatoires, ni à des fins de non-recevoir. Il devrait, me semble-t-il, en être de même aujourd'hui.

» La mesure proposée est-elle utile? son adoption immédiate est-elle commandée par le besoin urgent du commerce et par la situation des populations sur le sort desquelles elle doit influer? là doit être toute la question. D'ailleurs, messieurs, il n'en est point d'un tarif comme d'un corps de lois dont les diverses parties ont entre elles des rapports plus ou moins éloignés.

» Chaque article d'un tarif constitue, à lui seul, un tout indépendant des articles qui le précèdent ou qui le suivent; et la modification de la partie du tarif relative aux charbons, ne fera point que le tarif de 1822 ne soit tout ce qu'il doit être pour tous les autres objets qui s'y trouvent imposés.

» Mais j'en appelle à vos antécédents eux-mêmes; n'avez-vous pas cru, lorsque la chose publique a paru le commander, pouvoir porter la main sur votre Code civil lui-même? n'avez-vous point touché, et presque sans discussion, à l'article 162? n'avez-vous point dérangé l'économie d'un grand nombre de ses dispositions, en abolissant la mort civile?

» Cette objection n'en est donc pas une : vous-même avez pris le soin d'y répondre par vos précédents.

» Sans doute, il peut être très-utile de revoir dans leur entier le tarif et la loi de 1822; sans doute, on y fera d'importants changements; mais pourquoi, dans l'intervalle, ne pas adopter une proposition si instamment, si vivement désirée par le commerce, surtout quand il doit être reconnu qu'on ne porte par là aucune atteinte au reste du tarif? Faire le bien est notre mission, le faire vite doit être notre première, notre plus douce satisfaction.

» Renvoyer la discussion du projet de décret au temps où l'on s'occupera d'un nouveau Code de douanes, c'est la remettre à cinq et à dix ans peut-être.

» Les lois de douane ne seront plus à l'avenir le produit du caprice et du hasard : chaque taxe, avant d'être décrétée, donnera lieu à de scrupuleuses investigations, à des enquêtes contradictoires; et je ne crains pas de le dire, il se passera dix ans avant qu'on ait recueilli tous les documents et tous les éléments indispensables pour la confection d'une bonne loi de douane. Voyez, messieurs, avant de vous décider pour l'ajournement, s'il entre bien dans votre intention de différer jusque-là l'appréciation de la justice des réclamations des extracteurs de houilles : autant vaudrait, me semble-t-il, leur répondre qu'*il n'y a pas lieu à délibérer*.

» Mais, dira-t-on quant à l'un des points du projet de décret, *le droit de 10 cents est si faible!* Tout faible qu'il est, il doit vous être aujourd'hui prouvé par d'irrécusables témoignages qu'il exerce sur nos exportations la plus fâcheuse des influences.

» *C'est un droit de balance,* un moyen pour le gouverne» ment de connaître la quantité de charbon exportée an» nuellement. »

» Peu importe, je pense, le nom qu'on a trouvé bon de donner à cette taxe; on le sait, en fait d'impôts, la terminologie n'était jamais en défaut pour l'ancien gouvernement : le point est de savoir s'il est conforme à la raison et aux principes de la maintenir. Je pense qu'il est aujourd'hui démontré que la raison et les principes la réprouvent également.

» Quant au besoin que peut avoir le gouvernement de connaître la quantité des produits indigènes exportés chaque année, il pourra y pourvoir de la manière dont il y pourvoyait avant 1822, ou prendre telle autre mesure qu'il trouvera convenable. Les moyens ne lui manqueront pas...

» On ajoutera peut-être : « Il y a dans le tarif de 1822 » une infinité d'autres objets de produit indigène également » imposés à la sortie, et qu'il serait également bon peut-être » d'affranchir de tout droit à l'exportation : si nous nous » rendons aujourd'hui aux vœux des marchands de charbons, » il n'y aura pas de raison pour nous refuser aux exigences » d'autres commerçants ou fabricants, si demain il leur » plaît de nous les faire connaître. »

» Quand il serait vrai, messieurs, que d'autres industriels dussent venir demain réclamer votre bienveillance et votre appui, toute la question ne devrait-elle pas être, comme aujourd'hui, de savoir s'il y a ou non urgence et utilité de faire droit instantanément sur leur demande, et notre devoir ne serait-il pas de l'accueillir si nous la trouvions juste et fondée? Toute autre manière de procéder me semblerait repoussée par la raison et par le sentiment que nous avons tous de nos devoirs : ce serait refuser de faire le bien aujourd'hui par la crainte d'être obligé de recommencer le lendemain.

» Messieurs, il y a bientôt quinze jours que l'opinion publique est avertie des modifications projetées; s'est-il, sur l'un ou l'autre point de la Belgique, élevé une seule voix pour révoquer en doute leur utilité? loin de là : ceux-là mêmes à qui l'introduction des houilles françaises pourra causer quelque préjudice, forcés de reconnaître l'immense avantage de la mesure, joignent leurs voix aux nôtres et sollicitent avec nous l'adoption du projet, comme le service le plus signalé que vous puissiez rendre au commerce des charbons.

» Quant à ce qui regarde le fisc et au regret que quelques membres pourraient éprouver de lui voir perdre le droit de 10 cents, j'ose prendre sur moi d'assurer qu'il en sera amplement dédommagé et par l'importation des houilles françaises et par l'augmentation du produit de la taxe proportionnelle dont les mines restent frappées et qui croîtra avec la prospérité de nos houillères.

» Messieurs, quand il s'est agi de la loi sur les fers, on a fait valoir devant vous l'intérêt des populations auxquelles les forges et les mines assuraient la subsistance et le bien-être. J'invoquerai à mon tour cette considération, toujours toute-puissante sur l'esprit des représentants de la nation. Je vous montrerai six cents bateaux belges oisifs depuis le mois de septembre dans le canal de Mons; je vous peindrai d'innombrables populations, à qui un travail journalier fournissait naguère abondamment le vivre et le vêtir, aujourd'hui en proie à toutes les horreurs de la faim et au plus

Digitized by Google

cipalement, dont nos papeteries ont besoin. Il faut donc maintenir l'impôt ; si on le trouve trop fort, je ferai un amendement et je proposerai de le réduire à 5 cents (*rumeurs*), et même à 2 cents si on veut, car il en faut un. (M. B., 1er juill.)

M. VAN SNICK : On a déjà fait observer que ce n'est pas contre le taux de la taxe qu'on s'élève, mais contre les difficultés et les lenteurs qu'entraîne la perception. Vous savez que les employés ne restent à leurs bureaux que d'une certaine heure à une autre, de neuf heures du matin à trois ou quatre de l'après-midi, par exemple. Eh bien, si un batelier arrive après cette heure, il est obligé d'attendre douze heures, et peut manquer ainsi le passage de certaines écluses, ce qui le retarde de plus en plus. (M. B., 1er juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je consens à abandonner mon amendement si le ministre me prouve qu'il peut empêcher la fraude sans cette imposition. (M. B., 1er juill.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Il est incontestable que le droit, quelque minime qu'il soit, facilite la surveillance ; quant aux retards dont a parlé M. Van Snick, je lui ferai observer qu'il se trompe quand il dit que les bureaux ne sont ouverts que de neuf à quatre heures. Un employé qui ne serait à son bureau qu'entre ces deux heures-là manquerait à son devoir, et serait cassé si plainte en était portée. Les bureaux doivent rester ouverts, et ils le sont réellement dans toutes les saisons, à peu près depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : de sept heures du matin à sept heures du soir dans ces temps-ci, et plus tôt ou plus tard, selon la longueur des jours. (M. B., 1er juill.)

La clôture de la discussion générale est prononcée. (M. B., 1er juill.)

L'assemblée adopte les considérants du projet, qui sont ainsi conçus :

« Considérant que pour parvenir à un système » de réciprocité plus étendu en matière de douanes entre la Belgique et la France, il importe » de réduire dès à présent le droit existant sur » l'importation de la houille française en Belgique, » au taux de 1 fl. 56 c., (3 fr. 30 c.) par 1,000 kilog., » auquel la houille belge peut être introduite en » France par les routes, canaux et rivières du département du Nord, et sauf à prendre ultérieurement telle autre disposition que la réduction ou la suppression dudit droit d'entrée en France pourra rendre utile ;

» Considérant que le droit de 10 cents, imposé à la sortie des houilles belges, est nuisible au commerce de la Belgique. » (P. V.)

On passe à l'article 1er qui est conçu en ces termes :

« Art. 1er. Par dérogation à la loi du 26 août » 1822 réglant le tarif des douanes pour le ci-devant royaume des Pays-Bas, la houille française ne payera à son entrée en Belgique qu'un » droit de 1 fl. 56 c. (3 fr. 30 c.) en principal et » additionnel par 1,000 liv. (kilog.) » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 2. Le droit de 10 cents par 1,000 liv. » (kilog.), imposé à la sortie des houilles indigènes, est aboli sur tous les points des frontières belges. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret ; 137 membres répondent à l'appel : 101 votent *pour*, 36 *contre* ; en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre* : MM. de Rouillé, Le Bègue, de Roo, Claes (de Louvain), Thienpont, Goethals-Bisschoff, Mulle, Fransman, Bischoff, Roels, Gustave de Jonghe, Berthels, Marlet, Van der Belen, Isidore Fallon, Claes (d'Anvers), le chevalier de Theux de Meylandt, le baron d'Huart, Cols, Seron, Henry, Van Innis, Delwarde, Joos, Masbourg, Charles de Brouckere, Olislagers de Sipernau, l'abbé Dehaerne, le comte de Bergeyck, Baugniet, le comte d'Ansembourg, de Robaulx, Raikem, le baron de Woelmont, Destouvelles, Serruys. (M. B., 1er juill.)

Proposition tendant à nommer une commission pour reviser la liste des pensions et des soldes d'attente.

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim, demande que l'assemblée s'occupe de nommer une commission pour reviser la liste des pensions et des soldes d'attente. (M. B., 1er juill.)

affreux dénûment, parlant d'expatriation, et attendant avec anxiété votre décision.

» Toutes dévouées à la cause de la révolution, elles en ont subi les conséquences avec une résignation sans exemple peut-être ; mais ne nous le dissimulons pas, leurs maux sont au comble, et vouloir qu'ils continuent, sans amener de fâcheuses convulsions, c'est exiger peut-être de la nature humaine plus qu'il n'est permis d'en obtenir. Il nous importe donc, sur toute chose, de soustraire ces populations au désespoir qui les accable, et de leur montrer dans un avenir peu éloigné le terme de leurs souffrances et de leurs privations.

» Député du Hainaut, j'ai fait mon devoir. Protecteur de tous les grands intérêts nationaux, le congrès fera le sien. — J'ai dit. » (B., 1er juill.)

Digitized by Google

Cette proposition est mise aux voix et adoptée. (M. B., 1er juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Quel mode l'assemblée veut-elle suivre pour la nomination de cette commission? (M. B., 1er juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Il faudrait nommer, pour la former, un membre de chaque province, parce que chacun sera mieux à même de connaître et de signaler les abus à réformer. (M. B., 1er juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je m'oppose à ce qu'il en soit ainsi, parce que je crois que ce serait le moyen de conserver les abus, chaque membre de la commission voudrait peut-être favoriser sa province. (*Agitation.*) (M. B., 1er juill.)

M. DE ROBAULX : J'appuie l'observation du préopinant, et j'ajoute qu'il ne faut pas s'accoutumer ainsi à fractionner l'assemblée et à présenter sans cesse cette division par provinces. Nous sommes tous ici pour représenter la nation et pour travailler dans l'intérêt général. Il y aurait un grand inconvénient dans la proposition de M. Gendebien, car celui qui serait nommé pour une province, serait en quelque sorte moralement responsable des pensions continuées mal à propos dans sa province. (*Assentiment général.*) (M. B., 1er juill.)

M. JOTTRAND : Je demande que la commission soit tirée au sort. (M. B., 1er juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Le plus mauvais des électeurs, c'est le sort, parce qu'il est aveugle. Il vaut mieux, si on ne veut pas nommer un député par province, que le bureau nomme la commission, ou qu'on désigne un membre par section. (M. B., 1er juill.)

M. CLAES (de Louvain), demande si on ne pourrait pas imprimer la liste des pensions. (M. B., 1er juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : L'impression ne ferait que retarder le travail de la commission; il n'y a pas moins de 50,000 pensionnaires (*Oh! oh!*) (1). (M. B., 1er juill.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Une liste aride ne servirait d'ailleurs de rien, ce sont les titres qu'il faut examiner. Déjà un travail a été fait pour cela qui facilitera beaucoup le travail de la commission. (M. B., 1er juill.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, il y a tel individu qui touche une pension du trésor, qui serait fort fâché de voir son nom imprimé. C'est pour cela que je crois nécessaire l'impression de la liste : à la seule inspection des noms, il en est tels qui pourront exciter la curiosité et qui provoqueront l'examen des titres des pensionnaires : j'appuie l'impression de la liste. (M. B., 1er juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je ne me suis pas opposé à l'impression de la liste, j'ai dit seulement que l'ordonner serait retarder le travail de la commission. (M. B., 1er juill.)

M. VAN SNICK : Il y a, nous a-t-on dit, 150,000 pensionnaires. (*On rit.*) L'orateur se reprend et dit : 50,000; ce sont 50,000 procès à juger, et une seule commission aura là du travail pour deux mois au moins. Je demande qu'au lieu d'une commission, on en nomme trois ou plutôt cinq; elles auront 10,000 pensions à examiner chacune. (M. B., 1er juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Il vaut mieux, pour plus d'unité dans le travail, nommer une commission assez nombreuse pour qu'elle puisse se diviser en plusieurs sections. (M. B., 1er juill.)

PLUSIEURS VOIX : Quinze membres. (M. B., 1er juill.)

D'AUTRES VOIX : Vingt membres. (M. B., 1er juill.)

L'assemblée décide que la commission sera composée de vingt membres, et que chaque section en nommera deux. (P. V.)

Projet de décret sur le rétablissement du jury.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture d'une proposition de plusieurs députés relative au rétablissement du jury (2).

L'assemblée en ordonne l'impression, la distribution et le renvoi à l'examen des sections. (P. V.)

M. LE BARON BEYTS demande que son nom soit ajouté à ceux des signataires de la proposition. (E., 1er juill.)

La séance est levée à trois heures et demie. (P. V.)

(1) L'honorable membre a fait connaître par *le Courrier* du 3 juillet qu'il avait commis une erreur en parlant de 50,000 pensionnaires; il devait dire 10,000; M. Charles de Brouckere avait confondu le nombre de pièces et de titres à vérifier avec le nombre de personnes pensionnées.

(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 525.

Digitized by Google

SÉANCE

DU JEUDI 30 JUIN 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

Conformément à sa décision du 28 juin, l'assemblée s'est réunie le matin en comité général (1).

La séance publique est ouverte à deux heures.

(M. B., 2 juill.)

UN DES SECRÉTAIRES donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Rapport sur le projet de décret tendant à interdire la réunion des états provinciaux pour la session ordinaire de 1831.

M. DE BEHR fait, au nom de la section centrale, un rapport sur le projet de décret, qui a pour but d'empêcher la réunion des états provinciaux le premier mardi de juillet. Il en propose

(1) La plupart des journaux ont rendu compte de ce comité; la version la plus étendue se trouve dans *l'Émancipation* et le *Journal des Flandres*. Nous avons supprimé les réflexions évidemment malveillantes ou démenties par les discours publics, sans oser garantir l'entière exactitude du compte rendu qui va suivre. Nous pensons cependant qu'on y retrouvera le fond des explications.

M. *Nothomb*, commissaire près la conférence de Londres, a ouvert le comité général; il expose qu'à leur arrivée à Londres, les deux commissaires ont trouvé tout mal disposé; l'idée qu'on pouvait mettre un terme à la révolution belge par un partage * semblait s'accréditer, et trouvait des adhérents. Après cette révélation, qui a excité un mouvement d'incrédulité **, M. Nothomb a abordé les négociations elles-mêmes; il a annoncé que la conférence, en offrant de céder le Luxembourg moyennant une indemnité, n'avait entendu parler que d'une indemnité territoriale. Les commissaires se sont empressés de répondre qu'il ne pouvait s'agir que d'une indemnité pécuniaire.

Voici, dit-il, le système de la conférence : Il faut rendre à la Hollande ce qui lui appartenait ou ce qui lui eût appartenu avant la réunion en 1814, sinon c'est une guerre et une conquête, et non une révolution; les membres de la conférence disent qu'ils se déshonoreraient s'ils laissaient envahir un État par un autre État; la Hollande, en face de la révolution de 1830, doit se reconstituer comme elle l'était autrefois.

On a demandé nos objections; nous avons répondu que nous ne pouvions pas rétrograder de quarante ans et revenir à 1790; qu'il fallait suivre la révolution de 1830.

On a fait remarquer aux commissaires qu'en ce qui concerne la rive gauche de l'Escaut, le traité de 1795 entre les républiques française et batave est *res inter alios acta*, que la Hollande n'a renoncé à la rive gauche que moyennant une indemnité territoriale qu'elle n'a jamais obtenue. Le traité de 1800 a commencé à être exécuté; la France a cédé, à titre d'à-compte, quelques seigneuries, mais c'était une indemnité insuffisante.

Au sujet du Luxembourg, on a fait remarquer aux commissaires que la Belgique recevait une compensation de la perte du Luxembourg par la principauté de Liége, qu'elle possède maintenant et qu'elle n'avait pas en 1790.

Au surplus, les commissaires s'étant tenus strictement renfermés dans leurs pouvoirs, il n'y a pas eu de note sur ces explications; il n'y a eu non plus aucune réponse de la conférence.

Quant à l'avis du prince Léopold, M. Nothomb le fait connaître ainsi :

Le prince viendra quand le congrès aura adhéré aux préliminaires : il n'attendra pas l'acceptation de la Hollande; quant au territoire, il y a deux genres de questions : une question belge-hollandaise, et une question belge-allemande; l'opinion du prince est encore qu'il faut pour le Luxembourg demeurer dans le *statu quo*, parce que le Luxembourg ayant appartenu, en 1790, à la Belgique, la réussite des négociations à cet égard est probable, et que d'ailleurs le voisinage de la France éloigne toute idée d'attaque.

Le prince fait remarquer que si on agite en même temps la question du Luxembourg et celle du Limbourg, alors on nous présentera l'échange; si, au contraire, on traite du Limbourg séparément, on peut espérer l'obtenir en échange de Ravenstein et des enclaves ***.

Quant à la dette, la Hollande a le grand-livre; elle est seule débitrice aux yeux des porteurs de titres; par cette raison seule, il faudra bien qu'elle transige.

L'orateur termine en revenant sur le compte du prince Léopold, qui, suivant M. Nothomb, veut se dégager de la conférence, et il se considérera comme dégagé aussitôt que le congrès aura adhéré aux dix-huit articles.

M. *Van de Weyer*, membre de la députation du congrès, dit que M. Nothomb a oublié d'insister sur le Luxembourg; Son Altesse Royale a déclaré que sa ferme résolution était de maintenir la possession de cette province.

L'honorable membre raconte que le prince une fois arrivé en Belgique, aurait pour politique principale de se dégager

* Voyez à ce sujet le chapitre IX de *l'Essai historique et politique sur la révolution belge*, par M. Nothomb.

** On la considérait comme un moyen diplomatique.

*** Voyez tome IV, page 347, note *a*, le mémoire de M. Nothomb, qui a été remis au prince Léopold avant son élection, et qui, nous le répétons, a servi de point de départ à la négociation des dix-huit articles.

Digitized by Google

l'adoption, moyennant diverses modifications (1). (M. B., 2 juill.)

Discussion du rapport.

Personne ne demandant la parole sur l'ensemble du projet de la section centrale, on passe immédiatement à la discussion de l'article 1er, dont voici les termes :

« Art. 1er. Il n'y aura pas d'assemblée des états » provinciaux le premier mardi de juillet pour la » session ordinaire de 1831. » (M. B., 2 juill., et P. V.)

Cet article est adopté sans discussion. (P. V.)

« Art. 2. Les affaires qui devaient être sou- » mises à ces assemblées seront renvoyées au con- » seil provincial, qui les remplacera. » (P. V.)

M. VAN MEENEN propose un amendement tendant à supprimer les mots : *qui les remplacera.* (M. B., 2 juill.)

M. VAN SNICK : Cet article, il me semble, ne laisse rien à désirer quant à sa rédaction, et je m'oppose à la suppression proposée par l'ho-

de l'influence de la conférence de Londres, et de suivre en tout les intérêts de la Belgique.

Le prince de Saxe-Cobourg, continue l'orateur, a dit que ses relations personnelles avec la France lui prouvent qu'il a les moyens de resserrer ses liens avec la France, et il a déclaré que s'il se croyait hostile à la France, il renoncerait à la couronne. J'ajouterai que jusqu'à présent la conférence reconnaissait que Liége ferait partie de la Belgique, mais qu'il n'était par certain que, quant à la souveraineté de Maestricht, nous représentassions le prince de Liége.

L'orateur termine en disant qu'il ne parlera pas des qualités du prince, parce que souvent quand on l'approche on est accusé d'avoir été ébloui.

M. *Isidore Fallon :* Comment entend-on que Berg-op-Zoom pourrait nous appartenir? Je demande une explication sur ce point.

M. *Lebeau*, ministre des affaires étrangères : J'ai presque la certitude que nos droits sont bien établis.

M. *de Robaulx :* Messieurs, je ne veux que faire une observation ; voyez comme on vient nous tromper. Quand nous demandons la rive gauche de l'Escaut, on nous répond : Le traité de 1795 a eu lieu entre les républiques française et batave, cela ne peut donner aucuns droits aux Belges, qui sont étrangers. Et voyez maintenant l'inconséquence! on nous dit : Si vous laissez la rive gauche à la Hollande, celle-ci devra rendre ce qu'elle a reçu par le traité de 1800 en indemnité de la cession de 1795. Ces indemnités étaient les seigneuries de Ravenstein et de Berg-op-Zoom. Les Belges, continue-t-on, reprendront ces seigneuries. Or, je le demande, aurez-vous plus de droits en vertu du traité de 1800, où la Belgique n'était pas partie, qu'en vertu de celui de 1795?

Ne sera-ce pas *res inter alios acta?* N'est-ce pas se moquer de nous que de raisonner ainsi? n'est-ce pas faire injure au bon sens de ceux à qui de pareils raisonnements sont adressés?

M. *le baron Beyts*, tout en se réservant son opinion sur le fond, parce qu'il veut que la discussion l'éclaire, se plaint de la manière dont les affaires ont été traitées ; il prétend qu'elles n'ont pas été bien défendues ; il s'étend longuement sur l'interprétation des traités de 1795 et suivants pour établir nos droits à la possession de la Flandre zélandaise.

M. *Henri de Brouckere* demande s'il n'est pas vrai que la conférence de Londres savait que le prince de Liége avait des droits sur la souveraineté de Maestricht. Or, dit-il, la conférence, dans l'article 4 des nouvelles propositions, paraît l'ignorer; il faut ou que sa mauvaise foi soit bien grande, ou son ignorance bien crasse.

M. *Lebeau*, ministre des affaires étrangères : La conférence peut bien ignorer l'histoire des localités ; c'est ainsi que Walter Scott, qui écrit si bien l'histoire et qui fait de si belles peintures, n'a pas craint d'avancer que Liége parlait le flamand.

M. *Jottrand* insiste sur les observations de M. Beyts, et signale le scandale des allégations tendantes à nous tromper, en nous faisant croire que nous pourrons obtenir des concessions qui sont purement imaginaires.

M. *Alexandre Gendebien* et d'autres membres demandent que la séance publique commence.

M. *Van Meenen :* Depuis deux heures nous sommes ici, sans avoir rien appris qui méritât la moindre attention ; je demande si les députés ont quelque chose à nous communiquer.

M. *Devaux*, commissaire près la conférence de Londres, s'attache à faire ressortir ce qu'il y a de nouveau et d'équitable dans le partage des dettes tel qu'il résulte des dix-huit articles ; il confirme les détails donnés par M. Nothomb sur les dispositions de la conférence.

L'honorable membre déclare que si l'on publie ce qui s'est passé dans le comité, cela doit être sous la responsabilité de ceux qui le feront. Il ne faut rien dire, ajoute-t-il, car la Hollande le saurait.

M. *Jottrand :* La Hollande en sait autant que nous. L'honorable membre fait observer en outre que la recommandation de M. Devaux a d'autant moins de sens, qu'aucune affaire ne peut se conclure sans être examinée et résolue par la Hollande.

M. *Blargnies* demande si, en exécution du décret du congrès, il a été ouvert des négociations pour terminer au moyen de sacrifices pécuniaires?

M. *Devaux*, commissaire près la conférence de Londres, dit qu'il a été impossible de rien terminer sur ces bases. Seulement il y a eu de simples conversations avec quatre membres de la conférence pour les instruire de nos plaintes.

M. *Cruts :* D'après les propositions, Venloo retournerait à la Hollande et Maestricht peut-être aussi. Je demande s'il y a espoir de conserver Venloo à la Belgique.

M. *Nothomb*, commissaire près la conférence de Londres, prie le préopinant de lire les deux premiers articles des préliminaires.

M. *Cruts* fait remarquer que M. Nothomb, en parlant de compensations qui pouvaient être faites, a désigné Ravenstein et autres points devant nous appartenir ; que pourtant on ne nous promet, comme pouvant appartenir à la Belgique, que ce qui faisait, en 1815, le royaume des Pays-Bas ; que Ravenstein et autres cessions faites par la France n'ont jamais appartenu au royaume des Pays-Bas ; qu'ainsi ce n'est pas sur ces objets que nous devons fonder des espérances. (*Assentiment général.*)

(1) Le projet modifié par la section centrale se trouve aux *Pièces justificatives*, n° 335 ; nous donnons le projet primitif, sous le n° 334.

Digitized by Google

norable M. Van Meenen. Quelle a été en effet la pensée qui a présidé à la rédaction de cet article? C'est de faire remplacer l'assemblée des états par le conseil provincial; il fallait bien le dire, sans cela on aurait pu croire que les affaires seraient soumises aux conseils provinciaux, qui seront organisés d'après la loi présentée par M. le ministre de l'intérieur, et qui n'est pas encore discutée.

(M. B., 2 juill.)

M. CHARLES ROGIER : Il est bien que les affaires soient renvoyées au conseil provincial à défaut de réunion de l'assemblée des états; mais encore faut-il que le conseil provincial se réunisse avant la fin du mois de 1831, soit pour expédier les affaires urgentes, soit pour régler le budget de 1832. Il faudrait donc ajouter à l'article une disposition en ce sens. (M. B., 2 juill.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Je n'ai pas dit dans le décret que le conseil s'assemblerait avant la fin de l'année, parce que j'ai pensé qu'on aurait le temps de discuter et d'adopter la loi organique que j'ai présentée, et qu'en vertu de cette loi les états pourront s'assembler et vaquer aux affaires de la province. Cependant, et par précaution, j'appuierai l'adoption d'un amendement conçu dans le sens de l'observation de l'honorable préopinant.

(M. B., 2 juill.)

M. DE MUELENAERE : Je m'opposerai à l'adoption de l'amendement de M. Van Meenen, qui, d'après les observations déjà présentées par un des préopinants, a sans doute senti l'erreur dans laquelle il est tombé. Le décret qui nous est proposé porte que l'assemblée ordinaire des états n'aura pas lieu pour cette année à l'époque fixée; l'assemblée générale étant supprimée, il fallait bien dire que les conseils provinciaux conserveraient leur pouvoir et remplaceraient l'assemblée générale. Je voterai donc contre l'amendement.

(M. B., 2 juill.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME : Je m'oppose pour ma part à l'amendement de M. Rogier; il est impossible de confier aux députations, telles qu'elles sont composées, le soin de régler des affaires des provinces, et surtout de voter un budget. Voulez-vous que trois ou quatre individus, car la plupart des députations ne sont pas plus nombreuses, votent des dépenses pour les routes, les canaux, et règlent tant d'autres affaires importantes? Cela est impossible, et je n'y consentirai jamais. (M. B., 2 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Voici comment est conçu l'amendement de M. Rogier :

« Si le conseil provincial ne peut être réuni avant le 1er novembre 1831, les affaires urgentes, et entre autres le budget de 1832, seront soumises à la députation permanente des états. »

(M. B., 2 juill., et A.)

M. CHARLES ROGIER : Il ne s'agit pas, comme on voit dans mon amendement, d'attribuer toutes les affaires à la députation, mais seulement les affaires urgentes et qui ne peuvent souffrir de retard, par exemple le budget. Et je ne crois pas qu'il y ait un grand inconvénient, lorsque d'ailleurs c'est la nécessité qui le commande, à ce que la députation règle pour une seule fois le budget de la province. (M. B., 2 juill.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME : Il me semble impossible qu'on donne à la députation un droit aussi exorbitant. (M. B., 2 juill.)

M. CHARLES ROGIER : Je demande comment, sans cela, on réglera le budget de 1832.

(M. B., 2 juill.)

M. DE ROBAULX : Je remarque, messieurs, que plus nous voulons développer notre loi fondamentale, et moins nous avançons dans notre marche constitutionnelle. Sous la loi fondamentale de 1815, nous avions des conseils provinciaux électifs, d'après un système vicieux sans doute, mais enfin ils étaient nommés par le peuple, au moins en partie. Au lieu de nous faire jouir des avantages de la loi fondamentale et sous prétexte de nous donner les droits consacrés par la constitution, on supprime l'assemblée générale des états et on veut donner tous les pouvoirs de cette assemblée à la députation. Ainsi nous allons avoir des députations de cinq ou six membres pour régler les affaires de toute une province. Il me semble, messieurs, qu'il valait mieux conserver les conseils tels qu'ils étaient en attendant la loi d'organisation. Que sont en effet les députations permanentes? Elles sont composées de députés de l'assemblée; vous supprimez l'assemblée et vous conservez la députation. Cela me semble tout à fait contradictoire. Je voterai donc contre l'article et contre tout le projet si pareille doctrine y est consacrée. (M. B., 2 juill.)

M. VAN SNICK combat aussi l'amendement de M. Rogier; il fait observer que plusieurs députations ont été diminuées par la mort de quelques-uns de leurs membres. Dans le Hainaut, par exemple, deux députés sont morts, et il y aurait imprudence à confier aux membres restants la décision des affaires de la province. (M. B., 2 juill.)

M. CHARLES ROGIER : Si on croit dangereux de confier les affaires urgentes à la députation, je restreindrai mon amendement au budget seul. (M. B., 2 juill.)

Digitized by Google

M. LE BARON BEYTS : Je demande la parole pour m'opposer à l'amendement de M. Rogier, même avec la restriction qu'il vient d'y apporter. Nous sommes dans la nécessité de réorganiser les conseils provinciaux, une loi nous est proposée à cet effet, et je crains que tous ces amendements qui disent : « En attendant la réorganisation, les pouvoirs seront exercés par telle et telle autorité, » ne nous entraînent dans des délais interminables et ne favorisent la paresse, sous le prétexte que les choses marcheront tant bien que mal. Nous avons le projet ministériel, il a été présenté et renvoyé aux sections, rien n'autorise à penser que d'ici à la fin de l'année ce projet ne sera pas adopté et mis à exécution. On dit : « Mais il est composé de soixante articles. » Eh ! messieurs, commençons par aborder le premier, puis le deuxième, ainsi de suite, et nous arriverons au soixantième. (*On rit.*) Je m'oppose de toutes mes forces à l'amendement de M. Rogier, parce qu'avec ces provisoires nous n'arriverions jamais au définitif, et au lieu d'aller en avant dans notre marche constitutionnelle, nous aurions, comme l'a très-bien dit M. de Robaulx, fait trois pas en arrière. (M. B., 2 juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je m'oppose d'autant plus à l'amendement de M. Rogier, que nous avons sur le bureau un projet présenté par le ministre de l'intérieur. Si ce projet n'est pas trouvé bon, il en présentera un autre, puis un autre, trois, quatre, cinq et six s'il le faut, jusqu'à ce que nous en ayons adopté un. (*Hilarité générale.*) (M. B., 2 juill.)

M. DOREYE : Je m'oppose aussi à l'amendement proposé. La députation permanente n'est qu'une émanation du conseil provincial; elle en est pour ainsi dire la quintessence. Comment, si vous refusez votre confiance à l'assemblée des états, l'accorderiez-vous à la députation? cela est impossible. Les affaires en éprouveront du retard, dit-on? ce sera un motif de hâter la discussion du projet organique qui nous a été présenté. Le budget provincial n'est pas peu de chose, messieurs; il est pour les provinces d'un intérêt aussi majeur que le budget du gouvernement l'est pour l'État, et je ne crois pas que les provinces fussent contentes d'abandonner le règlement du budget à la députation. (M. B., 2 juill.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Je partage entièrement l'opinion du préopinant et celle de M. de Robaulx; je crois comme eux qu'il y aurait inconvénient à accorder à la députation les pouvoirs de l'assemblée. Il y a un autre inconvénient : les assemblées des états étaient électives, il est vrai, mais le choix de la députation était soumis à quelques influences, qui n'existent plus aujourd'hui, à la vérité, mais qui peuvent être devenues permanentes par l'habitude. Il me semble que l'art. 137 de la constitution, qui porte : « La » loi fondamentale du 24 août 1815 est abolie, » ainsi que les statuts provinciaux et locaux. Ce- » pendant les autorités provinciales et locales » conservent leurs attributions jusqu'à ce que la » loi y ait autrement pourvu ; » il me semble, dis-je, que cet article pourrait être simplement mis à exécution, en déclarant que le tiers sortant des états restera jusqu'à ce que la loi organique ait pourvu au remplacement des états provinciaux. (M. B., 2 juill.)

M. LE BARON D'HUART propose de rédiger l'article 2 en ces termes :

« Les affaires qui devraient être soumises à ces assemblées, seront renvoyées avant le 1er novembre prochain au conseil provincial, qui les remplacera pour cette époque. » (A.)

M. CHARLES ROGIER : En proposant mon amendement, je n'ai pas entendu retarder l'adoption de la loi organique. J'ai voulu seulement parer au cas où elle ne serait pas rendue avant la fin de l'année. On nous dit : Elle le sera. Qui nous le prouve? En France on a attendu vainement pendant seize ans la loi départementale. (M. B., 2 juill.)

M. DE ROBAULX : Raison de plus pour que nous n'allions pas confier pendant quatorze ou quinze ans, si la loi n'était pas rendue, l'administration des provinces à cinq ou six députés suspects. (M. B., 2 juill.)

M. FLEUSSU combat la proposition de M. Duval de Beaulieu, comme tendante à maintenir des mandats qui expirent cette année. Ces mandats sont émanés du peuple, et l'honorable membre ne pense pas que le congrès ait le droit de les proroger. (M. B., 2 juill.)

M. DE LEHAYE : Dans la Flandre orientale il n'y a pas de députation élue par les états provinciaux. On a établi sous la même dénomination un conseil élu par le gouvernement provisoire et n'ayant par conséquent pas reçu son mandat de la province. (J. B., 2 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Voici les termes de l'amendement de M. Duval :

« Les états provinciaux, tels qu'ils étaient composés en 1830, se réuniront à l'époque déterminée par la loi fondamentale de 1815, conformément à l'art. 137 de la constitution. A cet effet, le tiers qui devait être remplacé cette année continuera provisoirement d'en faire partie. »

(M. B., 2 juill., et A.)

Digitized by Google

M. DU BUS : La question préalable! Il ne me sera pas difficile de la justifier. L'article proposé par M. Duval est directement contraire à ce que l'assemblée a décidé en adoptant l'article 1er.

(M. B., 2 juill.)

On entend sur la question préalable, MM. le comte *Duval de Beaulieu*, *François Lehon*, *Deleeuw*, *Le Bègue*, le baron *Beyts*, le vicomte *Desmanet de Biesme*, et *François;* tous ces honorables membres, à l'exception du premier, appuient la question préalable. (M. B., 2 juill.)

La question préalable est mise aux voix et adoptée. (P. V.)

On met ensuite successivement aux voix les amendements de MM. Van Meenen et le baron d'Huart; ils sont rejetés. (P. V.)

L'article 2 est adopté. (P. V.)

La disposition additionnelle proposée par M. Charles Rogier est rejetée. (P. V.)

« Art. 3. Les députations permanentes des états » et les autorités qui, dans quelques provinces, » remplacent ces mêmes députations, resteront » composées comme elles le sont actuellement, et » continueront leurs fonctions jusqu'à leur rem- » placement par les conseils provinciaux. » (P. V.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME : S'il manquait des membres à la députation permanente, le gouvernement devrait-il assembler les états et faire nommer d'autres députés? L'article n'en dit rien. (J. B., 2 juill.)

M. JAMINÉ : Un seul membre de la province de Limbourg s'est rendu à Hasselt. Le gouvernement a dû remplacer les autres, le fera-t-il encore?

(J. B., 2 juill.)

M. CHARLES ROGIER : Parmi les membres actuels, il en est dont le mandat expire au 1er juillet. L'article demande explication.

(J. B., 2 juill.)

M. FRISON : Depuis une heure, nous discutons sur le projet du ministre et il n'a pas demandé une seule fois la parole. (J. B., 2 juill.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Je croyais avoir suffisamment motivé le projet. On doute que le pouvoir constituant puisse continuer certains pouvoirs, il le peut certainement et vous l'avez reconnu en adoptant les art. 1 et 2. On a allégué l'art. 87 de la constitution qui abolit les statuts provinciaux et locaux; vous ne les continuez que pour un temps aussi court que vous le voulez; au bout de peu de séances, vous pourrez terminer le décret sur l'organisation provinciale. (J. B., 2 juill.)

L'article 3 est adopté tel qu'il a été proposé par la section centrale. (P. V.)

« Art. 4. Le présent décret sera obligatoire le » deuxième jour après celui de sa date. » (P. V.)

Cet article est adopté ainsi que les considérants qui sont conçus en ces termes :

« Vu l'art. 137 de la constitution qui abolit la » loi fondamentale du 24 août 1815, ainsi que » les statuts provinciaux et locaux, et conserve » néanmoins aux autorités provinciales et locales » leurs attributions jusqu'à ce que la loi y ait au- » trement pourvu;

» Considérant que les assemblées des états pro- » vinciaux, par la sortie du tiers de leurs membres » qui doit avoir lieu cette année aux termes de » l'art. 11 du règlement pour la formation desdits » états, se trouveront nécessairement incomplètes, » les élections pour le renouvellement de ce tiers » n'ayant pu avoir lieu en vertu de règlements » abolis. » (P. V.)

On passe au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 147 membres répondent à l'appel : 130 votent *pour*, 17 *contre;* en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre* : MM. Jacques, le vicomte Desmanet de Biesme, François Lehon, Wannaar, Allard, Beaucarne, Helias d'Huddeghem, Dumont, Seron, Frison, Van der Looy, le baron Frédéric de Sécus, de Robaulx, de Labeville, le comte Duval de Beaulieu, Destriveaux, Picquet.

(M. B., 2 juill.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU VENDREDI 1er JUILLET 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

Jamais le public n'a montré plus d'empressement: à peine les portes furent-elles ouvertes que toutes les tribunes et places réservées ont été envahies. Les tribunes supérieures sont exclusivement remplies de dames.

La séance est ouverte à midi. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

UN DES SECRÉTAIRES présente l'analyse des pétitions suivantes :

M. Pacheco-Bermudes demande un secours à titre de prêt pour subvenir à ses pressants besoins.

M. Éloi de Burdinne demande la sortie immédiate des avoines.

Trois distillateurs de Nivelles présentent des observations sur le projet de loi relatif aux distilleries. (P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. Raikem (fils) fait hommage au congrès de : *Considérations sur l'abolition de la peine de mort.* (P. V.)

Dépôt à la bibliothèque. (P. V.)

Discussion des dix-huit articles (1).

M. LE PRÉSIDENT : L'ordre du jour est la discussion sur l'état des négociations.

La parole est à M. Jaminé. (M. B., et E., 3 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je demande la parole pour une motion d'ordre. Messieurs, vous vous rappellerez que par un décret du 2 juin, vous avez autorisé le gouvernement à ouvrir des négociations sur les questions territoriales, au moyen d'indemnités pécuniaires, et de faire des propositions dans ce sens. Par l'article 2 du décret, vous stipulez que le résultat des négociations sera soumis à votre ratification, et que dans tous les cas un rapport vous serait fait le 30 juin, pour statuer immédiatement si les négociations seraient rompues ou continuées. Par votre décret du 4 juin, en élisant pour roi le prince de Saxe-Cobourg, vous avez mis pour condition expresse à son élection, l'obligation de maintenir l'indépendance et l'intégrité du territoire ; vous avez ajouté qu'il ne prendrait possession qu'après avoir juré d'observer la constitution, et par conséquent son article 1er, qui fixe les limites du territoire. Le ministère devait nous faire un rapport, le 30 juin, sur les négociations. Le 28, M. le ministre des affaires étrangères est monté à la tribune et vous a communiqué quelques pièces authentiques; mais il ne vous a fait aucun rapport, à moins qu'on ne considère comme un rapport quelques phrases dont M. le ministre a fait précéder ou suivre les pièces qu'il vous a lues. Ce n'est pas là, suivant moi, un rapport; il aurait fallu qu'il nous fît un rapport sur lequel on pût statuer immédiatement, et pour cela il fallait nous présenter des conclusions. Je demande, en effet, comment il serait possible au congrès de statuer sur les pièces communiquées?

Pendant deux longs mois j'ai entendu répéter tous les jours que la seule pensée du ministère, dès sa création, avait été, non pas de faire des actes d'administration, mais de constituer le pays par des négociations, et, si les négociations ne réussissaient pas, de recourir à la voie des armes. Vous savez, messieurs, que le ministère, sans mandat de votre part, a jeté ses vues sur le prince de Saxe-Cobourg pour lui donner le trône de la Belgique. Il a envoyé (sous sa propre responsabilité) des commissaires à Londres, pour hâter la conclusion de cette négociation, et lorsque les

(1) Voyez les dix-huit articles et le rapport de M. Lebeau, *Pièces justificatives*, nº 203.

Digitized by Google

commissaires ont été de retour, il s'est complétement effacé, ce ministère qui cependant n'avait, disait-il, accepté le pouvoir que pour constituer définitivement la Belgique, non pas d'après les protocoles, mais d'après la constitution. Il s'est effacé lorsqu'il s'est agi de procéder à l'élection du prince, et pour justifier son silence, il a dit que cette question n'était ni une question de gouvernement ni une question d'administration, mais un acte constituant que le congrès seul avait le droit de consommer. Aujourd'hui on veut continuer le même système. Vous avez chargé le ministère de faire des négociations, c'est à lui de nous faire un rapport sur cet objet, et si en dernier lieu je me suis tu lorsque les pièces ont été déposées sur le bureau, c'est parce que je pensais que dans le comité général on nous donnerait d'autres renseignements. Le ministère n'a rien dit dans le comité; ses commissaires ont parlé, et cependant ses commissaires n'auraient dû rien dire et laisser parler le ministre. Ces commissaires ne sont rien à nos yeux. Le ministre seul est quelque chose, car c'est lui seul qui est responsable.

Quant à moi, messieurs, si le ministère ne prend pas de conclusions, je ne vois pas sur quoi nous pourrions délibérer. Eh! qu'avons-nous besoin de ministres qui restent muets quand nous discutons les affaires les plus importantes de l'État? car je n'aurai besoin que de vous rappeler la conduite du ministre de l'intérieur, qui reste là comme un terme et sans mot dire quand nous discutons des projets de loi que lui-même il nous a présentés. Qu'avons-nous besoin, dis-je, d'un ministre, si, quand il a été chargé de négocier, il se contente de déposer des pièces authentiques qui résultent des négociations? Mais les négociations produisent autre chose que des pièces, il y a des notes échangées avant, qui en expliquent l'esprit; ce sont ces notes qu'il faudrait aussi nous faire connaître. Il faut donc que le ministre qui a négocié, qui seul connaît le fil des négociations, nous présente, sous sa responsabilité, une résolution quelconque sur laquelle nous puissions délibérer: cela est d'autant plus nécessaire, qu'il pourrait y avoir des pièces cachées, qui cependant pourraient influer sur notre détermination, pièces que le ministre serait bien obligé de produire si un jour, par suite de ses actes, il était mis en accusation. Je le déclare donc, si le ministre ne prend pas de conclusions, je considérerai ce refus comme une défection complète du ministère; si au contraire il a envie de nous faire adopter les dix-huit articles, je dirai qu'il trahit le pays, car je considère l'acceptation des protocoles comme une trahison qui n'est propre qu'à arrêter l'élan du pays, à lui faire perdre son indépendance, et à étouffer la liberté dans toute l'Europe. (*Bravo! bravo!*) (M. B., 3 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Messieurs, ce n'est pas la première fois que le ministre des affaires étrangères soumet au congrès le résultat des négociations. Dans une autre occasion il vous a été fait un rapport sur l'état des négociations diplomatiques, et le ministre n'a pas conclu, parce que son rapport n'entraînait pas comme conséquence l'obligation de vous présenter des conclusions. Il n'a pas conclu aujourd'hui parce qu'il pense que des conclusions sont en dehors des pouvoirs du gouvernement, puisque les négociations sont sorties du cercle qui nous avait été tracé. On a dit que le ministère avait négocié sans mandat, lorsque j'ai envoyé des députés à Londres pour pressentir le prince de Saxe-Cobourg sur ses dispositions dans le cas où le congrès l'appellerait au trône. Le ministère, messieurs, n'a rien fait alors qui ne fût dans ses droits, et je dirai que, dans le cours des négociations, je pense que l'assentiment du pays, qui n'a manifesté des inquiétudes que sur leur issue, répond suffisamment aux inculpations du préopinant. Le ministère n'est pas tenté de s'effacer, comme on l'a dit, et quand le devoir et les convenances lui permettront de prendre part à la lutte, il ne reculera pas. Mais il ne croit pas qu'il soit convenable au ministère du régent de venir proposer de lui donner un successeur. En cette matière, le congrès est seul en possession de l'initiative. Nous pourrions l'exercer comme députés; mais comme ministres, c'est ce que nous ne ferons pas. On a dit que nous aurions dû présenter des conclusions à la fin de notre rapport. Le congrès nous a investis du pouvoir d'ouvrir des négociations. Si, dans les limites des pouvoirs qui nous ont été conférés, il était survenu un arrangement, qu'on eût consenti à accepter des indemnités pécuniaires que nous avions l'autorisation d'offrir, alors nous nous serions fait un devoir de conclure, et le congrès aurait statué. Mais quand les grandes puissances ont refusé de rien faire dans la limite des pouvoirs qui nous avaient été conférés, quand on n'a pas voulu accueillir l'offre d'indemnités pécuniaires, le ministère a dû s'abstenir de conclure, et il s'est abstenu. Il a reçu un préliminaire de paix, qui, quoi qu'on en dise, n'est pas un protocole; si c'eût été un protocole, je l'aurais retourné; ce sont des propositions que la conférence adresse au congrès. Je ne veux pas en examiner le mérite, cette discussion serait prématu-

Digitized by Google

rée en ce moment, et le congrès en sera seul juge; mais je n'ai pas cru que le ministère pût être responsable de ces propositions, et je n'ai pas voulu assumer sur moi une immense responsabilité en interceptant ce document. C'est sur ce document, que le ministère n'a pas sollicité, que vous aurez à discuter. Je n'ai rien à dire à cet égard comme ministre. Comme député, quand le moment sera venu de me prononcer, je ne reculerai pas. Voilà, messieurs, tout ce que j'avais à dire en réponse à l'honorable préopinant. On me fait remarquer qu'il a parlé de pièces secrètes; je déclare qu'il n'en existe aucune, je ne connais d'autres pièces que celles qui vous ont été communiquées.

(M. B., 3 juill.)

M. JOTTRAND fait remarquer que ce n'est pas au congrès, mais à M. Lebeau, que les pièces communiquées ont été adressées. L'honorable membre soutient que la communication seule de ces pièces ne suffisait pas, qu'il fallait encore proposer quelque chose pour que le congrès fût saisi et pût discuter. Il cite les articles du règlement qui tracent la marche à suivre pour saisir le congrès d'une proposition, et fait remarquer que dans l'espèce rien de semblable n'a été fait. Il termine en disant : Il m'importe peu que des pièces aient été remises à M. Lebeau, mais il m'importe que le congrès soit saisi de quelque chose. Je demande donc au préalable qu'une proposition nous soit faite, et, si elle est appuyée, qu'elle suive l'ordre ordinaire du renvoi aux sections ou à une commission; sans ce préalable, il est impossible de délibérer. (M. B., 3 juill.)

M. VAN SNICK : On demande, messieurs, si le congrès est saisi : il suffit, pour résoudre l'affirmative, de lire le procès-verbal de la séance du 28 juin, qui fixe l'ordre du jour d'aujourd'hui. On y verra que c'est sur la proposition même de M. de Brouckere qu'il a été décidé que la discussion s'ouvrirait sur l'état des négociations; par cette décision le congrès a répondu d'avance aux observations du préopinant. (M. B., 3 juill.)

M. DELWARDE : Ce que M. Jottrand vient de nous dire est une subtilité. Il était nécessaire que la conférence de Londres nous envoyât ses propositions par l'intermédiaire de M. Lebeau, elle ne pouvait pas nous les adresser directement; cela résulte même de la lettre écrite à M. Lebeau en lui envoyant le document, puisqu'on le charge expressément de le communiquer à l'une des parties intéressées. Nous délibérerons donc sur ses propositions comme nous avons toujours délibéré sur celles qui nous ont été faites. (M. B., 3 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Messieurs, il n'a jamais pu entrer dans ma pensée que nous pussions discuter les dix-huit articles de la conférence sur le rapport qui nous a été fait, et que vous aviez vous-mêmes fixé au plus tard au 30 juin. Le ministre nous a dit que le gouvernement devait s'abstenir de conclure; cependant le décret du 2 juin porte expressément : « Il sera fait, dans tous les cas, un rapport à l'assemblée, qui statuera immédiatement. » Vous avez entendu hier un des commissaires nous dire que dans ce moment la transaction que nous espérions n'était pas possible, que plus tard peut-être elle le serait. Mais ce n'était pas au commissaire à nous tenir ce langage, c'est le ministre des affaires étrangères, seul responsable, qui devait nous dire ce qu'il pensait des négociations, et s'il fallait ou en espérer quelque fruit ou les rompre immédiatement. S'il était d'avis de les continuer, il devait nous demander un temps moral pour cela, et nous dire l'issue probable qu'il entrevoyait; dans le cas contraire, il devait nous conseiller une rupture. Il dit que les dix-huit articles ne sont pas un protocole. Messieurs, le mot de protocole ne nous effraye pas, nous savons bien que protocole veut dire procès-verbal; ce n'est pas le mot, c'est la chose qui nous effraye. Je trouve dans les dix-huit articles tout ce que contiennent les protocoles, sauf la dette; encore dois-je remarquer que le protocole du 20 janvier, contre lequel précisément M. Lebeau a rédigé la protestation du congrès, ne parle pas de la dette, il ne règle que les limites; eh bien, les propositions de la conférence, contre lesquelles nous avons protesté si haut, sont toujours les mêmes. (M. B., 3 juill.)

M. VAN MEENEN : M. Jottrand vous avait fait remarquer que le congrès n'était saisi d'aucune proposition, et M. Delwarde a traité ses raisons de pure subtilité. Il a puisé ses preuves dans la lettre écrite à M. Lebeau, et par laquelle la conférence le charge de communiquer ses propositions au congrès. Or, voici comment elle est conçue :

« Nous avons eu l'honneur de recevoir la lettre, » en date du 5 juin, que MM. Devaux et Nothomb » nous ont remise de votre part, et nous croyons » devoir vous adresser en réponse les articles ci- » joints que la conférence de Londres vient d'ar- » rêter, pour être communiqués aux deux parties » intéressées.

» La conférence considérera ces articles comme » non avenus si le congrès belge les rejette en » tout ou en partie. »

C'est là ce que M. Delwarde considère comme une proposition de nature à saisir le congrès; si cela était ainsi, il faudrait supposer que la confé-

Digitized by Google

rence peut prendre l'initiative gouvernementale vis-à-vis du congrès; et, je ne vois pas que nous lui ayons encore reconnu ce droit. Il faut, selon les formes parlementaires et selon le système du gouvernement représentatif, que toute proposition donne lieu à une triple responsabilité, la responsabilité de ceux qui proposent, la responsabilité du congrès par l'adoption ou le rejet, et la responsabilité de chacun de ses membres par suite de son vote; personne ne peut échapper à cette responsabilité, il faut donc qu'une proposition soit faite: que le ministère la fasse, ou que ce soit un député, peu m'importe, mais il en faut une.

(M. B., 3 juill.)

M. FRANSMAN : Nous sommes engagés dans une route vicieuse. Il ne s'agit de rien moins que d'accepter ou de refuser les protocoles. A mon avis il ne s'agit pas de continuer les négociations; tout est épuisé maintenant; que les protocoles soient adressés à M. Lebeau ou à tout autre, peu importe; mais ce qu'il importe, c'est de déclarer que nous n'en voulons pas. Je demande l'ordre du jour sur les propositions de la conférence. (*Appuyé!*) (M. B., 3 juill.)

M. BLARGNIES : J'ai quelques idées à ajouter à celles qui vous ont été présentées par l'honorable M. Charles de Brouckere. Cet orateur a tiré argument du décret du 2 juin pour démontrer la nécessité d'un rapport par le ministère. Je trouve la confirmation de cet argument dans le décret du 4 juin, qui renferme la nomination de deux commissaires du gouvernement près la conférence, et charge le ministre des relations extérieures de l'exécution de ce décret.

La proposition du rejet et de l'acceptation des préliminaires rentre nécessairement dans cette exécution; mais le ministère recule devant la responsabilité de la combinaison Saxe-Cobourg, maintenant qu'il sent que le prince ne peut plus venir régner à Bruxelles qu'autant que le congrès aura adopté les dix-huit articles.

Le ministère est placé dans cette alternative, de voir lui échapper sa combinaison si les dix-huit articles ne sont pas adoptés, et d'assumer sur lui, en faisant la proposition, une responsabilité qu'il n'ose pas prendre. Il abandonne lui-même sa combinaison; il répudie toute responsabilité à cet égard.

Le ministre a dit que la question était en dehors du ministère. Il est bien certain cependant qu'une proposition de rejet ou d'acceptation de décret est dans les attributions du pouvoir exécutif. Autrement que serait ce pouvoir?

Il a dit qu'il ne s'effacerait jamais devant la nation quand il y aurait nécessité. Jamais il n'y eut nécessité plus grande. Le ministère est la sentinelle avancée de la nation; il est plus à même que personne de savoir ce qu'il convient de faire. Jamais circonstance ne fut plus grave ni plus solennelle.

Le ministre nous a dit ensuite qu'il ne lui convenait pas de proposer un successeur à M. le régent. Mais M. le régent n'a qu'un pouvoir provisoire; toujours il a été proclamé comme le plus urgent des soins pour un ministère d'arriver au remplacement de M. le régent.

Le ministre nous a dit encore qu'il n'avait rien pu faire dans les limites qui lui ont été données. Qui nous a demandé ce mandat? Le ministre; il nous a donc trompés; il voulait nous donner un négociateur qui ferait réussir notre députation dans les négociations qu'elle serait chargée d'entamer. Léopold est devenu notre négociateur, et cependant nos commissaires sont revenus nous dire: Nous n'avons pu rien faire dans les limites tracées.

J'appuie la proposition de M. de Brouckere.

(E., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Voici une proposition qui vient d'être déposée sur le bureau :

« J'ai l'honneur de proposer au congrès la discussion des dix-huit articles proposés par la conférence.

» DE GERLACHE. »

(M. B., 3 juill.)

PLUSIEURS MEMBRES, entre autres M. Forgeur, demandent la parole. (J. B., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Le règlement dit que celui qui fait une proposition a le droit de la développer, aussitôt après qu'elle est appuyée.

(J. B., 3 juill.)

M. DE GERLACHE : Ma proposition n'a pas besoin de développements. L'assemblée jugera facilement quel est mon but en faisant cette proposition; c'est de gagner du temps, que nous perdons en discussions vaines. Je crois qu'il est utile de discuter ces articles au lieu de discuter des fins de non-recevoir qui ne mènent à rien.

(M. B., 3 juill.)

M. FORGEUR : Je demande à parler sur la proposition de M. de Gerlache pour faire remarquer qu'elle ne répond pas à la question faite par M. de Brouckere. Remarquez en effet que ce n'est pas un projet de décret qu'on nous propose, que de nous engager à discuter dix-huit articles qui arrivent ici par l'intermédiaire du ministre des affaires étrangères, qui déclare ne pas vouloir les faire siens, et ne pas oser en assumer la responsa-

Digitized by Google

bilité sur lui. Une telle manière de procéder ne peut être admise. Si le ministère s'efface, s'il n'ose faire de proposition, si nous, qu'on nomme *minorité*, nous nous trouvons vis-à-vis d'une majorité qui n'ose pas non plus, qu'alors M. de Gerlache ou tout autre fasse une proposition ainsi conçue : « Vu les articles de la conférence, j'en propose l'adoption au congrès; » alors nous discuterons. Maintenant que la question est précisée, qu'on fasse la proposition, et nous verrons ce que nous aurons à faire. (M. B., 3 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, je viens appuyer la proposition de M. de Gerlache. Il est facile d'expliquer comment il se fait qu'aucune proposition d'adoption ou de rejet n'ait été déposée sur le bureau par le ministère. D'abord souvenez-vous de ce qui s'est passé à la dernière séance, où il a été dit qu'on s'occuperait aujourd'hui en séance publique des propositions soumises au congrès. Cela trouve une nouvelle justification dans un antécédent que je dois vous rappeler. Quand le protocole du 20 janvier vous fut présenté, le ministère prit-il des conclusions? Non, et cependant ce protocole fut discuté. Vous décidâtes qu'on protesterait contre, et une des conséquences de la non-protestation eût été l'adoption implicite. Voilà, messieurs, comment il est facile d'expliquer pourquoi je n'ai pas pris de conclusions. Est-ce à dire que le ministère recule devant cette tâche? Non, le ministère ne recule pas; et, je le déclare hautement, si une proposition n'était pas faite, je n'hésiterais pas à la faire.... (M. B., 3 juill.)

VOIX NOMBREUSES PARTANT DE TOUS LES POINTS DE LA SALLE : Faites-la! faites-la! (*Interruption prolongée.*) (M. B., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Silence, messieurs! La parole est à M. le ministre, il ne doit pas être interrompu; quand il aura parlé, on aura la parole pour lui répondre: ainsi le veut le règlement, et je saurai le maintenir. (M. B., 3 juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je demande la parole. (M. B., 3 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Pourquoi, dit-on, les ministres n'osent-ils pas faire de proposition? Mais si dans la discussion les ministres émettent leur opinion, y aura-t-il pour le public une grande différence entre cette opinion et une proposition? Il y a impossibilité à ce que le ministère fasse la proposition d'adopter les articles de la conférence, car c'est là une proposition constituante. Il s'agit en effet de modifier la constitution. (*De toutes parts*: Ah! ah! ah!!!....). Telle est ma pensée, à moi; oui, je le dis, il s'agit de modifier la constitution. Or, le gouvernement n'a pas le pouvoir constituant. Il n'a que l'initiative du pouvoir législatif, et je maintiens qu'il n'a pas pu proposer l'adoption d'une proposition constituante, réservée au congrès souverain.

(M. B., 3 juill.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : L'ordre du jour devait être l'examen des articles proposés ; cet ordre du jour avait été fixé d'après la décision de l'assemblée qui doit avoir été consignée au procès-verbal. Je voudrais qu'il fût donné lecture du procès-verbal de la séance d'avant-hier. Je saisis cette occasion pour faire remarquer que M. Blargnies a mis en avant une erreur qui a échappé à son attention habituelle.

Le ministre des affaires étrangères a été en effet chargé de l'exécution du décret du 4 juin, mais ce décret porte nomination de deux commissaires, MM. Nothomb et Devaux. Le ministère était chargé du soin d'annoncer cette nomination. (E., 3 juill.)

M. DE ROBAULX : Je me hâte de répondre à l'observation de M. Duval, qui est une hérésie constitutionnelle. Suivant lui, un ministère serait chargé de négocier; il donnerait des instructions, on les suivrait, et après tout le ministère ne serait responsable que d'avoir annoncé sa mission au négociateur qu'il aurait choisi. C'est insoutenable.

Il faut avouer que l'importance qu'on attache à la teneur du dernier procès-verbal est d'un bien mauvais augure pour tous ceux qui suivent pas à pas le ministère dans ses conceptions.

Quoi ! vous avez été chargé de négocier, et l'on vous a tracé les bases de ces négociations; on vous a dit : Nous consentons à faire des sacrifices pécuniaires; et vous pourriez prétendre que vous n'êtes pas responsable de ces négociations. C'est qu'il s'agit maintenant de toucher à la constitution. Prenez-y garde, la constitution, c'est une arche d'alliance; si vous y touchez, vous serez frappé de mort. (*Sensation*). Oui, vous serez frappé de mort par l'opinion.

Qu'avez-vous dit dans une précédente séance, lorsqu'on vous interrogeait sur la proposition de l'honorable M. Van Meenen, sur l'état des négociations? Vous avez dit, comme ministre, que les négociations étaient sorties du cercle tracé? Ainsi, on a négocié en contravention au décret formel du congrès; on a reçu réponse à ces négociations. Je ne veux faire tomber aucun blâme sur les commissaires ; ils avaient leur ligne tracée dans la lettre qui vous a été lue; ils ont produit la réponse qui y a été faite. Ils se sont adressés à chacun des membres de la conférence ; mais ils n'ont jamais pu être reçus officiellement; on ne les a jamais

Digitized by Google

désignés que par leur simple nom, de même que M. Lebeau, sans leur reconnaître aucun caractère diplomatique.

Voyez le résultat produit par la négociation du ministère. Voici qu'on nous propose de faire abnégation de tout sentiment d'honneur national. Cette proposition tombe dans l'assemblée ; où est la main qui l'a lancée ? C'est en vain qu'on la cherche.

Cette pièce est comme un monstre, dont personne n'ose se déclarer l'auteur; c'est que les négociations n'ont pas eu l'effet attendu ; il y a leurre dans tout cela.

S'il y avait eu réponse plus satisfaisante sur nos négociations, le ministère aurait conclu ; mais il s'agit de changer une partie de la constitution ; personne ne veut plus prendre cet enfant sous sa protection ; on l'abandonne, on le renie, et celui qui lui a donné l'être ne veut plus le reconnaître. (*On rit*).

Peu m'importe qui fera la proposition ! Le ministère ne pourra échapper à sa responsabilité. Quand bien même, ce qui n'arrivera pas, je me plais à le croire, quelqu'un dans l'assemblée se chargerait de présenter et de soutenir ce projet, notre ministère n'en sera pas moins responsable.

Vous avez consenti qu'on nous demandât d'abandonner une partie de nos frères. En ne rejetant pas cette proposition, en ne la renvoyant pas avec indignation, vous avez assumé cette responsabilité. Quand M. Lebeau attaquait avec tant de violence le précédent ministère, n'a-t-il pas soutenu qu'il fallait renvoyer les protocoles. Je le demande à M. Lebeau, n'a-t-il pas admis, n'a-t-il pas reçu comme ministre cette pièce de la conférence qui reproduit si fidèlement les protocoles ?

Pourquoi ne l'avez-vous pas renvoyée ? Vous serez toujours censé l'avoir acceptée. Vous en avez assumé la responsabilité, vous en subirez les conséquences.

On nous a dit qu'il était inconvenant pour le ministère de proposer le remplacement du régent. Lorsqu'il s'est agi de la combinaison de Saxe-Cobourg, qu'a dit M. Lebeau pour l'appuyer ? Il a dit qu'il fallait éviter de faire planer sur le régent le soupçon de vouloir se perpétuer aux affaires. Eh bien, celui qui a mis en avant le premier la proposition du remplacement, pourquoi craint-il de répéter aujourd'hui le motif qu'il faisait valoir alors? Au lieu de répondre, il préfère s'entourer de baïonnettes... (*Cris divers; dénégations d'un côté, applaudissements aux tribunes.*) N'allez pas croire que je veuille faire allusion à la garde civique qui protége le congrès : je sais que ceux-là sont citoyens avant tout. (M. B., supp., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT lit l'art. 38 du règlement, ainsi conçu : « La police de l'assemblée » appartient au congrès. Elle est exercée en son » nom par le président, qui donne à la garde de » service les ordres nécessaires. » Il déclare que c'est lui qui a ordonné les mesures de précaution qui ont été prises. (C., 3 juill.)

M. CLAES (de Louvain) : Vous avez bien fait. (C., 3 juill.)

M. DE ROBAULX : Ce que j'ai voulu dire, en reprochant au ministère de s'entourer de baïonnettes, c'est qu'il se trouve aujourd'hui dans Bruxelles une garnison de 3,000 soldats, pendant que nos frontières sont dégarnies. (*Aux tribunes :* Oui, c'est vrai.) Je le répète, je n'ai pas fait allusion à la garde civique.

On nous a parlé du protocole du 20 janvier. Que veut-on en conclure ? Depuis longtemps je réclamais en vain contre les menées diplomatiques; ma voix était méconnue, mais les yeux se sont enfin dessillés. On a protesté, mais sur une proposition faite par moi-même. J'ai toujours accepté la responsabilité de mes actes. Si on veut que nous délibérions, il faut un rapport précis du ministre avec des conclusions ou une proposition sortant de l'assemblée. (M. B., supp., 3 juill.)

M. VAN SNICK : On a demandé qui oserait parmi les députés prendre la responsabilité morale de la proposition d'adoption des dix-huit articles; messieurs, je suis ce député, et je crois faire une bonne action ; j'ai rédigé la proposition, je prie M. le président d'en donner lecture. (*Mouvement.*) (M. B., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : « J'ai l'honneur de proposer au congrès d'adopter le décret suivant :

« AU NOM DU PEUPLE BELGE,

» Le congrès décrète qu'il accepte les préliminaires de paix proposés par la conférence. » (*Nouveau mouvement.*) (M. B., 3 juill.)

M. JACQUES fait une proposition semblable; elle est ainsi conçue :

« Je propose au congrès national de décréter que les dix-huit articles proposés par la conférence de Londres soient adoptés comme préliminaires d'un traité de paix avec la Hollande. » (E., 3 juill.)

M. DE ROBAULX : Je demande à continuer mon discours. (M. B., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT et **M. VAN SNICK** : Je croyais que vous aviez fini. (M. B., 3 juill.)

M. DE ROBAULX : C'est à l'intention de M. Van Snick de faire une bonne œuvre que je

Digitized by Google

dois d'avoir été interrompu; cela ne m'empêchera pas de faire une dernière observation : quand courait le bruit que dans le conseil des ministres il avait été question, à cause du serment du souverain, de modifier la constitution, le ministre considéra ce bruit comme une calomnie; aujourd'hui on ose vous proposer cette modification. Les temps sont changés, mais les principes resteront. Je proposerai la question préalable sur les propositions de MM. Van Snick et Jacques.

(M. B., 3 juill., et P.V.)

M. DEVAUX, ministre d'État : Messieurs, quel que soit l'exemple qui m'a été donné, je n'imiterai pas la violence des termes dont on s'est servi contre le ministère. Dans une question aussi grave, je conçois toutes les opinions, et je reconnais qu'elles peuvent être le fruit d'une conviction généreuse autant que consciencieuse. Mais je pense que c'est mal de mêler à leur expression des menaces d'animadversion publique et des menaces de mort (*murmures*), comme M. de Robaulx a osé le faire; ces menaces adressées à des hommes qui ne partagent pas votre opinion, loin de ramener les esprits à celle que vous soutenez, ne sont même pas un moyen d'émouvoir un homme de conscience. On a reproché au ministère de n'avoir pas fait de proposition formelle pour accepter ou pour rejeter les propositions de la conférence. On a prêté au ministère une opinion qu'il n'a pas énoncée, car on ne sait pas encore son opinion... Et je dis que le ministère ne pouvait pas faire de proposition, non que je partage l'opinion émise, sans doute par erreur, par M. le ministre des affaires étrangères, car je ne pense pas qu'il s'agisse de modifier en rien la constitution; mais le ministère n'avait pas le droit de faire une proposition, par cela seul que les négociations avaient dépassé les limites que vous aviez tracées. On a reproché au ministère de n'avoir pas retourné les propositions, mais on se méprend. Le ministère était chargé de les présenter au congrès. Ici il ne pouvait s'agir de les retourner, elles doivent être acceptées ou rejetées. Quant à l'observation qui a été faite sur la forme de la proposition de M. de Gerlache, il me semble qu'on a perdu de vue que toutes les propositions semblables ont été présentées de la même manière, entre autres celle de l'élection du duc de Nemours et celle de la forme du gouvernement. (*Non! non!*) Je me trompe pour celle du duc de Nemours, mais je ne me trompe pas certainement pour celle de la monarchie. (M. B., 3. juill.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU, pour un fait personnel : Je regrette que M. de Robaulx ait facilité pour lui le champ de la discussion, en me prêtant une opinion que je n'ai pas émise. J'ai parlé d'un décret, il a cru que j'avais parlé d'un autre. (E., 3 juill.)

M. DE ROBAULX, pour prouver qu'il n'a dit que la vérité en soutenant que M. Lebeau avait repoussé comme une calomnie le reproche d'avoir proposé une modification à la constitution, en conseil des ministres, lit le passage suivant du rapport fait par M. Lebeau, le 18 mai (1) :

« Vous me permettrez, messieurs, de répondre » à une imputation grave qui a été dirigée contre » moi et qui sans doute ne trouvera pas d'écho » dans cette enceinte. Ce n'est pas un bruit vague, » mes accusateurs ont précisé la date et le lieu. » Il a été dit que, le 11 avril, quelques jours » avant le départ de nos commissaires pour » Londres, la question de savoir s'il n'y avait » pas lieu de proposer au congrès de modifier la » constitution, notamment dans les dispositions » relatives au serment du roi et à l'étendue terri- » toriale de la Belgique, a été débattue sur ma de- » mande dans un conseil des ministres, sous la » présidence de M. le régent, et que je me suis » déclaré pour l'affirmative. Ce fait est faux, et » j'en appelle à tous mes collègues du ministère. » Et comment croire que moi, agent responsable, » obligé de paraître tôt ou tard devant cette as- » semblée, je me mettrais, pendant votre courte » absence d'un mois, en opposition avec votre » volonté souveraine? Est-ce de vous ou de la con- » férence de Londres que je suis justiciable? Est-ce » votre suffrage ou celui des diplomates étrangers » qu'il me faut rechercher? Ce qu'on m'a imputé » n'est pas seulement une mauvaise action, mais » c'est encore une absurdité. » (M. B., 3 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Je demande la parole comme ministre. (M. B., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Sur quoi? (M. B., 3 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Pour appuyer la proposition de M. Van Snick. (M. B., 3 juill.)

M. FORGEUR, pour une motion d'ordre : Plusieurs membres étaient inscrits pour obtenir la parole, lorsque M. Van Snick a improvisé le projet qu'il n'a pas craint de vous soumettre. Je demande la continuation de la discussion sur la proposition de M. de Brouckere, parce que j'ai des observations à faire, et qu'on ne peut pas annuler une discussion par une proposition nouvelle. Il faut qu'une décision soit prise sur la proposition de

(1) Nous donnons ce rapport aux *Pièces justificatives*, n° 193.

Digitized by Google

M. de Brouckere, avant qu'on s'occupe de M. Van Snick. (E., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Toute proposition doit être écrite et déposée sur le bureau. M. de Brouckere ne m'a rien remis. (M. B., 3 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Si cette observation m'avait été faite dès le commencement, j'aurais mis ma proposition par écrit. (M. B., 3 juill.)

DES VOIX : Écrivez-la ! écrivez-la ! (M. B., 3 juill.)

M. LE COMTE DUVAL DU BEAULIEU réclame la lecture du procès-verbal de la séance du 28. (E., 3 juill.)

M. VAN SNICK, pour une motion d'ordre : Une portion de l'assemblée s'est demandé si le congrès était saisi de la discussion sur les dix-huit articles. J'étais du nombre de ceux qui nous considéraient bien saisis ; toutefois ma proposition a pour but de satisfaire ceux de nos collègues qui ne pensent pas comme moi.

On a demandé au ministre de faire un rapport. Il a répondu qu'il l'avait fait, en disant que les arrangements pécuniaires n'avaient eu aucun résultat.

Mais, messieurs, devons-nous, pour retarder la discussion du fond, enjoindre au ministre de faire un rapport. Est-ce bien là ce que réclame l'état du pays.

Je ne mets pas en doute que c'est le patriotisme qui conduit la minorité... (*Violents murmures qui interrompent l'orateur.*) (E., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT lui fait observer que jusqu'à décision il n'y a ni majorité ni minorité. (E., 3 juill.)

M. VAN SNICK ajoute quelques mots au milieu du bruit. (E., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Voici la proposition de M. Charles de Brouckere :

« Je demande que le ministère propose des conclusions, conformément au décret du 2 juin. » (*Appuyé.*) (M. B., 3 juill.)

M. LE COMTE D'ARSCHOT : On a demandé depuis longtemps la lecture du procès-verbal de la séance du 28 qui règle l'ordre du jour d'aujourd'hui. (M. B., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT lit le procès-verbal, qui fixe en effet à vendredi la discussion sur l'état des négociations. (*Oh ! oh !*) (M. B., 3 juill.)

M. DE ROBAULX présente quelques observations sur l'ordre à suivre entre les diverses propositions : M. de Brouckere, dit-il, désire que le ministre présente des conclusions à son rapport. M. Van Snick fait siens les dix-huit articles ; et moi je demande la question préalable sur la proposition de M. Van Snick. Il faut donc qu'on vide avant tout la question de M. de Brouckere. Après quoi M. Van Snick viendra développer sa proposition, sur laquelle j'arriverai, moi, avec la question préalable. (E., 3 juill.)

Un débat s'établit entre MM. *Van de Weyer*, *Gendebien* et *le président* pour déterminer l'ordre de la discussion. (E., 3 juill.)

M. DE ROBAULX insiste pour que la parole appartienne à M. de Brouckere. (E., 3 juill.)

L'assemblée décide que la proposition de M. Charles de Brouckere sera discutée avant les autres. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Charles de Brouckere a la parole. (E., 3 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Ma proposition est développée depuis deux heures ; mais je profiterai de l'occasion pour réfuter les arguments de M. le ministre des affaires étrangères. M. le ministre, suivant son habitude lorsqu'on lui adresse une interpellation, s'en est référé à ce qui s'est passé sous le ministère précédent. Il vous a dit que lorsque le protocole du 20 janvier vous fut communiqué, cette communication ne fut pas accompagnée de conclusions. Non certainement ; mais pourquoi ? A cette époque il n'y avait pas de ministère, il n'y avait pas de constitution ; le gouvernement provisoire seul existait, et il n'avait pas l'initiative de la proposition des lois. Le ministre doit dire aujourd'hui s'il croit que les négociations doivent être continuées. M. Van Snick nous a dit : Mais le ministre vous a fait connaître sa pensée. Non, ce sont ses agents qui sont montés hier à la tribune. A quoi sert, dit-on, que le ministre fasse une proposition, puisque dans la discussion il déclare qu'il émettra son opinion ? Lors de l'élection du prince de Saxe-Cobourg, on nous a invités à des réunions particulières, nous nous y sommes rendus, et là le ministère, pour en imposer à nos consciences... (*Violents murmures.*) Messieurs, je ne cite que des faits ; oui, pour en imposer à nos consciences, le ministère nous a dit que si lord Ponsonby avait pu rester deux fois vingt-quatre heures de plus à Londres, l'affaire du Luxembourg était terminée. On a fait la proposition d'élire le prince de Saxe-Cobourg ; le ministre a signé la proposition le centième. Il n'y avait plus de risque à courir de sa part ; dans la discussion il émit son opinion tout à fait à la fin ; on veut en faire autant aujourd'hui, et c'est ce que je ne veux pas.

Le ministère ne peut pas faire de proposition, dit-on, parce que c'est une question constituante... (*M. Lebeau, ministre des affaires étrangères :* Je

Digitized by Google

me suis trompé.) Non, messieurs, c'est une question d'honneur, une question de vie ou de mort pour le pays. Le ministère doit prendre l'initiative, parce que seul il peut nous fournir des renseignements exacts sur la situation du pays, sur celle de l'armée. Nous l'avons assez pressé de mettre le pays en état de prendre l'offensive; sa responsabilité est engagée sur ce point. En faisant une proposition d'acceptation des dix-huit articles, il nous prouvera comment il a usé du pouvoir. J'insiste sur une conclusion expresse par suite du décret du 2 juin. (C., 3 juill.)

M. BLARGNIES : Messieurs, la discussion me force à modifier mon opinion sur la proposition de M. Charles de Brouckere; elle tend à obliger le ministre à faire suivre son rapport d'une proposition formelle sur les dix-huit articles de la conférence. Il me semble maintenant que cela est impossible, car il n'est plus libre de choisir entre l'adoption et le refus des propositions de la conférence. S'il en proposait le rejet, il compromettrait le sort d'une combinaison qu'il regarde comme le salut du pays. Il ne peut pas en proposer l'adoption, puisqu'en répondant à M. de Brouckere, il a avoué qu'il ne s'agit de rien moins que de modifier la constitution. (*On rit.*) (M. B., 3 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Messieurs, je suis loin de répudier ma part de responsabilité pour les négociations qui ont été entamées. On nous demande un rapport sur ce qui s'est passé à Londres, tant à l'égard du prince de Saxe-Cobourg qu'à l'égard de la conférence. Eh bien, on vous a répondu sur le premier point par une lettre du prince qui s'en réfère aux propositions de la conférence... Qu'a répondu de son côté la conférence aux propositions qui lui ont été faites? Elle a répondu par une contre-proposition que vous connaissez. Qu'avait à faire le ministre? Ce qu'il a fait: vous communiquer les préliminaires. C'est à vous maintenant de voir si vous voulez traiter ou non en acceptant ces préliminaires. Le ministre n'a pu être que l'intermédiaire entre la conférence et vous, et je ne conçois pas que l'on puisse discuter là-dessus. Moi qui ne crois pas que les propositions de la conférence nous entraînent à la violation de la constitution qui permet le changement des limites au moyen d'une loi, je déclare que j'adhère à la proposition de M. Van Snick, et je crois que l'adoption seule de ces propositions peut sauver le pays. (*Mouvement.*)

(M. B., 3 juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je ne peux garder le silence dans cette discussion.

Au ministère appartiennent les négociations et la charge de nous en faire rapport. Un traité de la nature de celui qui nous est proposé ne peut nous être soumis que par un agent responsable. Car autrement à qui le peuple peut-il en demander compte?

M. Blargnies nous a dit tout à l'heure que le ministère ne pouvait plus nous faire de proposition du moment qu'il avouait que l'acceptation des dix-huit articles était une modification à la constitution. Je dois, à cette occasion, rappeler les paroles de M. Lebeau lui-même, prononcées dans un autre temps. Notre collègue, M. Forgeur, demandait au ministre s'il prenait sur lui la responsabilité d'une cession de territoire; et M. Lebeau répondait que dans les négociations officieuses à Londres, jamais l'intégrité du territoire n'avait été mise en doute. Il finissait en disant que la pensée d'une violation de la constitution, sous le rapport de l'intégrité du territoire, serait chez lui, comme député et comme ministre, non-seulement une faiblesse, mais un *parjure*.

Je conçois donc qu'aujourd'hui M. Lebeau ne veuille pas, ostensiblement du moins, se rendre coupable d'un parjure. (E., 3 juill.)

M. FORGEUR : Sur la question qui nous préoccupe tous, le moment n'est pas encore venu de traiter le fond. Je m'occuperai seulement de la forme.

Le congrès peut-il prendre résolution sur un traité, sans l'intervention du ministère, alors que toutes les négociations ont été dirigées par lui, et que pas un membre du congrès ne connaît ni l'état réel des négociations, ni nos rapports avec l'extérieur, ni notre situation à l'intérieur?

L'article 68 de la constitution à la main, M. Forgeur établit que le traité dont il s'agit rentre dans la nature de ceux qui appartiennent nécessairement aux ministres et engagent leur responsabilité. Et en effet, continue-t-il, est-ce l'honorable M. Van Snick ou bien l'honorable M. Jacques qui peuvent nous fixer sur l'urgence plus ou moins grande d'accepter la honte des dix-huit articles? Savent-ils même si leurs propositions peuvent être présentées? Et par exemple, pendant que M. Van Snick s'engage si inconsidérément dans cette voie, il ne songe pas que le ministère, usant de ses droits, pourrait à l'instant même prendre une mesure opposée qui rendrait sa proposition inutile; et tandis qu'on vient nous convier à discuter la proposition de MM. Van Snick et Jacques, n'est-il pas possible que, par un simple coup d'œil sur ce qui se passe à l'extérieur, nous trouvions que nous n'avons pas besoin de nous précipiter si aveuglément dans les filets de la Sainte-Alliance? Qui,

Digitized by Google

mieux que les ministres, devrait savoir nous dire si la voie des armes, si même un *statu quo* ne seraient pas préférables au traité qu'on ose nous proposer?

Mais ils se taisent, et se bornent à dire, l'un qu'il voit une violation à la constitution là où l'autre n'en voit pas.

De la part de nos deux collègues MM. Van Snick et Jacques, il y a dans leur proposition légèreté et témérité. Il faut du moins que ces deux membres du congrès sachent qu'en tous cas ils ne mettront pas la responsabilité des ministres à l'abri. J'en ai dit assez. (E., 3 juill.)

M. VAN DE WEYER : Il me semble que la discussion se réduit à une question bien simple: Le ministère doit-il ou ne doit-il pas faire connaître le résultat des négociations?

Je ne vois pas ce qui peut empêcher les ministres de s'expliquer. Sans aucun doute, beaucoup de lumières seront jetées sur notre situation par les explications des ministres; seuls ils peuvent nous donner des renseignements sur notre position, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

(E., 3 juill.)

M. VAN SNICK combat la proposition de M. Charles de Brouckere. (M. B., 3 juill.)

M. DEVAUX, ministre d'État : Peut-on forcer le ministère à exercer l'initiative? Pas plus que le ministère ne peut y forcer le congrès. Que deviendrait la responsabilité du ministère s'il se trouvait contraint dans son action?

Le congrès a posé des limites que le ministère ne peut pas plus dépasser ici qu'à Londres.

(E., 3 juill.)

M. VAN MEENEN : Il s'agit de savoir si le ministère doit nous présenter des conclusions formelles sur l'acceptation ou le rejet; en lui accordant certains droits, par votre décision du commencement de juin, vous ne lui avez pas enlevé les attributions qu'il tient de la constitution.

Si nous allions, ce que je ne suppose pas, adopter les dix-huit articles, et que cela ne plût pas aux ministres, ils pourraient ou ne pas se considérer lié par notre décision, ou bien leur responsabilité se trouverait couverte.

On ne peut contester que le ministre ayant dans ses attributions les relations extérieures doit avoir une opinion et des conclusions à émettre.

(E., 3 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Si, dans le cercle des limites circonscrites par le congrès, et dont les commissaires du gouvernement ne pouvaient pas s'éloigner, on eût donné la faculté de traiter d'une manière quelconque, on eût fait alors des stipulations, et le ministre, en supposant que les sacrifices pécuniaires eussent été admis, aurait été dans la nécessité de vous présenter un projet de décret, afin que vous décidassiez si les offres pécuniaires avaient été exagérées, et si le trésor public avait été grevé d'une charge trop forte : les commissaires n'ont pas pu procéder par voie d'arrangement à prendre moyennant des indemnités en argent; et persuadés que, rédigées sous ce point de vue, la conférence n'aurait admis aucune de leurs notes, ils se sont bien gardés d'en présenter aucune. Les négociations, en un mot, placées par vous-mêmes sur un terrain dont elles ne pouvaient être déplacées, n'ont abouti à rien. Rien n'est donc de nature à être soumis à votre ratification. (E., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Personne ne demandant plus la parole, je vais mettre aux voix la proposition de M. Charles de Brouckere; elle est ainsi conçue :

« Je demande que le ministère propose des conclusions, conformément au décret du 2 juin. »

Je vais mettre cette proposition aux voix. (*L'appel nominal! l'appel nominal!*) (E., 3 juill.)

On procède à l'appel nominal; 184 membres y répondent : 55 votent *pour*, 129 *contre;* en conséquence, la proposition est rejetée. (P. V.)

Ont voté *pour :* MM. Thonus, Geudens, Jaminé, de Schiervel, de Tiecken de Terhove, Ooms, le baron d'Huart, Vergauwen-Goethals, Jean-Baptiste Gendebien, Camille de Smet, Le Bègue, Charles Coppens, Jottrand, Seron, Beaucarne, de Roo, Watlet, le comte de Robiano, Frison, Van der Looy, Henri de Brouckere, l'abbé Van de Kerchove, Bredart, Pirson, Drèze, Alexandre Gendebien, le baron de Meer de Moorsel, Claes (d'Anvers), de Robaulx, Nalinne, Masbourg, Collet, Eugène de Smet, Charles de Brouckere, Rosseeuw, Bischoff, Gelders, Van Meenen, d'Elhoungne, Davignon, Alexandre Rodenbach, Van de Weyer, Isidore Fallon, Wannaar, Defacqz, Teuwens, Meeûs, l'abbé Dehaerne, Liedts, Raikem, Speelman-Rooman, Dams.....

(C., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une proposition ainsi conçue :

« AU NOM DU PEUPLE BELGE,

» Le congrès national

» Voulant pourvoir éventuellement au sort des habitants des territoires contestés, si les négociations à ouvrir avec la Hollande n'assuraient pas à

Digitized by Google

la Belgique la possession définitive de ces territoires, soit en tout, soit en partie,

» Décrète :

» Art. 1er. Pendant cinq ans, à partir de l'évacuation de tout territoire contesté, ceux de ses habitants qui voudront s'établir en Belgique conserveront de plein droit, sur leur déclaration, la qualité de Belge.

» Art. 2. Il sera formé un fonds d'indemnité destiné à compenser le dommage que pourrait occasionner à chacun de ses habitants son changement de résidence, et à lui procurer des moyens d'établissement en Belgique.

» Art. 3. Une première somme de trois millions de florins est affectée à cette destination. L'emploi en sera régularisé par une loi ultérieure.

» Art. 4. Charge le pouvoir exécutif, etc.

» Bruxelles, le 1er juillet 1831. »

Cette proposition porte les signatures suivantes:

« Baron DE WOELMONT, Baron JOSEPH D'HOOGHVORST, Baron OSY, Baron DE SÉCUS, D'HANIS VAN CANNART, G. DE JONGHE, ÉMILE D'OULTREMONT, GÉRARD LE GRELLE, Comte D'ARSCHOT, J. N. F. DE BEHR, Marquis RODRIGUEZ D'EVORA Y VEGA, Marquis DE RODES, Comte DUVAL DE BEAULIEU, J. DE DECKER, DU BOIS, H. ZOUDE (de Saint-Hubert), F. DE SÉCUS, VAN HOOBROUCK DE MOORREGHEM, HIP. VILAIN XIIII, F. DE COPPIN, BARTHÉLEMY, G. MARCQ, E. C. DE GERLACHE, Vicomte DE JONGHE, Comte F. DE MÉRODE. » (C., 3 juill., et A. C.)

M. VAN SNICK, développant sa proposition : Messieurs, nous voici à la dernière phase de notre révolution; moment suprême, et qui, par un concours de circonstances tel que n'en présentent point les fastes de l'histoire, va décider à la fois du sort de notre belle patrie, et peut-être de la destinée des nations.....

Quelle plus effrayante, quelle plus redoutable responsabilité a jamais pesé sur des têtes humaines? A nos bulletins sont attachés la paix ou la guerre; peut-être le repos ou le bouleversement du monde...

Ce n'est donc pas devant la Belgique, devant nos contemporains seulement, mais devant l'univers et devant la postérité que nous aurons à répondre de nos votes... Je me soumets d'avance, avec confiance, à toute la sévérité de leur jugement. Mon premier juge est ma conscience : quand celui-là absout, l'homme n'a plus à trembler; toutes ses nuits sont tranquilles.

Toutefois, messieurs, avant d'émettre mon opinion sur les propositions des cinq puissances, j'éprouve le besoin de reporter un instant mes regards en arrière, et de vous soumettre quelques réflexions, qui, j'ose le croire, ne vous paraîtront pas déplacées.

Messieurs, nous avons siégé pendant de longs mois, sans qu'il fût question parmi nous ni de majorité, ni de minorité, et encore moins d'une *opposition*. Quoiqu'il y ait eu de tout temps un pouvoir exécutif et des ministres, le lendemain de la solution des plus graves questions, toutes les différences d'opinion disparaissaient : le libéralisme, le patriotisme dont nous avions tous fait preuve, ne nous permettaient pas de suspecter la pureté des intentions, la sincérité de la conviction de qui que ce fût. *Toute divergence d'opinion doit disparaître*, avait dit le président du congrès, lors de l'élection du duc de Nemours : *le congrès souverain a prononcé*. De toutes parts on applaudit à ces paroles pleines de sagesse du citoyen vertueux que les représentants de la nation ont placé depuis au sommet de l'édifice social; tous sentaient alors, qu'à peine d'anarchie, à peine de voir les Belges s'égorger bientôt les uns les autres, force devait rester aux décrets du congrès.

La minorité d'aujourd'hui, puisqu'on est convenu d'appeler de ce nom l'opinion qui succombe, et sur ce point je ne veux rien préjuger; la minorité d'aujourd'hui, dis-je, sera juste comme celle de janvier; comme celle-ci, elle restera l'âme de l'ordre et des lois, qui sont son propre ouvrage.

Je viens à ma proposition, et déclare accepter, *comme les préliminaires* de la paix à intervenir entre la Belgique et la Hollande, les propositions qui nous sont faites par les cinq grandes puissances de l'Europe, et qui nous ont été transmises par le ministre des affaires étrangères, dans la séance du 28 juin : et sous toutes les réserves qu'elles renferment.

Voici les motifs de cette détermination. Je me suis dit : Que me suis-je proposé en m'associant dès le premier jour à notre révolution ? *D'aider au renversement d'un gouvernement imposé par la force et devenu odieux et tyrannique; d'affranchir mon pays d'une domination étrangère et humiliante; de le dégrever du poids accablant d'une dette dont on l'avait si iniquement chargé; de conquérir pour notre Belgique une existence parmi les nations, d'assurer son indépendance et de lui garantir pour jamais la jouissance d'institutions libérales*, telles que les réclament chez

Digitized by Google

tous les peuples les progrès toujours croissants de la raison humaine. Voilà quelle a été ma pensée en septembre, je n'en ai point eu d'autre. Jamais je n'ai songé pour la Belgique à des conquêtes territoriales : mes principes, je le proclame hautement, auraient éloigné de moi toute idée de cette nature. La morale m'a toujours paru devoir être *une*, et la *même* pour les peuples et pour les individus. La conservation, le repos des grandes associations humaines appelées nations, sont attachés, comme le bonheur et le repos des individus, à la pratique rigoureuse des devoirs qu'elle impose. Or, vouloir enlever *par la force* à la Hollande une partie de ses anciennes possessions, est *à mes yeux* une violation des lois de la morale, une infraction au principe tutélaire qui garantit la sûreté et l'existence des nations, comme il garantit la sûreté et l'existence des hommes pris isolément. Hors de là, messieurs, je ne vois plus que désordre, que confusion dans ce monde moral. Le plus faible devient la proie du plus fort, l'univers n'est plus qu'un vaste champ de carnage, et les peuples et le genre humain lui-même sont menacés d'une entière destruction.

Il n'appartient point à des révolutionnaires soulevés au nom de la *justice* et de l'*équité*, d'en méconnaître et d'en violer les premiers devoirs.

Voilà, messieurs, et je suis heureux d'avoir ici l'occasion de faire de nouveau ma profession de foi, voilà comment j'entends le libéralisme, voilà comment je suis libéral.

D'autres membres sans doute entreront dans le détail des propositions. Pour moi, messieurs, il m'a suffi de motiver mon vote sur leur ensemble, et de vous exposer les raisons qui me font saisir avec empressement l'occasion d'entamer avec la Hollande une négociation amiable ; *c'était autrefois notre vœu à tous*, il n'a pas cessé d'être le mien.

Je sais, messieurs, qu'on va crier aux protocoles; que ce mot, dont on connaît l'effet magique sur vos esprits, sera de nouveau mille et mille fois répété dans cette discussion ; on rappellera nos réclamations, nos protestations : mais ce soin est tout à fait inutile, nous les avons toutes présentes à la mémoire, et tous nous serions prêts à les renouveler s'il nous en arrivait de nouveaux.

Mais je vous le demande, messieurs : si, au lieu des protocoles, ou des décisions prétendûment souveraines qu'ils contenaient, les puissances, se bornant comme aujourd'hui au rôle de conciliateur *que vous leur avez reconnu*, ne vous avaient adressé que des propositions, auriez-vous protesté? Non, me répondez-vous tous, nous les aurions reçues pour en discuter le mérite et l'admissibilité. Voilà ce que vous auriez fait : j'en appelle à vos protestations elles-mêmes. Distinguons donc, si nous sommes de bonne foi, les propositions des protocoles ; et comme nous avons renvoyé les uns avec la juste indignation qu'ils devaient faire naître dans nos âmes, examinons et discutons les autres avec le calme, la modération et la réflexion qui conviennent à une assemblée au sein de laquelle s'agitent les destinées du monde.

Élèvera-t-on la question de constitutionnalité? Deux mots suffiront pour y répondre : le Luxembourg nous reste ; au moyen des enclaves à échanger, nous conservons le Limbourg, et tous nos devoirs sont conciliés.

Messieurs, en janvier j'étais d'une opinion opposée aux hommes qui se trouvaient au pouvoir : aujourd'hui, peut-être, mon opinion sera conforme à celle des députés-ministres; mais en janvier comme aujourd'hui, je n'ai vu, je n'ai consulté que la raison, la justice et l'intérêt bien entendu de ce peuple, qui, après neuf mois de la plus orageuse des existences, soupire après le repos et demande à grands cris de clore la révolution. J'ai dit.

(M. B., supp., 3 juill.)

M. JACQUES expose les motifs de sa proposition. (M. B., 3 juill.)

M. DE ROBAULX développant la sienne tendant à faire prononcer la question préalable : Messieurs, M. Van Snick s'est placé devant le tribunal de l'univers ; je le laisserai donc en présence des juges qu'il s'est donnés, sans trop savoir cependant si, plus que moi, ils s'occuperont de sa proposition.

Celle que je vous soumets est une déclaration de non-lieu, c'est une déclaration pour repousser des propositions antinationales et antipopulaires. Il faut le dire, les propositions qui vous sont soumises sont faites dans le but unique de détruire la constitution dont vous jouissiez à peine, et qu'on est impatient de démolir, bien que vous veniez en quelque sorte de la créer, de l'édifier. L'adhésion aux dix-huit articles, qui ne sont à mes yeux que les protocoles, tend évidemment à changer l'article 1er de cette constitution. Et, remarquez-le bien, la constitution n'a pas fait la Belgique ; elle a été fondée par la révolution et par les armes de nos concitoyens; le congrès n'a donc déclaré que des faits existants; il a constaté que la Belgique se composait de neuf provinces, qui, toutes, par leurs efforts révolutionnaires, s'étaient associées à notre premier mouvement, et que, dans ces provinces, figuraient le Limbourg,

Digitized by Google

le Luxembourg et Venloo. Les dix-huit articles portent virtuellement et en termes, à mon sens, très-clairs, que nous abandonnons Venloo à la Hollande. Les préliminaires portent encore que nous reconnaissons en principe que le Limbourg et le Luxembourg ne sont pas à nous. On vous a bien dit que le prince Léopold emploiera son influence sur le roi Guillaume et sur la confédération germanique, et malgré cette influence vous n'aurez pas le Luxembourg. Rappelez-vous que le roi de Hollande a lui-même protesté contre les protocoles, et qu'il s'est bien expliqué sur l'importance qu'il attache au Grand-Duché. Sur ce point, une adhésion aux dix-huit articles ne serait autre chose que l'abnégation du Luxembourg.

D'ailleurs, messieurs, avons-nous le droit d'aliéner ce que la révolution a conquis? Avons-nous le droit de dire à telle population qui s'est jointe à nous : Nous vous séparons de nous, vous n'êtes plus Belges, nous vous livrons aux bourreaux! (*Bravos dans les tribunes.*) Au 1er février, vous avez rejeté le protocole du 20 janvier; aujourd'hui, vous démentiriez cette conduite, et le seul acte vigoureux que nous ayons fait est non-seulement remis en question, mais encore on vous demande de le révoquer. Lorsqu'on discuta l'article 3 qui figurait dans le projet de décret du 2 juin, n'avez-vous pas repoussé l'idée d'une garnison mixte dans Maestricht; pour cette décision, il y a eu unanimité : je me trompe, messieurs, unanimité moins une voix, moins la voix d'un des membres auteurs de la proposition. Croyez-vous que le roi de Hollande vous abandonne jamais Maestricht, point trop important pour elle comme position militaire et commerciale? Souvenons-nous maintenant des faits qui se sont passés dans cette enceinte, lors de l'installation de cet honnête homme que tous nos vœux ont appelé au pouvoir. M. le régent a juré de maintenir l'intégrité du territoire; ce serment a eu lieu d'une manière bien solennelle, puisqu'il a répété : *de maintenir l'intégrité.* Vous voulez lui donner un démenti; vous voulez le forcer à se retirer, parce que vous savez bien qu'il voudra tenir son serment. Dans la proclamation adressée aux Luxembourgeois, il leur a dit : « qu'ils ne seraient jamais abandonnés par la Belgique; » la proposition ne tend donc à rien moins qu'à forcer le régent à quitter les affaires. On veut porter atteinte à la constitution, non-seulement pour l'article 1er, mais encore pour l'article 8, relatif au serment; et le prince veut que vous modifiiez ces articles, et il ne veut venir en Belgique que si le congrès adopte les préliminaires. Pour nous ravir le Luxembourg, le Limbourg et la rive gauche de l'Escaut, on invoque les traités en faveur de la Hollande. Si vous admettez que la révolution de septembre n'a pas déchiré les traités qui nous enchaînent, pourquoi donc ceux qui nous lient à la maison d'Orange ne subsisteraient-ils pas encore? Cédez le Luxembourg, et les députés du Luxembourg n'auront jamais eu le droit de siéger ici, pas plus que les députés de Venloo.

Ainsi, on a voulu du même coup mutiler le congrès, et fausser les dispositions prises par l'assemblée; car les votes des députés des provinces que vous déclarerez n'avoir pas cessé d'appartenir à la Hollande depuis 1790, ces votes auront entaché nos actes de nullité. Voilà, messieurs, ma conviction. L'adhésion est un pas vers la restauration. Supposez, en effet, que vous ayez adhéré, et qu'ensuite Saxe-Cobourg ne vienne pas, car enfin on ne peut pas forcer le prince à venir, la conférence vous enverra des préliminaires ou des propositions dont l'article 1er fixera le rappel de la maison de Nassau.

La constitution modifiée, changée sur un point, on vous demandera à la changer sur un autre, dans quinze jours peut-être on vous proposera de révoquer le fameux arrêté d'exclusion. Cette prévision est triste, d'un funeste augure pour le pays, mais malheureusement elle est inséparable de ma conviction. Je déclare donc que je ne consentirai jamais à donner mon vote à des propositions qui blessent l'honneur national. Remarquez aussi que la conférence, devant laquelle on prétend que nous devons nous incliner, veut attaquer non-seulement la révolution belge, mais plutôt la révolution de juillet; car c'est la France qui est le foyer des révolutions. On n'a pas commencé à faire la loi à cette puissance, parce qu'elle est protégée par sa force. On a voulu commencer par la Belgique, nous faire passer sous les Fourches Caudines pour placer sur notre territoire le camp de la Sainte-Alliance. Peut-être, messieurs, nous ne pourrons pas, dans quelque temps, faire entendre à cette tribune des mots en faveur de la liberté des peuples, peut-être alors la France aura perdu ses alliés sincères, et le congrès aura à se reprocher d'avoir compromis les intérêts de deux pays. Je persiste à demander la question préalable. (*Des applaudissements nombreux et prolongés, mêlés de quelques coups de sifflets, accueillent la fin de ce discours.*)

(E., et M. B., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT, après avoir longtemps réclamé le silence, déclare que si le bruit se renouvelle, il suspendra la séance. (M. B., 3 juill.)

Digitized by Google

M. ALEXANDRE GENDEBIEN demande que M. de Gerlache développe sa proposition, et que M. de Sécus (père) développe également celle qui a été déposée pour le fonds d'indemnité de trois millions de florins. (E., 3 juill.)

M. DE GERLACHE : J'ai retiré ma proposition. (E., 3 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Reste alors celle de l'honorable M. de Sécus. Des membres ont fait une proposition qui ne devait être que la conséquence de celles de MM. Van Snick et Jacques. La proposition de M. de Sécus et de nos autres collègues, qui en bonne logique ne devait pas être présentée maintenant, a été jetée dans la discussion pour exercer une influence sur cette discussion; je demande donc qu'elle soit développée. (E., 3 juill.)

M. FORGEUR parle dans le même sens. Il insiste sur ce point que, comme la proposition est faite, elle doit être développée de suite, puisque l'adoption de la question préalable, par exemple, annihilerait cette même proposition. C'est à dessein, dit l'orateur, à dessein, oui, messieurs, à dessein qu'elle a été rédigée; nous devons connaître les motifs qui ont guidé les honorables rédacteurs; ces motifs pourront peut-être jeter la lumière sur le point qui nous occupe, de savoir si nous adopterons ou non la question préalable. (E., 3 juill.)

MM. *Blargnies* et *Pirson* appuient la demande de M. de Brouckere, qui est combattue par MM. le comte *Duval de Beaulieu* et *Destouvelles*. (M. B., 3 juill.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) déclare que sa proposition n'a pas eu pour but d'influencer la discussion, ni de provoquer à la cession des territoires; c'est une proposition purement éventuelle et tout hypothétique. (M. B., 3 juill.)

M. PIRSON demande l'impression immédiate de cette proposition. (E., 3 juill.)

L'impression immédiate et le renvoi aux sections sont ordonnés. (P. V.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII répond à un fait personnel que lui a imputé M. de Robaulx en développant sa demande de la question préalable. Ce fait est que M. Vilain XIIII aurait été le seul qui aurait voté, lors du décret du 2 juin, pour qu'une garnison prussienne fût mise à Maestricht. (M. B., 3 juill.)

M. DE ROBAULX : Quand j'ai parlé de votre vote, je n'ai entendu citer qu'un fait sans vous en faire un reproche. Quoiqu'on soit seul à voter contre tous, on peut bien émettre un vote très-consciencieux. Il m'arrive souvent de voter seul ou avec M. Seron (*on rit*) contre tous, et ma conscience n'en est pas moins tranquille. (M. B., 3 juill.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII : Je croyais avoir entendu le mot de *honte;* c'est pour cela que j'avais voulu m'expliquer. Au reste, le vote que j'émis alors je l'émettrai encore aujourd'hui. Trop heureux si le prince de Saxe-Cobourg pouvait accepter la couronne à la seule condition d'avoir garnison prussienne à Maestricht. Je voulus ce jour-là poser mon *ultimatum*, il sera encore le mien aujourd'hui. Puisque j'ai la parole, je dirai que je voterai contre la question préalable proposée par M. de Robaulx, parce que je n'aime pas les fins de non-recevoir, et quand arrivera la question du fond, je voterai contre les propositions de la conférence. D'ailleurs, je crois que rien ne nous empêche de discuter la proposition de M. Van Snick; et quand elle violerait la constitution, nous sommes constituants, et nous pouvons la changer. (*A ces mots une explosion de huées extraordinaire part des tribunes publiques et cause une longue interruption. — Enfin le silence se rétablit.*) L'honorable membre persiste dans ce qu'il a avancé, il déclare que quoique le congrès ait décrété la monarchie, rien ne l'empêcherait aujourd'hui, s'il le voulait, de proclamer la république. (M. B., 3 juill., et E., 4 juill.)

M. CHARLES ROGIER demande qu'après les huées qui se sont fait entendre, on fasse évacuer les tribunes. (M. B., 3 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : L'article 40 du règlement porte :

« Pendant tout le cours de la séance les personnes placées dans les tribunes se tiennent découvertes et en silence.

» Tout personne qui donne des marques d'approbation ou d'improbation est sur-le-champ exclue des tribunes par ordre du président.

» Tout individu qui trouble les délibérations est traduit sans délai, s'il y a lieu, devant l'autorité compétente. »

Cet article est la loi de l'assemblée; elle avait le droit de l'imposer aux tribunes. Si les tribunes ne la respectaient pas, elles manqueraient au congrès, et les bons citoyens ne lui manqueront jamais. (*Bravos ! bravos !*) (M. B., 3 juill.)

La discussion s'ouvre sur la question préalable. (P. V.)

M. JAMINÉ : Messieurs, l'œuvre la moins imparfaite du congrès est la constitution. Si d'autres actes émanés du sein de cette assemblée ont donné lieu à de nombreuses critiques, la critique a respecté la constitution.

Digitized by Google

Après avoir fait la part du souverain appelé un jour à régner sur la Belgique, vous avez garanti contre tout envahissement les imprescriptibles droits du peuple.

Vous avez fini par fixer les limites du pays qui venait de secouer le joug de la Hollande.

Dans cette fixation, vous avez pris pour boussole la séparation faite par le gouvernement hollandais lui-même entre les provinces du Nord et les provinces du Midi. Vous n'avez pas oublié que, dans les provinces dites du Midi, les habitants avaient pris une part plus ou moins grande à la révolution.

Cette constitution n'a pu recevoir sa pleine et entière exécution.

La révolution belge fut condamnée par toutes les puissances, la France exceptée; la France ne le pouvait.

Notre constitution libérale consterna les mêmes puissances.

Il fallut arrêter la révolution et détruire la constitution.

Vous savez quelles trames furent ourdies, quels efforts furent tentés pour nous imposer une restauration.

Ces intrigues, ces efforts étant restés sans résultat, la diplomatie se chargea d'atteindre ce but; elle se présenta comme médiatrice.

Nous eûmes le malheur de nous laisser enlacer dans ses filets; l'élan révolutionnaire fut arrêté. Ce premier point obtenu, la diplomatie, de médiatrice qu'elle était, s'érigea en juge.

Nous assistâmes de loin aux conférences, et tandis que nous pâlissions sur des projets de loi, de bien minime importance en comparaison de graves questions que nous seuls avions le droit de traiter, la diplomatie nous condamna sans nous avoir entendus.

Nous crûmes prendre notre revanche en nous moquant un peu de l'histoire des protocoles, mais cela ne nous empêchait pas de rester dans un provisoire très-doux, très-agréable, je veux le croire, pour ceux qui ont de gros appointements à toucher; mais pernicieux, mais mortel pour ceux qui n'ont que leur commerce, leur industrie, leurs bras pour se procurer des moyens d'existence.

Pour sortir du provisoire, on nous présenta le duc de Nemours pour roi. Il fut élu. La députation d'alors revint de Paris, avec de belles phrases et des protestations d'amitié de la part du roi de France.

Cette élection manquée, on demanda un délai pour négocier. Le délai fut accordé.

Les négociations n'ayant conduit qu'à l'émission d'une demi-douzaine de nouveaux protocoles, dignes rejetons du protocole-mère du 20 janvier, on demanda encore un délai; il fut accordé.

C'est sans doute une mauvaise plaisanterie que de nous comparer à une illustre assemblée, dont l'énergie fera l'admiration de la postérité, car nous sommes les gens les plus traitables du monde; on n'a qu'à nous parler avec un peu de douceur et d'aménité pour obtenir de nous tout ce qu'on exige.

Étions-nous cependant bien d'intention d'agir, lorsqu'on vint nous proposer une combinaison *qui ne pouvait manquer de réussir?* Je n'ose encore le croire; mais enfin nous manifestâmes le désir de terminer, mais en conservant la constitution intacte.

Il y eut appel des protocoles. Prenez le duc de Saxe-Cobourg, nous dit-on, il plaidera votre cause et il la gagnera.

Nous l'avons élu.

L'avocat a fait son possible, je n'en doute pas, mais il a perdu son procès.

Comment plaider en effet un appel devant les mêmes juges qui nous ont condamné en première instance!

Qu'avons-nous demandé et constamment demandé, les yeux toujours fixés sur cette constitution, qui devait nous servir de règle de conduite?

La rive gauche de l'Escaut;

Le Luxembourg;

La province de Limbourg en entier.

Je laisse de côté la rive gauche de l'Escaut. Il se peut que, dans l'idée d'un grand nombre de membres du congrès, elle ne fasse pas partie du territoire belge. Il m'en restera assez pour soutenir que nous ne sommes guère plus avancés qu'avant l'élection.

Lorsque nous nous occupions du décret sur cette élection, on nous déclara que la diplomatie avait fait un pas immense; que quant au Luxembourg, c'était une question à peu près terminée; et que, pour ce qui regardait le Limbourg, on en viendrait facilement à bout.

On n'eut besoin que d'attendre jusqu'au 21 juin pour savoir que, le 6 du même mois, le roi de Hollande avait notifié « qu'il était difficile de concevoir qu'il pût être question de négociations relativement au Luxembourg; que le duché était d'une valeur inappréciable à ses yeux, et qu'on avait flatté les Belges d'un espoir illusoire (1). »

A la même époque on apprit que la conférence

(1) *Pièces justificatives*, annexe B au no 187.

Digitized by Google

de Londres maintiendrait toujours le protocole du 20 janvier.

La diplomatie, comme on voit, avait fait des pas de géant. La diplomatie a-t-elle produit davantage aujourd'hui?

Je devrais ici confronter le texte du protocole de janvier avec le dernier protocole, pour prouver à l'évidence qu'il n'y a aucun changement; mais déjà on vous l'a prouvé, déjà les journaux ont fait ce travail; je m'en dispenserai.

Cependant je ferai remarquer que l'article 4 du vingt-sixième protocole contient, au premier aspect, relativement à Maestricht, quelque chose de nouveau, mais que réellement cela se trouve déjà dans le protocole du 20 janvier. Seulement il est à observer avec quelle sollicitude la conférence craint de se départir de son œuvre principale.

Il n'y a réellement de changements que relativement à la dette; mais la décision de la conférence était tellement inique, tellement ridicule à cet égard, que déjà longtemps avant l'élection elle était revenue sur cette décision.

Donc pas de changements.

Mais nous échangerons contre le Limbourg ce que nous posséderons sur le territoire hollandais! S'il était prouvé que nous avions les possessions, notez-le bien (quant à moi, le parti est pris, il ne m'est pas permis de changer d'avis), alors il y aurait une excuse pour adopter les articles proposés; mais tout repose sur de vagues explications.

Les négociations n'ont produit autre chose que de faire vingt-cinq protocoles en un seul.

Que ceux qui en veulent commencent par anéantir la constitution; pour moi, avant d'entrer dans cette enceinte, j'ai fait serment de la maintenir; je ne fausserai pas ce serment. Dans la séance du 1er juin, M. Lebeau prononça ces paroles remarquables et comme député et comme ministre. « On » fait un appel au ministère pour qu'il défende » l'intégrité du territoire; mais on oublie que » nous sommes liés comme ministres et comme » députés, et que si nous cédions sur ce point, » ce ne serait pas seulement une faiblesse, ce » serait un parjure. »

Je suis de l'avis de M. Lebeau.

On souscrirait aux conditions! Arrachez donc de l'histoire, car ce que nous avons fait, messieurs, est déjà de l'histoire; arrachez de ses pages les belles protestations d'honneur, de dignité, d'indépendance. Sachez-le bien, c'est un député qui l'a dit : *La perte de l'honneur pour une nation, comme pour un homme, c'est la mort.* Jamais, de mon consentement, la Belgique ne mourra de cette mort ignominieuse.

Les considérations que j'ai fait valoir, messieurs, sont puissantes; en voici de plus puissantes encore.

Supposons, en nous flattant d'un vain espoir, que le roi Guillaume, disposé à traiter avec ses anciens sujets, qu'il intitule encore de rebelles, cède à la Belgique les villages du pays de la généralité, la moitié de Maestricht et le Luxembourg, qu'en sera-t-il de Venloo?

Il n'est pas question d'évacuer Venloo momentanément; Venloo est condamné à subir le joug. Lisez la pensée du ministère dans le *Moniteur* du 30 juin (1), et vous en serez convaincus.

Cette ville cependant, vous l'avez excitée à se

(1) L'article auquel l'honorable membre fait allusion est de M. Nothomb; il est intitulé : *Parallèle entre les protocoles et les préliminaires du traité de paix.* Nous croyons devoir le reproduire ici parce que c'est un des articles qui a exercé une grande influence sur les esprits :

« Nous avons dit hier que les nouvelles propositions de la conférence diffèrent essentiellement des protocoles; nous allons le prouver. Elles en diffèrent et par la forme dans laquelle elles sont présentées, et par le fond.

» La conférence a enfin reconnu que son rôle est celui d'un médiateur; ce ne sont plus des lois qu'elle dicte à la Belgique et à la Hollande, en exigeant une adhésion en quelque sorte passive, et en se réservant une intervention indéfinie; elle *propose* aux deux pays un traité de paix; elle précise nettement le caractère et le but de ses *propositions*, et décline elle-même sa compétence pour l'avenir, en n'offrant que ses bons offices lorsqu'ils sont à la fois et librement réclamés par les deux parties. Il suffit donc que dans l'exécution du traité, ou dans tout autre différend qui pourrait survenir, une des parties s'abstienne de recourir à la conférence, pour la rendre incompétente et la frapper d'impuissance.

» La médiation actuelle n'a rien d'étrange; c'est un principe ancien et reconnu par tous les publicistes, qu'un peuple ne peut se faire ses limites à son gré; les nations sont libres, comme les individus, de régler leur existence, mais en ne portant pas atteinte à l'existence d'autrui; les droits de l'individu trouvent leurs bornes dans les droits de tous, les droits de chaque société dans les droits des autres sociétés. Si chaque société pouvait envahir la société voisine, il n'y aurait plus d'ensemble social, d'ordre général; chaque peuple invoquerait à son tour le droit du plus fort, la Belgique l'invoquerait contre la Hollande; mais la France ou la Prusse l'invoquerait contre la Belgique. Il faut bien se garder de confondre le droit de l'insurrection avec le droit de la conquête; l'insurrection change les institutions intérieures d'un peuple, et lui donne l'indépendance s'il a été asservi à un autre peuple. La conquête va plus loin; elle attaque l'indépendance, la nationalité d'autrui. La Hollande en 1815 s'était adjoint la Belgique *comme un accroissement de territoire;* ce fut le crime de la conquête. La Belgique en 1830 a détruit l'ouvrage de la conquête par l'insurrection, mais à son tour elle ne peut devenir conquérante. Elle ne peut, au jour de la séparation, prendre à la Hollande ce qui n'avait pas été donné à celle-ci par la réunion. C'est là le fondement de l'article 1er du traité; la Hollande redevient ce qu'elle était avant son union à la Belgique. En décembre 1813 la Hollande s'était reconstituée; depuis 1790, elle avait

Digitized by Google

joindre au mouvement. Ses habitants, aussi bons patriotes que vous, vous avez cru devoir les stimuler en leur envoyant quelques grenades. Cette ville, ces habitants figurent dans notre constitution.

Les libéraux, les honnêtes gens de tous les pays se sont élevés avec indignation contre ces vils marchés d'âmes; et vous, libéraux par excellence, vous, honnêtes gens de la Belgique, vous qui, en commençant la révolution, vous êtes écriés : « Le congrès de Vienne n'avait pas le droit de nous parquer; » vous vous associeriez maintenant à ces abominables trafics!

Personne ne sera recherché pour ses opinions politiques. Qui vous le dit? Ceux qui vous ont toujours trompés; ceux qui vous trompent encore.

Et si l'élite de la population de Venloo abandonne ses foyers, et que vous voyiez un de ces exilés traîner une misérable existence sur la terre étrangère, ne sentiriez-vous pas là quelque chose qui vous inquiéterait, qui vous tourmenterait? Je n'ai pas fait d'appel aux habitants de Venloo; je n'ai pas coopéré à la confection de la constitution. Eh bien, moi, député belge, je serais bourrelé de remords; la vie me serait à charge; je verrais alors errer sur les lèvres de chacun de mes semblables ce sarcasme sanglant : *Il était du congrès, il a vendu ses frères!*

Mais on les indemnisera! Vous croyez donc pouvoir faire tout avec de l'or? Je suis un de ces gens que vous pouvez céder. Combien me donnerez-vous pour ma clientèle? Combien me donnerez-vous pour mon état? Croyez-vous qu'avec une poignée d'or vous puissiez me racheter le sol sur lequel je suis né, mes amis, ma famille, toutes mes affections?... Gardez votre or; il est vil à mes yeux! (*Vifs applaudissements.*)

Et ne voit-on pas enfin où l'on veut en venir? L'organe du ministère, *le Moniteur*, nous a dit : *Il n'y a plus d'intervention, il y a médiation.* Je veux l'admettre pour un moment. Mais il est donc bien entendu que des négociations, de nouvelles négociations seront ouvertes; et si une seule des parties, car malheureusement tout potentat se croit intéressé à se mêler de nos affaires, si une seule des parties refuse, rien ne sera fait. Mais alors la face de l'Europe sera changée, mais alors le mois de juillet, m'entendez-vous, messieurs? le mois de juillet sera passé; la révolution française aura été étouffée sous des guirlandes de fleurs... on étouffera la vôtre sous la mitraille.

Messieurs, il est une nation au nom de laquelle on s'inclinera un jour avec respect, qui a les yeux ouverts sur nous. Elle s'imagine, dit-on, que nous serons constitués (on ne lui a pas dit que nous serions avilis); que si nous étions constitués, la diplomatie interviendrait pour la secourir. Ne se trompe-t-elle pas? Qu'a fait la diplomatie pour les patriotes d'Italie? Il n'était pas question là de soutenir la révolution, mais seulement d'arrêter les bourreaux. Eh bien, les corps des patriotes italiens palpitent encore aux crochets des gibets du duc

subi trois transformations que la conquête lui avait imposées, elle avait été successivement la république batave, le royaume de Hollande, et une partie de l'empire français; en 1813 elle fit sa restauration nationale, regarda comme non avenu ce qu'avait fait la conquête, et rétablit son existence territoriale sur les antiques bases de 1790. C'est dans cet état de choses qu'un autre pays lui fut adjoint en 1815; c'est à cet état de choses qu'on propose de la ramener aujourd'hui par la séparation.

» La Belgique, de son côté, obtient tous les territoires compris dans le royaume des Pays-Bas en 1815, et non compris dans la Hollande en 1790. Et à cet égard, disons-le franchement, la condition de la Belgique est plus avantageuse que celle de la Hollande.

» Si on avait proposé de ramener la Belgique purement et simplement au *statu quo* territorial où se trouvaient en 1790 les Pays-Bas autrichiens, qu'elle est censée représenter aujourd'hui, elle n'aurait ni la province de Liége, ni la moitié de Maestricht, Philippeville, Marienbourg et Bouillon, ni une foule d'enclaves. Le traité nous donne plus que la Belgique de Marie-Thérèse et de Joseph II.

» Il restitue provisoirement à la Hollande la rive gauche de l'Escaut, Venloo, la moitié de Maestricht, et cinquante-trois villages, territoire que la conquête française lui avait enlevés; il les restitue, disons-nous, *provisoirement*, car la possession d'enclaves à l'extrémité du Limbourg, et même dans des provinces hollandaises, nous donne l'espoir bien fondé de récupérer au moins la moitié de Maestricht, qui nous manque, et les cinquante-trois villages.

» Voilà pour l'ensemble du traité en ce qui concerne les limites. Passons aux détails, et nous reconnaîtrons que dans cette partie les nouvelles propositions diffèrent essentiellement des protocoles :

» 1° En ce qu'elles n'excluent plus formellement le Luxembourg de la Belgique, qu'elles révoquent la décision prise sur ce point, qu'elles renouvellent le litige;

» 2° En ce qu'elles accordent positivement à la Belgique, dans Maestricht, ce qui n'appartenait pas à la république des Provinces-Unies en 1790, décidant ainsi en notre faveur une question toute spéciale de souveraineté indivise sur laquelle on pouvait élever des doutes;

» 3° En ce qu'elles rendent l'échange des enclaves facultatif, nous permettant ainsi, si la Hollande ne se prête pas à un arrangement raisonnable, de maintenir le *statu quo*, de lui laisser la vaine et onéreuse propriété d'une moitié de Maestricht et de cinquante-trois communes éparses, et d'occuper des enclaves dans son propre territoire et à l'extrémité du Limbourg;

» 4° En ce qu'elles éloignent toute idée d'échange du Luxembourg contre le Limbourg;

» 5° En ce qu'en compensation de la perte de la rive gauche de l'Escaut, elles garantissent à notre agriculture l'écoulement des eaux des Flandres, et à notre commerce l'usage du canal de Terneuze et la liberté de l'Escaut. »

Digitized by Google

de Modène. La guerre générale donc, s'il faut en passer par là! A mon avis, ce sera le réveil des peuples et le signal de leur émancipation. (*Ce discours, plusieurs fois interrompu par les bravos et les applaudissements partis de la salle et des tribunes, fait la plus vive impression sur l'assemblée.*) (M. B., supp., et I., 3 juill.)

La séance est levée à quatre heures, et la continuation renvoyée à demain, à onze heures. (P. V.)

SÉANCE

DU SAMEDI 2 JUILLET 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

Même foule, même empressement; les dames occupent toutes les tribunes supérieures; il est impossible de se faire une idée de l'ardeur avec laquelle elles ont envahi les premières places dès l'ouverture des portes. (M. B., 4 juill.)

La séance est ouverte à midi. (P. V.)

UN DES SECRÉTAIRES donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

La veuve de Joseph de Moor demande une augmentation de pension.

M. Pierre de Moor, à Ixelles, prie le congrès de déclarer que les Belges habitant les territoires qui pourraient être distraits de la Belgique, conserveront leur qualité, en faisant leur déclaration dans l'année qui suivra la nouvelle délimitation.

La veuve Serruys, à Couckelaere, présente des observations concernant le projet de décret sur les distilleries.

Cinquante-six officiers de la garde civique de la ville de Gand déclarent protester contre les préliminaires présentés par la conférence de Londres. (M. B., 4 juill., et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. Louis Tauvin, prisonnier de guerre à Louvain, demande des lettres de naturalisation. (P. V.)

Renvoi à la commission des naturalisations. (P. V.)

Suite de la discussion des dix-huit articles.

M. LE PRÉSIDENT : L'ordre du jour est la suite de la discussion de la question préalable élevée par M. de Robaulx, sur les propositions de MM. Van Snick et Jacques. (M. B., 4 juill.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Je fais remarquer, messieurs, comme le fit hier le dernier orateur, que pour moi la question préalable est la question du fond... (M. B., 4 juill.)

M. CAMILLE DE SMET : Je demande à faire une motion d'ordre. Dans toutes les discussions semblables, nous avons entendu tantôt un orateur *pour*, tantôt un orateur *contre*. Je demande qu'il en soit de même en cette circonstance. (M. B., 4 juill.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Si quelqu'un veut parler pour les protocoles, je lui céderai volontiers la parole. (M. B., 4 juill.)

M. CRUTS : Je ne veux pas parler contre les protocoles, mais je parlerai contre la question préalable. (M. B., 4 juill.)

Il s'élève un débat sur la question de savoir si la discussion s'engagera sur la question préalable et sur le fond. (M. B., 4 juill.)

M. HENRI DE BROUCKERE propose que les orateurs soient entendus sur le fond de la question en même temps que sur la question préalable, et qu'on mette ensuite aux voix la question préalable la première. (I., 3 juill.)

Digitized by Google

M. LE BARON BEYTS dit que la question préalable ne peut avoir d'autre but que de décider qu'il n'y a pas lieu à délibérer, et on nous propose de délibérer sur l'objet qu'on ne veut pas admettre. Il y a là contradiction : si la question préalable est adoptée, toute la question est tranchée. Il demande qu'on ne s'occupe que de la question préalable. (I., 3 juill.)

M. DELWARDE : L'assemblée est libre de décider que la question préalable ne sera mise aux voix que lorsque tous les orateurs inscrits auront été entendus. La question préalable se confond entièrement avec la question principale. Je demande que ma proposition soit mise aux voix. (I., 3 juill.)

M. CRUTS veut que la question préalable soit discutée seule. (I., 3 juill.)

M. FORGEUR appuie la marche proposée par M. Henri de Brouckere, qu'il trouve très-rationnelle. Il démontre la nécessité de traiter deux questions en même temps, et s'appuie sur ce que la question préalable n'a été qu'une suite des propositions de MM. Van Snick et Jacques. (I., 3 juill.)

M. D'ELHOUNGNE parle dans le même sens que M. Cruts. (I., 3 juill.)

MM. DELEEUW, GENDEBIEN (père), **LE COMTE D'ARSCHOT** et **BARTHÉLEMY** parlent en faveur de la proposition de M. Henri de Brouckere. (M. B., 4 juill.)

MM. JOTTRAND, VAN MEENEN et **DESTOUVELLES** parlent contre cette proposition. (M. B., 4 juill.)

M. LE PRÉSIDENT met aux voix la proposition suivante :

Veut-on joindre la discussion de la question préalable à la question du fond ? (M. B., 4 juill.)

M. CRUTS : Tout le monde n'est pas assis. (*Hilarité générale.*) (M. B., 4 juill.)

L'assemblée se prononce affirmativement pour la question posée par M. le président; en conséquence la discussion est ouverte simultanément sur la question préalable et sur le fond de la proposition principale. (P. V.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Messieurs, je n'ai plus à faire ma profession de foi sur les questions qui touchent à l'honneur national, à l'intégrité du territoire. Ma manière de voir à cet égard n'a jamais varié; plus d'une fois j'ai été dans l'occasion de vous la faire connaître. Disposé aux plus grands sacrifices, lorsque le bien de la patrie le requiert, j'ai toujours regardé comme le plus impérieux des devoirs pour les représentants de la nation de défendre l'intégrité d'un territoire dont eux-mêmes ont déterminé les limites, dont tous les habitants sont Belges et veulent le rester.

Pendant les premiers mois de notre réunion, nous paraissions tous d'accord, messieurs, sur l'obligation qui nous incombait de n'abandonner à aucun prix la plus minime partie du territoire belge; si alors une voix s'était élevée parmi nous pour proposer l'abandon de quelque partie de ce territoire, j'en appelle à vos souvenirs, j'en appelle à votre bonne foi, cette proposition n'eût-elle pas été l'objet des reproches les plus durs, des attaques les plus violentes, en un mot d'une réprobation générale? Inutile de citer ici des preuves à l'appui de ce que j'avance; ce serait cependant, il faut en convenir, un rapprochement assez singulier que celui des opinions que soutenaient alors avec tant de chaleur quelques membres de cette assemblée, et de celles qu'ils semblent professer aujourd'hui. Ce rapprochement, ce ne sera pas moi qui le ferai; il n'y aura rien de personnel dans les paroles qui sortiront de ma bouche et qui seront peut-être les dernières que j'aurai l'honneur de prononcer devant vous. Le désir de voir bientôt régner au milieu de nous un prince aux brillantes qualités duquel tout le monde, et moi le premier, se plaît à rendre hommage; l'espoir de rendre le calme et la tranquillité à notre patrie, que la tourmente n'agite que depuis trop longtemps, ont pu les séduire. L'énergie n'est point le partage de tous. Quant à moi, je n'hésite pas à le dire, tous les biens, tous les avantages d'un côté; de l'autre, de la gêne, des privations et des malheurs : une semblable alternative même ne me ferait point souscrire à un acte que je considère comme contraire à mon mandat, contraire à mon devoir, et que ma conscience me reprocherait à jamais.

De quoi s'agit-il? On vous propose, comme conditions de l'acceptation de S. A. R. le prince de Saxe-Cobourg, certains articles qui, dit-on, formeront les préliminaires d'un traité de paix, et l'on ajoute que ces articles seront considérés comme non avenus si le congrès les rejette en tout ou en partie. Ainsi il ne nous appartient point d'y apporter le plus léger changement, d'y faire la moindre modification; il nous faut ou les accepter ou les rejeter dans leur ensemble.

Eh bien, messieurs, en dépit des longues paraphrases que nous lisons dans le journal qui est l'organe du ministère (1), nous ne pouvons nous

(1) Il s'agit du *Moniteur Belge*. En effet, à cette époque, ce journal a publié un grand nombre d'articles politiques non

Digitized by Google

faire illusion : ces articles sont, à quelques variantes près dans les expressions, la répétition des dispositions du protocole du 20 janvier, protocole, du reste, qui n'est nullement anéanti, et pourrait encore être invoqué contre nous si on le trouvait bon. Comparez ces deux pièces et jugez (1).

Dans l'une comme dans l'autre on rétablit les limites de 1790. Dans l'une comme dans l'autre on méconnaît nos droits à conserver le Luxembourg; seulement les grandes puissances nous promettent leurs bons offices, pour que le *statu quo* soit maintenu *pendant le cours des négociations.* Dans l'une comme dans l'autre on stipule qu'il sera fait des échanges : par suite de la première, à la vérité, ces échanges devaient s'effectuer par les soins des puissances, tandis que l'autre statue qu'ils pourront se faire à l'amiable; mais l'article 17 ne nous laisse aucun doute sur leur intervention, dans le cas où, comme la chose est certaine, nous ne parviendrions pas à nous arranger; et pour cela il suffira de l'appel d'une des deux parties. Enfin, en attendant les échanges, et indépendamment des arrangements, on exige encore que nous commencions par évacuer réciproquement les territoires, villes et places auxquels nous n'aurions plus droit : et comme il en résulterait que Maestricht devrait nous être cédé pour moitié par les Hollandais, on a soin de mettre en doute un fait avéré, un fait historique, un fait connu de tout le monde, savoir, que les Provinces-Unies n'exerçaient pas seules la souveraineté dans la ville de Maestricht en 1790.

J'abandonne l'examen des autres articles qui vous sont proposés. De ceux dont je viens de vous rappeler le contenu, je tire la conséquence (sans parler du grand-duché de Luxembourg, dont les députés de cette province auront sans doute soin de vous entretenir), que l'on voudrait nous conduire à céder définitivement Maestricht à la Hollande, à lui restituer les communes du pays de généralité et bien particulièrement la ville et la forteresse de Venloo. Et l'on pourrait penser que moi, qui dois l'honneur de siéger parmi vous, à un arrondissement qui renferme cette ville de Venloo et onze des villages qu'on veut nous faire abandonner, je souscrirai à une semblable proposition! Non, messieurs, mille fois non : plutôt attirer sur ma tête tous les malheurs que quelques-uns de nous semblent redouter, que d'émettre un vote qui me dégraderait à mes propres yeux, et me rendrait méprisable vis-à-vis de mes commettants.

J'ai dit d'abord qu'on voulait nous conduire à renoncer à la ville de Maestricht. Pour vous en convaincre, messieurs, veuillez lire le cinquième des articles qui vous sont présentés, et vous rappeler ce que j'ai eu l'honneur de vous dire à cet égard, il y a près d'un mois. La rédaction seule de cet article doit même suffire, ce me semble, pour ouvrir les yeux à ceux qui chercheraient à s'aveugler encore, pour leur faire voir ce qu'ils

signés, mais qui étaient de M. Nothomb. Nous avons reproduit plus haut un de ces articles (voir page 380, en note); nous en donnons ici un deuxième qui se trouve dans le n° du 2 juillet :

« On cherche à accréditer dans le public l'opinion que le congrès est appelé à voter l'abandon immédiat et irrévocable du Luxembourg et de la totalité du Limbourg, et à imposer au pays une part dans des dettes qui lui sont étrangères ; cette opinion est fausse, et c'est l'expression la plus douce que nous puissions employer pour la qualifier. Pour reconnaître l'erreur, il suffit de comparer entre eux le texte des protocoles et celui du traité qui nous est proposé ; il ne faut avoir que des yeux pour cela.

» Il ne s'agit pas de l'abandon du Luxembourg, puisque la décision première qui nous enlevait cette province, et qui nous enjoignait de l'évacuer, est révoquée, que le litige est renouvelé, que notre possession de fait est garantie, que la *non-évacuation* est stipulée.

» Il ne s'agit pas de l'abandon de la totalité du Limbourg, puisque, de l'aveu même des journaux qui nous combattent, cette province nous reviendra probablement en entier par l'échange des enclaves dont il est historiquement impossible de nier l'existence.

» Il ne s'agit pas de nous imposer une part des dettes d'autrui, puisque le traité porte de la manière la plus claire que chaque pays reprendra ses anciennes dettes propres.

« Une discussion solennelle vient de s'ouvrir; jamais question plus grave n'a été agitée en Belgique ; la question de la royauté même n'est que secondaire à côté de celle-ci. Il s'agit de savoir *si la Belgique se constituera ou non?* Car, qu'on ne se le dissimule pas, au delà du rejet des propositions de la conférence, il y a l'impossibilité de solution, le néant.

» Si l'on avait dit il y a trois mois : « L'Europe légitimera » votre révolution, les puissances reconnaîtront votre indé» pendance et le roi de votre choix ; mais vous renoncerez » au droit que pourrait donner la conquête; vous restituerez » à la Hollande des territoires qui lui appartenaient avant » l'union, sous la perspective toutefois de les récupérer au » moyen d'échanges ; par cet arrangement vous compromet» tez, en définitive et au *pis aller*, une ville de sept mille ha» bitants qui forme un point avancé dans le territoire voisin, » ce langage eût été traité de chimérique. Aujourd'hui c'est une réalité. Il est en notre pouvoir de clore notre révolution, non en sacrifiant honteusement deux provinces, mais en restituant *provisoirement et sauf échange*, un sixième de province ; de prendre place au milieu des États constitués, de permettre aux industriels de rouvrir leurs fabriques, aux ouvriers d'y rentrer; il est en notre pouvoir de mettre un terme à tous les embarras, à toutes les incertitudes qui travaillent la Belgique, la France, et toute cette partie de l'Europe ; d'arrêter cette vaste agitation qui menace tous les droits publics et privés ; car, qu'on y songe bien, la révolution a tout obtenu en France et ici : si elle fait un pas de plus, ce sera pour porter la main sur la monarchie héréditaire et sur la propriété héréditaire. C'est une belle et grande mission qui est dévolue au congrès belge; il va peut-être prononcer sur l'avenir de l'humanité. »

(1) Voir *Pièces justificatives*, nos 155 et 203.

Digitized by Google

ont à attendre. Je vous l'ai fait remarquer, on ne craint pas d'y énoncer comme fort douteux, comme devant être prouvé par nous, un fait, qui, comme vous l'a dit M. le ministre des affaires étrangères lui-même, est absolument incontestable, est tellement connu de tout le monde, que, pour l'ignorer, *il faut ne pas avoir la plus légère notion d'histoire.* Vous savez ce que m'a répondu M. le ministre, quand, dans un comité qui n'a eu de secret que le nom, je lui ai objecté la bizarre contradiction qui existait entre ses paroles et le langage de la conférence. « Walter Scott, a-t-il dit, s'est bien trompé aussi dans un de ses romans, au sujet de notre pays, puisqu'il a fait parler le flamand aux Liégeois, du temps de Louis XI. » Vous ne vous attendiez pas plus que moi, messieurs, à voir comparer les membres de la conférence à un écrivain de romans : sortie de toute autre bouche, cette comparaison eût été prise pour une piquante et amère satire ; chez M. le ministre, c'était, je suppose, une distraction ; *aliquando bonus dormitat Homerus :* le fait est qu'il lui eût été impossible de donner une bonne réponse, car n'oubliez pas qu'il y a si peu ignorance de la part de la conférence, que, depuis plus de six mois, tous les envoyés qui se sont succédé à Londres ont répété à satiété tout ce qui est relatif à la souveraineté mixte de Maestricht, qu'il en est parlé dans bien des traités, connus du plus mince diplomate, et que ces traités ont d'ailleurs été depuis peu répétés par tous les journaux. S'il n'y a pas ignorance, qu'y a-t-il donc? je vous l'ai dit avant-hier, je me dispenserai de le répéter.

Du reste, tous les actes qu'exerce journellement à Maestricht le gouvernement hollandais, prouvent à l'évidence son intention bien formelle de ne jamais y renoncer en tout ou en partie.

Je continue, et je dis qu'on veut nous faire restituer à la Hollande toutes les communes du pays de généralité, sauf à être échangées plus tard en partie contre un territoire équivalent. L'article 6, que nous devons adopter tel qu'il est, nous en impose l'obligation, et ce indépendamment des arrangements à conclure ultérieurement. Tout commentaire à cet égard est tellement superflu, qu'il pourrait être regardé comme ridicule. Je ne ferai qu'une observation, c'est que les habitants de ces communes se sont toujours conduits de la manière la plus noble et la plus honorable, et que, quand l'occasion s'en est présentée, ils ont fait preuve de dévouement et de patriotisme.

J'arrive à ce qui concerne la ville de Venloo, dont les habitants sont destinés à être les premières victimes de votre résolution, car, sans contredit, elle appartenait à la Hollande en 1790. Avant cependant que vous preniez votre décision, c'est pour moi un devoir de vous répéter quelle a été notre conduite vis-à-vis des Venlonais, quelle a été la leur à notre égard.

Occupée par une garnison hollandaise, qui s'était renforcée d'un certain nombre de douaniers organisés en compagnie, la ville de Venloo a dû rester inactive, pendant les premiers temps de notre révolution, tout en manifestant secrètement le désir de faire bientôt cause commune avec nous. Il était pour nous d'une extrême importance de la posséder, parce que c'était le seul point militaire que nous pussions occuper entre Maestricht et Nimègue, et que, sans cela, nous laissions les Hollandais, pour ainsi dire, maîtres chez nous d'un territoire de vingt-deux lieues de long.

Après la prise d'Anvers, le gouvernement, qui n'avait encore que bien peu de troupes à sa disposition, adressa une proclamation aux habitants, ainsi qu'à ceux de Maestricht, pour les engager à imiter les Anversois, à chasser leur garnison, à épouser la cause des Belges. Je remplissais alors provisoirement les fonctions de commissaire de district dans l'arrondissement de Ruremonde, fonctions que j'avais acceptées à la sollicitation du gouvernement, non sans quelque répugnance, puisqu'elles me détournaient du genre d'études et d'occupations auquel je me suis par goût dévoué depuis près de quatorze ans. Je fus chargé d'introduire cette proclamation, je le fis. Les Venlonais, Belges de cœur, ne furent pas sourds à la voix du gouvernement, qu'ils regardaient comme l'organe de la nation. Une simple démonstration fut faite par un petit corps d'armée, et, grâce à leur courage, grâce à leur patriotisme, les portes furent immédiatement ouvertes, et la garnison tout entière fut faite prisonnière, sans en excepter un seul homme.

Et c'est cette même ville, messieurs, que vous allez livrer à ceux dont vous l'avez engagée à secouer le joug! Si vous ne vouliez pas protéger ses habitants, les traiter comme des frères, pourquoi donc les invitiez-vous si instamment à faire cause commune avec vous? Pourquoi les poussiez-vous à exposer leur vie, à compromettre leur avenir? Était-ce donc un piége que vous leur tendiez pour les rendre, quand ils ne vous seraient plus aussi nécessaires, victimes de leur bonne foi et de leur confiance, pour les livrer, pour ainsi dire, en holocauste? Ah! si vous vouliez les abandonner un jour, que ne les laissiez-vous en repos; sans vos instances, ils eussent peut-être supporté patiemment la domination hollandaise. Et quelle conduite pensez-vous que tiendront à leur égard les

Digitized by Google

maîtres auxquels vous les rendez? oublieront-ils l'affront sanglant, le tort incontestable qui leur a été fait dans votre intérêt? Plusieurs fois le nom des habitants de Venloo a retenti avec éloge dans cette enceinte; chaque parole prononcée à leur avantage aura empiré leur sort, ce sera un nouveau grief à leur charge. J'en appelle à tout ce qu'il y a ici de cœurs généreux; qu'ils me répondent: Pensent-ils que nous puissions ainsi renier d'aussi dignes concitoyens?

Mais, dit-on, il y aura des échanges, et l'on fera en sorte que Venloo y soit compris. J'ignore si une assurance de cette nature fera fortune auprès de quelques-uns de vous, messieurs; à coup sûr ce ne sera pas auprès de moi. J'ai une conviction tellement intime, qu'elle équivaut à une certitude, que Venloo une fois rendu aux Hollandais, ne nous sera par eux restitué à aucun prix. J'en ai leur intérêt pour garant; je l'ai prouvé à une époque où quelques personnes m'ont même, assez mal à propos, reproché d'avoir éclairé les Hollandais sur leurs intérêts, comme s'ils m'avaient attendu pour les bien apprécier.

Il y aura des échanges, oui: mais ils ne serviront à nous rendre ni Maestricht ni Venloo; ils se borneront à l'abandon de la part de la Hollande, de celles des communes du pays de généralité qui ne lui sont d'aucune utilité, celles, par exemple, situées dans l'arrondissement de Hasselt, ou de ce côté-ci de Maestricht, et ce contre des communes plus rapprochées de la Hollande, c'est-à-dire, entre autres, celles situées entre Venloo et Nimègue. Mais, pour ma part, je ne veux pas plus de cet arrangement que de celui qu'on nous présente aujourd'hui; car si c'est une injustice d'abandonner des communes de la province de Limbourg, uniquement parce que, passé quarante ans, elles étaient à la Hollande, c'en est une bien plus révoltante encore que de livrer contre leur gré des communes qui, dans aucun temps et à aucune époque, n'ont eu de rapports avec le gouvernement hollandais, et c'est à cette dernière classe qu'appartiennent celles dont je viens de parler.

Vous vous êtes si souvent récriés contre ce fatal système en vertu duquel on vend et l'on échange des hommes comme on ferait d'un objet de commerce; vous l'avez à tant de reprises différentes flétri d'une manière si énergique; je ne veux pas faire en petit ce que vous avez reproché aux souverains de l'Europe d'avoir fait en grand.

Quant à ce qui regarde le marquisat de Bergop-Zoom, la seigneurie de Ravenstein et les autres enclaves qu'on assure que nous possédons en Hollande, permettez-moi de ne pas exprimer mon opinion à cet égard; vous pourriez regarder comme une imprudence ce que je serais forcé de vous dire. Toujours est-il que de ce chef mes espérances se réduisent à rien ou à bien peu de chose.

Je passe aux objections que l'on peut m'opposer; je les examinerai brièvement.

Voici la première:

Mais les habitants du pays de généralité, ceux de Venloo nommément, ont-ils bien droit à être Belges? N'est-il pas juste de les rendre à la Hollande? car notre révolution ne peut nous donner droit à un accroissement de territoire au détriment des Hollandais; il faut qu'ils récupèrent les droits qu'ils avaient avant la réunion des deux anciennes parties du royaume, de manière qu'ils n'aient ni perdu ni gagné.

Vous me demandez si les habitants de Venloo ont droit à être Belges! Vous n'avez plus le droit, vous, de me faire cette question; il fallait la leur adresser avant de les engager à s'unir à vous, à vous aider à chasser les Hollandais. Eh! quand j'admettrais que la Hollande ne doit rien perdre de ce qu'elle possédait avant la réunion, eh bien, je dis que ses droits dans le Limbourg étaient si peu reconnus en 1814, époque à laquelle il faut nous reporter, que les généraux des puissances alliées et les commissaires qui gouvernaient la Belgique au nom de ces dernières, faisaient des proclamations et adressaient des circulaires aux anciennes communes hollandaises, pour leur défendre de reconnaître l'autorité du prince souverain.

Mais quelques personnes révoquent encore en doute, malgré l'évidence, le désir bien prononcé des habitants de ces communes de rester Belges. Je vous ai déjà parlé, messieurs, de leur conduite dans ces derniers temps. Voulez-vous d'autres preuves? parcourez les nombreuses pétitions que toutes vous ont adressées et qui sont couvertes d'une foule de signatures honorables. J'en prends une au hasard et j'y lis, entre autres:

« Nous déclarons en conséquence d'une ma-
» nière explicite et formelle, que nous abhorrons le
» joug de la Hollande, que notre désir ardent, que
» notre volonté expresse et ferme est de conti-
» nuer à faire partie intégrante de la Belgique;
» que nous considérerions comme une source inal-
» térable de malheurs sans fin toute disposition
» qui tenterait à démembrer une partie quelconque
» de la province de Limbourg au profit de la Hol-
» lande. Oui, ce serait un véritable attentat contre
» notre existence, et il est de votre devoir, mes-
» sieurs, d'en empêcher la perpétration. Pour-
» riez-vous jamais consentir à abandonner à la

Digitized by Google

» merci de nos ennemis mortels ceux qui, Belges » comme vous et comme les habitants des autres » provinces méridionales, ont avec eux les mêmes » mœurs, la même religion, les mêmes intérêts » commerciaux, politiques et moraux, qui sont, en » un mot, Belges comme vous, dignes d'en porter » le nom et d'en partager le bonheur.

» Séparés violemment de la Belgique, tous ces » intérêts seraient sacrifiés sans retour, et la posi- » tion des habitants de ces communes serait d'au- » tant plus insupportable, qu'ayant applaudi dès » l'origine aux principes salutaires de la révolution, » en ayant secondé les mouvements et suivi l'élan » avec le plus vif enthousiasme, s'étant soumis » avec confiance et sans arrière-pensée aucune au » gouvernement provisoire, ils se trouveraient d'un » côté froissés dans leurs sentiments les plus chers, » et de l'autre placés en butte et livrés pieds » et poings liés aux cruelles vengeances et aux » humiliations insultantes de ceux dont ils ont » secoué le joug avec empressement, et dont ils » abhorrent la présence et le contact.

» Oh! que serait terrible la première entrevue » qu'ils auraient avec leurs anciens maîtres! Oh! » que serait, etc., etc. »

Après cela, messieurs, le doute est-il encore permis?

On continue et l'on me dit : C'est un principe incontestable, qu'il faut toujours sacrifier la partie pour sauver le tout. Voyez cet homme blessé à la jambe ou au bras; si l'amputation est nécessaire pour la conservation de ses jours, hésite-t-il à y consentir?

D'abord je nie que, parce que nous aurons refusé de sacrifier une partie du territoire, nous soyons destinés à être victimes de notre décision; peut-être retarderons-nous un peu l'instant où nous pourrons-nous constituer définitivement; mais je suis loin de croire que nous nous mettions dans l'impossibilité de le faire jamais. Puis, celui qui sacrifie un de ses membres pour ne pas perdre la vie, use d'un droit incontestable, ne lèse personne, ne fait souffrir que lui; mais je conteste que, pour nous procurer un bien quelconque, nous puissions, contre leur volonté, sacrifier une partie de nos concitoyens, qui sont de la même famille que nous, mais ne nous appartiennent nullement.

Mais, ajoute-t-on, l'article 16 stipule : « Au- » cun habitant des villes, places et territoires ré- » ciproquement évacués, ne sera recherché, ni » inquiété pour sa conduite politique passée. » Messieurs, c'est là une de ces stipulations banales qu'on rencontre dans tous les traités, et l'on sait comment elle s'observe; cela veut dire que votre conduite politique passée ne peut donner lieu à aucune condamnation judiciaire; que vous ne serez de ce chef ni fusillé, ni pendu. Mais cette clause ne vous préservera pas des vexations, des humiliations de tout genre auxquelles auront recours contre vous des maîtres irrités qui jamais n'oublieront que vous les avez ignominieusement chassés, et profiteront de toutes les occasions d'exercer leur vengeance.

On parle, messieurs, d'indemnités à accorder aux habitants des communes cédées, qui pourraient ainsi venir s'établir en Belgique. Deux mots suffiront pour répondre. En admettant même qu'on vote une indemnité telle, qu'elle puisse compenser les intérêts matériels auxquels il faudra renoncer, on ne se décide pas si facilement, messieurs, à abandonner à jamais le lieu où l'on est né, où repose la cendre de ceux qui vous furent chers, où mille affections, mille souvenirs vous attachent. Ce sont là des biens qu'un peu d'or ne paye point.

Enfin, on m'objecte qu'en adoptant mon système, tout échange de territoire devient impossible. Messieurs, il arrive souvent que des échanges sont avantageux à toutes les parties, ou que du moins ils ne lèsent ouvertement les intérêts d'aucune : supposez, par exemple, un échange de quelques communes entre la France et la Belgique; dans ce cas je n'hésiterais pas à y consentir. Mais, je le répète, rendre des sujets à leurs anciens maîtres, contre lesquels ils se sont soulevés, en grande partie par suite de vos instigations, et autant dans votre intérêt que dans le leur, je n'y consentirai jamais.

J'en ai assez dit pour motiver mon vote; il sera affirmatif sur la question préalable, négatif sur la proposition principale, si cette question était rejetée. Vous pourrez, messieurs, ne pas partager ma manière de voir; aucun de vous, j'espère, ne me blâmera. Peut-être serais-je en droit de manifester quelques inquiétudes à cet égard, après l'article que j'ai lu aujourd'hui dans le journal qui, comme je l'ai dit, est l'organe avoué du ministère. Voici ce que contient cet article, extrait d'une autre feuille, mais inséré *à dessein* dans ce journal : « Nous prévoyons bien que le parti qui » doit nous livrer à la France, et les ambitieux qui » ne sont pas contents de la place que la révolu- » tion leur a assignée, vont faire un dernier effort » pour faire manquer la combinaison qui doit » nous sauver (1). » Je ne crois pas avoir jamais

(1) Article emprunté au *Courrier de la Meuse* par le *Moniteur Belge;* dans son numéro du 4 juillet 1831, ce der-

Digitized by Google

exprimé un grand désir de nous voir réunis à la France. Quant à l'autre classe dont parle le journal ministériel, je ne puis certes y appartenir : je déclare formellement n'avoir rien à espérer, ni à attendre; mon ambition est pleinement satisfaite, et si je faisais un retour sur moi-même, et si je consultais mes intérêts particuliers, je vous tiendrais un tout autre langage. Mais, chez moi, la conscience parle plus haut que l'intérêt ; c'est à sa voix seule que j'obéis : je n'ai point d'arrière-pensée.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Peut-être la majorité se prononcera-t-elle dans un sens contraire à mon opinion. Dans ce cas, je croirais mon mandat expiré, et force me serait de me retirer. Je ne le ferais point sans de vifs regrets; mais, messieurs, si vous pouvez vous décider à répudier une partie de mes commettants, je ne puis plus, moi, continuer à siéger au milieu de vous. Puissiez-vous alors n'avoir jamais à vous repentir d'avoir exercé, vis-à-vis de quelques-uns de vos concitoyens, un acte d'injustice, que peut-être un jour on invoquera contre vous! (*Applaudissements dans l'enceinte et aux tribunes*). (M. B., 4 juill.)

M. LECOCQ : Voici une de ces circonstances graves dans lesquelles on aime à raisonner son vote.

J'ai médité dans le cabinet sur les questions soumises, sur tout ce qui a été dit dans le comité général hier, et j'ai cru pouvoir asseoir une opinion première, sauf à la modifier, s'il y a lieu, d'après la discussion : j'ai l'honneur de vous la communiquer.

Je disais le 31 mai à cette tribune : « *L'honneur » national nous permet-il d'abandonner Maes- » tricht et Venloo? Venloo, qui nous a ouvert » ses portes, nous la livrerions à ses anciens » maîtres! non, nous ne nous entacherons pas » d'une pareille infamie!* »

Je disais le 3 juin, en me résumant : « Le prince » Léopold me paraît promettre tout ce que l'on » peut humainement espérer.

» Je vois dans la réalisation probable d'un » projet accessoire, les classes aisées de deux » grandes nations se donner rendez-vous sur le sol » heureux de la Belgique pour fraterniser et venir » y déverser périodiquement le superflu de leurs » richesses.

» *Je vois liberté, patrie, avenir, nationalité,* » *indépendance, honneur et prospérité publique.*

» *C'est dans ces douces illusions que je vote* » *pour le prince Léopold ; mais je sens le besoin* » *de le répéter aujourd'hui solennellement, ces* » *illusions tiennent à l'idée fixe de l'intégralité* » *du territoire ; que si l'avénement du roi ne* » *nous garantissait pas cette intégralité, alors,* » *homme toujours libre, je le répudierais.* »

Tel était alors mon langage.

Eh bien, les dernières propositions de la conférence me présentent-elles garantie de *l'intégralité du territoire belge?* Maestricht et Venloo nous sont-ils conservés ?

Telles sont les questions que nécessairement tout d'abord je dois me faire à moi-même.

En d'autres termes, ai-je la certitude morale de conserver le Luxembourg et le Limbourg, dans l'esprit des articles 3, 4 et 5 des préliminaires?... Oui, si je ne me trompe, et je ne balance pas à dire oui; car, restant entiers dans toutes nos prétentions, quant au Luxembourg, et obtenant, pour aider à vider la question du Limbourg, la reconnaissance de droits sur certains enclavements, nous considérerons ces enclavements comme pouvant nous servir de moyens d'échange, bien décidés toujours à ne point laisser entamer l'intégralité du territoire : ainsi donc, que l'on négocie à ce sujet ou que l'on guerroie, à coup sûr notre cause ne peut que gagner par l'avénement de Léopold au trône de la Belgique. Je me plais à le reconnaître, rien ne me paraît heureux pour nous comme l'arrivée du roi : les moyens physiques et moraux qu'il pourra employer et qu'il emploiera généreusement serviront puissamment les intérêts nationaux.

Mais je lis l'article 6, qui prescrit l'évacuation réciproque des territoires, villes et places, *indépendamment des arrangements relatifs aux échanges*, et je me demande s'il peut s'appliquer à une ville, à un territoire, faisant partie d'une province belge tout entière, depuis au moins 1815, à un territoire qui a fait sa révolution avec les autres provinces, à une ville qui nous a ouvert ses portes, à une ville qui a sa représentation au congrès !

Venloo ne peut pas plus être considérée comme conquête que toute autre place qui, un peu plus tôt ou un peu plus tard, a arboré le drapeau national.

J'admettrais qu'en exécution du principe consacré en l'article 1er, la possession définitive de Venloo pût rester en question pour, à la rigueur, devenir un objet d'échange, et entre-temps rester entre nos mains; mais puis-je consentir à l'évacuation provisoire d'une ville que l'honneur me fait un devoir de conserver à tout prix ?

Le mot *peut-être*, dont s'est servi avant-hier

nier journal a déclaré que cet article ne devait être appliqué ni à l'honorable orateur ni à ceux qui votaient comme lui.

Digitized by Google

l'honorable M. Nothomb en parlant de l'échange éventuel des enclavements respectifs; ce mot appliqué, dans mon imagination, à la ville de Venloo, me fortifierait dans l'opinion de ne rien abandonner provisoirement. Il nous souvient de l'armistice; il nous souvient de la levée du siége de Maestricht.

Voilà des scrupules, messieurs; et combien ne doivent-ils pas me dominer, moi personnellement qui, le 3 juin, ai déclaré solennellement dans le sein de cette assemblée que, nonobstant mon vote, *je répudierais celui qui en était l'objet si son avénement ne garantissait pas l'intégrité du territoire?* Puis-je reculer devant une pareille profession de foi, devant un tel précédent, tandis que les mêmes motifs déterminants existent?

Ici, messieurs, n'allez pas soupçonner en moi ce que l'on appelle une fausse honte : l'amour-propre ne me ferait pas tenir irrévocablement à une résolution première, si je trouvais de graves raisons d'intérêt général pour l'abandonner; mais je ne vois pas ici cette nécessité publique devant laquelle tout doit céder.

Certes, je sais tout ce que l'on peut dire en argumentant de la force des choses; je sais même tout ce que l'on pourrait dire pour colorer l'abandon d'un accessoire à l'effet de sauver le principal; je sais qu'en négociations diplomatiques, surtout, l'on ne peut pas toujours se renfermer rigoureusement dans le cercle des principes absolus; je sais que l'on ne peut vouloir tout obtenir d'un trait.

Aussi me résignerais-je pour le moment, quoi qu'il m'en coûtât, pour ajourner la question de la rive gauche de l'Escaut (question qui du reste ne tient pas à la constitution) à des temps où nos voisins eux-mêmes nous fourniront occasion d'y revenir.

Aussi adopterais-je encore, je le répète, le principe des préliminaires, si le *statu quo*, que je considère *comme consacré* pour le Luxembourg, pouvait s'appliquer à toutes les parties du Limbourg que nous occupons : je dis *comme consacré*, car l'on ne veut rien changer à mes yeux et l'on ne peut rien changer à l'état des choses dans le Luxembourg : je ne crois pas, moi, comme le croyait hier un honorable membre, qu'il s'agisse de détacher le Luxembourg de la Belgique; il ne s'agit que de séparer la question du Luxembourg de la question des autres parties de la Belgique, et cela par la raison bien simple que cette province se trouve, par notre constitution même, avoir des rapports politiques tout particuliers.

Ah! combien il m'en coûterait de devoir prononcer un vote négatif, alors que tant d'articles me paraissent d'une nature acceptable, alors que je vois certaines dispositions si heureuses pour ma patrie!

Impossible que la bonne foi ne se plaise pas à reconnaître un changement du tout au tout dans la question primitive de la dette : associés, nous payons ce que nous devions chacun réciproquement avant l'association, et nous divisons dans une juste proportion ce qui avait été contracté en commun, restant maîtres de contredire : quoi de plus naturel?

Les dispositions de l'article 3 n'inspirent peut-être pas assez de confiance à plusieurs de nos honorables collègues, pour la conservation du Luxembourg; et moi je demande si l'on peut raisonnablement supposer que le prince Léopold se prêterait à une vile mystification? Ne sait-il pas déjà que sans le Luxembourg la Belgique est mutilée; roi, il défendra le Luxembourg et le Limbourg, ce sont les degrés du nouveau trône.

Ou je comprends bien mal les articles 9 et 10, ou la neutralité, telle qu'elle y est caractérisée, ne blesse aucunement l'honneur national, puisque nous sommes toujours maîtres de venger nos propres intérêts; tandis que cette neutralité réalise, tout au profit de nos belles provinces, des vœux exprimés depuis des siècles, chaque fois que la guerre éclatait entre les grandes puissances de l'Europe : quelle riche et séduisante perspective, en effet, que la Belgique neutre et respectée entre les armées belligérantes de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France!..... La Belgique, si productive, devenant, par les circonstances, un magasin général d'approvisionnement; fournissant à tous, recevant de toutes parts, et jouissant, malgré l'orage qui gronde à ses frontières, du bonheur d'un temps serein et du calme de la paix.

Enfin notre place est marquée dans la grande famille européenne; l'on nous y convie, et nous pouvons y figurer avec orgueil. Constitués, reconnus indépendants et libres, après neuf mois seulement de révolution, nous présentons à l'univers un grand miracle politique; nous formons déjà, et à tout événement, une puissance d'un rang respectable. Et que sera-ce alors que les destins se trouveront tous accomplis pour notre heureuse patrie? alors que nous verrons nos limites s'étendre jusqu'aux points marqués par la nécessité de nous rendre assez forts pour bien remplir la noble tâche que la diplomatie nous assigne : celle d'affermir l'équilibre politique? oui, car un jour on voudra les moyens après avoir voulu la fin.

Mais aujourd'hui, pourquoi faut-il qu'une telle somme de bonheur doive être achetée par un acte

Digitized by Google

que je n'ose caractériser ici? Pourquoi faut-il que l'on n'ait pas pu faire comprendre au prince qui vient s'asseoir sur le trône de Philippe le Bon et de Charles-Quint, que l'esprit national répugnerait invinciblement à une mesure de lâcheté! Ce prince, que l'on dit si magnanime, eût employé toute son influence à l'effet d'obtenir au moins le *statu quo* pour une ville deux fois belge! Nos cœurs se crispent à la pensée de Venloo; nous nous sentons humiliés : eh! n'entendez-vous pas déjà les cris accusateurs d'une population de frères, livrés pieds et poings liés? Ces cris nous poursuivraient; ils empoisonneraient tout le bien-être matériel que peuvent d'ailleurs nous promettre les préliminaires de Londres.

J'ai entendu contester nos droits sur ce territoire. Eh! messieurs, nous avons ici bien autre chose que des droits, nous avons des devoirs.

Il m'était venu aussi dans la pensée d'offrir à ces frères sacrifiés sur l'autel de la patrie, toutes les indemnités propres à consoler peut-être; d'offrir même la construction, sur le territoire belge, d'une seconde Venloo; mais cette combinaison serait-elle satisfactoire? La nation l'agréerait-elle comme œuvre sienne? L'éloquence de cœur de l'honorable M. Jaminé vous a répondu hier, et M. Henri de Brouckere aujourd'hui. Quant à moi, messieurs, je vois d'une part, je l'avoue, des avantages immenses, assurés, garantis, et la guerre évitée; mais, d'autre part, des obligations de conscience! des devoirs de famille! des devoirs fraternels et d'honneur!.... L'honneur! ce mot sacré ne s'explique pas; quand on croit devoir l'expliquer, c'est qu'il y a déjà atteinte. L'honneur! Hier, un orateur a fait une allusion que j'accepte; je l'en remercie : oui, c'est moi qui ai dit que *la perte de l'honneur pour une nation, c'est la mort.* Ce que j'ai dit alors, je le tiens pour bien dit; je le répète aujourd'hui : ce que je pensais alors, je le pense encore maintenant, et cette vérité *culminante* sera toujours ma règle de conduite.

Je conclus en demandant quel inconvénient il y aurait à adopter les préliminaires, comme bases de négociations avec la Hollande, avec son roi et avec la confédération germanique, sous la modification de l'article 6, en ce sens qu'il ne serait pas applicable au Limbourg et qu'ainsi nous n'évacuerons pas Venloo.

De cette seule modification ne peuvent résulter rupture et guerre : la conférence est encore là, elle attend notre réponse, et, si elle n'a pas cru s'humilier en revenant, malgré les protocoles, à un tout autre langage, à d'autres propositions, certes elle ne se croira pas humiliée en accédant à une modification unique, dirigée qu'elle sera sans doute, cette conférence, par des considérations de salut européen.

Ainsi toutes les parties se trouveront avoir noblement composé et transigé; et, fier d'un tel succès, je ne croirai pas, avec un honorable orateur, revenir contre tout ce qui a été fait depuis neuf mois.

Non : nous aurons satisfait au premier de nos besoins politiques, au plus urgent, en sortant du provisoire pour nous constituer définitivement; le temps fera le reste : le roi arrivera; il pourra prêter son serment, et nous lui confierons nos destinées sous les obligations de la charte.

Et vous, honorables collègues, qui, dans l'exaltation de sentiments tout patriotiques, croyez devoir immédiatement recourir aux armes; écoutez, je vous en conjure, des juges que vous ne pouvez récuser, des hommes qui ne connaissent que l'honneur, qui sont tout honneur; écoutez ces braves des braves, ces Polonais enfin, nom qui n'a plus besoin d'épithète, il est fait pour en servir aux autres; écoutez-les donc; ils vous disent, ils vous crient : « Belges, constituez-vous, constituez-» vous sans délai! Belges, vous avez assez fait » pour le moment; vous avez assez fait pour votre » patrie : permettez que deux grandes et généreuses puissances accourent à notre secours; » accourez-y aussi, et vous fortifierez votre cause » en servant la nôtre : Belges, venez sur les rives » de la Vistule unir votre noble lion à notre aigle » blanc, venez maintenant vaincre avec nous et » encore pour vous! » J'ai dit. (C., supp., 3 juill.)

M. VAN HOOMBROUCK DE HOOREGHEM : Messieurs, l'article 1er de la constitution désigne les provinces dont, à l'avenir, doit se composer le territoire de la Belgique; vous les connaissez.

L'article 3, après cela, s'exprime ainsi : « Les » limites de l'État, des provinces et des communes » ne peuvent être changées que par une loi. »

Vous avez donc prévu le cas, messieurs, où il pourrait convenir ou être nécessaire de changer les limites de l'État par une loi; votre qualité de pouvoir constituant vous en donne incontestablement le droit, et surtout lorsque vous ne pouvez encore vous dire que vous êtes définitivement constitués.

C'est donc, selon moi, étrangement abuser des mots que d'attacher le vernis du déshonneur à un acte que vous proposerait un de vos membres, dans les limites de cette constitution qui, seule, doit être la règle de votre vie politique.

C'est aussi abuser des termes que de prétendre, comme l'a fait hier un honorable membre de cette assemblée, que l'application pratique de l'article 3

Digitized by Google

précité, à la circonstance grave où se trouve la Belgique, entraînerait, de nécessité rigoureuse, l'abdication des fonctions éminentes que, dans votre sagesse, vous avez déférées à celui de vos collègues que vous en avez jugé le plus digne.

Je ne vois donc nullement qu'en prononçant les paroles sacramentelles qui suivent : *Je jure d'observer la constitution et les lois du peuple belge, de maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire;* ni le vénérable chef provisoire que vous vous êtes donné, ni le chef définitif que vous vous donnerez, ne se prêteraient, comme on l'a prétendu, à une violation de votre constitution en concourant à réaliser l'objet de son article 3.

Ces observations si simples me semblent devoir mettre à l'aise aussi tout membre de cette assemblée, qui, tout en respectant, comme de droit et de raison, toute opinion opposée à la sienne, vous proposerait, dans un intérêt bien entendu, et je dirai indispensable, une dérogation, dût-elle concerner une province entière, à l'article 1er de votre constitution.

Un acte que la loi autorise, et que justifierait l'impérieuse nécessité sagement prévue par elle, ne peut donc jamais devenir un titre à déshonneur pour celui qui, avec une intention droite, en soumettrait l'adoption à votre sanction. Je pense, moi, que le déshonneur appartient tout entier à celui, parmi nous, qui, lié par un vote prononcé à la presque unanimité, s'isolerait de ses collègues, pour faire prévaloir par tous moyens, à tous risques et périls, un système que je nommerai antinational, puisque vous l'auriez antérieurement solennellement rejeté, et qu'en vous seuls, réunis en congrès, réside le pouvoir constituant.

Ces observations me semblent acquérir une nouvelle force lorsque je considère que la portion du territoire objet de la négociation proposée, et des échanges qui pourront en résulter, ne vous appartient pas et ne vous a jamais appartenu : car vous n'avez sans doute pas l'intention, messieurs, d'exhumer la mémoire, ni d'adopter l'exemple de cette célèbre chambre ardente de Louis XIV : il est rapporté que ce prince avait une armée prête à envahir sucessivement, en son nom, les provinces et territoires limitrophes à son royaume, sur lesquels ce prétendu tribunal de sa création entendait et déclarait par des arrêts solennels lui reconnaître des droits.

Le résultat de ces honteuses spoliations vous est connu; l'histoire est là pour vous dire qu'une coalition générale de l'Europe s'est élevée contre l'imprudent monarque, et que la fin de son règne a été marquée, malgré ses innombrables armées et le courage français, par l'humiliation que lui ont imposée les alliés ses ennemis, de promettre de leur procurer de l'argent pour les aider à ôter la couronne d'Espagne à son petit-fils.

Pardon, messieurs, de cette petite digression historique, elle m'a semblé se rattacher à mon sujet.

Je rentre dans la question du rejet ou de l'acceptation des dix-huit articles du traité qui vous est proposé.

D'après les observations par lesquelles j'ai débuté dans cette tribune, je me crois autorisé, messieurs, à vous présenter cette question sous tout autre point de vue que celui de l'honneur national; je l'envisagerai dans ses conséquences matérielles.

Les partisans du rejet ne peuvent disconvenir que ce rejet n'entraîne inévitablement la guerre, car eux-mêmes ils l'appuient du cri *aux armes!* J'admets leur opinion que nous n'aurions à combattre que la Hollande seule : ce serait par trop fort d'adresser aussi le cartel à la Prusse et aux autres.

J'admets aussi que nous avons en troupes bien exercées, disciplinées et toutes dévouées, soixante mille hommes, guidés par des chefs sûrs et expérimentés; que nous avons un bon matériel de campagne et nos magasins bien fournis. Voilà, je pense, une assez large concession. Examinons maintenant la carte du pays que nous voulons envahir : avez-vous compté les forteresses que vous avez à prendre? le nombre et la largeur des rivières que vous avez à franchir, et celui des combats que vous aurez à livrer avant de pénétrer dans le cœur de ce pays? Nos villes belges ont déployé un courage admirable pour se défendre, les barricades et le dévouement héroïque de leurs habitants ont seuls fait les frais de cette noble et utile résistance.

Mais les Hollandais ont aussi le foyer domestique à protéger; ils ont leurs remparts, leurs fossés de circonvallation, une artillerie réputée la plus belle de l'Europe, qui en défendent les approches; ils appellent les inondations à leur secours. Aujourd'hui encore et depuis huit mois, ils vous bravent derrière les bassins de la citadelle d'Anvers.

En cas de nouvelle agression, même sur tout autre point, ils menacent de réduire en cendre cette belle cité, et ce que déjà ils ont fait vous répond de ce qu'ils feront encore! Et à propos d'Anvers, et puisqu'on nous parle de patriotisme et d'honneur, y en a-t-il, messieurs, à ne pas craindre de compromettre et de sacrifier même l'existence d'une population de soixante et dix à

Digitized by Google

quatre-vingt mille âmes dont se compose cette ville; la conservation du port le plus beau, le plus commode, le plus sûr de l'Europe; des bassins, des écluses, des chantiers, des magasins et maisons construites à neuf, dont la dépense en constructions dépasse les 150,000,000 de francs; d'une ville dont les débouchés, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de nos provinces, assurent à vos produits territoriaux et manufacturiers un écoulement indispensable et toujours constant?

Et à quel effet pareils sacrifices? Pour conserver le nom de Belge à une fraction de province, le sixième de sa circonscription, qui n'appartenait pas à la Belgique, mais qui néanmoins, ayant concouru à notre émancipation, a des titres à notre sollicitude, et que nous sauverons, j'espère, quoi qu'il nous en coûte, par des échanges ou à prix d'or et d'impôts les plus onéreux.

Ah! messieurs, lorsqu'à pareilles conditions, j'aurai ainsi sauvé Anvers et le Limbourg, et qu'en même temps j'aurai épargné à ma patrie les horreurs d'une guerre peut-être générale; lorsqu'en m'imposant des privations et des efforts qui atteignent l'essence de ma fortune, j'aurai assuré à la Belgique le maintien de cette constitution, la sauvegarde de toutes ses libertés, constitution et libertés qu'une guerre aveuglément entreprise non-seulement mettrait en péril imminent, mais nous conduirait, avec les territoires et les hommes que nous voulons sauver, à une humiliante et désastreuse restauration; loin de moi alors, messieurs, de craindre de voir réaliser cette étrange et emphatique prophétie et le balbutiement de ces mots : *Il a été membre du congrès, il a trafiqué de l'existence de ses concitoyens, il les a remis à leur ancien bourreau!* Non, messieurs, à tout jamais non! tel ne sera pas le prix d'un dévouement désintéressé, non interrompu pendant l'espace de dix grands mois. Pareille ingratitude n'est ni dans le cœur, ni dans le sens droit du vrai Belge; celui-ci dira à ses enfants : Voilà le membre du congrès qui nous a préservé de l'anarchie qui en juin 1831 déjà nous montrait sa tête hideuse; voilà celui qui par son vote courageux a concouru, à travers les sifflets, les vociférations, les huées d'une populace égarée ou payée, à éloigner de son pays les dévastations, les pillages, le viol, l'incendie et les assassinats, l'affreux cortége d'une guerre dont les téméraires provocateurs ne voyaient eux-mêmes ni l'issue ni le terme; voilà enfin celui qui a arrêté à nos frontières les armées étrangères prêtes à nous envahir, à nous démembrer, à nous accabler, à nous ravir à jamais le nom de Belge. Rappellerai-je ici les contributions militaires imposées en juillet 1794 à la seule ville de Gand par l'armée française libératrice; elle s'annonçait ainsi : Sept millions de francs à payer en trois fois vingt-quatre heures. Tel individu, taxé 50,000 francs, après avoir payé cette somme, n'en fut pas moins enlevé à sa femme et ses enfants, conduit et retenu dans la citadelle d'Amiens pendant les quatre grands mois de l'hiver 1794 et 1795, avec deux mille prisonniers anglais. Et cela pour répondre du payement du restant des 7,000,000. Voilà, messieurs, entre cent autres, les doux fruits d'une invasion : je sais qu'il y en a, et non loin de nous, qui ne la craignent pas; je dois croire qu'une somme de 50,000 francs est minime pour eux : leurs bons et nombreux amis sont là pour les aider..... Je voterai pour l'acceptation des préliminaires qui nous sont proposés; ils nous assurent, pour la guerre comme pour la paix, une bannière de ralliement, et les bénédictions des vrais amis de leur patrie. (M. B., supp., 5 juill.)

M. HELIAS D'HUDDEGHEM : Messieurs, si le ministère, abordant franchement la question, mesurant d'un regard ferme et assuré toutes les conséquences et toutes les nécessités de la révolution de septembre, venait nous dire que nous ne finirons jamais notre révolution tant et aussi longtemps que nous laisserons la diplomatie de la Sainte-Alliance arranger nos affaires, je verrais dans cette conduite du dévouement, de l'énergie; je verrais des hommes à la hauteur des circonstances, et dignes, par la fermeté et l'étendue de leurs vues politiques, de la confiance de la nation : mais telle n'est ni la marche, ni l'attitude du ministère.

C'est après huit mois d'hésitations, de faiblesses, de tergiversations, que le ministère, se couvrant de la non-responsabilité de deux membres du congrès, vient soumettre à notre assemblée l'acceptation de dix-huit articles que la conférence de Londres lui propose. Et pourquoi? Pour conserver à peu près la même attitude, je le dis à regret, et pour flotter encore d'incertitude en incertitude. Messieurs, mon devoir, comme député de la nation, est de m'expliquer sans aucune réserve. Dans les circonstances présentes, le refus à l'adoption des articles proposés est une chose grave, je le sais; je demande au congrès la permission de lui expliquer les motifs que j'ai d'appuyer la question préalable. Je le ferai sans déguisement, et dans le simple langage de la franchise et de la conviction.

Messieurs, il est triste de devoir vous rappeler le passé: lorsqu'il s'agissait, le 31 de mai, de l'é-

Digitized by Google

lection du prince de Saxe-Cobourg, je vous disais qu'en procédant de suite à l'élection, nous placions Son Altesse Royale et nous-mêmes dans une fausse position, puisque les commissaires envoyés à Londres nous assuraient que le prince *voulait, non la Belgique des protocoles, mais la Belgique de la constitution belge;* qu'ainsi le prince, d'après son aveu, ne voulait jurer notre constitution aussi longtemps que nos limites ne fussent réglées; le décret que nous avons porté le 4 juin dernier établit bien positivement que le prince ne prendra possession du trône qu'après avoir prêté le serment de maintenir la constitution et l'intégrité du territoire, c'est-à-dire d'après l'article 1^er^ de la constitution, l'intégrité des provinces de Flandre, du Limbourg et du Luxembourg.

Il est bon de rappeler que la grande majorité de cette assemblée a déjà juré le maintien de la constitution et ainsi de l'intégrité du territoire.

Maintenant pouvons-nous nous occuper des dix-huit articles que la conférence nous propose, là où, par l'article 3, le Luxembourg nous est contesté, par l'article 4, une partie de la province de Limbourg et la rive gauche de l'Escaut?

Non, messieurs; je vous dirai avec M. le ministre des affaires étrangères, lors du rapport fait le 18 mai dernier, quand il se justifia de l'accusation d'avoir proposé le 11 avril, quelques jours avant le départ de nos commissaires pour Londres, de modifier la constitution, notamment dans les dispositions relatives au serment du roi et à l'étendue territoriale de la Belgique, « que ce serait là non-» seulement une mauvaise action, mais encore » une absurdité! »

Lors de la discussion sur l'article 3 du décret, proposé par trois de nos honorables collègues, qui stipulait que, sans préjudice à la souveraineté, il fût mis *temporairement* dans la forteresse de Maestricht une garnison étrangère, combien cet article n'a-t-il pas été vivement combattu! et après une longue discussion dans laquelle l'honorable M. Van de Weyer rappela une note verbale du comité diplomatique du 3 janvier 1831, contenant une protestation contre le renouvellement du système de 1814 et 1815, M. Van de Weyer nous lut entre autres le passage suivant : « Les » commissaires envoyés à Londres sont munis » d'instructions suffisantes pour être entendus sur » toutes les affaires de la Belgique, et ils ne pour-» ront laisser ignorer à la conférence que, dans les » circonstances imminentes où se trouve le peuple » belge, il paraîtra sans doute impossible que la » Belgique constitue un État indépendant, sans la » garantie immédiate de la liberté de l'*Escaut, de* » *la possession de la rive gauche de ce fleuve, de* » *la province de Limbourg en entier, et du grand-*» *duché de Luxembourg.* »

Vous n'avez pas oublié, messieurs, qu'après un appel nominal chaudement réclamé, tous les membres du congrès national, les ministres qui sont en même temps députés y compris, rejetèrent l'article 3 du décret relatif aux négociations. Serait-il possible que ce qui fut rejeté il y a trois semaines à l'unanimité, passât aujourd'hui à la majorité? cette contradiction serait trop forte, je ne la crains pas.

Messieurs, l'on vous a dit à satiété que les dix-huit articles en question contiennent en substance le protocole du 22 janvier, sauf néanmoins que nous sommes renvoyés à terminer nos affaires avec le roi de Hollande; ainsi, à quoi bon nous occuper de la question de l'acceptation des propositions de la conférence; si nous déclarons accepter les propositions, nous reconnaissons les prétentions du roi de Hollande sur le Luxembourg, une partie du Limbourg et la rive gauche de l'Escaut! N'est-ce pas une mystification de la part de la conférence de nous renvoyer en ces termes à traiter avec le roi de Hollande?

Il me paraît que nous devons dès à présent donner un démenti formel au roi de Hollande qu'il aurait des droits quelconques à la province de Luxembourg, à Maestricht et à la rive gauche de l'Escaut.

Messieurs, ne perdez pas de vue votre décret du 1^er^ février, contenant protestation contre le protocole des cinq grandes puissances, du 20 janvier 1831. Nous avions alors le courage de dire aux grandes puissances que le grand-duché de Luxembourg, le Limbourg et la rive gauche de l'Escaut avaient appartenu à l'ancienne Belgique, et s'étaient spontanément associés à la révolution belge de 1830; qu'en 1795 et postérieurement, la Hollande avait fait cession de la rive gauche de l'Escaut et de ses droits dans le Limbourg, contre des possessions dont elle jouit actuellement et qui appartenaient à l'ancienne Belgique.

Et certes, il appartient aux seuls Luxembourgeois et Limbourgeois de prononcer sur leur sort, à moins que, par une inexplicable contradiction, on n'entende leur refuser un droit que la conférence ne refuse pas jusqu'à présent aux autres Belges, celui de secouer le joug; car si les Belges sont rentrés dans le premier droit, et qu'ils aient pu reprendre la couronne et la donner à un autre qui en fera meilleur usage, pourquoi refuserait-on ce droit aux habitants du Limbourg et du Luxembourg? Tout au plus le roi de Hollande pourrait-il

Digitized by Google

intervenir en dénonçant la fin de l'armistice. Mais au lieu de redouter de sa part une telle détermination, les Belges doivent la désirer : cet armistice est la cause première de leurs souffrances.

Si au jour où il leur fut proposé ils eussent dédaigneusement rejeté le *juste milieu*, le problème de leur indépendance serait aujourd'hui heureusement résolu.

La conférence, dit-on, a enfin reconnu que son rôle est celui de médiateur, ce ne sont plus des lois qu'elle dicte à la Belgique. Eh! messieurs, les Belges, qu'ont-ils gagné à une autre époque par une pareille médiation? Joués alors comme ils le sont aujourd'hui par la diplomatie, depuis 1790 jusqu'au mois de juillet, on insinua aux Belges qu'ils n'avaient d'autre planche de salut que le retour sous leurs anciens maîtres, en rétablissant toutefois *la joyeuse entrée*. Alors aussi le peuple cria à la trahison; mais la restauration succéda à la révolution, sans que le peuple eût retiré aucun avantage de sa révolution et de son sang versé.

Que cette leçon serve aujourd'hui au peuple, et à notre diplomatie, qui se laisse mener et nous mène à son tour!

Des griefs nombreux existaient contre le gouvernement du roi Guillaume, on en demanda le redressement : quelques-uns même de nos honorables collègues se distinguèrent à cette occasion pour appuyer cette demande; mais ils firent en vain retentir leur voix aux États-Généraux. A la cour comme en province, les serviles et les suppôts de Van Maanen leur prodiguèrent les plus vils sarcasmes : *ils n'étaient que des jacobins*. Oui messieurs, je l'ai entendu répéter maintes fois.

Les masses s'indignèrent du peu de succès des pétitions. Après quinze années de joug et d'oppression, la liberté s'est réveillée glorieuse et triomphante, appuyée sur la justice et le bon droit; à son aspect, le despotisme a fui de notre beau sol, laissant après lui les traces honteuses de son injustice et de sa rapacité.

Alors toutes les classes de la société n'avaient qu'un sentiment : le noble comme le bourgeois endossant la terrible blouse, le fusil sur l'épaule, chassaient partout l'ennemi; Berchem vit tomber le brave Frédéric de Mérode; ni le pont de Walhem, ni la forteresse d'Anvers, ces formidables positions en temps de guerre, ne pouvaient arrêter des citoyens qui combattaient pour leur indépendance contre les soldats qui se battaient pour une solde.

Si on avait laissé faire les volontaires belges au mois d'octobre, c'en était fait de l'ennemi. Nous entrions dans le cœur de la Hollande même, dicter les conditions de notre indépendance, s'il l'avait fallu. Malheureusement l'adresse des cabinets a su arrêter un bras vigoureux. L'armistice est arrivé : nous l'avons assez pleuré, et on ne peut plus revenir là-dessus. Mais réparons au moins notre faute. Jetons un regard sur la Pologne. Le généreux désespoir des Polonais obtient des succès inespérés; c'est folie disait-on il y a trois mois, que cette résistance d'un peuple sans agents de change et sans capitalistes; cette résistance peut nous compromettre.

La Providence en avait autrement décidé. Le peuple héroïque que délaissaient les autres peuples a eu foi en elle, et elle s'en est souvenue. Ce peuple avait aussi à défendre la religion de ses pères dans sa nationalité. Voyez ces prêtres qui le mènent au combat, ces femmes qui se pressent autour des blessés, cette inébranlable résolution de vaincre ou de mourir, ces secours prodigués au malheur d'un ennemi désarmé; cet abandon de toute espérance humaine, ce calme au milieu de tant de périls. Dans les temps anciens et modernes, on chercherait vainement quelque chose de plus beau que les trois derniers mois de l'histoire de la Pologne : quelle que soit l'issue de cette terrible guerre, l'honneur du moins n'en appartiendra pas au colosse du Nord. Il a tremblé sur ses pieds d'argile à la violence des coups qui lui ont été portés.

J'ai entendu répéter autour de moi que le maintien de la paix dépendait de l'acceptation des dix-huit articles : erreur, messieurs; la guerre est inévitable, car ne vous imaginez pas que vous obtiendrez un pouce de terrain du roi Guillaume, sans recourir aux armes. Je dirai même qu'après l'acceptation des propositions, si vous faites la guerre, l'on sera en droit de vous dire que vous voulez faire des conquêtes. Car, convenons-en de bonne foi, les dix-huit articles établissent que nous n'avons aucun droit à Maestricht, à la rive gauche de l'Escaut et à la province du Luxembourg.

Je termine, messieurs; j'en ai dit assez, je l'espère, pour vous convaincre que j'agirais contre mon opinion et ma conscience, si je ne protestais contre la mise en délibération des dix-huit articles de la conférence. (*Applaudissements.*)

(M. B., supp., 5 juill.)

M. DELWARDE : La politique du gouvernement français a arrêté l'établissement du régime républicain dans l'Europe entière. Placés au milieu de puissances qui nous sont supérieures en forces, ils nous est impossible d'avoir une politique qui nous soit entièrement propre. C'est une

Digitized by Google

nécessité à laquelle nous devons nous soumettre. Ceux qui rejettent ces considérations ont-ils bien pesé les résultats d'une guerre avec la Hollande? Supposons que les grandes puissances nous laissent vider seuls notre querelle avec la Hollande, et que nous n'ayons pas de guerre générale, après avoir sacrifié nos hommes et nos fonds pour quelques villages, après avoir ruiné le pays... (*Sifflets et cris divers dans les tribunes.*) Il est bien plus probable que nous aurons une guerre générale. Car ni la Prusse, ni l'Angleterre, ni l'Autriche, ne souffriront que nous fassions la guerre à la Hollande, et nous devrons faire alors un appel à la nation française. Il en naîtra une lutte entre la France et les autres puissances, dont notre pays souffrira le plus. Mais quelle en sera l'issue? Si la France est victorieuse, nous devenons département français, si la France succombe, nous aurons la restauration. (*Huées dans les tribunes.*)

(J. B., 4 juill.)

PLUSIEURS DÉPUTÉS quittent leurs places et demandent l'évacuation des tribunes.

(J. B., 4 juill.)

M. VAN DE WEYER : Messieurs, le congrès représente ici la nation. Chacun de ses membres a le droit de s'expliquer avec liberté, et je déclare qu'il y a de la part des tribunes violation du respect qu'elles doivent à l'assemblée nationale.

(M. B., 4 juill.)

Une voix dans la tribune publique : Vive la minorité ! (M. B., 4 juill.)

M. VAN DE WEYER : Pour moi, quelle que fût ma résolution touchant le vote négatif à émettre sur la proposition de la conférence, je suis et dois être libre de l'exprimer, et je ne permettrai jamais que l'on vienne par des clameurs comprimer l'expression de mon opinion. Je demande donc que M. le président fasse respecter les membres du congrès, et qu'il fasse évacuer les tribunes si le scandale qu'elles viennent de donner se renouvelle.

(M. B., 4 juill.)

M. *le Président* envoie chercher le commandant du poste. Pendant ce temps les gardes civiques placés à la tribune réservée veulent faire sortir un individu qui avait sifflé. On crie de plusieurs côtés : *A bas les baïonnettes ! A bas les baïonnettes !* L'agitation est à son comble.

Un officier supérieur de la garde civique est introduit. (M. B., 4 juill.)

M. LE PRÉSIDENT, debout : Ici le congrès représente la nation, chaque député est libre d'exprimer son opinion comme il l'entend. Malheur à une assemblée dont les discussions ne seraient pas libres ! malheur à une nation qui ne saurait pas respecter ses représentants! Les bons citoyens qui sont dans les tribunes comprendront, je l'espère, qu'il est de leur devoir et de leur honneur, et de l'intérêt de la nation, que les députés du congrès soient libres lorsqu'ils discutent les plus graves intérêts du pays. *A l'officier supérieur* : Nous avons toute confiance dans la garde civique; vous, monsieur, si le tumulte recommence, je vous invite, au nom du congrès national, à faire évacuer les tribunes. (M. B., 4 juill.)

L'officier, en saluant : La garde civique répondra aux vœux de la nation. (*Bravo! bravo! applaudissements.*) (M. B., 4 juill.)

M. DELWARDE, continuant son discours : Supposons que notre appel à la nation française ne produise aucun résultat, dans ce cas la Belgique sera occupée par les armées étrangères, et partagée. Le commerce est dans la stagnation la plus complète, la nation est accablée d'impôts; pour faire la guerre, il faudra de nouvelles contributions; il faudra ôter au malheureux laboureur sa dernière croûte de pain. Il est évident que l'Angleterre ne s'alliera jamais avec la France que pour autant qu'elle ait la garantie que la Belgique ne sera pas au pouvoir des Français. Cette alliance pacifierait et reconstituerait la Pologne. Si nous faisons la guerre à la Hollande, il ne faut plus songer à une union entre la France et l'Angleterre, et la Pologne succombera.

Je ne crois pas que nous devions déroger à la constitution pour accepter les préliminaires. D'abord, nous gardons le Luxembourg. On dit qu'ils ne contiennent autre chose que les protocoles: je répondrai qu'on ne nous fait ici que des propositions. Quant à Venloo, je pense que l'acceptation du prince de Saxe-Cobourg est un moyen de conserver cette ville. S'il n'avait pas cru que c'était possible, il ne se serait pas prêté à la combinaison. L'Angleterre a le plus grand intérêt à rendre la Belgique florissante; c'est la seule barrière contre la France. (J. B., 4 juill.)

M. DE TIECKEN DE TERHOVE : Moi aussi je désire de voir clore la révolution, de voir mon pays définitivement constitué, de voir les Belges prendre rang parmi les nations de l'Europe, de conserver la paix avec nos voisins et de recueillir ainsi les fruits des sacrifices que nous avons faits.

Le duc de Saxe-Cobourg, dont les qualités personnelles sont reconnues et appréciées, qui a vécu longtemps dans un pays libre et qui a pu se façonner aux allures constitutionnelles, en montant sur le trône de la Belgique, pouvait sans doute, de concert avec les représentants de la nation,

Digitized by Google

travailler efficacement à son bonheur; mais, messieurs, ce prince n'accepte la couronne que nous lui offrons que sous la condition que nous acceptions les propositions de la conférence, c'est-à-dire que nous abandonnions une partie du Limbourg et la rive gauche de l'Escaut. Je dois le déclarer ici, messieurs : ces conditions, je ne puis les accepter. Député du Limbourg, je ne puis sans crime répudier mes compatriotes, cette population qui a eu les mêmes griefs, qui a pris part à l'insurrection, qui s'est armée pour défendre la patrie, dont les enfants sont dans les rangs de notre armée, qui a payé les contributions par anticipation, sur laquelle on a levé une part de l'emprunt forcé, qui a partagé toutes les charges, fait tous les sacrifices pour conquérir sa liberté; cette population, au patriotisme de laquelle on a fait maints appels tant qu'on croyait en avoir besoin, aujourd'hui on veut la renier. Pour moi, je ne puis souscrire, je ne souscrirai jamais à les faire rentrer sous une domination à laquelle, comme nous, ils se sont violemment soustraits; si je le pouvais, et à Dieu ne plaise! je déchirerais mon propre mandat, je me déclarerais un intrus dans cette assemblée. Élu par mes concitoyens de l'arrondissement de Maestricht, dans lequel est compris en grande partie le pays nommé, il y a quarante ans, pays de la généralité, si nous reconnaissions que ce pays n'appartient point à la Belgique, nous déclarerions que ses habitants, non-seulement n'avaient pas qualité d'électeurs, mais qu'ils étaient des étrangers qui ne pouvaient avoir rien de commun avec nos élections. Je dirai plus, messieurs : tout ce que nous avons fait, notre constitution, nos lois, tous les actes enfin du congrès auraient perdu leur caractère de légalité, puisque des hommes que vous déclarez n'avoir pas été Belges ont concouru aux élections; je le répète, nous serions des intrus, notre mandat n'aurait plus aucune valeur. Jamais je ne donnerai mon assentiment à un tel acte : s'il pouvait obtenir celui de la majorité, je cesserais dès cet instant de siéger dans cette assemblée. (M. B., 4 juill.)

M. GENDEBIEN (père) : Messieurs, réunis en congrès, chacun de nous, revêtu d'un mandat dénué d'instructions, puisera ses motifs dans sa raison éclairée par de nombreux précédents, et par la sagesse et le calme des débats.

Cinq grandes puissances proposent des préliminaires, nous devons en délibérer; je me propose de les accepter.

Une de ces puissances nous a promis, avec serment, en 1794, de maintenir l'intégrité de chacune de nos provinces, et d'en consolider la confédération. Ses augustes aïeux, Marie-Thérèse, Charles VI et Charles-Quint, avaient donné les mêmes garanties à nos pères, nommément ces deux derniers, par leurs pragmatiques sanctions de 1736 et 1512, jurées solennellement, dans le sein de nos États-Généraux, convoqués expressément dans la résidence de Bruxelles.

Le royaume des Pays-Bas, constitué et délimité, le 20 septembre 1815, à la face du ciel, et en regard du palais où nous délibérons, a reçu une circonscription européenne; le royaume de Hollande recouvrera ce qu'il possédait en 1790; le surplus, dont le duché de Luxembourg fait partie, formera le royaume de la Belgique; mais le tout avec les modifications consignées dans l'article 5.

La souveraineté de Maestricht était mi-partie. Les traités en font preuve, et les recueils de Louvrex et de Méan ne laissent à cet égard aucun doute.

Une prévoyance plus grave que les considérations que je viens d'exposer achèvera de fixer mon vote d'acceptation : l'insurrection est terminée; des hostilités, désormais, constitueraient l'état de guerre. Notre nation, sans doute, fut et sera toujours belliqueuse et brave; mais en faisant la guerre, j'estime que nous susciterions contre nous les armées de nos puissants médiateurs, et peut-être une conflagration générale.

Charles II, roi d'Espagne, avait juré solennellement aux provinces de Brabant, de Limbourg, et de Luxembourg, à son inauguration, d'en maintenir l'intégrité inviolablement; et cependant, au traité de Munster de 1648, il a fait des sacrifices de pays, détachés de chacune de ces provinces; il avait fait le même serment aux provinces de Hainaut et de Namur, et par le traité d'Aix-la-Chapelle de 1668, il a cédé à Louis XIV des portions de ces deux provinces, sacrifices sans lesquels il n'aurait pas obtenu cette paix.

L'état de paix sans doute est préférable; mais l'état de guerre est possible et doit être prévu. Toute guerre attend et appelle la paix; d'où il suit que le droit public d'un pays ne doit pas être entendu dans un sens exclusif de paix durant l'état de guerre.

Faire la paix, c'est transiger; or, il est de l'essence de toute transaction qu'il y ait des sacrifices et des compensations.

Je voterai pour admettre comme points d'armistice et de préliminaires de paix, dont la négociation sera ouverte incontinent, les dix-huit articles objet de notre présente délibération.

J'ai dit. (M. B., 4 juill.)

M. GELDERS : Messieurs, je viens dire

Digitized by Google

aussi un mot sur le vote que je vais émettre.

Je pense que je commettrais une lâcheté en votant l'abandon d'une partie de ma province, dont les habitants sont Belges comme vous, et qui ont si noblement coopéré à faire notre révolution.

On vous a dit, messieurs, qu'après ce malheureux abandon, un échange pourra se faire du territoire abandonné contre Berg-op-Zoom, Ravenstein, etc. Non, messieurs, nous n'aurons jamais ces pays, et si effectivement un échange doit avoir lieu pour régler les limites de la Belgique avec la Hollande, ce que je ne pense pas, alors on devra le faire contre une autre partie de la province du Limbourg. Et qui doit consentir à cet échange? ce sont à coup sûr les chambres à élire par le peuple belge. Vous voudriez donc, d'après ma manière de voir faire commettre une autre lâcheté par les représentants de la nation! Non, messieurs, ses représentants, si cela dépend d'eux seuls, n'abandonneront jamais leurs compatriotes contre une population devenue hollandaise.

Messieurs, j'ai ma demeure et mon existence dans le pays que vous êtes sur le point d'abandonner. Vous savez que je suis Belge dans l'âme, et si je suis recherché pour mes opinions, je perdrai peut-être cette existence. Si donc ce malheur tombe sur moi et sur ma famille, alors, messieurs, je devrai venir vous demander une autre existence, me croyant toujours Belge, mais injustement abandonné par vous. Car dussé-je souffrir la plus profonde misère, je ne ferai jamais cette demande à une autre nation. Voilà la position dans laquelle vous placez vos frères et vos concitoyens! Enfin, je n'ai pas besoin de vous dire, comme mes honorables collègues du Limbourg, que par l'abandon d'une partie de ma province, mon mandat tombe, vous le savez très-bien, car alors vous le déchirez vous-mêmes lâchement, et cela pour récompenser mon patriotisme et celui de mes commettants. Je vote pour la question préalable et contre les dix-huit articles, humiliants pour les Belges. (M. B., 4 juill.)

M. ZOUDE (de Saint-Hubert) : Il suffit de mettre les préliminaires en regard des protocoles pour y voir que ce qui était décidé dans ceux-ci est remis en question. La question de la dette est résolue à notre avantage, nous aurons des enclaves situées en Hollande à échanger contre les territoires contestés. La Hollande a besoin d'être compacte, elle recevra nos offres. Je vote en faveur de la proposition. (J. B., 4 juill.)

M. JEAN GOETHALS : Messieurs, comme au 4 juin, j'appellerais encore de tous mes vœux le prince auquel je donnais ma voix à cette époque. Mais aujourd'hui comme alors, toujours guidé par l'amour de mon pays, je protesterai de toutes mes forces contre ce système injuste et humiliant que la conférence de Londres a adopté comme principe, et qu'elle ne cesse de suivre contre nous.

Pous justifier ce double vote, messieurs, je n'ai qu'à recourir aux paroles du prince même, que nous avons si bien jugé digne de régner sur nous. « Les destinées humaines, nous dit-il, n'offrent » pas de tâche plus noble et plus utile que celle » d'être appelé à maintenir l'indépendance d'une » nation, et à consolider ses libertés. »

Si une mission d'aussi haute importance peut seule décider le prince à venir parmi nous, croirez-vous, messieurs, qu'il en sera de même lorsque vous n'aurez plus à lui offrir qu'un trône souillé au jour de sa naissance, et les tristes apanages de la Belgique des protocoles?...

Que ceux qui prétendent avoir le désir de concilier les difficultés qui arrêtent la conclusion des affaires de la Belgique, cessent de nous traiter en rebelles, et ne sacrifient pas nos intérêts *et nos droits* à un pays qui trop longtemps emporta de nous les dépouilles opimes!... Alors seulement les représentants de la Belgique pourront croire que leur pays est libre et indépendant, et alors ils en offriront avec honneur la couronne, parce qu'elle sera sans tache.

Je ne vois pas assez, messieurs, régner ces principes généraux de loyauté et de justice dans les préliminaires de paix qui nous sont offerts, pour oser m'y livrer avec une confiance aveugle : ma conscience de député et la gloire de mon pays me défendront donc de les adopter. (M. B., 4 juill.)

M. DEFACQZ : Messieurs, autant qu'un autre je désire voir la révolution arriver à son terme; mais je ne veux la clore qu'à une condition : c'est que la fin soit digne du principe, c'est que l'indépendance de la patrie et la constitution nationale, qui en ont été le but, en demeurent aussi à jamais les fruits glorieux.

Je viens donc protester de toute la puissance de ma volonté, avec toute l'énergie d'un vrai patriote belge, contre l'acceptation des préliminaires de la conférence de Londres. Je repousse ces propositions qui remettent en question et ce que la révolution a décidé, et le principe même de la révolution; qui transportent à la conférence la plus importante des attributions du congrès; qui font détruire par le congrès même ce qu'il a accompli de plus grand, de plus généreux; qui lui font renier ses actes les plus solennels; qui impriment sur lui et sur la nation qu'il représente une tache que rien ne saurait effacer.

Digitized by Google

Je les repousse, ces propositions où la conférence, dépouillant enfin ouvertement son caractère de conciliatrice officieuse, se constitue partie intéressée au traité et stipule directement contre la Belgique, qui n'a rien de commun avec elle.

Pour appuyer cette résistance, je ne dois rappeler que les antécédents du congrès, notre mandat, nos engagements, nos actes.

Lorsqu'à l'appel du gouvernement provisoire, toutes les provinces qui s'étaient associées à la révolution et l'avaient scellée de sang, envoyèrent leurs députés au congrès national, l'assemblée vérifia tous les pouvoirs, reconnut pour Belges ceux qui en étaient porteurs, et les admit dans son sein.

Toutes ces parties de territoire ainsi représentées formèrent un traité d'alliance intime, d'indissoluble union; le premier des articles de la constitution le proclama à la face de l'Europe, et les applaudissements unanimes de la nation belge le sanctionnèrent.

Ce ne fut donc point arbitrairement, comme on a osé le dire, que nos limites furent tracées, mais avec le concours des véritables parties intéressées; ces parties étaient, d'une part, les provinces qui s'étaient affranchies en vertu du droit naturel d'insurrection contre le despotisme; de l'autre, les provinces avec lesquelles elles s'unissaient pour former un tout indivisible.

Eh bien, tout cela s'est fait en vain. D'un mot la conférence méconnaît tout, détruit tout. C'est elle qui se charge du soin de fixer votre territoire; elle décide à l'article 2 de ses préliminaires comment *la Belgique sera formée*. Elle vous enlève, pour les livrer aux chances des négociations, une province entière, une partie importante d'une autre, et ne daigne pas même considérer comme dignes d'occuper la diplomatie nos prétentions sur un troisième point.

Ne croyez pas, cependant, que ce soit le fait en lui-même qui intéresse la conférence : c'est le droit qui en est le principe qu'elle veut anéantir.

Les vieilles monarchies, les gouvernements absolus, ne devaient pas permettre que l'on pût dire qu'un peuple en Europe s'était constitué lui-même. Non, vous n'aurez pas cet honneur; il faut que vous alliez chercher au bureau de la conférence de Londres, que vous receviez d'elle aveuglément votre diplôme de peuple indépendant, afin que la magnanimité des puissances soit louée; afin que l'histoire dise un jour : « Si la Belgique existe comme nation, c'est parce que le protocole du 26 juin 1831 a daigné la constituer. »

Il faut que la conférence compte bien sur notre faiblesse, sur notre lâcheté, pour nous adresser de pareilles propositions! Et qui peut lui inspirer tant de confiance? A-t-elle oublié notre protestation du 1er février, cette protestation énergique et fière où le congrès, s'élevant à la hauteur de son mandat, répondit à un langage menaçant ces paroles dignes du peuple libre qu'il représentait : « Le congrès n'abdiquera dans aucun cas, en faveur des cabinets étrangers, l'exercice de la souveraineté que la nation belge lui a confiée; il ne se soumettra jamais à une décision qui détruirait l'intégrité du territoire et mutilerait la représentation nationale (1). »

Ne sait-elle pas l'enthousiasme qui accueillit la proclamation adressée aux Luxembourgeois par notre vénérable régent, ce modèle des patriotes belges (2)? Ignore-t-elle que naguère encore, dans la séance du 2 juin, le congrès repoussa à l'unanimité la seule idée d'admettre une garnison mixte dans Maestricht, dans ce même Maestricht dont elle ose vous demander pour l'ennemi la possession provisoire, comme si nous ne savions pas ce que c'est que le provisoire en diplomatie! Ne serions-nous plus ce congrès qui sut parler et agir ainsi? serions-nous capables de trahir ces nobles antécédents? Non, et pour moi le doute seul est déjà une injure.

Que si les sentiments d'honneur et de patriotisme qui nous dominaient alors étaient aujourd'hui moins puissants sur nos âmes, au moins nous ne serions pas sourds à la voix de la justice, à celle de l'humanité. Eh bien! je demanderais de quel droit nous disposerions du sol, de la nationalité, de l'existence de nos frères du Luxembourg et du Limbourg; à quel titre nous déchirerions le pacte d'alliance fait avec eux; à quel titre nous les exclurions, contre leur volonté, d'une société qu'ils ont formée avec nous et qui ne peut être rompue que par le consentement unanime de toutes les parties intéressées; je demanderais si ces principes de justice qu'un particulier ne peut violer sans infamie, qui seraient notre loi si nous ne représentions que quelques individus, peuvent être librement foulés aux pieds parce que nous en représentons un grand nombre.

L'intérêt des autres provinces, cet intérêt que l'on nomme la loi suprême, ne justifie pas même en apparence la violation de ces principes sacrés; car, loin de consolider l'édifice que nous venons

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 157.

(2) Nous donnons cette proclamation, page 45 en note.

Digitized by Google

d'élever, elle l'ébranlerait jusque dans ses fondements. Acceptez en effet les propositions de la conférence, et que l'issue des négociations (ce qui n'est que trop facile à prévoir) vous enlève définitivement les territoires contestés, leurs députés, qui siégent aujourd'hui dans notre assemblée et que vous en aurez chassés, perdront et leur mandat et jusqu'au nom de Belges; ils n'auront jamais été que des étrangers pour les Belges; parmi nous, que des intrus; et le vice de leur présence affectant les délibérations auxquelles ils auront participé, que deviendront les résolutions où le poids de leur vote aura peut-être emporté d'un côté la balance qui inclinait de l'autre?

Quel sera le sort de l'élection du roi à laquelle ils ont concouru? Craignez, en laissant planer un nuage sur la validité de ce grand acte, craignez de fournir à de coupables espérances un éternel aliment; si vous voulez affermir le trône que vous érigez, gardez-vous de l'asseoir sur un terrain mouvant; prenez soin surtout d'en bien assurer la base et de la prémunir contre toute secousse.

Encouragée par la docilité que sans doute elle attend de nous, la conférence ne se borne plus au rôle de la soi-disant *médiation philanthropique*, elle ne se contente plus de *faciliter la solution* de nos différends avec la Hollande : elle devient partie au traité, et, en son nom propre, elle impose à la Belgique une neutralité perpétuelle; elle assigne au port d'Anvers une destination spéciale et exclusive : et ce ne sont pas là des propositions accessoires, indépendantes du principal; car si l'une d'elles seulement est rejetée, l'acte entier est comme non avenu; tant est grand le désintéressement de nos conciliateurs, qu'ils font dépendre le sort de la négociation d'une condition qu'ils y ajoutent dans leur intérêt particulier.

Je n'examinerai point s'il est avantageux à la Belgique de former un État neutre comme on le lui propose; s'il est utile pour elle que le port d'Anvers soit condamné à n'être jamais que *port de commerce*. Ces questions, que l'on vient de nous jeter brusquement à la tête pour les emporter à l'aide du reste, sont pour le pays d'un si haut intérêt, que je n'aurai pas la témérité de les décider sans en avoir fait l'objet d'une profonde méditation. Toutefois je dirai qu'à la première vue, je ne découvre pas l'avantage d'une position telle, que si l'on assassinait sous vos yeux votre voisin, votre meilleur ami, vous seriez obligé de le laisser égorger lorsque vous pourriez le secourir et peut-être le sauver!

Qu'est-ce d'ailleurs que cette neutralité? un frein; oui, mais pour vous seulement qui êtes faibles, et à qui on le fera sentir lorsque, fatigués de tentatives d'arrangements inutiles auprès de Guillaume, vous voudrez enfin trancher les difficultés par le sabre. Mais pour vos puissants voisins, c'est un vain mot, une convention inutile dans la paix, dérisoire au jour des combats; car, vienne la guerre, chacun violera votre territoire neutre aussi souvent que l'exigeront ses combinaisons militaires.

Voilà donc tout ce que nous avons à attendre de l'état bâtard où l'on veut nous réduire. Faiblesse et humiliation! Je ne serai point coupable de cet autre assujettissement de mon pays, et comme le congrès l'a fait dans une circonstance solennelle, en réponse à des propositions de nature analogue, je m'en tiens au décret qui a proclamé l'indépendance du peuple belge.

Vous voulez donc la guerre! s'écrie-t-on. Eh bien, quand je voudrais la guerre, quand je voudrais, les armes à la main, défendre notre ouvrage, qui pourrait m'en faire reproche? Ne serais-je pas conséquent avec moi-même? Lorsque nous avons voté, avec l'assentiment de la nation, l'indépendance de la Belgique et la constitution qui détermine son territoire, nous n'avons pas agi en aveugles, nous avons calculé toutes les conséquences de nos mesures; nous avons prévu la guerre, car nous connaissions les prétentions de la Hollande et la résistance que promettait l'opiniâtreté de son chef. Si nous avons passé outre, si nous nous sommes offerts à la lutte quand, menacés au dehors, agités au dedans, nous avions pour tous moyens d'attaque comme de défense le courage inexpérimenté de nos belliqueuses populations, reculerons-nous aujourd'hui que nous avons sur pied de nombreux bataillons déjà formés aux combats, et dont l'ardeur peut à peine être contenue, et que notre vaillante garde civique, enfin organisée, brûle de partager les triomphes de l'armée?...

D'ailleurs, vous que semble épouvanter l'idée d'une courte campagne contre la Hollande, êtes-vous bien sûrs que les propositions de la conférence donneront la paix au pays? craignez plutôt qu'elles n'y apportent des fléaux plus cruels cent fois que la guerre avec l'étranger, l'anarchie et la guerre civile. Pensez-y bien encore, ne vous bercez pas d'une dangereuse illusion, et mesurez la terrible responsabilité d'un vote qui, contraire à tous vos antécédents, ne trouverait point d'excuse.

Moi-même, cependant, je ne veux pas la guerre, si on peut honorablement l'éviter; et la conférence aurait pu nous en offrir le moyen, si elle avait

Digitized by Google

voulu s'expliquer sans détour et aller droit au but. Elle nous parle, dans l'article 5 de ses préliminaires, d'enclaves que les parties posséderaient sur leurs territoires respectifs. Elle semble considérer l'échange de ces enclaves comme une chose toute naturelle, qui se fera, pour ainsi dire, d'elle-même, et satisfera toutes les exigences. Puisqu'elle est si bien instruite des droits des parties, qu'elle a tant à cœur de les concilier, il fallait ne pas s'arrêter à cette simple indication, mais pousser l'obligeance un peu plus loin, préparer l'échange, et nous le proposer quand les éléments en auraient été bien connus et les conditions nettement posées.

Alors nous pourrions délibérer en connaissance de cause, sans courir le risque de lâcher niaisement la proie pour l'ombre, en perdant ce que nous aurons cédé, sans atteindre ce que nous aurons cru nous appartenir. Alors, si la négociation échoue, nous ne serons pas exposés au juste reproche de légèreté et aux imprécations des populations que notre imprudence aura sacrifiées.

Il y a d'ailleurs une raison décisive pour en agir ainsi : c'est que si un échange est possible, la conférence y déterminera le roi Guillaume bien plus facilement que nous ne le ferions nous-mêmes; car non-seulement il est douteux qu'il consente jamais à traiter avec ceux que son aveugle orgueil s'obstine à nommer des sujets rebelles, son caractère connu rend, en outre, trop probable l'impossibilité de tout arrangement amiable.

Je voudrais donc qu'en écartant les propositions de la conférence, ou, si l'on veut, qu'avant de prendre à leur égard un parti définitif, on éclaircit la question des enclaves, et que la possibilité qu'on nous fait entrevoir de conclure un échange fût convertie en une proposition formelle d'échanger telles et telles parties de territoire contre telles et telles autres parties. Jusque-là je repousserai comme un piége qui recèle à la fois ignominie et iniquité, le dernier acte du Foreign Office, je le repousserai pour accomplir le mandat que je tiens de la révolution. Ainsi, mon front n'aura jamais à rougir au nom de Luxembourg, de Venloo, de Maestricht; ainsi ne tomberont jamais sur moi les paroles qui ont retenti hier dans cette enceinte, et qui deviendront populaires, ces sanglantes paroles : IL ÉTAIT DU CONGRÈS, IL A VENDU SES FRÈRES! » (*Applaudissements dans les tribunes.*) (M. B., supp. 9 juill.)

M. CRUTS : Messieurs, la question préalable n'est pas pour moi le fond; tout en votant pour son rejet, je n'entends aucunement me lier dans la délibération ultérieure sur l'importante proposition que nous ont soumise les honorables MM. Van Snick et Jacques, si cette proposition doit entraîner pour une partie de mes commettants la perte de la qualité de Belge.

Député du Limbourg, je porte autant intérêt à mes commettants que qui que ce soit. Je ne pense pas que mon mandat s'étende *jusqu'à renoncer pour une partie d'entre eux à la qualité de Belge.* Mais est-ce une raison pour s'exposer, sans une entière connaissance de cause, à provoquer une conflagration générale qui pourrait nous faire perdre à tous cette qualité?

La guerre plutôt que le déshonneur, telle est aussi ma devise; mais la guerre le plus tard possible et lorsque le pays ne nous permettra plus d'autre moyen de consolider l'État.

Deux de nos honorables collègues vous ont fait hier et aujourd'hui un tableau qui nécessairement a dû vous émouvoir sur le sort des malheureux habitants de Venloo, qu'on sacrifierait à la conservation commune; mais avant de nous laisser aller au sentiment qu'ils ont voulu nous inspirer, examinons, messieurs, si réellement pareil malheur est inévitable.

En cherchant à parler à vos cœurs plutôt qu'à vos esprits, il ne me serait pas difficile de vous présenter, d'une part, le tableau effrayant des horreurs d'une guerre instantanée, et de l'autre les regrets tardifs de ceux qui y auraient entraîné le pays avant d'avoir fait tout ce qui était en eux pour l'empêcher; mais ce n'est pas à votre sensibilité, c'est à votre raison que je veux en appeler; je viens vous demander de faire, pour la proposition la plus importante peut-être qui vous est soumise en ce moment, ce que vous êtes dans l'usage de faire sans qu'on vous en prie pour le moindre des objets soumis à vos délibérations.

Eh quoi! une disposition transitoire tendant à empêcher que des collèges qui ne pouvaient plus se compléter ne se réunissent encore au premier mardi de ce mois, a passé par toutes les épreuves voulues par votre règlement, et une proposition dont le rejet comme l'admission intéresse au suprême degré l'honneur et le bien du pays serait écartée par une fin de non-recevoir!! Je ne puis le croire, messieurs, et le calme de la réflexion vous empêchera de prendre pareille décision. Quant à moi, alors même que mon opinion serait entièrement formée, alors même que je croirais devoir voter pour le rejet de toutes les propositions que nous a faites la conférence de Londres, je voterais pour le rejet de la question préalable, et je demanderais le renvoi des propositions qui nous ont été soumises hier en sections, par cela

Digitized by Google

seul, messieurs, que je ne voudrais pas qu'il fût dit, que, dans un débat aussi grave et en présence d'intérêts aussi majeurs, j'aurais contribué à emporter un décret qui n'eût pas été pour tous le résultat de l'examen le plus approfondi.

Ce que j'ai à dire sur la question préalable justifiera amplement ce que je viens d'énoncer sur la nécessité du renvoi en sections des propositions soumises.

Le fondement de la fin de non-recevoir proposée par l'honorable M. de Robaulx est, selon lui, l'inconstitutionnalité des propositions; et cette inconstitutionnalité, il la fonde sur ce que, d'après lui, l'acceptation des propositions de Londres entraînerait nécessairement la perte de Venloo; il s'agit donc ici d'une question de droit et d'une question de fait.

Je ne reproduirai pas ce qui a été dit hier sur la question de droit, votre omnipotence parlementaire me paraît sur ce point complétement démontrée; j'ajouterai seulement que si, dans des débats de cette importance, on voulait empêcher toute délibération sur des cessions ou des échanges, en se prévalant de l'article 1er de la constitution, on devrait commencer par en rayer le soixante-huitième, qui les autorise.

Mais je vous demanderai s'il est bien vrai, en fait, que la perte de Venloo soit la suite nécessaire de l'acceptation des propositions de Londres? L'honorable M. Nothomb nous a démontré que, par suite des articles 1er et 2 des dix-huit propositions, nous avions droit à toutes les parties de l'ancien royaume des Pays-Bas, qui, en 1790, ne faisaient pas partie de la Hollande, et celui des ministres qui n'a pas craint d'assumer la responsabilité des propositions faites par MM. Van Snick et Jacques, nous a dit que les portions de territoire qui devaient nous revenir, par suite de la combinaison de ces articles, étaient plus que suffisantes pour balancer les prétendues restitutions que nous aurions à faire dans le Limbourg; l'honorable M. Barthélemy a pu se faire illusion, cela est possible; mais personne ne peut révoquer sa bonne foi en doute, et le moins que nous puissions faire, lorsqu'un ministre comme lui assume la responsabilité d'une proposition, est de ne pas la rejeter sans examen; il a fait figurer sur des cartes particulières ces portions de territoire auxquelles nous aurions droit, il a fait des calculs sur leur importance; mais l'examen de ces cartes, l'appréciation de ces calculs ne peuvent convenablement être faits qu'en sections, et la discussion publique, lorsqu'elle n'aura pas été précédée de pareil examen, ne pourra guère jeter de jour sur des points aussi essentiels dans la présente discussion.

Dira-t-on que, dans l'hypothèse la plus favorable, il faudrait commencer par abandonner nos frères de Venloo, sauf à les reprendre après? Mais pareil événement me paraît également loin d'être inévitable; car, aux termes de l'article 6 des propositions de la conférence, l'évacuation des territoires, villes et places, doit être réciproque; et si les calculs dont nous a entretenus M. le ministre de la justice étaient exacts; si nous avions réellement à réclamer dans l'intérieur de la Hollande des enclaves telles, qu'elles balanceraient en valeur et en importance celles qu'elle aurait à réclamer en Belgique, pourrait-on supposer qu'elle voudrait prendre pied chez nous, lorsqu'elle ne le pourrait sans nous abandonner l'occupation de pareille étendue de territoire chez elle? Pareille hypothèse n'a pas la moindre vraisemblance; il est, au contraire, évident qu'elle préférerait le *statu quo* avec liberté de communication, à des évacuations réciproques de cette espèce.

La véritable difficulté, messieurs, celle qui domine la présente délibération, est donc subordonnée au point de savoir *quelle est l'étendue et l'importance des enclaves* que nous donnerait l'acceptation des propositions nos 1 et 2, en Hollande, et ce point, vous ne pouvez l'examiner convenablement qu'en sections.

En me résumant, je dirai, en ce qui concerne la question préalable :

1° Qu'elle n'est pas fondée en fait, parce que la nécessité d'abandonner Venloo n'est jusqu'ici pas démontrée;

2° Qu'elle ne l'est pas en droit, parce que l'article 68 de la constitution autorise des échanges.

J'ajouterai ensuite que nos devoirs et le plus grand bien du pays s'opposent à ce que des points de délibération aussi graves soient écartés par une fin de non-recevoir, et nous imposent l'obligation de ne les mettre aux voix qu'après le plus mûr examen; si celui que je provoque, ou la suite de la discussion, ne me donne pas la conviction que l'intégrité du territoire de la province du Limbourg pourra être maintenue, je voterai contre les propositions qui nous sont soumises. (C. M., supp., 4 juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je demande à faire une motion d'ordre. Si M. Cruts demande réellement le renvoi en sections, qu'il en fasse la proposition et qu'il la dépose sur le bureau. Mais je le préviens que ce serait vainement, puisque nous ne pouvons pas renvoyer aux sections une proposition que nous discutons depuis hier.

(M. B., 4 juill.)

Digitized by Google

M. CHARLES DE BROUCKERE : La question est décidée; ce qui me surprend, c'est qu'elle n'ait pas été élevée plus tôt, le discours de l'honorable M. Cruts étant écrit. (M. B., 4 juill.)

M. CRUTS : Il n'a pas dépendu de moi de prendre plus tôt la parole, sans cela j'aurais proposé plus tôt le renvoi aux sections; mais vous vous rappellerez qu'au commencement de la séance j'ai demandé que l'on ne discutât que la question préalable; mon projet ensuite était de demander le renvoi du fond en sections. (M. B., 4 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Il n'y a pas de proposition écrite, le congrès ne peut délibérer.

(B., 4 juill.)

M. PIRSON : Messieurs, d'un côté union, force, loyauté, des hommes vigoureux et libres dans tous leurs mouvements légitimes et honorables; de l'autre, égoïsme, lâcheté, perfidie, des eunuques politiques, fin honteuse.

Mon choix est tout fait : le royaume des Pays-Bas est dissous, c'est un fait accompli; je n'ai pas besoin de remonter aux causes. Déjà elles sont du domaine de l'histoire contemporaine; elles sont jugées par ceux-là mêmes qui avaient mis la main à l'œuvre.

Comment s'est opérée la dissolution? Neuf provinces, désignées dès l'origine sous le nom de méridionales, ont manifesté l'intention de séparer leurs intérêts de ceux des neuf provinces dites septentrionales.

Celles-ci ne paraissaient point du tout contraires à la séparation; mais la vanité, l'avarice et l'entêtement d'un seul homme ont dominé le consentement mutuel de ces deux grandes parties du royaume. La guerre civile a éclaté, le sang a coulé; à la vue de grands désastres on s'est arrêté. On a cherché à s'entendre à la faveur d'une médiation qui, d'abord, s'est présentée officieusement, mais qui, depuis, n'a eu d'autre but que celui de nous punir de notre révolution, de la faire avorter et de nous remettre sous le joug de l'absolutisme.

Cependant, un congrès national, composé des députés desdites neuf provinces méridionales, s'est réuni à Bruxelles. Ce congrès a décrété une constitution dont le premier article est un véritable contrat d'union entre ces provinces, telles qu'elles se trouvaient circonscrites par la loi fondamentale de 1815, telles qu'elles étaient constituées au moment de l'union révolutionnaire en 1830. Si, par égoïsme, lâcheté, perfidie, une partie de l'union et ses habitants, qui ont coopéré énergiquement à la révolution, se trouvaient abandonnés, le contrat d'union serait rompu pour tous; ceux qui, par intérêt particulier, ou par défaut de confiance dans une union démoralisée, voudraient se retirer, pourraient invoquer le principe qui aurait servi de prétexte au premier abandon.

C'est ainsi que, si le congrès aujourd'hui admettait pour base des droits territoriaux de la Hollande et de la Belgique le *statu quo* de 1790 avec des enclaves réciproques, une souveraineté mixte à Maestricht, droit de garnison dans cette ville en faveur de la Hollande, la perte de Venloo pour la Belgique; si le congrès consentait à laisser en question nos droits sur le Luxembourg, la principauté de Liége avec ses enclaves, le duché de Bouillon, Philippeville et Marienbourg pourraient aussi demander leur séparation.

Je ne crains pas de vous le dire, dégagé de mes serments par ceux qui, en se parjurant, auraient rompu le contrat d'union qui me lie, j'oserais, peut-être le premier, arborer le drapeau de 1790 partout où j'en aurais le droit, soit par ma naissance, soit par mon habitation.

On dit que l'article 3 de la constitution permet de changer ou rectifier les limites de l'État et des provinces en vertu d'une loi; mais, messieurs, il n'est point question ici d'échange ni de ratification de limites; c'est un autre point de départ, une autre base de limites, que celle voulue par l'article 1er de notre constitution, que l'on vous propose; le ministre des relations extérieures en est convenu formellement; il vous l'a dit, messieurs: les propositions de Londres contiennent une dérogation à notre constitution, et c'est par ce motif, a-t-il ajouté, qu'il n'a pu et ne devait pas faire une proposition d'adoption; et puis il faut distinguer entre un temps de paix et de tranquillité, et un temps de révolution. Des échanges, des rectifications en temps de paix ne nuisent point à la sûreté des personnes, mais en temps de révolution il n'en est pas de même.

Si des révolutionnaires sont livrés, par échange ou autrement, à des gouvernements despotiques, ils sont infailliblement victimes, malgré les amnisties et les promesses d'oubli; il n'est pas besoin de longs raisonnements pour vous en convaincre. Les exemples de Naples, de Rome, de toute l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, en disent assez.

Je vous le répète, messieurs, si vous touchiez à l'acte de solidarité et d'union qui existe maintenant entre tous les habitants des neuf provinces de la Belgique, je ne vois plus qu'anarchie, guerre civile peut-être, et certainement la perte de notre indépendance. Oui, messieurs, l'anarchie et la guerre civile sont prêtes à nous désoler, et par

Digitized by Google

suite, l'indépendance nous échappera. Croyez-vous que les doctrinaires et les hommes de la curée finiront par l'emporter? non, non, messieurs, mille fois non.

Si les hommes de la curée transigent avec le despotisme, les droits de juillet et de septembre restent aux hommes libres. Mais les hommes de la curée auront peut-être dévoré tous moyens de défense et d'attaque. Nous leur ferons bien rendre gorge, à tous ces hommes de la curée; des armes et du pain, nous en trouverons.

Je l'espère, messieurs, nous resterons unis, nous n'abandonnerons pas un seul Belge : cette volonté ferme, irrévocable, nous rendra plus forts que ceux qui spéculent sur nos fautes. Nous en avons commis, et de graves. La plus grave, ç'a été de nous confier à des diplomates étrangers qui ont bien prouvé leurs intentions perfides à notre égard. Notre attitude les a déconcertés. Eh quoi! c'est au moment où ils paraissent décidés à nous lâcher, où ils ne savent plus que faire de nous, n'osant toutefois nous attaquer, c'est à ce moment, dis-je, que vous vous dégraderiez au point de signer le bill d'indemnité qu'ils vous demandent, honteux qu'ils sont d'être accusés à la face du monde entier d'avoir violé à notre égard, dans leurs protocoles, tous les principes d'équité, d'honneur et de droit public!

Ici, j'avais préparé dans mon discours une discussion sur les droits de la conférence; mais aujourd'hui j'ai trouvé un article du *Courrier* anglais qui les énonce en termes clairs, précis et parfaitement d'accord avec mon opinion. Je ne veux point paraître plagiaire, je retranche cette partie de mon discours, dont on retrouvera les idées dans l'article dudit *Courrier* anglais.

Messieurs, je vois deux choses dans les propositions qui nous sont venues de Londres :

1° Une inconstitutionnalité dans les articles 1 et 3;

2° Un bill d'indemnité en faveur de la conférence dans tout l'ensemble.

Sous le premier point de vue, je voterai pour la question préalable.

Comme il pourrait se faire que mon opinion ne fût pas celle de la majorité du congrès sous ce point de vue, et que sous le second j'espère que cette majorité n'est pas plus disposée à voter son déshonneur que moi, je resterai pour donner mon vote sur l'ensemble des soi-disant préliminaires de paix. Après cette épreuve, je verrai le parti qui me reste à prendre, aussi bien que mon collègue M. Henri de Brouckere, qui, s'il n'a pas fait ici un effet décisif, c'est que nos cœurs et certains cœurs sont de marbre. (B., 4 juill.)

M. LE BARON BEYTS : Messieurs, je ne m'étais préparé à parler que sur la question préalable; mais vous avez décidé que l'incident et le fond seraient traités simultanément, et la discussion m'a assez éclairé pour que je puisse développer mon opinion, même sur le fond.

Après ce début, l'orateur soutient qu'il n'est pas possible d'adopter la question préalable; car ç'aurait été dire aux puissances représentées à la conférence : Vous nous proposez des conditions, mais il ne nous plaît pas de les examiner : chose peu convenable en tout état de cause, et surtout quand la conférence paraît mieux disposée que jamais en faveur de la Belgique.

Abordant la question du fond, dit l'orateur, je répondrai d'abord à une objection, ou plutôt à une prédiction de M. de Robaulx, et répétée par l'honorable préopinant : Je vous prédis, ont dit ces deux orateurs, que vous n'aurez pas le Luxembourg. C'est très-gratuitement qu'on tient un pareil langage. Nous n'aurions pas le Luxembourg! Mais quelle preuve en avez-vous? lorsque la possession nous reste et qu'on s'oblige à maintenir le *statu quo*, est-ce nous enlever le Luxembourg? Non. Mais, dit-on, le roi de Hollande le revendique. D'accord; eh bien, c'est un procès entre le roi de Hollande et nous; il s'agit de savoir qui le gagnera. Certes, nous pouvons le perdre, mais est-ce une raison pour ne pas entrer en négociations? La fin des négociations qu'on nous propose, c'est la paix; et si la paix ne nous donne pas le Luxembourg, nous ferons la guerre.

Ici l'orateur examine la question du Luxembourg sous ses rapports avec la confédération germanique. Il soutient qu'il doit peu importer à la confédération que ce soit le prince Léopold ou le roi de Hollande qui règne sur le Grand-Duché, et il le prouve en citant l'exemple du duc de Brunswick chassé de ses États, et que son frère a remplacé sans opposition. Il le prouve encore par l'exemple du roi de Saxe, qui s'est donné un corégent aussi sans opposition de la part de la confédération.

L'honorable membre ajoute : Vous vous déshonorez, dit-on, vous courbez la tête sous le joug de la Sainte-Alliance, vous revenez à vos antécédents, vous révoquez votre énergique protestation contre le protocole du 20 janvier; et là-dessus on vous compare aux peuples italiens, qui ont parlé beaucoup et peu agi, et autres comparaisons semblables. Messieurs, toutes ces phrases, car ce ne sont que des phrases, me touchent peu, parce qu'elles n'ont

Digitized by Google

rien de vrai. Sur quoi porte, en effet, la protestation du 20 janvier? Sur le ton que prenaient avec nous les cinq puissances. Elles s'étaient présentées d'abord comme médiatrices, et puis voilà que tout à coup elles veulent nous dicter des conditions, prononcer contre nous des condamnations lorsque nous n'avions pas été entendus, et sans même nous reconnaître le droit de nous plaindre. Alors nous avons tenu le langage que nous devions tenir. Nous avons dit à la conférence que nous n'abdiquerions jamais nos droits en faveur de qui que ce fût, et nous avons protesté énergiquement contre ses prétentions. Mais aujourd'hui que, pour la première fois, la conférence semble renoncer à son protégé le roi de Hollande, nous avons une tout autre conduite à tenir. En acceptant les préliminaires, nous ne nous engageons à rien, mais nous avons par ce seul fait l'avantage d'être constitués, celui de voir à notre tête le prince de Saxe-Cobourg, qu'en vérité je regarde comme le Messie pour nous. (*Hilarité.*) Nous lui ferons connaître nos dernières intentions, que nous ne pouvons ni ne voulons céder un pouce du territoire qui nous appartient; et quand il sera pénétré de nos besoins à cet égard, il les exposera à ses alliés, et nos paroles, passant par sa bouche, auront un tout autre poids. Il représentera aux puissances que nous ne sommes pas aussi faciles à manier que leurs diplomates, et que nous ne céderons pas facilement. A sa voix, la conférence, qui jusqu'ici a eu des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour n'y point voir, ouvrira ses portes à nos envoyés, qu'elle a toujours refusé de reconnaître. Quand d'un côté il y aura le roi de Hollande et de l'autre le roi des Belges, elle écoutera de l'une et l'autre oreille, et elle rendra justice à chacun. Je regarde donc la question du Luxembourg comme sans difficulté pour nous.

Quant au Limbourg, la question est bien moins compliquée. Les États-Généraux étaient en possession de tenir garnison dans Maestricht, et le prince de Liége, que nous représentons, avait la moitié de l'administration civile, c'est-à-dire qu'il nommait la moitié des magistrats et des employés. Cela ne lui était pas contesté, mais lui, contestait aux États-Généraux le droit de tenir garnison à Maestricht, et les États-Généraux ont dans tous les traités, depuis 1647, reconnu qu'ils n'étaient là que provisoirement et sans préjudice des droits d'autrui. Cette formule a traversé des siècles, et je crains bien qu'elle ne soit pas de sitôt supprimée. (*On rit.*) Mais quand ma prévision serait vraie, négocier là-dessus, en quoi cela blesse-t-il notre honneur? Nous maintenons notre constitution nonobstant toute négociation: je me tue pour trouver en quoi nous commettons une forfaiture à notre honneur (*nouvelle hilarité*), et je ne puis le découvrir. Je conçois très-bien qu'il y ait des gens qui veuillent à tout prix faire la guerre. Ceux, par exemple, qui espèrent obtenir des grades, des épaulettes; mais en supposant qu'il y ait cinquante mille hommes de cette opinion en Belgique, il est encore quatre millions plus cinquante mille Belges qui, ayant tout à perdre et peu à gagner à la guerre, auront grande obligation au congrès de la leur éviter.

L'orateur, après avoir réfuté quelques autres arguments de M. de Robaulx, examine la question relative à Venloo, et avoue que si ce pays appartenait réellement à la Hollande en 1790, il faut le lui laisser. Le sort de ces hommes, dit-il, est à plaindre, sans doute; j'appuierai de toutes mes forces les propositions d'indemnité qui seront faites, mais c'est tout ce que nous pouvons; c'est à regret que je dis cela, mais cette opinion est par malheur rigoureusement exacte (*murmures dans la tribune publique*); ces six mille hommes vous tiennent à cœur, avec raison certainement, mais oublierez-vous que la population d'Anvers est sous le canon de la citadelle, et que notre ennemi pourrait se venger sur soixante et dix mille âmes de notre obstination à en garder six mille qui ne nous appartiennent pas (*nouveaux murmures*); les tribunes ne sont pas pour moi le peuple belge. (*Bravos.*) On veut tuer la révolution en Belgique et en France, dit M. de Robaulx; on veut tuer la révolution, nous y voilà : le grand mot est lâché; mais, messieurs, en élisant le prince de Saxe-Cobourg, nous avons adopté un excellent moyen d'empêcher notre révolution d'être tuée, car nous nous sommes assuré le soutien de l'Angleterre, soutien dont la révolution de France n'a pas encore osé se passer; à mon avis, l'élection du prince Léopold a été sage, j'y vois la dernière phase de notre révolution, et c'est par lui que nous en verrons la fin; acceptons donc les préliminaires, car, même après la guerre, nous serions toujours obligés d'en accepter d'autres, et Dieu sait s'ils seraient aussi acceptables que ceux qu'on nous propose aujourd'hui. Je crois donc pouvoir, sans violer mes serments ni rien faire de préjudiciable à mon pays, pouvoir accepter ces préliminaires; toutefois j'y mettrai une restriction, car *timeo Danaos et dona ferentes;* c'est que le consentement du congrès sera considéré comme non avenu si une paix effective n'est pas la suite de ces préliminaires. J'ai rédigé et je dépose un amendement dans ce sens. J'ai dit.

Digitized by Google

(*Agitation prolongée. — A demain! à demain!*) (M. B., 4 juill.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de l'amendement de M. le baron *Beyts;* il est ainsi conçu :

« Le congrès national considérera comme non avenu son consentement aux propositions préliminaires, si un traité de paix définitif n'en est la suite et le résultat: il se réserve de déclarer, dans ce cas, que son acceptation est caduque et sans force obligatoire. » (M. B., 4 juill., et A. C.)

L'assemblée décide que cette proposition sera imprimée pour être discutée en même temps que la proposition principale. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de la proposition suivante :

« Le congrès national, en adoptant les propositions de la conférence, entend bien charger le gouvernement de stipuler :

» 1° Que les enclaves en Hollande, reconnues appartenir à la Belgique par l'art. 2 des propositions de la conférence, seront reçues comme l'équivalent de Venloo, de la partie des droits revendiqués par la Hollande sur Maestricht, et autres enclaves du Limbourg; et que, pendant l'arrangement à prendre sur ce point, aucune de ces enclaves belges ne sera évacuée;

» 2° Que le *statu quo* sera conservé, dans le Luxembourg, sous la garantie des puissances, jusqu'à la conclusion des négociations sur l'indemnité.

» SYLVAIN VAN DE WEYER. »

(M. B., 4 juill., et A. C.)

M. BLARGNIES demande le développement immédiat de cette proposition. (E., 4 juill.)

M. DEVAUX : Il me semble que, quand une discussion est ouverte, il faut qu'elle continue, et si l'on peut, comme vient de le faire M. Beyts, présenter un amendement, on ne peut pas, sous prétexte d'une proposition, intervertir l'ordre de la discussion, et obtenir la parole avant son tour d'inscription. (M. B., 4 juill.)

M. FORGEUR : Je demande le développement; car enfin, messieurs, vous alliez lever la séance, et cette proposition, qu'on est venue vous présenter après deux jours de discussion, vous ne l'eussiez connue que demain. Eh bien, puisque nous avons l'avantage d'en être saisis dès à présent, il est important que nous sachions les motifs qui ont déterminé sa présentation. (E., 4 juill.)

M. VAN DE WEYER : On a mal interprété mes intentions. J'avais cette proposition dans ma poche depuis hier, et je ne me suis décidé à vous la présenter que précisément parce que la séance allait être levée, et que j'ai voulu que les membres du congrès fussent à même de réfléchir jusqu'à demain matin sur le mérite de cette proposition. (E., 4 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE demande que M. Van de Weyer développe sa proposition, parce qu'elle est intimement liée aux propositions principales. Il en demande au surplus l'impression. (M. B., 4 juill.)

M. VAN DE WEYER développe sa proposition en peu de mots; elle n'a pour but, dit-il, que de lever les doutes qui paraissent exister sur la manière dont le congrès entend les articles de la conférence. (M. B., 4 juill.)

M. DEVAUX : Je demande que la proposition de M. Van de Weyer soit renvoyée en sections. (M. B., 4 juill.)

Plus de dix membres se lèvent pour appuyer le renvoi. (*Agitation.*) (M. B., 4 juill.)

M. DE ROBAULX : Si vous considérez la proposition de M. Van de Weyer comme étrangère à la discussion actuelle, je ne m'oppose pas au renvoi en sections. Dans tous les cas, je demande que la discussion continue. Je voterai du reste contre cette nouvelle proposition, parce qu'elle ne change rien aux articles de la conférence. (M. B., 4 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Alors même que j'approuverais la proposition de M. Van de Weyer, contre laquelle M. de Robaulx votera dans un sens conforme à mon opinion, car je suis opposé à cette proposition (*ah! ah!*), dans l'intérêt du règlement et par respect pour lui, dès que dix membres demandent le renvoi en sections, j'appuierai le renvoi. Je demande donc que ce renvoi soit ordonné. (M. B., 4 juill.)

M. FORGEUR entre dans d'assez longs développements pour prouver que le congrès omnipotent peut d'autant plus facilement changer son règlement, que d'après le ministère lui-même, et quoi qu'en ait dit un orateur, l'assemblée pourrait modifier la constitution. Il démontre la connexité qui existe entre la question principale et la proposition de M. Van de Weyer, et la nécessité de joindre les deux discussions. Il s'élève avec force contre le renvoi en sections, renvoi qui n'a été ordonné ni pour la proposition de M. Van Snick, comme le demandait M. Cruts, ni pour la proposition déposée par M. Beyts, pendant le cours de la séance. L'honorable membre termine en votant pour que les amendements de MM. Beyts et Van de Weyer soient joints au fond et discutés demain avec les questions principales; il ajoute encore qu'il comprend bien que M. Lebeau ait déclaré qu'il ne donnerait pas son vote à la proposi-

Digitized by Google

tion en question, puisqu'elle pourrait, aux yeux du ministre, tendre à modifier les préliminaires à l'acceptation desquels l'existence du ministère est attachée. (E., et M. B., 4 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, qui avait demandé la parole, déclare qu'il n'a rien à ajouter à ce qu'a dit M. Forgeur; il remercie M. de Robaulx d'avoir fourni au ministère l'occasion de s'expliquer. (M. B., 4 juill.)

M. DEVAUX, ministre d'État: Messieurs, je répondrai à M. Charles de Brouckere que le ministère n'avait pas émis d'opinion, parce qu'il n'avait pas dans cette discussion d'opinion à émettre. (*Oh! oh!*) Je suis fâché d'être en désaccord avec M. de Brouckere, mais le ministère est d'accord avec la majorité. (*Violents murmures mêlés de sifflets.*) Les murmures et les sifflets ne sont pas des raisons.

Ici l'orateur échange avec M. de Robaulx quelques mots, et continue en ces termes :

Le ministère est d'accord avec la majorité, et la majorité du congrès a décidé hier, contre la proposition de M. Charles de Brouckere, qu'il n'avait pas d'opinion à émettre. (*Oh! oh!*) Je répondrai maintenant à M. Forgeur : D'abord il paraît que beaucoup de choses sont permises ici contre le ministère. Aujourd'hui on nous dit que l'existence du ministère est attachée à la combinaison que nous discutons. Il y a quelques instants que le commissaire de district de Dinant nous a dit que nous étions des hommes de curée. (*Violents murmures.*) (M. B., 4 juill.)

PLUSIEURS VOIX DE L'EXTRÊME GAUCHE : Il n'y a pas ici de commissaires de district, il n'y a que des députés.

M. DEVAUX, ministre d'État : Il m'est permis de répondre à de pareilles imputations. Je ne suis pas un homme de curée, je le prouverai sans peine; on m'a offert cinq places à gros traitements, je les ai refusées; j'ai accepté celle que j'occupe à la sollicitation de M. de Brouckere lui-même, et je l'ai acceptée à la condition de ne pas recevoir de traitement. Le gouvernement n'a pas tenu compte de cette condition; un arrêté a été rendu pour m'accorder 10,000 fl. de traitement. Je les ai refusés et je n'ai pas reçu une obole. (*Très-bien! très-bien!*) Je regrette d'être obligé de vous parler de moi, mais vous conviendrez qu'il serait fâcheux de ne pouvoir répondre aux attaques qu'on se permet, et de laisser croire, quand il n'en est rien, que je suis un homme de curée et de gros traitements.

L'orateur termine en posant en fait que l'article 29 du règlement veut que tout amendement ou proposition soit renvoyé aux sections quand dix membres le requièrent; il dit qu'il faut ou changer cet article ou l'exécuter en renvoyant aux sections une proposition qui a besoin d'être examinée avec calme. (M. B., 4 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je n'ai pas à expliquer aujourd'hui comment je suis entré au ministère, demain j'y serai forcé. Il est très-vrai que j'ai engagé M. Devaux à accepter le poste qu'il occupe, demain je dirai pourquoi; mais je dois rappeler à M. Devaux qu'en 1827, dans cette salle, le ministre Van Maanen fut rappelé à l'ordre pour avoir appelé M. Leclerc procureur général; c'est pour qu'il sache à l'avenir qu'il n'y a ici que des députés. (M. B., 4 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Puisqu'on ne veut pas croire aux motifs de scrupules que le ministère pouvait avoir de ne pas s'expliquer sur les propositions de la conférence, je n'hésite pas à me prononcer. Je le déclare donc, je suis pour leur adoption; je déclare de plus que j'y attache mon existence comme ministre, car c'est pour moi une question d'honneur. (M. B., 4 juill.)

Après cette déclaration du ministre, une très-longue discussion s'engage pour savoir si la proposition de M. Van de Weyer doit être renvoyée aux sections. Une foule d'orateurs parlent successivement; enfin on met la question aux voix. (M. B., 4 juill.)

L'assemblée décide que la proposition sera jointe à la question principale et discutée en même temps sans renvoi préalable en sections. (P. V.)

La séance est levée à six heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU DIMANCHE 3 JUILLET 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La foule des spectateurs est encore plus considérable qu'aux séances précédentes. (C., 8 juill.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Le conseil général des hospices de Bruxelles demande à être exempté du payement de l'emprunt.

Un grand nombre d'officiers de la garde civique de Liége protestent contre les propositions de la conférence.

Un grand nombre d'habitants de Charleroy expriment la même pensée.

M. Jumet Cattoir adresse des réflexions relatives au projet de loi sur les distilleries.

(M. B., 8 juill., et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. PIRSON : Je demande la parole pour un fait personnel. (*Murmures.*) On a parlé hier d'un commissaire de district de Dinant : ce commissaire, c'est moi. (*Ah! ah! murmures d'impatience; interruption.*) (M. B., 5 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je demande à faire une motion d'ordre. Messieurs, il est admis qu'un député peut répondre immédiatement à un fait personnel. Si M. Pirson n'était pas présent hier, lorsqu'on a fait l'allusion à laquelle il veut répondre, ce n'est pas la faute du congrès. Maintenant c'est un fait consommé, il ne doit pas être permis de venir après coup y répondre en intervertissant l'ordre de nos discussions. (*Appuyé! appuyé!*) (M. B., 8 juill.)

M. PIRSON : Je n'insiste pas davantage, d'autant plus que les faits personnels sont à mépriser. (*Murmures.*) (M. B., 8 juill.)

Suite de la discussion des dix-huit articles.

M. LE PRÉSIDENT : L'ordre du jour est la suite de la discussion sur les propositions de la conférence de Londres, sur la question préalable demandée par M. de Robaulx, et sur les propositions de MM. le baron Beyts et Van de Weyer. La parole est à M. Blargnies. (M. B., 8 juill., et P. V.)

M. BLARGNIES : Messieurs, après avoir solennellement protesté contre le morcellement du territoire, après avoir uni ma voix à celle de tous mes collègues pour repousser la possibilité de l'occupation de Maestricht par une garnison étrangère, après avoir entendu élire le prince de Saxe-Cobourg à la condition qu'il acceptât notre constitution, et par conséquent à la condition qu'il défendrait le Limbourg, le Luxembourg et la rive gauche de l'Escaut contre la Sainte-Alliance, je crois ne pouvoir consentir à la mise en délibération d'une proposition que le ministre des affaires étrangères lui-même confesse être une violation de notre pacte fondamental, un moyen de livrer à la Hollande une partie de la Belgique.

Les motifs de mon opinion sont que les dix-huit articles de l'ultimatum de Londres ne dérogent pas, et que même ils ne peuvent déroger aux bases du protocole de la conférence du 20 janvier.

Rappelez-vous, messieurs, que les protocoles nos 23 et 24, du 10 et du 25 mai dernier, furent faits exprès pour nous apprendre que la Sainte-Alliance regarderait comme immuable les bases de la séparation de la Belgique avec la Hollande, ou les limites de la Belgique posées par elle dans le protocole-principe. La vaine promesse d'une négociation relative au trafic du Luxembourg y est glissée comme moyen de nous amener à ad-

Digitized by Google

hérer au protocole du 20 janvier. Toutefois, vu l'état des esprits en Belgique, ou plutôt par crainte de l'énergie que l'on supposait au congrès, on n'osa pas nous les notifier.

Les choses en étaient à ce point, quand les puissances résolurent de tourner une position qu'elles désespéraient d'emporter de vive force.

Ce soin fut confié à M. Ponsonby et à ses nombreux amis. Il nous fut insinué que le prince de Saxe-Cobourg aplanirait toutes les difficultés.

D'abord Léopold voulait que les questions de territoire fussent vidées avant son élection, et cela me parut sage; le motif de cette détermination était avoué; le prince, disait-on, répugnait à la guerre.

Moins de trois jours après, tout était changé; l'élection pouvait, devait se faire immédiatement, sans délai; Léopold accepterait avant la solution des questions vitales.

C'est que la conférence avait senti que jamais il ne serait élu si elle se plaçait dans la nécessité de nous assurer préalablement l'intégrité de notre territoire, ou, ce qui revient au même, de déroger au protocole du 20 janvier.

Arriva la lettre de lord Ponsonby à notre ministère, remplie de menaces et de leçons insultantes pour les représentants du peuple; elle remplaçait la notification du protocole n° 23, que la peureuse conférence craignait de nous adresser officiellement; elle nous leurrait d'un peu d'espoir, en nous outrageant jusqu'à nous parler de l'extinction du nom belge : cette pièce détermina l'élection.

La missive Ponsonby fut regardée par le roi Guillaume comme une atteinte au protocole-principe.

Le Foreign Office reçut les plaintes et les protestations du monarque hollandais, et celles-là, ayons le courage de le dire, étaient pleines de fermeté.

Aussi la conférence s'empressa-t-elle de désavouer la lettre et la conduite de lord Ponsonby, et il se trouva que le congrès belge avait nommé le prince Léopold sur la foi d'un diplomate subalterne qui avait agi en dehors de ses pouvoirs, et qui, sans doute, était d'avance destiné à être désavoué.

Encore une fois, la conférence venait de reconnaître que le protocole du 20 janvier réglait les limites de la Belgique, et constatait les droits de la Hollande.

Notre décret du 2 juin autorisa le gouvernement à ouvrir des négociations pour terminer toutes les questions territoriales, au moyen de sacrifices pécuniaires, et à faire au Foreing Office des offres formelles en ce sens.

Le même jour, fait bien digne de remarque, une résolution prise à l'unanimité des suffrages décida que jamais nous ne recevrions de garnison étrangère à Maestricht. — *Quantum mutatus ab illo!...*

Enfin, par décret du 4 du même mois, Léopold fut nommé roi des Belges *à la condition d'accepter la constitution telle qu'elle est décrétée par le congrès.*

Des députés du congrès et des commissaires ministériels se rendirent à Londres.

Les commissaires ne purent même offrir nos sacrifices pécuniaires pour terminer les questions de territoire; quelle en est la raison? c'est que pareille tolérance aurait porté atteinte au protocole du 20 janvier, véritable victoire de la Sainte-Alliance sur la révolution belge; c'est que le Foreign Office venait de rassurer le roi de Hollande contre un tel attentat.

La conférence voulut bien remettre à nos commissaires un paquet cacheté contenant dix-huit articles, dont elle exige l'acceptation intégrale par le congrès, à qui, pour cette fois, elle épargne le travail des amendements.

Ainsi il n'y a pas eu négociation avec le Foreign Office, qui, malgré l'élection du prince, malgré le patronage que nous pensions avoir acquis d'un royal avocat, continue sa marche et nous foule à ses pieds.

Le prince avait à accepter l'offre de la couronne belge, sous la condition du décret du 4 juin.

Cette condition, il ne pouvait s'y soumettre; les dix-huit articles du dernier protocole de la conférence de Londres le lui défendaient.

Aussi, chose bien étonnante! a-t-il accepté la donation sans la charge.

De bonne foi, est-ce là ce que nous avions entendu?

Le prince l'a bien senti, et il a déclaré ne pouvoir se rendre au milieu de nous qu'après l'acceptation par le congrès de l'ultimatum du Foreign Office.

Je ne vois dans cette conduite qu'une acceptation diplomatique, que l'on pourrait au besoin faire considérer comme un refus.

La condition était d'accepter la constitution telle qu'elle est décrétée par le congrès national.

Pourquoi Léopold n'y a-t-il pas souscrit?

Parce que les dix-huit articles que l'on nous impose sont dérogatoires à la constitution, attentatoires à l'intégrité du territoire défini par l'article 1er de notre pacte fondamental.

Digitized by Google

Ce prince, qui avait tous les moyens de pénétrer les intentions de la conférence, qui savait la teneur des nombreux protocoles qui ne nous sont point parvenus, et qui peut-être nous infligent des sacrifices et des dommages que nous ignorons, car nous marchons en aveugles et nous n'avons pas sondé tous les replis de la conférence; ce prince, dis-je, a agi en connaissance de cause, et la forme de son acceptation est la preuve la plus irréfragable qu'il ne peut régner sur la Belgique des protocoles.

Par cela même il est démontré que l'ultimatum de la conférence ne déroge pas, dans son intention, aux bases essentielles du protocole du 20 janvier, et l'exécution nous le prouvera de reste, si nous les acceptons.

Il ne peut d'ailleurs en être autrement.

La conférence de Londres n'a, par aucun acte, déclaré rapporter un seul de ses protocoles, et ce point est décisif.

La Hollande a accepté sans réserves le protocole du 20 janvier.

Il reste donc décidé, pour les cinq puissances et pour la Hollande, que la Belgique n'a droit ni au Limbourg, ni au Luxembourg, ni à la rive gauche de l'Escaut.

Supposez maintenant que la Belgique adhère aux dernières propositions de Londres, et que la Hollande les rejette, la conférence restera liée à l'exécution du protocole du 20 janvier envers la Hollande; et songez, messieurs, que c'est un engagement pris et confirmé à diverses reprises, à la face du monde, par les cinq grandes puissances envers le roi Guillaume.

Que si, malgré le protocole du 20 janvier, la Hollande acceptait les dix-huit propositions, c'est que leur exécution doit amener les mêmes résultats en sa faveur, c'est qu'on a résolu de nous tromper.

Pouvez-vous croire, messieurs, que la conférence, qui a désavoué son propre agent; qui, pour rassurer le roi Guillaume, lui a répété que les bases du protocole du 20 janvier étaient sacrées pour elle, ait voulu les détruire par l'ultimatum qu'elle nous envoie?

Je ne finirai pas sans dire que si le prince de Saxe-Cobourg ne regardait pas lui-même son acceptation comme un refus déguisé, je ne m'expliquerais pas sa conduite.

Il a été élu à une assez grande majorité, et c'est ce qu'il voulait.

Il sait que le principal motif politique de son élection était d'obtenir l'intégrité de notre territoire, de nous sauver des protocoles, en un mot d'avoir un chef qui pût accepter, et faire vivre notre constitution.

En n'acceptant pas la constitution telle qu'elle est, en soumettant son arrivée parmi nous à l'adoption de l'ultimatum du Foreign Office, il a remis en question et son élection et la majorité qu'il a obtenue; il est certain, en effet, que tous ceux qui voteront contre le protocole seront censés avoir anéanti le suffrage qu'ils ont donné à Léopold; de façon qu'en définitive l'élection pourra être rétractée par le fait.

Convaincu par moi-même et par les paroles du ministre des relations extérieures que l'ultimatum de la conférence est dérogatoire à la constitution, destructif des intérêts du pays, et attentatoire à l'honneur national, je proteste contre la mise en délibération des dix-huit propositions de la conférence de Londres; convaincu qu'une nation qui veut être libre et indépendante ne peut se laisser imposer la neutralité ou l'impuissance par la Sainte-Alliance, je m'oppose à sa discussion.

Je ne veux pas que l'histoire dise un jour : « En 1831, quatre millions de Polonais pressés entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, vainquirent le colosse du Nord, et quatre millions de Belges valeureux, placés dans la plus favorable des positions, furent, par leurs représentants, livrés aux protocoles de la conférence de Londres. » Je ne veux pas que l'histoire dise un jour : « Les Belges avaient vaincu et chassé un roi, ils préférèrent un roi à leur révolution. » Je ne veux pas que l'histoire dise un jour : « La révolution belge fut un mensonge. » (*Applaudissements nombreux et prolongés.*) (M. B., supp., 5 juill.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE : Messieurs, on a beaucoup attaqué jusqu'ici le ministre des affaires étrangères; on a essayé, peut-être a-t-on réussi, à le mettre en contradiction avec certaines assurances tranchantes, facilement émises à la tribune lorsqu'on improvise et qu'on répond à beaucoup d'objections diverses et imprévues.

Ces attaques, bien ou mal fondées, prouveraient seulement ce dont j'ai toujours été convaincu, savoir, que les ministres présents, passés ou futurs, pas plus que leurs contradicteurs, n'ont été, ne sont et ne seront jamais des hommes infaillibles, constamment, exactement dans la ligne du vrai. Elles m'ont appris que M. Lebeau avait eu tort de comparer la conférence à Walter Scott, rien d'ailleurs sur les intérêts du pays.

Dix-huit articles préliminaires de paix avec la Hollande ont été envoyés au ministre par la con-

Digitized by Google

férence de Londres. Dois-je les rejeter ou les admettre? voilà ce qui, dans les circonstances graves où nous sommes, a le droit de m'occuper exclusivement. Le désir de voter en pleine connaissance de cause m'engagerait donc à m'opposer à la question préalable. J'ajouterai que ce mode de rejeter les propositions qui vous ont été transmises de la part des grandes puissances me semble tout à fait nuisible aux affaires du peuple qui nous a confié ses destinées.

Ce n'est pas comme appartenant à cette partie de l'assemblée qui n'a pas adopté la détermination de rejeter les dix-huit articles que je combats la question préalable; mais alors même que mon opinion serait irrévocablement fixée sur le refus des propositions, je m'abstiendrais encore de l'exprimer par une formule aussi ennemie de toute conciliation ultérieure.

Pour satisfaire un amour-propre exagéré, ne sacrifions point l'avenir de notre patrie. Prenons en considération ce peuple laborieux dont on parle si souvent dans cette enceinte, et que j'aime avec l'affection la plus sincère, non pour lui dire qu'il est souverain, inutile flatterie qui ne lui procure aucun bien-être et ne lui en donnera jamais, mais pour le préserver des maux dont il est trop cruellement accablé au milieu des tourmentes révolutionnaires et des guerres ruineuses qui réduisent le pauvre à la dernière indigence sans laisser même aux riches les moyens de la soulager.

Oui, messieurs, j'ai été témoin des pénibles souffrances qu'éprouvent les populations dont le sol sert de théâtre aux excursions, aux chocs des armées, et j'admire l'impassibilité, la tranquillité d'âme avec laquelle on parle sur ces bancs ou dans les bureaux où s'élaborent nos feuilles quotidiennes, de l'effusion du sang; comme si les désastres qu'entraînent ces massacres où l'homme extermine régulièrement son semblable n'étaient qu'un jeu pareil aux batailles de nos théâtres.

Il est dans le monde un pays puissant, dont le peuple fut aussi déclaré souverain par des hommes qui exploitèrent habilement sadite souveraineté. Ce peuple, plus fort que nous, provoqué par des gouvernements absolus, et lancé d'abord dans une carrière victorieuse, où il nous entraîna bientôt nous-mêmes par la conquête, vit ses enfants et les nôtres décimés dans mille combats jusqu'aux extrémités de l'Europe.

Que lui resta-t-il de tant d'efforts? la liberté? Non, messieurs, le despotisme du sabre et le souvenir de trois millions de jeunes gens arrachés à leurs familles pour servir inutilement de chair à canon pendant vingt années consécutives. Ce ne sont point ces fruits amers que la nation belge doit recueillir de son affranchissement du joug de la Hollande; il faut qu'elle obtienne une existence heureuse et libre; il faut qu'une dette restreinte ne lui impose que le fardeau de tributs légers; or, l'état actuel de nos finances est de nature à ne pas nous imposer des charges trop pesantes. Conservons cet avantage immense en évitant les frais d'un ruineux enthousiasme. Il est beau, il est dramatique d'exprimer des sentiments hardis et belliqueux, de déclarer que, quoi qu'il en coûte, on ne veut céder aucun village; le rôle de la prudence qui calcule les événements et ne joue pas à l'aventure pour quelques-uns l'existence et l'avenir de tous, est moins poétique, moins chevaleresque, j'en conviens; mais est-il moins juste au fond, moins noble, moins consciencieux, surtout, messieurs, s'il est conforme aux grands intérêts de la liberté européenne, s'il contribue à la délivrance de quatre millions d'hommes qui jamais ne retrouveront les chances qu'un courage héroïque a su faire naître? Sera-t-il indigne de la nation belge, ce rôle pacifique que nous désirons pour elle en ce moment.

On vous a dit, avec cette facilité légère qui dispense de tout examen sérieux, que c'était, de la part des Polonais, une erreur d'espérer de la fin de nos affaires, un résultat favorable à leur cause; qu'ils étaient aussi les dupes de la diplomatie, dont l'accueil n'a cependant point encore dû les séduire jusqu'à ce jour.

On vous l'a assuré, messieurs; mais quelle preuve a accompagné l'assertion? Quant à moi, lorsqu'un honorable député, siégeant à Bruxelles, contredit sur leurs intérêts les plus importants les hommes chargés spécialement par la Pologne elle-même de les étudier à Paris et à Londres, centres des grandes relations de tout genre, je ne crois point manquer à un estimable collègue en déclarant que je n'hésite point à accorder plus de foi à l'opinion des Polonais qu'à la sienne : quels reproches, en effet, n'aurais-je pas à me faire de ne les avoir point écoutés! Si mon erreur leur était fatale, quel regret d'avoir refusé le simple examen d'une question qui peut décider de leur sort!

Après m'être exprimé contre la question préalable mêlée au fond, en suite de la résolution que vous avez prise à cet égard, et à laquelle je n'ai point participé, pensant qu'il eût mieux valu faire précéder le débat définitif par un renvoi aux sections, j'entrerai dans quelques considérations ultérieures à l'égard de ces préliminaires de paix

Digitized by Google

soumis à votre sanction ou à votre rejet. La principale de mes objections contre le rejet sera l'adoption d'un plan politique à suivre, après avoir mis de côté celui qu'on nous offre, et qui consiste, selon moi, à faire préalablement certaines concessions, afin d'en obtenir de nos puissants contradicteurs, de les séparer, et, en tournant les difficultés au lieu de les aborder de front, finir, à l'aide du prince Léopold, par gagner, autant qu'il est possible, le but auquel nous tendons. Nier ne suffit pas lorsqu'on argumente; il faut à des démonstrations équivoques en substituer de plus convaincantes; je voudrais donc que les adversaires des dix-huit articles nous proposassent un plan de conduite avantageux à la nation belge, et je l'adopterais avec bonheur. Mais on ne me parle que de siéges, prises de villes, combats, victoires. Les blouses, sabres, fusils, canons, mortiers et autres meubles de cette nature sont fort beaux dans nos revues du Parc, ou dans la cour de l'ex-palais du prince d'Orange; mais après en avoir usé largement, le peuple belge jouira-t-il de toutes les béatitudes qu'on nous promet?

Députés à Londres, n'ayant souvent rien à faire de mieux, nous avons visité les objets les plus intéressants de cette capitale et des environs: parmi les curiosités nous avons particulièrement remarqué l'arsenal de Woolwich, au bord de la Tamise; et là, messieurs, que de réflexions se sont offertes à notre esprit! Quoi qu'il en soit, on nous assure qu'à défaut de bonheur, l'honneur ne nous manquera pas. Je le veux; mais je ne puis cependant m'empêcher de désirer vivement le bonheur de mon pays, et de croire que si la témérité commence les révolutions, elle ne parvient pas à les clore au bénéfice des peuples et de la liberté.

Avant l'invasion de l'Espagne sous Louis XVIII, on offrit aux cortès, il m'en souviendra longtemps, car j'ai toujours pris l'intérêt le plus vif à la cause du bon droit contre le despotisme et l'intolérance apostolique ou philosophique; on offrit aux cortès de transiger avec elles au moyen de changements à leur constitution, que les membres de la représentation nationale trouvaient eux-mêmes par l'expérience d'un libéralisme exagéré. L'honneur, cria-t-on tout d'abord, l'honneur ne permet point qu'on cède à de pareilles propositions qui viennent de l'étranger; et la tribune parisienne d'applaudir, et les journaux et les chansonniers politiques de promettre aux constitutionnels d'Espagne la sympathie du soldat français et les plus beaux triomphes. Le brave et malheureux Riégo, livré par les mêmes Français, ignominieusement traîné au supplice des meurtriers et des voleurs, et la Péninsule héroïque rejetée à cent ans en arrière: tel fut le résultat de l'honneur aveugle qui prévalut en ce pays.

Oui, messieurs, l'honneur sans prévision est le fléau des peuples en mouvement; hormis les cas de désespoir, il ne me guidera jamais. Or, je le demande, la Belgique est-elle si rigoureusement traitée, qu'elle doive abjurer toute prudence raisonnable et jouer hardiment son existence, l'ordre financier le plus prospère, l'heureuse et noble liberté dont elle peut éprouver les bienfaits sous un prince sage et généreux, parce qu'en la reconnaissant dans ses limites anciennes on lui conteste encore quelques parties de territoire que la nature des choses lui rendra en grande partie presque nécessairement? J'ai entendu hier avec attention et j'ai applaudi au discours de l'honorable M. Henri de Brouckere; non, je n'ai point un cœur de marbre, messieurs, j'ai été ému; cependant, n'a-t-il point exagéré les conséquences malheureuses du changement éventuel dont il a fait un si sombre tableau? Je ne discuterai point sur ce fait. J'en tirerai seulement la conséquence que, comme membre du gouvernement provisoire, j'ai droit de me féliciter d'avoir contribué à la suspension d'armes et à l'armistice, sans lesquels la population du plat pays dans le Brabant septentrional eût été compromise, au même degré que les habitants de Venloo. Ah! si vous vouliez les abandonner un jour, s'est écrié l'orateur aux sentiments duquel je rends hommage; ah! si vous vouliez les abandonner un jour, que ne les laissiez-vous en repos? Messieurs, la reprise des hostilités entraînait nécessairement l'invasion du Brabant du nord. La paix nous eût forcés de le rendre à ses maîtres actuels, et que de bons citoyens eussent alors éprouvé les regrets de ceux que tous nos efforts ont tendu et tendent encore à préserver de la domination hollandaise! — Je le dis avec sincérité, ce motif et les dangers que courait la ville d'Anvers ont déterminé mon accession aux mesures proposées par MM. Cartwright et Bresson. Avouons-le, messieurs, depuis les premiers moments de notre révolution, nous marchons au milieu d'écueils si multipliés, qu'il était presque impossible d'éviter Charybde sans tomber dans Scylla. Soyons donc indulgents les uns pour les autres; que la critique ne soit pas trop sévère envers ceux qui ont gouverné et gouvernent l'État au milieu de tant de difficultés. N'ayant point le talent et l'habitude de l'improvisation, et voulant vous adresser aujourd'hui quelques observations qui me paraissent essentielles, j'ai été forcé de renoncer au développement de beaucoup d'autres idées

Digitized by Google

qu'il me sera peut-être permis de vous exposer encore. Je dirai, en finissant, que j'ai entendu hier avec peine un orateur très-honorable vous indiquer le projet de faire arborer de sa propre autorité le drapeau tricolore français sur les tours de Dinant. Peut-être ai-je donné lieu à ce projet d'un de nos collègues ; mais le mien, je dois vous le dire, en différait essentiellement : il consistait à proposer au congrès d'ordonner lui-même cette mesure, qu'il ne pouvait appartenir qu'à lui seul de décider, si les circonstances la rendaient nécessaire. J'ai trop bonne opinion de l'excellent esprit des Dinantois pour croire qu'ils consentent à s'isoler de leurs compatriotes belges, et à cesser d'obéir au pouvoir national pour reconnaître des ordres extra-légaux. (*Très-bien! très-bien!*)

(M. B., supp., 5 juill.)

M. PIRSON : Je demande la parole pour un fait personnel. Messieurs, le préopinant vient de dire que j'avais dit que j'arborerais, à Dinant, le drapeau tricolore français; je n'ai parlé ni de Dinant, ni du drapeau tricolore français. J'ai dit que j'arborerais, là où j'en aurais le droit, le drapeau de 1790; or, le drapeau de 1790 n'est pas le drapeau tricolore français. J'ai dit ce que j'avais le droit de dire, et je le maintiens. (M. B., 5 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je dis avant-hier, messieurs, que, si les ministres nous avaient proposé l'acceptation des dix-huit articles de la conférence, qui nous sont présentés sous le nom de préliminaires, je les tiendrais pour traîtres au pays, parce que je considérais l'acceptation des propositions comme l'acceptation des protocoles, et, par conséquent, comme le déshonneur du pays, et l'anéantissement de la liberté dans toute l'Europe. Tenir un pareil langage, c'est dire assez, je pense, que je soutiendrai la question préalable, et que je suis prêt à déchirer ce que M. Van Snick a appelé la dernière page de notre révolution. Je commence par m'étonner que M. Van Snick, prenant sur lui la responsabilité d'un acte que n'avait pas osé faire le ministère, soit venu nous dire que son intention a été de nous soustraire pour jamais au joug hollandais, de répudier toute idée de conquête, et qu'il ait trouvé à propos d'assaisonner tout cela d'un traité de morale. Mais est-ce M. Van Snick qui a fait la révolution? ou plutôt la révolution n'a-t-elle pas surpris l'honorable membre, comme beaucoup d'autres? (*Rumeurs.*) Il était ici lors de la discussion de la constitution. Il a pris part à la discussion de l'article 1er; il a pris part aussi à l'élection du prince de Saxe-Cobourg, et si vous vous souvenez de ses paroles, elles étaient bien différentes du langage qu'il tient aujourd'hui. Si je m'attache ainsi aux paroles de l'honorable membre, c'est que je ne désespère pas de le voir revenir de son opinion, lui que, dans une matinée, j'ai vu tour à tour monarchiste et républicain. (*Murmures.*)

On nous dit, messieurs, que les propositions de la conférence ne sont pas des protocoles. Quoi! ce ne sont pas des protocoles? Faut-il répéter encore que protocole veut dire procès-verbal, en termes de diplomatie? Tous les actes émanés de la conférence sont consignés dans des protocoles ou annexés aux protocoles. Les dix-huit articles sont donc ou un protocole ou une annexe. Voilà pour les mots. Passons à la chose. C'est, dit-on, de la part de la conférence, une proposition et non une décision, une médiation et non une intervention. Oui, une proposition qui n'est que l'explication du protocole du 20 janvier. Vous avez le droit de rejeter cette proposition, je le sais, mais alors les protocoles restent. Oh! si la conférence vous avait dit : Notre rôle est changé; nous reconnaissons que c'est à tort que nous voulions vous imposer les protocoles; que c'était là une intervention à laquelle nous renonçons; tout ce que nous avons fait antérieurement est nul; nous devenons médiateurs entre la Hollande et vous; voilà les propositions que nous faisons : oh! alors nous pourrions examiner les propositions. Mais est-ce le langage qu'on tient à notre égard? Non. On nous fait des propositions entées sur l'intervention : rejetez les propositions, et l'intervention reste. (*Mouvement.*)

On nous dit : Les propositions peuvent être acceptées sans violer la constitution. Mais je demande à ceux qui tiennent ce langage : Avez-vous le droit de céder une partie du territoire? Avez-vous le droit de vendre vos frères? Mais nous avons des enclaves qui faciliteront les échanges dont parlent les préliminaires. Nous avons des enclaves! Avant d'en reconnaître aucune, je somme M. le ministre des affaires étrangères de dire si ses commissaires à Londres ont jamais osé parler aux membres de la conférence des enclaves que nous aurions en Hollande; ou plutôt, si un des commissaires n'a pas dit qu'il eût été imprudent d'en parler, de crainte d'obtenir des explications défavorables. Que si le ministre des affaires étrangères répond : Oui, on s'en est expliqué, et la conférence a reconnu que nous avions des enclaves en Hollande; alors je le prierai de m'expliquer les doutes qu'il a émis dans le comité général, et le mot *peut-être* échappé à un des commissaires... Quoi! depuis trois mois vous êtes ministre, et vous ne connaissez pas les droits de la Belgique, et vous n'êtes pas fixé sur la question des enclaves? Cependant, quand on

Digitized by Google

vous cite l'opinion de la conférence relativement à nos droits sur Maestricht, vous répondez : Oh ! la conférence n'est pas belge; elle n'est pas obligée d'être fixée là-dessus. Eh bien, je répondrai pour vous, que nous n'aurons pas les enclaves qu'on promet; vous n'avez aucun droit sur Berg-op-Zoom, par exemple; car les Hollandais, qui en possédaient d'abord la souveraineté, ont racheté la seigneurie après la paix de 1745. Vous nous parlez du comté de Cuyck, mais il est avéré que de temps immémorial il a appartenu à la maison de Nassau. Le reste des enclaves que nous pouvons avoir ne valut pas le quart de ce qu'on nous conteste dans le Limbourg.

(Ici l'orateur rappelle ce qui a été dit par un des commissaires du gouvernement, relativement à l'Oost-Frise donné par la France à la Hollande pour le marquisat de Berg-op-Zoom, par un traité de 1800, en échange de la rive gauche de l'Escaut, et il en prouve l'importance par des chiffres. Il ajoute :) Les enclaves, ou plutôt les prétendues enclaves, ne peuvent pas être comparées aux communes que nous voulons conserver, et dans la liste desquelles, par parenthèse, on en a oublié trois, formant ensemble une population de dix mille âmes. Interprétant les conditions dans le sens le plus favorable, elles nous mènent toujours à l'abandon, non de Venloo, mais du quart du Limbourg. Cependant la conférence insiste pour que les Hollandais restent provisoirement dans Maestricht; les habitants du Limbourg savent par expérience que ces sortes de provisoire durent des siècles. Au surplus, la possession de Maestricht est d'un prix inappréciable pour la Hollande, qui ne vous la cédera jamais. Aussi vous flatte-t-on vainement de l'espoir de l'obtenir par les négociations. Que si nous étions obligés d'y renoncer, que nous importerait la possession des autres communes? Que deviendrait notre commerce de transit? En vain nous parle-t-on d'un chemin de fer de l'Escaut à Ruremonde; chimère ! c'est Maestricht qu'il nous faut; cette ville est aussi nécessaire à la prospérité de la Belgique que la Flandre zélandaise à sa sécurité. Ne vous attendez donc pas à des échanges; mais en voudrait-on faire, je m'y opposerais, et ceux qui, comme M. Beyts, trouvent immoral le droit d'insurrection qui nous donne Venloo, et ceux qui trouvent immoral le droit de conquête, regarderont sans doute comme plus immoral encore l'échange des communes qui nous appartiennent, et qu'il faudrait livrer au joug hollandais.

Après avoir réfuté quelques objections peu importantes, l'orateur arrive à la proposition de M. Van de Weyer. Cette proposition, dit-il, est pour moi de nul effet, parce qu'elle consacre un principe que je repousse. Je me souviens trop bien du protocole du 17 novembre. Le gouvernement a souscrit l'armistice, mais il n'a jamais souscrit aux conditions qui l'accompagnaient. Lorsqu'on a voulu faire des réclamations à cet égard, les puissances ont dit : Vous avez admis le principe, vous n'avez pas le droit de vous opposer aux conséquences. Je viens d'établir qu'on vous demande une cession. Avez-vous le droit de faire une cession de territoire ? L'article 68 de la constitution permet de faire des échanges par une loi. Mais vous, comment le feriez-vous, comme pouvoir législatif? Vous ne le pouvez pas. Nous sommes sous une régence, dans un état provisoire, dans un cas extraordinaire et prévu par l'article 84 de la constitution. Et quelle excuse auriez-vous pour justifier un acte qu'on ne fait d'ordinaire que par force majeure ou de gré à gré. Vous ne le faites pas de gré à gré, car les habitants du Limbourg s'y opposent ; le cas de force majeure n'existe pas non plus, car vous êtes libres de refuser. Je ne raisonne ici qu'en vous considérant comme pouvoir législatif, et je vous démontre que vous ne pouvez pas conclure un échange en vertu de l'article 68. Le pourriez-vous comme pouvoir constituant ? Est-ce pour faire une Belgique qu'on vous a envoyés ici? non, elle était faite sans vous (*vif mouvement*) ; si vous avez été envoyés ici, c'est pour constituer la Belgique, pour sanctionner l'alliance de toutes ses parties. Vous avez été envoyés par tous ceux qui faisaient partie de la Belgique après la révolution, et, parmi vos commettants, en est-il quelqu'un qui vous ait donné le droit de le vendre ou de l'échanger? (*Nouveau mouvement.*) Si le Luxembourg n'était pas Belge, aucun des députés de cette province ne devait être reçu ; j'en dis autant des députés du Limbourg, car il n'en est pas un seul qui n'ait été envoyé ici par quelqu'une des communes que vous voudriez abandonner. Pouvez-vous maintenant vicier une élection que vous aviez reconnue bonne ? Non ; et si sous certains rapports on vous accordait que vous pouvez modifier la constitution, vous n'avez pas le droit de disposer de nos personnes ni de nos biens. Que si, en l'absence de tout autre pouvoir, vous invoquiez votre omnipotence, alors vous tombez dans le despotisme. Vous usez de la force ; mais alors chacun est en droit de s'opposer à vos actes par le même moyen. Que diriez-vous alors contre celui qui arborerait le drapeau tricolore français dans les treize cantons qui appartenaient à la France et qu'on ne vous cède pas? car remarquez que si

Digitized by Google

les dix-huit articles portent que la Hollande reprendra ses limites de 1790, et que la Belgique aura tout le reste de ce qui formait le royaume des Pays-Bas en 1815, on ne dit rien des treize cantons qui n'ont été joints à la Belgique que postérieurement à la formation du royaume. L'homme du traité de Vienne est aussi celui des protocoles. Croyez-vous que celui qui arborerait le drapeau tricolore français dans ces treize cantons n'userait pas d'un droit? Croyez-vous que celui qui arborerait le drapeau orange dans le Limbourg n'aurait pas raison de le faire? Je le déclare, oui, moi habitant du Limbourg, j'irai dire aux habitants de ces communes: On veut vous démembrer, la Belgique ne vous veut pas, vous serez séparés, morcelés; mais votre intérêt est d'être réunis à vos frères et de redevenir Hollandais plutôt que d'être fractionnés. Souvenez-vous de 1790: vous n'aviez aucun débouché pour votre commerce, vos bruyères étaient incultes, vous étiez pauvres parce que vous étiez morcelés. Depuis 1815, les routes, les canaux qui traversent vos contrées vous ont donné un commerce; vos bruyères sont devenues fertiles, parce que vous faisiez un tout compacte. Divisés, le père deviendra étranger à son fils, le frère à son frère, parce qu'ils seront séparés d'un quart de lieue. Ne vaut-il pas mieux que vous soyez réunis et riches, que d'avoir la liberté de la presse, vous, habitants de la campagne, qui ne lisez jamais les journaux? et la liberté d'enseignement, quand d'ailleurs vos écoles ne manquaient pas de certaine liberté? Ne vaut-il pas mieux que vous soyez réunis, que de vous voir à tout instant arrêtés par des lignes de douanes, fouillés, visités, vexés, humiliés à tous les quarts d'heure? Oui, messieurs si ce pays était menacé de votre abandon, je tiendrais ce langage à ceux que je regarde comme mes frères, et si, pour les rapatrier avec le roi Guillaume, il fallait un holocauste, j'irais m'offrir... (*Bien! très-bien! Mouvement prolongé.*)

Mais, dit-on, ce sont des ambitieux ou des réunionistes qui s'efforcent de faire échouer la combinaison qui doit nous sauver. Des ambitieux! j'en appelle à M. Lebeau lui-même. Était-ce par ambition que j'acceptai le commandement de Liége, quand tant d'autres se cassaient? Était-ce par ambition que je donnai ma démission de colonel en devenant ministre, quand d'autres se ménageaient des retraites? Je n'en dirai pas davantage sur ce point: quand on est ministre et qu'on a un journal officiel pour organe, on doit songer à ce que l'on dit.

Nous sommes des réunionistes. Des réunionistes! ceux qui ont voté pour le duc de Nemours des réunionistes! Non, nous avons voté pour le duc de Nemours parce que nous croyions que, pour éviter la réunion à la France, il fallait nous rapprocher d'elle le plus possible. Le meilleur moyen de rendre cette réunion inévitable, c'est d'accepter les propositions de la conférence.

Je dirai ici ma pensée tout entière. Je n'étais pas éloigné de l'élection du prince de Saxe-Cobourg, je la désirais même si elle avait pu être faite sans porter atteinte à la constitution, et cependant je ne pouvais me dissimuler que ce choix serait hostile à la France. Je dis à la France, messieurs, et pas au ministère français ni aux hommes rétrogrades, mais aux hommes de juillet et aux hommes du mouvement. Cette élection, appuyée sur la constitution et sur l'intégrité du territoire, pouvait nous donner assez de force pour éviter la réunion. Les hommes éclairés de tous les pays ne songent plus aux idées étroites d'agrandissement par les conquêtes alors qu'elles germent aux dépens de la liberté. Le premier besoin des peuples est la plus grande somme de liberté compatible avec l'ordre public, et l'extension du pouvoir populaire et national; sous ce rapport nous sommes plus avancés que tous les autres peuples de l'Europe; la réunion à la France lui enlèverait un point de comparaison utile pour le perfectionnement de ses institutions. Aussi les hommes éclairés en France n'en veulent pas plus que nous. Mais si vous nous mutilez, si vous nous paralysez, en nous morcelant dans nos ressources industrielles, alors tous les intérêts matériels se trouveront lésés, vous rendrez inévitable la réunion à la France.

Aujourd'hui, messieurs, on nous propose de violer les articles 1 et 68 de la constitution, qui donnent au roi le droit de paix et de guerre. Qu'est en effet le droit de paix et de guerre pour un État neutre, sinon une dérision? Le roi arrivera; il vous dira qu'il n'a pas assez de pouvoir, et qu'il doit nommer des sénateurs; il faudra faire un changement; non que j'y répugne pour ma part, mais de changement en changement, nous en arriverons à la charte française. Alors on fera oublier à la France ses humiliations par la conquête, on vous absorbera, car elle vous trouvera tout préparés pour cela. Au contraire, si vous vous constituez sans faiblesse, vous aurez force et union, vos efforts en amèneront d'autres, et de proche en proche, la liberté s'établira dans toute l'Europe.

Mais, dit-on, la Pologne a besoin que nous nous constituions sans retard. Nous constituer maintenant, c'est prêter vie au ministère du juste milieu en France, c'est préparer pour la Pologne un abandon aussi lâche que celui de l'Italie. Oh!

Digitized by Google

mais, dit-on, unissons le Lion belge à l'Aigle blanc; portons secours aux Polonais, allons cimenter cette alliance des deux peuples sur les bords de la Vistule. Mais, qui êtes-vous, pour vous joindre aux Polonais et pour les secourir? Est-ce la pitié qui vous fera agir; mais ce sentiment est le partage des femmes, et vous êtes neutres, c'est-à-dire hermaphrodites; est-ce les armes à la main que vous aiderez vos frères? les armes sont faites pour être maniés par des hommes, et vous êtes hermaphrodites! (*Sensation.*)

La guerre générale est inévitable; je l'ai dit et je le repète, et ce n'est pas pour la première fois. Vaut-il mieux la guerre avant d'être constitués, ou nous constituer avant la guerre. Mais qu'aurons-nous de plus pour faire la guerre en ayant un roi? Nous apportera-t-il un général d'armée? non; mais vous serez morcelés si vous vous soumettez aux conditions qu'il met à son arrivée parmi nous; et quand la Belgique sera châtrée, je vous le demande, les habitants du Limbourg auront-ils un grand empressement à vous aider à faire la guerre quand ils vous auront vu abandonner le quart de leurs frères? Si vous craignez la guerre, pourquoi ne conserveriez-vous pas le *statu quo* en attendant, pour vous constituer un moment plus opportun? Vous en êtes bien les maîtres. Mais l'anarchie, dit-on. Je vous le demande, est-ce par le refus que vous aurez l'anarchie, ou par l'acceptation? Je n'ai pas vu M. le régent depuis l'arrivée des commissaires de Londres, mais croyez-vous qu'immédiatement après l'acceptation des protocoles, il ne viendra pas ici déposer ses pouvoirs? il le fera, soyez-en certains. Qui vous gouvernera en attendant que vous ayez un roi? Personne. Je le dis donc, l'anarchie suivra immédiatement l'adoption des dix-huit articles. (*Des bravos prolongés et des applaudissements unanimes partent de la tribune publique : il s'y mêle quelques cris :* Aux armes!) (M. B., supp. 5 juill.)

M. LE PRÉSIDENT rappelle, par une courte allocution, les tribunes au silence.

(M. B., supp., 5 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Messieurs, l'honorable député qui descend de la tribune, et à la loyauté duquel je me plais à rendre hommage, m'a adressé diverses interpellations que je ne dois pas laisser sans réponse. D'abord il a dit qu'il aurait considéré les ministres comme traîtres au pays s'ils avaient proposé l'acceptation des articles de la conférence. Je dirai à cette première accusation qu'on a prodigué souvent les qualifications de traîtres aux hommes du pouvoir, et quelque bien connu que soit le patriotisme du préopinant, alors qu'il administrait le trésor public avec cette rigide probité que je me plais à lui reconnaître, on ne lui a pas épargné cette qualification. Que prouvent donc ces accusations qu'il est si facile de se renvoyer? rien. Elles ne servent qu'à déconsidérer d'honorables députés aux yeux du public, devant lequel on ne devrait rien dire qui pût porter atteinte à la considération du gouvernement sous lequel nous vivons.

On a demandé si les commissaires à Londres avaient osé parler des enclaves. Eh bien, oui, j'affirme qu'il en a été parlé, mais avec la circonspection que demandent les négociations diplomatiques, et sur ce point, nous pouvons dire qu'il y a dans la conférence des hommes d'État qui sont parfaitement fixés. Mais quoi! dit-on, il y a trois mois que vous êtes ministre, et vous ne savez pas encore quels sont les vrais droits de la Belgique sur les enclaves? Mais si l'on vous prouve dans la discussion que vous êtes vous-même tombé dans l'erreur relativement à ces enclaves, que répondrez-vous? Il y a trois mois que vous êtes ministre et vous ne savez rien sur les enclaves! Eh bien, non, je l'ai dit et je le répète, nous ne devions rien connaître à cet égard. Qu'était en effet la connaissance des enclaves? la question des protocoles, et leur reconnaissance; or la constitution elle-même nous défendait de nous enquérir des enclaves, et si nous venions aujourd'hui vous faire un cours diplomatique à ce sujet, vous nous diriez : Vous aviez donc depuis trois mois prévu la séparation, et vous vous y étiez préparés. Messieurs, eussions-nous voulu le faire, cela ne nous eût pas été possible. Il faudrait voir toutes les pièces qui sont relatives à ces questions, et avoir accès dans les archives de la Hollande, pour acquérir les connaissances nécessaires pour les bien traiter. Il faut négocier. Ainsi nous n'avons pu et nous ne pouvons donner de détails précis; il serait donc téméraire à nous d'aller au delà d'une opinion. Quand un jurisconsulte a bien examiné les pièces d'un procès, il peut dire : J'ai la conviction que ce procès sera gagné; mais il n'aura pas la témérité d'en répondre; à plus forte raison, s'il n'avait sur le procès que des notions et des renseignements imparfaits.

Je dois répondre encore à l'allusion qui a été faite à un journal qui sert d'organe au gouvernement. Je ne pensais pas, messieurs, qu'alors que le préopinant voit que tous les jours certains journaux traitent les ministres de lâches, de parjures, d'infâmes, je ne pensais pas, dis-je, qu'on s'arrêtât à un article du *Courrier de la Meuse*, journal dont la loyauté est connue et qui était à la tête de

Digitized by Google

l'union catholique, article qui parle d'hommes qui poussent à l'anarchie. Mais je le demande au préopinant, y a-t-il des hommes qui poussent à l'anarchie? oui. Mais sont-ils dans le congrès? non. Mais au dehors il y a des hommes qui ne veulent pas que la Belgique se constitue; l'écume de la France a débordé sur la Belgique, et tous les jours ne travaillent-ils pas à réaliser leurs projets? C'est à ces hommes-là que s'adresse l'article du *Courrier de la Meuse* (1), et non à des hommes qui peuvent voir les choses autrement que nous, mais qui n'en sont pas moins des hommes honorables et d'excellents patriotes. (L., 5 juill.)

M. LE BARON DE LEUZE : Messieurs, les préliminaires de paix présentés par la conférence de Londres me paraissent justes, mais s'ils ne l'étaient qu'à demi, je dirais encore: Il faut les accepter; il y a nécessité, et pour en être persuadé, il suffit de regarder autour de soi : ici l'anarchie, là des armées formidables, et avec elles, la peste! (*Rire.*) Voulez-vous éviter tous ces maux? dites : J'accepte! Alors le roi vient, les ennemis de l'intérieur prennent la fuite, et vous aurez fait un pont d'or pour tous deux. C'est en vain qu'on voudrait devenir Français, ou s'appuyer sur l'espoir d'un nouveau bouleversement en France; les Français veulent la paix, et ne veulent pas de nous. Deux millions d'hommes y sont armés pour maintenir l'ordre, et si malheureusement ils n'étaient pas assez forts, quelques espérances républicaines seraient comblées : oui, nous aurions l'anarchie et la guerre; mais deux années ne seraient pas écoulées que vous auriez tout perdu, vos trésors, vos enfants et le fruit de vos victoires, l'indépendance et la liberté! Qui viola les lois de l'assemblée constituante de France et profita des victoires de la Bastille et de Jemmapes? la terreur! Qui s'empara des triomphes de Pichegru et de Moreau? le despotisme! Que devint la France? ce qu'elle était au point du départ. Mais que fit-elle en route? le malheur du monde et le sien. Ne parcourons pas le même cercle; arrêtons-nous, puisque nous avons indépendance et liberté.

Nous sommes les enfants des plus braves soldats de César, mais nous ne pouvons nous vanter d'avoir plus de valeur que les Français. Eh bien, pour avoir la paix, n'ont-ils pas sacrifié 80,000,000 de francs, des forteresses, et leur général, le dieu qu'ils adorent encore, quoiqu'en repos enfin sous un rocher? Cependant la France n'est pas déshonorée pour avoir fait cette paix; elle ne l'est pas non plus pour avoir abandonné les peuples qu'elle souleva. Mais n'importe, dit-on; nous sommes sûrs d'obtenir tout ce que nous voulons; usons seulement de la fermeté et de la persévérance. En vérité, messieurs, nous voulons toujours davantage, ou plutôt nous semblons dire aux grandes puissances : Donnez-nous cela, ou bien nous allons vous brûler! Persévérons, oui, mais dans ce qui est juste. Mais parce que la terre de mon voisin me convient, dois-je la prendre, puis-je la conserver? irai-je, à cette fin, commencer un procès ruineux pour ma famille? D'un autre côté, si on me la laissait, je craindrais quelque piége, je craindrais le provisoire. Croyez-vous que les Français ne redemanderont pas les forteresses qu'ils ont abandonnées en 1815? leur ferez-vous la guerre pour conserver Philippeville? Moi, je la leur rendrais dès aujourd'hui. Demain je rendrais Venloo. (*Murmures.*) Je ne veux pas du bien des autres; et quand je le voudrais, pourrais-je le garder? Non, les seuls traités durables sont ceux fondés, non sur la force, mais sur la justice. Et pour exemple, voyez ce que sont devenus ceux conclus depuis trente ans; et pour exemple encore, que feriez-vous si la Hollande révolutionnaire venait à réclamer Venloo? il faudrait le lui rendre. C'est pourquoi je rejette tout amendement tendant à le conserver ou à obtenir ce que nous n'avions pas en 1790; et je les rejette encore, parce qu'ils me paraissent devoir reculer la fin de nos affaires, et être une pomme de discorde, non-seulement pour aujourd'hui, mais pour toujours. C'est une erreur de penser qu'une restauration soit toujours tyrannique. Quand elle arrive à la suite d'un traité, elle ne l'est jamais; au contraire elle cherche à gagner

(1) Un passage de cet article a été cité par M. Henri de Brouckere (voyez page 387); nous le reproduisons ici en complétant la citation :

« Nous prévoyons bien que le parti qui veut nous livrer à la France, et les ambitieux qui ne sont pas contents de la place que la révolution leur a assignée, vont faire un dernier effort pour faire manquer la combinaison qui doit nous sauver. Ils diront, ils soutiendront que les puissances nous amusent et nous trompent, ils crieront plus fort qu'ils n'ont fait; ils n'omettront rien pour faire recommencer les hostilités en dépit du gouvernement et du congrès; certains comités d'association oseront peut-être ce qu'ils n'ont pas osé jusqu'à présent. Mais que la nation soit tranquille. Dans notre pays, ces exagérations, ces déclamations de journalistes, ces harangues de clubs et ces proclamations de comités, le bon sens de la nation en fera justice.

» Que la nation ait confiance en elle-même; qu'elle demeure armée, qu'elle s'arme de plus en plus; mais qu'elle méprise ces furieux et ces aveugles qui voudraient la pousser dans l'abîme des émeutes et de l'anarchie. S'il devenait à la fin nécessaire de faire la guerre, nous la ferons, notre roi à notre tête; et alors nous serons forts. Mais nous pouvons espérer maintenant que ce nouveau sacrifice deviendra inutile. »

Digitized by Google

ses ennemis, et ce sont eux ordinairement qui obtiennent toutes les faveurs. Il faut regretter les amis, les frères dont peut-être nous devrons nous séparer, mais non dans l'idée qu'ils seront malheureux et exposés aux vengeances d'un tyran; il n'y aura plus de tyrans. Ce n'est plus l'épée de Damoclès qui menace leurs têtes, c'est la foudre! ils le savent : désormais, sur quelque terre qu'on vive, les rois devront y gouverner avec des formes constitutionnelles représentatives. Alors, que ces hommes s'appellent Belges, Hollandais, Anglais ou Français, ils seront également heureux. Je ne doute pas de ce résultat; mais enfin, s'il pouvait devenir contraire, ne faudrait-il pas encore sacrifier une partie pour sauver le tout? Qui ne se fait couper bras et jambes pour sauver sa vie? Ce qu'on nous demande n'est que le petit doigt. En effet, c'est le prix du Luxembourg. C'est la seule injustice dont nous puissions raisonnablement nous plaindre. Mais il y a plus que le petit doigt, dira-t-on encore, c'est l'honneur national! A cela, je vous renverrai aux lumineuses explications de l'honorable M. Beyts. Quant à moi, j'avouerai que je ne sais plus que répondre, car si deux ou trois cents habitants de Venloo nous disent : Vous ne pouvez pas nous abandonner sans vous déshonorer, il est évident qu'il faut que toute l'Europe prenne les armes. La guerre est le seul moyen d'en finir; avec la guerre tout le monde sera content; c'est une des grandes découvertes de ce siècle. Êtes-vous malheureux, faites la guerre! avez-vous faim, soif, faites la guerre! Autrefois le médecin disait au malade : Prenez des pilules; aujourd'hui il lui dira : Faites la guerre! La guerre enfin est un remède universel! (*Ces derniers mots excitent les clameurs, les sifflets et les huées de la tribune publique. Il se fait un tel tumulte dans cette tribune, que plusieurs députés se lèvent spontanément pour en demander l'évacuation.*)

(M. B., 5 juill.)

M. VAN DE WEYER, au milieu du bruit : Messieurs, je ne partage pas l'opinion du préopinant, et c'est précisément pour cela que je prends la parole pour réclamer de la nation qui nous écoute le respect qu'elle doit à ses représentants. Nous délibérons ici à la face de l'Europe entière, et il serait dit que les véritables députés de la nation ne seraient pas ici, mais dans les tribunes publiques! ce seraient les tribunes qui délibéreraient et non pas le congrès national! Non, il n'en sera pas ainsi. J'adjure les citoyens des tribunes de ne pas renouveler ce tumulte indécent, et j'adjure M. le président, si le bruit se renouvelle, d'user des moyens que la loi lui donne pour faire respecter l'assemblée. (M. B., 5 juill.)

M. CHARLES ROGIER : J'ai demandé la parole pour appuyer M. Van de Weyer, et pour prier M. le président de lire l'article 40 du règlement, qui garantit la liberté de nos délibérations et l'indépendance et la dignité du congrès, et d'en faire l'application immédiate. Je suis grand partisan des hommes du peuple; j'ai été le premier, lors de notre révolution, à revêtir la blouse nationale; mais quand je vois cette blouse, pour laquelle à la fin on pousse la vénération trop loin, revêtir des hommes qui viennent ici vociférer des cris de mort contre les représentants de la nation, je les renie. Jusqu'à présent je me suis tu devant les applaudissements, j'en laisse l'honneur ou la responsabilité à ceux qui les provoquent; mais je déclare que si la moindre huée, le moindre murmure, le moindre sifflet se fait entendre, je me regarderai comme placé sous une influence déshonorante, et je quitterai la salle à l'instant. (*Bravo! bravo!*)

(M. B., 5 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Article 40. « Pendant » tout le cours de la séance, les personnes placées » dans les tribunes se tiennent découvertes et en » silence.

» Toute personne qui donne des marques d'ap» probation ou d'improbation est sur-le-champ » exclue des tribunes par ordre du président.

» Tout individu qui trouble les délibérations » est traduit sans délai, s'il y a lieu, devant l'au» torité compétente. »

J'invite les citoyens des tribunes à se découvrir et à observer le plus profond silence. Sinon, d'après les pouvoirs que me confère le règlement, je serai obligé de les faire exclure des tribunes. Après ce qui vient de se passer, si pareil tumulte se renouvelait, je serais taxé de lâcheté par l'assemblée si je ne faisais exécuter le règlement. Les tribunes seront évacuées où je quitterai le fauteuil de président.

La parole est continuée à M. de Leuze.

(M. B., 5 juill.)

M. LE BARON DE LEUZE, continuant : Cependant, messieurs, je vous conseille d'en appeler à votre neutralité, car la guerre pourrait aussi tout engloutir, et jusqu'à l'honneur même, dont on parle tant. Oui, messieurs, notre honneur pourrait être compromis; la guerre pourrait nous livrer pieds et poings liés et la corde au cou à nos ennemis. Impossible, dira-t-on. Messieurs, il n'y a rien d'impossible au sort des armes! Le czar aussi méprisait ses ennemis, il croyait ses armées invincibles: elles ont été vaincues. Ne méprisons pas nos ennemis, ils furent braves un tel jour!

Digitized by Google

Insatiables joueurs, dirai-je aux partisans de la guerre, n'avez-vous pas assez gagné? Plus que vous ne pouviez espérer. Que voulez-vous encore? Peut-être allez-vous perdre tout. Moi aussi j'ai beaucoup gagné, je suis libre, mais je suis content. Je m'arrête : quel est le plus sage? Des préliminaires acceptables de paix sont présentés; qu'avez-vous de mieux à nous offrir? La guerre! Et après la guerre que ferez-vous? Nous nous reposerons sur nos lauriers. Eh bien, faites ce que disait à son maître un ministre sage, le modèle des nôtres, reposez-vous dès aujourd'hui! Il faut en convenir, messieurs, nous sommes bien heureux, plus heureux que sages, peut-être; mais soyons-le assez pour savoir profiter de notre bonheur. Assurons d'un seul mot nos grandes destinées ; jouissons des fruits de la plus belle des révolutions, belle, exemplaire révolution, parce qu'on n'y dressa jamais d'échafauds, et c'est pour cela, sans doute, que Dieu la protége : gloire à lui, au congrès, au régent, et surtout au gouvernement provisoire, qui régna par droit divin, et sut imprimer à la révolution son saint et bienfaisant caractère. Disons-le donc, le mot heureux qu'attend toute la nation, et retournons ensuite, la joie dans le cœur comme celui qui fit le bien, dire à nos commettants : Citoyens, votre révolution est accomplie, vous êtes indépendants, vous êtes libres!

J'espère qu'ils me répondront : Vous étiez du congrès, vous avez sauvé vos frères !

(M. B., 5 juill.)

M. JOTTRAND : Messieurs, je me proposais de traiter la question préalable, qui a pour objet de faire décider par l'assemblée qu'il n'y a pas lieu à délibérer sur les propositions de la conférence; mais d'autres orateurs qui m'ont précédé ont traité la question beaucoup plus convenablement et mieux que je ne pourrais le faire. J'abandonnerai donc la question des intérêts moraux pour ne traiter que la question des intérêts matériels, et j'aborderai le fond sans traiter la question préalable, me contentant de dire que je suis de ceux qui veulent maintenir la constitution telle que nous l'avons décrétée; je suis de ceux qui ne veulent pas revenir sur un acte solennel du congrès, je veux dire la protestation contre le protocole du 20 janvier; je suis de ceux enfin qui veulent la révolution avec tous ses résultats et la constitution pour ce qu'elle vaut: c'est assez en dire pour prouver que je voterai pour la question préalable.

Ceux qui ont accueilli ou qui se proposaient d'accueillir les propositions de la conférence ont, à mon gré, bien mal expliqué la nature de ces propositions. On a dit que les dix-huit articles n'étaient pas un protocole. C'est hasarder beaucoup que de tenir un pareil langage, lorsque d'ailleurs il est si facile de prouver que les protocoles et les dix-huit articles, sont absolument identiques. J'admettrai, si l'on veut, que nous avons des propositions de la part de la conférence ; mais on m'accordera aussi, je l'espère, que nous devons les accepter sous peine de retomber dans les protocoles, car rien ne prouve que la conférence y ait renoncé. Au fond, on a dit que l'article 6 était le seul qu'il fallait repousser; mais je soutiens que tous doivent l'être; car, même admettant que l'article relatif à la dette fût bon au fond, il ne vaut rien dans la forme.

On a dit que le Luxembourg, qu'on nous déniait d'abord, nous est maintenant accordé; c'est ce que je nie, et j'ai à cœur de démontrer que nous ne pouvons admettre les propositions de la conférence sur ce point sans nous jeter dans les difficultés les plus graves. En effet, consentir à ce que cette question soit traitée comme une question étrangère à nos limites, c'est reconnaître d'un premier abord que le Luxembourg ne nous appartient pas: c'est une chose évidente d'après les propositions, et quand viendra le temps d'établir le contraire et de prouver nos droits, la question sera des plus litigieuses. (L'orateur lit l'article 3 des propositions, et établit que tout se réduit au *statu quo* et aux bons offices qu'emploiera la conférence pour faire obtenir le Luxembourg.) Voilà, dit-il, quel est le résultat qu'on se propose, et voilà tout ce qu'on nous promet : des bons offices pour tâcher de nous faire obtenir le Luxembourg: mais que devient cet article quand on l'examine avec toutes ses relations antérieures? Le protocole du 20 janvier a reconnu au roi Guillaume ses droits sur le Luxembourg, et déjà, quand il s'est plaint de la lettre de lord Ponsonby, le roi Guillaume s'est prévalu de cette circonstance et a déclaré que le Grand-Duché était inappréciable pour lui et pour sa famille. Espère-t-on de bonne foi qu'après cette déclaration le roi de Hollande cédera? Mais, dit-on, les puissances maintiendront le *statu quo*. Mais de qui dépend le *statu quo?* de la confédération germanique et du roi de Hollande. Je vois bien que les puissances promettent leurs bons offices pour le maintenir; mais il faut plus, il faut que le roi Guillaume veuille négocier et que la confédération germanique ne bouge pas, ce que personne ne nous garantit. De tout cela il suit que le Luxembourg n'est pas reconnu nous appartenir, mais qu'on vous permet d'espérer qu'il pourra vous appartenir. Je déclare, moi, que je

Digitized by Google

ne veux pas risquer de reconnaître qu'il ne nous appartient pas, pour les éventualités que nous promet la conférence; mais je vais plus loin, et j'envisage la question sous un autre point de vue. La révolution que nous avons faite avec le Luxembourg a fait pour nous de cette question une question d'honneur. Si aujourd'hui les députés du Luxembourg consentaient aux articles de la conférence, ils reconnaîtraient qu'ils ne sont pas Belges. Alors la question d'honneur disparaît, et, je le déclare, lorsqu'il s'agirait de donner pour le Grand-Duché une indemnité pécuniaire, je ne voudrais pas donner une obole pour une province dont je ne serais pas certain que les habitants voulussent faire partie de la Belgique, puisque leurs représentants auraient renié le nom belge et voté pour la séparation. Je le demande maintenant, est-il quelqu'un dans cette assemblée qui pense que ce soit seulement un litige que le prince de Saxe-Cobourg nous assure? non. Mais je vais plus loin, voulez-vous que je vous démontre que le prince de Saxe-Cobourg n'a pas besoin de prendre notre avis sur le Luxembourg? la chose est facile. On a fait du Luxembourg une question à part, une question en dehors des questions de limites et par conséquent en dehors de la constitution; eh bien, le prince de Saxe-Cobourg viendra vous dire : J'ai abandonné le Luxembourg, c'est une question qui me regardait seul avec le roi de Hollande; votre compétence n'allait pas jusque-là, c'était en dehors de vos limites. Par toutes ces considérations, vous paraît-il encore que cette question soit décidée en notre faveur? et notre honneur national n'est-il pas blessé de ce côté comme il l'est du côté de Venloo?

J'en viens, messieurs, à la question du Limbourg, et je l'examinerai toujours sous le rapport des intérêts matériels. La question du Limbourg, dit-on, peut être facilement résolue si nous avons des enclaves à donner à la Hollande en compensation. Je répondrai d'abord à ce qu'a dit M. le ministre des affaires étrangères, que nous n'avons pas les titres nécessaires pour être fixés sur ces questions. Il fait la comparaison d'un avocat qui a besoin, pour donner son opinion, de bien connaître les pièces d'un procès; mais ici toutes les pièces du procès sont publiques : les questions d'enclaves ont été décidées par des traités qui sont des documents historiques à la connaissance de tout le monde. Il n'y aurait donc pas de témérité à dire son opinion, car toutes les pièces sont connues.

Ici l'orateur soutient que la Hollande ne cédera jamais Maestricht ni Venloo, qui sont des points militaires et commerciaux tout à la fois; elle aimera mieux conserver les enclaves sans faire d'échange, car elle a supporté cet état de choses pendant deux siècles, et elle est assurée par là d'attirer chez elle tout ce que la nature a donné d'avantages à la Belgique sous les rapports commerciaux. Il établit ensuite que la Belgique n'avait en 1790 aucun droit, si ce n'est un vain droit seigneurial.

Après avoir examiné la question sous le rapport des intérêts matériels, l'orateur ajoute : Il est un autre intérêt sous le rapport duquel il faut encore traiter la question, je veux parler de l'intérêt moral. On parle d'admettre les préliminaires de la conférence : je suppose que nous les ayons admis. Le prince de Saxe-Cobourg arrivera parmi nous. Il trouvera une partie de la nation qui, par fatigue, l'accueillera avec quelque empressement; mais il est des partis différents et nombreux qui ne l'accepteront jamais pour roi, de bonne foi, parce qu'ils ne veulent pas que la Belgique soit indépendante, et ces partis conserveront toujours l'arrière-pensée de le renverser. Le prince aura contre lui des partis qui se serviront, pour l'abattre, des principes de la révolution même. Je les vois dire au soldat et au peuple : « Vous étiez Belges par votre volonté, vous ne l'êtes plus. C'est par fatigue que votre représentation nationale a accepté ce que d'abord elle avait rejeté; » et l'on fera tout ce qu'il sera possible de faire pour détruire ce que vous aurez voulu édifier. Je laisse de côté l'intérêt du parti de la réunion à la France, et vous savez cependant que ce parti n'est pas sans quelque vigueur. Le parti orangiste, je me sers de ce mot parce qu'il exprime mieux ma pensée et la fait mieux comprendre, le parti orangiste est plus fort que l'autre, parce qu'il s'appuie sur des intérêts matériels mieux raisonnés. Le siége de ce parti est dans deux ou trois villes où les intérêts matériels sont prépondérants. Ces villes demandent aujourd'hui le prince de Saxe-Cobourg, mais ce n'est que comme un moyen d'éviter une guerre imminente. Anvers veut préserver ses toits des bombes de Chassé; mais une fois ce danger passé, et au souvenir de la prospérité dont elle jouissait sous le règne des Nassau, croyez-vous que cette ville le soutienne encore longtemps? non. Sur qui s'appuiera donc le prince de Saxe-Cobourg? Sur le parti catholique indépendant. Sur le parti catholique? mais d'abord j'admets que nous ayons tous beaucoup de raison et de bon sens; pensez-vous cependant qu'il ne pourra pas arriver bientôt que l'on demandera au prince: Pourquoi vous, prince protestant, êtes-vous sur le trône d'un pays

Digitized by Google

éminemment catholique? J'y suis, répondrait le prince si cela était vrai, parce que je vous ai apporté en dot votre indépendance et l'intégrité de votre territoire. Mais si cela n'est pas vrai, il ne pourra plus faire cette réponse, et alors que devient-il ?

S'appuiera-t-il sur le parti indépendant? Mais ce parti, qui paralyse actuellement les menées des partis français et orangiste, ne soutiendra jamais celui qui viendrait contre le principe de la révolution belge. Il s'appuiera donc sur la partie la moins prévoyante et la moins forte de la nation, et il sera tout étonné, au bout de quelques mois de n'avoir pour soutiens que les fonctionnaires publics et quelques courtisans dont il aura satisfait la vanité. Indépendamment de ces embarras, ajoutez les menées de la France et de la Hollande, et jugez si la position du prince sera brillante. Pour moi, c'est comme partisan exclusif et absolu de l'indépendance belge, ayant d'ailleurs assez d'expérience pour savoir ce que nous pouvons attendre de la diplomatie, que je refuse d'admettre le prince de Saxe-Cobourg avec les conditions qu'on veut nous imposer, parce que je ne veux faire ni le malheur de ce prince ni le malheur de mon pays.

Mais la Pologne, dit-on, attend avec impatience que la Belgique soit constituée. Elle espère que les puissances s'occuperont d'elle à son tour, et que ses malheurs auront une fin. Messieurs, les puissances font tous leurs efforts pour éviter la guerre; mais pensez-vous que pour la Pologne on fera plus que pour nous? Pensez-vous que l'Angleterre voudra blesser l'empereur Nicolas et le roi de Prusse, l'Angleterre qui, toute désintéressée qu'elle est dans notre question, refuse de nous faire donner l'intégrité de notre territoire? Pensez-vous que les diplomates feront davantage pour la Pologne? Non. Ils iront en Pologne pour la faire rentrer dans ses limites de 1815; ce ne sera qu'un pays démembré, incapable de faire ce à quoi le destinait sa position. On lui proposera d'abandonner les Lithuaniens, comme on nous propose d'abandonner le Limbourg. Le droit d'insurrection est un droit que les conférences ne peuvent pas reconnaître. Vous voyez comme cette Pologne, aveuglée sur ses véritables intérêts, voudrait abandonner son sort à la diplomatie; mais nous, qui pendant dix mois avons appris à nos dépens combien peu nous devions compter sur la sympathie des diplomates, nous dirons aux Polonais : Vous n'avez pas l'expérience de la diplomatie, vous avez l'expérience de la guerre. Soyez certains que le *statu quo* restera tant que les cinq puissances seront occupées de nous; mais quand elles auront terminé nos affaires, elles se jetteront sur vous comme sur une proie. Gardez-vous de compter sur elles. Voilà, messieurs, ce que je répondrais, et je lui refuserais ce qu'elle désire comme on refuse le poison à ceux qui ne savent pas ce qu'ils demandent. (*Bien! très-bien!*) (M. B., 5 juill.)

M. DEVAUX, ministre d'État : Comme je suis du nombre des députés qui professent une opinion qui a le malheur de déplaire à quelques personnes qui se trouvent dans les tribunes, j'ai l'honneur de prévenir M. le président que je suis décidé à faire respecter le mandat que mes commettants m'ont donné, et que si, pendant que j'adresserai la parole à l'assemblée, des clameurs inconvenantes s'échappent des tribunes, comme cela est arrivé hier et aujourd'hui pendant les discours consciencieux de plusieurs honorables orateurs, à l'instant même je m'arrêterai, déclarant d'avance que je ne regarde plus la discussion comme possible, et que je ne consentirai à reprendre la parole qu'en comité secret.

Messieurs, je ne suis pas de ceux qui ne conçoivent qu'une opinion unique et exclusive sur la matière qui nous occupe. Je comprends et explique sans peine celle des honorables membres que je vais combattre, et qui s'appuie sur les motifs les plus nobles et les plus généreux. Je conçois surtout celle qu'ont émise plusieurs députés du Limbourg. Je suis touché de la pénible position où ils se trouvent, et j'applaudis bien sincèrement aux efforts qu'ils font pour exciter notre sympathie en faveur de leurs concitoyens, qui certes ont bien mérité de porter le nom de Belges.

Mais, à leur tour, ils me permettront, j'en suis sûr, de croire que ce n'est pas la sympathie et l'enthousiasme seuls qui, dans des questions de la nature de celle qui nous occupe, doivent dicter la décision d'hommes d'État. Ils m'accorderont que nous devons ici peser avec calme et réflexion les nécessités et les droits du pays, et examiner froidement et scrupuleusement s'il y a, je ne dirai pas intérêt, mais obligation morale à exposer l'indépendance et la sûreté du pays tout entier pour éviter les désavantages qui peuvent résulter du traité pour certaines parties de territoire que nous avons possédées jusqu'à présent. Une chose, messieurs, que nous avons demandée aux collègues qui s'opposent à l'adoption des propositions de la conférence, c'est qu'ils voulussent bien nous exposer leur système et leur but. Pour rejeter un parti qu'on nous offre, il faut savoir ce qu'on lui préfère : La guerre! dit-on. Mais la guerre n'est pas le but, ce n'est qu'un moyen; ce n'est pas pour

Digitized by Google

rester éternellement en guerre qu'on crie aux armes; quels avantages attend-on de la guerre? Quel est le plan de guerre et de pacification? dans quelle position espère-t-on se trouver à la fin de la guerre pour entamer les négociations, car la guerre doit inévitablement finir par des négociations? Pense-t-on pouvoir en venir aux mains sans exposer Anvers à une ruine certaine, ou sacrifie-t-on cette superbe ville commerciale à la conservation de Venloo? Si nous sommes victorieux, ne nous mettrons-nous pas en possession du Brabant septentrional et d'autres parties du territoire hollandais où une foule de citoyens, par haine du protestantisme hollandais, viendront incontestablement se compromettre pour notre cause? Pourrons-nous espérer de conserver ces territoires? ne nous trouverons-nous pas à l'égard de leurs habitants dans la même position où nous sommes aujourd'hui à l'égard de ceux de Venloo? Voilà autant de points au sujet desquels j'aurais désiré d'être éclairé par les honorables membres qui repoussent le traité de paix, mais sur lesquels ils ne m'ont jusqu'ici donné aucune lumière.

Une question plus importante encore, messieurs, et qui doit dominer toutes les autres, c'est celle de savoir quels sont nos droits en fait de limites, et jusqu'à quel point ces droits sont lésés par les propositions de la conférence.

Plusieurs orateurs nous ont répété que les propositions nouvelles n'étaient que les anciens protocoles déguisés. Mon opinion est différente. Il n'est presque pas un des dix-huit articles qui ne me semble contenir une amélioration digne de remarque. Mais je vois surtout quatre différences principales entre le projet de traité et les anciens protocoles.

Je parlerai d'abord de celle qui concerne la dette. Vous vous en souvenez, messieurs: lorsqu'il y a un mois nous discutions la question de l'élection immédiate, combien de fois ceux qui nous combattaient ne nous ont-ils pas affirmé que jamais nous n'échapperions au protocole des dettes, que jamais nous ne parviendrions à délivrer la Belgique du fardeau de l'ancienne dette hollandaise! toutes nos prévisions, toutes nos espérances furent traitées de chimères et d'illusions. Eh bien, aujourd'hui le traité qu'on nous propose nous délivre à jamais de l'ancienne dette hollandaise. Jamais, messieurs, vous n'avez désiré une disposition plus précise, plus juste, plus avantageuse, que celle qu'on propose aujourd'hui. Si nous souscrivons au traité, la Belgique ne paye plus les dettes d'autrui; elle obtient justice d'une iniquité énorme qui pèse sur elle depuis quinze ans, et dont pendant quinze ans nous avons désespéré de la délivrer jamais. Cet immense résultat matériel de la révolution est aujourd'hui dans nos mains. Aucun de vous, je pense, ne croira que c'est là un changement insignifiant à notre situation.

Le second changement est relatif au Luxembourg. Naguère cette question du Luxembourg paraissait l'unique difficulté de notre diplomatie. Pendant plusieurs mois il s'est agi presque exclusivement du Luxembourg parmi nos diplomates et dans la législature. On exigeait de nous à toute force, et comme préalable à toute autre négociation, la reconnaissance des prétendus droits du roi Guillaume sur le Luxembourg. Aujourd'hui on ne nous la demande plus; la décision est différée, elle est abandonnée aux parties; la conférence s'en retire, et en attendant le *statu quo* reste; l'article de la constitution demeure aussi; le prince prêtera le serment de le maintenir, car celui des honorables membres qui a avancé que le prince demandait un changement au serment s'est complétement trompé. Et quand nous savons, messieurs, quelles sont les dispositions de la confédération germanique à rester en paix, quelles sont celles de la nation hollandaise contre les prétentions de son roi, je vous demande si avec les bons offices des cinq puissances pour le maintien de la paix, avec la parole du prince, avec les intentions qu'on nous connaît à tous de ne jamais aliéner le Luxembourg qui nous appartient et dont on a disposé en 1815 sans son assentiment et sans celui d'aucun Belge, je demande s'il peut nous rester à ce sujet la moindre crainte!

Un changement notable, qu'on n'a pas encore fait remarquer, c'est que, d'après les protocoles, les échanges se faisaient par la conférence; nous n'étions sûrs de rien. Aujourd'hui, ils se font de gré à gré entre la Belgique et la Hollande. Si le roi de Hollande nous refuse tel arrangement que nous désirons, nous restons en possession de nos enclaves, nous restons chez lui, sur le Rhin, au cœur de la Hollande.

Enfin, messieurs, dans la forme, tout est changé. On ne nous commande plus, on ne nous impose plus rien; on nous propose. Rappelez-vous, messieurs, notre protestation contre le protocole du 20 janvier (1). Qu'y disons-nous? Que nous protestons contre toute délimitation et toute obligation *qu'on pourrait vouloir nous imposer sans notre assentiment*, que c'est *dans ce sens* que nous protestons contre le protocole du 20 janvier. C'est moi qui proposai cette rédaction; je crois me

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 157.

Digitized by Google

souvenir, il est vrai, que l'honorable préopinant qui, si ma mémoire ne me trompe, vota contre la protestation, trouva la rédaction encore trop forte, et qu'il proposa de mettre tous les verbes au conditionnel; mais l'assemblée jugea que ma rédaction atteignait assez clairement le but. Aujourd'hui, messieurs, on ne nous impose plus rien sans notre assentiment, on nous propose. Il n'y a donc que le fond même des propositions à examiner : sous le rapport de la forme nous devons être satisfaits.

On a dit que les propositions contenaient une violation de la constitution. C'est une erreur. Nous avons déclaré, dans la constitution, qu'il y aurait une province de Luxembourg, nous ne l'aliénons pas par le traité; nous avons déclaré qu'il y aurait une province de Limbourg, nous la maintenons; mais en vertu du droit que la constitution même donne à la législature ordinaire, nous changeons, au moins pour quelque temps, ses limites. L'article 1er de la constitution est donc maintenu, toutes les provinces dont il parle subsistent; mais en vertu d'un droit constitutionnel, les limites d'une seule sont modifiées.

Un des préopinants a prétendu que la neutralité était une violation de la constitution, parce qu'elle ôtait au roi le droit de paix et de guerre. C'est chercher bien loin les objections. D'abord le texte même des dispositions du traité qui concernent la neutralité prouve qu'on nous garantit, au contraire, le droit de faire la guerre. En poussant plus loin la conséquence du raisonnement de M. de Brouckere, il faudrait soutenir que la constitution nous ôte le droit de faire des traités de paix avec les nations étrangères; car, si je ne me trompe, un traité de paix est un engagement de ne pas faire la guerre. Messieurs, il en est des traités comme de la neutralité : si on ne les observe pas à votre égard, libre à vous de les rompre et de faire la guerre. La neutralité qu'on nous propose est une garantie de notre indépendance contre ceux qui, un jour, voudraient nous envahir; c'est aussi en temps de guerre une mesure d'une grande importance pour notre commerce.

Le même orateur a fait encore une autre objection. Vous ne pouvez pas, a-t-il dit, céder une partie de province, car les députés de cette province, ayant concouru à la confection des lois, tous les actes faits avec eux seraient nuls. Quoi! si, par exemple, après une guerre malheureuse, une nation se trouvait obligée de céder une province contestée, toutes les lois de ce pays, faites depuis des siècles peut-être, seraient-elles annulées, parce que les habitants de cette province auraient eu leurs représentants dans la législature? Non, messieurs, les plus simples notions de droit et de bon sens disent que quand vous avez la possession d'un pays, vous avez le droit de l'administrer, d'y faire des lois, et que les habitants ont, dès lors, le droit de concourir à une administration et à une législature qui leur sont communes avec le reste du pays.

Messieurs, au début d'une négociation, et dans son cours, on peut faire valoir toutes ses prétentions, les mettre même toutes au maximun, afin que, si la décision qui interviendra est contraire à vos droits d'un côté, vous puissiez les recouvrer de l'autre. Mais quand est arrivé le moment décisif de signer ou de rejeter le contrat, alors il faut être plus sévère envers soi-même et examiner rigoureusement quels sont nos droits, et à quelle limite ils expirent.

Si l'on vous disait : Il y a deux pays réunis, l'Angleterre et l'Écosse par exemple, ou la Suède et la Norwége; ces pays veulent se séparer, quelles limites prendront-ils? Vous, hommes impartiaux, désintéressés dans la question, vous diriez : Qu'ils reprennent les limites qu'ils avaient avant leur réunion. Eh bien; c'est tout ce qu'on vous propose; on va même plus loin, car, d'après ce principe, on aurait dû dire : A la Belgique appartiendra tout ce qui constituait les Pays-Bas autrichiens; à la Hollande les limites de 1790. On l'a dit pour la Hollande; on ne lui rend que ce qu'elle avait en 1790; à la Belgique on donne le pays de Liége, et non-seulement Liége, mais Marienbourg, mais Philippeville, mais des enclaves en Hollande qui ne nous appartenaient pas. Nous sommes les successeurs de tout le monde; nous avons non-seulement ce que nous avions autrefois, mais ce qui appartient à d'autres. Quant à moi, je le déclare, quoique j'aie toujours défendu avec chaleur nos prétentions, quoique je les aie défendues jusqu'au dernier jour, même jusqu'à la dernière heure de mon séjour à Londres, je dis que nous ne pouvons aller au delà de nos droits. Nous devons être justes envers tout le monde, même envers les Hollandais; et nous ne devons pas vouloir prendre ce qui ne nous appartient pas.

M. Beyts a parlé souvent de la Flandre hollandaise, et il a prétendu prouver qu'elle nous appartenait; la raison, c'est que la Hollande l'avait cédée à la république française en 1795; mais en 1814, il a été stipulé que la France, en rentrant dans ses limites, a nécessairement rendu à la Hollande ce qu'elle lui avait pris. Je ne sais pas par quelle voie ni à quel titre nous aurions succédé à la France à cet égard, pas plus pour la rive gauche de l'Escaut que pour la rive gauche du Rhin.

Digitized by Google

J'ai entendu dire plus d'une fois, et j'ai cru quelque temps moi-même, que la séparation des deux pays devait se faire en mettant les provinces méridionales d'un côté et les provinces septentrionales de l'autre; mais examinez les conséquences de ce principe et voyez-en les résultats. Vous voulez effacer ce qui existait autrefois; eh bien, qu'en résulte-t-il? Que si vous voulez les provinces méridionales, il faut que vous preniez votre part de la dette hollandaise. En effet, veuillez les limites anciennes, avec l'ancienne dette, ou veuillez la dette de 1815 avec les limites de 1815.

Sous le rapport du droit, il n'est pas possible de méconnaître la justice des propositions. Je sais que c'est par un sentiment généreux que d'honorables membres demandent plus que nous ne devons avoir, mais il faut raisonner en hommes d'État si nous voulons être écoutés.

J'ai entendu dire que même l'évacuation provisoire de Venloo était un déshonneur, qui détruirait la révolution tout entière. Eh bien, aujourd'hui, un honorable orateur est convenu lui-même qu'il avait approuvé l'armistice, qui admettait pour base l'abandon provisoire de Venloo aux Hollandais. Le gouvernement provisoire s'est-il déshonoré en signant l'armistice? L'honorable orateur a dit que son erreur avait été détruite le lendemain; mais, bientôt après, il est entré au ministère sous le gouvernement provisoire. S'est-il cru déshonoré? Eh! messieurs, si aujourd'hui le roi de Hollande voulait s'en tenir à l'armistice et l'exécuter, vous seriez forcés d'évacuer Venloo, car l'armistice est signé depuis plus de six mois.

Je ne vois dans les dix-huit articles que des bases posées sur les négociations qui seront ouvertes pour des échanges et des indemnités. Nous ne devons abandonner Venloo provisoirement qu'en prenant possession de la moitié de Maestricht, y compris le droit de garnison; sans cela point d'évacuation de Venloo ni autre.

Ainsi, messieurs, la force que le traité nous donne est extrême, et peut se résumer en deux points: tant que le roi de Hollande ne nous met pas en possession de la demi-souveraineté de Maestricht et de tous les avantages du traité; tant qu'il ne l'exécute pas jusqu'à la dernière lettre, nous ne payerons pas une obole de la dette austro-belge, ni de la dette commune. Une fois le traité exécuté, tant qu'il ne nous accordera pas les échanges que nous demandons, nous restons dans les enclaves, au cœur de la Hollande.

Pour moi, quand je vois, d'un côté, un traité basé sur l'équité, la garantie de notre indépendance, celle des libertés que nous avons si longtemps et si vainement réclamées, le pays définitivement constitué, l'exclusion des Nassau reconnue et sanctionnée par l'Europe entière, l'avénement d'un roi ami des deux cabinets dont l'amitié nous est la plus précieuse; en un mot, tous les résultats de la révolution atteints et consolidés; quand je vois de l'autre part une guerre sans issue, une prolongation indéfinie du provisoire, la stagnation de l'industrie, l'anarchie, la guerre générale et la perte de ce qu'un peuple, qui mérite ce nom, met au-dessus de tous les biens, l'indépendance, l'existence nationale, je ne puis plus hésiter et je donne ma voix à l'adoption du traité qui nous est proposé. Je regarde ce traité, et l'avénement du roi des Belges qui en sera le résultat, comme le lien qui va unir désormais, dans la carrière de la liberté, la France, l'Angleterre et la Belgique: noble trépied, qui doit un jour servir de base à la liberté de l'Europe entière. Par mon vote, ce n'est pas la cause de mon pays seul que je crois servir, mais celle de la liberté partout où elle pourra un jour prendre des racines.

Messieurs, si nous voulons être libres, sachons être justes, sachons borner nos prétentions à nos droits; si nous perdons notre liberté par un désir de conquête, quelle sympathie obtiendrons-nous des autres peuples? Quel jugement la postérité portera-t-elle de nous?

Ah! messieurs, ne craignez-vous pas qu'un jour on ne dise de nous: « Ils étaient dans la position » la plus favorable, une révolution avait réussi » comme par miracle, tous les événements de » l'extérieur les servaient comme à plaisir; ils » avaient retrouvé, après des siècles, l'occasion » unique de constituer une Belgique indépendante; » ils avaient pu créer de leurs mains les institu- » tions les plus libérales de l'Europe. Liberté, in- » dépendance, révolution, ils ont tout perdu! » Tout perdu, par un vain désir d'agrandissement, » et pour disputer à la Hollande une ville et demie » et cinquante-deux villages? »

Et alors peut-être, messieurs, on parlera de la révolution belge de 1830 comme on parle aujourd'hui de notre ancienne révolution; l'indépendance de la Belgique sera peut-être considérée comme un de ces rêves chimériques dont on s'étonnera que des hommes sérieux aient pu s'occuper un instant; et notre drapeau tricolore, arrosé du pur sang de nos héros, ce symbole glorieux de notre liberté et de notre indépendance, aura fait place au drapeau de l'étranger; et, pour tout honneur, servira peut-être de point de mire aux épigrammes insultantes de quelque sous-préfet que nous enverront nos nouveaux maîtres.

Digitized by Google

Il ne me reste plus, messieurs, qu'à dire quelques mots de la proposition de M. Van de Weyer (1). Je ne puis l'admettre, parce qu'il est impossible qu'elle ne soit considérée comme détruisant ou modifiant dans son essence l'adhésion au traité. La proposition de M. Van de Weyer, dans son premier article surtout, *exige* ce qu'il est bien désirable que nous possédions, ce qu'il faut faire tous nos efforts pour obtenir par un arrangement, mais ce que nous ne pouvons *exiger* comme droit. Dans son second article, il exige que les puissances interviennent directement contre le roi de Hollande, ce qu'elles sont décidées à ne pas faire. Elles se sont retirées de la question du Luxembourg : ne leur demandons rien de plus; dans la position où nous nous trouverons, nous n'avons plus rien à craindre de ce côté.

Quel serait le résultat de cette proposition ? Un refus de la conférence, de nouvelles négociations sans résultat, et nous sommes déjà si fatigués des négociations ! Comptez-vous que pendant ce délai les événements changeront? N'espérez rien de plus des puissances du Nord : ceux qui plaidaient pour nous ont eu assez de peine d'obtenir d'elles ce dernier mot. En détacherez-vous la France et l'Angleterre ? viendront-elles reconnaître comme injuste ce qu'elles ont déclaré juste jusqu'ici? Le ministère français, avec ses nouvelles élections pacifiques, et le ministère anglais, avec un parlement qui lui demande sans cesse de ne pas compromettre l'Angleterre dans une guerre continentale, s'exposeraient-ils à cette guerre dans l'intérêt d'une sixième partie de la province du Limbourg? Y a-t-il là une chance de succès sur mille. Je n'exposerai pas les plus graves intérêts du pays à un tel jeu. Je sais trop combien de chances défavorables peuvent se présenter pour nous d'un instant à l'autre, pour ne pas saisir avec empressement celle qui s'offre à nous aujourd'hui, et qui me semble raisonnable et admissible sous tous les rapports. N'oubliez pas, messieurs, que par suite des manœuvres de la Hollande, un projet de partage a déjà paru bien séduisant à plusieurs puissances. Vous apprendrez peut-être un jour que, récemment encore, l'exécution de ce projet a été loin d'être considérée comme un vain projet, et qu'il n'est pas bien sûr qu'il soit complétement effacé de toutes les têtes influentes qui régissent les affaires européennes dans ce moment; oui, messieurs, je crains sérieusement que, si notre indépendance nous était ravie, les Belges n'auraient pas même la consolation de supporter ensemble le malheur d'un sort commun. Dans l'espoir de nous rendre plus certaine la possession de Venloo et de l'autre moitié de la souveraineté de Maestricht, je ne m'exposerai pas à voir échoir à la Prusse le Limbourg entier, Liége et Luxembourg; à la France, le Hainaut, Namur et Bruxelles; à la Hollande, Anvers et Gand; et peut-être, messieurs, à la Russie et à l'Autriche, les ossements et le territoire des Polonais.

(L'orateur termine en combattant la proposition de M. Van de Weyer, qu'il regarde comme changeant complétement le traité; car c'est dire que la Belgique a droit à une chose que la conférence déclare qu'elle ne peut pas obtenir. L'adoption de cette proposition pourrait être la cause d'un voyage à Londres, mais elle n'amènerait aucun résultat.)

(M. B., 5 juill.)

M. JOTTRAND justifie en peu de mots le vote qu'il émit lors de la protestation du 1er février.

(M. B., 5 juill.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

(1) Voir page 405.

Digitized by Google

SÉANCE

DU LUNDI 4 JUILLET 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La foule est toujours la même. (M. B., 6 juill.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

UN DES SECRÉTAIRES donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Plusieurs habitants de Binche demandent que le congrès rejette les propositions de la conférence.

M. Verlinden réclame son exemption du premier ban de la garde civique.

Vingt-trois officiers et soldats de la garde civique font la même demande.

(M. B., 6 juill., et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. Tresson demande des lettres de naturalisation. (P. V.)

Renvoi à la commission des naturalisations. (P. V.)

M. DE NEF : Je demande que M. le président fasse donner lecture de la pétition des habitants de Louvain, que je viens de lui remettre. (M. B., 6 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Je dois consulter l'assemblée pour savoir si elle veut que la pétition soit lue. (M. B., 6 juill.)

M. DE ROBAULX : M. le président, tous les antécédents sont en faveur de la proposition de M. de Nef. Toutes les fois qu'une pétition a été déposée pendant une discussion à laquelle elle était relative, la lecture en a été faite. J'appuie donc la lecture. (M. B., 6 juill.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Il est très-inexact de dire que chaque fois qu'une pétition a été déposée pendant la discussion à laquelle elle se rapportait, la lecture en a été ordonnée. Je conteste le principe et les antécédents. Il y aurait danger à ce qu'il en fût ainsi. La commission des pétitions a été instituée pour faire un examen préalable des pétitions, afin de nous soumettre celles qui sont présentées en termes convenables. Je demande donc que la pétition soit renvoyée à la commission, et que le rapport en soit fait demain. (M. B., 6 juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je pense que si on avait lu la pétition, ce serait déjà fini. Je demanderai au bureau si les développements en sont trop longs; dans ce cas on la renverrait à un autre jour; mais si la lecture de la pétition peut être faite en une ou deux minutes, je demande qu'elle soit faite immédiatement. (M. B., 6 juill.)

M. CLAES (de Louvain) : Je m'oppose à la lecture de la pétition, quoique émanée de mes commettants. Hier, on a adressé au congrès une pétition semblable, et elle n'a pas été lue : ce serait, selon moi, un précédent dangereux, surtout dans un moment comme celui-ci, parce que les pétitions ne sont pas toujours convenablement rédigées. Que la pétition soit examinée par la commission, et que le rapport en soit fait très-prochainement : c'est ce qu'il convient de faire, et ce à quoi je ne m'oppose pas. (M. B., 6 juill.)

M. D'ELHOUNGNE : Je crois, messieurs, comme mon honorable collègue, que ce serait un précédent dangereux que de venir l'entretenir *ex abrupto* d'une pétition déposée instantanément, et je pense qu'on doit en ordonner le renvoi pur et simple à la commission. Je dirai en passant, puisque j'en ai l'occasion, que le droit de pétition est ici illusoire. Depuis trois mois que j'ai l'honneur de siéger dans cette assemblée, il n'a été fait qu'un seul rapport, de sorte que c'est la même chose de nous présenter des pétitions ou de n'en pas présenter. Je pense que le congrès prendra des mesures pour qu'on fasse une exception en faveur de la pétition

Digitized by Google

qui vient d'être présentée, afin qu'elle soit examinée sans délai, et que l'analyse nous en soit faite demain. (M. B., 6 juill.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée, qui décide que la pétition ne sera pas lue.

(M. B., 6 juill.)

Elle est renvoyée à la commission des pétitions.

(P. V.)

Suite de la discussion des dix-huit articles.

L'ordre du jour est la suite de la discussion sur les propositions de la conférence de Londres, sur la question préalable demandée par M. de Robaulx et sur les propositions de MM. le baron Beyts et Van de Weyer. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : Avant d'entamer la discussion à l'ordre du jour, et après ce qui s'est passé hier, je crois devoir rappeler aux tribunes les dispositions de l'article 40 du règlement :

« Pendant tout le cours de la séance les personnes placées dans les tribunes se tiennent » découvertes et en silence.

» Toute personne qui donne des marques d'approbation ou d'improbation est sur-le-champ » exclue des tribunes par ordre du président.

» Tout individu qui trouble les délibérations » est traduit sans délai, s'il y a lieu, devant l'autorité compétente. »

Je préviens les tribunes que les dispositions de cet article seront scrupuleusement observées.

(M. B., 6 juill.)

M. LE COMTE DE ROBIANO : Messieurs, l'orateur qui parla hier le dernier à cette tribune est l'Atlas, ou l'Hercule destiné à soutenir tout le poids du ministère; on vante le caractère et le talent de M. Devaux, et je souscris volontiers à ces éloges, mais que peuvent l'influence de la réputation la plus justement acquise et le talent le plus remarquable quand par malheur on s'est trompé dans leur emploi et qu'ils ne sont consacrés qu'à soutenir des sophismes! Quoi, messieurs, le Luxembourg et le Limbourg diminués et morcelés seront encore le Luxembourg et le Limbourg de la constitution, et l'intégrité de territoire n'en sera pas moins respectée? Je prie M. Devaux de me dire si les deux manches étant soustraites à son habit, il se croirait encore complétement vêtu? Pourquoi M. le ministre abandonne-t-il la rive gauche de l'Escaut? Il répond que nous n'y avons aucun droit. Pourquoi donc nous assure-t-il que jusqu'au dernier instant nos prétentions sur cette même rive gauche furent soutenues à Londres; accusera-t-il nos délégués de mauvaise foi, d'ignorance? Quelle si soudaine illumination en ce moment précis est venue changer l'état de notre cause à ses yeux. Je le prie de nous l'expliquer. M. Devaux s'est joint à M. Lebeau pour nous déclarer que le ministère n'appuierait pas la proposition de M. Van de Weyer, il a très-bien fait. Cette proposition-amendement avait trop évidemment pour but unique de diminuer le dégoût qu'inspirait l'adoption pure et simple des dix-huit articles. Les personnes qui cherchaient à céder ont dû s'applaudir beaucoup de trouver ce moyen d'atténuer ce qu'avait d'odieux l'abandon de leurs frères. En effet, si des échanges complets avaient été possibles, leur réputation de générosité, de commisération restait entière. M. Charles de Brouckere nous a démontré à l'évidence, messieurs, combien nos prétendues enclaves étaient loin d'atteindre ce but. Mais qu'aurait-ce donc été si M. Van de Weyer dans son amendement avait compris entre les territoires à échanger cette rive gauche de l'Escaut! C'est lui-même qui invoque ici contre cette omission.

La note verbale du 27 novembre 1830 sur la Flandre hollandaise (1) établit à l'évidence, en réponse au protocole du 4 novembre 1830, que la Flandre dite *zélandaise*, ou la rive gauche de l'Escaut, fait partie de la Belgique.

La note verbale du 3 décembre 1830 (2), en réponse à la note du 1er décembre, a répondu à toutes les objections qu'on avait faites à la note du 27 novembre 1830, établissant nos droits sur la rive gauche de l'Escaut.

Dans la note verbale du 3 janvier 1831 (3) en réponse au protocole du 20 décembre 1830, le président et les membres du comité diplomatique disent que la rive gauche appartient à la Belgique.

Par la note sur les limites du 6 janvier 1831 (4) nos commissaires à Londres établissent derechef nos droits sur la rive gauche de l'Escaut.

Le décret contenant protestation contre le protocole des cinq grandes puissances du 20 janvier 1831 (5) contient expressément qu'en 1795, et postérieurement, la Hollande a fait cession de la rive gauche de l'Escaut et de ses droits dans le Limbourg, contre des possessions dont elle jouit

(1) *Pièces justificatives*, n° 112.
(2) *Pièces justificatives*, n° 115.
(3) *Pièces justificatives*, n° 142.
(4) *Pièces justificatives*, n° 148.
(5) *Pièces justificatives*, n° 157.

Digitized by Google

actuellement et qui appartenaient à l'ancienne Belgique.

M. Devaux nous a menacés d'un partage! Il oublie que ce sont des hommes, et non une masse inerte qu'il s'agirait de partager.

Le long plaidoyer de M. Devaux contre nos droits a été écouté dans un profond silence. J'en fais la remarque parce que l'on s'est plu à répandre le bruit que les applaudissements et les sifflets des tribunes étaient payés par l'opposition. Messieurs, l'autorité par tout pays a plus de moyens que l'opposition de payer des applaudissements; dans nos loyales tribunes belgiques, je pense que personne n'est payé. Le ministre devrait prouver une allégation odieuse. Ma pensée, messieurs, c'est que M. Lebeau fait seul applaudir ici. Homme d'un talent reconnu, il déclama souvent contre le ministère, contre les protocoles; il en disséqua tout le venin, il mit ses raisonnements à la portée de toutes les intelligences; il y vit, il y démontra la perte de la patrie; il nommait encore récemment traîtres et parjures ceux qui les adopteraient, et puis il voudrait que les tribunes, oubliant leur éducation faite en partie par lui, vissent avec indifférence la coupe funeste circuler de main en main, et ne remerciassent point à grands cris ceux qui écartent le poison des lèvres de la patrie. Oui, messieurs, la blouse, hier injuriée..... (I., 6 juill.)

M. CHARLES ROGIER, vivement : Je demande la parole. (*Agitation.*) (I., 6 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Le règlement veut que les orateurs s'adressent au président ou à l'assemblée, et jamais aux tribunes. Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur les articles en discussion, tous les bons députés ont été indignés du scandale donné par les tribunes. (*Assentiment général.*) (I., 6 juill.)

M. CHARLES ROGIER : Je prie M. de Robiano de dire en quoi j'ai injurié la blouse. (I., 6 juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Laissez parler l'orateur. (I., 6 juill.)

M. LE COMTE DE ROBIANO, reprenant : La blouse, hier injuriée, couvre des cœurs droits, des intelligences droites.

La conférence a changé de ton dans les préliminaires, dit M. Devaux; le peuple, dans son gros bon sens, reconnaît fort bien les paroles de la même chanson, chantée en ton mineur aujourd'hui, en ton majeur il y a peu de jours.

N'allez pas, messieurs, conclure de ce que je viens de dire, que j'approuve ni même que je ne blâme pas les applaudissements et les huées; je les explique seulement. Dans un gouvernement populaire, et quand il s'agit des plus grands intérêts populaires, je conçois que, comme dans une arène publique, l'on encourage ou l'on blâme à haute voix. Je le conçois sans recourir à l'explication accusatrice de corruption à prix d'argent. (*Approbation.*)

Vous avez accusé l'ancien comité diplomatique de trop de bonhomie, de trop peu de finesse; il fut trompé, je veux le croire, précisément par ses honorables défauts; mais vous, MM. les ministres, qui aviez leur exemple devant vous, et bien plus de talent, qu'avez-vous produit? Un ministre attache, nous dit-il, son nom, son honneur, son existence à la réussite de sa combinaison. C'est heureux d'être prévenu combien il en fait une affaire personnelle et combien il faut se tenir en garde contre ses arguments.

Messieurs, si le lendemain de la mémorable séance de l'exclusion des Nassau, si le lendemain de l'adoption de notre loi constitutionnelle, on était venu nous proposer de souscrire au pacte honteux qui vous est soumis, avec quelle indignation patriotique n'eût point été accueilli le téméraire auteur d'un semblable conseil! Et nous sommes les hommes de septembre! les fils de la révolution! En quelles mains est-il donc tombé, le dépôt de notre honneur et de nos droits! et que s'est-il donc passé de si funeste pour qu'on ose nous solliciter à l'abandon de nos frères, à la démolition de notre édifice constitutionnel! Messieurs, un de nos collègues, plein d'esprit et de patriotisme, disait avant-hier que le congrès, auteur légal de la constitution, pouvait aussi la modifier. C'est une erreur; nous n'avons point *fait* la constitution; nous n'avons fait la constitution ni quant au territoire ni quant aux institutions; seulement nous l'avons rédigée et promulguée : la constitution était FAITE quant au territoire, par la volonté, par l'assentiment des habitants et par l'évidence et la nécessité des choses.

Ainsi la citadelle d'Anvers nous appartient, quoiqu'elle soit occupée encore; ainsi doivent nous appartenir, Maestricht, la rive gauche de l'Escaut, et ce Venloo héroïque, invité par proclamations expresses et que l'honneur nous défend d'abandonner jamais.

Quant aux institutions, nous n'avons fait qu'organiser ce que la nation avait conquis : l'indépendance, les moyens intérieurs de la conserver et avec elle les garanties de notre liberté. Oui, messieurs, il est vrai, notre constitution est devenue l'arche sainte, dont nous ne sommes plus que les gardiens. L'œil scrutateur et inquiet du peuple

Digitized by Google

surveille les dépositaires d'un trésor acheté avec son sang. La noble victime qui, à Berchem, sommeille sous les palmes patriotiques s'indignerait dans sa tombe; ses vaillants compagnons, qui remplissent encore nos armées, qui pour une sainte cause ont encore du sang à verser, s'indigneraient qu'un vil trafic, remplaçant un élan généreux, vînt enlever à la nation le prix de leurs travaux; qu'un marché d'honneur, de frères à céder s'établit, où? au congrès! sous les yeux et de l'aveu des pères de la patrie!

Nous dégrader ainsi! non, messieurs, je n'y consentirai jamais.

Je désire autant que personne que le calme succède à la tempête, mais ce n'est point en périssant que je veux éviter de périr. Les protocoles renvoyés avec l'assentiment de tous, nous indiquent quel chemin les préliminaires, ces protocoles réchauffés, doivent suivre. Nous n'avons demandé que ce qui nous était indispensable, il le faut exiger. La conférence nous dénie toutes nos demandes, elle déclare que prendre, ou même vouloir garder ce qu'elle n'a point voulu reconnaître nous appartenir, sera considéré par elle comme une guerre de conquête à laquelle il serait déshonorant pour les puissances de consentir. Que nous propose donc la conférence? Abandon de *tous* nos droits, reconnaissance par conséquent que nos prétentions étaient illégitimes; mais par compensation, permission d'acheter à un prix non déterminé certains territoires que le vendeur (vendeur à solliciter, vendeur non déterminé à vendre) prétend être d'une valeur inappréciable.

Et voilà, messieurs, ce que sérieusement on nous propose d'accueillir!

Les amis de la paix à tout prix nous disent: Commencez par accepter le prince avec les préliminaires, et puis le prince, arrivé chez nous, négociera si bien, ou se battra si fort, que nous obtiendrons tout ce que nous désirons; alors vous attaquerez la Hollande, alors vous pourrez conquérir tout ce qui vous conviendra. C'est de loin, messieurs, que la frayeur est devenue si guerroyante. Ceux qui nous tiennent ce langage ne disent que de faire une halte, de se reposer pendant un entr'acte de la révolution. J'y consentirais si la suite pouvait en être heureuse.

Quoi! le prince qui n'accepte qu'après notre adhésion aux préliminaires, arrive avec l'intention avouée de s'opposer aux préliminaires, de conquérir ce que nous viendrions d'avoir cédé? Son acceptation, aux yeux de la conférence et aux nôtres, est nécessairement subordonnée à une clause qu'il vient enfreindre ostensiblement. Il nous engage à Londres à souscrire aux conditions; à Bruxelles il nous engagera à ne les point tenir! Une telle explication est-elle supportable?

Il est convenable à la dignité du congrès de ne point s'aventurer sur des *peut-être*, de ne point admettre des antécédents qui le lient sans avoir la moindre certitude du résultat. En ce moment, messieurs, notre patrie est encore glorieuse; peut-être si l'opinion opposée à la mienne triomphe, si le roi nous est imposé *avec de telles conditions*, bientôt le bruit du canon, signal de réjouissance, annoncera la pompe mortuaire de notre révolution. Les enfants admis dans son sein en retombent orphelins et abandonnés, nos rangs s'éclaircissent, d'honorables députés, nos collègues et nos amis, nous quittent pour annoncer à leurs provinces qu'elles ont eu tort de compter sur notre appui. Quand une fois, messieurs, nous aurons accepté ce royaume de 1790, c'est fini pour jamais; ce n'est plus 1790 ni 1815 qu'on nous objectera si nous voulions un jour revenir sur un traité si désavantageux; on nous montrera victorieusement notre acceptation de 1831.

Si le prince a autant de puissance qu'on le dit et que je le désire, qu'il nous obtienne avant son acceptation ces conditions, gage préliminaire et indispensable de son joyeux avénement. Quand il serait ici, il y serait dans ce cercle de Popilius tracé par la conférence; et dans notre pays neutre, ou plutôt neutralisé, il ne pourrait pas mettre le bout du pied par-dessus ces limites arbitraires sans se mettre en hostilité avec les cinq puissances. Notre position est difficile, ne l'empirons point; nous pouvons encore tout ce que nous voudrons; nous ne voulons que ce qui est raisonnable, juste et nécessaire; nous l'obtiendrons, mais à une condition: *il faut le vouloir*. Heureusement nous comptons encore des hommes; écoutez le ton de conviction, de dévouement de ces voix qui à votre tribune ont publié les traditions généreuses de loyauté, de droiture, de liberté, de confraternité caractéristiques chez les Belges; confrontez-les aux voix, convaincues, je veux le croire, mais embarrassées et pour ainsi dire honteuses de venir appuyer de leur timidité une acceptation si antipathique au sentiment intime de nos cœurs. Eh! messieurs de la concession, un peu de courage, vous ne risquez pas grand'chose à en avoir. N'est-il pas évident à tous les yeux que la crainte première des cinq puissances est la guerre? Elles nous la laisseront faire contre la Hollande sans s'en mêler; si elles y prenaient part ce serait le moment pour chacune d'elles de trembler pour son existence: il n'en est aucune qui ne porte dans son sein les symp-

Digitized by Google

tômes d'un incendie plus ou moins immédiat. Une guerre en est l'occasion imminente. A l'instant, divisées d'intérêt entre elles, forcées de combattre avec des armées qui sont devenues des populations raisonnantes, elles balanceront longtemps avant de jouer leur vie politique contre le petit avantage de soutenir contre nous telle ou telle combinaison.

Les rois également forts, également défiants, unis par un danger commun, mais prêts, toujours prêts à se jeter les uns sur les autres à l'aspect de la première proie offerte, nous laissent à présent une occasion unique de conclure nos affaires par nous-mêmes comme nous l'entendons.

Je voterai donc pour la question préalable, parce que je ne crois point qu'il nous soit permis de modifier ainsi la constitution, parce que, la chose fût-elle permise, je trouve trop dangereux de saper l'édifice dans sa base. En enlevant la pierre principale, je craindrais de le voir crouler tout entier sur ceux mêmes qui ont juré de le soutenir. Je voterai contre les dix-huit articles par les motifs qui ont déterminé toute cette assemblée à rejeter les protocoles; par les motifs qui ont déterminé toute cette assemblée à ne consentir à l'élection du prince de Saxe-Cobourg qu'avec la clause que son acceptation soit sans condition aucune; si cette décision a trouvé des déserteurs, je ne grossirai pas le parti de la défection, je reste de l'avis dont étaient ces messieurs; je n'adopterai JAMAIS les propositions qui nous sont faites.

Avant de descendre de la tribune, je dois protester que je n'ai point entendu attaquer M. Rogier; je l'ai vu toujours animé du patriotisme le plus pur, et, dans les occasions les plus périlleuses, je l'ai toujours vu dévoué à la patrie et prêt à tout sacrifier pour elle; je n'ai parlé de l'attaque faite à la blouse que sur ouï-dire, et sans savoir qu'elle vînt de M. Rogier.

(M. B., supp., 10 juill., et I., 6 juill.)

M. CHARLES ROGIER : Je me permettrai de dire à l'honorable préopinant qu'il y a plus que de la légèreté à avancer un fait qui ne vous a été que rapporté, car il peut porter atteinte à l'honneur d'un homme qu'on est ensuite obligé de défendre. Je n'ai jamais flatté personne, ni dans les antichambres de quelque roi que ce soit, pour obtenir des faveurs, ni ailleurs pour acquérir une popularité dont on ne peut s'enorgueillir que quand on l'obtient par des moyens honorables. J'ai dit hier que je m'honorais d'avoir porté le premier la blouse; mais j'ai ajouté que ceux qui venaient ici vociférer des cris de mort déshonoraient ce noble vêtement. La révolution a été courageuse et généreuse; mais où est le courage à venir aux tribunes lancer sur les députés de la nation ces outrages et ces injures sans cesse retentissants? Voilà ce que j'ai flétri, voilà comment j'ai injurié la blouse, et je persiste dans ce langage, dussé-je perdre le peu de popularité que je puis avoir acquise.

(M. B., 6 juill.)

M. LE COMTE DE ROBIANO déclare de nouveau qu'il n'a pas eu l'intention d'imputer un fait personnel à M. Rogier. (M. B., 6 juill.)

M. LE COMTE D'ARSCHOT : Je demande la parole pour un fait personnel. M. le comte de Robiano, je crois vous avoir entendu parler de la mauvaise foi de nos délégués à Londres. Je vous prie de répéter votre phrase et de dire de qui vous avez entendu parler. (M. B., 6 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : M. d'Arschot se plaint d'une chose dont il n'a pas été dit un seul mot.

(M. B., 6 juill.)

M. LE COMTE D'ARSCHOT : Je croyais l'avoir entendu. (M. B., 6 juill.)

M. LE COMTE DE BOCARMÉ : Messieurs, une grande partie des observations que j'avais à faire vous ayant été faites par d'honorables orateurs qui m'ont précédé, j'aurai peu de chose à y ajouter.

D'après les interprétations diverses données par vous aux dix-huit articles qui vous sont proposés comme base à la démarcation de nos limites, j'ai eu lieu de me convaincre que l'adoption de ces préliminaires de paix ne pouvait lier *définitivement* ni la Belgique ni la Hollande, et quant au déshonneur, je ne puis en trouver à traiter d'égal à égal avec les représentants des cinq plus grands États de l'Europe.

Personne de vous, je pense, n'a contesté le titre d'homme d'honneur à celui qui est appelé à régner sur les Belges : eh bien, messieurs, je place ma confiance en cet homme d'honneur, qui, dès qu'il aura mis le pied sur le sol belge, ne se regardera plus que comme le premier citoyen d'un pays libre; je place ma confiance en celui qui vous a dit: « Les destinées humaines n'offrent pas de tâche » plus noble et plus utile que celle d'être appelé » à maintenir l'indépendance d'une nation, et à » consolider ses libertés. »

Quant à ceux qui ne veulent reconnaître pour arbitres que les canons, armes si souvent employées par les oppresseurs des peuples, je leur demanderai ce que sont devenus les vastes empires fondés sur le soi-disant droit de conquête; l'histoire ancienne et la moderne en fournissent assez d'exemples sans devoir en citer. Je ne pense pas que ce soit aux représentants d'un peuple libre d'invoquer sans cesse la loi du plus fort; je ne veux pas, poussé

Digitized by Google

par un faux point d'honneur, faire couler à grands flots le sang de mes frères; et quand je puis placer mon pays au rang des États européens, je ne l'exposerai pas à retomber sous le joug du despotisme étranger. J'ajouterai, messieurs, que les représentants d'un peuple libre doivent savoir respecter les opinions, ou la liberté n'est plus qu'un vain mot dont chacun use au gré de ses passions. En votant le rejet de la question préalable et de tous les amendements faits ou à faire, et en acceptant les préliminaires de paix qui vous sont proposés, je croirai avoir été le fidèle interprète des vœux de mes mandataires, et quels que soient les événements qui nous attendent, ma conscience restera sans reproche. J'ai dit. (M. B., 6 juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je me proposais, messieurs, de faire lire mon discours par l'un de mes honorables collègues; mais comme il ne contient rien qui n'ait été exprimé à cette tribune avec beaucoup d'éloquence, je me dispenserai d'en faire faire la lecture; néanmoins je dirai quelques mots pour motiver mon vote.

Il m'est arrivé parfois de persifler et de ridiculiser les protocoles, je n'en ferai rien aujourd'hui. Je dirai seulement que les dix-huit articles diplomatiques appelés préliminaires de paix sont les protocoles masqués, retournés et fardés. J'en excepte toutefois la dette. Je crois de mon devoir de député de dire ici que si nous adhérons à l'ultimatum de Londres, nous reconnaissons tacitement que le Luxembourg, Venloo et les cinquante-trois villages du Limbourg appartiennent à la Hollande. Quant à moi, messieurs, je ne violerai jamais la constitution, non, jamais! Il est parvenu à ma connaissance que si le congrès acceptait la proposition, c'est-à-dire si nous lacérions notre pacte fondamental, en morcelant la Belgique de la constitution, nous attirerions sur notre patrie le fléau de la guerre civile, et le parti français s'empresserait d'arborer son drapeau parce que nous aurions déshonoré le drapeau belge.

Je suis étonné, messieurs, que jusqu'à présent huit membres de notre députation à Londres ne nous aient encore dit mot de l'entretien qu'ils ont eu avec le prince Léopold, dont l'acceptation et la lettre nous paraissent bien diplomatiques. On nous assure, cependant, que ces messieurs ont élaboré à fond la matière avec toute la supériorité d'hommes qui ont traité de bouche avec des princes, des ministres et des diplomates.

Dans la séance d'hier, le ministre Devaux nous a demandé ce qui nous restait à faire si la combinaison de Saxe-Cobourg venait à échouer : je répondrai à ce ministre que tout ce qui nous reste à faire c'est d'emporter une victoire; elle n'est point incertaine; le Belge est brave, et son ennemi est le soldat le plus lâche de l'Europe. Je le répète, messieurs, une seule bataille de gagnée, et nous verrons alors l'opiniâtre larron couronné, qui nous a spoliés de plus de cent millions à l'aide de son syndicat d'engloutissement, disposé à faire des concessions. Les cinq puissances en feront également, car en ce moment-ci, elles craignent plus la guerre que le choléra-morbus.

Je voterai pour la question préalable. (*Bravo! bravo! Applaudissements.*) (C., 6 juill.)

M. NOTHOMB : Messieurs, si j'aborde cette grave discussion qui, selon moi, doit décider de l'indépendance de la Belgique, c'est avec la ferme résolution de dire ma pensée tout entière. Comme fonctionnaire public, comme commissaire à Londres, je n'ai connu et n'ai pu connaître que vos actes, et je les ai scrupuleusement défendus ; je me dépouille sur le banc de député de la qualité d'agent du gouvernement, je recouvre ici toute mon indépendance d'homme ; mais je prends d'avance un engagement irrévocable : si l'avis que je vais émettre comme député ne prévaut pas, je n'hésiterai pas sur le choix du parti que me commandent l'honneur et la délicatesse (1).

Plusieurs orateurs se sont particulièrement attachés à démontrer que les préliminaires du traité de paix sont en opposition avec les faits qui constituent la révolution et avec les actes qui ont été portés par cette assemblée ; ce n'est pas là que je vois la question. Il s'agit de savoir si ces propositions sont conformes, non pas à vos précédents, mais aux principes généraux qui régissent entre nations la propriété territoriale, principes qui dominent nos délibérations, et que nous ne pouvons nier sans nier la société. C'est une question de l'ordre le plus élevé, c'est une haute question de justice sociale qui nous est soumise.

Quel est donc le principe d'après lequel doivent se déterminer les limites de la Hollande?

Permettez-moi, pour parvenir à un résultat complet, de vous rappeler d'abord quelques faits historiques.

Après une guerre de quatre-vingts ans, la république des Provinces-Unies fut reconnue par le traité de Munster de 1648; c'est le titre qui l'introduisit dans la grande famille des nations, et qui forma

(1) L'orateur entendait donner sa démission de secrétaire général du ministère des affaires étrangères à la suite de la retraite du cabinet, retraite qui aurait été la conséquence du rejet des dix-huit articles.

Digitized by Google

son territoire. Elle avait occupé la rive gauche de l'Escaut, une partie du Brabant et du pays d'outre-Meuse, et la ville de Maestricht pour moitié.

Ce territoire fut reconnu à la république; et les traités subséquents, depuis celui de 1664 jusqu'à celui de 1785, n'ont fait que rectifier ou préciser les limites sur certains points. La ville de Venloo avait signé l'union d'Utrecht dès le 11 avril 1579; plusieurs fois prise et reprise, elle est restée à la Hollande comme conquête.

La république des Provinces-Unies a existé avec sa nationalité et son territoire propre jusqu'en 1795, où elle périt par la conquête française. Sur les ruines de l'ancienne république, les vainqueurs érigèrent la république batave, qui plus tard se métamorphosa en *royaume de Hollande*, et enfin en *départements français;* la Hollande a subi ces trois transformations que lui imposait la conquête; en décembre 1813 elle fit sa révolution ou plutôt sa restauration nationale; elle renoua cette chaîne des temps brisée par la main étrangère en 1795, se reconstitua sur ses antiques bases territoriales, et en vertu de la nationalité qui lui était acquise, elle reprit sa place parmi les peuples, non à titre de peuple nouveau, mais à titre de peuple ancien. Elle comprit dans son territoire toutes les provinces qui, avec les *pays de généralité*, formaient l'ancienne république; il est même à remarquer que des notables de la rive gauche de l'Escaut siégèrent dans l'assemblée générale à Amsterdam. Les Français ayant évacué Maestricht, le 5 mai 1813, le gouvernement hollandais revendiqua la moitié de la souveraineté sur cette ville, et cette part lui fut reconnue.

Jusque-là il n'avait pas encore été question d'adjoindre à la Hollande ainsi reconstituée d'autres territoires. Ce fut le traité de Paris du 31 mai 1814 qui établit que *la Hollande obtiendrait un accroissement de territoire*, principe qui reçut son exécution en 1815; l'article 65 de l'acte général du congrès de Vienne porte que les *anciennes Provinces-Unies des Pays-Bas et les ci-devant provinces belgiques formeront le royaume des Pays-Bas*. Remarquez-le bien, il n'est pas question de la république batave ou du royaume de Hollande, ni des départements qui avaient passagèrement remplacé ce royaume, il est question *des anciennes Provinces-Unies des Pays-Bas*, de la Hollande de 1790.

Voilà les faits : il n'est pas en mon pouvoir de les détruire.

Quel était donc l'état de la Hollande avant son union à la Belgique?

La Hollande, avant l'union, se composait des territoires, villes et places qui avaient appartenu à l'ancienne république.

Qu'est-ce que le traité de Vienne a joint à la Hollande par l'union?

Tout ce qui est en Belgique ne lui appartenait pas de droit, en vertu de son ancienne existence nationale qu'elle avait recouvrée et qu'elle avait le droit de recouvrer.

On a souvent demandé dans cette enceinte qu'elles étaient les limites de la Hollande en 1814; ces limites n'étaient autres que celles des anciennes Provinces-Unies, la Hollande s'étant reconstituée avant cette époque comme État indépendant. Conséquente avec elle-même, elle se dessaisit de territoires que la volonté étrangère lui avait adjoints dans les différentes métamorphoses qu'elle avait subies, par exemple de l'Oost-Frise, qui avait été comprise dans le royaume de Hollande en 1806.

L'état de choses qui a précédé l'union étant ainsi connu, quels doivent être les effets de la séparation opérée en 1830?

La Hollande doit retourner au point où elle était lorsqu'elle reçut ce qu'on a qualifié d'*accroissement de territoire*.

Et ici se présente une remarque bien importante, sur laquelle je dois insister.

Les dettes et les territoires sont partagés d'après le même principe, qui nous force à remonter à l'époque de la réunion. « Le partage des dettes, » dit l'article 12 des préliminaires, aura lieu de » manière à faire retomber sur chacun des deux » pays la totalité des dettes qui *originairement* » *pesait, avant la réunion, sur les divers terri-* » *toires dont ils se composent.* » Nous avons réputé inique tout autre mode de partage, nous renvoyons à la Hollande les anciennes dettes de la république des Provinces-Unies, et nous lui contestons les anciens territoires de la république. Nous ne voulons pas qu'on forme une masse des dettes sans égard à leur origine, nous tenons compte du passé quant aux dettes, nous admettons des antécédents historiques, nous nous reportons à l'ancienne république; et lorsqu'il sagit des territoires dont les ressources sont naturellement destinées à payer ces dettes, nous ne remontons pas au delà de l'année 1830. Vous me répondez que vous ne pouvez rétrograder jusque dans le siècle dernier, que vous ne connaissez que *des provinces méridionales et des provinces septentrionales*, que les unes se sont séparées des autres, que votre point de départ est cette séparation, que vous n'avez pas à rechercher d'état antérieur. Soit; mais si la Hollande doit se constituer comme *provinces sep-*

Digitized by Google

tentrionales, il ne faut la grever que de la part des dettes qui était supportée par ces provinces à l'époque de la séparation; car vous ne pouvez faire revivre l'ancienne dette, en refusant de reconnaître l'ancien débiteur. S'agit-il des dettes, vous invoquez l'autorité du passé; s'agit-il des limites, vous déclinez cette autorité. Dans le premier cas, vous vous faites un auxiliaire de l'histoire, dans le second vous la répudiez.

Je sais, messieurs, que ce langage diffère de celui que j'ai tenu il y a un mois dans cette enceinte (1), et j'en fais moi-même la remarque, imitant la franchise dont M. Charles de Brouckere nous a donné hier l'exemple. Dans la rapide succession des événements au milieu desquels nous nous agitons depuis huit mois, il en est peu d'entre nous qui n'aient parfois modifié leurs opinions; je n'en fais de reproche à personne, et je réclame la même indulgence pour moi-même : non qu'aujourd'hui je veuille renier le principe de l'insurrection, qu'alors j'eus le tort de poser d'une manière trop absolue; je lui assigne des bornes, au delà desquelles il me semble que commence la conquête. Nous avons pu légitimement, par l'insurrection, reprendre les Pays-Bas autrichiens, y compris le Luxembourg; nous l'avons fait en invoquant notre ancienne possession; mais c'est précisément sur l'ancienne possession, reconnue pendant deux siècles, que la Hollande se fonde pour revendiquer les territoires contestés. Les deux parties invoquent donc le même principe.

Sans doute, je veux que la volonté des hommes soit prise en considération dans l'organisation politique; j'admets que chaque peuple, comme peuple, a le droit de disposer de lui-même, c'est à ce titre que la Belgique s'est légitimement séparée de la Hollande; mais, est-ce à dire que chaque localité puisse à son gré se détacher du pays auquel il est incorporé sans consulter la communauté? Je doute que l'on puisse pousser jusque-là les conséquences du principe. Une société, constituée aujourd'hui, pourrait demain se fractionner en autant d'États qu'il y a de communes, ou se fondre d'après des vœux partiels dans un autre peuple; l'humanité ne présenterait qu'un vaste mouvement d'hommes, et pas un état permanent. Si la longue possession ne doit être comptée pour rien en fait de territoire, tout devient transitoire et précaire. Que dirait-on en effet si telle ville, comprise dans la Belgique s'insurgeait individuellement en arborant le drapeau français, et si la France, acceptant ce vœu, prétendait que cette ville est devenue sienne par l'insurrection partielle, sans qu'il fût même nécessaire de consulter le congrès de la Belgique?

Ce système n'est pas celui des rédacteurs seulement des préliminaires de paix, il est celui des hommes les plus éclairés qui siégent au parlement de la Grande-Bretagne, et dans des débats publics sur notre pays, O'Connell, aussi bien que sir Robert Peel, a dénié à la Belgique le droit d'enlever à la Hollande des portions de son ancien territoire, de même qu'il a dénié à la Hollande le droit de retenir des portions en dehors de cet ancien territoire. Le système contraire, qui est celui de la conquête déguisée sous les formes de l'insurrection partielle, trouverait probablement peu de défenseurs en France et en Angleterre, et en cas de rejet vous seriez sans appui à la tribune de ces deux pays.

Un orateur (M. Jottrand) a comparé hier notre situation à celle de la Pologne, qui serait sommée d'abandonner la Lithuanie et la Wolhynie. Comparaison inexacte : ces deux provinces appartenaient à l'ancienne Pologne, comme le Luxembourg à l'ancienne Belgique. Pour trouver un cas identique, il faut supposer qu'une ville de l'ancienne Russie s'est associée à l'insurrection polonaise. Que si la diplomatie offrait à la Pologne les limites antérieures au partage, antérieures à la réunion, moins cette ville, pensez-vous que la diète de Varsovie dût rejeter ces conditions d'indépendance? Et si vous interpelliez un de ces réfugiés italiens qui ont trouvé un asile sur notre terre hospitalière, si vous lui annonciez que l'Italie, constituée en un seul État, est reconnue sous un roi de son choix, moins une ville qui s'est associée à la dernière révolution et qui n'appartenait pas à l'ancienne Italie, croiriez-vous qu'il vous répondrait : A ce prix je ne veux pas de l'indépendance de l'Italie?... Je vous ai cité l'Italie qui a succombé pour la deuxième fois, et la Pologne qui lutte encore; je vous ai montré ces deux nobles et malheureux pays dans le lointain, loin des passions qui s'agitent autour de nous; placez dans votre esprit la Belgique à la même distance, et prononcez.

Après avoir établi quel est le principe sur lequel le traité s'appuie en ce qui concerne particulièrement la Hollande, je dirai quelques mots des résultats avantageux que je prévois dans l'exécution.

Je ne répéterai pas tout ce qui vous a été dit ici et ailleurs sur les ressources qu'offre l'échange facultatif des enclaves; je me bornerai à répondre à quelques objections faites dans la séance d'hier. Rappelant l'ancienne politique de la Hollande,

(1) Voyez, séance du 28 mai, pages 165 et 166.

Digitized by Google

un orateur (M. Jottrand) nous a prédit que nos ennemis se refuseraient à tout échange, qu'ils maintiendraient indéfiniment le *status quo* des enclaves dans le Limbourg pour nous ôter le commerce de transit avec l'Allemagne et nous empêcher d'établir de nouvelles communications avec ce pays. Il est vrai, messieurs, que le *status quo* des enclaves du Limbourg a été maintenu depuis 1648 jusqu'en 1795; mais les circonstances sont bien changées. D'abord le gouvernement autrichien n'avait pas, comme nous, la moitié de Maestricht; nous avons droit pour moitié à cette position sur la Meuse, et à la rigueur cette part nous suffirait pour empêcher la Hollande d'entraver la navigation. En deuxième lieu, le gouvernement autrichien n'avait pas d'enclaves à offrir en échange dans le cœur même de la Hollande; et, je le demande, la Hollande peut-elle, sans compromettre la possession du Brabant septentrional en entier, nous laisser occuper les enclaves de quelque étendue qu'elles soient, que nous y posséderons? peut-elle nous permettre de nous établir au milieu d'une population catholique qui nous appelle? Chaque enclave occupée par les Belges deviendrait un foyer d'insurrection. L'honorable orateur nous a beaucoup entretenu de la position de Maestricht, dont la moitié seulement appartient à la Hollande; nous avons sur le Rhin, dans la Gueldre, une position au moins aussi inquiétante pour la Hollande; les villes de Huyssen et de Sevenaar n'appartenaient pas, en 1790, à la république des Provinces-Unies, la possession de ces villes et de leur territoire nous donnerait celle du cours du Rhin sur plus de deux lieues d'étendue. Si la Hollande ne nous met pas en possession de nos enclaves, nous ne la mettrons pas en possession des siennes, notamment de Venloo; la mise en possession, l'évacuation devant être réciproques, nous évacuerons Venloo quand elle aura évacué Huyssen, Sevenaar et la moitié de Maestricht. En troisième lieu, le *status quo* des enclaves, s'il était possible, ne nous enlèverait pas tout commerce de transit avec l'Allemagne; ce ne sont pas seulement les *pays de généralité*, mais aussi les possessions du roi de Prusse comme duc de Clèves, et de l'évêque de Liége, qui en 1790 nous barraient le chemin de l'Allemagne; aucune enclave, aujourd'hui, ne s'interpose entre Ruremonde et Anvers.

J'ai déjà fait remarquer que l'ancienne politique commerciale de la Hollande n'est plus possible de nos jours; qu'elle reposait sur le monopole de la navigation des rivières et des fleuves, et qu'elle est incompatible avec le système général de l'Europe moderne, qui consacre la liberté de navigation. On m'objectera que depuis 1815 le roi de Hollande a néanmoins refusé l'usage des eaux intérieures qui joignent l'Escaut au Rhin; mais pour nous mettre à l'abri de ce refus, il ne faudrait rien moins que nous emparer de la Zélande et du Brabant septentrional, et incorporer ces provinces à la Belgique. Il faut nécessairement donner cette extension au système de la conquête; il n'y a que ce moyen de rendre au nouveau royaume de Belgique tous les avantages qu'avait sous ce rapport l'ancien royaume des Pays-Bas. Je pourrais invoquer tous les arguments de l'honorable orateur, pour soutenir qu'il faut nous emparer de tout ce qui est en deçà du Moerdyk, et prouver que la Belgique indépendante et commerciale n'est possible qu'en s'étendant jusque-là.

Je suis loin de croire que l'adoption des préliminaires fasse disparaître toutes les chances de guerre; je redoute les hostilités aussi longtemps que la Belgique n'est pas constituée, je ne les redouterai plus lorsqu'elle le sera. Ce que je crains, c'est la guerre générale, qui entraînerait la perte de notre indépendance; le pays étant constitué et reconnu, les probabilités de guerre générale diminueront, et j'envisagerai alors sans effroi une guerre entre la Hollande et la Belgique. Le traité ne compromet rien définitivement; les ressources que nous offre l'échange des enclaves sont telles, qu'elles nous assureront le Limbourg *peut-être* en entier, avec Venloo démantelé. La question du Luxembourg est l'objet de négociations, et nous en conservons la possession; je vous avoue qu'après une décision négative aussi expresse que celle que renfermaient les premiers protocoles, il me paraît que c'est avoir beaucoup gagné que de voir remettre la question en doute. J'aurais préféré une décision immédiate en notre faveur, je ne me dissimule pas que l'on peut, en soutenant que le grand-duché de Luxembourg ne faisait pas partie du royaume des Pays-Bas, prétendre que l'art. 2 exclut cette province de la Belgique, mais je considère que la possession nous reste, qu'au fait de la possession actuelle vient se joindre le principe de l'ancienne possession de 1790; que la Belgique constituée aura plus de moyens qu'aujourd'hui de défendre cette province. Je crois d'ailleurs que le roi Guillaume ne tardera pas à reconnaître qu'il est de son intérêt de ne pas conserver la possession lointaine et onéreuse du Luxembourg, et qu'il est de l'intérêt de la Hollande d'élever une barrière contre la Belgique, en plaçant le Brabant septentrional, au lieu du Luxembourg, dans la confédération germanique.

Si vous me demandez : Avez-vous la certitude

Digitized by Google

que l'échange des enclaves vous assure l'intégrité du territoire? je vous demanderai à mon tour : Avez-vous la même certitude en déclarant la guerre, seul parti que je regarde comme admissible dans le système du rejet? Vous ne me présentez que des chances, des probabilités de succès; permettez donc que je ne vous présente que des chances, des probabilités. Votre système est au moins aussi conjectural que le mien. Et en dernière analyse, songez-y bien, la guerre n'est pas une solution; quelque horreur que vous ayez de la diplomatie, après la guerre il vous faudra toujours négocier, à moins que vous ne parveniez à exterminer la Hollande, et que celle-ci ne soit abandonnée de tous ses alliés dans la guerre d'agression, d'invasion que vous voulez lui faire. Vous dites qu'une bataille suffira, et que les Hollandais sont des lâches; c'est ce que rien ne me démontre. (*Murmures.*) Mais les alliés de la Hollande sont-ils des lâches, et qui peut leur contester le droit de la secourir sur son territoire?

Messieurs, je ne me suis pas caché les conséquences du parti que j'ai embrassé; je sais que l'opinion adverse a un côté plus généreux, et c'est le côté généreux qui frappe le public. Mais vous, mes honorables collègues, vous ne méconnaîtrez pas mes intentions; comme hommes d'État, vous prononcerez avec votre raison, et non avec votre imagination; vous consulterez la logique inflexible des faits et des intérêts. (M. B., supp., 6 juill.)

M. SEBRON : Je ne prends la parole que pour motiver, en peu de mots, le vote que j'émettrai; car la question soumise à votre examen a été si bien et si complétement traitée par les orateurs qui m'ont précédé à cette tribune, qu'elle ne me paraît plus susceptible de nouveaux développements. Je parle des orateurs de l'opposition, et d'eux seuls, car ayant pour eux leur conscience et la raison, ils n'ont pas été obligés, comme leurs adversaires, de recourir à des sophismes dont gémit le bon sens.

Avant d'entrer en matière, je cède au besoin de vous communiquer une réflexion que fait naître en moi la situation actuelle des choses. Quand on vous proposait pour roi le duc de Leuchtenberg, quand le duc de Nemours obtenait la majorité de vos suffrages, quand des gens sans mission se transportaient au château de Belœil pour y déterrer un monarque indigène, l'idée d'offrir le trône au prince de Saxe-Cobourg était repoussée par tout le monde avec indignation; il n'y a pas un mois, vous condamniez à l'unanimité des voix, moins une, le projet de loi tendant à faire admettre dans Maestricht une garnison prussienne. Chose singulière! vous avez nommé Saxe-Cobourg; vous écoutez aujourd'hui de sang-froid la demande d'abandonner Maestricht à vos ennemis. Sans doute l'honorable député dont la proposition produisit ici, en janvier dernier, un si grand scandale, et le fit rappeler à l'ordre, est en droit d'espérer que bientôt il pourra la reproduire avec succès.

Un pareil changement, messieurs, est, je n'en doute pas, le résultat des intrigues de certains hommes avides de places, qui espèrent en obtenir incessamment de plus lucratives encore que celles qu'ils occupent, et qui, quoi qu'il arrive, n'en sortiront pas les poches vides : hypocrites qui protestent sans cesse de leur patriotisme pur, de leur désintéressement, et qui n'ont dans l'âme que l'égoïsme et l'amour de l'or; hommes doubles qui nous vantent leur franchise; caméléons politiques qui osent nous accuser d'*orangisme*, de *réunionisme* et d'ambition! Nous leur ferons voir que nous portons dans nos cœurs ce qu'eux ne connaissent pas, l'amour de la patrie.

Je viens à la question. Vous connaissez tous, messieurs, les dix-huit articles que vos commissaires ont été chercher à Londres; il est inutile de vous en rappeler le contenu. Il en résulte : 1° qu'il doit être retranché du territoire de la Belgique et Venloo et les communes qui, en 1790, appartenaient à la Hollande; 2° que vous n'aurez à faire valoir sur Maestricht d'autres droits que ceux qu'y exerçait en 1790 le prince évêque de Liége, droits contestés, se réduisant, en tous cas, à fort peu de chose, et à l'égard desquels vous tâcherez de vous entendre comme vous le pourrez avec le roi de Hollande; 3° que, pour obtenir le Luxembourg, vous négocierez avec ce même prince dont les plénipotentiaires ont déjà déclaré, en son nom, que le Luxembourg était pour lui d'une valeur *inappréciable* et qu'il ne s'en déferait jamais; que vous négocierez aussi, à la même fin avec la diète germanique, et vous savez comme elle reçoit les ambassadeurs de M. Lebeau; 4° enfin que, pour avoir les parties du territoire de la Hollande de 1790, enclavées dans votre territoire de 1815, limité comme le voulaient les articles 1er et 2, il faudra lui céder d'autres *enclaves* dépendantes de ce même territoire de 1815, au delà duquel les articles 1er et 2 ne vous accordent rien, car vous ne pouvez céder que ce qui est à vous. C'est, en effet, une chimère que ces espérances sur les seigneuries de Berg-op-Zoom et de Ravenstein que vous n'avez jamais possédées; c'est une véritable plaisanterie que ces droits sur lesquels la diplomatie s'est appesantie dans le co-

Digitized by Google

mité secret, et dont les préliminaires ne disent pas un mot. Après cela vous serez *neutres*, comme disent les protocoles, et en paix avec tout le monde, s'il plait à Dieu, à la Sainte-Alliance, et à ce bon roi, votre voisin, qui vous regarde encore comme des sujets rebelles, et qui n'a pas perdu l'espoir de revenir un jour ici pour vous châtier tous, petits et grands.

Voilà, messieurs, les conditions que vous envoie le Foreign Office et à l'acceptation desquelles le prince que vous avez élu subordonne son arrivée à Bruxelles pour y prendre possession du trône et donner *ses soins les plus assidus et les plus constants aux habitants de cette ville*, ainsi qu'il le dit lui-même dans sa lettre du 6 juin dernier (1), imprimée et affichée à tous les coins de rues pour l'information du public. Avais-je tort quand, avant qu'il fût élu roi, je l'appelais le candidat de la Sainte-Alliance?

Ces conditions, quoi qu'aient pu dire ceux qui substituent des arguties au raisonnement, portent atteinte à notre constitution en exigeant, d'une part, le démembrement du territoire de la Belgique, et en vous constituant, d'un autre côté, en État *neutre*. Effectivement, pour les admettre il faut changer l'article 1^er^ de la loi fondamentale, qui désigne chacune des provinces dont le royaume se compose, et en effacer les dispositions de l'article 68, qui donnent au roi le commandement des armées et l'autorisent à déclarer la guerre et à faire des traités d'alliances. Un État *neutre* doit toujours être en paix avec tout le monde et ne faire d'alliance avec personne; un État neutre n'a pas besoin d'armée. Quand vous voyiez nommer tant de généraux, tant d'officiers de tout grade et de toute arme, vous n'imaginiez pas que bientôt on serait forcé de les renvoyer tous chez eux.

Des gens d'un caractère très-accommodant ont prétendu que le congrès, investi du pouvoir de constituer, a le droit de changer la constitution qu'il a faite. C'est, comme l'a dit mon honorable ami M. de Robaulx, une grave erreur. Par cela même que la constitution a reçu l'assentiment général, la sanction publique, elle est devenue le pacte social et la propriété du peuple; il ne nous est plus permis d'y toucher. Et croyez-vous, messieurs, que nous pourrions le faire impunément? Ne voyez-vous pas de danger à commencer ainsi une contre-révolution?

Revenons, messieurs, à des idées plus saines; envisageons les choses sous leur véritable point de vue, et nous ne songerons plus à modifier la constitution, et nous ne verrons plus dans les déclarations du prince de Saxe-Cobourg (2), lues à cette tribune par M. de Gerlache, qu'un véritable refus de la couronne. En effet, vous avez nommé ce prince roi des Belges, à la condition d'accepter la constitution *telle qu'elle a été décrétée par le congrès national;* et cette constitution il ne la veut, d'accord avec les protocoles, que *modifiée et changée;* vous avez dit qu'il ne prendra possession du trône qu'après avoir solennellement prêté dans le sein du congrès le serment d'observer la constitution et les lois du peuple belge, de maintenir l'indépendance nationale et l'*intégrité du territoire;* et voici qu'il déclare ne vouloir régner qu'autant que vous-mêmes vous adhérerez aux décisions de la conférence, qui ne respectent pas l'*intégrité de votre territoire*. Vous voyez qu'il rejette vos conditions, il ne peut donc y avoir de contrat entre vous et lui; son élection devient nulle : il n'est plus à mes yeux qu'un étranger, un Anglais, un Allemand.

Mais, disent ceux dont l'imagination effrayée voit déjà leurs châteaux en feu ou du moins occupés par une soldatesque insolente et pillarde, si nous ne nous hâtons de nous soumettre, de tout accepter, notre pays va être occupé par les troupes françaises, nous occasionnerons une guerre générale. Messieurs, croyez que l'acceptation des préliminaires n'empêchera pas les Français de venir ici si l'envie leur en prend; croyez que l'Europe ne prendra pas les armes pour vos limites. Et quant aux hommes timides qui appréhendent même une guerre avec la Hollande, pensent-ils l'éviter en se soumettant aux protocoles? Pensent-ils bonnement que si nous laissons l'épée dans le fourreau, le roi de Hollande renoncera, pour une somme d'argent aux droits qu'il prétend avoir sur le Luxembourg, et remettre à notre disposition Anvers et les forts voisins que ses troupes occupent? Pour moi, je suis persuadé que plus nous montrerons d'irrésolution, de pusillanimité et de soumission, plus on sera exigeant envers nous, moins on nous fera de concessions.

On nous a parlé des Polonais; on nous a dit que si nous nous refusions à l'arrangement qu'on nous propose, la diplomatie allait les abandonner et que nous serions cause de leur perte; les deux ambassadeurs de cette nation l'ont affirmé. Messieurs, personne plus que moi ne prend intérêt à un peuple dont la cause est la nôtre, et qui se montre si généreux, si grand, si digne de la li-

(1) Nous la donnons à la page 271, note 2.

(2) Voir page 346.

Digitized by Google

berté. Mais la servirons-nous, cette cause sacrée, en nous soumettant lâchement à des sacrifices imposés par les rois? Et que fera pour elle la diplomatie à leurs gages? J'avoue, au reste, messieurs, que je n'ai vu ni les prétendus ambassadeurs ni leurs diplômes, et que j'ignore absolument leur mission; mais n'est-il pas permis de la croire suspecte, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'ils viennent, non de Varsovie, mais de Londres, pour insinuer que l'avilissement d'une nation libre peut être favorable à une nation qui combat pour la liberté?

On nous a aussi parlé des Espagnols; on a dit: S'ils ne sont pas libres, c'est parce qu'ils n'ont pas voulu modifier leur constitution. Mais, messieurs, n'est-il pas évident au contraire, par des faits connus de toute l'Europe, que si la liberté n'a pas triomphé en Espagne, c'est uniquement parce que l'Espagne n'est pas mûre pour la liberté? Croyez-vous qu'on puisse dire la même chose de la Belgique?

Enfin, un député ministre d'État nous a menacés d'un partage, il en a exposé le plan; mais jusqu'à ce que le député ministre en ait exhibé les preuves, il me permettra de ne pas croire sur sa parole à un projet dont l'absurdité est palpable.

Je me résume en deux mots: Le prince de Saxe-Cobourg a refusé nos conditions, il a donc refusé le trône de la Belgique; il n'est pas notre roi. Il veut que nous adhérions aux protocoles; nous ne pouvons le faire sans nous déshonorer, sans nous couvrir de honte, sans violer notre mandat; ce serait une lâcheté infâme. Si Ponsonby a dit qu'on ne nous céderait pas un pouce du territoire hollandais, qu'il sache que nous ne céderons pas, nous, un pouce de notre propre territoire, encore moins nos populations, une partie de nous-mêmes. Non, nous n'abandonnerons pas nos frères, nous ne les replacerons pas sous le joug d'un tyran!

Je vote donc pour la question préalable sur les préliminaires en dix-huit articles et les protocoles qui les ont précédés, et, par une conséquence nécessaire, je vote également pour la question préalable sur l'amendement présenté par M. Van de Weyer; car, en adoptant cet amendement, nous nous replacerions imprudemment sous l'influence de la conférence de Londres, dont nous devons nous affranchir si nous ne voulons pas qu'elle tue notre révolution.

En me conduisant ainsi, je ne craindrai ni les reproches de ma conscience, ni les reproches de mes concitoyens; je pourrai encore lever la tête et ne pas rougir en présence des honnêtes gens. (*Applaudissements.*) (M. B., supp., 6 juill.)

M. LE COMTE D'ARSCHOT déclare qu'il votera pour les préliminaires, qui lui paraissent le seul moyen d'éviter la guerre, guerre qui, selon lui, amènerait ou la réunion à la France, ou le partage de la Belgique. L'orateur proteste de la satisfaction qu'il aurait éprouvée si les propositions de la conférence de Londres eussent été plus avantageuses pour le pays. Mais telles qu'elles sont, elles paraissent acceptables à l'honorable membre, qui ne croit pas devoir hésiter entre leur acceptation et les malheurs qu'il paraît prédire à la Belgique si le congrès refusait son adhésion à l'ultimatum de la conférence. (E., 6 juill.)

M. ISIDORE FALLON: Messieurs, les dernières propositions de la conférence de Londres, destinées à clore notre révolution et à fixer définitivement le sort de la Belgique, paraissent si peu propres à satisfaire aux vœux de la nation, que plus nous les considérons avec attention, et plus le terrain de la discussion s'élargit.

Faut-il rejeter ces propositions par la question préalable d'inconstitutionnalité, sans même prendre soin d'indiquer à la nation et à la conférence elle-même ce qui y répugne à l'honneur national?

Faut-il les accepter purement et simplement?

La proposition d'indemnité éventuelle, faite par plusieurs de nos honorables collègues, est-elle de nature à faciliter l'adoption de ces préliminaires de paix?

Enfin, les amendements proposés par MM. Beyts et Van de Weyer offrent-ils des garanties suffisantes en cas d'acceptation?

Ce sont là les questions graves que nous sommes appelés à résoudre.

Pour asseoir mon jugement sur des difficultés aussi sérieuses, telles sont les considérations auxquelles je me suis attaché; voici la marche que j'ai suivie.

J'ai comparé d'abord la situation du pays alors qu'il s'est agi de la candidature du prince Léopold de Saxe-Cobourg avec l'état actuel de nos affaires politiques. J'ai reporté mon attention sur les motifs qui m'avaient déterminé à appuyer l'élection immédiate, et je suis arrivé à cette conséquence que les propositions de la conférence ne peuvent obtenir mon assentiment, pas même au moyen des amendements de mes honorables collègues MM. Beyts et Van de Weyer, et pas même au moyen du système impraticable d'indemnité éventuelle.

Telle était notre position à l'époque du décret préalable à l'élection.

Nous étions alors en présence du protocole du 20 janvier.

Digitized by Google

Dans la séance du 1er février, cet acte de despotisme avait été presque unanimement repoussé.

Les motifs principaux de cette protestation solennelle ont énergiquement retenti dans cette enceinte.

Cet acte de la conférence, formulé sans l'intervention de la nation belge et sans qu'on eût même daigné entendre son gouvernement, a été considéré comme une violation du principe de non-intervention, comme un attentat humiliant à la souveraineté de la nation, et une censure amère de la révolution.

Il fut déclaré à la conférence que si le peuple belge avait compris dans son territoire le grand-duché de Luxembourg, le Limbourg et la rive gauche de l'Escaut, ce n'était nullement par système de conquête, ni d'agrandissement, mais bien parce que telle était et devait être la conséquence de l'état des choses au moment où les provinces méridionales avaient été imprudemment et arbitrairement associées aux provinces septentrionales.

C'est sur ces considérations que le congrès proclama alors, par une impulsion presque unanime, qu'il ne se soumettrait *jamais*, et ce mot fut prononcé par 163 voix contre 9; qu'il ne se soumettrait *jamais*, dis-je, à une décision qui détruirait l'intégrité du territoire et mutilerait la représentation nationale.

C'est dans ce sens que l'action fut dès lors imprimée à notre diplomatie.

Depuis quatre mois, tous nos efforts s'étaient réunis pour nous soustraire aux exigences d'un protocole; mais depuis quatre mois les négociations traînaient péniblement en longueur, lorsqu'il devint évident pour tout le monde que la diplomatie ne faisait autre chose que de reculer le but au fur et à mesure des efforts que nous faisions pour l'atteindre, et que le système secret de la conférence était, sinon de nous amener à un acquiescement par la peur de la violence, de nous réduire au moins à la soumission par la fatigue et l'épuisement.

C'est alors qu'on sentit le besoin de faire cesser cet état de choses et de sortir enfin d'un provisoire qui, plus longtemps prolongé, faisait pressentir de funestes résultats.

Le congrès fut réuni.

La question qui fut agitée ne fut pas de savoir s'il fallait se soumettre au protocole du 20 janvier et élire le prince de Saxe-Cobourg.

Si alors semblable proposition eût été faite, elle eût été repoussée avec indignation, non-seulement par les motifs de la protestation du 1er février, mais encore parce que depuis lors on avait acquis la preuve que ce protocole était un véritable contre-sens dont l'exécution forcée n'était pas à craindre.

Si les puissances se fussent réunies pour forcer la Belgique à rentrer sous le régime des traités de 1815, à subir une restauration, j'eusse conçu des craintes, parce que c'eût été là tout au moins une marche rationnelle de la part de la conférence.

Mais dès lors qu'elle était forcée de reconnaître qu'à l'égard de la Belgique les derniers traités ne recevraient plus leur exécution, je ne pouvais pas concevoir que c'était bien sérieusement qu'elle se flatterait qu'alors que la Belgique avait pu en 1830 déchirer un traité imposé, et ébranler l'Europe, elle ne pourrait pas de nouveau, de la même manière et à moins d'intervalle même, se soustraire à toute nouvelle combinaison qui lui serait imposée aussi arbitrairement.

La guerre donc, ou une combinaison de nature à soustraire promptement la Belgique à l'exécution du protocole, furent le sujet de la discussion.

Le choix pour moi ne fut pas douteux.

Je crus apercevoir cette combinaison dans la personne du prince Léopold, et j'appuyai son élection.

Les renseignements qui furent donnés au congrès sur les éminentes qualités de ce prince, qualités qui ne furent pas contestées par ceux-là mêmes qui étaient opposants à son élection, me firent concevoir l'espoir d'obtenir, par cette puissante intervention, la possession paisible des limites constitutionnelles, sans effusion de sang et sans livrer ma patrie aux calamités et aux chances d'une guerre.

Dans la position élevée où ce prince se trouvait placé, étant tout à la fois l'élu de la nation et des puissances médiatrices, il me semblait que les portes de la conférence allaient lui être ouvertes; qu'il y ferait entendre un langage que l'on avait jusqu'alors dédaigné, et qu'il ne tarderait pas à apporter en dot à sa nouvelle patrie adoptive, sinon la révocation pleine et entière du protocole, tout au moins des tempéraments de nature à le concilier avec l'honneur national et notre régime constitutionnel.

Mes prévisions ne se sont pas réalisées, et je me retrouve en présence du protocole du 20 janvier, avec cette seule différence entre le présent et le passé, qu'alors nous protestions contre ce protocole, et qu'aujourd'hui nous délibérons sur la question de savoir si nous convierons le prince de notre choix à venir nous aider à l'exécuter.

Digitized by Google

Cette similitude entre l'époque de l'élection et l'état actuel des choses n'est pas rigoureusement exacte, je le sais.

Mais qu'importent quelques points de détail, si je retrouve, dans l'ensemble des dernières propositions de la conférence, les principaux motifs de ma répugnance!

La proposition quant à la dette est, à la vérité, une grande amélioration; mais d'abord cela est tout à fait en dehors du protocole; il n'en avait été parlé que postérieurement et sous la forme de proposition, et la proposition était par trop absurde pour croire un instant qu'elle fût sérieuse.

La proposition, quant au Luxembourg, est aussi à mes yeux une amélioration, puisqu'elle nous offre tous les avantages du possessoire, et qu'elle nous place sur un terrain beaucoup plus favorable pour nous défendre au pétitoire, ou pour transiger au moyen d'indemnités pécuniaires.

Quant à la question de la rive gauche de l'Escaut, beaucoup de considérations eussent pu me déterminer à me contenter des garanties offertes par le septième article des propositions, si, par ce sacrifice encore, j'eusse pu assurer l'indépendance et la paix de mon pays.

Mais c'est dans la question du Limbourg que je retrouve tous les principaux motifs de ma répugnance au protocole du 20 janvier. C'est là où, comme vous le disiez le 1er février, il s'agit de l'honneur belge et de mutiler la représentation nationale.

L'idée d'abandonner des frères qui ont fait cause commune avec nous, qui se sont jetés dans nos bras lorsque nous les leur tendions, qui, partageant nos périls, ont acquis le droit incontestable de partager les fruits d'un même patriotisme, et qui cependant, malgré les garanties offertes par la seizième proposition, ne seraient pas moins frappés d'interdiction et exposés longtemps à tous les funestes effets de sourdes vexations; cette idée, dis-je, déchire trop péniblement mon cœur, pour que je puisse jamais donner les mains à une si cruelle combinaison.

On nous dit : Mais le marquisat de Berg-op-Zoom, la seigneurie de Ravenstein et plusieurs autres enclaves sont là, on pourra faire des échanges et conserver le Limbourg en entier.

Je cherche avec empressement la démonstration d'une aussi consolante assertion au-devant de laquelle je m'étais déjà placé dans le comité général, mais je ne trouve qu'une illusion trompeuse.

Et d'abord, où sont les titres qui nous assurent des droits incontestables sur ces enclaves?

Où est-il démontré que ces enclaves sont de nature à pouvoir absorber par compensation les portions du Limbourg dont nous serions évincés?

Où est-il prouvé que le gouvernement hollandais consentirait à l'échange? tandis qu'un refus de sa part nous tiendrait dans la position la plus fausse, puisque sur ce point nous ne pourrions lui faire la guerre.

Et d'ailleurs ne faudrait-il pas, dans tous les cas et aux termes bien précis de la sixième proposition, commencer par évacuer toutes ces portions de territoire?

Je rencontre ici les amendements de MM. Beyts et Van de Weyer, mais je ne les trouve pas conçus dans des termes propres à calmer mes inquiétudes.

Dire, avec M. Beyts, que l'on considérera comme non avenu le consentement aux propositions préliminaires si un traité de paix définitif n'en est le résultat, ce n'est pas résoudre la question du Limbourg, et ce n'est pas indiquer surtout que, sur ce point, toute transaction qui tendrait à mutiler cette province rencontrerait des obstacles invincibles.

Adopter, avec M. Van de Weyer, les propositions de la conférence, en se bornant à charger le gouvernement de stipuler que les enclaves en Hollande, reconnues appartenir à la Belgique par l'article 2 des propositions, seront remises comme l'équivalent de Venloo, de la partie des droits revendiqués sur Maestricht et autres enclaves du Limbourg, et que pendant l'arrangement à prendre sur ce point, aucune de ces enclaves ne sera évacuée, c'est, me semble-t-il, laisser un champ trop vaste à de nouvelles négociations, et nous tenir peut-être trop longtemps encore en état de malaise.

Je préférerais trancher plus vite et plus franchement la question, et, pour cela faire, un simple changement de rédaction me suffirait.

Je me servirais de ces expressions :

« Le congrès, en adoptant les propositions de la conférence, les comprend dans ce sens et pas autrement: 1°, etc. »

Quant à la proposition d'indemnité éventuelle faite par plusieurs de nos honorables collègues, je ne crois pas devoir m'y arrêter, puisqu'il a déjà été démontré suffisamment que ce système était d'une exécution impossible.

Enfin, que l'on me fournisse le moyen d'arranger les choses de manière à ce qu'en acceptant les propositions la province du Limbourg reste dans les limites de la constitution, et alors peut-être je pourrai, dans l'intérêt du repos et de l'indé-

Digitized by Google

pendance de mon pays, accepter les préliminaires de paix.

Jusque-là ces préliminaires ne pourront obtenir mon acquiescement; je ne pense pas qu'on puisse raisonnablement taxer d'exagération mes exigences.

Les limites des États n'ont été tracées que par la conquête ou par des traités, et ces limites ont varié successivement suivant que la conquête ou les traités y ont apporté des changements.

Or, aujourd'hui que la séparation de la Belgique est un fait non-seulement accompli, mais formellement reconnu par la conférence; aujourd'hui qu'il est reconnu qu'à son égard les traités de 1815 ne peuvent plus recevoir d'exécution, s'il y a de l'exagération quelque part, c'est dans la prétention de vouloir faire rétrograder à 1790 la ligne de séparation, tandis que cette ligne est tout naturellement tracée dans l'état des choses au moment de l'association forcée.

Lorsque les départements réunis furent annexés à la Hollande pour en former un nouvel État, les anciennes limites des Provinces-Unies avaient été effacées par des traités non moins solennels que ceux de 1815.

Pourquoi donc rétrograder à 1790 en faveur des provinces septentrionales, au préjudice des provinces méridionales, alors que c'est précisément à la Hollande qu'il faut imputer la cause de la séparation? La conférence finira peut-être par comprendre et mettre en action le principe qui veut que le préjudice retombe sur celui qui l'a causé.

Sans récapituler ici les fautes nombreuses qui sont venues détruire l'œuvre de 1815, sans parler des moyens violents qui avaient été employés pour étouffer jusqu'à l'expression des simples vœux des états provinciaux, le fameux message du 11 décembre ne suffit-il pas pour attester que c'est le gouvernement hollandais qui a déchiré le pacte social?

Or, si pour régler maintenant, d'une manière convenable aux deux divisions, une séparation que le gouvernement hollandais a violemment provoquée, l'une de ces divisions doit supporter quelque morcellement, la justice s'oppose à ce que ce soit précisément la Belgique qui doive en faire les frais.

Une dernière considération que, par prudence, je ne développerai pas, mais qui me paraît également pressante et qui me détermine encore à refuser mon assentiment aux propositions, sans des garanties préalables quant au Limbourg, c'est le besoin d'écarter, dans l'état de crise où se trouve le pays, tout ce qui peut être de nature à troubler la concorde et à produire la désunion.

J'aperçois dans l'acceptation pure et simple des propositions une irritation qui produira des frottements de nature à rendre bien difficile, sinon, peut-être, impossible, l'action du gouvernement alors que le prince Léopold viendrait en prendre la direction sous d'aussi malheureux auspices.

Quant à la question préalable, je ne doute pas que la constitution ne comprenne dans ses limites les provinces méridionales telles qu'elles se trouvaient formées sous le gouvernement précédent; mais je ne pense pas qu'il y ait inconstitutionnalité à apprécier le mérite d'échanges de territoires ou de limites, alors que la constitution en prévoit le cas et abandonne cette appréciation à la législature ordinaire.

Je voterai donc contre l'acceptation pure et simple des propositions, tout en votant contre la question préalable, réservant toutefois mon suffrage, quant à l'amendement de M. Van de Weyer, si la rédaction en est modifiée dans le sens que je l'ai proposé ou de toute autre manière propre à atteindre le même but. (C., 6 juill.)

M. DE GERLACHE: Messieurs, je ne me dissimule pas dans quelle position désavantageuse on se trouve placé en défendant l'opinion contraire à celle qui paraît prévaloir dans cette assemblée; cela ne m'empêchera pas de faire mon devoir, et de dire ce que je pense au pays, comme jadis je l'ai dit à ce même souverain que le pays a repoussé : l'histoire, à son tour, dira si nous nous sommes montrés plus sages que lui.

Il n'a pas dépendu de nous de faire adopter à Londres notre territoire tel que la révolution l'a voulu faire, c'est-à-dire, le midi, les Belges et les catholiques d'un côté; le nord, les Hollandais et les protestants de l'autre. Dans une conversation que nous eûmes chez un célèbre ministre d'Angleterre, en présence d'un de ses collègues, nous avons traité la question comme on l'entendait au congrès; nous nous sommes récriés contre cette manière arbitraire de joindre et de disjoindre les nations sans consulter leurs inclinations ni leurs besoins. Mais à Londres, ceux-là mêmes qui nous sont le plus favorables ne voient pas précisément les choses comme on les voit à Bruxelles.

« Vous voulez vous séparer de la Hollande, » nous dit-on; eh bien, vous en avez le droit, et » nous n'intervenons pas dans vos affaires intérieu- » res: c'est un divorce à opérer. Mais quand on di- » vorce, chacun reprend ce qui lui appartenait per- » sonnellement. Or, à quelle époque la Hollande » et la Belgique étaient-elles toutes deux indépen-

Digitized by Google

» dantes, toutes deux considérées comme États » primitifs, et existant par eux-mêmes dans l'an» cienne balance européenne? Il faut, pour ren» contrer cette période, remonter jusqu'en 1790. » Voilà donc la règle de votre séparation, la règle » de vos droits : subissez-en les conséquences, » aussi bien quand elles vous sont défavorables » que quand elles vous sont avantageuses! Com» ment voulez-vous, ajoutait-on, que la confé» rence intervienne pour vous faire conserver » aucune portion du territoire hollandais, lorsque » c'est sur le principe contraire qu'est fondée sa » médiation? lorsque c'est en vertu du principe » contraire que vous revendiquez et le Luxem» bourg et Maestricht, et les enclaves de la Hol» lande? »

Il est évident, en effet, messieurs, que pendant le temps qui s'est écoulé entre la première invasion des Français en Belgique jusqu'à leur expulsion, il n'y a plus eu de Belgique proprement dite; il est bien évident que lorsqu'en 1815 les alliés donnèrent la majeure partie de nos provinces comme accroissement de territoire à la Hollande, on ne s'inquiéta pas de déterminer, dans cet amalgame, ce qui doit être considéré comme Belgique ou non; il est bien évident enfin que quand le souverain des Pays-Bas divisa son royaume en provinces, quand il mit, par exemple, ou laissa Venloo et Maestricht dans le Limbourg, ce n'était là qu'un acte d'administration intérieure, et non pas un acte extérieur de puissance, de nation à nation. Si vous voulez aujourd'hui créer une Belgique (si c'est bien réellement là ce que vous voulez), il faut vous dépouiller un instant de votre qualité de Belges, de votre rôle de plaideurs, pour prendre celui de juges, et vous demander si, après tout, les puissances ont pu faire autre chose que ce qu'elles ont fait.

Si on vous eût dit, au mois de septembre dernier, quand furent faites les premières demandes de séparation à la Hollande, que vous pourriez vous constituer comme nation indépendante, prendre rang en Europe, et assurer à jamais votre avenir politique; que vous auriez une charte rédigée par vous-mêmes, et la plus libérale possible, et tout cela à la seule condition d'abandonner à l'associé que vous vouliez répudier, tout ce qu'il possédait avant la grande révolution de 1790, ne vous fussiez-vous pas estimés trop heureux?

Or, messieurs, parmi les dix-huit articles, il en est qui certainement vous sont très-favorables : il y a là, quoi qu'on en dise, de grandes dérogations aux protocoles.

Les puissances n'interviennent plus dans nos affaires, à moins qu'elles n'en soient requises par les deux parties; vous ne subirez plus, comme on disait, le joug de la Sainte-Alliance; tout se traitera directement entre la Hollande et vous; c'est par l'intermédiaire du futur souverain que les arrangements pécuniaires, ou concernant le territoire et les limites, vont se conclure; que les relations entre vous et les autres puissances vont s'établir. La question des dettes est décidée à notre avantage. Nous rejetons tout entier sur la Hollande un fardeau qui l'accable, et nous avons la certitude de la vaincre, si une fois constitués, nous savons lui opposer seulement la force d'inertie, et profiter habilement de ses embarras financiers. Nous pourrons faire ainsi d'importantes conquêtes, qui ne nous compromettront pas. Vous conservez le Luxembourg et vous aurez Maestricht; et les droits incontestables de l'ancien prince de Liége sur cette ville vous sont adjugés, puisque vous n'avez qu'une preuve facile à faire pour établir vos prétentions. Des négociations et des échanges vous assureront la partie de Maestricht qui vous manque, à moins de frais qu'une guerre ouverte.

Enfin, les questions du Luxembourg et du Limbourg étant séparées, il ne s'agit plus d'échanges de territoires; il ne s'agit plus de perdre l'un pour conserver l'autre, comme on vous en menaçait.

Que si toutes ces difficultés ne peuvent se terminer à l'amiable, eh bien, vous aurez recours à la dernière raison des rois et des peuples! Vous ferez la guerre; mais vous la ferez avec votre roi; le peuple et l'armée sauront à qui obéir; le pouvoir exécutif, réuni dans une seule main, sera fort; votre triomphe est certain, et si même les chances de la guerre vous étaient défavorables, une nation reconnue par toutes les autres a toujours des gages assurés d'existence et d'indépendance, que la guerre ni les traités ne peuvent lui enlever.

Messieurs, je pense que notre futur souverain, appuyé sur l'Angleterre et sur la France, sera puissant et très-puissant. Le ministère anglais qui poursuit la réforme parlementaire au profit de la nation, et qui doit réussir ou succomber lui-même, ne peut que nous être favorable. C'est d'ailleurs un fait dont nous nous sommes assurés sur les lieux; et nous avons, pour gage de sa bonne volonté, et ses principes et ses intérêts. Quant à la France, non-seulement la politique du futur souverain ne peut lui être hostile, il nous l'a souvent répété, mais il est plus que probable qu'une alliance de famille viendrait consolider et resserrer bientôt ces relations politiques. Que les destinées de la Belgique constitutionnelle, appuyées sur deux grandes nations constitutionnelles, pour-

Digitized by Google

raient devenir brillantes! Quoi qu'il arrive alors, y eût-il guerre et guerre générale, nous n'avons plus rien à craindre ; nous devons au contraire espérer un accroissement de territoire, nous le réclamerions à juste titre de la politique européenne, et cela pour que la Belgique devienne enfin ce qu'elle pouvait être, unie à la Hollande, une véritable barrière entre les puissances voisines qui seraient tentées de franchir leurs limites. Mais souvenons-nous bien d'une chose, messieurs, c'est qu'il faut exister avant de croître.

Le point sensible, le point irritable de la question, que je n'ai point encore abordé, c'est Venloo! Nous ne pouvons, dit-on, l'abandonner : c'est une question d'honneur national; cette ville a pris notre parti. Si vous abandonnez ses habitants à la réaction hollandaise, on vous adressera ce sarcasme cruel que vous aurez bien mérité : *Il était du congrès, il a vendu ses frères !* J'applaudis autant qu'aucun autre au noble sentiment qui a dicté un si beau mouvement oratoire à l'un de nos collègues du Limbourg, et j'ai ressenti ma part de la prodigieuse impression qu'il a produite dans cette enceinte. Mais, messieurs, dans un conseil d'État (et permettez-moi de vous le dire, c'est en conseil d'État que vous délibérez maintenant), si on se laissait aller à de magnanimes émotions au lieu de consulter la raison froide et l'intérêt du pays, on compromettrait souvent le pays lui-même. Toute la question, pour moi qui siége ici comme Belge, et non comme député d'une province, c'est de savoir si vous pouvez espérer de conserver à la fois et votre ancienne patrie belge et Venloo? Eh! messieurs, si le rejet des propositions qu'on vous fait doit amener la guerre avec tous les désastres qu'elle entraîne, la destruction de votre jeunesse, des propriétés, la perte totale du commerce et de l'industrie, avant même que vous retrouviez une occasion de traiter (ou que quelqu'un traite de vous et sans vous), n'entendrez-vous pas souvent dire : *Ils étaient du congrès; ils ont pu sauver le pays, ils en avaient une belle occasion, et ils ne l'ont pas voulu !* Qu'auriez-vous à répondre alors aux pères de famille, aux veuves, aux orphelins qui vous adresseraient ces foudroyantes paroles?

Vous parlez d'honneur national ! c'est un mot dont l'effet est magique sur le cœur des Belges ! J'ai dit aussi que, pour une nation comme pour un homme, la perte de l'honneur c'était la mort ! mais il faut bien s'entendre sur l'acception de ce mot, qui a tant de significations diverses, et dont quelques-unes sont fort arbitraires, comme chacun sait. La justice a aussi ses principes qu'il faut consulter, et qui ne peuvent être contraires à ceux de l'honneur. Ou vous voulez traiter, ou vous ne le voulez pas : croyez-vous que les puissances puissent changer les bases qu'elles vous présentent, et d'après lesquelles elles vous accordent rigoureusement tout ce que vous pouvez réclamer comme Belges? Trois des grandes puissances sont évidemment favorables au roi de Hollande, qui est désespéré d'avoir perdu la plus belle partie de son royaume, désespéré que l'avénement du prince de Saxe-Cobourg le déshérite à jamais. Si vous vous montrez intraitables, pensez-vous qu'elles ne saisissent pas cette dernière occasion d'écraser à la fois la révolte en France, en Pologne et en Belgique? Le moment est peut-être bien près de nous où va s'engager une lutte à mort entre le pouvoir absolu et la liberté; et qui vous dit que l'Angleterre, occupée chez elle de sa réforme, et la France, livrée aux émeutes populaires et menacée de guerre civile, seront en mesure de s'y opposer?

Que l'on fasse pour les habitants de Venloo tous les sacrifices imaginables, afin d'adoucir leurs pertes, j'y applaudis avec empressement. Je suis du nombre de ceux qui pensent qu'il n'y a pas de dédommagement possible pour une patrie perdue. Mais la perdent-ils, cette patrie, qui consiste, non pas dans le sol et dans les murailles, mais dans les lois protectrices des citoyens et dans les institutions? Ils la retrouveront chez nous d'autant plus généreuse, d'autant plus tendre, qu'ils auront excité plus de compassion.

N'oubliez pas, je vous prie, que vous êtes ici pour délibérer sur le sort de la Belgique, et non sur celui de Venloo ! que quand vous aurez compromis le sort de la Belgique entière à cause de Venloo, cette ville n'en sera pas moins malheureuse, et que, de plus, vous serez hors d'état de lui porter aucun secours.

Quant à l'amendement de M. Van de Weyer, je ne puis l'appuyer en aucune manière : il n'ouvre qu'une voie sans issue, et nous sommes pressés d'aboutir à une fin. L'article 6 des propositions est formel ; et la lettre d'envoi porte que tous les articles seront considérés comme non avenus si le congrès les rejette en tout ou en partie. Il faut interroger sa conscience, prendre sa résolution, et avoir le courage d'accepter ou de rejeter les propositions en entier. Comment recommencer à négocier, aujourd'hui que tout le monde est fatigué de diplomatie ? Comment conserver plus longtemps à l'égard de Venloo le *status quo* qui laisse la citadelle d'Anvers au pouvoir des Hollandais, qui vous prive de tous les avantages attachés à cette grande ville commerciale, bien autrement importante que Venloo ?

Digitized by Google

Le prince, dans sa lettre au régent, a promis d'arriver immédiatement en Belgique si vous acceptez les articles : si vous ne les acceptez que sous condition, il se trouve dégagé de sa parole, et vous compromettez tout ce qu'il y a d'avantageux dans les propositions qu'on vous soumet. Que si les circonstances changent autour de vous; si les affaires se brouillent à l'extérieur, soit en France, soit en Pologne, si l'on ne cherche enfin qu'un prétexte pour la guerre, le voilà tout trouvé; elle pourra commencer immédiatement chez nous. Comment voulez-vous, je le répète, que la conférence abandonne son principe, qu'elle intervienne pour vous garantir une portion de l'ancien territoire hollandais, lorsque sa médiation même n'est fondée que sur un principe contraire à l'intervention extérieure? lorsqu'elle reconnaît bien votre indépendance nationale, parce qu'elle admet le droit d'insurrection, mais non le droit de conquête? Comment pouvez-vous aller vous-mêmes au delà de vos limites belges, tandis que le droit d'insurrection, suite du droit de non-intervention, est votre seul palladium; et qu'au contraire, le droit de conquête menace votre existence, en vous mettant à la merci des grandes puissances, plus fortes que vous?

Je conclus de ceci qu'il faut être juste envers tout le monde : si Venloo appartient au roi de Hollande, je m'oppose à ce qu'on fasse la guerre pour avoir Venloo.

Si la guerre générale avait lieu immédiatement, comme je le crains, en cas de refus des propositions, la Pologne, dont le merveilleux courage balance les forces gigantesques de la Russie, court les plus grands dangers. Ce sont des Polonais eux-mêmes qui nous expriment cette crainte, et certes cette considération est bien propre à vous émouvoir vous-mêmes. L'Autriche et la Prusse, contenues jusqu'ici, se réuniraient d'abord à la Russie pour écraser cette brave nation. Elles ne voudraient pas laisser derrière elles un ennemi si redoutable, avant de se porter vers la Belgique et la France.

Messieurs, je résume en peu de mots mes idées sur cette grande question. Il s'agit pour nous, non pas de conserver telle ou telle portion de territoire, mais de savoir s'il y aura encore une Belgique ou s'il n'y en aura plus. Voulez-vous éviter l'anarchie, ou la réunion à la France, ou la restauration (car vous n'avez plus que ces trois chances, c'est ce que comprennent fort bien ceux qui veulent vous ravir cette dernière planche de salut), constituez-vous!

Je n'ai rien dit des qualités personnelles du prince, et cela était fort inutile, puisque tout le monde les a louées. J'ai été quelque peu étonné d'entendre un orateur, qui jusqu'ici ne s'est pas montré trop partisan du catholicisme, lui reprocher d'être protestant. Je déclare, pour mon compte, que je redoute moins un protestant qu'un gallican; et, aujourd'hui, tous les princes catholiques sont plus ou moins gallicans.

Quelques-uns de nos honorables collègues ont fait les plus nobles professions de foi; pour vous prémunir d'autant mieux contre tout parti faible, ils ont rappelé les outrages dont on avait honoré les anciens défenseurs de vos libertés. Je n'étais pas du nombre de ceux qui sollicitent des places et qu'on vous a signalés tout à l'heure avec tant de virulence : j'en ai donné plus d'une preuve. Je ne pense pas, messieurs, qu'un Belge, un seul Belge ait été plus cordialement haï que moi par Van Maanen et le roi de Hollande, pour sa conduite parlementaire. J'étais tour à tour jacobin, gallomane ou jésuite. J'ai eu tour à tour pour ennemis tous les ennemis de vos libertés. Je me souviens qu'appelé à délibérer au milieu d'une population qui nous était hostile, qui cherchait à nous déconcerter par ses insolentes clameurs, et qui m'avait donné, à moi, des preuves particulières et non équivoques de ses dispositions malveillantes, j'osai parler de vos droits avec la même énergie que je pourrais le faire ici au milieu de mes concitoyens et de mes amis; j'en appelle à la mémoire des assistants et des lecteurs. Je prédis à Guillaume sa chute prochaine s'il ne changeait de conduite. Je vous ai parlé aujourd'hui avec la même conviction. Aurai-je été plus heureux? L'avenir nous en informera. Mais les contrariétés, les dangers que j'affrontai sans crainte, lorsqu'ils m'étaient personnels, ne m'ont point rendu hardi pour compromettre le sort de mon pays. Je ne sème point révolution sur révolution. Je ne conseille point la guerre à moins d'une nécessité absolue; la guerre, ce fléau qui renferme à lui seul tous les fléaux, tous les malheurs, tous les crimes; la guerre, horrible et insensée, à moins que le salut du pays n'en dépende, car alors elle est sanctifiée par le but, et le dévouement devient sublime, puisque la patrie doit renaître des cendres de ses citoyens! C'est la main sur la conscience, messieurs, quoique ce soit aussi pour moi un sacrifice, et que je le fasse avec répugnance, que je voterai pour l'acceptation des propositions qui vous sont soumises. Messieurs, vous avez dans vos mains les destinées de votre pays et celles de l'Europe peut-être pour un quart de siècle. Le pays et l'Europe diront quelque jour si vous étiez à la hauteur de votre mission! (M. B., supp., 9 juill.)

Digitized by Google

M. LE BARON D'HUART : Messieurs, après les nombreux et éloquents orateurs qui m'ont précédé, je ne prends la parole qu'avec hésitation, parce que je crains de fatiguer votre patience; mais en réclamant pour un court instant votre attention, je cède au vœu de ma conscience, qui me prescrit de motiver mon vote dans cette circonstance solennelle où nous sommes appelés à décider du sort de la patrie.

Par votre décret du 4 juin dernier, vous avez proclamé roi des Belges le prince de Saxe-Cobourg, à la condition d'accepter la constitution telle qu'elle a été décrétée par le congrès national, et sous l'obligation de jurer le maintien de l'indépendance et de l'intégrité du territoire, désigné par l'article 1^er^ de la constitution.

Répondant à l'offre du trône de la Belgique, le prince déclare l'agréer, mais sous la réserve que le congrès adoptera en entier l'ultimatum de la conférence de Londres, sur lequel vous délibérez aujourd'hui.

Il ne vous reste donc plus actuellement qu'à voir si les intérêts et l'honneur de la Belgique, ainsi que votre propre dignité, vous permettent de souscrire aux conditions qu'on vous propose. Voilà, je pense, à quoi se réduit l'objet soumis en ce moment à vos délibérations, et je me bornerai à examiner la question sous ce seul point de vue.

Si je consulte les intérêts de la Belgique, je les trouve menacés par cet ultimatum dans ce qu'ils ont de plus important, puisqu'on prétend la dépouiller d'une grande partie de son territoire. En cela vous voyez que je suis loin de partager la confiance de l'honorable préopinant.

Si je consulte l'honneur national, je rencontre la plus irrésistible opposition, puisqu'il s'agit de sacrifier froidement aux caprices de la conférence, des concitoyens qui ont acquis la qualité de Belges au prix de leur sang, et en usant du droit sacré que les peuples ont de disposer d'eux-mêmes. (Vous voyez que, moi, je ne m'en rapporte qu'au principe révolutionnaire, qui seul nous fait siéger ici; dans une de nos précédentes séances, l'honorable M. Nothomb avait aussi émis cet avis, mais aujourd'hui il a jugé à propos d'invoquer exclusivement les traités.)

Si je consulte enfin votre propre dignité, je la trouve compromise, puisque par un acte solennel, l'un des plus beaux du congrès, vous avez protesté énergiquement contre le protocole du 20 janvier, qui ne diffère que dans la forme des propositions qu'on vous présente aujourd'hui.

Ce que je viens de dire a été clairement démontré.

Vous ne pouvez donc, messieurs, admettre les conditions auxquelles le prince de Saxe-Cobourg subordonne l'acceptation de la couronne.

On a allégué que l'ultimatum dont il s'agit diffère essentiellement des protocoles, en ce sens qu'il élargit le champ des négociations; mais, messieurs, est-ce lorsqu'on a inutilement négocié depuis huit mois; est-ce dans le moment où les commissaires de notre ministre des relations extérieures ont essuyé, de la part de la conférence, l'humiliation de n'être point reçus près d'elle, est-ce alors, dis-je, que vous compterez aveuglément sur un résultat avantageux de négociations traitées avec le roi Guillaume, sous les auspices du Foreign Office? Je ne puis le croire.

Messieurs, en vous exposant les motifs de la détermination que je prendrai en cette circonstance, je vous prie de croire que j'en ai mûrement pesé les conséquences. Je ne me suis pas dissimulé la guerre immédiate qu'il faudra faire au roi Guillaume, pour nous mettre en possession des parties de notre territoire qu'il occupe encore; mais quelles que puissent être les suites de cette nécessité, je les préfère au déshonneur.

Je voterai donc pour le rejet des propositions, en adoptant, toutefois, quant à la question préalable, l'opinion de l'honorable M. Fallon.

(M. B., 6 juill.)

M. LE BARON DE PÉLICHY VAN HUERNE : Messieurs, je ne pensais pas prendre la parole dans cette grave et importante discussion, qui avait déjà été traitée par d'éloquents orateurs, mais les diverses opinions qui ont été émises me font un devoir de motiver mon vote.

Je m'oppose à la question préalable, parce que ce serait un moyen de non-recevoir, qui empêcherait la discussion d'une question vitale pour notre avenir.

Je considère les préliminaires qui nous sont proposés par la conférence de Londres comme des voies pour parvenir à un traité de paix définitif, et comme uniques pour nous constituer nation libre, nation indépendante.

Si on laisse échapper l'occasion, la seule qui nous reste, au delà il n'y a que guerre, qui, en faisant couler le sang le plus pur de nos concitoyens, viendrait verser sur notre sol la dévastation et la misère.

Guerre! oui, guerre, lorsqu'elle est de toute nécessité, lorsqu'il n'existe aucune probabilité de l'éviter; et alors encore on ne doit s'y engager qu'à la dernière des extrémités.

Quand on connaît les horreurs de la guerre, quand, comme moi, on a été acteur dans les plus

Digitized by Google

pénibles campagnes, on n'ignore pas que vainqueurs et vaincus ne laissent sur leur passage, n'entraînent à leur suite que ravages, que malheurs; on n'ignore pas non plus que le sort des armes est journalier, que tel qui a été vainqueur dans le cours de plusieurs campagnes heureuses, se trouve souvent dans la triste situation de se voir enlever en une seule bataille le fruit de toutes ses victoires.

Faut-il exposer à cette incertitude le sort de la patrie, risquer cette indépendance, cette nationalité que nous avons conquises par notre fermeté et par les circonstances? Quant à moi, messieurs, je ne le pense pas.

D'ailleurs, dans les préliminaires, je ne vois aucune infraction à la constitution, puisqu'ils ne sont que des propositions sur lesquelles on est appelé à négocier; j'y vois, au contraire, une marche à suivre pour conserver notre territoire par le moyen des échanges. En effet, en parcourant les articles 2 et 5 des susdits préliminaires, on se persuade de la réalité.

Par ces articles, la Hollande se trouve strictement renfermée dans les limites du territoire qu'elle possédait à l'époque de 1790; tout le reste du territoire qui formait jadis le royaume des Pays-Bas, d'après les traités de 1815, appartient de droit à la Belgique, d'après l'aveu même de la conférence : tels que la seigneurie de Boxmeer, les comtés de Ravenstein, Meghen et d'autres enclaves.

Ce point posé, qu'on se porte à l'article 5 des mêmes préliminaires, et on trouvera toute la facilité, d'après moi, par les échanges, à obtenir l'intégralité du Limbourg et de la ville de Maestricht, facilité d'autant plus grande que nous possédons davantage que la Hollande ne peut nous donner. Ce droit de possession et d'échanges n'est plus douteux pour moi, la conférence de Londres l'ayant posé elle-même par les articles 2 et 5 des préliminaires.

Ce droit établi, je crois que c'est rendre un service éminent à la patrie en accédant aux préliminaires en question, parce que leur solution amènera au milieu de nous un chef dont la nation et surtout l'armée a un si grand besoin. Alors tous les partis se confondent, et la nation entière, se serrant comme un faisceau autour de son chef, qui aura le plus grand intérêt de lui procurer les limites qui lui sont nécessaires pour sa dignité comme nation, et auxquelles le bon droit lui donne des prétentions, marchera avec ce courage inné aux Belges pour conquérir ce qu'on lui refuserait injustement.

Avec le prince de Saxe-Cobourg, nous pouvons agir unanimement; il sera par son influence d'un grand poids dans la balance pour terminer favorablement nos affaires. Car, remarquez-le, messieurs, si nous ne sommes constitués, on ne voudra point traiter avec nous, puisque l'on nous considérera toujours comme rebelles. Il nous faut donc un chef, sans quoi impossible de nous faire reconnaître comme nation, et d'entrer dans la famille européenne.

Si au contraire nous sommes constitués et qu'il faille faire la guerre, nous la ferons comme nation, et advienne ce qu'il voudra, nous jouirons, dans tous les cas, des droits des nations.

Si j'entrevoyais une infraction à la constitution, je pourrais parler autrement; mais je ne l'aperçois pas, puisque vous-mêmes avez prévu le cas où quelques modifications aux limites deviendraient nécessaires, en insérant dans cet acte solennel les articles 3-68, qui disent que si quelques modifications devaient s'effectuer, dans l'intérêt de l'État, elles pourraient se faire par une loi; donc si vous opérez en vertu de la loi, vous tenant à la lettre des articles, vous ne touchez pas à la constitution, puisque vous n'agissez que par elle.

Répondant à un honorable membre qui a dit qu'aucun changement aux limites ne peut avoir lieu pendant une régence, je dirai que l'article 84 ne s'applique qu'aux deux chambres, mais non au corps constituant légalement assemblé.

Envisageant la situation de l'Europe, je me suis convaincu de la nécessité de nous constituer au plus tôt par l'acceptation des préliminaires qui, selon moi, sera un moyen de nous arracher au péril de nous voir sous le joug de l'étranger, d'être incorporés à une autre nation, ou peut-être pis encore, si une conflagration générale, qui paraît inévitable si nous adoptons une autre décision, venait à éclater. Ne perdons pas de vue, messieurs, que c'est ce sort fatal qui a été mis en question, et j'en appelle à nos députés qui ont été à Londres.

Quant à moi, messieurs, je déclare hautement que je ne donnerai jamais mon assentiment à toutes propositions qui pourraient nous conduire à cet état. Je ne veux être ni Français, ni Anglais, ni Allemand, mais Belge, et uniquement Belge. Pour ces motifs, je ne recule pas devant les préliminaires de paix proposés; je voterai pour leur acceptation, persuadé que je suis que c'est le seul moyen de parvenir à nous consolider comme nation, et je le fais avec d'autant plus d'assurance que c'est le vœu de mes commettants. (M. B., 6 juill.)

Digitized by Google

M. FRANSMAN: Messieurs, décidé que je suis à voter pour la question préalable et contre toute proposition qui tendrait à ouvrir de nouvelles négociations avec la conférence de Londres, je dois à mes commettants d'exposer franchement les motifs qui me déterminent dans cette circonstance difficile et périlleuse.

Je ne ferai point l'analyse des dix-huit articles que l'on se plaît à considérer bénignement comme des préliminaires de paix avec la Hollande. Plusieurs honorables membres, dont je partage l'opinion, ont déjà exposé clairement les odieuses déceptions qu'ils renferment. Je me bornerai à exposer brièvement quelques considérations qui sont une conséquence immédiate et nécessaire des articles 3, 9, 10 et 12, et à prouver que l'article de la dette, qui paraît résolu en faveur de la Belgique, ne sera dans les résultats déduits de l'ensemble du dernier protocole qu'une duperie.

D'après le contenu de l'article 3, la province de Luxembourg appartient à la Hollande; mais nous pouvons négocier, pour l'obtenir, avec le roi Guillaume, notre implacable ennemi. Les cinq puissances emploieront seulement leurs bons offices pour maintenir le *status quo*, et à cet égard elles ne nous garantissent rien. Qu'en résultera-t-il? Il ne faut pas être grand publiciste pour le concevoir, et le souvenir du passé nous l'indique suffisamment. Le roi de Hollande, modèle d'entêtement et d'opiniâtreté, lui que nous avons mortellement outragé et avili, devient le maître de nous imposer telle condition que la vengeance lui suggérera. En prenant ces conditions au plus favorable, il nous imposera au moins les seize trent-et-unièmes de la dette hollandaise, si nous voulons obtenir le Luxembourg, et peut-être ne le cédera-t-il pas encore à ce prix, qui est à la fois humiliant et ruineux pour notre pays (et nous devons nous y attendre). Supposons donc qu'il déclare ne vouloir l'abandonner qu'à cette condition, que ferez-vous, partisans des protocoles? je vous prie de répondre! Abandonnerez-vous lâchement vos frères, qui tous et jusque dans cette enceinte ont juré de verser la dernière goutte de leur sang pour défendre la Belgique et pour rester Belges? ou accepterez-vous les seize trente-et-unièmes de la dette hollandaise et peut-être davantage encore, s'il plaît au roi Guillaume? Le premier parti nous couvre d'une honte éternelle; le second est la ruine de notre pays; et, dans ce dernier cas, loin de pouvoir alléger la misère du peuple, bientôt nous serons réduits à en revenir aux lois odieuses de mouture et à imposer la subsistance du pauvre. Voilà, messieurs, les fruits que nous recueillerons de notre glorieuse révolution. Que l'on cesse de parsemer de fleurs la tombe des martyrs de la liberté : le jour n'est pas éloigné où elle sera couverte d'un voile funèbre, et que nous gémirons dans quelque terre hospitalière sur les funestes conséquences de l'acceptation des prétendus préliminaires de paix.

Mais, répondez-vous, si le roi Guillaume ne propose point de conditions acceptables, nous reprendrons la province de Luxembourg par la force des armes. Renoncez à cette vaine espérance. Les armes vous deviennent inutiles. La Belgique formera un État perpétuellement neutre. Et de quel droit reprendriez-vous cette province? vous y renoncez en acceptant les préliminaires de paix, et le roi Guillaume ne s'oblige nullement de la céder à aucun prix. Nous avons les plus grandes espérances, disent quelques-uns, dans la puissante médiation du prince Léopold. Est-ce bien sérieusement que l'on tient encore ce langage? Quelle confiance peut-on encore avoir dans un homme qui insulte au caractère de la nation belge, en lui proposant de violer la constitution que tous nous avons juré de maintenir?

Je n'ajouterai rien à ce qui a été dit relativement aux enclaves qui se trouvent dans le Brabant septentrional et qui appartiendront à la Belgique. S'il y a quelque espoir de conserver la province de Limbourg en entier, au moyen des échanges à faire avec la Hollande, mes craintes ne restent pas moins fondées relativement au Luxembourg. La perspective de devoir un jour renoncer à cette province, que nous reconnaîtrions en principe appartenir à la Hollande, si nous donnons notre adhésion à l'ultimatum de la conférence de Londres, répugne à mon âme. D'un autre côté, les fléaux de la guerre se présentent à mon esprit si nous le repoussons; mais dans cette alternative entre l'honneur national et la honte certaine, je n'hésite point un seul instant à me prononcer.

Le temps est venu de sortir du labyrinthe de la diplomatie et d'en appeler à notre épée, comme le disait naguère M. le régent, dans sa lettre au prince Léopold. La sympathie des nations voisines pour notre sainte cause, la tendance de tous les peuples vers la liberté, nous donnent les plus grandes espérances de succès. Si, au contraire, le destin en est arrêté, si les despotes du Nord ont résolu *l'extinction du nom belge*, tombons au moins avec honneur. Quant à moi, ma détermination est inébranlable : fidèle à la constitution, je ne puis me résoudre à souscrire à la ruine de ma patrie, et à léguer à la postérité un monument

Digitized by Google

éternel de notre lâcheté et de notre opprobre.

(J. F., 18 juill.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Il est bien fâcheux, messieurs, mais il est malheureusement devenu nécessaire, puisque l'expression des opinions est troublée par les clameurs des tribunes, puisque dans cette assemblée qui devrait être le sanctuaire de toutes les libertés, celle de la pensée n'est point respectée, il est fâcheux mais il est devenu nécessaire que l'orateur doive chercher à obtenir d'être écouté sans haine, sans prévention, sans rumeur; qu'il doive rappeler la confiance qui lui a été témoignée; qu'il rappelle ses précédents... Vous savez, messieurs, si dans les moments imminents je suis resté indifférent au bien de mon pays. Vous savez si, dans la longue carrière politique que j'ai parcourue, un autre motif m'a jamais dirigé. Ai-je sollicité, accepté des fonctions, des places, des honneurs? et, si appelé par la confiance de mes concitoyens à les représenter en diverses assemblées, j'y suis venu, je ne l'avais point demandé, je ne l'avais point brigué.

L'accomplissement d'un devoir que je crois sacré a seul pu me déterminer, malgré mes convenances et mes goûts. Je savais à l'avance que, par la conduite que je voulais tenir, il n'y avait qu'à perdre pour moi. Je n'ai point recherché les faveurs du pouvoir, je n'ai point recherché les faveurs populaires, bien que parfois elles me soient advenues. A mes yeux, messieurs, il y a autant de bassesse, de lâcheté à sacrifier à l'une qu'à l'autre. Je crois en ce moment devoir, dans l'intérêt de mon pays, manifester une opinion tout à fait contraire à celle qui obtient l'applaudissement des tribunes; des vociférations ont interrompu des orateurs!... Pour obtenir quelque résultat de mes paroles, il faut pourtant qu'elles soient écoutées : c'est la seule raison qui ait pu me porter à appeler pour la première fois l'attention sur ce que je puis avoir fait d'utile à mon pays, et c'est pour essayer de faire quelque chose encore.

Je lui dois ici l'expression de mon opinion; je puis me tromper, mais je crois devoir déclarer que l'adoption des articles préliminaires de paix tels qu'ils nous sont présentés me semble la seule solution possible, si vous voulez maintenir votre indépendance nationale, vos institutions, et cette même loi fondamentale, cette constitution dont on ne craint point de risquer l'existence par une interprétation forcée, tout en ne la désignant que comme l'œuvre la moins imparfaite du congrès. C'est l'expression d'un des préopinants.

Sans doute, messieurs, elle est belle à défendre, cette cause d'hommes appelés à concourir avec nous à la conquête de l'indépendance, et dont le pays, redevenant ce qu'il avait été, ne serait point admis à en jouir avec nous; que de phrases, que de mots magiques s'amoncellent dans une bouche tant soit peu éloquente ! S'il s'agissait de monter à la brèche, messieurs, ces mots *patrie, honneur national* y porteraient les Belges; mais il s'agit ici de délibérer mûrement sûr des propositions qui vous sont faites. Faut-il donc exciter les passions, et des raisonnements bien fondés ont-ils besoin de pareils auxiliaires ?

Je ne redoute nullement, messieurs, et tout membre du congrès à la hauteur de ses devoirs et de sa situation ne redoutera point, quelque effet qu'en veuillent tirer plusieurs orateurs, l'application de cette phrase : *Il était du congrès, il a vendu ses frères.*

Je ne veux point, que de moi l'on puisse dire : « *Il était du congrès, il a méconnu ou il a trahi ses devoirs.* Il a mal entendu ou il a trahi la cause de notre indépendance, de nos institutions, de notre constitution; il a méconnu, ou il a trahi la cause des peuples; de notre sang nous avons fait la révolution, il était chargé de la clore, de nous constituer définitivement, il n'a voulu ou il n'a osé le faire. Tous les intérêts matériels, les souffrances du pays le sollicitaient. Il n'a point voulu entendre... Des idées particulières, des intérêts de quelques particuliers lui ont fait oublier ceux de 4,000,000 d'âmes.

» Il n'a point compris le véritable honneur national, celui de *rester nation.* Il nous a livrés aux chances d'une guerre dont il avait été démontré que, quels qu'en soient les résultats, là devait finir notre existence comme nation il n'a point examiné la question d'*être* ou *ne pas être*, et lorsqu'il avait en main la reconnaissance des cinq puissances, sanctionnant ainsi le droit des peuples, il a fermé l'oreille; il a rejeté le vœu des Polonais, aussi sages que braves, qui nous criaient de nous constituer, de prendre ainsi acte du droit sacré des peuples, de les sauver d'un envahissement général (premier effet de la guerre). » Et quels sont les motifs, messieurs, de sacrifices dont peu d'entre vous se dissimulent l'importance?

Nos frères de Venloo... Eh! messieurs, ils ne seraient point dignes d'être les frères des Belges libres s'ils acceptaient ces sacrifices; voudraient-ils que pour eux seulement on mît en danger l'existence de la patrie, et cette patrie, ne la trouvent-ils que dans la poussière qu'ils foulent sous leurs pieds, que dans les briques amoncelées qui forment leurs maisons?

Digitized by Google

La patrie, messieurs, c'est, pour l'homme véritablement homme, le faisceau des institutions qui lui donne une patrie, une patrie dans laquelle il peut être homme et rester homme. Aux frais de l'État, s'il y a lieu, créez une nouvelle Venloo où puissent accourir ceux qui veulent être Belges; ils seront fiers d'avoir abandonné leur sol primitif. Ceux-là dénient, je n'en doute point, la compassion qu'ils semblaient inspirer et qui doit faire d'eux les sujets de la France ou les esclaves d'un pouvoir ramené par la force. Mais de quoi s'agit-il? Pourquoi nous représenter les *corps flottants aux gibets* dont la vengeance entourera la ville de Venloo? S'agit-il d'autre chose que de ce que vous avez consenti pour l'armistice, dont, dès demain, on peut appeler l'exécution? Eh! croyez-vous à ces fantômes de vengeance dont on veut nous épouvanter? y croyez-vous, malgré les stipulations de traité solennel, malgré ces tribunaux de Hollande qui résistaient même lorsque les nôtres fléchissaient sous l'influence du pouvoir; malgré ce peuple auquel votre exemple doit avoir rappelé ce qu'il a été, ce qu'il doit être?

Eh, messieurs, la politique des gouvernants ne réserve-t-elle pas souvent les faveurs à ceux qui ont été ou qui peuvent être à craindre?

Je dois hommage, messieurs, à celui de nous qui, par les fonctions qu'il remplissait alors, a appelé les habitants de Venloo à seconder les Belges. Dans sa situation ici je me ferais honneur d'éprouver les sentiments qu'il a exprimés avec tant d'éloquence et de mesure; mais, je suis frappé d'étonnement lorsque j'entends des députés dont les prévisions ne semblent pouvoir se porter au delà de ce qui concerne leur province, qui croiraient y devoir sacrifier l'intérêt général et dans cette enceinte s'isoler avec elle.

J'ai souvent entendu reprocher avec raison, ce me semble, cet intérêt provincial, comme on eût reproché l'intérêt individuel, l'intérêt personnel.

D'ailleurs, la crainte éventuelle et peu fondée de remettre votre province dans les limites ou naguère elle se trouvait, vous autorise-t-elle à la risquer en entier?

Sauvons notre existence politique, messieurs, amenons la barque au port, il en est temps, et nous calculerons ensuite les efforts que nous aurons faits.

Je vous ai toujours dit, en toute occasion, messieurs, que, dans mon opinion, la Belgique ne pouvait avoir une existence isolée, une existence contestée par les grandes puissances qui l'avoisinent; que je ne voyais d'espoir de bonheur que dans la paix et la stabilité. Je suis conséquent avec moi-même en appuyant les propositions faites, et je dois concevoir que d'autres le soient aussi en les repoussant.

Que ceux qui ont déclaré vouloir la réunion à la France, que ceux qui ont pris quelques engagements, que ceux qui veulent une république, se soient opposés à l'élection du prince Léopold et s'opposent à son avénement, rien de plus naturel; mais il y a au moins impossibilité légale à la réalisation de leurs vœux; et ceux qui n'ont point ces dispositions, que veulent-ils? Quel avenir nous présentent-ils? quel autre système? quel plan? en ont-ils? La guerre peut-être. La guerre générale, vous a-t-on dit; mais pensez-vous qu'en l'état où sont les choses on fasse la guerre générale pour nous ou à cause de nous? et savez-vous si l'on ne prendra point une mesure définitive qui pourrait bien nous rayer de la liste des nations, que notre résistance justifierait en quelque sorte? Faut-il autre chose que nous cerner? Quelques frégates stationnées suffiraient pour arrêter tous nos efforts et nous détruire par nous-mêmes. Messieurs, la jactance d'un homme, il la paye de sa vie; il en est le maître. La jactance au nom d'un peuple, c'est le peuple qui la paye.

Je ne vous rappellerai point ici, je ne chercherai pas même à ajouter à ce qui vous a déjà été dit de cette tribune par MM. de Mérode et d'Arschot, de Gerlache et Nothomb, et notamment par l'honorable M. Devaux, dont l'exposé simple et positif des faits et des conséquences ne peut échapper à notre souvenir. Néanmoins d'après quelques orateurs qui lui ont succédé, l'indécision sur le sort futur de quelques enclaves doit arrêter et faire rejeter tout, même par la question préalable.

Eh! messieurs, faisons pour le moment abstraction de tout protocole, de toute puissance, de toute volonté, de toute influence étrangère; supposons que nous soyons seuls avec la Hollande. Pouvons-nous laisser Maestricht menaçant? pouvons-nous laisser Anvers sous le canon de sa citadelle? Supposons que nous soyons les plus forts et que nous nous emparions de ces places : ne nous en aura-t-il pas coûté plus d'hommes, n'aurons-nous pas sacrifié plus de vies qu'il ne peut y avoir d'habitants dans les enclaves contestées? Ne nous le dissimulons pas, messieurs, nous n'obtiendrons plus les places fortes comme naguère et lorsqu'elles étaient livrées par les garnisons placées pour les défendre.

Ne nous le dissimulons pas, messieurs, il faut mettre en ligne de compte, contre ces enclaves qu'à mon avis nous aurons alors moins que jamais,

Digitized by Google

la *destruction d'Anvers*, la *destruction de Maestricht*, et *tous les sacrifices matériels et en hommes que nous aura coûtés la victoire*. Rappelons-nous que de l'évacuation de Venloo doit dépendre l'évacuation de la citadelle d'Anvers. Choisissez, nous dira-t-on.

Mais une clause particulière, un amendement, celui présenté par l'un des membres de la députation du congrès à Londres, pouvait parer à tout. J'ai fait partie de cette députation, messieurs, et j'ai déclaré à l'auteur de cette proposition que je ne pouvais y voir d'autre résultat que la défection de ceux qui eussent voté pour l'adoption pure et simple, en leur présentant ce moyen terme attrayant et plus favorable à la popularité dans ce moment.

J'ai autant qu'on peut l'avoir, et je ne pense pas qu'aucun de mes collègues puisse en motiver d'autre, la conviction personnelle que la non-adoption pure et simple, comme il est indiqué, est l'abandon de la combinaison. Dans mon opinion, le prince et la conférence se trouveront envers nous libres de tout engagement et n'en prendront plus.

On a dit que l'élection pourrait être rétractée par le fait; l'acceptation pourrait l'être aussi.

A la bonne intelligence de la France et de l'Angleterre, ne devez-vous pas, messieurs, votre existence actuelle, votre indépendance nationale? Peut-être la liberté des peuples y est-elle attachée; et cependant, messieurs, vous qui savez que pour la consolider le sort de la Belgique doit être fixé, vous vous y refusez, vous risquez et cette existence nationale et celle des peuples pour lesquels vous affichez tant de sympathie!

Entendons-nous bien l'honneur, messieurs?

Je sais, messieurs, qu'avec le mot *honneur* on peut mener loin les Belges; on n'ignore pas quelle est son influence; je ne m'étonne pas qu'on se soit emparé de ce mot magique; je pense, en effet, que, pour toute nation comme pour tout homme, la question d'honneur domine toutes les autres. Mais pour l'homme d'État, le point d'honneur peut-il être ce qu'il est pour l'individu qui paye de sa personne et de sa vie l'application qu'il en fait? C'est une assez bonne excuse à un faux raisonnement que d'exposer immédiatement son existence pour le soutenir; mais l'existence, la vie, la fortune des autres, de ceux qui se sont confiés à vous, à votre prudence, l'*honneur* est de ne les point exposer inutilement.

Si l'honneur national était compromis, nous nous lèverions en masse en cette enceinte. Rappelez-vous l'effet produit par la première menace d'intervention étrangère alors que je fis plier les principes que toujours j'ai suivis, pour me joindre à une majorité que je croyais menacée.

Alors une détermination fortement exprimée pouvait seule sauver notre indépendance. On ne nous offrait rien, on voulait nous soumettre: alors il fallait faire... maintenant il faut terminer, il faut clore.

Vous avez voulu le divorce, messieurs, on vous laisse tout ce que vous avez apporté, on vous laisse tout ce qui appartient à la communauté; et vous voulez encore ce qui était la possession de celle que vous avez répudiée!

Que veut l'honneur, messieurs? où est l'honneur? ce qui est juste est juste et doit être respecté. On vous l'a déjà dit, on vous offre un traité basé sur l'équité, et des arrangements amiables, que vous êtes en position d'obtenir, pourront encore satisfaire à vos désirs.

Quant à moi, messieurs, je ne puis voir en ce qui vous est proposé qu'un traité honorable et sans tache, qui fixe notre position, qui couronne selon ses vœux l'œuvre de la nation belge; qu'un moyen de stabilité, qui ramènera autant que possible, en ce moment, la prospérité nationale dans toutes les branches qui la composent.

Nous devenons réellement nation, un chef reconnu soutiendra nos intérêts, nos institutions.

Le prince qui prêtera le serment que lui défère la constitution a peut-être préparé à l'avance les moyens de l'accomplir amplement.

Je vois d'un côté: espoir de stabilité, de bonne intelligence à l'extérieur, de prospérité à l'intérieur, clôture de la révolution; de l'autre: guerre, anarchie, réunion ou restauration.

L'honneur me dicte mon devoir; il me commande d'assurer autant qu'il est en moi le bonheur de mon pays.

C'est ainsi, messieurs, que j'entends l'honneur d'un mandataire de la nation; c'est ainsi, j'espère, que vous l'entendrez. J'attends avec confiance le résultat de vos votes. Le mien sera pour l'adoption qui doit sauver mon pays. (M. B., supp., 6 juill.)

M. VAN MEENEN examine sous plusieurs faces les propositions de la conférence pour démontrer que le congrès ne peut les adopter.

Répondant à M. Devaux, qui se plaignait hier de n'avoir entendu proposer par l'opposition aucun système pour remplacer celui du ministère qu'elle combattait, l'honorable membre affirme que pour lui son système est tout trouvé. La guerre est imminente sans doute, et s'il est probable qu'on doive la faire, il est indispensable de s'y préparer sans relâche. Mais si la guerre peut être évitée,

Digitized by Google

la meilleure marche à adopter dans l'intérêt des affaires belges n'est pas encore d'adopter les propositions de la conférence. Le *statu quo* pour la Belgique est moins funeste que pour la Hollande. La Belgique, dans son état actuel, tout mauvais qu'il est, passerait encore plus d'années que la Hollande, également dans son état actuel, ne pourrait passer de mois. La politique belge devrait donc être de fatiguer la Hollande par le *statu quo*, et de la forcer elle-même à nous demander des arrangements. Si le roi Guillaume s'entête trop longtemps, le peuple hollandais finira bien lui-même par le mettre à la raison, comme nous l'avons fait pour notre part.

Ainsi, continue l'orateur, au lieu de voir nos journaux prêcher la guerre à tout prix, et au travers de tout, je voudrais les voir exhorter la nation à une attente patiente, en lui démontrant quels résultats certains elle obtiendra dans l'avenir des sacrifices prolongés auxquels elle se résigne. Je voudrais qu'on démontrât aux Belges que chaque jour d'union et de calme intérieur, dans l'état de choses actuel, est un coup plus funeste porté à leurs ennemis que ne le serait la perte d'une bataille. Mais pour que ce système d'hostilité paisible atteignît complétement son but, je voudrais aussi que le gouvernement ne négligeât rien dans nos préparatifs militaires, et tînt l'armée sur un pied de plus en plus respectable, tandis que les organes de la presse périodique rempliraient leur mission comme je viens de dire que je le conçois.

Passant à la réfutation de quelques parties du discours de M. Nothomb, M. Van Meenen démontre que cet orateur s'est surtout trompé quand il a avancé que la justice voulait qu'on rendît à la Hollande tout son territoire de 1790, puisqu'on voulait lui faire reprendre toute sa dette. La Hollande, dit-il, a stipulé avec nous par contrat bilatéral, dans la loi fondamentale de 1815, que la Belgique comprendrait toutes les provinces qu'elle-même, Hollande, appelait provinces méridionales. Lorsque la séparation s'est effectuée, elle devait porter nécessairement sur cette division convenue autrefois de commun accord, et c'est ce qui est arrivé. Mais le fardeau de la dette hollandaise nous a été imposé par le traité de Londres avant la loi fondamentale, et de ce côté, il n'y a pas même raison de dire que la division de la dette doit suivre la division du territoire. Et si l'on insiste et qu'on dise qu'il faut rendre à la Hollande Venloo, Maestricht et les prétendues enclaves du Limbourg, puisqu'on veut faire reprendre à la Hollande toute son ancienne dette, je ferai remarquer que la plus grande partie de l'ancienne dette hollandaise a été contractée depuis 1790, et même après 1795, lorsque Venloo, Maestricht, et même la rive gauche de l'Escaut, n'appartenaient plus à la Hollande. Il y aurait injustice pour ces pays, si on les laissait aujourd'hui à la Hollande pour y porter leur part d'un fardeau qui a été formé en leur absence. Il y aurait, en outre, injustice surtout pour Maestricht et Venloo, si on les renvoyait aujourd'hui prendre encore leur part de charge dans les nouveaux cent millions que la Hollande a empruntés tout récemment encore, en l'absence de Venloo et du territoire de Maestricht.

L'orateur conclut à la non-acceptation des propositions telles qu'elles ont été présentées. Il adopterait, dit-il, tout décret qui n'attacherait pas au rejet des propositions un caractère de brutalité impolitique, mais qui ferait assez entendre à la conférence que le peuple belge est dans l'impossibilité de traiter sur les bases de ces propositions, sans leur faire éprouver d'importantes modifications. (M. B., 6 juill.)

Après ce discours, qui a paru faire une grande impression sur l'assemblée, M. *Lebeau* demande la parole; mais l'heure étant très-avancée, M. le président, à la demande d'un grand nombre de députés, déclare la séance levée. (M. B., 6 juill.)

Il est cinq heures. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU MARDI 5 JUILLET 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à midi. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Des habitants de Louvain demandent le rejet des propositions de la conférence de Londres.

Plusieurs habitants de Liége font la même demande. (M. B., 7 juill., et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. CLAES (de Louvain) : Hier il avait été décidé qu'il serait fait un rapport sur les pétitions relatives aux préliminaires. Je voudrais savoir si la commission est prête à faire son rapport, car enfin il faut bien que ce rapport soit fait avant la décision. (M. B., 7 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Le procès-verbal ne porte pas que cette décision ait été prise. (J. B., 7 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, je dois réclamer dans l'intérêt du droit de pétition, le rapport de celles qui ont été présentées sur l'objet en discussion. Hier cela avait été décidé : cette décision était tout à fait rationnelle; et dans cette circonstance, elle sera un hommage solennel rendu au droit de pétition. Je demande donc, non pas qu'on prenne une décision à cet égard, mais que l'on exécute celle qui a été prise hier. (M. B., 7 juill.)

M. D'ELHOUNGNE, tout en appuyant M. Lebeau dans ce sens qu'il désire le rapport demandé, fait remarquer que l'assemblée n'avait pas pris hier la décision dont on parle, et que la seule condition mise aux voix était celle de savoir si la proposition de M. de Nef serait adoptée. (M. B., 7 juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : La demande d'un rapport fut faite, par l'honorable M. Claes, en termes généraux, et elle fut adoptée sans réclamation; j'insiste donc pour que le rapport soit fait. (M. B., 7 juill.)

M. DE ROUILLÉ : Effectivement, je crois qu'une décision a été prise, mais la commission des pétitions nommée tout récemment n'est pas encore constituée; je sais que j'en fais partie, mais je ne connais pas ceux qui en font partie avec moi : leurs noms n'ont été ni proclamés, ni affichés dans la salle des conférences. (M. B., 7 juill.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire : Je vais chercher la liste. (M. B., 7 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Un honorable collègue m'a signalé plusieurs fautes d'impression qui se trouvent dans les exemplaires des préliminaires qui ont été distribués. Ainsi, dans le dernier alinéa de l'article 8, il faut lire l'article 5 au lieu de 3. Dans l'article 18 il faut lire au lieu de : *les* articles réciproquement adoptés : *ces articles*, etc. (J. B., 7 juill.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit la liste des membres de la commission des pétitions. Au nom de M. *Claes* (de Louvain), qui en fait partie, éclate une hilarité générale. (M. B., 7 juill.)

M. CLAES (de Louvain), riant lui-même : Je l'ignorais. Nous nous réunirons, et le rapport sera fait demain. (M. B., 7 juill.)

M. DE ROBAULX, questeur : Par suite d'une résolution que j'ai provoquée, le bureau a décidé que les cartes distribuées pour les tribunes réservées seraient sans valeur pour demain, et remplacées par d'autres de couleur bleue. Celles que j'ai dû accorder à des administrations seront revêtues d'une nouvelle marque. Messieurs les députés sont priés de mettre leurs noms sur les cartes qu'ils distribuent. (J. B., 7 juill.)

Digitized by Google

Suite de la discussion des dix-huit articles.

L'ordre du jour est la suite de la discussion sur les propositions de la conférence de Londres, sur la question préalable demandée par M. de Robaulx, et sur les propositions de MM. le baron Beyts et Van de Weyer. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Lebeau a la parole. (*Profond silence.*) (M. B., 7 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, dans une discussion si grave et si solennelle, j'ai besoin de vaincre une grande répugnance pour n'entrer en matière qu'après avoir dit quelques mots qui me sont personnels. Lorsque j'ai été interpellé par un membre de cette assemblée d'exprimer mon opinion sur l'existence du ministère, dans son rapport avec la combinaison dont il est l'auteur, j'ai dit que je connaissais mes devoirs, que je saurais les remplir, et que je ne resterais pas au ministère après le rejet de la combinaison. Si je n'ai pas alors expliqué toute ma pensée, c'est parce qu'à une question de vie publique, se trouvait liée une question de vie privée. Quant à la première, j'ai dit que je me retirerais, et je me suis arrêté là. Mais il me semble qu'aujourd'hui j'ai besoin d'aller plus loin. On a cru que, si la combinaison réussissait, je devais, par un argument *à contrario*, rester nécessairement ministre. C'est une erreur. Messieurs, je suis convaincu que je peux, comme ministre et comme député, soutenir les propositions de la conférence; mais je n'en suis pas moins en droit, après trois mois de travaux et après avoir vu des hommes honorables dans les rangs desquels je me fais honneur d'avoir combattu, parmi lesquels je comptais des amis; je suis en droit, dis-je, de gémir en pensant que ces hommes ont pu croire que je faisais de l'affaire du pays l'affaire d'un homme. Je suis donc décidé, qu'il y ait acceptation ou non des préliminaires, à quitter le ministère. Je suis en droit, après avoir pendant trois mois compromis ma sûreté personnelle, après avoir vu la santé des miens altérée par ce qui m'était personnel; je suis en droit d'aspirer au repos. Je me retirerai donc; mais ce n'est point par faiblesse. L'homme qui n'a tremblé ni devant les menaces de pillage, ni devant les menaces anonymes qu'on lui a plusieurs fois adressées, n'est pas un lâche. Je soutiendrai la combinaison jusqu'au bout, parce que j'y attache le bonheur de mon pays; mais j'ai le droit, quelle qu'en soit l'issue, de songer enfin à moi, et de conserver sur les bancs de député la place qui peut flatter le plus l'ambition d'un homme d'honneur. (*Assentiment.*)

Messieurs, au milieu de quelques expressions peu parlementaires, j'ai entendu prononcer le mot de lâcheté. Voici comment je définis ce mot, comme député. La lâcheté, comme député, consiste à n'oser dire tout ce qu'on veut, à dire ce qu'on ne veut pas. La lâcheté, pour un député, consiste à chercher ailleurs que dans sa conscience les motifs de son vote; la lâcheté, pour un député, est enfin de se taire, de ne pas exprimer hautement son opinion sur une combinaison, quand on la croit nécessaire au pays; et si on n'a pas le courage de dire, quand en vient l'occasion, tout ce qu'on croit favorable à l'intérêt de ses commettants, on doit refuser leur mandat.

Messieurs, des hommes qui s'étaient trompés en fait et en droit, n'ont pas hésité à rétracter ce qu'ils avaient avancé d'erroné. Je ferai comme eux. Dans une des dernières séances, j'ai dit que l'acceptation des préliminaires pourrait amener une modification à la constitution. Mon honorable ami M. Devaux m'a bientôt démontré mon erreur, et je l'ai reconnue instantanément; je suis convenu, comme je le reconnais encore, que l'acceptation ne portera nulle atteinte à la constitution. Je ne suis pas le seul, messieurs, à confesser des erreurs; vous avez entendu l'honorable M. Charles de Brouckere avouer qu'il avait conseillé l'acceptation de l'armistice, dont la conséquence immédiate était l'évacuation de Venloo, et que le lendemain il reconnut s'être trompé.

On a aussi fait allusion à une partie de mon rapport du 18 mai, où, me défendant de l'imputation d'avoir proposé, en conseil des ministres, de modifier la formule du serment royal voulu par la constitution, je repoussai cette imputation non-seulement comme une calomnie, mais comme une absurdité.

Messieurs, comme ministre, si j'avais à proposer des changements à la constitution, ce n'est pas au conseil des ministres que je m'adresserais : je viendrais devant vous, la constitution à la main, et en vertu du droit qu'elle donne je vous dirais : Mon opinion consciencieuse est que la constitution doit être modifiée dans telle ou telle de ses parties; je vous dirais les motifs de mon opinion, vous en seriez les juges. Mais comme ministre, j'ai dû nécessairement prendre pour guide dans toutes mes démarches, dans tous mes actes, la constitution telle que vous l'avez décrétée. Eh bien, j'adjure les premiers commissaires envoyés à Londres, et dont un fait partie de l'opposition, je les adjure de dire si je les ai autorisés à croire que j'avais pu insinuer, soit au prince, soit à la conférence, que je demanderais des modifications à la constitution.

Digitized by Google

Ainsi, comme député, je suis parfaitement en harmonie avec tous mes antécédents, et je peux renvoyer l'imputation de parjure à ceux qui me l'ont adressée. Je demande pardon à l'assemblée de ces explications que je n'avais pas provoquées, et j'aborde la discussion des préliminaires.

Messieurs, mon honorable ami et collègue M. Devaux vous a très-bien prouvé que les propositions diffèrent essentiellement des protocoles. Je n'hésite pas à le dire devant la nation, il n'y a plus de protocoles. Lorsque vous avez protesté contre le protocole du 20 janvier, vous avez protesté, non pas précisément contre le fond même, mais contre le droit d'intervention que s'arrogeaient les puissances. Vous n'avez pas protesté contre un mot inoffensif par lui-même, car comme l'a très-bien dit M. Charles de Brouckere, protocole veut dire procès-verbal, et ce n'est pas contre le mot que vous avez protesté. Eh bien, pour tout homme de bonne foi, je le dis en face de l'Europe, il n'y a plus de protocoles, il n'y a que des propositions de la conférence, soumises à la délibération de l'assemblée. M. Devaux vous a prouvé qu'il y avait une différence entre les propositions et les protocoles, quant au Luxembourg et quant à la dette : non que pour moi les protocoles eussent contenu, quant à la dette, autre chose que des propositions; mais telle n'était pas l'opinion de plusieurs honorables membres, et entre autres de M. Forgeur. Il nous disait, il y a quelques temps: Vous aurez le Luxembourg de moins, et la dette de plus. Eh bien, je le lui demande : d'après les termes des préliminaires, tiendrait-il encore le même langage? Peut-il penser qu'il reste encore le moindre doute à l'égard de la dette?

On vous a parlé d'un point sur lequel il y a encore une importante différence. Il y avait dans les protocoles intervention même pour les échanges. Eh bien! pour les échanges, la conférence s'est encore effacée complétement. Souvenez-vous de ce que disait M. de Brouckere : ce qui l'effrayait le plus, c'était de soumettre les échanges à l'arbitrage de la conférence. Il ajoutait : « On veut arriver à la contiguïté des territoires, et dès qu'on y sera parvenu on établira une ligne de Venloo jusqu'à Maestricht, qui étouffera votre commerce en vous fermant toute communication avec l'Allemagne. » Ce point a complétement disparu, et même, si nous voulons maintenir le *statu quo*, la communication est possible avec l'Allemagne. Examinez la carte, et voyez si vous n'avez pas de moyens de communication ailleurs que par Venloo? non, messieurs, que dans mon opinion nous soyons jamais obligés d'abandonner Venloo, car j'espère bien que cette ville nous restera par les négociations. Maintenant que cet argument a été repoussé, force a bien été de tenir un autre langage, et M. de Brouckere a eu recours à des sarcasmes contre le projet d'une route en fer. Mais au lieu de sarcasmes, je voudrais bien qu'il fût venu nous dire comment il ne serait pas possible de faire chez nous avec succès ce qu'on a fait en Angleterre, alors que je puis, par un rapport dû à des personnes de l'art, qui ont examiné les choses avec maturité, qui en ont calculé les moyens et les dépenses, prouver qu'un chemin de fer est praticable, et qu'il serait même préférable à un canal. En hiver un canal est souvent impraticable: une route ne l'est presque jamais. Je n'en dirai pas davantage sur ce point, et l'on me pardonnera bien, dans une question si grave, de ne pas opposer d'autres raisons à des épigrammes.

Mais si vous acceptez, vous, congrès national, qui avez protesté énergiquement contre les prétentions de la conférence, vous allez renier tous vos actes. Vous allez renier tous vos actes ! Je dirai qu'une assemblée souveraine n'est pas plus infaillible qu'un homme, et si vous vous êtes trompés vous ne devez pas soutenir votre erreur. Mais je peux prouver, pièces en main, que vous ne reniez aucun de vos actes. Dans la protestation contre le protocole du 20 janvier, avons-nous proclamé le principe d'insurrection comme le fondement de nos droits? Non, nous avons dit que nous réclamions la possession de la rive gauche de l'Escaut, le grand-duché de Luxembourg, le Limbourg, non point *par un système de conquête et d'agrandissement,* mais en vertu du droit de *postliminie* ou par suite de *cessions.* Le droit d'insurrection n'a été invoqué que d'une manière secondaire; voyez votre protestation du 1er février: jamais vous n'avez pris pour base de vos droits le principe d'insurrection. Mais il est prouvé que vous n'avez la rive gauche de l'Escaut, ni par le droit d'insurrection, car ses habitants ne se sont pas insurgés avec vous; ni par droit de *postliminie*, ni par droit de cession : car on a beau dire que ce pays a été donné à la France par des traités, nous ne pouvons pas nous enrichir des dépouilles de la France. M. Van Meenen a soutenu hier que ces territoires ayant fait partie des départements français, le faisceau que formait ces départements n'a pu être rompu par le fait de la rentrée de la France dans ses limites. Mais avant d'appartenir à la France, ce territoire appartenait à quelqu'un; quand elle est rentrée dans ses limites, à qui devait retourner le territoire qu'elle abandonnait? Mais à qui le bien pris mal à propos doit-il reve-

Digitized by Google

nir? Le simple bon sens, la plus simple notion de justice vous dit qu'il doit revenir à son ancien possesseur. Il est si vrai que le droit d'insurrection n'a pas été considéré comme la base de nos droits, que nous pouvions avoir le Brabant septentrional entier, et que le gouvernement a refusé de le faire soulever, ce dont je lui rends grâces. Oui, le gouvernement provisoire a reculé devant les conséquence de ce droit. Les prémisses de votre protestation du 1er février sont donc fausses, elles sont erronées; et parce que vous avez commis une erreur, vous croiriez votre honneur attaché à y persister? Non, le véritable honneur, lorsqu'on a commis une erreur, consiste à la reconnaître et à la réparer. La protestation du 1er février ne peut rester debout que dans un sens; c'est contre le droit d'intervention. Dans les protocoles, on nous commandait une déshonorante et aveugle adhésion. Mais les propositions, on ne vous les impose pas; on vous les présente; vous pouvez les rejeter, vous pouvez les discuter au moins, et la preuve, c'est que depuis six jours cette discussion est ouverte. En acceptant les protocoles, nous faisions acte d'esclavage, et en délibérant nous faisons acte de volonté nationale. C'est ce que M. Van Meenen dit très-bien hier à cette tribune, d'où il ne fait descendre que des paroles de bonne foi.

Que disait la protestation du 1er février? « Le » congrès proteste contre toute délimitation de » territoire et toute obligation quelconque qu'on » pourrait vouloir prescrire à la Belgique sans le » consentement de sa représentation nationale.

» Il n'abdiquera dans aucun cas, en faveur des » cabinets étrangers, l'exercice de la souveraineté » que la nation belge lui a confiée; il ne se soumettra jamais à une décision qui détruirait l'intégrité » du territoire et mutilerait la représentation na» tionale; il réclamera toujours de la part des » puissances étrangères le maintien du principe » de la non-intervention (1). »

Il ne se soumettra jamais à une décision. Comment faut-il entendre cette phrase? Cela veut dire que le congrès ne se soumettra jamais à une décision quelconque d'un pouvoir étranger. Mais a-t-on voulu dire qu'on ne se soumettrait pas à la décision rendue par l'autorité légale et compétente? Non; et je le dirai sans hésiter, parce que je le crois vrai; je le dirai sans pallier les mots: Le congrès national aurait le droit de mutiler la représentation nationale. Et comment soutenir le contraire? Eh quoi! si par suite de circonstances que je ne prévois pas, vous jugiez à propos de faire à une puissance voisine la cession d'un district, vous n'en auriez pas le droit parce que ce serait mutiler la représentation nationale? Mais auriez-vous par là déshonoré la nation? Non sans doute, car vous n'auriez fait qu'user d'un droit que vous vous êtes réservé dans la constitution. Je le dis comme vous: Non, le congrès ne se soumettra pas à la décision d'un pouvoir étranger; mais la nation se soumettra aux décrets rendus par la représentation; il n'y a que des factieux qui pourraient tenir un autre langage.

(L'orateur, qui avait cru entendre un sifflet partir de la tribune publique, s'interrompt et prie M. le président de réprimer cet acte outrageant pour le congrès.) (M. B., 7 juill.)

M. LE PRÉSIDENT: Je n'ai rien entendu. Je crois que vous vous trompez. Si j'avais entendu le moindre bruit, je l'aurais réprimé à l'instant.

(M. B., 7 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères: Je remplirai mon devoir jusqu'au bout; il faut que tout le monde remplisse le sien.

Messieurs, de ce que nous sommes sans droit sur les territoires contestés, s'ensuit-il que nous soyons sans devoirs envers les habitants de ces territoires? Non, messieurs, et c'est ici que je m'associe au langage généreux des honorables députés du Limbourg. Les paroles si nobles et si éloquentes de MM. Jaminé et de Brouckere ont retenti dans mon âme aussi fort que dans celle de qui que ce soit; mais, je le dis à regret, ce n'est point par le sentiment que l'on doit juger les questions qui nous occupent. Et supposez que le gouvernement provisoire, cédant à un entraînement bien pardonnable dans l'enthousiasme du succès, eût accepté les offres des députés du Brabant septentrional; supposez que le Brabant septentrional, cédant aux excitations du gouvernement provisoire, se fût soulevé et se fût associé à notre cause, pensez-vous que nous aurions quelques droits sur cette province? Pas un seul, mais nous aurions des devoirs, et ces devoirs les voici: il faudrait, dans les négociations, offrir tous les sacrifices possibles pour garder ces territoires; mais aller jusqu'à la guerre, c'est à quoi je ne consentirais jamais. Donner aux habitants de ces territoires l'indigénat, leur donner les moyens de changer, non pas de patrie comme on l'a dit, mais de résidence: voilà quels seraient les devoirs que nous aurions à remplir. Rester en deçà, ce serait manquer à l'honneur. Les députés du Limbourg insistent cependant; mais s'ils défendent le Limbourg avec zèle, ils paraissent méconnaître pour cette province tout ce qu'ils doivent au reste du pays. Il ne faut pas l'oublier cependant, comme l'a très-bien dit

(1) *Pièces justificatives*, nº 157.

Digitized by Google

M. Jottrand, dans l'avant-dernière séance, nous ne sommes pas députés d'une seule province, mais de la Belgique tout entière : aussi, après avoir fait la part de ce qu'il y a de noble et de généreux dans le langage des députés du Limbourg, je leur dirai qu'ils se sont tenus constamment dans un cercle trop rétréci; ils n'ont pas été envoyés au congrès pour défendre les intérêts du Limbourg seulement, mais pour défendre le pays tout entier, et l'intérêt général du pays doit l'emporter chez eux comme chez nous sur l'intérêt particulier. Voilà comme j'entends les devoirs d'un député de la nation belge. Souvenez-vous d'ailleurs que vous avez fait l'application la plus énergique de ce principe dans une circonstance bien solennelle. Lors de l'exclusion des Nassau, les députés de Maestricht vinrent nous représenter que l'exclusion de la maison d'Orange exposait Maestricht à la vengeance hollandaise. Les députés d'Anvers nous faisaient entrevoir les plus effroyables catastrophes pour leur opulente cité. Qu'avons-nous fait alors? nous avons répondu aux députés de ces deux villes : Il n'y a point ici de députés de Maestricht, ni d'Anvers; il n'y a que des députés de la nation belge. L'intérêt, l'honneur de la nation est d'expulser à jamais cette dynastie, qui a fait peser sur elle un joug humiliant; nous voterons dans l'intérêt de la nation. Aujourd'hui nous pourrions tenir le même langage aux députés du Limbourg; que pourraient-ils répondre?

Messieurs, on a généralement pensé que l'acceptation des préliminaires entraînerait pour conséquence, d'après l'article 6, l'évacuation immédiate de Venloo. Je ne partage pas cette opinion. Après l'acceptation des propositions, il y a lieu de négocier. N'oubliez pas que l'article dit : « L'évacuation *réciproque* des territoires, villes et places, aura lieu indépendamment des arrangements relatifs aux échanges. » Or, si la Hollande exige que Venloo soit évacué, nous lui répondrons : Nous n'évacuerons pas Venloo que vous n'ayez évacué Anvers, que vous ne nous ayez donné dans Maestricht la part de souveraineté qui nous appartient, et sans que vous nous laissiez entrer en possession des enclaves. Il faut que vous permettiez à la Belgique de pousser les conséquences de son droit jusque dans ses enclaves les plus éloignées; il faut que vous nous permettiez d'aller planter notre drapeau et proclamer les principes de notre insurrection jusqu'au cœur de la Hollande, jusque dans toutes ces villes et possessions dont les noms quelque peu exotiques m'échappent en ce moment. Partout nous irons mettre nos garnisons, si on veut mettre dans Venloo une garnison hollandaise. Mais croyez-vous que si le roi de Hollande consentait à nous donner cette satisfaction, croyez-vous que les États-Généraux ne tiendraient pas le même langage que vous tenez vous-mêmes? croyez-vous qu'ils ne diraient pas au roi de Hollande : Quoi! vous laisserez mettre garnison au cœur de vos États! une garnison belge au milieu d'une population hollandaise!... Tenons-nous donc fermes dans l'évacuation des territoires, exigeons tout ce que nous sommes en droit d'exiger, et vous verrez que nous obtiendrons bientôt tout ce que nous voulons; nous demeurerons en possession de tous les territoires, car l'application de l'article 6 est aussi impossible pour la Hollande que pour nous. Il y a dans cet article de quoi nous conserver Venloo et tout le reste du Limbourg. Mais si nous avons Venloo provisoirement, l'aurons-nous par le traité définitif? Je suis porté à le croire. Et comment la Hollande tiendrait-elle tant à la possession définitive de ce point? est-ce comme point commercial? M. Nothomb vous a très-bien prouvé hier que sous ce rapport Venloo n'était plus rien. Serait-ce comme point militaire? Mais en rasant les fortifications, cette place devient aussi inoffensive que la ville de Ruremonde. Voilà, messieurs, comme j'entends la question, voilà comment un ministre national doit l'entendre, sous peine de manquer à ses devoirs.

Enfin, messieurs, et en résultat extrême, afin de me placer momentanément sur le terrain de l'opposition, si nous étions condamnés à perdre quelque parcelle de notre territoire, nous offririons aux habitants qui voudraient venir parmi nous des indemnités et l'indigénat, et sous ce rapport je suis étonné de l'accueil qui a été fait à la proposition de l'honorable M. de Sécus (1). Messieurs, je suis député de Huy. Huy est ma ville natale, je reparaîtrai bientôt sans doute devant les électeurs qui m'ont envoyé au congrès. Eh bien, si Huy se trouvait dans la position de Venloo, s'il fallait que Huy fût sacrifié, je n'hésiterais pas à dire : Que la Belgique se sauve, et que Huy soit perdu pour elle. Que ses habitants viennent parmi nous, nous les indemniserons par des sacrifices qui honorent également et celui qui les offre et celui qui les reçoit. Mais, a dit une voix éloquente, croyez-vous pouvoir tout avec de l'or? Gardez votre or, il est vil à mes yeux. Mais cet or que nous vous offrons, répondrai-je, nous ne l'offrons pas pour humilier. Ce sont des devoirs de confrater-

(1) Voyez cette proposition aux *Pièces justificatives*, no 337.

Digitized by Google

nité politique que nous remplissons; et, devant le haut intérêt qui nous guide, que venez-vous parler de votre clientèle! Sans doute je sais le noble usage qu'en fait l'honorable membre (M. Jaminé) auquel je réponds, mais je lui dirai : Qu'est votre clientèle à côté de l'intérêt de la Belgique, à côté de son indépendance, de la nationalité que vous assurez à votre pays; à côté de la guerre générale qui ferait répandre des torrents de sang, pour nous faire retomber, après bien des maux, sous le despotisme militaire? Ah! venez au milieu de nous, vous n'aurez pas tout perdu en changeant de résidence; vous avez un patrimoine que rien ne peut vous enlever, l'alliance d'un beau talent et d'un noble caractère. Partout où vous irez, ces brillants avantages vous assureront, non pas la richesse, vous n'y aspirez peut-être pas, mais une honnête aisance. Voilà ce que je répondrais à l'honorable membre. (*Bien! très-bien! Sensation prolongée.*)

La patrie des Venloonais n'est pas toute dans Venloo. Quand ils ont fait la révolution, ils l'ont faite dans le but de régénérer la Belgique, et non pas dans un intérêt mesquin de localité. Oui, braves habitants de Venloo, vous avez fait la révolution pour sauver la Belgique et non pas pour sauver Venloo. Je ne suis pas plus insensible qu'un autre aux affections, aux souvenirs de localité; mais je ne suis pas tellement dominé par ces sentiments, que je veuille tout y sacrifier. Cet égoïsme local différerait peu, à mon sens, de l'égoïsme personnel. J'ai habité successivement Liége et Bruxelles, j'ai trouvé la patrie partout. Elle serait pour moi à Liége, comme à Bruxelles, comme à Namur, comme à Huy, comme à Venloo.

Vous compromettez, nous dit-on, en les rejetant sous le joug, les populations de tous ces territoires; vous les exposez aux réactions et aux vengeances. Messieurs, outre que je vois dans tous les pays les opinions politiques se fractionner de manière à ce que jamais tous les habitants ne soient compromis, je vois encore cette classe pauvre, de laquelle j'espère que nous pourrons bientôt améliorer le sort; je vois, dis-je, cette classe pauvre, qui par l'ignorance où on l'a laissée végéter, échappe toujours aux réactions politiques. S'il est quelques sommités compromises, et si quelques lieues leur suffisent pour trouver une patrie, croyez-vous qu'elles ne s'empresseront pas de les faire? Pensez-vous que les hommes qui redouteraient de retomber sous la main du roi Guillaume, s'écrient : Périsse plutôt la Belgique tout entière!... Non, messieurs; ils ne commettront pas un pareil sacrilége. (*Sensation profonde.*)

Ce qui m'étonne, messieurs, quand les députés du Limbourg ont dit des choses si touchantes sur l'abandon de Venloo, c'est qu'ils n'aient pas dit un mot de Maestricht; cependant la ville de Maestricht souffre depuis longtemps tous les maux d'une oppression dont peut-être un jour il nous sera permis de tirer vengeance. Eh bien, messieurs, il dépend de nous de délivrer ses habitants, d'obtenir le libre passage et la libre navigation de la Meuse, car les traités nous assurent la libre navigation des fleuves; nous pouvons obtenir la faculté d'administrer Maestricht conjointement avec la Hollande; quels avantages nous pouvons d'un seul mot assurer à Maestricht! et cependant on n'en parle pas, on n'en dit pas un seul mot. Du reste, la crainte des réactions et des vengeances politiques me semble une chimère, grâce aux traités qui interviendront. De cela seul en effet qu'il y aura un traité, si la violation la plus minime était commise, le traité à la main nous aurions le droit de dire à la Hollande : Vous violez les traités; guerre à vous! non pour conquérir, mais pour soutenir des droits incontestables en vengeant l'humanité. (*Bien! très-bien!*)

Messieurs, dans les discussions relatives au choix du chef de l'État, on a rappelé que vous avez repoussé avec énergie et presque unanimement la proposition de mettre une garnison étrangère dans Maestricht, et on vous a présenté cela comme un précédent auquel vous êtes intimement liés. Je dirai que ce projet paraît totalement abandonné par les propositions, qui, selon moi, doivent vous rendre Maestricht tout entier. Mais d'ailleurs, comment avez-vous repoussé l'article 3 du projet de décret (1)? Après l'avoir admis dans les sections, vous l'avez repoussé, parce que vous n'avez pas voulu prendre l'initiative d'une telle proposition. C'est ce que disait un député du Limbourg (M. Destouvelles) : Nous ne devons pas, disait-il, prendre l'initiative de cette mesure; si on nous la proposait, nous pourrions l'examiner; mais jusque-là je la repousse comme honteuse pour la Belgique. Je le demande, peut-on tirer de ce rejet un antécédent qui nous empêche d'admettre dans Maestricht une garnison étrangère? Mais je dis que nous aurons la ville de Maestricht tout entière; c'est mon opinion consciencieuse. Elle est à dix-huit lieues de la Hollande, ses habitants sont tous Belges, et vous voudriez que la Hollande allât tenir dans Maestricht une garnison qui, en cas de guerre, serait à la merci d'une population

(1) Projet concernant un nouveau plan de négociation : *Pièces justificatives*, n° 95.

Digitized by Google

hostile! Nous aurons Maestricht avec garnison belge; car, quoi qu'on en dise, le droit de garnison dans Maestricht nous appartient par les traités : c'est un droit dont nous n'avons pas usé pendant longtemps, mais il y a dans les traités, en notre faveur, une clause de *non préjudice*, et en droit politique comme en droit civil, la clause de *non préjudice* conserve les droits des intéressés. Et croyez-vous, messieurs, que devant tous ces droits et au milieu des embarras de sa position, alors que nous lui offrirons pour nous laisser libres chez nous, une indemnité pécuniaire, croyez-vous que la Hollande ne s'empressera pas d'accepter nos offres? Elle le fera, soyez-en certains, par cela seul que nous n'avons besoin pour communiquer avec l'Allemagne ni de Maestricht ni de Venloo. Maestricht n'est plus rien comme point commercial, lorsque surtout on ne peut y empêcher la libre navigation de la Meuse. Mais êtes-vous bien sûr, me dit-on, de l'opinion de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche, par rapport à Maestricht? Non; mais peu m'importe. Ce qui me suffit, c'est que d'après les préliminaires, tout est désormais entre nous et la Hollande. Les puissances l'ont déclaré, elles ont renoncé à toute intervention sur ce point. C'est donc entre la Hollande et nous qu'est le litige, et certes nous ne sommes pas disposés à céder nos droits sur Maestricht à la Hollande.

Si vous repoussez les propositions, vous n'aurez pas Venloo. En effet, les propositions écartées, vous retomberez dans les termes de l'armistice signé par nous et par la Hollande; il faudra biffer de cet acte les signatures du gouvernement provisoire si vous ne voulez pas l'exécuter; et si vous voulez faire la guerre, il faudra désavouer les membres du gouvernement provisoire, déshonorer les hommes qui ont sauvé le pays de l'anarchie, vous déshonorer vous-mêmes, car, messieurs, l'honneur commande de tenir les traités. Il y a dans cet armistice une clause qui n'a pas été assez rappelée. Cet armistice constitue un droit indéfini d'intervention pour les puissances envers lesquelles vous vous êtes engagés. Un droit *indéfini*, oui, le mot s'y trouve. *L'armistice*, est-il dit dans la note verbale du 6 décembre (1), *étant convenu de part et d'autre, constitue un engagement pris envers les cinq puissances.* Si la Hollande demande l'exécution de l'armistice, que lui répondrez-vous? Nous voulons la guerre! Mais prenez garde, vous n'aurez pas seulement affaire à la Hollande, mais aux cinq puissances. L'intérêt de la Belgique est donc d'en finir pour se soustraire aux termes de l'armistice.

J'arrive à la question du Luxembourg, et je rappellerai ici l'éloquente péroraison d'un de nos collègues de Liége. Il me souvient que dans la discussion sur l'élection du prince de Saxe-Cobourg, l'honorable M. Forgeur nous disait : Vous n'aurez pas le Luxembourg et vous aurez la dette. L'honorable orateur a mal prophétisé pour la dette : ce n'est pas un moyen d'accréditer l'autre partie de sa prophétie. Et moi je dis aujourd'hui : Vous aurez le Luxembourg et vous n'aurez pas la dette. Vous voulez faire la guerre? Mais pourquoi le voulez-vous? Pour conquérir le Luxembourg! Mais vous l'avez, moins la forteresse, que vous ne devez pas occuper. S'il y a quelqu'un de mal placé dans le Luxembourg, certes ce n'est pas la Belgique. Vous n'avez donc pas à faire la guerre pour cette province; vous n'avez qu'à négocier, car les puissances, en maintenant le *statu quo*, ne contestent pas votre droit, elles ne vous demandent que d'en régler l'exercice. La guerre serait ici un pléonasme, et un pléonasme de ce genre est assez désastreux par ses conséquences pour qu'on s'en garde. La conférence a fait un pas immense sur ce point, et loin de nous refuser le Luxembourg, elle nous remet pour cette partie précisément comme nous étions avant le protocole du 20 janvier. Mais souvenez-vous que vous auriez toujours dû négocier pour obtenir le Luxembourg; cela est si vrai que vous avez autorisé la négociation par vos décrets; vous êtes entrés en possession par les faits, on les maintient, et dès que la conférence a aboli le protocole du 20 janvier, vous devez, je crois, être satisfaits. Vous conserverez le Luxembourg, j'en ai pour garants notre droit, la valeur des Belges et la parole du prince. Oui, messieurs, la parole du prince, et le moment est venu de tout dire. (*Écoutez! écoutez!*) Le prince est déterminé à conserver le Luxembourg par tous les moyens possibles, il en fait son affaire propre; c'est pour lui une question d'honneur : ne sent-il pas d'ailleurs très-bien que la possession du Luxembourg importe à sa popularité? Sans la conservation de cette province, je défierais bien quelque prince que ce fût de régner six mois en Belgique.

Mais, a-t-on dit, il pourra le céder, même sans nous consulter. Le céder? mais il dépasserait ses pouvoirs par une telle cession : n'accepte-t-il pas la constitution? ne jure-t-il pas de l'observer sans restriction? l'article 1er de la constitution, l'article du serment, doivent-ils subir des modifications? dès lors, le prince ne pourrait céder le

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 127.

Digitized by Google

Luxembourg sans violer l'un et l'autre de ces articles, sans fouler aux pieds ce qu'il a juré de défendre; et certes, c'est ce qu'il ne fera pas.

Je vous le demande, en effet : le prince voudrait-il nous apporter en dot la perte du Luxembourg? voudrait-il venir se placer ici sur un volcan? Mais on vous représente le prince comme dépourvu d'ambition, comme aussi sage que prudent : vous savez qu'il a refusé le trône des Hellènes précisément parce qu'on voulait démembrer le royaume, et vous pouvez croire qu'il pourrait seulement venir dans sa pensée de céder le Luxembourg au roi de Hollande! mais songez donc que trois des cinq puissances signataires des préliminaires font partie de la confédération germanique. Ce sont la Prusse, l'Autriche, et l'Angleterre pour le Hanovre. L'Angleterre voit avec satisfaction l'avénement du prince de Saxe-Cobourg au trône de la Belgique, et vous voulez que l'Angleterre, qui veut, qui doit vouloir que la Belgique soit forte, aille travailler pour faire obtenir le Luxembourg au roi Guillaume? Non, messieurs, le prince veut et il aura le Luxembourg. Il l'a déclaré : il fera la guerre, s'il le faut, pour obtenir le Luxembourg et Maestricht, mais il ne voudra pas se déshonorer pour faire une guerre de conquêtes. Il craint si peu la guerre, le prince Léopold, qu'il accepte la couronne et qu'il consent à venir en Belgique alors même que la Hollande refuserait d'accepter les propositions. Il dit, dans sa lettre au régent, ou du moins tel est le commentaire que l'on peut faire de ses paroles: « Je viendrai parmi vous si vous acceptez les préliminaires. Peu m'importe l'acceptation de la Hollande, si vous me donnez le double droit de négocier et de faire une guerre honorable. » Je vous le demande, est-ce là un homme qui veut la paix à tout prix? Non, mais il ne veut pas non plus la guerre à tout prix. Le prince veut tout ce qu'il doit vouloir pour le bien-être, pour l'honneur de la Belgique, et je serai heureux de recevoir ici ses serments.

Mais, dit-on, le roi Guillaume n'acceptera pas. D'après le caractère bien connu de ce prince et ses antécédents depuis quinze ans, j'avoue que je suis assez de cette opinion. Oui, je crois qu'il n'acceptera pas et qu'il ne voudra jamais céder le Luxembourg. Mais alors il faut qu'il fasse la guerre; or qu'il y vienne, les États-Généraux ne lui donneront pas une obole pour conquérir le Luxembourg. La confédération germanique le soutiendra encore moins : et à cet égard je vous citerai ce que disait avec ingénuité un journal allemand à ce sujet : *Nous, faire la guerre pour conquérir le Luxembourg au profit du roi Guillaume! mais mieux vaudrait le lui acheter pour le donner à la Belgique. Le prix en serait moins coûteux que la guerre.* Ces mots sont d'autant plus remarquables que c'est un journal censuré qui les écrit.

Mais pourquoi le prince n'a-t-il pas accepté la couronne purement et simplement? Je vous le dirai, messieurs, et vous verrez combien est honorable et généreuse la pensée du prince. Il a dit : « Si j'arrive en Belgique sans que les bases du territoire soient posées, ne pourriez-vous pas dire un jour : Il est venu prendre possession du trône, il a jeté son sceptre dans la balance des négociations; sans lui elles nous eussent été plus favorables. Aujourd'hui au contraire vous êtes libres; négociez, pesez mûrement vos droits, délibérez; je vous aiderai. Je lie ma cause à celle de tous mes concitoyens, et si, malgré tous mes efforts, vous êtes obligés de céder quelques parcelles de votre territoire, on ne pourra pas du moins en accuser votre roi. » Voilà, messieurs, les sentiments honorables qui guident le prince. Je le déclare, depuis trois mois que je suis au ministère, il ne s'est pas passé un seul jour que je n'aie écrit à Londres ou à Paris, et quarante-huit heures encore avant le départ de nos commissaires, j'insistais pour obtenir l'acceptation pure et simple du prince. Mais il m'a été impossible de l'obtenir, comme il me l'est de ne pas apprécier les motifs honorables qui l'ont empêché de se rendre à mes vœux.

Nous avons donc une garantie pour le Luxembourg dans la parole du prince. N'oubliez pas que nous n'avons pas affaire à un prince qui mendie par des pétitions l'honneur d'obtenir une couronne. Le prince a une existence brillante à Londres. Uni par des liens étroits à la famille régnante, ayant la régence de la Grande-Bretagne en perspective, lié avec tout ce parti de l'Angleterre qui veut la réforme parlementaire et qui poursuivra jusqu'au bout sa carrière généreuse, pensez-vous que s'il n'avait pas tout ce qu'il faut, non pas pour acquérir un trône, mais pour le consolider à jamais, il consentît à quitter une position presque royale pour une royauté sans avenir?

J'ai entendu avec quelque surprise l'opinion de quelques députés du Limbourg, qui pensent que si les préliminaires sont acceptés, leur devoir est de se retirer. Ils me permettront de leur dire, et je n'attaque pas ici leurs intentions, que leur opinion est erronée. On vous a dit que nos actes seraient frappés d'illégalité par ce seul fait, et frappés d'illégalité dans leur origine et dans leur es-

Digitized by Google

sence. Mais si cela était vrai, il serait donc impossible de modifier nos limites, et nous paralyserions ainsi de nos propres mains la prérogative que nous avons attribuée au pouvoir législatif dans la constitution! Eh! pourquoi donc les députés se retireraient-ils? Les articles de la conférence ne posent que des bases; mais en supposant que les bases se confondissent avec le traité définitif, n'y aurait-il plus dans le Limbourg de districts de Maestricht, de Ruremonde, de Hasselt, car, si je ne me trompe, il n'y a pas de district de Venloo? Comment! quand les territoires litigieux, si je ne m'abuse, ne comprennent que la minorité des électeurs, vous iriez abandonner votre mandat, et la majorité des électeurs qui vous l'ont donné? Mais la majorité des électeurs, que dirait-elle si vous abdiquiez ainsi? Elle dirait que vous ne le pouvez pas. Vous ne pouvez abdiquer, en effet, à moins que vous ne le fassiez comme on le fait pour maladie, pour affaires personnelles ou pour d'autres motifs semblables. Je n'inculpe pas ici votre pensée, je la crois consciencieuse, mais je la combats comme erronée. Non, vous ne pouvez déserter un mandat que la majorité des électeurs a besoin que vous conserviez. Il est si peu vrai, messieurs, que par la présence des députés du Limbourg et du Luxembourg vos actes soient viciés, que l'acte le plus important que vous ayez fait, l'élection du prince de Saxe-Cobourg, est regardé par lui comme un acte renfermant un caractère incontestable de légalité. Il vient en acceptant la couronne ratifier la légalité de tous vos actes. Les cinq puissances les reconnaissent comme lui, et vous iriez vous-même contester cette légalité? c'est impossible. Voilà pour vos actes passés. Conteste-t-on la légalité de vos actes futurs? mais c'est devant tous les députés que le prince vient recevoir l'investiture du pouvoir royal. Quel tort vous feriez à vos commettants si vous alliez émettre des doutes sur la validité de ces actes! Ne voyez-vous pas qu'en restant ici, en recevant avec nous les serments du prince, vous resserrez entre lui et tous vos commettants du Limbourg, le lien formé par l'élection, lien moral, lien d'humanité, lien d'honneur, qui assure à vos commettants la sollicitude spéciale du roi des Belges, élu par nous tous, inauguré par nous tous? Ah! mes chers collègues, je sais que votre opinion est le résultat d'une conviction puisée dans votre conscience, mais je vous en adjure, n'abdiquez pas un mandat que le prince lui-même ne demande pas mieux que de reconnaître!

J'ai pensé, messieurs, que quand il s'agissait d'une discussion d'où dépendait le sort du pays, un député ne devait laisser rien en arrière, et je dirai en conséquence un mot de la neutralité, qui a été jusqu'ici mal expliquée, et quelle est l'idée qui a présidé aux dispositions qui constituent notre neutralité. Les puissances savent que la Belgique est convoitée, leur pensée est d'empêcher qu'elle ne soit absorbée par aucune d'elles. Cette neutralité est une garantie de notre indépendance contre la Prusse, contre la France surtout, pour rendre la réunion impossible. Les cinq puissances ont signé le traité; si la France voulait y porter atteinte, les puissances lui rappelleraient qu'elle a souscrit à notre neutralité, elles l'obligeraient à la respecter; notre neutralité enfin est la sauvegarde de toute l'Europe: voilà pour la partie passive de la neutralité, si l'on peut lui appliquer cette épithète.

M. Van Meenen, pour vous expliquer ce que c'était que la neutralité, vous a dit: Figurez-vous un homme qui se laisse battre sans pouvoir se défendre. Ah! messieurs, si mon pays était condamné à tant d'humiliation, je n'aurais pas demandé que vous acceptassiez des préliminaires qui vous réserveraient un tel affront. Non, messieurs, on ne pourra ni nous insulter ni nous battre sans que nous ayons le droit de nous défendre. Nous avons le droit de repousser l'agression, nous n'avons pas le droit de faire des conquêtes. On insulte notre pavillon, nous avons le droit de forcer nos ennemis à le respecter. On parle d'inondation des polders que nous n'aurons pas le droit de réprimer. Les inondations seraient considérées comme une attaque, nous aurions le droit de la repousser par tous les moyens et d'attaquer à notre tour, car quand l'attaque vient à la suite de l'agression, tous les publicistes la considèrent comme un acte de défense.

Je parlerai maintenant des enclaves dans un tout autre ordre d'idées. Pourquoi nous donne-t-on des enclaves? pourquoi nous donne-t-on des territoires qui ne sont pas à nous? On nous donne Marienbourg, Philippeville, les cantons enfin: on ne nous donne pas seulement ce qui formait les Pays-Bas autrichiens, car on pouvait nous dire: Vous n'aurez pas la principauté de Liége, et Liége arborera le drapeau de son évêque. Pourquoi nous fait-on tous ces avantages? parce que l'Angleterre veut que la Belgique soit forte. J'en ai la garantie et dans ce qu'on nous donne et dans les accessoires qu'on accorde aux Pays-Bas autrichiens. M. de Brouckere a dit que nous n'aurions pas les huit cantons; que le royaume des Pays-Bas avait été constitué en 1814. C'est une erreur. Le royaume des Pays-Bas a été constitué tel qu'il est par le

Digitized by Google

traité de 1815, après la bataille de Waterloo. La France n'a donc aucun droit sur la moindre parcelle de notre territoire. C'est ce que la France elle-même reconnaît, et nous en avons pour garant la signature de son ambassadeur.

Je dois le dire, ce n'est point par pure affection pour la Belgique qu'on nous constitue ainsi, et telle puissance peut-être ne demande pas mieux que de voir tomber notre révolution. Mais la politique des intérêts est là, et je n'en connais pas de plus sûre; j'ai la conscience que nous n'en resterons pas où nous sommes, et ici je me félicite de me trouver d'accord avec des députés et des écrivains français de l'extrême gauche; je conserve leurs opinions pour en faire usage en temps et lieu. Ils disent que la frontière du Rhin doit appartenir ou à la France ou à la Belgique. Cette vérité sera sentie un jour, et les puissances européennes aimeront mieux nous donner ces frontières que de permettre que la France y porte ses drapeaux.

Il est des choses que je ne peux pas dire ici, mais le prince de Saxe-Cobourg professe une haute estime pour la France; des liens d'amitié l'unissent au prince qui règne chez nos voisins; ces liens peuvent être resserrés. Les convenances m'empêchent d'en dire davantage. Nous sommes dans la position la plus favorable pour nous constituer; nous sommes dans une de ces circonstances qui décident de la vie ou de la mort. Sachons en profiter.

On vous a parlé, messieurs, d'un peuple qui a fait aussi sa révolution, et qui la sanctionne tous les jours par des combats qui font l'admiration du monde entier. Voyez ce qu'on pense en Allemagne de ce peuple héroïque. Entendez les comitats de Hongrie dire à leur souverain : Relevez-vous d'une apathie déshonorante, sauvez les Polonais qui nous ont autrefois sauvés de l'invasion des barbares! Voilà ce qu'on dit en Allemagne. Et nous, messieurs, qui pouvons tout pour la Pologne, nous ne ferions rien? Nous ne pourrions rien pour elle si nous rejetions les propositions. Si nous jetons la division entre certains cabinets, la Pologne est perdue. Elle ne peut être sauvée que par l'union de la France et de l'Angleterre. Il dépend de nous de cimenter sur l'autel de la Belgique l'alliance de ces deux puissances; sans cela nous abdiquons le pouvoir de sauver la Pologne d'une crise imminente. Oui, messieurs, si nous ne profitons de ces circonstances, dans peu de jours l'occasion peut être perdue à jamais. Savons-nous le résultat que vont produire les élections de France? Savons-nous quel sera dans quinze jours le ministère français? Peut-être d'ici là des nuages s'élèveront entre l'Angleterre et la France, et, ces deux cabinets divisés, les bourreaux de la Pologne se rueront sur elle sans crainte. En nous constituant promptement, non-seulement nous constituons la Belgique, mais l'immortelle Pologne. On dit que c'est là une grave erreur. Il y a ici des hommes, je le sais, qui entendent mieux les intérêts de la Pologne que les Polonais eux-mêmes. « Laissez-nous faire, nous, Belges, disent-ils ; vos affaires n'en iront que mieux; » et cependant, messieurs, quoique non reconnus, les Polonais ont des négociateurs à Londres et à Paris qui tiennent le même langage qu'à Bruxelles; ils ne soupirent qu'après le moment où nous serons constitués, pour que l'Europe libérale s'occupe d'eux à leur tour. Oui, si la Belgique se constitue, les Polonais sont sauvés. En refusant de le faire, non-seulement vous consommez votre suicide, mais encore l'assassinat de la Pologne. (*Mouvement.*)

On a parlé aussi des intérêts matériels : je vous demande pardon, messieurs, de l'inconvenance de cette transition; vous qui invoquez les intérêts matériels, oubliez-vous que, de l'adhésion aux préliminaires, résulte de la part des puissances la consécration du décret d'exclusion des Nassau, et qu'elle les met dans l'impossibilité de vous ruiner par le fardeau de la dette hollandaise? Eh quoi! par votre signature vous vous débarrassez d'une dette annuelle de vingt-cinq millions de francs, et vous parlez d'intérêts matériels! et vous arrêtez notre main quand elle est prête à recevoir du roi de Hollande la quittance de la dette! Vous pouvez être délivrés de la dette et avoir la paix, la paix, messieurs, qui vous permettra de dégrever bientôt le budget de la guerre de vingt-cinq millions de francs, ce budget devant lequel vous reculerez d'épouvante : voilà des intérêts matériels; vous allégez le peuple, dont je crois très-bien défendre ici les intérêts, vous allégez ses charges de 50 pour cent.

Un souverain, dit-on, nous apporte-t-il à la main un traité de commerce? Si je ne m'abuse, un prince n'obtiendra de traité de commerce que s'il est reconnu ; rejetez les préliminaires et cherchez ensuite un roi parmi les princes de l'Europe : pas un seul ne sera reconnu; nos envoyés pour obtenir des traités de commerce ne seront pas même reçus par les cinq puissances. Pour réussir en pareille matière, il faut avoir un prince l'ami et l'allié des princes voisins. Voilà ce qui vous vaudra des traités de commerce.

Le commerce est indestructible de sa nature; il est plein de vie, et déjà, entre Liége et la Hollande, il se fait des expéditions de clous et de draps, si

Digitized by Google

je ne me trompe. Ces expéditions se font par l'Allemagne. Acceptez les préliminaires, les marchandises éviteront un long détour; pour arriver en Hollande, il leur suffira de descendre la Meuse.

Enfin, messieurs, on a été jusqu'à dire que, si les préliminaires sont acceptés, le vénérable régent qui nous gouverne, cet homme respectable dont à l'étranger les Belges s'honorent d'être les compatriotes, livrerait à l'instant, par sa retraite, le pays à l'anarchie. Je ne dirai pas que l'assertion est fausse, mais qu'elle est erronée. Notre vénérable régent restera au pouvoir jusqu'à l'arrivée du prince. Incessamment vous verrez de lui une proclamation, qu'il a cru devoir publier pour démentir les bruits que l'on avait répandus sur sa retraite en cas d'acceptation (1).

Pour dernier argument on nous dit : Les masses sont contre vous. Les masses sont contre nous! Nous le savons, messieurs, on a fait des appels aux masses. Oui, j'en ai la preuve en main; mais les agitateurs ont fait de vains efforts. Les masses, à ces coupables tentatives, ont opposé leur force d'inertie. Oui, on a fait des appels aux masses; nous connaissons les auteurs de ces appels, mais nous nous tairons, puisque leurs tentatives ont été vaines. Les masses sont contre nous! Mais un membre du ministère, qui s'est associé à notre combinaison, a été élu hier député de Liége au congrès national, à une majorité des deux tiers des voix! Non, les masses ne sont pas contre nous, j'en ai pour garants leur intérêt et leur bon sens. Elles savent que sans notre combinaison nous aurons en partage la dette, l'ignominie et l'extinction du nom belge. Voilà des vérités que savent les masses, et qui pénètrent dans les chaumières comme dans les châteaux.

Messieurs, naguère, lorsque nous soutenions la candidature du duc de Leuchtenberg et que nous combattions celle du duc de Nemours, que nous croyions funeste à la Belgique, nous émettions cette opinion, parce que nous la croyions consciencieuse. Qu'avons-nous fait lorsque le duc de Nemours a été élu à la majorité d'une voix? Nous nous sommes réunis franchement à la cause du roi des Belges, et une heure après l'élection il n'y avait plus de partisans du duc de Leuchtenberg : les nemouriens et les leuchtenbergistes se serraient la main dans cette enceinte, et tout le monde était d'accord, parce que tout le monde voulait le bonheur du pays. Eh bien, j'adjure aujourd'hui les députés qui m'entendent de donner encore au peuple belge cet exemple d'union. Si la combinaison est rejetée, je pourrai servir encore mon pays dans cette enceinte, et je serrerai franchement la main de ceux mêmes qui l'auront combattue. Mais vous sentez que si elle était accueillie, nous aurions le droit de vous dire : « Si vous ne voulez donner à la nation l'exemple de l'anarchie; si vous ne voulez attirer sur la Belgique des maux incalculables, ralliez-vous à nous sans hésiter; venez, soutenons tous le roi des Belges; la nation a prononcé; il n'y a plus de division entre nous, nous sommes tous Belges; tous nous voulons l'honneur et le bonheur de notre patrie. »

(A peine l'orateur a-t-il prononcé les derniers mots d'une improvisation qui a duré deux heures et demie, que des bravos et des applaudissements nombreux et répétés partent de la tribune et de tous les points de la salle. Un grand nombre de députés quittent leurs places et vont féliciter l'orateur. On remarque même parmi eux des membres de l'opposition, entre autres MM. Henri de

(1) Cette proclamation a été portée le 5 juillet 1831; en voici les termes :

« Belges,

» Le congrès souverain va prononcer sur les préliminaires du traité de paix entre la Belgique et la Hollande.

» Quelle que soit la décision de cette assemblée, elle seule représente la nation, elle seule a le droit de donner des lois au pays.

» C'est du congrès souverain que je tiens mes pouvoirs, et je ne les ai reçus que pour faire exécuter les lois. Si je manquais à ce devoir, je violerais et mon mandat et mes serments.

» Irrévocablement décidé à les remplir, et mon honneur y étant attaché, je fais un appel à l'honneur de tous les Belges, à leur patriotisme; ils ne voudront pas flétrir ce glorieux nom de Belge par des tentatives d'anarchie et de guerre civile, propres à attirer sur notre belle patrie les plus grands fléaux.

» S'il en était autrement, je n'hésiterais pas à remplir le plus sacré de mes devoirs, le maintien de l'ordre, de l'inviolabilité des personnes et des propriétés, et je compte à cet effet sur la fidélité des gardes civiques, de l'armée et de tous les bons citoyens.

» Si le congrès adopte les préliminaires du traité de paix, je regarderai comme un devoir impérieux de rester au poste où m'a élevé la confiance des représentants de la nation jusqu'à l'arrivée du roi dans cette capitale, qui ne peut être que très-prochaine, selon la promesse qu'il m'en a faite.

» Bruxelles, 5 juillet 1831.

» *Le régent*,
» E. Surlet de Chokier.

» Par le régent,
» *Le ministre de l'intérieur*,
» E. de Sauvage.

» Par le régent,
» *Le ministre de la guerre*,
» Baron de Failly. »

(M. B., 6 juill.)

Digitized by Google

Brouckere et Camille de Smet. M. Claes (de Louvain) est tellement ému que des larmes coulent de ses yeux avec abondance. M. Lebeau est en quelque sorte obligé de se dérober aux embrassements et aux félicitations de ses collègues. Il sort de la salle suivi par plusieurs députés. Presque tous les membres ont quitté leurs places. M. le président fait de vains efforts pour reprendre la séance; elle est suspendue par ce fait pendant près d'une demi-heure.) (M. B., 7 juill.)

M. DE SCHIERVEL : Habitant du Limbourg, je dois aux électeurs de l'arrondissement de Ruremonde l'honneur d'avoir pris place dans cette assemblée; j'en ai reçu mission de coopérer à leur bien-être; je me suis acquitté jusqu'ici consciencieusement de mon mandat envers eux, comme envers la Belgique entière; je le trahirais ce mandat, messieurs, je mentirais à ma conscience, je croirais forfaire à l'honneur, si, dans un moment solennel qui va décider de l'avenir d'une partie de mes mandataires, je votais des préliminaires de paix qui tendent à les replacer sous une domination qu'on les a poussés à secouer.

Il y aurait de ma part, messieurs, dans une pareille conduite la plus indigne défection; j'imprimerais sur mon front une tache ineffaçable si, lorsque après avoir, il y a peu de jours encore, par suite des fonctions que j'exerce dans l'arrondissement de Ruremonde, pressé les habitants à s'organiser, à s'armer pour repousser l'agression étrangère et défendre l'intégrité du territoire belge tel que l'a défini notre loi fondamentale, si je sanctionnais aujourd'hui par un vote approbatif un arrangement dont ils seraient d'autant plus victimes, qu'ils ont donné plus de preuves de leur attachement à la cause belge. Dans d'autres circonstances, messieurs, ce serait pour moi un devoir bien doux à remplir de les énumérer, ces preuves; j'obéis aujourd'hui à celui de les taire, dans la crainte de nuire à mes concitoyens si je mettais tout leur patriotisme au grand jour. Non, messieurs, pour aucune considération, je ne me déciderai à immoler un seul Belge à la vengeance hollandaise. Jugez, messieurs, si, dans ma position, je puis admettre les propositions qui nous sont soumises. Ni moi non plus, messieurs, je ne veux pas que mes concitoyens puissent me dire un jour : Vous étiez du congrès, vous nous avez abandonnés! (M. B., 7 juill.)

M. LE BARON DE WOELMONT : Combien est pénible, messieurs, la position d'un député jaloux de l'honneur de son pays, et qui ne trouve pour le tirer de la crise où l'ont placé les événements politiques, d'autre alternative que de sanctionner les arrangements définitifs posés par des puissances que nous avons prises comme médiatrices, quelque rudes que puissent en être les conditions, ou bien, de voir régner l'anarchie la plus complète dans un État où nous demandons et le calme et la paix !

Telle est, messieurs, la position réelle des députés qui siégent au congrès; il ne leur reste plus qu'à choisir.

Non ! me suis-je écrié à la première vue des arrêts de la conférence, je ne céderai rien de ce que m'a donné la révolution, en secouant un joug épouvantable. Puis, je me suis demandé : Que deviendra la Belgique si son prince ne peut prendre les rênes de son gouvernement? pourra-t-elle, seule et sans secours étranger, soutenir ses droits et ses limites? Quel chef habile, quel général expérimenté mettrons-nous à la tête de nos braves pour faire une guerre qui, dans cette hypothèse, serait certaine, imminente, et dont nous ne sommes pas même en état de prévoir l'issue? Irai-je courir la chance de tout perdre, et peut-être sans retour, en empêchant l'État de se constituer et d'être reconnu par les autres puissances.

Messieurs, je suis accablé d'une pareille idée.

Député du Limbourg, je dois à ma province d'employer tous mes efforts pour son plus grand bonheur ; mais aussi député de tout mon pays, je dois, si la nécessité m'y force, tenter tout ce qui n'est pas incompatible avec l'honneur, pour sauver ma patrie de l'anarchie où elle est prête à tomber.

Jamais on n'obtiendrait de moi la moindre concession si, par une chance quelconque, la guerre générale me faisait entrevoir la possibilité d'obtenir pour ma province tout ce qu'elle réclame. Messieurs, cette chance m'est inconnue.

La guerre ne peut que nous être funeste; n'étant pas en force pour la faire seuls contre une partie de l'Europe, nous devrons appeler les Français à notre aide. Leur drapeau, bientôt, au lieu du nôtre, flotterait sur nos tours, et qui peut nous garantir que, dans cette conflagration universelle, nos trois couleurs ne s'éclipsent pour toujours?

Quel bouleversement cette guerre ne mettrait-elle pas dans la Belgique avec les opinions qui nous divisent, car les uns la désirent pour obtenir cette réunion intime à la France, que pour ma part je veux éviter; et d'autres la feront pour soutenir ce que les puissances ne veulent pas nous accorder en entier : le droit de démarquer nous-mêmes nos limites. La Hollande alors, profitant de nos divisions intestines, ne tentera-t-elle pas de faire surgir parmi nous la discorde, dans l'espérance de nous diviser, et par là chercher à nous

Digitized by Google

faire tous rentrer derechef sous son affreuse domination? Puis, lorsque de guerre lasse, nous voudrions être enfin constitués, où serait le souverain que nous aurions à prendre? car le prince de Cobourg ne veut pas, messieurs, de votre trône à un tel prix. Sommes-nous certains alors d'avoir encore une position politique, même semblable à celle que nous avons aujourd'hui, que quatre millions de Belges décident peut-être des destinées et de la tranquillité de tous les États qui les environnent? Est-ce donc tout perdre que de négocier? Un échange de nos enclaves réciproques ne peut-il pas maintenir autour du drapeau belge tous ceux qui ont su le conquérir?

Et moi aussi, ma famille a des biens dans ces enclaves du Limbourg qu'on nous conteste; moi aussi j'ai un frère qui a toutes ses propriétés dans ces communes : mais viendrai-je pour cela apitoyer tout un congrès sur ma misère? non, messieurs, quand l'État réclame, le propriétaire se tait; il paye alors sa dette à la patrie, et cherche en s'oubliant lui-même à lui procurer le plus de prospérité possible.

Imposons-nous, messieurs, des sacrifices; abandonnons les enclaves que nous possédons chez nos ennemis, pour conserver celles qu'ils réclament de nous, et si les compensations ne pouvaient s'établir en tous points (ce qui est bien loin de nous être prouvé), que l'État vienne encore d'une autre manière témoigner combien nous tenons à ne pas abandonner nos compatriotes.

Une proposition que nous avons présentée vous a fait connaître, messieurs, ce que l'honneur vous obligerait alors de sanctionner. Quelque blâme qu'on ait voulu déverser sur cette proposition, messieurs, elle n'en est pas moins toute patriotique; jamais elle ne fut faite pour engager, comme on a voulu le faire croire, à abandonner de nos frères contre une vile somme d'or; non, messieurs, les noms seuls des signataires, leurs antécédents, vous en sont, je pense, une suffisante garantie. Son but est d'offrir une assurance certaine à tout homme qui a pris part à notre révolution de ne se voir jamais, malgré lui, remis sous la domination de l'ex-roi Guillaume, s'il arrivait que par les échanges nous ne pussions pas obtenir l'absolue intégralité de nos limites; mais loin de nous d'entendre par là préjuger cette importante question.

Il n'y a que de la justice, messieurs, et rien de plus, à offrir une telle garantie et protection à des hommes, qui, dans ce moment encore, en gardes civiques mobilisées, se mettent sur les rangs pour défendre la cause générale de la Belgique contre les attaques que la Hollande voudrait tenter contre nous, tant que nous ne serons pas constitués.

Belges, vos députés doivent-ils livrer aux chances des combats ces riches moissons qui mûrissent dans vos champs, cette terre fécondée par vos travaux et vos sueurs? Je ne le pense pas. Que d'autres que moi osent assumer une telle responsabilité; plus tard peut-être ne pourrions-nous plus former un royaume de Belgique, si nous laissons échapper l'occasion qui nous est offerte.

En nous constituant, nous rendons, vous le savez, messieurs, le plus éminent service à l'héroïque nation polonaise. Leurs députés ne cessent de nous demander de clore notre révolution, en formant un État libre, et dont le droit d'insurrection soit enfin reconnu, dans l'espérance de faciliter ainsi pour eux la possibilité d'obtenir par la suite un état semblable.

Quelque peine que j'éprouve à ne pas trouver des expressions plus formelles en notre faveur, dans les dix-huit articles qui nous sont présentés par la conférence, j'ose me confier assez dans l'honneur de notre futur souverain pour croire que, par son influence ou sa force, il saura dissiper nos craintes à cet égard.

J'adopterai donc les bases qu'on nous propose; agir ainsi, religieusement et d'après ma conscience intime, n'est pas, je pense, trahir ni mon mandat ni les intérêts de mes commettants, quoi qu'en ait pu dire un honorable collègue, mais bien offrir tout ce que je puis pour conserver une indépendance, une nationalité, et obtenir enfin un roi qui soit vraiment le nôtre.

L'industriel alors pouvant rouvrir ses ateliers et nourrir ses ouvriers, le laboureur reprendre sa charrue au lieu du fusil de guerre, et fermer enfin sa bourse où nous puisons depuis longtemps sans lui procurer une existence plus heureuse, je ne craindrai pas non plus de les entendre me rappeler que j'ai siégé dans cette enceinte, car j'y aurai fait mon devoir. (M. B., supp., 9 juill.)

M. ROSSEEUW : Dans une circonstance aussi solennelle, où il s'agit du sort et de l'avenir entier de la patrie, c'est plus qu'une convenance, c'est un devoir à mon avis de faire connaître à la nation les motifs du vote que je vais avoir l'honneur d'émettre. Un fait mémorable s'est accompli la quinzième année du règne de Guillaume; après qu'il eut violé les libertés individuelles et publiques, la Belgique le rejeta à jamais de son sein : lorsqu'une nation prend une détermination aussi énergique, la nécessité seule a pu l'y contraindre, l'intime conscience de ses droits violés l'a fait sortir de l'ornière.

Digitized by Google

Nous sommes à dix mois de cette époque si grande en illustration, et jusqu'à ce jour nous sommes encore à nous débattre avec les négociations, qui, loin d'être à leur fin, se multiplient et se compliquent davantage. En mon particulier, j'ai examiné avec toute l'attention dont je suis capable ces pièces trop connues en Belgique sous le nom de protocoles, et d'autres termes préliminaires d'un traité de paix : j'y vois et, lisez-les attentivement, vous y verrez de même une mutilation de notre représentation, un morcellement de notre territoire contraire à l'article 1er de notre constitution : attentat à notre indépendance, atteintes à l'honneur national et aux prérogatives royales consacrées à l'article 68 de notre loi fondamentale; atteintes, messieurs, contre lesquelles nous ne pouvons protester assez hautement, aujourd'hui surtout que l'Europe entière est en travail de son émancipation, que le principe de non-intervention, il faut le croire, ne sera plus un leurre, une duperie, mais une réalité : dans mon âme et conviction, j'y vois une transgression manifeste des principes d'éternelle justice qui ne permettent pas qu'on s'immisce injustement dans les affaires d'autrui par des vues intéressées, par spéculation.

D'ailleurs, à la vue de ces pièces, en présence des procès-verbaux de la conférence, qu'est-ce donc que le principe de juste et légitime insurrection, qu'est-ce que le droit de se constituer, si la Sainte-Alliance peut nous enlever nos frères du Luxembourg, du Limbourg et de la rive gauche de l'Escaut? Et, en effet, n'ont-ils pas secoué le joug avec nous? N'ont-ils pas scellé de leur sang l'indépendance belge? n'ont-ils pas cooperé à l'érection de l'édifice de notre constitution?

Nous avons eu le droit de fouler aux pieds les traités, de nous insurger, de nous constituer, et alors nos frères l'ont eu comme nous; ou bien nos frères sont des rebelles que l'on peut replacer sous le joug qu'ils ont secoué, et alors nous sommes des rebelles aussi bien qu'eux : il n'y a pas de milieu, les abandonner lâchement c'est prononcer notre condamnation.

J'aurais pris à tâche de démontrer plus particulièrement les griefs de l'ultimatum dont s'agit. Je l'aurais discuté article par article, mais au point où se trouve la discussion, je croirais abuser de l'indulgence de l'assemblée, puisque je ne pourrais que reproduire les argumentations de mes honorables collègues, qui l'ont si solidement réprouvé et flétri.

Je n'ai plus qu'un mot à dire, c'est que le moyen de nous sauver aujourd'hui, c'est de sortir du provisoire, ce provisoire qui tend toujours à négocier avec des parties avec lesquelles nous n'avons rien de commencé; il faut sortir de là à tout prix honorable; la nation est rendue de lassitude, travaillée de besoin, elle réclame une main forte et énergique qui conduise la révolution à sa fin : ainsi donc cessez de négocier avec la conférence; vous ne pouvez y voir qu'un piége tendu à votre bonne foi, un piége qui doit inévitablement vous perdre; notifiez votre dernière volonté à la Hollande, intimez-lui l'ordre d'évacuer vos places fortes, votre territoire, sinon appuyez-vous sur la dernière raison des rois, qui au besoin est aussi celle des peuples.

Souvenez-vous bien que dans une situation aussi critique on ne s'arrête pas, on avance ou on recule; vous reculez essentiellement si vous continuez à ne regarder dans la conférence qu'une médiation officieuse, vous reculez si vous croyez à sa bonne foi; par ses temporisations, elle vous mènera à la guerre civile, à l'extinction de tout esprit de liberté et à leur conséquence, la restauration. Enfin c'est prendre le change que de croire qu'alors que la conférence vous propose des préliminaires de paix, elle ne vous intime pas des ordres, et des ordres dont, sans la fermentation européenne, elle eût déjà puni la transgression et le mépris.

Après ces considérations vitales pour nous, vous iriez jeter un voile sur la constitution, vous iriez mendier le sceau de la légitimité à la Sainte-Alliance; et cela, au prix d'une partie de votre territoire, au prix de votre honneur! Non, messieurs, non, si vous cherchez là votre légitimité, la consolidation de votre état révolutionnaire, votre prospérité, vous y trouverez la mort; oui, la mort.

Les actes de la conférence acceptés deviendront un ferment de discorde; on reconnaîtra dans votre adhésion l'énorme préjudice à notre commerce, nos frontières dégarnies, puisque du côté de l'Escaut une surface d'une vingtaine de lieues ne serait protégée ni par des rivières, ni par des forts; nos ennemis inonderaient les Flandres à discrétion; que deviendrait alors le droit de prévention? Votre adhésion, messieurs, porterait condamnation des principes de la révolution qui, naguère encore, vous faisaient à l'unanimité rejeter une garnison étrangère à Maestricht; on y reconnaîtrait que vous sacrifiez la révolution de Pologne, en tant qu'elle vous concerne, puisque vous la condamneriez à se soumettre aux interventions avant-coureurs de la mort des libertés.

Ainsi donc, je dois à ma conscience de ne pas souffrir la violation du territoire, dont nous avons

Digitized by Google

juré l'intégrité et qui nous est actuellement garantie par l'article 84 de notre charte constitutionnelle, notre plus beau monument; je me dois de ne pas souffrir le lâche abandon de nos frères, non plus que la révolution belge soit traînée à la remorque de la Sainte-Alliance; ne nous le dissimulons pas, deux grandes puissances sont en regard, l'absolutisme est en contact avec le pouvoir populaire, le moment me paraît arrivé, il faut que l'un ou l'autre succombe dans la lutte; la question qui nous agite une fois décidée affirmativement, j'entends qu'il y a lieu d'accepter les dix-huit articles, la révolution est close, la postérité dira comment.

Je voterai pour la question préalable et contre les préliminaires. (C., supp, 9 juill.)

M. L'ABBÉ DE FOERE : J'avais demandé la parole pour motiver mon vote approbatif des dix-huit articles. Mais après le chef-d'œuvre de raisonnement, d'éloquence et de convenance parlementaire que M. Lebeau vient de nous exposer, il ne me reste plus rien à dire.

(M. B., supp. 7 juill.)

M. DAVIGNON : Je ne suis pas partisan de la guerre : j'en redoute le terrible fléau; je consentirai, pour la détourner de mon pays, à tous les sacrifices qui ne compromettront ni son honneur, ni l'existence matérielle de sa population; mais, tout en désirant de l'éviter pour le présent, je dois m'abstenir aussi d'en poser les éléments pour l'avenir. N'est-il pas temps qu'il prenne pour nous, pour notre belle patrie, un aspect moins sombre.

Animé de ces sentiments, je donnerai un vote négatif aux préliminaires que deux de nos collègues ont cru ne pas devoir hésiter de présenter à l'acceptation du congrès national; en déclarant cependant que par là je n'entends pas repousser une nouvelle et dernière négociation qui amènerait sous un court délai un arrangement moins opposé à nos véritables intérêts.

Je n'entreprendrai pas d'argumenter sur les questions lumineusement discutées du Limbourg, du Luxembourg, de la rive gauche de l'Escaut. Il n'y a rien à ajouter à ce qu'en ont dit plusieurs de nos honorables collègues. Je craindrais d'affaiblir l'effet produit, non par des phrases vagues et sonores, mais par la fidèle exposition de faits patents et notoires.

Je me bornerai, messieurs, pour motiver mon vote, à vous présenter fort succinctement quelques considérations générales puisées dans des motifs qui me paraissent avoir échappé à l'attention de plusieurs de nos habiles orateurs, ou qui n'en ont été que bien légèrement effleurés. Et en effet, messieurs, vous ne pouvez avoir l'intention de mettre tellement en oubli ce qui touche aux intérêts matériels, que pour faire croire que, satisfaits sur d'autres points, vous seriez disposés à les laisser au hasard.

Permettez-moi donc, messieurs, d'abandonner la question politique, pour vous dire quelques mots de nos intérêts commerciaux, en tant qu'ils sont compromis par les propositions.

Il me paraît, messieurs, que pour nous lier les mains et nous rendre en tous sens inoffensifs, on voudrait nous placer dans un isolement complet, dans une espèce d'ilotisme, dont la seule idée fait peine, et que l'amour-propre de l'homme qui se respecte, et qui tient à l'honneur de son pays, ne supporte pas.

L'état de resserrement et de perpétuelle neutralité peut être applicable à un peuple ayant peu de besoins, et dont l'agriculture serait l'unique ressource; mais il ne peut jamais convenir à un pays à la nombreuse population duquel le commerce et l'industrie surtout fournissent le plus généralement les moyens d'existence. Mieux vaudrait, à mon avis, si nous étions réduits à cette extrémité, courir la chance, dont je crois le succès impossible, de l'extinction du nom belge, dont on nous a gratuitement menacés, que de nous constituer volontairement dans l'état de nullité qu'on veut nous imposer, et pour cause.

Est-ce donc bien exister comme nation que de n'avoir le droit ni de la paix, ni de la guerre, ni des alliances? Et si dans cette situation politique nous ne pouvons de notre seul mouvement être utiles à personne, si nous ne pouvons faire un pas sans avoir au préalable consulté des tuteurs, qui certes ne seront pas désintéressés, sans avoir obtenu leur adhésion à nos démarches, à quelles faveurs pourrions-nous donc prétendre de la part de ceux de nos voisins dont, par besoin, par sentiment de conservation, nous devons convoiter l'alliance?

On le sait, messieurs, nous produisons beaucoup au delà de nos besoins; force est donc d'exporter, et d'exporter beaucoup, si nous ne voulons voir réduite à la plus profonde misère, ou à l'émigration, une grande partie de la classe ouvrière, qui déjà est si souffrante. Cependant, les choses en sont au point maintenant que, de quelque côté que nous nous tournions, nous trouvons nos produits repoussés, soit par des prohibitions absolues, soit par des droits qui en sont presque l'équivalent. Et si, pour sortir de cette pénible position, nous trouvons moyen de faire avec l'un ou l'autre des

Digitized by Google

États qui nous avoisinent, un traité d'alliance et de commerce, basé sur des avantages réciproques, et dont seraient exclus ceux qui n'entreraient pas dans ce système, ne viendrait-on pas en paralyser, en détruire même les effets, sous le prétexte spécieux que nous aurions fait un acte attentatoire à notre état de perpétuelle neutralité?

Si nous nous adressons à la France, l'Angleterre, d'autres peut-être aussi prétexteront le danger de son influence, useront de leur droit d'y mettre obstacle; si nous traitons avec la Prusse, avec les États allemands, qui bientôt formeront une confédération commerciale, dans laquelle il sera si intéressant pour nous d'être admis, la France de son côté pourra en prendre ombrage, et viendra de même opposer son *veto*.

Ce seraient, me direz-vous, des prétentions iniques, révoltantes; telles doivent être pourtant, ce me semble, les conséquences naturelles, les suites projetées peut-être du traité proposé. Que si même on les ne pousse pas jusque-là, on pourra du moins se servir de l'argument de cette neutralité pour entraver la marche trop rapide d'un peuple, qui toujours fit preuve d'une énergie, d'une activité et d'un caractère entreprenant peu communs.

L'industrie belge, qui jadis avait à peine pris rang, a trop fait connaître son importance au gré d'un étroit égoïsme; peut-être l'exposition de Bruxelles de l'année dernière a-t-elle trop prouvé d'accroissement et de richesse en produits industriels et manufacturiers. Ceux qui toujours se décidèrent aux plus grands sacrifices, plutôt que de supporter une concurrence en fait de commerce; ceux qui profitant de nos fautes, ont pu exploiter à notre exclusion les marchés où auparavant ils nous rencontrèrent, n'ont pu méconnaître combien il serait avantageux pour eux si on pouvait prolonger, si on parvenait à perpétuer notre état actuel de nullité commerciale.

Soyons donc sur nos gardes, soyons défiants, messieurs; craignons, en donnant les mains à la funeste combinaison que tendent à établir les préliminaires, de faire réaliser ce qu'a laissé échapper, m'assure-t-on, un personnage dont la position élevée en diplomatie ne permet pas de laisser tomber les expressions : qu'*avant six mois il n'y aurait plus d'industrie en Belgique!*

Messieurs, si tel devait être le résultat de la révolution, j'en appelle à votre patriotisme, et je vous demande ce qu'en dirait le peuple, qui a cru y trouver son bien-être, et qui l'attend encore avec un calme et une longanimité exemplaires.

Il est au-dessus de mes forces d'en faire une définition exacte, et je ne puis concevoir la singulière indépendance d'un petit État forcé à rester neutre, dont les principales communications par rivières ou canaux seraient au pouvoir de ceux qui possèdent trop bien la science de traîner les négociations, qui auraient trop d'intérêt à les éterniser, pour oser risquer d'en faire dépendre l'issue de leur bonne volonté.

Vous le savez mieux que moi, messieurs, le sort du commerce de presque toutes nos provinces y est trop directement intéressé : Anvers, les deux Flandres, le Hainaut même, et plus particulièrement la province de Liége, ainsi que le Limbourg pour toute sa partie entre Maestricht et Venloo.

Je considère comme superflu, inopportun même, d'entrer dans de plus amples détails sous ce rapport. Ce serait vous fatiguer inutilement dans une discussion déjà si prolongée.

J'ai cru, messieurs, devoir vous signaler les dangers, et il y en a bien d'autres encore, d'être constitués en État perpétuellement neutre. Voilà comme j'entends cette combinaison toute nouvelle. Si je me trompe, je suis de bonne foi.

Du reste, messieurs, qu'on ne se fasse pas illusion, c'est beaucoup sans doute que la diminution de la dette; je m'en réjouis, je m'en félicite pour le pays en général; mais quelque grand que soit cet avantage, qui déjà était conquis, il ne peut faire sur le commerce et l'industrie l'effet qu'un honorable préopinant veut lui attribuer: il faut autre chose que je signalerai en temps; il faut surtout que d'autres causes ne viennent pas paralyser leurs opérations. L'histoire de notre existence dans un temps peu éloigné de nous en fait foi.

La générosité doit être le plus loyal apanage de ceux qui sont fort puissants; ils ne peuvent craindre qu'on la qualifie d'acte de faiblesse. Or, si, comme il a été dit dans plus d'une circonstance par de puissants médiateurs, la Belgique doit être libre, forte et heureuse, qu'on nous prouve donc que ces dispositions sont une vérité, en nous présentant des stipulations franches, sans ambiguïtés et dépouillées de tous les entortillements diplomatiques.

Nous voulons être libres de nos actions, nous ne réclamons que les limites fixées par les derniers traités pour les deux grandes divisions du ci-devant royaume des Pays-Bas, dont la séparation est un fait consommé.

C'est le vrai, le seul moyen peut-être, d'assurer d'une manière stable la faveur et l'attachement populaires au prince que le congrès, pour répondre au vœu des puissances, a appelé au trône de cette même Belgique.

Digitized by Google

Dans cet état de choses, je ne puis que dire, messieurs : J'ai aidé à faire la constitution, j'en ai voté l'adoption, j'ai cru faire œuvre durable, et tel était mon mandat. Je ne peux contribuer, dès les premiers moments de l'existence de cet édifice fondamental, je ne peux contribuer, dis-je, à en détacher une seule pierre et à en saper les fondements. J'ai dit. (M. B., supp., 7 juill.)

MM. *Constantin Rodenbach*, le baron *de Sécus* et *Le Bègue*, appelés successivement, renoncent à la parole. (M. B., supp., 7 juill.)

M. LE MARQUIS DE RODES : Messieurs, je ne m'étais pas fait inscrire sur la liste des orateurs, parce que ce n'est pas à moi à me lancer dans l'arène ; je viens seulement motiver mon vote, en loyal député.

Le peuple belge a conquis lui-même ses libertés dans les journées de septembre, tant à Bruxelles qu'à Walhem, à Berchem, et successivement dans toutes les villes de la Belgique ; car partout il y a eu quelque sang répandu, pour cette cause glorieuse, et partout il y a eu des victimes à déplorer.

Les mandataires de la nation, réunis en congrès depuis le mois de novembre, ont quitté leurs foyers, leurs familles, leur existence, pour travailler ici sans relâche, à faire la constitution, adaptée aux principes de la révolution.

Le peuple a fait des sacrifices de tout genre, pour aider le gouvernement à organiser toutes les branches de l'administration publique, et créer une armée nouvelle. Et quand tout est fait, qu'il n'y a plus qu'à recueillir les fruits, sous l'égide de la paix, irions-nous, messieurs, risquer de tout perdre, comme cela eut lieu dans la première révolution brabançonne, par le refus, fait d'enthousiasme, de la *médiation* des puissances, et, moins heureux que nos pères, voir replonger peut-être notre belle patrie dans un abîme de maux?

Napoléon, en 1813, refusa l'empire français avec les limites du Rhin et de la Meuse, le plus bel empire du monde; il a tenu à honneur de conserver Hambourg et la Hollande... Moins d'un an après, la France, après vingt combats qui la désolèrent, vit à Paris les Cosaques et les Baskirs; le plus grand homme des temps modernes avait disparu de la scène du monde, et la France se retrouvait dans les limites de 1790.

Que Venloo ne soit pas pour nous un autre Hambourg avec ses conséquences, et rien ne me conste moins que la perte sans retour de Venloo.

Messieurs, les députés de cette héroïque Pologne, à laquelle nous devons d'exister encore, par la digue qu'elle a opposée au colosse du Nord, ces députés (et j'insiste tout exprès là-dessus) ont fait imprimer, même dans nos journaux, sans crainte d'être désavoués, que la Belgique, plus heureuse que la Pologne, encore entourée de combats à livrer, d'immenses périls qui l'attendent, *que la Belgique*, dis-je, *est heureusement pour elle bien près de recueillir les fruits de ses nobles efforts, et de trouver son complément et sa consolidation*. La Pologne, messieurs, en est, hélas! encore bien éloignée! Mais après avoir acquis pour nous-mêmes notre indépendance, que Léopold, le premier roi des Belges libres et indépendants, pour signaler son existence politique en Europe, se joigne aux gouvernements des deux nations les plus puissantes et les plus éclairées du monde, et de concert avec les rois de France et d'Angleterre, travaille à la pacification de la Pologne, qui, comme nous, sans une médiation de quelques puissances, ne pourrait jamais régler ses limites. Voilà ce qui assurera le triomphe des libertés du monde civilisé, et la Belgique s'acquittera de sa dette envers la Pologne.

Député de la Flandre orientale, j'eusse désiré bien vivement que la Flandre zélandaise fît partie de la Belgique. Je la regrette sincèrement. Il faut se soumettre à l'empire des circonstances; et la liberté des fleuves, les stipulations pour notre canal de Terneuze, et pour l'écoulement de nos eaux intérieures, garanties par un traité, y suppléeront au moins en partie.

Appelé par les suffrages d'une ville éminemment industrielle, c'est nommer la ville de Gand, je dois dire que le commerce et l'industrie y perdent immensément depuis la révolution belge; ils ne peuvent se relever que par la paix. Une guerre nouvelle les achèverait, les engloutirait.

Et du peuple, messieurs, dont on parle si souvent, et auquel, avec raison, on prend tant d'intérêt, qu'en dirai-je? Il faut pour lui surtout la paix et la tranquillité. Et de suite, après l'acceptation de notre souverain, tous les travaux publics en stagnation reprendraient, tant dans nos villes que nos campagnes, sur toutes les routes et canaux. Le crédit et la confiance, rendus à l'industrie, feraient mouvoir des milliers de bras; l'aisance renaîtrait et ferait place à une profonde misère. Ce que je dis, messieurs, du peuple belge en général, s'adresse particulièrement au peuple de Bruxelles, où la paix ramènerait de suite ces nombreux étrangers qui se plaisent dans cette magnifique résidence.

Je ne dirai plus qu'un mot de ces grandes phrases sonores répétées si souvent à cette tri-

Digitized by Google

bune, et qui s'adressent à l'imagination, aux passions. Souvenez-vous, messieurs, qu'il y a à peine deux ans, qu'un souverain, dans son propre pays, a voulu flétrir l'opposition constitutionnelle qui voulait les libertés du peuple. Guillaume Ier, à Liége, la nomma *infâme*. Qu'en est-il résulté? Beaucoup de mes honorables collègues, qui faisaient, comme moi, partie de cette opposition, et dont plusieurs ont, dans ce moment, une opinion diamétralement opposée à la mienne, se glorifièrent du titre d'infâme, comme, dans le XVIe siècle, les confédérés se glorifièrent du titre de *gueux*, épithète dont on les avait gratifiés devant Marguerite de Parme. Le temps, messieurs, fait justice de ces déclamations, que je ne redoute nullement.

Le peuple belge veut se consolider, il désire voir arriver au plus vite le nouveau souverain qu'il a élu par l'organe de ses mandataires. J'ai entendu dire hier, dans cette enceinte, que la France n'aime pas ce choix. Mais la France doit vouloir notre indépendance et la respecter. Et quand je dis la France, ce n'est pas seulement le ministère, mais le peuple français.

Si les Français sont maîtres chez eux, il faut que les Polonais et les Belges le soient chez eux. Le peuple français a choisi son souverain, les Polonais éliront le leur, et nous, nous avons élu le nôtre. Il foulerait aux pieds ses principes de liberté et son indépendance, s'il attentait à la liberté et à l'indépendance des autres peuples. Mais les nouvelles chambres! dit-on. Et si elles sont composées, comme il le paraît fondé, de propriétaires et surtout d'industriels, je le demande, peuvent-elles vouloir la guerre, qui serait la ruine de la propriété matérielle de la France? et encore moins pour consolider la liberté, car elle retomberait sous le despotisme militaire.

Je conclus. J'adopte les préliminaires de paix, parce que je ne veux ni restauration, ni réunion, ni anarchie; parce que je vote ainsi l'indépendance, la nationalité belge, et sa place dans la grande famille européenne avec l'assentiment de toute l'Europe. Je suis Belge, je veux rester Belge.

(M. B., et J. F., supp., 9 juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je ne vous rappellerai pas, messieurs, par quelles manœuvres on a amené, il y a cinq semaines, la majorité du congrès à proposer et à consommer l'élection du prince de Saxe-Cobourg : on vous a trompé alors; on veut encore vous tromper aujourd'hui.

Je vous disais, il y a cinq semaines, que la seule question à discuter était de savoir si vous acceptiez ou si vous rejetiez les protocoles. La marche et l'esprit de la conférence, ses actes et ses communications officielles et officieuses, tout devait être, pour les moins clairvoyants, une démonstration complète de la nécessité de s'expliquer nettement et avec fermeté, sans tergiversations, ni perdre de temps sur l'acceptation ou le rejet des protocoles.

Je vous disais, il y a cinq semaines, qu'à l'expiration du nouveau délai réclamé par le ministère des affaires étrangères, nous n'en serions pas plus avancés; qu'il faudrait alors en revenir à la question : Subirez-vous, ou ne subirez-vous pas les protocoles.

Eh bien, messieurs, ma prédiction ne s'est malheureusement que trop réalisée; il suffit, pour s'en convaincre, de lire les dix-huit articles proposés à votre sanction, même seulement les deux premiers.

Les articles sont évidemment inacceptables; je pense même que le congrès ne peut entrer en délibération sur leur acceptation sans violer ouvertement la constitution, sans se mettre en contradiction avec lui-même, sans méconnaître ses actes les plus solennels, les plus honorables.

L'article 1er de la constitution n'est pas seulement constitutif de notre contrat d'union et d'association, mais il est encore déclaratif d'un fait préexistant au congrès, d'un fait qui n'est pas son ouvrage et qu'il n'est pas en son pouvoir de détruire, d'un fait qu'il ne peut modifier sans renier la révolution, dont il a reçu son mandat, sans renier, sans détruire la révolution, dont il n'est que la conséquence.

Les provinces méridionales se sont levées en masse, et, par un mouvement unanime et spontané, elles ont acquis et proclamé leur indépendance, combattant toutes ensemble et l'une pour l'autre; il s'est établi, entre elles, une confraternité, une solidarité que vous n'aviez pas reçu mandat de détruire, mais que vous avez été au contraire appelés à constater et à cimenter par un contrat d'union désormais indissoluble. Tout-puissants pour établir les règles, les droits et devoirs de l'association, vous êtes impuissants pour la détruire. Le mandataire ne peut jamais modifier son mandat, il doit s'y conformer ou y renoncer. Si vous croyez que le salut du peuple que vous représentez exige une modification de votre mandat, adressez-vous à lui, demandez-lui de nouveaux pouvoirs; mais aussi longtemps que vous n'aurez pas reçu ces nouveaux pouvoirs, vous devez vous abstenir; tout ce que vous feriez serait frappé de nullité radicale.

L'article 80 de la constitution n'est que la con-

Digitized by Google

séquence, le corollaire de l'article 1er : Le roi ne pourra, dit cet article, prendre possession du trône qu'après avoir juré de *maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire.* C'est une garantie que vous avez jugé nécessaire d'établir pour mieux assurer l'exécution du pacte d'association consacré par l'article 1er de la constitution. Vous violez cet article 80, en adoptant les dix-huit articles du nouveau protocole présenté sous la forme de préliminaires de paix; vous violez votre droit d'élection, où vous avez formellement reproduit l'obligation imposée au roi futur par l'article 80 de la constitution; vous violez votre décret du 3 juin, par lequel vous avez pris l'engagement constitutionnel et solennel de ne jamais souffrir garnison étrangère à Maestricht. Vous déchirez honteusement votre protestation du 1er février contre le protocole du 20 janvier; vous déchirez, la plus belle page de votre histoire parlementaire. Ah! messieurs, songez que vous faites de l'histoire, dans ce moment solennel; réfléchissez-y bien, car vous ne pourrez échapper à la flétrissure d'un jugement que vos contemporains et la postérité porteront avec d'autant plus de sévérité qu'il sera plus facile de le motiver.

En effet, messieurs, il suffira de comparer le protocole flétrissant du 20 janvier aux dix-huit articles du dernier protocole, pour se convaincre qu'il n'y a aucun changement. Tous les journaux, et plus particulièrement *l'Émancipation*, ont fait cette comparaison; je m'abstiendrai donc de ce travail. Les deux premiers articles suffisent pour le démontrer, puisqu'ils nous imposent arbitrairement, pour règle de notre séparation, le traité de 1790, comme le faisait le protocole du 20 janvier. Ils nous imposent ce traité pour tout ce qu'il a de favorable à notre ennemi, et ils y dérogent pour le Luxembourg, qui devrait nous appartenir au même titre.

De quel droit, messieurs, la Sainte-Alliance nous imposerait-elle la base d'un traité qui ne concerne que la Hollande et la Belgique? A moins que nous lui ayons fait abnégation de notre indépendance, de notre libre arbitraire, il faudra bien reconnaître que cette exigence constitue une véritable intervention.

Vous avez, dit-on, le droit de délibérer sur ces dix-huit articles, ils ne vous sont donc pas imposés.

Mais cette délibération n'est qu'un leurre, elle n'est que nominale, puisque vous êtes officiellement avertis que vous ne pouvez les modifier; vous devez les adopter dans leur ensemble ou les rejeter. Un seul article rejeté ou modifié fait considérer, de plein droit, la proposition tout entière comme non avenue, et vous retombez alors dans le protocole du 20 janvier, dont les dix-huit articles ne sont qu'une copie presque littérale en tous points.

Si vous adoptez les dix-huit articles, ils deviennent de plein droit traité définitif; et qu'on ne dise pas qu'ils ne sont que des préliminaires qui n'engagent à rien définitivement, car l'article 18 exprime nettement qu'il suffit d'une adoption réciproque pour qu'ils soient convertis en traité définitif. Rapprochant cette disposition du protocole de la même date (26 juin), vous serez convaincus qu'il s'agit aujourd'hui d'adopter ou de rejeter un traité qui vous liera irrévocablement.

Vous ne pouvez adopter ce traité sans violer à la fois les articles 1er et 80 de la constitution, puisqu'en y souscrivant vous reconnaissez que le Luxembourg, la rive gauche de l'Escaut, une grande partie de la province du Limbourg, Maestricht et Venloo, ne vous ont jamais appartenu et n'ont jamais cessé d'appartenir au roi Guillaume, au tyran que ces braves et généreuses populations nous ont si puissamment aidés à chasser de notre territoire. Songez bien, messieurs, qu'en signant ce traité déshonorant qu'on veut vous imposer sans admettre aucune modification, vous proclamez rebelle au roi Guillaume, une population de quatre à cinq cent mille âmes, et vous les livrez par le même acte à sa vengeance... Livrerez-vous de sang-froid à des bourreaux inexorables, des Belges, des frères qui ont combattu pour vous, qui vous ont donné un mandat, non pour les assassiner, mais pour les défendre? Ah! messieurs, songez que la révolution s'est faite sans crimes, qu'elle est pure jusqu'à ce jour; gardez-vous de la terminer par un fratricide!

Abandonner Venloo! que je consente à une pareille lâcheté! non, messieurs, plutôt mourir aujourd'hui pour eux, que de déshonorer mon pays et flétrir la révolution, en violant la constitution dans ce qu'elle a de plus sacré, en déchirant vos décrets, qui sont nos plus beaux titres à la reconnaissance de la nation et à l'admiration des peuples.

Songez donc, messieurs, que les braves habitants de Venloo nous ont ouvert leurs portes, qu'ils ont répondu à l'appel du gouvernement provisoire, qu'ils défendent une position militaire importante pour nous et menaçante pour nos ennemis.

C'est moi, messieurs, qui me suis mis en rapport avec eux; c'est moi qui leur ai donné des instructions pour combiner les moyens de les déli-

Digitized by Google

vrer d'un joug ignoble et en faire des défenseurs de plus pour mon pays : et je consentirais aujourd'hui à payer leur dévouement, leur confiance dans la loyauté belge, par la plus infâme des trahisons? Ah! messieurs, plutôt me laisser arracher la vie que de consentir à un lâche fratricide!

Céder Venloo, messieurs! Ah! souvenez-vous du concert unanime de réprobation et d'exécration qui a retenti en Angleterre et dans toute l'Europe, contre le gouvernement anglais qui a eu la lâcheté d'abandonner Parga. Abandonner Venloo! ce conseil est digne du cabinet anglais; il espère, en nous associant à sa perfidie, nous rendre solidaires, du même crime politique, afin d'alléger le fardeau de réprobation qui pèse sur lui pour le lâche abandon de Parga.

Mais, vous ont dit MM. Lebeau et Devaux, l'évacuation de Venloo n'est pas une nécessité et ne sera pas immédiate, les enclaves que nous possédons en Hollande suffiront pour faire un échange.

Où est la preuve que nous possédons des enclaves dans le royaume de Hollande? depuis huit jours nous la demandons en vain; le ministère reste muet, et un des commissaires s'est borné à faire une simple énonciation, et encore d'une manière dubitative pour la partie la plus considérable.

Si nous parvenons à établir des preuves, croyez-vous que la Hollande hésite à nous dire: Venez au cœur du royaume prendre possession de vos enclaves; mais je vous défends de violer mon territoire...? Nous pourrons à la vérité retenir aussi les enclaves hollandaises dans le Limbourg; mais Maestricht n'en est pas moins occupé, mais Venloo n'en devra pas moins être évacué, aux termes de l'article 6 des prétendus préliminaires, puisque « l'é» vacuation des villes et places doit avoir lieu » *indépendamment* des arrangements relatifs aux » échanges : » ce sont les expressions de la conférence. Ainsi dès que vous aurez signé les préliminaires, ils deviennent traité définitif, suivant le protocole du 26 juin; et à l'instant même, le roi Guillaume a le droit d'exiger l'évacuation de Venloo; et les cinq puissances auxquelles il s'adressera, conformément à l'article 17, nous forceront d'obéir, soit qu'on traite ou qu'on ne traite pas des échanges; car, veuillez bien le remarquer, Venloo n'est pas une enclave, il fera partie et sera considéré comme ayant toujours fait partie de la république batave, aussitôt que vous aurez signé les dix-huit articles.

Eh bien, messieurs, à moins que vous ne signiez ces préliminaires avec l'arrière-pensée de ne pas les exécuter, à moins que vous ne dérogiez à la loyauté, à la bonne foi belges, ce que je ne souffrirai jamais, il faudra bien évacuer Venloo aussitôt que la Hollande évacuera la citadelle d'Anvers; et dût cet abandon n'être que momentané, puissiez-vous avoir l'espoir de le récupérer un jour au moyen d'échanges, ce qui ne se réalisera pas, je ne saurais y consentir; car vous n'aurez pas moins méconnu la constitution, vos actes les plus solennels, vos devoirs les plus sacrés.

Abandonner Venloo! non, messieurs, jamais! le souvenir de Parga m'est un sûr garant que vous n'y consentirez pas plus que moi.

Les questions d'État ne doivent pas être traitées avec enthousiasme; mais avec calme, vous ont dit les ministres Lebeau, Devaux et plusieurs orateurs. L'enthousiasme commence les révolutions, l'homme d'État les achève.

Oui, messieurs, il faut du calme pour clore une révolution; mais si ce calme doit aller jusqu'aux froids calculs de l'égoïsme, si ce calme pouvait aller jusqu'à conseiller le perfide abandon de nos frères, un fratricide! oh! messieurs, plutôt mille fois l'enthousiasme d'une conscience alarmée, d'un cœur ulcéré, d'un esprit irrité! Pour moi, messieurs, qui n'ai pas la prétention d'être un homme d'État, j'aime mieux, dans cette grave circonstance, ne consulter que mon cœur et ma conscience; je serai plus sûr de remplir mon mandat que je tiens du peuple, car jamais il ne consentirait, s'il était consulté, au plus lâche des fratricides.

Dans une question toute d'honneur et de conscience, on a trop prodigué les prétentions à la qualité d'homme d'État. Ah! messieurs, cette discussion m'a convaincu qu'ils sont rares partout. La première qualité de l'homme d'État, surtout en révolution, c'est cette fermeté de caractère, de volonté et de persévérance, cette énergie toujours croissante avec les événements : elles seules peuvent engendrer le calme; sans elles, le calme n'est plus que timidité, faiblesse, et souvent lâcheté.

Ah! si vous voulez vous montrer hommes d'État, cessez d'intimider le peuple par de paniques terreurs; craignez qu'un jour il ne réponde mal à l'appel que vous ferez à son énergie que vous aurez imprudemment énervée.

Les ministres nous demandent ce que nous ferons après avoir rejeté les dix-huit articles; ils nous demandent quel est notre système, et il nous reprochent de n'en présenter aucun, si ce n'est la guerre.

Est-ce bien à nous, messieurs, à proposer un système? sommes-nous dans la position d'improviser un système à la première interpellation des

Digitized by Google

ministres, nous qui ignorons les actes et les relations de la diplomatie? Vous le savez, messieurs, depuis trois mois, on fait de la diplomatie en Belgique comme on conspire ailleurs. Les ministres, qui étaient si exigeants envers le comité diplomatique alors qu'ils n'étaient que députés, les ministres qui prétendaient avoir connaissance immédiate, même des correspondances purement confidentielles, les ministres qui prétendaient alors que la diplomatie belge devait marcher à découvert, alors même que les négociations n'étaient que commencées, ne nous ont rien communiqué depuis trois mois et se sont refusés à nous faire un rapport sur notre situation diplomatique, malgré les vives interpellations de tous ceux à qui ils demandent aujourd'hui un système complet.

Déjà notre honorable collègue M. Van Meenen vous a proposé une marche toute naturelle; et pour moi, messieurs, je ne vois aucun inconvénient à laisser les choses dans l'état où elles sont, à négocier directement avec le roi de Hollande, mais à la condition de faire tous les préparatifs pour soutenir par les armes nos négociations et pour conquérir enfin, par une voie honorable, ce que vous n'obtiendrez pas par les voies honteuses et dégradantes qu'on vous propose.

D'ailleurs, pourquoi ne nommerions-nous pas pour un terme de cinq ou dix ans, et même à vie, notre honorable concitoyen M. de Surlet régent de la Belgique. Nous aurions au moins l'avantage de ne pas reconnaître en principe que les territoires qu'on nous conteste ne nous appartiennent pas! nous ne nous placerions pas dans la nécessité de violer un jour les engagements que vous allez prendre en adoptant les dix-huit articles. La loyauté et la bonne foi belges ne seraient pas compromises; car, messieurs, veuillez bien en tenir note, vous ne terminerez jamais par des négociations vos questions de limites avec le roi Guillaume; vous connaissez tous son obstination, son entêtement, vous allez perdre un temps précieux dans des négociations stériles; vous allez mettre à une épreuve bien dangereuse pour nous tous la patience du peuple.

La guerre, vous dit-on, c'est la destruction d'Anvers, de Maestricht, le ravage de nos champs. Les mêmes hommes qui nous reprochent de parler à vos cœurs plutôt qu'à votre raison, s'efforcent d'effrayer votre imagination par un tableau hideux et sanglant des malheurs de la guerre.

Les réclamations des députés de Maestricht et d'Anvers vous ont-elles arrêtés lorsque vous avez prononcé l'exclusion des Nassau? Ayez le courage de notifier, ainsi que je l'ai déjà demandé plusieurs fois, de notifier à Chassé qu'à la première bombe lancée sur Anvers, contre le droit de la guerre, vous prenez, au nom de la nation, l'engagement d'user de représailles sur nos ennemis; ils sont plus vulnérables que nous. Annoncez à la garnison de la citadelle d'Anvers que si elle agit contre les lois de la guerre, elle sera passée au fil de l'épée; certes, messieurs, ce serait agir contre toutes les lois de la guerre, de tirer sur Anvers, à moins que d'Anvers même on tirât sur la citadelle. Il y a dans la garnison de la citadelle des hommes d'honneur qui ne souffriront pas d'aussi barbares infractions au droit de la nation. Ils ne consentiront pas à s'ensevelir sous des ruines, ou à périr honteusement, pour expier un crime affreux dont ils repousseront avec énergie la complicité.

Mais qui, dans cette enceinte, a fait entendre les premiers cris de guerre, il y a plus de trois mois? Ce sont ces mêmes ministres qui, oubliant aujourd'hui qu'ils sont les ministres d'un peuple brave et belliqueux, viennent vous proposer un indigne traité, et pour alternative des terreurs paniques et de lâches appréhensions capables d'énerver le courage de tout autre peuple que celui que nous avons l'honneur de représenter. L'armée, pas plus que les hommes de septembre, ne redoute la guerre; tous la désirent et la demandent comme le seul moyen de terminer honorablement notre glorieuse révolution; et vous le savez si bien, vous ministres aujourd'hui tout pacifiques, que pour donner quelque popularité à votre ministère, vous avez, dès votre début, provoqué des applaudissements populaires par des cris de guerre. Vous souvenez-vous avec quel enthousiasme la nation a répondu à votre appel? C'est alors qu'en hommes d'État vous deviez mesurer la portée de vos provocations à la guerre, alors que nous n'étions pas organisés comme nous avons pu le faire depuis trois mois et demi. Sommes-nous donc dégénérés depuis trois mois, avons-nous perdu des batailles? Non, messieurs, nous avons achevé notre organisation; notre armée, notre garde civique et nos nombreux volontaires sont pleins de confiance et d'ardeur.

Quel est donc le motif de ce changemant de langage?

Ah! messieurs, on ne voulait que gagner du temps pour réaliser enfin une de ces nombreuses combinaisons auxquelles on a successivement cherché à attacher son nom et son existence; on croit avoir réussi par de timides négociations; on veut aujourd'hui consommer l'œuvre quand même; une des conditions du chef-d'œuvre ministériel, c'est la *neutralité*: partant, plus de cris de guerre, plus de combats; mais des tableaux effrayants de

Digitized by Google

massacres et de dévastations, des paroles timides sur les résultats douteux de la guerre.

J'avais raison de dire, il y a cinq semaines, qu'on vous trompait; on vous trompe encore aujourd'hui.

(*L'heure avancée force l'orateur à interrompre son discours. A la demande de l'assemblée, il remet la continuation de son improvisation à la séance suivante.*) (M. B., supp., 7 et 9 juill.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

SÉANCE

DU MERCREDI 6 JUILLET 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

Le nombre des spectateurs est toujours aussi considérable. Celui des dames qui occupent les tribunes réservées semble même s'être accru. (M. B., 8 juill.)

La séance est ouverte à midi et demi. (P. V.)

UN DES SECRÉTAIRES donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

M. Édouard Cervantes, à Bruges, demande des lettres de naturalisation. (M. B., 8 juill., et P. V.)

Renvoi à la commission des naturalisations. (P. V.)

La dame Amélie Herchuel demande la grâce de son mari.

Plusieurs habitants d'Alost et de Verviers protestent contre l'adoption des dix-huit articles de la conférence de Londres.

M. Diepenbeek demande la révision immédiate de la solde d'attente. (P. V.)

Renvoi à la commission des pétitions. (P. V.)

Incident.

M. LE PRÉSIDENT : Messieurs, la commission chargée de la vérification des pouvoirs a reçu ce matin les pièces relatives à l'élection de M. Étienne de Sauvage; mais cette élection ayant donné lieu à quelques réclamations par lesquelles on en demande la nullité, la commission a cru devoir, avant de vous présenter un rapport, demander quelques renseignements ultérieurs. (M. B., 8 juill.)

M. PIRSON : M. le président, je suis membre de cette commission, je suis étonné qu'on ne m'ait pas averti. (M. B., 8 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Dès que j'ai su que les pièces étaient arrivées, j'ai donné à un huissier la liste des membres de la commission avec ordre de les convoquer. L'huissier a exécuté mes ordres, et il est revenu en disant qu'il n'avait pas trouvé M. Pirson. (M. B., 8 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, il me semble que la commission n'a pas fait ce qu'elle devait faire. Elle aurait dû nous faire un rapport quelconque; ce n'est pas elle qui peut être juge de l'insuffisance des pièces, car, sous ce prétexte, elle pourrait retarder indéfiniment le rapport. Je crois que quelque consciencieuse que soit la détermination prise par la commission, il ne lui est pas permis de fermer l'accès de cette enceinte à un homme envoyé ici par le peuple. Je demande donc que la commission fasse un rapport, et si elle croit qu'il y ait lieu à ajourner l'admission, qu'elle prenne des conclusions dans ce sens : l'assemblée jugera, car c'est à elle, à elle seule, et non à la commission, qu'il appartient de prononcer. (M. B., 8 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : La commission a examiné scrupuleusement toutes les pièces envoyées; elle a été d'avis d'attendre d'autres renseigne-

Digitized by Google

ments; cependant si l'assemblée désire un rapport, un quart d'heure suffira.... (M. B., 8 juill.)

M. DE ROBAULX : Je demande la parole. Et moi aussi, messieurs, je suis jaloux que les envoyés du peuple soient le plus tôt possible admis dans cette enceinte. Mais je m'étonne, je l'avoue, de la grande précipitation qu'on veut imposer à la commission. Les pièces sont arrivées dans la matinée; la commission déclare qu'elles n'ont pas suffi pour éclairer sa religion, et on veut la contraindre à faire un rapport incontinent; il me semble que la commission est nommée pour préparer les décisions de l'assemblée, et qu'elle est le meilleur juge du moment où elle est en état de le faire. Le motif invoqué par M. Lebeau pour que M. de Sauvage soit admis sans délai n'est pas fondé. M. de Sauvage a accès dans cette enceinte, il peut y prendre la parole quand il veut; il a même le droit comme ministre de scinder nos discussions, de parler en un mot quand bon lui semble, et sous ce rapport nous jouissons de toutes ses lumières. Pourquoi donc tient-on tant à un rapport? Les pièces sont arrivées ce matin, des réclamations se sont élevées contre l'élection, elles ont fait assez d'impression sur l'assemblée pour qu'elle ait cru avoir besoin d'un délai : reposez-vous-en sur elle du soin d'apprécier les pièces, et donnez-lui un temps suffisant pour s'éclairer. (M. B., 8 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je dois relever quelques erreurs de fait et de droit échappées au préopinant. L'erreur de fait consiste à dire que le député élu à Liége a son entrée dans l'assemblée, et que comme ministre il a le droit de prendre part à nos délibérations. Le fait est inexact : si le ministre est introduit, les convenances lui interdisent de prendre la parole dans une question constituante; et en supposant le contraire, que serait pour lui la faculté stérile de parler, s'il n'avait pas celle de voter? Les électeurs de Liége n'ont pas élu un député seulement pour parler, mais aussi pour venir déposer dans l'urne un vote consciencieux. J'ajoute qu'en droit l'erreur n'est pas moins manifeste : tous les jours en France on fait des rapports sur les élections, et la commission conclut, quand c'est le cas, à l'ajournement. Voilà ce qui se passe en France, j'en appelle ici au souvenir de vous tous. L'ajournement doit donc être décidé par l'assemblée comme juge souverain. La commission fera un rapport, elle le doit; mais la décision à porter ne peut pas s'arrêter dans son sein. J'insiste, messieurs, parce que dans les circonstances solennelles où nous nous trouvons, il est à désirer que l'assemblée soit aussi complète que possible, et que tous les représentants du peuple prennent part à nos délibérations : plusieurs fois j'ai vu des pièces arriver dans la matinée et les rapports être faits immédiatement. Si vous laissez la commission juge du moment où elle devra faire le rapport, elle pourrait l'ajourner tant qu'elle voudrait, et quinze jours, un mois peut-être s'écoulerait sans que le député fût admis... J'entends dire derrière moi : Ce ne serait pas un grand mal. (M. B., 8 juill.)

M. CAMILLE DE SMET, placé derrière l'orateur : Je demande la parole. (M. B., 8 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Ce ne serait pas un grand mal! Je dis, moi, qu'il serait grand, le mal, parce qu'on ne fait pas de lois exceptionnelles pour un seul homme. Je vous adjure donc de décider si ce n'est pas le cas de prier la commission de nous faire son rapport sans délai. (M. B., 8 juill.)

M. DE ROBAULX : Ce n'est pas ici une question de système pour l'opposition. Nous savons tous cependant que M. de Sauvage appartient au ministère, qu'il pourra donner son avis, qu'il pourra même donner sa boule; peu nous importe. Puisqu'il a été parlé d'erreur de fait, il en est une contre laquelle M. Lebeau ne pourra pas se regimber. Un membre de la commission vient de nous déclarer qu'il n'avait pas été convoqué. Je soutiens qu'une commission qui n'a pas été régulièrement convoquée ne peut pas prendre de décision.

Si je suis bien informé, quinze cents, peut-être deux mille électeurs se trouvent sur la liste électorale du district de Liége; un peu plus de deux cents électeurs ont pris part au scrutin d'où est sorti le nom de M. de Sauvage. Ce n'est pas là un triomphe si grand qu'il faille l'annoncer avec tant d'empressement comme on l'a fait hier. Je conçois qu'il tarde au ministre d'en jouir; je ne vois pas que ce soit une raison pour négliger de nous entourer de lumières et de renseignements. (E., 6 juill.)

M. LARDINOIS : J'étais à Liége lorsqu'a eu lieu l'élection de M. de Sauvage. Une protestation a été faite par huissier par des électeurs, comme n'ayant pas été convoqués. Le procès-verbal de l'élection et les pièces à l'appui ont été renvoyés par le commissaire de district avec la protestation. Ainsi la commission a toutes les pièces qu'il lui faut pour faire son rapport. Du reste, l'orateur pense que l'élection de M. de Sauvage n'est pas due à l'approbation du système du ministère, mais qu'elle est un hommage rendu à son caractère personnel. (M. B., 8 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je demande que la commission fasse son rapport

Digitized by Google

demain. Je n'ajouterai qu'un seul mot à ce que j'ai déjà dit. Si les électeurs de Liége n'avaient pas été convoqués à domicile, ce serait la faute du gouvernement de la province (*Non! non!*) ou du commissaire de district; mais dans aucun cas la faute n'en peut être attribuée au ministère. J'ajouterai que si les électeurs ne se sont pas rendus à l'élection, ce n'est pas la première fois que cela est arrivé. Dernièrement les électeurs avaient été convoqués pour nommer un remplaçant à M. Dewandre. Il s'éleva des doutes sur la certitude de sa démission, les électeurs furent obligés de se retirer. Ils ne sont pas venus à la dernière élection parce qu'ils ont été plusieurs fois obligés de se déranger, et qu'ils sont fatigués de ces convocations multipliées. Ce qui se passe à Liége s'est aussi passé ailleurs, c'est un effet de la fatigue des électeurs. On ne peut pas, du reste, en tirer la conséquence qu'en a tirée M. Lardinois; car si les électeurs avaient désapprouvé la combinaison du ministère, soyez certains que les opposants ne seraient pas demeurés dans l'inaction; ils auraient fait tous leurs efforts pour envoyer au congrès un député opposé au ministère. Si les électeurs sont restés chez eux, on n'en peut donc rien conclure en faveur de cette prétendue impopularité que l'on s'efforce de jeter sur le ministère.

(M. B., 8 juill.)

M. VAN SNICK fait quelques observations pour appuyer M. Lebeau. — Des conversations particulières couvrent la voix de l'orateur. (E., 8 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : La question est de savoir s'il y aura un rapport aujourd'hui ou demain. (*Demain! demain!*) En ce cas je prierai les membres de cette commission de se réunir demain au bureau, une heure avant l'ouverture de la séance.

M. LE PRÉSIDENT lit la liste des membres de la commission. (M. B., 8 juill.)

M. PIRSON : Nous nous sommes réunis dernièrement dans une section; je ne sais pas où est le bureau. (*Hilarité générale.*) (M. B., 8 juill.)

On indique le bureau à M. Pirson.

(M. B., 8 juill.)

Rapport sur les pétitions relatives aux dix-huit articles.

M. CLAES (de Louvain), rapporteur de la commission des pétitions : Messieurs, vous avez renvoyé à la commission des pétitions toutes celles relatives aux préliminaires en discussion. Sept pièces de ce genre ont été adressées au congrès; d'abord une pétition de vingt-six habitants de Charleroy, une de vingt-sept habitants de Binche, et une de soixante habitants de Gand; en second lieu, trois pièces signées par deux cent cinquante-deux habitants de Liége, parmi lesquels un grand nombre d'officiers de la garde civique; enfin une pièce signée par cent huit habitants de Louvain. La pétition des habitants de Binche et de Charleroy est courte. Les signataires se bornent à dire : « Considérant que les dix-huit articles proposés par la conférence préparent la honte de la Belgique, nous, patriotes belges, ne pouvons pas y consentir; nous vous prions de rejeter lesdits articles. » La pétition des soixante habitants de Gand, parmi lesquels ont compte beaucoup d'officiers de la garde civique, est précédée à peu près des mêmes considérants; les pétitionnaires ajoutent que leur opinion est que nous ne pouvons sortir de la crise que par la voie des armes, et ils prient le congrès de déclarer la guerre à la Hollande. Les trois pièces envoyées de Liége reproduisent à peu près la protestation signée par quarante membres de cette assemblée; ils la font précéder de quelques considérants, par lesquels ils manifestent la crainte de voir le provisoire se perpétuer, et que l'acceptation des articles n'engage encore le congrès dans des négociations interminables.

La commission a pensé à l'unanimité que si le congrès devait s'occuper des pétitions qui lui sont adressées, elle n'a pas à s'occuper de protestations; en conséquence, elle vous propose de déposer les trois premières pétitions au bureau des renseignements, et de passer à l'ordre du jour sur les trois pièces de Liége, ainsi que sur celle de Louvain, qui est rédigée dans des termes inconvenants qui ne me permettent pas d'en donner lecture. (M. B., 8 juill.)

M. VAN MEENEN : J'ai eu occasion de prendre connaissance au greffe de la pétition des cent huit habitants de Louvain; elle est écrite en termes d'une nature telle que je crois devoir en demander le renvoi au ministère de la justice, pour voir s'il n'y a pas lieu à ordonner des poursuites. (M. B., 8 juill.)

M. D'ELHOUNGNE : J'ai quelques observations à faire pour écarter la proposition de M. Van Meenen. Je ne sais pas jusqu'à quel point les termes d'une pétition peuvent devenir l'objet d'une instruction judiciaire. La commission a manifesté l'opinion que la pétition de Louvain était conçue en termes inconvenants; elle s'est bornée à ces conclusions, elle qui a pris connaissance de la pièce; nous ne pouvons pas être plus sévères, nous qui ne la connaissons pas. Nous devons d'autant moins craindre les termes plus ou moins inconvenants dans lesquels une pétition est

Digitized by Google

rédigée, que nous avons la faculté de nous refuser à en entendre la lecture publique. L'opinion exprimée de cette manière ne pouvant présenter aucun danger, il n'y a pas lieu de rechercher quoi que ce soit à cause de ce fait. Je demande qu'il ne soit donné aucune suite à la proposition de M. Van Meenen. (E., 8 juill.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, je tiens ici la pétition des habitants de Liége, où est reproduite la proposition signée par quarante membres de cette assemblée, protestation dont, au reste, je déclare que je suis l'auteur, et que je déposerai si la question préalable n'est pas adoptée. La commission propose de passer à l'ordre du jour sur cette pétition; mais je demande si ce n'est pas abuser des mots que de dire que cette pétition est une protestation, et n'est-il pas bien singulier que, judaïsant sur les termes de la constitution, on demande que vous passiez à l'ordre du jour, parce qu'on proteste et qu'on ne demande pas? Mais une protestation est certainement une demande, et; dans cette circonstance, par exemple, que vous demande-t-on? Que vous rejetiez les articles. Cela résulte implicitement de la protestation qu'on ferait, si vous les adoptiez. Quant à la pétition de Louvain, on demande aussi l'ordre du jour parce qu'elle est conçue en termes offensants. Mais, messieurs, cette pétition exprime un vœu, et c'est assez pour que vous ne la rejetiez pas. Passez à l'ordre du jour, si vous voulez, sur les expressions offensantes, comme vous l'avez fait dans une autre circonstance et pour une pétition qui demandait que l'on mît M. Chazal en accusation, mais rejetez l'ordre du jour sur le fond de la pétition, et ordonnez, comme je le demande, son dépôt au bureau des renseignements. (M. B., 8 juill.)

M. VAN MEENEN, répondant à M. d'Elhoungne, soutient que le renvoi au ministre de la justice ne porterait aucune atteinte au droit de pétition, puisque la pièce adressée par les habitants de Louvain a tous les caractères d'une protestation, et non d'une pétition. Il ajoute d'ailleurs que le renvoi au ministre de la justice ne préjuge rien; il persiste à le demander. (M. B., 8 juill.)

M. NOTHOMB : Messieurs, je viens appuyer les conclusions de la commission. Deux genres de pièces ont été adressées au congrès; les trois premières sont des pétitions par lesquelles des citoyens, s'adressant à l'assemblée, lui font la demande de rejeter les articles de la conférence. Mais deux autres pièces nous sont adressées, et ces pièces sont tout à fait en dehors du droit de pétition. Ce sont, en effet, des citoyens qui s'adressent à nous pour protester contre des décisions que nous sommes en droit de prendre dans le cercle de nos attributions. Je ne connais qu'une espèce de protestation contre les décisions du congrès, c'est celle que chaque député peut faire en votant contre la décision, et en faisant consigner son vote au procès-verbal. Mais hors de cette enceinte, un député n'est qu'un simple particulier qui n'a pas plus de droit qu'un autre citoyen de protester contre nos décisions souveraines. Ici, on a protesté contre votre décision future; mais on est allé plus loin : on a dit par quels moyens on soutiendrait cette protestation. Voici, en effet, comment on s'exprime... (M. B., 8 juill.)

PLUSIEURS VOIX : C'est inutile! ce n'est pas la question. (M. B., 8 juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Il semble, en vérité, que le salut de l'État dépende de ce que vous allez décider sur ces pétitions. (*Agitation, tumulte.*) (M. B., 8 juill.)

M. DE ROBAULX : Parlez de la pétition. (M. B., 8 juill.)

M. NOTHOMB : On est allé plus loin. On a non-seulement.... (*Violents murmures. Interruption.*) J'ai la parole, je dois être entendu. (M. B., 8 juill.)

MM. FORGEUR et DESTOUVELLES : Je demande la parole pour une motion d'ordre. (*Le bruit redouble.*) (M. B., 8 juill.)

M. NOTHOMB : Vous n'avez pas le droit de m'interrompre. (M. B., 8 juill.)

M. VAN DE WEYER : Toutes les fois qu'un orateur demande la parole pour une motion d'ordre, il a le droit d'être entendu. (M. B., 8 juill.)

M. NOTHOMB : Comment voulez-vous statuer sur la pétition sans en connaître le sens, au moins indirectement? (M. B., 8 juill.)

M. DESTOUVELLES : J'ai demandé la parole pour une motion d'ordre. (M. B., 8 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Vous avez la parole pour la motion d'ordre seulement. (M. B., 8 juill.)

M. DESTOUVELLES : Messieurs, vous avez entendu M. Claes vous faire un rapport sur les pétitions. Il a demandé que l'assemblée passât à l'ordre du jour sur quelques-unes d'entre elles, et c'est sur ces conclusions que vous devez statuer. M. Van Meenen a demandé le renvoi de la pétition des cent huit habitants de Louvain au ministre de la justice. (*Réclamations nombreuses : A la question! à la question!*) (M. B., 8 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Il me semble que lorsqu'on a la parole pour une motion d'ordre on ne doit pas discuter le fond, mais seulement s'attacher à prouver que l'ordre n'a pas été observé soit par l'orateur, soit par le bureau. (M. B., 8 juill.)

Digitized by Google

M. DESTOUVELLES : C'est là que j'allais en venir. On propose l'ordre du jour sur la pétition comme inconvenante, et l'honorable M. Nothomb veut en lire à l'assemblée précisément les passages inconvenants. C'est à quoi je m'oppose, et vous voyez que c'est bien une motion d'ordre et que je suis dans la question. Du reste, je ne crois pas que nous devions renvoyer la pétition à M. le ministre de la justice, et je me borne à demander l'ordre du jour. (M. B., 8 juill.)

M. NOTHOMB : M. Destouvelles était dans l'erreur s'il croyait que je venais appuyer la proposition de M. Van Meenen. Je n'appuie pas la proposition, parce que pour autoriser un tel renvoi il faudrait non-seulement que les paroles fussent inconvenantes, mais encore qu'elles fussent criminelles. Or, voici comment s'exprime..... (*Violents murmures. Réclamations générales.*) (M. B., 8 juill.)

M. DE ROBAULX : Je demande la parole.

(M. B., 8 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Pour la motion d'ordre?

(M. B., 8 juill.)

M. DE ROBAULX : Oui, M. le président, et pour que la parole soit maintenue à M. Nothomb. Si M. Van Meenen ne renonce pas à sa proposition, on a bien le droit de la combattre. Pourquoi craint-on de laisser parler M. Nothomb? N'êtes-vous pas certains qu'il parlera en termes convenables? Il faut bien, si on veut demander le renvoi au ministre de la justice, connaître s'il y a dans la pétition de quoi autoriser ce renvoi; on a beau dire que le renvoi ne préjuge rien : ce renvoi est déjà une prévention contre les pétitionnaires, et il ne faut pas prononcer aveuglément une mise en prévention. Je déclare que, si l'on persiste, je demanderai lecture de la pétition entière.

(M. B., 8 juill.)

M. VAN MEENEN retire sa proposition.

(E., 8 juill.)

DES VOIX : La clôture! la clôture!

(M. B., 8 juill.)

La clôture est mise aux voix et prononcée.

(M. B., 8 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Je vais consulter l'assemblée sur les conclusions de la commission.

(M. B., 8 juill.)

M. DE ROBAULX : Je demande l'appel nominal. (*Oh! oh!*) Nous sommes cinq qui demandons l'appel nominal. (M. B., 8 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Je vais successivement poser à l'assemblée les questions d'après les conclusions de la commission, et vous verrez s'il est nécessaire de voter par appel nominal.

(M. B., 8 juill.)

Les conclusions de la commission sont successivement mises aux voix et adoptées; l'assemblée décide : 1° que les pétitions des habitants de Charleroy, de Binche et de Gand seront déposées au bureau des renseignements; 2° qu'il sera passé à l'ordre du jour sur les pétitions de Liége et de Louvain. (P. V.)

M. FORGEUR demande qu'il soit fait mention au procès-verbal qu'il a voté contre l'ordre du jour sur les protestations des habitants de Liége.

(P. V.)

Suite de la discussion des dix-huit articles.

L'ordre du jour est la continuation de la discussion sur les préliminaires de la conférence de Londres, sur la question préalable demandée par M. de Robaulx et sur les propositions de MM. le baron Beyts et Van de Weyer. (P. V.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN continuant le discours qu'il a commencé hier :

Voici comment on répond à l'argument que nous tirons de l'illégalité dont seraient entachés nos actes; illégalité résultant de la part qu'y auraient prise les députés du Limbourg. Si après une guerre malheureuse nous étions dans la nécessité d'abandonner une portion de territoire, nos actes en deviendraient-ils illégaux?

Je regrette que M. l'avocat Lebeau soit tombé dans cette erreur. Tout ce qui se serait fait antérieurement à la cession serait sans nul doute légal. Mais ici, remarquez-le, il faut que nous déclarions n'avoir jamais possédé. L'adoption des dix-huit articles établit que la possession de Guillaume n'a même pas été interrompue : n'en résulte-t-il pas que les députés du Limbourg n'auraient jamais eu le droit de siéger parmi nous?

J'ai entendu faire ce raisonnement : Les provinces méridionales et septentrionales ont formé, en 1815, les Pays-Bas; si vous voulez la Belgique de 1815 (provinces méridionales), il faut aussi admettre la dette reconnue par ce traité. Je réponds par ce dilemne : La réunion nous a été avantageuse ou désavantageuse. Si elle nous a été avantageuse, comme nous perdons l'avantage de la réunion, nous ne devons plus en supporter les charges. Si au contraire, elle nous a été désavantageuse, il n'y a pas de raison pour nous continuer le fardeau. Mais ramenons la question à sa plus simple expression.

Nous avons été joints à la Hollande par la force; nous nous sommes disjoints, et nous avons le droit de nous replacer dans la position où nous étions en 1815.

Digitized by Google

On a dit: En voulant être libres, sachons aussi être justes. Eh bien, moi aussi je vous fais le reproche de ne savoir pas être justes. N'y aurait-il pas injustice, pour nous constituer dans un bien-être qui ne serait d'ailleurs qu'apparent, de ne le faire qu'aux dépens de nos frères? Oui, soyons justes, mais soyons justes envers nos concitoyens, avant de l'être, ou plutôt sans cesser de l'être envers la Hollande.

M. de Gerlache nous a assuré que lui et ses collègues, à Londres, ont fait tous leurs efforts pour faire entendre par tout le monde les limites de la Belgique comme elle les comprend. Plus loin il a ajouté qu'il n'adopterait aucun amendement, parce qu'ils sont contraires aux dix-huit articles dont on exige l'acceptation entière, sans réserve. J'en tire la preuve que toute négociation ultérieure est inutile. Par cet espoir de négociation on veut cacher ce que notre décision aurait d'odieux. Si nos députés, aidés du prince Léopold, aidés bien plus encore par la position de l'Europe, qui fait une loi à la conférence d'arranger nos affaires sans guerre; si nos députés, dis-je, n'ont rien pu obtenir, c'est folie que de penser pouvoir arriver plus tard à quelque chose. C'est un leurre, et ceux-là qui nous disent: « Acceptez et on traitera ensuite, » savent que nous ne traiterons jamais.

M. de Gerlache nous disait aussi qu'il fallait traiter notre séparation comme un divorce dont la règle était dans les traités de 1790; il faut en subir les conséquences. Mais pourquoi partir de ce traité plutôt que de tel autre? Dans le principe, la conférence appuyait les protocoles sur les traités de 1814 et 1815; nous avons tout repoussé, et quand nous avons fait voir le parti que nous pouvions en tirer, la conférence, dans son omnipotence, a eu recours aux conventions de 1790. Nous, nous les repoussons.

N'aurions-nous pas été heureux, nous a fait observer un de nos adversaires, d'accepter en septembre ce qu'on nous offre aujourd'hui? Oui, sans doute, car je me rappelle que le 10 septembre, nous étions dans cette position de nous trouver en insurrection et contre Guillaume et contre nos propres représentants. Oui, nous aurions accepté; mais alors, ni Venloo, ni le Limbourg n'avaient fait leur révolution: en est-il de même aujourd'hui? Et ici, répondant aux mêmes collègues qui nous promettent que les négociations nous donneront et le Limbourg et Maestricht, je leur demanderai de dégager leurs raisonnements des *peut-être*, et de nous fournir des preuves. Qu'ils se convainquent bien que quand nous aurons reconnu les articles, et que nous serons las de négociations inutiles, nous ne pourrons plus recourir à la guerre, parce qu'on nous opposera que le congrès, par l'acceptation des préliminaires, a renoncé à tous droits de propriété; parce qu'alors on nous accusera de vouloir faire une guerre de conquête.

Je reconnais à M. Lebeau du talent oratoire, une diction sonore, un certain prestige de tribune; mais lorsqu'on dégage ses paroles de tout ce vernis d'éloquence, il reste bien peu de chose. Il y a chez lui de l'esprit, beaucoup d'esprit, trop d'esprit; mais voyons la réalité.

M. Lebeau a commencé par convenir qu'il y avait inconstitutionnalité dans l'acceptation des dix-huit articles; et puis il a dit le contraire. Ce changement prouve qu'il a porté deux jugements. Auquel s'en tiendra-t-il? Le premier était fondé sur notre constitution, sur le décret du 1er février et sur celui du 3 juin. J'aimerais à savoir sur quoi est fondé son second jugement. Nous l'avons bien entendu adjurer ses commissaires à Londres de déclarer qu'il ne leur avait pas donné d'instructions violatrices de la constitution; mais il n'en a pas moins manifesté dans cette enceinte l'opinion qu'il fallait la violer; et je m'en tiens à cette première opinion de M. Lebeau.

Un ministre a bien osé nous dire qu'on trompait la nation quand on lui disait que les préliminaires étaient la reproduction des protocoles. Ah! ceux-là bien plutôt la trompent qui, contre toute évidence, affirment le contraire. Oui, les dix-huit articles sont la reproduction éventuelle des protocoles. Vous ne pouvez sortir de ce cercle: en les acceptant vous adoptez les protocoles; si vous les rejetez, vous retombez encore dans les protocoles, à moins que vous ne vouliez, comme nous vous y engageons, persister dans les protestations.

M. Lebeau, au sujet de la rive gauche et de quelques autres points, nous a demandé à qui doit revenir une propriété usurpée, quand l'usurpateur s'en dessaisit. La réponse est facile: au propriétaire. Mais quand il y a eu transaction, traité entre le spolié et le spoliateur, dans ce cas ce n'est plus à titre d'usurpation que possède le nouveau propriétaire. Eh bien, la France avait conquis sur la Hollande. Si elle était restée en possession en vertu de la conquête, pas de doute que la France se retirant, les territoires revenaient à la Hollande: mais un traité est intervenu; aussi voyez les conséquences: en 1814, les puissances ont conquis à leur profit; et plus tard, par traité, la France a cédé aux puissances, qui ensuite ont fait cession à la Hollande. Je n'ai suivi cette idée que pour faire voir combien le raisonnement de M. Lebeau, sur ce point, pèche contre la logique.

Digitized by Google

Dans un autre passage de ses nombreux raisonnements, M. Lebeau convient que nous serons obligés d'offrir l'indigénat aux habitants de Venloo et du Limbourg. Nouvelle preuve qu'il reconnaît que l'acceptation des dix-huit articles entraîne violation de la constitution; car si, par les dix-huit articles, nous ne reconnaissions pas avoir jamais possédé, nous ne serions pas obligés d'offrir l'indigénat à nos concitoyens.

La Belgique ne veut pas être réunie à la France, et ici je dois m'expliquer une fois pour toutes, de manière à n'avoir plus à revenir sur ce point, dont on a fait tant de fois un texte d'accusation contre moi. Dans diverses réunions à Bruxelles, les 7, 13, 15 et 17 août, réunions dont faisaient partie plusieurs des membres ici présents, et qui avaient pour but d'examiner le parti à tirer de la révolution française pour secouer le joug, nous étions tous d'accord, un seul excepté, que le seul moyen était la réunion à la France. Nous avions alors à combattre l'administration et l'armée hollandaises; nous connaissions le pacte de famille entre la Prusse et la Hollande; il n'y avait pas alors déclaration de la France du principe de non-intervention. Nous considérions la réunion comme moyen, mais jamais comme but.

La révolution a éclaté plus tôt que nous ne l'avions pensé. Vers le 5 ou le 6 septembre nous avons eu connaissance de la résolution du cabinet français de s'opposer à toute intervention. Dès lors nous avons compris que nous pouvions marcher sans la France; dès lors il n'a plus été question de réunion. Et aujourd'hui, qu'avons-nous à désirer, si nous mettons à part les intérêts matériels de quelques provinces? qu'avons-nous à envier à la France sous le rapport des intérêts moraux et des institutions? Quant à moi, qui n'ai pas d'intérêt matériel, quel peut être mon désir? Je crois avoir répondu à ce reproche banal que l'opposition était guidée par le désir de la réunion.

M. Lebeau, dans son ardeur belliqueuse, au futur contingent bien entendu, a dit que si on nous refusait nos enclaves, nous ferions la guerre. Ainsi, nous ferons la guerre pour conquérir un territoire au sein de la Hollande, pour joindre à nous des Hollandais qui ne veulent pas de nous, et nous craignons de la fairè pour conserver nos frères! En vérité, ce n'est pas sérieusement que le ministre a parlé de guerre.

Nous sommes, a-t-on dit encore, dans une circonstance grave qui décide de la vie ou de la mort. Oui, la circonstance est grave; c'est pour cela qu'elle réclame de l'énergie, au lieu du calme qui n'est souvent que de l'égoïsme, et dans cette circonstance grave on nous propose de perdre d'abord l'honneur pour ensuite faire la guerre sur l'exécution d'un traité! Je le répète, ce langage n'est pas sérieux.

M. Lebeau a dit que le régent ne se retirerait pas. Je sais qu'on a cru devoir faire intervenir le chef de l'État pour donner un démenti à l'opposition. C'est peu parlementaire; c'est compromettre le nom du régent. Si on croit nous imposer silence par ce nom, si on veut nous donner un avant-goût de ce qu'on fera quand Léopold sera sur le trône, on pourra compromettre le nom du chef de l'État, mais on n'arrivera pas à son but. Ce que je sais, ce que j'affirme, c'est que le régent a déclaré, en présence de quinze à vingt députés et de plusieurs étrangers, c'est qu'il a dit qu'il ne signerait jamais la reddition de Venloo.

Je soutiens que la résolution que vous allez prendre est nulle. Au souverain seul appartient de faire les traités sous la responsabilité des ministres. D'après notre constitution, il est certains traités qui ne peuvent avoir d'effet que par votre ratification, mais il faut toujours que le traité préexiste. Il faut un traité signé par le régent sur la présentation faite par les ministres. Eh bien, soumet-on un traité à votre ratification? Non. Il est arrivé dix-huit articles que le ministère n'ose même pas prendre sous sa responsabilité. Or, dans une circonstance où il s'agit des décisions les plus graves, vous n'avez pas le droit de suivre une marche qui enlève à la nation la responsabilité qu'elle peut faire peser sur les ministres. Et vous-mêmes, comment oserez-vous décider? Toute cette affaire appartient à la diplomatie, qui ne vous communique rien; et le ministère, qui doit être au courant, ne veut rien prendre sur lui.

Je le répète, toute décision que vous prendrez est nulle, nulle aussi longtemps surtout que vous la prendrez sur la proposition de MM. Van Snick et Jacques.

Au surplus, il y a un remède. Que le régent signe un traité, contre-signé par les ministres; vous délibérerez ensuite. Alors, si vous faites le malheur du pays, au moins l'aurez-vous fait légalement.

Je ne peux passer sous silence l'avantage que M. Lebeau voulait tirer hier, au profit de son système, de l'élection de son collègue M. de Sauvage. Et voilà qu'aujourd'hui nous savons qu'il y a à Liége quinze ou seize cents électeurs, que l'élection a été faite par deux cents ou deux cent soixante électeurs présents; que les autres protestent contre la légalité. A tout cela encore je dois ajouter qu'il y a peu de jours, M. de Sauvage s'est ex-

Digitized by Google

primé de manière à convaincre ceux qui l'ont entendu qu'il ne partage pas les opinions de son collègue M. Lebeau.

Je finis en rappelant qu'après l'élection du prince Léopold, lorsque M. de Gerlache, président, prononça la formule d'adoption, ce n'est qu'en insistant, ce n'est qu'en répétant deux fois l'obligation du prince de maintenir l'intégrité du territoire, qu'il obtint quelques applaudissements sur cette nomination. N'oubliez jamais cette circonstance. N'oubliez pas que l'adoption des dix-huit articles viole l'article 1er de notre constitution.

M. Lebeau vous a adjurés de vous réunir à lui. A mon tour je vous adjure de ne pas vous séparer des hommes de septembre, par lesquels vous êtes ici. Pensez que sans eux vous seriez encore dans les antichambres de Guillaume. Jamais on ne m'y a vu. Quelques-uns peuvent désirer d'y retourner; quant à moi, jamais on ne m'y verra. (*Applaudissements.*) (M. B., supp., 9 juill.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) : Toutes les puissances sont armées. Leurs intérêts sont tellement opposés, qu'il ne faut qu'une étincelle pour allumer une guerre générale. Si la neutralité qu'on nous propose nous est garantie par cinq puissances qui s'entendent aujourd'hui et ne s'entendront peut-être plus demain, nous devons saisir promptement cette occasion de nous constituer. Par là seulement nous acquerrons une force capable d'assurer nos succès au dehors; sinon nous serons réunis à la France, ou nous subirons une honteuse restauration. Nous avons dans la conférence de Londres deux ennemis déclarés, la Russie et la Prusse, et deux amis, l'Angleterre et la France. Les propositions qui nous sont faites sont des points de départ pour des négociations ultérieures. Le prince de Saxe-Cobourg ne prêtera pas serment avec l'intention de s'en tenir aux préliminaires. Je voterai pour l'acceptation des préliminaires. (J. B., 8 juill.)

M. MASBOURG : L'art profond de comprendre en peu de mots les matières les plus vastes, et de réduire en dix-huit articles les points fondamentaux d'une nouvelle constitution politique dans ses rapports avec l'intérieur et l'extérieur, cet art ingénieux qui se révèle dans le nouvel acte de la diplomatie, nous avertit assez de l'importance d'un examen sévère, approfondi, de la nature des propositions et de leurs conséquences.

Admettre ces dix-huit articles sans en avoir bien étudié l'esprit, sans avoir mûrement pesé tous les principes qu'ils renferment, toute la suite et l'ordre des rapports nouveaux qui en dérivent, sans avoir saisi dans l'ensemble le plan et les vues des auteurs du projet, ce serait s'exposer à compromettre les intérêts les plus graves de la nation, et à lui imposer des engagements d'autant plus dangereux qu'ils ne pourraient plus être révoqués que du consentement et avec le concours des cinq grandes puissances et de la Hollande; et sous ce rapport, la tâche qui nous est imposée, messieurs, est bien plus redoutable que lorsqu'il ne s'agissait que de notre pacte national.

Aussi je ne conçois pas comment l'assemblée n'a pas ordonné le renvoi en sections de propositions aussi graves, aussi pleines de difficultés. Je sais bien que les membres du congrès qui ont vu des motifs péremptoires de rejet dans les premiers articles ont pu se croire dispensés de s'appesantir sur la suite; mais les délibérations en sections eussent en général été très-utiles.

Les craintes de guerre, de conflagration générale, de partage, que l'on fait sans cesse retentir dans cette enceinte; ces tableaux lugubres dont on veut effrayer les imaginations, en leur présentant l'avenir de la Belgique sous l'aspect le plus sombre en cas de rejet des préliminaires; toutes ces harangues sur des dangers plus ou moins réels, mais qui sont au-dessus des prévisions humaines, devraient être moins prodiguées. L'expérience ne nous montre-t-elle pas tous les jours, messieurs, des événements qui viennent confondre tous les calculs de la sagesse des hommes? Examinons sans nous laisser dominer par des passions; méditons avec calme des questions qui embrassent d'aussi vastes intérêts, soumettons à une investigation sévère chacun de ces dix-huit articles; car elle serait terrible la responsabilité qui pèserait sur nous, si nous admettions, sans une pleine et entière connaissance, des conditions dont les termes pourraient servir de texte et de fondement à des droits et des prétentions opposés au véritable intérêt de l'État.

La première, la plus importante question à résoudre, est celle de savoir si ces propositions sont compatibles avec l'honneur et la dignité nationale.

La négative ne me paraît pas douteuse. Je me bornerai à quelques observations pour motiver mon opinion.

Par la disposition de l'article 1er, plusieurs milliers de nos compatriotes perdraient leur caractère politique. Avant de porter cet arrêt terrible qui les frapperait de proscription, examinons au moins quelle est la nature, quelle est l'origine de leurs droits, puisque l'on a révoqué ici en doute la justice de nos prétentions sur une partie du Lim-

Digitized by Google

bourg, et que des orateurs très-distingués les ont même hautement condamnées comme manifestement iniques. Il importe, messieurs, de s'assurer si ces accusations sont fondées, car nous voulons tous être justes, et justes avant tout. Quel que soit mon patriotisme, la patrie ne sera jamais pour moi une idole à laquelle j'immolerai la vérité et la justice. Pour dissiper les nuages qui se sont élevés, et résoudre le point de savoir si la base énoncée dans l'article 1er est ou n'est pas arbitrairement fixée, il est nécessaire de s'entendre sur les principes.

Partout où l'inamovibilité du pouvoir, ce dogme de l'absolutisme, prévaut, on n'accorde pas que la révolution, même la plus légitime, puisse constituer un droit; de là cette différence dans la notion du juste et de l'injuste, qui se reproduit lorsqu'il s'agit de décider des questions par des principes qui dérivent du droit et du fait de notre affranchissement politique.

Si le pouvoir cesse d'être légitime par la violation des lois fondamentales et de tous les principes de justice, et si le peuple, après avoir vainement recouru à toutes les voies légales, a le droit de résister à l'oppression, il faut nécessairement admettre le principe de notre émancipation, et en reconnaître la légitimité. Le bienfait de cette émancipation ne peut être restreint au préjudice de l'une ou de l'autre partie de la nation qui l'a conquise. Elle embrasse évidemment tout le peuple qui a participé au mouvement qui l'a produite. Or, la révolution est l'ouvrage des populations des neuf provinces méridionales; le droit qui en dérive n'appartient pas plus aux habitants de l'une que de l'autre; ce droit est de la même nature, il a la même origine, il a pris naissance à la même époque. Prétendre déterminer par un traité de 1790 quels sont les Belges qui jouissent du droit acquis par la révolution de 1830, c'est en méconnaître le principe et l'anéantir.

En condamnant, en vertu d'un traité qui est sans force en cette matière, une multitude de nos frères à être exclus de toutes les garanties constitutionnelles des Belges, on pourrait faire une juste application d'un article du Code du pouvoir absolu, qui ravale l'homme à la condition de la brute et en fait la propriété du souverain; mais au tribunal de la souveraine justice, ne serait-ce pas, messieurs, un attentat à la nature morale de l'homme? Le titre de souverain, le seul que le roi Guillaume avait sur les habitants du Limbourg comme sur nous, a été rompu, a cessé pour eux comme pour nous, et en même temps pour eux que pour nous; et dès lors, le droit du roi Guillaume n'existant plus, comment peut-on soutenir qu'il serait injuste de ne pas souscrire à l'article 1er? Au surplus, je suis persuadé que ceux des honorables membres qui ont plaidé la cause de Guillaume, au nom de la justice, étaient dans l'erreur. Je me garderai bien de les confondre au reste avec ces ministres, ces hommes d'État de l'Europe légitime, qui ne sentent pas, comme le dit un célèbre publiciste de nos jours, la dignité de la nature humaine, qui ne s'en doutent même pas.

L'erreur où l'on est tombé provient de ce que l'on n'a peut-être pas assez distingué les lois de la justice de celles de la nécessité. Il est évident que si, dans une extrémité absolue, l'on est réduit à abandonner une partie de ses compatriotes, ou, en style diplomatique, une portion de territoire, c'est à l'empire de la nécessité que l'on cède, mais ce n'est pas un droit que l'on reconnaît.

On a argumenté, messieurs, du principe que dans le cas d'une séparation chacun reprend ce qui lui appartenait avant l'union; mais les lois destinées à régler le droit de propriété sur des objets matériels seraient inapplicables lorsqu'il s'agit de régler le sort des peuples et des hommes, à moins qu'on ne les identifiât avec les choses. La même réponse peut servir de réfutation à l'argument que l'on a voulu tirer des dispositions relatives à la dette. J'admets que l'ancienne dette est supportée par la Hollande; la conservation du Limbourg, appartenant antérieurement à ce pays, n'impose tout au plus à la Belgique que la portion très-minime correspondant au contingent que ce pays aurait eu à supporter.

Vous le voyez, messieurs, toutes les objections viennent se briser contre ce principe immuable, que l'on ne doit pas régler le sort des hommes et des peuples par les mêmes dispositions que le domaine des choses, ou en d'autres termes, qu'il faut distinguer les êtres intellectuels des êtres matériels. Il est donc bien essentiel de se prémunir contre les dangers d'une alliance de la liberté avec les doctrines dégradantes de l'absolutisme. Voyez où les premiers pas dans cette carrière nous ont déjà conduits : n'avons-nous pas entendu d'honorables collègues faire un pompeux étalage des libéralités de la conférence, en nous annonçant qu'elle nous donnait la province de Liége, les cantons de Philippeville et autres qui avaient appartenu à la France? Si elle nous les donne, vous reconnaissez donc qu'elle avait le droit d'en disposer; qu'elle aurait pu soumettre toute la population liégeoise à d'autres lois que celles de la Belgique? En préconisant ce système, on a rendu un hommage public à l'esprit qui a présidé à ces

Digitized by Google

traités de Vienne, source de tant de regrets et d'indicibles malheurs. Que l'on y prenne garde, en s'engageant dans les voies de l'absolutisme, en proclamant ses principes, en les sanctionnant dans des traités, on ruine la liberté catholique, dont la voix puissante ne retentirait pas en vain dans les conseils des potentats, où la nature morale de l'homme est trop souvent méconnue.

C'est évidemment dans l'esprit des principes du pouvoir absolu qu'a été conçu l'article 1er, subversif de tous nos droits et de toutes les manières propres à légitimer notre émancipation.

Passant à l'article 2, on voit que la conférence persévère dans ses antécédents, relativement au Luxembourg; il est retranché du nombre des provinces de la Belgique. La disposition est formelle; la Belgique sera formée de tout le reste des territoires qui avaient reçu la dénomination de royaume des Pays-Bas dans les traités de 1815.

Il vous a été démontré, messieurs, les traités à la main, que la province de Luxembourg ne faisait pas partie du royaume des Pays-Bas par ces traités; par conséquent, vous la faites disparaître de votre constitution en acceptant les préliminaires. La constitution dit : La Belgique se compose de neuf provinces; votre traité dira : La Belgique se compose de huit provinces. Si vous admettez les principes de la conférence, que la province de Luxembourg, ayant été cédée à un autre titre à la maison de Nassau, n'a pu par cette raison acquérir les mêmes droits à son émancipation que le reste de la Belgique, vous l'admettez incontestablement, ce principe, en déclarant formellement, en termes non équivoques, que cette province n'est plus comprise dans la Belgique. Cette disposition est la conséquence immédiate de ce principe établi précédemment par la même conférence.

C'est ce que le congrès avait si bien compris, lorsqu'il opposait ce refus noble et énergique à la proposition d'adhérer aux protocoles. J'observerai au sujet de cette réponse au protocole, que l'on a beaucoup équivoqué sur cette partie. Mais au fond, de quoi s'agit-il? de se lier par un engagement comme partie contractante, au lieu de se lier par une adhésion à des engagements à peu près de même nature.

L'article 3 du projet est le complément du précédent. Après avoir formellement reconnu par ce dernier que la province de Luxembourg ne fait pas partie de la Belgique, on proclamera en acceptant l'autre que la souveraineté en appartient au roi de Hollande, ou roi des Pays-Bas, sauf ses relations avec la confédération germanique.

L'abandon immédiat de cette province eût indubitablement fait l'objet de l'article 3, comme conséquence du principe énoncé dans l'article 2; mais comme les Belges ont manifesté le vœu de l'acquérir moyennant une indemnité pécuniaire, la conférence offre ses bons offices pour obtenir le maintien du *statu quo*, pendant le cours des négociations relatives à cette acquisition.

Ne perdons pas de vue, messieurs, que la conférence ne garantit rien; elle promet d'employer ses bons offices, mais elle laissera le roi Guillaume parfaitement libre d'agir d'après ses vues.

Si ce souverain, instruit par la catastrophe qui l'a frappé, venait à s'élever au-dessus des autres puissances contemporaines, en appréciant toute la dignité de la nature humaine, s'il repoussait l'or que vous voulez lui offrir, et qu'il vous exprimât une profonde horreur pour cet odieux trafic d'hommes, et s'il refusait par obstination, ou bien enfin s'il mettait des conditions impossibles à la cession, qu'arriverait-il? Recourrait-on à la voie des armes? Mais, après avoir reconnu la souveraineté dans un traité solennel, violerez-vous la foi de vos engagements?

Remarquons aussi, messieurs, que le prince élu par le congrès ne prêtera le serment de maintenir l'intégrité du territoire qu'après l'acceptation des dix-huit articles. Or, dès que vous aurez adopté les articles 2 et 3, vous aurez changé, vous aurez restreint l'étendue du territoire, vous aurez créé une autre Belgique, le Luxembourg n'y sera plus compris. L'intégrité du territoire alors sera déterminée par votre traité, et ce sera cette nouvelle intégrité qui fera l'objet du serment du prince; ce serment n'est pas une garantie à l'égard de cette province. Cette vérité est incontestable, et à cet égard je dois relever une erreur échappée à l'honorable M. Devaux. Il vous a dit, messieurs, pour vous rassurer sur les craintes qu'on éprouve à la lecture de l'article 3, que dans tous les cas il n'y avait pas de danger de perdre cette province, puisque le prince prêtera le serment fixé par la constitution, et que dès lors vous aurez une entière garantie. Oui, il prêtera le serment prescrit par la constitution, mais il le prêtera après le traité, à une époque où, aux termes de ce traité, cette province ne fera plus partie de la Belgique. L'honorable membre serait fondé à voir dans ce serment une garantie, si le prince le prêtait avant le traité, à cette époque où cette province n'aurait pas encore été retranchée de la Belgique, grâce à votre refus d'adhésion aux protocoles; mais si le congrès fléchit, je ne vois plus aucune garantie résultant d'actes authentiques.

Digitized by Google

C'est aussi une erreur dangereuse de conclure des termes de l'article 3, où l'on emploie le mot de *négociations*, que la conférence a révoqué ses précédentes décisions au sujet de la souveraineté du Luxembourg : pourrait-on voir dans ces expressions, par lesquelles elle promet d'employer ses bons offices pour obtenir le maintien du *statu quo* pendant le cours des négociations, une rétractation d'une décision déclarée irrévocable? Les négociations à proposer au roi Guillaume ne sont relatives qu'à la demande d'acquérir, à celle de régler les conditions de l'acquisition. C'est dans ce sens et à peu près dans les mêmes termes que la conférence s'est expliquée dans l'un des derniers protocoles, en promettant également ses bons offices pour faire obtenir la cession de cette province à la Belgique moyennant une indemnité. Il ne s'agit donc plus d'un objet litigieux, et si le roi déclare formellement ne vouloir pas vendre le Luxembourg, force sera bien de le faire évacuer et de le lui restituer conformément à ce qui aura été reconnu par le traité.

S'il ne dépendait que du prince Léopold de conserver cette province à la Belgique, nul doute que cette affaire serait déjà conclue. La vive sollicitude que le prince nous témoigne, les efforts qu'il a déjà faits nous en sont de sûrs garants ; mais dès que l'on rend le roi Guillaume arbitre de son sort, comme il le sera par l'effet du traité, j'éprouve une répugnance invincible à souscrire à un pacte qui efface cette province de la liste des provinces belgiques.

On se défendra, dit-on, en invoquant le principe de la révolution ; mais ce droit, vous l'abdiquez en excluant, par votre traité, le Luxembourg de la Belgique. On fait aussi valoir, ajoute-t-on, la possession; mais vous ne possédez pas même la capitale.

Le seul rayon d'espoir, messieurs, qui peut encore nous tirer de tous ces nuages, offre aux habitants du Luxembourg la perspective d'un *statu quo* dont on n'a pas même la garantie. Ce *statu quo*, dont on est réduit à espérer le maintien comme une faveur, combien de temps durera-t-il? peut-être plusieurs années, et quelle sera la position des habitants de la capitale pendant ce long intervalle?

Si je ne souscris pas à ce traité, messieurs, j'espère qu'on ne m'accusera pas de manquer de confiance dans la parole du prince; comme homme, j'ai confiance dans la parole du prince; mais, comme vous représentant de la nation, la parole du prince n'a plus d'influence sur moi; je trahirais mes devoirs, je violerais la constitution, si je me déterminais d'après d'autres garanties que les garanties constitutionnelles. Quel serait en effet le sort du serment que vous auriez prêté au prince, si sa parole devient équivalente, aux yeux d'un député et en sa qualité de député, à un serment? D'ailleurs le prince n'a pas promis autre chose, et il n'a pu promettre autre chose, que ses efforts pour obtenir et conserver la province du Luxembourg à la Belgique. Il est lui-même incertain du succès; et dans cet état de choses, moi, député du Luxembourg, membre du congrès, je ne puis souscrire à un traité qui exclut le Luxembourg de la Belgique; je suis fidèle à la constitution. Je ne transgresserai pas mon mandat, et aussi longtemps qu'une garantie constitutionnelle ne m'apparaîtra pas, je repousserai un traité qui cède ma province à la Hollande, je repousserai un traité qui dépouille la Belgique de la province du Luxembourg.

Tels sont, messieurs, les motifs qui me déterminent à voter négativement. (M B., 8 juill.)

M. CARTUYVELS : En présence de la question grave qui nous est soumise, et qui doit avoir pour la Belgique des conséquences si importantes, puisque son repos, sa prospérité et son avenir même en dépendent, j'ai hésité, je vous l'avoue, messieurs, sur le parti que j'avais à prendre; car si, pour sortir du provisoire qui, comme on l'a dit mille fois, nous mine et nous consume, pour satisfaire surtout à ce besoin pressant des populations qui demandent, quoi qu'on en dise, le repos et la stabilité, nous devons saisir avec empressement tous les moyens qui se présentent à nous, nous ne pouvons cependant adopter que ceux qui s'allient avec l'honneur et la dignité de la nation; et je craignis d'abord que l'honneur, la dignité de la nation ne nous fît un devoir de rejeter les propositions de la conférence.

Instruit par une fatale expérience, averti par le passé de ce que nous devions attendre de l'avenir, je ne pouvais me résoudre à négocier encore et à suivre les errements d'une diplomatie dont tant de fois déjà nous avons été les jouets, pour ne pas dire les victimes.

Mais un examen approfondi des propositions de la conférence, l'espoir d'éviter à mon pays des maux plus grands encore que ceux qu'il a soufferts, et surtout cette voix intérieure, cette voix impérieuse qu'on ne doit jamais méconnaître, m'ont convaincu que nous pouvions discuter, sans déshonneur et sans honte, les préliminaires qui nous sont soumis, et même les adopter, en y apportant les modifications dont ils sont susceptibles.

Digitized by Google

Mais vous ne pouvez rien y changer, rien y modifier! me crie-t-on; la conférence l'a formellement déclaré, et vous devez ou les rejeter ou les accepter sans condition, sans restriction aucune. Telle n'est pas mon opinion, messieurs, et je pense, avec d'honorables membres de cette assemblée, que nous pouvons dire à la conférence : Le congrès belge, animé comme vous du désir de concilier les difficultés qui arrêtent encore la conclusion de ses affaires, mais fermement résolu de maintenir ses droits, accepte vos propositions, mais sous telle condition, sous telle réserve.

Rien ne s'oppose, ce me semble, à une semblable acceptation, car la conférence ne nous dit pas: Vous accepterez sans condition aucune; elle dit seulement qu'elle considérera ses articles comme non avenus si le congrès belge les rejette en tout ou en partie. Or la conférence, il faut bien en convenir, a compris enfin que son rôle ne pouvait être que conciliateur, et fidèle cette fois au principe qu'elle a proclamé, elle ne prétend plus nous imposer impérieusement une volonté qu'aujourhui, comme en février, vous eussiez énergiquement repoussée. Mais la conférence nous présente des préliminaires de paix à discuter entre parties, et dont l'adoption doit avoir pour résultat immédiat l'acceptation de notre couronne par le prince de Saxe-Cobourg. Voilà, messieurs, comment j'envisage les propositions qui vous sont soumises, et les raisons qui peuvent déterminer mon adhésion.

Je ne m'attacherai pas, messieurs, à discuter les motifs, le but et la disposition des articles de la conférence. Cette question a été traitée ici sous tous les points de vue, et s'il est vrai qu'ils ne diffèrent guère, quant au fond, du protocole même du 20 janvier, il faut convenir cependant qu'ils contiennent des différences essentielles.

Car sans parler de la dette, qui est pour nous une question d'assez grand intérêt puisqu'elle dégrève notre budget annal de 12,000,000 de florins, nous avons plus que de l'espoir de conserver la plus grande partie du territoire contesté, et notamment le Limbourg.

La rive gauche de l'Escaut nous échappe, à la vérité, et avec elle notre commerce maritime perd un grand avantage, mais ses habitants ne se sont point associés à notre révolution, leurs députés ne siégent pas dans cette enceinte, et sur cette question territoriale on nous contestait et le fait et le droit; et dès l'instant que l'écoulement des eaux des Flandres, l'usage des canaux, la libre navigation des fleuves nous y sont garantis, si ce n'est pas là tout ce que nous pouvions réclamer, il faut du moins convenir que c'est à peu près une grande part de tout ce que nous pouvions espérer.

La question du Luxembourg, à mon avis, n'est nullement douteuse. Cette province fait, elle a toujours fait, partie de la Belgique, elle s'est jointe à notre révolution, et quelle que soit notre destinée, elle sera la sienne, car la nation ne consentira jamais à l'abandonner. D'ailleurs, messieurs, il me paraît, d'après l'article 3 des propositions mêmes, que la conférence ne songe nullement à nous l'enlever, et vous savez que le prince de Saxe-Cobourg a positivement déclaré à nos commissaires que son intention était de défendre le Luxembourg par tous les moyens, si jamais on songeait à nous le contester. Peu nous importe donc que la conférence emploie ses bons offices pour maintenir le *statu quo*, ou nous le garantir; nous le tenons, c'est le principal, et jamais il ne sera abandonné ; mais, quoique uni à la Belgique, le Luxembourg a des rapports politiques avec d'autres États, notre constitution même les reconnaît, nous devons les respecter. Et de ce chef il n'est pas étonnant que la conférence parle encore de négociations.

Mais avec toutes ces négociations, nous n'en finirons jamais! me dit-on : je pourrais vous en compter dix séparées et distinctes, c'est un dédale à ne pas en sortir... J'avoue, messieurs, que les négociations seront longues, difficiles même, mais les moyens qu'on nous propose termineraient tout en un instant. Et croyez-vous qu'après une bataille il ne faudrait pas commencer par négocier encore ?

Quant au Limbourg, si l'on vous disait encore : Vous abandonnerez sans condition, vous livrerez à la vengeance hollandaise le pays de la généralité, la ville de Maestricht et la ville de Venloo; et, si vous consentiez, sans une nécessité absolue, à replonger sous le joug qu'ils ont brisé ces généreux habitants dont la cause est la nôtre et qui ont versé leur sang pour la défendre, alors, messieurs, je vous dirais aussi: L'honneur, la dignité nationale vous font un devoir de rejeter de pareilles propositions : les Limbourgeois sont Belges, vous n'avez pas le droit d'en trafiquer.

Mais ce pacte flétrissant n'est pas à craindre; l'article 5 des préliminaires nous en donne l'assurance, en sanctionnant l'échange des enclaves, et il paraît constant que nous en avons assez pour racheter le Limbourg ou du moins la généreuse Venloo. Mais, si cette garantie des puissances ne vous paraît pas suffisante, alors, messieurs, nous devons en faire une réserve formelle, nous en avons le droit, car ce ne sont plus des ordres que

Digitized by Google

la conférence vient nous dicter, ce ne sont que des préliminaires de paix qu'elle soumet à notre sanction.

J'accepterais donc ses propositions, mais sous la condition expresse que Venloo nous sera conservée; car, je le répète, je nie à la conférence le droit de nous imposer sa loi, et dans cette occasion solennelle nous devons lui prouver que nous sommes prêts, non pas à courber servilement la tête devant sa volonté, mais à traiter, sous sa médiation, d'égal à égal avec les Hollandais. Et cette médiation nous pouvons l'accepter sans honte, vous l'avez reconnu vous-mêmes en signant l'armistice, mais en nous soumettant à son arbitrage. Je soutiens que nous avons le droit de lui faire connaître à quelles conditions nous sommes résolus de traiter.

Dans tous les cas, notre acceptation conditionnelle ne pourrait jamais être considérée que comme un refus, et notre cause demeurerait telle que les préliminaires la déterminent, car, pour des protocoles purs et simples, il ne peut plus en être question, la conférence elle-même l'a reconnu; mais il lui faut une réponse aux propositions qu'elle nous a présentées, et je viens de vous indiquer, messieurs, comment je désirerais qu'elle fût donnée.

Il est facile, je le sais, de se laisser entraîner par les mots magiques d'honneur et de dignité nationale, et de repousser tout ce qui semblerait y porter atteinte. Mais gardons-nous de nous laisser éblouir et aveugler par un vain amour-propre, car l'amour-propre d'un peuple même doit céder à des intérêts plus graves, doit fléchir devant ses propres besoins, et c'est pour satisfaire à ces intérêts, pour répondre à ces besoins, que je me suis déterminé à donner mon vote aux moyens conciliateurs.

Et vous qui invoquez la guerre et ses terribles arguments, qui pour assurer le repos et l'indépendance de la patrie demandez la guerre à grands cris, en avez-vous combiné toutes les chances, calculé tous les résultats? et ne craignez-vous pas que la guerre vous ravisse cette indépendance même qui est tout pour vous? car prenez-y garde, le premier coup de canon tiré par vos ordres peut devenir le signal d'une lutte européenne, qui finirait peut-être par vous engloutir.

Mais j'accorde que les puissances restent étrangères à nos débats avec la Hollande; je conviens également que notre jeune armée frémit d'impatience et n'attend que le signal pour voler au combat et cueillir de nouveaux lauriers.

Mais l'état du pays, les besoins de la nation nous permettent-ils de recourir maintenant à ces moyens extrêmes?

Vous voulez la guerre, commencez donc par ajouter de nouveaux millions à ceux que vous avez votés pour l'entreprendre; mais avant d'accabler le peuple sous de nouveaux impôts, voyez ce qui se passe autour de vous, consultez les faits, ils parlent plus haut que tous vos arguments.

Le commerce est aux abois, la guerre va l'achever; l'industrie languit, la guerre va l'anéantir; l'agriculture présente les plus belles espérances, et la guerre va porter le ravage au milieu des champs, et ravir aux populations, déjà exténuées, leurs dernières ressources, leurs dernières espérances!

Notre avenir même est soumis à la décision que nous allons prendre, car le rejet pur et simple des propositions de la conférence, entraînant la reprise immédiate des hostilités, repousse à jamais le prince que vous aviez appelé à régner sur la Belgique, nous refoule loin du port où nous allions entrer, et devenus de nouveau le jouet de la tourmente, nous voguons sans boussole et sans guide, sans prévoir seulement à quel rivage nous pourrons aborder. Si du moins, en nous demandant le rejet des propositions de la conférence on nous présentait une combinaison nouvelle, nous pourrions comparer et choisir; mais ici le choix est impossible, car ceux mêmes qui rejetent les propositions ne nous présentent aucun autre système. Je me trompe, messieurs, un honorable membre nous a dit qu'il en avait un tout fait, tout tracé, c'est le système de M. le ministre des affaires étrangères, c'est le système qui n'a eu et ne pourrait avoir nul résultat avantageux; mais quoiqu'il ait pour nous les conséquences les plus funestes, on voudrait le prolonger parce qu'il en a de plus désastreuses encore pour nos ennemis. Messieurs, quant à moi, je ne veux plus de ce système qui n'a duré que trop longtemps, il ne pourrait aboutir qu'à nous ruiner; car, vous le savez, messieurs, les communications de M. Lebeau ont été accueillies à La Haye, comme ses commissaires à la conférence de Londres, et il en sera toujours de même aussi longtemps que nous ne serons pas constitués, aussi longtemps que nous n'aurons pas pris place au rang des nations, et que nous n'aurons pas un roi, pour qui, comme l'a fort bien dit M. Beyts, la diplomatie a toujours une oreille plus attentive que pour les droits du peuple. Il faut donc nous constituer; et je n'en vois nul autre moyen que d'accepter la combinaison qu'on nous propose. Ah! si l'on nous disait: Refusez, et vos destinées vont s'unir à la

Digitized by Google

France; si dans le lointain du moins on nous montrait la France, je concevrais, messieurs, qu'on pût s'opposer encore à l'avénement de Saxe-Cobourg, car la France conserve de la sympathie en Belgique : il est des hommes qui, animés des intentions les plus pures, et guidés par l'amour de leur pays, désirent et cherchent encore la réunion à la France. Comme eux j'ai souhaité, j'ai rêvé cette réunion, parce que les vœux, les intérêts de mes commettants la réclamaient, parce que j'étais persuadé que ce n'était que là que nous pouvions trouver appui, force et prospérité.

Mais le rejet de notre couronne par le roi des Français détruisit cet espoir, et m'apprit que désormais toute réunion avec la France était devenue impossible, et la plupart de ceux qui s'opposent à l'avénement de Saxe-Cobourg disent aussi encore que la Belgique ne peut plus être réunie à la France, ou regardent cette union comme le plus grand malheur qui puisse nous arriver.

Cet espoir ne peut donc balancer à mes yeux les avantages que nous présente maintenant Saxe-Cobourg.

Voilà, messieurs, les principales raisons qui m'ont déterminé à ne point rejeter les propositions de la conférence de Londres; car dans les circonstances où nous nous trouvons, il n'est plus question de détruire, il faut réédifier, et il le faut sans délai, car le fardeau est devenu bien pesant, et bientôt chaque jour ne suffirait pas à sa peine.

Mais nous aurons beau faire pour éviter la guerre, me dit-on, nous aurons beau nous soumettre à la conférence, signer concession sur concession, rien n'est fait, rien n'est décidé; car pour assurer la paix, il faut encore l'assentiment du roi Guillaume, et vous ne l'aurez jamais.

Cette prévision est possible, messieurs, mais elle n'est pas certaine. Et s'il faut enfin recourir aux armes, s'il faut décider par le fer et le canon les questions du territoire, très-bien; en nous constituant, la guerre n'est plus pour la Belgique une question d'existence, ce n'est plus qu'une question de limites.

D'ailleurs, en nous donnant un chef qui rallie autour de lui tous les partis, qui nous assure la protection de la France et de l'Angleterre, n'assurons-nous pas à nos armes une victoire plus facile et plus certaine?

Et je vous le demande, messieurs, si la guerre éclatait maintenant, quel parti nous mènerait au combat? au profit de qui l'engagerions-nous, divisés comme nous sommes aujourd'hui? Que Saxe-Cobourg arrive, il n'y a plus que des Belges, la puissance révolutionnaire se trouve concentrée dans la seule main qui la dirige, et marcher alors au combat, ce serait marcher à une victoire certaine.

Sachons donc différer un moment encore, et si la guerre devient inévitable, s'il faut enfin en subir le poids, les hasards, nous pourrons du moins nous dire : Nous avons tout fait pour l'éviter, et l'on ne pourra nous demander compte des biens ni du sang de nos frères.

Je voterai donc pour l'amendement de M. Van de Weyer, me réservant mon vote sur les propositions, si contre mon attente cet amendement était rejeté. (M. B., supp., 10 juill.)

M. HIPPOLYTE VILAIN XIIII : Il est des circonstances solennelles où chaque représentant de la nation doit à ses commettants l'explication de sa conduite et l'expression de son vote; cette manifestation est surtout indispensable au moment où une question s'élève, question de vie ou de mort pour tout un peuple, et qui doit fixer ses destinées dans un long avenir.

Des préliminaires de paix sont offerts au congrès renfermant tout ensemble la délimitation de la Belgique, la reconnaissance en Europe de notre existence politique, et les facilités d'obtenir immédiatement au milieu de nous le chef de notre choix. Ces préliminaires ne présentent pas sans doute tous les avantages que la Belgique désirait, mais ils fixent sa dette d'une manière équitable, mais ils lui garantissent la libre navigation des fleuves, des rivières et même des canaux indispensables à sa prospérité, mais ils expliquent en sa faveur le système de neutralité, mais ils stipulent enfin dès leur adoption l'évacuation de notre territoire par les troupes ennemies, la délivrance d'Anvers et des forts sur l'Escaut. La condition du Luxembourg sera traitée à part et sans préjudice des autres provinces. Le prince la maintiendra. Les Belges sont admis à faire valoir, d'autre part, tous les droits de souveraineté que la Hollande ne possédait pas en 1790; finalement l'intervention des cinq puissances ne sera plus directe dans nos débats avec la Hollande, mais seulement officieuse. Tels sont en résumé les adoucissements portés aux précédentes stipulations, qui alors étaient des décrets et ne sont plus aujourd'hui que des propositions : ces propositions, libre à l'assemblée de les admettre ou de les rejeter, de consolider par leur adoption le principe vital qui doit faire de la patrie un État indépendant, qui lui a donné une constitution et un roi; ou par le rejet, de remettre d'un seul coup en question toutes ces précieuses garanties, d'aventurer le sort de toute une nation, de sacrifier les richesses de nos belles

Digitized by Google

provinces, la sécurité de leurs habitants, les libertés de tous, et de perdre en un instant les espérances de trois siècles et les fruits de six mois d'insurrection. Son choix ne saurait être douteux. On se rappelle trop bien d'où nous sommes partis, la modestie de nos premières prétentions, les tempêtes que nous avons traversées pour ne point se réjouir de voir enfin approcher l'instant où le nom belge ne sera point un vain nom, et la Belgique la pâture du premier occupant. Par l'acceptation j'aperçois le but, et la patrie respire; par le refus, mes adversaires, habiles à renverser, sont désunis quant aux moyens d'exécution. Tout en attaquant la mesure, ils ne savent en proposer d'autres ni de meilleures dans la circonstance actuelle, oubliant que l'homme d'État, en cela bien différent de l'homme vulgaire, ne doit point sans cesse objecter ce qui lui répugne et ce qu'il ne veut pas, mais, comptable du salut de ses compatriotes, savoir ce qu'il veut et où il va.

En effet, à cette question si simple : *Que voulez-vous ?* les uns répondent que plutôt que d'accéder à de pareilles conditions, ils préfèrent garder le *statu quo*, faire aux ennemis une guerre d'inertie, et par une longue incertitude, l'entretien d'une armée coûteuse, les forcer à de justes concessions; mais ces mêmes personnes s'écrient parfois que le provisoire tue la nation, qu'il faut en sortir à tout prix, que la Belgique a soif de paix et de stabilité; d'autres proclament à grands cris la guerre, une guerre immédiate et d'extermination; et il n'y a pas longtemps, on répétait que nous n'étions pas prêts à la guerre, que l'armée manquait de tout, qu'elle restait sans organisation, sans direction, sans chef! La guerre, messieurs? mais croyez-vous que la nation soit aussi disposée à faire la guerre qu'on veut bien nous la représenter? Croyez-vous que le bourgeois, accablé d'impôts et d'emprunts forcés, la nuit harassé de gardes et de patrouilles, le jour sans débit, sans ouvrage, sans industrie, soit bien pressé de se ruer inconsidérément dans la guerre, quand la paix lui est offerte? Croyez-vous que le cultivateur, à la veille de recueillir une de ces riches moissons que la Providence accorde parfois dans les temps de grandes calamités politiques, comme pour indemniser l'homme des sacrifices qu'il fait à la liberté, croyez-vous que ce cultivateur ait hâte de voir ravager ses champs aux pieds des hommes et des chevaux, de voir saccager ses guérets et brûler ses granges par les hordes étrangères? car ce cultivateur, dans son bon sens, sait que la guerre a ses revers comme ses succès, et qu'on peut la perdre comme la gagner : non, ni l'un ni l'autre ne la veulent. Loin de moi d'invoquer la guerre comme moyen, car la guerre est une calamité sociale qui tôt ou tard retombe sur la nation qui l'a provoquée sans nécessité; elle est la ruine du commerce et de l'agriculture, surtout quand, au lieu de se convertir en engagement partiel, elle menace d'enflammer l'Europe dans toutes ses parties. Enfin, un petit nombre fait supposer une préférence pour une réunion forcée à la France. Je dis forcée, car la France ne peut nous posséder sans révolution intestine, si nous nous donnons à elle, malgré son gouvernement; et sans guerre générale, s'il nous accepte. Singulier patriotisme que celui qui ne veut point céder un seul village à l'étranger et qui veut donner toute la Belgique à la France! libéralisme tout nouveau que de vouloir sacrifier à une seule ville l'existence de tout un peuple! Quoi! messieurs, irions-nous après avoir pendant six mois travaillé à nous faire une constitution, conquis des couleurs, organisé une Belgique, pris rang enfin parmi les nations, irions-nous, dis-je, perdre en un jour de si grands bénéfices, et après une gloire rapide, mais brillante, ensevelir le nom belge dans le grand nom français? Non, le congrès ne fera point cet acte, dont il ne sent dans le moment ni la nécessité ni ne possède le mandat; ainsi point de solution raisonnable ni immédiate par le *statu quo*, ni par la guerre, ni par la réunion : elle ne se trouve possible que par l'adoption des propositions.

Pour amener le rejet de ces propositions, on a objecté que leur adoption serait une violation manifeste de la constitution. C'est une erreur grave et que plusieurs de mes collègues se sont empressés de relever. Bien plus, on a avancé que, par cela même que l'intégrité du territoire constitutionnel était mise en péril, la position du chef de l'État pouvait en être compromise. Mais on a donc oublié le sens de l'article 3 : ne dit-il pas que c'est aux représentants à fixer par une loi les limites de l'État, et que ce pouvoir est dans leurs attributions? Et que faisons-nous dans ce moment, messieurs, si ce n'est une loi? Le souverain jure l'intégrité du territoire tel que l'arrêtent les représentants de la nation. S'il en était autrement et que ce serment fût impératif et immuable, autant vaudrait dire que, ne pouvant diminuer le territoire, on ne peut l'augmenter, et qu'au moment où la conquête et la suite des négociations nous donneraient une extension de territoire, la constitution devrait être changée et le serment renouvelé par le roi.

On a cherché à vous émouvoir sur la position

Digitized by Google

incertaine de quelques districts du royaume; mais, messieurs, si je voulais m'adresser aux sentiments plutôt qu'à la froide raison de l'assemblée, j'attirerais ses regards sur d'autres parties qui méritent aussi sa commisération : je demanderais si le sort des habitants d'Anvers sous le canon de la citadelle n'exige pas impérieusement un terme; si ces belles communes de la Flandre, exposées aux excursions ennemies, ravagées par les inondations, ne méritent point qu'on termine leurs malheurs; si tout le pays enfin n'a pas droit de demander qu'on le délivre avant tout de l'incertitude où il est plongé, et des maux toujours croissants qui l'accablent? Notre mandat n'est point spécial et doit embrasser la généralité. Il m'ordonne d'examiner si l'instant est venu de constituer la Belgique sur une base solide, et de peser les avantages d'une prompte solution avec les désastres que pourraient occasionner de plus longs retards. Les nations ont des moments suprêmes pour se constituer, et, l'heure expirée, une longue suite d'années et de calamités s'écoule souvent avant qu'elles puissent en revenir au même point. Déjà deux fois la Belgique a pu conquérir son indépendance, et la fatalité d'abord, sous l'archiduc Albert, plus tard, des prétentions exagérées, ont privé nos ancêtres de ses doux fruits. Sera-t-il dit qu'une troisième fois pareille catastrophe incomberait à la Belgique, et que l'expérience aux nations comme aux hommes n'apporterait aucune leçon? Je ne puis le croire. Envisageant de sang-froid tous ces ferments de guerre et de discorde qui bouillonnent autour de nous, vous saurez, messieurs, par votre vote affirmatif, en prévenir l'explosion sur le sol de la patrie. Instruits par le passé, vous fonderez pour elle un avenir heureux. Vous saurez enfin donner à la Belgique une constitution, un roi et la paix. J'ai dit. (M. B., supp., 9 juill.)

M. CLAES (d'Anvers) : Je n'examinerai pas la question préalable, ni la question d'honneur : elles ont été développées avec tant de force, tant de clarté, surtout la dernière, que personne, même les partisans des préliminaires, n'oserait disconvenir qu'il y aurait lâcheté d'abandonner ceux qui, depuis le commencement de la révolution et à notre demande, ont fait cause commune avec nous. Je vais examiner brièvement si, sous le rapport commercial, les préliminaires de la conférence sont acceptables : la négative ne sera pas difficile à établir.

Un honorable membre de cette assemblée a considéré les propositions comme un présent; toutefois il s'en est méfié en présentant un petit amendement. Je suis loin de partager son avis, et, au lieu de trouver un présent dans les préliminaires, j'y découvre du poison; leur adoption serait, à mon avis, le coup de mort porté à notre commerce maritime.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que de tout temps la Hollande a cherché à contrarier toute combinaison commerciale en Belgique; que ceux qui pourraient douter de cette allégation relisent les discours que prononcèrent, dans cette assemblée, MM. le comte de Celles et Werbrouck-Pieters, lors de la discussion sur la proposition de la déclaration d'indépendance de la Belgique; ils pourront se convaincre.

Les préliminaires tranchent la question des colonies : Belges, vous n'y serez plus admis, vous perdrez ce commerce immense. Constructeurs de navires, armateurs, fabricants, négociants du haut commerce, expatriez-vous, fuyez le sol de la Belgique, les préliminaires vous enlèvent vos débouchés, vous n'aurez plus de colonies. Si le protocole du 27 janvier nous endossait une partie de la dette, il nous laissait au moins les mêmes droits qu'à la Hollande de commercer librement avec Batavia. Croyez-vous, messieurs, qu'il y ait avantage pour nous aux changements que la conférence a faits relativement à la dette? Non, et si l'on devait faire un appel au commerce et à l'industrie, je suis intimement convaincu qu'on aimerait autant de payer la dette en gardant les colonies, que de les perdre avec affranchissement de cette même dette. Et en effet, messieurs, que nous importera la diminution des budgets, si hautement vantée hier par le ministre des affaires étrangères, si la diminution des ressources est encore plus sensible; que me fera, à moi, de ne payer qu'un en impôts, si je ne gagne que deux? Ma position ne sera-t-elle pas meilleure lorsqu'en gagnant cinq, je payerai trois? Voilà où nous mèneront les brillantes propositions de la conférence.

En adoptant l'article 1er des propositions de la conférence, vous replacez la Belgique dans l'état où elle était en 1790, et quel était cet état sous le point de vue commercial? Vous le connaissez, messieurs : fermeture de l'Escaut par suite du traité des barrières, la Belgique sans commerce maritime aucun. Eh bien, l'article 1er des préliminaires nous ramène à cet ancien ordre de choses, en laissant sur une étendue de dix-huit lieues environ les deux rives de l'Escaut en la possession de la Hollande; non pas que je craigne que la Hollande ferait stationner une flottille à l'embouchure de l'Escaut pour empêcher le passage à tous les bâtiments qui voudraient monter le fleuve jusqu'à Anvers, ainsi que cela se pratiquait en 1790. L'article 7 des

Digitized by Google

préliminaires, mis en rapport avec le traité de Vienne, proscrirait trop ouvertement cette prétention; la libre navigation est trop bien établie par ces dispositions pour que nous devions craindre la fermeture de tout passage; mais ce qui n'est pas établi, ni par l'article 7 des préliminaires, ni par le traité de Vienne, c'est qu'il serait défendu à la Hollande d'y établir des droits de péage à son profit sur tous les navires qui remonteraient l'Escaut. La Hollande ne pourrait-elle pas dire, et plus tard elle le dira : Je dois laisser passer vos navires, mais j'ai le droit incontestable de frapper un impôt sur les marchandises qui, dirigées sur un autre État, passent sur mon territoire; ce droit ne m'a été enlevé par aucun traité, j'en use, et en l'appliquant je me rapprocherai le plus que je pourrai de l'état de 1790; je frapperai un impôt si exorbitant, qu'il équivaudra à la fermeture du fleuve. Ne devons-nous pas nous attendre à cette conduite de la part de la Hollande? Qui pourrait en douter si nous consultons les antécédents. Le traité de Vienne, en garantissant la libre navigation des fleuves et rivières navigables, y avait certainement compris le Rhin. Eh bien, depuis 1815 la Hollande a tenu tête à toute la confédération germanique, composée d'États bien plus puissants que la Belgique; et, malgré les garanties promises par les signataires du traité de Vienne, les gouvernements intéressés à avoir la libre navigation du Rhin sont encore à attendre, quoiqu'il y ait déjà plus de quinze ans qu'on réclame. Et notez, messieurs, que la Hollande n'avait pas cet intérêt majeur de contrarier les opérations commerciales de la confédération germanique, tandis que, quant à la Belgique, elle suivra à coup sûr son ancien système, celui d'en bannir tout commerce, et de forcer les Belges à aller prendre leurs provisions dans ses greniers. Pouvons-nous, avec un aussi effrayant antécédent sous les yeux, nous reposer sur l'article 7 des préliminaires? Je vous laisse à résoudre vous-mêmes cette question. Pour moi, ce n'en est plus une. Je crois notre commerce perdu si la rive gauche de l'Escaut nous est enlevée. Il est vrai qu'à présent on laisse passer les navires sans percevoir d'impôt, mais la Hollande, qui sait aussi que nous formons des prétentions sur la rive gauche de l'Escaut, qui est peut-être convaincue de la justice de nos réclamations, se gardera bien de montrer aucune intention hostile dans ce moment. C'est probablement un piége qu'elle nous tend pour arriver à son but de 1790; mais finissez-en, donnez un acte à la Hollande en adoptant les préliminaires, que notre adhésion ait amené la dissolution de la conférence, et vous verrez : droits de péage, de convoi, visites, tourmentes, tracasseries, vous avez tout à attendre.

Mais l'article 1er des préliminaires va bien plus loin: il donne à la Hollande les places et territoires qui nous sont indispensables pour ouvrir des communications avec le Rhin. Venloo et Maestricht au pouvoir de la Hollande, c'est détruire tout commerce avec l'Allemagne, et vous savez de quelle importance est ce commerce. Mais, nous a dit un honorable membre, nous aurons la moitié de Maestricht, et avec cette portion, vous serez maîtres de la Meuse pour arriver au Rhin; mais faites attention, qu'en adoptant les préliminaires, l'article 4 confère la possession provisoire de Maestricht à la Hollande, et la possession provisoire, en fait de diplomatie, est tout comme du définitif, surtout quand on a affaire à des voisins, qui, depuis des siècles, ont fait tous les sacrifices pour consolider leur commerce, et ont constamment travaillé à détruire tous les établissements qui avaient pour but d'en reporter une portion ailleurs.

On peut se passer de Maestricht et Venloo pour arriver au Rhin, et communiquer avec l'Allemagne; on fera, dit-on, comme en Angleterre, des routes de fer. Mais sait-on bien que le terrain de la Belgique, surtout là où elles devraient passer, n'est pas aussi aisé à les pratiquer! Oublie-t-on qu'il y a au moins dix-huit lieues à parcourir de territoire étranger, avant de venir au Rhin, je fais la même observation quant à la possession provisoire pour les enclaves: quand les échanges s'opéreront-ils? qui oserait en prévoir le terme? Jamais on ne nous échangera les places qui pourraient nous procurer une communication avec le Rhin. La politique commerciale hollandaise s'y oppose, et c'est tout vous dire; nous laissera-t-on naviguer par les eaux intérieures de la Hollande pour participer à la navigation du Rhin? L'article 7 des préliminaires laisse entrevoir la possibilité et même la probabilité de ce passage, cela formera l'objet d'une négociation séparée, les cinq puissances y prêteront leurs bons offices. *Une négociation séparée!* comptez sur cette négociation séparée : quand commencera-t-elle? quand la finirez-vous? quelles conditions opposera-t-on au passage? quels droits aurez-vous à payer? Cette promesse, à mes yeux, n'est qu'une véritable attrape.

L'article 6 des préliminaires ne me satisfait en aucune manière. Il ne fixe aucun délai pour l'évacuation des places, territoires et villes ; jusqu'à quand les Hollandais resteront-ils à la citadelle d'Anvers? qui peut en assigner le terme, je le de-

Digitized by Google

mande? cette odieuse occupation peut-elle se prolonger davantage?

Moi, plus que tout autre, habitant d'Anvers, y ayant ma maison et le siége de mes affaires, je dois désirer l'évacuation de la citadelle; mais quand cette évacuation devrait amener l'anéantissement du commerce d'Anvers, et par conséquent celui de la Belgique, puisque la prospérité de la Belgique est nécessairement liée à celle du port d'Anvers, quand cette évacuation, dis-je, devrait être l'anéantissement du commerce, je n'y souscrirais jamais. Ne croyez pas que je demande qu'on fasse une attaque contre la citadelle d'Anvers; cette attaque, quand même elle serait heureuse, ne nous procurerait que peu ou pas d'avantages. Si nous devons en finir avec la Hollande par les armes, c'est à la frontière qu'on doit chercher les moyens de délivrer notre territoire.

L'article 11 des préliminaires serait un motif suffisant pour ne pas donner mon adhésion aux propositions de la conférence. Savez-vous, messieurs, quelle condamnation porte cet article contre la Belgique? vous n'y avez pas réfléchi peut-être. Eh bien, il vous condamne à ne pas avoir de marine pour faire respecter notre pavillon et venger les insultes qu'on pourrait y faire. Et vis-à-vis de qui contractez-vous cette obligation? Vis-à-vis de la Hollande, pourvue d'une marine abondante, qui ne laissera échapper aucune occasion de nous contrarier quand il s'agit de protéger son commerce. Je sais que cet article est la répétition d'un autre article du traité de Paris, mais alors il n'était pas question de faire de la Belgique un État indépendant. On méditait alors la jonction de la Belgique à quelque autre État qui eût une marine. Les préliminaires donneraient les limites de la constitution, que je ne pourrais pas les accepter, lorsque le seul port pour construire et armer une marine, pour défendre et protéger le commerce, est exclu de cette faveur. Dire que le port d'Anvers ne sera qu'un port de commerce, c'est dire : Belges, vous n'aurez pas de marine et vous serez exposés aux tracasseries, aux insultes de vos voisins, des Hollandais.

J'ai dit que le seul port où l'on peut construire et armer des vaisseaux de guerre est le port d'Anvers. Ni le port d'Ostende, ni celui de Nieuport, ni même celui de Bruges, ne sont propres à la construction; aucun d'eux n'est à l'abri d'un coup de main; rien de plus facile que d'incendier tout ce qu'on pourrait y construire. Construira-t-on à Boom? oui, quelques brigantins. Mais ce n'est pas avec des bâtiments de cette dimension qu'on fera respecter ses droits; il faut au moins pouvoir se mettre sur le même pied que ses voisins, et vous savez que la Hollande a plus que des brigantins et des canonnières à nous opposer.

Nous sommes fatigués, je le sais, nous voudrions en finir à tout prix; mais en adhérant aux propositions de la conférence, sommes-nous sûrs d'en finir? non, rien ne le présage. Mais pour une fin même incertaine, sacrifieriez-vous le bien le plus important du pays, le commerce qui doit en faire et assurer la prospérité? Pour moi, jamais je ne souscrirai à un pareil abandon; et comme l'adoption des propositions de la conférence doit amener, d'après moi, l'anéantissement du commerce, je n'y donnerai pas mon adhésion. Je vote contre les préliminaires. (M. B., 8 juill.)

M. BARTHÉLEMY : Messieurs, vous avez entendu tour à tour les orateurs les plus distingués de cette assemblée; tous les effets de la tribune sont épuisés; il ne me reste plus que le langage de la froide raison, de celle qui parle à l'aide de calculs.

Cinq grandes puissances nous font l'honneur de nous proposer (*murmures*) des préliminaires de paix. J'entendais dire hier, par l'un de nos collègues, qu'il n'y voyait pas un contrat.

Non sans doute : ce sont des points de départ pour arriver à un contrat.

Il m'avait toujours paru fort simple de s'en passer, en se contentant de reconnaître pour limites à la Belgique et à la Hollande celles qui formaient la ligne de séparation entre les provinces du Nord et les provinces du Midi.

Mais on a objecté que cette démarcation n'avait pu aujourd'hui se régler sans égard à la question de savoir si tout ce qui se trouverait de chaque côté de la ligne était véritablement belge ou hollandais; que ce qui eût été indifférent sous la même dynastie, lorsque l'intérêt de la défense du pays était confié au même chef, cessait de l'être en le plaçant sous deux dynasties qui pouvaient devenir hostiles; qu'il y avait alors possibilité d'attaque d'une part et nécessité de défense de l'autre; qu'il importait donc, si l'on se séparait comme on l'a fait en 1830, que chacun connût quel était son véritable territoire antérieurement.

Il paraît qu'on pensa de prendre pour maxime la règle, que la séparation replacerait les parties dans l'état où elles se trouvaient lors de leur réunion en 1815.

Il est fort heureux pour nous que cela n'ait pas eu lieu.

On remonta plus haut et l'on nous reporta à 1790.

On dit donc, article 1er, à la Hollande : Dépos-

Digitized by Google

sédez-vous préliminairement de tout ce que vous ne possédiez pas en 1790; partez de là et dans cet état, allez transiger avec les Belges.

A ceux-ci l'on dit : Prenez l'état de 1814, ajoutez-y tous les acquêts faits par la Hollande depuis 1790 jusqu'à cette époque; plus, tout ce qui a été donné au royaume des Pays-Bas, par les traités en 1815, et voyez si vous ne pouvez pas vous entendre.

Pour savoir s'il y a intérêt et avantage à transiger dans cette situation, il faut, me semble-t-il, se donner la peine de compter; c'est ce que j'ai fait.

Vous savez tous ce que la Hollande possédait en 1790 : que vaut cette moitié de Maestricht avec ses dépendances et Venloo, comme objets d'échange territorial?

51,710 hectares sur lesquels il existe 9983 maisons, avec une population de 52,000 à 56,000 habitants (le cadastre de cette province n'est pas achevé en totalité), comme le disent les documents le plus récemment publiés.

Voyons, d'un autre côté, ce que la Hollande n'avait pas en 1790; deux espèces de possessions : 1° celles acquises par elle de 1790 à 1814; 2° celles acquises en commun pendant l'existence du royaume des Pays-Bas, particulièrement par les traités de 1815.

Quant aux premières, par un traité du 5 janvier 1800 (1), la Hollande a acquis des possessions de l'électeur palatin, savoir : dans le Brabant septentrional, la principauté de Ravenstein, Meghen, Boxmeer et autres lieux du pays de Cuyck; dans la Gueldre, entre les deux bras du Rhin sur lequel Arnheim et Nimègue sont placés, Huyssen, Malbourg, Hulhuysen, Sevenaar, etc.

Ce traité est confirmé à Berlin pour la partie de la Gueldre le 14 juin 1802, et par le traité de Vienne en 1815.

Pour le Brabant septentrional, par les traités de 1802, réglant les indemnités des princes d'empire.

Tous ces pays comportent 26,000 hectares, 4,600 maisons avec 20,000 habitants.

Quant aux secondes, le royaume a encore acquis, par les traités de 1815, huit cantons cédés par la France, annexés aux provinces de Hainaut et de Namur. Je n'en présente pas la valeur, parce que nous ne les échangeons pas; nous les gardons. Plus la portion du département de la Roer, ci-devant pays de Juliers, longeant la rive droite de la Meuse, depuis Sittard jusqu'à Venloo. Je n'en calcule pas la valeur parce qu'il ne nous convient pas d'échanger cette partie, nous la gardons. De plus, encore toute la partie de la Gueldre prussienne, depuis Venloo jusqu'à Mook; cette acquisition se compose de douze communes sur un territoire de 66,000 hectares avec 4,000 maisons et 26,000 habitants. Cette partie s'étendant au delà de Venloo sur une étendue d'au moins sept lieues, n'étant susceptible d'être gardée ni défendue par nous, je la comprends dans les objets d'échange.

J'ai donc 87,600 hectares pour en balancer 51,700; 8,600 maisons pour en balancer 9,983.

Voilà ce que nous possédons et que nous pouvons proposer pour balancer les réclamations de la Hollande.

Je demande, d'après cela, s'il y a lieu de s'inquiéter sur la possibilité d'arriver à une délimitation définitive, sans manquer à nos devoirs envers les habitants de Venloo !

Nous sommes les maîtres de traiter de cette manière, et pas autrement, parce que nous avons une balance territoriale dont le solde en étendue est en notre faveur.

Si l'on objecte que les valeurs ne sont pas les mêmes, nous ferons ce que l'on fait dans tous les partages, nous ajouterons l'appoint pour solde, en argent.

Si l'on objecte que Venloo est une forteresse, nous répondrons que Sevenaar est au delà de toutes les eaux qui défendent la Hollande; qu'une position semblable, où nous pourrions nous fortifier, est tout ce qu'il y aurait de plus vulnérable pour Utrecht et Amsterdam. En effet, messieurs, c'est celle que Louis XIV occupa, lorsque après avoir tourné Maestricht, il arriva à Nimègue pour faire la conquête de la Hollande, regardée comme inattaquable partout ailleurs que sur ce point. Je le répète, nous avons droit de conserver ce qui nous convient, et la possibilité de remplir nos devoirs vis-à-vis de nos frères. (M. B., supp., 9 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : On a demandé que la séance fût continuée à demain. (*Oui! oui! Non, non, encore un discours. Un grand nombre de membres quittent leurs places.*) (E., 8 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Je demanderai, messieurs, qu'on commence demain la séance à dix heures précises; car nous venons à midi et demi quand les séances sont indiquées pour onze heures; nous nous séparons avant quatre heures et demie : ce ne sont pas là des séances. (*Appuyé! appuyé!*) (E., 8 juill.)

On fixe la séance de demain à dix heures.

(E., 8 juill.)

La séance est levée à quatre heures et demie.

(P. V.)

(1) Voir tome IV, page 520, note E.

Digitized by Google

SÉANCE

DU JEUDI 7 JUILLET 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

L'attente du dénoûment de la grave question qui s'agite attire toujours de plus en plus de monde. (M. B., 9 juill.)

La séance est ouverte à onze heures. (P. V.)

LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

M. Dupont, de Marche, prie le congrès d'accepter les articles de la conférence.

M. Castiaux demande qu'on fasse une nouvelle élection du bourgmestre dans la commune de Courcelles. (M. B., 9 juill., et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. Ernest Manouvrier, né à Valenciennes, demande des lettres de naturalisation. (P. V.)

Renvoi à la commission des naturalisations. (P. V.)

M. DUMONT, rapporteur de la commission chargée d'examiner les pouvoirs des députés de Liége, annonce que la commission n'a pas encore pu se procurer toutes les pièces pour statuer sur la validité de l'élection de M. de Sauvage, mais dans une heure il espère pouvoir faire ce rapport. (E., 9 juill.)

Suite de la discussion des dix-huit articles.

L'ordre du jour est la suite de la discussion sur les préliminaires de la conférence de Londres, sur la question préalable demandée par M. de Robaulx, et sur les propositions de MM. le baron Beyts et Van de Weyer. (P. V.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Messieurs, si le congrès a rempli un devoir sacré en protestant contre toute intervention forcée, il remplit maintenant un devoir de civilisation et d'humanité en examinant avec la plus grande maturité des propositions de paix qui lui sont faites par les cinq grandes puissances.

Prétendre aujourd'hui que le congrès n'est pas compétent, ou même exiger l'intervention préalable du régent, c'est revenir contre le décret du 24 février, par lequel il s'est réservé *exclusivement* les pouvoirs législatif et constituant.

Depuis le jour de son installation, le congrès n'a cessé d'exercer l'un et l'autre pouvoir; les électeurs n'ont pas cru qu'il les ait outre-passés; car, jouissant de toute liberté, du droit de s'assembler et du droit de pétition, ils n'eussent pas manqué de lui faire connaître leur opinion.

En insérant dans la constitution les provinces dont se compose le territoire, le congrès a eu soin d'exprimer, dans l'article 68, que les traités portant cession ou échange d'une partie de territoire pourraient être autorisés par une loi; il s'agit maintenant d'examiner s'il y a lieu de conclure le traité proposé.

Sans doute, l'échange ou la cession ne peuvent être faites arbitrairement, l'association contractée doit être maintenue; néanmoins, le droit des gens, constamment suivi par toutes les nations, admet des exceptions légitimes à ce principe.

« Le corps de la nation, dit un publiciste, ne » peut abandonner une province, une ville, ni » même un particulier qui en fait partie, à moins » que la nécessité ne l'y contraigne, ou que les plus » fortes raisons prises du salut public ne lui en » fassent une loi. »

En effet, l'union serait déraisonnable et contraire au bien-être du genre humain, but de toute société, si elle était indissoluble, malgré les plus fortes raisons prises du salut public.

Digitized by Google

Dans la grave question qui nous occupe si vivement, nous avons à combattre les raisons d'État avec l'espoir que la cession ne sera que nominale, qu'elle ne sera jamais consommée en fait.

Il est important de remarquer que les orateurs ne sont point d'accord sur les limites de notre territoire: les uns prennent pour base l'État de 1790, les autres celui de 1791, d'autres enfin celui de 1830; c'est ce dernier État que le congrès a pris pour point de départ, ainsi il n'y a pas compris la rive gauche de l'Escaut, dite Flandre hollandaise, mais il y a compris le Limbourg en entier; cette base me semble la plus fondée, elle résulte de la séparation des provinces du Midi de celles du Nord, qui d'un seul et même État, fondée en 1815, en a fait deux nouveaux, également indépendants. Sous ce rapport Venloo fait partie de la Belgique, mais la séparation des provinces n'est pas entièrement consommée; la ville de Luxembourg, administrée par le roi de Hollande, renferme une garnison menaçante; la ville de Maestricht est entièrement en son pouvoir; ses troupes occupent la citadelle d'Anvers, et des bâtiments de guerre sont stationnés dans l'Escaut.

D'autre part, les cinq grandes puissances, y compris la France, n'ont pas admis la même base que nous pour les limites de la province du Limbourg, elles ont reconnu à la Hollande les possessions qu'elle y avait en 1790.

Les cinq puissances nous proposent d'admettre cette base, et elles nous offrent, par contre, tous les territoires qui n'appartenaient pas à la Hollande en 1790; il faut donc examiner quel parti nous pouvons tirer de ces territoires.

Il est constant qu'il en existe de très-considérables dans le Brabant septentrional et dans la Gueldre, que la Hollande a le plus grand intérêt à conserver; dès lors, n'avons-nous pas un juste motif de croire qu'en les laissant à la Hollande, et y ajoutant s'il le faut un sacrifice pécuniaire, elle nous cédera les enclaves dans le Limbourg?

On a prétendu que la Hollande ne nous cédera jamais Maestricht, qu'elle s'y maintiendra à tout prix, pour gêner et entraver notre commerce; mais la libre navigation de la Meuse est stipulée dans les propositions de paix, et la Belgique pourra exercer dans cette ville la part de souveraineté que le prince de Liége y exerçait; en vertu de cette souveraineté, le libre transit vers l'Allemagne sera également assuré à notre commerce, et dès lors, la part que la Hollande aurait dans Maestricht lui serait plus onéreuse qu'avantageuse.

Qu'on veuille bien ne pas perdre de vue que la Hollande, ruinée par l'énormité des dettes qu'elle a contractées depuis 1790, par la perte du monopole du commerce, n'est plus en état de conserver une position militaire telle que Maestricht, hors des limites de ses anciennes provinces; qu'elle suffit à grand'peine à conserver dans la dépendance les colonies qui lui restent encore et qui lui suscitent tant d'embarras.

Quant à la ville de Venloo, la Hollande voudrait-elle la conserver pour empêcher la confection d'un canal utile à notre commerce? Mais l'ancien tracé du canal du Rhin est en ligne droite de Ruremonde à Dusseldorff, et la communication de l'Escaut avec la Meuse peut être établie sur divers points indépendants de Venloo.

A la vérité, la position militaire de cette ville est importante pour la Hollande, mais elle ne lui est pas indispensable, et il suffirait peut-être de raser ses fortifications pour qu'elle ne lui portât pas ombrage. L'acceptation des préliminaires ne sera pas suivie d'une évacuation immédiate des terrains attribués aux deux parties; le prince Léopold, devenu roi des Belges, pourra essayer auparavant et avec espoir de succès de s'entendre sur les échanges ou les indemnités.

Néanmoins, malgré cet espoir, il faut les raisons les plus fortes pour stipuler l'abandon d'une ville qui a si vivement et si utilement embrassé notre cause,

Mais, si nous refusons les propositions de paix qui sont le résultat d'une si longue négociation, il est peu probable que nous puissions maintenant traiter sous d'autres conditions; et cependant l'état provisoire, indéfiniment continué, présente des dangers pour la sûreté intérieure et extérieure du pays.

D'autre part, essayer de traiter directement avec le roi de Hollande est une démarche inutile, aussi longtemps que nous demeurerons dans l'état actuel; ainsi il ne nous resterait qu'à lui déclarer la guerre, en vue de le forcer plus promptement à la paix. Mais le roi, attaqué dans ses anciennes provinces, trouverait près du gouvernement prussien, aux termes des traités, les moyens de se défendre; aucune puissance ne s'opposerait à ce secours, alors que toutes, sans exception, se sont formellement, et dans des actes réitérés, prononcées contre nos prétentions: à leurs yeux nous serions des agresseurs injustes et téméraires.

Des succès momentanés obtenus par nous ne forceraient pas le roi à faire la paix, tandis qu'il compterait sur des secours étrangers; en attendant la fin d'une lutte, qui peut se prolonger bien au delà de nos pensées, nous pouvons prévoir des

Digitized by Google

dommages immenses causés par les inondations que les Hollandais occasionneraient pour se soutenir dans leurs positions sur la rive gauche de l'Escaut ; nous avons à redouter un nouveau bombardement d'Anvers en cas d'attaque contre la citadelle.

La stagnation toujours croissante des fabriques et du commerce, la difficulté de lever les impôts nécessaires dans les provinces, et la misère des classes inférieures du peuple, jointe aux manœuvres des agitateurs, pourraient amener les plus grands embarras si la guerre se prolongeait par suite des secours que les Prussiens accorderaient à la Hollande.

Il me semble, messieurs, que ces maux, joints à la mort de plusieurs milliers de nos concitoyens sur les champs de bataille, et à la crainte d'une guerre qui pourrait devenir générale et entraîner l'asservissement de notre patrie, peuvent légitimer un vote dont le résultat final ne portera peut-être préjudice à aucun de nos concitoyens.

(M. B., 9 juill.)

M. D'ELHOUNGNE : Messieurs, dans une discussion aussi solennelle, chaque député doit à la nation compte du vote consciencieux qu'il est appelé à émettre dans ces graves débats. C'est en acquit de ce devoir que je réclame pendant quelques instants l'attention de l'assemblée.

Regardant les propositions de MM. Van Snick et Jacques comme destructives du pacte social contracté pendant le danger et en présence de l'ennemi commun sous la foi du malheur; persuadé qu'aucune puissance humaine ne peut nous délier de l'engagement pris pendant la lutte envers tous ceux qui y ont pris part; et considérant cet engagement, cimenté par le sang et ratifié par la victoire, comme constituant pour les habitants de Venloo ce droit sacré de ne pas être abandonnés, et pour nous le devoir non moins sacré de voler à leur défense, de les garantir de toute agression, je voterai pour la question préalable que l'honorable M. de Robaulx vous a soumise, comme étant le mode le plus expressif et le plus digne du congrès de manifester son opinion.

Convaincu que les soi-disant préliminaires de paix sont un piége, et que leur acceptation minerait le trône qu'il s'agit de consolider, flétrirait l'honneur et le caractère belges, violerait le contrat, l'assurance mutuelle que la nation tout entière a conclu pendant le péril, et sous le sceau de la victoire; convaincu, dis-je, que cette acceptation est subversive du principe même auquel nous devons l'honneur de siéger dans cette enceinte, et dont le congrès a seulement mission de proclamer le fait et de développer les conséquences, je refuse mon suffrage aux propositions de MM. Jacques et Van Snick.

Professant l'opinion que les propositions de la conférence sont inconciliables avec nos droits, notre devoir, notre sûreté, notre intérêt, notre constitution; que leur adoption n'aurait pour résultat que de nous engager dans un dédale de négociations sans fin, pour imprimer une tache de sang sur la couronne et le signe de la réprobation sur le prince appelé à la porter; que, viciées dans le principe, aucun amendement ne pourrait les purger de ce défaut radical, tandis que la conférence repousse de son côté toute modification, je refuserai encore ma voix à tout amendement, son adoption ne pouvant avoir ni but ni résultat.

En émettant ce vote, messieurs, je ne crois pas appeler sur ma patrie ni les fléaux de la guerre ni ceux de l'anarchie, dont on vous fait un vain épouvantail, pour égarer votre jugement et tromper votre raison. L'anarchie, messieurs! Et le ministère ne vient-il pas lui-même de rendre hommage au bon sens national et de constater l'empire des lois, en proclamant l'insuccès de quelques démarches inconsidérées de la part de ceux qu'il prend pour un parti ?

D'ailleurs, messieurs, l'anarchie, si elle doit s'emparer de nos provinces, ne lèvera-t-elle pas sa tête hideuse du moment qu'il s'agira de mettre à exécution l'acceptation des propositions de la conférence ? Un député aux lumières, au patriotisme, à la franchise et à la loyauté duquel le ministère lui-même se plaît à rendre justice, vous a communiqué à ce sujet quelques détails qu'il est superflu de rappeler, et sur lesquels je me garderai bien d'appuyer, car on ne touche pas impunément à une corde qu'on ne peut faire vibrer sans danger.

Quant à la guerre, messieurs, la question belge présente deux aspects. On doit la considérer de nous à la Hollande, et à l'égard des puissances étrangères.

Sous le premier point de vue, personne sans doute n'est effrayé de l'idée de terminer nos différends par la voie des armes, quand les débats se trouveraient concentrés entre les deux peuples qu'ils concernent.

Quant à l'intervention étrangère, comment partager, messieurs, l'opinion de ceux qui la font dépendre du rejet des propositions de la conférence?

Vous avez repoussé avec indignation le protocole des mêmes puissances du 20 janvier; vous avez renvoyé les suivants. La conférence s'est courroucée et répandue en menaces : mais devant votre attitude pleine de calme et de fermeté, son

Digitized by Google

courroux s'arrête et s'apaise comme par enchantement, et elle s'est bien gardée de réaliser ses menaces.

De nouveaux protocoles ont été minutés au Foreign Office, arrêtés par la conférence, colportés partout. Le congrès ne s'en est pas inquiété, et la conférence vous soumet aujourd'hui de simples propositions.

Elle nous a menacés de la confédération germanique; ses troupes ont été mobilisées, au moins sur le papier; jusqu'à deux reprises un terme fatal a été fixé à la Belgique pour se soumettre aux injonctions diplomatiques. Toutes ces démonstrations vous trouvèrent inaccessibles à la crainte; les termes sont depuis longtemps écoulés et nos frontières sont respectées. Nulle puissance n'oserait les franchir, car tous le savent, ce serait le signal de ce qu'elles redoutent le plus, la guerre générale.

Ce n'est plus, vous dit-on, un 26e protocole qu'on vous impose, ce sont de simples propositions. Le rejet tout comme l'acceptation est donc abandonné à notre libre arbitre. Comment s'imaginer maintenant qu'en usant de la faculté qu'on nous reconnaît, vous vous attirerez la guerre? Si l'on peut encore nourrir quelque espoir d'échapper à une guerre générale, ce n'est que pour autant que le congrès se montrera inflexible sur le principe de la révolution auquel il doit naissance et que les propositions de la conférence foule aux pieds. Oui, messieurs, le vœu des amis de la paix ne peut être exaucé qu'en nous montrant inflexibles sur tout ce que la sûreté de la Belgique réclame, et dont le pacte le plus saint, celui que nos concitoyens ont scellé de leur sang, nous impose le devoir.

Je vous le demande maintenant : qu'est la Belgique, sans la possession de la rive gauche de l'Escaut, du Limbourg, du Luxembourg? que devient le port d'Anvers, si, pour y aborder, le navigateur doit côtoyer pendant l'espace de dix-huit lieues, ces deux rives d'une terre hostile à notre commerce? Comment couvrir notre belle capitale sans la possession exclusive de Maestricht? et qui de nous pourrait consentir à rompre le pacte du malheur, le pacte du sang, pour dénationaliser, pour extraduire en masse plusieurs milliers de Belges afin de les abandonner à l'animadversion d'un maître irrité et implacable?

Messieurs, nous avons été trop souvent les témoins de l'extradition de quelques-unes des victimes des orages politiques qui, depuis plus de quarante ans, n'ont cessé d'agiter l'Europe. Qui de nous ne se rappelle encore le sentiment d'horreur et d'indignation qu'exhalaient nos cœurs profondément froissés, dans ces tristes circonstances? Il s'agissait alors d'étrangers auxquels nous n'étions unis que par le simple lien de la sympathie et de l'humanité; il s'agissait à chaque fois d'un ou de deux individus isolés, sans doute dignes de pitié puisqu'ils étaient dans le malheur, mais peut-être pas à l'abri de tout blâme, de tout reproche; et néanmoins un concert unanime de réprobation accueillit à chaque fois ces extraditions partielles. Nous flétrissions alors avec toute la vigueur de la conscience soulevée ces véritables sacrifices humains, et maudissions leurs auteurs.

Aujourd'hui, messieurs, on vous propose, au nom de l'indépendance nationale, de conniver à ces détestables abus de la force et de tremper dans ces infâmes trafics de nos semblables, en mutilant de nos propres mains notre territoire, et en livrant à la vindicte d'un ennemi ulcéré ceux qui l'habitent, et qui pendant la révolution ont combattu dans nos rangs, expulsé cet ennemi de leurs murs, prodigué leur sang pour nous affranchir d'une domination oppressive.

Vous n'accepterez pas, messieurs, ce mandat du sang; vous le répudierez, j'aime à le croire, avec indignation et mépris. Quant à moi, messieurs, je vous en dois l'aveu, si j'avais la faiblesse de donner mon assentiment à la dénationalisation de 80,000 de mes concitoyens répandus dans le Limbourg, pour les replacer sous le joug de Guillaume et de l'oligarchie hollandaise, dès cet instant, ma conscience bourrelée ne cesserait de faire retentir à mon oreille l'interpellation foudroyante qui si souvent nous a fait tressaillir : *Caïn, qu'as-tu fait de tes frères?...* (M. B., supp., 9 juill.)

M. DE MUELENAERE : Messieurs, après le discours éloquent et surtout plein de logique prononcé par l'honorable M. Lebeau, il me reste bien peu de chose à dire en faveur des préliminaires de paix proposés par la conférence. Je me contenterai de vous soumettre quelques courtes observations; je n'abuserai pas longtemps de votre attention. En vous soumettant les motifs principaux et déterminants de mon vote, je n'ai pas besoin de vous dire que je ne cède à aucune influence personnelle ni locale. J'ai mûrement examiné la question, et je l'ai fait dans le silence de toutes les passions. Avant d'aborder le fond de la question, je vous soumettrai une observation générale. J'ai vivement regretté que cette discussion n'ait pas été traitée avec ce calme et cette froide raison qui devraient présider à tous les actes d'une assemblée délibérante; j'ai vivement regretté surtout qu'après cinq jours de débats on ait parlé avec cette viru-

Digitized by Google

lence et en employant ces expressions acerbes, dictées par des intentions généreuses, qui peuvent seules les excuser.

Je sens bien que les préliminaires de paix ne doivent pas avoir complétement répondu à l'attente des membres de cette assemblée et de la nation. Moi-même, je l'avoue, j'avais espéré que le prince de Saxe-Cobourg, par sa position unique vis-à-vis de la conférence, aurait obtenu un résultat plus tranchant et surtout plus avantageux à la Belgique. Mais en politique surtout, il faut savoir faire la part des circonstances, et surtout il faut savoir s'y plier et attendre du temps ce qu'elle vous refuse dans le moment présent. Or, je n'hésite pas à le dire, nous sommes arrivés à la fin de notre révolution, et nous y sommes arrivés d'une manière digne du peuple belge. Si notre révolution eût éclaté un an plus tôt, tout le monde demeurera d'accord qu'elle aurait été noyée dans le sang; parce qu'elle a été faite dans les circonstances les plus favorables, faut-il se montrer exigeants jusqu'à l'injustice? Je sais que l'insurrection est le plus saint des devoirs pour un peuple opprimé, mais l'insurrection, pour être légitimée, doit être juste; si elle ne reste pas dans des bornes légitimes, si elle ne sait pas respecter les droits des autres peuples, si elle vise à la conquête, elle invoque alors le droit du plus fort, et ce droit aussi sera tourné contre elle. Je regrette donc de devoir l'avouer, parce que cet aveu pourrait nuire à nos prétentions, mais il me semble que les articles de la conférence sont plus favorables à la Belgique qu'à nos ennemis, et que s'ils présentent quelque chose d'injuste et d'hostile, c'est contre la Hollande.

Que disent en effet les articles 1 et 2 des propositions? que la Hollande reprendra ses limites de 1790, et que la Belgique se composera de tout ce qui formait en 1815 le royaume des Pays-Bas. Ce n'est donc pas la Belgique, c'est la Hollande qui aurait à se plaindre, car elle perd tout, elle ne conserve que ce qu'elle avait il y a quarante ans, et nous, nous recevons un accroissement de territoire grand ou petit, peu importe, mais nous en recevons un, et c'est une preuve non équivoque que la conférence n'est pas aussi hostile à la Belgique qu'on voudrait le faire croire.

Mais, dit-on, on aurait dû prendre un autre point de départ. Mais lequel? Vouliez-vous qu'on vous accordât la rive gauche de l'Escaut? Mais d'abord il faudrait prouver que ces territoires appartenaient à la Belgique, ou que quand la France les a abandonnés, elle a fait cet abandon en faveur de la Belgique; tant qu'on n'aura pas fait cette preuve, je dirai que la conférence a fait ce qu'elle devait faire. Je demande en effet si la conférence pouvait de prime abord faire autre chose sans s'exposer à l'accusation d'avoir violé en notre faveur tous les principes de justice et d'équité.

Quant à la question du Luxembourg, je n'examinerai pas maintenant s'il est réellement la propriété de la Belgique, et si elle le doit posséder sans indemnité; mais, dès le mois de novembre, je l'ai dit devant plusieurs honorables membres que j'aperçois dans cette assemblée, que nous devrions négocier avec la Hollande pour obtenir le Luxembourg moyennant une indemnité. Mes prévisions se sont réalisées et dès lors j'ai partagé l'opinion de la conférence. On craint que le prince n'abandonne les intérêts de la Belgique sur ce point; mais, messieurs, la possession du Luxembourg est pour le nouveau roi des Belges une question d'honneur et d'existence politique.

L'article 5 des propositions vous donne de justes motifs d'espérer que les négociations nous donneront tout ce que nous voulons. La conférence dit que, d'après les dispositions des articles 1 et 2, la Hollande et la Belgique posséderont des enclaves sur leurs territoires respectifs, et que ces enclaves pourront être l'objet d'échanges. Les questions d'enclaves se traiteront donc entre la Hollande et nous, et non entre nous et la conférence. La conférence abdique toute intervention dans nos affaires. Elle pose des bases, des principes généraux sur lesquels vous devrez traiter, et elle vous les soumet pour que vous les discutiez et pour qu'ensuite vous traitiez avec la Hollande. La conférence disparaît ici totalement, elle vous rend toute votre liberté; c'est ce que vous aviez toujours demandé. Mais, dit-on, le prince de Saxe-Cobourg se rendra trop facilement aux exigences de la famille des Nassau, il lui livrera la ville de Maestricht et le Limbourg. Mais, messieurs, a-t-on oublié qu'il n'est malheureusement que trop vrai que les rois ont eu de tous les temps le tort de verser des torrens de sang pour la possession de quelques misérables villages, et croyez-vous que le prince de Saxe-Cobourg, qui par ambition (et je dis ce mot à dessein, car son ambition est juste, légitime, et il doit en avoir, car sans cela il aurait refusé la couronne que vous lui avez déférée); croyez-vous, dis-je, que ce prince, en venant par ambition au milieu de vous, cessera tout d'un coup d'avoir des entrailles d'homme et un cœur de roi? Pensez-vous qu'il s'empressera de rendre à la Hollande des territoires qui veulent être belges? Pensez-vous qu'il repoussera des hommes généreux qui par leur courage ont contribué à l'affranchissement de son

Digitized by Google

royaume ? Non, messieurs, vous ne le pensez pas.

Mais le prince Léopold, dit-on, est l'homme de la Sainte-Alliance. L'homme de la Sainte-Alliance! C'est peut-être encore un mot magique sur les masses, mais c'est un mot vide de sens. Les révolutions de septembre et de juillet ont tué la Sainte-Alliance en créant deux royaumes électifs à quelques lieues de distance l'un de l'autre. L'alliance est morte avec la légitimité; la légitimité ! principe que les envoyés des rois absolus eux-mêmes conviennent être une erreur. Et vous croyez que ce prince, qu'on vous représente comme un prince sage et digne de vous gouverner, ce prince qui a un pied sur le trône d'Angleterre, abandonnerait la brillante et heureuse position qu'il occupe, pour venir prêter sa tête aux humiliations de la Hollande? Croyez-vous qu'il vienne au milieu de vous pour s'attirer non-seulement la haine de ses sujets, mais encore les reproches de la postérité? Loin de partager la crainte qu'on manifeste, je crains, moi, que nous, représentants de la nation, nous ne soyons obligés de réprimer son ardeur, et de lui dire un jour qu'il a assez fait pour l'indépendance de la Belgique et pour la dignité de sa couronne. Convenez donc que si, d'un côté, on a peut-être trop rehaussé les avantages que nous assurent les préliminaires, de l'autre on les a trop passés sous silence. Déjà en effet nous en retirons un bien incontestable, celui de la dette, par exemple, au partage de laquelle, quelque équitable qu'il fût d'ailleurs, la Hollande n'aurait jamais consenti. Selon moi, je l'avoue, l'article de la dette devrait suffire pour nous faire accepter les préliminaires, parce que la dette nous assure la solution de toutes les difficultés. Jetez en effet un coup d'œil sur la position de la Hollande. Déjà en 1795 la Hollande avait à supporter un budget qui s'élevait au delà de 51 millions de florins. Vous savez quelles sont les dettes contractées pendant l'union des deux peuples. Vous savez enfin quels sont les sacrifices qu'est obligée de faire la Hollande pour l'entretien de son armée. Lisez les discours des députés aux États-Généraux ; vous y verrez que tous leurs vœux tendent à l'allégement de la dette. C'est que la dette est devenue pour la Hollande une question d'existence, et il est impossible qu'avec la dette, les Nassau se soutiennent longtemps sur le trône de nos voisins. Croyez-vous que la Hollande, au milieu de tous ses embarras, tiendra autant qu'on veut le persuader à Maestricht et à Venloo, deux villes sans importance quoi qu'on en dise, aujourd'hui que la libre navigation des fleuves est un principe consacré par la politique européenne ? Non. Vous connaissez l'esprit des Hollandais, celui de leur roi; ils feront des difficultés, je n'en doute pas, pour la cession des territoires; mais ces difficultés n'auront pour but que de les vendre plus chèrement, et à prix d'argent vous les acheterez.

J'ai été profondément touché des plaintes des députés du Limbourg. Envoyé ici par une province qui n'a plus d'intérêt direct à la conservation de Venloo, je ne consentirai jamais à céder à nos ennemis le plus petit clocher où aurait flotté le drapeau brabançon. Je suis prêt à souscrire plutôt à tous les sacrifices ; mais je regrette qu'une question politique de cette importance ait été traitée sous le rapport exclusivement sentimental.

Un député d'Anvers (M. Claes) a émis dans la séance d'hier plusieurs assertions erronées; il a prétendu, entre autres choses, qu'en 1790 la Belgique n'avait point de commerce : mon honorable ami, M. Serruys, répondra à ces assertions, et il lui suffira pour les détruire d'invoquer ses souvenirs et de nous dire ce qu'il a vu. Le député d'Anvers ignore sans doute qu'en 1790 le port d'Ostende était un des plus riches de l'Europe, et que depuis la guerre d'Amérique surtout il avait acquis un degré de prospérité incomparable. Les craintes que lui inspire l'article 11, qui déclare que le port d'Anvers continuera d'être un port de commerce, ne me semblent nullement fondées. D'après cet article, la situation du port d'Anvers n'est pas changée, elle est ce qu'elle fut pendant quinze ans, et je n'ai pas entendu dire que, sous le règne de Guillaume, Anvers ait eu à se plaindre de sa position. Mais de ce qu'Anvers restera purement et simplement port de commerce, on en tire la conséquence que notre commerce sera sans protection, parce que nous ne pourrons avoir de marine militaire. Je pense que l'honorable membre se trompe, et qu'il ne connaît ni notre position sur la mer du Nord, ni la position de la ville de Bruges; il ne sait pas que derrière la ville d'Ostende il est on ne peut pas plus facile d'établir un chantier de marine militaire. Lors de la réunion de la Belgique avec la Hollande, nous avions deux chantiers de marine. L'un à Rotterdam, l'autre à Amsterdam. A Rotterdam la Meuse n'a pas plus de douze pieds de profondeur, et cependant on y construisait des vaisseaux de haut bord. Eh bien, des vaisseaux d'un tirant d'eau de dix-huit pieds sont entrés récemment dans le port d'Ostende, il a au moins vingt-deux pieds de profondeur, et si le gouvernement veut me seconder, bientôt au moyen d'une légère dépense, il en aura vingt-cinq.

Mais à Ostende, vos navires ne seront pas à l'abri d'un coup de main, dit-on. C'est une erreur

Digitized by Google

grossière. Il suffira d'armer les forts, et surtout le fort Napoléon, pour rendre toute entreprise infructueuse. Il est facile d'empêcher un débarquement sur la côte; il suffit pour cela d'avoir une garnison dans Ostende.

(Ici l'orateur cite un cas où les Anglais débarquèrent sur la côte, et où tous furent faits prisonniers, pendant les guerres de l'empereur; l'orateur explique aussi comment, avec douze pieds d'eau, on peut construire des vaisseaux de guerre. On les met sur les agrès d'abord, et on les amène en rade, où ils sont armés en guerre. L'orateur reprend ensuite son discours ainsi :)

On dit que le peuple veut la guerre. Messieurs, depuis dix mois on a singulièrement abusé des mots dans cette enceinte. On parle toujours au nom du peuple, et souvent les choses les plus contradictoires sont demandées en l'invoquant. Messieurs, j'ai l'honneur de me trouver à la tête d'une province de six cent mille âmes. Cette province, par sa population et par les impôts qu'elle paye, forme le cinquième de la Belgique. Eh bien, voulez-vous connaître l'opinion de la Flandre occidentale sur les articles de la conférence et sur la question de paix? Je vais vous la dire. Jouissant de toute la confiance de mes administrés, j'ai recueilli leurs voix, et voici l'opinion de la Flandre occidentale : On y regarde la guerre comme l'événement le plus fatal; et je vous affirme que le décret d'acceptation des articles y sera reçu avec bonheur et avec enthousiasme. Ce peuple laborieux veut la paix, pourvu qu'elle ne soit pas déshonorante, parce qu'il sait qu'elle seule peut rouvrir les sources trop longtemps desséchées de sa prospérité. Le peuple de la Flandre occidentale redoute la guerre, non par faiblesse, mais parce qu'il ne veut pas livrer l'indépendance de son pays et son sort aux incertitudes et aux hasards des combats.

Je terminerai, messieurs, en vous suppliant de ne pas oublier que le sort du pays est entre vos mains. Vous pouvez encore constituer la Belgique; vous pouvez, en retournant dans vos foyers, recueillir les bénédictions de vos commettants, si vous leur conservez une indépendance et une nationalité pour lesquelles ils forment des vœux ardents; mais les événements se pressent : ils marchent à pas de géant; il n'est plus donné à aucune puissance au monde de les arrêter, hâtons-nous de clore notre révolution. N'oublions pas que le fruit de toutes les révolutions a été perdu par l'exigence des assemblées délibérantes. Si vous ne saisissez pas aujourd'hui l'occasion de nous constituer, la révolution de 1830 aura le sort de celle de 1790; comme elle, elle périra par nos mains et aura pour terme l'ignominieuse restauration et le morcellement du pays. Non, devant Dieu et devant les hommes, je vous en adjure, ne dites pas non! Pour ma part, je ne veux pas assumer sur ma tête la responsabilité d'un vote négatif.

(M. B., 9 juill.)

M. DENEEFF : Messieurs, plusieurs honorables membres de cette auguste assemblée vous ont dit: La guerre est un fléau; c'est une des mille plaies qui de temps à autre affligent l'humanité; ces honorables collègues vous ont dépeint toutes les horreurs que ce fléau apporte avec lui: flots de sang versé, argent du peuple dépensé, châteaux dévastés, brûlés, ou renversés..... Quant à moi, messieurs, j'ai aussi horreur du sang; mais j'en fais l'aveu, le sort le plus inquiétant pour moi, c'est la perte de l'honneur, de la prospérité et de l'indépendance de mon pays; oui, messieurs, on vous a démontré que la guerre a souvent ses conséquences désastreuses; mais, je le demande, est-ce là un fait qui puisse influencer votre décision? Non, messieurs, mille fois non! la guerre est aux peuples comme un remède souverain est aux malades; il ne s'agit que de discuter l'opportunité de son emploi.

Il y a déjà bien des jours que la discussion sur la matière que nous traitons est engagée, et cette discussion a, j'en conviens, révélé de très-grands talents dans cette assemblée; mais pour être doués de grands talents, tous les orateurs sont-ils restés dans la question? Je voudrais le croire; mais, quand je me fais, moi, qui ne suis pas avocat, la simple demande : Y a-t-il nécessité absolue de céder à la conférence? je ne me rappelle rien dans nos longues discussions qui puisse m'éclairer à ce sujet. Les deux opinions qui nous partagent ont eu chacune d'habiles défenseurs, mais quel est celui qui nous a démontré qu'il y a pour nous nécessité de nous soumettre à la conférence, et nécessité telle, qu'elle nous mette en contradiction complète avec nos précédentes résolutions, qu'elle fasse du congrès une espèce de caméléon politique, qu'elle nous isole de la nation, et qu'elle nous oblige à trafiquer de deux villes et provinces? Où est donc l'invasion de la part des puissances? Il y a quelques mois qu'on nous en menaçait; aujourd'hui on n'en parle même plus. Sommes-nous menacés d'un ennemi formidable? Non, et quoi qu'en ait dit M. Nothomb, je parle par expérience: les Hollandais sont lâches aujourd'hui; ils fuiraient à la première réapparition de nos blouses. Où est donc l'urgente, l'absolue nécessité de mendier la paix à un ennemi qui a brûlé nos villes,

Digitized by Google

qui a commis mille excès, et qui aurait fait de cette enceinte même un monceau de cendres, si le courage d'une population voisine n'eût arrêté la foudre prête à tomber sur Bruxelles, et à l'écraser? Rappelez-vous ce qui s'est passé devant Louvain, les 3 et 23 septembre : les blouses des habitants de cette ville étaient déjà usées à cette époque, et jamais ils ne se sont vantés de l'avoir portée les premiers; ils la portent encore, en sont fiers, et ne voudraient pas l'échanger contre un habit chamarré d'or.

C'est cette population héroïque dont on rejeta hier l'expression d'opinions généralement manifestée, et qui, je me plais à le dire, n'a pas mérité qu'on la traitât de factieuse; je le répète, messieurs, sans la courageuse résistance de cette population, pendant les journées de septembre, vous ne siégeriez pas dans cette enceinte.

La paix est chère, messieurs, quand on l'achète au prix de l'honneur, sans y être contraint par une force à laquelle on ne pourrait résister. La Belgique se déshonorera-t-elle? Les habitants de Maestricht et de Venloo ne pourront-ils pas dire, tôt ou tard : « Ils nous ont vendus, et ce n'était pas même nécessaire. » Il y a de l'écho en Belgique quand on parle d'honneur et d'indépendance; il y a du mépris, de la haine en Belgique pour les lâches et les traîtres; messieurs, je vous en supplie, n'oublions pas que nous représentons la Belgique.

Et pour pallier le déshonneur qui est attaché à l'adoption des préliminaires, on est allé chercher bien loin de très-singuliers motifs : on a, par exemple, insinué que si nous nous soumettons à la Sainte-Alliance, nous faisons une action favorable à la cause polonaise, et l'on s'est étayé de propos tenus par des Polonais. A part tout ce qu'a d'absurde et de ridicule la proposition en elle-même, je me permettrai de demander à M. le ministre des affaires étrangères quel caractère ont ces Polonais dont il s'agit; s'ils sont accrédités auprès de M. le régent, et si leurs paroles peuvent être regardées comme l'expression vraie des sentiments du peuple le plus brave de l'Europe?

Je demanderai s'il est présumable qu'une nation qui n'a pas demandé à la Sainte-Alliance patente pour se déclarer indépendante, vienne aujourd'hui, victorieuse et grande, faire amende honorable de principes dont elle a payé la consécration au prix de son sang?

Voyez aussi, messieurs, où, dans les préliminaires-protocoles, nous conduit l'absurde : les puissants qui tiennent dans leurs mains les destinées des nations, nous accordent comme une grâce, ce qu'ils appellent la neutralité : telle qu'ils l'entendent, cette neutralité exclut toute idée d'armement. Ainsi, pour récompenser les braves défenseurs de la patrie, il ne nous reste qu'à les renvoyer chez eux!

Messieurs, ne vous semble-t-il pas voir un lion qui consent à se laisser limer les dents, et rogner les ongles.

Le désir d'en finir à tout prix avec la révolution, est un prisme qui change, aux yeux de plusieurs de nos honorables collègues, la couleur des préliminaires qu'on nous propose; mais quand on le voudrait, pourrait-on finir à tout prix? croit-on arrêter dans ses compléments un fait tel que notre révolution? croit-on que si nous cherchons à contrarier la marche de notre juste et glorieuse révolution, elle ne marchera pas sans nous et malgré nous? Croyez-en une vieille expérience : les révolutions se font, mais on ne les fait pas.

Une fois que l'humanité est en marche, elle ne s'arrête pas à un simple commandement de *halte*. (*On rit.*)

Voilà, messieurs, des faits qu'aucune éloquence ne pourra détruire, bien que l'éloquence ait parfois des effets merveilleux. N'avons-nous pas vu d'honorables membres dont la sensibilité s'est émue tour à tour en faveur et en défaveur des habitants de Venloo; n'avons-nous pas vu, dans cette enceinte, verser des larmes pour et contre nos frères. L'éloquence est comme le *Passant* chassé par le *Satyre* dans La Fontaine; elle souffle à la fois et le chaud et le froid. Convaincu que l'adoption des préliminaires tuerait notre dignité nationale, romprait la chaîne qui nous unit, morcellerait notre territoire et nous livrerait aux horreurs de l'anarchie et de la guerre civile, je voterai pour la question préalable, et je rejetterai les propositions qu'on veut nous imposer. (E., 9 juill.)

M. LE BARON OSY : Messieurs, en prenant la parole aujourd'hui, après avoir entendu tant d'orateurs, je croirais abuser de votre patience si je vous disais toutes les raisons qui me feront adopter les préliminaires de paix; quand on a écouté avec attention les discours admirables de MM. Lebeau, de Gerlache et de Muelenaere, il ne reste presque plus rien à dire, et ce serait une prétention bien mal fondée de ma part de vous entretenir longuement; mais je ne puis cependant manquer de vous faire remarquer les différences qu'il y a pour le commerce, entre les protocoles et les préliminaires de paix; car je trouve que jusques hier on n'en a presque pas parlé, et je ne puis partager presqu'en aucun point les opinions qu'un de mes honorables concitoyens vous émit à

Digitized by Google

la fin de la séance d'hier, et que je tâcherai de combattre.

L'article 3 du protocole du 20 janvier disait : « Il est entendu que les dispositions des arti- » cles 108-117 inclusivement de l'acte général » du congrès de Vienne, relativement à la libre » navigation des fleuves et rivières navigables, se- » ront appliquées aux rivières et aux fleuves qui » traversent le territoire hollandais et le territoire » belge (1). »

Avec cet article, je suis persuadé que vous n'auriez jamais obtenu la libre navigation du Rhin sans que la Hollande nous eût suscité pendant nombre d'années mille embarras; ce que M. Claes vous a dit hier ne pourrait s'appliquer que si nous eussions accepté les protocoles; je crains que l'honorable membre ne se soit formé une fausse idée de ce point important pour notre commerce d'Allemagne, sur l'impression que nous avons tous ressentie lors de la réception du protocole du 20 janvier; mais je crois qu'il n'a pas assez réfléchi au changement notable obtenu par l'article 7 des propositions qui vous sont soumises, article qui m'a beaucoup occupé pendant mon séjour à Londres, et sur lesquel j'ai fortement insisté : permettez-moi de vous faire remarquer la différence.

D'après l'article 7, il est positivement stipulé que la Belgique participera à la navigation du Rhin par *les eaux intérieures* entre ce fleuve et l'Escaut.

Pour aller d'Anvers au Rhin, nous devons passer par plusieurs bras de l'Escaut et de la Meuse; de manière que, d'après le protocole, vous n'auriez jamais obtenu la libre navigation du Rhin, parce qu'il est clairement expliqué que nous ne pouvions profiter que des fleuves et rivières qui traversent le territoire hollandais et le territoire belge; tandis que maintenant nous avons obtenu de passer par les eaux intérieures qui lient le Rhin à l'Escaut, et il est impossible d'après cela qu'on nous suscite les mêmes embarras que ceux dont la confédération germanique a eu à souffrir depuis quinze ans, et dont on s'est plaint à si juste titre, mais qui n'auraient pas eu lieu si, au congrès de Vienne, on avait stipulé, comme je l'ai si positivement demandé, la navigation par les eaux intérieures.

La Hollande ne pourra plus nous forcer, pour aller au Rhin, de prendre la mer et de rentrer par la Meuse; ce serait éluder la libre navigation du Rhin, car les navires qui vont à Cologne ne peuvent pas prendre la mer, et ainsi on ne pourra pas nous indiquer, comme on l'a fait pour les Allemands, des bras de rivières non navigables, car maintenant on stipule pour nous *les eaux intérieures* entre le Rhin et l'Escaut.

D'après ce peu de mots, je suis persuadé que, comme moi, vous serez parfaitement rassurés sur ce point; je n'ai plus aucune inquiétude, et je pense qu'aussitôt que nous aurons un gouvernement reconnu par toutes les puissances et qui pourra négocier directement avec la Hollande, cet objet si important sera promptement réglé.

Vous avez pour garant de l'exécution franche de cet article les cinq puissances, mais vous en avez un autre dans vous-même, car vous direz à la Hollande, en loyal Belge, quand on vous demandera l'exécution de l'article 12 pour la dette : Je suis prêt à vous payer approximativement ma part dans la dette et à régler cet objet; mais laissons marcher de front nos autres points à régler, entre autres la libre navigation pour le Rhin, l'usage des canaux, et l'échange des enclaves, car on ne peut pas prétendre de nous de régler l'un sans l'autre.

L'intérêt donc de la Hollande est de finir au plus tôt les objets sur lesquels nous devons négocier aussitôt que les préliminaires de paix seront signés. Lisez les discours prononcés il y a peu de jours aux États-Généraux : les députés hollandais désirent comme nous de terminer nos différends.

Dans les protocoles précédents, on ne vous avait jamais accordé l'usage des canaux de *Willemsvaart* et Terneuze; c'est encore un point sur lequel j'ai fortement insisté, et dont le principe est arrêté; et d'après les considérants pour la dette, les arrangements s'ensuivront promptement.

L'honorable M. Claes vous a dit qu'il ne suffirait pas de faire des canaux et des chemins de fer jusqu'à nos limites, mais qu'ils devraient être joints au Rhin, et que pour y arriver, ce sera l'affaire de nos voisins. Mais les habitants des provinces rhénanes et ceux d'outre-Rhin sont les plus intéressés à avoir avec nous des communications accélérées et économiques, et soyez sûrs qu'ils nous aideront à prolonger ces communications; il y a deux ans que les États provinciaux d'Anvers ont parlé de faire un canal pour unir l'Escaut à la Meuse, et depuis lors nous avons reçu de nos voisins les plus grandes assurances qu'ils continueront nos travaux jusqu'au Rhin; nous n'éprouvons pas chez eux les obstacles et les entraves que les Hollandais nous ont suscités, et dont je trouve les preuves les plus grandes dans le discours de M. Opden Hoof, du 23 juin.

J'ai aussi demandé qu'on prévoie les inonda-

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 155.

Digitized by Google

tions qui pourraient avoir lieu, attendu que nous ne sommes pas maîtres des écluses pour l'écoulement des eaux des Flandres. Vous voyez que nous l'avons obtenu, quoique les protocoles n'en aient pas parlé; cela doit rassurer les propriétaires des Flandres, et c'est un grand soulagement dans les regrets que nous avons tous de ne pas voir la rive gauche de l'Escaut réunie à la Belgique; quand on consent à prendre pour base de séparation les limites de la Hollande en 1790, il me paraît bien démontré que nous n'avons pas de droit sur ce territoire; mais je me flatte et je ne perds pas tout espoir que plus tard nous pourrons l'obtenir par des arrangements avec la Hollande; car pour elle, maintenant que l'Escaut sera libre, sous la garantie de toutes les puissances, cet objet sera plus onéreux qu'avantageux, tandis que pour nous ce sera avantageux; mais ce n'est pas une raison de réclamer maintenant ce qui ne nous appartient ni en droit ni en fait, et de repousser le traité de paix. Et remarquez bien, messieurs, que si même vous aviez pu obtenir par l'acte de séparation la totalité des provinces méridionales, vous n'auriez pas encore eu la rive gauche de l'Escaut, qui faisait partie de la province de Zélande.

Avant de passer à un autre point, je sais que nous avons besoin de faire des arrangements pour notre station de pilotage, et un règlement pour assurer la libre navigation de l'Escaut; j'avais demandé d'avoir Terneuze pour notre station, mais la conférence paraît ne pas avoir pu entrer dans ces détails, et je ne désespère pas que nous puissions nous entendre sur ces points avec la Hollande.

Mon honorable collègue M. Claes vous a dit que puisque nous n'avions pas la rive gauche de l'Escaut, il prévoyait que nous n'aurions jamais la libre navigation de ce beau fleuve, que nous retomberions sous peu, pour cet objet, dans l'ancien traité des *Barrières*, et que l'on nous ferait payer à l'entrée dans l'Escaut tous les droits qu'on trouverait convenables : mais à cela je lui répondrai, que dès la réunion du congrès, au mois de novembre, nous avons demandé la libre navigation de l'Escaut, que nous l'avons obtenue depuis le 20 janvier, et que, malgré l'état de guerre, les navires qui ont remonté l'Escaut n'ont été ni visités ni obligés de payer la moindre chose; c'est ainsi que la Hollande devra toujours entendre la libre navigation; ce qui s'est passé depuis six mois me rassure entièrement.

M. Claes regrette encore l'article 11, qui dit qu'*Anvers ne sera qu'un port de commerce*, et il s'y oppose, parce qu'il ne saura pas où faire construire nos frégates ni nos vaisseaux de ligne, qui ne pourront pas entrer dans nos beaux bassins. Pour moi, je suis charmé que nous n'ayons pas besoin de marine; ne possédant pas de colonies, nous n'avons pas besoin de flottes, qui seraient une dépense tout à fait inutile; le ministère de la marine n'aura à s'occuper que de faire construire quelques canonnières pour empêcher la fraude et entretenir nos relations avec l'Amérique et la Méditerranée, et la grande économie que vous aurez de ce chef pourra être appliquée à d'autres objets utiles pour le commerce. Je ne crains pas que notre pavillon soit attaqué : comme nous serons reconnus neutres par toutes les puissances, si jamais il était insulté par la Hollande, ce serait une agression, et vous pourriez, par terre, prendre contre elle les représailles nécessaires.

Je suis également un de ceux qui regrettent que nous n'ayons plus sur l'ancien pied le commerce de l'île de Java, qui faisait un si grand objet de prospérité pour notre commerce, notre navigation et notre industrie. Vous savez, messieurs, et je vous l'ai dit franchement et dans toutes les occasions, mais avec toute la réserve possible, que je regrettais que nous n'eussions pas depuis la révolution formé une combinaison qui aurait laissé exister la réunion à la Hollande, sous une administration tout à fait séparée; mais comme ma voix et mes désirs n'ont pas pu prévaloir, je dois prendre la situation du pays telle qu'elle est maintenant; dès que j'ai vu que l'ancienne réunion ne pouvait plus avoir lieu, j'ai franchement et sans aucun détour donné ma voix à notre futur souverain; mais pour le voir régner sur nous, je dois contribuer de tous mes moyens, et en subissant toutes les conséquences, tâcher, par de nouvelles voies, de rendre la prospérité au pays; et sans me flatter qu'elle sera de suite aussi grande qu'avant notre révolution, je vous avoue que je suis loin de désespérer qu'avec les vues éclairées de notre souverain, et en tâchant de le seconder de tous nos efforts, nous revoyions encore la Belgique prospère et heureuse.

Les propositions du 27 janvier nous faisaient conserver les avantages du commerce des Indes sur le même pied, avec les mêmes droits et les mêmes avantages que la Hollande, mais en nous chargeant de 16/31 de la dette; tandis que maintenant, d'après les préliminaires de paix, le mode de liquider diffère si essentiellement, qu'il n'y a pas à balancer; comme nous serons toujours reçus aux Indes au moins sur le même pied que la nation amie la plus favorisée, je ne désespère pas que par notre activité, intelligence et économie,

Digitized by Google

nous pourrons lutter avec les Anglais, pourvu que, par la suite, nous accordions pour nos objets de manufactures une prime d'exportation réglée sur des bases équitables, et qui encourage l'industrie pour qu'elle fasse des efforts d'amélioration, et ne reste jamais stationnaire.

L'économie de la dette se montera au moins à six millions par an; une partie pourrait servir aux primes d'exportation et à favoriser nos armements de long cours, et au lieu de devoir exporter annuellement cette somme en Hollande, comme presque tous les créanciers de la dette hollandaise se trouvent dans ce pays, ce numéraire restera chez nous; on l'emploiera pour occuper les nombreux ouvriers de nos industriels et pour faciliter nos armateurs à reprendre leurs expéditions aux Indes. Aussitôt que nous serons constitués, je ne doute pas que l'on ne puisse soumettre à la législature quelques bonnes idées pour cet objet important; le grand espoir que j'ai, après mûre réflexion, de voir réussir ce plan, donnera, je pense, à nos commerçants, une grande tranquillité et de la confiance dans l'avenir.

Déjà, pour plusieurs objets de laine et de coton, nous pourrions lutter sans désavantage avec nos rivaux en industrie; et comme les bénéfices ne seront plus obtenus aussi facilement, que l'industrie sera favorisée sans partialité, de manière que chacun sera traité sur le même pied, parce qu'on ne donnera plus des fonds à des établissements qui ne le méritaient pas ou qui en faisaient mauvais usage, je m'attends à ce que nos industriels feront de nouveaux efforts pour rivaliser avec les Anglais, et comme la main-d'œuvre chez nous est à beaucoup meilleur compte qu'en Angleterre, et que nous sommes presque aussi avancés en mécaniques que les Anglais, je ne doute pas qu'avant peu d'années, avec un arrangement bien entendu et bien réparti, nous pourrons exporter à aussi bon compte que les Anglais, et alors les Hollandais viendront de préférence acheter chez nous les objets manufacturés dont ils auront besoin pour leurs colonies.

Sur ce point important, j'ai déjà eu l'avantage de m'entretenir avec le prince Léopold, et je puis vous assurer qu'il a d'excellentes vues; cela doit rassurer nos armateurs et nos industriels, et j'espère qu'aussitôt que nous aurons la paix et un gouvernement reconnu, ils pourront recommencer à travailler et donner de l'ouvrage à notre classe laborieuse, qui a souffert avec une résignation admirable depuis dix mois, ce qui fait son plus grand éloge.

Il me reste à vous dire quelques mots sur les enclaves et l'évacuation présumée de Venloo, mais qui ne paraît nullement décidée.

D'après les articles 1 et 2, il est évident qu'on ne pourra pas nous contester la réclamation des enclaves en Hollande, et qu'on devra reconnaître nos droits sur Maestricht, et ceci balancera une grande partie des enclaves que la Hollande aura chez nous, et je pense que nous aurons tout au plus à perdre la langue de terre au-dessous de Venloo jusqu'à Mook, et avec le décret d'indemnité, qui, j'espère bien, sera adopté, je crois que nous donnerons toute facilité à ceux qui voudront rester Belges de faire de nouveaux établissements.

J'espère que nous pourrons conserver Venloo, mais je n'ai pas de craintes pour Maestricht, ainsi je ne parlerai que de Venloo. J'ai été profondément ému de ce que plusieurs orateurs nous ont dit de cette ville héroïque et qui mérite à de si justes titres de rester belge, mais ce ne sera, d'après mon opinion, que le seul objet important qui peut donner des craintes. Je vous demande, messieurs, si c'est une raison fondée pour rejeter les propositions de paix, et de recourir de suite aux armes, ce qui en serait la conséquence!

Je conçois que, d'après le plan de campagne de mon honorable concitoyen qui a parlé hier, la ville d'Anvers n'aurait pas beaucoup à souffrir si la guerre était déclarée. Mais je regrette de devoir lui dire que je ne crois pas que les Hollandais feront la guerre comme il l'entend, car il ne suffit pas de ne pas attaquer la citadelle et de nous battre aux frontières; pour moi, je crains que, tandis que nos bataillons seront dans le Brabant, les Hollandais, qui par leur citadelle et leur flotte sont dans le cœur de notre pays, tâcheront, par des sorties et en portant une grande force par l'Escaut, à faire des diversions et à nous empêcher de cette manière d'aller beaucoup au delà de nos frontières, et ces sorties amèneront peut-être, dans la malheureuse ville d'Anvers, ainsi que dans tous les environs, des combats très-sanglants; la crainte d'un bombardement subsistera toujours, et il faudra bien finir par déloger les Hollandais de cette formidable citadelle.

Ainsi, aux dépens d'Anvers, la guerre pourra peut-être nous conserver une ville de 6,000 habitants, ville qui a signé l'Union d'Utrecht en 1579, qui a toujours été hollandaise, car ce n'est que depuis 1795 qu'elle a seulement eu les mêmes souverains que nous; tandis qu'Anvers, ville si florissante, qui fait le pivot de notre prospérité et qui est l'objet d'envie de toutes les puissances, surtout de la Hollande, qui ne serait pas fâchée

Digitized by Google

de la voir ruinée de fond en comble, a toujours été belge, et doit, à plus forte raison, avoir tous les titres à notre sollicitude particulière; vraiment je ne conçois pas que ceux qui ont tant parlé de Venloo aient si peu pensé au sort malheureux qui attendrait Anvers en cas de guerre; cependant cette ville est habitée par 70,000 Belges, qui ont toujours été Belges. Depuis dix mois elle a vu s'éloigner de ses murs plus de 15,000 citoyens, qui ne soupirent qu'après l'arrivée du souverain et l'acceptation des dix-huit articles pour rentrer dans leurs foyers, qu'ils ne reverraient peut-être plus jamais si vous les rejetiez et si vous déclariez la guerre, que je vois à regret réclamée avec autant d'instance par plusieurs membres de cette assemblée.

Balancez donc le malheur certain d'une grande ville belge avec un abandon très-incertain d'une ville qui n'est belge que par le courage qu'elle a montré et en s'associant à votre révolution. Réfléchissez et prononcez.

D'après toutes ces considérations, je crois rendre un grand service au pays en votant pour l'acceptation pure et simple des dix-huit articles, et je me flatte qu'après leur adoption, la majorité et la minorité s'entendront comme de francs et loyaux députés, pour faire renaître dans tout le pays ce calme dont nous avons tous si grand besoin après ce long orage. Je suis persuadé que notre futur souverain nous fera promptement oublier les maux que nous avons soufferts, et que notre belle patrie reverra sous peu des jours heureux et tranquilles. (M. B., 9 juill.)

M. MEEUS: Reconnaissant mes faibles moyens dans l'art oratoire, il ne faut rien moins aujourd'hui que le cri de ma conscience pour vaincre ma répugnance à prendre la parole.

Deux motifs puissants me feront voter pour la question préalable.

Le premier motif est puisé dans le principe même de l'existence de la société que vous représentez. Non, ce n'est point au cri des traités de 1790 qu'une partie de la société qui existait avant notre révolution s'est séparée de l'autre.

Les mêmes statuts, vous le savez, nous réunissaient avec les Hollandais en une seule et même société. Bientôt une partie de cette société reconnut que ces statuts sacrifiaient trois millions et demi d'habitants à l'égoïsme de deux millions. C'est là, messieurs, la cause unique de notre séparation.

Mais quelles seront les limites de la nouvelle société? Eh! messieurs, celles mêmes tracées par la séparation. Ici, permettez-moi de le dire franchement: si le Brabant septentrional et la Zélande elle-même s'étaient joints à nous, ils seraient de droit membres de cette société, et aucune puissance de la terre n'aurait le droit d'invoquer ni pour ni contre nous les traités. Elle ne pourrait se mêler de nos affaires que pour terminer par une voie de conciliation les différends que laisse naturellement après elle une rupture violente.

Aujourd'hui cependant, que fait-on? on intervient; on veut stipuler pour soi! Vous devez être neutre, vous dit-on; et ombrageuses de la valeur belge, les puissances semblent par leurs précautions nous prédire que nous devons être un jour un plus grand peuple.

Mais je nie que les puissances puissent intervenir dans nos affaires tant que nous ne manquons pas aux droits des gens, aux droits des nations. Et ici, messieurs, permettez-moi d'examiner brièvement notre conduite sous ce dernier rapport.

Comme pour prouver que la modération est compagne de la véritable valeur, vous l'avez poussée jusqu'à la condescendance. Vous deviez constituer l'État; il fallait choisir entre la république et la monarchie; vos voisins craignent la république, vous choisissez l'état monarchique.

Il s'agit d'élire un roi; un jeune prince se présente, fils d'un grand homme, dont l'histoire a enregistré la valeur; la France s'en inquiète, que faites-vous? C'est parmi les enfans de France que vous choisissez votre roi.

Mais déjà l'ombrageuse Angleterre, à tort ou à raison, croit voir la Belgique à la France. On vous refuse le duc de Nemours. Que faites-vous alors? Alors, messieurs, je le dis ici franchement, vous avez poussé la modération jusqu'à la dernière complaisance.

L'Angleterre désire un autre gage de notre nationalité. Il faut lui prouver que nous voulons être Belges, rien que Belges et jamais Français; elle le désire. Eh bien, vous allez décréter un Belge au sein même de l'Angleterre; vous élisez le duc de Saxe-Cobourg.

Et ici, permettez-moi de le dire, c'est ce choix qui sauvera la Belgique; qu'on me dise, après cela, quand et où nous avons manqué aux droits des gens, aux droits des nations?

Dès lors, messieurs, quelle puissance oserait, sans violer les principes d'éternelle justice, nous imposer des conditions? Non, messieurs, tranquillisez-vous, le jour a lui où la force brutale ne fait point toujours fléchir la justice. Voyez au Nord ces quatre millions de braves qui font trembler le colosse du Nord, ce colosse qui naguère menaçait le monde entier.

Je me résume, et je ne crains pas de le déclarer,

Digitized by Google

c'est avec les Hollandais seuls que nous devons traiter. Nos limites sont celles de notre séparation; offrons-leur sur cette base d'une main l'olivier, de l'autre l'épée.

Le second motif qui me fera voter pour la question préalable, c'est que je reconnais que je n'ai point reçu mon mandat, non-seulement de ne point aliéner, mais pas même de compromettre un seul de mes mandants. M. Lebeau, dont j'envie ici une partie de l'éloquence pour faire passer en vous l'émotion de mon âme, a dit, en s'adressant aux députés du Limbourg, et principalement à l'éloquent M. Jaminé et au consciencieux M. de Brouckere : « Eh quoi, messieurs, vous vous retirerez de cette assemblée? Mais oubliez-vous que vous n'êtes point les représentants de la ville de Venloo? vous êtes représentants de toute la Belgique. »

Oui, messieurs, ces principes sont vrais, j'y ai reconnu les miens. Oui, je représente ici le premier comme le dernier des Belges; mais de là, messieurs, ce principe aussi vrai, que nous tenons tous notre mandat du premier comme du dernier des Belges. Une province vous a choisis, la nation vous a nommés. Et s'il est vrai, messieurs, que vous tenez votre mandat de chaque Belge, de chaque membre de la société que vous représentez, croyez-vous qu'un seul vous ait donné le droit de le sacrifier à l'égoïsme? Croyez-vous, messieurs, et ici j'en appelle à votre conscience, à cette conscience qui dans les questions qui nous agitent, doit parler plus haut que les prestiges de l'éloquence; dites-le, à la face de la nation, avez-vous reçu le mandat de disposer de vos concitoyens?

Je passe aux dix-huit articles présentés : je n'y vois que des conditions déshonorantes. On nous fait déclarer que le Luxembourg n'est pas belge; toutes les conditions sont implicites, rien de clair, quoi qu'on en dise, par rapport à la dette; mais ici la prudence m'oblige à me taire. Vous aurez, dit-on, le Luxembourg. A quoi bon alors la déclaration qu'on vous demande qu'il ne nous appartient point? Ah! si comme vous l'a dit le judicieux M. Beyts, en traduisant Virgile, « Je crains les puissants de la terre, même lorsqu'ils me font des présents », craignez-les surtout, lorsqu'ils ne cachent pas même leurs piéges sous des fleurs.

L'article 6 veut que vous évacuiez Venloo, et le pays de la généralité; mais il est vrai, je me le rappelle, l'éloquent ministre des affaires extérieures vous a dit :

« Eh! messieurs, croyez-vous que les Hollandais profiteront de cette condition? ils devraient à leur tour nous recevoir dans le cœur de leur pays! Croyez-vous que le roi Guillaume laisse entrer dans le sein de son pays des Belges qui porteraient avec eux leurs principes révolutionnaires? »

Vous êtes éloquent, M. Lebeau, mais ici, contre votre habitude, vous n'êtes point logique. Quel motif avez-vous de croire que d'autres ne feront pas en petit ce que vous craignez d'admettre en grand? Quelle certitude en avez-vous, lorsque vous ne craignez pas d'admettre au sein même de votre pays les ennemis de votre révolution? Lorsque vous ne craignez point d'évacuer Venloo, et des communes qui, pour la plupart, se trouveront protégées par la citadelle de Maestricht, vous irez croire bénévolement que le roi Guillaume sera défiant au point de ne vouloir admettre au milieu de quelques points isolés, des troupes, des employés, que vous ne pourrez défendre au premier signal de guerre!

Mais non, je me trompe, un rayon de lumière vient éclairer mon esprit; M. Lebeau aura raison. Mais serait-il réservé à ces temps modernes de voir qu'un roi, comprenant mieux que nous les sentiments d'honneur, ne veuille point livrer ses sujets, même pour un moment, à des étrangers, tandis que nous, nous consentirions à livrer nos frères à la vengeance de leurs ennemis!

Ah! braves habitants de Venloo et de tous les pays que nous allons peut-être sacrifier; oui, je sens en ce moment que je tiens aussi bien mon mandat de vous que des braves habitants de Bruxelles; comme au jour du danger, il semble qu'on n'ait d'affection que pour l'enfant, que pour l'ami qu'on craint de voir périr; je sens en ce moment mieux qu'à aucune autre époque de ma vie ce que peut un vrai patriotisme; il me semble n'avoir d'affection que pour vous, vous seuls remplissez mon cœur en cet instant.

Ah! messieurs, craignez toujours le sarcasme terrible dont vous a parlé l'honorable M. Jaminé! craignez plus, craignez que l'histoire ne dise à vos descendants : Le jour où le nom belge, que nos ancêtres avaient transmis pur et honorable, a été... Mais je m'arrête, ce mot est trop dur à prononcer pour un cœur qui sent vivement.

Pardonnez, messieurs, si je n'ai pu vous cacher l'émotion de mon âme; je sentais trop fortement pour me taire; mais comprenant toute l'étendue de mon mandat, je vous demande encore un moment d'attention; que dis-je? je demande celle de la nation entière.

Quelle que soit la décision que vous preniez, lors même qu'elle amènerait les plus grands fléaux, souvenons-nous que nous ne devons jamais désespérer du salut de la patrie, que l'union seule peut

Digitized by Google

nous sauver ; rappelons-nous la devise de nos armes : *Union et force!* Pour ma part, messieurs, j'en fais ici le serment solennel, ami de l'ordre, ami de la paix, véritable amant de ma patrie, vous me retrouverez le premier le lendemain sur ces bancs, soumis à vos décrets. (C., 9 juill.)

M. VAN DE WEYER : Messieurs, il est bien difficile après une aussi longue discussion de captiver encore votre attention, et de vous dire quelque chose de nouveau, lorsque tous les arguments semblent avoir été épuisés de part et d'autre. Cependant la nature des propositions, les conséquences que leur adoption ou leur rejet peuvent avoir pour notre pays, enfin l'amendement que j'avais proposé à leur adoption, tout me fait un devoir de vous présenter quelques observations à l'appui de mon vote, et au lieu de parler *sur* les préliminaires, comme je l'avais demandé, je parlerai pour l'adoption pure et simple des propositions. (*Sensation.*)

Messieurs, une grave erreur a jusqu'ici dominé la discussion. Les orateurs qui ont parlé contre les préliminaires ont toujours raisonné comme si la conférence avait irrévocablement tracé les limites de la Belgique. Si telle était la prétention de la conférence, je n'hésite pas à le dire, j'aurais voté contre l'adoption; mais dans quelle position la conférence s'est-elle placée vis-à-vis de nous et de la Hollande? Dès le commencement de la révolution, nous avons toujours demandé qu'elle nous laissât traiter avec la Hollande et que les débats n'eussent lieu qu'entre nous : c'est ce qu'elle a fait en nous présentant des bases sur lesquelles nous aurions à délibérer. Il n'y a rien de définitif dans ces bases. Ce sont des points de départ, ce sont des jalons pour les négociations, pendant la durée desquelles nous ne céderons probablement rien à la Hollande. Nous aurons à traiter avec elle sur l'ensemble des conditions de notre séparation. Ainsi se réalisera, par le fait même, le système de quelques honorables membres qui, accusés de n'en pas avoir, déclaraient qu'ils conserveraient le *statu quo*, et prendraient pour point de départ la lettre de M. Lebeau au ministre des affaires étrangères du roi de Hollande, lettre par laquelle on proposait des négociations directes entre les parties. Eh bien, que faisons-nous autre chose aujourd'hui? Le *statu quo*, tout à notre avantage soit sous le rapport du territoire, soit sous celui de la dette, nous le conservons; les négociations directes, nous les entamons; avec cette immense différence qu'en acceptant les préliminaires, nous traitons en nation constituée, en nation reconnue, et non en citoyens d'un pays rejeté du sein des grandes familles européennes, livré aux invasions du tiers et du quart, et à une foule d'intrigants du dedans et du dehors qui considèrent la Belgique comme une terre qu'ils peuvent exploiter en toute sécurité.

Ce sont ces premières considérations qui, après un mûr examen, m'ont fait considérer ma proposition comme inutile d'abord, en ce que la conférence pourrait répondre que nous lui demandons une solution définitive sur les questions à régler entre la Hollande et nous; et peut-être comme dangereuse, si la conférence considérait cette proposition comme une condition *sine quâ non*.

Je ne m'appesantirai point sur le caractère des préliminaires qui sont soumis à votre approbation. L'honorable M. Van Meenen a fait ressortir avec son talent habituel les nombreuses différences de détail, et la différence, bien plus essentielle, du principe entre ces propositions et les premiers protocoles. Mais il est une observation qui n'a pas encore été faite, et qui me paraît cependant fort importante. Depuis huit mois que le congrès siége dans cette enceinte, il a été appelé à discuter les plus hautes questions de politique sociale : il a proclamé l'indépendance de la Belgique, arrêté la forme monarchique de son gouvernement, exclu à perpétuité de tout pouvoir une dynastie liée par des nœuds de famille aux plus puissants souverains de l'Europe; procédé à l'élection populaire de deux rois, grand et beau spectacle, unique peut-être dans l'histoire, et qui portera ses fruits. Mais jusqu'à présent, ces actes n'avaient de force que celle que nous leur avons nous-mêmes donnée; ils n'étaient sanctionnés par aucune reconnaissance du dehors. Vous pouvez aujourd'hui d'un seul mot donner à votre œuvre une stabilité durable; vous pouvez clore, et clore avec honneur, la révolution belge, car les grandes puissances en reconnaissent la légitimité; elles font plus : elles consacrent le principe de l'insurrection; et des rois *légitimes*, qui font profession de ne tenir leur pouvoir que de Dieu et non du peuple, sanctionnent, par leurs derniers actes, l'exclusion de la famille d'Orange-Nassau! Calculez, messieurs, et mettez dans la balance, d'un côté les dangers d'un rejet, et de l'autre les avantages d'une acceptation par laquelle vous ne renoncez définitivement à aucun de vos droits, et qui vous donne la facilité, au moyen d'un échange de territoire en dehors de la constitution, de conserver l'intégrité de celui dont notre loi fondamentale a fixé les limites. C'est là une considération que les habitants, et les députés du Limbourg surtout, ne devraient jamais perdre de vue. En effet, la province de Limbourg

Digitized by Google

n'est pas compromise par l'acceptation des préliminaires. Les députés de cette province ont cependant déclaré qu'ils se retireraient si leurs voix n'étaient pas entendues par le congrès. J'espère que, mieux éclairés, ils renonceront à cette résolution, qui serait fatale à la Belgique. Qu'en résulterait-il en effet? Un préjugé contre les prétentions de la Belgique à la possession de leur province. La Hollande vous dirait, quand le moment serait venu de traiter : Vous soutenez que le Limbourg vous appartient. Cela est si peu vrai, que les députés du Limbourg eux-mêmes ont reconnu le contraire, puisqu'ils se sont retirés à l'instant où les préliminaires ont été acceptés. J'espère que cette considération sera toute-puissante sur leur esprit et les décidera à rester parmi nous. Ils doivent y rester jusqu'au dernier moment, et prouver à la Hollande, par leur présence, qu'aucun doute ne s'élève sur la bonté de nos droits; que nous ne voulons pas céder et que nous ne céderons jamais la moindre parcelle de notre territoire; qu'ils se rappellent le parti que nous avons tiré nous-mêmes pour le Luxembourg, du renvoi de M. Pescatore (1). Du reste, je me félicite d'avoir entendu les paroles éloquentes sorties de la bouche de ces honorables députés. Leur langage généreux et touchant prouvera au prince combien nous tenons au Limbourg, et combien il a été chaleureusement défendu.

Parmi les conditions de ces préliminaires de paix, il en est une qui a soulevé quelques âmes ardentes et généreuses : je veux parler de la neutralité perpétuelle, garantie à la Belgique par les cinq puissances. On y voit l'arrêt de mort de la Belgique; on la représente comme condamnée à subir toutes les humiliations, toutes les injures, sans en pouvoir tirer vengeance. Et à cette occasion, l'armée elle-même a été menacée dans son existence; on a parlé de son licenciement, de sa dissolution, de l'inutilité des cadres d'officiers. Si ces allégations étaient sorties de bouches moins pures, si au lieu d'être proférées dans l'enceinte de la représentation nationale, elles n'eussent été mises en avant que par la presse périodique, j'y aurais vu un nouveau moyen de répandre l'inquiétude dans la nation. Il importe donc, dans les circonstances actuelles, que, du haut de cette tribune, il descende quelques paroles pour rassurer l'armée, et lui donner la certitude que la neutralité, bien loin de rendre son existence inutile, la rend plus nécessaire que jamais. Il faut une armée pour défendre notre neutralité; il en faut une pour nous défendre de toute agression; il en faut une surtout lorsque l'on négocie. Mais cette neutralité, ses conditions, ses avantages, ont-ils été examinés sous leurs véritables points de vue? Je ne le pense pas. La Belgique, quoique neutre, n'a-t-elle pas, en vertu même des propositions, le droit, droit imprescriptible et sacré, de repousser toute agression étrangère? Mais, dit-on, qu'entend-on par ce mot d'*agression?* Je ne conçois point qu'il y ait de l'ambiguïté dans ce mot. Une agression est tout acte qui porterait atteinte, ou un empêchement quelconque à l'exercice des droits de la nation belge, comme nation. En restreindre l'acception à une attaque soudaine, ou à une invasion de notre territoire, serait bouleverser toutes les notions du droit des gens. Insulte-t-on notre pavillon? Acte d'agression. S'oppose-t-on à la libre navigation de nos fleuves? Acte d'agression, etc., etc.

Mais il est un autre point de vue, bien plus important encore, sous lequel cette neutralité peut et doit être envisagée.

Les cinq puissances, en garantissant la neutralité de la Belgique, déclarent bien positivement qu'elles n'entendent s'immiscer en rien dans notre régime intérieur. Eh bien, messieurs, je suppose que quelques-unes de ces puissances contractent entre elles un traité d'alliance offensive et défensive, pour arrêter ce qu'elles sont convenues d'appeler l'élan des idées révolutionnaires, le progrès des institutions libérales et *démagogiques;* qu'en résultera-t-il pour la Belgique? C'est qu'elle se déclarera menacée dans son régime intérieur; et, en conséquence, elle s'alliera, de son côté, avec d'autres puissances, pour défendre en commun leurs institutions communes. Elle fera une guerre de principes. Aucune puissance, en vertu même des préliminaires, ne peut lui contester ce droit. Elle renonce seulement (et c'est là la reconnaissance d'un principe que toutes les nations s'imposent), elle renonce, dis-je, à toute guerre de conquête. Voilà ce que je trouve dans les préliminaires qui nous sont proposés. Je laisse à d'autres le soin d'examiner les avantages qu'il y aurait pour notre commerce et notre industrie à con-

(1) M. Van de Weyer fait allusion au fait suivant. On sait que la deuxième chambre des États-Généraux se composait, de 1815 à 1830, de 55 députés des provinces septentrionales et de 55 députés des provinces méridionales y compris le grand-duché de Luxembourg. A la suite de la révolution de septembre 1830, les députés des provinces septentrionales se sont réunis à La Haye pour former désormais la deuxième chambre des États-Généraux. M. *Antoine Pescatore*, député du grand-duché de Luxembourg, et comme tel un des députés méridionaux, s'est présenté voulant continuer à siéger : on lui a fait observer que sa mission était terminée.

Digitized by Google

server une neutralité au sein d'une lutte européenne, où la Belgique ne serait point intéressée, et la faculté de continuer en paix nos transactions avec toutes les nations.

Mais qui donc vous pousse à vous constituer? s'écrie-t-on. Ne voyez-vous pas que l'Europe est en travail? qu'une guerre générale est inévitable? Vous allez arrêter l'essor de la liberté et la marche de la civilisation? Attendez! Un parti puissant s'agite en France. Il saisira peut-être le pouvoir, et changera alors la face du monde. Messieurs, il est passé le temps où la civilisation s'avançait en Europe au bruit du canon. Ses conquêtes seront aujourd'hui plus paisibles, et par conséquent plus durables. Et quant au conseil d'attendre encore, jusqu'à l'avénement au pouvoir des hommes du mouvement en France, avénement qui soustrairait la Belgique aux exigences de la conférence, voyez-en tous les dangers. Nous ne subirons plus les exigences de la conférence, il est vrai; mais nous subirons sa conquête. En vain, dit-on aujourd'hui que les libéraux français respecteraient notre indépendance : croyez-vous que lorsque le drapeau français flotterait sur le Rhin, que lorsque nos places fortes seraient au pouvoir des armées françaises, croyez-vous qu'alors que du sein du congrès national, qui ne pourrait plus se réunir, ne sortirait plus le cri d'indépendance, les Français ne nous regarderaient pas comme leur conquête? N'en doutez pas, nous serions réunis à un peuple, généreux sans doute, et qui, je le dis toujours avec plaisir, a rendu d'immenses services à la civilisation, mais enfin le nom de la Belgique serait perdu; nous verserions notre sang belge sur le territoire allemand, et ce ne serait pas pour nous. J'éprouve une profonde tristesse en pensant que tel serait inévitablement le résultat d'une guerre. Déterminons-nous donc par notre propre mouvement, et non par l'éventualité du triomphe de tels ou tels principes en France.

(L'orateur réfute ce qu'a dit M. Claes (d'Anvers) à la séance d'hier, que si Anvers n'était pas un port de marine militaire, on ne pourrait pas construire des vaisseaux de guerre. Il entre dans quelques détails historiques sur l'invasion de l'île de Walcheren par les Anglais, et établit que les chantiers de construction ne nous manqueront pas. Il termine à peu près en ces termes :)

Messieurs, dans les discussions d'une haute importance, j'ai contracté l'habitude, non-seulement de m'éclairer des lumières de la discussion actuelle, mais de profiter de la leçon du passé. Or, écoutez un rapprochement historique que me fournissent nos propres annales : Deux fois la Belgique a eu son sort entre ses mains. En 1790, on lui fit aussi des propositions acceptables; alors, comme aujourd'hui, les populations s'en émurent. Les clameurs populaires se firent entendre, non pas dans les tribunes publiques (il n'y avait pas de tribunes alors), mais autour de l'enceinte des délibérations; or, écoutez ce que disait un patriote de 1790, aux trois États réunis à Bruxelles : « Le principe de notre révolution a inspiré un intérêt réel à tous les peuples. Certes, il y a eu de la gloire à secouer un joug tyrannique par son courage et son énergie; mais elle ne consiste pas toujours à se roidir contre l'oppression et à s'y soustraire; elle consiste aussi à savoir céder aux circonstances impérieuses commandées par l'amour du bien-public.

» Vous avez combattu pour la constitution que vous regardiez alors comme la sauvegarde de votre bonheur. Aujourd'hui vous la mettez aux prises avec les chances bien variables de la fortune. Si elle vous est contraire, les bases de votre pacte sont rompues, détruites à jamais; obtiendrez-vous comme grâce ce que vous pouvez réclamer comme droit? Attendez-vous pour traiter l'instant où vos ressources seront épuisées, l'instant où vous aurez vu disparaître comme un songe la génération qui vient de naître, l'instant où des milliers de bras, auxquels vous devez vos richesses, seront engloutis dans cette terre qu'ils ont défrichée? Sera-ce sur les monceaux sanglants de vos concitoyens que vous signerez le traité à faire avec Léopold? Si par la réunion de vos forces actuelles, vous parvenez à détruire celles que l'Autriche vous oppose en ce moment, ce ne sera qu'une page de plus dans votre histoire, un monument de la bravoure des Belges; je ne puis pas dire une palme à ajouter à votre gloire, parce que la disparité des forces est trop sensible; mais vous n'aurez pas encore fait un pas qui puisse décider votre indépendance. »

Ces paroles s'appliquent si bien à notre position actuelle, que j'aurais pu vous les donner comme miennes, si j'avais voulu déguiser le plagiat. Entendez-vous les derniers mots? *Vous n'aurez pas fait encore un pas qui puisse décider notre indépendance.* Non, messieurs, je suppose la guerre heureuse, Anvers évacuée, Maestricht en votre pouvoir, vos succès glorieux et continus : vous n'en resterez pas moins sans être constitués, sans être reconnus, sans commerce, sans industrie. Mais si cette guerre partielle entraînait à une guerre générale; si son issue était malheureuse, et que, dans cette lutte européenne, la liberté des peuples succombât sous le despotisme, vous ne

Digitized by Google

seriez pas seulement la risée de l'Europe, vous en seriez l'exécration. (*Sensation profonde.*)

L'auteur de ces paroles continue ainsi : « Établis pour délibérer sur les intérêts de deux millions d'hommes, c'est à vous à les éclairer : c'est à vous à les ramener au parti que vous dictera la raison, quand vous aurez suffisamment discuté les avantages et les désavantages de votre position, et la probabilité des résultats que vous pouvez en présumer. Les difficultés inséparables de notre gouvernement actuel, augmentées par vos dissensions intérieures, ont rendu la marche de notre administration embarrassante et souvent incertaine. Vous avez fait des fautes que d'autres eussent faites comme vous. Vos ennemis les ont exagérées; vos partisans les ont excusées; c'est la marche ordinaire; mais le moment est arrivé de montrer à l'Europe entière que vos fautes n'ont été que des erreurs. N'en augmentez pas le nombre par l'adoption d'un plan que le désespoir seul pourrait faire proposer. Si vous avez réellement travaillé pour la patrie, sauvez-la ! il en est temps. Ayez le courage de calculer ses véritables intérêts, d'en présenter le résultat à vos concitoyens, et gardez-vous bien de considérer l'opinion d'un certain nombre d'individus comme l'opinion publique. »

Voilà ce qu'on nous disait en 1790. Trois mois après, la révolution subit la restauration sans conditions; quelque temps après, la Belgique subit la conquête : elle fut engloutie dans le vaste empire français. (*Sensation prolongée.*)

(M. B., supp., 9 juill.)

M. LARDINOIS : La révolution belge semble être appelée à prouver cette vérité d'une ancienne maxime : *Le mieux est l'ennemi du bien.* Nous sommes arrivés au moment d'examiner quelles sont les causes de notre révolution et quels en sont les fruits.

Des hommes, qui exerçaient pour la plupart des professions libérales, avaient été blessés dans leur liberté individuelle ou dans leurs principes religieux. Le gouvernement déchu s'en était fait des ennemis dangereux qui se promirent de profiter du mouvement de juillet pour le forcer à changer de système. Leur projet n'était pas de détruire, mais d'intimider d'abord. A cet effet, on excita les masses; on les appela aux armes. Il y avait un grand malaise dans le peuple : il était pauvre, fanatique dans certaines localités, et il fut facile de le pousser en avant. Comme le peuple, lorsqu'il se mêle d'une chose, n'y va pas de main morte, il détruisit l'édifice jusque dans ses fondements.

Le commerce, en général, ne prit que peu ou point de part à cette lutte destructive, parce qu'il y voyait au bout sa ruine. Mais une fois le fait consommé, les industriels, tous ceux enfin qui disposent de la puissance matérielle, auraient dû se saisir de la révolution pour la conduire vers un but réel, positif, et ne pas l'abandonner aux hommes à spéculations métaphysiques; ils n'en ont rien fait. Le commerce subira longtemps la punition réservée à son apathie; la politique de l'Angleterre lui réserve des entraves insurmontables.

C'est sur les débris d'un trône que le congrès national est venu s'asseoir. Si mon intention était de prononcer un long discours, je vous ferais l'historique des résolutions qui ont été prises dans cette enceinte, depuis notre première réunion. En vous rappelant les sentiments généreux, les élans patriotiques, les paroles courageuses auxquelles vous sympathisiez tous, vous seriez surpris en ouvrant aujourd'hui les yeux de voir l'état d'abaissement auquel vous a réduits la diplomatie. Votre âme indignée se révolterait; et des protocoles et des conditions préliminaires vous feriez, à l'instant, un auto-da-fé dont vous enverriez la poussière au Foreign Office.

Vous avez nommé pour roi le prince de Saxe-Cobourg. Il accepte et se fait précéder d'un cortége de dix-huit articles qui doivent former, dit-on, les préliminaires d'un traité de paix, et qui ne sont au fond que le corollaire des vingt-cinq protocoles que vous connaissez. On a beau s'envelopper de circonlocutions pour déguiser la chose, il n'y a que ceux qui ne veulent pas y voir qui s'aveuglent sur cette question.

Par quel acte avons-nous provoqué ce dernier œuvre des agents de la Sainte-Alliance? N'y a-t-il pas de terme à leur haine contre les peuples? Nous avons rejeté le chef qu'ils voulaient; mais depuis, vous en avez élu un autre de leur choix : quel prix mettent-ils à notre condescendance?... la proscription d'un certain nombre de nos concitoyens destinés à servir d'holocauste à la vengeance hollandaise ! J'ai la conviction que ces préliminaires de paix cachent de funestes desseins. Sous le prétexte de nous constituer, on veut renouer les liens que nous avons rompus; on veut, par lassitude et par misère, nous faire arriver à une restauration.

Cette acceptation subordonnée est pour moi un refus positif, parce que ce protocole bâtard détermine les limites de notre territoire en violation de la constitution que nous avons décrétée. Se soumettre aux exigences de la conférence de Londres, c'est se rendre complice de cette violation.

Digitized by Google

Les fruits de notre révolution sont jusqu'à présent quelques avantages moraux : en première ligne se trouve le pacte fondamental. A la vérité, ces biens touchent peu les masses; ce sont les objets de première nécessité à la vie animale, que la classe la plus nombreuse désire, et aujourd'hui elle ne gagne pas de quoi acheter du pain. Maintenant ôtez une pierre de l'édifice social et il s'écroulera petit à petit. Je vous le demande, messieurs, alors que nous restera-t-il? la honte et la misère. Les articles de la conférence de Londres, qui sont devenus la proposition-Jacques, puisque notre honorable collègue la fait sienne, nous raviss ent une partie de notre territoire; dès lors, je ne conçois plus d'indépendance possible sans l'intégralité des provinces du Limbourg et du Luxembourg. Vous avez la conviction, dites-vous, d'arriver par des échanges, des négociations à posséder un jour les villes de Venloo et de Maestricht. Vaine illusion! Ces deux villes offrent aux Hollandais des points importants sous le rapport militaire et commercial; ils ne s'en dessaisiront jamais; ils connaissent trop bien leurs intérêts pour faire une pareille cession.

Comprenez-vous, messieurs, le sens et l'objet de l'article 9, qui déclare que la Belgique formera un État perpétuellement neutre? Quant à moi, malgré l'adresse et l'explication donnée par nos honorables collègues MM. Lebeau et Van de Weyer, je n'y vois que nullité politique et commerciale. La Belgique isolée, comme l'arrange la Sainte-Alliance, est une proie pour tout le monde, et d'aucun prix à l'équilibre européen. Vous serez environnés d'une triple ligne de douanes, et votre grande communication avec l'Allemagne sera supprimée en dépit de toutes les promesses contraires que l'on vous fait.

La navigation de l'Escaut et de la Meuse sera libre, vous pouvez même espérer de participer à celle du Rhin. Oui, mais pour cela il faut négocier, et dans le traité, on stipulera comme dans l'acte du congrès de Vienne, *sauf les modifications que pourraient exiger les localités particulières des États riverains*, et avec cette réserve on rendra la liberté de navigation illusoire, impossible, parce qu'arriveront, comme vous l'a très-bien dit l'honorable M. Claes (d'Anvers), les droits d'étapes, toutes les formalités fiscales, la police des ports, le déchargement des cargaisons, etc., et il se passera un quart de siècle avant d'avoir levé toutes ces difficultés pour avoir réellement la communauté des rivières et des fleuves.

Je me rappelle avoir vu écrit quelque part que l'Angleterre armait en 1793 contre la France pour s'opposer à l'ouverture de l'Escaut, qui était à cette époque encore fermé par les Hollandais.

La limite de notre territoire du côté de la mer est tracée par la nature; c'est une fausse et dangereuse politique d'empêcher la continuité jusqu'à cette limite naturelle. Céder la rive gauche de l'Escaut est porter un terrible coup au commerce; les Hollandais exerceront au sein même de notre pays, un système de fraude et de contrebande de toutes les denrées coloniales et des produits manufacturés; vous ne pourrez l'empêcher, parce que vous n'aurez jamais assez de surveillance. Que deviendront alors le commerce des villes maritimes et nos manufactures de coton et autres? Je ne vous présenterai pas les considérations politiques et territoriales qui prouvent l'importance pour nous de la rive gauche de l'Escaut, vous les connaissez mieux que je ne pourrais vous le dire.

On vous a fait entendre que la France et l'Angleterre veulent que la Belgique soit puissante, et même il ne serait pas impossible qu'un jour, les provinces rhénanes nous tombassent en lot. En attendant la réalisation de cette bienveillance des puissances, elles discutent, elles intriguent pour nous enlever quelques languettes de terre que nous avons arrosées de notre sang et qu'on veut nous faire abandonner. Lorsque nous formions le cercle de Bourgogne, nous faisions co-État de l'Allemagne et nous pouvions y commercer; mais avec la neutralité, la possession des provinces rhénanes est une chimère; et ce serait la violer que de faire alliance politique avec la confédération germanique. Adieu donc l'espoir d'un traité de commerce avec les États allemands, seule ressource pour beaucoup de nos manufactures.

Si je voulais traiter la combinaison Saxe-Cobourg, avec ces conditions préliminaires, sous le rapport commercial, j'aurais trop à vous entretenir pour ménager votre temps. Je dénie que mes craintes ne soient pas fondées, mais je vois le commerce et l'industrie anéantis sans pouvoir renaître. Nous sommes privés de débouchés extérieurs et l'Angleterre viendra envahir nos marchés. Nous avons besoin pour activer nos manufactures d'une exportation de plusieurs centaines de millions, et nous aurons l'importation des produits anglais avec leurs primes. Elle nous fournit déjà pour près de cent millions en produits manufacturés, et nous ne lui envoyons que pour vingt-cinq millions en produits territoriaux. L'Angleterre aura toujours sur nous l'avantage de ses immenses capitaux, de ses nombreux débouchés, des bas prix de ses combustibles, de ses

Digitized by Google

fers, des moyens de transport; la facilité d'invention, de construction et d'application immédiate des mécaniques: qu'avons-nous pour balancer ces avantages? Et croyez-vous, comme le prétend l'honorable M. Osy, que nous pourrions lutter contre le colosse commercial? Qu'on se détrompe, la libre concurrence anglaise détruira le commerce maritime aussi bien que l'industrie manufacturière. Les manufacturiers s'inquiètent plus que les négociants du haut commerce, parce qu'ils ne peuvent pas emporter leurs établissements pour aller se fixer en Hollande ou dans tout autre pays étranger; d'ailleurs ceux-là sont trop attachés au sol de la patrie. Et notez bien, messieurs, que l'exportation enrichit un État et l'importation le ruine. Mesurez combien de temps il faudra à l'Angleterre pour consommer notre ruine. Elle y a toujours travaillé, et lorsque son influence régnera sur le trône, je ne vois plus d'obstacles pour qu'elle ruine nos moyens de prospérité et nous réduise à un état comparable au Portugal.

En nous plaçant sous le patronage de l'Angleterre, nous nous fermons de plus en plus les portes de la France. Où vendrons-nous alors nos toiles, nos bestiaux et tous les produits de notre richesse agricole et minérale que nous fournissons à la consommation française? Je ne vois enfin dans la combinaison Saxe-Cobourg entée sur les préliminaires aucun palliatif à nos maux matériels; elle servira tout au plus à ranimer les boutiques de la rue de la Madeleine; aussi a-t-on eu soin de rassurer ces braves gens, et dès lors le reste de la nation est censé satisfait.

Le ministre des affaires étrangères vous a demandé pardon de la liberté grande qu'il prenait de toucher les intérêts matériels dans une question aussi grave. Ce n'est pas la première fois qu'il a l'air de laisser tomber son dédain sur ces intérêts. Peut-être n'a-t-il pour eux que le sentiment de la pitié. Quoi qu'il en soit, je suis pénétré de l'impuissance du ministère pour aider le commerce et l'industrie; mais qu'il ne perde pas de vue que cinq cent mille prolétaires sont à peu près sans ouvrage et qu'ils n'ont que le pain que leur procurent les industriels par les plus grands sacrifices. Admirez ces hommes et ne les découragez pas! Ils sont les plus fermes appuis de l'ordre public. N'oubliez pas qu'aux premiers rayons de la paix vous devez vous occuper du sort des travailleurs; ils traînent maintenant une pénible existence dans les angoisses de la misère; mais leur situation doit être améliorée si l'on veut éviter un bouleversement social.

Les intérêts matériels évidemment compromis sont le motif principal de mon vote négatif; j'ajoute que la France a toujours convoité la Belgique; qu'elle ne peut supporter avec une résignation sincère l'élection du candidat de l'Angleterre; que la politique de la France nous suscitera des divisions intérieures pour causer de nouveaux troubles et en profiter; et qu'ainsi nous sommes exposés à un état de perturbation continuelle.

La diplomatie serait-elle parvenue à faire reculer la raison publique au point d'empêcher notre émancipation politique dans toute son étendue? J'en aurais la certitude si jamais vous acceptiez les propositions dont nous nous occupons dans ce moment-ci. Où sont nos vainqueurs pour nous imposer des conditions aussi ignominieuses? Avant de prendre une résolution écoutez les habitants de Venloo, du pays de la généralité, du Luxembourg (car ce dernier pays y passera aussi), qui vous crient: « Représentants de la nation, vous allez prononcer sur notre sort! qu'avons-nous fait pour exciter votre colère et mériter votre reprobation? Nous rejetterez-vous de votre association pour avoir répondu à votre cri de guerre et vaincu nos ennemis communs? Non, vous ne nous forcerez pas d'abandonner les ossements de nos pères; de quitter tous les objets de notre amour et de notre culte; vous ne nous punirez pas aussi cruellement pour avoir servi la cause sacrée de la patrie! Non, car cette violence nous pousserait malgré nous à tous les actes que conseille le désespoir! »

On nous dit que pour servir la cause des Polonais, il faut que vous nous sacrifiiez en souscrivant aux conditions honteuses de la conférence de Londres. Cette sublime nation repousse une pareille idée. Imitez plutôt des Polonais le noble exemple! leurs frères de la Lithuanie avaient besoin d'assistance; mais Ostrolenka était là qui demandait des victimes pour pouvoir ouvrir un passage. Qu'importe! dix mille Polonais se dévouent à la mort, et les enfants de Varsovie passent sur un fleuve de sang pour aller embrasser les enfants de Wilna. C'est ainsi qu'une nation grandit aux yeux de l'univers, qu'on arrête les intrigues de la diplomatie et qu'on impose silence au despotisme.

Député de la nation, je proteste formellement contre toute atteinte à la constitution que j'ai jurée. Céder nos frères du Limbourg, ce serait une violation manifeste en même temps qu'une ingratitude insigne, et je craindrais que ce ne fût le signal d'une dissolution sociale. Je vote donc pour la question préalable et contre les propositions préliminaires. (C., supp., 9 juill.)

Digitized by Google

Rapport d'une commission de vérification des pouvoirs.

M. DUMONT fait le rapport de la commission chargée de la vérification des pouvoirs de M. le chevalier de Sauvage, élu député par le district de Liége; il en propose l'admission en remplacement de M. de Wandre, député démissionnaire (1).

(P. V.)

M. DE ROBAULX fait observer que cinq ou six graves questions s'élèvent sur cette élection. Il demande l'ajournement de la discussion à demain, afin qu'on puisse s'y préparer. (M. B., 9 juill.)

M. JOTTRAND appuie M. de Robaulx; la décision qui sera rendue par le congrès pourrait plus tard servir de précédent. Il faut donc mûrir les questions avant de discuter. (M. B., 9 juill.)

M. HENRI DE BROUCKERE ne veut pas que cette discussion, qui durera peut-être trois ou quatre heures, retarde la décision des questions sur les articles de la conférence. Il demande qu'on la renvoie à une séance du soir.

(M. B., 9 juill.)

Le congrès décide que le rapport de M. Dumont sera imprimé, et qu'il sera discuté demain dans une séance du soir. (P. V.)

Reprise de la discussion des dix-huit articles.

La discussion qui est à l'ordre du jour est reprise. (P. V.)

M. CHARLES ROGIER : Messieurs, en venant donner mon adhésion aux préliminaires de paix que nous propose la conférence, je pourrais m'en référer aux raisons pleines de sens et de patriotisme de deux de mes honorables amis. Et quand je donne ce titre aux deux ministres qui ont soutenu le poids de la discussion, n'y voyez, messieurs, ni flatterie ni politesse parlementaires. Sept années de modestes et probes travaux entrepris avec eux, et continués en commun, sept années d'opposition constante et consciencieuse contre l'ordre de choses déchu, m'ont bien acquis le droit, je pense, de donner ce nom à deux hommes dont chacun de vous reconnaît le talent et la capacité, dont tout le monde un jour honorera les intentions et le caractère. Hommes dont je n'ai pas cru pouvoir me séparer parce que, placés à leur tour dans une position plus élevée que la mienne, je les aurai vus livrés à tout ce que les passions haineuses, mais inévitables en révolution, peuvent inventer d'absurdes calomnies et d'injures grossières.

Et puisque cette couronne d'épines ministérielle, si enviée et si dure au front de qui la porte, va passer à d'autres mains, ils ne s'étonneront pas d'entendre une voix amie leur rendre ici cet hommage désintéressé.

Toutefois, en m'associant encore à leurs sentiments et à leur vote dans cette circonstance décisive, je n'ai pas cru pouvoir garder pour ce qui me concerne un silence absolu, et j'en viens tout de suite au point le plus hérissé de difficultés, au point auquel m'attendent à ce qu'il paraît quelques adversaires, et qui n'a presque pas cessé d'ailleurs d'être l'unique but des arguments de l'opinion contraire, l'unique point de mire de ses coups.

Eh bien, messieurs, ici comme toujours, je parlerai avec franchise, et j'espère que personne ne mettra en doute ma bonne foi.

« On dit que le gouvernement provisoire a fait un appel aux habitants de Venloo; il les a conviés à s'associer à la révolution belge, et vous, membres de ce gouvernement, vous allez abandonner ceux que vous avez compromis! »

Messieurs, cette objection est forte, et au premier aspect si puissante, qu'elle a quelque temps dominé et comme enchaîné mon opinion dans cette discussion. Je sais qu'il me serait facile de m'écrier : Non, plutôt la mort que cet abandon, plutôt l'exil; mais jamais, pour une convenance personnelle, je ne trahirai ce que je crois être l'intérêt du pays; et s'il arrivait qu'un de mes votes, en attirant quelque défaveur passagère sur ma personne, pût cependant être utile aux intérêts de cette révolution, à laquelle, j'ose le dire, je suis prêt encore à faire tous les sacrifices, je n'hésiterais pas entre l'un et l'autre choix. On m'a souvent parlé de cette proclamation aux habitants de Venloo : je pourrais répondre pour ma part que je n'ai pas souvenir d'avoir signé rien de pareil; mais loin de moi l'idée de me réfugier derrière un tel moyen, de me prévaloir d'une absence de signature, pour me placer vis-à-vis d'anciens collègues dans une position que je croirais plus avantageuse. J'ai vainement recherché jusqu'ici cette proclamation; elle ne se trouve pas aux archives du gouvernement. Toutefois, on dit qu'elle existe, je le veux croire, et je l'accepte.

Il faut savoir, messieurs, comment se passaient les choses au gouvernement provisoire pendant toute cette époque d'activité et de bizarreries révolutionnaires. Il faut savoir comment se conquéraient les forteresses, du salon de l'hôtel de ville.

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 31.

Digitized by Google

Il fallait voir signer à la fois, et dans la même heure, la destitution d'un gouverneur, la nomination d'un commissaire du gouvernement, un redressement de griefs, un projet de loi financier, et parmi les pièces innombrables qui nous passaient sous les yeux, s'il se présentait une sommation à telle ville de se rendre, à telle place forte de tomber, on signait, comme on eût fait d'un bon pour pain ou eau-de-vie; car tel était alors, dans mon sens, mais seulement alors, le seul moyen de faire triompher la révolution; c'était de la faire aller vite, avec audace, avec témérité même, sans la laisser regarder derrière elle.

Ainsi tombèrent successivement devant nos signatures, Mons, Charleroy, Ath, Tournay, Termonde, Dinant, Philippeville et Marienbourg.

Ainsi seraient tombées bien d'autres villes, s'il s'était offert des assiégeants de bonne volonté, ou si nous avions cru alors être utiles ainsi au triomphe de la révolution. Nous regardions cela comme bons et légitimes moyens de guerre, et tout le monde alors, je crois, nous approuvait.

Toutefois, à travers toutes ces merveilleuses conquêtes, une idée nous dominait; c'était de ne compromettre inutilement personne à notre sainte révolte. Ainsi, je me rappelle très-bien que plusieurs fois, à contre-cœur, il est vrai, nous avons répondu à des *Brabançons* du Nord qui venaient nous réclamer de ces brevets d'insurrection : « Non, nous ne voulons pas vous compromettre. »

J'ajoute, et ceux qui me connaissent me croiront sans peine, que si j'avais pu prévoir qu'une seule ville émancipée dût être un jour rendue à ses oppresseurs, je ne l'aurais pas fait; je ne l'aurais pas fait si j'avais pu prévoir qu'ainsi l'ordonnerait peut-être une de ces nécessités politiques auxquelles cèdent bien les États les plus fortement, les plus anciennement constitués.

Il ne m'est pas, au reste, démontré que Venloo soit un jour cédé à la Hollande; je sens toute la puissance des raisons qui doivent nous le maintenir; j'en entrevois les moyens, et il faut remercier l'opposition de son opiniâtreté bien naturelle à défendre cette dernière conquête de la révolution; mais je m'étonne, je vous l'avoue, des indignations si tardives que la seule *prévision* d'une évacuation conditionnelle de cette place frontière élève en certaines âmes, alors qu'il y a six mois l'évacuation *immédiate*, comme suite de l'exécution de l'armistice, n'avait pas excité la moindre rumeur.

L'argument commode et ronflant de crime, de lâcheté, de déshonneur ne sortait alors d'aucune bouche; loin de déclarer qu'on quitterait le pays, on ne parla même pas de quitter le gouvernement. C'est que sans doute on le voyait agir de bonne foi; c'est qu'on le savait composé d'hommes de cœur; c'est qu'on voyait ses hésitations de conscience et tous les efforts qu'il faisait pour s'entourer de conseils et de lumières dans cette grave occurrence.

Enfin, j'en demande pardon à un collègue que j'estime très-haut, mais je dois dire qu'alors aussi, loin de se porter comme holocauste au roi de Hollande, il nous déclara à plusieurs reprises qu'il fallait laisser là Venloo; et c'était un député du Limbourg qui nous donnait ce conseil, un député qui bientôt après vint s'associer au gouvernement, et lui apporter, après l'avoir servi dans ses fonctions secondaires, le tribut de son activité infatigable et de ses étonnantes facultés.

Voilà, messieurs, de l'histoire toute nue et toute vraie.

Vous dire que ce point de la question me laisse absolument sans regret, non, je l'avouerai; mais un espoir encore me rassure, c'est que d'abord je ne vois pas du tout Venloo inévitablement ni prochainement séparée des cantons belges, ni dans aucun cas réservée à de si cruels tourments qu'on s'est plu à le dépeindre. Admettons la chance d'une cession éventuelle, et voyons ce qu'il adviendrait.

Avant que la Hollande accède à tous les préliminaires, croit-on qu'il se passera peu de temps? Avant qu'elle nous ait mis en possession de la citadelle d'Anvers, de la moitié de Maestricht, de nos enclaves au sein de son territoire, croit-on, oui ou non, qu'il se passera des années? Allons plus loin : Messieurs, par le temps qui court, bien des révolutions arrivent en quelques mois, nous en avons vu trois en six.

Et si, par exemple, vérifiant l'une des prédictions généreuses de mon honorable collègue M. Gendebien, la Hollande secouait aussi le joug des Nassau, si Venloo était destinée à devenir l'une des communes affranchies du nouvel État batave, républicain ou constitutionnel, y attacherions-nous encore le même prix, le même intérêt? Non, parce qu'on la saurait soumise à un régime modéré, heureux, honorable; parce que nous la voulons libre et paisible, non pas pour nous, mais pour elle; parce qu'enfin on ne craindrait point pour elle de réactions.

Les réactions! mais, de bonne foi, quand on vous a parlé de cadavres suspendus aux gibets dressés sur les places publiques de Venloo, cela a pu faire image; mais, au fond, qu'est-ce que cela signifiait?

Digitized by Google

Je ne veux rien ôter au gouvernement hollandais de son esprit vindicatif; mais en supposant que le temps des négociations, et les rapports qui s'établiront à cette occasion entre nous et la Hollande, ne doivent pas amortir la haine et le désir de vengeance, croyez-vous que la politique hollandaise sera folle à ce point de faire des mécontents dans une ville qui, d'un moment à l'autre, pourrait lui échapper dans une guerre avec la Belgique? et croit-on aussi que les puissances intervenantes le souffriraient; que nous surtout, Belges, forts des préliminaires de paix, nous souffririons, sans en demander raison, des vexations contre d'anciens corévolutionnaires, et que, prenant entre mille cette occasion, nous ne sortirions pas de cette neutralité dont on a si fort et si peu raisonnablement, à mon avis, rétréci le cercle.

Après tout, contre ces vexations, la Belgique offrirait une ressource digne d'elle et digne des habitants qui voudraient partager son sort.

La Belgique leur tend une main fraternelle, elle leur ouvre les bras, elle leur dit : La destinée d'une ville frontière, c'est d'être toujours disputée; là, pour les habitants, jamais de patrie certaine : en voici une toute nouvelle, tout assurée que nous vous offrons, non pas au delà des mers, non pas au milieu de plaines arides, mais à quelques lieues des murs que vous quittez. C'est le même ciel que vous verrez, la même langue que vous entendrez, le même sol que vous foulerez, les mêmes champs que vos mains cultiveront. Vous nous avez aidés de vos bras à nous créer, à tous, cette patrie; tenez, voici notre bourse, puisez-y; réparez vos pertes; soyez exempts d'impôts pendant cinq ans.

Si pour quelque entreprise d'intérêt général, si pour l'établissement d'un canal, par exemple, une partie de la ville, telle quantité de maisons devaient disparaître, il vous faudrait bien vous résoudre à abandonner vos demeures, et vous le feriez sans regret, parce que vous y verriez une nécessité sociale, un bienfait pour le plus grand nombre; mais on vous dirait : Tenez, voilà de l'argent, allez vous établir un peu plus loin, là où bon vous semble; et il n'y aurait point là de *vente infâme*, de *lâche abandon;* et ceux dont on fait retentir si haut les plaintes ne pousseraient peut-être que des cris de reconnaissance.

Messieurs, j'ai vu sourire au projet de fonder une nouvelle Venloo. Je vous avoue que pour moi je ne vois là qu'une idée grandiose et touchante; et si l'on me dit qu'elle est d'une réalisation impossible, je demanderai ce qu'il y a d'impossible pour un peuple riche, laborieux, entreprenant, hospitalier, sympathique à toute pensée généreuse.

Je crois avoir tout épuisé sur ce point important auquel ma position particulière peut-être, et le parti que beaucoup en ont tiré m'obligeaient de m'attacher. J'ai raisonné en dernier lieu dans l'hypothèse d'une cession; je répète que Venloo n'est pas encore à la Hollande, et que, suivant beaucoup de prévisions, elle ne lui appartiendra plus.

Je n'examinerai pas en détail et minutieusement chaque article du traité pour en faire sortir à toute force ce qu'ils peuvent contenir de *venin*, ce qu'ils peuvent avoir de ressemblance avec les protocoles, de terrible mémoire : je ne me tuerai pas à bien préciser si ce qui nous est offert par la conférence de Londres rentre, oui ou non, dans l'interminable catégorie de ces protocoles; ce que j'y vois au fond de bien digne de remarque, c'est que la conférence y abandonne enfin le rôle de juge souverain pour devenir simple médiatrice; c'est qu'à des ordres insultants elle substitue des conseils; à des engagements irrévocables pris vis-à-vis d'elle, des propositions d'arrangement sous la garantie de ses bons offices. Ce que j'y vois encore, c'est que par l'adoption des préliminaires, la question cesse d'être européenne pour devenir belge; c'est que délivrée de tous les embarras de sept nations, qui s'y trouvaient mêlées à la fois avec des intérêts divisés, elle devient une question de peuple à peuple, de Belgique à Hollande, de Léopold Ier à Guillaume; c'est que les rois, par droit divin de la Sainte-Alliance, si tant est qu'elle existe encore, reconnaissent un roi révolutionnaire; et là, à mon avis, est bien plus le triomphe et l'accomplissement de la révolution, que dans la conservation ou la conquête d'un bout de territoire : c'est que cet honneur national qui se gendarmait à bon droit contre l'intervention directe des puissances peut aller aujourd'hui tête levée. Or, n'y eût-il que cette différence entre les protocoles et les préliminaires, elle serait énorme, radicale : elle laisse le congrès conséquent avec lui-même; elle dégage la question d'une foule de difficultés; elle laisse sauf l'honneur national.

Mais la conférence veut nous surprendre : ses propositions couvrent des piéges, etc. Lisez bien cet article-ci : pénétrez bien l'équivoque de ces deux mots-là.

Eh! messieurs, et le prince, et les députés de Londres, et nous-mêmes, avons-nous les yeux si privés de lumières que nous ne puissions, à nous tous, découvrir ce que renferment d'arrière-pensées si fatales ces préliminaires? Et croit-on sérieusement qu'une conférence, fût-ce même celle de Londres, s'amuserait huit longs mois à bâtir

Digitized by Google

pour défaire, à offrir pour retirer? Ne croit-on pas plutôt qu'elle se trouve un peu lassée de nous pour chercher à nous *enlacer?* Si, à toute force, les cinq puissances veulent rester en paix, n'y aurait-il pas plus que de l'imprudence de leur part à entretenir au milieu d'elles ce foyer qui les effraye, qui d'heure en heure menace de les enflammer?

Il faut avouer aussi que, si la conférence a le dessein de nous perdre aux dépens de nos ennemis, elle est bien maladroite, ou bien malheureuse, ou nos ennemis bien difficiles. Messieurs, on m'a déjà reproché de m'apitoyer sur le sort de cette pauvre conférence; je me vois cependant encore forcé de la plaindre, car faisant, selon quelques-uns, tout ce qu'elle peut pour nos adversaires, les ingrats s'obstinent à en dire pis que pendre; aussi voit-on que rien ne ressemble plus aujourd'hui à ce qu'écrivent contre la conférence le *Journal de La Haye* et nos journaux orangistes, que ce que disent plusieurs de mes honorables collègues.

C'est que, messieurs, la famille déchue comprend bien toute la portée de ces préliminaires; c'est que le roi Guillaume voit bien qu'ils frappent au cœur et d'un coup mortel son autorité qu'il se complaisait à voir toujours comme légitime en Belgique; c'est qu'au lieu d'avoir à traiter, vis-à-vis de l'Europe, avec des sujets rebelles, il verra qu'il a affaire avec un roi légitime, et bien disposé, à ce que tout promet, à défendre le nouveau pays qui l'adopte; son intérêt de roi, et si je suis bien informé, son caractère m'en répondent; c'est que le roi de Hollande comprend bien que, l'appui des autres rois lui manquant, ou venant se partager entre son rival et lui, il se voit seul, face à face avec son peuple, qui déjà murmure, avec ses députés qui ont déclaré se soucier fort peu des droits du grand-duc; avec son armée d'étrangers qui ruine le pays, et qu'il n'oserait de sa vie aventurer sur le sol belgique, parce qu'il sait comment ce sol dévore en quatre jours une armée.

Voilà, messieurs, ce qu'il peut être utile d'observer; et si, à défaut d'autre règle d'appréciation, vous voulez savoir jusqu'à quel point les préliminaires vous sont désavantageux, voyez quel accueil ils reçoivent en Hollande.

Messieurs, je crois que nous avons le tort de ne voir dans l'affaire que la Belgique : nous ne tenons pas compte de la position de la conférence vis-à-vis de la Hollande, qui, pour être notre ennemie, n'en a pas moins ses droits, ses prétentions, ses anciennes alliances. En attribuant à la Hollande le territoire qu'elle croit lui appartenir, la conférence dit qu'elle fait ce qui est juste, et j'ai bien peur que tout ce qui est impartial en Europe ne pense comme elle; et lorsque nous voulons qu'elle nous abandonne quand même, sans avoir égard aux réclamations de la Hollande, telle ou telle localité, parce que nous y avons possession et sympathie des habitants, je vous demande ce que nous dirions, si parce que la Hollande aurait en Belgique telle ou telle localité importante, possession et sympathie même de plusieurs habitants, la conférence se croyait en droit d'en inférer que cette localité doit être adjugée à la Hollande.

Quelques-uns trouveront peut-être ce raisonnement un peu positif, un peu trop favorable à la conduite de la conférence; mais du moment qu'on n'en conteste ni la justesse ni l'impartialité, c'est tout ce que je demande. Rien n'est curieux comme la manière de raisonner de quelques-uns : parce qu'ils aiment la patrie belge de tout leur cœur, ils voudraient la doter de tous les avantages, la combler de tout bien, en faire, à l'heure même, un pays parfait, accompli de tout point, auquel, comme on dit, il ne manquerait pas une épingle. Mais des droits d'autrui, mais des convenances du voisin, mais des nécessités de circonstance, il n'en est pas question.

Messieurs, il s'agit de sanctionner par un contrat entre la Hollande et nous la séparation de corps et de bien qui s'est violemment opérée : si vous voulez que ce contrat soit agréé des deux peuples, soit possible, soit durable, faites que l'équité en forme les bases; s'il consacre des injustices, fût-ce même contre les Hollandais, pour ma part je n'en veux pas. Si les conditions ne renferment pas d'injustices pour la Hollande, elle ne peut s'y refuser sans se couvrir de blâme, et courir les chances de son entêtement. Mais elle acceptera parce que malgré les fanfares des journaux de La Haye, je ne la crois pas fort en train de guerroyer.

Que si d'aventure l'humeur lui en prenait, que feriez-vous, nous a-t-on dit, dépossédés comme vous l'êtes du droit de faire la guerre?

Messieurs, je ne me dissimule pas de quelle influence fâcheuse pourrait être sur les mœurs d'un pays un état de neutralité absolue. Je ne voudrais pas qu'il y eût, dans ses lois comme dans ses traités, des germes capables d'énerver les caractères, de paralyser les courages. Je ne le voudrais pas surtout dans un pays où résident enracinées depuis des siècles toutes les vertus viriles; mais ceux qui ont cru voir dans cette neutralité la perte de ces virilités nationales, en ont, à mon avis, bien exagéré les conséquences.

A Dieu ne plaise que, petits et peu nombreux que nous sommes, l'envie nous prenne jamais de

Digitized by Google

devenir peuple conquérant; mais, si nous ne voulons pas renoncer pour toujours à ces fêtes des combats, à ces délices de la victoire, soyez tranquilles, esprits audacieux, cœurs hardis, encore tout palpitants de nos grandes journées de septembre, les occasions ne vous manqueront pas.

Mais nous ne conservons, dites-vous, que le droit de nous défendre contre *toute agression étrangère!* Ou l'on se fait une bien fausse idée de l'étendue de cette expression, ou l'on doit convenir que, pour un peuple comme pour un individu de cœur, elle renferme mille occasions, je dirai mieux, mille prétextes, non-seulement de guerre défensive, mais aussi de guerre agressive.

Après cela, quand nous perdrions un peu de cette ivresse belliqueuse qui monte aujourd'hui à tant de têtes; quand la Belgique, fière et contente des plus beaux trophées militaires que nation ait jamais cueillis, détournerait un peu cette énergie et ce *trop-plein de vie* de la guerre vers l'industrie, vers les beaux-arts, les études sérieuses, les perfectionnements de toute espèce, destinés au bonheur de ce peuple que la guerre ne rendrait ni plus riche ni plus heureux; quand une armée, que l'on trouvait autrefois si lourde pour le budget, quoique de moitié moins nombreuse, verrait peu à peu et à mesure que s'éloigneraient les chances de guerre, s'éclaircir ses rangs et se restreindre même ses cadres si prodigieusement élargis, je n'y verrais point, quant à moi, matière à doléances et regrets. Les regrets surtout, je les concevrais difficilement dans la bouche de ces partisans rigides d'économie qui savent bien que ce qu'il y a de plus coûteux pour un pays, c'est une armée hors de proportion avec ses moyens, hors de mesure avec les nécessités que sa sécurité lui impose. Ce n'est donc pas sans surprise que j'ai entendu et les doléances de l'honorable M. Seron, sur le sort de notre armée menacée de réductions, et les doléances de l'honorable M. Gendebien sur le sort d'un surcroît d'officiers menacés de la demi-solde, si on ne les met un peu plus tôt à même de commencer les hostilités contre la Hollande.

Comprenant fort bien que ni la situation du pays, ni celle de l'Europe ne nous permettront de longtemps peut-être de nous passer d'armée, je ne comprends pas aussi bien l'opportunité de ces regrets dans les circonstances où nous sommes; j'observerai seulement comment des esprits à l'énergie desquels je rends hommage, peuvent s'aveugler eux-mêmes sur leurs propres principes alors qu'il s'agit de faire triompher une opinion.

Messieurs, je sais comme un autre tout ce qu'il y a d'entraînement dans ce vague désir de combats et de victoire; je comprends très-bien l'impatience de ceux qui aimeraient mieux trancher d'un bon coup d'épée le nœud gordien de notre situation, dont la patience et la prudence peuvent espérer de venir plus facilement à bout; ce n'est pas sans regret que je me vois en ce moment opposé à quelques hommes dont le fervent patriotisme m'est démontré, dont j'honore le caractère, dont plusieurs sont et resteront mes amis. J'aime à croire qu'ils penseront ainsi que moi. Si je voyais dans la guerre immédiate une solution prompte, définitive, assurée de notre révolution, je l'embrasserais d'une ardeur non moins vive. Mais je ne veux pas la guerre pour la guerre; et de bonne foi, sérieusement, ce n'est pas la gloire des armes que la Belgique doit avant tout ambitionner. Sa mission est plus belle, et son chemin tout tracé.

Sa mission à elle, c'est de donner à l'Europe et à l'histoire l'exemple d'un peuple qui, créé de lui-même et par sa propre force, a su, à huit mois de sa naissance merveilleuse, faire reconnaître par les rois absolus son droit, ses couleurs, le principe de l'insurrection, et prendre la première place au milieu de tant d'autres; notre mission est de montrer aux autres peuples, nos frères qu'opprime encore le joug étranger ou le joug du pouvoir absolu, à quoi peuvent aboutir le courage et la patience, l'impartialité et l'union, la modération et la force dont chaque jour notre révolution donne de si éclatants exemples. Notre mission est d'offrir en modèle à la France et à l'Angleterre, nos deux aînées en révolution, et bientôt nos sœurs et nos alliées, la constitution la plus libérale qu'ait jamais enfantée tête de législateur; notre mission est de continuer à fleurir par le commerce, par l'industrie, de recommencer à fleurir par les arts; notre mission sera d'offrir un séjour plein d'attraits à tout homme libre, plein de ressources à tout homme industrieux, plein de sympathie à tout homme que les revers politiques peuvent encore attendre dans sa patrie, moins heureuse que nous à se constituer. Voilà, messieurs, comment doit à l'avenir procéder notre révolution; voilà quels fruits elle doit porter, quel honneur recueillir. On nous accuse de vouloir l'arrêter dans sa marche; et voyez quelle voie magnifique et nouvelle nous lui ouvrons! Non, elle nous est trop précieuse cette révolution, à vous et à nous qui sommes prêts à nous sacrifier pour elle; elle est trop précieuse aux peuples de l'Europe pour aventurer son sort en des entreprises téméraires, sans issue, sans résultat. Croyez-en un homme qui l'a embrassée avec amour, avec pas-

Digitized by Google

sion, qui se tient prêt à la défendre de tout son sang; oui, c'est ainsi que notre révolution, loin d'être arrêtée, poursuivra sa marche glorieuse, s'il peut être dit qu'après avoir été le second peuple de l'Europe en énergie et en courage pour briser le joug, le peuple belge a été le premier en prévoyance et en sagesse pour se constituer.

(M. B., 9 juill.)

M. SERON, pour un fait personnel : En prononçant mon discours je ne me suis point lamenté; je me suis borné à une simple question; j'ai demandé ce que, constitués en État neutre, nous ferions de nos officiers de tout grade et de toute arme, un État neutre n'ayant pas besoin d'armée. Ce ne sont pas là des doléances, les doléances ne sont pas dans mon genre. Je les laisse à d'autres.

(E., 9 juill.)

M. LE COMTE D'ANSEMBOURG parle contre les propositions de la conférence de Londres.

(M. B., 9 juill.)

M. OLISLAGERS DE SIPERNAU présente des considérations en faveur des préliminaires de paix. (M. B., 9 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : La liste des orateurs *contre* est épuisée, mais il y a cinq ou six orateur encore inscrits *pour*. D'un autre côté, il y a plusieurs orateurs inscrits pour un second tour de parole. Comment veut-on procéder? (M. B., 9 juill.)

M. FORGEUR demande qu'on épuise la liste des orateurs inscrits pour le premier tour de parole, et que l'on commence ensuite les répliques.

(M. B., 9 juill.)

M. FLEUSSU : Adhérer aux préliminaires, c'est non-seulement compromettre la révolution, c'est enrayer la liberté dans tous ses mouvements. Où sont les titres qui nous donnent droit à des enclaves en Hollande? le ministre ne les connaît pas lui-même. Il y a à ce sujet entre la Belgique et la Hollande d'anciens procès qui ne sont pas terminés. C'est là mon opinion; si elle n'est pas admise par la majorité, je me soumettrai fidèlement à sa décision.

L'orateur insiste surtout sur ce que le droit d'insurrection fait le seul fondement de nos droits.

(J. B., et M. B., 9 juill.)

MM. DE LEHAYE et **JACOBS** renoncent à la parole. (E., 9 juill.)

M. LE GRELLE : Messieurs, après les remarquables discours que vous venez d'entendre en faveur de l'adhésion aux préliminaires de paix, je crois que la conviction est passée dans l'âme de tous ceux de mes honorables collègues que l'empire d'une idée fixe ne tient point enchaînés; dans cette période de nos débats, il serait surabondant de fatiguer votre attention en motivant longuement mon vote. Qu'il me soit permis seulement de relever une assertion, une phrase qui, répétée à satiété, semble avoir produit une certaine impression sur l'imagination du public. On a dit et redit avec emphase, qu'en cédant Venloo, nous sacrifierions, nous vendrions nos frères... Vendre nos frères! l'inculpation est grave, elle rappelle l'odieuse histoire des coupables fils de Jacob, livrant l'innocence et la vertu à la rapacité des marchands d'Égypte; oui, messieurs, l'inculpation est grave, et je vous avoue que si elle pouvait être vraie, rien n'ébranlerait mon refus de participer à cette vente honteuse. Mais cette phrase sonore, soumise à l'examen impartial de la critique et du jugement, ne renferme plus l'idée qu'elle représente; elle n'est plus qu'une simple figure de rhétorique, une image vaine, et toute réalité disparaît... En effet, messieurs, en obéissant à l'impérieuse nécessité de céder au besoin Venloo, et je dis au besoin, car rien jusqu'ici ne m'a démontré que cette cession est inévitable; mais en la faisant, que sacrifierions-nous? Des hommes... des Belges... des frères?... Eh non, messieurs, les habitants de Venloo ne sont pas des esclaves pareils à ceux de l'Abyssinie, ou des côtes de la Guinée, dont un vil intérêt fait encore, hélas! un infâme trafic; les habitants de Venloo sont des hommes libres comme nous, qu'on ne vend pas, dont on ne trafique pas, qu'on ne livre pas, quoi qu'on ait dit, aux bourreaux et aux supplices; les habitants de Venloo sont libres d'échanger, s'il le faut, un terrain sans liberté contre les belles plaines de la Belgique, de venir habiter parmi nous, de rester Belges avec nous, de jouir comme nous de toutes les prérogatives de notre constitution libérale. Ne les recevrions-nous pas avec le plus vif intérêt, avec un amour fraternel? ne leur prodiguerions-nous pas tous les avantages auxquels le sacrifice d'une localité en faveur du bien général donne des titres incontestables? et ces avantages, nous les leur prodiguerons, non pas comme un don gratuit, comme une marque de largesse ou de munificence, mais comme un droit acquis, comme une juste indemnité de ce qu'ils abandonneraient pour nous sur un sol devenu étranger pour eux comme pour nous. Non, messieurs, nous ne vendrons jamais les Venloonais, nous les accueillerons, nous les rapprocherons de nous comme des frères, nous les immiscerons dans nos propriétés, nos biens et nos trésors, comme une partie de nous-mêmes, et en cédant Venloo, nous n'échangerions que des maisons et des murs faciles à rebâtir, contre les avantages inapprécia-

Digitized by Google

bles d'une paix qui consoliderait nos belles institutions, qui mettrait fin à l'état d'incertitude, véritable marasme qui nous consume, au provisoire qui nous tue, et dont la prolongation serait le désordre et l'anarchie; d'une paix qui détruirait les éléments de division intestine, qui ferait avorter et les projets d'envahissement étranger et ceux de restauration hollandaise; d'une paix que nos commettants appellent dans toutes les provinces, en nous écrivant : « Terminez; le temps presse, le mécontentement, la misère et toutes ses horreurs nous menacent; elles sont à nos portes, épargnez-les-nous; finissez... » Et moi aussi, messieurs, j'aspire après une paix qui ranimera les beaux-arts, l'industrie et le commerce, sources inépuisables d'abondance et de travail pour la classe ouvrière, que je ne flatte point, mais que je chéris, que j'estime et que je veux aider autant que personne; après une paix qui rendrait à la capitale du royaume sa splendeur et son activité, et qui rendrait à toutes les parties de la Belgique une ère nouvelle de repos et de prospérité sous les auspices d'un bon roi.

Messieurs, député d'Anvers, je dois répondre un mot au discours qu'un représentant de ma province (M. Claes) a prononcé à cette tribune, en traitant la question sous le rapport commercial : je conviens volontiers que mon honorable concitoyen qui dans cette circonstance s'est isolé, à mon grand regret, de tous ses collègues, a dit des vérités. Je ne nie point que le commerce maritime d'Anvers n'ait désormais beaucoup moins d'étendue que sous l'ancien ordre de choses; mais, je vous le demande, où le système de mon ami conduit-il? évidemment, messieurs, à la restauration hollandaise : cette vérité ne blessera pas mon honorable adversaire, parce que son système n'est pas basé sur ses principes politiques, auxquels je me plais à rendre hommage, mais qu'il a été conçu sous des influences étrangères, émanées du régime commercial passé, dont le souvenir doit naturellement inspirer de légitimes regrets... Mon honorable compatriote, que veut-il? la certitude de l'entière jouissance des provinces de Luxembourg et de Limbourg? Non, messieurs, ce n'est point assez. La possession de la rive gauche de l'Escaut, objet des prétentions les plus exagérées qui aient surgi jusqu'à ce jour dans notre enceinte, et dont le défaut d'équité et de possibilité a été suffisamment démontré? Non, messieurs, ce n'est point assez : l'honorable membre veut en outre la jouissance d'une partie des colonies hollandaises, dût-il l'acquérir en partageant l'énorme dette de nos voisins; mais pour réaliser ses vœux, il n'y a évidemment que deux moyens, ou celui de nous courber de nouveau sous le joug de la Hollande, ou celui de faire en sorte que toute la Hollande nous appartienne. Quant à moi, qui ne veux pas que la Hollande nous possède, et qui ne crois pas à la possibilité de conquérir la Hollande, j'accepte, avec l'immense majorité de mes commettants, moins d'étendue dans le commerce, puisqu'il le faut, et plus de liberté, plus d'indépendance, plus de nationalité. (C., 9 juill.)

M. SERRUYS : Je ne comptais pas prendre la parole dans cette discussion, parce que je n'aurais pu que répéter ce qui avait été dit pour étayer l'opinion que j'ai embrassée; mais quand, dans la séance d'hier, j'ai entendu un orateur (M. Claes) motiver son vote de rejet des propositions, entre autres, sur ce que, suivant l'article 11 de ces propositions, *le port d'Anvers continuera d'être uniquement port de commerce;* et surtout quand j'ai entendu avancer, par ce même orateur, qu'en 1790, sous le gouvernement de l'Autriche, il n'y avait pas de commerce maritime en Belgique, je ne puis plus garder le silence. Je serai court. Et d'abord, je doute fort si c'est un avantage pour un port de grand commerce maritime d'être en même temps port maritime militaire; en France et en Angleterre, il n'en est pas ainsi : Toulon, Brest et Rochefort ne sont pas, à proprement parler, des ports de commerce; Portsmouth et Plymouth ne le sont pas non plus; et, en effet, les armements pour le commerce ne s'allient pas toujours bien aux armements maritimes militaires, des collisions sont quelquefois plus ou moins à craindre, et c'est pour cela qu'en Angleterre et en France on les a isolés.

Puis, messieurs, le besoin de l'État ne demande nullement qu'il fasse construire les navires dont il pourrait avoir besoin, plutôt à Anvers qu'à Boom, à Bruges, à Ostende, à Nieuport, à Gand, à Basserode et dans plusieurs autres endroits, comme cela se fait dans le moment même. Je dirai plus, messieurs : j'ai remarqué dans le projet de budget des dépenses pour la marine, une tendance à créer des départements maritimes et des chantiers, noyaux de construction; ce serait, à mon avis, une grave erreur. Voulez-vous faire construire des vaisseaux de ligne et de grosses frégates? Et pour quoi faire? Avons-nous des colonies à défendre, à protéger? Le rôle des vaisseaux de haut bord est dans les batailles navales, et ce n'est pas là encore, à beaucoup près, notre affaire; nous avons à défendre et nos côtes maritimes et fluviales et notre commerce, et pour cela nous n'avons besoin ni de flottes, ni d'escadres; d'ailleurs, la Belgique

Digitized by Google

est un État perpétuellement neutre, sauf le cas d'agression. Puis, savez-vous, messieurs, combien il en coûterait à l'État pour établir des départements maritimes et des chantiers de construction? Ouvrez un des budgets des dépenses de la marine du ci-devant royaume des Pays-Bas, vous y trouverez des millions pour ces objets. Je ne veux de département maritime, ni des chantiers de construction de l'État, ni à Anvers ni ailleurs; nous n'en avons nul besoin, et l'État fera construire tous les navires qui seront jugés nécessaires à beaucoup moins de prix par des constructeurs particuliers, qu'en les faisant construire sur ses propres chantiers. Je ne m'étendrai pas davantage aujourd'hui sur ce sujet, je me réserve d'y revenir à une autre occasion.

L'orateur a dit qu'il ne conviendrait pas d'établir un chantier de construction à Ostende, parce qu'un coup de main pourrait être à craindre; mais vous voyez, messieurs, que je ne veux de chantiers de l'État nulle part, et, s'il en fallait absolument, les ports de Bruges, de Gand, de Boom, etc., qui certes ne sont pas exposés à un coup de main, y seraient propres. Puis, qu'est-ce que c'est qu'un coup de main? C'est un fait d'armes subtil auquel l'ennemi ne s'attend pas, une surprise.

Mais je vous le demande, messieurs, je le demande à l'auteur lui-même de l'observation, et je le demande particulièrement à tous ceux qui connaissent nos côtes et la position des ports d'Ostende, de Dunkerque, de Calais, etc., concevraient-ils la possibilité de la prise d'un de ces ports par un coup de main, par surprise? Sans doute, on peut les prendre, non par surprise, c'est impossible, mais à force ouverte, et encore faudrait-il que la tentative fût accompagnée d'un débarquement d'hommes et en force suffisante; car, remarquez-le bien, messieurs, tous ces ports ne sont pas abordables en tout temps, à toute heure, et par plusieurs navires à la fois, mais, pour ainsi dire, un à un et seulement par la passe; autrement il y a naufrage et perte certaine, corps et bien, et vous pouvez croire qu'en pareil cas, messieurs, les batteries, dont les remparts, les ports et les côtes sont hérissés, ne seraient pas inactives: je n'en dirai rien de plus.

Messieurs, l'honorable M. Claes a dit que, sous le gouvernement autrichien, il n'y avait pas de *commerce maritime en Belgique:* il s'est étrangement trompé, mais involontairement sans doute, ou d'après des renseignements erronés; car alors il était bien jeune encore, je pense, et il ne peut pas en avoir parlé avec connaissance de cause.

Il est vrai qu'à l'époque dont je parle, il ne se faisait pas de commerce maritime au port d'Anvers, parce que, pour le malheur de cette superbe ville, l'Escaut était fermé. Mais, messieurs, le port d'Ostende était ouvert et tout le commerce maritime de la Belgique se faisait alors par ce port; et, remarquez-le bien, messieurs, en 1781, l'empereur Joseph II ayant érigé le port d'Ostende en port franc, le commerce y fit dès lors des progrès si rapides et si importants, qu'il est constaté par les registres authentiques des mouvements de ce port, qu'en 1791, il y est entré mille deux cent soixante-cinq navires de commerce de toute grandeur, venant de toutes les parties du monde; que, pendant l'année 1792, il en est arrivé quatorze cent quarante-cinq, et ainsi un accroissement d'arrivages de cent quatre-vingts navires dans une année. Il y a plus, messieurs: depuis le 1^er^ avril 1793, époque de la première retraite des armées françaises, commandées alors par Dumouriez, jusqu'à la fin de juin 1794, époque de la seconde invasion des armées françaises, et ainsi pendant quinze mois, il est entré dans le port d'Ostende le nombre de mille neuf cent quatre-vingt-sept navires de commerce, et notez, messieurs, que parmi ces mille neuf cent quatre-vingt-sept bâtiments, on en comptait vingt-sept venant directement des grandes Indes et de la Chine.

Notre honorable collègue d'Anvers a donc eu bien tort d'avancer que, sous le gouvernement de l'Autriche, il n'y aurait pas eu de commerce maritime en Belgique. Je regretterais du reste, avec lui, que sa prédiction relativement à la navigation et aux relations commerciales avec Batavia vînt à se réaliser. Mais j'ai la presque certitude qu'alors même qu'on nous imposerait des conditions tellement onéreuses que nous ne pourrions entretenir avec avantage une navigation directe, les armateurs hollandais continueront à se pourvoir en Belgique, des manufactures de coton, pour former et assortir leurs cargaisons, parce que leur intérêt le veut ainsi.

D'ailleurs, messieurs, si dans les temps dont je viens de parler, un seul port de la Belgique a été fréquenté par plus de quinze cents navires par an, alors que nous étions exclus de toutes les colonies hollandaises, tant des grandes que des petites Indes, à quoi ne doit-on pas s'attendre aujourd'hui que tous les ports des Amériques du Nord et du Sud, de la Chine, des îles de Cuba et de Saint-Domingue, de la Méditerranée et de la Baltique, sont ouverts à la navigation et aux spéculations commerciales des industrieux belges?

Je termine, messieurs, en déclarant que je

Digitized by Google

voterai l'acceptation des dix-huit articles des préliminaires de paix, qui nous sont proposés, parce que j'y vois et que je ne vois que là le terme des tourments révolutionnaires. J'ai dit.

(M. B., supp., 10 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Maintenant la parole est aux orateurs qui se sont inscrits pour la réplique.

(E., 9 juill.)

M. HELIAS D'HUDDEGHEM : Les traités de Campo-Formio et de Lunéville ont reconnu le traité entre la Hollande et la république française au sujet des territoires contestés. Depuis, le prince d'Orange, en sa qualité de prince souverain des Provinces-Unies, prit, pour l'introduction des céréales dans la Flandre dite zélandaise, des mesures différentes de celles qu'il avait prises pour la Hollande.

Un fait de notoriété publique en Flandre, c'est qu'après l'invasion des alliés, quelques jeunes gens de Gand se sont rendus maîtres du Sas-de-Gand, qui est resté sous le séquestre de l'intendant du département de l'Escaut jusqu'à la réunion de la Belgique à la Hollande, sans que le prince d'Orange ait pris aucune mesure relativement à ce pays. Il fut décidé ensuite que les départements porteraient le nom de *provinces méridionales* sans changer de limites. Pour ce qui est de la possession ancienne de la Hollande, je puis prouver par des chartes que la rive gauche de l'Escaut ne lui a jamais appartenu. Plusieurs villes de ce pays ont arboré, dans ces derniers temps, les couleurs nationales avec enthousiasme. Le gouvernement provisoire a réuni à l'arrondissement de Termonde une justice de paix qui faisait partie de son territoire. Tout prouve, en un mot, que nos prétentions sur ce pays sont justes et légitimes. Je voterai contre les propositions et les amendements. (J. B., 9 juill.)

La séance est levée à quatre heures et demie.

(P. V.)

SÉANCE

DU VENDREDI 8 JUILLET 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à onze heures. (P. V.)

UN DES SECRÉTAIRES donne lecture du procès-verbal ; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

MM. Clercquefosse et Delwarte, à Tournay, protestent contre les propositions de la conférence de Londres.

M. Benoît Leman, intéressé dans les extractions de charbons du Hainaut, demande le retrait du décret du congrès du 29 juin dernier.

M. Dewitte, saunier à Waereghem, présente des observations concernant la loi sur le sel.

(M. B., 10 juill., et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. Deshayes, receveur de l'enregistrement et des domaines à Ospen, demande des lettres de naturalisation. (P. V.)

Suite de la discussion des dix-huit articles.

L'ordre du jour est la suite de la discussion sur les préliminaires de la conférence de Londres, sur la question préalable demandée par M. de Robaulx et sur les propositions de MM. le baron Beyts et Van de Weyer. (P. V.)

M. VAN SNICK : Messieurs, je ne me suis pas dissimulé les attaques et les sarcasmes momentanés auxquels m'exposait l'initiative que j'ai cru devoir

Digitized by Google

prendre dans la séance du 1er de ce mois; mais je l'ai déjà dit : ni la crainte des attaques, ni la crainte des sarcasmes ne pouvaient m'arrêter; ma conviction avait parlé, toutes les considérations s'étaient tues à sa voix... Dès lors, je me fusse imputé à crime à moi-même mon silence et mon inaction. « Quoi! me serais-je dit éternellement, une mesure te paraissait la seule propre à sauver ta patrie, à épargner le sang humain prêt à couler par torrent; la crainte de la perte éventuelle d'une popularité toujours éphémère dans les révolutions est venue glacer ton courage! Il fallait quitter l'enceinte législative, et céder ta place à un autre député qui, peut-être, eût eu le patriotisme et la force d'âme qui t'ont manqué! » et le remords eût pour jamais partout accompagné mes pas...

Il n'en pouvait être ainsi, et vous tous, messieurs, m'avez trop bien connu pour me croire capable de cette lâcheté.

Cependant, cette proposition n'a pas tardé à rallier une foule d'orateurs d'un savoir et d'un patriotisme incontestés; ainsi, à l'assentiment de ma conscience, s'est jointe l'approbation d'hommes dont le caractère et le civisme ont dans tous les temps commandé le respect.

Je dois m'arrêter ici un instant.

Il m'a été dit que l'honorable M. Charles de Brouckere avait, dans son exorde, laissé tomber de la tribune quelques paroles qui m'auraient été bien amères si elles avaient frappé mon oreille.

(J'étais à travailler dans la salle voisine pendant son début.)

J'ai eu beaucoup de peine à croire à la vérité du récit qui m'a été fait; je ne pensais pas qu'il pût être question des individus, au milieu des graves questions de choses qui nous occupent.

Il est permis à M. de Brouckere d'ignorer quels ont été ma conduite et mon langage, avant comme au moment où éclata notre insurrection; il n'était, à l'une ni à l'autre de ces époques, aux lieux où je vivais.

Mais, comme je lui rends la justice de croire que partout où il s'est trouvé, l'honorable membre a contribué autant qu'il a été en lui au triomphe de notre révolution, il me doit la même justice.

Ceux de mes concitoyens au milieu desquels j'ai passé les mois de septembre et d'octobre diront si j'y ai droit.

L'honorable M. de Brouckere a fait allusion au changement d'opinion qui s'est opéré en moi, lors de nos discussions sur la forme du gouvernement à donner à la Belgique :

« Je suis de cet avis, *quant à présent*, » disait le sage abbé de Saint-Pierre : c'est l'expression de ma pensée, dans toutes mes déterminations, dans toutes mes assertions : dans toute discussion, c'est à rechercher la vérité que je m'applique, et non à sauver *à tort ou à raison* mon amour-propre.

Plusieurs honorables membres, dans cette enceinte, ont parlé et voté contre des propositions qu'eux-mêmes avaient présentées à votre sanction. Ils ont donné des motifs de ce changement, et personne de nous n'a songé à suspecter la sincérité de la conviction qui leur faisait repousser leur propre projet de loi.

On m'a fait observer que, si je voulais en prendre le soin, je pourrais prouver à notre honorable collègue qu'il a aussi ses moments d'hésitation : que son opinion du soir n'a pas toujours été son opinion du matin; mais, messieurs, je n'ai ni le droit, ni la volonté de blâmer dans qui que ce soit une pareille disposition d'esprit. Selon moi, *qui nescit dubitare, nescit judicare.*

Je respecte toutes les consciences; c'est notre sanctuaire à tous : personne n'a le droit d'y pénétrer, et jusqu'à preuve *évidente* du contraire, je donne à toutes les convictions d'honorables et sincères motifs; mais ce devoir que je m'impose m'attribue le droit d'exiger de mes semblables une juste réciprocité.

Vous voudrez bien, messieurs, me pardonner cette disgression : ce n'est pas moi qui l'ai provoquée.

Je reviens à l'ordre du jour.

Nous voulons vendre nos frères, nous crie-t-on : eh! messieurs, il n'y a que quelques jours, quand nous proposions des arrangements pécuniaires, on nous reprochait de vouloir acheter des hommes! Étrange, mais bien fâcheux abus des mots, où s'empreint tout entier le langage de la passion; et ici je me hâte de le dire, cette passion a sa source dans les mouvements les plus nobles et les plus généreux du cœur humain; mais, messieurs, est-ce à la lueur toujours trompeuse des passions que doivent marcher des législateurs? est-il moyen plus sûr de s'égarer dans sa route? et s'il fut jamais assemblée que le seul flambeau de la raison dût éclairer, n'est-ce pas celle où s'agitent les plus vastes intérêts qui aient jamais été remis entre des mains mortelles?

Jamais nous n'avons voulu ni vendre ni acheter nos frères; nous voulons ce qu'ont voulu tous les peuples, depuis qu'il en existe, lorsqu'ils ont cru que leur intérêt bien entendu leur commandait de mettre fin à la guerre... c'est-à-dire *des concessions réciproques*...

Qu'on nous montre une transaction entre les individus, un traité entre les peuples où chacun

Digitized by Google

n'ait fait la part du sacrifice que réclamait le besoin du repos. C'est là la règle qui nous est tracée par les nations les plus puissantes : Napoléon lui-même, le roi des rois, ce *Jupiter tonnant* de l'histoire, malgré ses hautes et superbes protestations de 1814, ne consentit-il pas en 1815, pour cette paix après laquelle soupirait alors toute la France, ne consentit-il pas, dis-je, à abandonner toutes les conquêtes de la république et les siennes? Il en coûtait à l'amour-propre du vainqueur d'Austerlitz, comme il en avait coûté cent ans auparavant à Louis XIV; mais l'un et l'autre voulaient enfin la paix, et force fut à ces dieux de la terre de fléchir sous la main de fer de la nécessité; et, ni la philosophie, ni l'histoire n'ont fait à ces monarques l'injuste reproche d'avoir vendu les territoires qu'ils restituaient avec de si amers regrets.

Vous abdiquez, nous dit-on, tout honneur national. L'accusation est grave : mais qui de nous, dans cette enceinte, est autorisé à croire que nous soyons moins que lui les gardiens assidus et incorruptibles de ce précieux dépôt?

Messieurs, le mot *honneur* est comme les mots *vertu* et *religion* : les hommes y attachent des idées différentes : l'honneur du fils de Philippe n'est point l'honneur du juste Aristide; la vertu du vainqueur de Pharsale n'est pas la vertu de l'inflexible Caton; la religion des auteurs de la Saint-Barthélemy et des massacres d'Irlande, n'est point la religion des Las-Casas et des Vincent de Paule, et de là, faute de s'entendre sur les mots, tant de discussions, tant de récriminations et tant de sang humain répandu dans les différents siècles, dans l'un et l'autre hémisphère. Pour moi, messieurs, l'honneur n'est jamais là où n'est pas la justice : à mes yeux, vouloir nous approprier *par la force* une partie quelconque du territoire de l'ancienne république de Hollande, c'est de la conquête, c'est de l'injustice, et le soin que je dois à la conservation de l'honneur national belge me semble nous interdire cette usurpation, comme le soin de mon honneur, à moi, m'interdit tout empiétement sur le champ de mon voisin.

Je n'hésite pas à le dire : si j'avais de l'honneur l'idée que quelques personnes, avec beaucoup de bonne foi sans doute, paraissent s'en faire, je me considérerais comme un être antisocial, comme un homme dangereux, et dont la présence dans la société ne serait propre qu'à y porter à toute occasion le trouble et le désordre.

La question que nous avons à résoudre doit-elle bien être de savoir si tel ou tel point de l'Europe nous convient ou ne nous convient pas, si la possession de telle ville ou de tel village rendra nos manufactures plus prospères et notre commerce plus florissant? Non, messieurs, la question doit être de savoir si nous avons le droit d'exiger, *par la force*, que la Hollande nous abandonne ce point, cette ville, ce village?

La question *de justice* doit être la première; la question d'utilité ne vient qu'après celle-là, ou plutôt elle lui est tout à fait subordonnée; car ce qui est injuste n'est jamais utile; ce n'est qu'une utilité apparente, qui ne tarde pas à devenir une cause de regrets et de malheurs.

Messieurs, que diriez-vous si on venait vous apprendre que le conseil du roi de Prusse s'est assemblé hier : que sans s'inquiéter du juste ni de l'injuste, on y a discuté la question de savoir si l'incorporation de la province de Liége dans la monarchie prussienne ne serait pas de nature à augmenter, d'une manière durable, la prospérité de la Prusse; que tout le conseil a été de l'avis de l'affirmative, et qu'en conséquence le roi de Prusse, parlant comme le lion de la fable, mais tout autrement que le *philosophe de Sans-Souci*, a résolu d'envoyer la semaine prochaine vingt-cinq mille hommes dans cette province pour s'en assurer la conquête? Sans doute vous crieriez à l'abus de la force, à la violation du droit des gens; vous en appelleriez à toute l'Europe; et vous auriez raison. Mais par contre, aujourd'hui, toute l'Eupore s'élèverait contre vous si vous persistiez à vouloir enlever par le *seul fait de la force* la moindre parcelle de l'ancien territoire hollandais.

Ce qui serait injuste pour la Prusse ne peut être juste pour nous.

J'ai dit, il y a huit jours, comment j'entends le libéralisme; j'ai dit aujourd'hui comment j'entends l'honneur national : il me suffit. Je ne m'appliquerai point à répondre à tant et tant d'autres objections; d'honorables membres ont rempli cette tâche mieux que je ne pourrais le faire.

Seulement, avant de finir, je cède au désir de vous communiquer encore une réflexion sur une des assertions de l'honorable M. Charles de Brouckere : « que ceux qui adopteront les préliminaires » contribueront, malgré eux sans doute, à l'a- » néantissement de toutes les libertés en Europe. » Je ne saurais, par mon silence, paraître avouer la vérité de cette allégation; j'en appelle à toute l'histoire : la paix seule dans tous les temps a servi la cause de la civilisation; c'est pendant son règne que les lumières se répandent de proche en proche, et que des sommités sociales elles descendent et viennent éclairer les plus humbles toits. Depuis César jusqu'à Bonaparte, la conquête

Digitized by Google

n'a amené que le despotisme, le mépris et l'oubli des droits de l'homme.

Je ne partage point non plus l'opinion de l'honorable M. Van de Weyer, quand il nous dit *que les armées françaises ont laissé sur leur passage le germe de ces libertés que nous voyons partout éclore;* pendant *le règne de la victoire,* il n'était plus question en France ni des idées philosophiques, ni des idées libérales, et je suis autorisé à penser que les armées françaises s'en montraient bien moins soucieuses encore que la France elle-même. C'était, et ce fait dit tout, le temps de l'exil de Benjamin Constant. J'étais jeune encore, mais je me le rappelle: les bulletins de la grande armée composaient alors tout le code politique et moral à l'usage de la France. Il y avait sans doute alors en France de grands et de profonds penseurs, mais ces gens-là *pensaient tout bas,* et leurs veilles étaient perdues pour le genre humain. Enfin, si je puis me permettre de rappeler cette circonstance dans cette grave assemblée, c'était le temps où le chantre de la liberté, l'immortel Béranger, osait à peine se permettre son *Roi d'Yvetot.*

N'avons-nous pas dit et répété mille fois nous-mêmes dans cette enceinte *qu'un siècle de civilisation nous séparait de* 1815?

Quelle serait donc aujourd'hui cette Europe, si le bruit et le fracas des armes n'avaient pendant vingt ans étouffé la voix de la philosophie et du libéralisme? Il est permis de penser, par ce qui s'est passé depuis quinze ans, que le même flambeau qui luit aujourd'hui sur la France et sur la Belgique éclairerait tout le continent européen.

Ainsi, messieurs, en votant pour la paix au dedans, je préviens le surcroît des impôts sous lesquels la nation paraît déjà succomber, et dont elle demande à grands cris la diminution. J'épargne aux pères et aux mères de famille les larmes que va leur faire répandre la mort anticipée de leurs enfants; j'épargne, dès à présent, à tous les craintes et les angoisses auxquelles les livre la perspective de la possibilité d'une invasion au dehors. Je conserve à la nation belge cette réputation de probité et de bonne foi dont nos aïeux se sont toujours montrés si fiers. Je diminue les probabilités d'une guerre générale qui remet en question toutes les conquêtes intellectuelles; et, comme je l'ai dit lors du développement de ma proposition, je sers mon pays et le genre humain tout entier. J'ai dit.

J'avais préparé quelques mots sur l'amendement de l'honorable M. Van de Weyer; mais comme lui-même en a reconnu l'inutilité, j'ai cru devoir les retrancher de mon discours.

(M. B., 10 juill.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Messieurs, après les nombreux et éloquents orateurs que vous avez entendus, il paraîtra peut-être téméraire à quelques-uns d'entre vous que j'ose encore élever ma faible voix dans cette discussion. Mais la cause que je défends est à mes yeux une cause si juste, une cause si sacrée, qu'il importe qu'aucun des moyens qui doivent assurer son triomphe ne soit négligé; cette cause, on ne saurait assez le répéter, c'est celle de l'honneur et de la dignité nationale. Telle est mon intime conviction, et par là même je réponds au futile reproche de m'être renfermé dans une sphère trop étroite, d'avoir parlé comme député du Limbourg, et non comme député de la Belgique; car les députés du Brabant, des Flandres et des autres provinces ne sont, je pense, pas plus insensibles que nous à l'honneur et à la dignité du pays.

Je réclame donc, messieurs, pour quelques moments encore votre indulgence et votre attention; je prends l'engagement d'être court.

Nos adversaires n'ont en aucune manière réfuté, malgré quelques faibles tentatives faites par eux, l'assertion avancée par mes honorables amis et par moi, que les dix-huit articles qu'on vous présente sont la répétition du protocole du 20 janvier. Dans leur impuissance, c'est à la question de formes qu'ils se sont pour ainsi dire cramponnés. *On ne nous impose plus rien,* s'écrient-ils, *on nous propose.* Il existe quelque différence dans les formes, j'en conviens; au lieu de nous dire: Nous vous imposons telles et telles conditions, obéissez; on nous dit: Nous vous les proposons, ces conditions; acceptez-les, ou rejetez-les, mais point de raisonnements; oui ou non. C'est peut-être un peu moins dur, quoique derrière notre rejet, l'on nous laisse toujours entrevoir les menaçants protocoles. Mais, messieurs, ce n'est point à la forme que je m'attache, moi, et j'aime à croire qu'il n'en sera pas ici comme au palais, où, par une fatale nécessité, il est vrai que souvent la forme emporte le fond.

Mais les enclaves, mais les échanges! vous les oubliez donc; ils doivent cependant nous procurer tout ou presque tout le territoire contesté, qu'il ne s'agirait donc que d'abandonner provisoirement. Je ne les ai point oubliés, on en a trop parlé pour cela; mais ma défiance, à cet égard, s'est encore singulièrement augmentée depuis le commencement de cette discussion; car on n'établit en aucune manière nos droits, ni sur ce mar-

Digitized by Google

quisat de Berg-op-Zoom, ni sur cette foule d'enclaves que nous devons posséder en Hollande, et dont M. le ministre des affaires étrangères nous a dit fort naïvement ne pas même connaître le nom.

En cela, comme en bien d'autres points, le ministère n'a que des allégations, mais des preuves, aucune ; et il nous permettra de n'ajouter aucune foi ni à ses allégations, ni à ses promesses, lui qui depuis deux mois semble avoir fait profession de nous tromper.

Mais, dit-on, si le roi de Hollande refuse tel arrangement que nous désirons, nous restons en possession de nos enclaves, nous restons chez lui, sur le Rhin, au cœur de la Hollande. Pour y rester au cœur de la Hollande, le premier point, un point indispensable, c'est d'y avoir pénétré; or, où sont vos garnisons, où sont les places fortes que vous possédez chez nos voisins? Non, vous n'entrerez point en Hollande, et si vous étiez de bonne foi, vous l'avoueriez vous-mêmes.

Ce ne sera que de loin, et à peu près comme Moïse a vu la terre promise que vous apercevrez ces enclaves, sur lesquelles nos droits ne sont reconnus ni par la Hollande, ni par la conférence même. Signez les préliminaires de paix, et par là même vous livrez, au moins provisoirement, comme on le dit, Maestricht, Venloo et tout le pays dit de la généralité, parce qu'à cet égard on pourra faire valoir vos propres aveux, parce que vous aurez pris un engagement formel, et vous n'obtiendrez en retour rien, absolument rien ; parce que, eussiez-vous même quelques droits, ils seront contestés, et feront l'objet d'un interminable procès.

Vous recourrez aux armes? Dérision! amère dérision! Vous ne pourrez plus recourir, vous vous serez lié les mains, vous aurez signé votre neutralité; et les puissances, juges souverains en cette matière, vous prouveront, en invoquant l'article 10, qu'il n'y a point d'agression; qu'ainsi vous n'avez pas à vous défendre, et qu'il vous est interdit de porter atteinte à la tranquillité des États voisins, pas plus de la Hollande que de tout autre.

Il nous restera dans ce cas ce qu'on appelle le *secours immense des négociations*. Hélas! jusqu'ici il ne nous a pas conduits bien loin cet immense secours. Du reste, négocions, je le veux; car je ne suis pas de ceux qui aujourd'hui jettent un imprudent cri de guerre; négocions donc : mais comme il n'est pas certain que ces négociations obtiendront un plein succès, ne commençons point par livrer inconsidérément nos forteresses à l'ennemi que peut-être bientôt nous aurons à combattre.

C'est en vain que successivement l'on invoque la justice, et que l'on a recours aux menaces.

La justice, c'est de notre côté qu'elle se trouve. Je ne conçois pas cette obstination à toujours nous parler de 1790, à vouloir nous faire rétrograder de quarante ans. A entendre les arguments avancés par les ministres et quelques membres de cette assemblée, on croirait qu'ils sont des émanations de la conférence, dont ils prennent la défense avec chaleur. Eh! messieurs, en 1830 ce n'est pas la Belgique de 1790 qui s'est soulevée contre la Hollande de 1790. Ce sont les provinces méridionales qui, fatiguées de voir pendant seize ans, et en violation des traités qui avaient constitué le royaume des Pays-Bas, leurs intérêts sacrifiés à ceux des provinces septentrionales, lassées des nombreuses et continuelles injustices que l'on commettait chaque jour à leur détriment et au profit de ces dernières, ont pris la résolution de s'en séparer violemment. C'est donc entre les provinces méridionales et les provinces septentrionales que le divorce s'est opéré, et la question est de savoir si les villes et communes contestées feraient ou non partie des provinces méridionales. Elles en faisaient si bien partie, qu'elles ont eu autant et plus à se plaindre que le reste de la Belgique; aucune province, par exemple, n'était plus inondée de fonctionnaires hollandais que le Limbourg. S'il en est ainsi, si cette province a tout entière subi le même sort que nous, comme elle l'a fait, non-seulement depuis seize ans, mais depuis trente ou quarante, pourquoi nous en laisserions-nous enlever une partie?

Je ne crains, messieurs, ni les menaces de partage qu'on nous adresse, ni les reproches qu'on prétend qui pourront nous être faits plus tard, si nous laissons échapper cette occasion de nous constituer.

Quant au partage, je n'y crois point, et si les puissances osaient l'effectuer, il nous faudrait à la vérité momentanément nous soumettre à la force brutale; mais notre sommeil ne serait pas long, et le réveil pourrait être fatal à nos envahisseurs, parce que toujours l'injustice finit tôt au tard par être vengée.

De reproches, je ne crains que ceux qui partent de là (*en frappant sur sa poitrine*); et il s'en élèverait de cruels en moi si la peur ou toute autre considération pouvait me déterminer à ce que, quoi qu'on en ait dit, je ne puis m'empêcher de regarder comme une lâcheté. C'est alors que je craindrais le partage : car, je vous le demande, que répondrions-nous à ces paroles foudroyantes : « Vous avez vous-mêmes reconnu que le fort pouvait

Digitized by Google

disposer du faible, quand son intérêt le lui commande; vous avez disposé sans pitié d'une partie de vos concitoyens qui vous tendaient des mains suppliantes pour invoquer votre protection et votre justice; vous avez méprisé leurs prières, vous avez méconnu leur voix; taisez-vous; nous suivons votre exemple, nous agissons envers vous comme vous l'avait fait envers eux; subissez la peine du talion ! »

On a prétendu, messieurs, qu'en rejetant les dix-huit articles, nous offenserions personnellement le prince Léopold, dont ils étaient l'ouvrage. Il est faux que ces articles soient son ouvrage; c'est à sa médiation, je le crois, que nous devons le changement qui s'est opéré dans les procédés dont la conférence use envers nous; mais on ne me persuadera point qu'il approuve encore sa conduite à notre égard. Je l'avoue, ce serait pour moi une idée bien amère que celle d'avoir offensé le prince. Ce n'est pas seulement du respect, de l'estime qu'il m'a inspirés; pourquoi le cacherais-je? sa franchise, sa grande bonté, ses manières affables, quoique pleines de dignité, ont captivé mon affection. Ce serait peut-être le plus beau jour de ma vie que celui où, aux applaudissements de tout un peuple, il viendrait dans cette enceinte prêter le serment que la constitution lui impose.

Mais si le prince vient parmi nous, je veux qu'il nous retrouve tels qu'il se plaisait à nous reconnaître, un peuple fier, généreux, libéral, rempli de courage et de fermeté. Je ne veux pas que lui, qui a l'âme si grande, il puisse se dire, à part lui : « Cette nation pour qui je professais une estime si profonde, n'a pas craint de se dégrader; elle a manqué de noblesse et de générosité envers une partie de ses meilleurs citoyens : elle les a abandonnés; elle les a répudiés, trahis à la première invitation. » Telle devrait cependant être la pensée du prince, messieurs, si nous avions la faiblesse de fléchir; car l'honorable M. Devaux l'a reconnu lui-même, et après lui tous les orateurs qui l'ont servi : « Notre opposition est fondée sur les motifs les plus nobles et les plus généreux. »

Au milieu de bien d'autres arguments lancés contre nous, sans trop de réflexion, et sur lesquels il serait superflu de revenir, il en est un auquel je ne puis me dispenser de répondre, parce qu'il a été répété par plusieurs orateurs, et qu'il a pour but de nous mettre en contradiction avec nous-mêmes.

On prétend que lors de la conclusion de l'armistice, on ne s'est point élevé contre ses dispositions avec cette chaleur qu'on montre aujourd'hui, quoi qu'il s'y en trouvât une par suite de laquelle Venloo devait provisoirement être restituée aux Hollandais. Mais, messieurs, comment aurions-nous pu nous récrier contre un armistice dont personne ne nous communiquait les conditions? Quant à moi, je puis attester qu'il y a bien peu de mois que j'ai acquis la certitude qu'il était signé, cet armistice, et que j'en ai appris le contenu; cela est si vrai qu'à la fin de janvier, plus ou moins inquiet des bruits vagues que j'avais entendu circuler, j'ai, dans cette enceinte, interpellé un des membres du comité diplomatique au sujet de Venloo, et que ce membre m'a donné les apaisements les plus complets : et j'en appelle à tous mes amis, qu'ils disent l'indignation que j'ai toujours éprouvée à la seule idée de rendre aux Hollandais une partie quelconque du territoire belge. Car je ne suis pas de ces caméléons, caméléons en sentiments comme en politique, qui trouvent aujourd'hui avantageux, juste et honorable, ce qu'hier encore ils flétrissaient des épithètes de *lâche*, de *honteux*, d'*inhumain* et d'*infâme*.

Messieurs, le moment est proche où vous aurez à prendre votre résolution. Veuillez calculer encore les conséquences du vote que vous allez émettre; on a prétendu que je les avais exagérées : combien, au contraire, je suis resté au-dessous de la réalité ! elles peuvent être terribles, ces conséquences. Eh ! que feriez-vous, dites-moi, si par exemple s'accomplit cette prévision, dont on vous a déjà parlé : si la ville de Venloo, semblable à un enfant qu'une mère dénaturée et cruelle abandonne et repousse, se rattachait à vous en dépit de vous-mêmes, refusait d'ouvrir ses portes aux Hollandais? Si ceux-ci vous sommaient de remplir vos engagements, de la lui livrer? sera-ce de vous que partira l'ordre de lancer le premier projectile destructeur? sera-ce vous qui donnerez le signal de l'incendie? Venloo détruite, Venloo incendiée par la main des Belges ! ah! oui, voilà quelle sera ce qu'on appelle la dernière phase de notre révolution !

Il me reste à répondre à M. Lebeau, qui m'a adjuré de déclarer de quelle nature étaient les instructions qu'il nous transmettait, à mes collègues et à moi, pendant notre séjour à Londres. Je dis que c'est moi qu'il a adjuré, parce qu'en effet je suis le seul des commissaires envoyés vers le prince Léopold, avant son élection, qui appartienne aujourd'hui à l'opposition. J'avoue que j'avais regardé comme un devoir de ne parler en aucune manière du contenu de ces instructions, et sans l'espèce de sommation qui m'a été faite, je n'en aurais pas dit un mot ni pour les approuver ni pour les blâmer. Mais satisfaisant à cette som-

Digitized by Google

mation, je dirai qu'il est vrai qu'à cette époque toutes les paroles, tous les écrits de M. le ministre respiraient cet amour du pays, ce zèle sacré pour l'honneur national, qui alors nous animaient tous. Ceux qui connaissent mon caractère savent bien que je ne me serais pas chargé d'une mission qui aurait eu pour but de compromettre en rien cet honneur national que je défends encore aujourd'hui, quand d'autres veulent l'abdiquer. Mais pour le prouver, messieurs, je vous donnerai lecture d'un passage d'une des nombreuses lettres que nous écrivait M. le ministre, et qui toutes étaient conçues dans le même sens; celle-ci est du 5 mai dernier :

« Si l'on s'étonnait de notre obstination à ne » rien céder du territoire, disait M. Lebeau, » attachez-vous à convaincre qu'il n'y a pas là » obstination, mais nécessité. Pouvons-nous *sans* » *lâcheté*, *sans honte*, *sans inhumanité*, céder » des localités engagées dans la révolution, asso- » ciées à tous les actes du congrès et de l'adminis- » tration ? et remarquez qu'il ne s'agit pas de lo- » calités hollandaises, mais de localités belges, » en ce sens, qu'elles faisaient partie des provinces » méridionales, et que si la séparation prononcée » par les États-Généraux, en septembre 1830, » s'était exécutée à l'amiable, elles eussent passé » sous la vice-royauté destinée au prince d'Orange. » Nous ne devrions être réputés usurpateurs ou » conquérants que si une partie des provinces » septentrionales s'était unie à la révolution, et » que nous voulussions nous en prévaloir, pour » nous l'approprier.

» Ajoutez que c'est une question d'honneur et » d'humanité, comme je viens de le dire; car il » est telles de ces localités qui nous sont onéreu- » ses... Mais les livrer aux réactions du roi Guil- » laume, les repousser violemment, c'est ce à » quoi il nous est impossible de consentir. »

Oui, messieurs, voilà le langage que tenait M. Lebeau, il y a à peine deux mois, langage dont le nôtre n'est qu'une pâle et faible copie, langage qui, répété aujourd'hui par sa voix éloquente, réunirait sans doute toutes les opinions. Et c'est ce même M. Lebeau qui depuis... Ah! qu'il se retire comme il nous l'a annoncé; qu'il se retire! la nation qui réprouve sa conduite, qui veut dans ceux qui la gouvernent autre chose encore que des talents, la nation ne peut lui conserver plus longtemps sa confiance. Qu'il se retire !... (*L'orateur est interrompu par des exclamations en sens divers.*)

Messieurs, personne n'étouffera ma voix; c'est la dernière fois qu'elle se fera entendre dans cette assemblée.

Je m'étais fait un devoir, une loi, de ne jamais parler de ces instructions, mais puisque M. Lebeau a eu l'impudeur... (*Murmures.* D'autre part : *Continuez ! continuez !*) oui, l'impudeur de m'adjurer, j'ai acquis le droit de me décharger d'un fardeau qui me pesait.

La conduite de M. Lebeau, depuis l'arrivée de ces malheureux dix-huit articles, m'a humilié : je me suis seul compromis d'avoir accepté de lui la mission qui m'a conduit à Londres, et c'est là ce qui m'a réjoui quand il m'a provoqué à des explications que je désirais. Vous jugerez maintenant, messieurs, de quel côté sont la franchise et l'honneur, de quel côté sont la perfidie et la honte ! (*On crie de nouveau de tous les côtés :* Parlez ! continuez !)

L'orateur se reprenant : Qu'il se retire ! Trois cent mille Limbourgeois lui crient d'une commune voix, et l'âme déchirée d'inquiétudes : Retirez-vous, ministre versatile et égoïste, qui, pour conserver votre misérable et passager portefeuille, ou pour sauver un amour-propre exagéré et mal entendu, n'avez pas craint de nous séparer, de nous sacrifier tous! Retirez-vous; à ce prix nous pourrons peut-être vous pardonner votre injustice. Mais ne pensez pas rentrer un jour au ministère que vous allez quitter; c'est à jamais que vous avez perdu notre confiance !

(L'honorable membre termine par un tableau touchant de l'anxiété des Limbourgeois sur l'issue de la discussion des dix-huit articles.)

(E. et M. B., 10 juill.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE : Lorsque j'ai parlé devant vous une première fois sur la question à l'ordre du jour, je n'avais pas encore pris de résolution définitive. Maintenant mon opinion est fixée, et les paroles violentes que vous venez d'entendre contribueraient encore à déterminer mon vote en faveur des préliminaires de paix soumis à votre délibération : de tous les motifs qui vous ont été présentés contre leur adoption, un seul a fait impression sur moi.

Mais les autres m'ont paru des moyens oratoires présentés avec une apparence logique sous des formes quelquefois séduisantes, mais qui au fond ne pouvaient être mis en balance avec les raisons puissantes qui doivent nous déterminer à accepter les propositions de la conférence. D'abord on a cherché à confondre ces propositions avec les protocoles; on a prétendu qu'aucune différence ne les distinguait. Je ne suis pas de ceux qui prétendent que le protocole du 20 janvier nous imposait la dette; le contraire m'avait été dit à Londres, à mon premier voyage, et je n'ai jamais cru

Digitized by Google

que cette disposition fût une conséquence inévitable du protocole indiqué; cependant je vois sur ce premier objet un changement des plus importants. Sans nous imposer d'une manière absolue les 16/31 de la dette hollandaise, les protocoles et leurs annexes les considéraient comme devant être à notre charge. Les préliminaires de paix déclarent positivement en sens opposé, que nous n'avons à payer que les dettes contractées par nous-mêmes, c'est-à-dire avant la réunion à la Hollande, et notre part des emprunts levés en communauté avec elle pendant l'existence du royaume des Pays-Bas. Le protocole du 20 janvier nous ordonnait impérieusement d'évacuer le Luxembourg; les préliminaires de paix nous promettent au contraire les bons offices de la conférence pour y maintenir le *statu quo* jusqu'à l'issue des négociations. Au lieu de nous forcer à renoncer à cette province, on admet notre possession préalable, et de plus on reconnaît qu'il y a lieu à négocier; or, on sait que nous n'entendons par négociations que des indemnités pécuniaires à offrir au roi de Hollande, et que nous avons trois motifs du premier ordre pour conserver définitivement ce pays: le premier est qu'il est trop voisin de la France pour être envahi sans danger, par la confédération germanique; en second lieu, parce qu'il n'intéresse nullement la Hollande, que plutôt il lui serait onéreux comme le serait dans nos mains la possession de la Frise; qu'enfin le système de 1790, pris pour base de nos frontières du nord, ne permet point qu'on nous enlève le Luxembourg, ancienne province belge, avec une certaine couleur d'équité: car, messieurs, en diplomatie même, si la justice est loin d'être un principe rigoureux, on est forcé à en conserver au moins quelques apparences. J'avoue que ce qui m'irritait le plus dans le protocole du 20 janvier, c'était ce glaive à deux tranchants qu'on employait à notre préjudice, en taillant d'une part nos limites au nord, conformément aux droits politiques de 1790, et d'autre part, en nous arrachant le Luxembourg, en vertu de je ne sais quelle Sainte-Alliance, conclue entre les princes de la confédération germanique, afin de se garantir mutuellement le droit de vexer leurs sujets sans risquer de porter la peine de la tyrannie. Aussi, messieurs, ai-je été singulièrement surpris et affligé de voir le gouvernement né en France des événements de juillet, sanctionner lui-même ce code germanique entaché du plus insultant despotisme à l'égard des peuples civilisés de l'Allemagne. Je suis admirateur du système de 1790, je pense qu'il est le plus juste à adopter comme base de séparation entre la Belgique et la Hollande, mais je ne partage pas tout à fait sur ce point l'opinion de plusieurs de mes amis. Des liens, des habitudes, des rapports établis depuis trente-cinq ans entre les hommes des territoires contigus sont plus respectables à mes yeux qu'un vieux système inconnu à la génération présente, et qui n'était point trop onéreux aux générations anciennes tandis qu'il serait insupportable aujourd'hui s'il était mis réellement à exécution.

Je ne voudrais point être injuste envers la Hollande, je ne voudrais pas que nous profitassions de l'abus de la force exercé par la république française à l'égard de la république batave dans les traités dont quelques personnes très-équitables voudraient trop légèrement nous donner l'héritage comme au successeur légitime de l'empire français. Mais des considérations particulières me font penser que les préférences accordées pendant quinze ans aux Hollandais sur nous, que la violation par le roi Guillaume du traité de Londres qui garantissait nos droits, que cette tactique rapace qui a fait rétablir aux Hollandais leur dette intégrale dès qu'ils ont su que nous en partagerions le fardeau, que l'insolence avec laquelle ils se sont conduits au commencement de notre mouvement, lorsque de bons citoyens cherchaient a en prévenir les suites et que les députés belges s'étaient rendus à La Haye avec les intentions les plus conciliantes; je pense que cette conduite du roi et des Hollandais exigeaient en bonne justice que tout ce qui était douteux fût expliqué en notre faveur plutôt que dans leurs intérêts. Nous ne sommes pas cause de la scission, c'est à eux à en supporter les peines et les inconvénients; certes, ce n'est pas à nous; cependant, messieurs, vous n'ignorez pas que la divinité qui représentait la Justice chez les anciens portait sur les yeux un bandeau. Que de jugements rendus contre des particuliers par les tribunaux sont défectueux! que d'arrêts rendus à la chicane donnent raison contre le bon droit! Eh bien dans les procès entre les peuples européens, il est aussi un tribunal qui se prononce tantôt selon les lois de l'équité, ce qui est rare, tantôt selon le droit canon, c'est-à-dire, par la force; ce tribunal est la diplomatie, en vain vous récrieriez-vous contre son existence, en vain l'accableriez-vous d'épithètes injurieuses et flétrissantes, il existe, il est même nécessaire, il est puissant. Vous ne pouvez en faire abstraction. Agir indépendamment de lui est impossible. On commence une révolution sans qu'il l'autorise; on ne peut la terminer sans qu'il la sanctionne. Voilà les faits, et rien n'est moins susceptible

Digitized by Google

d'être contredit; je sais qu'avec des proclamations adressées à tous les peuples, si tous ces peuples, bien entendu, se mettaient en mouvement, on réduirait, pendant quelques instants du moins, la diplomatie à l'impuissance. Je sais qu'une guerre générale compromettrait tous les gouvernements absolus; mais que deviendrait la Belgique au milieu de ce tourbillon? je l'ignore et ne veux pas l'y précipiter. Que deviendrait notre liberté? je l'ignore et ne veux pas la compromettre de nouveau. Les principes du bon plaisir qui se prétend légitime seraient peut-être remplacés par un absolutisme à la Bonaparte; et je dirai comme Kosciusko à Napoléon, qui l'engageait à servir ses projets comme ennemi des Russes: Ce n'est pas la peine d'aller chercher le despotisme si loin et à si grands frais. Je pense que dans l'intérêt de la liberté, l'exemple d'un peuple qui en fait une sage application est plus utile au monde que les guerres libérales les plus heureuses; les grandes armées levées d'abord dans l'intérêt d'une cause populaire finissent par s'attacher à un chef remarquable. Habituées à trancher les difficultés par le sabre, elles méprisent ce que le captif de Sainte-Hélène appelait l'idéologie. Puisqu'il est donc impossible de se soustraire au tribunal de la diplomatie, lorsqu'on veut terminer une révolution et en assurer les résultats, je dirai que l'occasion qui se présente me paraît suffisamment favorable, que nous en trouverons difficilement de meilleure; qu'enfin les chances pour obtenir mieux me semblent trop dangereuses à courir. Dans tout ce que nous offre la conférence, il y a, selon moi, beaucoup d'avantages. Je ne crains rien pour le Luxembourg de l'acceptation des dix-huit articles; je ne dis pas que je n'ai aucune crainte quelconque pour cette province, mais mes craintes très-faibles assurément proviennent de l'éventualité des faits à venir, et non pas des préliminaires qu'on nous offre. Un prince appartenant aux grandes maisons souveraines accepte la couronne belge décernée par une élection libre; il est reconnu. Quel immense résultat! On a beau dire que c'est un homme de plus, moi j'y vois la pierre angulaire de notre édifice constitutionnel.

On nous assure la libre navigation des fleuves et des mers. Où sont les flottes belges pour que nous puissions nous-mêmes garantir à notre commerce cet indispensable moyen de communication? Ce n'est pas sans doute avec les barques de nos canaux, même avec les canonnières construites à Boom, que nous ferons respecter le pavillon rouge, jaune et noir. Enfin on nous assure la neutralité, c'est-à-dire qu'aucune puissance n'aura le droit de nous entraîner dans les guerres qu'il lui plaira d'entreprendre, et que notre territoire, si souvent ravagé, ne servira pas de champ de bataille européen; car ces clauses, messieurs, bien qu'elles ne soient pas à l'abri des violations, ne sont pas non plus dénuées d'effet. Un orateur plein de verve mais qui a voulu exciter votre imagination et votre amour-propre plus qu'il n'a parlé à votre raison, vous a demandé à propos de cette neutralité quel secours vous prétendiez donner aux Polonais: il vous a dit spirituellement: « Est-ce la pitié qui vous fera agir? mais ce sentiment est le partage des femmes; est-ce les armes à la main que vous aiderez vos frères? les armes sont faites pour être maniées par des hommes, et vous êtes neutres, c'est-à-dire hermaphrodites. »

Messieurs, je nie d'abord que la pitié ne soit que le sentiment des femmes, à moins que tous les hommes ne doivent ressembler à l'empereur Nicolas; ensuite, ceux qui ont parlé de l'intérêt qu'aurait la Pologne à ce que la Belgique fût constituée, et je suis, messieurs, le premier qui en ait reçu l'assurance des Polonais, que leur position mettaient à même de le savoir; ceux-là, dis-je, n'ont jamais pensé à cimenter l'alliance du lion belgique et de l'aigle blanc sur les bords de la Vistule; il était fort inutile de combattre un pensée dont l'orateur qui l'a émise ne peut donner l'explication sans qu'elle soit ridicule; je l'ai dit en particulier à l'honorable membre, dont j'estime beaucoup le talent: Si vous avez de bonnes raisons à nous opposer, faites-les valoir; mais justice sera faite des subtilités plaisantes ou sérieuses.

Je sais aussi qu'on a tiré parti de cette neutralité pour inquiéter les militaires belges; mais quelles que soient ses garanties morales, il en faut d'autres encore, et la Belgique, qui, comme la Suisse, n'a aucun rempart naturel de montagnes, qui n'a pas, comme la Russie, un immense territoire, autre moyen d'arrêter les envahissements de l'ennemi, ne peut se passer d'une armée, soit pour attaquer ceux qui violeraient les clauses des traités conclus, soit pour se défendre contre les agressions et maintenir sa neutralité même.

Je range encore parmi les arguments sans valeur contre les préliminaires de paix celui qu'on a tiré de notre mandat: on a dit qu'il se bornait à constater un fait, et rien qu'un fait indépendant de notre volonté. Eh! qui a circonscrit nos devoirs dans ces limites étroites? est-ce le gouvernement provisoire lorsqu'il a convoqué les électeurs? je ne vois aucun article dans l'arrêté de convocation qui

Digitized by Google

indique cette idée; sont-ce les électeurs? je n'en crois rien; je le crois si peu que, s'ils étaient réunis pour de nouveaux choix, je suis persuadé que la très-grande majorité des hommes envoyés dans cette enceinte pour représenter le pays, seraient choisis parmi ceux qui partagent l'opinion qu'on ne doit pas l'exposer à tout perdre pour essayer de tout obtenir; et à cet égard j'appuierai de nouveau sur l'exemple des cortès d'Espagne que j'ai rappelé dans mon premier discours. Il a été dit depuis lors, que l'Espagne avait succombé parce qu'elle n'était pas mûre pour la liberté. Je sais que, naissante encore, la liberté était faible en ce pays; mais enfin ce n'était pas avec des étrangers que le généreux Riego avait renversé le gouvernement absolu; et l'armée dite de la Foi ne pouvait rétablir le despotisme si cent mille français ne fussent venus au secours des trappistes, des Quesada, des Bessière. Éviter l'entrée des cent mille Français, c'était donc sauver la révolution espagnole; comme éviter maintenant des dangers analogues, c'est sauver la révolution belge, plus forte dans son essence, il est vrai, que celle de l'Espagne, mais non moins compromise, vu la situation géographique du pays et l'infériorité numérique de ses habitants. Je reviens à l'objection que nous sommes ici uniquement pour constater un fait. J'ai compris ma mission d'une manière plus large, et je pense que son objet est de traiter toutes les affaires du pays pour son plus grand bien, en raison des circonstances et de la nécessité. Mais le congrès, dit-on, renonce à ses propres actes en agréant les conditions proposées; il accepte les protocoles; il renie l'intégrité du territoire. J'ai déjà prouvé, et bien d'autres avant moi, que les protocoles et les préliminaires de paix étaient loin d'offrir l'identité qu'on leur prête. Il est vrai que nous entendions l'intégrité du territoire autrement que ces préliminaires, et là je trouve l'objection de nos adversaires forte et digne de la plus sérieuse attention: non parce que le congrès changerait de résolution, car les congrès, comme les ministères et les oppositions, sont composés d'hommes faillibles et peuvent s'être trompés, surtout lorsqu'ils ont jugé dans leur propre cause, mais parce qu'il est très-pénible de renoncer peut-être à des frères qui ont participé à toutes les chances de notre affranchissement, que ce serait une injustice à leur égard de ne pas les défendre, s'il ne s'agissait que d'efforts ordinaires et qu'il ne fallût pas exposer l'existence du pays tout entier. Je n'ai pas eu besoin qu'on m'exposât ce motif pour le sentir; il parle au cœur, c'est tout dire. Cependant, en rendant de nouveaux hommages aux sentiments qui font insister sur cet argument généreux, je ne consens pas non plus à être un lâche, un homme sans honneur et sans patriotisme, parce que je n'y trouve pas la force nécessaire pour me déterminer à diriger mon pays vers un précipice. Plutôt attirer sur ma tête tous les malheurs que de céder un territoire circonscrit dans l'arrondissement dont j'ai l'honneur d'être député! a dit M. Henri de Brouckere. Sans doute, comme lui, s'il ne fallait attirer tous les malheurs que sur ma tête, afin d'avoir la certitude de conserver les pays en litige, je n'hésiterais pas; mais ce ne sont pas les têtes des membres du congrès qu'il s'agit de préserver de grands malheurs, c'est la Belgique; et oserais-je dire avec justice et raison: Périsse plutôt le nom belge que de céder telle ville ou village même à la Hollande, en prenant d'ailleurs à l'égard des habitants toutes les mesures en mon pouvoir pour adoucir leur position? On vous a dit que si jamais vous consentiez à l'évacuation de Venloo, vous vous rendiez coupable d'un acte semblable à l'abandon de Parga par les Anglais. Messieurs, je n'hésiterais pas à absoudre le gouvernement anglais s'il eût, pour sauver l'Angleterre d'un danger imminent et en prenant à l'égard des habitants de Parga toutes les précautions exigées par l'humanité, renoncé à l'occupation de cette ville. Mais personne n'ignore qu'il n'y a aucune parité entre notre situation actuelle et celle de l'Angleterre lorsqu'elle a retiré ses troupes de Parga; un vœu qui m'a paru plus digne d'être pris en considération, c'est celui qu'a exprimé un député de Verviers en disant qu'il voulait fonder un État durable; exempt des craintes trop vives de l'honorable membre, je partage son désir et j'espère qu'il sera réalisé: l'Angleterre et les autres cabinets de l'Europe devant avoir le plus grand intérêt à ce que notre État se consolide. Selon moi le plus difficile est de persuader aux ministres étrangers qu'il faut consentir à notre indépendance. Le fait consommé, les répugnances vaincues, il sera ensuite beaucoup plus aisé d'obtenir leur assentiment sur des objets secondaires indispensables à notre avenir. Messieurs, à ces doutes sur l'avenir de la Belgique se mêlent beaucoup de regrets, beaucoup d'inquiétudes relatives à la prospérité de certains intérêts matériels ou locaux: loin de les blâmer, je sympathise avec ces regrets, ces inquiétudes; toutefois, dans un changement d'état politique les inconvénients de telle nature sont inévitables. Lorsque la Belgique fut séparée de la France, plusieurs branches d'industrie souffrirent gravement; plus tard d'autres fleurirent, mais toute restaura-

Digitized by Google

tion étant aussi odieuse qu'impraticable, renoncer aux avantages partiels de l'union avec la Hollande est une conséquence à laquelle il est impossible de nous soustraire. D'autre part, ce qui est presque certain à mes yeux, c'est que le gouvernement anglais ne cherchera point à ruiner notre commerce et notre industrie. Dans nos entretiens avec lord Palmerston, il a toujours indiqué que les grands intérêts de politique extérieure occupaient, avant les spéculations mercantiles, l'attention des hommes d'État de son pays. Or, évidemment la Belgique pour remplacer dans la balance de l'Europe le royaume des Pays-Bas, doit être forte et heureuse; et l'Angleterre se gardera d'y étouffer l'esprit national indispensable au maintien du nouvel État qui, privé de bonheur et de prospérité, tendrait tôt ou tard à se dissoudre. Cette considération puissante me rassure, je le répète, à l'égard de nos limites dans la province de Limbourg, et j'en conclus expressément que, les préliminaires de paix adoptés par vous, Maestricht reviendra en partage à la Belgique, comme l'exige sa situation à l'extrémité méridionale de la province belge dont elle est le chef-lieu.

Si mes espérances, conformes à des prévisions justement motivées, étaient déçues, je tiendrais à honneur, messieurs, de partager le sort de ceux qui m'ont donné leurs suffrages, après avoir rempli les obligations de député au congrès belge; je montrerais que l'égoïsme n'entre pour rien dans ma détermination actuelle, et bien que mon projet n'ait jamais été de fixer ma demeure à Maestricht, aucun gouvernement ne pourra m'empêcher de m'y établir puisque j'y suis né, et j'en prends ici l'engagement. En attendant, je ne cesserai de représenter le district qui m'a envoyé sur ces bancs et ne donnerai point ma démission.

(M. B., supp., 10 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je demande la parole comme ministre. (*Les députés se hâtent de retourner à leurs places; il se fait un profond silence.*) Messieurs, si je n'ai pas pris la parole immédiatement après le discours de l'honorable M. de Brouckere, c'est que j'ai craint que, placé sous une impression trop récente et que vous comprendrez tous, j'ai craint, dis-je, que dérogeant aux usages parlementaires, la place de l'homme ne prît un instant la place du député.

Le reproche de lâcheté n'a cessé de retentir dans cette enceinte. Je ne sais pourquoi, messieurs, une partie de cette assemblée croit avoir le privilége de définir ce mot à son profit. Mais que répondriez-vous si, usant de représailles, nous vous disions que, par une fièvre d'amour-propre et par l'obstination du parti pris, vous vous entêtez à soutenir une cause que vous sentez bien que vous avez perdue? (M. B., 10 juill.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Je demande la parole. (M. B., 10 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je dirai, moi, que lorsque nous sommes divisés sur d'importantes questions, il n'appartient pas à une partie de cette assemblée de se faire juge de l'autre. Nos juges sont en dehors de cette assemblée; c'est la nation qui prononcera entre nous. Au grand jour des élections, je compte reparaître devant mes commettants, vous y comparaîtrez aussi, et nous verrons pour qui elle décidera entre ceux qui, alors que nous leur avons donné l'exemple de la modération, poursuivent la défense de leur système en employant tout ce que l'injure et la calomnie peuvent avoir d'acerbe. Caméléon! perfide! lâche! traître! parjure! Sont-ce là des raisons? Quoi! vous avez, dites-vous, le fait et le droit pour vous, et c'est dans le vocabulaire de l'injure que vous allez puiser vos arguments! Ah! je le répète, la nation jugera entre nous; elle jugera sur le combat, elle a déjà jugé sur les armes.

Depuis deux mois le ministère trahit, dites-vous? et il y a deux mois vous avez reçu du ministère une mission importante, et il ne craignait pas de vous faire le confident de ses pensées; elles étaient pures et patriotiques, et il n'a pas craint de vous faire un appel pour vous adjurer de dire s'il avait quelque chose à désavouer. Qu'avez-vous répondu en lisant mes instructions, instructions dont je m'honore, et, quoi que vous en disiez, conduite que mes discours n'ont pas désavouée? Ce que je disais alors était un plaidoyer que j'envoyais à la conférence, et qui devait s'embellir par la bouche de M. de Brouckere. Alors, messieurs, pour obtenir tout ce que nous voulions, il fallait forcer, exagérer nos prétentions; aussi ce ne peut être que par la plus inconcevable contradiction que l'on s'est servi de cette pièce pour me mettre en contradiction avec moi-même.

J'ai dit que cette question était pour nous une question d'humanité, et je n'ai pas, quoi qu'on en dise, déserté cette sainte cause. Je n'attache pas la question d'honneur à quelques murailles et à une citadelle. J'ai prouvé que nous pourrions sans inhumanité abandonner tout cela, mais jamais je n'ai dit que je consentirais à abandonner les habitants : c'est en cela que consiste la question d'humanité. L'ai-je soutenue? vous pouvez le dire

Digitized by Google

Je ne crains pas, messieurs, d'en appeler à vos consciences. Mon langage s'applique au Limbourg comme au Luxembourg. J'ai même dit au prince que la cession du plus petit territoire, du moindre village dans l'une ou l'autre province, l'exposerait à perdre toute sa popularité. Quel est entre nous celui qui entend le mieux les intérêts de la nation, de vous qui pour un point voulez compromettre toute la Belgique, ou de moi qui veux d'abord que vous soyez constitués?

Vous dites que pour avoir les enclaves, il faut les prendre. C'est une naïveté incontestable : M. de la Palisse n'aurait pas dit autrement. Mais si la Hollande ne veut pas nous donner nos enclaves, nous ne lui rendrons pas les siennes, et jusque-là nous n'aurons pas à guerroyer. Nous ne sortirons pas de Venloo; et comme l'introduction dans son territoire des principes révolutionnaires est une question de mort pour la Hollande, nous sommes certains de garder tout ce que nous avons.

Depuis trois mois que je suis au ministère, j'ai été abreuvé de toute sorte de dégoûts; depuis trois mois je suis devenu le point de mire des factieux du dedans et du dehors, et j'ai la douleur de voir un honorable collègue partager leurs torts à mon égard. Vous dites que je me débats par ambition, et pour m'attacher à un misérable portefeuille! Après avoir déposé mon portefeuille chez M. le régent, pensez-vous que, jouant la comédie, je conserverais l'arrière-pensée de le reprendre sous le roi? Ah! messieurs, supposez-moi de l'ambition, mais supposez-moi du bon sens. Vous qui prétendez parler au nom de la nation, qui vous en a donné le droit? Où est la nation qui ratifie ce langage violent et désordonné? A mon tour, ne serais-je pas plus fondé à vous dire que, malgré vos intentions, que je veux croire pures, vous avez, pour des hommes honorables, cet insigne malheur qu'une faction a placé son triomphe dans le succès de votre cause? (*Très-vive sensation.*)

(M. B., 10 juill.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Messieurs, lorsqu'il y a six jours je pris la parole dans cette discussion importante, je crois qu'il ne sortit de ma bouche que des paroles de modération. En cela je ne fis que suivre la ligne que je me suis toujours tracée; il n'est personne de vous, je pense, qui refuse de me rendre la justice qui m'est due à cet égard. Mais depuis ce temps-là je reçois journellement des lettres du malheureux pays que vous allez abandonner; mes commettants me supplient d'employer toute l'énergie dont je suis capable pour sauver leur province du malheur qui la menace. Oui, messieurs, j'ai mis de l'énergie dans mon langage, et si j'avais à recommencer, je le déclare, dussé-je de nouveau exciter vos murmures, dussé-je perdre l'estime de M. Lebeau, de laquelle je ne fais aucun cas... (*Violents murmures. Interruption.*) (C., 10 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je n'ai pas dit un mot qui autorise ce langage.

(C., 10 juill.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Oui, messieurs, dussé-je perdre l'estime de M. Lebeau, dont je ne fais aucun cas, je ne changerais pas un mot à ce que j'ai dit, et je ne craindrais pas le blâme de l'assemblée ni de la nation; je parle au nom de 70,000 âmes que vous pouvez sauver encore; jamais mon langage ne peut être trop énergique pour atteindre ce but. On dit que mes expressions ont été inconvenantes. Mes paroles sont écrites à dessein, je les livrerai à l'impression, vous n'y trouverez ni les mots de *parjure*, ni de *calomnie;* vous y trouverez les mots de *lâcheté*, et je l'y ai mis à dessein. Mais, dit-on, vous qui déclamez si fort contre le ministre, vous avez naguère accepté de lui une mission importante? Oui, messieurs, mais quelle mission? Je garde les lettres de M. Lebeau, qui ne cessait de répéter que nous ne pouvions sacrifier un seul village, et aujourd'hui c'est lui qui nous propose cet abandon.

On parle de factieux du dedans et du dehors. Des factieux du dedans! Je ne sais si c'est à moi...

(C., 10 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Je déclare que ce mot ne s'adresse pas à vous.

(C., 10 juill.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Je ne sais si c'est à moi que l'épithète de factieux s'adresse. Si c'était à moi, je dépouillerais à l'instant ma qualité de député, pour reprendre la qualité d'homme. (*Violents murmures. Interruption.*)

(C., 10 juill.)

PLUSIEURS VOIX : Bien! bien! Parlez! parlez! (C., 10 juill.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Interrompez-moi, messieurs.... (C., 10 juill.)

M. LARDINOIS : On vous interrompt pour vous applaudir. (*Agitation.*) (C., 10 juill.)

M. HENRI DE BROUCKERE : Interrompez-moi, vous ne m'empêcherez pas d'aller jusqu'au bout. Oui, si le langage du ministre s'adresse à moi, je dépouille ma qualité de député et je saurai, dans l'occasion, reprendre ma qualité d'homme. Je suis le cri de ma conscience, et dans tout ce que j'ai dit il n'y a rien d'exagéré. (*Agitation prolongée.*) (C., 10 juill.)

Digitized by Google

M. CHARLES DE BROUCKERE : Messieurs, la gravité de l'objet en discussion, ma position spéciale, et le singulier abus que l'on a fait de mon nom dans le cours des débats, m'autorisent à monter une seconde fois à cette tribune. Je m'attacherai à nos adversaires les plus redoutables, pour ne pas abuser de votre temps. Je n'imiterai pas ceux que je combats, je ne vous dirai rien qui me soit personnel.

Le courage est un devoir sans mérite dès qu'on s'en targue; la plainte est une faiblesse.

Celui qui nous a entretenus de ses déboires aurait dû comprendre que quand un député du Limbourg, assis sur le même banc que moi, parlait de clientèle, c'était un exemple entre un millier qu'il choisissait. Celui qui nous a reprochés de parler aux passions aurait dû tenir le langage de la froide raison, et s'attacher à réfuter nos erreurs. Sa tâche eût été plus grave mais plus aride, plus belle mais moins brillante.

Je croyais avoir établi que les propositions étaient de véritables protocoles, que leur adoption entraînait une cession de territoire; que vous n'aviez pas le droit de céder une partie de la Belgique; je crois avoir démontré surabondamment que la cession, eussiez-vous le droit de la faire, était contraire aux intérêts du pays. Que m'a-t-on répondu? Ce ne sont pas des protocoles. Et pourquoi? parce que vous avez la liberté de discuter, celle d'accepter et de rejeter les propositions.

Est-ce sérieusement qu'on combat avec de telles armes? N'avons-nous pas discuté sur les protocoles et dans des comités secrets, et en commissions et en séances publiques? N'avions-nous pas le droit d'accepter les actes de la conférence comme celui de les retourner? L'acceptation eût été une lâcheté, vous a dit avec raison un ministre, c'était reconnaître le droit d'intervention. Les choses n'ont pas changé.

Aujourd'hui comme alors, vous avez le droit de rejet; mais si vous rejetez, si seulement vous modifiez les dix-huit articles, les protocoles restent debout, ils demeurent actes irrévocables pour la conférence. La discussion, aux yeux de ceux que vous qualifiez de médiateurs, est circonscrite dans le choix des préliminaires de paix et des vingt-cinq premiers protocoles. Ils vous disent : Nous avions imposé des conditions dures, humiliantes, sans aucun détour; nous consentons à en modifier la forme, à vous les proposer sous une forme moins sombre; vous les accepterez, sinon nous vous imposerons les premières, sous peine de partage et d'invasion. De pareilles menaces ne nous ont pas été communiquées ouvertement; on les a fait pressentir en comité général et dans des réunions particulières. Nous sommes donc placés dans la même position qu'il y a six mois; comme alors les menaces ne me font pas changer aujourd'hui; comme alors, je repousse aujourd'hui toutes conditions que je n'aurai pu combattre contradictoirement.

Que si je prouve que c'est une cession de territoire qu'on exige de nous, un ministre me répond qu'il n'a pas pu s'occuper des enclaves, parce que le congrès ne lui avait pas donné mission de proposer des échanges, et cependant il assure que les commissaires à Londres ont fait des ouvertures sur les parties de territoire de la Gueldre et du Brabant septentrional auxquelles on prétend que nous avons des droits. D'ailleurs le ministre, ajoute-t-on, n'a pas les éléments nécessaires pour évaluer l'importance des enclaves. Une fois les faits connus, il était facile d'apprécier les choses. Le traité de 1800 et les subséquents entre la France et la Hollande suffiraient seuls pour établir combien grande est la différence à notre préjudice, si déjà nous n'avions fourni d'autres preuves.

Un autre ministre a eu recours aux chiffres pour vous démontrer qu'il y avait réellement cession de territoire, mais que cette cession était peu importante. Il suffirait, selon M. Barthélemy, d'abandonner à la Hollande le canton de Horst, une langue de terre pressée entre la Hollande et la Prusse, et qui nous deviendrait à charge.

J'abandonne un moment les principes pour m'attacher au fait. Tout est erreur dans les données de l'honorable membre. La population du Limbourg qu'il faudrait échanger s'élève à 70,000 âmes environ, au lieu de 56,000; le terrain dans le district de Maestricht que l'on devrait racheter vaut dix, vingt fois celui que l'on voudrait céder, deux places fortes, deux positions militaires et commerciales, le cours de la Meuse sur une étendue de vingt lieues font partie de ce que vous voulez acquérir. La cession du canton de Horst laisserait à la Belgique la même forme; elle substituerait à la langue dont Mock est l'extrémité une autre langue de terre resserrée entre la Hollande et la Prusse.

C'est donc un rêve, une chimère que ce plan d'échange de bonnier contre bonnier, de maison contre maison, d'homme contre homme; abstraction des droits, car alors c'est une monstruosité.

Nos adversaires, messieurs, transportent la question sur un autre terrain; ils écartent le principe révolutionnaire et y substituent des théories sur le droit primitif et antérieur, sur le divorce, sur la propriété.

Digitized by Google

Un penseur profond, mais ce n'est pas Vauvenargues, a dit quelque part : Les voyages sont instructifs. Cette pensée lumineuse brille ici de tout son éclat.

Vous avez entendu, dans le comité général, les arguments que les commissaires du gouvernement ont fait valoir pour soutenir nos droits sur le Limbourg et la Flandre zélandaise. Les raisons que la conférence opposait au fonctionnaire public ont été reproduites par le député à l'appui des dix-huit articles.

« En 1813, la Hollande fit sa révolution, ou plutôt sa restauration, reprit sa place à titre de peuple ancien, ressaisit tous ses droits à l'ancien territoire. »

Qu'il me soit permis de rectifier les faits et de suivre un instant ceux qui, répudiant leur siècle, nous rejettent de cinquante ans en arrière.

Messieurs, il m'est historiquement démontré que l'empereur Alexandre fit en 1814 un appel à l'insurrection des peuples agglomérés, confondus successivement dans l'empire français; que c'est en vertu de cet appel que la Hollande incorporée à la France, c'est-à-dire celle de 1810, fit sa révolution au mois de novembre 1813; qu'il ne lui vint pas à l'idée de reculer de trente-trois ans, de briser les traités où non-seulement elle, mais toutes les nations européennes, et particulièrement l'Angleterre, étaient tour à tour intervenues, mais de répudier le droit de la force, de briser le joug, de se soulever contre un acte arbitraire qu'aucun contrat ne légalisait; qu'elle n'eut pas la pensée de fouler aux pieds le traité de 95, ni surtout ceux de 1800 et de 1808, qui lui accordaient une extension de territoire, dont elle se remit aussitôt en possession.

Elle ne songea pas plus à reprendre ses limites de 1790 que son ancienne forme de gouvernement. Je ne vous fatiguerai pas de faits à cet égard, la proclamation du prince d'Orange, sa soi-disant inauguration à la maison de ville d'Amsterdam, ses premiers actes sont trop connus pour que je veuille m'y arrêter.

Cependant les alliés, gagnant du terrain, établirent successivement un gouvernement du Bas-Rhin et de la Belgique. Des généraux, peu au fait du droit primitif et antérieur, n'assignèrent pas de limites aux gouvernements qu'ils créaient à leur passage; la conquête décidait du territoire d'une manière fort bizarre.

Il m'est historiquement démontré qu'une partie des communes des départements de la Meuse-Inférieure et de l'Ourthe ne surent pendant plusieurs mois sous quelles autorités elles étaient placées. Un arrêté du 26 août 1814 substitua le timbre de la Belgique à celui du Bas-Rhin pour toutes les communes des départements de la Roer, de l'Ourthe et de la Meuse-Inférieure, situées sur la rive gauche de la Meuse. Ainsi, jusque-là le gouvernement belge s'était enquis d'une foule de communes belges, ainsi dès ce moment il étendit son pouvoir sur d'anciennes communes allemandes.

Maestricht ne se rendit qu'après le retour des Bourbons en France... Quelques hommes, croupissant dans l'oubli, désirant le retour à l'ancien ordre de choses, ayant tout à y gagner, engagèrent le prince souverain à envoyer des troupes dans le Limbourg, à investir la place de Maestricht; l'un d'eux leva même un bataillon, entièrement composé de Liégeois. Il n'en fallut pas davantage pour faire naître des idées d'agrandissement dans l'esprit du prince Guillaume. A cette époque, il agissait néanmoins comme allié des autres puissances, comme les Belges eux-mêmes devenus forcément les ennemis de la France; ses hordes prirent la place de bonnes troupes, qui dès lors marchèrent en avant, et le 5 mai elles entrèrent à Maestricht. Cependant la souveraineté de la Hollande sur les pays de généralité n'était pas reconnue; les commissaires de cette nation n'agissaient que sous tel bon plaisir du gouverneur du Bas-Rhin, de M. de Sathem, d'une part, tandis que d'autre part ils étaient en possession de parties de territoire belge et les réunissaient au Brabant septentrional.

La fatalité voulut que Guillaume d'Orange succédât, en qualité de gouverneur au nom des puissances alliées, aux gouverneurs de toutes les couleurs que la Belgique avait subis depuis le mois de février jusqu'à celui de juin 1814, et c'est ainsi que, de sa propre autorité, sans mandat aucun, le prince d'Orange, en sa double qualité de prince souverain de la Hollande et de gouverneur de la Belgique, parvint à déterminer des limites dans le département de l'Escaut.

Un arrêté du 19 octobre 1814 organisa la juridiction et l'étendue des communes de l'arrondissement d'Eecloo, jusque-là confondues avec d'autres de la Flandre hollandaise. C'est ainsi que par le fait la Hollande reprit ses anciennes limites, que Sainte-Anne-Termuiden, Sainte-Marguerite, Oud-Waterland, Assenede, Zelzaete et la Clinge furent morcelés tout en conservant leur nom, et que d'autres par le même morcellement furent incorporées dans des communes voisines.

Un an après la révolution, la Hollande obtint donc ses limites de 1790 dans la Flandre, mais sans que son droit fût établi, et parce que le

Digitized by Google

prince souverain exerçait en Belgique un pouvoir arbitraire et momentané.

D'où donc infère-t-on que la Hollande a repris les droits de 1790? D'où, que nous devons répudier les traités de 1795 et 1800? D'où, que la base du partage ne doit pas être la division de l'ancien royaume en provinces septentrionales et méridionales?

J'ai entendu dire que le traité de Londres tranchait la question, parce qu'il accordait un accroissement de territoire à la Hollande. L'expression d'accroissement de territoire ne change pas la question, ne décide pas ce qu'il faut entendre par Hollande; les plénipotentiaires ont cru qu'il était inutile de spécifier les parties, qu'il suffisait de définir le tout; ils ne pouvaient prévoir la chute de ce qu'ils enfantaient. Le roi Guillaume lui-même a rejeté cette idée d'accroissement telle qu'on voudrait l'entendre ici, dans la note de son ministre des affaires étrangères à M. de Mhier.

Quant à la séparation en provinces méridionales et provinces septentrionales, un orateur qui a défendu autrefois ce principe l'a renié il y a deux jours, parce que des traités ne peuvent être basés que sur des actes du dehors, et que la délimitation des provinces était un acte d'ordre intérieur. Oui, la division en provinces était un acte de politique intérieure, un fait de ménage, mais basé sur le contrat de mariage, sur le traité de Londres. Les deux parties du nouveau royaume devaient jouir des mêmes droits et priviléges; la constitution reposait sur ces principes, et pour leur application, elle ne reconnaissait d'autres parties contractantes que les provinces méridionales et septentrionales. Par le divorce séparez donc ceux qui ont été unis, restez dans les termes du contrat.

Les actes du dehors sont bons à invoquer quand la question s'étend au dehors; personne de nous n'élève des prétentions au dehors, personne ne pense à une rectification de limites avec des voisins; nous demandons à consommer un fait intérieur; et cependant nous pouvons nous étayer au besoin d'un acte diplomatique, des dix-huit articles de Londres.

C'est aux traités antérieurs à 1790, a-t-on dit encore, que vous devez vous tenir pour le territoire, puisque vous voulez la séparation des dettes antérieures à cette époque. Jamais aucun de mes amis politiques n'a soutenu une pareille absurdité; d'abord parce que nous ne demandons que ce qui est juste, ensuite parce que nous ne voulons pas être dupes.

Au moment de la réunion, la Hollande convertissait quatorze ou quinze espèces de dettes inscrites au grand-livre et dont les intérêts variaient de 1 1/2 à 7 pour cent; une grande partie de ces dettes avaient été contractées après 1795. Il est facile d'assigner l'origine, la date et le montant de chacune des espèces.

Nous avons donc réclamé que chacun payât la dette, et si l'on prouve qu'antérieurement à 1790, une partie des territoires que nous soutenons nous appartenir avait profité des emprunts contractés par la Hollande, nous payerons notre quote-part, tout comme la Prusse a pris à sa charge la part qui incombait à l'Oost-Frise.

Au surplus, messieurs, dans toutes les lois relatives à la liquidation des dettes, et particulièrement dans celle du 9 février 1818, on a fait des distinctions entre les provinces méridionales et septentrionales.

M. le ministre des affaires étrangères à son tour a cherché à démontrer, par une question de propriété, que nous devions remonter à 1790. Je n'opposerai pas citation à citation, d'abord parce que je n'ai jamais lu les lois romaines dans la langue originale, et puis parce qu'il n'est pas question de choses vénales, de propriétés purement matérielles.

Jusqu'à la conclusion du traité de Vienne, rien n'était changé dans les contrats; la Hollande avait ressaisi des droits qu'elle n'avait pas aliénés, elle avait repris sa position de 1808; le reste était le fait de la conquête; par le traité de Vienne, la Flandre zélandaise et le Limbourg furent cédés, non à la Hollande, mais au nouvel État, et la France intervint comme partie cédante. C'est de la même manière qu'une partie des pays de Clèves et de Juliers, que la principauté de Liége et plusieurs comtés et baronnies furent abandonnés au nouvel État, de la même manière que plus tard treize cantons y furent ajoutés aux dépens de la France.

Si donc tous les traités postérieurs à 1790 sont nuls pour vous, parce que directement vous n'êtes intervenus dans aucun, comment pouvez-vous laisser indécise la question du Luxembourg, province cédée, sans votre participation, au roi Guillaume? Comment pouvez-vous condescendre, soit à l'abandon, soit à l'achat d'un pays qui nous appartient en vertu de tous titres que vous reconnaissez légitimes? Comment, d'autre part, ne vous conteste-t-on ni la principauté de Liége, ni les treize cantons, ni les cinq sixièmes du Limbourg?

Trêve donc à tous ces systèmes arbitraires dans leur principe comme dans leur application; trêve à ces railleries qui mettaient ces nations à la merci de quelques intrigants et qui ne sont que men-

Digitized by Google

songes dans l'exécution. Je vous y ai suivi malgré moi, pour démontrer qu'en admettant même le droit des gens à votre manière, vous n'en aviez tiré que de fausses conséquences.

Messieurs, je ne m'étais pas appesanti sur le droit d'insurrection, abandonnant cette tâche à un orateur qui, plusieurs fois, nous en avait entretenus avec chaleur et conviction; mais aujourd'hui que cet honorable membre a déserté notre cause sacrée, j'y reviens avec d'autant plus d'insistance que l'on s'est appuyé de mon nom pour exemple pour changer de drapeau. J'ai bien voulu vous rendre compte d'un acte de ma vie privée, j'en ai expliqué les motifs; non-seulement à chaque aveu de conversion des députés, mais encore des ministres, mon nom a retenti.

Nous formions un tout; nous nous séparons violemment en deux en vertu du droit d'insurrection; d'un côté demeurent ceux qui n'ont jamais été désunis, de l'autre se groupent ceux qui depuis trente-six ans ont vécu sous les mêmes lois, partagé le même sort. C'est en 1795, et seulement depuis lors, que la Belgique autrichienne, la principauté de Liége, les comtés de Loo, de Horn et de Vroenhoven, qu'une partie des pays de généralité, de Clèves, de Juliers, de Gueldre, de Limbourg, vivent en communauté; c'est seulement depuis que les parties de l'ancienne Belgique sont devenues homogènes. Cette union de trente-six ans a fait naître une sympathie d'habitudes et de mœurs, une union de besoins matériels et moraux, a enfanté la révolution et lui a prêté vie.

Tel est le principe de nos droits, principe plus solide, sans doute, que celui qui classerait d'un côté les catholiques et rangerait de l'autre les protestants, sauf à décider ultérieurement du sort des juifs; plus rationnel que les assertions de M. le ministre des affaires étrangères.

Venloo, vous a-t-il dit, n'a pas fait sa révolution pour elle, mais pour la Belgique; en d'autres termes, les habitants du Limbourg sont des instruments dont on se sert comme des traîtres, aussi longtemps qu'ils sont nécessaires pour mener au but, et qu'on repousse quand le but est atteint; c'est un membre gangrené qu'on coupe, de crainte que la maladie n'abîme le corps entier... Mais avons-nous trahi? sommes-nous infectés de quelque maladie contagieuse?.... Nous compatissons à votre position, répond aussitôt un orateur; mais un homme d'État ne peut pas s'abandonner à la pitié : le devoir force souvent les princes à ne tenir aucun compte du sort de familles perdues par la condamnation de leurs chefs, à résister aux sollicitations les plus attendrissantes. Quel est donc notre crime, à nous Limbourgeois, pour motiver un arrêt? Je connais un homme d'État qui jamais ne ratifie une condamnation capitale; je ne sonde pas ses motifs... Craignez qu'en prononçant notre arrêt vous ne soyez livrés à d'éternels remords.

Je reviens au droit d'insurrection. Ce droit, la conférence nous l'a reconnu, s'est écrié hier encore un honorable député de la Flandre occidentale; mais elle nous refuse le droit de conquête; hâtez-vous d'accepter les propositions et de faire consacrer un principe qui détruit à jamais la Sainte-Alliance.

Prenez-y garde, messieurs, tout séduisant que paraît ce raisonnement, il est faux. Si le droit d'insurrection est reconnu, il l'est aussi bien pour le Luxembourg et le Limbourg que pour le Hainaut et le Brabant; il ne vous est pas plus loisible de rendre à la Hollande une partie de son territoire, dont les habitants se sont insurgés contre le gouvernement hollandais, que de lui abandonner Anvers, Bruxelles ou toute autre ville. Ce n'est pas comme partie intégrante de la Belgique de 1795 ou 1815 que nous réclamons Venloo et le pays de la généralité, c'est comme peuple insurgé que nous demandons le territoire sur lequel nous existons; c'est à titre de peuple nouveau qui n'a besoin d'aucun antécédent pour avoir une existence, une nationalité, si ceux qui le composent sont d'accord pour être nation. Oui, messieurs, si le Brabant septentrional, si une partie de la Gueldre s'étaient joints spontanément à nous, si le Brabant se souvenant des humiliations qu'il a subies comme pays de la généralité, si la Gueldre catholique se rappelant l'intolérance du gouvernement des Provinces-Unies, avaient arboré nos couleurs, refoulé au delà du Wahal, du Rhin ou du Moerdyk les soldats de Guillaume, ils pouvaient se joindre à nous et contracter des liens que vous n'eussiez pu rompre sans renier la révolution, sans tuer son principe.

Veuillez bien ne pas confondre, messieurs, le droit d'insurrection avec la conquête; mes adversaires ont évité de faire cette distinction, et pour écarter le sentiment généreux qui fait palpiter vos âmes à la seule idée de l'abandon d'une partie de vos frères, ils ont comparé la situation actuelle des Venloonais à celle où se trouveraient les habitants du Brabant septentrional, si par suite du rejet vous faisiez la conquête de cette province. Raisonnement tout aussi faux que le précédent.

Si vous entrez dans le Brabant septentrional, c'est à titre de conquérants; vous pouvez, pour consolider votre existence, rendre ce que vous n'aurez dû

Digitized by Google

qu'à la force. Voilà pour le principe; voici pour les conséquences.

Les habitants du Brabant septentrional pourraient se retrancher derrière l'invasion, la force majeure, tandis que les habitants du Limbourg et ceux du Luxembourg ont eu le tort de s'insurger avec nous, de prendre l'initiative.

Si demain une insurrection éclatait en France; si, fatiguée de son homogénéité, ou plutôt si une partie, trouvant ses intérêts compromis par l'autre, se fractionnait en départements du Nord et du Midi; si le parti de la légitimité était repoussé, vaincu par celui de l'insurrection, croyez-vous que des médiateurs seraient en droit de dire aux vainqueurs : Vous rétrograderez, vous céderez aux vaincus une partie de votre territoire, de vos frères, de ceux qui ont concouru à vous donner l'être? Croyez-vous qu'à l'appui de pareilles prétentions ils puissent avec justice exhumer quelque traité de partage entre les fils des rois de la première et seconde race, sous prétexte que depuis lors il n'y a plus eu de contrats auxquels des fractionnaires de la France actuelle soient intervenus directement en leur nom de province? qu'on puisse soutenir que les traités conclus avec la France entière sont *res inter alios actæ* pour chaque province, ou pour des réunions de provinces?....

Admettez au moins, ajoutent nos adversaires, que s'il y a cession pour l'exécution rigoureuse des préliminaires, admettez que plusieurs dispositions des dix-huit articles nous offrent de grandes ressources. Croyez-vous, s'est-on écrié, quelque petits que soient les enclavements, croyez-vous que les Hollandais consentent à la prise de possession? qu'ils admettent chez eux un foyer d'insurrection? Oui, messieurs, je le crois, et pour une raison fort simple. Quelques villages, circonscrits dans des limites très-étroites, entourés de toutes parts par des populations hollandaises, n'offrent aucune ressource militaire ni commerciale, ne peuvent devenir hostiles à nos ennemis et seront pour nous une charge sans profit. Ce sont des îlots stériles jetés au milieu de l'Océan, trop petits, trop éloignés pour être dangereux au navigateur, pour ne pas être un fardeau pour la mère patrie.

Je me trompe, la Hollande ne vous abandonne pas les enclaves, elle vous en fera l'offre et vous serez aises d'en finir à l'amiable et moyennant un équivalent.

Et ne venez pas me dire, à l'appui du système contraire, pour soutenir des prétentions exagérées, que vous tiendrez la Hollande par la dette; et ne vous appuyez surtout pas d'une différence de 25,000,000 de francs à notre profit.

Lors de notre réunion, la dette hollandaise s'élevait à une rente de 14,333,776 florins; encore ne fut-elle portée à ce chiffre que par une fausse opération de liquidation. Depuis lors les dettes de la Belgique ont été portées à la charge de la communauté, tellement que la différence pour nous ne s'élèvera guère au delà de 6,000,000 de florins.

Vous avez, messieurs, autant d'intérêt que la Hollande à terminer, d'abord parce qu'en vertu de l'article 13 des préliminaires, vous fournirez votre quote-part dans le payement de la dette, ensuite parce que vous avez des droits à faire valoir sur les cautionnements restés depuis seize ans au trésor, sur les fonds de Waterloo, sur les caisses de cautions, sur la flotte, sur le syndicat d'amortissement, sur tous les grands établissements qui appartiennent à la communauté; enfin parce que la Hollande est maîtresse de la citadelle d'Anvers, du cours de la Meuse et de celui de l'Escaut.

Aucun de tous les arguments ne détruit d'ailleurs que les dix-huit articles nous imposent une cession de territoire.

Si je vous démontre que, comme pouvoir législatif, pas plus que comme pouvoir constituant, vous n'avez le droit de céder une partie de territoire, que vous faites un abus de la force, M. le ministre des affaires étrangères me répond qu'il est factieux celui qui ne se soumet pas au pouvoir législatif.

Épargnez-nous vos épithètes, prouvez-nous que vous êtes dans les termes de l'article 68 de la constitution, qu'il y a consentement des parties intéressées, ou force majeure; prouvez-nous que, comme pouvoir législatif, vous pouvez faire des cessions sous une régence; que, comme pouvoir constituant, vous pouvez démembrer le pays.

Il n'y a plus de factieux dès que vous vous écartez de la ligne de vos devoirs. Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit à cette tribune; mais, sans m'effrayer du nom de factieux qui m'a été prodigué ailleurs, je répondrai à mes collègues de juillet comme à ceux de septembre, que j'ai fait acte de bon citoyen en agissant comme je l'ai fait, comme je l'ai dit.

Si surabondamment je démontre que les échanges, les cessions sont contraires aux intérêts du pays, M. le ministre des affaires étrangères exhume un de mes discours où il reconnaît que j'ai établi que la possession de la rive droite de la Meuse par les Hollandais détruisait l'avenir du pays, et il en conclut que je suis en opposition avec moi-même, en flétrissant avec la même énergie le *statu quo* de 1790. Je n'ai pas été plus loin,

Digitized by Google

dans une autre circonstance, parce qu'il s'agissait du principe de contiguïté : vous m'offrez l'alternative; eh bien, pour ne pas vous ennuyer de répétitions, je me borne à combattre la nouvelle combinaison. Où donc est la contradiction ?

J'ai rejeté par des sarcasmes les projets de routes en fer, et cependant, dit M. le ministre, des routes valent mieux que des canaux, parce que ceux-ci ne sont pas navigables toute l'année. Si, au lieu de lire mes discours dans les journaux, on s'était donné la peine de me suivre, on aurait entendu que j'ai repoussé aussi bien les canaux que les routes dont on nous avait fait étalage.

Dans certaines circonstances les routes ferrées sont préférables à tout autre moyen de communication, mais leur viabilité non interrompue n'est qu'un élément accessoire dans la décision qui intervient sur le choix et l'utilité de travaux aussi importants. Non, messieurs, le ministère n'a ni plans de route ni plans de canaux susceptibles de nous assurer des communications avec l'Allemagne, soit que nous ayons le *statu quo* de 1790, soit que nous cédions la rive droite de la Meuse. C'est Maestricht qu'il nous faut pour assurer le transit, c'est Maestricht qui doit être le centre des communications; et Maestricht, vous ne l'aurez pas, parce que les Hollandais le possèdent ; l'eussiez-vous, les Hollandais resteraient maîtres de toutes les communications en vertu des dix-huit articles, puisque toutes les communes de la rive droite de la Meuse qui avoisinent la ville font partie du pays de généralité. (L'orateur entre en quelques détails et parle du seul plan exécutable, selon lui, plan conçu par un ingénieur.)

Nous sommes neutres, ajoute M. le ministre des affaires étrangères, en vertu d'une grande pensée politique ; la France nous convoite, les puissances nous mettent à l'abri de l'invasion par la neutralité. Mais, je le demande, un traité de neutralité est-il donc plus sacré, plus solennel qu'un traité d'indépendance ?

Nous devons être forts; et ici M. le ministre se flatte d'être d'accord avec les députés qui siégent à l'extrême gauche dans la chambre de France ; oui, la Belgique doit être forte dans l'intérêt de la France, elle doit arriver au Rhin, parce qu'elle est l'alliée naturelle de la France, parce que les deux pays contracteront une alliance offensive et défensive. Oubliez-vous donc que nous sommes neutres, que nous le sommes pour servir de barrière à la France, et que dès lors elle a un intérêt tout contraire ? Oubliez-vous qu'elle doit désirer notre faiblesse dès que nous ne pouvons unir notre force à la sienne?

Nous serons neutres pour comprimer les idées d'agrandissement qui agitent nos voisins; force nous sera donc aussi de conserver nos forteresses et une armée. Ne nous comparons pas à la Suisse hérissée de montagnes et de rochers, sans routes, sans communications. Pays de plaines, toutes nos avenues seront défendues sous des places de guerre, et le fardeau dont nous partagions le poids sera dorénavant supporté par nous seuls.

Le commerce nous dédommagera, sans doute, de ces charges accablantes ! Il me souvient qu'un partisan du duc de Leuchtenberg étaya son opinion du commerce lucratif que nous ferions avec le Brésil... On rêve en ce moment un traité avec l'Angleterre; un pareil traité donnerait le coup de mort à l'industrie belge.

Me voici ramené aux intérêts matériels.

M. le ministre des affaires étrangères a fait valoir une diminution de la dette que j'ai réduite de moitié ; il vous a annoncé une économie de 25,000,000 de *francs*.

Est-ce pour le faire croire, qu'au lieu du budget de 35,000,000 de florins que votre commission, s'appuyant sur des faits, avait réduit à 30,000,000 de florins, on vient de nous en retourner un dont le chiffre s'élève de 42 à 43 millions? Est-ce pour le faire croire qu'on prodigue d'une manière scandaleuse les grades militaires ?

Messieurs, le gouvernement provisoire, dans un moment d'absolue nécessité, avait accordé un grade d'avancement à tous les officiers, et voici qu'après huit mois de paix, une foule de militaires ont gagné deux grades, plusieurs trois et même quatre.

Est-ce pour nous le faire croire, qu'ont lieu toutes ces promotions d'officiers sans troupes, comme si un changement d'épaulettes changeait l'homme qui les porte ?

Est-ce pour nous le faire croire, enfin, qu'on nous fait entrevoir la guerre dans le lointain, qu'on nous parle des ressources que des préliminaires offrent à la chicane, aux lenteurs diplomatiques? Aussi longtemps que les négociations ne seront pas terminées, vous conserverez un pied de guerre ruineux, et lorsque les ressources du pays seront épuisées, vous courrez aux armes. Belle perspective pour nos intérêts matériels !

Allons un peu plus loin, pensons à l'avenir de la Belgique.

Les colonies, la Prusse, la France offrent seules des chances d'avenir. Ce que vous a dit hier un honorable député d'Anvers, des colonies, est vrai; il n'a eu qu'un tort à mes yeux, celui d'avoir circonscrit la question commerciale dans un cadre trop resserré. Les colonies sont perdues pour nous,

Digitized by Google

cette perte était réparable et compensée par la séparation des dettes.

Il nous restait la France : vous avez perdu ce débouché par l'élection du prince de Saxe-Cobourg, par la neutralité.

Il nous reste enfin la Prusse : vous perdez cette dernière ressource par l'abandon du Limbourg. A cet égard, qu'on ne vienne plus disputer l'ancien système à la Hollande; qu'on ne nous dise pas que le monopole est à jamais enlevé à notre rivale. La Hollande sera maîtresse du cours de l'Escaut sur une étendue de dix-huit lieues, de la Meuse sur une plus grande étendue encore; par terre elle intercepte les communications entre Aix-la-Chapelle et Maestricht. Elle n'élèvera pas des prétentions à la fermeture des fleuves, mais vous lui reconnaîtrez au moins le droit de convoyage et de visite, vous ne lui contesterez pas le droit de la garantie de la fraude, et celui de faire payer les frais de surveillance. C'en est assez pour anéantir votre transit.

Après il devient superflu de nous parler d'Ostende. Ce port a acquis une importance momentanée due aux circonstances; jamais il ne pourra lutter avec celui d'Anvers. L'équilibre ancien se maintiendra, et, les affaires diminuant, Ostende rétrogradera comme Anvers. La pêche seule lui restera par suite de l'adoption des préliminaires de paix. Et dans la supposition même que la possession de l'Escaut par la Hollande écrase Anvers, Ostende ne nous dédommagera en aucune façon; sa position géographique impose pour borne à son commerce la consommation intérieure.

C'est par plaisanterie que d'honorables députés ont voulu transformer Ostende en chantier de marine de guerre, qu'on a parlé de construire des vaisseaux de ligne à Boom. Tous les forts imaginables ne mettront jamais les chantiers d'Ostende à l'abri d'un coup de main; c'est dans des ports intérieurs qu'on asseoit d'aussi vastes établissements. Quant à Boom, aucun vaisseau de guerre ne pourrait en sortir et arriver armé en pleine mer.

N'ayez cependant ni craintes ni soucis; le prince Léopold entend très-bien les questions commerciales, vous a dit un orateur.

Je regrette, messieurs, de devoir récuser le témoignage de M. Osy; il n'est pas juge compétent.

Puis-je, je vous le demande, avoir foi dans celui qui nous conseille d'affecter une partie de ce que nous gagnerons au partage de la dette à des primes d'exportation, et qui trouve un grand avantage à ce que nos florins soient dépensés dans le pays! Est-ce donc de quelque argent monnayé que dépend la prospérité matérielle d'un pays? Non, c'est dans le travail, dans la production, dans l'échange de la production, que consiste la richesse.

Puis-je avoir foi dans celui qui nous engage à perpétuer le million Merlin, à donner des encouragements pécuniaires à l'industrie?

Nous aurons donc le triste privilége de payer autant et plus d'impôts qu'autrefois, de créer une industrie factice; et à la moindre secousse, à la première crise commerciale, nous tomberons pour ne plus nous relever.

Puis-je avoir foi dans celui qui nous dit que nous pouvons rivaliser avec l'Angleterre, parce que nous sommes à peu près aussi avancés que nos voisins d'outre-mer dans la construction des machines? L'orateur a oublié de vous dire que la matière première des machines coûtait moins en Angleterre : le fer; que l'aliment continuel des machines était à meilleur marché en Angleterre : le charbon.

Messieurs, s'il vous reste une ressource, c'est la diminution des impôts, la suppression des primes et des encouragements, qui doit amener la diminution du prix de la journée de l'ouvrier; oui, l'économie la plus sévère, la parcimonie dans les dépenses de l'État peuvent seules, dans la suite des temps, vous faire espérer de reprendre quelques forces productives.

Je me flatte de vous avoir tenu le langage de la froide raison, d'avoir fait abstraction de tout esprit de localité; vous me permettrez de prendre un moment le rôle de député du Limbourg, de réfuter des sophismes échappés à un honorable membre.

Députés du Limbourg, ne vous retirez pas, nous a-t-on dit : en fait, les trois districts du Limbourg nous demeurent. Oui, mais ce ne sont pas les districts qui nous ont élus. Ne confondez pas, je vous prie, l'échange, la cession d'un territoire qui vous a appartenu, avec la reconnaissance du fait que jamais les communes de la généralité n'ont fait partie de la Belgique.

En droit vous ne pouvez abdiquer, ajoute-t-on. Non, nous n'abdiquerons pas notre mandat; je conserverai du moins celui que j'ai reçu, mais je ne siégerai plus dans cette enceinte aussi longtemps qu'il ne me sera pas démontré que nous conserverons l'intégrité du Limbourg.

Ne nous faites pas un appel à la réconciliation, il ne s'agit plus d'une différence d'opinion, mais du démembrement du pays. Nous n'avons point de haine contre les personnes; nous sommes et nous resterons ennemis politiques.

Ne nous parlez pas de Huy, patrie que vous avez volontairement abandonnée, ne nous faites pas des

Digitized by Google

offres inacceptables, elles dénoncent plus d'égoïsme que de générosité.

Messieurs, il y a de l'honneur, du dévouement à se sacrifier soi-même à l'intérêt de la masse; il y a honte, crime pour la plus grande partie de sacrifier à ses intérêts, d'immoler une fraction du pays. J'ai dit. (I., 10 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, il paraît que plusieurs de nos honorables collègues ont mal interprété une phrase de ma réponse au discours de M. de Brouckere. Je déclare que je conçois et que je respecte toutes les opinions, parce que je les crois consciencieuses, et que je n'ai entendu appliquer le mot de factieux à aucun des membres de cette assemblée. Par les factieux du dedans, j'ai entendu parler d'hommes qui sont hors de cette enceinte. Par les factieux du dehors, j'ai entendu parler de personnes qui sont au delà de la frontière. Lorsque journellement je suis en butte aux attaques de journaux français qui trouvent de l'écho dans certains journaux du pays, il a pu être permis de tenir le langage que j'ai fait entendre. (M. B., 10 juill.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Messieurs, je crois en ce moment, après huit jours de discussion sur le même objet, devoir ne pas la prolonger. L'utilité de répondre à quelques assertions ne me semble pas pouvoir balancer le besoin d'en finir. L'assemblée est fatiguée; ce que je puis faire de mieux pour lui être agréable, c'est de me taire. (*Hilarité générale.*) Nous venons d'avoir un exemple de ce que peut produire l'irritation sur une question épuisée, sans ajouter de changements aux actes. J'ai, l'un des premiers, exprimé positivement mon opinion. Inscrit pour la réplique, je me tais maintenant; mon silence, qui vous sera agréable, pourra être plus utile à la nation, dont tout bon citoyen ne peut vouloir troubler le calme. (M. B., 10 juill.)

M. L'ABBÉ DE FOERE : Messieurs, je ne viens pas usurper sur votre temps par des répétitions; seulement j'essayerai de jeter quelques nouvelles lumières sur la discussion.

C'est un fait digne de remarque que l'opposition n'entre pas dans le fond de la question qui nous occupe. Les membres du congrès qui ont pris la parole contre l'adoption des dix-huit articles accumulent assertions sur assertions, conséquences sur conséquences, sans même indiquer les principes d'où ils les tirent, ou, s'ils les mettent en avant, c'est sans les prouver. Ce sont tantôt des prémisses fausses, tantôt des prémisses contestées, et ils n'en déduisent pas moins des conclusions *certaines*. C'est le vice qui domine dans la plupart des discours parlementaires, par lesquels on parvient plutôt à entraîner les passions qu'à convaincre la raison.

La fin, dit-on, doit être digne du principe. Quel est ce principe? Quelques discours m'autorisent à croire que c'est le droit d'insurrection. Qu'est-ce que ce droit d'insurrection? J'ai attendu en vain qu'un membre de l'opposition en donnât une définition claire et précise. Cependant, messieurs, je suis loin de repousser ce droit d'insurrection. Je vais, au contraire, l'établir comme un droit incontestable. Ce droit est, en premier lieu, celui de défense légitime et de propre conservation; en deuxième lieu, le droit de reprendre ce qui nous a été violemment arraché. Nous avons usé, à l'intérieur, du premier de ces droits, à juste titre, contre l'oppression obstinée du gouvernement hollandais, contre son despotisme oppresseur de nos libertés et de nos droits. L'exercice de ce droit n'a été contesté par aucun membre du congrès; il serait donc inutile de le défendre. L'autre est celui que nous avons exercé contre l'oppression extérieure, contre les violences armées et diplomatiques du dehors, contre les spoliations exercées sur notre territoire par la première révolution française, par les traités de Campo-Formio et de Lunéville, et, en dernier lieu, par le congrès de Vienne. Puisque notre droit d'insurrection à l'intérieur, tel que je l'ai défini, est hors de toute contestation, il s'ensuit que toute la discussion se réduit à la délimitation du territoire belge. Cette contestation a pour objet : 1° la rive gauche de l'Escaut, 2° le Luxembourg, et 3° une partie du Limbourg.

Je ne répéterai pas, messieurs, les objections qui ont été faites contre les discours de MM. Beyts et Van Meenen, tendant à établir nos prétentions sur la rive gauche, prétentions que vient de renouveler l'orateur (M. Charles de Brouckere) qui descend de la tribune, et pour la rive gauche et pour la partie contestée du Limbourg. Je me bornerai à rétablir les faits que ces orateurs ont incomplétement présentés. Ils ont laissé une lacune qui domine toute la question. L'honorable M. Beyts est entré dans l'histoire des traités relatifs à la rive gauche; mais il a passé sous silence le principe général qui, de notoriété publique, a été posé au congrès de Vienne comme base de ses négociations. Ce principe était le *statu quo* d'avant la première révolution française. Maintenant, que le congrès de Vienne ait fait, ou non, un traité spécial pour réintégrer la Hollande dans la possession des territoires qu'elle possédait avant 1790, il n'importe; il suffit qu'elle ait été remise dans ses anciennes

Digitized by Google

possessions, et par le principe général qui a présidé aux transactions du congrès de Vienne, et par accumulation d'autres territoires qui lui ont été adjugés. Si l'on insiste sur ce traité spécial, je répondrai que ce traité manque aussi à la Belgique pour établir ses prétentions sur la rive gauche.

M. Van Meenen a commis la même erreur. L'honorable membre cite à son appui la constitution hollandaise de 1814, qui ne comprend pas la Flandre zélandaise. Mais ce territoire avait été cédé, en 1795, à la France. Cette cession avait été confirmée par les traités de Campo-Formio et de Lunéville. Les signataires de ces traités étaient aussi, en 1814, les vainqueurs de la France et siégeaient au congrès de Vienne. La Hollande ne pouvait pas se faire droit à elle-même : elle était liée par les traités; elle s'est d'abord constituée sans préjudice à ses droits ultérieurs; elle a dû attendre que les traités de Campo-Formio et de Lunéville fussent diplomatiquement défaits. Ils l'ont été, et par le principe qui a servi de base au congrès de Vienne, et par le traité qui a annulé celui de 1795 en rendant la rive gauche au territoire hollandais.

Ces faits, ainsi rétablis, répondent aussi aux observations que vient de faire M. Charles de Brouckere, sur le territoire contesté du Limbourg.

D'autres orateurs ont invoqué le principe de la révolution et de la constitution pour la rive gauche aussi bien que pour d'autres territoires contestés. Admirez, messieurs, la puissance de leurs raisonnements! En voici l'analyse :

Tous les territoires que la constitution du congrès a compris dans les limites de la Belgique, sont des territoires belges; mais la constitution du congrès n'a pas compris la Flandre zélandaise dans les limites de la Belgique; donc la Flandre zélandaise est territoire belge!

Les provinces méridionales ont fait leur révolution contre les provinces septentrionales; or, la rive gauche appartenait aux provinces septentrionales; donc elle a fait sa révolution; donc elle est à nous!

Toutes les populations de l'ancien royaume qui ont scellé de leur sang la révolution appartiennent à la nouvelle Belgique; mais la Flandre des États n'a pas scellé de son sang la révolution ; donc la Flandre des États appartient à la Belgique!

M. Helias d'Huddeghem est le seul qui ait senti qu'il fallait mettre un peu de logique dans ces argumentations. Il a essayé de prouver que la rive gauche avait fait sa révolution. Mais par quels moyens? La ville de l'Écluse, nous a-t-il dit, a offert un drapeau tricolore aux troupes de la révolution, et le gouvernement provisoire a organisé, par un arrêté, l'administration civile et judiciaire pour la ville d'Hulst. Mais nous, députés de Bruges, qui ne sommes qu'à trois lieues de l'Écluse, nous savons que le drapeau a été offert, au commencement de la révolution, par crainte d'être envahis par des troupes indisciplinées et d'être traités en ennemis; encore l'acte n'a été consommé que par une poignée d'habitants, et la ville de l'Écluse n'a fait aucune résistance aux troupes hollandaises qui y sont entrées depuis. L'histoire vérifiera ces faits, et elle dira encore que la rive gauche a repoussé les troupes de Pontécoulant et de Grégoire. L'arrêté du gouvernement provisoire n'est pas un acte de la ville d'Hulst et de ses environs. C'est un fait posé en dehors de la rive gauche, qui prouve même le contraire, attendu que la ville d'Hulst ne l'a pas soutenu.

Tous les orateurs ont envisagé la question du Luxembourg comme une contestation entre le roi de Hollande et nous. Elle existe bien plus, selon moi, entre le roi de Hollande et nous d'un côté, et le congrès de Vienne, continué à Londres. Le roi de Hollande dit à la conférence : « Vous m'avez enlevé mes quatre principautés en Allemagne, et, pour m'indemniser, vous m'avez donné le Luxembourg. Si maintenant vous m'enlevez cette province, il est juste que vous me rendiez mes quatre principautés. » De notre côté, nous disons à la Sainte-Alliance : « Par vos violences diplomatiques et en dépit de vos propres proclamations et de vos propres principes diplomatiques, vous nous avez arraché le Luxembourg; nous usons de notre droit sacré de *postliminie;* nous reprenons cette province; ses habitants aussi exercent le même droit contre vos spoliations. Vous avez payé de nos biens le roi de Hollande; cet acte ne nous concerne pas; c'est une question à vider entre vous et lui. » La Sainte-Alliance, dans sa position actuelle, comprend très-bien la valeur de ce raisonnement. Elle sait que son propre salut est désormais dans la justice. Aussi toute l'Angleterre répudie aujourd'hui, avec énergie, l'odieuse politique de Castlereagh. Le duc de Wellington lui-même vient de rendre un éclatant hommage à la noble politique de lord Grey. Les injustices du congrès de Vienne seront réparées. La paix de l'Europe est là. Le *statu quo* de 1790 ne sera pas une vérité pour la rive gauche et un mensonge pour le Luxembourg. C'est là que le prince Léopold puise sa conviction et ses garanties pour la conservation de cette province. Déjà, et c'est un fait que je vous cite qui est

Digitized by Google

à ma connaissance, la conférence de Londres nous sait gré des dispositions dans lesquelles nous sommes, non pas d'accorder des *indemnités* pour le Luxembourg, mais de faire des *sacrifices pour la paix*.

La révolution et la constitution, dit-on, ont décidé toute la question du Limbourg. Lorsque nous consultons les plus simples notions de droit, qu'est-ce qu'une décision dans une question dans laquelle une seule partie litigieuse décide? Je vous le demande, messieurs, que devient une semblable solution? Pouvez-vous nier qu'il existe une contestation de territoire dans le Limbourg, entre la Belgique d'un côté, et la Hollande et ses alliés de l'autre? A moins de rayer, par des déclamations, du code du droit naturel la maxime : *Audiatur et altera pars*, vous conviendrez que votre décision isolée, dans une question litigieuse, ne prouve autre chose que vos prétentions. Eh quoi! vous réclamez contre la diplomatie du congrès de Vienne, parce que vous n'y avez pas été entendus; et vous ne permettez pas que vos adversaires réclament contre vous par le même principe! Vos contradictions ne s'arrêtent pas là : pouvez-vous nier que vous-mêmes, non-seulement vous avez reconnu ce point de contestation territoriale dans le Limbourg, mais que vous-mêmes vous l'avez mis hors de tout doute en adhérant à l'armistice que le gouvernement provisoire a signé? Par cet acte, vous avez reconnu que Venloo appartenait à la Hollande. Par quelle inconcevable contradiction cette ville deviendrait-elle maintenant tout à coup territoire belge? Y aurait-il un droit, une justice, une vérité en 1830, et un autre en 1831?

« Mais, dites-vous, les élections, les mandats, la vérification des pouvoirs, la constitution sont intervenus. » Oui, messieurs, ces actes sont intervenus. Mais quelle est, en point de droit, la valeur de simples faits qui ne sont pas la conséquence logique, l'application immédiate de droits non contestés? Le raisonnement de l'opposition équivaut à celui-ci : J'ai pris un bien; cet acte n'établissait pas mes droits; mais, durant la contestation, je l'ai exploité : donc il m'appartient! Voyez à quelles conséquences absurdes vous mène votre prétendue décision!

On vous a opposé l'odieux droit de conquête que l'Europe entière repousse avec une juste indignation. Comment répondez-vous? Par des récriminations! M. Charles de Brouckere doit cependant savoir que des récriminations ne sont pas des raisons. Elles prouveraient tout au plus, si elles étaient fondées, que les torts sont de part et d'autre. Mais alors que l'honorable membre serait convenu de ses propres injustices, il nous resterait encore à examiner le fond des récriminations qu'il dirige contre nous. « Vos échanges d'âmes, dit-il, ne sont-ils pas aussi immoraux? » Les échanges ne répugnent à la justice politique qu'alors qu'ils sont faits contre le gré des populations; mais vous-mêmes vous assurez que cette partie du Limbourg veut être belge, et que les populations de nos enclaves ne voudront pas le devenir. Que devient alors votre récrimination dans votre propre bouche, alors surtout que nous-mêmes nous répudions les échanges d'âmes, s'ils devaient s'opérer contre leur gré?

« Si cette partie contestée du Limbourg ne nous appartenait pas, dites-vous encore, les élections, les mandats, la constitution du congrès et ses décisions seraient viciés. » Mais, selon vous, le Limbourg tout entier nous appartient; je prends acte de votre propre assertion, et je dis : Si elle est vraie, cette population a agi, au moins, par présomption légitime, et nous avons reconnu ses actes par le même principe. Dès lors, vous détruisez votre propre objection et même elle retombe sur vous de tout son poids; car, quand on est en possession d'un titre, alors même qu'il est contesté, le droit d'agir par présomption légitime n'est contesté par personne, et il est universellement pratiqué dans les relations privées comme dans les relations générales. Les transactions conclues avec un tiers, en vertu de la présomption légitime, n'ont jamais été annulées alors que les titres n'ont pas été aliénés. La contestation entre les parties litigantes est restée intacte. Telle est la position de cette partie du Limbourg à l'égard de la Hollande d'un côté, et à l'égard de la constitution et des actes du congrès de l'autre. — « Mais Venloo a répondu aux proclamations du gouvernement provisoire. » — Ce même gouvernement, en signant l'armistice, a rendu cette ville à la Hollande. Quel gouvernement provisoire doit faire ici autorité? Ou celui des proclamations, ou celui de l'armistice? Est-ce un acte de violence d'ennemi à ennemi qu'il faille ériger en principe de droit, ou un contrat synallagmatique, mûri dans les délibérations du cabinet, contrat que M. Charles de Brouckere lui-même a conseillé et auquel l'honneur de la révolution et de la nation est intéressé? Consultez votre loyauté, votre honneur, et répondez vous-mêmes.

Remarquez, messieurs, que la question de Venloo a été débattue sans que l'opposition se soit donné la peine de vérifier un fait qui constitue la base de ses raisonnements. En admettant gratuitement le droit d'insurrection dans toute la lati-

Digitized by Google

tude que lui a donnée mon honorable ami M. Fleussu, il resterait toujours à prouver que la majorité des habitants de Venloo veut être belge. Il est vrai que M. Charles de Brouckere a produit des lettres pour établir l'affirmative; mais un autre membre en invoque une pour prouver la négative. On assure même que les trois cinquièmes des habitants de Venloo veulent appartenir à la Hollande, parce que tel est, comme ville frontière, son intérêt. Les documents me manquent pour décider de quel côté est la vérité. Toujours est-il vrai de dire que, quand on oppose lettres à lettres pour décider un fait qui, dans le sens de l'opposition même, domine toute la question, ses raisonnements ne peuvent recevoir qu'une application hypothétique.

Lors de nos délibérations sur l'indépendance du pays, vous avez entendu plusieurs orateurs. Cependant leurs discours n'étaient applicables qu'à l'ancienne Belgique, et aucune objection n'a été élevée. Vous avez particulièrement applaudi au discours de M. Le Hon, qui a examiné la question dans ses rapports historiques et diplomatiques. Les conclusions de l'orateur n'étaient applicables qu'à l'ancien territoire belge. Vous n'éleviez pas alors vos prétentions actuelles. M. Charles de Brouckere prononça aussi un discours. Il examina la question de notre indépendance, *limitée à l'ancien territoire du pays*, dans ses rapports commerciaux et industriels. Il s'efforça alors de nous prouver que cette Belgique recélait dans son sein d'immenses ressources de prospérité agricole, commerciale et industrielle. L'orateur vient de quitter la tribune, et, vous l'avez entendu, messieurs, il s'est efforcé d'établir le contraire. Si M. de Brouckere se plaît à se réfuter lui-même, ce n'est pas une raison pour nous de croire que son dernier discours détruit le premier. Je dirai seulement qu'il y a lieu à révision.

Et pourquoi cette prospérité commerciale et industrielle serait-elle maintenant détruite? M. Charles de Brouckere découvre une cause principale dans notre neutralité, et, pour vous en convaincre, il vous a communiqué ses prédictions. Moi, pour vous convaincre du contraire, je vous citerai des faits irrécusables, puisés dans notre histoire. Vous avez entendu hier, messieurs, le discours de l'honorable M. Serruys, député d'Ostende, discours fort de raisons et de faits, allégués contre les erreurs de M. Claes, député d'Anvers. M. Serruys vous a démontré l'immense prospérité du port d'Ostende, dans lequel, durant une partie du dernier siècle, souvent plus de douze cents bâtiments de commerce entrèrent par an. De quelle époque date cette activité du port d'Ostende et de Nieuport? à quelle cause est-elle due? M. Serruys ne l'a pas dit; je suppléerai à son silence. Elle date de 1756, lorsque le souverain de la Belgique et le roi de France conclurent un traité de neutralité. Quand cette activité du port d'Ostende a-t-elle reçu un accroissement prodigieux? Pendant la guerre de l'Amérique septentrionale contre l'Angleterre, lorsque, à l'exclusion de quelques puissances de l'Europe, la Belgique est restée neutre dans cette guerre. C'est donc à la même cause, à laquelle M. de Brouckere attache ses sinistres prévisions, qu'était due cette immense prospérité commerciale de nos ports neutres. J'en appelle à l'honorable M. Serruys; j'atteste sa longue expérience. J'oppose des faits incontestables à des assertions prophétiques; j'abandonne la solution à votre bon sens.

Un honorable membre vient de nous dire encore que la Belgique ne sera qu'une colonie anglaise. Messieurs, j'admire l'Angleterre dans sa politique intérieure; mais ce sentiment ne m'a jamais aveuglé sur sa politique extérieure, surtout à l'égard du despotisme maritime et commercial qu'elle a toujours cherché à exercer sur les autres nations. Je conseillerai toujours aux hommes d'État qui présideront aux destinées de la Belgique, de ne faire jamais de traité de commerce avec l'Angleterre; elle n'en contracte jamais elle-même sans que les avantages ne soient de son côté. Toute cette question est dans la loi des douanes, et cette loi tout entière est entre vos mains. Maintenant que la Belgique sera un État homogène, peut-on admettre un instant la supposition que notre future législature travaillera dans l'intérêt de l'Angleterre, et non dans celui de la Belgique?

Notre prospérité industrielle est dans notre travail et dans notre économie, dit encore M. de Brouckere. L'orateur a raison. Mais je ne sache pas que la neutralité et les autres propositions de la conférence nous interdisent ou nous empêchent de travailler et d'apporter la plus sévère économie dans les dépenses de l'État.

Le même député repousse encore la neutralité, parce qu'il la considère comme illusoire à l'égard de la France. Mais si, depuis Louis XIV, la France a fait de vains efforts pour nous absorber, je ne conçois pas la raison pour laquelle notre indépendance ne recevrait pas une nouvelle garantie par notre neutralité, alors que la France elle-même est signataire du traité, et s'en constitue responsable envers nous et envers l'Europe entière.

Digitized by Google

On repousse encore la neutralité comme un acte d'intervention. Je le concevrais, si les charges de la neutralité pesaient exclusivement sur nous. Mais la conférence *propose* un traité de neutralité dans lequel les charges et les bénéfices sont communs, un traité par lequel les parties contractantes se constituent respectivement responsables. Dès lors, je ne puis y découvrir un acte d'intervention.

« La conférence, dites-vous encore, n'a rien de commun avec la Belgique; sa révolution a tout décidé. » Vous voulez donc isoler la Belgique au milieu de la civilisation! Vous avez encore la chimère d'indépendance absolue au milieu des faits qui accablent votre raison! Mais alors pourquoi avez-vous adhéré à l'armistice? Pourquoi, de votre assentiment, un comité diplomatique a-t-il été institué? Pourquoi avez-vous envoyé des commissaires à Paris et à Londres? Pourquoi avez-vous voté, à une grande majorité, votre décret du 2 juin? Vous repoussez la neutralité, parce que, dites-vous, elle nous empêche de contracter des traités d'alliance avec d'autres nations; et lorsque la conférence est sous le poids de traités d'alliance contractés avec la Hollande, vous refusez à l'une et à l'autre l'exercice de ce droit. Vous prétendez donc que les droits, les bénéfices et les priviléges vous soient exclusivement acquis!

« La constitution est changée, objecte encore M. de Brouckere, si les dix-huit articles sont adoptés. » En admettant ce changement par cette adoption, il ne s'ensuit pas qu'il serait fait illégalement. Qui jamais a contesté au même pouvoir qui a porté une loi, le droit de la changer et même de la rapporter tout entière? « Mais, poursuit-il, le changement de la constitution sous une régence est inconstitutionnelle. » Le principe sur lequel cette assertion repose est erroné. La régence de la constitution est un gouvernement qui s'établit durant la vacance du trône. La régence actuelle est une institution en dehors de la constitution, une régence exceptionnelle, une régence extraordinaire. Vous vous souvenez tous, messieurs, qu'avant l'institution d'un chef provisoire de l'État, une discussion s'est établie dans les sections sur la question de savoir si ce chef de l'État serait revêtu du titre de *lieutenant général*, ou de celui de *régent*. La dernière opinion a prévalu, parce que le titre de *régent* se rapprochait plus que tout autre de l'esprit de la constitution. L'assertion de M. de Brouckere conduirait d'ailleurs à l'absurde. Elle impliquerait que la Belgique, durant son état provisoire, dans aucune crise, dans aucune circonstance, dans aucune hypothèse, et pour aucune raison d'État, n'eût pu modifier sa constitution.

J'ai entendu encore retentir dans cette enceinte le mot d'*honneur*. Messieurs, l'*honneur*, pour moi, c'est la *justice*. Je n'en connais pas d'autre. L'*honneur*, pour moi, consiste à concilier les intérêts de mon pays avec le bon droit. La Belgique ne s'est jamais souillée d'aucun crime politique; ce ne sera jamais moi qui provoquerai la guerre pour réaliser, par le sang, des prétentions contestées, ou pour conquérir des avantages que les fléaux de la guerre ne pourraient jamais compenser, ou enfin pour soumettre toute notre existence aux chances nombreuses des armes.

Messieurs, j'ai tâché d'éviter les répétitions et le langage des passions. J'ai cherché à éclairer l'assemblée par quelques nouvelles observations, et à lui parler le langage de la raison. Mon but n'est pas d'entraîner les passions; mais de convaincre une opposition probe et loyale. J'aurais pu chercher à balancer les partis par les partis, à perdre les uns par les autres, à nous faire désespérer de nous-mêmes, et enfin, fatigués, épuisés par nos propres résistances, à nous faire tendre des bras de pitié aux ennemis de notre indépendance. Mais je crois avoir consciencieusement rempli mon mandat. Je voterai pour les dix-huit articles qui nous sont proposés.

(M. B., supp., 11 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Forgeur. (*Profond silence.*) (M. B., 10 fév.)

M. FORGEUR : Messieurs, lorsque je suis entré dans cette enceinte pour assister à la discussion solennelle qui doit décider, selon moi, de l'avenir du pays, je ne m'attendais pas, je l'avoue, à voir se manifester parmi des Belges cette divergence d'opinions. Je n'ai conçu cette divergence que lorsque le ministère, se dessinant, n'a pas craint d'assumer sur sa tête l'immense responsabilité de l'acceptation des dix-huit articles de la conférence. J'étais tellement convaincu que consentir à l'adoption de ces articles, c'était renier la révolution, j'étais tellement convaincu que c'était compromettre l'existence de la Belgique comme nation, et l'existence commerciale de mon pays, que j'avais espéré que le ministère, se plaçant à la tête du congrès national, demanderait le premier le rejet des préliminaires. Il me semble, messieurs, et je me flatte de vous en convaincre, que si cette résolution spontanée avait été prise par le congrès, et qu'il ne se fût pas trouvé un seul homme en Belgique disposé à accepter la honte de cette proposition, la conférence aurait changé de langage. Une médiation puissante, qui déjà a failli se faire

Digitized by Google

jour dans la conférence, aurait obtenu d'elle des conditions compatibles avec votre dignité, compatibles avec votre nationalité et avec la prospérité du pays.

Pour moi, messieurs, quelle que soit votre décision, à mon avis le mal est fait. Le ministère a compromis pour jamais l'avenir du pays, et la majorité qui se dessine me semble s'engager dans cette fausse route. Je l'avouerai, pour ne vous parler que le langage de la froide raison, je dois imposer silence aux émotions nombreuses qui m'ont agité pendant cette discussion. Toutefois, messieurs, ne vous attendez pas que je me livre, en développant les motifs de mon opinion, à des injures, des violences, des sarcasmes qui seraient indignes de vous et indignes de mon caractère. Cependant, lorsque j'ai entendu le ministère nous dire que la forme des propositions de la conférence n'était plus insultante pour le pays; lorsque je l'ai entendu nous dire que la conférence, par cela seul qu'elle nous soumet des propositions sur lesquelles nous pouvons délibérer, avait perdu ce ton de hauteur, ce ton impérieux par lequel elle avait débuté, je me suis involontairement souvenu de ce brigand espagnol qui, l'escopette sur l'épaule, demandait la charité aux passants. (*Sourire.*) Du reste, j'abandonne la forme, mais je remarque que tandis que nous nous épuisons en discussions, toute discussion nous est interdite, car nous ne pouvons faire ni modifications ni amendements aux propositions de la conférence. Je vous dirai les motifs qui me déterminent à voter pour le rejet, et après tout ce qui a été dit, plagiaire volontaire des principaux arguments qui ont été proposés, je vous dirai ce que contiennent en réalité les propositions de la conférence.

Pour apprécier, relativement au Luxembourg, le sens dans lequel doit être entendu l'article 3 des préliminaires, il faut en bonne logique se référer aux antécédents relatifs à cette province. Quiconque refuserait de tenir compte de ces antécédents, interpréterait mal, à mon sens, celui de l'article 3. Or, ces antécédents sont: 1° le protocole du 20 janvier, qui déclare le Luxembourg détaché de la Belgique, et qui le considère comme une propriété de la famille d'Orange; 2° la lettre de lord Ponsonby, qui dit que vous pourrez obtenir le Luxembourg à prix d'argent, et la résolution du congrès qui autorise des négociations d'après ces idées insidieusement annoncées; 3° les réclamations du roi Guillaume auprès de la conférence, réclamations qui ont suivi la lettre de lord Ponsonby; enfin la réponse de la conférence de Londres, dont vous n'avez pas perdu la mémoire, et qui porte que le Luxembourg appartient au roi Guillaume, et qui, tout en parlant de négociations, lui laisse le libre arbitre de les accepter ou de les refuser. Voilà quels sont les antécédents touchant la question du Luxembourg. Maintenant que je vous ai rappelé ces antécédents, je vous rappellerai les observations si judicieuses de M. Van Meenen, répétées par l'honorable M. Masbourg avec cet accent de conviction qui part d'une bonne conscience; ces honorables membres vous ont dit: L'article 2 est l'arrêt de mort du Luxembourg, il est à jamais séparé de la Belgique; et l'article 3 est la conséquence des négociations que vous avez autorisées : vous avez dit que vous étiez disposés à offrir pour le Luxembourg des indemnités pécuniaires, la conférence s'est emparée de vos offres et elle a tranché d'un mot la question du Luxembourg. Elle maintiendra le *statu quo*, mais ce ne sera que jusqu'au terme des négociations, et lorsque le roi Guillaume aura déclaré irrévocablement qu'il ne veut pas céder le Luxembourg, le *statu quo* cesse. Voilà, messieurs, ce qui vous est réservé pour le Luxembourg, et la parole du prince, dont nous ont parlé ici les ministres ou les députés à Londres, n'est pas pour moi une garantie suffisante en présence de faits aussi incontestables, et elle ne peut motiver un vote dont les suites seraient nécessairement la séparation du Luxembourg de la Belgique.

Parlerai-je du Limbourg, question d'honneur, car nous ne pouvons, sans nous déshonorer, briser le lien qui nous unit à nos frères du Limbourg, et question d'existence pour le pays, car le pays ne peut vivre sans commerce, et le Limbourg perdu, plus de commerce avec l'Allemagne? Alors donc que cette question est tout à la fois une question d'honneur et d'existence pour le pays, vous parlerai-je de l'article 4 des propositions? Ici, messieurs, je vous parlerai de faits historiques d'une autorité irrécusable; je vous reporterai dans cette société politique de 1790, qu'il est essentiel de connaître pour juger la question avec connaissance de cause. Maestricht était, avant 1790, une ville qui avait son droit municipal particulier; elle était possédée indivisément par les Provinces-Unies et par le prince-évêque de Liége. Remarquez que je ne parle que de la possession civile, car la possession militaire appartenait aux Provinces-Unies : elles l'ont exercée exclusivement de 1664 jusqu'en 1790. En 1790, Maestricht avait donc son droit municipal qui lui était propre. Les citoyens de Maestricht avaient-ils des députés aux États-Généraux des Provinces-Unies? Non. Avait-

Digitized by Google

elle des députés aux États de Liége? Pas davantage. Cette ville s'administrait par elle-même. En 1814, il y eut prise de possession au nom des Provinces-Unies, et ces mêmes puissances qui composent aujourd'hui la conférence de Londres, et qui révoquent en doute nos droits sur Maestricht, prirent incontinent possession, pour conserver les droits de Liége. La conférence a senti que Maestricht était un point important, mais en même temps elle a senti l'impossibilité de reconstruire la société de 1790; elle a senti qu'il serait absurde de soumettre Maestricht à une administration mi-belge, mi-hollandaise, et, en définitive, c'est pour la Hollande que la conférence a travaillé, et non pour nous. La conférence veut que Maestricht appartienne à la Hollande. Si les puissances n'avaient pas eu cette pensée; si vraiment elles avaient cru que nous pourrions, au moyen d'échanges, dont on a si souvent parlé, et qui nous donneraient, dit-on, le moyen d'occuper des enclaves jusque dans le cœur de la Hollande; si les puissances, dis-je, n'avaient pas eu cette pensée, nous auraient-elles donc proposé cet article 4, le plus diplomatique de tous? « S'il est constaté, dit cet » article, que la république des Provinces-Unies » des Pays-Bas n'exerçait pas exclusivement la » souveraineté dans la ville de Maestricht en 1790, » il sera avisé par les deux parties aux moyens de » s'entendre à cet égard sur un arrangement con» venable. » Pesez bien, avant d'accepter cet article, la force de ses expressions. Pour moi, je le déclare, je ne voterai pour la question préalable que dominé par cette conviction, qu'il est de l'intérêt de la Hollande de ne jamais céder Maestricht, et cet intérêt nous dit assez que le sort de cet article 4 ne sera pas un instant douteux.

Quant à la rive gauche de l'Escaut, sa possession est une question d'existence pour nous, quoi qu'en aient dit les députés d'Anvers, dont je respecte l'opinion consciencieuse, et qui, sans doute, ne se précipitent pas et ne veulent pas précipiter le pays dans une position insoutenable, par lassitude d'un provisoire qui les ruine; sans la rive gauche de l'Escaut, il nous est impossible d'exister. Quant aux droits, je les abandonnerai pour ce qu'ils valent; et à ceux qui disent que le territoire ne peut nous appartenir parce que les habitants ne se sont pas associés à notre révolution, je répondrai que Venloo s'est révoltée comme nous, et que cependant ils veulent l'abandonner. (*Sensation.*)

Quant à Venloo, ne croyez pas que je veuille redire ici ce qui aurait dû retentir si profondément dans vos âmes. Non, messieurs, mais il me sera permis encore une observation, et ce sera un appel à votre bonne foi. Si, quand pour la première fois nous nous sommes réunis dans cette enceinte; si, quand il a été question de vérifier les pouvoirs des députés de la Belgique, je vous eusse dit : Prenez garde, Venloo ne nous appartient pas; et que, fort du talent et de la conviction de M. Nothomb, j'eusse ajouté que le droit d'insurrection ne nous donnait aucun droit sur Venloo, qu'eussiez-vous dit? Oh! certes, les pouvoirs des députés de Venloo eussent été vérifiés. Oh! certes, vous eussiez repoussé avec indignation l'idée de vous séparer de ceux qui spontanément s'étaient unis à vous pour seconder votre révolution. Que dis-je? vous-mêmes, depuis, n'avez-vous pas considéré Venloo comme appartenant incontestablement à la Belgique? ne vous souvient-il plus de la loi électorale que vous avez faite? ne vous souvient-il plus que la représentation est calculée sur la population des provinces? ne vous souvient-il plus que vous avez accordé au Limbourg un nombre de représentants proportionné à son importance, Venloo comprise? ne vous souvient-il plus... Non, messieurs, je ne veux pas continuer cette énumération.

Maintenant que je crois avoir fixé le véritable sens de ces préliminaires; maintenant que, selon moi, il est impossible que, de bonne foi, on puisse contester les faits que je viens d'avancer, tout se se réduit à une question de nécessité; laissons donc là toutes ces arguties qu'on a employées pour prouver que nous aurons, par les négociations, et Venloo, et Maestricht, et le Luxembourg, et que nous pouvons nous en reposer sur la parole du prince; laissons, dis-je, toutes ces arguties, et demandons-nous s'il y a nécessité pour nous d'adopter les propositions; et, si on envisageait la question sous ce rapport, et qu'on me démontrât la nécessité de souscrire à l'abandon de nos frères, peut-être alors, si cette nécessité impérieuse m'était bien démontrée, pourrais-je me décider à un acte au nom duquel mon âme se révolte. Mais, bien loin que nous soyons réduits à cette dure extrémité, nous avons dans la conférence des protecteurs qui, je le sais, ont fait considérer les propositions comme inacceptables et comme devant être rejetées par le congrès belge. J'adjure à ce propos les députés à Londres, de dire s'il n'est pas vrai qu'avant la signature des préliminaires par la conférence, le prince se flattait d'obtenir des conditions meilleures; je les adjure de dire si, aussitôt que le prince connut le don funeste qui nous a été apporté ici par M. le ministre des affaires étrangères, ils

Digitized by Google

ne remarquaient pas sur ses traits l'empreinte d'une profonde tristesse? C'est que dans la conférence de Londres nous avions deux protecteurs qui voulaient qu'on nous fît des conditions raisonnables d'existence : ces protecteurs étaient la France et l'Angleterre; et par leur insistance, peu s'en fallait que la conférence ne fût dissoute. Maintenant, vous allez abdiquer votre belle position, tandis que si un refus émanait de vous, vous seriez certains d'obtenir tout ce que vous demandez. Vos protecteurs diraient en effet à la conférence : Vous le voyez, nous voulions constituer la Belgique de manière à ce qu'elle fût heureuse et indépendante. Elle rejette vos propositions; elles n'atteignaient pas le but; force vous est de lui accorder l'intégrité de son territoire... Mais, me dira-t-on sans doute, comment savez-vous que nous avons deux protecteurs à la conférence? Messieurs, quand tout ce que je vous ai dit à ce sujet serait inexact, pourquoi craignez-vous de refuser? n'est-ce pas votre pis aller qui vous est offert? Les puissances, que vous ont-elles conseillé? elles vous ont ravi le Luxembourg, elles vous ont ravi Maestricht et Venloo; ou serait donc, selon vous, cette partialité des puissances, qui, si vous rejetiez ces préliminaires, les porterait à empirer votre position? Vous avez votre pis aller. Quand la nécessité viendra vous imposer les sacrifices qu'on vous demande, vous serez à temps de les faire; jusque-là refusez-les, et souvenez-vous que vous appartenez à une nation brave et généreuse, et que ce qu'elle redoute le plus c'est l'infamie. (*Mouvement.*)

Ici je vous rappellerai ce que vous a dit l'honorable M. Van Meenen dans un discours si plein de force et de logique, et que l'assemblée a écouté avec une si religieuse attention. Qu'arrivera-t-il si vous acceptez et que le roi de Hollande refuse? Croyez-vous que la conférence de Londres, qui par le traité d'armistice a le droit indéfini d'intervenir pour son exécution, ne persévérera pas dans cette voie et ne dira pas : Et après tout, ces Belges veulent se constituer à tout prix; ils se constitueront deux mois plus tard avec des conditions pires; on se dira que l'on peut bien avoir été injuste envers la Belgique, puisque la majorité du congrès trouve les articles si favorables. Voilà ce qui arrivera si vous acceptez, et alors si le patriotisme n'est pas mort dans le congrès, il sera mort dans la nation. Cette nation ne sera plus la Belgique heureuse, industrieuse, commerçante; ce sera une Belgique comme celle que je vais vous peindre. Vous aurez une Belgique agricole, et principalement agricole, avec un commerce restreint; et alors, s'il est vrai que la France sous l'influence de son ministère parvienne à se constituer, si, ce que je souhaite pour elle, elle renonce à l'esprit de conquête, que deviendra votre constitution? Vous aurez sur le trône un prince anglais élevé dans des idées aristocratiques, et bientôt un sénat héréditaire, car par cela seul que la Belgique sera purement agricole, la propriété absorbera tout; et ce que vous aurez tant mis d'ardeur et de zèle à édifier sera complétement renversé. Pour moi, je respecte les majorités et les minorités, mais je ne veux pas contribuer à faire ainsi le malheur de mon pays.

Mais, dit-on, vous voulez donc la guerre, et vous la voulez à tout prix. La guerre? mot magique pour les âmes pusillanimes! Non, je ne veux pas la guerre à tout prix, mais je la veux quand elle est nécessaire et quand il y va de l'honneur. Or, je dis que la guerre est nécessaire, inévitable, car ne croyez pas que si la Hollande traîne seulement les négociations en longueur, ne croyez pas que le ministère puisse marcher s'il ne se décide pas à reprendre les hostilités. Non, la nation l'entraînera malgré lui, parce que pour elle le pire des maux c'est l'attente et l'incertitude.

Maintenant je vous ai dit quelle était mon opinion; vous aurez remarqué que j'ai évité dans mes paroles de faire un appel à vos passions, que je n'ai pas évoqué les discours et les opinions de ces députés qui aujourd'hui... mais alors... Messieurs, quelle que soit votre décision, je dirai, quoique je sois convaincu que nous allons souscrire au malheur de notre pays, que ses intérêts matériels vont être sacrifiés; quoique, persuadé que ces masses qui étaient heureuses sous l'ancien gouvernement et que nous avons entraînées dans une révolution de principe, se souviendront un jour de leur bonheur passé; je dirai qu'il ne faut pas croire qu'en rentrant dans ma province, où déjà de sourdes agitations commencent, et dont je suis l'organe aussi consciencieux que d'autres qui s'apprêtent à voter autrement que nous, j'apporte de nouveaux ferments de discorde puisés dans le sein de cette assemblée. Non : je souscrirai à votre décision quelle qu'elle soit; non, il ne sera pas dit, si l'on voit périr la nation belge, que ce sera moi qui aurai contribué à la replonger dans de nouveaux malheurs. Mais aussi, parce que quelques factieux s'agitent, qu'on ne calomnie pas ces hommes du tiers état qui pensent qu'ils ont le droit de parler quand l'intérêt du pays l'exige. (*Bravo! bravo!*)

(E., 10 juill.)

M. JACOBS prononce un discours en faveur de l'acceptation des préliminaires. (*La clôture! la clôture!*)

(M. B., 10 juill.)

Digitized by Google

M. DESTRIVEAUX déclare qu'il est disposé à parler contre les propositions; que cependant si l'assemblée veut clore la discussion, il renoncera à la parole. (*Non! non! parlez! parlez!*) L'orateur monte à la tribune et prononce un discours contre les préliminaires; il déclare que sa conviction résulte d'un mûr examen des propositions de la conférence.

Il voit dans les préliminaires de paix un commandement, et non une médiation. Il y découvre intérêt, partialité de la part de la conférence.

La déclaration de la neutralité de la Belgique lui semble tout à l'avantage des puissances intervenantes contre la Belgique.

On a dit, ajoute-t-il, qu'il n'existait plus de Sainte-Alliance, je voudrais le croire. Je pense que l'alliance des cabinets peut durer quelque temps; mais qu'elle soit sainte, je ne veux pas accueillir une semblable calomnie des nations. (*On rit.*)

L'honorable membre examine quels sont les signataires des préliminaires. Il y reconnaît ceux du traité de Vienne, et ne peut leur accorder aucune confiance.

Il n'examinera pas les questions spéciales, il se borne à demander qui a envoyé des députés au congrès et pourquoi ils y ont été envoyés.

Il s'agissait d'écrire une constitution : elle est faite, il faut la maintenir; il regarde cette nécessité comme un devoir sacré qu'il ne veut pas violer.

L'orateur s'attache à démontrer qu'il y a intervention de la part de la conférence dans les préliminaires qu'elle nous propose.

Il termine en disant qu'en cas d'acceptation, il fera ce qu'il a longtemps appris aux autres à faire, il donnera l'exemple de l'obéissance au décret, tout en déplorant qu'il n'ait pas cru convenable de refuser des conditions qui lui paraissent, à lui personnellement, déshonorantes. (*Marques générales d'approbation.*) (M. B., et C. M., 10 juill.)

M. DESTOUVELLES se prononce aussi contre les préliminaires. Il considère l'acceptation comme la perte immédiate du Luxembourg, de Venloo et des pays de généralité. Pour le recouvrement de ces territoires, on ne lui présente que des espérances et des éventualités fort incertaines, et pour lesquelles il ne peut consentir à ce que la Belgique se dessaisisse de ce qu'elle tient. Député du Limbourg, il a été envoyé au congrès non pour régler le territoire et faire une Belgique; cette Belgique, la révolution l'avait faite, et il a été élu par des électeurs qui étaient Belges par le fait de la révolution, et qui ne lui ont donné de mandat pour céder aucune partie du territoire.

L'orateur convient que le prince de Saxe-Cobourg est décidé à conserver le Luxembourg à la Belgique, et à se mettre à la tête de l'armée belge pour le conquérir, s'il le faut; cependant, si les préliminaires sont acceptés, il déclare que selon lui le prince pourrait convertir les préliminaires en traité définitif sans qu'on eût de reproche à lui faire, puisqu'il n'aurait suivi que la ligne tracée par le congrès, par l'adhésion aux dix-huit articles.

L'honorable membre termine en disant qu'il regardait comme une indiscrétion ce qui aurait été dit de la tristesse du prince après la signature des dix-huit articles. Il n'en aurait rien dit si on n'en avait parlé avant lui. Sans être physionomiste, il avoue qu'en effet le prince lui avait paru plus préoccupé qu'à l'ordinaire, lors des dernières visites de la députation. Il n'ose dire cependant que les préliminaires fussent la cause de cette préoccupation qui pouvait avoir sa source dans d'autres motifs inconnus et sur lesquels la députation ne devait pas demander des explications. (M. B., 10 juill.)

M. DOREYE : La question agitée depuis huit jours au sein de cette assemblée est d'un immense intérêt pour la nation, dans le présent et dans l'avenir. Je résume les principaux motifs de mon vote, qui sera négatif.

L'acceptation des préliminaires présente d'incontestables avantages, je ne puis le dissimuler.

Elle termine la révolution, elle permet à la Belgique de se constituer définitivement, donne au nouvel État rang parmi les puissances et promet le repos qui est devenu le premier besoin.

Mais à quel prix, à quelles conditions? c'est là surtout ce qu'il faut voir.

La Sainte-Alliance a prétendu longtemps qu'un peuple n'était point maître chez lui, et ne pouvait changer son gouvernement sans sa permission. Elle l'a prétendu, et longtemps elle s'est fait obéir. Qu'on se rappelle l'occupation de la France après 1815, l'invasion du royaume de Naples par les armées de l'Autriche, l'oppression de la liberté espagnole par celles de la France sous la restauration.

Ces faits, et tant d'autres non moins positifs pour être moins éclatants, étaient l'application d'un système créé pour s'opposer à la libre émancipation des peuples. Juillet 1830 parut : le système fut ébranlé dans sa base; la France pouvait l'anéantir, la diplomatie s'en empara, pour ne pas le laisser périr, et le cabinet français, par faiblesse et par peur, en souffrit l'exercice : témoin la révolution d'Italie étouffée naguère par les baïonnettes autrichiennes, malgré d'unanimes et puissantes réclamations.

Digitized by Google

La conférence de Londres est un rejeton de la Sainte-Alliance, celle-ci y est représentée en majorité. Si la stricte exécution des traités patents ou mystérieux de 1815 n'y a pas été résolue, si elle n'a pas été violemment essayée, qu'on ne croie pas que nous en soyons redevables à leur abandon, ni qu'on doive l'attribuer à la reconnaissance des droits populaires. Metternich et ses adeptes sont loin d'en être venus là. On a reculé, messieurs, devant la nécessité, devant l'intérêt de la conservation : c'est un armistice, et rien de plus; puisse-t-il ne pas avoir pour les peuples qui s'avancent vers la liberté, d'aussi funestes conséquences que celui qui a rendu nécessaire pour nous cette triste discussion!

Un grand pas toutefois a été fait; je ne veux point le nier : le conseil des rois, réuni dans la capitale de l'Angleterre et délibérant sur un peuple en révolution, a reconnu explicitement qu'il ne pouvait point s'occuper de son régime intérieur. Quels qu'aient été les vrais motifs de cette importante déclaration, les nations en prendront acte; elle sera enregistrée dans le code des franchises européennes.

Mais je crains, messieurs, qu'on n'ait en même temps cherché et trouvé le moyen de neutraliser le principe qu'on n'a pu s'empêcher, bien que transitoirement, d'énoncer. Sous le prétexte qu'un peuple qui prononce son affranchissement politique ne peut ni faire des conquêtes, ni préjudicier à la sûreté intérieure ou extérieure des États voisins; sous ce prétexte, dis-je, on emploiera la force pour le replacer sous le joug : voyez la malheureuse Italie! ou bien, si les circonstances conseillent la précaution et les ménagements, on le précipitera dans mille embarras, dans d'inextricables difficultés, on l'entraînera dans le dédale des négociations, on épuisera sa patience, on l'amènera enfin à cet état de lassitude où l'on peut tout offrir parce qu'on a l'espoir de tout faire accepter; voyez nous-mêmes!

C'est ainsi, messieurs, que le principe de non-intervention sera toujours éludé, et qu'il court risque de rester une chimère.

Qu'est-il autre chose dans l'application qu'on en fait à la Belgique?

On ne veut point, dit-on, s'immiscer dans son régime intérieur; et on lui enlève une partie de sa population! on lui arrache une partie de son territoire! on mutile sa représentation nationale! Jamais régime intérieur d'un peuple, d'un peuple constitué depuis dix mois, a-t-il été troublé plus violemment? On veut, messieurs, on veut faire jouer aux Belges le rôle de dupes; et c'est ce qui les indigne.

Une chose remarquable, et qui me prouve avec quel empressement la conférence saisit toute occasion de se mêler de nos affaires, c'est que l'acceptation du prince, au lieu d'être un objet de négociation entre nous et lui, est d'avance un instrument de négociation entre la conférence et nous. Elle s'ouvre ainsi, presque à notre insu, une issue chez nous; elle se ménage le moyen de s'occuper, malgré nous, de nos intérêts; elle nous amène adroitement à la reconnaître arbitre suprême. C'est un piége, messieurs, il faut vous en défier.

A force de faire de la diplomatie, la question s'est simplifiée à notre détriment : car aujourd'hui elle se réduit à savoir si nous nous soumettrons aux conditions mises par la conférence à l'acceptation du prince de Saxe-Cobourg, ou si nous les rejetterons. Dans l'affirmative, notre révolution est terminée, et le principe en est détruit; car le prince que nous avons élu n'est plus seulement l'homme de notre choix; il ne tient plus sa couronne de nos seuls et libres suffrages; il la reçoit de nous et de la conférence, qui ne lui permet d'accepter que sous telles conditions. Je regrette de le dire, messieurs, ce n'est pas ainsi que j'avais compris mon vote, lorsque le 4 juin le congrès appela le prince au trône de la Belgique : j'entendais qu'il y montât par la seule volonté nationale, et sans la sanction préalable de la conférence. Pourquoi de si légitimes, de si nobles espérances ont-elles été déçues!

Voudrions-nous, messieurs, cesser d'être ce que nous avons été jusqu'à ce jour? Quels sont les motifs qui nous forcent à nous courber? Où sont les revers qui nous contraignent à dépouiller le caractère, plein d'énergie et de dignité, que nous avions déployé à la face de l'Europe? Je les cherche en vain, et ne puis m'expliquer les causes d'un tel changement.

Nous avons protesté contre les exigences de la conférence : nous avons fait une constitution qui détermine nos limites; nous avons contesté le principe d'intervention; nous avons posé en principe et en fait, qu'un peuple a le droit de se constituer comme il l'entend, et que les traités n'ont de force qu'entre les parties contractantes; nous avons renversé tout le droit public de la Sainte-Alliance! Et maintenant, lorsque pendant dix mois, nous n'avons cessé de faire retentir ce langage, nous irions nous donner le démenti à nous-mêmes; nous subirions la loi du *plus fort*, avant d'avoir essayé si nous sommes les *plus faibles;* nous ferions rétrograder la liberté au delà de 1790! Il me semble, messieurs, que pour nous

Digitized by Google

abaisser à ce point, nous avons dû bien dégénérer.

Cette vérité, messieurs, qu'on ne peut se cacher à soi-même, on s'efforce de l'adoucir et de la dissimuler. Les préliminaires vous sont présentés sous la forme de propositions ! Vous êtes libres de les accepter ou de les refuser! Singulières propositions, singulière liberté, que celles qui vous imposent l'acceptation de tous les articles sous la forme de condition, et vous replacent, en cas de rejet, sous la menace des protocoles ! Mais si vous êtes les maîtres de refuser, pourquoi ne refuseriez-vous pas? Vous en serez quittes, après tout, pour vous retrouver vis-à-vis des protocoles, qu'on n'a pas osé et qu'on n'osera pas exécuter, non pas peut-être parce que ce serait une violation de toute justice et de tout droit, mais parce qu'on craindra le conflit des intérêts.

Je crains, messieurs, que les propositions ne masquent les protocoles; je crains que la prétendue *médiation* de la conférence ne soit, ou ne devienne bientôt, une *intervention* réelle. Des préliminaires de paix sont des bases dont on ne peut s'écarter, et les préliminaires proposés par la conférence nécessitent de nouvelles négociations, qui auront pour objet des échanges de territoire. Mais ces négociations sont impossibles avec le roi de Hollande; les cinq puissances le savent : Or, vous vous rappelez ce qui est arrivé lors de l'armistice : il fut posé et accepté d'abord sous leur simple médiation ; bientôt elles changèrent de rôle; elles déclarèrent que l'armistice constituait envers elles-mêmes un engagement qu'on ne pouvait plus rompre : de *médiatrices* elles se firent *intervenantes*, et cependant l'armistice et la suspension d'armes n'étaient pas même des propositions formellement acceptées, comme le seront celles dont il s'agit. Même chose arrivera, messieurs, après l'acceptation des préliminaires, par la raison toute simple que la Belgique et la Hollande ne s'entendront jamais sur le Limbourg, la rive gauche de l'Escaut, le Luxembourg, la dette, et l'échange des enclaves. Les puissances ne consentiront point à ce que la querelle soit vidée par les armes; elles imposeront leur volonté, comme elles l'ont déjà fait, à la Hollande et à la Belgique, dans le protocole du 20 janvier et dans les suivants. Cela est infaillible, à moins qu'elles ne comptent assez sur notre flexibilité, lorsque nous aurons un roi, pour croire que nous céderons devant les prétentions de la Hollande et l'obstination de son gouvernement. Voilà peut-être ce que la conférence espère, sachant d'ailleurs que ses protocoles s'évanouiront, aussi longtemps qu'elle aura affaire à la nation belge.

Je repousse donc, messieurs, des propositions qui ne sont à mes yeux qu'une intervention déguisée; je les repousse, non-seulement au nom et dans l'intérêt de la Belgique, mais au nom et dans l'intérêt de tous les peuples libres ou près de l'être; les accepter, après les avoir rejetées, céder après une révolution et avant qu'elle ne soit consolidée, serait l'exemple le plus fatal que nous pussions donner à l'Europe. Je méconnais la compétence que s'arroge l'aréopage du Foreign Office. C'est là, messieurs, mon premier motif de refus.

Je puise le second, non pas, je l'avouerai, dans le vice d'inconstitutionnalité (car je crois que vous avez conservé l'omnipotence d'un pouvoir constituant), mais dans une règle de justice et de droit social, antérieurs même à votre existence comme assemblée nationale. L'article 1er de la constitution trace les limites de la Belgique; mais ce n'est point là, messieurs, une disposition muable à volonté; c'est un fait que vous avez seulement déclaré, et que vous ne pouviez pas ne pas déclarer. La Belgique existait avant vous, dans les limites reconnues par la constitution; et je soutiens que vous n'aviez pas même le droit d'en exclure telle ou telle partie qui s'était associée à la révolution, dont vous aviez accepté, que dis-je? encouragé les efforts. Ce que vous ne pouviez pas alors, vous ne le pouvez pas davantage aujourd'hui. L'association a été formée par le libre consentement de tous, elle est indivisible, il n'est plus permis d'en retrancher volontairement une seule de ses parties. Tous les associés ont le droit de demeurer, même malgré vous, dans la société. Le contrat est formé; rien, que la force, ne peut le rompre.

Le mandat que les Limbourgeois nous ont donné, que vous avez reçu d'eux, est un autre contrat entre eux et vous; il leur a imposé ainsi qu'à vous des droits et des devoirs réciproques : à eux, celui d'être fidèles au pays, aux institutions qu'ils vous ont appelés à créer ; à vous, celui de les protéger, de les défendre, de ne pas les abandonner.

Eh quoi! si, il y a huit jours, si maintenant encore, les habitants de ces malheureuses communes trahissaient la fidélité qu'ils vous ont promise, et se rattachaient à leur ancienne patrie, vous les livreriez à vos tribunaux, ils seraient condamnés peut-être à subir l'échafaud! et c'est vous, lorsqu'ils demandent à ne point s'en séparer, qui les repoussez du sein de la patrie, et les invitez au parjure! Cette logique, messieurs, sera désavouée par les esprits droits, par les âmes généreuses.

La conférence nous reporte à 1790 pour la séparation des deux territoires : et pourquoi, je le

Digitized by Google

demande, ce saut de quarante années? Qu'ont eu de commun avec la Hollande, pendant cette longue période, Maestricht et le reste du Limbourg? S'il faut remonter aux temps anciens, où s'arrêtera-t-on? Est-ce une règle que l'on veut nous donner? Mais d'où vient que l'on s'arrête à 1790? Pourquoi ne prendrait-on pas 1795? Pourquoi n'irait-on pas jusqu'à l'époque où les pays de généralité furent cédés à la Hollande? La Hollande les obtint alors par droit de conquête; ce droit n'est ni plus respectable ni mieux fondé que celui en vertu duquel ces pays ont suivi, depuis quarante ans, le sort de la Belgique, ont fait en dernier lieu cause commune avec elle, se sont joints à elle. En restant à la Belgique, ils ne font que reprendre une position conforme à leur situation primitive, et conserver celle qu'ils ont prise avec nous, après avoir partagé nos dangers, notre bonne et mauvaise fortune. Un peuple ancien entendait autrement la dignité nationale; les Romains croyaient la majesté du peuple offensée par l'offense faite au moindre de ses citoyens; ils faisaient la guerre pour la venger; et nous, nous nous préparons à livrer des milliers de nos compatriotes!

La division du royaume des Pays-Bas en provinces méridionales et septentrionales depuis 1815 est le seul point de départ admissible; s'en écarter, c'est abandonner une règle certaine, le principe de l'insurrection, et de l'insurrection telle qu'on vient aujourd'hui nous l'expliquer, inoffensive pour les autres peuples et non conquérante, pour se livrer à tout le vague de l'arbitraire.

Je ne suis pourtant pas, je le déclare, de ceux qui professent cet axiome : *Périsse la Belgique plutôt qu'un principe!* Non, messieurs, je lui préfère celui-ci: *Le salut commun est la loi suprême:* mais avant de livrer à son ennemi le plus cruel un peuple qui nous a aidés à chasser ce même ennemi de nos provinces, avant de souffrir qu'on puisse employer contre lui tous les moyens de despotisme, depuis la confiscation jusqu'à l'échafaud, je demande que l'impérieuse nécessité m'en soit démontrée : sinon, le nom belge ne se sauvera point dans l'histoire de la tache qu'on lui prépare.

Je sais, messieurs, que nous avons la ressource des enclaves; mais je prévois qu'elle sera stérile. Et qu'offririons-nous, de grâce, à la Hollande, en compensation de la forteresse de Venloo et de sa souveraineté dans Maestricht, où elle avait droit exclusif de garnison? Croit-on que je ne sais quels marquisats, bourgs ou villages, situés au fond de la Hollande, et dont la possession pour nous serait un inutile fardeau, vaudront jamais celle de deux villes importantes et fortes, qui la rendent maîtresse du cours de la Meuse, et nous ôtent une indispensable communication avec l'Allemagne? Ah! messieurs, ne l'espérez pas : la Hollande connaît trop bien son intérêt, et cet intérêt s'accroît pour elle de tout le mal qu'elle peut nous faire. Déjà il est posé en principe, dans les préliminaires, qu'en 1790 la souveraineté appartenait à la république des Provinces-Unies dans la ville de Maestricht; et l'exception nous est réservée. Je veux que la preuve en soit facile : mais tout me fait craindre qu'elle ne nous profitera jamais; la reconnaissance et l'exercice de nos droits seront indéfiniment ajournés.

Que dire du Luxembourg? Il suffit de lire les articles 2 et 3 pour être convaincu que nous abdiquons nos droits sur cette province. L'article 2 compose la Belgique des territoires, moins ceux de l'ancienne Hollande, qui avaient reçu la dénomination de royaume des Pays-Bas dans les traités de 1815. Or, le Luxembourg n'avait point été annexé au royaume des Pays-Bas par les traités de 1815 : donc il ne fait pas partie du territoire belge. Que répondre à ce syllogisme? je l'ignore.

Je lis bien, dans l'article 3, que les cinq puissances emploieront leurs bons offices pour que le *statu quo* soit maintenu pendant le cours de la négociation séparée à ouvrir sur ce point. Mais qu'en résultera-t-il? que leurs bons offices nous sont promis, et rien de plus; et si ces bons offices sont refusés par la Hollande, qu'arrivera-t-il? qu'il faudra se conformer à l'article 6, *évacuer :* que non-seulement nous perdrons la possession, mais la propriété du Luxembourg. Or, messieurs, qu'avons-nous à attendre du roi Guillaume, qui considère le Luxembourg comme une propriété patrimoniale; qui a déjà fait connaître de quel prix il était pour lui; qui y tiendra d'autant plus, qu'il regardera le Grand-Duché comme un haut fief? Il lui suffira de sommer le souverain de la Belgique d'exécuter le traité : car, remarquez-le bien, les préliminaires, réciproquement adoptés, seront convertis en traités définitifs. Que répondra votre roi et son conseil? par quel moyen, sous quel prétexte refusera-t-il d'obtempérer? Le traité sera là; son texte est positif : la bonne foi ne permettra pas même de temporisation. Et ce traité, c'est vous qui l'aurez conclu : vous n'aurez pas le droit de vous plaindre!

Je crois bien volontiers, messieurs, à la vérité des assurances que l'on nous donne sur les intentions du prince, à la sincérité de ces intentions. Je démontre seulement qu'elles seront impuissantes contre une stipulation précise.

Digitized by Google

Parlerai-je de cette neutralité, dont on réserva la honte à la Belgique seule, tandis qu'on l'épargne à sa rivale, à la Hollande? de cette neutralité qui fait des Belges des ilotes politiques au milieu de l'Europe? de cette neutralité, qui les réduirait à rester impassibles témoins des défaites et de l'asservissement d'un peuple voisin, sans qu'ils pussent voler à son secours? de cette neutralité qui leur interdirait toute alliance offensive et défensive, tout traité de commerce avantageux qui en serait le prix?

Ainsi dépossédés de la rive gauche de l'Escaut, les rivières et les canaux servant à l'exportation de nos marchandises, sont entre les mains des Hollandais, qui nous feront bien sentir qu'ils en sont les maîtres. Privés de Maestricht et de Venloo, la libre navigation de la Meuse nous est ravie, et nous perdrons nos communications avec l'Allemagne. On vous a démontré qu'il ne nous restait pas un port de construction. On ne nous laisse pas même la ressource de nous attacher par une alliance intime à quelque autre peuple.

Avec un territoire réduit à de mesquines proportions, sans débouchés, sans libres moyens de communication, que deviendront, ainsi étranglés, l'industrie et le commerce, qui ont été si prospères? Voilà, messieurs, le résultat des préliminaires que l'on vous propose. On vous propose de signer à la fois, et dans un seul acte, l'abandon de la rive gauche de l'Escaut, du Luxembourg (sauf de chimériques espérances fondées sur de simples paroles), celui de Venloo, celui, si ce n'est de la totalité, comme il est à craindre, tout au moins de la moitié de Maestricht; plus, votre servage politique. Je ne puis souscrire, messieurs, à ces dures, à ces humiliantes conditions.

J'ai entendu présenter les propositions presque comme un sacrifice à l'amour-propre des puissances, et notre acquiescement comme une affaire de forme, dont nous saurions bien nous débarrasser.

Qu'on y prenne garde, messieurs, c'est une grave erreur. Les propositions sont formelles, et si formelles qu'il est impossible de s'y tromper.

Ne s'agit-il pas de les accepter dans leur intégralité? Ces propositions n'ont-elles pas été soumises à l'acceptation du roi de Hollande comme à la nôtre? Et lorsqu'elles seront acceptées de part et d'autre, n'y aura-t-il pas un contrat synallagmatique, un engagement sacré, non-seulement pour nous, mais encore pour les cinq puissances? Les rois violeront-ils les engagements qu'ils auront pris envers un de leurs alliés? Quelle serait cette manière de raisonner et de voir? On contracterait avec l'arrière-pensée de faire autre chose que ce que l'on promet; et ce ne serait pas seulement nous qui jouerions cette comédie, ce seraient la France et l'Angleterre, ce seraient la Prusse, la Russie et l'Autriche. Non, messieurs, ce n'est point pour la Belgique que les puissances se feront flétrir dans l'histoire. Si les membres de la conférence avaient tenu individuellement et confidentiellement un langage qui tendrait à faire croire à cette supposition, ils nous auraient joués. Ils n'ont voulu qu'une chose, entraîner par notre acceptation des moyens de persuasion, parce qu'on ne veut ou qu'on n'ose recourir aux moyens violents.

Des préliminaires de paix, une simple formalité! Comment! A-t-on lu l'histoire? a-t-on lu quelque traité diplomatique? quelque recueil de traités? On saura que les préliminaires sont la base des traités, qu'il n'y a rien de plus sacré aux yeux des puissances que les préliminaires d'un traité. Qu'on se hâte, messieurs, de sortir de cette voie honteuse et lâche qui n'a pas même le mérite de sauver l'honnêteté.

Je souriais, messieurs, à l'indépendance de la Belgique : le nom de patrie fait résonner les fibres de tout cœur généreux; mais je la voulais libre, forte, heureuse : *libre*, elle est à la merci des diplomates qui la dédaignent ou contemplent avec joie son état; *forte*, on la condamne à la faiblesse; *heureuse*, je n'ose prévoir le sort qui l'attend! Oui, je le répète, l'indépendance peut consoler de bien de maux; mais il ne faut pas qu'ils poussent au désespoir. Et quelles seraient, après tout, messieurs, les conséquences d'un refus? celui du prince que vous avez nommé? Voilà ce qu'on semble surtout craindre; je ne le crois nullement.

« Il a laissé au congrès des représentants de la » nation à adopter les mesures qui seules peuvent » constituer le nouvel État, et par là lui assurer » la reconnaissance des États européens. » (*Extrait de sa réponse à la députation.*) (1).

« Aussitôt que le congrès aura adopté les arti- » cles que la conférence de Londres lui propose, » il considérera les difficultés comme levées pour » lui, et pourra se rendre immédiatement en Belgi- » que. » (*Extrait de sa réponse au régent.*) (2).

Il ne subordonne donc pas d'une manière *absolue* son acceptation à celle des préliminaires. Au contraire, il accepte purement l'offre qui lui est faite; seulement, il laisse au congrès le soin d'a-

(1) Voir tome IV, page 163.

(2) Voir tome IV, page 164.

Digitized by Google

dopter les mesures propres à constituer le nouvel État ; et en cela il fait, selon moi, preuve de sagesse. Il pourra se rendre en Belgique immédiatement après l'acceptation des préliminaires; mais il ne déclare pas que sans cette acceptation il ne viendra jamais ; il ne rétracte pas sa propre acceptation.

Et comment le rejet des préliminaires motiverait-il le refus du prince? Un rejet déterminé par de nobles sentiments, par des voies de prudence, sera compris par lui, que l'on dit sage et généreux; il a promis d'assurer, autant qu'il dépendra de son concours, une existence indépendante et heureuse à la Belgique ; mais il sentira qu'il y a des conditions essentielles d'indépendance et de prospérité, sans lesquelles ces biens ne s'obtiennent jamais ; il ne renoncera donc pas à venir remplir un jour *la tâche la plus noble et la plus utile que les destinées humaines puissent offrir ;* elle n'en aura que plus d'attraits pour lui, quand il connaîtra toutes les vertus du peuple auquel il la consacre.

Une autre appréhension d'une nature plus grave encore me paraît avoir fortement agi sur vous : celle de la guerre générale. Il n'est personne, messieurs, qui la redoute plus que moi; je la considère, non-seulement comme un terrible fléau pour l'humanité, mais dans ses rapports généraux avec les peuples, elle ne peut que faire rétrograder la civilisation et la liberté, ou en arrêter la marche : dans ses rapports avec nous, elle nous met dans l'alternative de perdre l'existence politique ou de subir la restauration. Mais cette crainte n'a-t-elle pas trop vivement préoccupé les esprits, et a-t-on fait assez d'attention à l'état actuel des choses? Je ne le pense pas, et voici pourquoi :

La conférence a voulu fixer notre sort par ses protocoles, mais elle a reculé devant leur exécution violente. Cette exécution remettrait en question l'existence de tous les États que le congrès de Vienne a constitués. Aussi les protocoles n^os^ 23 et 24, qui fixaient au 20 juin l'exécution des protocoles antérieurs, sont demeurés sans suite, car le rappel de MM. Ponsonby et Belliard ne signifie rien, puisqu'il aurait dû être immédiatement suivi d'hostilités, et que notre ambassadeur en France n'a pas même quitté Paris.

Fidèle à son système, la conférence, au lieu de s'en tenir à ses décisions, a saisi avec empressement l'occasion que lui présentait l'élection du prince Léopold, de revenir à meilleure composition. Elle cède sur la dette, et sur d'autres points sans importance, tenant ferme sur le reste. J'en conclus que les puissances veulent toujours *négocier*, au lieu de *guerroyer* : elles ont tout à gagner avec la diplomatie ; elles ont beaucoup à perdre avec la guerre.

Elles feront tout pour l'éviter; la Russie, l'Autriche et la Prusse ont sous ce rapport les mêmes intérêts que la France et l'Angleterre.

Elles ne veulent pas même qu'elle s'engage entre les deux parties intéressées. Elles ont fait et continueront à faire leurs efforts pour l'empêcher, et pourquoi? Parce qu'elles craignent que la guerre ne devienne européenne ; quand elles sentiront l'impossibilité de l'empêcher entre la Belgique et la Hollande, elles laisseront faire, et se borneront à employer tous les moyens pour la concentrer entre les limites des deux pays. Les hostilités que nous pourrions entamer avec les Hollandais ne peuvent donc compromettre la paix de l'Europe, en premier lieu, parce qu'elles empêcheront qu'elles ne s'étendent; en second lieu, parce qu'elles ne souffriront point que d'autres interviennent et qu'elles conviendront elles-mêmes de ne pas intervenir.

On dit que dans ce cas nous avons à craindre une réunion. Je ne le crois pas, tant que la guerre demeurera concentrée entre la Hollande et la Belgique. Elle amènerait une guerre générale, et le ministère français veut et doit l'éviter. Il l'évitera en laissant la Belgique se constituer en État indépendant.

La peur est souvent une mauvaise conseillère, et je crois qu'ici nous ne devons pas nous en laisser dominer. Il est, selon moi, préférable de refuser :

1° On aura toujours le temps de céder, si les événements nous en font une loi ;

2° Les événements ne peuvent devenir tels, qu'ils compromettent notre existence, parce qu'alors ils compromettraient l'existence du gouvernement français aussi bien que la nôtre.

3° Les puissances, renonçant à l'espoir de nous imposer ou de nous faire accepter les protocoles, et ne voulant pas courir les chances d'une guerre européenne, reconnaîtront que le débat existe entre la Belgique et la Hollande, et que c'est à elles à le vider, sauf à le vider dans les limites du ci-devant royaume des Pays-Bas. Nous soutiendrons la lutte, et peut-être la soutiendrons-nous avec le prince qui a eu nos suffrages, et qui nous aidera à nous faire obtenir ce que nous avons le droit de demander. Ce dénoûment serait, à mes yeux, le plus favorable, le plus heureux pour le pays. Dans l'hypothèse de l'acceptation des préliminaires, c'est aussi celui que je préfère. Si je forme un vœu, c'est que la Hollande refuse, et que nous soyons ainsi libres de tout engagement

Digitized by Google

envers elle, que nous puissions reprendre le système sage et ferme d'entamer des négociations directes avec elle, et si son gouvernement continue à ne rien entendre ou à soutenir des prétentions exagérées, vider notre querelle par les armes. Cette issue, messieurs, rallierait tous les partis, donnerait aux esprits une direction commune, et terminerait promptement la série des interminables négociations où nous avons l'imprudence de nous engager. Au reste, je ne m'en cache pas, je ne suis point de ces indépendants *quand même*, qui n'ont jamais compris que l'indépendance, sans la rive gauche de l'Escaut et le Limbourg, est la ruine du pays; et je crois que toutes les opinions doivent se réunir contre celle qui nous mènerait à ce résultat. Je veux, pour le pays et pour la famille destinée à le gouverner, des conditions d'existence, un avenir, et je n'en vois ni pour l'un ni pour l'autre dans la Belgique honnie et mutilée. La peur, l'incertitude de l'avenir peuvent ébranler quelques courages; ce ne sera pas le mien, ni celui de mes honorables amis. De légitimes espérances nous demeurent, et si elles étaient trompées, si le sort se déclarait contre la raison et le bon droit au profit de l'injustice et de l'oppression, du moins on ne dirait pas des Belges: *Ils ont tout perdu, même l'honneur.*

C'est ainsi, messieurs, que j'envisage notre position et conçois le moyen d'en sortir. Quoique ce système me paraisse préférable à tous les autres, il n'est pas sans inconvénients, sans dangers; je suis le premier à le sentir, l'état de nos affaires est tel, qu'un système qui en est exempt est la pierre philosophale. Nul dans cette enceinte ne peut prétendre prononcer d'*oracle;* toutes les opinions, sujettes à la faillibilité humaine, sont à nos yeux loyales. Aussi, messieurs, me suis-je borné à parler à votre froide raison, croyant qu'en ces graves débats, le devoir interdisait tout appel aux passions. Aucune personnalité, aucun sarcasme, aucune injure ne me sont échappés; je rends justice à toutes les opinions, je la rends au ministère lui-même, que je crois être entré dans une fausse voie, mais qui, j'en ai la ferme persuasion, est de bonne foi et veut, en se trompant, le bien du pays; je puis lui rendre cet hommage désintéressé, puisque je le fais au moment où il dépose le pouvoir, qu'on ne me reprochera jamais d'avoir flatté. Plusieurs de mes collègues ont fait entendre, en terminant, une voix patriotique; ils ont protesté de leur soumission à la décision du congrès, quelle qu'elle fût. Ai-je besoin de les imiter, messieurs, moi qui regarderais comme infidèle à son mandat, et coupable envers le pays, celui qui, par des moyens illégaux, chercherait à troubler l'union qui jusqu'à présent a fait sa force, qui va lui devenir plus nécessaire que jamais, qui peut encore le sauver? J'adjure ici les honorables députés du Limbourg et du Luxembourg de ne point se séparer de nous, de ne pas fournir à nos ennemis des armes dangereuses. Je n'ajoute rien; je m'adresse à des cœurs droits, à des raisons élevées, à des hommes généreux; ils écouteront la voix du patriotisme qui leur dit d'attendre, et de ne pas exposer la Belgique et leurs frères par d'intempestives et périlleuses résolutions.

(M. B., supp., 10 juill.)

Les cris: *La clôture!* se font entendre. Cependant, sur la demande de M. *de Robaulx*, la suite de la discussion est renvoyée à demain, à dix heures. (M. B., 10 juill.)

La séance est suspendue à quatre heures; elle est reprise à huit heures du soir. (P. V.)

Élection de M. le chevalier de Sauvage.

L'ordre du jour est la discussion du rapport de la commission chargée de la vérification des pouvoirs de M. le chevalier Étienne de Sauvage, député de Liége. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT lit le rapport de la commission sur l'élection de M. le chevalier de Sauvage (1). (J. B., 10 juill.)

M. LE COMTE DE ROBIANO combat l'élection de M. de Sauvage. (J. B., 10 juill.)

M. LE BARON REYTS demande si c'est à domicile et par carte qu'on a convoqué les électeurs, ou si on l'a frauduleusement négligé?

(J. B., 10 juill.)

M. FORGEUR croit se rappeler qu'on a distribué des cartes à chaque électeur; il se rappelle, de la manière la plus positive, qu'on devait conster de sa qualité d'électeur pour être admis dans l'enceinte. (J. B., 10 juill.)

M. RAIKEM se souvient d'avoir reçu une convocation à domicile; il a dû exhiber sa lettre de convocation pour être admis dans l'assemblée électorale. Faut-il un décret du régent, ou une simple instruction du ministre de l'intérieur. J'adopte, dit-il, l'opinion de la commission, qui a été d'avis qu'une simple instruction du ministre de l'intérieur suffisait. S'il fallait un arrêté du régent, cet arrêté devrait-il être inséré au *Bulletin officiel?* Je crois que non. C'est le seul motif plausible dont on a appuyé la nullité de l'élection. C'est à quoi se résume la question. (J. B., 10 juill.)

(1) Ce rapport se trouve aux *Pièces justificatives*, n° 81.

Digitized by Google

M. DE ROBAULX soutient que ce n'est pas par raison personnelle qu'il est contre l'élection, mais parce que la solution de la question peut faire jurisprudence plus tard. Le défaut de convocation, le défaut de publication de l'acte du gouvernement, sont les raisons qu'il met en avant pour motiver son opinion. Il soutient que la convocation n'a eu lieu que par un seul journal, ce n'est pas suffisant; d'ailleurs, ce n'est que le 24 juin pour le 3 juillet que, dans ce seul journal, on a convoqué les électeurs. Il demande si on peut considérer comme dûment convoqués les habitants des villages où ce journal ne va pas. Lorsqu'on veut qu'une élection soit valide, il faut que l'électeur soit dûment prévenu, n'importe par quel mode. Il faut que le procès-verbal fasse mention de la convocation. Il se résume en demandant que l'élection soit annulée. (J. B., 10 juill.)

M. FORGEUR : Ce n'est pas dans la ville de Liége seule que la convocation devait se faire, c'était encore dans les villages; cependant il est constant que les convocations n'ont été faites que par les journaux, ce qui certes n'est pas suffisant.

L'orateur soutient qu'il n'y a eu ni convocation à domicile, ni convocation dans les villages, ni communication aux bourgmestres de ces mêmes villages. Il se résume en demandant que le congrès décide que de plus amples renseignements soient pris avant de décider la question.

(J. B., 10 juill.)

MM. LE GRELLE et **ALEXANDRE GENDEBIEN** partagent la même opinion. (*Aux voix! aux voix!*) (J. B., 10 juill.)

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de la proposition de M. Forgeur, qui demande que de plus amples renseignements soient pris sur la manière dont les convocations pour l'élection ont été faites.

(P. V.)

Cette proposition est mise aux voix et adoptée.

(P. V.)

La séance est levée à neuf heures et demie.

(P. V.)

SÉANCE

DU SAMEDI 9 JUILLET 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La foule est toujours considérable, mais beaucoup moins qu'aux premiers jours de la discussion. Le nombre des dames qui se placent aux tribunes supérieures semble s'être augmenté. (M. B., 11 juill.)

La séance est ouverte à onze heures. (P. V.)

UN DES SECRÉTAIRES donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication de pièces adressées au congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, présente l'analyse des pétitions suivantes :

Plusieurs officiers et sous-officiers de la garde civique du canton de Spa protestent contre l'acceptation des propositions de la conférence de Londres.

Plusieurs habitants de Ligny manifestent le désir que la paix soit conservée.

(M. B., 11 juill., et P. V.)

Ces pièces sont renvoyées à la commission des pétitions. (P. V.)

M. Bifve, à Bruxelles, demande la conservation de la pension dont il jouit. (P. V.)

Renvoi à la commission chargée de revoir la liste des pensions. (P. V.)

Suite de la discussion des dix-huit articles.

L'ordre du jour est la suite de la discussion sur les propositions de la conférence de Londres, sur la question préalable demandée par M. de Robaulx et sur les propositions de MM. le baron Beyts et Van de Weyer. (P. V.)

Digitized by Google

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Après neuf jours de discussion, après avoir entendu plus de soixante-neuf orateurs, l'assemblée doit être suffisamment éclairée: je demande qu'elle se déclare en permanence. L'honorable membre donne quelques motifs à l'appui de sa motion, et ajoute : Je ne pense pas que l'on doive prononcer la clôture s'il n'y a plus que douze orateurs à entendre.

(E., 11 juill.)

M. DE ROBAULX : Il faut laisser continuer la discussion jusqu'à épuisement de la liste des inscrits, et quand on en sera arrivé là, on pourra faire la proposition de permanence. (E., 11 juill.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) appuie la proposition de M. Duval; il consent à ce qu'on décide quand la clôture sera prononcée, parce qu'il ne peut pas dépendre de cinq ou six orateurs de prolonger les débats; il y en a assez d'entendus, selon lui. (E., 11 juill.)

M. DELEEUW pense que la permanence fera que l'on sera beaucoup plus court. (E., 11 juill.)

M. TRENTESAUX : Attendons l'ordre de la discussion; je n'ai pas encore dit un mot.

(E., 11 juill.)

M. FORGEUR combat également la proposition de M. le comte Duval de Beaulieu.

(M. B., 11 juill.)

M. D'ELHOUNGNE : Tout le monde doit sentir la nécessité de finir une discussion aussi laborieuse.

La clôture doit être votée après une courte discussion; l'honorable membre appuie la permanence, ou demande l'ajournement jusqu'à mardi; car, il y a des jours où de pareilles discussions peuvent amener des événements nuisibles.

(E., 11 juill.)

La proposition de se déclarer en permanence est mise aux voix et adoptée. (P. V.)

M. DELEEUW motive en peu de mots son vote approbatif. Il regarde le rejet des préliminaires comme propre à compromettre le sort de la Belgique. (J. B., 11 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. de Robaulx. (E., 11 juill.)

M. DE ROBAULX : Messieurs, je dois avant tout relever une inconvenance parlementaire échappée à M. Lebeau répondant comme ministre à M. Henri de Brouckere. Il a prétendu régenter une partie de l'assemblée; il nous a demandé si nous prétendions décider où finit l'honneur et où commence l'anarchie; comme si nous ne pouvions pas, à notre tour, lui demander s'il prétend définir où finit le droit de député, et où commencent les écarts de la tribune. Ce peu de mots suffiront, je pense, pour faire sentir à M. Lebeau son inconvenance, inconvenance ressortant plus vivement encore de sa double qualité de ministre et de député, existence amphibie qu'il se donne tour à tour.

Je suis opposé par une conviction profonde à l'adoption des dix-huit articles, et M. Lebeau ne m'a pas ébranlé. J'ai écouté des phrases de rhéteur assez artistement rangées, j'ai entendu beaucoup de sophismes, mais de ce qu'il a dit, il ne m'est pas resté un raisonnement concluant. Aussi suis-je resté insensible et je n'ai pas embrassé l'orateur.

Je dis, moi, qu'il y a dérogation à la constitution par l'adoption des dix-huit articles.

En effet, vous abandonnez ce que la constitution vous faisait une loi de conserver.

Léopold ne veut pas jurer l'intégrité du territoire fixée par le congrès, mais bien celle des articles. Y a-t-il une meilleure preuve de différence? Mais ce n'est pas tout; il y a dérogation, puisque par la constitution nous avions Venloo, et que par les articles nous la perdons.

Par la constitution nous avions le Luxembourg; les articles nous offrent l'espoir de l'acheter. Le prince Léopold lui-même, d'après ce que nous a dit M. Destouvelles, reconnait que c'est la propriété du roi de Hollande. C'est un de nos députés à Londres qui le dit, entendez-vous, M. Lebeau? entendez-vous, vous surtout Luxembourgeois!

Il y a dérogation, car Anvers était port militaire et commercial, et par les articles il n'est plus que commercial.

Maestricht nous appartenait, et par les articles nous n'avons plus que l'espoir d'une copropriété. Enfin nous avions la rive gauche de l'Escaut, et les articles nous l'enlèvent.

Il y a donc dérogation, il y a donc, au jugement de M. Lebeau lui-même, parjure.

M. Lebeau a longuement soutenu que les articles différaient des protocoles. Il a dit que les articles sont des propositions, tandis que les protocoles étaient des décisions.

Mais il ne veut donc pas voir que nous n'avons pas la liberté de prononcer. On nous dit : Acceptez ces articles; sinon les protocoles, l'intervention, la guerre. C'est comme si à un homme sur un rocher je lui disais : Précipitez-vous, sinon je vous jette.

D'ailleurs, la véritable question est de savoir, non pas si les articles diffèrent des protocoles, mais s'ils violent la constitution.

Étrange contradiction! M. Lebeau soutient que nous n'avons pas de droits à la rive gauche de l'Escaut, *parce que nous ne pouvons nous enri-*

Digitized by Google

chir des dépouilles de la France. Mais alors comment pouvons-nous nous enrichir des duchés de *Ravenstein et de Berg-op-Zoom*, cédés par la France en 1800?

« *Quant à Venloo*, dit le ministre, si nous n'avons pas de droits sur le territoire, ne croyez pas que je pense que nous soyons aussi sans devoirs envers les habitants de ces territoires. » Distinction toute neuve! Bien raisonné en fait de souveraineté! Il poursuit : « *Il faut leur accorder l'indigénat, les indemniser, non pour qu'ils changent de patrie, mais pour qu'ils changent de résidence.* » Galimatias, non-sens que tout cela! Car s'ils sont Belges, ils n'ont pas besoin d'indigénat; s'ils ne font que changer de résidence, vous reconnaissez qu'ils sont aujourd'hui sur un sol belge, donc vous *cédez le sol belge.*

Mais écoutez M. Destouvelles, écoutez-le, vous qui voulez agir de bonne foi. Il déclare, lui, que nous perdons Venloo, le pays de généralité et la moitié de Maestricht.

M. Lebeau prévoit la restitution de Venloo, et il s'écrie : « *Est-ce pour un but mesquin de localité* que les Venloonais ont fait la révolution? C'est pour sauver la Belgique. » Que M. Lebeau nous réponde; si les Venloonais ont fait leur révolution, était-ce pour se livrer ensuite en holocauste, était-ce pour se suicider? Était-ce pour reprendre des fers qu'ils se sont déclarés *libres?*

« Si on maltraite un habitant en violation de l'art. 16 des propositions, alors, nous dit-on, la guerre à la Hollande!... » Ainsi vous feriez la guerre à la Hollande pour des vexations individuelles et vous ne la faites pas pour conserver le pays du Limbourg. Quand un avenir pareil se déroule, je ne m'étonne pas des soucis du prince et de la teinte de chagrin que l'on a remarquée en lui.

Cet homme voit qu'il a été joué par les puissances; il voit qu'on s'est servi de lui comme d'un instrument pour arriver à une autre fin.

L'orateur continue à réfuter de point en point le discours de M. Lebeau.

Il fait remarquer qu'en se hâtant d'accepter les préliminaires, on perd de vue que dans quinze jours les élections des chambres en France peuvent être telles que le ministère Périer ne résiste pas au parti du mouvement. Dans ce cas, le peuple français peut vouloir la guerre. Nous aurons alors un nouveau Waterloo et la restauration, ou la France triomphera, et vous serez alors départements français. Il reproche vivement au ministère d'avoir répondu par des placards à la résolution qu'on avait dit avoir été prise par le régent de quitter ses fonctions si les préliminaires étaient acceptés. Il termine en disant : Je crains que les ferments de discorde qui existent déjà ne prennent un caractère plus sérieux. Je me soumettrai à la nécessité de la loi, mais ma loi suprême sera le bonheur de mon pays. (E., et J. B., 11 juill.)

M. DESTOUVELLES : Messieurs, je demande la parole pour un fait personnel. Je n'ai pas dit que le Luxembourg et le Limbourg n'appartiendront jamais à la Belgique. Je vais reproduire mes paroles qui, par erreur sans doute, ont été mal reproduites par les journaux. Les limites de 1790, ai-je dit, auxquelles nous sommes renvoyés par les préliminaires, retranchent Venloo, les enclaves du Limbourg et la moitié au moins de Maestricht : voilà un fait certain. J'ai ajouté : Ces territoires pourront, par suite des négociations, revenir à la Belgique; mais ce ne sont là que des éventualités; elles ne me rassurent pas; elles ne balancent pas suffisamment les conséquences de ce fait qu'accomplira l'adoption des préliminaires. J'ai tenu le même langage relativement au Luxembourg, livré aussi par l'article 3 aux chances des négociations, en présentant, quant au Grand-Duché, des considérations particulières auxquelles je me réfère. Voilà ce que j'ai dit. (C., 11 juill.)

M. VAN MEENEN : Messieurs, le 4 de ce mois, j'ai plutôt sollicité vos lumières, en vous présentant le faible tribut des miennes, que je n'ai établi mon opinion et motivé mon vote. Aujourd'hui c'est ce vote que je veux justifier; et comme je tiens à ce qu'il reste quelque chose de ma pensée, et que les journalistes disent qu'ils ne m'entendent pas, quoique vous daigniez m'écouter, messieurs, et que vous n'aimiez guère à perdre votre temps, je me suis décidé, contre mon usage, à tracer, en quelques lignes, le résumé de mes vues sur le grave sujet qui nous occupe. D'ailleurs un résumé n'est pas susceptible de l'abandon, des longueurs, ni des mouvements de l'improvisation.

Vous avez décidé, messieurs, que la discussion de la question préalable serait jointe à celle du fond, qu'il aurait peut-être été plus sage de distinguer et de soumettre à l'examen des sections.

Je voterai pour le rejet de la question préalable par la raison que j'ai eu l'honneur de vous exposer que le prince, subordonnant son acceptation à la condition que vous accepterez vous-mêmes les dix-huit propositions de la conférence, il y a non-seulement *lieu*, mais *nécessité* de délibérer; outre qu'il faut bien que vous décidiez ou la rupture ou la continuation de la suspension d'armes, ou la rupture ou la continuation des négociations.

Sur la question principale, messieurs, il paraît que l'on s'achemine à une acceptation ou à un rejet

Digitized by Google

d'ensemble, pur et simple, des dix-huit propositions.

Il paraît que, pour le triomphe complet d'un système politique, il faut que votre acceptation ou votre rejet soit non-seulement absolu, pur et simple, mais, en outre, qu'il ne soit ni précédé de motifs, ni accompagné d'explications, ni terminé par un acte de non-préjudice, quelque sagesse qu'il y ait à ces différents égards dans les vues qui vous ont été soumises par MM. Beyts, Van de Weyer, Fallon, d'autres députés et moi.

Pas de motifs; c'est-à-dire on ne rendra compte ni à l'Europe, ni au peuple belge, ni à la majorité du congrès, ni à soi-même, des motifs de sa détermination : elle doit être de pure confiance, de toute condescendance peut-être.

Je ne blâme point, messieurs, je raconte; ou du moins je tire de faits que je connais des conjectures sur ceux que je ne connais pas.

Pas d'explications; c'est-à-dire on ne veut pas déterminer, fixer, préciser le sens dans lequel on admet ou rejette ces dispositions si nombreuses, si diverses, conçues en termes si susceptibles d'acceptions différentes. On est trop courtois pour ne pas abandonner au jugement éclairé et à l'équitable impartialité de la conférence, le soin d'élever et de décider les controverses sans nombre que la suite des temps et les intérêts opposés des parties pourront faire naître.

Pour expliquer ces articles, messieurs, il faudrait les examiner, en rechercher les principes, en scruter les conséquences; et ces principes, ces conséquences bien saisis, feraient reculer beaucoup d'entre nous.

Point de protestation de non-préjudice; c'est-à-dire on veut une acceptation telle que, soit que le roi Guillaume accepte ou n'accepte pas, soit qu'un traité de paix se conclue ou non, quoi qu'il arrive enfin, et en quelque temps, en quelques circonstances qu'il arrive, cet acte puisse toujours nous être opposé, soit comme un acquiescement à certains principes en droit, soit comme un engagement à traiter sur certaines bases. Dans ces formes, messieurs, je ne puis admettre les dix-huit propositions; je ne pourrais même en admettre aucune.

En fait, je ne puis admettre que les limites de la Hollande soient, en 1831, telles qu'elles étaient en 1790. Je ne puis admettre que le Luxembourg ne fasse pas partie intégrante et cumulative de la Belgique, et bien moins encore qu'il ait pour souverain, sous le titre de grand-duc, le roi de la Hollande.

En droit des gens, je ne puis admettre que les puissances, grandes ou petites d'avant 1790, aient légitimement parqué les peuples jusqu'à 1830 et au delà, et à toujours; je ne puis admettre que nous et notre postérité soyons hypothéqués à tout jamais, ni même à temps, au système politique imaginé par les rois absolus d'avant 1790.

Comme bases des négociations, je ne puis admettre un système qui réglerait nos rapports avec la Hollande et le roi Guillaume, sans tenir aucun compte des seuls actes du droit des gens intervenus entre eux et nous, tels que la loi de vendémiaire an IV et le traité de Paris du 30 mai 1814; d'une part, la constitution hollandaise de mars 1814; de l'autre, la loi fondamentale de 1815; la révolution de septembre 1830; les transactions de la session de La Haye, d'octobre dernier, et qui leur substituerait, pour le Luxembourg, des actes du congrès de Vienne de 1815, et pour le reste de la Belgique un *statu quo* de 1790. Je ne puis admettre un système qui dénierait aux Luxembourgeois, à une portion des Limbourgeois et à d'autres Belges, le droit qu'ils ont exercé comme nous et avec nous, de se séparer de la Hollande et de secouer le joug du roi Guillaume; un système qui attribuerait aux mandataires d'un peuple le droit de l'aliéner en tout ou en partie; aux gérants d'une association le droit de la dissoudre et de trafiquer de ses différentes portions; un système qui, sous d'autres points de vue, sapant le pacte social qui a donné l'être au congrès et naissance à notre constitution, détruirait par sa base même cette constitution que nous avons juré de maintenir et d'observer fidèlement; cette constitution que la nation belge, formée de neuf provinces belgiques, s'est donnée : car il y a dans l'acceptation des dix-huit articles, non uniquement, comme on paraît le croire, violation de l'article 7 de notre constitution, mais destruction violente, rupture complète du lien national, répudiation du droit en vertu duquel nous nous sommes affranchis, et de celui en vertu duquel nous nous sommes, en conséquence, unis et constitués.

Je ne puis admettre, comme préjugée contre nous, la souveraineté exclusive de Maestricht au profit de la Hollande.

Je ne puis donc admettre les articles 1er, 2, 3, 4 des préliminaires proposés.

Je ne puis accepter les articles 3, 4, 9, 10, 17 comme des préliminaires de paix avec la Hollande ni avec le roi Guillaume; car ces articles concernent et intéressent d'autres puissances.

Je dois rejeter l'article 17 parce qu'il consacre de la manière la plus formelle l'intervention des

Digitized by Google

cinq puissances, dans des contestations qui ne concernent que la Hollande et nous.

Je ne puis admettre les articles 9 et 10, parce qu'ils sont destructifs de toute indépendance; parce qu'ils dépouilleraient l'État belge du premier des attributs d'une nation, et la couronne belge de la plus essentielle de ses prérogatives, c'est-à-dire du droit de paix et de guerre, du droit d'alliance, du droit de traiter des intérêts de l'État dans ses rapports avec les États voisins.

Ce dernier point me reste à traiter, messieurs, après que j'aurai répondu à quelques arguments qu'on a employés en faveur de l'acceptation.

Nous ne pouvons prendre le droit d'insurrection pour base dans le règlement de nos limites, dit M. Lebeau.

J'en conviens, messieurs, l'insurrection des Luxembourgeois et des Limbourgeois n'aurait fait que les affranchir du joug de Guillaume et les séparer de la Hollande. Mais à ce droit d'insurrection, il faut joindre, messieurs, celui par lequel ces Belges se sont librement réassociés avec nous, avec tous les autres Belges.

Eh quoi! si, par suite de circonstances que je ne prévois pas, vous jugiez à propos de faire à une puissance voisine la cession d'un dictrict, auriez-vous par là déshonoré la nation? dit M. Lebeau. Non, si une nécessité impérieuse nous y avait obligés. Et où est cette nécessité, où est cette extrémité qui nous oblige à démembrer la Belgique?

Nous sommes sans droits sur Venloo, dit-on, mais pas sans devoirs.

Quoi! messieurs, les Venloonais n'ont-ils pas de droit sur eux-mêmes, et ne sommes-nous pas leurs mandataires pour exercer ces droits en leur nom et dans leur intérêt?

Dire que l'insurrection nous a affranchis, dit M. Nothomb, est-ce à dire que chaque localité puisse, à son gré, se détacher du pays auquel elle est incorporée sans consulter la communauté?

Qu'est-ce que vous appelez *localité*, *pays*, *communauté?* Ne semble-t-il pas que le droit se mesure sur la superficie, et que le Luxembourg, par exemple, parce qu'il est moins considérable que le reste de la Belgique, appartient à ce reste, plus que ce reste au Luxembourg?

Et qu'importe, messieurs, qu'un lieu se nomme Venloo ou Bruxelles, qu'il soit situé à l'une des extrémités de l'État ou au centre, qu'il soit peuplé de six mille ou de quatre-vingt-dix mille habitants?

On ne conteste pas aux Venloonais, aux Limbourgeois, aux Luxembourgeois, le droit de s'insurger et d'entrer dans une nouvelle combinaison politique : mais leur territoire, dit-on, est hollandais.

Est-ce donc, messieurs, que vous concevez une nation sans territoire, un État dans la moyenne région du ciel, ou au pays des Sévarambes? Des hommes sans droit à l'air qu'ils respirent, à la terre qui les porte et les nourrit?

Je passe à la question de la neutralité perpétuelle.

Mais avant tout remarquons, messieurs, une absurdité assez frappante.

Le prince que vous avez élu, dès que vous aurez accepté les préliminaires, messieurs, se rendra parmi vous; et, s'il le faut, vous acquerra le Luxembourg, le Limbourg et le reste, même *par la guerre!* Voilà ce qu'on vous a dit, ce qu'on vous a répété, messieurs : mais vous *êtes neutres,* neutres à toujours, neutres envers tous les autres États : condamnés à ne faire jamais la guerre! Cette seule remarque, messieurs, doit vous faire déjà pressentir ce que c'est que la neutralité perpétuelle. Examinons-la de plus près.

Si dans un traité entre les cinq puissances ou quelqu'une d'elles, je lisais :

« La Belgique, dans ses limites telles qu'elles seront tracées conformément aux principes posés dans le présent préliminaire, formera un État perpétuellement neutre, *les cinq puissances s'engagent réciproquement à respecter cette neutralité,* ainsi que l'intégrité et l'inviolabilité du territoire, »

Je concevrais cette disposition, je concevrais encore l'intervention de la Belgique comme partie *stipulante,* acceptant la neutralité à son profit, s'engageant même, jusqu'à un certain point, à concourir à son maintien et à son observation.

Est-ce cela qu'on a fait? Lisons :

« Article 9. La Belgique, dans ses limites telles » qu'elles seront tracées conformément aux prin- » cipes posés dans les présents préliminaires, » formera un État perpétuellement neutre. Les » cinq puissances, sans vouloir s'immiscer dans » le régime intérieur de la Belgique, lui garan- » tissent cette neutralité perpétuelle, ainsi que » l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire, » dans les limites mentionnées au présent article.

» Article 10. Par une juste réciprocité, la Bel- » gique sera tenue d'observer cette même neutra- » lité envers tous les autres États, et de ne porter » aucune atteinte à leur tranquillité intérieure ni » extérieure, en conservant toujours le droit de se » défendre contre toute agression étrangère. »

L'orateur démontre que, d'après les termes explicites de ces deux articles combinés, la neutralité proposée emporte l'anéantissement complet

Digitized by Google

de l'indépendance de la Belgique ; que la neutralité perpétuelle n'est que l'intervention perpétuelle.

Il poursuit : Cela suffit, messieurs ; avant d'accepter les préliminaires, révoquez votre décret d'indépendance, supprimez l'article 68 de votre constitution.

Le prince, a-t-on dit, n'a trouvé rien que d'avantageux au pays dans cette neutralité.

Le prince, plus éclairé, messieurs, y verra ce que nous voyons : et il n'acceptera pas la place de chef d'un État dégradé, et une couronne flétrie.

Mais ces avantages, quels seraient-ils?

On cite la Suisse : mais la Suisse a sa neutralité garantie par la chaîne des Alpes; elle est purement agricole et industrielle, sans navigation, sans commerce extérieur : vous, sur la mer et deux fleuves, entre la France, la Hollande et l'Angleterre et ouverts à toutes les trois, que vous sera la neutralité ?

Voulez-vous, comme la Suisse, d'ailleurs, être livrés aux influences continuelles de la diplomatie, gémir sous le poids d'une oligarchie que la diplomatie y maintient? mendier chez tous les despotes des capitulations de service pour notre belliqueuse jeunesse? mendier pour vos citoyens les plus recommandables des établissements dans toute l'Europe?

Le Suisse est cosmopolite, le Belge, jusqu'ici, était attaché à sa patrie!

Nous commercerons, pendant que les autres puissances seront en guerre, a dit un orateur. C'est-à-dire, vous achèterez au prix de votre indépendance l'avantage de quoi, messieurs? de commercer en temps de guerre? non, messieurs, mais d'être vexés en temps de guerre par chacune des puissances belligérantes.

Mais la paix! la paix perpétuelle!

Oui, messieurs, aussi longtemps qu'on aura intérêt à respecter votre neutralité; non, dès que cet intérêt cessera. Croyez-vous donc que cette neutralité, qui sera une chaîne pour vous, pour vous qu'elle aura affaiblis, sera autre chose qu'une toile d'araignée pour chacune des cinq puissances?

La paix, quand elle est avantageuse, quand on peut y renoncer dès qu'elle cesse de l'être : à la bonne heure!

La neutralité, la paix perpétuelle n'est pas plus la destinée des nations, que le repos, le calme perpétuel n'est celle des individus. La vie des peuples, comme celle des individus, messieurs, est une lutte perpétuelle, un combat de l'homme contre la nature par l'industrie, par l'intelligence, par la vertu à l'extérieur, comme à l'intérieur.

Que penseriez-vous, messieurs, d'un homme qui consentirait à se laisser garantir par les autres, sa vie, sa liberté, son honneur, sa propriété, *à la charge de n'y veiller jamais par lui-même?* Voilà la comparaison que j'avais faite le 4, messieurs, et non point la niaiserie que m'a prêtée M. Lebeau, et dont il a si facilement triomphé. Si j'avais dit une pareille niaiserie, messieurs, vous m'auriez accueilli par le rire et le ricanement, au lieu de me prêter l'attention flatteuse dont vous m'avez honoré. Les interdits, messieurs, jouissent dans la vie civile de la neutralité perpétuelle : les esclaves, les sujets d'un despote en jouissent dans l'ordre politique, messieurs; mais vous, songez que les droits individuels sont sous la garantie des droits sociaux; les droits civils, sous celle des droits politiques; les droits politiques sous la tutelle de l'indépendance nationale. Sans indépendance nationale, point de liberté politique; sans liberté politique, point de liberté civile.

Demeurer neutres, messieurs, doit être un droit qu'on exerce à volonté : on vous en fait un devoir, une obligation perpétuelle au profit de tous, vous seuls exceptés. Songez-y, messieurs, on vous parque, on vous hypothèque à un système conçu dans un intérêt tout à fait étranger, tout à fait contraire à tous les vôtres.

Si mes idées ont été bien saisies, messieurs, vous voyez que ce qui est ici en question, ce ne sont point des chances politiques plus ou moins probables, des calculs plus ou moins conjecturals d'avantages; ce n'est point de savoir s'il y a intervention inique ou médiation partiale et perfide; de savoir si, comme je l'ai entendu répéter ici sans rougir, on nous fait des concessions sur la dette, sur le Luxembourg, à peu près comme Guillaume nous faisait des concessions quand il faisait une halte forcée dans sa marche vers l'absolutisme.

C'est la dignité humaine, messieurs, qui est compromise par nos discussions, dans la personne de nos concitoyens que vous vous disposez à proclamer sujets du roi Guillaume; c'est la majesté des peuples que vous vous apprêtez à sacrifier à l'orgueil des rois, en déclarant que le peuple luxembourgeois, pour ne parler que de lui, n'a pu s'affranchir et se réunir à vous, par la seule raison que des rois ligués à Vienne, en 1815, en ont décidé autrement à perpétuité. Or, comme *homme*, messieurs, je me crois obligé à repousser les principes de l'absolutisme et du gallicanisme (et ce n'est point sans dessein que j'emploie ce dernier mot) qu'on veut vous faire consacrer par

Digitized by Google

l'admission du *statu quo* de 1790, comme s'il était fondé en fait ou en droit des gens.

Comme *Belge*, je rejette des préliminaires qui, hors d'un cas de nécessité extrême et patente, opèrent le démembrement de la patrie, sous le vain espoir d'en rassembler les portions, après que nous-mêmes les aurons séparées et éparses.

Comme *membre du congrès*, je dois maintenir le principe de notre glorieuse révolution, c'est-à-dire le droit de résister à l'oppression; celui de la nationalité de tous les Belges, l'indépendance de la Belgique, l'intégrité de son territoire, et enfin la constitution.

Comme ami, comme admirateur de la Pologne, je repousse, j'exècre des propositions qui, si elles étaient justes, légitimeraient tous les partages que cette glorieuse nation a subis, et la condamneraient à se replacer sous le joug de Nicolas.

Je voterai donc le rejet de la question préalable et celui de la proposition de MM. Van Snick et Jacques.

Je voterai, messieurs, sans être touché des prédictions qu'un préopinant vous a rappelé avoir été faites au congrès belgique en 1790.

Le congrès belgique de 1790 ne représentait pas la nation, messieurs, mais le privilége; non la révolution, mais les anciens abus; et les propositions qui lui étaient faites étaient aussi honorables que celles qu'on vous fait, messieurs, sont iniques et dégradantes.

Ne rétrogradons pas, messieurs; ne jetons pas sans cesse nos regards en arrière vers un passé qui n'est plus, qui ne peut plus être; écoutez, messieurs, les voix qui s'élèvent autour de vous; fixez les yeux sur la nation que, je le crains bien, vous allez livrer à des chances dont nul de vous n'a calculé les écueils et les dangers; songez à la postérité qui vous demandera compte de l'usage que vous aurez fait des pouvoirs qu'un peuple qui avait conquis sa liberté et son indépendance vous avait conférés pour les consolider, et non pour les mettre aux pieds de l'étranger, et à la discrétion de l'absolutisme.

La Belgique, messieurs, par un rare concours de circonstances, que je regarde comme une faveur du ciel, avait en quelque sorte reçu la mission de marcher en avant de la civilisation et de donner aux autres peuples l'exemple du progrès : elle a fourni, sous votre conduite, messieurs, la moitié de sa glorieuse carrière, en consacrant, par notre constitution, la liberté civile et la liberté politique; il lui restait l'indépendance nationale à conserver, à entourer d'une triple enceinte, que la jalousie et la rivalité de nos voisins élevait d'elle-même et sans notre secours. Mais cette indépendance, messieurs, cette indépendance que vous avez commencé à réclamer à l'unanimité, qu'en avez-vous fait, ou du moins qu'en allez-vous faire?

(C., 11 juill.)

M. D'ELHOUNGNE : Je demande maintenant que la clôture soit prononcée. (M. B., 11 juill.)

VOIX NOMBREUSES : La clôture! la clôture!

(M. B., 11 juill.)

M. DEVAUX demande la parole contre la clôture. Il ne lui paraît guère dans les convenances parlementaires qu'une discussion aussi grave soit close au moment où deux orateurs viennent de parler dans le même sens et alors que la clôture a été réclamée par un honorable membre appartenant à la même opinion que ces deux orateurs. Je suis d'ailleurs d'avis, ajoute-t-il, qu'on épuise la liste des orateurs inscrits, elle est très-courte et nous pourrons avoir bientôt fini.

(M. B., 11 et 12 juill.)

M. D'ELHOUNGNE : Je pense que les observations du préopinant disparaîtront devant le plus simple exposé. Si je partage l'opinion que vient d'émettre M. Van Meenen, ce n'est pas par esprit de partialité que j'ai demandé la clôture; mais depuis une heure un grand nombre de députés ont quitté leurs bancs et sont sortis de la salle, ce qui est une présomption qu'ils se croient suffisamment éclairés pour émettre leur vote. Si deux orateurs inscrits *contre* ont parlé successivement et les derniers, c'est peut-être la faute du bureau, ou peut-être parce qu'il n'y avait plus d'orateurs inscrits *pour*. (M. B., 11 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Je vais expliquer comment cela s'est fait : j'ai appellé successivement un membre inscrit *pour* et un inscrit *contre*. J'ai ensuite appelé M. Van Meenen, qui était inscrit pour parler *sur* les propositions. (M. B., 11 juill.)

M. DELEEUW : Plusieurs membres ont été entendus plusieurs fois; M. Le Hon n'a pas encore été entendu; je demande qu'on l'entende avant de prononcer la clôture. (*Oui! oui! Non! non!*)

(M. B., 11 juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Les deux derniers orateurs étaient de l'opposition; je le suis aussi, mais je pense que l'opposition sera assez généreuse pour entendre encore un orateur ministériel. (M. B., 11 juill.)

M. VAN MEENEN : La liste des orateurs n'est pas tellement considérable qu'on ne puisse l'épuiser. (*Violents murmures. Non! non!*)

(M. B., 11 juill.)

M. FORGEUR : Combien y a-t-il encore d'orateurs inscrits? (M. B., 11 juill.)

Digitized by Google

M. LIEDTS, secrétaire : Huit, et il en arrive à l'instant deux de plus. (*Oh! oh!*)

(M. B., 11 juill.)

M. DE LEHAYE : Je demande qu'on mette la clôture aux voix. (*Appuyé! appuyé!*)

(M. B., 11 juill.)

Divers orateurs parlent pour ou contre la clôture. (M. B., 11 juill.)

M. LEBEAU propose que, comme on l'a fait lors de l'élection du duc de Nemours, on entende encore pour clore la discussion un orateur *pour* et un orateur *contre*. (*Non! non! Réclamations nombreuses! La clôture! la clôture!*)

(M. B., 11 juill.)

Au moment de mettre la clôture aux voix on demande l'appel nominal. (M. B., 11 juill.)

On procède à l'appel nominal; 188 membres y répondent: 104 votent *contre* la clôture, 84 *pour;* en conséquence la clôture est rejetée.

M. LE PRÉSIDENT : Je vais maintenant mettre aux voix la proposition de M. Lebeau.

(M. B., 11 juill.)

M. DE ROBAULX : Je m'oppose à cette proposition. Maintenant que la clôture est rejetée, vous n'avez pas le droit de circonscrire l'attaque et la défense. Il faut que tous les orateurs qui voudront parler soient entendus, jusqu'au moment où l'assemblée sera d'avis de clore la discussion.

(M. B., 11 juill.)

M. LEBEAU : Je retire ma proposition.

(M. B., 11 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Le Hon. (M. B., 11 juill.)

M. CHARLES LE HON : Messieurs, quel que soit mon désir d'arriver au terme de cette discussion déjà si longue, les questions graves qu'elle a soulevées, la couleur qu'elle a donnée à certaines opinions, les émotions et les alarmes qu'elle a fait naître, m'obligent de rompre le silence que j'avais cru devoir m'imposer.

Après tant de développements employés à vous convaincre, à vous émouvoir, je me bornerai à justifier l'opinion que je vais émettre, par quelques aperçus généraux, et par quelques enseignements de notre histoire.

Pénétré de cette idée, qu'il y va pour le pays *de son existence politique*, je vous dois compte des raisons qui me déterminent, quelque réserve que me prescrive ma position particulière.

Vous avez voté l'indépendance de la Belgique le 20 novembre dernier. Je l'ai fait consister alors dans la rupture de nos liens politiques avec la Hollande, et dans le droit exclusif qu'ont recouvré nos provinces de disposer d'elles-mêmes. Usant de ce droit, vous avez décrété, depuis, la monarchie héréditaire; vous l'avez élevée sur les institutions les plus libérales; vous avez complété votre ouvrage par l'élection d'un roi. Voilà vos précédents : ils font dans la discussion des principes irrévocables.

Fidèle à ces principes que j'ai concouru à établir sans acceptation d'intérêt de localité ou d'affection personnelle, je pense qu'ils me commandent, au nom du salut de la patrie, d'adopter les préliminaires présentés par les puissances.

Je m'attacherai peu à la forme vague de leur rédaction : une explication, même erronée, de ma part, pourrait avoir à vos yeux un caractère d'interprétation semi-officiel qu'elle ne comporterait pas. Réunir cinq opinions au lieu de deux, rendre les propositions acceptables à deux parties d'intérêt opposé, tels sont pour moi les vrais motifs des ménagements de style qu'on y remarque. D'ailleurs il s'agissait de jeter des bases, et non de dresser des articles définitifs.

Dans une question si capitale, ce que je cherche, ce qui me détermine avant tout, c'est la raison d'État, ce sont les résultats probables mis en rapport avec les droits comme avec les nécessités du pays. Or, quels sont-ils?

D'abord, pas de morcellement actuel et certain de territoire. Ce n'est point la Belgique, comme l'ont dit tant d'orateurs, qui est renfermée dans ses limites de 1790, c'est la Hollande seule; le royaume de Belgique est composé du royaume des Pays-Bas de 1815, moins la Hollande de 1790.

Ajoutez à cela que des enclaves *réciproques* sont reconnues, que la faculté de leur échange est consacrée; qu'il y a jusqu'ici, non des limites tracées, mais *des principes posés pour une délimitation*. C'est donc des négociations ultérieures que dépendra le résultat.

L'avénement d'un chef définitif donnera la force au dedans et l'influence au dehors : il constituera notre nationalité vis-à-vis de l'étranger, et sera le plus puissant moyen de succès, soit qu'il faille négocier, soit que l'on doive recourir aux armes.

La conférence est dissoute de fait par l'acceptation, puisque sa médiation cesse, et ne peut plus être invoquée désormais que par *les deux parties*. De là doit naître une influence plus active des puissances dont la politique est plus amie de nos intérêts.

La conquête de nos libertés s'achève et se consolide. C'est par le fer qu'un peuple opprimé brise ses entraves, mais c'est par les traités seulement

Digitized by Google

qu'une nation nouvelle peut se constituer et prendre rang dans la société européenne.

Le triomphe ainsi assuré de notre cause et de nos droits est un service immense rendu à la liberté des autres peuples.

Nos intérêts matériels, dont la souffrance est si générale et si vive, reçoivent enfin le secours qu'ils appellent; ils voient le terme des sacrifices que leur a fait subir notre régénération politique; ils reprennent de la confiance et de l'avenir : un état régulier peut seul leur rouvrir quelques voies de prospérité.

En recouvrant ces avantages, nous avons celui de ne point provoquer une guerre immédiate et générale, et vous savez tout ce que la guerre a causé de malheurs à la Belgique, qui fut à presque toutes les époques, *terre de combat*, et *terre d'indemnité*. Si, malgré l'union de la politique et des intérêts actuels des grandes puissances, malgré de sérieux projets de désarmement, la guerre étrangère était inévitable, ce serait un motif de plus de nous constituer avant qu'elle éclatât, intéressés que nous sommes à être vis-à-vis du vainqueur non des provinces désunies, mais une nation compacte et reconnue.

Je résume ainsi, quant à leur effet, les deux opinions qui se combattent ici : Veut-on maintenir l'intégrité du territoire constitutionnel par la voie des armes, *au risque de compter cinq puissances pour adversaires?* ou bien essayera-t-on d'entrer en négociation d'égal à égal, sauf à n'avoir à lutter, en cas de guerre, qu'*avec la Hollande seule?* Dans le choix de l'une de ces deux chances, je ne saurais balancer. La première ne peut être que fatale à l'ordre public et à la liberté ; la seconde offre pour tous des moyens de succès et de salut.

Qu'oppose-t-on à ces conséquences rationnelles de l'adoption des bases préliminaires? des objections qui me semblent en général peu fondées. J'examinerai quelques-unes des plus graves.

L'article 3, dit-on, ne vous confère pas expressément la propriété du grand-duché de Luxembourg; il le place même en dehors de la Belgique. Cela est exact jusqu'à un certain point; mais il serait plus vrai de dire que le Grand-Duché, de territoire litigieux qu'on l'avait fait, devient *objet de liquidation :* il est plutôt mis en dehors des intérêts de la Hollande qu'il n'est séparé de nos provinces; on consacre envers lui comme pour d'autres points de territoire *le principe des négociations :* il est raisonnable de supposer que c'est dans l'esprit du décret tout récent par lequel vous avez résolu d'offrir des sacrifices pécuniaires. Cette supposition est même nécessaire, après le langage si formel, si péremptoire que le prince Léopold a tenu à votre députation. La conservation du Luxembourg ne saurait plus être une question pour moi, quand elle a cessé d'en être une pour le mieux informé de tous les Belges, pour le futur chef de l'État.

Vous n'aurez pas Maestricht, ajoute-t-on; la Hollande invoquera avec force, pour s'y maintenir, et sa possession actuelle et son ancien droit de garnison. Cette question, je l'avoue, est peu connue et mal comprise à l'étranger. En général, les hommes d'État s'attachent aux sommités du droit public européen, et dans ce cas particulier ils ont peine à soupçonner des droits qui ne sont expressément réservés ni par le traité de Munster (1648) ni par le traité de Fontainebleau (1785); c'est pour ce motif sans doute que les droits des princes-évêques de Liége dans la souveraineté de Maestricht sont presque ignorés des puissances. Faut-il d'ailleurs s'en étonner lorsque parmi nous on ignore généralement l'*origine* de ce droit de garnison dont la Hollande a tiré tant de parti à l'époque des traités? Il est de fait pourtant que ce fut à l'occasion de la réforme, lorsque sa prédication s'introduisit à Maestricht, en août 1566, que l'évêque de Liége, Gérard de Groesbeck, demanda, comme souverain, à Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas autrichiens pour Philippe II, de seconder les mesures de répression qu'il avait prises en envoyant à Maestricht la compagnie d'hommes d'armes du comte d'Arenberg. La gouvernante accéda à sa demande, *mais pour peu de temps.* Le même secours, renouvelé en 1567, donna lieu de faire remarquer les inconvénients de troupes mixtes dans une ville, et bientôt fut conclu le traité d'Anvers, de mai 1567, par lequel l'établissement d'une garnison brabançonne à Maestricht fut consenti des deux parts, *sous toutes réserves de non-préjudice.* La Hollande, en succédant à l'Espagne, n'eut pas plus ni d'autres droits que l'Espagne elle-même. L'état de choses sur pied de 1790 serait donc tel, à cet égard, que la Belgique, substituée par l'article 2 des préliminaires aux anciens droits de l'évêque de Liége, participerait à la souveraineté de Maestricht et serait en mesure, à ce titre, d'assurer à son commerce la libre navigation de la Meuse.

On a nié nos enclaves en Hollande, ou, dépréciant leur valeur, on les a présentées comme un faible moyen d'échanges contre les enclaves du Limbourg. Ce langage m'a d'autant plus étonné qu'un journal hollandais fort estimé, le *Noord Staar*, avait reconnu, dès le mois de mars dernier, comme historiquement vrai, que les territoires de Raven-

Digitized by Google

stein et autres, indiqués dans la discussion, n'avaient pas appartenu à la république batave *avant le traité du 5 janvier* 1800. Seulement, ce journal prétendait que la cession de ces pays avait eu lieu au prix de 6 millions de francs, et non *à titre de l'indemnité promise par l'article* 16 *du traité de* 1795. Or, il suffit de lire l'article additionnel du traité de 1800 pour se convaincre que la souveraineté de ces territoires a été expressément *cédée et reçue* en à-compte de cette indemnité.

La neutralité surtout a subi de violentes attaques et soulevé même l'indignation. Y consentir, a-t-on dit, c'est abdiquer et la souveraineté et l'indépendance. Ce système n'a pas été jugé partout avec les mêmes préventions et la même rigueur : je me rappelle qu'un des hommes les plus constants dans ses principes libéraux, M. Eusèbe Salverte, s'exprimait ainsi naguère à la tribune de France : « Le ministre des affaires étrangères, dit-il, nous » a parlé d'une grande neutralité européenne » comme d'un projet dont il espère que la réali» lisation serait possible : si M. le ministre pou» vait réussir dans un tel projet, et qu'il pût, dans » cette neutralité, comprendre le royaume indé» pendant de Pologne, nous lui devrions une palme » de reconnaissance. »

Vous l'entendez, il admet la possibilité d'une Pologne indépendante et *constituée neutre;* il conçoit la neutralité, et avec elle le maintien de la souveraineté.

Appliqué à la Belgique, ce système tend plutôt à la préserver de la convoitise des grandes puissances, qu'à la restreindre dans ses droits : sa défense contre toute agression reste entière; elle jouit de l'avantage de ne pouvoir être entraînée dans une guerre étrangère; elle possède un moyen de résistance aux exigences des grands États, elle peut affecter une plus grande somme de ses ressources à tous les genres d'amélioration et de prospérité intérieure. Du reste, libre dans ses relations de commerce, même en temps de guerre, elle est inviolable dans son territoire et attire l'étranger par ses garanties de sécurité. Si la neutralité est impuissante, comme tout autre traité, en cas de conflagration générale, elle est protectrice dans les autres cas d'invasion ou de guerre; et comment méconnaître ce qu'elle a de tutélaire pour nos provinces au seul souvenir de notre histoire?

Rappelons-nous, en effet, que malgré la valeur héréditaire de leurs habitants, elles furent de tout temps victimes des querelles étrangères : indépendamment du traité de Munster, ouvrez ceux des *Pyrénées*, d'*Aix-la-Chapelle*, de *Nimègue*, d'*Utrecht* et de *la Barrière :* ainsi que je le disais le 20 novembre à cette tribune, nous y voyons la Belgique compromise tour à tour par ceux qui la gouvernent comme par ceux qui semblent la protéger; par l'Espagne, l'Autriche et la France, comme par la Hollande et l'Angleterre. Indépendance, territoire, commerce, elle est froissée, mutilée dans ces grands intérêts sans qu'elle puisse les défendre au conseil des puissances qui en disposent. J'appelais alors à l'Europe nouvelle des griefs de la Belgique envers la vieille Europe; je les soumettais à sa bonne foi et à sa justice : « Le temps est venu, lui disais-je, d'un système réparateur pour nous, en même temps que mieux entendu et tutélaire pour elle. »

Il me semble que la neutralité, aussi longtemps qu'elle pourra être respectée, est de nature à préserver notre pays des calamités qui tant de fois ont pesé sur lui. L'expérience qu'en a faite Marie-Thérèse vient à mon appui. Le temps des guerres de Charles-Quint, des invasions de Louis XIV et de Louis XV, avait été pour nous un temps de détresse publique. En 1756, la guerre devenait imminente entre la France et l'Angleterre au sujet des limites de leurs possessions en Amérique; Marie-Thérèse, alliée jusque-là des puissances maritimes, conclut avec la France le traité de Versailles, où elle obtint sa neutralité dans cette guerre, *sous la condition onéreuse* d'une alliance pour toutes les autres. C'est à la faveur de ce traité que les Pays-Bas autrichiens jouirent d'une tranquillité parfaite pendant la guerre de sept ans, lorsque l'Allemagne était en feu : cet état de sécurité ramena la prospérité intérieure qui leur était presque inconnue depuis le règne des ducs de Bourgogne. Les provinces qui, dans le XVII^e^ siècle, subvenaient avec peine aux aides ordinaires, fournirent alors à la monarchie un grand nombre de subsides extraordinaires, en témoignant, par l'organe des États, tout ce qu'ils devaient de bien-être à la politique que leur souveraine avait adoptée : et pourtant à cette époque *l'Escaut était fermé, la libre navigation des fleuves n'était pas encore dans le droit public européen, et le commerce des Indes nous était interdit.*

Que répondrai-je à l'honorable membre qui s'est plaint hautement que le port d'Anvers continuât d'être un port purement commercial? N'est-ce pas sous ce régime qu'Anvers a prospéré depuis quinze ans? N'est-il pas reconnu que la marine militaire s'accorde mal avec la marine marchande. Visitez les principaux ports de France : trouverez-vous à Toulon, à Brest, à Cherbourg cette activité de commerce maritime qui fait la richesse du Havre et de Marseille?

Digitized by Google

Je viens de relever les objections principales, et d'expliquer pourquoi elles ont fait peu d'impression sur mon esprit. Je pense fermement que le rejet des préliminaires peut entraîner ma patrie dans un abîme de maux : nos libertés alors périraient avec elle. Leur adoption, au contraire, nous ouvre toutes les chances de négociations puissamment soutenues, nous concilie toute la faveur d'un État régulier, et, s'il faut combattre, double les forces de la nation et de l'armée en les ralliant autour d'un pouvoir définitif, en leur montrant enfin quel est le but et quel sera le prix de la victoire. Si cette opinion était une erreur, elle aurait au moins cela de consolant qu'elle aurait servi la cause de cette admirable Pologne, à qui nous devons plus que de stériles vœux (1). Rappelez-vous les instructions de son gouvernement, publiées naguère par les journaux : cette médiation des puissances, objet de tant d'attaques parmi nous, *la Pologne l'invoque et l'appelle au nom de son*

(1) Plusieurs orateurs avaient pensé que, par l'acceptation des dix-huit articles, on aurait compromis le sort de la révolution polonaise. Cette opinion a été combattue par le *Moniteur belge* (voyez le supplément au n° du 7 juillet), dans un article intitulé : *De la Belgique et de la Pologne*. Nous croyons devoir le reproduire ici, le rapport qui existait entre le sort de la Belgique et celui de la Pologne pouvant sembler étrange aujourd'hui ; nous appelons l'attention sur les réflexions par lesquelles cet article se termine. L'auteur pense que les gouvernements constitutionnels, débarrassés de la question belge, auraient pu reporter leurs sollicitudes sur la Pologne ; cette espérance était-elle vaine ? Nous ne le croyons pas, mais il aurait fallu que la lutte se prolongeât entre la Pologne et la Russie ; la Pologne vaincue échappait évidemment à toute intervention diplomatique ; mais en juillet 1831, il était permis de ne pas prévoir la défaite de la Pologne.

De la Belgique et de la Pologne.

« On peut quelquefois s'égarer avec les meilleures intentions du monde, et, tout en voulant le bonheur de sa patrie et celui des pays qui sympathisent avec elle, manquer ce but par trop de précipitation et arriver à un résultat tout autre que celui qu'on espérait, faute d'avoir mal calculé les suites d'une généreuse mais trop prompte résolution. C'est le cas des patriotes belges qui poussent à la guerre dans l'intérêt présumé des Polonais. Émus du spectacle sublime de cette nation qui se soulève d'un seul bond, et tout entière livre un combat à outrance à ses tyrans, ils disent : Notre cause est la même, nos maux sont identiques, repoussons comme elle un roi parjure, ressaisissons ces armes trop longtemps inactives et que la reprise des hostilités en Belgique, glaçant d'épouvante les monarques de la Sainte-Alliance, soit le signal d'une nouvelle insurrection des peuples, opère une puissante diversion en faveur des Polonais et assure le triomphe de leur sainte cause. Ces intentions sont louables ; mais, on ne peut assez le répéter, la reprise intempestive des hostilités en Belgique, au lieu d'amener une prochaine délivrance de la Pologne, donnerait au contraire l'occasion à ses ennemis d'obtenir son complet asservissement. En effet, que doit-il résulter d'un nouveau conflit entre la Belgique et la Hollande ? immanquablement la défaite de l'une d'elles, et conséquemment l'intervention armée de plusieurs des grandes puissances pour secourir ou écraser l'une des parties belligérantes. De là rupture de la paix générale, de là coalition naturelle entre la Russie, l'Autriche et la Prusse en faveur de la Hollande, et de la France en faveur de la Belgique, sa plus proche et sa meilleure alliée. On ne parle pas de l'Angleterre, dont l'intérêt serait de garder une parfaite neutralité. Voilà donc la guerre allumée, et quelles en sont les prémices ? L'invasion de la Pologne par les trois colosses du Nord, qui n'étant plus liés envers la France par le système de non-intervention, s'empresseront d'étouffer au milieu d'elles l'hydre de l'insurrection, afin de pouvoir porter plus sûrement leurs armes au bord du Rhin. Attaquée de toutes parts, on ne peut pas espérer que la Pologne résiste longtemps à ce triple assaut ; elle qui, déjà toute haletante et tout épuisée, repousse avec peine les cohortes toujours plus nombreuses de son unique et puissant adversaire ; la Pologne verra donc en un jour ses libertés anéanties, et les amis de cette malheureuse nation, loin de pouvoir l'aider, n'auront eux-mêmes qu'à songer à la défense de leur patrie et à chasser de son sein les satellites de la restauration. On gémira alors sur le sort de la Pologne dont on aura provoqué la ruine, sans pouvoir la secourir ; mais il sera trop tard, elle n'existera plus !

» Voulant au contraire sincèrement l'indépendance et le bonheur des Polonais, que reste-t-il à faire pour arriver à ce but ? c'est de terminer au plus tôt leur propre révolution. Depuis huit mois la situation de la Belgique occupe les puissances. La France et l'Angleterre, ses alliées naturelles, avant de pouvoir sérieusement intervenir dans toute autre question politique semblent désirer avant tout de fonder en Belgique un État indépendant, libre comme elles-mêmes, et présentant par son concours un triple faisceau d'institutions libérales à l'Europe. Voilà qu'un prince accepte la couronne que la nation lui a offerte d'un mouvement spontané, voilà que des conditions plus douces sont présentées au congrès pour donner la tranquillité au pays et consolider son existence comme nation. Dans cette alternative, la Belgique ira-t-elle recourir aux armes, et près d'atteindre le port, livrer la patrie à de nouvelles tempêtes, au risque de l'y engloutir et d'entraîner dans ce naufrage les destinées de la Pologne, son exemple et son appui ? Cela ne se peut. La Belgique doit à la Pologne plus que de l'admiration : elle lui doit la vie. Rappelons-nous que c'est elle qui a interposé son épée entre la Russie et nous, au moment où l'autocrate jetait des menaces de guerre au sein de ce congrès qui excluait les Nassau ; que c'est la Pologne qui a présenté et présente encore sa poitrine aux coups de cet empereur qui rêvait l'extermination des Belges et l'asservissement de l'Europe. Le moment est venu de payer une dette sacrée à notre libératrice. C'est de permettre aux gouvernements constitutionnels d'intervenir en faveur de la Pologne. Débarrassés de tout ferment de discorde à l'ouest de l'Europe, pesant de toute leur prépondérance sur un seul point, ces gouvernements trouveront-ils beaucoup d'obstacles dans le Nord pour la reconnaissance immédiate du royaume de Pologne ? Cela n'est pas à croire, et la Russie, poussée dans ses derniers retranchements, cédera à une intervention menaçante ce qu'elle n'aurait pas accordé à de secrètes sollicitations. La pacification de la Belgique portera alors ses fruits, la Pologne renaîtra de ses cendres et tournera vers nous un œil reconnaissant. La Belgique lui dira : Je vous devais ma défense par l'insurrection, je vous donne l'existence par la paix ! »

Digitized by Google

ancienne indépendance : elle l'attend comme une réparation du crime de son partage. J'ai la confiance qu'un vote d'adoption de nos préliminaires de paix peut y concourir. Je l'émettrai donc, pénétré d'ailleurs de cette conviction, que rien ne peut assurer un succès plus durable à la cause des libertés publiques et de la civilisation, que la royauté populaire de Louis-Philippe en France, et de Léopold en Belgique. (M. B., 13 juill.)

M. JOTTRAND : Je crois qu'il nous serait plus avantageux de conserver le *statu quo* actuel. Qu'avons-nous à craindre? La misère est moins imminente que passé quatre mois; l'expérience vient encore de prouver que les émeutes étaient faciles à calmer; vous voyez que la Hollande veut la paix à tout prix. L'orateur examine ensuite la question du Limbourg sous le point de vue commercial : il croit qu'il n'y a pas possibilité que deux nations, situées comme la Belgique et la Hollande, fassent toutes deux le commerce du transit, et que nous ne parviendrons pas à enlever le Limbourg à la Hollande sans guerre, si nous acceptons les préliminaires en ce moment. (*La clôture! la clôture!*) (J. B, 11 juill.)

M. LE BARON BEYTS demande la parole contre la clôture; il fait observer qu'il a parlé un des premiers, et il demande un quart d'heure pour présenter quelques observations (*Non! non! la clôture! la clôture!*) (M. B., 11 juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : J'aime à croire maintenant que tout le monde se lèvera pour appuyer la clôture; il est trois heures, et par conséquent, si l'on veut en finir, il est temps d'aller aux voix. (*Appuyé! appuyé!*)

(M. B., 11 juill.)

La clôture de la discussion est mise aux voix et prononcée (1). MM. le baron *Beyts*, *de Robaulx*, et *Seron* restent seuls assis. (*Hilarité générale.*)

(M. B., 11 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Je vais d'abord mettre

(1) Par suite de cette décision, MM. *Raikem*, *Maclagan* et *Rouppe* n'ont pu faire connaître les motifs de leurs opinions sur les préliminaires de paix; MM. Raikem et Maclagan les avaient mis par écrit, M. Rouppe les a insérés dans une lettre adressée aux rédacteurs de *l'Émancipation;* nous les reproduisons ci-après :

Opinion de M. Raikem.

« Ayant dû présider le congrès par suite de ce que MM. de Gerlache et Destouvelles, membres de la députation à Londres, ont pris part à la discussion, je n'ai pu moi-même y prendre part; et, après mûre réflexion, je motive mon vote par écrit.

» Je me prononce contre la question préalable. Ce serait une injure gratuite de l'adopter. D'ailleurs, à mon avis, il n'y a rien d'inconstitutionnel *à délibérer*. Les limites de l'État peuvent être *changées* ou *rectifiées* par une loi. L'adoption des propositions peut être l'abus d'un droit conféré au pouvoir législatif; mais le droit n'en existe pas moins; et dès lors la constitution n'est pas violée.

» Au fond, une seule raison me touche, et je rejette toutes les autres. La neutralité ne m'effraye pas. Je ne regrette pas les colonies. Devenir un État agricole ne m'inspire aucune crainte. Je suis sans inquiétude pour le Luxembourg. La question est détachée des préliminaires, et nous conservons le *statu quo*. La Flandre hollandaise n'est pas représentée au congrès. Je rejette tous ces motifs, parce que je ne suis nullement passionné, et que je désirerais pouvoir adopter les préliminaires, parce que j'appelle de tous mes vœux le prince Léopold de Saxe-Cobourg. Mais je ne crois pas pouvoir rompre le pacte social qui s'est formé avec le Limbourg, et notamment avec la ville de Venloo.

» Je connais toute la force de la maxime : *Salus populi suprema lex*. Le risque d'exposer Venloo à des malheurs ne m'arrêterait pas, si les malheurs éventuels ne devaient être que les suites de la force brutale. Mais ici, ils seraient l'effet d'un consentement donné à une convention, et je ne crois pas pouvoir y souscrire.

» Je sais qu'en dehors du congrès, les partisans de la restauration s'agitent (et il en existe quoiqu'ils soient en très-petit nombre). Je sais que d'autres personnes s'agitent dans le sens d'une réunion, qui, en allumant une guerre générale, ferait également le malheur de la France et le nôtre. Tous ces hommes voudraient la perte du nom *belge;* et j'avoue que l'impression qu'ils font sur moi, est en ce sens contraire à l'effet qu'ils voudraient produire.

» D'un autre côté, je l'avoue également, tant de citoyens honorables, amis de leur patrie, se prononcent en faveur de l'acceptation des préliminaires, que je suis bien loin de tenir *fas et nefas* à mon opinion. Et si l'opinion contraire à la mienne est adoptée par le congrès, je me ferai un devoir d'obéir à la décision de la majorité. Et alors j'appellerai de tous mes vœux le prince Léopold, aux conditions qu'elle aura adoptées. » (M. B., 12 juill.)

Opinion de M. Maclagan.

« Je n'ai demandé la parole que pour motiver mon vote, qui sera pour l'acceptation pure et simple de la proposition. Je ne me dissimule pas, messieurs, combien les conditions qui nous sont imposées sont onéreuses et même honteuses pour nous, après tout ce qui s'est dit et s'est passé dans cette enceinte. Mais, messieurs, l'opposition, que j'estime et respecte, a-t-elle quelque chose de mieux à nous offrir dans la crise malheureuse où nous nous trouvons? Dès l'instant que vous avez commencé à négocier, au lieu d'avoir recours au canon, il n'y avait qu'une combinaison possible et qui eût pu nous sauver, et celle-là vous l'avez repoussée presque unanimement.

» Si les partis qui nous divisent pouvaient se rallier, je la regarderais encore comme une planche de salut, notre belle patrie ne serait pas morcelée et l'on ne vous reprocherait pas d'abandonner vos frères; aussi j'avais choisi entre cette combinaison et les protocoles, parce qu'à mes yeux les soi-disant préliminaires ne sont que les protocoles réchauffés et déguisés sous une autre forme; mon choix ne serait pas un instant douteux.

» J'ai dit, messieurs, que les préliminaires n'étaient que les protocoles. Eh bien, s'ils ne le sont pas, comme quelques honorables membres le soutiennent, vous n'aurez pas le prince de Cobourg; non, jamais il ne régnera sur vous, si,

Digitized by Google

aux voix la question préalable, qui a été proposée par M. de Robaulx. (M. B., 14 juill.)

On procède à l'appel nominal ; 195 membres y répondent : 51 membres votent *pour* la question préalable ; 144 *contre* ; en conséquence la question préalable est rejetée. (P. V.)

Ont voté *pour* la question préalable, c'est-à-dire pour qu'on ne mît pas aux voix la question de l'acceptation des dix-huit articles : MM. Thonus, Watlet, Lardinois, de Labeville, Nalinne, de Thier, Jaminé, Vergauwen-Goethals, d'Elhoungne, le baron de Meer de Moorsel, Eugène de Smet, l'abbé Van de Kerckhove, Teuwens, Bischoff, Dams, Rossecuw, Jean-Baptiste Gendebien, Van der Looy, Forgeur, Fransman, Claes (d'Anvers), Bredart, Collet, Defacqz, de Robaulx, Seron, Blargnies, Davignon, Drèze, le comte de Robiano, Jottrand, Henri de Brouckere, Gelders, Meeûs, Frison, Helias d'Huddeghem, Beaucarne, Destriveaux, Camille de Smet, l'abbé Dehaerne, Brabant, Alexandre Gendebien, Pirson, Deneeff, Speelman-Rooman, Wannaar, Alexandre Rodenbach, de Tiecken de Terhove, Fleussu, Charles de Brouckere, Charles Coppens.

Ont voté *contre* la question préalable : MM. Constantin Rodenbach, de Lehaye, l'abbé Pollin, Struye-Provoost, Van Snick, Gustave de Jonghe, Morel-Danheel, le comte de Quarré, Van der Belen, Lefebvre, le marquis de Rodes, Van Innis, d'Martigny, Van Hoobrouck de Mooreghem, Marlet, Thienpont, Claes (de Louvain), le baron de Stockhem, d'Hanens-Peers, Ooms, Hippolyte Vilain XIIII, Delwarde, de Behr, le chevalier de Theux de Meylandt, Olislagers de Sipernau, le baron de Terbecq, le baron de Viron, le baron Joseph d'Hooghvorst, Béthune, le comte Duval de Beaulieu, Allard, le baron d'Huart, François Le Hon, Gendebien (père), Domis, Serruys, Le Bon, le comte d'Arschot, Thorn, de Rouillé, l'abbé Wallaert, Buylaert, Simons, Geudens, Jacques, Deleeuw, le vicomte Desmanet de Biesme, Isidore Fallon, le baron de Leuze, le

comme les journaux l'assurent, le roi Guillaume ne veut pas y adhérer. Il n'est lié que par les seuls protocoles. Je regrette vivement qu'un honorable membre ait fait d'une question d'un intérêt tout national une question de localité. La nation nous demande des sacrifices à tous ; que lui importe dans ce moment que le commerce se fasse par le port d'Anvers ou d'Ostende ? L'important, pour elle, c'est d'avoir du commerce ; et pour avoir du commerce, il faut avant tout avoir la paix et la tranquillité comme nous ne l'éprouvons que trop depuis notre bienheureuse révolution, et dont tout le monde est las et dont tout le monde voudrait sortir à tout prix : aussi est-ce un des puissants motifs de mon vote.

» En jetant les yeux sur la carte, vous verrez, messieurs, qu'Ostende, par sa situation heureuse, offre au commerce tous les avantages d'Anvers sans aucun des inconvénients, particulièrement en hiver. Tel navire destiné pour Anvers entrant à Ostende, sa cargaison mise en bélanures sera rendue à Anvers plus tôt par la navigation intérieure que si le navire eût continué son voyage. La révolution française et la guerre ont seules déplacé notre commerce.

» Ce serait abuser de vos instants que d'entrer dans de plus longs détails, et c'est une grande erreur que de croire que le commerce maritime de la Belgique souffrirait des entraves que la Hollande pourrait opposer à la navigation de l'Escaut. Je ne conçois pas comment on ait jamais pu songer à créer une marine militaire. Pourquoi et contre qui ? Est-ce qu'Hambourg, est-ce que Lubeck ont une marine militaire ? Non. Eh bien, leur pavillon ne flotte-t-il pas sur toutes les mers ? Est-il moins respecté que celui des plus grandes puissances ?

» Croyez-moi, messieurs, laissez faire le commerce : il sait mieux que vous trouver des débouchés, et se protéger. Tout ce qu'il vous demande c'est de ne plus faire ni des révolutions ni des guerres. S'il eût été consulté en temps utile, nous ne serions pas maintenant en présence de la conférence, et *Guillaume* régnerait encore. Je ne veux pas achever ma phrase par respect pour cette auguste assemblée. »

(M. B., supp., 14 juill.)

Opinion de M. Rouppe.

« Bruxelles, 10 juillet 1831.

» Messieurs,

» La clôture des débats, arrêtée par le congrès national à la séance d'hier, m'ayant empêché, quoique inscrit, de développer mon opinion, je vous prie de porter, par la voie de votre journal, à la connaissance de mes commettants les paroles que je m'étais proposé de prononcer à la tribune. Les voici textuellement :

« Des raisons de convenance politique me semblent s'opposer à la question préalable, eu égard à la forme en laquelle la conférence de Londres nous a adressé ses dernières propositions.

» Cependant je voterai contre ces mêmes propositions.

» La nation valeureuse qui s'est affranchie et confédérée par suite des glorieux événements de septembre, nous a appelés ici pour lui donner une constitution et des lois organiques. Mais, à mon sens, messieurs, nous n'avons reçu aucun mandat pour détacher de l'union belge telle ou telle portion de territoire, tel ou tel nombre d'hommes.

» Cette conviction, conviction intime et profonde, me dispense de toucher les autres points en question.

» J'ai donné mon suffrage au prince Léopold de Saxe-Cobourg. Je l'appelle encore de tous mes vœux. Mais, en conscience et par devoir, je me crois obligé de voter contre les dix-huit articles. Toutefois, si le congrès les accepte, je respecterai sa décision et comme député et comme citoyen. Ici, et hors de cette enceinte, je donnerai l'exemple d'une soumission franche et entière à la loi. »

» C'est là ce que je m'étais proposé de dire : c'est encore ma profession de foi politique sur cette importante matière.

» Rouppe,

» Député de la province de Brabant. »

(E., 12 juill.)

Digitized by Google

baron Verseyden de Varick, Mulle, Roeser, le baron Beyts, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Buyse-Verscheure, le comte d'Oultremont, Roels, le baron Osy, Annez de Zillebeecke, Van de Weyer, Coppieters, Cauvin, Marcq, Dumont, Verwilghen, le comte Félix de Mérode, le baron de Sécus (père), Henry, le baron de Woelmont, Peeters, Pirmez, Maclagan, Jacobs, le baron de Pélichy van Huerne, le comte de Bocarmé, Zoude (de Saint-Hubert), Du Bois, de Decker, Du Bus, Van Meenen, d'Hanis van Cannart, l'abbé Verduyn, l'abbé Joseph de Smet, Le Grelle, Bosmans, Trentesaux, Picquet, le vicomte de Bousies de Rouveroy, de Nef, l'abbé van Crombrugghe, Cartuyvels, Cols, Baugniet, Berthels, de Roo, l'abbé Corten, Berger, Rouppe, le vicomte Charles Vilain XIIII, Vandenhove, le comte Werner de Mérode, de Sebille, Masbourg, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Philippe de Bousies, de Ville, l'abbé Andries, Albert Cogels, le baron Van Volden de Lombeke, Barthélemy, Devaux, le baron Frédéric de Sécus, Goethals-Bisschoff, Nothomb, le comte de Renesse, le comte d'Ansembourg, Jean Goethals, de Schiervel, Louis Coppens, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, le baron de Coppin, Henri Cogels, le comte de Bergeyck, Cruts, Lebeau, de Man, de Coninck, Vercruysse-Bruneel, Lecocq, de Muelenaere, Blomme, Joos, Destouvelles, Le Bègue, de Gerlache, Barbanson, Charles Rogier, Charles Le Hon, Nopener, l'abbé de Foere, François, Doreye, Raikem, Liedts. (P. V.)

M. DE ROBAULX : Je demande la parole. Messieurs, c'est un devoir constitutionnel que je demande à remplir. Je suis porteur d'une protestation contre la *votation* (*on rit*) des dix-huit articles. Je vais en donner lecture et je la déposerai sur le bureau :

« Considérant qu'aux termes de l'article 1er de la constitution, le territoire de la Belgique comprend les provinces d'Anvers, de Brabant, de la Flandre orientale, de la Flandre occidentale, de Hainaut, de Liége, de Limbourg, de Namur et de Luxembourg, sauf les relations de cette dernière avec la confédération germanique ;

» Que, suivant l'article 80, le roi ne prend possession du trône qu'après avoir prêté le serment de maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire ;

» Que c'est sous ces conditions expresses que la couronne a été offerte par le congrès au prince de Saxe-Cobourg ;

» Qu'en effet l'article 1er du décret du 4 juin dernier porte textuellement :

« S. A. R. Léopold, George-Chrétien-Frédéric, » prince de Saxe-Cobourg, est proclamé roi des » Belges, à la condition d'accepter la constitution, » telle qu'elle est décrétée par le congrès national ; »

» Que l'acceptation donnée par le prince est subordonnée à des conditions diamétralement contraires aux dispositions ci-dessus rappelées, puisqu'il exige, pour venir prendre possession du trône, l'adhésion préalable du congrès à des sacrifices qui enlèveraient à la Belgique des parties de son territoire ;

» Que si, par impossible, le congrès pouvait perdre de vue son mandat au point de consentir aux propositions qui lui sont faites par les cinq puissances, aux décisions desquelles le prince se réfère, il s'ensuivrait que son élection serait radicalement nulle, puisque des personnes étrangères à la Belgique, ainsi mutilée, y auraient pris part comme membres du congrès.

» En conséquence *les soussignés*, en leur qualité de membres du congrès national de la Belgique, protestent solennellement contre la mise en délibération de toute proposition qui tendrait à porter atteinte à l'intégrité du territoire, tel qu'il a été fixé par la constitution belge. Ils protestent spécialement contre toute adhésion directe ou indirecte aux protocoles et propositions de la conférence de Londres.

» En agissant ainsi, les soussignés ne font que céder à l'impulsion de leur conscience ; ils sont persuadés qu'ils remplissent un devoir sacré. »

Signé : De Robaulx, Seron, Jottrand, Thonus-Amand, C. de Smet, Bischoff, Speelman-Rooman, Ch. de Brouckere, J. Deneeff, J. Frison, J. B. Gendebien, L. Coppens, L. Bredart, Pirson, Helias d'Huddeghem, Ch. Coppens, Beaucarne, Blargnies, Van de Kerckhove, E. de Smet, l'abbé Dehaerne, d'Elhoungne, Drèze, Rosseeuw, Dams, Jaminé, Watlet, Vergauwen-Goethals, A. Gendebien, A. Rodenbach, le comte de Robiano, Gelders, Van der Looy, Nalinne, Wannaar, Teuwens, de Meer de Moorsel.

Nous avons effacé le nom de M. Le Bègue, qui d'abord avait signé avec nous. (M. B., 11 juill.)

M. LE BÈGUE : Ajoutez que vous avez effacé mon nom sur ma demande. (M. B., 11 juill.)

M. LIEDTS : M. Louis Coppens demande aussi que son nom soit effacé (1). (M. B., 11 juill.)

(1) Le *Moniteur belge* et d'autres journaux rapportent que M. *Beaucarne* a également demandé d'effacer sa signature ; c'est une erreur que l'honorable membre a rectifiée dans une lettre publiée par *le Courrier* du 13 juillet.

Digitized by Google

M. LARDINOIS : Ajoutez-y le mien.

(M. B., 11 juill.)

M. DE ROBAULX : Nous effacerons les noms de tous ceux qui veulent quitter la société.

(M. B., 11 juill.)

M. CHARLES ROGIER : Il me semble que la protestation ne devrait venir qu'après l'adoption des articles de la conférence. (M. B., 11 juill.)

M. DE ROBAULX : Non, puisque nous protestons contre la délibération elle-même.

(M. B., 11 juill.)

Après que les noms ont été effacés ou inscrits, M. de Robaulx dépose la protestation sur le bureau.

(M. B., 11 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Je dois mettre aux voix l'amendement de M. Beyts, qui est ainsi conçu :

« Le congrès national considérera comme non avenu son consentement aux propositions préliminaires, si un traité de paix définitif n'en est la suite et le résultat; il se réserve de déclarer, dans ce cas, que son acceptation est caduque et sans force obligatoire. » (M. B., 11 juill.)

M. LE BARON BEYTS : Je demande la parole. (*Non! non! Aux voix! aux voix!*) (M. B., 11 juill.)

On met aux voix l'amendement de M. le baron Beyts; personne que lui et M. Van Meenen ne se lèvent pour le soutenir. (*Hilarité générale.*)

(M. B., 11 juill.)

L'amendement est rejeté. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : L'amendement de M. Van de Weyer ayant été retiré, il ne reste plus qu'à voter sur la proposition de MM. Van Snick et Jacques, ainsi conçue :

« Le congrès national décrète :

» Le congrès adopte les dix-huit articles suivants, qui forment les préliminaires du traité de paix entre la Belgique et la Hollande. »

(M. B., 11 juill., et P. V.)

M. LE BARON BEYTS : Je demande la parole sur la position de la question. (*Non! non!*) Messieurs, je ne comprends pas bien la question, et il faut que le congrès la comprenne. Est-ce avec la conférence ou avec la Hollande que vous vous engagez? (*Aux voix! aux voix!*) Il faut bien y prendre garde, ceci pourrait être considéré comme un engagement envers la conférence. (*Aux voix! aux voix!*) Vous en avez un exemple dans l'armistice. Je veux bien accepter les préliminaires de paix; mais si le traité de paix ne suit pas, je ne veux pas être engagé. (*Les cris :* Aux voix! aux voix! *forcent l'orateur à s'asseoir.*) (M. B., 11 juill.)

M. SERON : On demande la lecture des dix-huit articles. (*Non! non! Agitation,*)

(M. B., 11 juill.)

MM. DEVAUX et **LEBEAU** disent que ceux qui demandent la lecture sont parfaitement dans leur droit. (E., 11 juill.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, donne lecture des dix-huit articles, moins le considérant, qui ne fera pas partie du décret (1). (M. B., 11 juill.)

M. ALEXANDRE GENDEBIEN : Je demande, et je crois bien que j'en ai le droit, que mon vote sur la question préalable soit inséré au procès-verbal, aussi bien que celui que je vais émettre. Je déclare de plus que je resterai ici pour l'acquit de mon devoir, mais que c'est sous le bénéfice de la protestation que j'ai signée et qui vient d'être déposée. (M. B., 11 juill.)

MM. DE ROBAULX, SERON et **PLUSIEURS AUTRES MEMBRES** demandent aussi que leur vote soit inséré au procès-verbal. (M. B., 11 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Tous les votes seront insérés textuellement. (M. B., 11 juill.)

On procède au vote par appel nominal, sur la proposition de MM. Van Snick et Jacques, relative à l'acceptation des dix-huit articles proposés par la conférence de Londres : 196 membres répondent à l'appel. M. Masbourg, qui n'avait pas assisté à l'appel sur la question préalable, est entré dans la salle pour le second appel. 126 membres votent *pour* la proposition, 70 *contre* (2).

(1) Voyez tome IV, page 328.

(2) Nous donnons ci-après la répartition des votes par province, en indiquant les membres absents :

ANVERS. — 18 *députés*.

Ont voté *pour* l'acceptation des dix-huit articles : MM. Domis, Le Bon, le baron Osy, Peeters, Jacobs, Du Bois, d'Hanis van Cannart, Le Grelle, de Nef, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Albert Cogels, Henri Cogels, Joos, Bosmans.

Contre : MM. Ooms, Geudens, Jean Baptiste Claes, le comte de Robiano.

BRABANT. — 27 *députés*.

Pour : MM. le comte d'Arschot, Barbanson, Barthélemy, le baron Beyts, Baugniet, l'abbé Corten, de Ville, le baron Joseph d'Hooghvorst, Lefebvre, Vandenhove, Van der Belen, Van de Weyer, le baron Van Volden de Lombeke, le baron de Virou, Demelin, Claes (de Louvain), le baron Verseyden de Varick, Marcq, Cols, Berthels.

Contre : MM. Meeûs, Rouppe, Van Meenen, d'Elhoungne, Jottrand, Deneeff, Nopener.

FLANDRE OCCIDENTALE. — 28 *députés*.

Pour : MM. Buylaert, Buyse-Verscheure, Coppieters, Béthune, de Coninck, l'abbé de Foere, le vicomte de Jonghe d'Ardoie, de Man, de Muelenaere, le baron de Pélichy Van Huerne, Devaux, Goethals-Bisschoff, Maclagan, Morel-Danheel, Mulle, l'abbé Pollin, Serruys, Constantin Rodenbach, l'abbé Wallaert, Roels, de Roo, Struye-Provoost, Vercruysse-Bruneel.

Digitized by Google

En conséquence la proposition est adoptée (1). (*Applaudissements et bravos prolongés, dans la salle et dans les tribunes.*) (M. B., 11 juill., et P. V.)

Ont voté *pour :* MM. le comte d'Arschot, Bar-

Contre : MM. Jean Goethals, Alexandre Rodenbach, l'abbé Dehaerne, Bischoff, Rosseeuw.

FLANDRE ORIENTALE. — 35 *députés.*

Pour : MM. l'abbé Andries, Annez de Zillebeecke, Blomme, le comte de Bergeyck, l'abbé Van Crombrugghe, de Decker, de Lehaye, l'abbé Joseph de Smet, Delwarde, Van Hoobrouck de Mooreghem, d'Hanens-Peers, Gustave de Jonghe, Le Bègue, le marquis de Rodes, Thienpont, le baron de Terbecq, l'abbé Verduyn, Verwilghen, Van Innis, Hippolyte Vilain XIIII, Louis Coppens.

Contre : MM. Beaucarne, Charles Coppens, Camille de Smet, Eugène de Smet, le baron de Meer de Moorsel, Fransman, Helias d'Huddeghem, Liedts, Speelman-Rooman, Vergauwen-Goethals, Van der Looy, l'abbé Van de Kerckhove, Wannaar.

Absent : M. Surmont de Volsberghe.

HAINAUT. — 30 *députés.*

Pour : MM. Allard, Van Snick, le comte Duval de Beaulieu, François Lehon, Gendebien (père), de Rouillé, le baron de Leuze, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Cauvin, Dumont, le baron de Sécus (père), Pirmez, le comte de Bocarmé, Du Bus, Picquet, le vicomte de Bousies de Rouveroy, de Sebille, Philippe de Bousies, le baron de Sécus (fils), Charles Le Hon, le comte Werner de Mérode.

Contre : MM. Nalinne, Jean-Baptiste Gendebien, Bredart, Defacqz, Blargnies, Trentesaux, Frison, Alexandre Gendebien, Charles Lecocq.

LIÉGE. — 19 *députés* *.

Pour : MM. le baron de Stockhem, de Behr, Deleeuw, le comte d'Oultremont, Cartuyvels, Lebeau, de Gerlache, Charles Rogier.

Contre : MM. Lardinois, de Thier, Forgeur, Collet, Davignon, Drèze, Destriveaux, Raikem, Doreye, Fleussu.

LIMBOURG. — 17 *députés.*

Pour : MM. le chevalier de Theux de Meylandt, Olislagers de Sipernau, le comte Félix de Mérode, le baron de Woelmont, le comte de Renesse.

Contre : MM. Jaminé, Teuwens, le vicomte Charles Vilain XIIII, Henri de Brouckere, Gelders, le comte d'Ansembourg, de Schiervel, Cruts, Destouvelles, de Tiecken de Terhove, Charles de Brouckere.

Absent : M. le baron de Liedel de Well.

LUXEMBOURG. — 16 *députés.*

Pour : MM. d'Martigny, Marlet, Thorn, Simons, Jacques, Roeser, Zoude (de Saint-Hubert), Berger, Nothomb, François.

Contre : MM. Thonus, Watlet, le baron d'Huart, Dams, Masbourg.

Absent : M. Biver **.

NAMUR. — 10 *députés.*

Pour : MM. le comte de Quarré, le vicomte Desmanet de Biesme, Henry, le baron de Coppin.

Contre : MM. de Labeville, Isidore Fallon, de Robaulx, Seron, Brabant, Pirson.

(1) Nous avons déjà plusieurs fois cité le *Moniteur belge*, c'est qu'à aucune époque le journal officiel n'a pris une part aussi directe et nous dirons aussi quotidienne aux discussions publiques. Nous croyons qu'il n'est pas hors de propos de reproduire un dernier article publié dans le numéro du 17 juillet, à la suite de l'acceptation des préliminaires de paix :

DES ANCIENS PAYS-BAS AUTRICHIENS.

« Nous disions, il y a quelques jours, que la Belgique *du traité de paix* est plus belle que celle de Joseph II et de Marie-Thérèse ***; non-seulement les anciens Pays-Bas autrichiens recouvrent leur indépendance en se constituant d'une manière plus nationale, mais à eux se joint l'ancienne principauté de Liége; et cette Belgique nouvelle se trouve héritière de la France, qui perd Philippeville et Marienbourg; des ducs de Bouillon, de la Prusse, qui perd d'anciennes dépendances du duché de Clèves, et de plusieurs petits princes que la première révolution française a dépossédés. Elle s'appuie sur vingt-trois forteresses; ses côtes, ses rivières sont libres. En moins d'un demi-siècle, la main de l'homme a tout perfectionné, tout agrandi; et une glorieuse indépendance couronne cet ouvrage. Avec tant d'éléments de vie et de prospérité, il est permis de croire qu'un bel avenir est réservé à notre patrie.

» Nous empruntons au *Mémoire* du président Nony les détails suivants sur la consistance des Pays-Bas, sous le règne de Marie-Thérèse; nous y joindrons un aperçu de la population en 1784, d'après un mémoire analysé dans les *Analectes* de M. Gachard :

PROVINCES AUTRICHIENNES DES PAYS-BAS ****.

Duché de Brabant.

» Sa Majesté possède dans cette province les quartiers de Louvain, Bruxelles et d'Anvers, ainsi que la partie nommée le *Wallon-Brabant.*

» Le quartier d'Anvers tient un rang particulier parmi les dix-sept provinces, sous le nom de marquisat du Saint-Empire, mais il est tellement uni et incorporé au Brabant, que chaque souverain s'engage spécialement, aux États, lors de son inauguration, à tenir la ville d'Anvers avec ses appartenances et dépendances unies à perpétuité au reste de ce duché.

» Le quartier de Bois-le-Duc appartient aux Hollandais en vertu du traité de Munster, de même que la ville de Maestricht, le marquisat de Berg-op-Zoom, la baronnie de Breda, la ville de Grave et le pays de Cuyck, et enfin la ville de Gertrudenberg, à l'égard de laquelle il y eut autrefois de grandes contestations entre les États de Brabant et de Hollande, qui réclamaient chacun Gertrudenberg comme dépendance de leur province.

* Dix-huit députés seulement ont voté, les pouvoirs du dix-neuvième (M. le chevalier *de Sauvage*), n'étaient point encore vérifiés.

** Par une lettre adressée au *Courrier* (voyez le n° du 17 juillet), M. *Biver* a fait connaître qu'il n'avait pas assisté à la séance parce qu'il n'avait point encore reçu l'avis officiel de son admission comme membre du congrès; il a déclaré en même temps que son vote sur les dix-huit articles eût été négatif.

*** Nous avons donné, page 380, en note, l'article auquel ceci se rapporte.

**** Nony, tome Ier, page 188.

Digitized by Google

banson, Barthélemy, le baron Beyts, Baugniet, l'abbé Corten, de Ville, le baron Joseph d'Hoogh-

Duché de Limbourg et Pays d'outre-Meuse.

» Le duché de Limbourg appartient en entier à l'Impératrice ; mais quant aux pays de Languemont, de Dalem, et de Rolduc, nommé communément le pays d'outre-Meuse, ils ont été partagés par moitié entre Philippe IX, roi d'Espagne, et les États-Généraux des Provinces-Unies, par le traité de 1661. Les États-Généraux possèdent la petite ville de Fauquemont et le château de Dalem, chefs-lieux des pays de ces noms, et Sa Majesté, la ville de Rolduc.

Duché de Luxembourg et comté de Chiny.

» Sa Majesté possède toute cette province, qui est d'une grande étendue, à la réserve des places de Thionville, Montmedy, Damvillon et leurs dépendances des prévôtés d'Ivoy et de Chavancy, et du château de Marville, cédés à la France par le traité des Pyrénées.

Duché de Gueldre.

» Le bas quartier de ce duché, dans lequel se trouvent les villes de Nimègue et d'Arnhem, a été cédé aux Hollandais par le traité de Munster, de même que le comté de Zutphen, ancienne dépendance de la Gueldre, qui constitue la première des dix-sept Provinces-Unies.

» L'empereur Charles VI a encore cédé aux États-Généraux, par les traités de Radstat, de Baaden et de la Barrière, dans le haut quartier de la Gueldre, la ville de Venloo, le fort de Stevensweert et l'amanie de Monfort.

» Le roi de Prusse y possède, en vertu des mêmes traités et d'un traité antérieur conclu à Utrecht avec l'Empereur, la ville et l'amanie de Gueldre, les amanies de Kessel, de Krieckenbeeck et de Stralem.

» Enfin, l'empereur Charles VI a encore cédé à l'électeur palatin, les petites villes d'Erkelens et de Cuyckhoven. Il reste à Sa Majesté la ville de Ruremonde avec quatre villages, les terres franches de Weert, de Nederweert et Wessem, et quelques autres petites terres pareillement nommées franches.

Comté de Flandres.

» Sa Majesté possède dans cette province les villes et châtellenies de Gand et de Courtrai, y compris Menin, qui en dépendait autrefois, la ville et châtellenie d'Audenarde, les villes et pays d'Alost et de Termonde, le pays de Waes, la ville de Bruges et le franc de Bruges, la ville et châtellenie d'Ypres, y compris Poperinghe, Warneton, Commines et Wervick, ces trois dernières places pour autant qu'elles sont situées du côté de la Lys vers Ypres; la ville et châtellenie de Furnes, le district contigu à Furnes, nommé les Huit-Paroisses, les ports d'Ostende et de Nieuport.

» Les États-Généraux possèdent dans le comté de Flandres, en vertu du traité de Munster, les villes de l'Écluse, d'Ardenbourg et d'Oostbourg, l'île de Cadsant, Ysendyck, le Sas-de-Gand, les villes de Hulst, d'Axel et de Biervliet, avec leurs dépendances.

» La France y possède, en vertu du traité des Pyrénées, les places de Gravelines et de Bourbourg; en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle de 1668, Armentières et Berg-Saint-Winox ; et en vertu du traité de Nimègue, les châtellenies de Bailleul et de Cassel.

» Enfin, cette couronne possède aussi dans la Flandre la ville et le port de Dunkerque, qui ne lui ont jamais été cédés par la maison d'Autriche ; les villes et châtellenies de Lille, Douai, et Orchies, cédées à la France par le traité d'Aix-la-

vorst, Lefebvre, Vandenhove, Van der Belen, Van de Weyer, le baron Van Volden de Lombeke,

Chapelle, quoique unies à certains égards au comté de Flandres, n'en faisant point partie.

Comté de Hainaut.

» Sa Majesté possède dans le comté de Hainaut les villes et prévôtés de Mons et de Binche, dont la première comprend plusieurs autres petites villes dans son ressort, nommément Saint-Ghislain, la ville et châtellenie d'Ath et les terres de Chimay et de Beaumont.

» La couronne de France y possède, en vertu du traité des Pyrénées, les places de Landrecy, de Quesnoy, Avesnes et Philippeville ; et en vertu de celui de Nimègue, Valenciennes, Bouchain, Condé, Bavai, Maubeuge et leurs dépendances.

Comté de Namur.

» Sa Majesté possède toute cette province, à l'exception des villes de Marienbourg et de Charlemont, dont la première a été cédée à la France par le traité des Pyrénées, et la seconde par celui de Nimègue. Ces deux places, ainsi que Philippeville, ont été bâties sous le règne de l'empereur Charles V, sur le territoire de l'église de Liége, qui en a été dédommagée. Depuis que la France possède Charlemont, elle a fait fortifier considérablement Givet, dont les fortifications tiennent à celles de Charlemont.

Ville et province de Malines.

» Cette petite province, enclavée de toutes parts dans le Brabant, appartient en entier à l'impératrice.

Tournay et Tournésis.

« L'empereur Charles V, après avoir conquis en 1541, la ville de Tournay et le Tournésis, les unit au comté de Flandres, mais sans aucune dépendance, sinon pour le ressort des juridictions de Tournay au conseil de justice, établi pour la Flandre à Gand.

» A cela près, la ville de Tournay et le Tournésis, quoique ne tenant pas de rang parmi les dix-sept provinces, doivent être regardés comme des provinces particulières; car, outre que le souverain y est inauguré comme dans chacune des autres provinces, il fait en particulier à la ville de Tournay la demande des aides, de même qu'aux États du Tournésis, dont l'administration n'a rien de commun avec celle de la ville.

» L'impératrice possède Tournay et le Tournésis et ses dépendances, excepté que Saint-Amand avec ses dépendances et Mortagne sans dépendances, ont été laissées à la France par les traités d'Utrecht, de Radstat et de Baaden.

Autres possessions de la couronne de France dans les Pays-Bas.

» Outre les parties dont il a été fait mention ci-dessus, la couronne de France possède dans les Pays-Bas tout le comté d'Artois, qui lui a été cédé par les traités des Pyrénées et de Nimègue, par le dernier desquels elle a acquis aussi Cambrai et le Cambrésis.

Dénombrement des places fortes des Pays-Bas autrichiens.

» Avant la guerre qui suivit la mort de l'empereur Charles VI, il y avait dans les provinces autrichiennes plusieurs bonnes places de guerre : mais les Français s'étant rendus maîtres de la plupart de ces provinces, ils démolirent les fortifications de Charleroy, de Mons, d'Ath, d'Audenarde et de Menin : ils rasèrent aussi quelques ouvrages des fortifications de Tournay, ainsi que toute la partie de la

Digitized by Google

le baron de Viron, Demelin, Claes (de Louvain), le baron Verseyden de Varick, Marcq, Cols, Berthels, Buylaert, Buyse-Verscheure, Coppieters, Béthune, de Coninck, l'abbé de Foere, le vicomte

citadelle qui était du côté de la ville; et c'est dans cet état que les places ont été restituées à Sa Majesté, par le traité d'Aix-la-Chapelle de 1748, sans une seule pièce d'artillerie pour les cinq premières.

» Moyennant cela il n'est resté de places fortes à Sa Majesté, que Luxembourg, la plus belle forteresse de l'Europe, Ostende, Nieuport et la citadelle d'Anvers.

PRÉCIS DE LA POPULATION DES PAYS-BAS AUTRICHIENS, EN 1784, PAR APPROXIMATION *

Brabant.

Chefs-villes.

» Bruxelles, sans son district.	74,427	âmes.
» Louvain, avec son district.	20,831	»
» Anvers, avec son district.	48,665	»
	143,923	»

Petites villes.

» Tirlemont, avec son district.	8,324	âmes.
» Lierre, avec son district.	9,511	»
» Turnhout.	8,997	»
» Nivelles, avec son district.	6,370	»
» Diest et son district.	5,343	»
» Wavre.	3,789	»
» Vilvorde et son district.	2,544	»
» Gembloux.	2,740	»
» Herenthals.	2,513	»
» Aerschot.	2,299	»
» Jodoigne.	2,253	»
» Léau, avec ses dépendances.	2,426	»
» Haelen et son district.	1,522	»
» Sichem.	1,339	»
» Montaigu.	1,352	»
» Hannut.	648	»
» Landen.	524	»
	62,494	»

Plat pays.

» Quartier de Louvain.	12,440	âmes.
» Id. d'Aerschot.	15,878	»
» Id. de Sichem.	3,311	»
» Id. de Diest.	1,521	»
» Meerhout et Vorst.	4,405	»
» Quartier de Tirlemont.	18,611	»
» Id. Roman-Wallon, Brabant sans les villes.	73,371	»
» Quartier d'Anvers, avec celui de Lierre.	127,048	»
» Id. de Bruxelles.	131,658	»
	388,243	»

Flandre orientale.

» Ville de Gand, suivant l'évêque.	50,963	âmes.
» Id. de Bruges, suivant l'évêque.	30,826	»
» Ville de Courtrai, suivant le magistrat.	15,072	âmes.
» Id. d'Audenarde, suivant le magistrat.	3,772	»
» Id. de Termonde, suivant l'évêque.	5,177	»
» Id. de Nieuport, suivant le magistrat.	3,039	»

» Les États de Flandre avaient porté Gand à 80,000 âmes, et les autres villes aussi à des nombres différents; on a cru devoir s'en tenir par provision aux rapports rédigés dans chaque endroit.

» Ostende, suivant le magistrat.	7,077	»

» Les autres villes de la Flandre orientale payent les impositions avec le plat pays, touchant lequel on suit ici le dénombrement par approximation des États de Flandre, formé sur les listes du droit de moulage, et après déduction du nombre de 159,000 âmes, auquel les États avaient évalué les six villes susmentionnées, celle d'Ostende ne contribuant pas aux impositions avec eux; il résulte du rapport des mêmes États que la population de la Flandre orientale, quant au plat pays, les autres villes y comprises, est de 492,025 »

607,901 »

» Les plus considérables de ces villes contribuant avec le plat pays sont :

» Alost, avec son district, où il y a 9,204 âmes, et Grammont, où il y a 6,050 âmes.

» Toute la Flandre orientale avec les terres franches, vu qu'elle contribue dans le droit de moulage, porte 607,901 âmes.

Flandre occidentale.

» Les villes d'Ypres.	12,000	âmes.
» Furnes.	2,200	»
» Menin.	3,000	»
» Dixmude.	2,500	»

» Le plat pays, y compris les autres villes, dont celle de Poperingue contient, suivant le rapport du magistrat, 8,090 âmes, porte en tout, selon la note remise par M. le conseiller Cornet de Grez. 173,400 âmes.

» Ainsi il y a dans toute la Flandre occidentale 193,100 âmes.

Tournay et Tournésis.

» La ville de Tournay, suivant la note de M. Cornet de Crez, contient, avec sa banlieue consistant en quelques villages, 30,000 âmes.

» Le Tournésis, y compris les terres franches y enclavées, et les villages du Hainaut y unis, 51,000. »

» Par ainsi la province de Tournay et du Tournésis contient 81,000 âmes.

Hainaut.

» La ville de Mons contient environ 20,000 âmes, selon le rapport du conseiller fiscal, et 21,000 selon la note de M. Cornet;

* Analectes belgiques, tome 1er, page 420.

Digitized by Google

de Jonghe d'Ardoie, de Man, de Muelenaere, le baron de Pélichy van Huerne, Devaux, Goethals-Bisschoff, Maclagan, Morel-Danheel, Mulle, l'abbé Pollin, Serruys, Constantin Rodenbach, l'abbé Wallaert, Roels, de Roo, Struye-Provoost, Vercruysse-Bruneel, l'abbé Andries, Annez de Zillebeecke, Blomme, le comte de Bergeyck, l'abbé Van Crombrugghe, de Decker, de Lehaye, l'abbé Joseph de Smet, Delwarde, Van Hoobrouck de Mooreghem, d'Hanens-Peers, Gustave de Jonghe, Le Bègue, le marquis de Rodes, Thienpont, le baron de Terbecq, l'abbé Verduyn, Verwilghen, Van Innis, Hippolyte Vilain XIIII, Louis Coppens, Allard, Van Snick, le comte Duval de Beaulieu, François Lehon, Gendebien (père), de Rouillé, le baron de Leuze, le marquis Rodriguez d'Evora y Vega, Cauvin, Dumont, le baron de Sécus (père), Pirmez, le comte de Bocarmé, Du Bus, Picquet, le vicomte de Bousies de Rouveroy, de Sebille, Philippe de Bousies, le baron Frédéric de Sécus,

il y a de même quelque différence dans les deux notes touchant quelques petites villes, mais aussi peu considérables, et toute la province renferme, suivant le rapport du conseiller fiscal, 286,376 âmes,
quoique suivant la note de M. Cornet, la population de cette province, les terres franches y comprises, n'est portée qu'à 255,600 âmes.

Luxembourg.

» Suivant les rapports et l'assertion du conseiller procureur général, qui s'est concerté sur la matière, avec les députés des États et avec plusieurs autres personnes, et suivant les informations qu'on a prises d'ailleurs, la population de la province de Luxembourg est par approximation à présent comme elle était lors du dénombrement fait en 1766, et s'il y a quelque augmentation dans les villes, il y a eu quelque diminution à la campagne par les maladies épidémiques qui ont régné pendant quelques années.

» Du reste, il y a présentement dans la ville de Luxembourg, sans la garnison 8,423 âmes.
» A Arlon. 2,133 »
» A Echternach. 2,318 »

» Il y avait, en 1766, dans toute la province, et on présume qu'il s'y trouve encore à présent, y compris les villes, 224,094 âmes; donc, on suppose que la population de toute la province, indépendamment desdites trois villes, est de 211,220 âmes.

» Et par ainsi, la population de la province de Luxembourg est en tout de 224,094 âmes.

Namur.

» La ville de Namur contient, suivant les États et le grand mayeur, sans la banlieue 14,724 âmes.

» Le reste de la province, les petites villes y comprises, se monte, suivant les États, à 79,328 âmes; suivant le grand mayeur, à 444 âmes de plus; et, dans les rapports remis par l'évêque, relativement à toute la province, il se trouve environ 3,000 âmes de moins qu'il n'en est repris dans les rapports des États et du grand mayeur; mais il manque dans les rapports de l'évêque trois paroisses, et les limites des paroisses n'étant pas les mêmes que celles des juridictions et territoires, la chose paraît assez en revenir au même nombre pour la généralité, quoiqu'il y ait des différences touchant plusieurs paroisses en leur particulier.

» En suivant ici le rapport des États, on porte pour les petites villes et le plat pays du comté de Namur 79,328 âmes.

» Donc il y a dans la province de Namur, en tout 94,056 âmes.

La Gueldre autrichienne.

» Dans la ville de Ruremonde il y a 4,330 âmes.
» Dans le reste de cette province, les terres franches y comprises, il y a en tout 21,303 âmes,
suivant le rapport du chancelier de Gueldre, qui, à un très-petit nombre près, est conforme à ceux des curés produits par l'évêque, dans lesquels ne se trouvent point les terres franches, et qui par cette raison ne se montent en tout qu'à 22,000 âmes.

» Le rapport du receveur des terres franches est ainsi conforme à celui du chancelier.

» La population de toute la Gueldre autrichienne est donc de 25,633 âmes.

Province de Malines.

» Suivant le rapport du magistrat de Malines, qui est dans le cas de pouvoir s'expliquer sur cet objet avec assez de précision, la population de Malines, y compris ses dépendances, est de 25,324 âmes.
» Celle de la province est de 12,040 »

En tout, 37,364 âmes.

Récapitulation.

» Province de Brabant, avec le pays d'outre-Meuse et tout ce qui en dépend. 723,368 âmes.
» Flandre orientale. 607,901 »
» Flandre occidentale. 193,100 »
» Tournay et Tournésis. 81,000 »
» Hainaut. 286,376 »
» Luxembourg. 224,094 »
» Namur. 94,056 »
» Gueldre. 25,633 »
» Malines. 37,364 »

» La population totale de toutes les provinces belgiques soumises à la domination de l'empereur et roi, est donc par approximation de 2,272,892 âmes.

Digitized by Google

Charles Le Hon, le comte Werner de Mérode, le baron de Stockhem, de Behr, Deleeuw, le comte d'Oultremont, Cartuyvels, Lebeau, de Gerlache, Charles Rogier, le chevalier de Theux de Meylandt, Olislagers de Sipernau, le comte Félix de Mérode, le baron de Woelmont, le comte de Renesse, Domis, Le Bon, le baron Osy, Peeters, Jacobs, Du Bois, d'Hanis van Cannart, Le Grelle, de Nef, l'abbé Boucqueau de Villeraie, Albert Cogels, Henri Cogels, Joos, Bosmans, le comte de Quarré, le vicomte Desmanet de Biesme, Henry, le baron de Coppin, d'Martigny, Marlet, Thorn, Simons, Jacques, Roeser, Zoude (de Saint-Hubert), Berger, Nothomb, François.

Ont voté *contre :* MM. Meeûs, Rouppe, Van Meenen, d'Elhoungne, Jottrand, Deneeff, Nopener, Jean Goethals, Alexandre Rodenbach, l'abbé Dehaerne, Bischoff, Rosseeuw, Beaucarne, Charles Coppens, Camille de Smet, Eugène de Smet, le baron de Meer de Moorsel, Fransman, Helias d'Huddeghem, Liedts, Speelman-Rooman, Vergauwen-Goethals, Van der Looy, l'abbé Van de Kerckhove, Wannaar, Nalinne, Jean-Baptiste Gendebien, Bredart, Defacqz, Blargnies, Trentesaux, Frison, Alexandre Gendebien, Lecocq, Lardinois, de Thier, Forgeur, Collet, Davignon, Drèze, Destriveaux, Raikem, Doreye, Fleussu, Jaminé, Teuwens, le vicomte Charles Vilain XIIII, Henri de Brouckere, Gelders, le comte d'Ansembourg, de Schiervel, Cruts, Destouvelles, de Tiecken de Terhove, Charles de Brouckere, Ooms, Geudens, Claes (d'Anvers), le comte de Robiano, de Labeville, Isidore Fallon, de Robaulx, Seron, Brabant, Pirson, Thonus, Watlet, le baron d'Huart, Dams, Masbourg.

(P. V.)

Proposition tendant à nommer une députation chargée d'annoncer au prince Léopold l'acception des dix-huit articles et d'inviter Son Altesse Royale à se rendre en Belgique le plus tôt possible.

M. LE BARON OSY propose qu'une députation de cinq membres soit envoyée au prince de Saxe-Cobourg, pour lui annoncer l'acceptation des préliminaires de paix par le congrès et pour l'inviter à se rendre en Belgique le plus tôt possible. Il développe cette proposition en faisant sentir qu'il n'est pas convenable que, dans une circonstance aussi solennelle, on se contente d'annoncer cette nouvelle au prince par un courrier.

(M. B., 11 juill.)

M. FORGEUR : Je m'oppose, messieurs, à l'adoption de cette proposition, qui me semble propre à exposer à une dépense inutile. Lorsque vous voterez le budget de l'État, vous apprécierez la justesse de mon observation. Il ne s'agit pas ici d'une circonstance comme celle de l'élection du prince. Le congrès a fait ce qu'il devait faire vis-à-vis du roi élu. Lui annoncer l'acceptation des préliminaires, ce n'est pas l'affaire du congrès, mais une affaire de gouvernement. Vous avez autorisé le gouvernement à négocier sur ces bases, c'est au gouvernement seul à transmettre les préliminaires à qui il convient. Ne nous précipitons pas trop vite dans l'adulation, messieurs; on n'en trouvera que trop d'occasions quand la Belgique sera constituée, si jamais elle se constitue.

(M. B., 11 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Messieurs, il y a ici une distinction à faire qui rentre en partie dans les observations de l'honorable M. Forgeur. Je pense que, n'ayant pas reçu les préliminaires des mains du prince, et la conférence ne les ayant pas adressés directement au congrès, mais au gouvernement, il convient que l'acceptation de ces préliminaires soit transmise à Londres par les soins du gouvernement (1). Mais il est un autre devoir devant lequel on ne peut pas reculer. Le prince est seul en Angleterre, il a manifesté le désir d'être entouré de Belges en venant en Belgique, et de ne pas y arriver escorté d'étrangers. Pensez-vous que le congrès national compromette ses droits en envoyant au prince des députés pris dans son sein pour lui notifier que les obstacles à son arrivée en Belgique sont maintenant levés? Non sans doute, il n'y a même que le congrès qui puisse faire cette notification. Il y a donc deux missions à remplir; une officielle auprès de la conférence, une officieuse auprès du prince. Je crois donc qu'on rentrerait dans les idées de M. Forgeur et en même temps dans ce qu'exigent les convenances, si une députation, que je ne demande pas nombreuse, mais de cinq membres, par exemple, allait à Londres pour notifier au prince que tous les obstacles sont levés, et pour l'accompagner jusqu'à son arrivée en Belgique. On a reproché au roi Guillaume de ne s'entourer que d'étrangers : empêchons, messieurs, qu'on puisse jamais faire un pareil reproche à notre nouveau roi. Personne ne lui fera, croyez-le bien, entendre

(1) Le décret du congrès national portant adoption des dix-huit articles a été transmis à la conférence de Londres par lettre de M. Lebeau, en date du 9 juillet. (Voir *Pièces justificatives*, annexe au N° 190.)

Digitized by Google

des paroles d'adulation. On fera connaître au prince le résultat de vos délibérations; et quoiqu'il n'y ait plus de majorité ni de minorité, maintenant que la résolution est prise, on lui dira avec quel zèle les droits de la Belgique ont été défendus dans cette circonstance solennelle, et le prince y puisera la conviction qu'il doit être jaloux de maintenir ces droits auxquels tient sa popularité; je pense que je n'ai pas besoin d'insister davantage pour combattre d'avance la supposition qu'on tiendrait au prince un langage indigne de nous. (M. B., 11 juill.)

M. LE BARON BEYTS : Il y a une chose à ajouter : c'est que tout ce qui est relatif à l'arrivée du prince rentre essentiellement dans les attributions du congrès. (*Aux voix! aux voix!*) (M. B., 11 juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je demande la parole. Messieurs, en ma qualité de membre de l'opposition, je déclare que je me réunis à la majorité du congrès. L'honorable M. Fallon rédige une proposition dans ce sens. *Vive le roi!*

(*Des applaudissements généraux et prolongés accueillent cette déclaration.*) (M. B., 11 juill.)

M. CAMILLE DE SMET : Je me joins aussi à la majorité; mais ce n'est pas au moment où mon cœur est navré que je ferai entendre des cris de joie. (*Rumeurs.*) (M. B., 11 juill.)

La proposition de M. le baron Osy est mise aux voix et adoptée (1). (P. V.)

Députation.

On procède à la nomination des cinq membres qui doivent former la députation. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT tire au sort quatre bureaux de scrutateurs; ils sont composés comme suit :

Premier bureau : MM. Jacobs, Ooms, le vicomte de Bousies de Rouveroy, le comte de Bocarmé.

Deuxième bureau : MM. de Ville, Henri Cogels, Picquet et Buyse-Verscheure.

Troisième bureau : MM. le baron de Woelmont, Baugniet, Isidore Fallon, le baron de Pélichy van Huerne.

Quatrième bureau : MM. Van de Weyer, le comte de Renesse, Le Grelle, Lecocq. (P. V.)

Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :

M. Lebeau a obtenu	136	suffrages;
M. le comte Félix de Mérode,	132	»
M. Fleussu,	117	»
M. de Muelenaere,	103	»
M. le baron Joseph d'Hooghvorst,	91	»

(P. V.)

Ces cinq membres, présents à la séance, déclarent accepter la mission (2). (P. V.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères : Plusieurs membres demandent que le congrès

(1) Nonobstant cette résolution de l'assemblée, M. le régent crut devoir lui-même annoncer au prince Léopold, l'adhésion du congrès aux dix-huit articles. Nous donnons ici sa lettre qui n'a point encore été publiée; ce fut la dernière qu'il écrivit au prince avant l'arrivée du roi en Belgique.

« Prince,

» Après onze jours de discussion, le congrès vient d'adhérer aux propositions qui lui ont été adressées par la conférence de Londres.

» Votre Altesse Royale ayant fait dépendre de cette adhésion seule son acceptation de la couronne de la Belgique, plus rien ne s'oppose à son arrivée immédiate en ce royaume, ainsi qu'elle m'en a donné l'assurance par la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire le 26 juin dernier *

» C'est en vous rendant le plus promptement qu'il vous sera possible au milieu du peuple belge, que vous comblerez ses vœux, que vous calmerez ses inquiétudes. Son désir de vous posséder est égal à la juste impatience de vous voir commencer bientôt le grand œuvre de la consolidation de son indépendance.

» Votre Altesse Royale aura pu s'assurer, et par la longue durée des débats dans le sein du congrès, et par le vif intérêt que cette grave question a excité, combien la nation attacherait de prix à la conservation intégrale des territoires dont les habitants se sont associés à notre régénération politique. Vous aurez pu juger que si ses mandataires ont cru, par l'adoption des propositions de la conférence de Londres, devoir vous faciliter les premiers moyens d'entrer en négociation, elle se livre à l'espoir que les efforts de Votre Altesse Royale, appuyés par l'offre de sacrifices pécuniaires, s'il en est besoin, lui feront obtenir une paix d'accord avec ses intérêts et son honneur.

« Les destinées humaines, a dit Votre Altesse à la députation du congrès, n'offrent pas de tâche plus noble et plus » utile que celle d'être appelé à maintenir l'indépendance » d'une nation, et à consolider ses libertés. » Nous avons dans ces paroles un gage assuré de votre entier dévouement à la Belgique, de votre ferme volonté de vous consacrer à son bien-être, à sa prospérité, et à lui assurer, par votre concours, une existence indépendante et heureuse.

» Il me reste maintenant à donner, comme particulier, l'exemple de la soumission à votre autorité légale et de mon respect pour la personne de Votre Altesse Royale.

» Bruxelles, le 10 juillet 1831. »

(2) La députation quitta Bruxelles le 10 juillet au matin, à onze heures; elle arriva à Londres le 11, dans la nuit. Le lendemain, le prince Léopold la reçut; fidèle à sa parole, Son Altesse Royale fixa le jour de son départ et régla son itinéraire. Elle fit choix le jour même, pour secrétaire de son cabinet, de M. *Jules Van Praet*, secrétaire de la légation

* Voir tome IV, page 164.

Digitized by Google

s'ajourne jusqu'à lundi en huit, sauf le droit du président du congrès et du régent de le convoquer dans l'intervalle, si le prince arrivait avant cette époque. (M. B., 11 juill.)

belge, qui avait été activement mêlé à toutes les négociations, en l'absence d'un chef de mission.

M. Lebeau, membre de la députation du congrès, et M. Van Praet s'empressèrent d'annoncer au régent et à M. Nothomb, qui remplaçait le ministre des affaires étrangères, l'acceptation définitive du prince Léopold, et transmirent l'itinéraire du roi; leurs lettres parvinrent à Bruxelles le 14 au matin, et le *Moniteur belge*, qui paraissait le soir avec la date du lendemain, contint l'article suivant dans son numéro du 15 juillet :

« Le prince Léopold quittera Londres samedi 16 juillet.

» Il passera la première nuit à Calais.

» Il suivra la route de Calais à Ostende, où il s'arrêtera la seconde nuit.

» D'Ostende, il se rendra à Bruges et à Gand, et il passera la troisième nuit dans cette dernière ville.

» Mardi, 19 juillet, à midi, il fera son entrée à Bruxelles. »

La nouvelle de l'acceptation définitive du prince fut à peine connue à Bruxelles, que la régence de cette ville publia la proclamation suivante :

» Concitoyens!

» Nos vœux vont être remplis.

» Le prince Léopold de Saxe-Cobourg a accepté définitivement la couronne de la Belgique. Avant huit jours Son Altesse Royale sera au milieu de nous.

» Vous donner cette nouvelle, c'est vous annoncer que nous avons atteint le terme et le but de notre glorieuse révolution.

» Sous le sceptre d'un roi constitutionnel, nous formons enfin une nation libre et indépendante.

» Un avis ultérieur vous fera connaître le jour où le prince fera son entrée solennelle en cette ville.

» Concitoyens! vous joindrez vos efforts à ceux de vos magistrats pour le recevoir d'une manière *digne de lui, digne de nous.*

» Vive la nation belge! Vive le roi Léopold!

» Fait à l'hôtel de ville le 14 juillet 1831.

» *Le bourgmestre,*
» Rouppe.

» Par ordonnance :
» *Le secrétaire.*
» Zanna. »

Le 15 juillet, la régence fit connaître le jour de l'entrée du roi dans la capitale; l'avis qu'elle publia fut conçu en ces termes :

Régence de la ville de Bruxelles.

« Les bourgmestre et échevins,

» Portent à la connaissance de leurs concitoyens que Son Altesse Royale le prince Léopold de Saxe-Cobourg fera, jeudi prochain, 21, son entrée en cette capitale, et y sera inauguré roi des Belges le même jour.

» Cette auguste cérémonie aura lieu sur la place Royale.

» Les bourgmestre et échevins voulant faciliter à leurs concitoyens les moyens de contribuer à exprimer l'allégresse publique, à l'occasion de cette solennité, s'empressent d'indiquer dès à présent la route que suivra le cortége, afin que les habitants des rues ci-après indiquées puissent faire à temps les préparatifs nécessaires pour la décoration des façades de leurs maisons.

Route que suivra le cortége :

» La place d'Anvers, les rues de Laeken et du Pont-Neuf, la rue Neuve, la place de la Monnaie, la rue des Fripiers, le Marché-aux-Herbes, la rue de la Madeleine, la Montagne de la Cour et la Place-Royale.

» Fait à l'hôtel de ville, le 15 juillet 1831.

» *Le bourgmestre,*
» Rouppe.

» Par ordonnance :
» *Le secrétaire,*
» Zanna. »

Le voyage du roi fut une véritable ovation : partout les populations accourues sur son passage témoignaient par les acclamations les plus vives combien son arrivée était ardemment désirée. Nous empruntons aux journaux quelques détails de sa réception dans les diverses villes qu'il a traversées.

Ainsi qu'on l'avait annoncé, Sa Majesté avait quitté Londres le samedi, 16 juillet, à six heures du matin. A deux heures et demie le roi et sa suite, composée de trois voitures, entrèrent à Douvres, au bruit de l'artillerie du fort. Une compagnie de chasseurs de la garde lui servait d'escorte. Vers trois heures, Sa Majesté s'embarqua sur le bateau à vapeur *le Crusader*. La traversée fut courte et facile. A l'approche de Calais, le canon du fort Rouge se fit entendre à plusieurs reprises. Le maire et les autorités de la ville reçurent Sa Majesté. Le lieutenant général comte Belliard, pair de France, la complimenta sur le port même, au nom de Sa Majesté le roi des Français. Une partie de la garnison et de la garde nationale était sous les armes; toutes les maisons étaient pavoisées de drapeaux. Le roi descendit à l'hôtel Dessin et reçut le corps des officiers, le consul anglais et M. Charles Le Hon, ministre de Belgique à Paris, qui était arrivé à Calais une demi-heure après Sa Majesté.

Le 17 au matin, le roi partit pour Dunkerque. Le général Belliard l'accompagna jusqu'à la limite qui sépare la France de la Belgique.

A la frontière belge, le roi trouva une députation qui était venue le recevoir au nom du régent. M. le chevalier *de Sauvage*, ministre de l'intérieur; M. le marquis *de Chasteler*, inspecteur général de la cavalerie légère; et M. le général *d'Hane*, aide de camp du régent, chargé de remplir les fonctions de commandant de la maison militaire du roi, faisaient partie de la députation. MM. les généraux baron *d'Hooghvorst*, *Van Coekelberghe*, et baron *Duvivier*, accompagnés de plusieurs officiers supérieurs de l'état-major, et M. le général *de Wautier*, commandant la première division militaire et l'armée des Flandres, s'étaient également rendus à la rencontre du roi. M. le chevalier *de Sauvage* complimenta Sa Majesté. Après lui, M. le général *de Wautier*, s'exprima de la manière suivante :

« Sire,

» Votre Majesté touche à peine le sol de la patrie et déjà » les Belges oublient leurs malheurs; déjà ils reçoivent le » prix de leurs généreux efforts contre une injuste op» pression.

» Sire, rendue à la liberté, fière et jalouse de son indé» pendance, la nation vous confie les intérêts de son bonheur » et de sa gloire. L'amour et la reconnaissance des Belges » seront votre récompense.

» Sire, les braves que j'ai l'honneur de commander

Digitized by Google

M. DEVAUX : Il faudrait consulter avant M. le ministre des finances, pour savoir si, dans l'intervalle, il n'aurait pas besoin d'un crédit provisoire.

(M. B., 11 juill.)

M. LEBEAU, ministre des affaires étrangères, appuie cette observation; il ajoute qu'un crédit pourrait être nécessaire pour que le service du ministère de la guerre ne fût pas en souffrance.

(M. B., 11 juill.)

M. D'HANIS VAN CANNART : Le budget des voies et moyens est voté, l'argent ne manque pas.

(M. B., 11 juill.)

» viennent vous exprimer, par ma voix, les sentiments de » leur confiance et de leur inébranlable fidélité. Ce jour est » doublement heureux pour moi, sire, puisque votre pas- » sage dans ma division me permet d'être le premier l'or- » gane de l'armée. »

Le roi répondit à peu près en ces termes :

« Je reçois avec plaisir l'assurance des bons sentiments de l'armée. Je n'en ai jamais douté. Aussi, si, contre mon attente et mes désirs, nous étions obligés de recourir aux armes, je me mettrais à sa tête; je compte entièrement sur son courage et sa fidélité. »

Sa Majesté se rendit ensuite à Furnes; vers six heures et demie elle arriva à Ostende; sa voiture fut aussitôt dételée et traînée par les gens du peuple. Le bourgmestre, accompagné des membres de la régence, lui présenta les clefs de la ville.

A son passage devant l'église paroissiale de Saint-Pierre, le roi reçut les hommages du clergé, par l'organe de Mgr. l'évêque de Gand, qui était revêtu de ses habits pontificaux; il descendit au palais, et donna audience aux diverses autorités.

Le 18, au matin, il partit pour Bruges, où il arriva vers dix heures; l'administration communale, qui était allée à sa rencontre, le complimenta aux portes de la ville. Le roi répondit en termes pleins d'affection; il fut aussi complimenté, au nom du clergé, par M. l'abbé *de Foere*, qui prononça le discours suivant :

« Sire,

» Le clergé de la ville de Bruges éprouve un sentiment » profond de bonheur en offrant les prémices de fidélité et » de respect à un roi qui porte ses premiers pas parmi une » nation qui l'a appelé de tous ses vœux.

» Le clergé belge, sire, ne s'isola jamais des intérêts de » la nation. Il a su toujours s'associer à la cause commune » de la patrie. Les derniers événements prouvent qu'il n'é- » tait pas dégénéré de son antique attachement aux droits et » aux libertés publiques. La morale chrétienne, tout en en- » seignant au peuple ses devoirs de fidélité au souverain, » d'obéissance aux lois et de soumission à l'ordre public, » commande aussi la justice politique, le pouvoir légal et » l'économie administrative. Si elle s'oppose à l'anarchie, » elle repousse aussi l'oppression. Cette union entre le clergé » et la nation est indissoluble; elle est formée par la justice, » et, comme telle, elle entre dans les premières missions du » sacerdoce.

» Nous nous flattons, sire, que Votre Majesté sera fière de » régner sur un clergé qui ne fut jamais ni l'appui des dés- » ordres populaires, ni le soutien des abus du pouvoir.

» Depuis Albert et Isabelle, les Belges jouissent, pour la pre- » mière fois, du bonheur de posséder leur souverain au » milieu d'eux. Ils sauront l'apprécier, sire, si votre règne » retrace celui de ces bons souverains, que les annales de » notre histoire nous représentent comme des amis de la » nation, sincèrement dévoués à ses intérêts et à ses libertés, » et comme des dépositaires du pouvoir, qui sentirent le » devoir d'allier la fermeté à la douceur. Par la première » de ces qualités, ils soutinrent nos droits contre l'ennemi » du dehors; par la dernière, ils désarmèrent l'ennemi du » dedans. Leurs vertus sont encore inscrites dans le cœur » de tout vrai Belge.

» Dans l'espoir que Votre Majesté marchera sur les traces » de ces illustres souverains, nous vous supplions, sire, » d'agréer les hommages de fidélité et de loyauté que nous » avons le bonheur de vous offrir.

» En choisissant ses conseils, ce premier talent de bien » gouverner, et en développant nos institutions nouvelles » dans lesquelles la nation a concilié son antique amour de » la liberté avec celui de l'ordre, Votre Majesté sentira le » besoin des lumières. Ces lumières, sire, nous les invoque- » rons; nous adresserons au ciel des prières ardentes et sin- » cères, afin que la sagesse préside à tous les actes d'un » règne que vous allez commencer pour le bonheur de tous, » et afin que la nation puisse trouver dans votre justice et » dans votre équité la raison de son amour et de son dévoue- » ment envers votre auguste personne, seuls garants de la » stabilité de votre trône.

» Ce vœu, sire, sera celui de vos fidèles et loyaux doyen » et autres membres du clergé de Bruges. »

Le roi fut conduit à l'hôtel de ville, où il reçut les autorités civiles et militaires et le clergé.

Toutes les rues que devait traverser le cortége étaient élégamment décorées; il s'y pressait une foule considérable; jamais les habitants n'avaient montré plus d'enthousiasme.

A trois heures, Sa Majesté monta en voiture et se dirigea sur Gand : une réception brillante l'y attendait. Les rues par où devait défiler le cortége étaient toutes plantées de sapins tendus de calicots, ornés de guirlandes de fleurs et pavoisés de drapeaux. A six heures et demie, le roi arriva aux portes de la ville; il y trouva les autorités. M. *Charles Coppens*, président de la commission de sûreté publique, remit entre les mains de Sa Majesté les clefs de la ville, et lui adressa ces paroles :

« Sire,

» Au nom des Gantois, soyez le bienvenu, élu de la na- » tion.

» La ville de Gand confond ses cris d'allégresse avec ceux » de tout le peuple belge.

» Cette ville, éminemment industrieuse, qui a secondé et » soutenu notre glorieuse révolution, attend tout d'un roi » qui est appelé à en cicatriser les plaies.

» Ses habitants sont fiers de recevoir au milieu d'eux le » gardien de leur indépendance et de leurs libertés, le pro- » tecteur de leur commerce et de leur industrie. Ils s'em- » presseront de se grouper autour du trône constitutionnel » qui vous est destiné. Ce trône, élevé par la nation belge, » la nation saura le soutenir. *Vive le roi des Belges!* »

Le roi répondit à peu près en ces termes :

« J'ai vu avec douleur l'état de souffrance de la ville de Gand durant la révolution.

» Vous le savez tous, je n'en suis pas la cause; je ne suis pas venu parmi vous pour laisser des plaies saignantes, mais bien pour les cicatriser.

» J'ai suivi avec attention toutes les phases de la révolution. Je connais vos besoins, et je m'appliquerai spéciale-

Digitized by Google

M. LE COMTE D'ARSCHOT : Si je suis bien informé, il y a des fonds suffisants pour l'administration de la guerre. (M. B., 11 juill.)

M. DEVAUX : Nous savons bien qu'il y a des fonds, mais il n'y a pas de crédit ouvert. (M. B., 11 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, dépose la proposition suivante :

« Le congrès national,

» Vu l'urgence,

» Décrète :

» Il est accordé à chaque ministère, pour subvenir aux dépenses de juillet, un crédit d'une somme égale au sixième des sommes qui leur ont été allouées pour les six premiers mois de l'année. » (M. B., 11 juill.)

M. LE BARON D'HUART demande le renvoi de cette proposition en sections. (M. B., 11 juill.)

PLUSIEURS MEMBRES déclarent qu'ils ne veulent pas voter sur cette proposition sans un mûr examen. (M. B., 11 juill.)

Après un long débat, et après divers amendements proposés, M. le baron *d'Huart* fait remarquer que l'assemblée n'est plus en nombre. (M. B., 11 juill.)

La séance est levée à cinq heures. (P. V.)

ment à rouvrir la source des prospérités dans votre cité industrieuse. »

Le cortége qui était allé au-devant du roi, se mit ensuite en marche ; il pouvait à peine avancer, tant la foule était grande. Sur tout son passage, Sa Majesté fut accueillie par les cris unanimes et sans cesse répétés de *Vive le roi Léopold !* L'enthousiasme était à son comble, lorsqu'à l'église de Saint-Nicolas, le clergé vint complimenter le roi. Sa Majesté paraissait vivement émue.

Cette réception est d'autant plus remarquable qu'une scène honteuse, due à quelques meneurs, avait eu lieu peu de jours auparavant : des individus avaient promené, dans des quartiers éloignés du centre de la ville, un mannequin portant des insignes royaux. Le roi, instruit de ce fait, répondit : « C'est une raison de plus pour passer par Gand. »

Sa Majesté descendit à l'hôtel du gouvernement et reçut les différentes autorités.

Le roi quitta Gand, le 19, vers trois heures ; à son arrivée à Alost les acclamations les plus vives se firent entendre; il fut conduit à l'hôtel de ville, où il donna également audience aux autorités. A quelque distance d'Alost, une députation de bourgmestres étant venu le complimenter il lui fit la réponse suivante :

« Je n'ai quitté une position brillante et heureuse que pour me consacrer au bonheur de la Belgique. J'arrive parmi vous dans la ferme intention de consolider vos institutions, de maintenir et faire respecter vos libertés et de défendre votre indépendance. L'accueil si touchant que je reçois depuis mes premiers pas sur le territoire belge, me prouve qu'en acceptant la couronne j'ai déféré à un vœu national. Je compte sur vous, messieurs, et vous pouvez pour tous vos droits et pour tous vos intérêts compter sur moi. »

M. le baron de *Coppin*, gouverneur du Brabant, reçut le roi aux confins de la province.

Près d'Assche, le général baron *Duvivier*, commandant la deuxième division militaire, accompagné du commandant provincial et de l'état-major divisionnaire, adressa au roi le discours suivant :

« Sire,

» Organe des troupes composant la deuxième division militaire que j'ai l'honneur de commander, je viens vous » offrir en leur nom, respect et obéissance ; venez, sire, » venez faire le bonheur de notre belle patrie.

» L'armée a juré fidélité à notre estimable régent : elle a » tenu son serment. Nous vous le renouvelons en ce jour : » comptez sur nous ; nous aurons toujours des sabres et des » baïonnettes prêtes à vous défendre. »

Le roi répondit :

« Je vous remercie des sentiments que vous venez de m'exprimer ; je compte sur l'armée. »

Passé Assche, un chef de gardes civiques improvisa un discours remarquable qui parut faire la plus vive impression sur Sa Majesté. Le roi lui répondit, entre autres choses, « qu'à l'aspect d'un enthousiasme aussi général, il se sentait heureux et fier d'être le roi librement élu du peuple belge. » Il fit un juste éloge de la belle tenue et de l'excellent esprit de la garde civique, « soutien le plus fort, dit-il, des institutions nationales et de l'ordre public. »

Pendant la route, Sa Majesté se leva plusieurs fois dans sa voiture, vivement émue de l'innombrable population qui l'accueillait d'acclamations unanimes. On remarquait sur son visage l'effet de l'émotion et de l'attendrissement. Elle exprima son admiration, à l'aspect de la belle tenue de la garde civique à cheval de Bruxelles qui l'escortait. Jamais plus beau spectacle, ni plus bel hommage d'un peuple libre n'ont pu flatter le cœur d'un souverain.

Une partie des habitants de Bruxelles s'était portée au-devant du roi. A Molenbeek, où l'on avait dressé un arc de triomphe, Sa Majesté fut accueillie au milieu des cris sans cesse répétés de *Vive le roi;* la foule y était si grande qu'elle retarda la marche du cortége. Le roi arriva au château de Laeken à dix heures et demie du soir ; il y fut reçu par le *régent*, M. le baron *Surlet de Chokier;* les ministres restés à Bruxelles*, savoir : MM. *Barthélemy*, ministre de la justice, le baron *de Failly*, ministre de la guerre, et *Duvivier*, ministre des finances *ad interim;* le président du congrès national, M. *de Gerlache;* les vice-présidents, MM. *Raikem* et *Destouvelles;* les secrétaires, MM. *Liedts*, le vicomte *Charles Vilain XIIII*, *Henri de Brouckere* et *Nothomb;* et un grand nombre de fonctionnaires publics.

Le lendemain, 20 juillet, le bureau du congrès se rendit auprès du roi pour informer Sa Majesté des préparatifs de l'inauguration, et pour se concerter à cet effet avec elle.

Le 21 juillet, le roi fit son entrée solennelle à Bruxelles. Nous en donnons les détails au commencement de la séance d'inauguration.

*M. *Lebeau*, qui avait donné sa démission de ministre des affaires étrangères et M. le chevalier *de Sauvage*, ministre de l'intérieur, accompagnaient le roi.

Digitized by Google

SÉANCE

DU LUNDI 18 JUILLET 1831 (1).

(PRÉSIDENCE DE M. RAIKEM, PREMIER VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à une heure. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : L'ordre du jour est le renouvellement du bureau. (*Non! non! c'est inutile!*) Les pouvoirs du bureau sont expirés.

(M. B., 20 juill.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME : Je propose de maintenir le bureau tel qu'il est composé. (*Appuyé! appuyé!*) (M. B., 20 juill.)

M. LE PRÉSIDENT met aux voix la proposition de M. le vicomte Desmanet de Biesme : elle est adoptée à la presque unanimité. (P. V.)

M. VAN MEENEN : Je propose aussi que les sections du mois de juin soient continuées pour le mois de juillet. (P. V.)

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

Projet de décret sur la police sanitaire.

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Messieurs, je viens appeler un instant votre attention sur un objet de la plus haute gravité et de la plus grande urgence. Plus de cent navires sont sortis de la Belgique, et un grand nombre d'entre eux sont, à ce qu'on dit, infectés du choléra-morbus; plusieurs de ces navires se sont déjà présentés devant le port d'Ostende, d'où ils ont été repoussés, non en vertu des lois sanitaires qui n'existent pas, mais en vertu du simple droit naturel qui permet à chacun de repousser de pareils fléaux. Cela cependant ne suffit pas; il faut encore des dispositions pénales contre ceux qui jetteraient sur nos côtes des marchandises infectées; en un mot, il faut rendre une loi sur la police sanitaire, car, d'après un rapport de jurisconsultes, que j'ai en main, nous sommes sans dispositions législatives à cet égard. Le gouvernement français nous a fait demander officiellement quelles mesures nous avions adoptées pour nous préserver de la contagion; dans le cas où nous n'en aurions pris aucune, il considérerait la Belgique comme pays suspect. Dans ces circonstances, en l'absence de toute loi, et dans le cas d'urgence où nous nous trouvons, nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de voir ce qu'on a fait en France et en Angleterre. De ce dernier pays, les renseignements ne nous sont pas encore parvenus. En France, on est régi par une loi de 1822, rendue par les chambres à l'occasion de la fièvre jaune. C'est cette loi que je viens vous proposer d'adopter; cela peut être considéré comme ce qu'il y a de plus sage, quand on est pressé.

(Ici l'orateur donne lecture de la loi de 1822 sur la fièvre jaune (2), et il en propose l'adoption.)

(M. B., 20 juill.)

Ce projet est renvoyé à l'examen d'une commis-

(1) Le congrès devait se réunir le 10 juillet; mais l'assemblée ne s'étant pas trouvée en nombre suffisant pour délibérer, les membres présents fixèrent la prochaine séance au lundi 18 juillet, autorisant le bureau à les faire venir plus tôt s'il y avait lieu; ils furent convoqués pour le 17; le lendemain seulement, on fut assez nombreux pour ouvrir la séance.

Voici la lettre que M. le vice-président du congrès avait adressée à messieurs les députés :

« Bruxelles, le 14 juillet 1831.

« Monsieur et cher collègue,

» Le gouvernement reçoit à l'instant la nouvelle que le roi sera mardi prochain à Bruxelles. Plusieurs résolutions importantes doivent être prises avant l'arrivée de Sa Majesté; je vous prie en conséquence de vous rendre ici dimanche 17 du courant pour assister à la séance qui s'ouvrira à midi précis.

» *Le vice-président du congrès,*

» DESTOUVELLES. »

(M. B., 15 juill.)

(2) Voir *Pièces justificatives*, nº 338.

Digitized by Google

sion nommée par le bureau, du consentement de l'assemblée. (P. V.)

Commission.

M. LE PRÉSIDENT nomme membres de la commission chargée d'examiner le projet de décret sanitaire : MM. Defacqz, Barthélemy, de Tiecken de Terhove, Charles Rogier et d'Hanis van Cannart. (P. V.)

Le congrès décide qu'il s'occupera de la discussion de ce projet dans la séance de ce soir. (P. V.)

M. Raikem cède le fauteuil à M. Destouvelles, second vice-président. (M. B., 20 juill.)

Proposition relative à la législation sur la presse et à l'établissement du jury.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire : Voici une proposition qui a été déposée sur le bureau :

« Je propose de s'occuper de suite de l'état de la législation sur la presse et de l'établissement du jury, tant en matière criminelle que pour les délits politiques et de la presse. »

Signé : RAIKEM, abbé DE SMET, vicomte VILAIN XIIII, GOETHALS, ANDRIES, LE BÈGUE.

(M. B., 20 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Raikem a la parole pour développer sa proposition. (M. B., 20 juill.)

M. RAIKEM : Messieurs, je crois devoir appeler votre attention sur l'état de la législation en matière de presse et sur l'établissement du jury.

En même temps que le grand homme présentait son Code pénal au corps législatif, il enchaînait la presse par un décret impérial ; les dispositions de ce Code ne pouvaient donc guère s'appliquer aux délits politiques qui peuvent se commettre par la voie de la presse.

Après la chute du grand empire, la presse recouvra une plus grande somme de liberté. Mais on sentit aussitôt que les dispositions du Code pénal de 1810 étaient insuffisantes.

En France, on voulut d'abord rendre vie à d'anciennes ordonnances, qui avaient été abolies par les lois de la révolution. Les cours et tribunaux furent partagés sur la question de savoir si elles avaient recouvré leur force législative. Toutefois, la cour de cassation ramenait naturellement la jurisprudence à cette uniformité qui est l'un des bienfaits des institutions modernes.

Enfin la législature s'occupa de la presse, et en France et dans le ci-devant royaume des Pays-Bas.

Dans ce dernier royaume, deux lois principales ont été publiées après avoir reçu l'assentiment des États-Généraux : la loi du 16 mai 1829 et celle du 1er juin 1830.

Ces lois n'ont été révoquées par aucun acte du pouvoir législatif. Sont-elles demeurées en leur force et vigueur, ou bien ont-elles été abrogées par le fait même de la révolution? C'est une question grave qui peut partager les cours et les tribunaux. Et dans ce moment vous n'avez pas même le bienfait d'une cour de cassation unique et propre à ramener la jurisprudence à l'uniformité.

Jusqu'à la nouvelle organisation judiciaire, deux cours indépendantes l'une de l'autre jugent également en cassation. Et, en définitive, il peut arriver qu'elles soient partagées sur la question que je viens de soulever. Il est donc urgent que le congrès la décide.

Vous me direz que la nouvelle organisation judiciaire ne peut plus tarder; quelques mois encore... Je ne puis pas attendre. Les lois dont je vous parle, dans l'état actuel des choses, peuvent trop prêter à l'arbitraire, et je crains l'arbitraire, quelque courte que soit sa durée.

Toutefois, je l'avoue, je ne le craindrais pas autant, si nous jouissions du bienfait de l'institution du jury. Avec le jury, je ne crains pas même l'application de la loi du 1er juin 1830. Et si nous avions eu le jury, nous n'aurions pas été témoins des abus scandaleux qu'on a voulu faire de cette loi dans le principe de sa promulgation.

Hâtons-nous donc de nous occuper d'objets aussi importants et dont l'urgence est palpable. N'eussions-nous que quelques heures, il faudrait les y consacrer. L'intérêt de l'État et celui des citoyens le réclament. Si nous ne pouvons à l'instant changer le système des lois existantes, nous pouvons en corriger les défectuosités les plus sensibles : nous pouvons surtout rétablir une institution qui rassurera les citoyens, en leur donnant la garantie du jugement de leurs pairs.

Mais, je vous en conjure, ne laissons pas dans l'incertitude l'existence de la législation elle-même. Ne le perdez pas de vue : on peut en abuser pour opprimer les citoyens, et la malveillance peut également en faire un abus dont les suites seraient désastreuses. Les tribunaux seront sans force, parce qu'ils ne pourront s'appuyer avec confiance sur la loi, qui doit être la seule règle de leurs décisions. Il leur faut donc des règles fixes, et non des règles de plomb que l'on puisse faire

Digitized by Google

plier au gré du caprice. Il faut aux citoyens la garantie que ces règles ne seront appliquées que lorsque le fait qui donnera lieu à leur application aura été reconnu par des hommes pris dans les diverses classes de la société, et dont la décision sera regardée comme celle de la société même.

Je propose donc de s'occuper de suite de l'état de la législation sur la presse, et de l'établissement du jury, tant en matière criminelle que pour les délits politiques et de la presse.

(M. B., 20 juill.)

M. LE BÈGUE demande que l'on s'occupe de la discussion du projet sur le jury qui a été présenté depuis plusieurs jours, et qui a été renvoyé à une commission. (M. B., 20 juill.)

M. RAIKEM : Je demande qu'une commission soit nommée pour la révision de la législation en matière de presse, et que cette commission propose au congrès la question de savoir si les lois sur la presse, du 16 mai 1829 et du 1er juin 1830, sont encore obligatoires, ou si elles nécessitent des changements. (E., 20 juill.)

La proposition de nommer une commission est mise aux voix et adoptée. Le bureau est chargé de désigner les membres de la commission. (P. V.)

Commission.

M. LE PRÉSIDENT : Voici les noms des membres dont se composera la commission chargée d'examiner l'état de la législation en matière de presse : MM. Raikem, Van Meenen, le chevalier de Theux de Meylandt, Trentesaux, Brabant, Destriveaux et Jottrand. (M. B., 20 juill.)

M. JOTTRAND : Des motifs de convenance m'obligent à prier l'assemblée de me dispenser de faire partie de la commission (M. B., 20 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Je désignerai M. Le Bègue en remplacement de M. Jottrand.

Il s'agit maintenant de fixer la discussion sur l'institution du jury. (M. B., et E., 20 juill.)

M. VAN MEENEN : Il y a eu une commission nommée; elle a fait son travail, et c'est par suite de ce travail qu'a été distribué le projet qui est sous les yeux des membres du congrès.

(E., 20 juill.)

M. LE BÈGUE confirme l'existence de la commission, et estime qu'on peut s'occuper dans la séance de demain de la loi sur l'institution du jury.

(E., 20 juill.)

M. HELIAS D'HUDDEGHEM dit qu'il y a un projet de décret différent du travail de la commission. (J. F., 20 juill.)

M. RAIKEM : Le projet distribué a été fait en grande partie sur le travail de la commission.

(J. F., 20 juill.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU déclare qu'il est bien pénétré de la nécessité du rétablissement du jury et de l'urgence de cette mesure, mais il croit en même temps que cette matière est trop importante pour n'être pas mûrement examinée et approfondie. Le peu de jours d'existence qui restent encore au congrès ne lui semblent pas suffisants pour élaborer un projet sur le jury. Il pense qu'on en devrait laisser le soin à la législation à venir. (M. B., 20 juill.)

M. VAN DE WEYER pense qu'il serait illusoire de s'occuper des lois sur la presse si on ne s'occupait en même temps d'une loi sur le jury. Le congrès ayant pris l'engagement de discuter la première, il faut nécessairement qu'il discute aussi la seconde. (M. B., 20 juill.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT combat l'ajournement proposé par M. le comte Duval de Beaulieu. (M. B., 20 juill.)

M. CRUTS appuie les observations de M. Duval. Il trouve d'autant moins d'inconvénients à retarder de trois mois la loi sur le jury que les cours d'assises étant, d'après une loi récente, composées de six juges, il faut quatre voix contre deux pour prononcer une condamnation. L'honorable membre ajoute qu'il ne voit pas pourquoi on refuserait de prolonger de trois mois un état de choses qui dure depuis seize ans. Ce parti vaudrait mieux selon lui que de discuter une loi avec précipitation. (M. B., 20 juill.)

M. BRABANT : Le pays a été dépouillé de l'institution du jury par un pouvoir de fait. C'est le prince souverain qui, en 1814, nous priva de cette garantie par un simple arrêté. Que propose aujourd'hui M. Raikem? de rétablir les dispositions du Code d'instruction criminelle qui ont été pratiquées jusqu'en 1814, en y apportant les modifications exigées par nos nouvelles institutions. Jamais on ne s'est plaint de la loi de brumaire an IV sur le jury. Bonaparte, lors de la confection du Code d'instruction criminelle, dépouilla du droit de désigner les jurés, les magistrats élus par le peuple, qui jusque-là avaient fait cette désignation. Ce qu'on vous demande aujourd'hui, c'est d'attribuer cette faculté aux députations des conseils provinciaux, magistrats populaires, au lieu de faire faire cette désignation par des préfets, comme cela se pratique en France. Ces modifications n'ont pas besoin d'un long examen. Il ne suffit pas, messieurs, d'avoir consacré dans la constitution de beaux principes de liberté, il faut encore en garantir l'exécution. C'est un bienfait que le

Digitized by Google

peuple attend de vous, et que vous ne pouvez pas lui refuser sans laisser stériles les principes libéraux de la constitution. (M. B., 20 juill.)

M. RAIKEM, répondant spécialement à M. Cruts, lui fait observer qu'on n'improvisera rien en discutant la loi sur le jury, car cette loi, présentée depuis plus d'un mois, a été souvent l'objet de l'examen réfléchi de la commission qui est prête à présenter son travail. (M. B., 20 juill.)

M. D'ELHOUNGNE : Il y a d'autant plus d'urgence de s'occuper de l'organisation du jury en même temps que de la loi sur la presse, que dans ce moment la législation sur cette matière ne pourrait pas recevoir son exécution : en effet, les juges dont les prévenus pour délits politiques et de la presse sont justiciables aux termes de la constitution, n'existeront pas tant que le jury ne sera pas institué. La législation sur la presse, séparée des moyens d'appliquer les dispositions, deviendrait donc complétement inutile. (E., 20 juill.)

M. LE COMTE D'ARSCHOT, répondant à M. Raikem, fait observer que le projet n'a pas été examiné en sections. (M. B., 20 juill.)

PLUSIEURS VOIX : Il a été renvoyé à une commission. (M. B., 20 juill.)

M. SOTTRAND : Nous sommes réunis depuis plus de huit mois, et, à part la constitution, nous n'avons presque rien fait pour garantir au peuple les libertés dont nous avons posé les bases. On nous propose aujourd'hui des projets de finance, on en presse la discussion sous prétexte que le gouvernement a besoin d'argent; mais le peuple a aussi besoin de liberté. Lorsqu'il s'agit de lois de finance, plusieurs membres se montrent fort disposés à les voter pour ainsi dire sans examen. S'agit-il de lois nécessaires au pays pour l'exercice de ses libertés, quoique ces lois soient plus faciles à faire que les lois de finance, on vient nous proposer des atermoiements. Je les repousse de toutes mes forces, et je demande que le congrès ne se sépare pas sans avoir voté les lois sur la presse et sur le jury. (*Appuyé! appuyé!*) (M. B., 20 juill.)

M. LE BARON BEYTS : D'autant plus que, par un arrêté, et par un arrêté sans considérants encore, on nous a enlevé le jury en 1814; et nous pourrions l'attendre longtemps, si nous nous séparions sans le réorganiser. Le roi Guillaume était un ennemi si déclaré de cette institution, que quand il était question de refaire le Code pénal, il disait : Laissez le jury de côté, et je vous abandonne, pour tout le reste, le soin de faire le Code comme vous l'entendrez. Je demande que la proposition de M. Raikem soit mise à l'ordre du jour de demain. (*Appuyé!*) (M. B., 20 juill.)

M. VAN DE WEYER soutient de nouveau qu'il y aurait, en séparant les discussions, inconséquence et inconstitutionnalité, puisque l'article 98 de la constitution porte que le jury est établi en toutes matières, et pour les délits politiques et de la presse, et qu'il faut bien que le jury existe, puisque c'est lui qui doit connaître des délits que spécifiera la nouvelle loi sur la presse. (E., 20 juill.)

M. LE PRÉSIDENT consulte l'assemblée : elle décide que le projet de décret sur le rétablissement du jury, présenté le 29 juin par M. Raikem et plusieurs autres membres, sera discuté dans la séance de demain, sans examen préalable des sections ou d'une commission. (P. V.)

Proposition tendant à faire frapper une médaille en l'honneur de M. le régent.

M. VANDENHOVE propose que le congrès fasse frapper une médaille en l'honneur de M. le régent et pour perpétuer la mémoire de sa régence. Cette médaille porterait : « La patrie reconnaissante à M. le baron Surlet de Chokier, régent » de la Belgique; après... jours d'une administration sage et paternelle, à l'avénement du prince » de Saxe-Cobourg au trône de la Belgique, le » 21 juillet, il déposa ses pouvoirs au sein du » congrès, emportant l'estime et l'amour de ses » compatriotes. » (A.)

Cette proposition est vivement appuyée. (M. B., 20 juill.)

Le congrès décide qu'elle sera examinée par une commission nommée par le bureau. (P. V.)

Commission.

La commission chargée d'examiner la proposition de M. Vandenhove est composée de MM. le comte de Renesse, le baron Beyts, Van de Weyer, Le Bègue et Vandenhove. (P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : La section centrale sera bientôt prête à faire son rapport sur les crédits demandés par le ministère; en attendant, la séance est suspendue. (M. B., 20 juill.)

Il est deux heures et demie; à trois heures la séance est reprise sous la présidence de M. de Gerlache. (P. V.)

Rapport sur le projet de décret relatif à des crédits pour les dépenses de l'État pendant le troisième trimestre de 1831.

M. DE BEHR fait le rapport de la section centrale sur le projet de décret présenté par M. le

Digitized by Google

ministre des finances relatif aux crédits à allouer au ministère pour le troisième trimestre de 1831 (1). (P. V.)

Discussion du projet.

La discussion est ouverte sur l'ensemble du projet. (M. B., 20 juill.)

M. JOTTRAND combat le projet; il n'est pas d'avis d'accorder trois douzièmes de crédit aux ministres, qui lui semblent peu mériter la confiance de l'assemblée. L'orateur, pour justifier son assertion, établit que, tandis que sur un crédit de vingt-sept millions qui leur a été ouvert, les ministres prétendent n'en avoir employé que vingt millions, ils en ont employé réellement vingt-trois à vingt-quatre; car, d'un relevé fait à la cour des comptes, il résulte qu'on a mandaté vingt millions de dépenses; mais tout le monde sait qu'indépendamment des dépenses mandatées, il a dû s'en faire pour trois ou quatre millions qui n'ont pas encore subi le contrôle de la cour des comptes, et le ministère ne porte pas ces dépenses en compte pour faire ressortir sa bonne gestion et prouver qu'il mérite la confiance de l'assemblée. L'orateur accuse ensuite le ministre de l'intérieur d'avoir dépassé les spécialités qu'il avait lui-même indiquées à la cour des comptes; il indique les points sur lesquels il prétend que le ministre a été au delà de ce qu'il pouvait faire, et il ajoute que si le ministre doit n'être accusé que de négligence ou d'incapacité, il a sous lui des agents passibles d'une accusation plus grave. Le ministère de la guerre est ensuite l'objet des investigations de l'orateur. Il fait au chef de ce département le reproche de n'avoir spécifié aucune des dépenses qu'il a faites dans les six premiers mois, en sorte qu'il est impossible de savoir si les sommes allouées à ce ministre ont été bien ou mal employées. De tout cela l'orateur conclut qu'il faut restreindre autant que possible les crédits à accorder aux ministères. Comme on fait son lit on se couche, dit-il. (*On rit.*) L'expression est triviale, je le sais; mais elle est juste. Si vous faites au ministère un lit trop large, il s'y étendra tout à son aise. Si vous le faites étroit, il faudra bien qu'il se restreigne. Pour moi, je n'accorderai pas un crédit de trois mois. Je me contenterai de voter un crédit pour un mois ou pour six semaines tout au plus, à la condition que le congrès restera assemblé, non pas en conservant le pouvoir constituant qui, expire par l'avénement du roi, mais en conservant le pouvoir législatif, et qu'il votera les budgets dont il est déjà saisi et qui ont déjà été examinés dans les sections; sans cela l'orateur votera contre le projet. (M. B., 20 juill.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Messieurs, l'état qui est placé sous vos yeux est de toute exactitude, et nous n'étions pas capables de vous présenter des chiffres inexacts. Ce travail cadre exactement avec le mouvement des écritures tenues au ministère des finances, et j'ai déjà eu l'occasion de vous dire que la tenue de ces écritures ne laissait rien à désirer. Après ce début, l'orateur répond aux objections faites par M. Jottrand. Il soutient que c'est par erreur que ce dernier a cru que sur les vingt-sept millions de crédit, on avait mandaté vingt-trois ou vingt-quatre millions. Cette erreur provient de ce que le préopinant a dû compter, sur l'exercice de 1831, trois ou quatre millions qui ont été réellement mandatés, mais qui appartenaient à l'exercice de 1830. Je maintiens, dit l'orateur, qu'il n'y a sur les crédits des six premiers mois que vingt millions de dépenses. Il reste de disponible six millions, et si des sommes ont été dépensées sur ces six millions et que nous ne les portions pas en compte, c'est que ces sommes ont été payées dans les provinces, et que les pièces comptables ne nous sont pas encore parvenues. Du reste, ces dépenses seront régularisées aussitôt qu'elles seront connues, et l'administration des finances ne sera susceptible d'aucun reproche.

L'orateur, après avoir répondu à diverses autres objections relatives à son département, regrette que les ministres de l'intérieur et de la guerre ne soient pas présents pour répondre aux objections qui les concernent. (M. B., 20 juill.)

M. LE GRELLE : Je demande que M. le ministre de la guerre soit invité à se rendre au sein du congrès. Les observations faites sur son administration sont assez graves pour qu'il doive y répondre. (M. B., 20 juill.)

M. BRABANT : Comme membre de la commission chargée d'examiner le projet de budget, je désire adresser quelques interpellations à M. le ministre de la guerre. Je me joins à la demande faite par M. Le Grelle. (E., 20 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : L'heure est avancée, vous avez décidé qu'il y aurait une séance du soir, on pourrait inviter M. le ministre de la guerre à s'y rendre. (M. B., 20 juill.)

M. BRABANT : Pour attendre jusqu'à ce soir, il faudrait interrompre la discussion, et je trouverais fort inconvenant que le congrès se séparât

(1) Le projet du gouvernement est le rapport se trouvent aux *Pièces justificatives*, nos 253 et 254.

Digitized by Google

avant l'heure habituelle, et cela pour éviter à M. le ministre de la guerre de se rendre de suite au congrès. (E., 20 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Un messager va lui être expédié. (E., 20 juill.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim, qui, pendant cet incident, n'a pas quitté la tribune, continue le cours de ses objections. Il explique qu'en demandant des crédits pour trois mois, on a eu en vue et la position du gouvernement et la position du congrès ; et qu'en effet si le congrès est dissous après l'installation du roi, il faut que les ministères aient des allocations suffisantes pour que le service ne souffre pas en attendant la réunion de la législature et le vote du budget.

Le ministre répond ensuite que le crédit provisoire demandé pour la chancellerie du nouveau chef de l'État, ne prouve pas que cette allocation doive être quadruplée pour l'année; et que les 25,000 florins ne sont demandés que comme à-compte sur la somme qui sera fixée à ce sujet. (E., 20 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, répond à quelques objections présentées par M. Jottrand. Il pense que l'honorable membre a confondu et le crédit de 1830 et les comptes de l'année courante. Il soutient que le budget de 1830 doit être exempt de toute critique, puisque, sur l'exercice de cette année, il doit rester une réserve de 2,000,000 de florins qui figureront au premier article de l'actif pour 1831. (E., 20 juill.)

M. JOTTRAND rectifie une partie de ses objections. (J. F., 20 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, répond au reproche fait au ministre de l'intérieur de n'avoir pas fait les dépenses qui lui avaient été allouées ; les travaux du canal de Charleroy étaient urgents, vu le nombre et la position particulière des ouvriers employés à ces travaux. (J. F., 20 juill.)

M. LE GRELLE soutient la rature des premiers mots du paragraphe premier de l'article 1er des projets, telle que la propose la section centrale ; parce que, dit-il, dans le cas où il y aurait économie sur les crédits alloués, il s'ensuivrait que nous voterions cet excédant pour le second semestre, si nous adoptions ces mots : *outre les allocations déjà faites.* (C. M., 20 juill.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Il se peut qu'il y ait excédant, mais, dans l'impossibilité de le préciser, j'ai cru nécessaire d'ajouter les mots qu'on propose de supprimer. (C. M., 20 juill.)

M. D'HANIS VAN CANNART se plaint de ce que M. le rapporteur de la section centrale n'a pas fait mention des observations faites dans la troisième section. Dans cette section, dit-il, nous avons déclaré que nous ne voterions les trois douzièmes qu'on demande qu'à la condition de retrancher certaines dépenses. Pour ma part, mon vote est à ce prix. Je ne veux pas, par exemple, voter 25,000 florins pour le théâtre de Bruxelles, et je ne suis pas disposé non plus à voter une somme considérable demandée pour l'observatoire de cette ville, parce que, lorsque nous ne savons pas comment nous terminerons nos affaires d'ici-bas, je ne vois pas trop la nécessité d'apprendre ce qui se passe dans les étoiles. (*On rit.*)

L'orateur termine en se plaignant de l'injuste répartition faite des sommes allouées pour réparation des pertes causées par la révolution; ces pertes sont évaluées à quatre millions et plus, sur lesquels Anvers seul a perdu trois millions. Vous avez, ajoute-t-il, voté un secours provisoire de 150,000 florins pour les six premiers mois. De cette somme, Anvers aurait dû en toucher les trois quarts, tandis qu'on ne lui a compté que 60,000 florins. (M. B., 20 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Une erreur générale me semble dominer cette discussion. On oublie qu'il ne s'agit pas aujourd'hui de discuter les budgets détaillés qui nous ont été présentés, mais seulement d'allouer ou de refuser des crédits qui vous sont demandés et qui sont nécessaires à la marche du gouvernement, en attendant qu'un budget détaillé puisse être voté. Il ne s'agit donc pas de savoir si on allouera 25,000 florins pour le théâtre de Bruxelles ou toute autre dépense semblable, parce que ces dépenses ne sont pas votées. Elles ne le seront que lorsqu'on réglera le budget, et jusque-là il ne faut pas craindre que les sommes que vous allouerez soient appliquées à autre chose qu'à ce qu'on a jugé nécessaire de les appliquer pendant les six premiers mois. (M. B., 20 juill.)

M. le baron *de Failly*, ministre de la guerre, est introduit. (M. B., 20 juill.)

M. JOTTRAND reproduit les observations qu'il a déjà faites sur l'administration de la guerre ; il se plaint que les dépenses n'ont pas été spécifiées par le ministre. Il faudrait cependant, dit-il, connaître cette spécification pour savoir si le ministre mérite assez notre confiance pour que nous lui allouions d'autres crédits. Car si sur neuf millions, par exemple, il en avait employé six à rétribuer

Digitized by Google

des généraux ou des officiers à la suite, et trois seulement à l'achat d'armes, ou autres choses aussi nécessaires, il n'y aurait pas lieu de lui continuer notre confiance, mais bien de la lui retirer entièrement. L'orateur répète ce qu'il a dit des crédits de M. le ministre de l'intérieur, qu'il aurait dépassés d'après ses propres spécifications.

(M. B., 20 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Qu'on me permette d'ajouter un mot à ce que j'ai déjà dit pour la défense de M. le ministre de l'intérieur ; les absents doivent être défendus avec soin. Le préopinant n'a pas fait attention que si les crédits ont été dépassés par mon honorable collègue de l'intérieur, c'est que depuis le jour où il en fit la spécification à la cour des comptes, l'administration de la police a été réunie à son ministère, et les dépenses se sont augmentées de tout ce que coûte la division de la police.

(M. B., 20 juill.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT regrette que le temps ne permette pas de s'occuper de la discussion détaillée des budgets. Il demande que les rapporteurs des sections soient invités à déposer au greffe les procès-verbaux de l'examen des budgets, afin que les ministres, puissent connaître les observations qui ont été faites et les prendre en considération pour le règlement de leurs dépenses futures. (M. B., 20 juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Je demanderai si, dans les derniers six mois, M. le ministre de l'intérieur a payé quelques sommes pour le théâtre de Bruxelles et pour le jardin botanique. J'en suis d'autant plus fâché, que les paysans de ma province ne viennent pas au théâtre de Bruxelles, et qu'ils s'occupent beaucoup plus de cultiver des pommes de terre que les plantes rares mais inutiles du jardin botanique. (M. B., 20 juill.)

M. VAN DE WEYER : Je dois répondre un mot aux observations du préopinant. Le congrès, je l'espère, ne partagera pas son opinion, pas plus que celle de M. d'Hanis van Cannart. L'établissement d'un observatoire dans notre ville y attire trop de considération, trop de lumières ; il y appelle trop d'étrangers pour être jamais une charge pour l'État. J'en dirai autant du jardin botanique. Le congrès, en votant une dépense, non pas pour entretenir ces établissements avec luxe, mais d'une manière proportionnée à des besoins justes et modérés, rendra un service signalé à la science ; et en rendant service à la science, je n'ai pas besoin de dire que ce n'est pas la ville de Bruxelles seule qui en profite, mais tout le pays. (M. B., 20 juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : La ville de Gand possède un jardin botanique plus beau et plus riche que celui de Bruxelles ; et elle ne demande aucun secours ; que la ville de Bruxelles en fasse autant. (M. B., 20 juill.)

M. D'HANIS VAN CANNART répond à M. Van de Weyer qu'il est l'ami de la science ; qu'en cette qualité il ne refuserait pas les allocations demandées si nous étions dans des circonstances ordinaires ; mais que dans un moment où le pays a tant d'autres besoins plus pressants, il ne peut accorder des fonds ni pour le jardin botanique, ni pour l'observatoire, encore moins pour le théâtre.

(M. B., 30 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, fait observer, quant aux deux premiers établissements, qu'il y a des engagements contractés avec le gouvernement antérieur, et dont il faut poursuivre l'exécution. L'observatoire a été fait à la condition que la ville ferait les deux tiers de la dépense, et que le gouvernement payerait l'autre tiers. Le jardin botanique a été fait à l'entreprise, à la condition pour la ville de payer 6,000 florins par an et le gouvernement autant ; ce sont là des conventions qu'il faut exécuter. (M. B., 20 juill.)

M. LE BARON BEYTS : Ce sont en effet des particuliers qui ont créé le jardin botanique, et la ville et le gouvernement se sont obligés à payer aux actionnaires 6,000 florins par an ; quant au théâtre, il n'en est pas question du tout ; on n'a rien alloué pour cela, et on ne vous demande rien. Il ne s'agit pas en effet ici de contrôler telle ou telle dépense ; nous n'avons pas le temps d'entrer dans ces détails, à moins que le congrès ne veuille se perpétuer. (M. B., 20 juill.)

Un grand nombre de membres quittent leurs places et sortent de la salle. M. *le président* est obligé de suspendre la séance.

Il est cinq heures ; la séance est reprise à huit heures du soir. (M. B., 20 juill., et P. V.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Beyts avait demandé la parole avant la fin de la séance. (M. B., 20 juill.)

M. LE BARON BEYTS : Je n'avais plus qu'un mot à dire quand l'assemblée s'est séparée. C'était pour répondre à ce qu'on avait appelé une injuste répartition des sommes allouées par le congrès, pour indemniser les personnes qui avaient éprouvé des pertes par suite des désastres de la révolution. On a donné la plus grande partie des sommes allouées à la ville de Bruxelles, c'est très-vrai, mais c'était pour le salut de tous que cette mesure a été prise. Il fallait que Bruxelles, point central du pays où refluaient un grand nombre d'hommes sans ressources, fût préservée de l'anarchie. C'est pour donner du travail à tous ces hommes dont le

Digitized by Google

désœuvrement eût été dangereux pour la chose publique, qu'on a donné à la capitale du pays la plus grosse part des sommes votées. Le salut général le voulait ainsi. Plus tard, lorsque toutes les indemnités pourront être payées, qu'on égalise ces indemnités, c'est une chose juste et à laquelle je ne m'opposerai pas. La ville de Bruxelles tiendra compte la première de ce qu'elle aura reçu. (*Aux voix ! aux voix !*) (M. B., 20 juill.)

M. JOTTRAND rappelle ce qu'il avait dit dans la séance précédente, relativement au défaut de *spécialisation* des dépenses de la part du ministre de la guerre, et insiste sur la nécessité de restreindre ses crédits autant que possible, afin de le forcer à supprimer les emplois inutiles ou trop rétribués de son département; parmi ces derniers, l'orateur signale le traitement alloué à l'intendant général de l'armée qui touche 7,000 florins pour la liquidation de sa gestion. Il passe ensuite à l'examen du budget de la marine. Il soutient que si on alloue des crédits à ce ministère, on verra, comme cela est déjà arrivé, construire des canonnières à Boom, et payer ces canonnières 20,000 florins, tandis qu'en Hollande on ne les paye que 12,000 florins. Je tiens d'un officier de marine, dit l'orateur, que lorsque des rapports sont faits à ce ministère sur des abus très-graves, on n'y fait aucune attention. Il m'a cité pour exemple ce qui se passe dans la construction des canonnières. On sait que les vaisseaux doivent être construits en bois de premier choix. Eh bien, nos canonnières sont construites d'un bois tel, qu'il aurait été refusé par les officiers de marine, si l'entrepreneur n'eût trouvé le moyen de faire rejeter les réclamations faites au ministère. Aussi assure-t-on que ces canonnières s'ouvriront d'elles-mêmes au premier coup de canon, non pas qui sera tiré sur elles, mais au premier coup qu'elles tireront sur l'ennemi. Ce n'est pas tout, messieurs, et ici j'ai j'ai besoin de tout dire : 350,000 florins ont été alloués aux personnes dont les propriétés ont été incendiées ou dévastées pendant la révolution. Sur ces sommes il a été alloué jusqu'ici de très-légères indemnités seulement. Et ici, sans affirmer rien officiellement, mais dans le seul but d'attirer de plus près l'attention du ministre de l'intérieur sur ce qui se passe dans ses bureaux, je dirai que j'ai de fortes raisons de croire que des employés de l'intérieur, peu recommandables d'ailleurs par leurs antécédents dans le pays d'où ils nous sont venus, ne gèrent pas avec toute la délicatesse possible les fonds dont la répartition leur est en partie confiée. Ceci, je le répète, n'est pas une accusation, mais un simple avertissement donné au ministre d'être vigilant; et c'est en même temps un des motifs que je donne pour expliquer mon peu de propension à accorder en aveugle de nouveaux et larges crédits. Tout ce que je viens de vous dire, je l'ai dit pour l'acquit de ma conscience et de mon mandat, et je persiste de plus fort dans ce que j'ai annoncé, que je ne consentirai qu'à accorder un douzième, à la condition encore que le congrès ne se séparera pas sans avoir voté le budget. (C., 21 juill.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) : Je crois, messieurs, que ce n'est pas le moment d'examiner l'emploi des fonds des divers ministères, ce sera lorsqu'il s'agira de voter sur le budget que cet examen devra avoir lieu, et alors, si on a des récusations à porter contre le ministère, on viendra les preuves en main, et on prononcera. Aujourd'hui il ne s'agit que d'accorder ou de refuser des crédits provisoires, jusqu'au moment où un budget sera voté ; je déclare que je voterai pour tous crédits demandés, même pour celui du ministère de la guerre, quoiqu'on ait dit qu'il était exagéré; je le ferai, parce que si nous voulons la paix, nous devons nous préparer à la guerre ; guerre imminente, et qu'on aurait peut-être déjà commencée contre nous sans le choléra-morbus. (M. B., 20 juill.)

M. MEEUS critique les dépenses de la guerre, et déclare qu'il ne consentira jamais, après que douze millions ont été votés pour ce département dans les six premiers mois de l'année, à lui accorder un crédit de neuf millions pour le trimestre de juillet. Il y a d'ailleurs, dit l'orateur, une question préalable à décider, c'est celle de savoir si le congrès va se dissoudre. (*Agitation.*) Pour ma part, je ne vois rien qui l'y oblige. (*Murmures.*) En vérité, il y a ici une majorité bien impatiente. Je m'occupe tous les jours d'étudier les budgets, et je vois qu'on veut nous imposer des charges que le pays est dans l'impossibilité de supporter. Je demanderai donc qu'on décide si le congrès doit se séparer avant d'avoir voté le budget. Pour moi, je considérerais sa dissolution comme une calamité, si elle avait lieu avant d'avoir posé les bases sur lesquelles doit être entée la prospérité de mon pays. (M. B., 20 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, fait remarquer que le préopinant est dans l'erreur quand il avance que le ministre de la guerre demande neuf millions pour le trimestre de juillet. Ce n'est que six millions, puisqu'il est dit dans le décret, que des crédits sont alloués aux ministres jusqu'à concurrence de la moitié des sommes qui leur ont été respectivement allouées par le

Digitized by Google

décret du 15 janvier dernier. Or, ce décret n'avait alloué que douze millions au ministre de la guerre. L'orateur entre ensuite dans de longs développements pour justifier les dépenses de la guerre, qui ne se sont élevées si haut que parce qu'il a fallu tout organiser dans ce département, et parce que l'armée, qui ne s'élevait dans les premiers mois qu'à vingt ou vingt-cinq mille hommes, a été portée à soixante-huit mille hommes. Quelque fortes que soient les dépenses, il faudrait bien les augmenter encore s'il devenait nécessaire de mettre en activité la garde civique. L'orateur répond ensuite à l'observation de M. Jottrand relative à ce que le ministre de la guerre n'a pas spécialisé ses dépenses. (M. B., 20 juill.)

M. MEEUS : Laissez répondre le ministre de la guerre. Je demande à faire une motion d'ordre. (M. B., 20 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Il n'y a pas de motion d'ordre à faire : j'ai la parole et je dois être entendu. Le congrès se souviendra qu'il a adopté un article dans le règlement de la cour des comptes, qui dispense le ministre de la guerre de spécialiser les sommes dont il a besoin, et qui autorise la cour des comptes à les mandater, sauf au ministre à produire les pièces comptables. (M. B., 20 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Meeûs a la parole pour une motion d'ordre. (M. B., 20 juill.)

M. MEEUS : C'est inutile maintenant. Je voulais seulement faire observer que ce n'était pas à M. le ministre de la justice à répondre aux interpellations faites à M. le ministre de la guerre. (M. B., 20 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Nous sommes tous solidaires, et j'accepte ma part de responsabilité de tous les actes qui émanent de mes collègues. (M. B., 20 juill.)

M. TRENTESAUX se levant vivement : N'oubliez pas ce que vous venez de dire, ne l'oubliez pas, ne l'oubliez pas! (*Hilarité générale et prolongée.*) (M. B., 20 juill.)

M. D'ELHOUNGNE dans un discours remarquable par les faits et les rapprochements, se livre à la critique des budgets présentés par les divers ministres, et il les trouve tous exagérés : il votera cependant les crédits, mais avec certaines restrictions qu'il indique. (M. B., 20 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : Messieurs, il a fallu des circonstances extraordinaires pour me rappeler sur ces bancs; mais j'ai cru, quand de nouveaux sacrifices étaient demandés aux contribuables, et quand des ministres voulaient précipiter la nation dans le gouffre des déficit, qu'il était du devoir d'un député de mettre de côté toute considération, et de venir défendre au sein de l'assemblée les intérêts de son pays. Après ce début, l'orateur s'étonne que le ministère ose demander un crédit de trois mois sans appuyer cette demande d'aucune explication; il critique successivement les demandes des divers ministères; il les trouve exagérées, et il termine en déclarant qu'il votera contre tous les crédits supplémentaires. Cependant, si d'ici à après-demain chacun des ministres voulait exposer franchement et justifier de quelles sommes il a besoin pour le trimestre courant, l'orateur pourrait modifier son vote. (M. B., 20 juill.)

M. DUVIVIER, ministre des finances par intérim : Le ministère ne devait s'en tenir à aucune allocation spéciale, puisque le congrès n'a adopté aucun des budgets présentés antérieurement. (J. B., 20 juill.)

M. LE BARON OSY : Dans la section centrale, nous nous sommes trouvés partagés sur l'opinion de savoir si on admettrait l'allocation par chaque ministère. J'étais, et je suis encore de cet avis; je crois que vingt-quatre heures suffiraient pour que chaque ministère nous dît les sommes dont il a besoin, Si l'on veut opérer ainsi, je voterai les crédits; sans cela je voterai contre. (M. B., 20 juill.)

M. D'HANIS VAN CANNART appuie la proposition de M. Osy. Il déclare, au surplus, que si cette opinion n'était pas adoptée, il demanderait la division sur l'article 1er, comme le règlement lui en donne le droit. (M. B., 20 juill.)

M. LE BARON OSY : Je demande qu'une commission soit nommée pour s'aboucher avec messieurs les ministres, afin qu'après-demain on puisse discuter le projet qui aurait été arrêté entre eux et la commission. (M. B., 20 juill.)

DE TOUTES PARTS : Appuyé! appuyé! (M. B., 20 juill.)

Cette proposition est mise aux voix et adoptée. (M. B., 20 juill.)

Commission.

Du consentement de l'assemblée, le bureau forme la commission chargée de se concerter avec les ministres et de présenter un nouveau projet de crédits pour les divers départements; elle est composée de MM. le baron Osy, Charles de Brouckere, d'Hanis van Cannart, Serruys et d'Elhoungne. (M. B., 20 juill.)

Digitized by Google

Proposition tendant à instituer des fêtes anniversaires des journées de septembre 1830.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une proposition de M. Charles Rogier, relative à l'institution de fêtes anniversaires de la révolution belge (1). (P. V.)

Rapport sur le projet de décret concernant la police sanitaire.

M. DEFACQZ fait un rapport au nom de la commission chargée d'examiner le projet de décret sur la police sanitaire, présenté par M. le ministre de la justice; il en propose l'adoption moyennant trois modifications qu'il indique, et sans l'une desquelles le projet se trouverait en contradiction avec les lois constitutionnelles de la Belgique (2). (M. B., 20 juill.)

Discussion du projet.

« Art. 1er. Le chef de l'État détermine par des » arrêtés, 1° les pays dont les provenances doivent » être habituellement ou temporairement soumises » au régime sanitaire; 2° les mesures à observer » sur les côtes, dans les ports et rades, dans les » lazarets et autres lieux réservés; 3° les mesures » extraordinaires que l'invasion ou la crainte » d'une maladie pestilentielle rendrait nécessaires » sur les frontières de terre ou dans l'intérieur.

» Il règle les attributions, la composition et le » ressort des autorités et administrations char- » gées de l'exécution de ces mesures, et leur dé- » lègue le pouvoir d'appliquer provisoirement, » dans des cas d'urgence, le régime sanitaire aux » portions du territoire qui seraient inopinément » menacées.

» Les arrêtés du chef de l'État ou les actes ad- » ministratifs qui prescriront l'application des » dispositions de la présente loi à une portion du » territoire belge seront, ainsi que la loi elle- » même, publiés et affichés dans chaque com- » mune qui devra être soumise à ce régime. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 2. Les provenances par mer des pays » habituellement et actuellement *sains*, conti- » nueront d'être admises à la libre pratique, » immédiatement après les visites et les interro- » gations d'usage, à moins d'accidents ou de com- » munications de nature suspecte, survenus de- » puis leur départ. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 3. Les provenances, par la même voie, de » pays qui ne sont pas habituellement *sains*, ou » qui se trouvent accidentellement infectés, sont, » relativement à leur état sanitaire, rangées sous » l'un des trois régimes ci-après déterminés:

» Sous le régime de la *patente* BRUTE, si elles » sont, ou ont été, depuis leur départ, infectées » d'une maladie réputée pestilentielle; si elles » viennent de pays qui en soient infectés, ou si » elles ont communiqué avec des lieux, des per- » sonnes ou des choses qui auraient pu leur trans- » mettre la contagion;

» Sous le régime de la *patente* SUSPECTE, si » elles viennent du pays où règne une maladie » soupçonnée d'être pestilentielle, ou de pays » qui, quoique exempts de soupçons, sont ou » viennent d'être en libre relation avec des pays » qui s'en trouvent entachés; ou enfin si des com- » munications avec des provenances de ces der- » niers pays, ou des circonstances quelconques, » font suspecter leur état sanitaire;

» Sous le régime de la *patente* NETTE, si aucun » soupçon de maladie pestilentielle n'existait dans » les pays d'où elles viennent, si ce pays n'était » point ou ne venait point d'être en libre relation » avec des lieux entachés de ce soupçon, et enfin » si aucune communication, aucune circonstance » quelconque ne fait suspecter leur état sanitaire. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 4. Les provenances spécifiées en l'arti- » cle 3 ci-dessus pourront être soumises à des » quarantaines plus ou moins longues, selon » chaque régime, la durée du voyage et la gravité » du péril. Elles pourront même être repoussées » du territoire, si la quarantaine ne peut avoir » lieu sans exposer la santé publique.

» Les dispositions du présent article et de l'ar- » ticle 3 ci-dessus s'appliqueront aux communi- » cations par terre, toutes les fois qu'il aura été » jugé nécessaire de les y soumettre. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 5. En cas d'impossibilité de purifier, de con- » server ou de transporter sans danger des animaux » ou des objets matériels, susceptibles de trans- » mettre la contagion, ils pourront être, sans » obligation d'en rembourser la valeur, les ani- » maux tués et enfouis, les objets matériels dé- » truits et brûlés.

» La nécessité de ces mesures sera constatée

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 339.

(2) Nous faisons connaître ces modifications dans les notes mises au bas du projet présenté par le gouvernement. Voir *Pièces justificatives*, n° 338.

Digitized by Google

» par des procès-verbaux, lesquels feront foi jus-
» qu'à inscription de faux. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 6. Tout navire, tout individu qui tenterait,
» en infraction aux règlements, de pénétrer en
» libre pratique, de franchir un cordon sanitaire,
» ou de passer d'un lieu *infecté* ou *interdit* dans
» un lieu qui ne le serait point, sera, après due
» sommation de se retirer, repoussé de vive force,
» et ce sans préjudice des peines encourues. » —
Adopté. (P. V.)

TITRE II. — *Des délits, contraventions et peines en matière sanitaire.*

« Art. 7. Toute violation des lois et des règle-
» ments sanitaires sera punie :

» De la peine de mort, si elle a opéré commu-
» nication avec des pays dont les provenances
» sont soumises au régime de la *patente* BRUTE
» avec ces provenances, ou avec des lieux, des
» personnes ou des choses placés sous ce ré-
» gime;

» De la peine de réclusion et d'une amende de
» 100 à 10,000 florins, si elle a opéré communi-
» cation avec des pays dont les provenances sont
» soumises au régime de la *patente* SUSPECTE, avec
» ces provenances, ou avec des lieux, des per-
» sonnes ou des choses placés sous ce régime;

» De la peine d'un à dix ans d'emprisonnement
» et d'une amende de 50 à 5,000 florins, si elle
» a opéré communication prohibée avec des lieux,
» des personnes ou des choses qui, sans être dans
» l'un des cas ci-dessus spécifiés, ne seraient point
» en libre pratique.

» Seront punis de la même peine, ceux qui se
» rendraient coupables de communications inter-
» dites entre des personnes ou des choses soumises
» à des quarantaines de différents termes.

» Tout individu qui recevra sciemment des ma-
» tières ou des personnes en contravention aux
» règlements sanitaires, sera puni des mêmes
» peines que celles encourues par le porteur ou le
» délinquant pris en flagrant délit. » (P. V.)

M. NOTHOMB propose de substituer à la peine de mort, prononcée par cet article contre celui qui enfreindrait les lois sanitaires, la peine des travaux forcés à perpétuité. (M. B., 20 juill.)

Cette proposition, appuyée par MM. le baron *Beyts*, *Charles Rogier*, *Jaminé*, est combattue par MM. *Barthélemy*, *Lecocq*, le chevalier *de Theux de Meylandt*, *Surmont de Volsberghe*, *Rosseeuw*. (M. B., 20 juill.)

L'amendement de M. Nothomb est rejeté, et l'article est adopté. (P. V.)

« Art. 8. Dans le cas où la violation du régime
» de la *patente* BRUTE, mentionnée à l'article pré-
» cédent, n'aurait point occasionné d'invasion
» pestilentielle, les tribunaux pourront ne pro-
» noncer que la réclusion et l'amende portée au
» second paragraphe dudit article. » — Adopté.
(P. V.)

« Art. 9. Lors même que ces crimes ou délits
» n'auraient point occasionné d'invasion pestilen-
» tielle, s'ils ont été accompagnés de rébellion
» ou commis avec des armes apparentes ou ca-
» chées, ou avec effraction, ou avec escalade :

» La peine de mort sera prononcée, en cas de
» violation du régime de la patente brute;

» La peine des travaux forcés à temps sera sub-
» stituée à la peine de réclusion, pour la viola-
» tion du régime de la patente suspecte; et la
» peine de réclusion à l'emprisonnement pour les
» cas déterminés dans les deux avant-derniers
» paragraphes de l'article 7.

» Le tout indépendamment des amendes por-
» tées audit article, et sans préjudice des peines
» plus fortes qui seraient prononcées par le Code
» pénal. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 10. Tout agent du gouvernement au de-
» hors, tout fonctionnaire, tout capitaine, officier
» ou chef quelconque d'un bâtiment de l'État ou
» de tout autre navire ou embarcation; tout mé-
» decin, chirurgien, officier de santé, attaché
» soit au service sanitaire, soit à un bâtiment de
» l'État ou du commerce, qui, officiellement, dans
» une dépêche, un certificat, une déclaration ou
» une déposition, aurait sciemment altéré ou dis-
» simulé les faits, de manière à exposer la santé
» publique, sera puni de mort s'il s'en est suivi
» une invasion pestilentielle.

» Il sera puni des travaux forcés à temps et d'une
» amende de 500 à 10,000 florins, lors même que
» son faux exposé n'aurait point occasionné d'inva-
» sion pestilentielle, s'il était de nature à pouvoir
» y donner lieu, en empêchant les précautions né-
» cessaires.

» Les mêmes individus seront punis de la dé-
» gradation civique et d'une amende de 250 à
» 5,000 florins, s'ils ont exposé la santé publi-
» que en négligeant, sans excuse légitime, d'in-
» former qui de droit de faits à leur connais-
» sance, de nature à produire ce danger; ou si,
» sans s'être rendus complices de l'un des crimes
» prévus par les articles 7, 8 et 9, ils ont, sciem-
» ment et par leur faute, laissé enfreindre ou en-
» freint eux-mêmes des dispositions réglemen-
» taires qui eussent pu le prévenir. » — Adopté.
(P. V.)

Digitized by Google

« Art. 11. Sera puni de mort tout individu faisant partie d'un cordon sanitaire, ou en faction, pour surveiller une quarantaine ou pour empêcher une communication interdite, qui aurait abandonné son poste ou violé sa consigne. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 12. Sera puni d'un emprisonnement d'un à cinq ans tout commandant de la force publique qui, après avoir été requis par l'autorité compétente, aurait refusé de faire agir, pour un service sanitaire, la force sous ses ordres.

» Seront punis de la même peine et d'une amende de 25 à 250 florins :

» Tout individu attaché à un service sanitaire, ou chargé par état de concourir à l'exécution des dispositions prescrites pour ce service, qui aurait, sans excuse légitime, refusé ou négligé de remplir ces fonctions ;

» Tout citoyen faisant partie de la garde civique qui se refuserait à un service de police sanitaire, pour lequel il aurait été légalement requis en cette qualité ;

» Toute personne qui, officiellement chargée de lettres ou paquets pour une autorité ou une agence sanitaire, ne les aurait point remis, ou aurait exposé la santé publique en tardant à les remettre, sans préjudice des réparations civiles qui pourraient être dues, aux termes de l'article 10 du Code pénal. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 13. Sera puni d'un emprisonnement de quinze jours à trois mois et d'une amende de 25 à 250 florins, tout individu qui, n'étant dans aucun des cas prévus par les articles précédents, aurait refusé d'obéir à des réquisitisns d'urgence pour un service sanitaire, ou qui, ayant connaissance d'un symptôme de maladie pestilentielle, aurait négligé d'en informer qui de droit.

» Si le prévenu de l'un ou de l'autre de ces délits est médecin, l'amende sera de 250 à 2,500 florins. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 14. Sera puni d'un emprisonnement de trois à quinze jours et d'une amende de 3 à 25 florins, quiconque, sans avoir commis aucun des délits qui viennent d'être spécifiés, aurait contrevenu, en matière sanitaire, aux règlements généraux ou locaux, aux ordres des autorités compétentes. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 15. Les infractions en matière sanitaire pourront n'être passibles d'aucune peine, lorsqu'elles n'auront été commises que par force majeure, ou pour porter secours en cas de danger, si la déclaration en a été immédiatement faite à qui de droit. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 16. Pourra être exempté de toute poursuite et de toute peine, celui qui, ayant d'abord altéré la vérité ou négligé de la dire dans les cas prévus par l'article 10, réparerait l'omission, ou rétracterait son faux exposé avant qu'il eût pu en résulter aucun danger pour la santé publique, et avant que les faits eussent été connus par toute autre voie. » — Adopté. (P. V.)

TITRE III. — *Des attributions des autorités sanitaires en matière de police judiciaire et de l'état civil.*

« Art. 17. Les membres des autorités sanitaires exerceront les fonctions d'officiers de police judiciaire exclusivement, et pour tous crimes, délits et contraventions, dans l'enceinte et les parloirs des lazarets et autres lieux réservés. Dans les autres parties du ressort de ces autorités, ils les exerceront concurremment avec les officiers ordinaires, pour les crimes, délits et contraventions en matière sanitaire. » — Adopté. (P. V.)

« Art. 18. Les membres desdites autorités exerceront les fonctions d'officiers de l'état civil dans les mêmes lieux réservés. Les actes de naissance et de décès seront dressés en présence de deux témoins, et les testaments conformément aux articles 985, 986 et 987 du Code civil. Expédition des actes de naissance et de décès sera adressée, dans les vingt-quatre heures, à l'officier ordinaire de l'état civil de la commune où sera situé l'établissement, lequel en fera la transcription. » — Adopté. (P. V.)

M. SURMONT DE VOLSBERGHE présente un article additionnel qui est rejeté. (P. V.)

TITRE IV. — *Dispositions générales.*

« Art. 19. Les marchandises et autres objets déposés dans les lazarets et autres lieux réservés, qui n'auront pas été réclamés dans le délai de deux ans, seront vendus aux enchères publiques.

» Ils pourront, s'ils sont périssables, être vendus avant ce délai, en vertu d'une ordonnance du président du tribunal de commerce, ou, à défaut, du juge de paix.

» Le prix en provenant, déduction faite des frais, sera acquis à l'État s'il n'a pas été réclamé dans les cinq années qui suivent la vente. » — Adopté. (P. V.)

Digitized by Google

« Art. 20. Le présent décret sera exécutoire le » 25 du présent mois. » — Adopté. (P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 122 membres répondent à l'appel : 101 votent *pour* le décret, 9 *contre*, 2 *s'abstiennent;* en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre :* MM. Nothomb, le baron Beyts, Devaux, Jacques, Serruys, Charles Rogier, le comte de Bergeyck, Joos, Watlet. (M. B., 20 juill.)

Se sont *abstenus :* MM. d'Elhoungne, l'abbé Boucqueau de Villeraie. (M. B., 20 juill.)

La séance est levée à onze heures. (P. V.)

SÉANCE

DU MARDI 19 JUILLET 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DESTOUVELLES, DEUXIÈME VICE-PRÉSIDENT.)

La séance est ouverte à onze heures. (P. V.)

UN DES SECRÉTAIRES donne lecture du procès-verbal; il est adopté. (P. V.)

Communication d'une pièce adressée au congrès.

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, lit une lettre par laquelle M. Van Snick demande un congé de quelques jours pour cause d'indisposition. (*Hilarité.*) (M. B., 21 juill.)

Le congé est accordé. (P. V.)

Développements de la proposition tendant à instituer des fêtes anniversaires des journées de septembre 1830.

M. LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Rogier pour développer sa proposition, tendant à célébrer annuellement l'anniversaire des journées de septembre par des fêtes nationales (1). (M. B., 24 juill.)

M. CHARLES ROGIER : Messieurs, ce sont là des propositions qui n'ont pas besoin de longs développements et qui sont plutôt de nature à être adoptées par acclamation qu'à la suite de longues discussions. Pendant la durée du congrès, peu de choses ont été faites pour le peuple, qui fut l'auteur et le fauteur principal de la révolution. A la vérité, nous lui avons donné une constitution libérale, très-libérale. Là sont toutes ses libertés; mais ces garanties écrites, le peuple ne les apprécie pas; les résultats en tournent indirectement à son avantage, il est vrai, mais directement et visiblement elles sont peu de chose pour lui. Il lui faut quelques avantages plus matériels, des bienfaits qui le soulagent ou qui plaisent à son imagination. Au pouvoir législatif qui va nous succéder, nous laisserons la mission de soigner les intérêts matériels de ce peuple, en diminuant les impôts, en créant des établissements fondés sur une philanthropie éclairée et prévoyante, et en brisant les liens qui, dans nos anciennes législations, peuvent encore arrêter sa liberté industrielle et commerciale. Quant à nous, avant de nous dissoudre, il m'a semblé que nous devons laisser ce dernier témoignage à la révolution.

Les victoires de septembre sont l'ouvrage du peuple; lui seul a tout fait : à lui doit en revenir la gloire; pour lui les souvenirs; et quand les classes opulentes, si généreusement épargnées par ce peuple au milieu des désordres de l'anarchie, quand les classes opulentes peuvent à tout instant goûter mille jouissances intellectuelles, est-ce trop que de fournir aux classes inférieures l'occasion d'une réjouissance? réjouissance, nous l'espérons, d'où l'on saura écarter tout ce qu'ont offert d'ignoble tant de ces fêtes prétendues populaires,

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 339.

Digitized by Google

qui ne rappelaient rien au peuple, si ce n'est l'anniversaire de tel ou tel prince, dont au fond du cœur il maudissait la mémoire. Ce sera au pouvoir exécutif à donner à ces fêtes le caractère qui conviendra et à leur origine et au noble peuple à qui elle sont offertes. Du reste, ces fêtes ne seront pas seulement pour les classes inférieures, il faut que toute la nation belge célèbre chaque année l'époque de sa régénération, afin qu'elle n'oublie jamais de quel prix elle a été payée. Dans ces fêtes où le peuple retrouvera le souvenir de sa gloire et de son dévouement, le pouvoir trouvera un sage avertissement. Les sentiments serviles, une leçon sévère; les sentiments généreux, une noble satisfaction et un utile encouragement. Voilà comme j'envisage ces fêtes, et je n'en voudrais pas autrement. Je n'ai point fixé de jour pour la célébration de ces fêtes, parce que du 21 au 30 septembre il s'est passé tant de faits, soit à Bruxelles, soit ailleurs, que j'ai cru devoir laisser à ceux qui régleront l'ordre de ces fêtes le soin d'en fixer l'époque précise. (M. B., 21 juill.)

Discussion de la proposition.

M. DENEEFF : Je demanderai quelles sont ces journées de septembre qu'on se propose de célébrer annuellement; il y en a trente, on ne peut les célébrer toutes, car j'aurai l'honneur de vous faire observer, messieurs, qu'une population d'une ville voisine de Bruxelles prit l'initiative de l'attaque contre nos oppresseurs au moment opportun où une partie de l'armée du prince Frédéric, établie à Vilvorde, voulut s'emparer de Louvain, et en prendre possession pour couper la communication entre les villes de Bruxelles et de Liége qui se trouvaient déjà en état d'insurrection; cette attaque date des 2 et 3 septembre, et c'est cette première attaque qui obtint un succès complet et qui fit de Louvain le point culminant d'union, et le pivot de tous les mouvements insurrectionnels, qui coupa à nos ennemis toute communication entre Anvers et Namur, entre le prince et Cortheyligers, et auquel tous nos succès suivants doivent leur origine.

C'est le général Tripp qui commandait cette expédition; il fit des efforts impuissants pour reprendre cette position de Louvain; la ruse et la force échouèrent devant le dévouement et le courage réfléchi de cette brave population; c'est cette époque des 2 et 3 septembre que je demande qu'on fixe annuellement pour célébrer le souvenir de notre délivrance.

Il paraît qu'on veut renfermer toute la Belgique dans Bruxelles; eh bien, si l'on ne donne en partage à Louvain les bénéfices de la révolution, elle prendra sa grosse part dans la gloire qu'elle s'est acquise. (E., 21 juill.)

M. LE BARON BEYTS : Certainement, messieurs, on doit des éloges aux habitants de Louvain, pour le fait d'armes que vient de rappeler l'honorable préopinant; mais il faut se souvenir que si la démonstration des habitants de Louvain a eu lieu les 2 et 3 septembre, les premiers mouvements ont eu lieu à Bruxelles dès le 25 août; mais ce n'est aucune de ces époques qui doivent être prises pour anniversaire; le grand danger, la grande victoire nationale ont eu lieu à Bruxelles; et ce n'est pas seulement les habitants de cette ville qui y ont pris part, ce sont les habitants de plusieurs villes voisines ou éloignées, et entre autres les Liégeois, à la tête desquels je me souviens d'avoir vu arriver l'honorable M. Rogier. Sans ces braves, nous aurions peut-être été découragés; quand je dis *nous*, ce n'est pas que je prétende avoir pris part au combat (*on rit*); mais j'ai été témoin oculaire de ce qui s'est passé, et je me suis trouvé dans la bagarre depuis la première heure jusqu'à la dernière. C'est cette dernière victoire qu'il s'agit de célébrer; car c'est elle qui a opéré la délivrance du pays. Il le faut avec d'autant plus de raison, que chaque ville a son fait particulier à célébrer. La ville d'Ath, par exemple, est arrivée ici avec ses canons; et tant d'autres que je n'ai pas besoin de nommer auraient aussi leurs jours particuliers à célébrer. Dans cette position, il convient de célébrer le fait capital, celui qui a vraiment opéré notre délivrance; et, comme témoin oculaire de ce qui s'est passé, je suis obligé de rejeter la proposition de M. Deneeff, et d'appuyer l'adoption pure et simple de celle de M. Rogier. (*Appuyé!*) (M. B., 21 juill.)

M. CHARLES ROGIER : Rien n'empêche que chaque ville célèbre sa fête particulière à l'époque qu'elle adoptera. (C. M., 21 juill.)

M. VAN MEENEN : La proposition de M. Rogier n'est pas en contradiction avec les observations de MM. Deneeff et Beyts. Rien n'empêche qu'on ne les admette lors de l'exécution. La proposition pose en principe que des fêtes auront lieu, et elle mérite d'être accueillie sans rien préjuger. (C. M., 21 juill.)

M. DENEEFF : J'ai demandé qu'on accordât à Louvain la faculté de célébrer les journées des 2 et 3 septembre. (*Aux voix! aux voix! La clôture!*) (J. F., 21 juill.)

La clôture, réclamée de toutes parts, est mise aux voix et prononcée. (M. B., 21 juill.)

Digitized by Google

On procède au vote par appel nominal sur la proposition de M. Charles Rogier; le décret est adopté à l'unanimité des 116 votants. (P. V.)

Rapport concernant la révision des lois sur la presse.

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT fait un rapport au nom de la commission chargée de la révision des lois sur la presse; il signale les inconvénients qu'il y aurait à introduire trop légèrement des modifications au Code pénal et aux lois des 16 mai 1829 et 1er juin 1830. La commission se borne à exprimer le vœu que la législature prochaine s'occupe de cette révision.

(E., 24 juill.)

M. RAIKEM : J'avais soulevé la question de savoir si les lois sur la matière faites sous le gouvernement du roi Guillaume étaient encore en vigueur; c'est la question qu'il faut trancher.

(E., 24 juill.)

M. LE BARON BEYTS dit qu'il ne pourrait donner sa voix à de pareilles conclusions; qu'il est prêt à discuter et à voter une loi complète.

(E., 24 juill.)

M. DEVAUX propose de mettre en discussion un projet de décret précédemment proposé par M. Barthélemy. Ce projet, quoique imparfait peut-être, dit-il, serait infiniment préférable au maintien des lois existantes. (E., 24 juill.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT, rapporteur, dit que la commission n'a pas cru nécessaire de présenter une loi nouvelle; elle a été d'avis unanime que les lois de 1829 et 1830 étaient en vigueur et pouvaient nous régir.

(E., 24 juill.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) : Les lois de 1829 et 1830 furent faites pour punir les atteintes à l'autorité du roi.

Par ces lois, on entendait l'autorité du roi telle que lui-même l'entendait dans son message du 11 décembre aux États-Généraux (1); nous avons

(1) On a souvent parlé de ce message dans les discussions du congrès; nous croyons devoir le reproduire ici. Nous le faisons suivre d'une circulaire en date du 12 décembre, adressée par M. Van Maanen, ministre de la justice, à tous les membres des parquets, aux directeurs de police et aux employés près les départements ministériels; M. Van Maanen leur demandait, dans les deux fois vingt-quatre heures, leur adhésion aux principes et à la marche indiquée dans le message.

MESSAGE POLITIQUE DU ROI DES PAYS-BAS.

« Nobles et Puissants Seigneurs,

» Le projet de loi que nous présentons ci-joint à Vos Nobles Puissances est une suite fâcheuse, mais nécessaire, de ce qui se passe dans quelques-unes des provinces du royaume.

» Au milieu de la paix au dehors, et de la tranquillité au dedans; au sein de la prospérité de tant de branches d'industrie, sous le régime de lois modérées et de la liberté politique et civile, nous voyons un petit nombre de nos sujets, abusés par l'exagération et excités par l'effervescence de malintentionnés, méconnaître tous ces bienfaits et se mettre en opposition, de la manière la plus dangereuse et la plus scandaleuse, avec le gouvernement, les lois et nos intentions paternelles.

» La licence de la presse, de cette presse dont nous aurions désiré assurer la liberté avec moins d'entraves que dans tout autre pays de l'Europe, n'a malheureusement que trop contribué à semer l'inquiétude, la discorde et la méfiance, à propager des doctrines aussi subversives des institutions sociales, quelle que soit d'ailleurs la forme de l'administration de l'État, qu'entièrement contraires au gouvernement des Pays-Bas, établi par la loi fondamentale, et à ces droits de notre maison, que nous n'avons jamais désiré d'une manière illimitée, mais que, de notre propre mouvement, nous avons restreints, autant que nous l'avons jugé compatible avec la prospérité durable, les mœurs et le caractère de la nation.

» Cette presse dont la liberté constitutionnelle a pour but la propagation des connaissances et des lumières, avilie par des malveillants au point d'être devenue un moyen de provoquer la dissension, le mécontentement, les haines religieuses, l'esprit de faction, de censure et de révolte, a tellement attaqué et miné la tranquillité publique, la force morale de l'État, la marche libre du gouvernement et l'observation des devoirs attachés aux fonctions publiques, que c'est pour nous un devoir douloureux à remplir, de fixer sérieusement sur cet objet notre commune attention, afin de veiller, par des mesures fermes et des lois salutaires, à ce que la prospérité de l'État ne souffre pas d'atteinte, que la fidélité et l'amour de nos sujets et leur attachement à un gouvernement monarchique, tempéré par une constitution, ne soient point ébranlés; en un mot, à ce que dans le royaume des Pays-Bas, la vraie liberté, l'ordre et les lois soient respectés et maintenus.

» A cet effet, NN. et PP. SS., il nous paraît nécessaire, à l'occasion de la présentation d'une loi qui ne tend qu'à consolider la jouissance du bien par la répression du mal, de faire connaître notre opinion personnelle sur la marche du gouvernement de notre royaume.

» Si nous fixons nos regards sur les intérêts religieux des habitants, nous trouvons que, de même que la religion que nous et notre maison professons, à l'exemple de nos pères, a pour maxime *la liberté*, cette liberté entière des opinions religieuses, cette protection égale de toutes les communions qui existent dans le royaume, et ce libre exercice des cultes consacrés par la loi fondamentale, ont constamment fait l'objet de nos soins particuliers.

» Pour ce qui concerne la religion catholique romaine, il ne s'offrait, lors de notre avénement au trône, aucune marche plus sûre, ni plus convenable à suivre que celle qui fut observée dans les provinces du royaume, où cette religion est professée par la majorité des habitants, sous le règne glorieux de Marie-Thérèse, si justement révérée.

» Les dispositions que nous prîmes dans les premières années furent basées sur l'exemple de ce règne.

» Depuis la conclusion du Concordat et l'application pleine et entière qu'il a reçu dans ces mêmes provinces, l'Église catholique romaine y jouit de plus de liberté qu'elle n'en avait jamais eu antérieurement, et ce bienfait pourra inces-

Digitized by Google

bataillé contre ces lois. Nous les avons rendues seulement supportables : une loi est obligatoire tant qu'elle n'a pas été formellement révoquée; en conséquence ces deux lois, n'ayant pas été révo-

samment aussi être assuré à nos sujets catholiques romains des autres provinces, par l'heureuse continuation des négociations qui devaient avoir lieu à cet effet, de manière que nous pouvons nous attendre à ce que les siéges épiscopaux encore vacants soient promptement remplis.

» Nous nous félicitons de pouvoir donner en outre ici l'assurance que notre arrêté du 2 octobre de cette année, dont la stabilité est garantie tant par nos conventions avec la cour de Rome, que par notre volonté inébranlable, a non-seulement rempli tous les désirs du Saint-Siége, dans l'intérêt de nos sujets catholiques romains, mais que le chef de cette Église, après avoir connu cet arrêté, nous en a témoigné sa reconnaissance et a déclaré : « Que nous avions donné à » nos conventions avec le Saint-Siége toute la force et le mou- » vement qui dépendaient de notre volonté; que nous en » avions ordonné l'exécution sans mélange, textuellement; » que nous laissions aux évêques la faculté d'agir dans l'é- » tendue des actes que nous avions antérieurement sanc- » tionnés; et que nos dispositions n'étaient pas sujettes à la » moindre objection quelconque. »

» Si nous considérons après cela que les affaires du culte catholique romain viennent d'être confiées, en vertu d'un de nos arrêtés, à une administration spéciale, alors il nous est permis de croire qu'à cet égard aussi, les vœux d'une grande partie de notre peuple, ainsi que les nôtres, seront remplis.

» Cependant, NN. et PP. SS., nous ne cherchons pas à nous dissimuler que malgré la jouissance de tous ces avantages, un zèle exagéré pour la religion excité par un but moins louable, entretenu par une influence pernicieuse, et même souvent trop peu contenu par l'observation des préceptes salutaires d'une religion qui exhorte au maintien de la tranquillité, et à une obéissance raisonnable, peut encore agir d'une manière funeste et faire éclore des germes de division et de résistance, que même, tôt ou tard, on pourrait, sous une forme quelconque, produire des doctrines, faire des tentatives pour légitimer l'influence d'un système religieux sur la marche du gouvernement de l'État...

» Mais nous assurons ici que nous sommes fermement résolu d'y obvier par tous les moyens qui nous sont confiés; de continuer à maintenir l'autorité temporelle dans toute son intégrité; de veiller constamment à la conservation de la liberté des cultes; mais, en même temps, à ce que toutes les communions religieuses se tiennent renfermées strictement dans les bornes de l'obéissance aux lois de l'État, afin de garantir davantage la liberté des consciences, et de mettre les actes du gouvernement à l'abri des empiétements de toute autorité spirituelle.

» Si nous envisageons l'instruction, cet objet recommandé par la constitution à notre constante sollicitude, nous osons nous flatter qu'en provoquant à cet égard, de notre propre mouvement, des dispositions législatives, nous avons acquis des titres à la reconnaissance de la partie éclairée et affranchie de préventions de notre peuple. Certes, si d'un côté en modifiant essentiellement les dispositions existantes et approuvées par une grande partie de nos sujets, nous n'avons pas adopté cette liberté illimitée qui, dans sa licence, conduit à la confusion et à l'anéantissement de la civilisation et du développement intellectuel; un examen attentif démontrera d'un autre côté, que dans cette matière, le gouvernement a attribué à l'autorité communale et provinciale tout ce qui pouvait être conféré par la loi, et nous désirons que les délibérations de VV. NN. PP. viennent nous éclairer et nous montrer si, dans nos propositions, nous avons atteint le but de nos efforts, qui ne tendent qu'à satisfaire les vœux raisonnables de tous nos sujets.

» Mais aussi, NN. et PP. SS., la nation a le droit d'attendre de nous que nous mettions autant de fermeté à repousser des prétentions inconsidérées, que nous avons d'empressement à accueillir de sages désirs. Cette fermeté, qui est la base du bonheur social, est également le principe constitutif de notre règne, et nous ne doutons pas que l'assurance que nous donnons ici de notre répugnance à dépasser la ligne qui sépare la fermeté nécessaire d'une indulgence déplacée, n'encourage les gens de bien, et ne déjoue tout espoir de voir réussir les moyens de violence et de résistance.

» Si nous examinons ce qui a été statué par nous, relativement à l'usage de la langue française, nous devons croire qu'on a pris successivement à ce sujet à peu près toutes les dispositions qu'on pouvait raisonnablement désirer, pour faciliter les transactions particulières; s'il nous conste cependant que ces dispositions sont insuffisantes, ou pourraient sans inconvénients être étendues aux transactions publiques, nous serons disposés à y apporter les modifications désirables; mais nous ajoutons ici, à l'assurance que cet objet de nos méditations sera subordonné à la situation de la nation, celle que jamais les déclamations d'une fougue impétueuse, ni des exigences inconvenantes, ne rapprocheront l'époque à laquelle nous pourrons acquiescer aux vœux énoncés.

» Le principe équitable de l'inamovibilité des juges est déjà consacré par la loi, et il nous semble que, vu la très-prochaine organisation judiciaire, notre intervention à cet égard n'est plus nécessaire.

» Si nous nous arrêtons à la question de la responsabilité ministérielle, dont il nous est plus difficile de déterminer le sens véritable que d'assigner le but; si nous prenons en considération les dispositions de la loi fondamentale, d'après laquelle non-seulement tous les actes du gouvernement sont exclusivement soumis à notre examen et à notre décision, mais qui nous a en outre abandonné le droit de régler la nature des obligations que nous désirons imposer, sous serment, aux chefs des départements ministériels à établir par nous; alors, si après cela nous voulons maintenir le pouvoir qui nous est confié et continuer à prendre à cœur les intérêts de nos sujets bien-aimés, nous ne croyons pas pouvoir admettre une autre responsabilité de nos ministres que celle qui, indépendamment de leurs rapports avec nous, est également déterminée pour eux dans la loi fondamentale et les autres lois en vigueur; et nous trouvons même dans l'existence constitutionnelle du conseil d'État et dans le précepte que *ce conseil*, et non tel ou tel chef d'un département ministériel, *doit* être entendu, non-seulement l'exclusion du principe de la responsabilité ministérielle, mais en outre, pour le peuple belge, une plus grande garantie qu'aucune mesure qui touche ses intérêts n'est prise *avant* d'avoir été mûrement discutée.

» L'introduction de cette responsabilité ministérielle envers les deux chambres qui composent les États-Généraux, et envers le pouvoir judiciaire, transporterait ailleurs, en contradiction avec la loi fondamentale, l'action de la prérogative royale, sans offrir aucune garantie nouvelle ni plus réelle pour les libertés du peuple; car quelles que fussent les personnes appelées à juger les actions des ministres, il n'en résulterait aucun fruit salutaire, si ceux devant lesquels la justification devrait se faire ne se trouvaient placés hors de la faible humanité, et par là au-dessus des passions et des erreurs.

Digitized by Google

quées, sont encore obligatoires. Je pense bien que ces deux lois ne feraient plus le même mal. Il serait prudent et sage, suivant moi, de les abroger par un acte formel du congrès et de nous replacer

» La situation des Pays-Bas, sous ce rapport, n'est pas semblable à celle de quelques autres pays, où la responsabilité ministérielle a pu être introduite sans inconvénient, à la suite de circonstances totalement étrangères à ce royaume, et dont l'absence a motivé la direction toute différente, donnée à son gouvernement constitutionnel.

» Mais nous ressentons, par contre, le besoin, NN. et PP. SS., d'augmenter de plus en plus le commun accord en donnant plus d'extension aux relations officieuses des chefs des départements ministériels avec les deux chambres des États-Généraux, et la manière d'après laquelle nos intentions à cet égard pourront être le plus tôt et le mieux remplies, fait l'objet de nos délibérations les plus sérieuses.

» La question des conflits n'a pas non plus échappé à notre attention, et autant nous désirons assurer au pouvoir administratif une marche sans entraves, autant nous sommes éloignés de priver, sans nécessité, quelqu'un de nos sujets de son recours vers les tribunaux; nous nous proposons de revenir sur cette matière après l'introduction de l'organisation judiciaire; alors nous nous flattons de pouvoir, d'une manière convenable, concilier ces deux objets, dont le besoin se fait également sentir.

» Les attributions des États provinciaux ont aussi donné lieu, pendant les dernières années, à une divergence d'opinions. Ces autorités, instituées à des fins déterminées et importantes, ont les plus grands titres à notre confiance et à notre protection: placées entre leurs administrés et le trône, ce sont *elles* qui peuvent nous faire connaître les besoins particuliers de leur province, et nous recommander ses intérêts.

» En observant constamment ces principes, sans étendre la sphère de leurs attributions aux lois générales, qui ne sont plus spécialement soumises à l'examen de la puissance législative; en se bornant aux objets qui concernent immédiatement, ou qui, par suite de règlements généraux, regardent plus particulièrement leur province, ce seront certainement ces États provinciaux qui pourront, avec fruit, appuyer auprès de nous les véritables intérêts de leur province et de leurs administrés.

» Fidèle à ce principe, nous mettrons autant d'empressement à accueillir avec bienveillance les propositions des autorités provinciales, que de fermeté à prévenir que, par une intervention déplacée et d'une manière peu salutaire pour le bien-être de nos sujets, elles ne s'occupent de pouvoir législatif, que la loi fondamentale a exclusivement conféré à nous et aux deux chambres.

» Quant à l'inconvénient que l'on a cru découvrir dans les dispositions des règlements, par rapport aux suites des démissions données en certains cas, et qui concernent l'exercice du droit de vote et d'autres droits civils, nous venons de le lever.

» Enfin, NN. et PP. SS., si nous jetons les yeux sur les affaires financières du royaume, nous remarquons avec satisfaction une diminution progressive dans les dépenses, pour autant qu'elles sont indépendantes de l'établissement des instructions constitutionnelles, d'engagements légaux, de catastrophes générales ou de troubles dans nos possessions d'outre-mer, et la certitude de plus grandes économies. Nous trouvons de plus, que les vœux exprimés pour l'abolition de la mouture sont remplis; qu'il a été satisfait, par la proposition d'une disposition législative, au désir de prévenir jusqu'à la possibilité d'abus dans la question du syndicat d'amortissement. — En un mot, NN. et PP. SS., c'est à cet égard surtout, que nous avons la conviction intime, que quels qu'en soient les résultats, nos efforts pour la prospérité de la nation, la diminution de ses charges, le maintien d'une administration bien ordonnée, et la conservation du crédit de l'État, ne seront méconnus ni par nos contemporains, ni par la postérité.

» Ce tableau ne doit-il donc pas, NN. et PP. SS., affermir notre confiance en la providence du Dieu de nos pères, en l'amour et la reconnaissance de nos sujets bien-aimés, enfin en la coopération constitutionnelle de VV. NN. PP., pour réprimer de commun accord le mal et protéger efficacement le bien?

» C'est ainsi qu'il n'y aura pas de malheureuses et innocentes victimes de l'astuce et de la perversité, aucun mal ne sera projeté ni exécuté impunément, l'union entre les citoyens sera maintenue sans distinction de religion ni d'origine, et la liberté de tous assurée malgré les menées qui seraient ourdies par quelques individus. C'est ainsi que dans ces circonstances, le commun accord avec VV. NN. PP. contribuera à l'affermissement de l'ordre social; et que l'action libérale et forte du gouvernement conservera, pour la postérité et pour notre maison, les grands exemples de nos ancêtres, dont la sagesse et le courage serviront d'égide à la liberté politique, civile et religieuse des Pays-Bas, contre les usurpations d'une foule égarée, contre l'ambition d'une domination étrangère.

» Et sur ce, nous prions Dieu, NN. et PP. SS., qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

» La Haye, 11 décembre 1829. »

Projet de loi.

» Nous, GUILLAUME, etc.,

» A tous ceux qui les présentes verront, salut! Savoir faisons:

» Ayant pris en considération que la loi du 16 mai 1829 (*Journal officiel*, n° 34), loin d'avoir rempli son objet, a eu pour suite des abus excessifs et a donné lieu à augmenter les outrages, l'inquiétude, la méfiance et la discorde;

» Qu'ainsi, il est devenu urgent d'opposer à ce mal des remèdes efficaces, de maintenir par là les bons habitants dans la paisible jouissance de la liberté et du bon ordre, de garantir au gouvernement et à tous les fonctionnaires de l'État, le libre exercice des devoirs qui leur sont imposés, et de conserver intacts l'autorité et les droits que la loi fondamentale nous assure, ainsi qu'à notre maison;

» A ces causes, le conseil d'État entendu, et de commun accord avec les États-Généraux, avons statué comme nous statuons par les présentes:

» Art. 1er. Toute discussion ou critique décente des actes des autorités publiques, dans des livres, journaux périodiques, papiers nouvelles, ou brochures, reste libre à chacun.

» Art. 2. Quiconque aura, de quelque manière, ou par quelque moyen que ce soit, attaqué la dignité royale, l'autorité, ou les droits du roi, ou de la maison royale, ou bien se sera permis de témoigner de l'aversion pour le roi, du mépris pour les arrêtés ou ordonnances émanés directement de lui, ou des outrages ou injures, soit envers sa personne, soit envers quelque membre de sa maison, sera puni d'un emprisonnement de deux à cinq ans.

» Art. 3. Seront punis d'un emprisonnement d'un à trois ans, tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, se seront permis d'attaquer la force obligatoire des lois, d'exciter à la désobéissance aux lois existantes, ou de compromettre la tranquillité publique, en favorisant la discorde, en fomentant le désordre et la méfiance, en outrageant en tout ou en

Digitized by Google

sous la législation du Code pénal jusqu'à ce que l'assemblée puisse faire avec maturité une loi nouvelle. Une loi sur la presse est difficile à faire ; il y a beaucoup de nuances à observer. Elle ne peut être trop méditée. (E., 21 juill.)

M. VAN MEENEN : Je crois indispensable, avant de nous séparer, de porter une loi sur la presse ; le Code pénal ne suffirait pas. On n'a pas pourvu dans ce Code aux besoins de la législation avec la liberté de la presse. Je conviens qu'avec de légères modifications, les lois de 1816, 1829 et 1830 pourraient être rendues applicables à notre état actuel, tout en le prémunissant contre les abus qu'on pourrait en tirer. Il faudra peu de travail et de temps pour faire ces rectifications. Nous transmettrions à la législature qui doit nous succéder un travail sinon parfait, du moins qui servira de base pour faire plus tard un travail complet. Il faut pourvoir à l'espèce de régime transitoire qui va s'établir. Nous devons mettre en délibération le projet présenté par le ministre de la justice. (E. 21 juill.)

partie le gouvernement, ses actes et ses intentions, ou en minant son autorité.

» Art. 4. En cas de récidive la peine déjà infligée sera augmentée de moitié.

» Art. 5. La poursuite des délits, mentionnés dans la présente loi, se prescrira par le laps de trois mois.

» Art. 6. Toutes dispositions législatives, pour autant qu'il n'y soit dérogé ou porté modification par la présente loi, et plus particulièrement les art. 201 jusqu'à 206 du Code pénal, restent en vigueur ; les art. 4, 5 et 6 de la loi du 16 mai 1829 sont révoqués et mis hors d'effet.

» L'art. 3 de ladite loi ne sera pas applicable aux délits de calomnie ou d'outrage commis par écrit envers les autorités ou leurs membres, ou envers des fonctionnaires ; ces délits seront, dans ce cas, poursuivis d'office, même sans plainte préalable de celui qui aura été calomnié ou outragé.

» Mandons et ordonnons, etc. »

(*Catholique des Pays-Bas*, du 15 décembre 1829.)

CIRCULAIRE DE M. VAN MAANEN A TOUS LES MEMBRES DU PARQUET ET AUX AUTRES FONCTIONNAIRES PUBLICS.

«La Haye, 12 décembre.

» Monsieur, *le message royal* et *le projet de loi*, adressés hier par le roi à la deuxième chambre des États-Généraux, sont les résultats de la conviction de Sa Majesté, *relativement à la nécessité qu'il y a de prendre de très-sévères et de très-actives mesures dans les circonstances où se trouve la chose publique, surtout dans certaines provinces du royaume.*

» Ces circonstances sont clairement et expressément exposées dans ces pièces, où en outre les vues personnelles du roi sur la marche du gouvernement du royaume sont développées.

» En vous communiquant un exemplaire de ces pièces, je dois, pour satisfaire aux désirs du roi, vous rendre expressément attentif à l'obligation qui repose sur vous, d'admettre les principes du gouvernement de Sa Majesté tels qu'ils sont exposés dans le message susdit, et de les prendre pour guides dans l'exercice de vos fonctions, car c'est par ces principes seuls que la marche stable et régulière du gouvernement peut être assurée, marche qui est si nécessaire pour affermir et favoriser l'intérêt général. Çà et là, s'est beaucoup trop fait sentir une grande tiédeur, voire même l'absence totale du maintien courageux et mâle du pouvoir constitutionnel du roi et de l'action du gouvernement, *maintien qui est surtout une obligation pour les officiers de justice de Sa Majesté ;* ce qui peut être attribué en partie aux doctrines répandues par les abus de la presse et aveuglément admises par quelques-uns, sans réflexion et sans examen, doctrines en opposition avec le gouvernement des Pays-Bas et les droits du roi ; et aussi en partie à l'oppression morale que les sorties violentes et méchantes de quelques journaux ont exercée sur les esprits de quelques employés du roi, et par laquelle le sentiment du devoir à l'égard des fonctions publiques a été diminué.

» Or, maintenant que *le roi lui-même* a si clairement et si expressément exposé les principes qu'il admet pour guides dans la direction de l'État, et qui découlent si évidemment de la loi fondamentale des Pays-Bas, quiconque, exerçant des fonctions publiques, agirait contrairement à ces principes, ne peut pour son excuse alléguer qu'il erre de bonne foi, par ignorance des sentiments du roi. Je suis chargé de vous rappeler expressément l'obligation qui repose particulièrement sur les officiers de Sa Majesté, de ne vous laisser détourner par aucune considération que ce puisse être, de l'adoption et de la défense des principes qui servent de fondement à l'édifice social dans les Pays-Bas, qui sont les guides du gouvernement, et dont le roi peut imposer avec le plus de droit l'observation à ceux qui tiennent de Sa Majesté leur nomination et qui ne veulent pas s'en désister, mais qui désirent conserver la confiance de Sa Majesté.

» Je dois spécialement et fortement vous recommander de ne vous laisser à l'avenir détourner par quoi que ce soit, du maintien et de l'exécution de toutes les lois existantes et de tous les règlements ; car Sa Majesté a appris qu'en bien des endroits il y a, à cet égard, de la tiédeur et de la négligence, et elle désire sérieusement que tous ceux qui sont honorés de fonctions publiques, et qui veulent continuer d'en être honorés, se montrent dignes de ces fonctions par des soins zélés à l'effet de faire respecter les lois, de maintenir et d'affermir le repos et l'ordre.

» En vous rappelant si fortement les obligations qui reposent sur vous, *le roi n'a nullement pour but de faire violence à la liberté de vos sentiments et de vos opinions ;* cette liberté, comme toute autre, est respectée aussi bien chez le fonctionnaire public que chez tout citoyen sans fonctions, *mais* comme cette liberté prend une tendance blâmable et très-funeste au bien-être de l'État, lorsqu'elle conduit à la négligence des devoirs et à l'opposition aux vues paternelles du roi, *Sa Majesté se croit obligée de retirer, dans l'intérêt public, sa confiance à tous ceux qui, revêtus de fonctions publiques, croiraient ne pouvoir suivre et adopter les principes que le roi a expressément déclarés, par le susdit message, être les règles de son gouvernement.*

» En conséquence, je vous invite à réfléchir mûrement au contenu de cette circulaire et du message royal y annexé, et de m'informer *dans les deux fois vingt-quatre heures*, qui en suivront la réception, si vous êtes, ou non, prêt à suivre la marche y indiquée, sans vous permettre la moindre déviation, et avec ce zèle, cette confiance et cette fermeté sans lesquels il devient impossible de servir désormais avec quelque fruit la patrie et de protéger les paisibles habitants contre les tentations perverses de malveillants. » (*Pasinomie.*)

Digitized by Google

M. RAIKEM : La commission n'approuve pas les lois de 1829 et 1830. La question de savoir si elles existent encore lui a été soumise. Aucun acte législatif ne les a révoquées; il faut absolument que le congrès déclare si elles sont ou non obligatoires.

L'orateur cite la disposition de l'article 3 de la loi du 1er juin 1830 (1), qu'il regarde comme utile pour assurer le respect dû aux actes émanés du congrès. Il cite à cette occasion les efforts qui ont été faits par certains journaux pour provoquer à la désobéissance au décret qui prononce l'exclusion des Nassau, provocation qu'il faut pouvoir réprimer. Je trouve la question grave, dit-il. Tout le monde sent la nécessité d'une décision; la justice ne pourrait marcher. Vous avez deux cours royales, il faut prévoir le cas où l'une déclarerait ces lois obligatoires, et l'autre non obligatoires.

(E., 21 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : Ayant passé plusieurs années dans une commission de législation, je me croyais à même de présenter un projet sur la législation de la presse. Les deux lois obtenues sous Guillaume furent un triomphe pour l'opposition : on disait partout que ces lois étaient les meilleures qu'on eût fait passer jusqu'alors. Il n'y avait qu'un reproche à leur faire, c'est pour le cas de la calomnie, d'astreindre à prouver les faits par jugements ou autres titres authentiques. C'est en conséquence de cela que j'ai proposé au congrès un petit projet en onze articles, dont le premier attribue au jury tous les délits de la presse. J'ai puisé dans les lois françaises ce qu'il y a de mieux.

A la demande de plusieurs membres, M. le ministre donne lecture de son projet (2). (E., 21 juill.)

M. FRANSMAN : Je reconnais que la gravité de la matière exige de la réflexion ; mais une décision transitoire est nécessaire. Il faut craindre que le nouveau gouvernement ne vexe les citoyens qui auront le courage d'attaquer les abus ; il ne faut pas les exposer à retomber sous l'arbitraire d'où nous sortons. Songez bien qu'ils ne seront même pas protégés par l'inamovibilité judiciaire, puisqu'elle n'est pas encore réglée par une loi. J'appuie le projet de M. Barthélemy, sauf les modifications que le congrès trouvera bon d'adopter.

(E., 21 juill.)

M. LE BARON BEYTS attaque la législation sur la presse antérieure à la révolution, qui était calquée sur la législation française de cette époque. Il convient que l'article 3 de la loi de 1830 cité par M. Raikem est utile; mais les dispositions qui suivent et qui précèdent, faudra-t-il les admettre également? Il partage l'avis de M. de Sécus, qui croit que ces lois n'existent plus. L'arrêté du 16 octobre du gouvernement provisoire les a abolies (3). Je suis franc, dit-il, je veux l'abolition de ces lois ; je demande que nous en fassions une autre, séance tenante. Je trouve le projet Barthélemy extrêmement bon, sauf un seul article qu'on peut modifier. (E., 21 juill.)

M. BARTHÉLEMY, ministre de la justice : La question à examiner est celle de savoir si les lois sont abolies. Elles sont relatives à la calomnie. Or le gouvernement provisoire a-t-il voulu permettre de calomnier? Il importe que le congrès se prononce, ne serait-ce que sur ce seul point. Je ne pense pas qu'elles soient abolies.

(E., 21 juill.)

M. DUMONT : Le congrès ne peut pas se contenter de l'opinion émise par la commission sur la proposition de M. Raikem. Je demande donc que le projet de M. Barthélemy soit mis sur-le-champ en discussion. (E., 21 juill.)

M. VAN MEENEN soutient que les lois en question n'ont pas été abrogées par le gouvernement provisoire, qui n'a aboli que les lois qui gênent la manifestation des opinions, et non celles qui punissent les injures et la calomnie. D'un autre côté, ces lois ne sont pas contraires à la constitution qui nous régit.

L'honorable membre se dispose à indiquer les changements qu'il croirait utiles d'apporter dans les lois de 1829 et 1830. Il voudrait notamment qu'on supprimât ces mots : *Dignité royale*, qu'il appelle *du sentimentalisme*, du *romantisme politique*. (J. B. et E., 21 juill.)

PLUSIEURS MEMBRES font observer à M. Van Meenen qu'il discute sur des projets qui ne sont pas mis en discussion. (E., 21 juill.)

M. VAN MEENEN achève au milieu du bruit.

(E., 21 juill.)

M. LE PRÉSIDENT fait remarquer que jusqu'à présent on n'a déposé sur le bureau aucune autre pièce que les conclusions de la section cen-

(1) *Art.* 3 *de la loi du* 1er *juin* 1830. « Quiconque aura » méchamment et publiquement, de quelque manière ou » par quelque moyen que ce soit, attaqué la force obligatoire » des lois, ou provoqué à y désobéir, sera puni d'un empri- » sonnement de six mois à trois ans.

» Cependant cette disposition ne préjudiciera pas à la li- » berté de la demande ou de la défense devant les tribu- » naux ou toutes autres autorités constituées. »

(2) Voir *Pièces justificatives*, nº 315 [A].

(3) Nous avons donné cet arrêté; en note, dans le tome II, page 526.

Digitized by Google

trale, qui expriment un vœu ; qu'il ne peut mettre un vœu aux voix. (E., 21 juill.)

M. DEVAUX : Il me semble que nous délibérons sur les conclusions de la commission, qui, d'après le considérant, ont demandé l'ordre du jour. C'est cet ordre du jour que je combats. (E., 21 juill.)

M. CHARLES ROGIER propose que le projet de M. le ministre de la justice soit renvoyé à une commission qui s'occupera, séance tenante, de présenter un projet de loi complet, en combinant le projet ministériel avec les lois de 1829 et 1830. (A.)

M. SIMONS demande que l'on décide préalablement si les lois antérieures sont encore en vigueur. (J. F., 21 juill.)

M. LE BÈGUE combat cette motion et demande que l'on nomme la commission proposée par M. Rogier, et que dans l'intervalle on s'occupe de l'établissement du jury. (J. F., 21 juill.)

Commission.

Le congrès décide qu'une commission s'occupera, séance tenante, de faire une loi sur la presse. (M. B., 21 juill.)

La commission est nommée par le bureau, du consentement de l'assemblée ; elle se compose de MM. Van Meenen, Devaux, Charles Rogier, Dumont et Du Bus. (P. V.)

La commission se retire. (M. B., 21 juill.)

Discussion du projet de décret sur le rétablissement du jury.

L'ordre du jour est la discussion du projet de décret sur le jury, présenté par M. Raikem et plusieurs autres membres (1). (P. V.)

M. RAIKEM : Messieurs, l'abolition du jury a été l'un de nos griefs. On aurait préféré conserver le *jury impérial* à ne pas en avoir du tout. Hâtons-nous donc de le rétablir. Et si nous ne pouvons en ce moment perfectionner l'institution, nous l'aurons mise en activité, et une fois mise en vigueur, n'en doutons pas, la législature qui nous suivra fera le reste.

Ne soyons pas trop exigeants tout d'un coup. C'est souvent le moyen de faire tout manquer, et alors le cas de dire que *le mieux est l'ennemi du bien*.

Une organisation judiciaire et une procédure criminelle existent. Elles exigent un changement. Il y en aura nécessairement lors de la loi de l'organisation judiciaire, qui, d'après la constitution, doit être décrétée dans le cours de la première réunion législative. Mais, jusque-là, force nous est bien d'adapter le jury à l'organisation actuellement existante. Nous ne pouvons donc que remettre en vigueur les dispositions du Code d'instruction criminelle de 1808 relatives au jury, en y apportant quelques modifications. Tel est l'objet du projet. L'article 2 de ce projet a été rédigé d'après les observations de la commission que vous avez nommée pour s'occuper de l'institution du jury.

Les commissions permanentes des conseils provinciaux formeront les listes des jurés. Jusqu'à leur installation, il faudra en charger les députations existantes, que vous avez maintenues par votre décret du 30 juin dernier. Mais la chose n'est pas absolument laissée à l'arbitraire. Les listes doivent être quintuples ; et les trente-six jurés sont ensuite désignés par la voie du sort.

Ici, je l'avoue, il y a une lacune dans la deuxième partie de l'article 4 du projet. Il serait nécessaire de régler le mode de désigner les jurés par la voie du sort ; cela devrait se faire en public ; et le jour auquel cela aurait lieu devrait être annoncé par la voie des journaux.

D'après le Code d'instruction criminelle, les simples délits sont de la compétence des tribunaux correctionnels ; et ils n'étaient pas soumis au jury de jugement. Mais, d'après l'article 98 de la constitution, le jury est également établi pour les délits politiques et de la presse. L'article 7 du projet ne soumet l'instruction qu'à la chambre du conseil. Je pense qu'il faut en outre la soumettre à la chambre des mises en accusation, et qu'il faut prévoir le cas où l'accusé serait contumace.

Ces observations pourront donner lieu à quelques amendements à faire au projet. (M. B., 21 juill.)

La discussion générale est fermée. (P. V.)

Le considérant et l'art. 1er sont adoptés sans changement ; ils sont ainsi conçus :

« Vu l'article 98 de la constitution ;

» Considérant que la nation doit jouir du bien-
» fait de l'institution du jury, et qu'en attendant
» la révision des codes, il y a lieu de le rétablir
» sans s'écarter de l'instruction criminelle actuel-
» lement suivie,

» Décrète :

» Art. 1er. L'arrêté du gouvernement de la Bel-
» gique du 6 novembre 1814, et celui du gou-
» vernement provisoire du 7 octobre 1830 sont

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 325.

Digitized by Google

» abrogés, et les dispositions du Code d'instruc» tion criminelle de 1808, relatives au jury, sont » remises en vigueur sous les modifications con» tenues dans les articles suivants : » (P. V.)

« Art. 2. L'article 381 du Code d'instruction » criminelle est remplacé par les dispositions sui» vantes :

» Les jurés seront pris,

» 1° Parmi les citoyens qui, dans chaque pro» vince, payent le cens fixé par la loi électorale » pour le chef-lieu de la province;

» 2° Parmi les fonctionnaires qui exercent des » fonctions gratuites;

» 3° Parmi les docteurs et licenciés en droit, en » médecine, en chirurgie, en sciences et en lettres;

» 4° Parmi les notaires et les avoués;

» 5° Parmi les officiers de terre et de mer jouis» sant d'une pension de retraite. » (A. C.)

M. CRUTS propose l'amendement suivant :

« Les articles 382 et 386 du Code d'instruc» tion criminelle sont remplacés, etc. » (P. V.)

Cet amendement est adopté ainsi que l'article amendé. (P. V.)

« Art. 3. L'incompatibilité établie par l'arti» cle 384 du Code d'instruction criminelle, pour » les fonctions de *préfet* et *sous-préfet*, est rem» placée par celle de membre de la commission » permanente du conseil provincial, de gouver» neur et de commissaire de district. » (A. C.)

M. L'ABBÉ BOUCQUEAU DE VILLERAIE demande s'il y a dans la loi un article exceptionnel en faveur des ecclésiastiques. (C. M., 21 juill.)

M. RAIKEM répond en lisant l'article 384 du Code d'instruction criminelle, qui déclare incompatibles les fonctions d'ecclésiastique et de juré.

— Une discussion s'engage sur les incompatibilités. (C. M., 21 juill.)

M. RAIKEM propose d'ajouter à l'article 2 du projet ces mots : *sans préjudice des autres incompatibilités établies par ledit article* 384. (C. M., 21 juill.)

L'article est adopté avec cette addition. (P. V.)

« Art. 4. L'article 387 du Code d'instruction » criminelle est remplacé par la disposition sui» vante :

» Les commissions permanentes des conseils » provinciaux formeront, sous leur responsabilité, » une liste de jurés, toutes les fois qu'elles en se» ront requises par les présidents des cours d'as» sises. Cette réquisition sera faite quinze jours » au moins avant l'ouverture des assises.

» La liste comprendra un nombre quintuple » des trente-six jurés, lesquels seront désignés » par la voie du sort. » (A. C.)

M. BRABANT propose de substituer au dernier paragraphe de l'article 4 la disposition suivante :

« Cette liste sera composée de deux cents citoyens parmi lesquels le président du tribunal du lieu où siégerait la cour d'assises tirera au sort trente-six noms, qui formeront la liste des jurés pour toute la durée de la session.

» Le tirage sera fait en audience publique de la section où siége habituellement le président. » (A.)

M. HELIAS D'HUDDEGHEM propose de remplacer les §§ 2 et 3 de l'article par ces dispositions :

« Les commissions permanentes des conseils provinciaux dresseront chaque année, du 15 avril au 1er mai, la liste des personnes domiciliées dans la province qui réunissent les qualités fixées par les articles 381 du Code d'instruction criminelle et 2 du présent décret.

» Les réclamations seront jugées dans la forme prescrite par le décret du 3 mars 1831.

» La liste sera transmise, dans la première quinzaine de juin, au président de la municipalité du chef-lieu de la province, qui, quinze jours avant l'ouverture de chaque session, tirera au sort trente-six noms destinés à former la liste des jurés pour toute la durée de la session; ce tirage sera fait en séance du conseil de régence. » (A.)

Une discussion s'engage sur la formation des listes du jury. (C. M., 21 juill.)

Les §§ 1 et 2 de l'article sont adoptés sans changement. (P. V.)

M. CRUTS propose de concilier les amendements de MM. Helias d'Huddeghem et Brabant en substituant au § 3 les dispositions suivantes :

« La liste comprendra les noms de tous ceux qui, aux termes de l'article 2, ont droit d'être jurés.

» Le président du tribunal du lieu ou siégera la cour d'assises tirera au sort trente-six noms qui formeront la liste des jurés pour toute la durée de la session.

» Le tirage sera fait en audience publique de la chambre où siége habituellement le président. » (A.)

Ces dispositions sont adoptées. (P. V.)

« Art. 5. Le gouverneur enverra la liste, réduite à » trente-six jurés, aux fonctionnaires désignés dans » l'article 388 du Code d'instruction criminelle. » (A. C.)

Cet article, ayant subi un changement de rédaction, est adopté en ces termes :

« Le président enverra la liste des trente-six jurés, etc. » (P. V.)

Digitized by Google

« Art. 6. Les obligations imposées aux *préfets* » par les articles 389 et 391 du Code d'instruc- » tion criminelle seront remplies par les gouver- » neurs; celles imposées au préfet par l'article 395 » du même Code, le seront par la députation per- » manente du conseil provincial. » (A. C.)

M. BRABANT propose de substituer les mots *commissaires du gouvernement* à celui de *gouverneurs*. (C. M., 21 juill.)

L'article 6 est adopté avec cet amendement. (P. V.)

« Art. 7. Lorsqu'il s'agira de délits politiques » ou de la presse, le juge d'instruction instruira » conformément aux dispositions du Code d'in- » struction criminelle, et soumettra l'affaire à la » chambre du conseil.

» Si cette chambre estime que la prévention » contre l'inculpé est suffisamment établie, le ren- » voi aura lieu devant la cour d'assises, à l'effet » d'être soumise au jury de jugement.

» Le prévenu de délits politiques ou de la presse » devra comparaître en personne, devant la cour » d'assises, et il aura une place distincte de celle » des accusés pour crimes. » (A. C.)

M. RAIKEM : Il y a une lacune dans cet article; non-seulement les délits politiques et de la presse doivent être soumis à la chambre du conseil, mais ils devraient l'être encore à la chambre des mises en accusation, lorsqu'il y a lieu de poursuivre. Je ne vois pas non plus qu'on ait prévu le cas où un accusé de délits politiques ou de la presse serait contumace. Il me semble nécessaire de remédier à ces lacunes. (C. M., 21 juill.)

M. LE BARON BEYTS propose d'ajouter au § 1er de l'article 7 ces mots :

« Et successivement s'il y a lieu, à la chambre des mises en accusation, en suivant sur le tout les règles du Code d'instruction criminelle. » (A.)

M. JAMINÉ propose de rédiger l'article 7 de la manière suivante :

« Lorsqu'il s'agira de délits politiques ou de la presse, le juge d'instruction instruira conformément aux dispositions du Code d'instruction criminelle.

» Si l'accusé est renvoyé devant la cour d'assises, il devra y comparaître en personne, et il aura une place distincte de celle des accusés pour crimes.

» Si l'accusé ne comparaît pas, il sera jugé par contumace. » (A.)

Cet amendement est adopté. (C. M., 21 juill.)

M. LE BÈGUE propose un amendement tendant à ajouter à l'article 7 une définition des délits politiques. (C. M., 21 juill.)

M. JAMINÉ signale une erreur qui lui est échappée dans la rédaction de son amendement, il demande qu'on ajoute au 1er paragraphe de l'article 7, ces mots : *en matière criminelle*. (C. M., 21 juill.)

M. FORGEUR propose de rédiger le § 1er de la manière suivante :

« Lorsqu'il s'agira de délits politiques ou de la presse, il sera procédé à l'instruction et au jugement comme en matière criminelle. » (C. M., 21 juill., et P. V.)

M. NOTHOMB propose d'ajouter à cet amendement :

« Néanmoins, par dérogation à l'article 133 du Code d'instruction criminelle, la chambre du conseil renverra le prévenu des poursuites dirigées contre lui, si la majorité des juges se prononce en sa faveur. » (C. M., 21 juill.)

Le 1er paragraphe de l'amendement de M. Jaminé, amendé par M. Forgeur, est adopté ainsi que l'addition de M. Nothomb. (P. V.)

M. LE BÈGUE présente un amendement au 3e paragraphe pour le cas de contumace. Il le retire ensuite. (C. M., 21 juill.)

Les §§ 2 et 3 de l'amendement de M. Jaminé sont successivement adoptés. (P. V.)

L'ensemble de l'article 7 est adopté. (C. M., 21 juill.)

M. LE BARON BEYTS demande que l'emprisonnement préalable n'ait pas lieu et qu'un article additionnel consacre cette disposition. (C. M., 21 juill.)

M. BRABANT appuie cette demande et rédige un amendement dans ce sens. (C. M., 21 juill.)

M. MASBOURG propose une disposition ainsi conçue :

« Sont abrogés les §§ 1 et 2 de l'art 336 du Code d'instruction criminelle. » (P. V., et A.)

MM. LE BÈGUE, FORGEUR et **ISIDORE FALLON** appuient cette proposition; **M. RAIKEM** la combat. (C. M., 21 juill.)

La proposition est mise aux voix et adoptée; elle forme l'article 7 du décret; l'article 7 deviendra l'article 8. (P. V.)

M. BRABANT propose d'ajouter à l'article 7 du projet :

« Il ne pourra jamais être emprisonné qu'en vertu d'arrêt passé en force de chose jugée. » (C. M., 21 juill.)

M. FORGEUR propose un changement de rédaction ainsi conçu :

« L'emprisonnement préalable ne pourra jamais avoir lieu pour simples délits politiques ou de presse. » (C. M., 21 juill., et A.)

L'article 7 du projet est définitivement adopté avec cette addition. (P. V.)

Digitized by Google

« Art. 8. Le présent décret sera obligatoire le...

» Néanmoins, les commissions permanentes des conseils provinciaux dresseront la liste des personnes comprises dans l'article 2, dans un bref délai après la réception du numéro du *Bulletin officiel* dans lequel sera inséré le présent décret. » (A. C.)

Cet article est adopté avec l'addition au 1er paragraphe des mots 1er *octobre prochain*, et la substitution dans le 2e paragraphe du mot *immédiatement*; à ceux de : *dans un bref délai*. (P. V.)

Au moment de passer à l'appel nominal, M. le baron d'Huart demande la parole. (E., 21 juill.)

M. LE BARON D'HUART : Messieurs, je suis autant que qui que ce soit partisan de l'institution tutélaire du jury, et ce sera à regret que je me verrai forcé de refuser mon vote au projet de décret qui vient d'être discuté; mais l'amendement à l'art. 4, présenté par l'honorable M. Cruts, adopté par l'assemblée, bouleverse, à mon avis, tout le système, et peut rendre le jury dangereux, car, en abandonnant entièrement au sort le choix des jurés, il peut arriver que, bien que payant le cens électoral, les trente-six individus désignés ne présentent pas la garantie désirable sous le double rapport de la moralité et du discernement; il peut arriver aussi que dans la province de Luxembourg, par exemple, où une moitié de la population parle le français, tandis que l'autre ne comprend que l'allemand, le sort désigne des jurés allemands pour une procédure française, et réciproquement. On conviendra avec moi que dans ce cas, il pourrait résulter les plus graves dangers au détriment de la justice, et je recule devant leurs conséquences. (E., 21 juill.)

M. RAIKEM : Quoique partisan très-prononcé du jury depuis longtemps, je déclare que je ne puis donner à la loi mon vote approbatif... (C. M., 21 juill.)

MM. FORGEUR et **JOTTRAND** interrompent l'orateur : le premier demande le rappel au règlement; il établit que, lorsqu'on veut parler contre un article, il faut le faire au moment où l'article est en discussion; que si on demandait à motiver son vote au moment de l'appel nominal, chaque membre pouvant user de ce droit, la discussion serait interminable. (M. B., 21 juill.)

M. RAIKEM explique que le projet ne répond pas à son attente, et qu'il ne peut l'approuver. (*Aux voix! aux voix!*) (C. M., 21 juill.)

La clôture de la discussion est prononcée. (M. B., 21 juill.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 126 membres répondent à l'appel : 79 votent *pour* le décret, 40 *contre*, 7 *s'abstiennent;* en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Se sont abstenus : MM. Goethals-Bisschoff, Davignon, Destriveaux, Liedts, Morel-Danheel, Biver, Masbourg. (E., 21 juill.)

Rapport sur le budget du département de la guerre.

M. LECOCQ fait un rapport au nom de la commission chargée d'examiner le budget du département de la guerre. La commission a trouvé l'organisation de ce ministère on ne peut plus défectueuse. Elle émet le vœu de le voir réorganisé sur un pied tout différent, et elle se borne à demander l'insertion de ce vœu au procès-verbal (1). (M. B., 21 juill.)

La discussion des conclusions du rapporteur est remise à demain. (P. V.)

Rapport sur le projet de décret relatif à des crédits pour les dépenses de l'État pendant le troisième trimestre de 1831.

M. CHARLES DE BROUCKERE fait le rapport de la commission chargée de s'aboucher avec les ministres pour la fixation des crédits nécessaires au service du troisième trimestre de l'année 1831 (2). (M. B., 21 juill.)

L'assemblée en ordonne l'impression et la distribution. (P. V.)

La séance est levée à quatre heures et demie pour être reprise à huit heures du soir (3). (P. V.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 246.

(2) Voir *Pièces justificatives*, no 255.

(3) L'assemblée ne s'est pas réunie le soir, les membres du bureau, qui avaient dû se rendre à Laeken, n'ayant pas été de retour à Bruxelles, à l'heure fixée pour la séance. (Voyez les explications données par le président au commencement de la séance suivante.)

Digitized by Google

SÉANCE

DU MERCREDI 20 JUILLET 1831.

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

La séance est ouverte à onze heures. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal. (M. B., 22 juill.)

M. VAN MEENEN : Je demande la parole sur la rédaction du procès-verbal. Il contient une inexactitude que je dois relever. Il fut convenu hier que la séance, suspendue à quatre heures, serait reprise à huit heures du soir : en effet, un grand nombre de membres se sont rendus ici, comptant sur l'ajournement qui avait été prononcé par le bureau. Après être restés ici une heure au moins... (*Deux heures ! deux heures !*) Laissez-moi achever ma pensée. Après être restés une heure au moins, nous avons demandé comment il se faisait qu'aucun membre du bureau ne fût encore présent. Quelqu'un annonça qu'on avait vu le président et les autres membres du bureau à Laeken; nous pensâmes alors qu'ils avaient pris les précautions pour se faire remplacer, ou tout au moins pour nous faire avertir, afin que nous ne crussions pas être joués et mystifiés. Plusieurs membres, ayant appris que tous les membres du bureau étaient absents, se retirèrent sans signer la liste de présence. Enfin, à neuf heures et demie, je fus prié comme doyen d'âge de monter au fauteuil et d'y remplir les fonctions de président. Elles ne furent pas difficiles à remplir, car elles se bornèrent à faire faire l'appel des membres qui avaient signé la liste; cet appel ayant prouvé que nous n'étions que quatre-vingts membres présents, la séance fut levée. Je pense que ce fait est assez grave pour mériter que mention en soit faite au procès-verbal, et dans tous les cas, pour que le bureau nous donne quelques explications à ce sujet.

(M. B., 22 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : M. Van Meenen pourra prendre tout à l'heure des conclusions, s'il le juge à propos; en attendant, voici les explications que je dois donner à l'assemblée. Messieurs, j'avais été mandé hier chez M. le régent pour nous entendre sur le programme de la cérémonie de demain. Le soir nous nous sommes rendus à Laeken avec plusieurs membres du bureau pour donner connaissance au roi des dispositions que nous avions arrêtées; je crois que c'était là une chose tout à fait convenable, d'autant plus qu'il fallait communiquer au roi le procès-verbal qu'il doit signer à la suite de la prestation de son serment. Partis d'ici à sept heures, nous pensions être de retour à huit, parce que nous avions cru que le roi arriverait à six heures au château. Mais, retardé par la foule qui se précipitait au-devant de lui, le roi n'arriva qu'à dix heures et demie. Cependant, les estafettes, qui se succédaient de moment en moment, nous annonçaient que le roi s'approchait, et nous attendions toujours, ne voulant pas revenir sans avoir rempli notre mission, et espérant que nous pourrions le faire d'un instant à l'autre. Nous n'étions pas là au nom de l'assemblée, mais pour concerter des mesures sur lesquelles les convenances exigeaient que le roi fût consulté. Voilà, messieurs, ce qui nous a empêché de nous trouver ici à l'heure indiquée. Il y a eu méprise, je le reconnais et j'en suis le premier peiné, mais il n'y a eu, de la part de personne de nous, intention de manquer à l'assemblée. J'espère que personne ne nous fera l'injure de le croire. (*Non ! non !*)

(M. B., 22 juill.)

M. VAN MEENEN : Dans ce que j'ai dit il n'y a rien de personnel; mais comme doyen d'âge, et en ayant rempli hier les fonctions, j'ai cru, en faisant l'observation que j'ai faite, remplir un devoir qui intéressait la dignité du congrès. (*L'ordre du jour ! l'ordre du jour !*) (M. B., 22 juill.)

M. DE ROUILLÉ : Je demande la parole. (*Non ! non ! L'ordre du jour ! l'ordre du jour !*)

L'honorable membre fait longtemps de vains efforts pour se faire entendre, les cris : *L'ordre du jour !* couvrent sa voix. Enfin, profitant d'un mo-

Digitized by Google

ment de silence : Je demande que les noms des membres présents à la séance d'hier soient insérés au procès-verbal. (M. B., 22 juill.)

DE TOUTES PARTS : Non ! non ! L'ordre du jour ! (M. B., 22 juill.)

M. CHARLES ROGIER : De ce que nous avons perdu hier une séance, s'ensuit-il qu'il faille encore en perdre une aujourd'hui ?

(M. B., 22 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : La proposition de M. de Rouillé est-elle appuyée ? (*Non ! non !*) Le procès-verbal tel qu'il est rédigé a-t-il l'approbation de l'assemblée ? (*Oui ! oui !*) En ce cas, je le déclare adopté. (M. B., 22 juill., et P. V.)

Communication d'une pièce adressée au congrès.

M. LIEDTS, secrétaire, lit le sommaire d'une pétition de plusieurs habitants d'Anvers, qui demandent une seconde indemnité pour les pertes qu'ils ont essuyées par le bombardement.

(M. B., 22 juill.)

M. CLAES (d'Anvers) : Je demande que lecture soit faite de cette pétition. (*Non ! non !*)

(M. B., 22 juill.)

M. LE GRELLE : J'espère que si l'assemblée ne veut pas perdre son temps à entendre la lecture de cette pétition, elle ne refusera pas de la renvoyer à M. le ministre de l'intérieur.

(M. B., 22 juill.)

Ce renvoi est ordonné. (P. V.)

Rapport sur l'élection de M. le chevalier de Sauvage.

M. RAIKEM : Je demande à l'assemblée la permission de lui faire un rapport sur l'élection de M. de Sauvage. (*Violents murmures. Non ! non ! L'ordre du jour !*) Messieurs, M. de Sauvage a demandé que la commission fît son rapport. La commission n'a pas pu refuser de le faire.

(M. B., 22 juill.)

M. FRISON : Je demande formellement l'ordre du jour ; il y a des choses plus pressées que ce rapport : c'est vouloir nous faire perdre notre temps ! (M. B., 22 juill.)

VOIX NOMBREUSES : C'est vrai ! c'est vrai ! Appuyé ! appuyé ! (*Agitation prolongée.*)

(M. B., 22 juill.)

M. LE MARQUIS DE RODES : Je demande le rapport. (*Non ! non !*) (M. B., 22 juill.)

M. VAN MEENEN : Refuser d'entendre le rapport, c'est priver les électeurs du droit qu'ils ont d'être représentés. (M. B., 22 juill.)

M. FRISON : L'ordre du jour ! l'ordre du jour ! (M. B., 22 juill.)

VOIX NOMBREUSES : Appuyé ! appuyé ! (*L'agitation et le tumulte sont à leur comble.*)

(M. B., 22 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Je crois qu'on doit entendre le rapport ; j'en appelle à l'assemblée elle-même : toujours, lorsque de pareils rapports ont été prêts, on a commencé la séance par là. (*L'agitation va croissant. L'ordre du jour ! l'ordre du jour !*) (M. B., 22 juill.)

M. VAN DE WEYER : La crainte de perdre du temps est, si je ne me trompe, la cause de l'agitation de l'assemblée ; il me semble que nous perdrons plus de temps encore en demandant, d'un côté l'ordre du jour, de l'autre le rapport, que de laisser parler M. le rapporteur. Je demande que le congrès ne dévie pas de ses usages, et qu'au moment de nous séparer, nous ne donnions pas l'exemple de la violation de tous nos antécédents. Je demande que le rapport soit entendu.

(M. B., 22 juill.)

M. LE BARON DE SÉCUS (père) parle au milieu des cris : *L'ordre du jour ! Le rapport ! le rapport !*) (M. B., 22 juill.)

M. LE PRÉSIDENT agite la sonnette, le silence se rétablit. (M. B., 22 juill.)

On met aux voix la question de savoir si le rapport précédera l'ordre du jour. L'affirmative est adoptée par une faible majorité. (E., 22 juill.)

M. RAIKEM, rapporteur, rappelle au congrès que cinq moyens de nullité avaient été proposés contre l'élection de M. de Sauvage ; un seul avait paru mériter quelque considération, celui du défaut de convocation des électeurs. C'est pour ce point seul qu'on avait demandé l'ajournement, afin que la commission prît de nouveaux renseignements. Il résulte des renseignements pris que la convocation des électeurs a été insérée dans les quatre journaux qui s'impriment à Liége, et qu'indépendamment de cela, une lettre avait été écrite aux bourgmestres des communes, afin qu'ils fissent savoir aux électeurs le jour et l'heure de l'élection. De ces renseignements, M. le rapporteur conclut que tous les moyens convenables de convocation ont été employés, et il propose l'admission de M. de Sauvage. (M. B., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE demande la communication des pièces. (E., 22 juill.)

M. FRISON : Je demande l'impression du rapport. (*Oh ! oh ! Rires et murmures.*)

(M. B., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : On vient de vous dire, messieurs, que les électeurs avaient

Digitized by Google

été convoqués par tous les moyens possibles; mais on ne justifie en rien cette assertion. La seule pièce que l'on produit est une lettre écrite aux bourgmestres des communes du district, et par laquelle on les invite à faire connaître aux électeurs le jour de l'élection. Mais cette lettre ne prouve aucunement que les électeurs eux-mêmes aient été avertis, et c'est ce qu'il aurait fallu prouver. (M. B., 22 juill.)

M. RAIKEM, rapporteur : Je n'ai point dit qu'on eût pris tous les moyens possibles de convocation, je crois avoir employé l'expression de *tous les moyens convenables.* (M. B., 22 juill.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Ce qui doit lever toutes les difficultés et tous les scrupules, c'est que les réclamations contre l'élection ont été faites par les électeurs qui y ont pris part. D'ailleurs on a suivi les formes qui ont été pratiquées pour toutes les autres élections qui ont été faites. Je demande donc l'admission de M. de Sauvage. (M. B., 22 juill.)

M. JAMINÉ : Je demande à faire une motion d'ordre. Messieurs, il nous reste encore un seul jour d'existence, et nous avons deux projets de loi à discuter. Je demande qu'on passe à la discussion de ces objets importants, et, s'il nous reste du temps, nous nous occuperons des conclusions du rapport qui vient d'être fait. (*Appuyé, appuyé.*) (M. B., 22 juill.)

M. LE VICOMTE DESMANET DE BIESME : Je demande la clôture sur le rapport. (M. B., 22 juill.)

La clôture est mise aux voix et prononcée. (M. B., 22 juill.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Aux voix les conclusions du rapport. (*Réclamations nombreuses. Non! non!*) (M. B., 22 juill.)

M. FRISON : C'est une surprise! c'est une surprise! (M. B., 22 juill.)

Un débat s'engage pour savoir sur quoi la clôture a été prononcée. Les uns prétendent que c'est sur la motion d'ordre de M. Jaminé, les autres sur le rapport de M. Raikem. (M. B., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : M. Jaminé a demandé l'ordre du jour; c'était simplement sur sa motion que vous pouviez clôturer. S'il en était autrement, l'assemblée aurait été surprise; car on a cité des faits que je puis réfuter; si vous pensiez avoir clos les débats, il n'y aurait plus de discussion possible. (M. B., 22 juill.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII : Il ne peut y avoir de doute : le congrès a prononcé la clôture sur la motion d'ordre. (M. B., 22 juill.)

M. LE PRÉSIDENT : Il suffit qu'un membre ait dit qu'il y avait surprise, pour que je consulte de nouveau l'assemblée. (M. B., 22 juill.)

L'assemblée, consultée, décide que la clôture n'a pas été prononcée sur le rapport de la commission. En conséquence, la discussion est ouverte sur cet objet. (M. B., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE combat l'admission de M. de Sauvage, par le motif déjà énoncé du défaut de convocation des électeurs. (M. B., 22 juill.)

M. RAIKEM, rapporteur : L'arrêté du gouvernement provisoire n'indique aucun mode de convocation; pour qu'il y ait nullité, il faut qu'on ait contrevenu à la loi. (J. B., 22 juill.)

La clôture de la discussion est mise aux voix et prononcée. (M. B., 22 juill.)

M. FRISON : Je demande l'appel nominal sur l'admission (*violents murmures*); je le réclame et j'en ai le droit; nous sommes cinq qui demandons l'appel nominal. (M. B., 22 juill.)

On procède au vote par appel nominal; 139 membres répondent à l'appel : 119 votent *pour* l'admission, 18 *contre;* 4 membres *s'abstiennent* de voter; en conséquence, l'admission de M. le chevalier de Sauvage est prononcée. (M. B., 22 juill., et P. V.)

Ont voté *contre :* MM. le comte de Robiano, Defacqz, le baron d'Huart, Rosseeuw, Drèze, Charles Rogier, Charles de Brouckere, Frison, Van der Looy, Bredart, le baron de Meer de Moorsel, l'abbé Van de Kerckhove, Watlet, Wannaar, Buyse-Verscheure, Dams, Cartuyvels, Isidore Fallon.

Se sont *abstenus:* MM. de Tiecken de Terhove, Jaminé, Cruts, Lardinois. M. Devaux a refusé de voter, n'ayant pas assisté à la discussion. (E., 22 juill.)

Propositions relatives à la dissolution du congrès national.

M. NOTHOMB présente un projet de décret relatif à la dissolution du congrès après la prestation du serment du roi, et à la convocation des chambres (1).

M. ISIDORE FALLON dépose un projet de décret ainsi conçu :

« AU NOM DU PEUPLE BELGE,

» Le congrès national,

» Revu ses décrets des 24 février et 14 avril 1831;

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 32.

Digitized by Google

» Considérant que, par l'inauguration du roi, l'État se trouve définitivement constitué,

» Décrète :

» Art. 1er. Immédiatement après l'inauguration du roi, le congrès national déposera ses pouvoirs.

» Art. 2. La réunion des colléges électoraux pour la première formation de la chambre des représentants et du sénat aura lieu le premier mardi du mois d'août de cette année.

» Charge le pouvoir exécutif de l'exécution du présent décret. » (A.)

M. VAN MEENEN propose de décréter que le congrès ne sera dissous que lors de la réunion des chambres; qu'en attendant, il se prorogera jusqu'au 5 septembre à midi, jour auquel il se réunira pour discuter le budget, les lois provinciale et municipale, et la loi sur l'organisation de la cour de cassation. En attendant le 5 septembre, le roi et le président du congrès auraient le droit de le convoquer, si cela était jugé nécessaire.

(M. B., 22 juill.)

M. VANDENHOVE demande qu'on s'occupe avant tout de ces propositions. (M. B., 22 juill.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU demande, au contraire, qu'on s'occupe des lois de crédits provisoires et de la presse. (M. B., 22 juill.)

M. VAN MEENEN propose de fixer au moins l'époque où l'on s'occupera des propositions sur la dissolution du congrès. (J. F., 22 juill.)

VOIX NOMBREUSES : Après! après!

(J. F., 22 juill.)

L'assemblée accorde la priorité de la discussion au nouveau projet de décret relatif aux crédits demandés pour les dépenses de l'État. (P. V.)

Discussion du nouveau projet de décret relatif à des crédits pour les dépenses de l'État pendant le troisième trimestre de 1831.

La discussion est ouverte sur ce projet (1).

(M. B., 22 juill.)

M. MASBOURG : Messieurs, si l'impossibilité où se trouve le congrès au moment de sa dissolution de se livrer à l'examen et à la discussion du budget des dépenses, l'oblige d'autoriser un crédit provisoire, cette autorisation doit se renfermer dans les bornes d'une rigoureuse nécessité.

Le danger de franchir ces limites me frappe particulièrement à la vue de ces budgets que les divers ministères font passer sous nos yeux, comme autant de tableaux destinés à nous retracer les prodigalités du régime précédent. A l'exception du département de la justice, il semble qu'ailleurs on ait rivalisé d'efforts pour combattre et repousser tout plan d'une sage économie.

Si les importantes discussions qui viennent d'absorber les derniers moments du congrès ne lui ont pas permis de réaliser ses vues d'économie, si les améliorations qui sont réclamées par le vœu général doivent être léguées à ses successeurs, espérons, messieurs, que ce qui aurait si utilement terminé sa glorieuse carrière signalera le début de la nouvelle législature.

S'il n'a pas été réservé à cette assemblée de répondre, par un témoignage éclatant de sa sollicitude, à la voix d'un peuple gémissant sous le poids accablant des impôts, en faisant une sévère justice de ces déplorables budgets contre lesquels un cri de réprobation s'est élevé de tous côtés, espérons que la représentation future, avertie par nos vœux et nos regrets, écartera ces ruineuses profusions et toutes ces inutiles allocations, repoussera un système de dépenses dont l'énormité semble croître avec la détresse générale, et saura le remplacer par un plan qui concilie les besoins réels du service avec les ressources de la nation.

Quelque fondés cependant que soient les reproches adressés au ministère qui, à raison de cette présentation tardive des budgets, a empêché le congrès, en les réformant, de pouvoir autoriser, en pleine connaissance, les crédits nécessaires pour l'exercice courant, rien ne peut le dispenser de pourvoir à ce qu'exigent les besoins urgents. Je réserve toutefois mon vote sur les crédits demandés. (M. B., 22 juill.)

M. JACQUES ne peut souscrire à l'adoption des crédits demandés, parce qu'ils lui paraissent propres à perpétuer les abus qui l'ont engagé à repousser le dernier budget. (C. M., 22 juill.)

M. JOTTRAND motive son vote négatif en disant que, tout en sentant la nécessité de voter des crédits, il ne peut consentir à les approuver pour trois mois. (C. M., 22 juill.)

M. WANNAAR demande que le ministre de l'intérieur fournisse des explications sur les 50,000 florins accordés à la ville de Bruxelles. (*Plus tard, plus tard.*) (E., 22 juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH : Dans la séance d'hier, notre honorable collègue M. de Brouckere nous a entretenus de fortes économies qu'il a faites au budget des finances. Je ne disconviens pas que cet ex-ministre n'ait fait de grandes améliorations, mais je suis convaincu que le personnel de cette administration doit subir des

(1) Voyez aux *Pièces justificatives*, nos 253, 254 et 255, le projet du gouvernement et les deux rapports auxquels il a donné lieu.

Digitized by Google

changements. Pourquoi, par exemple, y a-t-il maintenant en Belgique cent soixante-quatre contrôleurs, non compris les trente-cinq pour l'administration centrale, tandis qu'en 1822, il n'y en avait en tout qu'une quarantaine? Aujourd'hui on en compte environ cinq par arrondissement, et en 1822 il n'y en avait qu'un; j'en excepte toutefois les grandes villes, où l'on en comptait jusqu'à deux. J'en conclus que cette prétendue parcimonie n'existe point dans cette administration et que les législateurs futurs devront tenir la main à ce qu'il n'y ait pas si grand nombre de chefs grassement salariés dans les divers ministères.

(J. F., 22 juill.)

M. D'HANIS VAN CANNART demande des explications sur les 50,000 florins pour les fêtes.

(E., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur: Il n'est pas exact de dire que j'ai parlé d'économies faites au ministère des finances; ces économies ont eu lieu lorsque j'étais ministre; quant aux contrôleurs, leur nombre, contre lequel réclame le préopinant, tient au système financier actuellement en vigueur. (J. F., 22 juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH: Je demande donc que ce système ruineux soit au plus tôt réformé et que ce soit là le premier soin de la législature future. (J. F., 22 juill.)

M. MEEUS votera pour le projet, parce que de deux maux il faut choisir le moindre. Mais pour que le ministre futur le sache, sous le poids du budget actuel, il lui serait impossible de marcher plus de trois mois; nous sommes à la veille de la paix ou de la guerre, et en maintenant notre armée sur le pied actuel, il faudra avant peu recourir à de nouveaux emprunts, exiger de la nation de nouveaux sacrifices. Il y a nécessité de diminuer l'armée, de supprimer les superfluités de cette administration. Autrement, je le répète, il sera de toute impossibilité de marcher pendant trois mois.

(E., 22 juill.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT propose que les rapporteurs des sections qui se sont occupés de l'examen des budgets, soient invités à déposer au greffe du congrès les procès-verbaux, et le bureau à donner connaissance de cette décision aux ministres, pour qu'ils puissent prendre inspection de ces pièces. (P. V.)

M. VAN DE WEYER: Nous laisserons au ministère futur le testament politique financier des représentants de la nation. (E., 22 juill.)

Le dépôt des procès-verbaux est ordonné, et la clôture de la discussion sur l'ensemble est prononcée. (E., 22 juill.)

On passe à la discussion des articles. (P. V.)

« Art. 1er. Les grands corps de l'État et les » chefs des départements ministériels sont auto- » risés à disposer, pendant le troisième trimestre, » des excédants des crédits qui leur avaient été » alloués par les décrets des 15 janvier, 10 et » 14 avril dernier. » (A. C.)

M. VAN DE WEYER dit quelques mots sur la marine, la sûreté publique et les chambres.

(E., 22 juill.)

M. DEFACQZ propose d'ajouter à l'article 1er : « A l'exception de l'excédant du crédit alloué au gouvernement provisoire. »

L'honorable membre développe cet amendement en peu de mots. (E., 22 juill., et A.)

MM. BARTHÉLEMY, ministre de la justice, et **VAN DE WEYER**: Le crédit a dû passer au cabinet de M. le régent, les employés de ce cabinet doivent être payés sur cette allocation, jusqu'à ce que M. le régent ait déposé ses pouvoirs.

(E., 22 juill.)

M. BRABANT: D'après le tableau qui nous a été soumis au 15 juillet, il restait 11,743 florins, sur le crédit accordé au gouvernement provisoire; les pouvoirs de M. le régent cesseront probablement demain, ainsi les six jours qui resteront à mandater n'absorberont pas une somme aussi considérable. (E., 22 juill.)

M. D'ELHOUNGNE: L'amendement doit obtenir l'assentiment du congrès; jusqu'à présent il n'a rien été accordé au cabinet de M. le régent; cependant si vous permettiez la permutation du crédit, vous consacreriez une dépense non légalement autorisée.

Si l'assertion de M. le ministre de la justice est exacte, les 11,743 florins devraient rester pour faire face aux dépenses d'un mois, ce qui serait exorbitant. Portons-y la plus grande attention, gardons-nous d'établir de fâcheux précédents: bientôt il faudra voter une liste civile, et sous prétexte de dépenses, on viendra demander des crédits supplémentaires, et, de crédits en crédits supplémentaires, on obérera le trésor public.

Sans doute, le congrès a fait beaucoup pour la nation; il a assuré ses libertés, il lui a accordé en théories politiques tout ce qu'elle pouvait demander. Mais, je le dis à regret, pour ses intérêts matériels il n'a rien fait. (E., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur: L'amendement est inutile, personne n'a le droit de toucher au crédit; il appartient au gouvernement provisoire seul, et ce n'est qu'avec des pièces à l'appui que la cour des comptes autorisera le payement. (E., 22 juill.)

Digitized by Google

M. DEFACQZ retire son amendement. (E., 22 juill.)

L'article 1er est adopté. (P. V.)

« Art. 2. Il est alloué en outre, pour satisfaire » aux besoins du troisième trimestre :

» 1° A la liste civile 250,000 florins, sans préjuger le montant de la liste civile du roi, qui » sera fixée par la prochaine législature;

» 2° A la cour des comptes, 12,250 florins;

» 3° Au ministre des affaires étrangères, 25,000 » florins;

» 4° Au ministre de la justice, y compris les » frais de la haute cour militaire, sur le pied fixé » par le décret du 14 avril, 150,000 florins;

» 5° Au ministre de l'intérieur, 1,899,000 florins;

» 6° Au ministre de la guerre, 4,000,000 de » florins;

» 7° Au ministre des finances, 1,652,500 florins. » (A. C.)

Les nos 1° et 2° sont adoptés sans changement. (P. V.)

M. VAN DE WEYER demande quelques explications sur le n° 3°, la somme de 25,000 florins lui paraissant insuffisante pour les affaires étrangères. (E., 22 juill.)

M. NOTHOMB avait d'abord pensé qu'avec les 50,000 florins excédants de la précédente allocation, 25,000 florins suffiraient; mais, dans les circonstances actuelles, il est forcé de reconnaître qu'il s'est trompé.

Il faudra notifier au moindre petit prince d'Allemagne, à toutes les cours d'Italie, l'avénement du roi; il faudra envoyer des agents dans plusieurs capitales éloignées. Tout ceci nécessitera des frais dispendieux. (E., 22 juill.)

M. JOTTRAND : Il n'y a de réellement importante que la reconnaissance des grandes cours, car je ne vois pas la nécessité, l'urgence d'une notification au duc de Modène et d'autres petits États. Avec 50,000 florins, on peut faire l'indispensable, couvrir beaucoup de dépenses. (E., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur, rectifie ce qui a été dit par Nothomb: c'est dans la prévision de toutes les notifications, parfaitement expliquées, que M. Nothomb, remplaçant le ministre, l'a reconnue suffisante. (E., 22 juill.)

M. NOTHOMB : J'avais oublié les princes de la confédération germanique, et les agents démarcateurs. (E., 22 juill.)

M. JOTTRAND : Quant à la confédération, la notification à la diète de Francfort, qui la représente, peut seule suffire. (E., 22 juill.)

M. VAN DE WEYER, ne serait-ce que pour notifier et obtenir la reconnaissance des cinq cours supérieures, propose de doubler la somme de 25,000 florins. Il dépose un amendement. (E., 22 juill.)

M. D'ELHOUNGNE affirme l'assertion de M. Charles de Brouckere, sur la déclaration de M. Nothomb; on peut envoyer des officiers de cour en cour, ils se chargeront avec plaisir de missions semblables. (E., 22 juill.)

M. JOTTRAND : Il ne faut accorder que le strict nécessaire, envoyer des agents diplomatiques du plus bas étage. (E., 22 juill.)

MM. VAN DE WEYER et **LE COMTE D'ARSCHOT**, parlent en faveur de l'amendement. (E., 22 juill.)

M. DE LEHAYE : Il est bien étonnant que l'on vienne nous demander d'accorder à un ministre plus qu'il ne demande. (E., 22 juill.)

L'amendement de M. Van de Weyer est rejeté. (E., 22 juill.)

Les nos 3° et 4° sont adoptés. (P. V.)

M. LE GRELLE présente un amendement sur le n° 5°: il propose de ne pas retrancher les 75,000 florins qui devaient figurer au budget pour le troisième trimestre, proportionnellement aux 150,000 florins alloués pour le premier semestre, pour servir d'indemnité aux victimes des ravages de la guerre, et par conséquent de porter le crédit à 1,974,000 florins. L'honorable membre développe son amendement, s'appuyant sur la malheureuse situation des victimes du bombardement d'Anvers. (E., 22 juill., et A.)

M. D'HANIS VAN CANNART appuie cet amendement.

M. ALEXANDRE RODENBACH dit que si M. Le Grelle demande une somme, lui il en réclamera une pour les malheureux habitants des campagnes et surtout des polders; il ne veut pas que tous les secours soient donnés aux habitants des villes; au reste ce n'est pas le moment d'augmenter, sous ce rapport, le budget. (J. F., 22 juill.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur, explique la répartition des crédits alloués pour les industriels et les victimes de la guerre; il appuie l'amendement de M. Le Grelle. (C. M., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur, réfute les explications données par M. le chevalier de Sauvage. (E., 22 juill.)

M. CHARLES ROGIER parle sur le mode de répartition. (E., 22 juill.)

L'amendement de M. Le Grelle est adopté, ce qui porte le crédit à 1,974,000 florins. (P. V.)

Digitized by Google

L'assemblée décide qu'extrait du procès-verbal de la séance sera adressé à tous les ministres, ainsi qu'à la cour des comptes, pour leur information. (P. V.)

M. WANNAAR : Il est accordé un subside de 50,000 florins à la ville de Bruxelles; dans la ville de Gand, qui contient une population de 85,000 âmes, le tiers est dans l'indigence; il n'y a donc nulle raison d'accorder un privilége à la population de Bruxelles; celle de Gand, tout aussi intéressante, mérite les égards de la nation. (E., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur: La commission était d'avis de ne plus rien accorder, mais il lui a été observé qu'il y avait à Bruxelles 3,000 ouvriers, coûtant 15,000 florins par semaine, que sur les 50,000 florins 45,000 étaient dus pour les trois premières semaines de juillet. Déjà 600,000 florins ont été dépensés pour le même objet, bien qu'il n'y eût que 300,000 florins d'accordés. Ce sera le cas d'appliquer la responsabilité ministérielle quand on présentera un budget en règle. La commission n'a pas voulu examiner cette question, elle a seulement entendu allouer 50,000 florins pour remplir des engagements contractés. (E., 22 juill.)

M. LE BARON BEYTS : On argumente toujours contre la ville de Bruxelles; mais les ouvriers employés lui sont étrangers, ils ont été amenés par la révolution; il a fallu les faire travailler pour les distraire; l'octroi de Bruxelles ne produit plus rien, les fraudes étant faciles; la révolution a valu 1,000,000 de dettes à Bruxelles, ce qui nécessitera un emprunt extraordinaire qui frappera sur les habitants. (E., 22 juill.)

M. WANNAAR : Je demande que 50,000 florins soient alloués à la ville de Gand, pour subvenir aux besoins des indigents.—L'honorable membre développe son amendement. (E.. 22 juill., et A.)

M. DESTOUVELLES fait observer que si chaque député se croit en droit de réclamer des indemnités pour sa ville, il va demander tout à l'heure une très-forte somme pour la malheureuse province de Limbourg qui a été ravagée dans tous les sens. (C. M., 22 juill.)

L'amendement de M. Wannaar est mis aux voix et rejeté. (C. M., 22 juill.)

M. JOTTRAND propose un amendement tendant à diminuer de 100,000 florins l'excédant disponible sur les 200,000 florins alloués précédemment au budget du ministère de l'intérieur pour secours aux industriels dont les fabriques ont été incendiées. (P. V., et A.)

M. LE CHEVALIER DE SAUVAGE, ministre de l'intérieur : Dans la supposition, que j'admets du reste, que la répartition que vient de vous faire M. Jottrand soit juste, je vous ferai observer qu'il y a en ce moment encore des demandes d'indemnités en instruction, et que si on retranche le crédit alloué, on ne pourra y faire droit s'il y a lieu. (C. M., 22 juill.)

M. LE BARON DE COPPIN combat également l'amendement de M. Jottrand. (E., 22 juill.)

Cet amendement est mis aux voix et adopté. (P. V.)

M. PEETERS : L'on sait que le monopole de l'instruction est un des griefs qui ont le plus contribué à notre glorieuse révolution, surtout dans le pays que j'ai l'honneur de représenter.

D'après le projet de budget qui nous a été présenté, et dont les six premiers mois ont déjà été payés (section 5, art. 7, § C), il me paraît que le ministre a abusé de la confiance que nous avons mise en lui, en votant des crédits en bloc.

Il a accordé largement des gratifications aux hommes du monopole démissionnés par le peuple, et cela en même temps que le peuple est obligé de payer des emprunts forcés.

Je prie le ministre de s'expliquer à ce sujet. (E., 22 juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH fait remarquer que la réclamation de M. Peeters porte sur les gratifications prodiguées par le ministère à des hommes qui ne font rien pour le peuple, et cela dans un temps où ce même peuple est accablé d'impôts et dans l'état le plus souffrant. A ce qu'il m'a rapporté, dit-il, il existe dans son district un étranger, un Prussien, maître d'école, qui jusqu'ici n'a pas eu un seul élève et auquel on a accordé 300 florins; c'est contre ces abus criants qu'il s'élève et que nous nous élevons tous. (*Appuyé! appuyé!*) (J. F., 22 juill.)

M. FRANÇOIS LEHON parle dans le même sens que M. Peeters. (E., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur, défend les secours donnés aux écoles modèles, plus nécessaires que jamais, dit-il, sous la liberté de l'instruction. (J. F., 22 juill.)

UN MEMBRE : Et le *Journal officiel*, et le *Moniteur?* (E., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur: Sur ce qui nous a été dit par M. le ministre de la justice, que le *Bulletin officiel* couvrait ses frais par le montant de ses abonnements, comme dans le budget de janvier il avait été accordé 5,000 florins pour le *Journal officiel*, nous avons laissé cette allocation; le *Moniteur* existe, et peut-être

Digitized by Google

avec ces 5,000 florins trouvera-t-il de quoi vivoter. La question du *Moniteur* me répugne, et si j'étais appelé à me prononcer, je demanderais son rejet. (E., 22 juill.)

Le n° 5° est adopté. (P. V.)

M. DE NEF demande qu'au moyen des quatre millions qui lui sont alloués, le ministre de la guerre indemnise les habitants de sa province, qui depuis le mois de novembre sont écrasés par les logements militaires. Il cite de malheureux paysans qui ont été obligés de vendre leurs vaches pour faire face à ces frais. (E., 22 juill.)

M. LE GRELLE appuie la demande M. de Nef. (C. M., 22 juill.)

M. ALEXANDRE RODENBACH dit qu'il sait que le ministre de la guerre accuse l'ancien munitionnaire général de ces lenteurs. (E., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur: Un crédit a été ouvert à l'ancien munitionnaire pour sa liquidation qui est ouverte depuis le mois de février. Votre commission a demandé qu'elle soit suivie avec activité, ou que le ministre lui-même s'en charge. (E., 22 juill.)

Le n° 6° est adopté. (P. V.)

Le n° 7° l'est également. (P. V.)

« Art. 3. Ces crédits sont ouverts aux chefs des » départements ministériels, à charge par chacun » d'eux d'en justifier l'emploi, et d'apporter la » plus sévère économie dans les différentes parties » du service public. » (A. C.)

M. VAN DE WEYER : Je n'ai à faire qu'une observation de convenance. Sans doute il est de rigoureuse nécessité que les ministres soient économes; mais il est peu convenable de faire de cette recommandation l'objet d'un article de loi. (E., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE, rapporteur: M. Van de Weyer aurait raison s'il s'agissait du vote d'un budget régulier. Mais malheureusement nous sommes encore réduits à voter un budget en masse. Nous nous sommes, en faisant cette recommandation, conformés à celle que nous avions déjà faite dans la loi du 15 janvier. (E., 22 juill.)

L'article 3 est adopté. (P. V.)

M. JOTTRAND demande que son amendement fasse partie de l'article 1er de la loi. (C. M., 22 juill.)

Cette proposition est adoptée; en conséquence l'amendement sera ajouté à l'article 1er, qui est actuellement rédigé en ces termes :

« A l'exception de 100,000 florins dont est di- » minué par le présent décret l'excédant dispo- » nible sur les 200,000 florins affectés précédem- » ment aux industriels dont les fabriques ont été » incendiées. » (P. V.)

L'assemblée adopte les considérants du projet, qui sont ainsi conçus :

« Considérant que le budget des dépenses n'a » pas été arrêté jusqu'à ce jour;

» Revu son décret du 15 janvier n° 18 (*Bulletin officiel*, n° v), par lequel des crédits sont ouverts aux grands corps de l'État et aux chefs des » départements d'administration générale, pour » le premier semestre de 1831;

» Revu également son décret du 10 avril dernier, n° 107, par lequel un crédit supplémentaire » de 6,000,000 de florins est accordé au ministère » de la guerre, et celui du 14 du même mois, » n° 113, qui met une somme de 300,000 florins » à la disposition du ministère de l'intérieur, » pour la continuation des travaux du canal de » Charleroy;

» Vu l'urgence et la nécessité d'assurer la marche de l'administration et de pourvoir aux besoins de l'État. »

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; 157 membres répondent à l'appel : 151 votent *pour* le décret, 6 *contre*; en conséquence le décret est adopté. (P. V.)

Ont voté *contre :* MM. Brabant, Jacques, le baron de Liedel de Well, Fransman, Masbourg et Wannaar. (E., 22 juill.)

Discussion du rapport sur le budget du département de la guerre (1).

M. LECOCQ, rapporteur : Nous avons eu l'honneur de vous expliquer hier comment il arrivait que votre commission n'avait pu présenter un travail complet : le congrès ne pouvait plus s'occuper que de mesures provisoires; et celles relatives au budget de la guerre viennent d'être décrétées sur le rapport de l'honorable M. Charles de Brouckere, parlant au nom de la commission des finances.

Nous avons ajouté qu'il restait à la commission spéciale un devoir à remplir, c'était de vous déclarer qu'elle avait, dans le cours de son travail, acquis la conviction intime du besoin d'une réorganisation entière au ministère de la guerre, et en même temps la conviction de la possibilité de grandes économies dans le matériel comme dans le personnel, en supposant même l'état de guerre existant.

Nous avons proposé au congrès de donner acte

(1) Ce rapport n'a pas été conservé.

Digitized by Google

de cette déclaration, en la faisant insérer au procès-verbal, pour recommander cet objet important à la sollicitude du nouveau gouvernement, et de la prochaine législature.

Nous réitérons cette proposition aujourd'hui. (P. V.)

L'assemblée décide que le premier travail de la commission et les réponses du ministre de la guerre seront imprimées et distribuées (1), et que les conclusions prises hier par M. Lecocq, rapporteur de la commission, seront insérées au procès-verbal. (P. V.)

Rapport sur le projet de décret concernant les délits politiques et de la presse.

M. DEVAUX fait le rapport de la commission chargée de présenter un projet de décret sur les délits politiques et de la presse (2). (C. M., 22 juill.)

M. WANNAAR demande qu'il soit constaté que c'est par erreur que son nom a été mis parmi les membres de la commission, au lieu de celui de M. Van Meenen. (C. M., 22 juill.)

Discussion du projet.

La discussion est ouverte sur les articles du projet. (C. M., 22 juill.)

« Art. 1er. Indépendamment des dispositions de » l'art. 60 du Code pénal, et pour tous les cas non » spécialement prévus par ce Code, seront réputés » complices de tout crime ou délits commis, ceux » qui, soit par des discours prononcés dans un » lieu public devant une réunion d'individus, » soit par des placards affichés, soit par des écrits » imprimés ou non vendus et distribués, auront » provoqué directement à les commettre.

» Cette disposition sera également applicable » lorsque la provocation n'aura été suivie que » d'une tentative de crime ou de délit, conformément aux articles 2 et 3 du Code pénal. » (A. C.)

MM. HELIAS D'HUDDEGHEM et **LE BARON BEYTS** présentent des amendements qui sont rejetés. (P. V.)

L'article est adopté avec le remplacement des mots : *imprimés ou non, vendus et distribués*, par ceux de : *imprimés ou non et vendus ou distribués.* (P. V.)

« Art. 2. Quiconque aura méchamment et pu- » bliquement attaqué la force obligatoire des lois » ou provoqué directement à y désobéir, sera puni » d'un emprisonnement de six mois à trois ans.

» Toutefois, cette disposition ne préjudiciera » pas à la liberté de la demande ou de la défense » devant les tribunaux ou toutes autres autorités » constituées. » (A. C.)

Cet article est adopté avec la suppression au 2e paragraphe du mot : *Toutefois.*

« Art. 3. Quiconque aura méchamment et pu- » bliquement attaqué l'autorité du roi et les » droits de sa dynastie, ou bien aura de la même » manière injurié ou calomnié la personne du » roi, sera puni d'un emprisonnement de six mois » à trois ans. » (A. C.)

M. RAIKEM propose l'amendement suivant :

« Quiconque aura méchamment et publiquement attaqué soit l'autorité constitutionnelle du roi, soit l'inviolabilité de sa personne, soit les droits constitutionnels de sa dynastie, soit les droits ou l'autorité des chambres, ou bien aura de la même manière injurié ou calomnié la personne du roi, sera puni d'un emprisonnement de six mois à trois ans. » (P. V., et A.)

Cet amendement est adopté et remplace l'article 3.

« Art. 4. La calomnie et l'injure envers des » fonctionnaires publics, ou envers des corps dé- » positaires ou agents de l'autorité publique, ou » envers tout autre corps constitué, sera poursui- » vie et punie de la même manière que la calom- » nie ou l'injure dirigée contre les particuliers, » sauf ce qui est statué à cet égard dans les dis- » positions suivantes. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 5. Le prévenu d'un délit de calomnie » pour imputations dirigées, à raison de faits rela- » tifs à leurs fonctions, contre les dépositaires ou » agents de l'autorité, ou contre toute personne » ayant agi dans un caractère public, sera admis » à faire par toutes les voies ordinaires, la preuve » des faits imputés, sauf la preuve contraire par » les mêmes voies. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 6. La preuve des faits imputés met l'au- » teur de l'imputation à l'abri de toute peine, » sans préjudice des peines prononcées contre » toute injure qui ne serait pas nécessairement » dépendante des mêmes faits. » — Adopté. (A. C., et P. V.)

« Art. 7. Le prévenu qui voudra user de la fa- » culté accordée par l'art. 5, devra, dans les huit » jours qui suivront la notification de l'ordon-

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 246.

(2) Le projet de la commission se trouve aux *Pièces justificatives*, no 316.

Digitized by Google

» nance ou arrêt de renvoi, faire signifier au mi-
» nistère public : 1° les faits articulés et qualifiés
» dans l'ordonnance ou l'arrêt, desquels il entend
» prouver la vérité; 2° la copie des pièces dont il
» entend faire usage; 3° les noms, profession et
» demeure des témoins par lesquels il entend
» faire sa preuve.

» Cette signification contiendra élection de do-
» micile près le tribunal ou la cour. » (A. C.)

MM. RAIKEM et LE BÈGUE présentent divers amendements. (C. M., 22 juill.)

L'article 7 amendé est adopté en ces termes :

« Le prévenu qui voudra user de la faculté ac-
» cordée par l'article 5, devra, dans la quinzaine
» qui suivra la notification de l'ordonnance ou de
» l'arrêt de renvoi, outre l'augmentation d'un jour
» par chaque trois myriamètres de distance de
» son domicile, faire signifier au ministère public
» et à la partie civile, 1° les faits articulés et
» qualifiés dans l'ordonnance ou l'arrêt, desquels
» il entend prouver la vérité; 2° la copie des
» pièces dont il entend faire usage, sans qu'on soit
» obligé de les faire timbrer ou enregistrer pour
» cet objet; 3° les noms, professions et demeures
» des témoins par lesquels il entend faire sa
» preuve.

» Cette signification contiendra élection de do-
» micile dans la commune où siége le tribunal ou
» la cour; le tout à peine de déchéance. » (P. V.)

« Art. 8. Dans les huit jours suivants, le mi-
» nistère public sera tenu de faire signifier au
» prévenu, au domicile élu, la copie des pièces et
» les noms, professions et demeures des témoins
» par lesquels il entend faire la preuve contraire. »
(A. C.)

M. RAIKEM propose de modifier cet article de la manière suivante :

« Dans un délai pareil et sous la même peine, le ministère public et la partie civile seront tenus de faire signifier au prévenu, au domicile élu, la copie des pièces et les noms, professions et demeures des témoins par lesquels ils entendent faire la preuve contraire, également sans nécessité de soumettre pour cet objet les pièces au timbre ou à l'enregistrement. » (P. V.)

Cet amendement est adopté. (P. V.)

« Art. 9. S'il y a partie civile, c'est à elle que
» devront se faire les significations dont parle
» l'art. 7 ci-dessus, et qu'incomberont les obliga-
» tions dont il est parlé à l'article précédent. »
(A. C.)

L'assemblée prononce la suppression de cet article. (P. V.)

« Art. 10. Le prévenu d'un délit, commis par
» la voie de la presse, et n'entraînant que la
» peine de l'emprisonnement, ne pourra, s'il est
» domicilié en Belgique, être emprisonné avant sa
» condamnation. Le juge, dans ce cas, ne décer-
» nera contre lui qu'un mandat de comparution,
» qui pourra être converti en mandat d'amener s'il
» fait défaut de comparaître. » (A. C.)

M. FORGEUR propose d'ajouter aux mots : *avant sa condamnation*, les mots: *contradictoire ou par contumace.* (P. V.)

Cette addition est adoptée ainsi que l'article. (P. V.)

« Art. 11. Les délits d'injure ou de calomnie
» commis par la voie de la presse, ne pourront
» être poursuivis que sur la plainte de la partie
» calomnié ou injuriée. Toutefois, les délits d'in-
» jure et de calomnie envers le roi, les membres
» de sa famille, ou envers les dépositaires ou
» agents de l'autorité publique, en leur qualité ou
» à raison de leurs fonctions, pourront être pour-
» suivis d'office. » (A. C.)

M. FRANSMAN demande la suppression des mots : *ou envers les dépositaires ou agents de l'autorité publique, en leur qualité ou à raison de leurs fonctions.* (A.)

M. VAN MEENEN propose de dire : *ou envers les corps ou individus dépositaires ou agents de l'autorité publique.* (P. V.)

L'article est adopté avec cette addition. (P. V.)

M. SIMONS propose d'ajouter à l'art. 11, la disposition suivante :

« Toute poursuite de la part du ministère public cessera par le désistement de la partie civile lorsqu'il ne s'agira que de calomnies ou injures privées; les frais faits jusque-là seront à charge de la partie civile. » (A.)

Cet amendement n'est pas appuyé. (A.)

« Art. 12. Dans tous procès pour délits de la
» presse, le jury, avant de s'occuper de la ques-
» tion de savoir si l'écrit incriminé renferme un
» délit, décidera si la personne présentée comme
» auteur du délit l'est réellement. L'imprimeur
» poursuivi sera toujours maintenu en cause,
» jusqu'à ce que l'auteur ait été judiciairement
» reconnu tel. » (A. C.)

M. LE BARON BEYTS demande la question préalable. (P. V.)

La question préalable est mise aux voix et rejetée. (P. V.)

L'article est adopté avec l'addition du mot *les* aux mots *dans tous.* (P. V.)

« Art. 13. La poursuite des délits prévus par
» les art. 2, 3 et 4 du présent décret sera prescrite
» par le laps de trois mois, à partir du jour où le

Digitized by Google

» délit a été commis, ou de celui du dernier acte » judiciaire; celle des délits prévus par l'art. 1er » se prescrira par le laps d'une année. »—Adopté.

(A. C., et P. V.)

« Art. 14. Toute personne citée dans un journal, » soit nominativement soit indirectement, aura le » droit d'y faire insérer une réponse, pourvu » qu'elle n'excède pas le double de l'espace oc- » cupé par l'article qui l'aura provoquée. Cette » réponse sera insérée, au plus tard, le surlende- » main du jour où elle aura été déposée au bureau » du journal, à peine, contre l'éditeur, de 20 flo- » rins d'amende pour chaque jour de retard. »

(A. C.)

M. LE COMTE FÉLIX DE MÉRODE propose de dire : *pourvu qu'elle n'excède pas mille lettres d'écriture ou le double de l'espace*, etc. (P. V.)

L'article ainsi amendé est adopté. (P. V.)

« Art. 15. Chaque exemplaire du journal por- » tera, outre le nom de l'imprimeur, l'indication » de son domicile en Belgique, sous peine de » 100 florins d'amende par numéro du journal. »

(A. C.)

Cet article est adopté sans modification. (P. V.)

MM. JOTTRAND et **FORGEUR** proposent un article additionnel, ainsi conçu :

« L'art. 463 du Code pénal est applicable aux dispositions de la présente loi; désormais il sera facultatif aux tribunaux de ne pas prononcer l'interdiction des droits civiques dont parle l'article 374 du Code pénal. » (P. V.)

Cette disposition est adoptée; elle sera placée à la suite de l'article 15. (P. V.)

« Art. 16. Les lois du 16 mai 1829 et du 1er juin 1830 sont abrogées. » — Adopté.

(A. C., et P. V.)

« Art. 17. Le présent décret sera soumis à la » révision de la législature avant la fin de la ses- » sion prochaine. » (A. C., et P. V.)

M. RAIKEM présente un article additionnel ainsi conçu :

« Jusqu'au 1er octobre prochain, époque à laquelle la loi sur le jury sera obligatoire, les délits prévus par le présent décret seront jugés par les tribunaux et les cours. » (P. V.)

Cet article est adopté; il forme le dix-huitième du décret. (P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; il est adopté par 91 voix contre 25.

Trois membres se sont abstenus de voter.

(P. V.)

La séance est suspendue à cinq heures; elle est reprise à neuf heures du soir. (P. V.)

Projet de décret sur le serment à prêter par les fonctionnaires publics.

MM. DEVAUX et **MEEUS** présentent un projet de décret relatif au serment à prêter au roi des Belges par les fonctionnaires publics (1).

(P. V.)

Discussion du projet.

On passe immédiatement à la discussion de ce projet. (P. V.)

« Art. 1er. Tous les fonctionnaires de l'ordre ju- » diciaire et administratif, les officiers de la garde » civique et de l'armée, et en général tous les ci- » toyens chargés d'un ministère ou d'un service » public quelconque, seront tenus, avant d'entrer » en fonctions de prêter le serment dont la teneur » suit :

» *Je jure fidélité à Léopold Ier, obéissance à la* » *constitution et aux lois du peuple belge.* »

(A.)

M. BRABANT s'oppose à toute prestation de serment que la constitution ne prescrit pas.

(J. B., 22 juill.)

M. LE BARON BEYTS demande que les représentants et les sénateurs prêtent serment. Nous avons, dit-il, besoin de cette garantie. Ils doivent donner l'exemple aux autres fonctionnaires. (J. B., 22 juill.)

M. VAN MEENEN propose de substituer aux mots *Léopold Ier*, les mots *roi des Belges*, afin d'éviter toute restriction mentale, par laquelle on prêtait serment au roi des Pays-Bas.

(J. B., 22 juill., et A.)

M. FORGEUR : Celui qui prêterait un tel serment n'aurait pas de conscience, nous ne devons pas nous occuper de cette proposition.

(J. B., 22 juill.)

M. RAIKEM demande que le serment soit prêté *au roi;* il propose la suppression des mots : *Léopold Ier*. (J. B., 22 juill., et A.)

M. DEVAUX fait observer qu'on a soutenu, en France, que prêter serment au roi signifiait aussi bien à Charles X qu'à Louis-Philippe.

(J. B., 22 juill.)

L'amendement de M. Raikem est adopté.

(P. V.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT fait observer que la constitution n'ayant pas prescrit de serment aux membres de la législa-

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 298.

Digitized by Google

ture, le mandat qu'ils reçoivent des électeurs ne peut être soumis à aucune condition.

(J. B., 22 juill.)

M. LEBEAU : Les membres de la législature ne doivent pas plus être dispensés du serment, comme magistrats supérieurs, que le roi. Ils doivent aussi bien faire serment de respecter le roi et les lois tant qu'elles ne sont pas changées.

(J. B., 22 juill.)

M. RAIKEM : Le seul serment que vous pouvez leur prescrire, c'est celui à la constitution.

(J. B., 22 juill.)

M. DEVAUX : Les chambres, outre qu'elles doivent respecter la constitution, exercent le pouvoir judiciaire dans le cas d'accusation des ministres; elles ont le droit d'enquête : droits dans l'exercice desquels on doit respecter les lois.

(J. B., 22 juill.)

M. LE GRELLE croit que les ecclésiastiques ne peuvent pas prêter ce serment.

(J. B., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : La constitution ne distingue pas entre les ecclésiastiques et les séculiers. (J. B., 22 juill.)

M. RAIKEM exprime la même opinion.

(J. B., 22 juill.)

Il est décidé par 87 voix contre 61 que les membres de la chambre des représentants et du sénat seront astreints à un serment. (P. V.)

M. RAIKEM propose la disposition suivante contenant la formule du serment à prêter par les membres des deux chambres :

« Les membres de la chambre des représentants et du sénat seront tenus, avant d'entrer en fonctions, de prêter dans le sein de la chambre le serment suivant :

» *Je jure d'observer la constitution.* »

(P. V.)

Cette disposition est adoptée; elle formera l'article 1er du décret. (P. V.)

L'article 1er du projet, devenu l'article 2, est adopté avec un changement de rédaction et l'amendement de M. Raikem; il est ainsi conçu :

« Tous les fonctionnaires de l'ordre judiciaire » et administratif, les officiers de la garde civi- » que et de l'armée, et en général tous les citoyens » chargés d'un ministère ou d'un service public » quelconque, seront tenus, avant d'entrer en » fonctions, de prêter le serment dans la teneur » qui suit :

» *Je jure fidélité au roi, obéissance à la con-* » *stitution et aux lois du peuple belge.* »

(P. V.)

L'article 2, devenu l'article 3, ayant été modifié dans sa rédaction, est adopté en ces termes :

« Le serment fixé dans l'article 2 sera reçu par » l'autorité que les lois existantes désignent à cet » effet, et dans les formes observées jusqu'ici. »

(P. V.)

« Art. 3. Les citoyens qui seront en fonctions » lors de la promulgation du présent décret, et qui » n'auront pas prêté le serment dans le mois qui » le suivra, seront considérés comme démission- » naires. » (P. V., et A.)

Cet article est adopté avec la substitution du mot *publication* au mot *promulgation*.

(P. V.)

M. CRUTS propose de rédiger l'article 4 de la manière suivante :

« Les actes de prestation de serment sujets à l'enregistrement le seront gratuitement pour toutes les personnes qui seront en fonctions lors de la promulgation du présent décret. (A.)

L'article amendé est adopté en ces termes :

« Les actes de serment qui sont assujettis à la » formalité de l'enregistrement seront écrits sur » papier libre et enregistrés gratis, pour toutes les » personnes qui sont aujourd'hui en fonctions. »

(P. V.)

On passe au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret; il est adopté à la majorité de 94 voix contre 46. (P. V.)

M. RAIKEM : Je demande qu'il soit ordonné que les noms et qualités de S. A. R. le prince Léopold de Saxe-Cobourg soient insérés dans les articles 60 et 61 de la constitution. (A.)

M. LE GRELLE : Il ne sera roi qu'après son serment. (J. B., 22 juill.)

M. JOTTRAND : Il est roi depuis l'élection, et ne prendra possession du trône qu'après la prestation du serment. (J. B., 22 juill.)

La proposition de M. Raikem est adoptée.

(P. V.)

Projet de décret d'amnistie.

M. CHARLES DE BROUCKERE : Messieurs, je viens vous faire la proposition suivante :

« AU NOM DU PEUPLE BELGE,

» Le congrès national

» Décrète :

» ARTICLE UNIQUE. Aucune poursuite ne pourra être commencée ni continuée à raison des crimes et délits politiques et de la presse commis jusqu'à ce jour par des Belges, et en conséquence toute action publique à raison de ces faits est éteinte.

Digitized by Google

» Le présent décret est obligatoire le 21 juillet courant. »

Ce projet, dit l'orateur, ne peut donner lieu à de longues discussions. Ou les prévenus sont coupables ou ils sont innocents. S'ils sont innocents, le décret ne présente, quant à eux, aucun danger. S'ils sont coupables, il n'y en a pas davantage, car les démonstrations qui se manifestent depuis deux jours prouvent de reste que quelques turbulents seraient impuissants à troubler l'ordre et ébranler le gouvernement. Ce décret sera d'ailleurs pour la Belgique une spécialité de plus, car il consacrera l'oubli du passé, chose qui jusqu'à ce jour a été sans exemple dans toutes les révolutions. (*Assentiment général.*) (M. B., 22 juill.)

Discussion du projet.

M. RAIKEM demande si les personnes impliquées dans les pillages du mois de mars sont comprises dans cet amnistie. (J. B., 22 juill.)

M. JOTTRAND : C'est aux tribunaux à décider. (J. B., 22 juill.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU : Les personnes poursuivies pour délits politiques doivent désirer elles-mêmes d'être jugées. (J. B., 22 juill.)

M. DE ROUILLÉ : Il ne faut pas permettre que ceux qui ont voulu renverser le gouvernement rentrent dans leurs emplois. C'est d'ailleurs ôter au roi la faculté de faire grâce, qui est sa plus belle prérogative. (J. B., 22 juill.)

M. FORGEUR : Vous voulez, pour quelques individualités, empêcher l'adoption d'une proposition qui doit clore dignement la révolution. (J. B., 22 juill.)

M. LE CHEVALIER DE THEUX DE MEYLANDT : Si ceux qui ont brisé quelques planches d'une presse, dans une imprimerie signalée comme ennemie de l'État, doivent être traités plus rigoureusement que des fonctionnaires qui ont troublé l'État au mépris de leur serment, je voterai contre la proposition. (J. B., 22 juill.)

M. LE COMTE DUVAL DE BEAULIEU demande que tous les coupables de délits politiques depuis la révolution profitent du bénéfice de la proposition. (J. B., 22 juill.)

M. CHARLES ROGIER propose que l'amnistie ait lieu pour les délits politiques ou ceux qui ont une cause politique. (J. B., 22 juill.)

M. LEBEAU : Les délits politiques peuvent être l'effet d'une erreur sur la légitimité du gouvernement; mais il ne faut pas aller trop loin, on ne peut avoir cette erreur sur les délits contre le droit naturel, tel que l'assassinat et le vol. Je ne trouve pas qu'on ne puisse pas faire grâce pour ces derniers, mais les amnistier, c'est légitimer le pillage et l'assassinat. (J. B., 22 juill.)

M. CHARLES ROGIER demande ce que M. de Brouckere entend par délits politiques. (J. B., 22 juill.)

M. CHARLES DE BROUCKERE : J'ai dit que j'entendais par délits politiques ceux contre la sûreté de l'État ou la paix intérieure, et que l'appréciation doit en être laissée aux juges. (J. B., 22 juill.)

L'amendement de M. Charles Rogier est rejeté. (P. V.)

L'article unique du projet de décret est mis aux voix par appel nominal : 96 membres votent *contre*, 25 *pour*; 2 *s'abstiennent* : MM. Méeûs et l'abbé Boucqueau de Villeraie. En conséquence, le projet de décret est rejeté. (J. B., 22 juill., et P. V.)

Propositions tendant à donner à M. le baron Surlet de Chokier, régent de la Belgique, un témoignage de la reconnaissance nationale.

M. LE COMTE D'ANSEMBOURG propose de décréter que la jouissance viagère d'un hôtel meublé à Bruxelles, auquel serait affectée une dotation annuelle de 20,000 florins, sera offerte par la nation à M. le baron Surlet de Chokier, régent de la Belgique, comme un monument de reconnaissance nationale en considération des services éminents qu'il a rendus à la patrie pendant la durée de la régence. (A.)

Neuf députés présentent un projet de décret relatif au même objet (1).

Vingt membres proposent un projet de décret pour déclarer que M. le baron Surlet de Chokier a bien mérité de la patrie (2).

M. NOTHOMB, secrétaire, fond en un seul ces divers projets et présente la rédaction suivante :

» AU NOM DU PEUPLE BELGE,

» Le congrès national

» Décrète :

» Art. 1er. M. le baron Érasme-Louis Surlet de Chokier, régent de la Belgique, a bien mérité de la patrie.

(1) Voir *Pièces justificatives*, n° 103 [A].

(2) Voir *Pièces justificatives*, n° 103 [B].

Digitized by Google

» Art. 2. Il sera frappé une médaille pour per- » pétuer la mémoire de l'administration de M. le » régent.

» Art. 3. M. le baron Érasme-Louis Surlet de » Chokier jouira d'une pension viagère de dix » mille florins à charge du trésor public.

» Charge le pouvoir exécutif de l'exécution du » présent décret. » (M. B., 22 juill., et P. V.)

Discussion du projet.

M. FORGEUR pense que le régent sera plus flatté de la disposition qui déclarera qu'il a bien mérité de la patrie que de toute autre. Il propose de faire précéder toute autre disposition de celle-là. L'honorable membre pense en outre que, vu le caractère bien connu de M. le régent et ses habitudes modestes, on pourrait, au lieu de vingt mille florins de pension ne lui en donner que dix mille, sans mettre un hôtel à sa disposition, ce qu'il regarderait probablement comme une charge. (M. B., 22 juill.)

M. JEAN GOETHALS rappelle qu'il avait été proposé de faire frapper une médaille en l'honneur de M. le régent. (M. B., 22 juill.)

M. VAN DE WEYER dit que ce sera l'objet d'un des articles du décret. (M. B., 22 juill.)

M. LEBEAU pense, avec M. Rogier, qu'il ne s'agit pas, dans une proposition de cette nature, de discuter sur la quotité plus ou moins forte de la pension à accorder à M. le régent; il pense que, quelque forte qu'elle fût, elle serait au-dessous des services qu'il s'agit de récompenser, et il demande que l'on se contente de voter par oui et par non. (M. B., 22 juill.)

M. MEEUS : Je demande d'abord, et avant tout, que nous votions par acclamation que M. le régent a bien mérité de la patrie. (M. B., 22 juill.)

M. LE PRÉSIDENT lit l'article premier, ainsi conçu :

« M. le baron Érasme-Louis Surlet de Chokier » régent de la Belgique, a bien mérité de la patrie. »

(*Bravos et applaudissements généraux et prolongés.*) (M. B., 22 juill. et P. V.)

Cet article est adopté à l'unanimité. (P. V.)

« Art. 2. Il sera frappé une médaille pour per- » pétuer la mémoire de l'administration de M. le » régent. » (*Nouveaux applaudissements.*) (M. B., 22 juill., et P. V.)

Cet article est également adopté à l'unanimité. (P. V.)

« Art. 3. M. le baron Érasme-Louis Surlet de » Chokier jouira d'une pension viagère de » 10,000 florins, à charge du trésor public. » — Adopté. (M. B., 22 juill., et P. V.)

Ce décret, mis aux voix par appel nominal, est adopté par 105 voix contre 14. (P. V.)

Les opposants déclarent qu'ils ont été unanimes en faveur des articles 1 et 2, et que leur vote négatif n'a porté que sur le dernier article. (M. B., 22 juill.)

Proposition ayant pour objet de nommer une députation chargée de présenter au régent le décret de reconnaissance nationale.

M. VAN MEENEN propose qu'une députation de neuf membres du congrès soit chargée de se rendre près de M. le régent, et de lui présenter le décret que le congrès vient de porter.

Cette proposition est adoptée. (P. V.)

On tire la députation au sort; elle est composée de MM. Hippolyte Vilain XIIII, Le Bon, de Nef, Picquet, Trentesaux, Morel-Danheel, Mulle, le baron d'Huart et Henry. (P. V.)

Discussion des projets de décret relatifs à la dissolution du congrès.

On passe à la discussion des projets de décret présentés par MM. Nothomb, Isidore Fallon et Van Meenen, relatifs à la dissolution du congrès (1). (P. V.)

M. LE BARON D'HUART demande la priorité pour la proposition de M. Nothomb. (M. B., 22 juill.)

La priorité est mise aux voix et prononcée. (P. V.)

M. ISIDORE FALLON se rallie à la proposition de M. Nothomb. (M. B., 22 juill.)

M. JOTTRAND retire sa proposition, tendant à l'ajournement du congrès pour la discussion des budgets, comme devenant inutile par l'adoption des crédits provisoires. (J. B., 22 juill.)

M. BEVAUX trouve que le roi ne doit pas rester seul; il propose que le congrès soit ajourné jusqu'à la réunion des chambres, et que, dans l'intervalle, il ne se réserve que le pouvoir législatif. (J. B., 22 juill.)

M. ISIDORE FALLON : La seule condition imposée au roi, c'est le serment à la constitution : notre pouvoir constituant ni législatif ne peut subsister. Le pouvoir du congrès est un pouvoir constitutionnel. (J. B., 22 juill.)

(1) Voyez ces propositions pages 600 et 601, et *Pièces justificatives*, no 32.

Digitized by Google

M. VAN MEENEN s'attache à prouver que le congrès n'a pas accompli la mission qui lui a été conférée par l'arrêté du gouvernement provisoire. (J. B., 22 juill.)

Il est minuit et demi. Quelques membres quittent la séance; plusieurs autres demandent le renvoi à demain, à huit heures. (M. B., 22 juill.)

M. FORGEUR insiste pour que le congrès ne se sépare pas sans avoir fini son travail. (M. B., 22 juill.)

M. de Gerlache, président, a depuis plus d'une heure cédé le fauteuil à M. Destouvelles, deuxième vice-président. Les secrétaires comptent les membres présents: ils sont encore assez nombreux pour délibérer. La discussion continue. (M. B., 22 juill.)

On donne lecture de l'amendement de M. Devaux à l'article 1er de la proposition de M. Nothomb; il est ainsi conçu :

« Le congrès national s'ajournera immédiatement après la prestation de serment du roi; il sera dissous de plein droit le jour de la réunion des chambres.

» Jusqu'à l'époque de cette dissolution, le roi seul aura le droit de convoquer le congrès, qui ne pourra plus exercer désormais que la partie du pouvoir législatif que la constitution attribue aux chambres. » (M. B., 22 juill., et A.)

M. LE BARON BEYTS demande la question préalable sur cette proposition; le roi n'a pas de sanction avec une chambre unique. Il jure fidélité à la constitution; soyons-y également fidèles et allons-nous-en. (J. B., 22 juill.)

M. DEVAUX : Mon amendement ne nous donne que le même pouvoir qu'aux chambres. (J. B., 22 juill.)

M. FORGEUR ne voit pas la nécessité que le congrès ne se dissolve pas. Il trouve la proposition inconstitutionnelle. (J. B., 22 juill.)

M. JOTTRAND : S'il y a guerre, on peut avoir besoin de consulter l'opinion du pays. (J. B., 22 juill.)

M. JAMINÉ : Des membres ont quitté l'assemblée pour des motifs que je respecte; d'autres croient leur mission terminée et donneront leur démission, et on devra en élire de nouveaux. Le congrès sera une représentation nationale mutilée. (J. B., 22 juill.)

M. LEBEAU établit, avec M. Jottrand, qu'en cas de guerre avec la Hollande il ne faut pas laisser le gouvernement désarmé et sans moyens de pourvoir aux besoins de la guerre. (M. B., 22 juill.)

La question préalable est rejetée et l'amendement de M. Devaux est adopté. (P. V.)

On passe à l'art. 2 du projet de M. Nothomb :

« Art 2. Le gouvernement est chargé de faire » procéder dans les quarante jours au plus tard » aux élections, conformément à la loi du 3 mars » 1831, et de convoquer les chambres au plus tard » dans les deux mois.

» Il déterminera, à cet effet, les délais dans » lesquels les listes des électeurs seront formées » ou complétées. » — Adopté. (P. V.)

On procède au vote par appel nominal sur l'ensemble du décret: 73 membres votent *pour*, 39 *contre;* 1 *s'abstient* de voter; en conséquence, le décret est adopté. (P. V.)

M. FRISON demande que l'assemblée se réunisse demain, à neuf heures et demie, en comité général, pour discuter le discours que le président du congrès doit prononcer au moment de l'inauguration. — Adopté. (M. B., 22 juill.)

M. LE PRÉSIDENT, avant de lever la dernière séance du congrès, propose de voter des remercîments à la garde civique de Bruxelles. (M. B., 22 juill.)

Cette proposition est adoptée par acclamation. (P. V.)

M. CHARLES ROGIER dit que la garde civique de tout le royaume mérite les mêmes remercîments. (M. B., 22 juill.)

Ces remercîments sont également votés par acclamation. (P. V.)

La séance est levée à une heure et demie du matin. (P. V.)

Digitized by Google

SÉANCE SOLENNELLE

TENUE LE JEUDI 21 JUILLET 1831

POUR

L'INAUGURATION DU ROI (1).

(PRÉSIDENCE DE M. DE GERLACHE.)

Dès le matin une foule immense parcourt les rues par où doit passer le cortége, et les habitants mettent la dernière main aux décorations brillantes et variées qui ornent les façades de chaque maison. Les orne-

(1) Par arrêté du 15 juillet, le régent avait chargé une commission d'organiser le cérémonial de l'inauguration du roi. Cette commission a rédigé un programme dont les dispositions relatives au congrès national ont été arrêtées de concert avec le bureau de cette assemblée. Nous le donnons ici en son entier :

Programme

de l'inauguration du roi.

« L'inauguration du roi aura lieu jeudi 21 juillet 1831, sur la place Royale.

» Une estrade sera élevée à cet effet contre le péristyle de l'église de Saint-Jacques-sur-Caudenberg.

» Le mercredi, veille de la solennité, à huit heures du soir, le son de toutes les cloches et une salve de cent un coups de canon annonceront la cérémonie du lendemain.

» Le jeudi, à dix heures du matin, le général en chef de la garde civique, le général de division commandant la deuxième division territoriale, les gouverneurs civil et militaire, se rendront au palais de Laeken pour accompagner Sa Majesté à Bruxelles.

» Le roi quittera le palais de Laeken à onze heures.

» La garde civique à cheval formera son escorte.

» A la porte de la ville se trouveront réunis les états-majors de la garde civique et de l'armée.

» Le roi y sera reçu par le corps municipal. Le bourgmestre présentera les clefs de la ville à Sa Majesté.

» Le cortége se formera immédiatement et se mettra en marche dans l'ordre suivant :

» Des détachements de cavalerie des différentes armes qui se trouvent dans la capitale, y compris la gendarmerie ;

» Un piquet de garde civique à cheval ;

» Les chasseurs-éclaireurs de la garde civique ;

» Les blessés de septembre ;

» Le corps municipal ;

» Le gouverneur civil et la députation des États ;

» L'état-major de l'armée ;

» L'état-major de la garde civique ;

» Les députés de M. le régent auprès du roi ;

» La députation du congrès ;

» Le roi ;

» A droite de Sa Majesté, et à cheval, le général en chef des gardes civiques ; à sa gauche, le général commandant la division territoriale ;

» Le gouverneur militaire ;

» Les officiers faisant fonctions d'aides de camp de Sa Majesté ;

» Un piquet de garde civique à cheval ;

» Des détachements de cavalerie de différentes armes.

» Le cortége se dirigera par les rues dont les noms suivent :

» Rue du Pont-Neuf, rue Neuve, place de la Monnaie, rue des Fripiers, Marché-aux-Herbes, rue de la Madeleine, Montagne de la Cour.

» Une double haie de la garde civique et de troupe de ligne bordera le passage sur toute la route.

» Des orchestres d'harmonie seront placés :

» A la porte de Laeken ;

» Place de Finistère ;

» Place de la Monnaie ;

» Marché-aux-Herbes ;

» Rue des Carrières ;

» Et place Royale.

» Le son des cloches annoncera le passage du cortége.

» Arrivée à la place Royale, la cavalerie précédant et suivant le cortége ira se ranger en bataille sur le boulevard.

» Le cortége se placera dans l'ordre suivant :

» Les chasseurs-éclaireurs de la garde civique, à gauche et au bas de l'estrade, vers la rue de la Régence.

» Les blessés de septembre, à droite et au bas de l'estrade, vers la rue Royale.

» Le corps municipal, le gouverneur civil et la députation des États, les états-majors, sur l'estrade dans l'ordre du cortége.

» Les administrateurs généraux, le tribunal de commerce, le tribunal civil, la haute cour militaire, la cour supérieure de justice, la cour des comptes, arrivés avant le cortége, seront également placés sur l'estrade.

» Le roi, descendu au pied de l'estrade, y sera reçu par une députation du congrès national.

» Le général en chef de la garde civique, le général commandant la division territoriale, le gouverneur militaire, ainsi que les officiers remplissant les fonctions d'aides de camp du roi, se placeront derrière Sa Majesté.

Digitized by Google

ments les plus beaux et les plus prodigués sont les drapeaux aux couleurs nationales, qui se détachent éclatants des masses de verdure et des guirlandes. C'est principalement vers la place Royale que tous les curieux portent leurs pas. Là, devant l'église de Saint-Jacques-sur-Caudenberg, s'élève une galerie d'une architecture à la fois élégante et légère. Un trône, surmonté d'un dais blanc et or, occupe le milieu de la galerie; en avant sont placés cinq riches fauteuils destinés au roi, au régent, à MM. les président et vice-présidents du congrès; quatre tabourets sont réservés pour MM. les secrétaires; le long des frises de la galerie se trouvent des médaillons portant les noms de *Bruxelles, Liége, Sainte-Walburge, Berchem, Walhem, Lierre, Namur, Louvain, Venloo*, points principaux où le peuple belge a combattu vaillamment pour conquérir sa liberté. Au-dessus de ces médaillons on voit des trophées d'armes où la blouse, placée comme la cuirasse antique dans les anciens trophées, fait le meilleur effet. Des banderoles blanches portent les noms des diverses provinces du royaume; d'autres banderoles plus élevées étalent les couleurs nationales. Sur le fauteuil du trône on lit ces mots: *L'union fait la force.*

Déjà, dès huit heures du matin, une foule innombrable de spectateurs est placée sur les estrades réservées aux personnes invitées par le congrès. Toutes les

» Le président du congrès déclarera la séance ouverte et donnera la parole à M. le régent.

» Il sera fait lecture de la constitution.

» Le roi prêtera le serment.

» La prestation du serment de Sa Majesté sera annoncée par une salve de cent un coups de canon, des fanfares et le son de toutes les cloches.

» Le roi se placera sur son trône.

» Le cortége se formera de nouveau et accompagnera Sa Majesté au palais dans l'ordre suivant:

» Un détachement de cavalerie;

» Le corps de musique;

» Les chasseurs-éclaireurs de la garde civique;

» Les blessés de septembre;

» Le corps municipal;

» Le tribunal de commerce;

» Le tribunal civil;

» Le gouverneur civil et la députation des États;

» Les administrateurs généraux;

» L'état-major de l'armée;

» L'état-major de la garde civique;

» La haute cour militaire;

» La cour supérieure de justice de Bruxelles;

» La cour des comptes;

» Le congrès national;

» Le roi;

» A la droite de Sa Majesté, M. le régent; à sa gauche, le président du congrès. A sa suite, le général en chef des gardes civiques et le général commandant la division territoriale, le gouverneur militaire et les officiers remplissant les fonctions d'aides de camp du roi;

» Un détachement de cavalerie.

» Après l'entrée du roi et des corps constitués au palais, la garde civique, l'artillerie et les troupes qui seront allées se placer successivement dans la rue Ducale et sur le boulevard, défileront devant Sa Majesté.

» Une médaille d'inauguration sera distribuée.

» M. Plaisant sera chargé de la direction du cérémonial; il sera aidé par MM. Ch. baron de Thysebaert, Vinchent, Henri d'Anethan, J. Vander Noot, de Sorlus, E. de Barré, maîtres des cérémonies adjoints.

» Bruxelles, le 17 juillet 1831.

» *La commission chargée de régler le cérémonial de l'inauguration,*

» Rouppe.
» Hipp. Vilain VIIII.
» F. de Coppin.
» Comte d'Arschot.
» Sylvain Van de Weyer.
» J. Vanderlinden.
» Suy

Dispositions relatives au congrès national.

» A dix heures, le congrès national se réunira au palais de la Nation.

» M. le régent se rendra à onze heures au sein du congrès. Il sera accompagné de ses ministres et suivi de ses aides de camp.

» Il sera escorté dans sa marche, pour se rendre au congrès, d'un détachement de cavalerie qui précédera et fermera son cortége.

» Une députation du congrès recevra M. le régent, au pied du grand escalier.

» M. le régent et le congrès en corps se rendront, à pied, à la place Royale, en suivant la rue de la Loi et la rue Royale.

» Le cortége sera formé de la manière suivante:

» Un piquet de cavalerie;

» Les membres du congrès;

» Les ministres;

» M. le régent, ayant à sa droite le président, et à sa gauche les vice-présidents du congrès;

» Les aides de camp de M. le régent;

» Un piquet de cavalerie.

» Le congrès, M. le régent et les ministres se placeront sur l'estrade, et y attendront le roi.

» Ainsi arrêté par le bureau du congrès, le 17 juillet 1831.

» *Le président du congrès,*

» E. C. de Gerlache.

» *Les secrétaires, membres du congrès,*

» Liedts.
» Vicomte Vilain XIIII.
» Nothomb.

» *Les questeurs du congrès,*

» A. Lefebvre.
» Barthélemy.

» *La commission chargée du cérémonial de l'inauguration,*

» Rouppe.
» Hipp. Vilain XIIII.
» F. de Coppin.
» Comte d'Arschot.
» Sylvain Van de Weyer.
» J. Vanderlinden.
» Suys. »

(L., 21 juill.)

Digitized by Google

fenêtres des maisons de la place-Royale sont autant d'amphithéâtres garnis de dames élégamment parées. On a dressé des amphithéâtres jusque sur les toits, et ce n'est pas là qu'il y a ni moins de dames, ni moins de spectateurs.

Entre dix et onze heures la cour supérieure de Bruxelles, la cour des comptes, la haute cour militaire, le tribunal civil, les administrateurs généraux, les gouverneurs civils, les députations des États et les gouverneurs de provinces, viennent successivement se placer à droite et à gauche de l'escalier, au-dessous des places réservées aux membres du congrès.

A onze heures et quart, la *Grande Harmonie* arrive sur la place Royale, elle se range aux côtés de l'arbre de la liberté, qui se distingue entre tous les mâts surmontés de bannières tricolores; dès son arrivée et pendant toute la cérémonie, elle joue alternativement les airs patriotiques de *la Brabançonne*, de *la Marseillaise* et de *la Parisienne*. Le carillon de l'église de Saint-Jacques fait entendre les mêmes airs.

Le congrès, convoqué dès neuf heures pour examiner en comité général quelques points du programme de la solennité à laquelle il doit prendre part, délibère à huis clos en attendant l'arrivée de M. le régent.

A onze heures M. *le régent*, précédé d'un détachement de lanciers, et suivi d'un détachement de cuirassiers, arrive en voiture au congrès. Deux autres voitures accompagnent la sienne; elles contiennent MM. les ministres et les aides de camp.

La séance est déclarée publique. (M. B., 23 juill.)

Réception du régent dans le sein du congrès.

Une députation de dix membres du congrès, tirés au sort, se retire pour recevoir M. le régent au pied du grand escalier du palais National; elle l'introduit dans l'assemblée. Aussitôt des applaudissements nombreux et prolongés mêlés de vivat, partis de l'enceinte et des tribunes publiques garnies d'un petit nombre de spectateurs, accueillent le premier magistrat du peuple belge, qui, pour la dernière fois, vient au sein des députés du pays, au moment de céder sa place et son pouvoir au nouveau roi.

Après que les applaudissements ont cessé, M. *le régent* dit ce peu de mots : « Messieurs, permettez-» moi de vous remercier brièvement : mon émotion » est trop forte pour pouvoir parler longtemps. »

Des larmes coulent de tous les yeux; un moment de silence succède à cette courte allocution.

M. *le président* invite M. le régent à prendre place sur un fauteuil qui est préparé devant le bureau.

M. *le régent* : Permettez-moi, messieurs, de rester debout au milieu de vous. C'est une dernière marque de respect que je rends à la nation belge représentée ici par ses dignes mandataires.

L'assemblée, restée debout depuis l'entrée du régent, se disperse dans les couloirs et les salons de conférence. M. le régent reçoit les compliments particuliers d'un grand nombre de députés, qui se pressent autour de lui. Après quelques instants une estafette vient annoncer le départ du roi du château de Laeken.

(M. B., 23 juill.)

Arrivée du congrès et de M. le régent sur la place Royale préparée pour l'inauguration du roi.

Vers midi le congrès et M. le régent quittent le palais de la Nation et se rendent à la place Royale; un détachement de lanciers annonce leur arrivée, qui est bientôt accueillie par des applaudissements et des vivat.

Le bureau prend place sur les siéges qui lui sont réservés, et les membres du congrès s'asseyent dans la galerie, à droite et à gauche du trône.

Cependant le roi, qui a quitté le palais de Laeken à onze heures, est complimenté à Molenbeek-Saint-Jean, où on lui offre le vin d'honneur. A la porte de Laeken, MM. les bourgmestre et échevins et le corps municipal de la ville de Bruxelles reçoivent Sa Majesté; en lui présentant les clefs de la ville, M. *Rouppe* lui adresse le discours suivant :

« Sire,

» Le corps municipal de la ville de Bruxelles s'em-» presse d'offrir à Votre Majesté, au nom de cette hé-» roïque cité, le tribut de son respect, l'hommage de » son dévouement.

» Élu de la nation, prince magnanime, venez » prendre possession du trône où vous appellent les » acclamations unanimes d'un peuple libre.

» Vous maintiendrez, sire, notre charte et nos » immunités. Nous, nous saurons défendre votre trône » et conserver intactes vos prérogatives royales.

» Devant Votre Majesté s'ouvre une vaste carrière » de gloire et de renommée; devant nous une ère de » splendeur et de prospérité.

» Magistrats par le choix de nos concitoyens, nous » sommes glorieux de présenter, en leur nom, au » premier roi des Belges les clefs de sa capitale.

» *Vive le roi Léopold!* »

Sa Majesté répond dans les termes les plus affectueux : « Ces clefs, dit-elle, ne sauraient être mieux » confiées qu'aux mains de celui qui les a si bien » conservées dans les moments les plus difficiles. » Le roi ajoute : « Je n'ai accepté la couronne que pour » le bonheur des Belges; je me compterai heureux » de les faire jouir des institutions qu'eux-mêmes ils » se sont données. La bonne ville de Bruxelles fera » l'objet de mes soins particuliers : j'espère bien lui » rendre tout son lustre et lui procurer une solide et » durable prospérité. »

Après ces mots, le cortége s'avance lentement à travers la foule avide de voir son roi. La garde civique et les régiments de ligne forment la haie sur son passage depuis la porte de Laeken jusqu'à la place Royale. De temps en temps des lanciers viennent annoncer aux maîtres de cérémonies que le roi approche. A midi et quart, un mouvement prononcé à l'entrée de la rue de la Montagne de la Cour, et des roulements de tambour, font croire un moment à l'arrivée du roi; on est bientôt détrompé.

Arrivée du roi.

A une heure et quart, la tête du cortége arrive sur la place dans l'ordre suivant :

Digitized by Google

La gendarmerie à cheval;
Les lanciers ;
Les cuirassiers ;
La garde civique à cheval ;
Les chasseurs volontaires dits de Chasteler;
Les braves mutilés par le canon de septembre, parmi lesquels on remarque M. le capitaine Stieldorf, porté sur un sofa entouré de lauriers ;
La commission des récompenses ;
Les pompiers ;
Le corps municipal ;
L'état-major de l'armée et de la garde civique. Tous ces corps différents se placent au devant de la galerie à droite et à gauche de l'escalier.

Vient ensuite la députation du congrès, composée de MM. *Lebeau*, le comte *Félix de Mérode*, *Fleussu*, *de Muelenaere*, le baron *Joseph d'Hooghvorst*, etc.

Enfin le roi, à cheval et en costume de général de l'armée belge, paraît au milieu d'un brillant état-major. A sa vue les applaudissements, les cris de *Vive le roi !* les acclamations unanimes éclatent de toutes parts et avec une force et une énergie dont probablement Sa Majesté n'avait encore pu avoir qu'une faible idée. Le roi paraît très-satisfait de l'accueil : il salue les spectateurs à plusieurs reprises, et descend de cheval au pied de l'escalier, où une députation du congrès, composée de MM. *Charles de Brouckere*, *Devaux*, *Pirmez*, *de Behr*, le comte *de Bergeyck* et l'abbé *Pollin*, vient le recevoir. Arrivé au haut de l'escalier, où l'attendent M. le régent et le bureau du congrès, Sa Majesté salue avec un affectueux sourire M. le régent ; il salue aussi les membres du bureau et le congrès, et serre la main de M. Destouvelles, vice-président.

Les cris de *Vive le roi !* ne cessent de se faire entendre ; M. de *Gerlache*, président du congrès, prend place au fauteuil après avoir invité le roi et M. le régent à s'asseoir à sa droite. Voici comment se trouve disposé le groupe principal de cette scène vraiment ravissante :

Le roi ;

A sa droite M. le régent, M. Raikem, vice-président, et MM. Liedts et Henri de Brouckere, secrétaires.

A sa gauche, M. de Gerlache, président, M. Destouvelles, vice-président, et MM. le vicomte Charles Vilain XIIII et Nothomb, secrétaires.

Derrière le roi, MM. les généraux baron d'Hooghvorst, baron Duvivier, marquis de Chasteler, d'Hane, et MM. Lebeau, Duvivier, ministre des finances, Barthélemy, ministre de la justice, le chevalier de Sauvage, ministre de l'intérieur, et le baron de Failly, ministre de la guerre.

A peine assis, le roi, frappé du beau coup d'œil que présentent la place Royale et les rues adjacentes, le fait remarquer à M. le régent. (M. B., 23 juill.)

Ouverture de la séance d'inauguration.

M. LE PRÉSIDENT fait un signe de la main pour faire cesser les acclamations; il déclare ensuite la séance ouverte. Et s'adressant au roi : Sire, dit-il, nous nous sommes réunis pour recevoir le serment que prescrit la constitution. J'accorderai d'abord la parole à M. le régent, qui déposera ses pouvoirs entre les mains du congrès.

(M. B., 23 juill.)

M. LE RÉGENT se lève, et debout, en avant de son fauteuil et se tournant vers le roi, il prononce le discours suivant :

Messieurs, par votre décret du 24 février dernier, et conformément à l'article 85 de la constitution, vous m'avez fait l'honneur de me nommer régent de la Belgique ; le lendemain 25, j'eus celui d'être admis dans le sein du congrès et d'y prêter solennellement le serment prescrit par l'article 80 de notre pacte social.

Mes premiers soins furent de composer le ministère. J'y appelai les mêmes citoyens auxquels le gouvernement précédent avait confié les diverses branches d'administration générale. Ce fut en confirmant dans ces hautes fonctions les hommes qui avaient si puissamment aidé à conquérir et à affermir notre liberté, que je voulus donner à la nation un premier gage de mon entière adhésion aux principes de notre révolution, et de ma ferme volonté de la faire jouir de toutes ses conséquences.

Je fis notifier aux gouvernements français et anglais votre décret du 24 février qui me nomme régent de la Belgique, et il fut délivré des lettres de créance à des agents belges auprès de ces deux cours, avec titre et rang de ministres plénipotentiaires.

Le gouvernement français admit sans hésiter notre ministre, qui prit aussitôt rang parmi les diplomates étrangers reçus à la cour du Palais-Royal. S. M. le roi Louis-Philippe me fit l'honneur de m'adresser, par sa lettre autographe du 15 mars dernier (1), des félicitations sur mon avénement à la régence, et m'exprima en même temps et en termes formels le *vif et invariable intérêt qu'il porte à la Belgique.*

Ce fut par ces premiers actes, que le roi des Français commença de réaliser les promesses qu'il

(1) Nous donnons ici cette lettre, qui n'a point encore été publiée :

« M. le régent, j'ai reçu la lettre par laquelle vous m'annoncez que les suffrages du congrès national vous ont appelé à la régence de la Belgique. Ce choix m'a causé beaucoup de satisfaction, car, vous connaissant personnellement, j'ai pu apprécier les qualités supérieures qui vous donneront les moyens de remplir avec dignité et courage les honorables et importantes fonctions qui vous sont confiées. Si de nombreux obstacles environnent un gouvernement nouvellement constitué, la justice, la modération et la stricte exécution des lois parviennent presque toujours à les faire sur-

Digitized by Google

m'avait faites en février dernier, lorsque j'eus l'honneur d'en prendre congé ; il me dit en me prenant la main : « Dites à la nation belge que je » lui donne la main dans la personne du président » du congrès, et que les Belges peuvent toujours » compter sur mon amitié (1). »

monter. Je suis donc persuadé que vos efforts, soutenus par le zèle et le concours de vos concitoyens, vous aplaniront toutes les difficultés, et que vous saurez vous concilier l'entière confiance d'un peuple éclairé et généreux, qui sera reconnaissant des soins que vous prendrez pour son bonheur. Je vous ai déjà fait connaître ma pensée sur la Belgique : elle est invariable, et je prends à son sort l'intérêt le plus vif. Aussi, je forme des vœux pour qu'elle soit libre et heureuse, et surtout pour que la sagesse de son gouvernement, en assurant sa prospérité, sa gloire et son indépendance, offre encore à l'Europe un nouveau gage de paix et de concorde pour tous les peuples. Vous devez compter sur mon appui pour tout ce qui pourra concourir à un but si salutaire, et vous trouverez toujours en moi les dispositions les plus favorables pour maintenir et accroître l'union et l'heureuse harmonie si nécessaires aux avantages réciproques des deux pays. Je me plais à vous répéter l'expression de ces sentiments qui sont dans mon cœur, et c'est avec un véritable plaisir, Monsieur le régent, que je choisis une occasion si intéressante pour vous assurer de la considération, de la haut estime et du très-sincère attachement que j'ai pour vous.

» Écrit au Palais-Royal, à Paris, le 25 mars 1831.

» Louis-Philippe. »

(1) Dès que le roi des Français eût pris connaissance du discours de M. le régent, il lui écrivit la lettre suivante, qui est restée inédite jusqu'à ce jour :

Nous n'avons pas été aussi heureux auprès du cabinet de Saint-James : notre ministre n'avait été reçu qu'officieusement par les ministres anglais, et l'honneur national ne me permettant pas de le laisser plus longtemps dans une position équivoque, je lui fis expédier des lettres de rappel.

« Paris, le 22 juillet 1831.

» Je viens, mon cher président, de lire votre discours au congrès, et je m'empresse de vous témoigner combien je suis touché de tout ce que vous y avez dit de moi, et de la manière dont vous vous êtes exprimé à mon égard. Vous avez rendu justice à mes sentiments pour vos compatriotes et pour votre pays, et je vous en remercie. Je suis persuadé que vous rendez également justice à ceux que vous m'inspirez personnellement. Nous ne nous sommes pas vus longtemps, mais nous nous sommes vus assez, et dans une circonstance assez grave* pour mieux apprendre à nous connaître que nous n'aurions pu le faire dans tout autre temps. Aussi ce n'est pas en mon nom seul que je vous exprime ces sentiments, c'est aussi au nom de la reine, de ma sœur et de tous mes enfants, qui me chargent de vous dire combien ils apprécient votre caractère. Nous admirons tous votre belle conduite, et votre dévouement à la patrie dans le moment du danger. Vous en serez recompensé par l'estime et l'affection de vos concitoyens, que vous emporterez dans votre retraite.

» Vous nous avez fait espérer que vous viendriez nous faire une visite à Paris, quand vous seriez exonéré du fardeau de la régence, que vous avez si honorablement soutenu, et je me flatte par conséquent, mon cher président, que nous aurons bientôt la satisfaction de vous revoir et de vous témoigner encore une fois personnellement tous les sentiments que je vous porte de tout mon cœur et que je vous conserverai toujours.

» Votre affectionné,

» Louis-Philippe. »

* M. le baron Surlet de Chokier s'était rendu à Paris, comme président de la députation du congrès, chargée d'offrir la couronne de la Belgique au duc de Nemours. Dans cette circonstance il eut l'honneur d'être reçu plusieurs fois par S. M. le roi des Français. Nous avons donné, dans le tome II, page 505, la première lettre qu'il écrivit au président du congrès national. Le 11 février il lui adressa une deuxième lettre qui n'a jamais été publiée; nous la reproduisons ici :

« Monsieur le président,

» Vous aurez dû voir, par notre dépêche en date d'hier, que nous avions peu d'espoir d'obtenir l'assentiment de la France en faveur de l'élection du duc de Nemours; le protocole du 7 février, dont vous avez sans doute maintenant connaissance, ne laisse plus de doute à cet égard, et l'exclusion formelle du duc de Leuchtenberg doit également ne laisser aucun regret à ceux qui croyaient que cette élection pouvait être une combinaison favorable à notre patrie. Mais il y a une différence entre les résultats de ces deux élections et qui n'échappera pas à la sagesse du congrès, c'est que l'élection du duc de Nemours, quoique non acceptée par la France, n'en a pas moins été de notre part envers elle un acte qui a singulièrement contribué à resserrer les liens d'amitié entre la France et la Belgique, et à nous assurer à toute occasion son alliance et sa puissante protection, tant contre nos ennemis du dehors que contre ceux du dedans qui tenteraient d'exciter des troubles et de faire naître la guerre civile. Nous en avons reçu les assurances les plus formelles, tant de la bouche même du roi, que de ses ministres ; tandis que l'élection du duc de Leuchtenberg nous eût indubitablement aliéné l'amitié de la France sans nous concilier celle des autres puissances, qui ont toutes concouru avec elles à prononcer son exclusion. Nous ne nous dissimulons pas que l'incertitude momentanée dans laquelle nous nous trouvons ne rende notre situation difficile; mais désespérer du salut de la patrie est une pensée qui ne peut entrer dans l'esprit des représentants de la nation. C'est au contraire dans ce moment que nous devons redoubler d'énergie de patriotisme, et surtout nous rallier tous autour du gouvernement pour ne présenter à nos ennemis qu'un faisceau inébranlable contre tous leurs efforts. Ne craignons pas les réactions intérieures, elles sont sans force réelle au dedans et sans appui au dehors. Déjà la France et l'Autriche se sont prononcées d'une manière positive contre toute combinaison qui tenterait à ramener une restauration en Belgique. L'Angleterre et la Prusse, sans se prononcer d'une manière aussi formelle, y adhèrent indirectement en ne s'en éloignant pas, en conseillant même d'appeler au trône de la Belgique un prince qui contracterait une alliance avec une princesse de France. Les ministres d'Angleterre et de Prusse en ont parlé dans ce sens à plusieurs d'entre nous; car quoique ces puissances ne nous soient pas aussi dévouées que la France, elles ne veulent pas voir notre belle patrie déchirée par la guerre civile. Ainsi donc, que ceux qui pourraient avoir le malheur de céder aux tentatives de séduction qu'on cherchera à exercer sur eux, sachent qu'ils en seraient les premiers les victimes et qu'ils ne trouveraient d'appui nulle part et seraient repoussés partout. Dans peu ils en acquerront non-seulement la certitude, mais la conviction; car toutes les puissances de l'Europe veulent la paix et ne permettront pas qu'elle soit troublée ni compromise par les intrigues de quelques malveillants.

» Nous aurons, lundi 14, l'audience solennelle du roi des Français. Les paroles qui dans cette circonstance seront prononcées du haut du trône, si elles ne répondent pas entièrement à nos vœux, seront pour nous des plus rassurantes, et prouveront à toute l'Europe que la France ne séparera jamais nos intérêts des siens, et que nous pouvons toujours compter sur son appui.

» Aussitôt notre mission terminée ici, nous nous empresserons de retourner à notre poste pour joindre nos efforts à ceux de nos collègues, afin de concourir avec eux au maintien de l'ordre et à l'affermissement de nos nouvelles institutions. »

Digitized by Google

Cependant le ministère voulant mettre fin au malaise résultant de l'état provisoire d'une régence, et clore la révolution par l'établissement d'un gouvernement définitif, avait envoyé à notre agent à Londres des instructions qui avaient pour but de sonder les dispositions de S. A. R. le prince de Saxe-Cobourg; mais des obstacles de pure étiquette en paralysèrent les effets.

Dans l'intervalle, d'autres hommes furent appelés au ministère, et les nouveaux ministres suivirent les errements de leurs prédécesseurs. Ce qui s'est passé à cet égard vous est connu : vous savez, messieurs, comment a été amenée l'heureuse fin à laquelle nous assistons aujourd'hui.

Je ne vous entretiendrai pas, messieurs, des actes de ma régence : je me bornerai à vous dire que l'effervescence des passions, inséparable de notre état révolutionnaire, la stagnation des affaires commerciales, les inquiétudes sur l'avenir de la patrie, ont amené des événements, causé des embarras qui ont empêché le gouvernement de s'occuper, aussi efficacement qu'il l'eût désiré, des institutions qui doivent compléter l'œuvre de notre régénération politique.

Dans l'état d'hostilités imminentes avec nos voisins, le gouvernement a dû s'occuper principalement de l'armée : l'infanterie a été considérablement augmentée et régularisée; l'organisation de la cavalerie a été complétée ; l'artillerie a été mise sur un pied respectable; le service des vivres, des hôpitaux et des transports a été assuré; enfin, à côté de l'armée régulière, une autre se forme des rangs de la garde civique, également impatiente de se mesurer avec l'ennemi.

Le concours de tous les citoyens qui, oubliant tout esprit de parti, vont se grouper autour du trône, ne contribuera pas moins que le courage et l'excellent esprit de notre armée, à appuyer les négociations pour obtenir une paix honorable, consolider notre indépendance, et au besoin à défendre l'intégrité de notre territoire.

Nos finances sont dans un état aussi prospère que pouvaient le permettre les circonstances, et la rentrée des contributions s'opère presque comme en pleine paix.

Si j'ai été assez heureux, messieurs, pour aider à conduire au port le vaisseau de l'État (car je regarde l'avénement du prince Léopold au trône de la Belgique, et sa reconnaissance par la plupart des grandes puissances de l'Europe comme le terme de notre glorieuse révolution et l'affermissement de nos libertés); si j'ai pu faire quelque bien, loin de moi de m'en attribuer le mérite : non, messieurs, je n'en revendique que la plus petite part, car je confesse, en présence de la nation et à la face de toute l'Europe, que, sans une protection toute spéciale de la Providence, nulle prudence humaine n'aurait su prévoir ni les événements, ni leur résultat, encore moins les diriger dans l'intérêt de la patrie.

C'est aussi dans la noble fermeté du congrès et dans la sagesse de ses délibérations que j'ai trouvé le plus puissant appui. Permettez donc, messieurs, que je vous adresse ici l'expression de ma vive et sincère reconnaissance.

Mais convenons, messieurs, que notre tâche a été rendue bien facile par les excellentes qualités du peuple belge ; de ce peuple aussi soumis aux lois, aussi docile à la voix des chefs qui méritent sa confiance, qu'il se montre jaloux de ses droits et impatient du joug de l'arbitraire; de ce peuple si courageux dans les combats, si ferme dans ses résolutions; de ce peuple essentiellement moral, dont l'histoire dira que, chez lui, pendant onze mois de révolution et de privations pour la classe la plus nombreuse (à part quelques excès évidemment provoqués), il n'y eut jamais moins de délits; de ce peuple dont le dévouement et l'amour feront toujours la récompense d'un bon gouvernement.

C'est avec la plus entière sécurité, messieurs, que je remets les destinées de ce bon peuple entre les mains d'un prince dont le noble caractère et les vertus privées nous sont garants de celles qu'il va déployer sur le trône.

C'est avec effusion que je puis dire aujourd'hui : J'ai vu l'aurore du bonheur se lever pour mon pays, j'ai assez vécu.

Je dépose entre vos mains, messieurs, les pouvoirs que vous m'avez conférés, et je vous prie de vouloir bien m'en donner acte.

(M. B., 23 juill., et A. C.)

M. LE PRÉSIDENT, debout, en face de M. le baron Surlet de Chokier, lui répond en ces termes:

M. le régent, lorsque je vous disais, il y a cinq mois, au sein même du congrès, « qu'élu » chef temporaire de la nation, votre nomination » était ratifiée par les acclamations unanimes de » vos anciens collègues et du peuple belge tout » entier; que cette élévation spontanée était un » hommage accordé à vos vertus par vos égaux, » un témoignage de gratitude profonde pour les » services que vous aviez déjà rendus à la patrie, » et un appel à des services nouveaux, » nous avions pu facilement deviner, d'après vos antécédents, quelle ligne vous suivriez dans le poste élevé où vous portèrent vos collègues et la nation tout entière.

Avoir joui d'un grand pouvoir sans en avoir

Digitized by Google

abusé un seul instant, être toujours demeuré le même dans les circonstances les plus critiques, c'est un fait tout simple pour qui connaît votre caractère, M. le régent; je me contente de répéter ici ce que dit tout le monde. Un jour l'histoire racontera quel rôle conciliateur vous avez rempli au milieu des opinions divergentes, et des partis qui s'agitaient; elle dira que l'assemblée nationale, voulant concentrer dans les mains d'un seul des pouvoirs jusque-là trop divisés, chercha quelqu'un qui ne déplût à personne, qui eût l'estime et la confiance de tous, et qui voulût se dévouer pour le pays; et cet homme, ce fut vous, M. le régent. L'histoire dira qu'ayant exercé une partie de la prérogative royale pendant une révolution de cinq mois, cet homme ne s'est aliéné aucun ami et ne s'est fait aucun ennemi.

C'est au nom du congrès et de la nation que je vous remercie, et que j'ose vous dire que vous avez rempli notre attente dans les hautes fonctions que vous venez de résigner dans les mains de cette assemblée. (M. B., 25 juill.)

Des applaudissements, des vivat et des bravos prolongés accueillent la fin de ce discours; M. le régent salue l'assemblée et se rassied, ainsi que M. le président. (M. B., 25 juill.)

M. LE VICOMTE CHARLES VILAIN XIIII, secrétaire, debout devant le roi, donne lecture de la constitution (1). (M. B., 25 juill.)

M. NOTHOMB, secrétaire, présente la formule du serment à Sa Majesté, qui la reçoit en souriant. (*Applaudissements, acclamations, auxquels succède un profond silence.*) (M. B., 25 juill.)

MM. Plaisant et le baron de Thysebaert, maîtres des cérémonies, apportent une table devant le fauteuil du roi. (*Il se fait un profond silence.*) (M. B., 25 juill.)

LE ROI, d'une voix forte et d'un ton assuré, dit: Je jure d'observer la constitution et les lois du peuple belge, de maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire.

(Sa Majesté appuie sur les derniers mots.) (M. B., 25 juill.)

A peine le roi a-t-il achevé la formule du serment, que de nouveaux cris de *Vive le roi!* se font entendre et se mêlent longtemps au bruit des fanfares et du canon, qui commence à retentir dès ce moment et qui tonne pendant tout le reste de la cérémonie. (M. B., 26 juill.)

(1) Voir *Pièces justificatives*, no 66.

M. LE PRÉSIDENT donne acte à au roi de sa prestation de serment. (P. V.)

M. LIEDTS, secrétaire, présente la plume à Sa Majesté, qui signe le procès-verbal de la prestation du serment (2), et qui remet la plume à M. Henri de Brouckere, secrétaire. — Le bureau signe le procès-verbal à son tour. (M. B., 25 juill.)

Le roi monte sur le trône. Les neuf siéges qui étaient devant le trône ont disparu; Sa Majesté se trouve seule sur l'estrade supérieure. M. le régent est au-dessous; à la droite et à la gauche du roi se placent les généraux et les ministres, qui d'abord étaient derrière son fauteuil. Les membres du bureau se divisent aussi: les uns se rangent à droite et les autres à gauche du trône. Les membres du congrès sont debout et attentifs. Ici la scène a totalement changé de face, et le nouveau coup d'œil qu'elle présente frappe vivement la foule, qui redouble ses vivat et ses acclamations. On obtient enfin le silence. (M. B., 25 juill.)

LE ROI prononce le discours suivant:

Messieurs,

L'acte solennel qui vient de s'accomplir achève l'édifice social commencé par le patriotisme de la nation et de ses représentants. L'État est définitivement constitué dans les formes prescrites par la constitution même.

Cette constitution émane entièrement de vous, et cette circonstance, due à la position où s'est trouvé le pays, me paraît heureuse. Elle a éloigné des collisions qui pouvaient s'élever entre divers pouvoirs, et altérer l'harmonie qui doit régner entre eux.

La promptitude avec laquelle je me suis rendu sur le sol belge a dû vous convaincre que, fidèle à ma parole, je n'ai attendu, pour venir au milieu de vous, que de voir écarter par vous-mêmes les obstacles qui s'opposaient à mon avénement au trône.

Les considérations diverses exposées dans l'importante discussion qui a amené ce résultat, feront l'objet de ma plus vive sollicitude.

J'ai reçu, dès mon entrée sur le sol belge, les témoignages *d'une touchante bienveillance.* J'en suis encore *aussi ému que reconnaissant.*

A l'aspect de ces populations, ratifiant par leurs acclamations l'acte de la représentation nationale, j'ai pu me convaincre que j'étais appelé par le vœu du pays, et j'ai compris tout ce qu'un tel accueil m'impose de devoirs.

(2) Voir page 620.

Digitized by Google

Belge par votre adoption, je me ferai aussi une loi de l'être toujours par ma politique.

J'ai été également accueilli avec une extrême bienveillance dans la partie du territoire français que j'ai traversée, et j'ai cru voir dans ces démonstrations, auxquelles j'attache un haut prix, le présage heureux de relations de confiance et d'amitié qui doivent exister entre les deux pays.

Le résultat de toute commotion politique est de froisser momentanément les intérêts matériels. Je comprends trop bien leur importance pour ne pas m'attacher immédiatement à concourir, par la plus active sollicitude, à relever le commerce et l'industrie, ces principes vivifiants de la prospérité nationale. Les relations que j'ai formées dans les pays qui nous avoisinent seconderont, je l'espère, les efforts auxquels je vais incessamment me livrer pour atteindre ce but; mais j'aime à croire que le peuple belge, si remarquable à la fois par son sens droit et par sa résignation, tiendra compte au gouvernement des difficultés d'une position qui se lie à l'état de malaise dont l'Europe presque tout entière est frappée.

Je veux m'environner de toutes les lumières, provoquer toutes les voies d'amélioration, et c'est sur les lieux mêmes, ainsi que j'ai déjà commencé à le faire, que je me propose de recueillir les notions les plus propres à éclairer, sous ce rapport, la marche du gouvernement.

Messieurs, je n'ai accepté la couronne que vous m'avez offerte qu'en vue de remplir une tâche aussi noble qu'utile, celle d'être appelé à consolider les institutions d'un peuple généreux, et de maintenir son indépendance. *Mon cœur ne connaît d'autre ambition que celle de vous voir heureux.*

Je dois, dans une aussi touchante solennité, vous exprimer un de mes vœux les plus ardents. La nation sort d'une crise violente; *puisse ce jour effacer toutes les haines, étouffer tous les ressentiments; qu'une seule pensée anime tous les Belges, celle d'une franche et sincère union!*

Je m'estimerai heureux de concourir à ce beau résultat, si bien préparé par la sagesse de l'homme vénérable qui s'est dévoué avec un si noble patriotisme au salut de son pays.

Messieurs, j'espère être pour la Belgique un gage de paix et de tranquillité, mais les prévisions de l'homme ne sont pas infaillibles. Si, malgré tous les sacrifices pour conserver la paix, nous étions menacés de guerre, je n'hésiterais pas à en appeler au courage du peuple belge, et j'espère qu'il se rallierait tout entier à son chef pour la défense du pays et de l'indépendance nationale.

(M. B., 23 juill., et A. C.)

Il est impossible de donner une idée des transports et des acclamations qui ont accueilli le discours du roi. Ses dernières paroles surtout, écoutées avec avidité, ont fait une vive impression sur ceux qui les ont entendues. Un langage si noble, si patriotique, ne pouvait pas produire un moindre effet sur des hommes qui mettent avant tout l'honneur du nom belge.

(M. B., 23 juill.)

M. LE PRÉSIDENT déclare la séance levée.

(M. B., 23 juill.)

Le cortége se remet en marche selon l'ordre dans lequel il est arrivé, et se dirige vers le palais du roi.

Sa Majesté, ne voulant pas remonter à cheval, se rend à son palais à pied, au milieu des transports et des acclamations de la foule. (M. B., 23 juill.)

Retour du congrès au palais de la Nation.

Après l'inauguration, les députés se réunissent au palais de la Nation. (M. B., 23 juill.)

M. LE PRÉSIDENT annonce que le roi recevra les députés par province à cinq heures, et que le congrès est invité à assister au *Te Deum*, à Sainte-Gudule, demain à midi. (M. B., 23 juill.)

M. LIEDTS, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la séance d'hier; il est adopté.

(M. B., 23 juill.)

M. NOTHOMB, secrétaire, donne lecture du procès-verbal d'inauguration ci-après, en prévenant l'assemblée que le bureau a adopté le mode suivi à l'occasion de l'inauguration de Louis-Philippe.

« *Procès-verbal de l'inauguration de* LÉOPOLD Ier, *roi des Belges.*

« A une heure, le congrès national de la Belgique se réunit sous la présidence de M. de Gerlache.

» S. M. le roi des Belges, Léopold Ier, et M. le régent de la Belgique, baron Érasme-Louis Surlet de Chokier, se sont rendus dans le sein de l'assemblée.

» M. le régent dépose les pouvoirs qui lui ont été confiés par le congrès national.

» Le président donne acte à M. le régent de sa déclaration.

» Le président fait donner lecture de la constitution décrétée par le congrès national le 7 février 1831.

» S. M. le roi prête le serment suivant :

« Je jure d'observer la constitution et les lois

Digitized by Google

» du peuple belge, de maintenir l'indépendance » nationale et l'intégrité du territoire. »

» Le président donne acte à Sa Majesté de sa prestation de serment.

» En foi de quoi a été dressé le présent procès-verbal, signé par S. M. le roi, par M. le régent, le président, les vice-présidents, et les secrétaires du congrès.

» Bruxelles, le 21 juillet 1831.

» LÉOPOLD.

» E. SURLET DE CHOKIER.

» *Le président du congrès,*

» E. DE GERLACHE.

» *Les vice-présidents,*

» RAIKEM.

» DESTOUVELLES.

» *Les secrétaires, membres du congrès,*

» LIEDTS.

» NOTHOMB.

» Vicomte VILAIN XIIII.

» H. DE BROUCKERE. »

(M. B., 23 juill., et P. V.)

Rapport de la commission chargée de présenter au régent le décret de reconnaissance nationale.

M. PICQUET, au nom de la commission chargée de présenter à M. le régent le décret qui déclare qu'il a bien mérité de la patrie, qu'il sera frappé une médaille en son honneur, et qui lui accorde une pension de 10,000 florins, rend compte de la démarche faite par la commission: M. le régent aurait désiré que le décret ne contînt pas la dernière disposition. (M. B., 23 juill.)

M. VAN DE WEYER annonce que chaque membre du congrès recevra une médaille en argent et une autre en bronze, frappées en mémoire de la solennité d'aujourd'hui. (M. B., 23 juill.)

PLUSIEURS MEMBRES réclament l'impression des discours prononcés dans la séance d'inauguration. (M. B., 23 juill.)

Le bureau annonce que ces discours se trouveront dans le *Moniteur* qui est adressé à chaque député. (M. B., 23 juill.)

M. LE PRÉSIDENT se lève et prononce le discours suivant:

La Belgique ayant fait sa révolution, vous avez été chargés de lui donner une constitution qui garantît ses libertés, et de faire choix d'un prince qui les fît respecter. Vous avez accompli cette double mission. Je désirerais pouvoir m'en tenir à ces simples paroles, après ce qui vient de se passer sous vos yeux, et vous laisser jouir de toutes les émotions patriotiques dont vos cœurs sont encore transportés. Un peuple entier recevant, à la face du ciel, le serment de son roi, d'un roi qu'il s'est donné; et ce roi jurant de se dévouer sans réserve au bonheur de son peuple: quel grand, quel étonnant spectacle, messieurs, et quel enseignement pour les rois!

Comment se fait une révolution politique? quand devient-elle nécessaire et légitime? combien de malheurs peut-elle entraîner? comment, alors qu'on cherche la liberté, compromet-on l'ordre intérieur et la paix publique? L'histoire, en parlant de vous et de vos mémorables travaux, soulèvera peut-être ces hautes questions; mais, je ne sais si les annales des peuples lui offriront beaucoup d'exemples d'une révolution aussi promptement, aussi complètement, aussi heureusement opérée. On nous contestait naguère encore notre nationalité, messieurs, et on ne voit pas que c'est cette erreur qui a causé la perte du souverain qui vient de tomber. Au lieu de se faire Belge, il a voulu nous faire Hollandais; et le peuple belge, se rappelant ce qu'il était, s'est levé tout à coup, et le sol a tremblé, et ses maîtres étrangers ont disparu. Pour bien gouverner la Belgique, il fallait la connaître et l'aimer comme Philippe le Bon, comme Charles-Quint, comme Albert et Isabelle, comme Marie-Thérèse; il fallait respecter ses mœurs, ses lois, ses antiques souvenirs, son caractère propre et indélébile. Qu'y a-t-il de plus ancien dans la liberté que les puissantes communes des Flandres, du Brabant et de Liége? Où trouver chez nous des titres au pouvoir absolu? Dans nos vieilles chartes, le contrat bilatéral entre le souverain et la nation était si bien formé, qu'aux termes de la Joyeuse Entrée, celui-là *consentait à ce que ses sujets lui refusassent le service, tant que les contraventions ne seraient pas réparées.*

Quand vous proclamiez dans notre constitution actuelle tant de dispositions tutélaires, vous ne faisiez en réalité que reconstruire sur ses fondements primitifs l'édifice social élevé par nos aïeux, en ajoutant à votre ouvrage ce que la marche du temps, l'expérience des autres peuples et la nôtre même nous avaient enseigné.

Toutes les libertés qui ne se trouvent, ailleurs, que dans des livres ou dans des constitutions oubliées, sont consignées dans la vôtre avec des garanties qui en assurent la durée, et déjà depuis dix mois vous les pratiquez légalement. Qu'on nous

Digitized by Google

cite un peuple en révolution, alors que tous les ressorts de l'autorité étaient presque brisés, qui ait montré plus d'audace vis-à-vis de l'ennemi; plus de modération et de magnanimité au dedans; plus de respect pour les lois; et qui ait su mieux concilier en général l'amour de l'ordre et l'amour de la liberté! C'est ce beau caractère qui nous a rendus dignes d'être admis dans la grande famille des nations européennes. De sorte, messieurs, que nous avons aujourd'hui pour nous tout ce qu'il y a de fort et de puissant parmi les hommes : le droit et le fait. Vous opérez votre mouvement national, et au bout de dix mois vous redevenez nation; vous avez une charte, un gouvernement régulier, un roi, un roi légitime de par le peuple, et certes il est permis de croire qu'ici la voix du peuple est la voix de Dieu! Songez combien d'années l'Angleterre, la Hollande et les États-Unis ont combattu pour leur indépendance! Combien d'autres, en voulant la conquérir, sont tombés plus bas dans la servitude! Oui, le ciel protége la Belgique, cela est visible à tous les yeux!

Que tous les bons citoyens prennent courage et se serrent autour du gouvernement, et les obstacles qui embarrassent encore sa marche seront surmontés.

Vous aviez décreté la monarchie constitutionnelle, messieurs, mais le monarque vous manquait. Le pouvoir central, le pouvoir actif, le pouvoir fort qui tient tous les autres en équilibre et leur donne l'impulsion, était absent. Vous êtes enfin constitués au dedans. Au dehors, vous avez pour vous la sympathie des peuples les plus éclairés de l'Europe. Messieurs, que la Belgique, la France et l'Angleterre contractent désormais une association mutuelle au profit de la liberté, et la liberté est à jamais impérissable; que ces trois nations soient bien unies entre elles et avec leurs gouvernements, et la cause de la civilisation progressive est à jamais gagnée! Quand vous faites tant pour la paix de l'Europe, l'Europe vous doit sans doute de la reconnaissance, et, s'il était nécessaire, elle vous devrait de l'assistance. La paix, ce besoin universel des sociétés modernes, sans laquelle il n'y a ni commerce, ni industrie, ni arts, ni liberté possibles, nous ramènera la prospérité.

On craint, dit-on, pour nos intérêts matériels; mais dans un pays où l'industrie est fondée sur le sol et a ses racines dans les entrailles mêmes de la terre, le commerce repose sur une base naturelle et indestructible. Et comme l'intérêt rapproche les hommes, nous ne manquerons point de débouchés pour nos produits, dès que les causes du malaise général qui travaille les nations auront disparu.

Vous avez consolidé et défendu notre liberté par les lois; c'est à nos braves à la défendre au dehors et l'épée à la main, si elle est encore menacée; c'est à eux à prouver qu'ils n'ont point dégénéré de ces Belges dont César a vanté la valeur, de ces Belges que, sous les ducs de Bourgogne, sous Charles-Quint, et de nos jours même, l'on citait dans toutes les armées de l'Europe pour leur inébranlable courage.

Une nouvelle ère commence. Il y a deux siècles et demi que le pays fut pour un instant détaché de l'Espagne et gouverné comme État indépendant, par des princes distingués par leur sagesse et leur bonté, qui surent gagner l'amour des Belges : aujourd'hui les noms d'Albert et d'Isabelle sont encore révérés. Puisse le nom de Léopold Ier se graver dans les cœurs de nos derniers neveux à côté de ceux que je viens de rappeler!

Dominé par les événements qui se pressent et par les grands intérêts du pays, j'omettais, messieurs, de vous parler de vous-mêmes. Nous allons nous séparer (*d'une voix émue*); d'autres bientôt (à moins que quelque événement imprévu ne nous ramène ici) viendront achever ce que nous avons commencé, car il reste encore beaucoup à faire, et à la vue des dangers de la patrie, lorsque nous n'étions pas même sûrs de conserver une patrie, nos devoirs de citoyens devaient nous faire oublier trop souvent ceux de législateurs.

Chacun de vous va rentrer parmi les siens avec la douce satisfaction d'avoir dignement rempli sa mission. Vous avez bien mérité du pays, messieurs, et le pays déjà vous rend justice! Mais promettons-nous encore, en nous quittant, de nous retrouver tous au poste de l'honneur pour défendre et le pays et nos libertés, si de nouveaux périls les menaçaient.

Messieurs, il y aurait, je le sens, de l'inconvenance à vous parler de moi (*d'une voix très-émue*) dans un tel moment; mais je suis si fier d'avoir été le président d'une si noble assemblée, et j'estime cet honneur si grand, que si je devais me sacrifier tout entier à ma patrie, je croirais en avoir été d'avance trop bien payé! Je n'avais, je le sais, qu'un seul titre pour mériter une telle distinction : c'était d'aimer beaucoup mon pays; ce sentiment, je vous l'assure, vivra et mourra avec moi!

Au nom du peuple belge, je déclare que le congrès national est ajourné, conformément à son décret du 20 du présent mois. (*Applaudissements prolongés.*) (M. B., 23 juill.)

Digitized by Google

L'assemblée vote des remerciments au bureau.

(M. B., 25 juill.)

Il est trois heures et demie, la séance est levée. (*Le congrès se sépare.*) (1).

(M. B., 25 juill.)

(1) Le congrès national avait décidé de *s'ajourner* immédiatement après la prestation de serment du roi; il ne devait être dissous que le jour de la réunion des chambres. C'était un acte de prudence; des événements auraient pu, dans l'intervalle, nécessiter des résolutions du pouvoir législatif. Le sénat et la chambre des représentants se sont réunis le 8 septembre 1831; ce jour le congrès national a été dissous.

FIN DES DISCUSSIONS DU CONGRÈS NATIONAL.

Digitized by Google

APPELS NOMINAUX.

En Belgique, le vote sur l'ensemble de la loi a lieu par appel nominal et à haute voix, cette disposition est de rigueur.

On procède de même sur toutes les dispositions spéciales ou sur chaque question, lorsque cinq membres le demandent.

Les discussions du congrès offrent plusieurs appels nominaux d'une haute importance historique; nous les avons reproduits dans le cours des débats.

Neuf appels nominaux nous paraissent surtout dignes d'attention; ce sont les suivants :

Sur l'indépendance du peuple belge, sauf les relations du Luxembourg avec la confédération germanique (*Séance du* 18 *novembre* 1830, *tome* I^er^, *page* 179);

Sur la forme du gouvernement (*Séance du* 22 *novembre*, *tome* I^er^, *page* 260);

Sur l'exclusion des Nassau (*Séance du* 24 *novembre*, *tome* I^er^, *page* 319);

Sur l'institution de deux chambres (*Séance du* 15 *décembre*, *tome* I^er^, *page* 501);

Sur la protestation contre le protocole de la conférence de Londres du 20 janvier 1831 (*Séance du* 1^er^ *février* 1831, *tome II*, *page* 375);

Sur l'élection du duc de Nemours (*Séance du* 3 *février*, *tome II*, *page* 454);

Sur le système d'élection immédiate du chef de l'État et des négociations ultérieures (*Séance du* 31 *mai*, *tome III*, *page* 205);

Sur l'élection du roi (*Séance du* 4 *juin*, *tome III*, *page* 266);

Sur l'adoption des dix-huit articles (*Séance du* 9 *juillet*, *tome III*, *page* 565).

L'indépendance de la Belgique a été proclamée à l'unanimité des 188 votants.

La monarchie constitutionnelle représentative, sous un chef héréditaire, a été votée par 174 membres contre 13, savoir : MM. Seron, de Robaulx, Lardinois, Jean Goethals, David, l'abbé Dehaerne, Goffint, de Labeville, Fransman, Delwarde, Camille de Smet, Pirson et de Thier, qui voulaient la république.

La protestation contre le protocole de la conférence de Londres du 20 janvier, a été adoptée par 163 membres contre 9, savoir : MM. l'abbé de Foere, Bosmans, Jottrand, Du Bus, Domis, Le Grelle, Wannaar, le baron de Viron et Allard.

Tous les autres votes sont recueillis dans un tableau synoptique que nous donnons ci-après.

Digitized by Google

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES APPELS NOMINAUX LES PLUS IMPORTANTS.

Nota. Les votes *pour* sont désignés par la lettre P ; les votes *contre* par la lettre C.
La lettre A indique que le député était absent au moment du vote.
L'astérisque * signifie que le député n'était point encore membre du congrès ou qu'il avait cessé d'en faire partie lorsque l'appel nominal a eu lieu.

NOMS DES DÉPUTÉS.	OBJETS DU VOTE.					
	EXCLUSION des NASSAU.	INSTITUTION DE DEUX CHAMBRES.	ÉLECTION DU DUC DE NEMOURS.	ÉLECTION du chef DE L'ÉTAT PRÉALABLE AUX NÉGOCIATIONS.	ÉLECTION DU PRINCE LÉOPOLD.	ADOPTION des DIX-HUIT ARTICLES.
Allard	P	P	C	P	P	P
Andries (l'abbé)	P	C	C	P	P	P
Annez de Zillebeecke	*	P	C	P	P	P
Barbanson	P	C	P	P	P	P
Barthélemy	P	A	P	P	P	P
Baugniet	P	P	C	P	P	P
Beaucarne	P	C	C	C	C	C
Berger	*	P	P	P	P	P
Berthels	*	*	*	A	P	P
Béthune	P	P	C (1)	P	P	P
Beyts (le baron)	P	P	C	P	(2)	P
Bischoff	*	*	*	P	P	C
Biver	*	*	*	*	*	A
Blargnies	P	P	P	C	C	C
Blomme	P	C	C	P	P	P
Bosmans	P	P	C	P	P	P
Boucqueau de Villeraie (l'abbé)	P	P	C	P	P	P
Brabant	*	*	*	C	P	C
Bredart	P	C	P	C	C	C
Buylaert	P	P	C	P	P	P
Buyse-Verscheure	P	C	P	A	P	P
Cartuyvels	*	*	*	*	*	P
Cauvin	P	P	C	P	P	P
Claes (d'Anvers)	C	C	C	P	P	C
Claes (de Louvain)	*	*	*	C	(3)	P
Claus	P	P	P	*	*	*
Cogels (Albert)	C	P	C	P	P	P
Cogels (Henri)	C	P	C	C	P	P

(1) Au second scrutin il a voté *pour* le duc de Nemours.
(2) Vote annulé ; M. le baron Beyts avait voté *conditionnellement* pour le prince Léopold.
(3) S'est abstenu de voter.

Digitized by Google

NOMS DES DÉPUTÉS.	OBJETS DU VOTE.					
	EXCLUSION des NASSAU.	INSTITUTION DE DEUX CHAMBRES.	ÉLECTION DU DUC DE NEMOURS.	ÉLECTION du chef DE L'ÉTAT PRÉALABLE AUX NÉGOCIATIONS.	ÉLECTION DU PRINCE LÉOPOLD.	ADOPTION des DIX-HUIT ARTICLES.
Collet.	A	C	P	C	(1)	C
Cols.	*	*	*	P	P	P
Coppens (Charles).	P	C	P	C	(1)	C
Coppens (Louis).	*	*	*	C	P	P
Coppieters.	P	P	C	P	P	P
Cornet de Grez (le comte).	C	P	C	*	*	*
Corten (l'abbé).	P	A	C	P	P	P
Cruts.	*	*	*	A	P	C
Dams.	P	C	P	C	P	C
D'Ansembourg (le comte).	C	P	P	P	P	C
D'Arschot (le comte).	P	P	P	P	P	P
David.	P	C	P	*	*	*
Davignon.	P	C	P	C	(1)	C
De Baillet (le comte).	C	P	C	*	*	*
De Behr.	P	P	C	P	P	P
De Bergeyck (le comte).	C	P	C	P	P	P
De Bocarmé (le comte).	*	*	*	P	P	P
De Bousies (Philippe).	*	*	*	A	A	P
De Bousies de Rouveroy (le vicomte).	P	P	P	P	P	P
De Brouckere (Charles).	P	C	P	C	C	C
De Brouckere (Henri).	P	P	P	P	P	C
De Celles (le comte).	P	C	A	*	*	*
De Coninck.	P	P	C	P	P	P
De Coppin (le baron).	P	P	P	P	P	P
De Decker.	P	P	P	P	P	P
Defacqz.	P	C	P	C	(1)	C
De Foere (l'abbé).	C	C	C	A	P	P
De Gerlache.	C	P	C	P	P	P
Dehaerne (l'abbé).	P	C	C	C	C	C
Dehemptinne.	C	P	C	*	*	*
De Jonghe d'Ardoie (le vicomte).	P	P	C	P	P	P
De Jonghe (Gustave).	P	P	P	P	P	P
De Labeville.	P	C	P	C	C	C

(1) S'est abstenu de voter.

Digitized by Google

NOMS DES DÉPUTÉS.	OBJETS DU VOTE.					
	EXCLUSION des NASSAU.	INSTITUTION DE DEUX CHAMBRES.	ÉLECTION DU DUC DE NEMOURS.	ÉLECTION du chef DE L'ÉTAT PRÉALABLE AUX NÉGOCIATIONS.	ÉLECTION DU PRINCE LÉOPOLD.	ADOPTION des DIX-HUIT ARTICLES.
De Langhe.	P	P	C	•	•	•
Deleeuw.	P	C	C	A	A	P
De Lehaye.	P	P	P	P	P	P
De Leuze (le baron).	P	P	C (1)	P	P	P
D'Elhoungne.	•	•	•	C	C	C
De Liedel de Well (le baron).	C	P	C	P	P	A
Delwarde.	P	C	P	P	P	P
De Man.	P	P	C	P	P	P
De Meer de Moorsel (le baron).	P	P	C	C	P	C
De Mérode (le comte Félix).	P	P	P	P	P	P
De Mérode (le comte Werner).	P	P	P	P	P	P
Demelin.	•	•	•	P	P	P
De Muelenaere.	P	P	A	P	P	P
Deneeff.	•	•	•	•	•	C
De Nef.	P	C	P	P	P	P
De Pélichy Van Huerne (le baron).	P	P	C	P	P	P
De Quarré (le comte).	P	P	P	P	P	P
De Renesse (le comte).	C	P	C	P	P	P
De Robaulx.	P	C	P	C	C	C
De Robiano (le comte).	P	A	C (1)	A	A	C
De Rodes (le marquis).	P	P	C	P	P	P
De Roo.	P	P	C	P	P	P
De Rouillé.	P	P	C	P	P	P
De Ryckere.	P	P	•	•	•	•
De Sauvage (le chevalier).	•	•	•	•	•	•
De Schiervel.	P	P	P	P	P	C
De Sebille.	P	P	C	P	P	P
De Sécus, père (le baron).	C	P	P	P	P	P
De Sécus (le baron Frédéric).	C	P	C	P	P	P
De Selys Longchamps.	P	P	P	C	C	•
Desmanet de Biesme (le vicomte).	P	P	P	P	P	P
De Smet (Camille).	P	C	P	C	C	C
De Smet (Eugène).	P	P	C	C	C	C

(1) Au second scrutin il a voté pour le duc de Nemours.

Digitized by Google

NOMS DES DÉPUTÉS.	OBJETS DU VOTE.					
	EXCLUSION des NASSAU.	INSTITUTION DE DEUX CHAMBRES.	ÉLECTION DU DUC DE NEMOURS.	ÉLECTION du chef DE L'ÉTAT PRÉALABLE AUX NÉGOCIATIONS.	ÉLECTION DU PRINCE LÉOPOLD.	ADOPTION des DIX-HUIT ARTICLES.
De Smet (l'abbé Joseph).	P	C	C	C	(1)	P
De Stassart (le baron).	P	P	C (2)	•	•	•
De Stockhem (le baron).	C	A	C	P	P	P
Destouvelles.	C	P	P	P	P	C
Destriveaux.	P	C	P	C	C	C
Deswert.	•	•	•	P	P	•
De Theux de Meylandt (le chevalier).	P	P	C	P	P	P
De Thier.	P	C	P	A	A	C
De Tiecken de Terhove.	P	P	P	C	P	C
De Trazegnies (le marquis).	C	•	•	•	•	•
Devaux.	P	P	C	P	P	P
De Ville.	P	P	A (3)	A	P	P
De Viron (le baron).	P	P	C	P	P	P
De Waha.	•	•	C	•	•	•
De Wandre.	•	•	•	A	P	•
De Woelmont (le baron).	P	P	P	P	P	P
D'Hanens-Peers.	P	P	C	P	P	P
D'Hanis Van Cannart.	C	P	C	P	P	P
D'Huart (le baron).	P	C	P	C	P	C
D'Martigny.	P	P	P	C	P	P
D'Omalius.	•	•	A	•	•	•
Domis.	C	P	C	P	P	P
Doreye.	•	•	•	P	P	C
D'Oultremont (le comte).	•	•	•	P	P	P
Drèze.	•	•	•	C	C	C
Du Bois.	C	P	C	P	P	P
Du Bus.	P	P	C	P	P	P
Dumont.	P	C	P	P	P	P
Duval de Beaulieu (le comte).	P	P	C (2)	P	P	P
D'Yve de Bavay (le marquis).	P	P	P	•	•	•
Fallon (Isidore).	•	•	•	P	P	C
Fallon (Théophile).	P	P	•	•	•	•

(1) S'est abstenu de voter.
(2) Au second scrutin il a voté *pour* le duc de Nemours.
(3) Au deuxième scrutin il était présent à la séance; il a voté *contre* le duc de Nemours.

Digitized by Google

NOMS DES DÉPUTÉS.	OBJETS DU VOTE.					
	EXCLUSION des NASSAU.	INSTITUTION DE DEUX CHAMBRES.	ÉLECTION DU DUC DE NEMOURS.	ÉLECTION du chef DE L'ÉTAT PRÉALABLE AUX NÉGOCIATIONS.	ÉLECTION DU PRINCE LÉOPOLD.	ADOPTION des DIX-HUIT ARTICLES.
Fendius.	P	C	P	P	P	*
Fleussu.	P	C	P	C	(1)	C
Forgeur.	P	C	P	C	C	C
François.	P	P	C (2)	P	P	P
Fransman.	P	C	C	P	P	C
Frison.	*	C	P	C	C	C
Gelders.	P	C	C	C	(1)	C
Gendebien, père.	P	C	P	P	P	P
Gendebien (Alexandre).	P	C	P	C	C	C
Gendebien (Jean-Baptiste).	P	C	P	C	(1)	C
Geudens.	P	A	P	P	P	C
Goethals-Bisschoff.	P	P	C	P	P	P
Goethals (Jean).	P	C	P	P	P	C
Goffint.	P	C	P	*	*	*
Helias d'Huddeghem.	P	P	C	C	(1)	C
Hennequin.	P	P	P	*	*	*
Henry.	P	P	P	P	P	P
Huysman d'Annecroix.	C	P	C	*	*	*
Jacobs.	*	*	*	P	P	P
Jacques.	P	P	C (2)	P	P	P
Jaminé.	*	*	*	P	P	C
Janssens.	P	P	*	*	*	*
Joos.	P	P	C	P	P	P
Jottrand.	P	P	C	C	(1)	C
Kockaert.	A	A	*	*		*
Lardinois.	P	C	P	C	C	C
Lebeau.	P	P	C	P	P	P
Le Bègue.	P	P	C	P	P	P
Le Bon.	P	C	P	P	P	P
Leclercq.	P	C	P	*	*	*
Lecocq.	P	P	C	P	P	C
Lefebvre.	*	P	C	P	P	P
Le Grelle.	C	P	C	P	P	P

(1) S'est abstenu de voter.
(2) Au second scrutin il a voté *pour* le duc de Nemours.

Digitized by Google

NOMS DES DÉPUTÉS.	OBJETS DU VOTE.					
	EXCLUSION des NASSAU.	INSTITUTION DE DEUX CHAMBRES.	ÉLECTION DU DUC DE NEMOURS.	ÉLECTION du chef DE L'ÉTAT PRÉALABLE AUX NÉGOCIATIONS.	ÉLECTION DU PRINCE LÉOPOLD.	ADOPTION des DIX-HUIT ARTICLES.
Le Hon (Charles)	P	P	P	P	P	P
Lehon (François)	A	P	P	A	P	P
Lesaffre	P	P	C	•	•	•
Liedts	P	C	P	P	P	C
Maclagan	C	P	C	P	P	P
Marcq	•	•	•	P	P	P
Marlet	P	P	P	P	P	P
Masbourg	P	P	P	P	P	C
Meeûs	•	•	P	P	P	C
Morel-Danheel	P	P	C	P	P	P
Mulle	P	P	C	P	P	P
Nagelmackers	P	P	•	•	•	•
Nalinne	P	C	P	C	(1)	C
Nopener	P	C	C	P	P	C
Nothomb	P	P	P	P	P	P
Olislagers de Sipernau	P	P	C	P	P	P
Ooms	P	C	P	P	P	C
Orban	C	•	•	•	•	•
Osy (le baron)	C	P	C	P	P	P
Peemans	P	C	P	•	•	•
Peeters	P	A	P	P	P	P
Pettens	P	P	A	•	•	•
Picquet	•	•	•	A	P	P
Pirmez	P	P	P	P	P	P
Pirson	P	C	P	P	(1)	C
Pollin (l'abbé)	P	P	C	P	P	P
Raikem	P	P	C	A	P	C
Rodenbach (Alexandre)	P	C	C	A	(1)	C
Rodenbach (Constantin)	P	C	C	P	P	P
Rodriguez d'Evora y Vega (le marquis)	A	P	P	P	P	P
Roels	A	A	A	P	P	P
Roeser	P	P	P	C	P	P
Rogier (Charles)	A	P	P	P	P	P

(1) S'est abstenu de voter.

Digitized by Google

NOMS DES DÉPUTÉS.	OBJETS DU VOTE.					
	EXCLUSION des NASSAU.	INSTITUTION DE DEUX CHAMBRES.	ÉLECTION DU DUC DE NEMOURS.	ÉLECTION du chef DE L'ÉTAT PRÉALABLE AUX NÉGOCIATIONS.	ÉLECTION DU PRINCE LÉOPOLD.	ADOPTION des DIX-HUIT ARTICLES.
Rosseeuw	•	•	•	C	C	C
Rouppe	•	•	•	P	P	C
Seron	P	C	P	C	C	C
Serruys	P	P	C	P	P	P
Simons	A	P	P	P	P	P
Speelman-Rooman	P	P	P	A	(1)	C
Struye-Provoost	•	•	•	P	P	P
Surlet de Chokier (le baron)	P	P	P	•	•	•
Surmont de Volsberghe	P	P	P	P	P	A
Teuwens	P	P	C	C	C	C
Thienpont	P	P	P	P	P	P
Thonus	•	C	P	C	C	C
Thorn	C	P	A	P	P	P
Trentesaux	P	P	P	P	P	C
Van Crombrugghe (l'abbé)	P	P	C	P	(1)	P
Van de Kerckhove (l'abbé)	•	•	C	C	C	C
Van den Broucke de Terbecq (le baron)	P	P	P	P	P	P
Vandenhove	P	P	P	P	P	P
Van der Belen	P	C	C (2)	P	P	P
Vander Linden (l'abbé)	P	P	C	•	•	•
Van der Linden d'Hooghvorst (baron Joseph)	P	P	C	P	P	P
Van der Looy	P	C	C	C	C	C
Van de Weyer	P	A	P	P	P	P
Vandorpe	P	C	C	•	•	•
Van Hoobrouck de Mooreghem	P	P	C	P	P	P
Van Innis	P	P	C	P	P	P
Van Meenen	P	P	C	P	(1)	C
Van Snick	P	C	C	P	P	P
Van Volden de Lombeke (le baron)	C	P	C	P	P	P
Verbeke (l'abbé)	P	C	C	•	•	•
Vercruysse-Bruneel	•	•	•	P	P	P
Verduyn (l'abbé)	P	C	C	C	(1)	P
Vergauwen-Goethals	P	P	C	C	C	C

(1) S'est abstenu de voter.
(2) Au second scrutin il a voté *pour* le duc de Nemours

Digitized by Google

NOMS DES DÉPUTÉS.	OBJETS DU VOTE.					
	EXCLUSION des NASSAU.	INSTITUTION DE DEUX CHAMBRES.	ÉLECTION DU DUC DE NEMOURS.	ÉLECTION du chef DE L'ÉTAT PRÉALABLE AUX NÉGOCIATIONS.	ÉLECTION DU PRINCE LÉOPOLD.	ADOPTION des DIX-HUIT ARTICLES.
Verseyden de Varick (le baron).	*	*	*	P	P	P
Verwilghen.	P	C	C	P	P	P
Vilain XIIII (le comte).	P	*	*	*	*	*
Vilain XIIII (le vicomte Charles).	P	C	C	P	P	C
Vilain XIIII (Hippolyte).	P	P	P	P	P	P
Wallaert (l'abbé).	P	P	C	P	P	P
Wannaar.	P	C	C	C	(1)	C
Watlet.	A	C	P	C	P	C
Werbrouck-Pieters.	C	P	C	*	*	*
Wyvekens.	P	P	A	*	*	*
Zoude (de Namur).	*	*	P	*	*	*
Zoude (de Saint-Hubert).	P	P	P	P	P	P

(1) S'est abstenu de voter.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Séance du 29 mars. Objets divers. 1

Séance du 30 mars. 4
Programme du nouveau ministère. . . . 5
Discussion sur la nomination d'une commission des finances 9
Discussion sur la nomination d'une commission d'enquête. 13
Interpellations sur les négociations diplomatiques. 15

Séance du 31 mars. Objets divers. . . . 17

Séance du 2 avril. 19
Interpellations sur l'armée. 20
Explications sur les négociations diplomatiques. 21
Discussion et vote du décret relatif aux opérations de la commission d'enquête. . . 29

Séance du 4 avril. Discussion et vote du décret sur la mobilisation du premier ban de la garde civique. 32

Séance du 5 avril 37
Discussion et vote du décret relatif à la retenue sur les traitements des fonctionnaires de l'État. 38

Séance du 7 avril. 42
Interpellations sur l'adhésion de la France au protocole de la conférence de Londres du 20 janvier et sur la défense du Luxembourg. 44
Discussion de l'emprunt forcé de 12,000,000 de florins. 50

Pages.

Séance du 8 avril. 54
Fin de la discussion de l'emprunt forcé de 12,000,000 de florins. 56

Séance du 9 avril 58
Discussion et vote du règlement d'ordre pour la cour des comptes. 59

Séance du 10 avril 63
Discussion et vote du décret accordant au département de la guerre un crédit supplémentaire de 6,000,000 de florins. . . 64
Première discussion du décret sur l'admission au service belge d'officiers étrangers. 66

Séance du 11 avril. 71
Deuxième discussion et vote du décret sur l'admission au service belge d'officiers étrangers. 72

Séance du 12 avril. 80
Discussion et ordre du jour sur le projet tendant à faire une déclaration de guerre au roi de Hollande. 81
Discussion et ordre du jour sur le projet relatif à des mesures répressives pour assurer l'exécution du décret sur l'exclusion des Nassau. 82
Discussion et rejet du projet relatif à la dissolution du congrès national. 83

Séance du 13 avril. Révision des projets de décrets arriérés. 93

Digitized by Google

Pages.

Discussion et vote du décret relatif aux droits d'entrée sur le poisson. . . . 97

Séance du 14 avril. 99
Discussion et vote du décret accordant au département de l'intérieur un crédit supplémentaire de 300,000 florins. . . . 100
Interpellations sur les préparatifs de défense faits dans le Luxembourg. . . . 100
Interpellations à propos de l'organisation de la première brigade de l'armée. . . 100
Interpellations sur le payement de la pension de M. de Pradt. 101
Discussion et vote du décret fixant les traitements des membres de la haute cour militaire. 102
Discussion et vote du décret relatif à de nouvelles élections et à la prorogation de la session du congrès national sans ajournement fixe. 105
Interpellations sur les négociations diplomatiques. 107

Séance du 18 mai. Objets divers. 109

Séance du 19 mai. 113
Interpellations sur l'occupation de la lunette Saint-Laurent par les troupes de la citadelle d'Anvers. 116

Séance du 21 mai. 119
Objets divers. 120

Séance du 23 mai. Communication diplomatique : cession éventuelle du Luxembourg; pavillon belge. 122
Discussion et rejet de la proposition sur la fin des travaux législatifs. 124

Séance du 24 mai. Objets divers. 128

Séance du 25 mai. 135
Objets divers. 136
Discussion et rejet de la proposition ayant pour objet d'accorder un supplément de traitement aux membres des cours supérieures de justice de Bruxelles et de Liége. 146

Séance du 26 mai. Interpellations diverses : garde civique, canal de Charleroy, corps du génie. 147
Première discussion du décret sur les récompenses nationales. 150

Pages.

Séance du 27 mai. 154
Interpellations sur les communications faites par lord Ponsonby. 158

Séance du 28 mai. Communication diplomatique : lettre de lord Ponsonby. . . . 160
Deuxième discussion et vote du décret sur les récompenses nationales. 163

Séance du 30 mai. 168
Discussion de la question de priorité entre les propositions sur la mise à l'ordre du jour de l'élection du chef de l'État, — sur la nomination du prince Léopold, — sur des négociations préalables à cette nomination, — sur l'évacuation du territoire de la Belgique. — sur un nouveau plan de négociation. 171

Séance du 31 mai. 184
Discussion sur les propositions concernant la mise à l'ordre du jour de l'élection du chef de l'État, — la nomination du prince Léopold, — des négociations préalables à cette nomination, — l'évacuation du territoire de la Belgique, — un nouveau plan de négociation. 185

Séance du 1er juin. 206
Discussion de la proposition sur un nouveau plan de négociation. 207

Séance du 2 juin. 221
Fin de la discussion de la proposition sur un nouveau plan de négociation . . . 223

Séance du 3 juin. Discussion sur le choix du chef de l'État. 236

Séance du 4 juin. Discussion sur le mode d'élection du chef de l'État. 263
Élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg. 266

Séance du 13 juin. 274
Objets divers 275

Séance du 14 juin. Première discussion du décret modifiant les décrets sur la garde civique. 278

Séance du 15 juin. 285
Discussion et ordre du jour sur la proposition ayant pour objet d'empêcher la reprise immédiate des hostilités. . . . 289

Digitized by Google

Pages.

Séance du 16 juin. Suite de la première discussion du décret modifiant les décrets sur la garde civique. 291

Séance du 17 juin. 295
Suite de la première discussion du décret modifiant les décrets sur la garde civique. 296

Séance du 18 juin. 300
Fin de la première discussion et rejet du décret modifiant les décrets sur la garde civique. 301

Séance du 20 juin. 304
Première discussion du décret sur les élections aux grades dans la garde civique. 306
Discussion de la proposition concernant l'exportation de l'avoine. 308

Séance du 21 juin. 311
Fin de la discussion de la proposition concernant l'exportation de l'avoine. . . . 312
Deuxième discussion du décret modifiant les décrets sur la garde civique. . . . 312

Séance du 22 juin. Fin de la deuxième discussion et vote du décret modifiant les décrets sur la garde civique. 315

Séance du 23 juin. 319
Deuxième discussion et vote du décret sur les élections aux grades dans la garde civique. 322

Séance du 24 juin. 325
Discussion et rejet du projet tendant à exempter des droits d'entrée et de garantie le mobilier des Belges rentrés dans le pays depuis la révolution. 328

Séance du 25 juin. Discussion et vote du décret sur la perception des impôts pendant le second semestre de 1831. 330

Séance du 27 juin. 337
Discussion et vote du décret qui interprète le décret du 5 mars 1831, relativement aux droits d'enregistrement à percevoir pour les actes de prestation de serment des fonctionnaires publics. . . 338
Interpellations sur les négociations à Londres. 340

Pages.

Séance du 28 juin. Interpellations sur une circulaire concernant les associations. 342
Rapport de la députation du congrès national à Londres. 345
Rapport sur les négociations avec la conférence de Londres (*les dix-huit articles*). 348

Séance du 29 juin. Discussion et vote du décret modifiant le tarif des douanes sur les houilles. 354

Séance du 30 juin. 360
Discussion et vote du décret tendant à interdire la réunion des États provinciaux pour la session ordinaire de 1831. . . 361

Séance du 1er juillet. Discussion des dix-huit articles. 363

Séance du 2 juillet. Suite de la discussion des dix-huit articles. 382

Séance du 3 juillet. Suite de la discussion des dix-huit articles. 407

Séance du 4 juillet. 425
Suite de la discussion des dix-huit articles. 426

Séance du 5 juillet. 450
Suite de la discussion des dix-huit articles. 451

Séance du 6 juillet. 471
Suite de la discussion des dix-huit articles. 475

Séance du 7 juillet. Suite de la discussion des dix-huit articles. 490

Séance du 8 juillet. Suite de la discussion des dix-huit articles. 517
Discussion sur l'élection de M. le chevalier de Sauvage. 530

Séance du 9 juillet. Fin de la discussion des dix-huit articles. 551

Séance du 18 juillet. 575
Première discussion du décret relatif à des crédits pour les dépenses de l'État pendant le troisième trimestre de 1831. . 579
Discussion et vote du décret sur la police sanitaire. 584

Séance du 19 juillet. 587
Discussion et vote du décret qui institue des

Digitized by Google

Pages.

fêtes anniversaires des journées de septembre 1830. 588
Discussion et vote du décret sur le rétablissement du jury. 594

Séance du 20 juillet. 598
Deuxième discussion et vote du décret relatif à des crédits pour les dépenses de l'État pendant le troisième trimestre de 1831. 601
Discussion et vote du décret sur les délits politiques et de la presse. 606
Discussion et vote du décret sur le serment à prêter par les membres de la chambre des représentants et du sénat, et par les fonctionnaires publics. 608
Discussion et rejet du projet de décret d'amnistie. 610

Pages.

Discussion et vote du décret qui témoigne à M. le baron *Surlet de Chokier*, régent de la Belgique, la reconnaissance de la nation. 611
Discussion et vote du décret sur l'ajournement et la dissolution du congrès national, et sur la convocation de la nouvelle législature. 611

Séance du 21 juillet. 613
Abdication du régent. 616
Inauguration du roi. 619

Appels nominaux (notice). 624

Tableau synoptique des appels nominaux les plus importants. 625

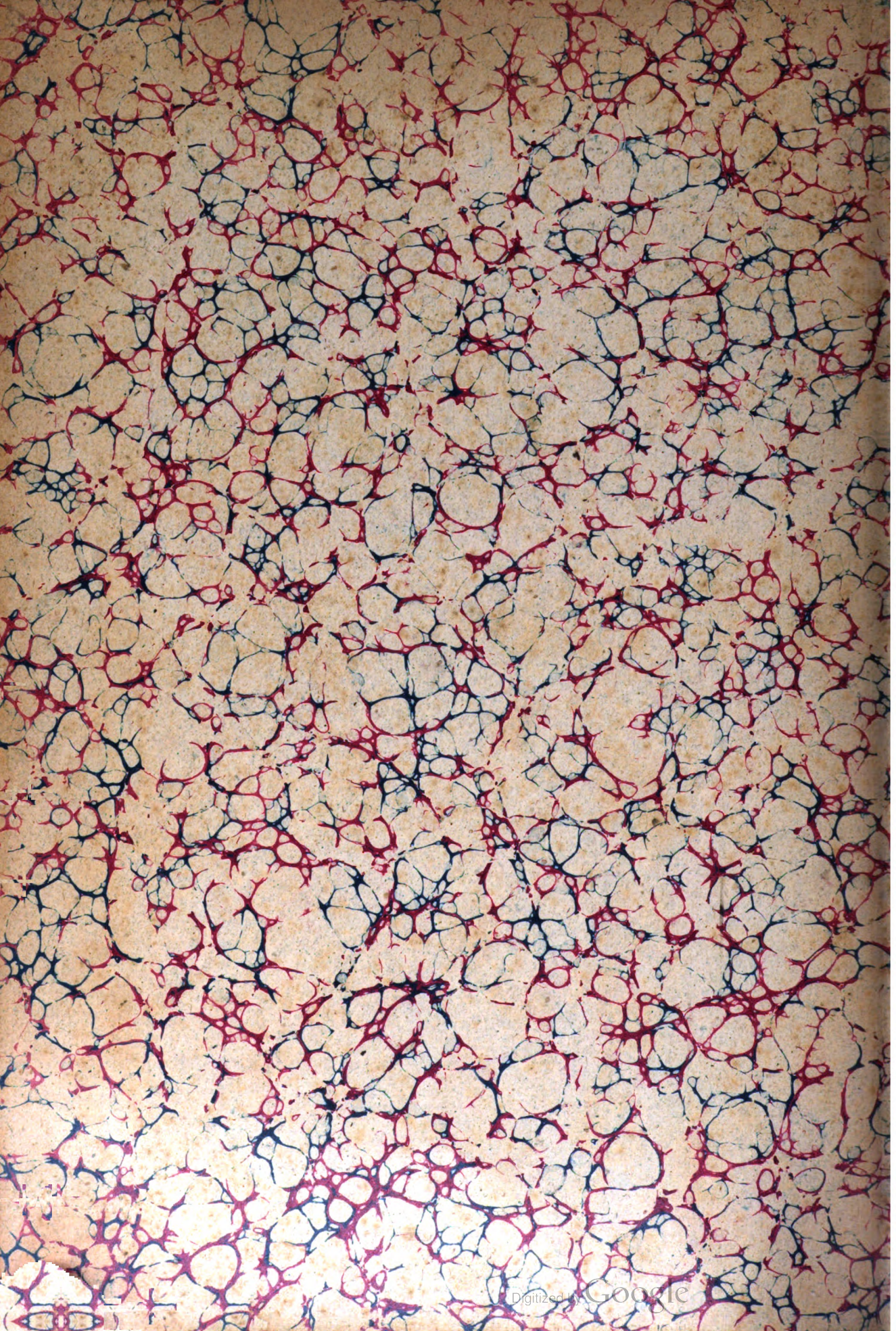
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

